Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lemagasinpittore63unse

LE MAGASIN
PITTORESQUE

1895

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE (Eugène Best), rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE MAGASIN PITTORESQUE

CHARLES MAYET

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

M. EUGÈNE BEST

ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ

SOIXANTE-TROISIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME TREIZIÈME

PARIS

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET & Cie ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC XCV

MAGASIN PITTORESQUE

ANNÉE 1895

SÄLLSKAPET TILLHÖRIG
FÅR EJ BORTTAGAS

UN DRAME AU DÉSERT

Un drame au désert. — Groupe en bronze, par Henri Fouques — Gravé par Deloche.

Connaissez-vous notre nouvelle pléiade d'animaliers? Les maîtres renommés sont morts : après Barye, Auguste Cain est descendu dans la tombe. Mais les jeunes sont là qui continuent leur grande et difficile tâche. Que d'excellentes œuvres déjà sont signées Gardet, d'Houdain, Cordier, Victor Péter, Henri Fouques.

Le nom de ce dernier se lit sur le socle d'un bronze qui vient d'être érigé dans l'un des squares de la place Cambronne, à Grenelle. Le monument est de belle allure. Accroupi sur un rocher, un lion d'Afrique, frémissant de rage, — car il porte au flanc une large blessure d'où émerge la hampe d'un javelot, — jette dans l'étendue sa plainte lamentable. Son œil furieux cherche l'ennemi qui l'a frappé. Celui-ci se tient blotti presque à la portée du sinistre hurleur. C'est un Arabe qui rampe sous le rocher en surplomb. Armé d'un coutelas, il se prépare à défendre sa vie dans un corps à corps désespéré.

L'aspect du groupe est saisissant. Dans le catalogue du Salon où il fut exposé, l'auteur lui donna pour légende ces mots : *Un drame au désert*. C'est bien cela, un drame dont le dénouement va éclater, terrible. Si le lion de la fable passait par le square de la place Cambronne, il serait assurément satisfait du sculpteur. A l'attitude du fauve, on remarque tout de suite qu'aucune fantaisie n'a présidé à l'élaboration de l'œuvre. Ces jarrets tendus, cette croupe aux muscles en saillie, cette crinière houleuse qui encadre la face du monstre ont dû être longuement étudiés d'après nature.

— D'après nature? — Eh! oui, malgré les difficultés de la pose, car on se doute bien que le maniement de pareils modèles n'est pas chose commode. Nos animaliers ne sont arrivés à donner cette extrême vigueur à leurs bronzes et à leurs marbres qu'à force d'observations et de modelages exécutés devant les tigres, les lions, les jaguars qu'ils avaient à représenter. Barye, dès sa plus tendre enfance, allait contempler les sanguinaires hôtes des jungles dans leurs cages du Jardin des Plantes. Maintenant, chaque jour, les manieurs de glaise s'installent dans la ménagerie où ils apportent des fragments de maquette qu'ils corrigent minutieusement à petits coups d'ébauchoir.

Les mêmes artistes se rencontrent non moins fréquemment chez Bidel et Pezon qui leur font le meilleur accueil et leur accordent de libres entrées dans leurs établissements. C'est grâce à ces patientes études, pendant lesquelles l'animalier s'efforce de surprendre le mouvement et la vie, attendant parfois des heures la seconde où se produira le geste qu'il épie, que s'élaborent les chefs-d'œuvre. En sculpture, comme dans tous les arts, le secret du génie c'est le travail.

Mais l'observation du fauve captif ne nous suffit pas, me disait M. Fouques, que je trouvais récemment au milieu de ses chats et de ses chiens, dans son charmant atelier de la rue Fondary. Privés de liberté, assoupis derrière les épais barreaux de leurs cages, c'est à peine si les tigres et les léopards savent encore dévorer et rugir. Ils ne sont plus pour nous que des modèles abrutis et dégénérés. Au Jardin des Plantes, on ne peut se faire une juste idée de la férocité de ces animaux. Heureusement nos chats sont de petits félins capricieux et cruels qui ressemblent assez à leurs grands frères les félins des déserts. Dans la guerre qu'ils font aux oiseaux de mon jardin, ils vibrent, frémissent, ont des élans subits ou des mouvements rampants que je puis copier à loisir. Je complète ainsi, en rétablissant les proportions, les études que je fais à la ménagerie du Jardin des Plantes.

Pendant que le statuaire parlait ainsi, ses chats et ses chiens familiers menaient de joyeuses sarabandes dans l'atelier dont ils semblaient les vrais maîtres, s'aguichant sous les escabeaux ou déchirant à belles dents les chiffons de leurs niches.

Au centre du grand hall se dressait, sur une selle tournante, un énorme entassement d'argile représentant, en formes encore vagues, un lion et une lionne.

— Ce sera votre envoi au prochain Salon? fis-je à l'artiste.

— Non, ce groupe ne sera pas achevé avant un an ou deux. Je me contenterai d'exposer le marbre de mon chien rongeant un os, le *Five o'clock* qui fut déjà exposé en plâtre à l'avant-dernier Salon.

Cette œuvre, d'une finesse d'observation réellement prodigieuse, valut à M. Fouques sa seconde médaille. Traduite en marbre, elle séduit plus encore. Elle a été achetée par la Ville. Après son nouveau stage au palais des Champs-Élysées, elle trouvera sa place définitive dans le musée municipal que doit abriter le Pavillon de la Ville de Paris. Il s'en fera certainement de nombreuses reproductions en bronze.

Le *Drame au désert* date de 1887. Ce groupe fut ensuite très remarqué à l'Exposition universelle, dont le jury accorda au sculpteur une médaille de bronze. Les débuts de M. Fouques comme animalier remontent à l'année 1885. Il exposa alors un chien disputant son déjeuner à un chat, et remporta sa première médaille. Il avait précédemment envoyé au Salon annuel un *Aristophane*. Sa toute première œuvre, une *Bacchante*, fut accueillie au Salon de 1880.

Employé, en ce temps-là, au secrétariat de la mairie du XVe arrondissement, M. Fouques, dont la vocation pour les arts était contrariée, passait ses nuits à pétrir l'argile et à travailler d'après le modèle. Il dut lutter non seulement contre la matière rebelle à ses jeunes concep-

tions, mais encore contre les préventions que son père, le docteur Fouques, nourrissait à l'égard d'une carrière ingrate et difficile où les plus forts sont souvent si mal rétribués de leurs peines et de leurs talents.

On devine avec quelle joie exquise l'artiste, qui venait de se révéler, annonça à sa famille qu'il était reçu au Salon, et que les maîtres qui siégeaient au jury d'admission avaient reconnu assez de mérite à l'œuvre secrète de ses nuits pour la juger digne d'affronter le jugement de la critique et du public. Il fallut bien céder à ce triomphe de la vocation exaspérée. Le jeune homme quitta le bureau de la mairie pour entrer à l'atelier Cavelier. Il était âgé de vingt-trois ans.

Aujourd'hui, une de ses œuvres décore une place de l'arrondissement de Vaugirard. Parisien de Grenelle, très attaché à son quartier, M. Henri Fouques a demandé lui-même que son grand lion de bronze fût érigé en ce lieu, Grenelle se trouvant d'ailleurs assez déshérité sous le rapport des monuments et des œuvres d'art.

Ce lion, qui est son premier succès public, le plongea un jour dans le plus vif désespoir. Il en avait presque terminé le modelage ; plus de cent pains de terre, de trente livres chacun, avaient été employés à l'exécution du groupe. L'armature intérieure, mal attachée au socle, ayant fléchi, toute la masse fut précipitée sur le plancher.

Entrant un matin dans son atelier, l'artiste trouva anéantie l'œuvre d'une année d'études acharnées. Tout le groupe était à refaire. Il le refit, en révolté d'abord, maudissant la fatalité dont il était victime; puis en enthousiaste, que gagnait la beauté de l'œuvre.

HENRI FLAMANS.

VICTOR DURUY

QUELQUES SOUVENIRS PERSONNELS

Aucune existence n'a été plus honorable que celle de M. Duruy ; peu de mémoires ont été plus honorées. Pas une note discordante ne s'est mêlée aux éloges qui lui ont été accordés et qu'il méritait tous. On raconte, que pendant le siège de Paris, un membre de l'Institut, l'amiral B... passant devant le ministère de l'Instruction publique, vit à la porte, un factionnaire qu'il crut reconnaître.

— C'est vous Duruy ?

— Oui, amiral.

— En faction devant cet hôtel où vous avez été ministre !

— On ne peut pas toujours être ministre, mais on peut toujours faire son devoir. »

Voilà M. Duruy tout entier. Partout et toujours, dans sa chaire de professeur ou dans son cabinet de ministre ; aux Tuileries ou à la tribune, il a été le même Soldat du devoir : mais cette fois, avec d'autant plus de mérite que ce n'était pas son devoir : il avait 62 ans, quand son confrère le vit, le fusil sur l'épaule.

M. Duruy est un des rares membres de l'Institut, qui aient été élus dans trois classes différentes, à trois titres différents : aux *inscriptions et belles-lettres*, comme érudit ; aux *sciences morales et politiques*, comme historien ; à l'*Académie française*, comme écrivain.

Nos deux fauteuils, à l'Académie, se touchaient; et les deux voisins devinrent bien vite deux amis intimes.

Je n'ai jamais vu académicien si heureux de l'être. Comme je m'étonnais que cet honneur, venu après tant d'autres, lui causât tant de joie :

— Oh ! mon cher ami, me dit-il, j'ai occupé, en effet, de très beaux postes : inspecteur général de l'Université, membre du gouvernement, voire même membre de l'Institut; eh bien, aucune de ces distinctions successives, ne m'a valu autant de félicitations cordiales que mon titre d'académicien. C'est que, pour le monde, voyez-vous, la seule académie, c'est la vôtre ; il n'y a d'immortels que chez vous. »

L'élévation de Duruy eut quelque chose de tout à fait exceptionnel. Il gravit tous les degrés du pouvoir, comme les jeunes gens montent les marches d'un escalier, quatre à quatre, par un coup de faveur qui s'est trouvé un coup de justice, et cela, sans que cette extraordinaire fortune étonnât ou choquât personne, et lui inspirât à lui le moindre orgueil.

On sait le point de départ de son élévation. L'empereur Napoléon III, s'étant mis en tête d'écrire une vie de César, il lui fallut un collaborateur pour faire les recherches, et préparer les documents. On lui indiqua un professeur d'histoire au lycée Henri IV, M. V. Duruy. Quinze jours après, Duruy entrait en fonction ; un mois plus tard, il était en faveur auprès du souverain. Rien de plus explicable. Napoléon III trouvait en Duruy une espèce d'homme qu'il ne connaissait pas, un être absolument simple. Il en fut stupéfait et charmé.

Les opinions politiques de Duruy, le mettaient pourtant aux Tuileries dans une position bien délicate ; il était républicain ! Il s'en tira de la façon la plus inattendue, en restant républicain. Il ne cacha, il ne renia, il ne changea rien de ses principes, et comme il eut le tact de ne pas les afficher, comme en outre, il apporta dans son travail, une conscience, une science, une sûreté de renseignements, une largeur d'idées véritablement rares; le souverain qui l'avait d'abord pris en goût, le prit bientôt en amitié ; il devina peu à peu dans son collaborateur littéraire, un précieux auxiliaire politique, et il le fit entrer dans son gouvernement.

Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Peu de ministres de l'Instruction publique ont rendu autant de services que M. Duruy. Il porta dans

une fonction nouvelle pour lui, cette passion du bien qui fait de l'ambition une vertu.

J'allais assez souvent le voir au ministère. Sur une des parois de son cabinet s'étalait, à la première place, une grande carte de France, où les départements étaient teintés de trois couleurs différentes : *blanc*, *gris*, *noir*.

— Voyez-vous, me dit-il un jour. Voilà l'objet perpétuel de mon étude. Voilà mon champ de bataille ! Les départements teintés en *blanc*, sont ceux où l'on sait très bien lire : les *gris*, ceux où on lit à peu près ; les *noirs*, ceux où on ne lit pas. Eh ! bien, je suis devant cette carte comme les conquérants devant le pays qu'ils veulent envahir. Il faut absolument que je conquière ces affreux départements noirs ! que j'en chasse l'ignorance ! je ne serai heureux que

Victor Duruy.

lorsque toute ma carte de France sera blanche. »

*
* *

Les progrès qu'il réalisa dans l'enseignement primaire furent immenses, mais ils ne furent pas les seuls. Il jeta les fondements de l'enseignement moderne, en créant les cours de Cluny ; il préluda à l'éducation publique pour les jeunes filles, en fondant pour elles les cours de la Sorbonne. Dieu sait quelles attaques furieuses lui valut cette innovation ! Mgr Dupanloup le prit violemment à partie, à la Chambre même ; il l'accusa d'arracher les jeunes filles à leurs mères ; et on sait quelle violence impétueuse enflammait la parole de Mgr Dupanloup. M. Duruy n'était pas aussi éloquent que lui ; mais il trouva dans sa conscience d'honnête homme, et dans sa conviction de citoyen, des accents d'une fermeté sincère et mâle, devant lesquels tomba tout l'emportement du fougueux évêque.

Enfin Duruy, vers 1864, eut le courage et la force de nous rendre, en partie, une de nos plus chères libertés, la liberté de la parole publique.

Je puis parler de cet épisode de sa vie ministérielle, avec compétence, j'y ai été mêlé, et le fait est assez curieux pour mériter quelques détails.

M. Saint-Marc Girardin professait alors à la Sorbonne ; son succès rappelait ceux de Villemain, de Guizot et de Cousin ; mais il ambitionnait encore quelque chose de plus. Il rêvait un auditoire plus nombreux, plus mêlé, un auditoire populaire. Il me fit part de son projet, me demanda de m'y associer ; et, un jour, nous allâmes, lui et moi, trouver le ministre de l'Instruction publique, M. Duruy, et lui demander l'autorisation d'ouvrir en plein faubourg, devant un public d'ouvriers, des conférences au profit des exilés polonais. Il nous fallait quelque hardiesse pour faire cette demande, mais il en fallait bien plus au ministre de l'accueillir. Songez donc ! en 1864 ! quand toutes les plumes étaient muettes ! Un ministre proposer à l'Empereur de nous rendre la liberté de la parole ! M. Duruy, qui était un vaillant homme et un sincère libéral, nous reçut à merveille, se montra sympathique à notre projet, mais sans nous en cacher les difficultés. « Que dirait le Conseil des ministres ? Que dirait l'Empereur ? Enfin, ajouta-t-il, j'essaierai. Il y a conseil demain, j'exposerai et j'appuierai votre demande. Revenez après-demain ; je vous rendrai réponse. » Nous arrivons à l'heure dite. « La séance, nous dit-il, a été très vive, presque orageuse, mais l'Empereur a tranché la question ; voici l'autorisation ; seulement on y met une condition dont j'ai accepté la responsabilité. *Il ne sera pas parlé politique.* Acceptez-vous ? Promettez-vous ? »

Promesse ! acceptation ! remerciements ! et un mois après nos séances commençaient, dans une salle, détruite aujourd'hui, la salle Barthélemy, située derrière le Château-d'Eau, et contenant trois mille cinq cents personnes.

Saint-Marc Girardin se chargea du discours d'ouverture, et moi de la conférence proprement dite : J'avais pris pour sujet : Jean Reynaud.

Deux jours avant l'ouverture, Saint-Marc Girardin me fit une singulière confidence.

— Je meurs de peur ! me dit-il.

— Vous ! après dix ans de succès à la Sorbonne !

— Oh ! ce n'est pas la même chose ! ce n'est pas le même public ! nous aurons en face de nous des hommes du peuple. Il ne s'agit pas là d'avoir de l'esprit, du goût, de l'éloquence si vous voulez. Il faut les *prendre par les entrailles*, comme dit Molière. Est-ce que cela ne vous effraie pas ?

— Non, j'ai bien étudié mon sujet, j'ai la

conscience de leur apporter un travail sérieux et sain. A la grâce de Dieu.

— Oh ! conscrit ! me répondit-il en riant ; ces gaillards-là ne doutent de rien, parce qu'ils n'ont jamais été au feu. Eh ! bien, moi, depuis quatre jours, j'ai la colique. »

Notre première séance fut très brillante ; les autres se succédèrent très heureusement, tous les dimanches, pendant trois mois, avec le concours de MM. Jules Simon, Jules Favre, duc de Broglie, etc. ; une des dernières fut marquée par un fait assez singulier. C'était moi qui devais prendre la parole, et j'avais choisi comme sujet : *La femme au dix-neuvième siècle.* — La veille au soir, j'étais dans mon cabinet travaillant encore pour le lendemain, quand, à dix heures et demie, j'entendis le bruit de la sonnette. Qui pouvait venir me voir à cette heure ? Mon domestique, avec une carte portant :

M. LE SECRÉTAIRE PARTICULIER

DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

— Faites entrer.

Un homme, jeune encore, se présente, et non sans un certain embarras.

— Vous venez de la part du ministre, monsieur ?

— Oui, monsieur, et la commission dont je suis chargé par lui, n'est pas sans quelque difficulté.

— Qu'est-ce ?

— Ce matin, au Conseil, M. Duruy a été très vivement interpellé par un de ses collègues à cause de vous.

— A cause de moi ?

— On a assuré que dans votre conférence de demain, vous deviez faire l'éloge de Robespierre. M. le ministre a répondu que c'était impossible, attendu qu'il vous tenait pour incapable de manquer à votre promesse. Mais enfin, l'attaque a été si précise, si vive, l'Empereur lui-même en est si frappé, que M. le ministre sent le besoin de répondre demain au Conseil par un mot direct de vous.

— Rien de plus simple, répondis-je très tranquillement, et prenant une feuille de papier, j'écrivis en grosses lettres : « *Je hais Robespierre de tout mon amour pour la Liberté, pour la Justice et pour l'Humanité* ».

— Je crois que cela suffira, repris-je en remettant le papier au jeune secrétaire.

A quelques jours de là, je fus appelé aux Tuileries pour présenter à l'Empereur un nouvel élu académique.

— Eh bien, monsieur, me dit l'Empereur, avec ce demi-sourire énigmatique qui le caractérisait, êtes-vous content des conférences de la salle Barthélemy ?

— Très content, Sire, permettez-moi d'ajouter, très reconnaissant, et je crois que Votre Majesté n'a pas lieu de les regretter. Elles prouvent qu'on peut, sans danger, nous rendre la parole, pourvu que celui qui parle ait une seule préoccupation : Ne rien dire qui ne soit utile à ceux qui l'écoutent.

Ainsi se termina ce petit événement, qui fit quelque bruit à cette époque, qui honore grandement M. Duruy, et resserra singulièrement notre amitié.

Il m'en donna bientôt une marque que je suis heureux de rappeler en finissant.

Un jour, étant encore ministre, il nous engagea, Gounod et moi, à déjeuner, dans sa petite propriété de Villeneuve-Saint-Georges. Au sortir de table, il nous proposa une promenade sur la Seine. Le temps était splendide ! une délicieuse matinée d'avril ! et nous nous laissions aller au fil de l'eau, quand tout à coup, M. Duruy, se retournant vers moi, me dit :

— Il me vient une idée ! Legouvé, il paraît que votre père lisait très bien les vers, et que vous tenez de lui.

— Du moins, repris-je en riant, voilà trente ans que je tâche.

— Eh bien ! si vous nous récitiez un beau morceau de poésie ? Personne ne vous entendra que nous. Les deux rives sont si éloignées, et, en face de ce joli paysage, dans cette solitude, ce sera charmant.

— Très volontiers, repris-je, à une condition, c'est que Gounod nous chantera quelque chose ; vous verrez comme il chante !

— Bravo ! bravo ! reprit Duruy. Ah ! mon cher Gounod !...

— Je ne demande pas mieux, reprit Gounod.

— Eh bien ! commençons.

Ce que je récitai, ce que chanta Gounod, je l'ai oublié. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la figure de notre hôte ! Je vis là un Duruy que je ne connaissais pas ! Un enfant ! un ingénu ! un enthousiaste ! un poète ! Il débordait de joie et de reconnaissance. « Oh ! mes amis, que je vous remercie ! Comme vous me faites du bien ! Ce ciel, cette musique, ces vers, cette promenade sur l'eau, comme tout cela va bien ensemble ! Un pauvre ministre comme moi, a si peu de journées pareilles ! Et j'ai eu une vie si sévère et si sevrée de plaisirs ! »

Quand nous revînmes sur le bord, nous étions émus tous trois, et depuis... depuis que nous avons eu le regret de le perdre, je ne me rappelle jamais ce front mâle, où se peignait son caractère ; ses yeux si vifs, où perçait son intelligence, cette large bouche cordiale et ouverte, où respirait sa bonté, sans que le souvenir de Villeneuve-Saint-Georges, ne vienne jeter pour moi sur cette physionomie, je ne sais quel reflet d'idéal qui la complète.

E. LEGOUVÉ.

LA SUISSE NOUVELLE

LE BRÜNIG

Un hôtel et un funiculaire! Mieux encore que ne conviennent à Paris ses armes illustres, conviendraient à la Confédération helvétique celles-là. Car si vous ôtez à ce pays ses funiculaires et ses hôtels, que lui restera-t-il? Des rochers, des eaux courantes, des prairies et les profondeurs des grands bois, des lacs clairs et bleus : c'est-à-dire la parure dont tout coin de terre se revêt au printemps. Mais, de Suisse, vous n'en aurez plus; la Suisse sera morte, vous dis-je, et l'on entendra, dans leurs brouillards, se lamenter les Anglais. Considérée sous cet aspect, qui est le vrai, la vieille Suisse est un pays nouveau, et presque nouveau-né. Elle eut pour fondateur, non point Tell le mythique, mais, — qui l'eût cru? — Watt le mécanicien; et ce ne fut pas le sifflement de l'arbalète qui annonça au monde cette naissance, mais le sifflet strident de la première locomotive. Car de la *Locomotive* naquit l'*Hôtel*. *Et la Suisse fut.*

La Suisse nouvelle. — Le chemin de fer du Brünig.

Vous souvient-il encore du héros Tartarin et de la montée interminablement longue que vous suivîtes, sur les flancs du Brünig, avec lui? L'on était en caravane; et peut-être avez-vous encore, à cette heure, devant les yeux, la file sinueuse des lourdes voitures de poste, des antiques cabriolets et des modernes fiacres, des véhicules de toute sorte et de tout âge, gravissant péniblement la route en lacet, apparaissant et disparaissant, à chaque détour, derrière les troncs bruns des chênes ou les parois grisâtres du rocher. S'il vous plaît, nous ferons nos premiers pas en Suisse, sur cette route. Mais il faut que je vous prévienne tout de suite: ceci n'est que métaphore pure, et le sixième été a brûlé les fougères des pentes, depuis que le Brünig, n'a plus ni voitures ni piétons.

Le train part de Lucerne; mais les gens avisés vont le rejoindre à Alpnach, en bateau. Ce coin du lac des Quatre-Cantons, qui serait si bien dénommé le *Lac des Mille et un Coins*, ne le cède en rien aux mille autres; car, ici, c'est le massif sauvage du Pilate, dont plusieurs bras, comme le Lopperberg, viennent finir brusquement dans le lac et obscurcir ses eaux, qui est, de Lucerne jusqu'à Alpnach, le motif principal du décor. Mais déjà l'anglaise cohue se jette en foule sur les trois wagonnets et s'y impatronise; la lourde locomotive siffle, s'ébranle... et, tandis que nous traversons le fond plat et marécageux de la cuvette de l'Aa, nous questionnons notre voisin. L'habit de gros drap aux gros boutons, l'accent inimitablement dur et surtout l'absence de tout *guide*, nous a révélé l'indigène. Il y avait longtemps, nous dit-il, que l'on parlait, dans les *restaurations* de Lucerne et d'Interlaken, d'un chemin de fer sur le Brünig: le premier projet date de 1875. Les difficultés trop grandes des tracés primitifs, l'hostilité active de tous les tenants de l'organisation voiturière, firent retarder la mise à exécution. La ligne ne fut ouverte que treize années plus tard, le 1er juin 1888. Sur son parcours total, elle est à voie étroite; mais, au lieu qu'ici, parmi les vergers de Kerns et de Sarnen, elle ne diffère que par cette étroitesse des lignes ordinaires, bientôt, après Lungern, lorsqu'elle escaladera, par des rampes rapides et continues, les flancs de la montagne, et qu'il faudra que les wagons adhèrent solidement au sol et s'y cramponnent, la ligne sera construite d'après le système dit à *crémaillère*. Si vous vous reportez à notre vue photographique (1), l'explication de ce mot vous sera aisée; vous comprendrez comment, à chaque poussée de piston, c'est-à-dire à chaque pas, le train est invinciblement retenu par les crans, par les barreaux pressés de cette espèce d'échelle en

(1) Cette vue nous a été gracieusement communiquée par M. Wehrli, de la première maison d'éditions photographiques de Suisse, *Schrœder et Cie*, à Zürich. Qu'il reçoive ici nos remerciements.

fer, que vous voyez courir, au ras du sol, au milieu des deux rails. Comme je vous le disais, il s'y cramponne.

Nous arrivons à Sarnen. Ce gros bourg est le chef-lieu du demi-canton d'Obwald, contrée où l'on marche à chaque pas sur quelque souvenir historique. Sur cette colline, le Landenberg, était posté un de ces châteaux, dont la prise par le peuple, le 1er janvier 1308, fut signalée, — *more majorum*, — à travers toute la région des Alpes, par d'immenses feux de joie. « Ce fut là, dit l'historien Zschokke, le nouvel an de la liberté. » Et voici, blanche à travers les vertes ramures des noyers, la route de Sachseln. Ce fut sur un rocher non loin de ce village, que vécut et mourut une des plus grandes et des plus populaires figures de l'antique Suisse, Nicolas Lævenbrugger, que la légende appelle *de Floue*.

A Lungern, nous quittons le bas pays ; la nature devient si belle, que l'histoire est oubliée. Nous montons, et il semble que les prairies sont plus vertes et l'air mieux odorant. Nous nous engageons, par une coupée étroite, en pleine forêt, au milieu de sapins presque noirs, vieux comme des patriarches ; puis la locomotive halète, on l'entend de mieux en mieux, halète le long d'une paroi à pic. Mon aimable voisin, l'indigène, me glisse que la rampe atteint, en cet endroit, dix centimètres par mètre. Merci, monsieur ! Comme il est plus intéressant de se retourner et de contempler le paysage soudain découvert ! Tout là-bas, dans le creux, le lac de Lungern brille et sourit au clair soleil ; dans le fond, à droite et à gauche, tout près de nous, c'est la montagne, vert clair dans les prairies du bas, vert sombre dans les forêts, et blanche d'un blanc de neige, — puisque cela en est, — par places, sur les sommets. Et partout, auprès des neiges, dans les clairières des bois, les vergers, les prairies, aux bords du lac, dégringolent, de plus en plus nombreuses et pressées, pareilles à un troupeau de chèvres multicolores, les huttes des pâtres, les fermes et les maisons. Brusquement, tout disparaît; d'un seul coup, je ne sais quel génie vient de tirer sur le tableau un rideau gigantesque. A la sortie du tunnel, nous sommes sur la hauteur ; encore quelques minutes, et nous voici à mille mètres d'altitude, au col du Brünig. Quant à vous décrire par le menu ce que l'on voit de là-haut : la coupée profonde de l'Haslithal, où coule, ligne droite miroitant sur un sol plat comme une table rase, l'Aar, et, au delà, la montagne avec ses *Alpes*, ses cascades et ses neiges, seriat, en bonne foi, perdre son temps. De ce spectacle, dont le merveilleux vous étourdit, nul écrivain et nul peintre jamais ne vous donneront une idée. Au lieu de tenter l'aventure, combien me fut-il plus agréable, en ce chaud midi du mois d'août, d'aller goûter, à l'ombre des sapins et des hêtres, le silence et le frais !

La voie ne va pas directement du Brünig à Brienz; la rampe eût été trop rapide. L'on descend d'abord, par des pentes admirablement ménagées, à Meiringen, pour retourner, le long de l'Aar, vers Brienz. Cette descente de Meiringen est d'un singulier intérêt. Une nature sauvage et désolée, — éboulis de rochers, gorges étroites et sombres, noires forêts de sapins, — vous accompagne jusqu'au bas. Mais il suffit de lever les yeux pour les emplir de la rayonnante splendeur des glaciers lointains. La construction de cette *via Mala* ferrée a été un triomphe pour l'homme. Le roc tailladé, éventré, creusé en voûte; les terres meubles arrêtées par les fascines, fixées par des maçonneries : l'on ne compte pas les travaux d'art sur cette voie, qui n'est, le plus souvent, qu'une entaille étroite sur les flancs abrupts du mont. Les plus grands obstacles furent deux ou trois ravins, au fond desquels, en été, coule un ruisseau ; mais il suffit de bien peu d'heures pour que le ravin soit rempli d'une onde qui déborde et qui se précipite.

A Meiringen, le *tour* du Brünig est terminé. Il nous sera loisible d'ordonner les notes éparses et de réfléchir. Quelle est l'utilité du chemin de fer que nous venons de quitter? Bien mieux que toute considération *à priori*, l'examen d'une carte nous instruira. Vous verrez tout de suite que, n'était la trouée des lacs de Brienz et de Thoune, la ligne du Brünig mènerait à une impasse. Vers le sud, elle se heurte à cette formidable barrière des Alpes bernoises, qui court, par le Grimsel, le Finsteraarhorn, le Moench, la Jungfrau, le Wildstrubel, les Diablerets, en ligne droite du lac de Genève au Saint-Gothard. A l'ouest, la trouée des lacs mène à Berne ; et Berne, par la voie ferrée de l'Emmenthal et de l'Entlebuch, est directement reliée à Lucerne. Le Brünig ne saurait donc être une voie de trafic international ni même national. Plus réelle paraît être son importance stratégique. Dans l'hypothèse d'une attaque venant du sud, cette voie permettrait une défense plus prompte du Grimsel ; surtout, elle doublerait la ligne Berne-Lucerne : en arrière du rempart efficace de l'Oberland, la ligne Brünig-Thoune serait comme le meilleur des chemins de ronde.

Mais le caractère propre de ce chemin de fer doit être, à notre avis, cherché ailleurs. Pensez donc quelles régions cette voie réunit : le Righi, le Pilate et l'Oberland, Lucerne et Interlaken. Lucerne ! Interlaken ! noms agréables aux touristes ! Vraies capitales de l'Helvétie pour les deux tiers de l'humanité ! C'est vers vous que convergent, des quatre coins de l'Europe, les trains à prix réduits, ressource des familles.

A ce propos, l'on m'a donné un chiffre à peine croyable, authentique cependant. En 1894, du

1er au 15 août, Lucerne a reçu, dans ses hôtels et ses pensions, quinze mille quatre-vingt-dix-huit étrangers. Reliant les deux villes saintes du *tourisme*, le chemin de fer du Brünig n'est qu'un chemin de fer de touristes. Lorsque, d'aventure, un indigène s'égare dans ses wagons, l'assistance chuchote, se le montre du doigt, et l'on entend des voix se dire : *Mais c'est un Suisse, je vous assure! Est-il possible ?*

GASTON ROUVIER.

LE SORT INTERROGÉ

Le problème de la connaissance de l'avenir est, malgré tous les progrès, un des plus passionnants pour l'humanité. La tireuse de cartes que Napoléon Ier consultait, celles qui cherchent aujourd'hui, de façons diverses, les secrets de demain, appartiennent à une lignée de prophètes aussi vieille que le monde. Les hideuses sorcières de Macbeth ont succédé aux belles et gracieuses druidesses dans notre Occident ; et l'Orient a eu des prophétesses et des sibylles dont la fonction répondait à un des plus pressants besoins moraux de l'antiquité. Les nécromanciens se réclamaient des astronomes égyptiens. Avouée ou désavouée, cette passion de pénétrer les arcanes de la vie existe toujours au fond de beaucoup d'entre nous, et les beaux et rationnels plaidoyers que peut nous inspirer l'horreur de la superstition risquent fort de se heurter à un indéracinable instinct.

Leur seul succès réel est de nous amener à cacher ce besoin comme une tendance dont on rougit ; et encore ce succès ne peut-il se réaliser que chez les esprits éclairés. Les autres ne savent pas se défendre contre le mystérieux attrait de l'avenir dévoilé. Un observateur aussi fin que Jean-Baptiste Madou, le jour où l'idée lui vint de traiter ce sujet, ne pouvait manquer de réunir dans son œuvre les diverses observations qui caractérisent cette passion. La scène qu'il a intitulée *le Sort interrogé* est, sous ce rapport, une des plus parfaites que son pinceau nous ait léguées.

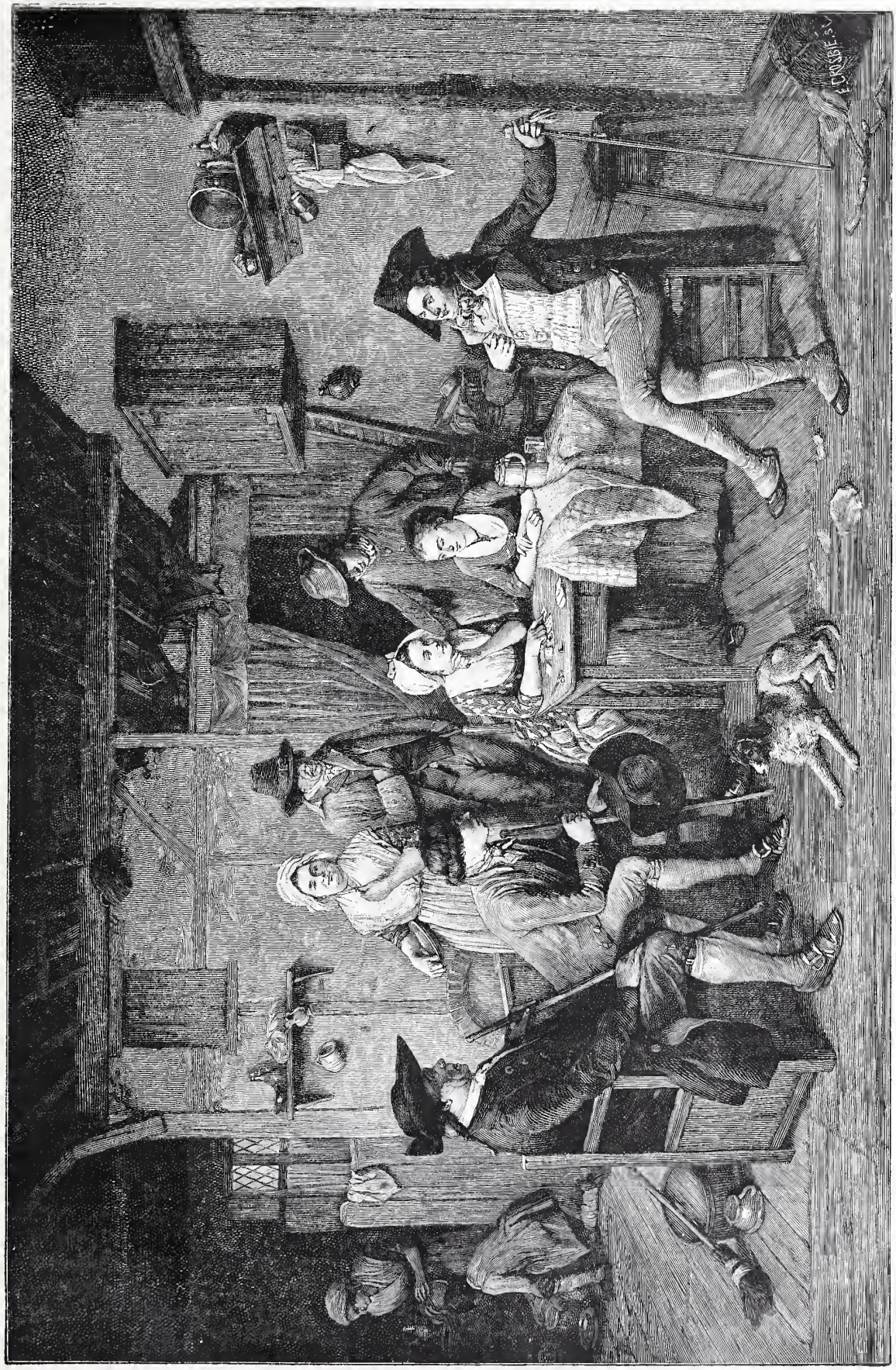
Sans lui donner un caractère de solennité, il a su le revêtir d'un cachet de recueillement. La figure la moins absorbée de ce tableau est celle de la jeune femme qui tire les cartes. Il y a une expression de naïveté sur sa figure. Les révélations qu'elle fait au jeune homme assis au premier plan à droite sont sans doute bien intéressantes ; et la supériorité que lui donne le rôle d'augure qu'elle joue avec tant de simplicité doit en effet donner cet air de détachement à la personne qui peut, un moment, se faire cette illusion qu'elle tient votre sort dans ses mains. Son doigt suit sur la table les cartes révélatrices disposées en éventail, et tous les assistants écoutent ses oracles avec une attention vivement intéressée.

Dans cette disposition d'esprit, le caractère de chacun se manifeste sur ses traits. Le personnage grave, assis à gauche, est préoccupé de scruter la physionomie du jeune homme à qui s'adresse la tireuse de cartes. Auprès de lui un jeune paysan, appuyé sur un bâton, laisse paraître dans son mouvement la passion avec laquelle il écoute ces prédictions et la crédulité entière qu'elles rencontrent chez lui. Les personnages du fond n'éprouvent pas une curiosité aussi vive. Sans doute la consultation ne les touche pas directement. Leur recueillement indiquerait cependant qu'ils ne sont pas indifférents à l'acte qui s'accomplit sous leurs yeux. Peut-être s'est-il passé dans leur existence des faits qui ont concordé avec des prédictions de cartomanciennes. Ce qui les intéresse, c'est la curiosité qu'ils éprouvent de savoir comment, plus tard, se réaliseront les secrets dévoilés. A noter aussi le geste de la femme qui porte sa main à la croix de son collier, geste de scrupule religieux.

La tireuse de cartes domine entièrement son auditoire où une seule note de scepticisme se trouve indiquée, mais avec quelle finesse ! La figure élégante du jeune homme de droite écoute avec des airs détachés le discours de la jeune femme. Tout dans son attitude exprime cette fierté de l'homme qui méprise de telles faiblesses. Depuis longtemps il a percé à jour le secret de ces flagorneries : depuis les bancs de l'école il sait que dans l'ancienne Rome les augures ne pouvaient pas se regarder sans rire. Il se doit donc à lui-même d'être au-dessus de la triste crédulité qui éclate sur la physionomie du jeune paysan d'en face... Et pourtant son œil révèle une inquiétude sous cette apparence d'indépendance d'esprit, son oreille s'ouvre toute grande aux paroles prophétiques qui lui sont adressées. Sans doute celles-ci éveillent chez lui des souvenirs et lui apportent de piquantes allusions. Son assurance est tout entière à la surface. Il est touché au fond de lui-même par les divulgations naïves de la jeune femme ; et tout à l'heure, quand il sera seul et pourra se livrer à ses impressions, il sera aussi absorbé que l'est devant lui le jeune paysan.

Cette œuvre d'observation profonde et délicate, d'une composition si variée et d'intentions si justes, compte, nous l'avons dit, parmi les meilleures de Madou. C'est à ce titre sans doute qu'elle doit la place qu'elle occupe au musée de Bruxelles. La plupart des tableaux de ce maître sont très agréables à consulter, parce qu'ils expriment une philosophie malicieuse, rendue plus piquante par ce fait qu'ils ne s'écartent jamais de la vérité... Jean-Baptiste Madou n'exposa guère chez nous qu'en 1855. Il avait envoyé à l'Exposition universelle deux toiles : une scène flamande de la fin du dix-huitième siècle intitulée *les Trouble-*

fêtes et la *Fête au château*, qui eurent un grand succès. Elles obtinrent une médaille de deuxième classe, et leur auteur fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. J.-B. Madou est



Le Sort interrogé. — Peinture de Madou. — Musée de Bruxelles. — Gravé par Crosbie.

mort en 1877, laissant un nom qui ne jouit pas en France de tout son éclat, mais qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui méritent l'oubli.

J. Le Fustec.

LA DENT DE MON ONCLE

(NOUVELLE)

« Aïe ! oh ! hou ! » non jamais pareils hurlements nocturnes n'avaient retenti dans la maison, ni même, j'oserai le dire, dans le quartier. Tout le monde en eut le frisson, entre Saint-Sulpice et le Luxembourg. Ma cousine Berthe, qui couchait dans une petite chambre voisine, fit, je le sus le lendemain, un saut de carpe derrière les rideaux blancs de son lit. Quant à cette bonne madame Jérémie, la femme de charge de mon oncle, qui logeait à l'étage au-dessus de nous, elle ouvrit la fenêtre, en criant : « Au feu ! » Mais un coup d'œil jeté au dehors lui fit voir que rien ne brûlait, sauf le bec de gaz clignotant à l'angle de la rue.

Elle pensa alors que c'étaient des voleurs, et cria : « Au secours ! A l'assassin ! » L'idée lui vint ensuite que c'était peut-être un tremblement de terre, et, là-dessus, elle descendit l'escalier quatre à quatre, en criant de toutes ses forces : « Sauve qui peut ! »

Mon oncle Antoine, cependant, avait sauté à bas de son lit, et, vite, le voilà cherchant la bougie. Par malheur, il avait mis la boîte d'allumettes à côté du verre d'eau sucrée qu'en prévision de ses aigreurs d'estomac il posait chaque soir, à portée de sa main, sur la table de nuit. Dans sa précipitation et son trouble, il renversa le paquet d'allumettes dans le verre d'eau.

« Aïe ! oh ! hou ! » les hurlements continuaient de plus belle.

Madame Jérémie, de son côté, avait fini par comprendre que Paris ne rentrait pas en terre, et que le tapage venait simplement de notre chambre. Elle frappait maintenant à pleins poings à la porte.

Mon oncle Antoine voulut se dépêcher de lui ouvrir. Par malheur, toujours dans sa précipitation et son trouble, il s'y prit encore mal. D'un coup de hanche, il jeta par terre la table de nuit, avec tout ce qui se trouvait dedans et dessus, y compris le verre d'eau sucrée... et soufrée.

La porte néanmoins fut ouverte.

— Qu'y a-t-il ? Que ce passe-t-il ? Est-ce donc le diable ? fit madame Jérémie en se précipitant comme un ouragan dans la pièce.

— Je ne sais pas encore, répondit mon oncle ; mais je pense que nous allons le savoir.

— Attendez, je vais chercher de la lumière, reprit la brave femme.

Elle remonta à sa chambre, puis revint un instant après, et une bougie éclaira enfin cette scène de désolation et de carnage.

On vit alors ce qui en était.

« Aïe ! oh ! hou ! » c'était moi, le neveu de mon oncle et l'enfant gâté de madame Jérémie, qui poussait les hauts cris en me tenant la mâchoire à deux mains et en me tordant comme un ver dans mon lit.

— Encore cette maudite dent ! fit mon oncle Antoine d'un ton où la colère se mêlait quelque peu à la commisération. Y a-t-il du bon sens de réveiller ainsi tout le quartier ! Allons, Léon, c'est décidé. Que cela te plaise ou non, demain nous la ferons arracher.

— Non, mon oncle, non, je ne veux pas qu'on me l'arrache... Hi ! hi ! hou ! hou !

— Espère une minute, mon chéri, fit madame Jérémie en courant de nouveau à sa chambre.

Elle reparut bientôt avec une boîte contenant toute sorte de fioles et d'onguents.

— Tiens, mignon, me dit-elle, voilà de quoi te guérir. Et, immédiatement, elle se mit à l'œuvre.

Elle me confectionna, premièrement, une espèce d'emplâtre qu'elle m'appliqua vigoureusement sur la joue.

J'ignore de quoi il était fait, mais il s'en dégageait une odeur qui faillit nous asphyxier tous les trois.

Deuxièmement, elle trempa un morceau de coton dans de l'huile d'œillette et me l'inséra de force dans ma dent.

Troisièmement enfin, elle prit une gousse d'ail et m'en exprima le jus dans l'oreille.

Je crois bien me souvenir que ce fut tout ; cependant je n'oserais en jurer.

Durant quelques instants, j'allai mieux ; mais bientôt les douleurs recommencèrent, plus intolérables qu'auparavant. Je recrachai furieusement le morceau de coton ; j'arrachai l'emplâtre de ma joue, et le jetai à la tête de madame Jérémie.

— Léon ! me cria mon oncle d'une voix courroucée.

— Aïe ! oh ! hou ! répondis-je en me tordant mieux que jamais.

— C'est bien, madame Jérémie, fit mon oncle d'un ton bref. Remontez vous coucher. Demain, nous irons chez le dentiste.

Madame Jérémie remit la boîte à onguents sous son bras et regagna sa chambre en gémissant.

Lorsqu'elle fut sortie, l'oncle Antoine se pencha doucement vers moi, et avec du miel dans la voix.

— Écoute, mon petit Léon, me dit-il, c'est entendu ; demain, à la première heure, nous irons chez ce bon M. Lancinet, qui demeure, tu le sais, à deux pas d'ici. Seulement, ne t'effraye pas. Il m'arrachera à moi-même une dent devant toi. Tu verras que cela ne fait pas de mal du tout... au contraire.

Je regardai mon oncle avec défiance.

— Oh ! tu peux m'en croire, reprit-il en me caressant la joue. D'ailleurs, toute réflexion faite, je ne te forcerai pas... Quand tu auras vu M. Lancinet m'arracher une dent, tu n'auras qu'à prendre ma place sur le fauteuil, si cela te convient, et... une, deux..., tu seras soulagé.

Cette assurance me réconforta un peu. Le reste de la nuit s'écoula tant bien que mal, et le

lendemain, vers huit heures, nous entrions chez M. Lancinet.

Mon oncle s'entretint un instant à part avec le dentiste. Ils causaient tous deux à demi-voix. Je crus seulement saisir ces mots : « Un grand garçon de dix ans, sans courage... Il le faut cependant... Moi d'abord... Vous aurez la dent au bout de votre pince... Il ne s'apercevra de rien. »

Le dentiste fit un signe de tête en souriant.

Ces mots me semblèrent concorder avec ce que mon oncle m'avait dit la veille. J'en conclus que les choses se passeraient de telle façon que je ne m'apercevrais en effet de rien. D'ailleurs, j'allais voir mon oncle à l'épreuve, et je me déciderais d'après ce que j'aurais vu.

Voilà donc mon oncle assis dans le fauteuil à bascule. Moi, debout à côté de lui, je suis attentif à ce qui va se passer.

— Regarde bien, mon petit Léon, me dit-il, ce n'est pas plus difficile que cela.

Sur ce mot, sa figure prend une expression de béatitude, comme si le paradis se fût ouvert devant lui. La pince d'acier étincelle dans la main de l'opérateur.

— Quel joli instrument, monsieur Lancinet, dit encore mon oncle, et quel charmant métier que le vôtre ! Surtout, Léon, regarde bien.

Là-dessus, il ouvre la bouche toute grande. Le dentiste y introduit le bienheureux fer, et, de plus en plus, le visage de mon oncle respire une félicité sans mélange. Je sens décidément toutes mes appréhensions se dissiper. « Si ce n'est que cela ? » me dis-je en moi-même.

Tout à coup, la scène change. La figure d'abord si radieuse de mon oncle se contracte d'une manière horrible. Les yeux lui sortent de la tête. Ses jambes s'agitent. D'une main convulsive, il essaye de saisir le bras du dentiste... Mais, crac ! au même instant, M. Lancinet, d'un geste de triomphe, ramène une dent toute sanglante au bout de sa tenaille.

Mon oncle se relève et d'une voix furibonde :

— Que signifie cette absurde plaisanterie ? demande-t-il au dentiste.

— Ce que cela signifie, répond froidement M. Lancinet. Voilà plus de six mois que je vous exhorte à vous débarrasser de cette grosse dent malade, qui menaçait de gâter toutes les molaires ses voisines, et jamais vous n'y avez consenti. Ma foi, j'ai saisi l'occasion, et vous ne pouvez que m'en remercier.

— Vous remercier ! Vous remercier !... Oui, c'est possible, après tout, fit l'excellent homme, en se calmant soudain et même en ébauchant un sourire... Mais, au moins, vous auriez dû me prévenir. Vous comprenez... la surprise... Qu'est-ce que Léon, maintenant, va penser ?... Mais, à propos, où est donc Léon ? ajouta-t-il en regardant de tous côtés.

Léon, juste à ce moment, s'esquivait. Les contorsions de son oncle lui avaient appris ce qu'il voulait savoir, et il regagnait en hâte la maison. L'aventure, toutefois, ne devait pas être sans profit pour moi.

Toute la journée, je réfléchis silencieusement, et, à force de réfléchir, je me sentis honteux de moi-même. Je ne me rendais certes pas bien compte de ce qui venait de se passer. Ce ne fut que plus tard, beaucoup plus tard, que je connus la petite supercherie à laquelle ce terrible M. Lancinet avait refusé de se prêter, et j'en ris alors de bon cœur avec l'oncle Antoine.

Mais, pour l'instant, je ne voyais qu'une chose : c'était que mon oncle, que j'aimais tant, venait de se dévouer pour moi. Il avait souffert par ma faute, et cette idée me tourmentait. Au déjeuner, tout en mangeant provisoirement d'un seul côté de la bouche, l'excellent homme me regardait, sans mot dire, d'un air qui me faisait de la peine. Les yeux de Mme Jérémie elle-même semblaient m'adresser de muets reproches, et ces mots : « Un grand garçon de dix ans sans courage, » me revenaient vilainement aux oreilles.

Bref, la nuit acheva de me porter conseil. Bien que ma rage de dent m'eût repris, j'eus la force de ne pas crier, pour ne pas troubler le sommeil de mon oncle. Puis, le lendemain, au saut du lit, ma première parole fut pour dire, non sans trembler un peu de peur : « Oncle Antoine, veux-tu me conduire chez M. Lancinet ? »

Le regard et le sourire qui me répondirent, je ne les ai jamais oubliés. Comme j'étais content de moi à ce moment !

Nous allâmes donc chez M. Lancinet ; je pris place dans le fauteuil redouté ; l'éclair de la pince d'acier me passa devant les yeux, et...

Et, voyez un peu... mon oncle avait dit la vérité pure en assurant que je ne m'apercevrais de rien. A peine si je sentis une seconde le froid de la tenaille.

Il est vrai que ma petite dent d'enfant tenait si peu. Depuis lors, je me suis fait arracher des molaires infiniment plus rétives ; mais ici-bas, souvenez-vous-en, il y a des souffrances salutaires et qu'on ne peut d'ailleurs éviter.

JULES GOURDAULT.

DE GARGANTUA

A PROPOS DU MENHIR DE BOREST (OISE)

A l'entrée du village de Borest, si riche en monuments artistiques, le voyageur venant de Senlis aperçoit, sur la route même, un superbe menhir ou pierre levée (fig. 1). Situé à l'angle d'un carrefour, ce monolithe d'un grès rouge, sombre et rouillé, ayant la forme d'un fer de lance, se dresse comme un cyprès. Ce qui émerge du sol mesure cinq mètres de haut sur trois mètres de largeur dans sa plus grande dimension et quarante centimètres d'épaisseur. Au pied, on découvre, couchée dans le gazon du bas côté une pierre de même nature, longue de trois mètres environ, placée dans l'axe de l'épaisseur du menhir qui se présente alors comme une aiguille. Cette dalle offre cette particularité d'avoir son bord interne, c'est-à-dire celui qui fait face au menhir, légèrement curviligne et dentelé, tandis qu'extérieurement son talon rigide décrit un angle très obtus : l'ensemble ébauche une surface triangulaire. J'insiste sur ce point, car la disposition et la figure de cette pierre sont identiques à celles de la dalle que, tout récemment, on a découverte au pied du menhir de Meudon, pareillement orienté du sud-ouest au nord-est (fig. 2). Cette coïncidence ne peut être, à mon sens, un effet du hasard : je la signale aux savants qui s'adonnent particulièrement à l'étude des monuments de l'âge néolithique.

Fig. 1. — Menhir de Borest (Oise).

Le mégalithe de Borest est connu dans le pays sous le nom de *Queusse de Gargantua*. Le mot *Queusse*, en picard, qui est le vieux français, sert à désigner le petit morceau allongé de pierre d'ardoise dont les faucheurs se servent aux champs pour aiguiser leur faux, et qu'ils portent dans un coffin ou corne de bœuf, accroché en arrière à leur ceinture et contenant de l'eau pour la tenir mouillée. La légende de Gargantua, répandue dans toute la France, est particulièrement populaire dans cette région, autrefois l'ancien domaine royal. Le géant autochtone y a laissé un peu partout des témoins de son existence prodigieuse.

A quelques lieues de là, près de Roberval, à l'extrémité du mont Catillon, gracieux promontoire qui domine la vallée de l'Oise, deux tumuli coniques, sans doute des tombes jumelles de chefs gaulois, sont désignés par les paysans sous la rubrique de *Bottées de Gargantua*. Ils racontent que, voyageant un jour à travers les terres labourées, le géant vida en cet endroit le trop-plein de ses bottes, et forma ces deux monticules. On voit par ces deux exemples, qu'on pourrait multiplier, qu'ici comme ailleurs, Gargantua est la personnification hypertrophiée de la force physique. Tout ce qui lui est attribué est naturellement énorme, colossal, monstrueux, démesuré. Sa taille prodigieuse lui permet de dépasser la cime des plus hautes forêts de toute sa tête radieuse et chevelue. Grand marcheur, ses pas sont de trois lieues et quand parfois, il se repose, il s'assied sur une montagne pour baigner ses pieds dans la mer ; il tire de sa chaussure un petit caillou ou un grain de sable qui gêne sa marche, et c'est pour nous un menhir ou une pierre branlante.

Je n'hésite pas à reconnaître le symbole druidique d'un dieu solaire et par suite de Gargantua dans certaines sculptures des onzième et douzième siècles.

Gargantua dut être, à l'origine, une épithète signifiant grand buveur. Comment devint-elle synonyme de grand mangeur qui prévalut au moyen âge ?

Le Beauvoisis, le Senlisis et le Valois, l'ancien domaine royal, couverts encore aujourd'hui de vastes forêts, étaient la résidence

quasi continue, été comme hiver, des rois fainéants. Ils s'y livraient commodément à leurs plaisirs barbares, la chasse et la table. Ils y avaient multiplié les *Palatia regis* ou villes royales, sortes de vastes fermes où ils séjournaient autant de temps qu'il leur en fallait pour épuiser les énormes provisions de toute sorte que les serfs et vassaux y avaient amoncelées : après quoi ils allaient, avec leur suite nombreuse de leudes, à quelques lieues de là dans le palatium voisin continuer leurs débauches, et ainsi de suite. On conçoit avec quelle stupeur les pauvres gens des campagnes, si sobres et laborieux, voyaient s'engloutir en quelques jours, comme en un gouffre immense et sans fond, une si grande abondance de biens, amassés au prix de tant de soins et de peines, et telle à leurs yeux qu'elle eût pu suffire à nourrir tout un peuple pendant des années. Aussi, au spectacle journalier des gigantesques ripailles des mérowigs chevelus, le peuple conçut un nouvel avatar de l'antique dieu national que sa rusticité avait déjà tant travesti. Gargantua revêtit définitivement ce caractère de géant vorace et ventru; son nom cessa d'être conforme à son étymologie : l'action muette de manger est du cou, non du gosier, comme l'action du boire. On en fit une espèce d'ogre bonasse, content et inoffensif, pourvu que la vaste capacité de son estomac fût satisfaite. Le roy resta longtemps désigné dans l'argot corporatif, par le sobriquet de Gargantua. Ce nom injurieux est encore communément appliqué par les paysans de la Picardie aux viveurs et aux avale-tout, à ceux qui sont du cou, comme ils disent dans le même sens. C'est là que Rabelais prit son héros et son prototype Grangousier : il leur conserva la physionomie populaire d'un géant insouciant et glouton, ripailleur et nomade, qui s'appliquait heureusement aux Valois. Se doutait-il que la grotesque légende que son génie avait ramassée était une épave effacée par le roulis des âges d'un mythe solaire, et que son bouffon royal, méconnaissable à force d'être dégénéré, avait été, dans les Olympes druidiques, un dieu puissant, bienfaisant et radieux comme le soleil.

Fig. 2. — Menhir de Meudon.

Il était difficile de son temps, il l'est encore aujourd'hui, malgré les conquêtes de la science, de pénétrer l'obscur et profond mystère celtique. Les sources manquent. Les Romains, avec cet esprit positif et pratique qu'ils ont toujours montré pour imposer leur domination, se sont attachés à détruire tout ce qui pouvait, de près ou de loin, raviver le passé, c'est-à-dire l'esprit d'indépendance des peuples qu'ils ont asservis. Ils ont, tout d'abord, anéanti les plus purs foyers du patriotisme, les monuments de l'art et de la religion. Ils ont fait le vide en Gaule comme autour de Carthage, et nous n'en connaissions encore hier que ce qu'il leur avait plu de nous laisser connaître. De plus, le christianisme officiel, a continué après eux l'œuvre de destruction; le peu qui leur avait échappé a disparu, soit par la démolition effective, soit en l'assimilant au nouveau culte, c'est-à-dire en le travestissant et le défigurant au point de n'en plus rien laisser reconnaître. Heureusement, qu'expulsées des villes, les traditions de la religion ancestrale, se sont perpétuées parmi les paysans ou païens habitants des pagi ? Mais leur esprit inculte tend toujours à tout synthétiser même le mythe le plus pur, le caractère le plus sublime, en en contractant le symbole jusqu'à ce qu'il soit matérialisé en une personnalité vulgaire seule accessible à leurs sens grossiers. L'idée ne nous en est donc jamais parvenue sans être étrangement oblitérée; les mots seuls sont restés : on connaît la persévérance des paysans en pareil cas et la linguistique, en recueillant leur vocable çà et là, a découvert bien des origines et jeté les plus vives clartés sur les questions les plus complexes et les plus embrouillées. On a vu plus haut la lumière qu'elle a contribué à faire sur la légende de Gargantua. C'est grâce à elle qu'on a pu heureusement exhumer et rétablir son caractère véritable qui nous rattache aux habitants préhistoriques du sol de la Patrie et à la religion des aïeux. X.

LES POÉSIES D'UNE ARCHIDUCHESSE

Par ce même dilettantisme qui nous fait trouver plaisant qu'un chanteur de l'*Opéra* s'occupe d'équilibrisme ou qu'une actrice des *Français* exécute un pas de danse, — j'ai pensé qu'on ne parcourerait pas sans intérêt les

poésies d'une archiduchesse. D'autant que cette archiduchesse est de pur sang royal, qu'elle a vingt-cinq ans à peine et qu'au mérite d'être bien née elle joint celui d'avoir une âme aussi charmante que son jeune visage de femme gracieuse. Il s'agit de Marie-Valérie d'Autriche, la fille cadette et la benjamine aussi de cette romanesque impératrice Élisabeth. D'ailleurs dans cette famille des Wittelsbach, en actions ou en paroles, ils sont tous poètes. Le grand-père, le duc Max de Bavière, a publié des nouvelles, des sensations de voyage ; le frère, ce malheureux archiduc Rodolphe, a laissé des brochures, des discours... Quant à la vie errante et désemparée de la mère, n'est-ce pas le plus merveilleux des poèmes? Vous voyez que la petite princesse avait de qui tenir et qu'il faudra nous étonner plutôt, tout à l'heure, du caractère absolument réservé de ses poésies. Il est vrai que bien peu sont parvenues jusqu'à nous. Les autres sont conservées dans un gros livre à ferrures d'or. En dehors de l'impératrice Élisabeth et sans doute, aujourd'hui, de l'archiduc de Toscane, personne, pas même les membres de la famille royale, n'en aura jamais connaissance. La maison régnante d'Autriche est prudente... il y a trop de drames de Mayerling dans ses fastes !

Néanmoins, je les aime, ces vers assez imparfaits au point de vue artistique, parce que je les sens spontanés, fleuris absolument de l'âme et sur les lèvres de cette archiduchesse ainsi que des roses fraîches sur un rosier de printemps, — de ces roses de Bengale sans doute, qui avec leurs nuances discrètes, leurs parfums subtils et leurs pétales se détachant à la brise, ne semblent point faites pour durer, mais qui charment délicieusement l'ennui des heures longues.

I

Un Anglais disait : « Si tu veux être poète, que ta vie soit un poème » ; et quand je vous aurai rappelé les choses jolies, le poème de luxe et de sentiment de cette vie de jeune fille, vous comprendrez combien il était naturel qu'un peu de poésie chantât dans tout ce bonheur.

Le 22 avril 1868, à six heures du matin, Marie-Mathilde-Valérie-Amélie d'Autriche naquit en Hongrie, dans la ville caractéristique aux nobles paysages, aux clochers veinés d'or, de Buda-Pesth. Or, depuis des siècles, c'était la première fois qu'un enfant de roi y voyait la lumière. Vous imaginez l'enthousiasme. Au soir, lorsque la ville s'illumina de l'île Marguerite au quartier Buda, on eût dit un incendie : — les maisons rougeoyaient comme des charbons incandescents, et par les rues la population magyare tout entière accueillait, avec des hourras de fête, la nouvelle princesse. Le 25 eût lieu la cérémonie du baptême. Le prince-primat se servit d'eau du Jourdain. Les cierges du maître-autel venaient aussi de Palestine, et point n'est besoin d'ajouter que le spectacle fut fastueux, la cour d'Autriche gardant les anciennes traditions des somptuosités impériales.

Puis les années passèrent, *filées d'or*, — comme disait Banville, — et l'impératrice Élisabeth, qui n'avait suivi que d'un œil assez indifférent l'éducation de ses deux autres enfants, se prenait de sympathies tardives pour cette dernière petite fille si délicate, mais si douce d'affections et de prévenances. Aussi, en vraie mère, durant les fréquentes maladies de Marie-Valérie, passait-elle des nuits à la veiller, et plus tard, lorsque l'évêque Ronay eut été nommé précepteur, assistait-elle souvent aux leçons, s'intéressant, — tout comme une Mme Necker de Saussure, — à suivre l'éveil progressif de cette fraîche intelligence. Il va sans dire que l'éducation sportive ne fut pas négligée. L'impératrice y croit trop, même au point de vue de la beauté.

Pourtant, on raconte que la petite archiduchesse la goûtait médiocrement et y réussissait moins encore. C'était une âme tendre dans un corps maladif. Aux heures de manège et de natation, elle préférait les chats, les bonbons et les beaux livres. Sans doute que l'évêque Hyacinthe Ronay n'eut aucune peine à développer ses goûts littéraires. Bientôt elle fit des vers pour s'amuser, parce que cela lui chantait dans la tête... Les premiers que je connaisse d'elle ont été écrits à quatorze ans : pour la Noël ; — ils sont dédiés à l'empereur François-Joseph.

Voici Noël encore une fois. Tristement glacé s'étend le lac silencieux, et sous les rayons du soleil, à l'entour, la neige fraîche étincelle. Dans le cher, dans le délicieux château du bord du lac, aujourd'hui, un souffle de douce joie est passé à travers les cœurs. Car un ange s'élera du ciel, légèrement à travers la nuit, et comme un inestimable présent de Noël apporta une petite fille. Et les années coulent légèrement, les années rapides ! et les parents avec espérance voient la jeune fille devenir jeune femme. Là-bas, tout là-bas, dans le voisinage, règne un jeune empereur. Lorsqu'il eut rencontré la jeune fille il demanda sa main. Depuis, ils vont à travers la vie, s'aimant d'amour l'un à côté de l'autre. Et dans la souffrance comme dans la joie, la jeune fille est restée fidèle au jeune homme. Si quelquefois la couronne est lourde à la tête de l'empereur, elle est la plus belle récompense pour tant de peines, pour tant de soucis ! C'est, en sept couplets, l'histoire d'amour de ses parents idéalisée comme il convient en poésie. Que l'évêque Ronay y ait mis la main, c'est probable, car, je vous le demande, parmi nos fillettes de quatorze ans, y en a-t-il beaucoup qui seraient ca-

pables de rimer si simplement et si gentiment vingt-huit vers de ballade? Il est vrai qu'elles ne sont pas archiduchesses, pas de la famille des Wittelsbach surtout.

(*A suivre.*)

ERNEST TISSOT.

AU MONASTÈRE DE SOLOVETZKI

LE TRÉSOR

Il est bien loin, ce monastère... il faut voyager pendant de longues semaines dans les étendues presque désertes qui séparent Saint-Pétersbourg de la mer Blanche, traverser de grands lacs tels que le Ladoga, l'Onéga, véritables mers où les tempêtes sont terribles; puis, s'enfonçant sous les hautes forêts qui couvrent tout le Nord, être ballotté pendant des jours dans la terrible *tarentass*, petit chariot sans ressorts qui, toujours emporté au galop des chevaux, franchit ravins et troncs d'arbres, routes à peine tracées et brise les reins qui ne sont pas habitués.

Malgré cela, des milliers de pèlerins venus de toutes les parties de la Russie s'y rendent chaque année. Ils oublient devant les dômes multiples du monastère qui surgit en pleine mer Blanche, au milieu de sa petite île boisée, les longues routes fatigantes, les privations qui ont exténué leurs corps, et leurs pauvres bras fatigués.

Le monastère fut fondé autrefois, en 1456, par deux pauvres moines, Sabattius et Zossima. Alors ces îles, celle de Solovetzki et les cinq autres qui l'entourent, n'étaient qu'un véritable désert de forêts.

Quelques pêcheurs ou chasseurs s'y hasardaient dans la belle saison. Les deux religieux s'y fixèrent, et, peu à peu, grâce aux légendes, grâce à une réputation de sainteté, les pauvres habitations de bois qui formaient le couvent se changèrent en fortes et magnifiques murailles que l'on admire encore aujourd'hui.

Depuis lors, protégé tour à tour par les tsars ou attaqué pour rébellion religieuse de ses moines, il s'est trouvé mêlé à toute l'histoire russe, tantôt luttant lui-même contre les Suédois ou Finlandais, tantôt servant de refuge à des célébrités politiques et schismatiques.

J'ai passé là de nombreux jours, vivant un peu de la vie des moines, admirant l'intérieur très riche des petites églises où reposent les restes des *Bienheureux* Zossina et Sabattius, les nombreux ermitages semés dans les grands bois de pin, côtoyant quelques-uns des trois cents lacs qui couvrent comme d'un crible cette petite île de deux cents kilomètres.

J'ai visité également les écoles, les ateliers d'industrie, de fabrication de toute sorte, où travaillent des centaines d'enfants, d'hommes et de jeunes gens venus par esprit de foi, de tous les coins de la Russie, se consacrer par vœu à un travail de quelques années, sous la direction des moines en l'honneur des *Bienheureux*.

* * *

La photographie ci-dessous représente une des curiosités historiques du monastère. C'est un hanap ciselé dans une défense d'ivoire. Ce travail d'art remonte à 1744. Il est orné des portraits et des emblèmes de la famille impériale de Russie.

La grande salle du couvent où sont rassemblées les richesses archéologiques et historiques accumulées pendant de longs siècles est vraiment digne d'intérêt, et bien des voyageurs, savants ou chercheurs égarés dans ces régions lointaines, y trouveraient de précieux sujets à étude.

Il faudrait des pages pour décrire la quantité d'objets renfermés dans les hautes vitrines montant jusqu'à la voûte et qui entourent une salle de seize à dix-huit mètres de large sur près de quarante mètres de longueur. Voici d'abord de magnifiques *Vies des saints*, de Solovetzki, dont une écrite sur parchemin, entièrement à la main. Elle date de 1694, sous Pierre le Grand. C'est un gros volume rempli d'enluminures très artistiques. Deux sabres avec fourreaux enrichis de pierreries, dont l'un appartenait au célèbre *Pojarsky*, mort en défendant la Russie contre l'invasion polonaise. Un vase en dents de morse, véritable camée, d'une hauteur de quarante centimètres environ, admirablement ciselé et sculpté par de simples artisans d'Archangel. Une vieille cloche en pierre du quinzième siècle et qui fut, paraît-il, la première du couvent sous saint Sabattius, puis de nombreux ostensoirs en argent doré, datant des quinzième et seizième siècles.

Dans une autre vitrine, des tiares ou mitres, d'une richesse incomparable et données, en général, au dix-septième siècle, par les tsars et les archimandrites. Elles sont en velours vert ou rouge couvert de perles énormes, de pierres précieuses, topazes, rubis, émeraudes, dont quelques-unes atteignent des dimensions que l'on ne connaît plus ; par-ci, par-là, des sujets religieux sur plaques en or massif. Ces tiares servent quelque fois aux cérémonies, mais leur poids est considérable.

Dans une autre vitrine : des croix pastorales, médaillons anciens enrichis de pierres précieuses, des croix avec rubans pour l'exorcisme, une frise en marbre venue de Jérusalem jusque dans ce coin perdu, des camées en dents de morse, de nombreuses reliques de Palestine, une croix en bois de cyprès renfermant dans un reliquaire d'or une parcelle de la vraie croix.

Puis une collection magnifique de ciboires, plats en or et argent, depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours... de verres ayant servi au grand empereur, à saint Zossima, des médailles anciennes qui réjouiraient les savants numismates, une collection de vieux roubles avec des inscriptions antiques, puis d'autres qui ne sont que des barres ou de pesants lingots de fer.

L'armoire des ornements est une des plus riches. C'est un fouillis de soie, de brocart, un scintillement de rubis, d'émeraudes grosses comme le pouce, de rubis comme le petit doigt, de topazes à l'infini, près duquel se détachent des pelisses de laine ayant appartenu aux *Bienheureux*. Il y a surtout une robe en velours rouge couverte de perles et de pierres précieuses fabriquée au monastère avec les dons reçus et qui montre combien ce couvent est riche. A côté de cela, un manteau de cérémonie ou *filone* d'une richesse inouïe, avec des inscriptions en perles, des topazes de quinze centimètres carrés, des figures de saints en perles, d'autres nombreux dessins de même tissu d'où se détachent des pierres précieuses. L'œil en est ébloui.

Trésor de Solovetzki. — Hanap ciselé dans une défense d'ivoire, avec les portraits de l'empereur et de l'impératrice, exécuté, en 1744, par Ossip Doudine.

Dans une autre vitrine, des ornements, tapisseries de soie du dix-septième siècle pour couvrir les ciboires et ornés de perles. Un magnifique tombeau du Christ en velours et or massif qui peut être porté par douze moines, des reliquaires avec des os de saints, des ornements brodés en or, des *icones* entourés de pierres précieuses.

Dans l'armoire des manuscrits, on me déroule avec un aspect religieux un vieux rouleau en parchemin où sont contenus tous les papiers donnant les droits au monastère depuis toutes les époques. Il y a là de vieux parchemins, aux cachets impériaux, ornementés de dessins et à enluminures, enveloppés dans des chemises de soie. On en remarque un de 1450 accordant aux moines l'île de Solovetzki ; il est très curieux avec ses douze cachets en plomb.

Dans un coin de la salle, des croix en pierre, en bois, des calices en bois avec des sculptures grossières au couteau, le tout ayant servi aux fondateurs.

Sur une table des ornements de pénitence pour ne pas dire de supplice. De lourdes chaînes en fer pesant de dix à vingt livres avec des croix et que les moines se passaient autour du cou pour se mortifier... des ceintures de fer du même poids et bien d'autres !

Je ne sais si aujourd'hui ces religieux sont aussi rigoureux pour eux-mêmes.

En général, les couvents russes sont très riches, principalement au sud de la Russie. Solovetzki n'est pas le plus important, aussi on a vaguement une idée de ce que sont les autres. Mais au milieu de sa solitude il frappe davantage.

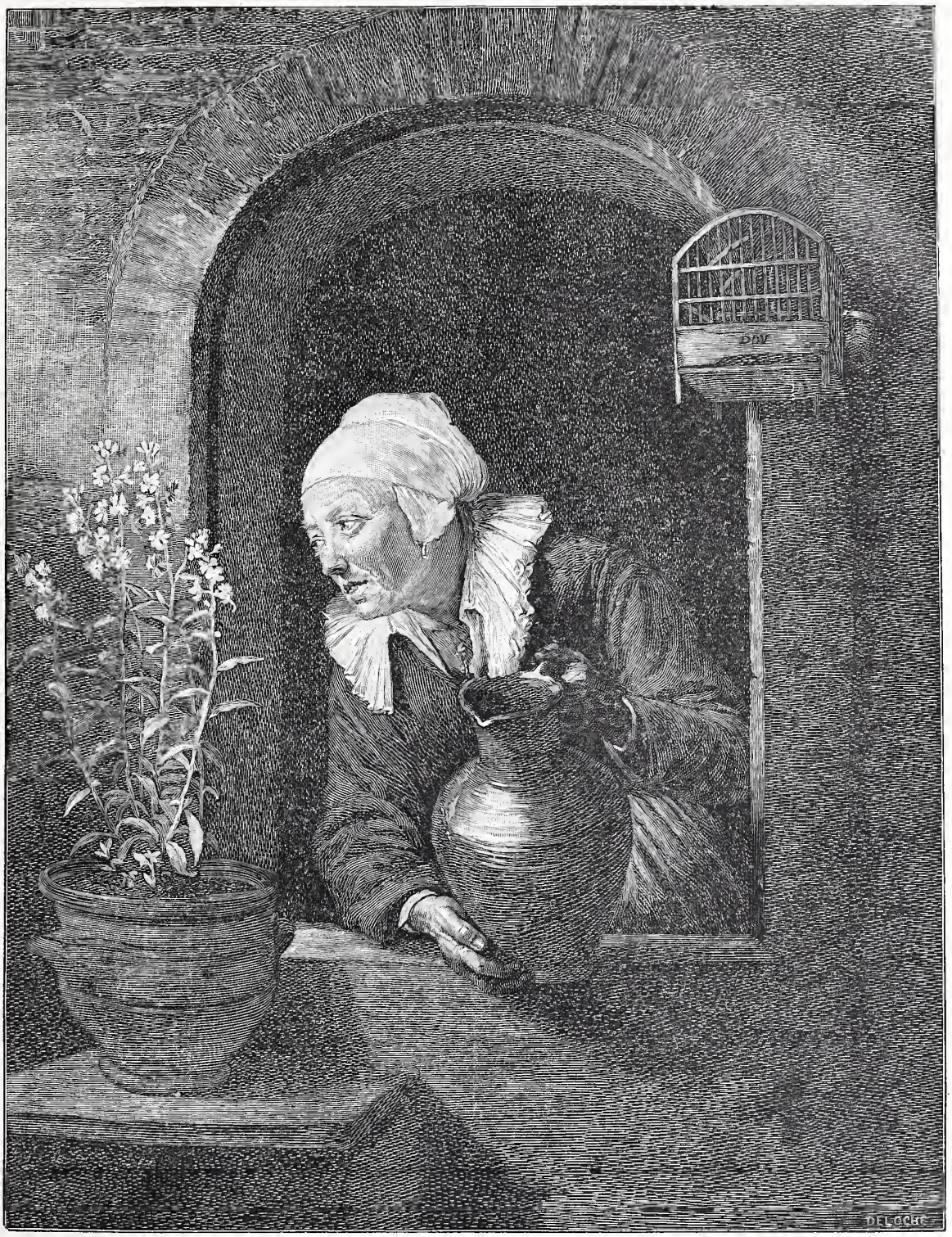
Le contraste est étrange entre ces forêts, ces *toundras* immenses et à peine explorées, ces milliers de verstes à peine peuplées de quelques villages où règne la misère... puis toutes ces richesses capables de nourrir un demi-peuple et qui dorment enfouies sous un bloc de neige sur ce rocher reculé !

Mais justice aussi doit être rendue au monastère, car si j'ai constaté par moi-même son hospitalité, je sais aussi que dans ces régions lointaines dont il est le cœur et la vie même, il répand l'influence du travail qui fait vivre et soulage les malheureux.

Vicomte Jules de Cuverville.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

LA VIEILLE FEMME A LA FENÊTRE



La vieille femme a la fenêtre. — Musée de Vienne. — Tableau de Gérard Dow. — Gravé par Deloche.

Nos lecteurs ont eu sous les yeux plusieurs tableaux de genre de Gérard Dow, l'élève le plus célèbre de Rembrandt. Après l'*Intérieur d'école*, la *Dévideuse*, l'*Arracheur de dents*, le *Portrait de Dow*, peint par lui-même, voici maintenant la *Vieille femme à la fenêtre*, une toile qui figure au musée de Vienne, sous le numéro 783, et que le graveur Deloche a, on peut le voir, reproduite de main de maître.

Un terrible modèle pourtant pour un artiste du burin, que ce peintre hollandais dont les menues scènes d'intérieur offrent une perfection du détail poussée jusqu'au prodige, et une sorte d'intuition de l'invisible que la loupe seule permet d'apprécier.

Nous avons encore ici un de ces personnages à mi-corps encadrés dans une baie de fenêtre où la tête et quelques accessoires d'avant-plan

se détachent lumineux sur un fond noyé dans une ombre opaque. Cette science du clair-obscur, on sait de qui Gérard Dow la tient. Quant à cet art délicat du fini, à cette entente de la minutie, sensibles surtout dans celles de ses œuvres qui ne se composent que d'une ou de deux figures, et qui sont, par le fait, ses meilleures, il ne les doit qu'à lui-même, à cette vertu de patience géniale qui caractérise sa nature d'artiste, peut-être aussi à une initiation puisée par lui près de ses premiers maîtres, le graveur Barthélemy Dolendo et le peintre verrier P. Couwenhorn.

On l'a taxé parfois de préciosité. Un artiste qui poussait le scrupule jusqu'à confectionner lui-même ses pinceaux, jusqu'à broyer de sa main ses couleurs, et que le moindre grain de poussière mettait en émoi, ne pouvait manquer de verser de temps à autre dans la prétention ou dans quelque excès de servilité à l'égard de la nature qu'il copiait. Mais, ici, le reproche n'est point de mise. Si attentivement qu'on fouille cette figure de femme en contemplation devant le frêle arbuste qu'elle se dispose à arroser, on n'y trouve qu'une merveilleuse vérité, le trait calme, l'expression sereine, et un reflet de l'âme imperceptible, presque latent tout d'abord, qui, peu à peu, à l'analyse, semble s'éclairer de quelques souvenirs discrets et lointains.

Nulle trace d'orage intérieur sur le front doucement ridé et dans les yeux encore clairs de cette vieille qui ausculte ses fleurs aimées. A quoi pense-t-elle en ce moment? Peut-être simplement à ses fleurs; peut-être aussi, par un enchaînement instinctif d'idées, à certains événements d'un passé dont ces fleurs sont pour elle le symbole. Et voici qu'à force de la bien regarder, je m'imagine remonter avec elle le courant des jours et des choses.

Auriez-vous lu, par hasard, un récit charmant du poète-conteur Andersen, intitulé *le Goulot de bouteille?* Il s'agit également d'une vieille femme qui se penche, comme celle de Dow, à sa fenêtre. Au-dessus d'elle il y a aussi une cage d'oiseau accrochée; au-devant de la croisée, dans un pot, fleurit un pied de myrte. La linotte qui sautille dans la cage a pour auget un goulot de bouteille retourné et muni en dessous d'un bouchon. Ce goulot est précisément celui de la bouteille de champagne qui a servi jadis à fêter les fiançailles de la vieille, alors jeune et belle, avec un marin qu'elle devait épouser au bout de l'an. Le fiancé, en attendant, s'en était allé bien loin en mer, et le navire qui le portait avait péri corps et biens.

La bouteille avait beaucoup voyagé, elle aussi; puis, bien des années après, à la suite de toute sorte d'aventures, elle s'était vue rapportée au pays, et, finalement, un aéronaute l'avait prise dans une ascension, et, après en avoir vidé le contenu au plus haut des airs, à la santé des spectateurs, il l'avait lancée dans l'espace. Et le hasard avait voulu qu'elle vînt se briser dans la cour même du logis de l'ex-fiancée, maintenant une vieille fille aux cheveux blancs. Celle-ci en avait ramassé le goulot, resté seul intact, et elle l'avait mis dans la cage de l'oiseau, sans se douter qu'il fût un témoin des jours d'autrefois.

Quant au pied de myrte, en revanche elle se souvenait parfaitement de son histoire : c'était une bouture prise à l'arbuste que son fiancé lui avait donné et qui devait lui fournir sa couronne nuptiale. Quand il avait commencé à se flétrir, elle en avait détaché le dernier rameau vert et l'avait repiqué en pot. Il était devenu à son tour arbrisseau, et, cet arbrisseau, elle continuait à présent de le soigner à sa fenêtre, avec cette douce résignation d'âme d'une vieille fille qui ne saurait plus rien changer au passé, et qui pourtant ne peut l'oublier.

N'est-ce pas, dites-moi, un silencieux et paisible roman de cette sorte qui se lit sur la physionomie reposée, et cependant pleine d'éloquence, de la *vieille femme* de Gérard Dow?

JULES GOURDAULT.

CAUSERIES D'OUTRE-MER

LE « BIBELOTAGE » AU JAPON

Le Japon est, par excellence, le pays du *bibelotage*. Il faut avouer que cette manie, — car c'en est une, — y est un passe-temps des plus agréables et dont il est difficile de se priver. Comment ne pas fureter dans ces capharnaüms des *curios dealers* (1), où sont accumulées d'innombrables *very old pieces* (2) et représentées, à leurs diverses phases, toutes les branches de l'art japonais? Il n'est pas d'occupation plus attrayante. Et, quand on a bien admiré mille objets exquis ou originaux, comment ne pas se laisser tenter par la perspective de posséder plus tard l'un d'eux dans son *home;* l'un d'eux, que soi-même on aura choisi, acheté, rapporté, surveillé, conservé au prix de bien des labeurs; qui vous rappellera mille souvenirs, aura l'incontestable mérite d'avoir été pris sur place, de venir du pays, d'être authentique, et vous fournira à chaque instant l'occasion de parler de vos voyages? On se voit d'avance disant à ses amis, avec la négligence d'un homme important : « Ceci, mon cher, je l'ai déniché à Nagasaki. Cette broderie, je l'ai achetée à Yokohama; cet ivoire, à Tokio. Ce *Satzouma* vient de

(1) *Marchands de curiosités*, en mauvais anglais. L'anglais est très usité au Japon.

(2) *Objets très vieux.*

Kobé, magnifique affaire! Ce *Kimono* (1) de soie m'a coûté bien des peines à Kioto. Quant à ce bronze, il m'a fallu batailler trois jours à Osaka pour l'enlever... »

« Au surplus, se dit-on, je m'amuse honnêtement. J'acquiers des choses pleines de cachet, qui remplaceront avantageusement dans mon intérieur de France des objets européens qu'il aurait bien fallu me procurer. Je pourrai donner quelque petit souvenir à mes parents et amis. Enfin, mes acquisitions conserveront toujours au moins leur valeur marchande... » Et, grâce à toutes ces belles considérations, on arrive à entasser, par un miracle, grandes et petites boîtes dans sa cabine étroite d'officier de marine. On en met partout où on peut, et jusque sur sa couchette, quitte à opérer des déménagements journaliers. La passion du bibelot gagne — qui le croirait? — jusqu'à l'équipage, et on voit embarquer des caisses monumentales qui disparaissent, on ne sait comment et on ne sait où, dans les mystérieuses profondeurs des cales et des soutes, déjà bondées de matériel.

Le bibelot coûte horriblement cher, et c'est son grand défaut. — Après un certain temps de séjour en Extrême-Orient, le goût peu à peu s'est épuré et formé à l'art japonais. Sans connaître en rien l'histoire de ce dernier, on parvient à le comprendre. Alors, beaucoup de choses, qu'on estimait naguère jolies, paraissent laides, souvent affreuses, et on considère comme misérables la plupart des japoneries importées en Europe. Il résulte donc de cette éducation du goût qu'on n'apprécie que les objets qu'on en sait dignes, et que, par suite, on n'achète que de belles choses, que des choses chères. On croit inutile et sans intérêt — et on a bien raison — de s'encombrer d'une quantité de « curios » qu'on trouverait communément dans les magasins d'Europe, à des prix souvent modérés, et qui, répandus partout, ont perdu ce cachet de chose rare venue de loin qui fait la valeur de ce qui est exotique. Le premier principe du « bibeloteur » convaincu est donc de n'acquérir que des objets qu'on ne trouve pas partout en Europe.

Un autre principe est de les payer d'après le plaisir qu'ils font et la valeur intrinsèque qu'on leur suppose, sans tenir compte, pour ainsi dire, du prix demandé. Ce sont là, en effet, les seules bases d'appréciation qu'on ait. Car si, par l'habitude, on possède quelque idée de la valeur relative des « curios », si on est parvenu à les classer suivant un ordre qui est à peu près le bon, on n'a aucune notion de leur valeur réelle. Les renseignements qu'on peut obtenir des marchands à cet égard doivent être considérés comme non avenus : tout, suivant eux, est *very old*, *very good*, *taxan yoroushi* (1), *itchi ban* (2). Il faudrait s'instruire, étudier les publications qui ont été faites sur l'art japonais, publications presque toutes anglaises et fort luxueuses, qui, en Extrême-Orient, sont vendues à des prix exorbitants par les libraires. Alors on pourrait reconnaître le vieux du neuf, la contrefaçon de ce qui est authentique, le bibelot qui a appartenu à un *shogoun* (3) — tous, d'après les marchands, ont servi à l'usage d'un *shogun*, ou tout au moins d'un *daïmio* — de celui qui a été fabriqué en masse, en vue de l'exportation et de la vente aux Européens.

Pour les modestes qui ne peuvent se lancer ainsi à corps perdu dans l'étude de la céramique ou de la laque, le « bibelotage » a pour but idéal de payer le moins cher possible ce qui fait plaisir.

Les uns donnent dans le vrai bibelot, le bibelot d'étagère, minuscule et hors de prix. Triomphants, ils rapportent de leurs explorations des choses grosses comme des noix, qu'il faut contempler à la loupe et qui représentent la valeur de tout un mobilier. Le moindre *netské* (4) coûte de 15 à 20 piastres (5). Il y en a de 150, et même de beaucoup plus; et j'ai vu des vases en *satzuma* à petites figures, hauts de six centimètres et à peine bons à mettre une rose, valoir couramment quatre et cinq cents francs. La perfection du travail ou l'origine ancienne rachète, pour ces amateurs de riens, ce que le prix a d'excessif.

Beaucoup d'autres, plus pratiques, ne recherchent que les objets d'ameublement ou de décoration, c'est-à-dire les tentures, les broderies, les *kakémonos* (6), les bronzes et les porcelaines de grandes dimensions. Ils dédaignent les ivoires, les laques et tous les objets à mettre sous vitrine. Pour nous, marins, ce second genre a l'inconvénient grave de demander une place considérable dont nous ne disposons pas dans nos logements exigus. Mais on fait l'impossible pour caser ses *curios*; et chacun se berce de l'espoir de trôner dans les temps futurs, qui dans un salon, qui dans un fumoir, qui dans un cabinet de travail, presque exclusivement orné de souvenirs de voyages et semblable à une mosaïque faite de morceaux de tous les pays du globe.

RENATUS.

(A suivre.)

(1) Vêtement japonais.

(1) En japonais, *très bon*.

(2) En japonais, *de première qualité*.

(3) Sorte de maire du palais dans l'ancien Japon. — *Daïmio*, seigneur du Japon féodal.

(4) Ivoire sculpté.

(5) Le dollar, la piastre mexicaine, le *yen* japonais correspondent à notre pièce de 5 francs, sans valoir tout à fait autant.

(6) Tableaux japonais, ordinairement sur soie ou papier, qui s'enroulent autour de baguettes de bois ou d'ivoire.

LES STRADIOTS

Le duc de Rohan, dans son livre intitulé : *Intérêts et Maximes des Princes et des Estats souverains*, publié à Cologne, chez Jean du Daïs, M. DC. LXVI, donne de curieuses définitions concernant la tenue à cheval chez les Stradiots. On y lit en effet à la page 196 :

« Ces provinces (Dalmatie, Épire et une partie de l'Albanie) ont été conquestées par les empereurs Charles IV et Sigismond, lorsqu'ils repoussèrent les Turcs jusqu'en Macédoine. Mais parceque l'armée estoit trop avancée dans les terres d'Albanie et de l'Épire, les Vénitiens ont recouvré toute l'Épire et l'Albanie. C'est de ce païs-là d'où les Vénitiens tirent toute leur cavalerie, qu'ils appellent communément *Stradiots*, d'un mot grec qui veut dire gendarme à cheval, parce qu'ils ne sçavent combattre qu'à cheval, estendans les pieds avec la pointe basse et le talon relevé, ce qu'on appelle *cavalcare à la stratiota*, et comme au contraire, *cavalcare à la genetta*, c'est quand on tient le cheval droit devant, et la pointe du pied appuyée sur l'estrier, et le talon ou esperon bas, le genouïl réfléchy sur le flanc du cheval. »

Capitaine Richard.

UN PONT-CANAL MONSTRE

On peut compter les ponts-canaux parmi les ouvrages qui étonnent le plus au premier abord et même après réflexion : on est quelque peu stupéfait de voir une voie d'eau quelconque dominée par un pont, sur lequel circulent des bateaux, en même temps qu'il en passe sous le pont, naviguant sur la voie d'eau inférieure ; on est habitué aux ponts les plus hardis, mais faits pour la circulation des bêtes, des gens ou des trains de chemins de fer. Voyez, par exemple, notre illustration : vous y apercevez un pont immense, au moins par son développement horizontal, par sa longueur ; comme pont-route il n'aurait rien de très particulier, il nous rappellerait le grand pont de Bordeaux dont cette ville est si fière ; mais en réalité il donne passage au canal de Briare, il lui permet de se réunir au canal latéral à la Loire juste en face de la ville de Briare. C'est comme une section de canal montée sur des piles, et l'on comprend quelle solidité doit présenter une pareille construction pour supporter l'énorme masse d'eau qu'elle contiendra.

Il faut bien dire, du reste, que ce pont-canal de Briare est tout à fait exceptionnel ; c'est pour cela que nous tenons à en parler, avant même qu'il soit complètement parachevé.

Le principe des ponts-canaux n'est pas absolument une nouveauté, du moins dans des dimensions bien moindres que celles du pont de Briare ; ces ouvrages s'imposent dans certains cas. Souvent le tracé d'un canal rencontre des dépressions du sol ; quand elles ne sont pas trop brusques, on recourt à des écluses faisant comme un escalier ; ou bien l'on tourne la difficulté, c'est-à-dire la dépression, en faisant faire un détour au tracé pour lui permettre de conserver son niveau. Mais il se peut qu'on ait à croiser une rivière : une première solution consisterait dans une traversée à niveau, comme on dit ; le canal débouche sur une des rives par une écluse, puis une autre écluse sur la rive opposée donne accès aux bateaux dans la section suivante du canal. Ces bateaux sont donc forcés d'emprunter le lit de la rivière ; et cela présente fréquemment les inconvénients les plus graves ; il est bien rare que la rivière offre la même profondeur que le canal, elle a un courant plus ou moins prononcé et cela gêne le halage ; elle peut aussi être sujette à des crues ou à des sécheresses qui arrêtent la navigation. Enfin, il se peut que le canal considéré arrive pour traverser la rivière à un niveau assez élevé au-dessus du cours de celle-ci. On comprend que pour toutes ces raisons des ponts-canaux s'imposent souvent.

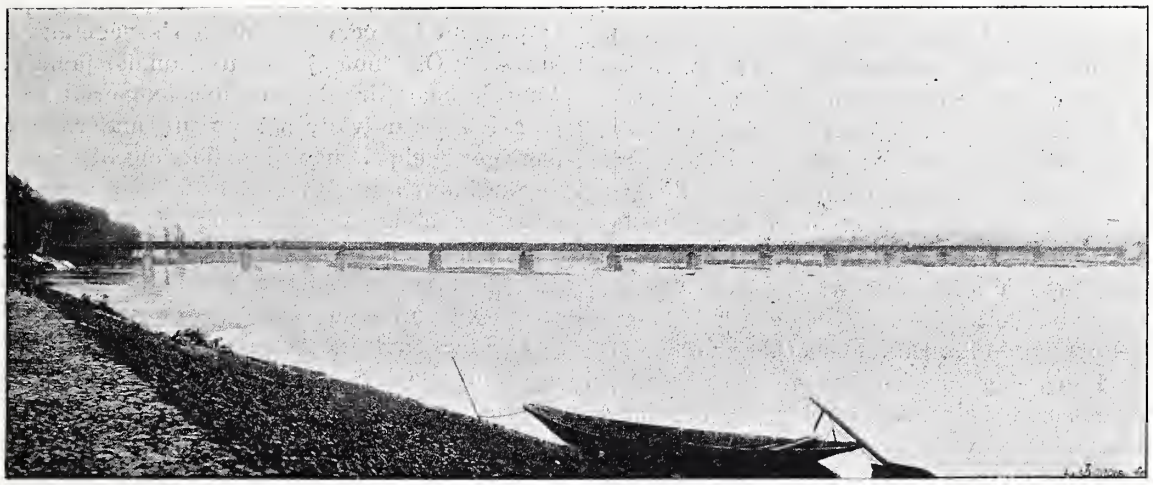
Nos lecteurs en connaissent peut-être des exemples plus ou moins importants en France : sur le canal de la Marne au Rhin, à Bar-le-Duc, il en existe un de 46 mètres de long ; sur le canal du Nivernais nous pouvons citer le pont-canal de Montreuillon, bâti sur l'Yonne, et composé de trois arches de 6 mètres chacune. C'est ensuite le pont d'Agen, comprenant vingt-trois arches de 20 mètres d'ouverture ; ou celui de Digoin, formé de onze arches de 16 mètres, et qui donne passage au canal latéral à la Loire ; enfin n'oublions pas le pont-canal du Guétin. Il fait passer sur l'Allier le canal latéral à la Loire ; il se compose de dix-huit arches de 16 mètres d'ouverture.

Tous ces ouvrages sont en maçonnerie ; ils sont faits comme un pont où la route serait remplacée par une cuvette, par une dépression s'étendant sur toute la longueur de l'ouvrage. Mais ce mode de construction a des inconvénients sérieux : d'abord un pont de pierre, par suite de la matière dont il est construit, est forcément massif, et s'il est établi sur une rivière sujette à des crues, il gêne le passage du flot ; de plus il est pour ainsi dire impossible qu'une cuvette en maçonnerie soit étanche, sous la forte pression qu'elle supporte. C'est pour cela qu'on a raison de recourir aux ponts-canaux métalliques, maintenant que la métallurgie a fait tant de progrès ; jusqu'à présent on n'avait hasardé que de timides tentatives en France ; il est vrai qu'à l'étranger on avait des exemples caractéristiques, notamment celui du pont-canal *tournant* de Boston, sur le canal de Manchester. M. Mazoyer, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Nevers, vient de mener à bien l'ouvrage considérable que représente notre gravure.

On trouvera facilement sur une carte le point où est édifié ce pont : c'est à la hauteur de Briare ; auparavant, le commencement du canal de Briare longeait un peu la rive droite du fleuve et s'y ouvrait un débouché par une écluse en face de Châtillon ; en ce dernier point débouchait lui-même le canal latéral. Pour passer de l'un à l'autre canal, les bateaux traversaient péniblement la Loire ; on a aujourd'hui prolongé le canal latéral jusqu'en face de Briare, et le pont réunit les deux voies navigables.

Comme le montre bien la gravure, le pont est ce qu'on nomme une poutre droite, une charpente métallique très simple supportant une cuvette entièrement métallique elle-même ; de chaque côté de cette cuvette il y a un chemin de halage empierré. Cette partie métallique, qui provient des usines de Lagny et des chantiers de construction de Creil, est toute en acier et représente un poids de 2,800 tonnes ; on comprendra que l'emploi de l'acier n'est pas une superfétation, quand on saura que sur un mètre de longueur, ce pont supporte un poids d'eau de 15,000 kilogrammes, auquel il faudrait ajouter 2,680 kilogrammes pour les empierrements, etc.

L'ouvrage est partagé en 16 travées, comme on pourrait les compter sur la gravure, 15 sur la Loire et une supplémentaire par-dessus un ancien bras du canal de Briare ; les 15 travées principales ont chacune 40 mètres, et c'est vraiment énorme étant donnée la masse d'eau qu'elles doivent supporter ; lorsque la cuvette ou, comme on dit aussi, la bâche sera



Pont-canal de Briare, sur la Loire.

pleine, chacune d'entre elles pèsera 902 tonnes, 902,000 kilogrammes ! La largeur de cette cuvette est de $7^m,25$ et les bateaux y trouveront une profondeur d'eau de $2^m,20$; chaque chemin de halage a $2^m,50$ de largeur et forme un peu encorbellement au-dessus de la rivière.

Notre illustration donne une sensation bien nette de la grandeur considérable de l'ouvrage ; mais pour la préciser encore ajoutons que le canal est ainsi suspendu, porté par des piles en maçonnerie, sur une longueur totale de $662^m,68$.

Ce sera certainement une impression des plus curieuses que de circuler dans quelque chaland traîné paisiblement sur l'eau tranquille, tandis qu'au-dessous et à un mètre et demi roulera le flot terrible des inondations de la Loire.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'un pareil ouvrage coûte très cher : on a dépensé environ 1,575,000 francs pour les maçonneries et notamment les fondations des piles, qui ont été difficilement menées à bien ; le prix de la partie métallique sera de 1,250,000 francs. Mais ce pont-canal est un travail des plus utiles qui fait grand honneur à celui qui l'a construit.

DANIEL BELLET.

LES POÉSIES D'UNE ARCHIDUCHESSE

Suite et fin. — Voyez page 13.

De la même époque à peu près cette *Prière à saint Georges*, vraiment touchante dans sa naïveté : *O saint Georges, ô chevalier qui peux nous protéger dans les dangers, qui souvent protégeas ma mère alors qu'il n'y avait plus rien à espérer du secours des hommes, je te le demande avec confiance, ne repousse pas ma prière : Protège toujours la précieuse vie qui m'a donné la lumière du monde!* C'est que comme sa mère, la fille de l'impératrice a un cœur, d'or d'une sensibilité, d'une douceur et d'une grâce vraiment exceptionnelles. Tout enfant, il lui était intolérable de voir, je ne dis pas tourmenter, mais seulement contrarier un chat ; fillette, il lui venait des mélancolies singulières, à la Pierre Loti. Ainsi, lors de la dernière représentation, dans l'ancienne salle du *Burg-Theater* de Vienne, elle sentit toute la soirée, jusqu'à la souffrance, la tristesse profonde des choses qui finissent. En partant, elle coupait un morceau aux draperies de la loge voulant emporter un souvenir, au moins, de cette salle où elle

avait tant éprouvé d'émotions. Dans ce sens, ce *lied* sur le printemps est encore significatif; on y devine la délicatesse quasi maladive d'une nature vibrante au point de percevoir jusqu'aux nuances les plus subtiles des sentiments et des sensations.

Les oiselets chantent des lieds, le printemps s'est réveillé et tout se réjouit de nouveau après la longue nuit d'hiver. Oh! dans la claire douceur du soleil, qui songerait encore à s'affliger? Celui qui ne peut pas être joyeux doit sentir la honte lui monter au front. En moi c'est comme si j'allais devenir folle, comme si ma poitrine éclatait de joie, C'est pourquoi je veux chanter, chanter encore, dans le printemps des fleurs, dans le printemps de la vie.

Toujours comme sa mère, la princesse Marie-Valérie se prend de sympathies inexplicables, imprévues... Ainsi, le pianiste phénomène de six ans que l'on exhibait en 1889, attira ses bonnes grâces. Elle le prit sous sa protection offrant de se charger de son éducation musicale, à condition que ses parents renonçassent à le produire. Ce n'était point manière de dire, car depuis, en vraie petite maman, l'archiduchesse aime à faire venir auprès d'elle Poldi Spielmann, à s'informer de sa santé, de ses progrès et, lorsqu'il a été sage, à lui donner quelque bagatelle. Elle est d'ailleurs persuadée que d'ici à vingt ans, ce sera un nouveau Liszt et que le monde musical lui en devra la reconnaissance. Je le veux bien, remarquant toutefois que malgré Mozart, les petits prodiges ne deviennent pas nécessairement de grands musiciens. Au contraire, pourrait-on dire, et la générosité de l'archiduchesse semble donc plus spontanée que judicieuse. Mais c'est tant mieux pour Poldi Spielmann et sa famille.

II

Il faut dire enfin ce qu'elle fut pour son père, pour sa mère. Bientôt, hélas! elle s'aperçut que la légende d'amour qu'elle avait mise en vers de si gracieuse façon n'était qu'une légende et que dans la vie l'amour durait moins longtemps, les jeunes gens étant moins fidèles, les jeunes femmes étant moins sincères. Pourtant ces tristesses-là il ne lui appartenait pas de les consoler. Tout ce qu'elle pouvait, c'était d'être plus douce, plus joyeuse et d'essayer parfois des vers dans ce sentiment-là:

Cerné de montagnes et de forêts gazouillantes, il est un lac au cœur de la vallée. Sur la rive, solitairement, une maisonnette s'élève. Que Dieu la bénisse mille et mille fois. Car c'est là qu'échappant à l'agitation fiévreuse des villes et lorsque la couronne pèse trop lourdement à sa tête, mon père trouve enfin le repos bienfaisant. C'est là qu'il oublie ses soucis, là qu'il oublie ses peines. Se dévouant à la chasse qui ennoblit les cœurs, il puise dans la libre nature de Dieu cette force de jeunesse qui rafraîchit les corps. Et c'est pourquoi mille et mille fois, je te bénis, ô vallée bien-aimée, ô vallée où fleurit la fleur de solitude et la fleur de silence.

Et l'impératrice surtout comprit la délicatesse de cette attitude. Aussi aime-t-elle à dire que l'archiduchesse n'est pas sa fille, mais plutôt son amie — sa *seelenfreundin* (1). C'est que dans les palais d'été, loin des capitales, dans la vie quasi privée qu'affectionne Élisabeth d'Autriche, la mère et la fille ont passé des heures et des heures à lire, à rêver, à vivre côte à côte sous les charmilles de Schonbrunn, où elles se sont tant promenées; dans la bibliothèque de Laing, où elles ont lu tant de livres. Et l'impératrice qui aurait pu dire comme certain personnage de drame contemporain, comme toutes les âmes d'ailleurs, où les rêves trop abondants emplissent les cerveaux de leurs végétations folles : « Oh! non, je ne lis jamais, jamais! J'aurais beau lire, le sens m'échapperait toujours! » — arrivait, par amour maternel, à partager quelques-unes des affections littéraires de l'archiduchesse. Victor Scheffel, par exemple, ce sentimental poète moyen âge, dont les livres n'ont point dépassé la frontière, bien qu'il soit difficile d'imaginer des œuvres plus propres à remplir d'azur et de clair de lune la cervelle des jeunes personnes qu'*Eckerhard*, ou que la *Trompette de Saeckingen*. Deux romans, l'un en prose, l'autre en vers, après lecture desquels toute fillette de dix-huit ans se croira indubitablement en droit d'attendre le chevalier qui s'en viendra *pour elle*, à travers la forêt verte, par un soir d'étoiles. En hommage, l'impératrice et l'archiduchesse ont fait placer dans les hauteurs du Falkenstein, à trois cent seize mètres d'altitude, une plaque commémorative. Et à cette occasion, Marie-Valérie écrivit ce *Salut à Scheffel* :

Noble esprit, je te remercie d'avoir chanté ce que murmurent les forêts de notre patrie, ce que te soupiraient les plaintes des vagues, — et surtout, je te remercie d'avoir redit les légendes pieuses. Grâce à toi, des souvenirs de neuf siècles sont redevenus des réalités. Dans le chant doré que ton esprit nous a donné, le vieil ermite revit d'une vie nouvelle! — Parce que tu as découvert le trésor de légendes qui reposait enseveli dans les montagnes de notre patrie, parce que tu as suspendu les clartés de la gloire à l'entour des flots de notre lac de Wolfgang, les fils de l'Autriche te voueront une reconnaissance éternelle, ô poète de sang souabe! Puissent se trouver des jeunes hommes qui, suivant ton exemple et à la hauteur de ta grande âme, découvriront encore le monde des légendes de leur patrie!

Mais les années passaient, *les années rapides!*

(1) Littéralement : *amie d'âme, sœur intellectuelle.*

— Marie-Valérie avait vingt ans, et n'était pas encore fixée. Or, pour une archiduchesse, vingt ans, c'est comme vingt-huit pour une simple mortelle. Il ne convenait plus d'attendre, d'autant que la jeune princesse était loin d'avoir la classique et fameuse beauté de sa mère. Ce fut alors qu'on agréa l'archiduc de Toscane, Franz-Salvator, un beau militaire, à l'autrichienne, de vingt-trois ans, le fils de la princesse Maria-Immaculata de Naples et de ce grand-duc Ferdinand IV que les habitués de Baden-Baden connaissent bien. Les fiançailles furent officiellement annoncées à la Noël 89.

Au point de vue politique, le mariage était sans importance ; au point de vue historique, sans gloire — mais dans ce monde, la politique et l'histoire ne sont pas tout; et puisque les événements n'avaient pas été selon ses ambitions, Marie-Valérie se résigna. D'ailleurs son cousin ne lui déplaisait point, et tout archiduchesse qu'elle fût, elle savait ce que si peu de femmes comprennent :

Qu'on se hasarde à perdre en voulant trop gagner,
Et qu'il ne faut rien dédaigner
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.

Elle se trouva donc heureuse d'épouser un *soldat*, de pouvoir rester au pays, auprès des siens, auprès de cette mère surtout, qu'elle aime d'un si tendre amour.

Depuis, elle a suivi son mari, de garnison en garnison; c'était son devoir, ce fut aussi son plaisir. Elle eut enfin la joie de devenir mère et même, en février 1893, de donner un petit-fils à l'empereur, le premier petit-fils de la famille ! Ce qui, malgré *la Sanction pragmatique*, pourrait modifier les droits d'héritier au trône. Quoi qu'il en soit, Marie-Valérie a continué à s'intéresser aux choses de l'art, lavant volontiers quelques aquarelles, écrivant comme par le passé, ce qui lui chantait dans la tête. Certes, ses vers n'ont rien de spécial. Mille jeunes filles d'Autriche ou d'Allemagne en font de pareils, mais voilà ! ces mille jeunes filles ne sont pas archiduchesses!... et c'est pourquoi je n'ai, bien au contraire, que le regret de penser que nous ne connaîtrons jamais ses vers d'amour. Elle a dû en écrire et beaucoup. Sinon, à quoi rêveraient les jeunes filles? Comme il est regrettable que l'habitude de la reine Victoria, de livrer à la publicité ses cahiers de journal intime, ne soit pas encore introduite à Vienne. J'eusse préféré, je vous assure, terminer par quelques romances plutôt que par ce chant sur le *Jeune Rhin*. Non qu'il soit sans mérite, mais on voit trop qu'une petite fille très sage s'y est appliquée. Or, notre archiduchesse elle-même est capable de beaucoup mieux :

Pourquoi au-dessus des rochers entend-t-on tes mugissements de colère, ô fol enfant couronné d'écume ? Pourquoi, sans trêve et sans repos, te précipites-tu des montagnes de ténèbres vers la plaine ? Tes vagues, elles chantent, elles murmurent, perdues dans leurs rêves, et c'est à peine si elles admirent leur merveilleuse patrie. Arrête ! oh ! arrête ton impétuosité, jeune Rhin !

Le mystère de la forêt, la fraîcheur de mai, les arbres qui fleurissent miraculeusement sur tes rives, le ciel de saphir, l'air diaphane tout frais, tout embaumé des senteurs de l'Avrillée te murmurent, te répètent : Ne va pas à l'étranger, reste ici, arrête! oh! arrête ton impétuosité, jeune Rhin !

Oh ! ne te précipite pas ainsi écumant, de rochers en rochers, loin des montagnes de la patrie, t'en allant là-bas, à l'étranger où sur tes rives gronde la mêlée, aux pays où c'est en prière que l'on te nomme. Hélas ! aucune pensée de bataille, aucune pensée de mort ne te trouble ici. Tes vagues ne sont pas encore rouges de sang. Arrête ! oh ! arrête ton impétuosité, jeune Rhin !

Ernest Tissot.

ANTOINE RUBINSTEIN

« ... Aucun indice ne montrait en moi du talent; j'avais la volonté d'écrire de grandes choses et j'entreprenais, en effet, des opéras, des concertos pour piano, des cantates et des symphonies ; mais tout cela n'était que du papier barbouillé. Mon frère Nicolas, au contraire, montrait dans ses études des aptitudes remarquables.... »

C'est ainsi qu'Antoine Rubinstein, écrivant à Fétis, se jugeait lui-même en se rappelant l'époque où sa mère l'avait amené en Allemagne avec son frère et les avait placés, d'après les conseils de Meyerbeer, sous la direction de Dehn.

Par le fragment que nous venons de citer on peut déjà juger ce que sera Rubinstein, personnel, original, puissant dans ses conceptions, mais souvent incomplet dans leur réalisation ; compositeur de talent, sans nul doute, mais pardessus tout exécutant merveilleux.

Antoine Rubinstein naquit le 30 décembre 1829 (12 novembre de l'année russe), à Wechwetynez, en Moldavie. Dès son enfance, il annonça des dispositions remarquables. Sa mère fut son premier maître; elle lui enseigna les éléments de la musique et du piano ; ses progrès furent si rapides qu'elle dut le confier à la direction du célèbre professeur Willaing, de Moscou. Antoine Rubinstein se fit entendre avec succès dans un concert à l'âge de huit ans, et à dix ans il accompagna à Paris son professeur qui le présenta à Listz dont il reçut les leçons.

Nul artiste mieux que Rubinstein ne rappela la fougue, le mécanisme exceptionnel et parfois l'exécution foudroyante de ce grand virtuose ;

il fut supérieur à son maître dans l'interprétation des œuvres classiques de Bach, Mozart et surtout dans celles de Beethoven.

Après un séjour de près de trois années à Paris, Rubinstein entreprit une grande tournée artistique et se fit successivement entendre en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Suède.

La mort de son père, en 1846, laissa Antoine

Antoine Rubinstein (Photog. Gausz; Bruxelles).

Rubinstein livré à ses seules ressources, et il dut donner des leçons à Presbourg et à Vienne où il se fit entendre à la Cour.

Il retourna en Russie en 1848; il y écrivit son premier opéra : *Dimitri Donskoï*.

La grande-duchesse Hélène remarqua le jeune compositeur, l'invita à passer les étés dans son palais de Kameniostrow et l'engagea à composer une suite d'opéras en un acte : les sujets devaient rappeler les mœurs russes.

Rubinstein en écrivit trois : *Toms* (l'idiot du village), *Tcherkesse* (la Vengeance), et les *Chasseurs de Sibérie*. L'exécution de *Toms* fut si mauvaise que l'auteur le retira et ne voulut pas que les deux autres opéras fussent représentés.

A partir de l'année 1854, Rubinstein fit différents voyages en Angleterre, en France et en Allemagne; à son retour, la protection du comte Wilhosk se joignit à celle de la grande-duchesse Hélène, et lorsqu'en 1862 le Conservatoire de Saint-Pétersbourg fut fondé, Rubinstein en eut la direction.

A partir de cette époque, il s'occupa plus spécialement de la composition, et malgré les devoirs que lui imposait sa nouvelle situation il ne renonça pas complètement à ses voyages artistiques.

Pour faire entendre, ses œuvres il se rendit plusieurs fois en Allemagne; en 1862, il était en Belgique. Les années 1868, 1870, 1875 le virent à Paris, puis il retourna de nouveau à Bruxelles. Il était alors à l'apogée de son talent, et il obtint comme exécutant des succès considérables dont on garde encore le souvenir.

ŒUVRES DE RUBINSTEIN

Opéras et Oratorios :

1. Dimitri Donskoï (3 actes); Saint-Pétersbourg, 1852.
2. Toms (l'idiot du village); Vienne, 1861.
3. Les Enfants des Landes; Vienne, 1861.
4. Feramors; Dresde, 1863.
5. La Tour de Babel (oratorio); Dusseldorf, 1872.
6. Le Démon, opéra religieux (3 actes); Saint-Pétersbourg, 1875.
7. Les Maccabées; Berlin.
8. Le Paradis perdu (orotario); Saint-Pétersbourg, 1876.
9. Néron, représenté en Russie et au théâtre des Arts, à Rouen.

Opéras non représentés :

10. Tcherkesse (la Vengeance) (1 acte).
11. Les Chasseurs de Sibérie (1 acte).

Œuvres diverses avec orchestre :

Hécube; Agar dans le désert; le Lyrique et le Requiem pour Mignon; musique pour le Faust de Gœthe.

Musique symphonique :

L'Océan; Ivan IV; Don Quichotte; Deux symphonies.

Les compositions de Rubinstein pour le piano sont nombreuses; nous devons citer particulièrement son cinquième concerto, dont l'ensemble est remarquable. Sa musique de chambre renferme des qualités dignes d'être mentionnées; dans ses sonates, dans ses trios, il y a parfois des inspirations de premier ordre.

Rubinstein, qui vient de mourir, fut un artiste d'élite, un grand musicien; mais dans les souvenirs qu'il laissera, l'exécutant dominera le compositeur et finira par l'effacer.

L. Gastinel.

HALTE FORCÉE

Le pinceau de M. Maurice Leloir se démène avec une rare aisance dans la vie du dix-septième siècle et dans celle du dix-huitième. L'étude approfondie qu'il a faite des mœurs françaises de ce temps, de leurs costumes, de leur art ornemental dans toutes ses applications, lui fournit des éléments de premier ordre et lui permet de

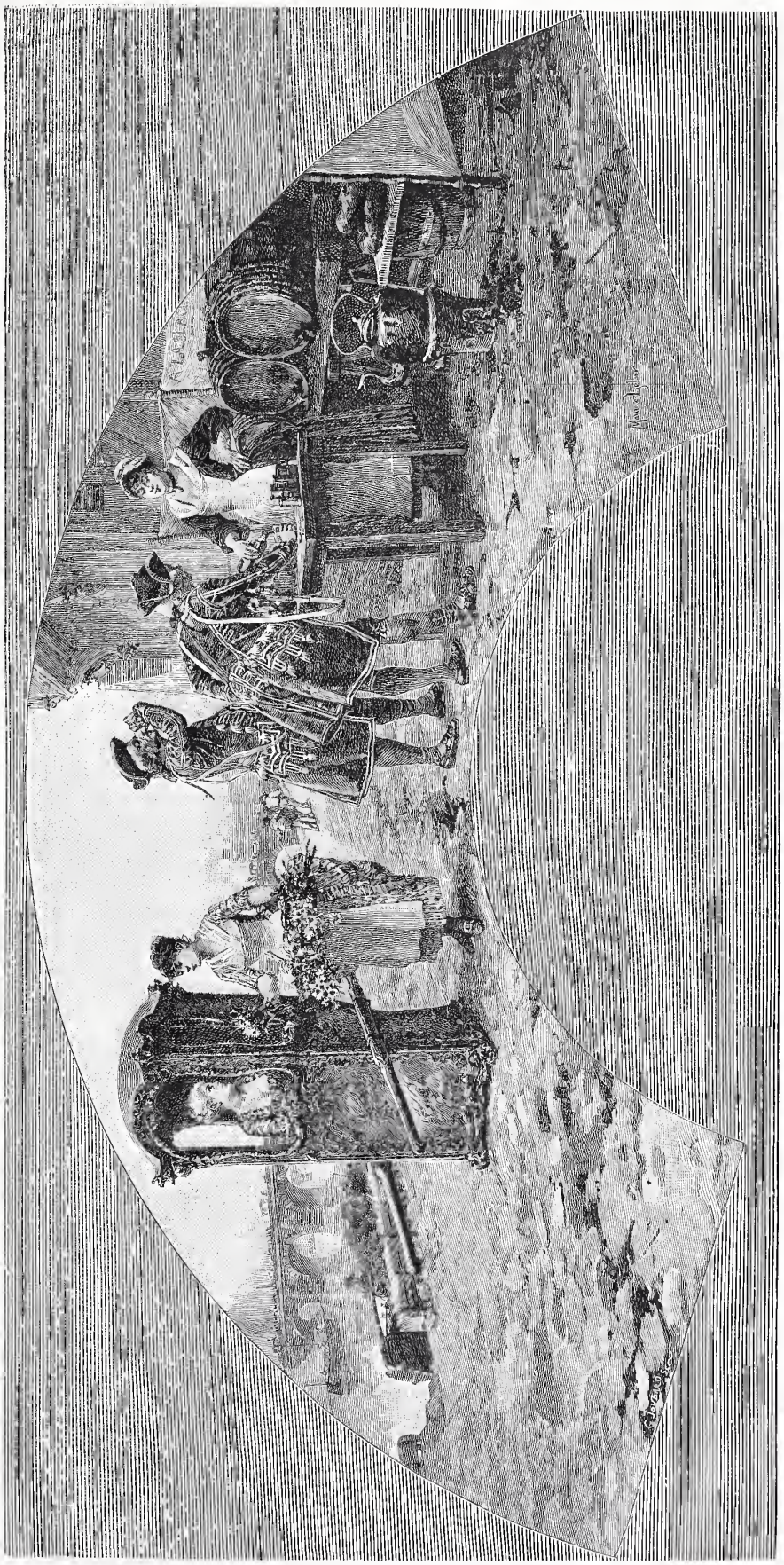
reconstituer avec une entière vérité les scènes de la vie publique ou de la vie privée des Parisiens de ce passé brillant et léger.

L'éventail que nous reproduisons est, sous le rapport de la composition d'une justesse qui ne laisse place à aucun élément étranger. Ce quai de Paris est précis comme une estampe du temps, avec sa chaussée rudimentaire. La marchande de rafraîchissements n'a garde de remplacer son tonneau légendaire par un kiosque de fantaisie. Quant à la scène elle-même elle est présentée avec une grande finesse d'observation.

Le petit air d'abandon de la chaise à porteurs et de la charmante dame qui l'occupe est vivement souligné par la joie des deux porteurs se désaltérant du vin de la marchande et marivaudant avec elle. Pour un instant ils ont complètement oublié la jeune dame; et l'on sent qu'ils ne se souviendront de leur fonction qu'après s'être suffisamment rafraîchi le gosier de vin d'Argenteuil, et l'esprit de quelques propos joyeux.

Thème léger et humoristique, comme il convient aux œuvres d'art de ce genre. Il doit sa saveur à la fidélité avec laquelle M. Leloir a reconstitué cette scène de la vie courante du siècle dernier, et lui a donné cet air de vérité où l'esprit trouve si bien son compte.

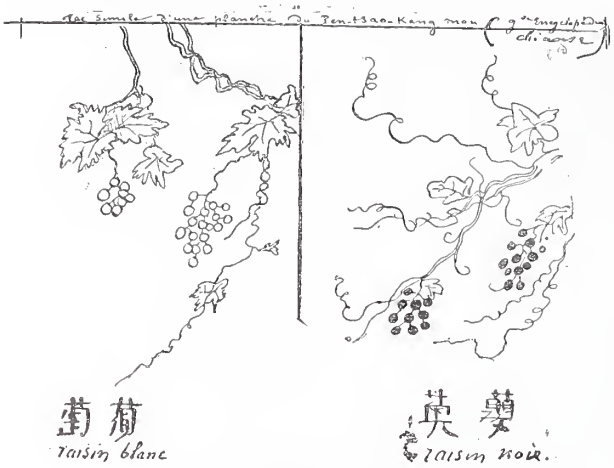
MAR. YANN.



HALTE FORCÉE. — Éventail par M. Maurice Leloir. — Gravé par Joubard.

LA VIGNE ET LE VIN EN CHINE

Si l'on s'en rapporte aux témoignages de la plupart des auteurs chinois, la vigne existerait dans le pays depuis l'antiquité la plus reculée. Mais si cette assertion est fondée lorsqu'il s'agit de la plante à l'état sauvage, elle n'est plus acceptable pour la vigne cultivée.



Fac-simimile d'une plante de Pen-sao-kang mou (grande encyclopédie chinoise).

La première a vraisemblablement existé de tout temps : on la voit actuellement encore, ainsi que l'ont constaté plusieurs explorateurs au nombre desquels on peut citer notre savant compatriote l'abbé David, qui a enrichi le Muséum de si précieuses collections botaniques et zoologiques ; il l'a particulièrement signalée dans la province du Shen-Si sur les collines des monts Ourato. Quant à la vigne cultivée, la question se pose de savoir à quel moment elle apparaît ? Or, l'histoire enregistre le fait suivant qui permet de répondre d'une manière précise. Chang-Kien, qui fut l'un des ministres de Han-Vou-Ti et qui figure dans la galerie des hommes illustres de la Chine, fut envoyé par ce prince dans les provinces de l'Ouest à fin d'y établir des relations politiques et commerciales. Mais sa mission échoua. Il fut fait prisonnier par Hung-Moû et retenu plusieurs années. Rendu à la liberté, il revint dans sa patrie et reçut une nouvelle mission pour se rendre dans le royaume de Ta-yuan, c'est-à-dire dans cette partie du Turkestan, autrefois appelée Fergana et qui, actuellement, constitue l'une des possessions russes de l'Asie centrale.

Là, le ministre, étudiant les coutumes des habitants, observa qu'ils confectionnaient du vin au moyen des grappes de la vigne cultivée avec le plus grand soin. Ce vin était versé dans des outres et pouvait se conserver pendant longtemps et jusqu'à vingt années. Il était utilisé comme breuvage habituel absolument comme le mou-ssou, c'est-à-dire l'avoine servant d'aliment ordinaire aux chevaux.

Chang-Kien n'ignorait pas que ni la vigne ni l'avoine n'étaient l'objet d'aucune culture dans son pays, et il pensa qu'il y aurait un grand intérêt à faire connaître ces deux produits. Il dépêcha un courrier à son souverain et celui-ci donna l'ordre d'envoyer dix hommes chargés de rapporter des plants de vigne et des sacs d'avoine. Chang-Kien n'oublia pas de joindre des instructions destinées à éclairer ses compatriotes sur les procédés de culture des deux précieuses plantes. De ce témoignage consacré par l'histoire, il ressort que le raisin de la Chine lui est venu de l'Occident, c'est-à-dire de l'Asie centrale, et que son importation remonte au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Jusqu'à cette époque on ne connaissait que la vigne sauvage ; mais bientôt la vigne cultivée se répandit sur de nombreux points des provinces. Ce fait est une preuve de l'esprit de routine qui, par bien des côtés, caractérise la race jaune ; car la civilisation à cette date s'était déjà élevée à un très haut degré, et cependant on n'aperçoit pas que, étant en possession de la plante sauvage, les agriculteurs aient songé à lui appliquer aucun procédé de culture. C'est qu'en effet l'effort individuel est chez eux fort peu développé, et chacun ne vise à rien de plus qu'à faire ce qu'il a vu et à l'imiter strictement.

Cette négligence pour l'arboriculture en particulier est indéniable ; c'est d'ailleurs un jugement qui a été émis par l'abbé David dont la compétence et l'impartialité ne sauraient être contestées. Sans doute, les Chinois connaissent la greffe, mais ils ne l'ont jamais perfectionnée et ils la pratiquent aujourd'hui comme ils la pratiquaient il y a des siècles. Peut-être y a-t-il lieu de faire une certaine réserve à propos d'un procédé que les arboriculteurs regardent comme excellent pour donner plus d'ampleur à la grappe ; voici en quoi il consiste : on plante le cep tout près d'un dattier ; à l'approche du printemps, on perce un trou dans ce dattier et on fait passer à travers une branche de la vigne. Lorsque cette branche est devenue assez grosse pour boucher complètement ce trou, on la coupe à la racine et elle produit des grappes dont les grains sont aussi gros que des dattes. C'est au moins ce qu'on prétend, car il faut ne pas oublier que les Chinois se complaisent dans l'hyperbole.

D'une manière générale, on peut avancer que c'est la nature qui a spontanément et progressivement amélioré les espèces de fruits de la Chine et nous pouvons ajouter que bien rares sont ceux qui, par leur saveur, se rapprochent de leurs similaires de nos contrées. C'est à peine si l'on rencontre une espèce de poire comparable à celles de nos qualités ordinaires. Le cerisier n'a jamais été greffé ; la fraise ne se rencontre en aucun endroit. Les abricots et surtout les pêches sont les meilleurs fruits, sans qu'ils égalent toutefois les nôtres.

Quant au raisin, la variété à jus noir n'existait pas avant qu'elle fût introduite par les premiers missionnaires. Actuellement, elle ne se trouve guère que dans le cimetière portugais de Cha-la-eul, où sont ces magnifiques treilles plusieurs fois séculaires de vignes à jus blanc, utilisées par les Lazaristes de Pékin pour la fabrication du vin sacrificiel.

L'espèce à enveloppe noire et à jus blanc est elle-même rare.

Les Chinois n'ont pas de vignobles ; le raisin provient toujours de treilles dont les dimensions sont parfois très considérables; elles se ramifient le long des tiges de bambou et forment des charmilles et des tonnelles artistement disposées.

Dans les régions septentrionales, ces treilles ne pourraient pas résister aux rigueurs souvent excessives des hivers. C'est pourquoi, aux approches du froid, on les élague, puis on les ramasse sous le plus petit volume possible et on les couche, depuis le sommet jusqu'à la racine, dans une saignée profonde on les recouvre de terre et, dans ces conditions, elles arrivent à triompher des gelées les plus rigoureuses.

(*A suivre.*) Dr Ernest Martin.

GUERNICA

LA CITÉ SAINTE. — LE PALAIS FORAL. — LES FUEROS BASQUES. — GUERNICACO-ARBOLA. — L'ARBRE SE MEURT ET L'ÉCOLE PROSPÈRE.

... Le cœur battant d'amour, d'espérance et d'émoi
J'ai fait confusément s'évoquer devant moi
Comme un moutonnement de hameaux et de villes :
Hernani, Loyola, Santa-Cruz, Oñate
Et Vergara, dont nos poètes ont chanté
La gloire refleurie en des guerres civiles;

Tudela, riche en vins, Aibar, Villarial,
Tolose, au nom si doux, Irun, Idiazabal,
Et le fourmillement clairsemé des bourgades
Entre le pic d'Anie et le col d'Aspiroz,
Où, telle qu'un chef-d'œuvre exhumé de Paros,
Éclate la beauté des femmes vascongades.

Et toi, Guernica sainte, où le culte ancestral
Conserve à nos ferveurs le vieux palais foral,
Berceau très vénéré des libertés antiques.....

Mais, à réciter trop longtemps les vers du poète qu'enthousiasma la Biscaye, nous risquerions de n'être bientôt plus les touristes que nous voulons demeurer ici, pour devenir soudain ces exaltés que la fusillade de Saint-Sébastien devait guérir par la mort de leur farouche loyalisme basque. Nous sommes à Guernica, au cœur d'un pays antique, qui a conservé son sang « bleu », sa race et son idiome. A travers un chaos de monts arrondis et d'étroites vallées, parmi des bourgades de songe dont la déerépitude s'éclaire, le soir, de paradoxales lampes électriques, nous voici parvenus dans un val immense, fertile, quadrillé de cultures et de prairies où se ramifie, paresseuse et s'en allant comme à regret, la Mundaca, au lit obstrué de cressons et de nénuphars.

Au-dessous de nous se groupe la cité sainte de Guernica, blanche et bleue ; au-dessus, les frondaisons géantes d'une avenue, d'où dévalent des perrons de marbre ; en face, une sorte de grand temple à fronton grec, plutôt jésuite : c'est le « palais foral », le Parlement basque, la citadelle oratoire de ces *fueros* de Biscaye, entamés, de tous côtés, par la lime patiente et tenace de l'unitarisme espagnol.

Voici, des porches ombreux, surgir une concierge au trousseau d'énormes clefs :

— Si ces messieurs voulaient, — quoique Espagnols, — visiter ?...

— Volontiers.

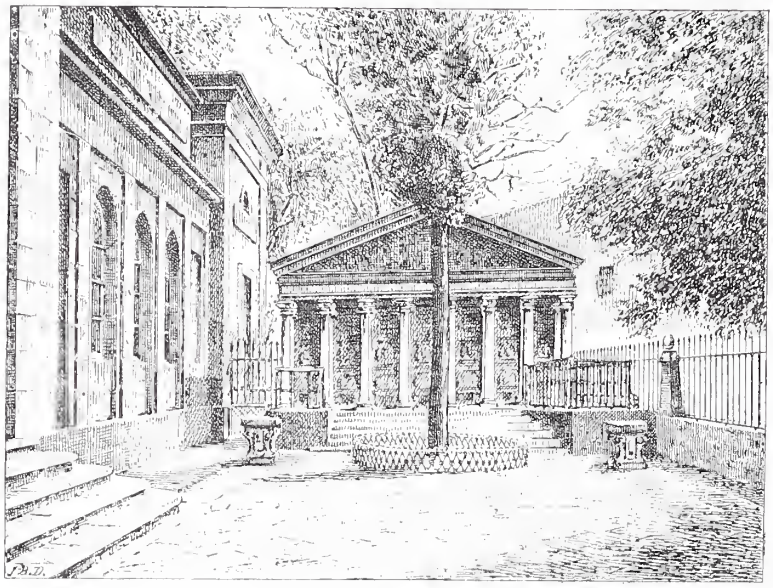
Notre petite caravane déconcerte, en effet, la sagacité de notre guide : Padilla lui semble Anglais par son costume et ses favoris; Paul Vidal, Danois ou Petit-Russien ; Gailhard, qui parle le castillan comme une langue natale, a, sur ses lèvres, amené le « quoique Espagnols » !

Nous sommes introduits dans la salle de l'*ayuntamiento :* une sorte de cirque ovale, très simple ; aux murailles, d'antiques toiles : les portraits des rois de Navarre, peints dans la manière sombre de Diaz et de Goya, des solennités naïves et pompeuses; en bas, tout blanc, l' « autel du serment », surmonté d'une Madone extasiée. Là délibérèrent, durant des siècles, les Basques fédérés, aïeux des modernes carlistes. Des armes mauresques, d'une vétusté de fétiches, flanquent l'autel de la Madone, rappelant les luttes séculaires des montagnards contre les Musulmans, rejetés enfin de l'autre côté du détroit.

C'est en quittant cette salle solennelle que les « parents majeurs » se rendaient, au dehors, sur la place publique, sous le chêne de Guernica, pour y haranguer la foule. En plein air, maintenant, contemplez le décor où nous sommes.

A gauche, le « palais foral ». Au fond, sept stalles de marbre, abritées d'un fronton grec que supporte une colonnade dorique et auxquelles donne accès un large escalier de pierre, flanqué, en retour, de deux tribunes. A droite, le couvent cloîtré de Santa Clara, où se lamente le rosaire des religieuses, tandis qu'à leurs terminaisons la foule, pieusement inclinée, répond : *Amen !...* Dans le lointain, la montagne d'Elorio et la vallée, verdoyante et large. Au centre de la place, le Roble, le Chêne de Guernica, symbole des libertés vascongades, celui que le poète national, Iparraguire, a célébré de mâle et guerrière façon. — Antique, sans doute ? — Non, certes : tout jeune, planté

d'il y a dix ans à peine! C'est un rejeton de l'autre, de l'ancêtre qui, cinq ou six fois centenaire, a fini par pourrir et crouler sur le sol, désormais conquis à l'étranger. Pourtant, il y a encore, en certains jours d'effervescence, des orateurs spontannés à ces tribunes, des *parientes mayores* en ces stalles, armoriées aux blasons provinciaux, des discours pour les *fueros*



Le Chêne de Guernica.

s'y prononcent même, sur lesquels les miquelets régionaux, placides gendarmes aux bérets rouges, ferment complaisamment leurs yeux et leurs oreilles.

Ces *fueros*, ces franchises locales, ces lois spéciales, ces immunités et ces privilèges, en quoi donc consistèrent-ils? Un jeune et fougueux improvisateur vous le dit précisément, acclamé en cette tribune de fer, par quelques centaines de patriotes basques. Écoutez-le : »

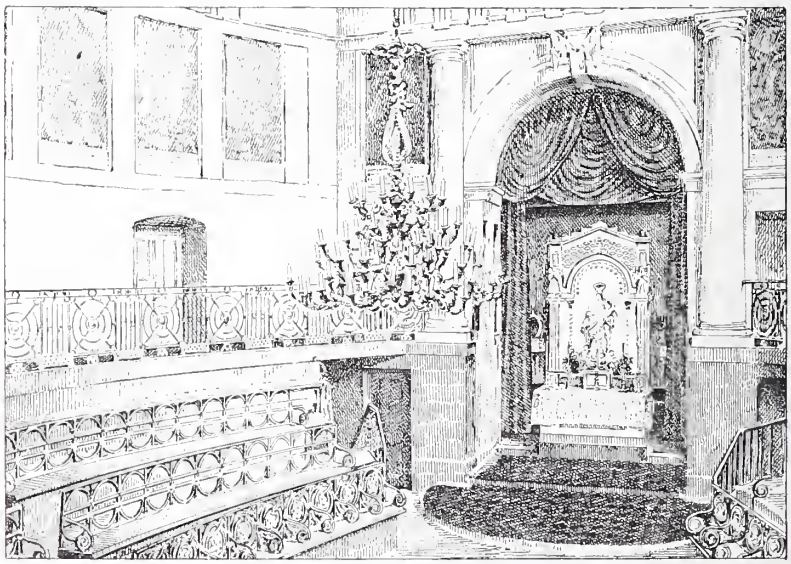
C'est en treize cent trente-deux
Que, devant nos pères, Alphonse
Le justicier, donnant réponse
Aux Basques députés par eux,
Jura, — monarque de Castille, —
De ne construire ni bastille
Ni château royal sur les monts
Où luisait l'acier de nos braves,
Et de conserver sans entraves
Les franchises que nous aimons.

Mais ces *fueros* séculaires
Au cours des âges respectés
Ont fait s'amasser des colères
Contre nos saintes libertés.
En ces siècles, pourtant, nos pères
Ont connu les destins prospères
Des peuples fiers et généreux,
Et les rois de ces feudataires,
Virent nos preux héréditaires
Combattre et s'immoler pour eux.

O les âges de paix féconde!
Les beaux âges des cœurs loyaux,
Où, vivant à l'écart du monde,
Fidèles aux *fueros* royaux,
Nos aïeux, sous les sycomores,
Traquaient les fauves et les Maures,
L'estoc au poing, casqués d'airain,
Puis, le soir, parmi les charmilles,
Faisaient danser les jeunes filles,
Au son rieur du tambourin!

Age d'or, âge où l'on respecte
La foi des antiques traités,
Où pas une âme n'est suspecte,
Époque des fidélités,
Age que notre histoire exalte
Où le cœur, solide basalte,
Vers l'azur calme était dressé
Comme un roc émergeant des vagues,
Age épris des mystères vagues,
Es-tu donc à jamais passé!...

Hélas! oui!... il est bien passé le temps des libertés basques! Il n'en subsiste guère plus que la licence d'entonner, en certains jours — et encore avec quelle discrétion, n'est-ce pas? ô Saint-Sébastanais! — le *Guernicaco Arbola*, l'Arbre de Guernica, d'Iparraguire, sorte de *Marseillaise* vascongade, vestige suprême des luttes du passé. Tout s'en est allé peu à peu : les fueros et la langue basque, les traditions antiques, et le tumulte des vieilles épopées,



Salle de l'ayuntamiento.

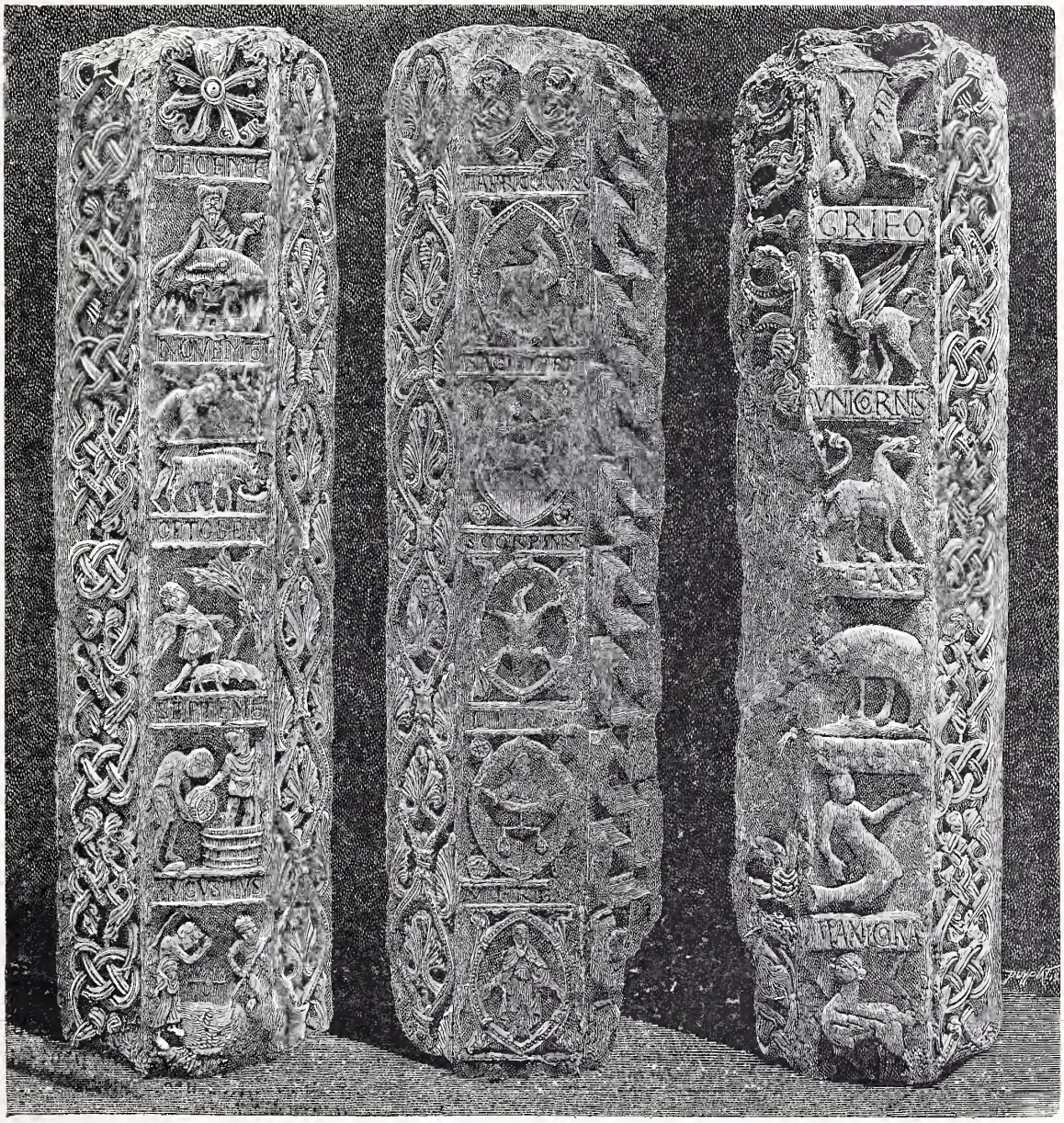
tout a croulé devant cette grande bâtisse blanche qui, à Guernica, se dresse en face du Palais Foral lui-même, et sur laquelle vous lisez, en grosses lettres noires, un mot castillan qui dit l'assimilation définitive et l'irrésistible conquête : *Escuelas*.

P.-B. Gheusi.

LE ZODIAQUE DE SOUVIGNY

L'église abbatiale de Souvigny (Allier) fut construite au cours du onzième siècle et du douzième. Très remarquable dans son architecture, elle devait cependant changer bientôt de caractère. Au commencement du quinzième siècle, en effet, elle subissait une reconstruction presque totale, qui lui apporta de nouvelles richesses, tout en respectant une partie des anciennes. C'est ainsi que vers l'époque de sa transformation elle fut dotée d'une armoire de pierre.

La face où s'encadrent les deux vantaux, et que surmonte une sorte de toit en trapèze, présente l'aspect d'une fenêtre. Les deux côtés sont



Le zodiaque de Souvigny.

formés de colonnettes d'un travail très élégant et très fin. Elles portent des statuettes de saints d'un style excellent, au-dessus desquelles elles s'élancent en dais gothiques, d'un jet qui monte jusqu'à la galerie à jour établie à la base du petit toit. Entre les deux volets, qui sont de bois décoré de peintures, une troisième colonnette porte les mêmes motifs de décoration que les deux premières, et va séparer en deux un tympan d'une ornementation délicate comme une ciselure.

Cette armoire servait à enfermer les reliques. On la voit dans le transept sud de l'église.

Mais la plus curieuse peut-être des richesses de la grande église abbatiale est sa colonne zodiacale. Contemporaine du premier monument, elle semble appartenir au douzième siècle. Le onzième cependant avait introduit les zodiaques dans l'ornementation sculpturale des portails. Les cathédrales qui appartiennent au douzième siècle et au treizième en sont pourvues pour la plupart. Elles en tirent différents

motifs de décoration. Tantôt, comme à la porte de la principale église de Vezelay, qui date du commencement du douzième siècle, les signes du zodiaque forment des sujets de médaillons encadrant le grand tympan.

Tantôt ils figurent sur les jambages de la porte. Cette disposition se trouve, à Notre-Dame de Paris, sur la porte de la façade occidentale; et son travail est d'un style très élégant. Cette décoration date de 1220. A la cathédrale d'Amiens, les sujets traités en médaillons se développent sur des tympans et ne sont pas utilisés en forme de cadre.

Toutefois les zodiaques n'ont pas toujours été relégués à l'extérieur. Ils ont fourni des motifs de vitraux au cours de la première et de la seconde période gothique. Ils ont été employés également à la décoration des pavages. Traités en mosaïques, ou imposés en incrustations de mastics de couleur dans la gravure des dalles, ils ont figuré sous cette forme à l'abbaye de Saint-Denis, à Westminster, à Saint-Bertin de Saint-Omer qui en gardent encore des traces.

Ces zodiaques présentent tout ou partie des signes connus. Mais ils y ajoutent un intérêt bien plus précieux en ce qu'il nous permet de juger de la valeur artistique des tailleurs de pierre à qui nous les devons. A côté des signes, ils composaient des scènes de la vie du temps représentant les travaux des mois, ou des occupations d'intérieur. Les diverses récoltes, les semailles en fournissent les motifs principaux. Et il est à croire que ces scènes avaient pour ces artistes un attrait plus puissant que le Capricorne ou la Balance ; car ils ont parfois totalement oublié les signes pour se livrer uniquement au plaisir moins savant, mais plus passionnant, de la composition.

En les comparant les unes aux autres, on ne trouve pas ces décorations en parfaite harmonie. L'origine de certains zodiaques est Pâques avec le signe d'avril, le Taureau. A Vézelay, elle est fixée à janvier. Une autre cause de désordre est la mise en place des pierres sculptées. Entre les mains des ouvriers, elles se sont mélangées parfois de la façon la plus imprévue ; et la succession des mois n'a plus rien de commun avec celle des signes, telle que certains maçons l'ont établie.

Cette raison, cependant, n'est pas valable en ce qui concerne la colonne zodiacale de Souvigny. L'originalité de celle-ci est de former un motif de décoration indépendant, présentant des faces dont les sculptures ou sont bien conservées, ou ont laissé des traces encore visibles. Tout porte donc à croire qu'elle n'était pas engagée dans un mur. Elle devait avoir une destination spéciale laissant en valeur ses motifs d'ornementation, Telle qu'elle est, elle comporte sur une des faces la série des mois commençant à décembre, ce qui est une nouveauté.

Sur la première des trois faces qu'offre notre gravure, le sujet supérieur est un homme se chauffant devant un feu. Sous ce motif est gravé dans la pierre le mot *Décembre*. Puis, voici novembre figuré par un paysan faisant boire des bœufs à une auge. Octobre fournit la matière d'une autre scène rustique, un berger menant des porcs à la glandée. A Septembre reviennent les vendanges, scène à deux personnages : un homme plongé dans une cuve et un serviteur apportant des raisins. Le compartiment inférieur est consacré à des batteurs de blé travaillant sous l'inscription *Août* AVGVSTVS. Là s'arrête la série des bas-reliefs des mois. Il est probable que la colonne a été cassée à cette place. Sous la scène des batteurs de blé on distingue encore un I qui appartenait vraisemblablement au mot IVLIVS. Cette face s'encadre de deux motifs décoratifs d'une grande élégance et d'un travail très poussé.

La seconde face, divisée, comme la première, en six compartiments superposés, encadre en une série d'ovales des figures du zodiaque : le Capricorne, le Sagittaire, le Scorpion, la Balance et la Vierge, correspondant respectivement aux mois de la première face. D'autres figures donnent la réplique à celles-ci, à savoir un Griffon, une Licorne, et d'autres animaux fantastiques que l'usure de la pierre ne permet pas de distinguer parfaitement. Une quatrième face consacrée à des motifs allégoriques, est par suite de quelque accident totalement dépourvue de ses sculptures.

Telle quelle, cette colonne est incomplète. Deux de ses côtés seulement sont en rapport exact, et tout porte à croire que ce zodiaque fut aussi complet que ceux que nous avons cités plus haut. Quant à la disposition des mois, elle répond peut-être à une idée quelconque, mais nous ne rechercherons pas le symbole qu'elle peut contenir. Les motifs décoratifs qui encadrent les faces principales sont, comme on peut le voir, très variés et d'un travail agréable, digne en tout point de ce morceau peut-être unique dans notre architecture.

J. Le Fustec.

LA QUESTION DU CHAT

(SOLUTION PERSANE.)

L'Académie des sciences s'est occupée récemment de la curieuse propriété du chat de se retrouver sur ses pattes au bas de chacune de ses chutes. L'étude qui lui a été soumise résolvait naturellement la question au moyen d'arguments mathématiques ou basés sur l'expérimentation. Il est une autre solution moins scientifique et qui n'aurait certainement pas

cours sous la coupole de l'Institut. Mais elle a un caractère pittoresque qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

Me rendant à une partie de chasse à laquelle le schah de Perse me fit l'honneur de m'inviter, il m'arriva de lier conversation avec un descendant du Prophète qui suivait la même route jusqu'au premier gîte.

Une fois arrivé devant sa demeure, mon compagnon m'offrit gracieusement l'hospitalité pour la nuit. J'acceptai ; cela évita à mon personnel, peu nombreux du reste, de dresser ma tente à cette première étape, et devant partir dès l'aube du lendemain, je n'eus pas à me repentir des quelques heures passées sous ce toit.

A peine avions-nous terminé notre repas, et fumions-nous le premier kaléan, qu'un derviche nègre, qui avait pris sa nourriture avec les domestiques de la maison, jugeant bon le local pour y passer la nuit, vint sans façon nous tenir compagnie et s'imposa en tiers à notre tête-à-tête. Mon hôte dût subir la faconde de ce grand diable, nu jusqu'à la ceinture, aux cheveux crêpus taillés en forme de cornes au-dessus des oreilles, ce qui lui donnait l'apparence d'un *div*. Il nous débita avec inflexions vocales impressionnantes, accentuées par de grands gestes, l'histoire des exploits herculéens de Roustem.

Comprenant très peu ce langage poétique, et fatigué autant de l'emphase de ce débit orné de contorsions, que par le combat que je livrais au besoin de sommeil, je ne savais comment exprimer le désir de me reposer, d'autant que l'histrion, se grisant par ses paroles, semblait nous menacer d'entamer l'épopée d'Iskander (Alexandre le Grand).

J'étais navré lorsque, tout à coup, un chat, en promenade sur la corniche du plafond, dégringola d'une dizaine de pieds sans que cette chute parût lui causer aucun mal. Notre derviche, près duquel il tomba, s'arrêta court dans le geste expressif trop animé qui, probablement, avait effrayé la bête, et l'acteur calmé net, alla s'accroupir dans un coin.

Je respirai alors avec une entière satisfaction, ne doutant pas que mon hôte ne soit aussi très heureux d'être délivré du trop remuant narrateur. Mais le Seid n'était pas homme à laisser passer la chose sous silence. Tout Persan légèrement lettré a l'esprit prompt à placer une anecdote ou une citation des poètes. Prenant texte de cette subite interruption celui-ci trouva le moyen d'effleurer un sujet religieux en y intéressant Ali, un peu son cousin, quoique de très loin. Mon hôte se tournant vers moi me demanda si je savais la raison de cette propriété enviable, du chat, de faire impunément des sauts périlleux et de ne *jamais retomber que sur ses pattes*.

J'étais mis au pied du mur. La pensée me vint, qu'en France, nous avons dans le langage familier un proverbe constatant cette propriété, mais muet sur ses origines. Je dus donc avouer l'impossibilité où je me trouvais de résoudre la question. Voici comment mon hôte, devenu très sérieux, m'en exposa la solution. « Tu sauras, me dit-il, qu'il s'agit d'un miracle opéré par notre vénéré iman Ali (le Sublime) : le successeur désigné et le gendre du Prophète. Son beau-frère Omar ressentait à son endroit une très vive jalousie, toujours prête à éclater.

Un jour qu'Ali devisait avec des amis, Omar s'avança en lui présentant avec affectation sa main droite qui, entre le pouce et l'index, maintenait serré un grain de blé et, d'un air hautain, l'apostropha ainsi : « Ali, toi qui te vantes d'être le distributeur des rations de l'humanité, par ordre du Très-Haut, te plairait-il de me dire si cette parcelle de froment est destinée à ma subsistance d'aujourd'hui ? » — Ali, resté calme et sans se déranger lui répondit : « Je devrais dédaigner une demande faite sur le ton d'une provocation injurieuse, mais pour te confondre, et confiant en Dieu, je te dirai : *Non*, ce blé ne te profitera pas ! »

L'irascible Omar, dans son ardeur à donner un éclatant démenti à cette négation, se lance alors, avec une telle promptitude, le grain dans la gorge, que ce dernier fit fausse route et fut rejeté immédiatement.

Le chat d'Ali, qui tranquillement ronronnait près de son maître, avala aussitôt ce grain de blé, échappé du gosier d'Omar, lequel s'en alla toussant et confondu.

C'est en mémoire de ce service, ajouta en terminant, le descendant du Prophète, « qu'Ali donna au chat la propriété de ne jamais toucher la terre autrement que tu viens d'en être témoin. J'espère qu'il ne reste plus de doute, dans ton esprit, sur cette miraculeuse solution, montrant l'imposture du fougueux Omar, chef de nos antagonistes religieux les Sunnites et vénéré des Osmanlis (Turcs).

Je remerciai cordialement mon hôte, ayant suffisamment appris la cause qui, pour les Persans, *faisait toujours tomber les chats sur leurs pattes*.

Le chat, par instinct, et sans même qu'il ait notion du but à atteindre, exécute en l'air la rotation démontrée par les épures photographiques du Dr Marey avec la spontanéité automatique nécessaire à sa conservation.

Nous ferons remarquer que ce félin, quoique relativement domestiqué et sociable, est surtout resté particulièrement égoïste. S'il a peu les instincts *altruistes* dont parle Gall, c'est, en revanche, celui dont l'individualité naturelle a le moins varié au contact de la civilisation. Le chat était donc tout indiqué depuis longtemps pour servir à une expérience de ce genre.

Dès l'an 656 de J.-C., sous les Califats, les Perses, englobés dans l'empire arabe, s'occupèrent de la question de savoir *pourquoi le chat retombait toujours sur ses pattes*, et je lui dus, il y a trente-quatre ans, sur la route d'Ispahan, l'originale fortune d'être interviewé par un descendant du Prophète.

Colonel E. Duhousset.

LE CUISINIER SONNEUR

Voici le plus bruyant des cuisiniers de Théodule Ribot, si tant est que l'on puisse accoler pareille épithète à l'une des figures modelées par le pinceau du maître normand. Jamais peintre n'a été aussi profondément recueilli, et son recueillement a passé dans ses œuvres, leur

T. Ribot del. Faivre sculp.

Le cuisinier sonneur. — Par Théodule Ribot. — Gravé par Faivre.

donnant un caractère de gravité mélancolique.

Cette fois, le geste de son *bonhomme* est affairé. La casserole qu'il tient à la main nous apprend qu'il a précipitamment quitté ses fourneaux pour aller se pendre à la corde de la cloche. Drelin! drelin! le poisson nage dans la sauce, la volaille est cuite ; la cuisine se remplit de fumets appétissants. Drelin ! drelin ! la table est pourvue de ses cristaux, de ses porcelaines et de son argenterie, A table donc ! pour savourer l'œuvre du maître-queux, l'arroser de vins vieux et donner de la joie aux estomacs. Et qu'on se hâte pour que tout soit servi à point, et que le cuisinier récolte à la fin du repas les éloges en vue desquels il a combiné ses sauces et surveillé les cuissons.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

LA POÉSIE

La Poésie. — Plafond par M. Makowski. — Gravé par Crosbie.

Nous voici, avec M. Makowski, bien loin des formes de l'allégorie telles que les peintres du Midi et de l'Occident les ont toujours employées. Les belles personnes très peu vêtues que nos artistes ont, de tout temps, juchées sur les nuages, pour dire au monde que les vers des poètes doivent s'en aller avec les nimbes et autres formations vaporeuses où vont, dans leur vol capricieux, les quatre vents du ciel; ces belles personnes-là, dont les bras s'armaient d'une lyre plus ou moins originale, et qui chantaient dans le désert de l'éther, auraient été au fond la plus triste injure à la poésie, si les peintres, du pinceau desquels elles étaient

issues, avaient réfléchi deux minutes à la signification de leur œuvre.

Ici, du moins, nous avons de quoi regarder, et nous pouvons comprendre, parce qu'il y a quelque chose de compréhensible. Le peintre du plafond que nous reproduisons s'est dit que le caractère essentiel de la poésie est l'inspiration; et il nous l'a représentée les yeux levés au ciel, gracieuse, grave et presque mélancolique. Elle attend d'en haut l'idée lumineuse éclose en sa forme rythmique; et elle écoute les voix qui passent, lointains sons de harpe ou de lyre, musique de nature qui se retrouvera dans la sonorité de son vers, comme un agréable accessoire de sa pensée.

Car elle pense, cette femme ; et elle regarde, et elle écoute. Au lieu de la lyre antique et terriblement profanée, elle tient une plume; ses genoux supportent un large livre. En ceci encore, l'artiste a fait œuvre de réflexion. Il a affirmé l'éternité de la Poésie, en la représentant dans la tâche silencieuse d'écrire : l'écriture reste, et les sons s'envolent. Il l'a assise dans la verdure et dans les fleurs, parmi la vie et les parfums, pour affirmer que sa fonction n'est pas d'échapper à la terre, mais d'y ramener les visions d'en haut.

Autour d'elle, des enfants jouent des rôles divers. L'un d'eux soutient son livre ; un autre, au premier plan, mesure le monde de son compas, suivi par le regard du troisième. En haut, dans la lumière, un quatrième, ailé comme un papillon, fait entendre une mystérieuse musique, pendant que le cinquième, emporté dans une extase vers les splendeurs célestes, ouvre les bras dans un geste d'admiration. Toutes ces figures sont naïves ; elles expriment la croyance au merveilleux, la fraîcheur d'âme, tous les dons de la Poésie sincère.

Ce n'est pas la Poésie déclamatoire de la tradition ; c'est la Poésie pure et fraîche comme la nature qui l'enveloppe, belle, puissante et simple comme elle. Et l'œuvre de M. Makowski a le charme profond des œuvres réfléchies et originales. Nous pouvons regarder ce tableau sans qu'il évoque en nous le souvenir de peintures semblables ; et l'allégorie ainsi comprise, au lieu de dégager l'ennui des poncifs si fréquents encore, peut se contempler avec plaisir.

MAB-YANN.

CAUSERIES D'OUTRE-MER

LE « BIBELOTAGE » AU JAPON

Suite. — Voyez page 18.

J'ai passé bien du temps dans *Motohagomatchi*. C'est la rue de Nagasaki la plus fréquentée par les Européens, celle où résident tous les « curios dealers ». En ai-je contemplé ! et des « Satzouma » où, dans des luttes échevelées, les chevaliers nippons se pourfendent à grands coups d'épée ; et des « Hirado » aux formes étranges, ornés de dragons épineux et de treillis délicats, dont la porcelaine blanche est décorée de douces couleurs bleues ; des « Kioto » au dessin gracieux ; des « Imari » resplendissant de couleurs vives et variées ; des « Kaga » et des « Koutani » rouges et blancs ; des « Nagoya » et des « Koumamoto » à l'aspect de sucre peint et point jolis ; et, après les faïences et les porcelaines, des brûle-parfums de bronze ciselé, encore remplis des cendres des bâtonnets odorants qui lentement s'y consumaient ; des armures, vieilles ou récemment fabriquées pour l'exportation ; et des sabres, et des poignards, et des lames de toutes les signatures et de toutes les dimensions, au fourreau laqué, richement monté sur des ferrures en bronze incrusté et gravé ; des kakémonos ; des laques noires ; des laques d'or ; des laques rouges, les plus précieuses de toutes, véritables dentelles ; et des soies brodées ; et des ivoires sculptés ; et mille autres curiosités artistiques que je ne saurais énumérer sans vous fatiguer beaucoup, chers lecteurs.

J'entre dans un magasin et pénètre dans les arrière-boutiques, sanctuaires des choses de prix ; car ne sont exposés sur la rue que les articles communs. Je suis on ne peut mieux accueilli. Je tripote tout. Je demande combien coûtent diverses choses que je n'ai aucune envie d'acheter. Je reconnais ainsi les lieux. — Une pièce m'a-t-elle frappé ? Je demande négligemment ce qu'elle vaut, d'un œil indifférent (condition essentielle). On me répond : 25 piastres.

Je ne souffle mot à ce sujet, change la conversation et parle de la pluie et du beau temps. A la fin de ma visite, sans témoigner la moindre convoitise, je reviens à mon objet, l'examine, le réexamine, lui trouve le plus de défauts possible, et déclare en riant que le prix de 25 piastres est une plaisanterie.

— Voyons, quel est ton prix sérieux ?

— 20 piastres, le tout plus juste prix.

Je hausse les épaules, et le Nippon, avec un air étonné, me demande à son tour :

— Combien donnez-vous ?

Le moment est solennel : il faut être impassible sous l'attaque, faire preuve du plus grand sang-froid. Je réexamine ; j'estime mentalement quelle somme maxima je mettrais à l'acquisition, je divise par 2 et je réponds.

— Six piastres. Évidemment, nous ne saurions nous entendre. Chacun rit des prétentions de l'autre ; et, sans plus s'occuper de la chose, on se quitte très bons amis, affectant l'air le plus dégagé du monde.

N'allez pas croire au moins qu'il y ait là rien de terminé. Le Japonais n'est jamais pressé, et a une patience d'ange. Le marchandage d'un

« curio » peut durer tout un mois; et, quand après de longues séances et de nombreux pourparlers, on est parvenu à s'entendre, je vous assure qu'on est heureux et fier d'avoir réussi. Quand, au contraire, du premier coup, le vendeur vous laisse le bibelot au prix qu'il vous a fait dire, vous êtes certain que ce dernier était beaucoup trop fort et que vous avez été floué d'importance.

Donc, vous avez reconnu l'ennemi et les deux armées ont pris respectivement position. Votre bibelot ne vous quitte plus la cervelle. En y songeant et en vous le remémorant, vous supputez tous ses avantages, vous calculez d'avance vos chances, et les concessions que vous pouvez faire. Bref, il vous le faut, et vous ne dormirez tranquille que quand vous l'aurez. Alors vous préparez le plan de la campagne, et mettez à contribution tous vos talents de stratégiste pour les grandes journées qui s'annoncent.

Le lendemain de cette première escarmouche, ou deux ou trois jours après, je suis résolu à livrer bataille. Comme par hasard, et sous un prétexte quelconque, j'approche l'ennemi qui m'attend et me guette, sans en avoir l'air :

— C'est toujours 20 piastres! me fait-il, presque fanfaron.

— Moi, c'est toujours six! lui réponds-je, comme distraitement.

Et il ne faut pas qu'une seule lueur de désir anime mon visage, que sournoisement épie mon adversaire. Si j'étais démasqué, je n'aurais plus qu'à abandonner les opérations : sachant qu'il me tient à sa merci, le marchand ne démordrait plus de son prix.

Je prends le thé dans la minuscule tasse que m'apporte une *mousmé* (1) de la maison; je fume lentement une cigarette que mon hôte, gracieusement, m'offre; je cause de tout, excepté de la chose qui me préoccupe au plus haut point. Sous cette tranquillité apparente, je rumine nerveusement des ruses dignes d'Ulysse. Par elles, j'amène mon homme à me proposer de nouveau, au moins au moment où je me lève pour partir, le « curio » convoité. Il me le fait voir, m'en vante en détail les agréments, fait l'article, et me répète :

— 20 piastres!

Je coupe court en prenant des airs fatigués :

— A aucun prix je n'en veux; il ne me plaît pas; c'est une affaire finie...

Et je fais avancer une *djinriskha* (2), tout en prenant ma canne.

— 19 piastres... 17 piastres...

— Eh non! je n'en veux pas.

— 16 piastres...

Je fais semblant de me raviser à demi : d'un œil distrait, j'examine encore; et puis, dédaigneux :

— Eh non! Encore une fois, je n'en veux pas!

Et je grimpe dans mon véhicule, l'oreille grande ouverte, dans l'attente secrète d'un nouveau prix, mais l'air implacablement décidé. On me crie : « — 15 piastres... », chiffre que je recueille précieusement, mais qui ne m'empêche pas de m'éloigner au grand trot de mon *kourouma*. L'engagement a été chaud, et, la sueur au front après deux ou trois heures de combat, je vais sous ma tente combiner de nouvelles batailles.

Ce n'est souvent qu'après plusieurs séances que l'on arrive ainsi à un chiffre plus doux. Souvent aussi, ce chiffre est le maximum qu'on s'est fixé dès le début, et on se dit qu'au pis aller on prendra l'objet à ce prix. Mais ce serait fort imprudent de traiter déjà de la paix : plus on aura de temps pour combattre et plus on combattra, plus la paix sera avantageuse. Donc, on ira de nouveau à la lutte. Seulement, il faudra changer de tactique, et parcourir la moitié environ de l'espace qui reste à franchir. Mais avec quelles précautions on doit s'avancer! Un pas en avant malencontreux, fait trop vite, trop facilement, peut tout compromettre au moment du succès. Rudes sont les derniers assauts. Pour eux, on doit mettre tout en œuvre : tantôt agir en dessous en paraissant ménager l'ennemi, tantôt le culbuter sans qu'il puisse se reconnaître; le dérouter par l'énigme du visage; l'éblouir et le tenter par la vue de beaux dollars savamment exhibés; le désespérer par des départs simulés ou réels; l'entortiller par de séduisants et inextricables *mina-mina*; le ramener quand il se dérobe; semer tour à tour dans son âme la perplexité, la crainte, l'espérance, la surprise; lui persuader qu'on ne peut vous en faire accroire et que vous êtes un grand connaisseur. Et je vous assure que tout cela exigerait le génie d'un Napoléon!

Notez d'ailleurs que vous ne jouez pas avec votre adversaire comme le chat avec la souris — ça serait plutôt le contraire — et qu'il se livre à votre égard exactement à la même gymnastique dont vous l'honorez. En sorte que vous vous trouvez dans la nécessité non seulement d'attaquer, mais aussi de vous défendre. Et il est roué, allez, l'adversaire! — Chacun a ses trucs particuliers. Nishida affecte de faire la grosse fête et d'être toujours à court d'argent. Le fait est qu'aux approches des fêtes, on conclut souvent de bonnes affaires pour ce motif. Il vous demande donc bénévolement combien vous voulez lui donner d'un objet qu'il vous fait 20 piastres. « 10 » lui répondez-vous; et, si vous ne vous méfiez, il vous adjuge immédiatement, avec un air résigné et en vous disant :

(1) En japonais : jeune fille.

(2) Petit cabriolet traîné par un homme (*Kourouma*) et qui, au Japon, remplace le fiacre.

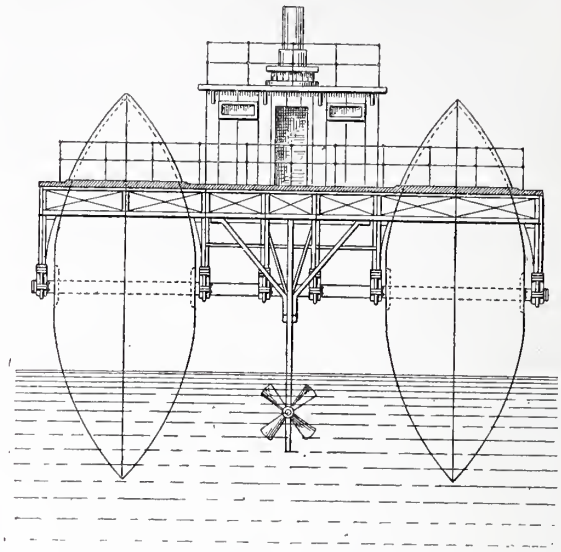
« I want money (1) » une chose qui en vaut 4 ou 5. — Imamoura, le brodeur, pose pour la maison sérieuse et qui ne surfait pas ses prix. Ce qui n'empêche pas qu'après trois jours de luttes j'ai obtenu à 50 piastres ce dont il voulait 75. — Sato, lui, prend, à chaque diminution d'une piastre, la mine pitoyable d'un monsieur auquel on arracherait les entrailles : c'est à fendre l'âme. Et puis, il a toujours acheté les choses plus cher qu'il ne les vend : il ne les cède qu'à perte. Quand vous lui offrez 8 piastres à la suite de longs débats, vous le voyez tout à coup prendre un air de réflexion et de suprême décision, causer vivement en japonais avec son commis, prendre en hésitant ses livres de comptes, y faire une recherche de bénédictin, arrêter le doigt sur un gribouillage quelconque, le montrer à son voisin comme en confidence, dire toutefois à haute et intelligible voix : *yen*, ou « dix yen », puis fermer brusquement lesdits comptes, comme se heurtant à une force majeure et avec un air de dépit furieux. Il vous expose ensuite, en anglais, que l'objet lui a coûté dix yen, et que tout ce qu'il peut faire, c'est de vous le laisser à onze. — Il affectait de croire que vous ignoriez jusqu'aux noms de nombre nippons, tout en étant convaincu du contraire. — Mais vous n'avez pas été dupe de cette petite comédie, et une heure après, il vous laisse à huit piastres ce qu'il a payé dix... d'après ses livres! C'est du moins ce qui m'est arrivé.

(*A suivre.*) RENATUS.

(1) « J'ai besoin d'argent. »

LE BATEAU-ROULEUR BAZIN

Toujours plus vite ! tel est l'objectif que poursuivent, sans relâche, les grandes nations maritimes. Bien que la vitesse de nos bateaux ait doublé en dix ans, la fièvre qui s'est emparée des partisans d'une allure vertigineuse semble promettre des résultats plus surprenants encore. Dans cette lutte de vitesse, l'Angleterre et l'Amérique se sont particulièrement distinguées : leurs paquebots filent vingt et un nœuds et plus. Mais la France, qui, jusqu'alors, n'avait obtenu que dix-huit nœuds, paraît devoir bientôt surpasser, c'est-à-dire dépasser, ses rivales ; c'est du moins ce à quoi tendent les efforts d'un ingénieur français, M. Ernest Bazin, né à Angers en 1826, et qui s'est fait avantageusement connaître par toute une série d'intéressantes recherches sur la navigation. Après avoir servi dans la marine et avoir longuement parcouru la région de l'océan Indien, M. Bazin, mettant au service de connaissances personnelles une expérience acquise dans la lutte journalière contre les difficultés avec lesquelles les hommes sont si souvent aux prises, imagina nombre d'appareils dont les plus connus sont : l'appareil à draguer qui porte son nom ; la lanterne électrique sous-marine ; la foreuse circulaire tubulaire pour mines, et le phare électrique qu'il installa sur la butte Montmartre, en 1870, pour éclairer les mouvements de l'ennemi dans un rayon de dix kilomètres.



Bateau-rouleur, vu de face.

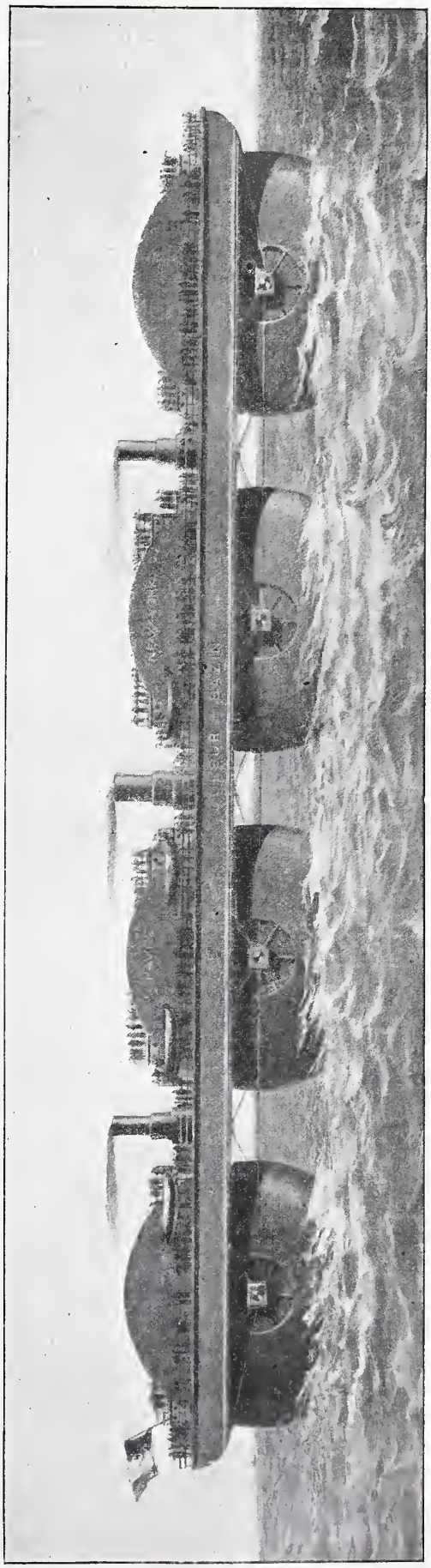
M. Bazin rêve aujourd'hui de faire filer à un *bateau-rouleur* dont il est l'inventeur trente-cinq nœuds, soit plus de soixante-cinq kilomètres à l'heure. Il a, dit le contre-amiral Coulombeaud, à qui nous empruntons ces détails, cherché, pendant plus de quinze ans, à obtenir la grande vitesse des navires par l'application du roulement sur l'eau ; c'est-à-dire qu'il a cherché à transformer les frottements de refoulement et de glissement qu'éprouvent les carènes actuelles en frottements de roulement. L'idée n'est applicable qu'aux navires de grande vitesse, car il est clair que le tonnage serait considérablement réduit. Ce bateau-rouleur, dont nous avons vu fonctionner, à Levallois-Perret, un coquet modèle de petites dimensions, mû par l'électricité, se compose d'une plate-forme ayant, de chaque côté, d'énormes roues creuses faisant office de flotteurs, à forme d'avant très fine, qui la supportent et la tiennent de six à sept mètres au-dessus de la mer, et dont la partie immergée établit le déplacement. Les arbres de 80 centimètres, en acier, qui transmettent le mouvement de rotation aux rouleurs, passent au-dessous et en travers de la plate-forme, maintenus par d'énormes coussinets, au nombre de vingt, et la supportent. Sur cette plate-forme se trouvent les chambres des machines, les chaufferies, les cabines des passagers, salons et salles à manger. Le navire possède deux machines indépendantes, l'une destinée à faire tourner l'hélice pour obtenir la propulsion, l'autre pour donner aux roues leur mouvement de rotation et obtenir ainsi le minimum du frottement dans l'eau.

Un gouvernail hydraulique, toujours en action, a été spécialement inventé pour la circonstance. Il se compose d'une colonne verticale, placée et plongée à l'arrière du bâtiment ; de cette colonne mobile, manœuvrée par le timonnier, s'échappe un puissant jet d'eau qui, par réaction sur la matière incompressible de la mer, utilise trois cents chevaux-vapeur pour la direction, et de telle sorte que rien n'est perdu, puisque l'énergique poussée a toujours lieu dans le sens où l'on veut aller, alors que le gouvernail ordinaire n'agit, lorsqu'il gouverne, que par résistance. Avec ce gouvernail, le bateau-rouleur peut virer sur place, même au mouillage ; il peut arriver en rade à une allure de trente et un nœuds, stopper les machines des rouleurs et du propulseur, et se rendre au poste de mouillage à une vitesse d'un demi à un quart de nœud, avec le gouvernail qui pousse et dirige.

La vitesse du bateau est proportionnelle à la circonférence des rouleurs. Les rouleurs de démonstration ont donné, comme marche utile en avant, 60 0/0 de leur circonférence développée. Aux essais, le modèle de 5^{m},25 de longueur, au 1/25 d'un paquebot de 5,000 tonnes, a filé exactement et proportionnellement 32 nœuds. Dans une expérience faite sur le lac du bois de Vincennes, la marche en avant n'a pas cessé d'être égale à 60 0/0 de la circonférence développée des rouleurs. M. Bazin estime qu'on pourrait atteindre, comme rendement, 70 0/0 ; mais ce serait là un maximum. Il s'agit d'harmoniser la vitesse de rotation des rouleurs avec la poussée du propulseur, afin d'établir une corrélation entre ces deux forces nécessaires au roulement sur l'eau et obtenir ainsi la quintessence de rendement pour la marche en avant. En un mot, pour obtenir le roulement sur l'eau, il faut faire tourner les rouleurs, afin qu'ils puissent rouler quand on les pousse.

La rotation des rouleurs a pour but de déterminer une parfaite adhérence ; si l'on ne faisait pas tourner les rouleurs, ils déplaceraient simplement l'eau. C'est dans ce principe que réside la découverte de M. Bazin, qui rêve de lancer un véritable « chemin de fer roulant sur un rail fictif hydraulique ».

Les rouleurs pratiques pour les traversées du Havre à New-York auront 22 mètres de diamètre ; ils seront immergés de 7^{m},33 et développeront, à leur circonférence extrême, 69^{m},08 par révolution. M. Bazin n'estimant la marche utile en avant qu'à 60 0/0 de ce développement, la vitesse réelle du bateau serait donc, dans ces conditions, de 41^{m},44 par tour de rouleur. A vingt-quatre révolutions par minute, ce qui est un maximum, le bâtiment parcourrait : par minute, 994^{m},65, et par heure, 59 kil. 673^{m},60, soit 32 nœuds 22 ; et enfin, en 100 heures, 5,967 kil. 360 mètres,



Bateau-rouleur à huit roues, vu de profil.

c'est-à-dire un peu plus que la distance du Havre à New-York. Cette vitesse, pour un navire de 3,000 tonnes, serait obtenue avec 10,000 chevaux de 75 kilogrammètres, dont 2,000 attelés sur les rouleurs et 8,000 sur le propulseur.

Dans le cas d'un abordage quelconque, déterminant une voie d'eau dans un des rouleurs divisés en six compartiments étanches, la réparation se ferait sur place même. La machine de rotation du couple dont il ferait partie serait stoppée, en laissant la partie endommagée hors de l'eau; on ferait alors pénétrer dans l'intérieur du rouleur, par le trou d'homme, le personnel chargé de réparer les avaries. Les roues intactes continueraient leur service, et, seule, la vitesse serait momentanément diminuée. Le contre-amiral Coulombeaud est persuadé que les bateaux-rouleurs Bazin se comporteront très bien à la mer, même par gros temps, à condition que les différentes parties métalliques de la construction soient établies en conséquence. Il résulte d'un diagramme qui a été fait que, même en supposant que les roues d'un côté arrivent à fleur d'eau, il n'en résulterait, sur le pont, qu'une amplitude de roulis de vingt-cinq degrés.

Le bateau-rouleur, dont nous donnons une vue de profil d'après une photographie communiquée par l'inventeur, produira sans doute, sur mer, une révolution comparable à celle que provoqua, sur terre, l'apparition des chemins de fer. Le premier transatlantique qu'on se propose de construire aura six rouleurs, soit trois de chaque côté, au lieu de huit. Le bateau à huit roues sera destiné à prendre des passagers et des marchandises pour de longs voyages, par exemple de Marseille à Saïgon. Mais, avant d'entreprendre la construction de bâtiments de cette importance, on effectuera, très prochainement, des essais à l'aide d'un bateau de dimensions plus modestes, devant atteindre une vitesse estimée de 40 à 50 kilomètres à l'heure.

Ce bateau, qui doit être muni de six rouleurs, aura une longueur de 46 mètres et une largeur de $11^{m},80$. Du Havre, où il se rendra tout d'abord, après avoir franchi plusieurs écluses qui ne permettraient point de plus grandes dimensions, il ira à Dieppe et, de là, à New-Haven, puis se dirigera sur Londres. Il est actuellement sur chantier à Saint-Denis. Ses roues auront, sauf modifications, 10 mètres de diamètre, et sa machine sera de 400 chevaux. Il ne doit être employé que sur la Manche. Ce premier steamer fera ses débuts sur le bassin d'Argenteuil, où son apparition sera l'un des événements de l'année.

Avec la forme et le système des bateaux actuels, écrit M. H. de Parville, il semble impossible de dépasser les limites de vitesse acquises. Mais que de progrès déjà réalisés! En 1840, il fallait trente et un jours pour aller d'Angleterre aux États-Unis; en 1895, il suffit de cinq jours et demi pour franchir la même distance. Par exemple, la vitesse se paye très cher. Pour progresser à la vitesse d'autrefois, 10 nœuds environ, les grands transatlantiques n'avaient besoin que de 2,500 chevaux; aujourd'hui, pour filer 16 nœuds, il leur faut développer 9,000 chevaux; pour atteindre 29 nœuds, 18,000 chevaux leur seraient nécessaires. M. Bazin aurait-il enfin résolu le problème de la grande vitesse à bon marché? Un prochain avenir nous l'apprendra.

VICTORIEN MAUBRY.

LE CAUCHEMAR DE L'ONCLE LAZARE

— Ce que je dirais? s'écria l'oncle Lazare... Ce que je dirais si l'on m'envoyait un de ces fureteurs chargés de prendre des informations pour les mariages? Ah! ce ne serait pas long! Je déclinerais mes nom, prénoms et qualités, et en quatre mots j'établirais ma position. Voilà :

— Lazare-Auguste-Lambert Fougères, soixante-quatre ans, capitaine de gendarmerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, vice-président de la 4e section de la Société forézienne pour la répression du braconnage; propriétaire de la bicoque lézardée que les ci-devant barons de Vandègre appelaient le « Château de la Tour-Maulian »; domicilié en ladite bicoque, commune de Sainte-Agathe. Modeste aisance, vie simple; fait faire la boule à ses revenus. Assure une dot de cinquante mille francs à sa nièce, Bathilde Dorpras et, pour le reste de sa fortune, autorise les espérances, — les espérances patientes, s'il vous plaît!

— Oh! mon oncle!... murmura Mlle Bathilde, avec un accent de doux reproche.

— Ce serait toute ma réponse, continua le capitaine. Brève et un peu... raide, n'est-ce pas?... Mais pourquoi supposer que M. le président Langlade ait l'idée de me lancer dans les jambes un agent matrimonial? Il me connaît de longue date, et depuis douze ou quinze ans qu'il siège au tribunal de Montbrison, nous n'avons eu que de bons rapports. C'est presque un ami. Son fils, l'avocat, a passé ici une partie des dernières vacances. Je lui ai parlé de mes affaires, en chassant le roi-de-cailles dans les prés des Vernes, et il m'a fait quelques confidences... Au départ, il m'a donné des poignées de mains très... très expressives!... Tout va bien, parbleu! et sans intermédiaires... Mais te plaît-il, à toi, ce jeune homme?

— M. Georges?...

— Ah! les femmes! les femmes! Est-ce qu'il ne serait pas plus simple de répondre *oui* ou *non*?

— Je ne dis pas non...

— Donc ce doit être oui !... Pas la peine de rougir!... Embrassez-moi, mademoiselle, et, pendant ma promenade accoutumée, conférez avec Charlotte, votre vénérable gouvernante : combinez un joli menu.

— Le menu d'un grand dîner?

— D'un excellent dîner, qui devra produire un effet décisif... Nous aurons la magistrature et le barreau... en deux personnes...

— Deux?... Et ce sera... pour quel jour?

— Peut-être pour dimanche. Guette le facteur demain matin.

— Il était en retard, aujourd'hui, à cause de la neige.

— Ah ! tu le guettais déjà ! Tu te doutais de quelque chose... Bien! bien!... Te voilà encore rêveuse... A quoi songes-tu ?

— Au menu... Il nous faudrait du gibier. M. le président l'aime beaucoup, beaucoup !... Au dîner de vendanges, il était en extase devant la brochette de grives.

— Voyez-vous cela !... On connaît les goûts de M. le président.... et ceux de l'avocat, probablement?... Du gibier chez moi, en temps de neige !... Et la loi, la loi, petite malheureuse !... Et la société pour la répression du braconnage ! Ah ! mais non, mais non !... Donne-moi mon vieux caban et mon bonnet de loutre... et ne me tente plus ! Si je rencontrais un braconnier, tout à l'heure...

— Vous lui achèteriez un lièvre?

— Je le prendrais par la cravate, et je le conduirais à la gendarmerie... Pas de pitié !...

*
* *

Le beau soleil ! Sur l'immense plaine couverte de neige, c'était éblouissant. Depuis la veille de Noël, tout le pays était blanc : les grandes montagnes dont les croupes s'étagent jusqu'à la limite de l'Auvergne; les hautes collines qui séparent le Forez du Lyonnais ; les vignobles des côtes, la vallée de la Loire. On n'apercevait que quelques taches sombres : le donjon carré de Couzan, tapissé de lierre, des bouquets de pins sur les pentes des buttes volcaniques, des touffes de houx et de buis sur l'échine du mont d'Uzore.

Du côté de la route de Lyon, la vieille gentilhommière de l'oncle Lazare, avec ses murs de pisé, sa grosse tour crevassée, ses petites fenêtres irrégulières, aux barreaux entre-croisés, n'avait pas un aspect réjouissant. Mais la façade opposée, qui regarde le Lignon et le midi, était percée de quatre larges baies entrées, sous lesquelles brillaient les vitrages d'une véranda.

C'était le jardin d'hiver de Bathilde, cette véranda en surplomb, supportée par des poutrelles peintes. Elle donnait à la vaste salle à manger la lumière et la gaieté. On y prenait le café, on y passait d'heureuses après-midi, dans une douce chaleur de serre.

En descendant vers la rivière, par les sentiers des vignes, le capitaine se retourna plusieurs fois. Dans le gracieux décor des fougères arborescentes, des palmiers nains, des araucarias, des chrysanthèmes échevelés, des pélargoniums en pleine floraison, il voyait la jeune fille assise, la tête penchée, — une tête blonde, auréolée d'un éparpillement de légers frisons, — les bras allongés, les mains croisées sur le genou droit... A quoi songeait-elle ?

Au menu... peut-être... — « Blanquette de poulet aux quenelles... — Ah ! si l'on avait eu des truffes !... Enfin, on aurait des morilles de conserve. — Truites du Lignon au bleu... On les demanderait à Brugnon le Loup ; il était homme à plonger sous la glace pour aller les surprendre entre les racines des vernes. — Riz de veau en hâtelet... le triomphe de Charlotte ! — Gâteau de foie de volaille. — Alouettes rôties, sur des croûtons aux mousserons. — Beignets aux massepains... M. le président en raffolait ! »

L'oncle Lazare, lui, pensait plus au mariage qu'au menu. Ses grosses lèvres faisaient la moue, et son épaisse moustache avait de petits sursauts, indices de mauvaise humeur.

Marier Bathilde, l'orpheline qu'il avait recueillie, élevée, choyée... marier Bathilde, le charme et la joie de la maison !... Comment cette idée lui était-elle venue ?... Il se le demandait, en enfonçant dans la neige la pointe ferrée de sa canne... Eh ! c'était bien simple, pourtant !... Elle lui était venue, toute souriante, avec le jeune avocat, aux dernières vacances. Et au printemps prochain, huit ou dix jours après Pâques, cet avocat emmènerait Bathilde à Lyon !

Certes, on n'abandonnerait pas complètement l'oncle Lazare ; on lui ferait promettre de passer les hivers chez ses enfants ; puis en septembre, on le retrouverait à la Tour. Personne ne lui en avait encore parlé, mais ce serait ainsi, — c'était déjà dans l'air ! Comme tout cela changerait ses habitudes ! Il ne se trouvait bien que dans sa bicoque ; il aimait cette vallée du Lignon et ces montagnes foréziennes où il avait le plaisir, si rare maintenant, de la chasse libre, la bonne chasse à l'aventure !

(*A suivre.*) SIXTE DELORME.

L'ÉGLISE DE SAINT-FRONT

Saint-Front, la cathédrale de Périgueux, est l'un des rares et en même temps l'un des plus intéressants spécimens de l'architecture byzantine en France. Malheureusement la cathédrale n'est pas encore assez dégagée ; en attendant les travaux qui découvriront l'entrée principale,

sous le clocher, du côté de la place de la Clautre, il est nécessaire de traverser l'Isle sur le Pont-Vieux, si l'on veut avoir une idée d'ensemble de Saint-Front. De là, par-dessus la route de Paris et les maisons du quai, on aperçoit tout le côté sud de la cathédrale. Saint-Front se dresse devant vous avec ses cinq coupoles, dont l'une est surmontée du clocher, avec ses clochetons d'angle, enfin avec ce clocher byzantin, le seul au monde de ce genre. L'impression que ce spectacle éveille est toute spéciale ; ce n'est ni celle de Sainte-Sophie, à Constantinople, ni celle de Saint-Marc, à Venise : Saint-Front est moins grandiose et moins somptueux ; mais on ne craint pas de le voir s'écrouler, comme Sainte-Sophie ; et l'on n'est pas choqué non plus, par un luxe souvent profane et parfois barbare, comme à Saint-Marc. Saint-Front, avec ses lignes pures et élégantes est une œuvre de raison en même temps que de foi, un monument pieux, mais aussi sensé, qui nous fait saisir sur le vif l'accommodation du style byzantin à l'esprit et au goût français.

La construction de la basilique dans sa forme actuelle a été commencée à la fin du dixième siècle, sous l'épiscopat de Frotaire de Gourdon. Nous lisons dans les éphémérides de l'église, qui par malheur s'arrêtent en 1180 : « Cet évêque commença à construire *le grand monastère* de Saint-Front » ; cette expression indique l'ensemble du cloître de l'abbaye et de l'église. Le successeur de Frotaire, l'évêque Martin, fut enseveli dans une chapelle du nouveau bâtiment. C'est sous le troisième successeur de Martin, sous l'évêque Géraud de Gourdon, que fut faite la dédicace de Saint-Front, le mercredi 21 mars 1047, par l'évêque de Bourges qui visitait alors l'Aquitaine.

Sans faire une description que notre gravure rend inutile, il suffit de dire que Saint-Front a la forme d'une croix grecque, surmontée de cinq coupoles. Quoique l'aspect extérieur rappelle peu celui de Saint-Marc, la disposition intérieure est absolument la même ; dans l'ouvrage de M. Verneilh, intitulé l'*Architecture byzantine*, deux coupes de Saint-Marc et de Saint-Front rapprochées semblent avoir été copiées l'une sur l'autre ; seulement Saint-Front a trois ou quatre mètres de moins que Saint-Marc ; la seule différence dans les mesures des deux cathédrales est la différence entre le pied français et le pied italien. Ces ressemblances ont amené les archéologues à supposer que Saint-Front est l'œuvre d'un Vénitien ; on sait qu'au moyen âge les Vénitiens avaient des comptoirs importants à Limoges. Peut-être un de ces étrangers est-il venu jusqu'à Périgueux ; plus tard, les croisés ont bien porté jusqu'en Terre Sainte l'architecture ogivale.

Saint-Front présente douze façades, trois à chacun des bras de la croix grecque. Les frontons de ces façades sont percés chacun de trois fenêtres, celle du milieu plus haute que les deux autres ; au-dessous il y en a d'autres, plus allongées et plus étroites. Les piliers de chaque coin ont aussi deux petites fenêtres sur chacune de leurs faces extérieures. Tandis qu'en Orient le soleil descend par les ouvertures des coupoles, il a fallu multiplier les fenêtres sous le ciel plus pâle de la France. — Trois absides tournées vers l'est, dont deux petites à chacune des branches du transept et une grande au chevet de la cathédrale, rompent la monotonie de la croix grecque. — On accède dans l'église par trois ouvertures. La principale, celle de l'ouest, placée sous le clocher est actuellement fermée ; les deux autres sont au nord et au sud ; celle du nord est précédée d'un vaste porche de vingt-cinq mètres de développement.

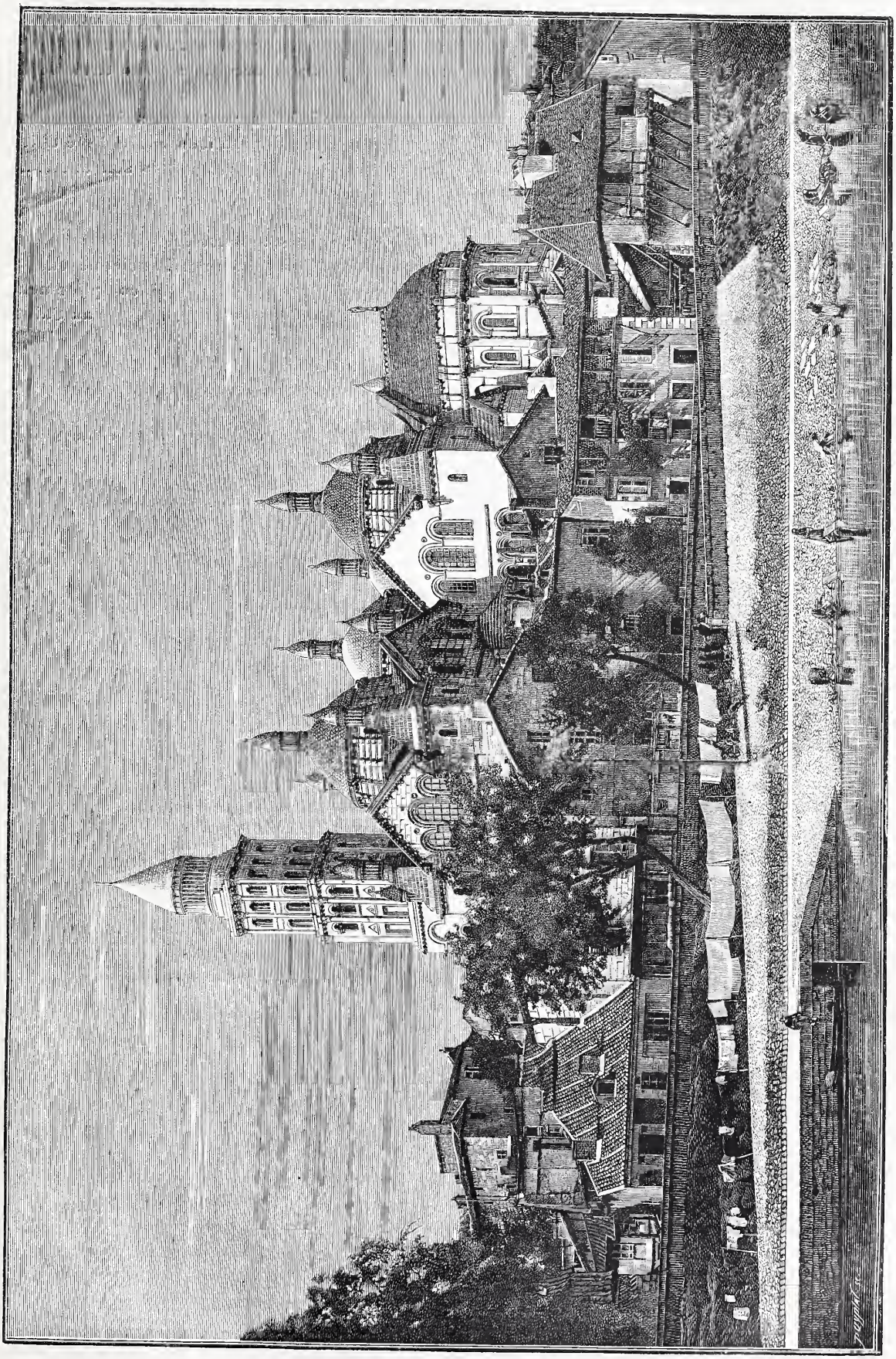
Cependant, la partie la plus intéressante de l'église, celle qui lui donne son originalité, c'est le toit, avec ses quatre dômes, son clocher, les clochetons quadrangulaires qui se trouvent à tous les angles saillants de la croix grecque, enfin les gargouilles dont les quatre principales sont situées aux angles rentrants. Le clocher, de soixante mètres de hauteur, est une tour carrée divisée en plusieurs étages ; le premier est sans ornement à la base ; les deux autres présentent sur chaque face quatre pilastres et deux rangées superposées de trois fenêtres chacune ; au-dessus règne une colonnade circulaire, formée de cinquante-huit colonnettes qui supportent une calotte conçue en forme de pomme de pin, de huit mètres de hauteur ; le tout est surmonté par un ange que l'on a rétabli d'après un dessin du seizième siècle, au lieu du coq qui avait longtemps figuré à cette place.

A l'intérieur, Saint-Front est la première église qui admette l'ogive dans ses voûtes ; c'est de là que s'est répandue l'ogive d'abord dans l'ouest, puis dans toute la France, et de là qu'est parti le mouvement qui, par l'intermédiaire de l'art roman, devait aboutir vers le milieu du douzième siècle à l'architecture ogivale. Les voûtes sont soutenues par des piliers percés en croix grecque ; chaque pilier et aussi chacune des branches reproduisent le plan de l'église ; on retrouve ainsi partout, dans les détails comme dans l'ensemble, la croix grecque.

Sous l'église se trouvent trois cryptes du sixième siècle.

L'architecture byzantine de Saint-Front a eu une grande influence et l'on peut suivre le rayonnement de notre basilique dans l'ouest de la France. Toutes les églises byzantines, que l'on a nommées à juste titre les filles de Saint-Front, offrent comme caractère spécial une série de coupoles sur pendentifs, formés eux-mêmes d'une portion de sphère ; le nombre de

ces coupoles est variable. On peut distinguer deux courants principaux, l'un qui monte vers le nord-ouest jusqu'à Angoulême et Saintes, avec leurs églises de Saint-René et de Saint-



Église de Saint-Front, à Périgueux.

Romain; l'autre descend au midi vers Cahors. Le clocher si original de Saint-Front a eu aussi son influence, qui s'est étendue d'une part jusqu'à Toulouse, de l'autre jusqu'à Château-

roux (1). L'histoire de Saint-Front n'est pas moins intéressante que son architecture.

Près de l'emplacement où s'élève la cathédrale actuelle, l'apôtre du Périgord, Saint-Front, avait, dit-on, élevé un oratoire en l'honneur de la Vierge ; c'est là qu'il se retirait pour prier, et c'est là que son corps fut enseveli, « le 25 octobre de l'an 42, après la Passion du Seigneur ».

On ne sait combien de temps dura cet oratoire; ce qui est certain, c'est qu'il avait disparu au sixième siècle ; l'évêque Chronope, dont Fortunat a célébré la gloire, fit alors construire une nouvelle église qu'il dédia à Saint-Front, et dans laquelle il transporta ses reliques. C'est l'église latine ou la vieille église de Saint-Front dont on a retrouvé les fondements et une partie de la façade dans l'emplacement qui s'étend entre le clocher de la cathédrale actuelle et la place de la Clautre.

L'auteur de l'*Architecture byzantine* a même pu la reconstituer ; c'était une église à trois nefs, avec un vestibule à l'entrée, et à l'autre extrémité, un sanctuaire terminé par un rond-point.

Après la disparition de l'église latine, l'édifice actuel s'élèva dans les conditions que nous avons relatées.

Le tombeau de Saint-Front devint bientôt un célèbre lieu de pélerinage, dont la visite donnait droit à des indulgences pontificales. Un des événements les plus importants dans l'histoire de l'église fut l'*invention* du corps de Saint-Front ; on avait prétendu que ses reliques avaient été dérobées par les Normands ; en 1261, l'évêque René de Saint-Astier fit ouvrir le tombeau du saint, et l'on célébra à cette occasion une fête magnifique. C'est au quatorzième et au quinzième siècle que l'église atteignit son plus haut degré de splendeur ; son trésor était considérable ; pas un pilier, pas un recoin qui ne fût consacré à un saint particulier ; l'église avait sept autels dédiés à Notre-Dame, neuf fêtes spéciales dans son calendrier et rivalisait ainsi avec les sanctuaires les plus célèbres.

Mais à ces jours de gloire devaient succéder des jours de deuil. Le Périgord a été l'un des principaux théâtres des guerres de religion. En 1575, les protestants s'emparèrent de Périgueux et saccagèrent Saint-Front, fondant les cloches et jetant les reliques au vent. Un capitaine protestant, Jauré, eut comme part de butin la châsse du saint, et pour la conduire à son château, comme il était forcé, à cause du poids de la châsse, de la mettre sur son cheval, il disait « qu'il aimait bien saint Front, puisqu'il le mettait à cheval et que lui allait à pied ». Pendant six ans, Périgueux resta au pouvoir des protestants ; ils en profitèrent pour détruire tous les autres monuments religieux ; ils en auraient fait autant de Saint-Front, s'ils n'avaient craint que les ruines d'une telle masse de pierre n'accablassent le tiers de la ville.

Enfin, en 1591, les protestants furent chassés; mais leurs déprédations avaient été telles que l'église ne retrouva jamais son ancienne splendeur.

Cependant le dix-septième siècle essaya de réparer les ruines amoncelées par les guerres de religion. Saint-Étienne, l'ancienne cathédrale de Périgueux, avait été complètement détruite ; aussi, un évêque demanda au Saint-Siège le transfert de sa cathédrale, et en 1669, la collégiale de Saint-Front devint cathédrale, sous les titres réunis de Saint-Étienne et de Saint-Front.

Avec la Révolution, les mauvais jours devaient revenir ; Saint-Front cessa d'être cathédrale de 1801 à 1817, et son évêque ne lui fut rendu qu'en 1821.

Cependant l'église menaçait ruine ; les piliers de la coupole centrale fléchissaient, les dalles du toit s'effritaient, les deux coupoles du bras transversal tendaient à se séparer du reste de l'édifice et penchaient l'une au sud, l'autre au nord. Monseigneur George (évêque de 1849 à 1860) comprit la nécessité d'une réparation ; il se trouvait au ministère un Périgourdin, M. Magne, qui le seconda, et bientôt M. Abadie, architecte du département de la Dordogne, put dresser ses plans.

Ce n'est pas une réparation, c'est une reconstruction presque totale que l'on a dû faire à Saint-Front. On refit d'abord, en 1861, la coupole du nord qui menaçait le plus, puis ensuite les trois autres coupoles du centre, du midi et de l'est. On est en ce moment même en train d'achever la reconstruction du clocher, qui a été refait pierre par pierre et qui se dresse dans sa blancheur immaculée à l'ouest de la cathédrale.

Le nouveau Saint-Front garde les proportions de l'ancien. Les grands arcs intérieurs sont à plein cintre, au lieu qu'ils étaient autrefois en ogive; les piliers ont été évidés, les coupoles surmontées de lanternons de même forme que le faîte du clocher; aux angles saillants du toit, on a placé également des lanternons.

Quand le nouveau Saint-Front sera entièrement achevé et dégagé des maisons qui en masquent la vue en partie, ce sera certainement une des plus belles cathédrales de la France, un monument unique en son genre dans notre pays.

J. H.

(1) Viollet-le-Duc. *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, au mot clocher.

LA RÉUNION

SAINT-DENIS. — Le Barachois.

Au moment où nous préparons une expédition à Madagascar pour faire respecter nos droits et rappeler au devoir des populations rebelles, il n'est pas sans intérêt de jeter les yeux sur les possessions de la France dans ces parages lointains.

Au nord-ouest de Madagascar, nous avons établi notre autorité sur les îles voisines et le groupe des Comores, dont les principales sont Mayotte et Nossi-Bé.

A l'orient de la grande île dont elle n'est séparée que par un étroit canal, l'île de Sainte-Marie appartient également à la France.

Dans Madagascar même, nous avons pris possession de la baie de Diégo-Suarez. Mais la plus importante de nos colonies de la mer des Indes, celle qui servira de base aux opérations projetées, c'est la Réunion, éloignée de 360 milles de Tamatave dont nous venons de nous emparer. La distance qui les sépare est franchie en vingt-huit heures par les paquebots qui font un service régulier entre ces deux pays.

Quand on approche de la Réunion, l'île apparaît au voyageur comme un nid de verdure émergeant des flots. Rien n'est plus majestueux, plus pittoresque et plus agréable à la fois, que cette terre dont les contours se dessinent à l'horizon avec une pureté de lignes vraiment admirables sur un ciel tout brillant d'une intense lumière.

L'île est volcanique. Deux massifs de montagnes, séparées par la Plaine des Cafres, la divisent nettement en deux parties : l'une située au nord-ouest, l'autre au sud-est. Dans le premier massif, qui est aussi le plus élevé, les points culminants sont le Piton des Neiges (3,069 mètres) et le Grand-Bénard (2,990 m.). Ces massifs projettent de tous côtés des contreforts qui s'abaissent en approchant du rivage et ouvrent entre eux des vallons plus ou moins étendus coupés de rivières et de torrents.

Les montagnes de cette partie de l'île portent le nom de Salazes à cause de leur ressemblance avec la *salaze* ou broche dont se servent les Malgaches pour cuire leurs viandes.

Dans le second massif, le point culminant est le volcan du Grand-Brûlé (2,600 mètres), toujours en activité. La lave coule du haut de la montagne jusqu'à la mer ; elle a dressé de part et d'autre des parois abruptes et lisses qu'on ne peut franchir.

Quand on aborde à Saint-Denis, comme la ville n'a point de port, le débarquement n'est pas toujours facile sur cette mer inhospitalière. Un canot vous conduit à l'extrémité de l'estacade nommée *Barachois* qui sert de rendez-vous à la population qui vient y respirer la brise de la mer au moment où le soleil va disparaître derrière le cap Bernard.

Les rues sont larges, droites, bien percées. Elles se coupent régulièrement à angle droit et s'ouvrent à des distances à peu près égales. Les maisons ne sont pas construites sur la rue comme dans les villes d'Europe. La maison créole est placée au milieu d'un bouquet d'arbres et d'arbustes qui la couvrent de leur ombrage. Autour de la maison s'étend une *varangue* où l'on aime à faire la sieste pendant les heures

les plus chaudes. Sur la rue s'ouvre une grille ou *barreau* près de laquelle s'élève ordinairement une terrasse où les jeunes créoles viennent s'asseoir sous un berceau de lianes fleuries ou dans un bouquet de mambolos, pour regarder les passants. L'une des plus agréables récréations pour la *jeunesse dorée*, c'est de parcourir en voiture les rues de la ville et de saluer au passage les dames et demoiselles qui font barreau. Honneur à celles qui ont obtenu le plus de coups de chapeau ! Il faut convenir que rien n'est plus charmant qu'un groupe de jeunes créoles dans un cadre de fleurs et de verdure, et nous comprenons que les jeunes gens aiment à venir contempler la finesse de leurs traits, la fraîcheur de leur teint et le velours de leurs grands yeux.

En sa qualité de capitale, Saint-Denis possède un hôtel du gouvernement, une cour d'appel, un lycée, un évêché. On y voit également un jardin public, le *Jardin du Roi* où sont réunies toutes les plantes intertropicales. Dans le jardin même se trouve le muséum créé par M. Lantz, savant modeste qui a exploré sept ou huit fois Madagascar et a rapporté de ses excursions une collection complète de plantes et d'animaux dont un grand nombre ont été expédiés à Paris.

Lave au pied du volcan.

Il est à regretter que M. Lantz, par excès de modestie, n'ait pas publié le compte rendu de ses explorations. Son récit eût été certainement des plus instructifs et des plus intéressants.

La ville est séparée de la Petite-Ile par la rivière Saint-Denis. Là s'élève une caserne pouvant loger deux mille cinq cents hommes ; là encore s'étend la place de la Redoute où les milices de Bourbon livrèrent un combat glorieux contre les Anglais en 1810. Une colonne sert à perpétuer le souvenir de cette victoire. C'est sur cette place qu'ont lieu chaque année les courses de Saint-Denis.

De Saint-Denis part une route magnifique qui fait le tour de l'île et s'étend sur une circonférence de deux cent trente kilomètres.

En 1882, on a inauguré une ligne de chemin de fer qui va d'un côté jusqu'à Saint-Pierre et de l'autre à Saint-Benoît. Comme le terrain est fort accidenté, la construction de cette voie a présenté des difficultés considérables. Ainsi, au sortir même de Saint-Denis, il a fallu percer sous le cap Bernard un triple tunnel d'une longueur de dix kilomètres.

Au sortir du tunnel, on se trouve dans la plaine de la Possession, ainsi nommée parce que c'est à cet endroit que les Français ont pris officiellement possession de l'île au nom du roi.

Près de là s'avance dans la mer la Pointe des Galets où l'on a construit un assez vaste port. Commencé en 1878, il a été terminé dix ans plus tard. C'est là qu'abordent maintenant les paquebots, au grand déplaisir des habitants de Saint-Denis. Près du port coule la rivière des *Galets*, qui passe à Mafate, dont les sources ferrugineuses et sulfureuses sont justement renommées.

La première ville que l'on rencontre est Saint-Paul, qui a été longtemps considérée comme la première ville de la colonie. Cette tranquille cité possède une assez belle rade où les navires viennent se mettre en sûreté. Saint-Paul est la patrie des poètes Parny et Leconte de Lisle. Près de Saint-Paul tombe le Bernica, rivière torrentueuse qui forme des cascades de cent mètres de hauteur. Trois bassins superposés dans un site sauvage invitent les baigneurs à se rafraîchir dans leurs eaux dormantes. Malheur à l'imprudent qui succombe à la tentation. Les herbes longues, gluantes, serpenteuses, le saisissent et ne le lâchent plus. Quelque habile nageur qu'il soit, il n'arrivera pas à délier leurs nœuds perfides.

Viennent ensuite Saint-Gilles, qui présente au touriste, chose extraordinaire dans le pays, une plage sablonneuse et à l'abri des requins, dont ces parages sont infestés ; puis Saint-Leu, localité triste, chaude, marécageuse et malsaine, mais produisant le meilleur café de l'île. Saint-Leu possède un pèlerinage de la Salette où les Indiens, le 19 septembre, vont offrir à la Vierge de l'huile et des bougies.

Entre Saint-Gilles et Saint-Leu, on a construit deux ponts magnifiques, l'un sur la Grande-Ravine, l'autre sur la Petite-Ravine. Ce dernier, dont nous donnons la gravure, a quatre-vingt-dix mètres d'élévation.

A partir de Saint-Leu, la côte s'abaisse : c'est la partie la plus uniforme de la colonie. Aux rochers succèdent des dunes de sable mobiles près de Saint-Louis et de la pointe de l'Étang salé. Pour les fixer, l'administration a fait de nombreuses plantations de filaos.

Près de Saint-Louis tombe la rivière Saint-

Étienne, sur laquelle est construit l'un des plus beaux ponts de l'île. A trente-huit kilomètres dans les terres s'ouvre le cirque de Cilaos, village pittoresque et grandiose qui renferme des

Viaduc de la Petite-Ravine.

sources thermales ferrugineuses. Pour se rendre à Cilaos, il n'y a point de route carrossable. Généralement le touriste se fait porter à fauteuil. Le sentier suivi est parfois taillé dans le flanc à pic de la montagne, présentant d'un côté une paroi lisse et droite, de l'autre un profond précipice où mugit le torrent.

Saint-Pierre, la deuxième ville de la colonie, est située sur la rivière Abord, jolie ville, commerçante, animée, bâtie à l'européenne. On dit que les Saint-Pierrois sont les plus actifs de la colonie. Au centre est l'hôtel de ville et le charmant square Babet, du nom de son ancien maire, qui n'a pas cessé d'employer son intelligence et son activité pour développer l'instruction et embellir la ville. C'est à son initiative et à sa persévérance qu'est dû le port de commerce qui aurait enrichi la localité si la municipalité actuelle ne l'eût négligé systématiquement par haine pour son fondateur. La métropole n'a pas le monopole des divisions politiques et municipales.

Saint-Pierre est la patrie de M. de Mahy, vice-président de la Chambre.

De Saint-Pierre part une route transversale qui passe par la plaine des Cafres, la plaine des Palmistes et aboutit à Saint-Benoît sur la côte orientale. La plaine des Cafres est un vaste plateau à l'altitude de 1,600 mètres où les troupes vont camper et faire l'exercice à feu. Au mois de juillet et d'août, la plaine est couverte d'une gelée blanche. La plaine des Palmistes, un peu moins élevée, possède des sources ferrugineuses. Pendant l'hivernage, les créoles s'y rendent en villégiature.

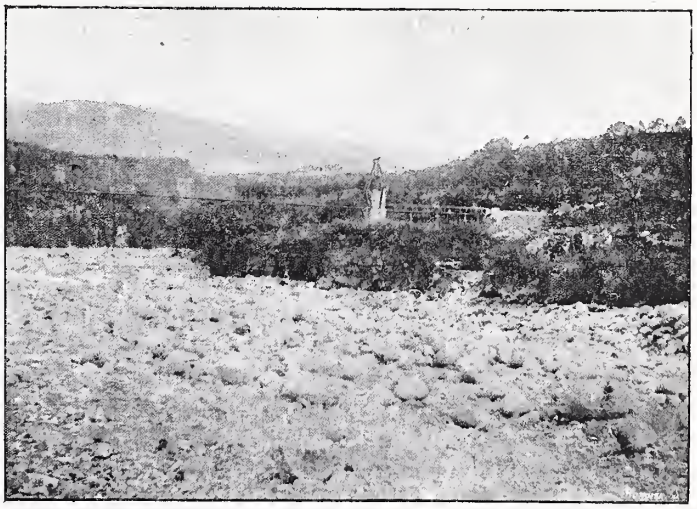
En arrivant à Saint-Joseph, sur la rivière du Rempart, on traverse la partie la plus charmante de l'île. La verdure y est magnifique, la température modérée. C'est là seulement qu'on trouve les oranges et les citrons doux qui ont disparu du reste de la colonie. On prétend que les citronniers et les orangers ont été détruits par un papillon que le docteur Vinson avait apporté de Madagascar pour favoriser la fécondation de ces arbres.

Chi lo sa?

A Saint-Joseph on cultive surtout la vanille; et, dernièrement, on y a établi une usine de tapioca. Après avoir franchi le triste quartier de Saint-Philippe, on arrive dans la région du Grand-Brûlé qui s'étend sur une longueur de douze kilomètres depuis le Tremblet jusqu'au Bois-Blanc, commune de Sainte-Rose.

A Sainte-Rose s'élève, sur le bord de la mer, un monument en souvenir du glorieux combat livré aux Anglais par l'amiral Bouvet.

En quittant Sainte-Rose on rencontre la rivière de l'Est dont les crues fréquentes et soudaines présentent les plus grands dangers. En quelques instants la rivière se change en un torrent impétueux qui entraîne dans sa course furieuse les arbres, les rochers, les habitations. Maintenant le voyageur n'a plus rien à craindre des caprices de cette rivière, depuis qu'on a jeté sur elle un pont de cent cin-



Rivière de l'Est.

quante-deux mètres d'une seule portée à quatre-vingts mètres d'altitude.

Ce hardi travail, l'un des plus remarquables de la colonie, est dû à l'initiative et à la persévérance de M. Louis Brunet, maire honoraire de Saint-Benoît, actuellement député de la Réunion.

(*A suivre.*)

LECADET.

LA VIGNE ET LE VIN EN CHINE

Suite. — Voyez page 26.

Au printemps, elles sont exhumées et rendues à la vie aérienne. A l'époque de la maturité, on a soin de les effeuiller afin que les grappes ne soient pas étouffées ; dans les provinces méridionales, cette pratique n'existe pas.

Les Chinois possèdent à un haut degré l'art de la conservation des fruits. On peut voir servir sur leurs tables des raisins de la récolte précédente en même temps que ceux de la récolte nouvelle sans qu'il soit facile de les distinguer. Leur procédé consiste à les tenir dans des glacières ingénieusement aménagées.

Aussitôt que les plants envoyés par Chang-Kien furent arrivés, l'empereur donna des ordres pour qu'ils fussent répandus dans les divers points, et il publia en même temps des instructions dans lesquelles il faisait un pompeux éloge de ce précieux fruit ; mais il n'oubliait pas de recommander à ses sujets de se prémunir contre les dangers de l'ivresse qu'entraîne l'abus de la liqueur qu'il distille.

A partir de cette époque, les auteurs chinois dissertent sur la vigne : tous font mention du *raisin vrai* et du *raisin sauvage*. Ils disent que ce sont deux plantes distinctes qui croissent dans le Nord de leur pays.

Suivant eux, le raisin sauvage se trouve dans les régions septentrionales et surtout dans le Shan-si. Ils décrivent l'espèce à gros grains et l'espèce à petits grains.

Toutes ces dissertations, d'un caractère banal d'ailleurs, sont dans la grande *Encyclopédie sur l'agriculture*.

Les auteurs étrangers se sont occupés de cette question et ont eux-mêmes établi des distinctions entre les vignes sauvages. Dans sa *Flora amurensis* publiée en 1859, Maximowiez dit que, sur les territoires du fleuve Amour, l'espèce *Amurensis Rup*... diffères ensiblement comme forme et comme graine de l'espèce *Vitis vinifera ;* mais un autre auteur, Regel, dans son *Tentamen Floræ ussuriensis*, les regarde au contraire comme d'une identité absolue. En résumé, tous les auteurs chinois et étrangers se trouvent d'accord sur ce point que la vigne et le vin sont originaires du nord-est de l'Asie.

Après l'introduction du raisin et du vin, l'habitude suivit de les employer comme tribut au gouvernement qui en faisait une distribution aux fonctionnaires. C'est ainsi que dans la description de Turfan, ville frontière du Gobi, il est dit que les envoyés de la contrée furent chargés de remettre à l'empereur Ta-Tung, qui régnait vers l'année 550 de l'ère chrétienne, un hommage de tribut consistant en divers objets au nombre desquels figuraient des grappes de raisin de premier choix.

Dans la description des contrées barbares formant une partie de l'histoire des dynasties du sud, entre le cinquième et le sixième siècle, on trouve mentionné ce fait que le même souverain est fréquemment représenté tenant dans sa main une grappe de raisin dessinée sur une tapisserie qui a pour fond un paysage des environs de Turfan, c'est-à-dire de la région productrice de la vigne.

Il est écrit dans l'histaire de la dynastie des Tsi, vers l'an 475 de notre ère, que Li-Yuan-Chung présenta à l'empereur une corbeille remplie de magnifiques dons, au milieu desquels était placée une superbe grappe de raisins.

Sous la dynastie des Tang, un certain Sh'un-Shu-Ta fit parvenir au souverain une corbeille de beaux raisins ; ce dernier les accepta, mais, au lieu de les manger lui-même, il les offrit à sa mère souffrante qui s'en trouva réconfortée et en exprima sa gratitude à son généreux sujet.

Dans le livre bouddhiste de Loyan, ancienne capitale de la province de ce nom, on dit qu'au monastère du « Cheval blanc », on peut admirer un cep de vigne dont les grains sont aussi gros que des dattes ; chaque année, le souverain s'y rend officiellement au moment de la récolte ; il en fait une distribution aux personnes de sa suite, et ceux-ci offrent aux parents et aux amis ces fruits d'une saveur exquise.

Au temple de Tie-ta-sseu, situé à quelques kilomètres de Pékin sur les coteaux de la chaîne mongolienne, et dont l'établissement remonte aux premiers siècles de notre ère, on voit une salle dite des « Idoles », parmi lesquelles on distingue le « Dieu des Richesses » tenant entre ses mains une coupe pleine de fruits surmontés d'une grappe de raisins.

Suivant le compilateur du *Thesaurus*, il y aurait en Perse des grains de raisins qui atteignent la grosseur d'un œuf de poule ; la plupart des lecteurs de ce récit saisiront sans aucun doute son exagération.

Nous abordons maintenant la série des histoires fabuleuses que le fruit de la vigne a inspirées ; toutefois, leur nombre est si considérable que nous nous bornerons à n'en reproduire qu'une, et nous choisirons celle qui est la plus répandue parmi le peuple chinois : à l'ouest de Tsing-yang, ville située dans la province du Shan-si, on voit s'élever un monastère isolé de toute autre habitation. Durant le règne de Chen-Yuan, A. D. 785-805, un certain Tang-Koué était venu fixer sa résidence dans cette retraite solitaire. Un soir d'été, il assemble quelques amis avec lesquels s'engage une conversation animée par la plus franche et la plus cordiale gaieté. Soudain on voit apparaître à la fenêtre une main d'aspect jaune et lumineux. Aussitôt Tang-Koué rompt l'entretien, se dirige du côté de la fenêtre, l'ouvre et interpelle l'apparition : « Qui es-tu ? » lui demande-t-il.

La voix lui répond : « Depuis bien des années « déjà je suis reléguée sur le flanc de la colline ; « le ciel est scintillant de constellations ; ravie, « j'ai pris ma course et après avoir erré quel- « ques instants, mes regards ont aperçu une « fenêtre éclairée, mes oreilles ont entendu des « voix humaines ; je me suis alors dirigée de « ce côté, et je viens maintenant vous demander « la faveur d'écouter vos sages discours ? » Koué acquiesça à cette prière et, regagnant sa place, il reprit la conversation interrompue.

Celle-ci terminée et l'heure de la séparation venue, il s'approcha de la fenêtre et donna au fantôme l'ordre de se retirer : celui-ci obéit.

Le lendemain, Koué réunit de nouveau ses amis, et à la même heure que la veille, il aperçut la main occupant la même place ; aussitôt il alla chercher une corde, la jeta sur elle et voulut la retenir prisonnière ; mais quelque effort qu'il fît, il ne put y parvenir : le fantôme s'évanouit, emportant avec lui l'infidèle lien.

(A suivre.) Dr Martin.

SUR L'OCKLAWAHA RIVER

(FLORIDE)

Ocklawaha ! Cet assemblage de syllabes bizarres éveille l'idée de contrées barbares, d'Indiens, de bêtes fauves... Et cependant, si l'on jette un coup d'œil sur le léger steamer que représente notre gravure, on aperçoit sur le pont des touristes, des jeunes filles, de bonnes vieilles dames dont l'aspect paisible contraste singulièrement avec le nom rébarbatif de la rivière qu'ils s'apprêtent à parcourir.

En fait, la *traversée* de l'Ocklawaha constitue un des plus intéressants et des plus agréables voyages que l'on puisse entreprendre en Floride ; et c'est devenu une excursion classique pour les innombrables « gens du Nord », qui, l'hiver venu, envahissent la Terre des Fleurs.

Le mot *Ocklawaha*, en langue seminole, signifie eau sinueuse et obscure. Comme toujours, l'expression indienne est exacte et précise. Du lac Griffin, où la rivière prend sa source, jusqu'à son confluent avec le fleuve du Saint-John's, il n'y a, en droite ligne, que quatre-vingts kilomètres. Or, l'Ocklawaha, en réalité, a trois cent vingt et un kilomètres de cours ! Pendant quatre-vingts lieues, il serpente, large de quelques mètres à peine, entre des forêts vierges de cyprès et de palmiers, aussi inaccessibles à l'homme qu'impénétrables aux rayons du soleil.

Durant l'hiver et une partie du printemps, des bateaux à vapeur, construits sur un modèle spécial, exécutent la traversée, chaque jour, dans les deux sens, entre *Silver-Springs* (sources d'argent), — un petit affluent de l'Ocklawaha, dont nous dirons un mot un peu plus loin, — et *Palatka*, un port important sur le Saint-John's, situé à vingt-cinq milles du confluent de la rivière avec le grand fleuve de la Floride.

Ces steamers ont un faible tirant d'eau et sont, selon l'expression populaire, tout en hauteur ; on voit, par notre illustration, que leur largeur est réduite à sa plus simple expression. Pas un pouce d'espace n'est perdu, sur ces paquebots minuscules, où les ingénieurs ont dû réaliser des prodiges pour faire tenir, — outre un salon, une salle à manger et les locaux nécessaires au service du bâtiment, — une trentaine de cabines à deux couchettes et des terrasses superposées d'où les touristes pussent admirer le paysage. La table du bord est somptueusement servie ; tout est pourvu des perfectionnements les plus modernes ; mais les touristes, entourés des derniers raffinements de la civilisation, sont, pendant toute la durée de leur voyage, plus isolés du monde civilisé que les colons du Groenland ou les missionnaires des îles Sandwich.

La durée de l'excursion est d'environ dix-huit heures. Bien que, comme nous l'avons vu, on puisse, avec la même facilité, remonter ou descendre l'Ocklawaha, il est préférable de partir de Silver-Springs, afin de faire, de jour, le trajet de cette « source d'argent ». Dans ce cas, on passe, d'ordinaire, la nuit à *Ocala*, petite ville voisine des sources. Soit dit en passant, cette localité est la capitale de la région la plus fertile du monde en oranges ; la moitié du nombre de caisses produites annuellement par la Floride est récolté dans un rayon de vingt-quatre milles autour d'Ocala. Les rues de la ville, les routes mêmes, sont bordées d'orangers, et l'air est imprégné de leur senteur. Coquettement blottie dans un nid d'éternelle verdure, sous un ciel toujours pur, Ocala laisse dans l'esprit, une inoubliable impression de brise embaumée, de paysages ensoleillés, de végétation tropicale ; un poète l'a défini ainsi : « Ses faubourgs ne sont que soleil et oranges ; ses maisons, balcons et fleurs. »

En quelques minutes, le chemin de fer vous transporte à Silver-Springs, où il n'existe, en réalité, qu'un bâtiment en planches servant, d'un côté, de gare pour la voie ferrée, et de l'autre, de dock pour les steamers. Silver-Springs n'est, ni plus ni moins, que la *Fontaine de Jouvence*, à la recherche de laquelle partit Ponce de Leon quand il quitta Porto-Rico en 1512, pour son aventureuse expédition. Le principal but de ce vieillard frivole et turbulent était, on le sait, de reconquérir la jeunesse par des ablutions dans une source enchantée que de vagues rumeurs plaçaient sur la terre entrevue, dit-on, par Sébastien Cabot. Au cours de ses pérégrinations, il arriva sur les bords

de ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom gracieux de Silver-Springs; la beauté du site, la merveilleuse transparence de l'eau, l'amenèrent à penser qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Ses guides lui affirmèrent, d'ailleurs, que la source possédait des propriétés surnaturelles. Ponce de Léon et quelques autres barbons crédules qui l'accompagnaient se firent aussitôt plonger dans l'eau; mais, en présence de l'insuccès complet de l'opération, la colère des voyageurs fut telle, qu'ils mirent à mort leurs guides.

L'erreur de ces aventuriers est, en quelque sorte, excusable, car si la fontaine de Jouvence existait sur terre, on ne saurait la concevoir ailleurs qu'à Silver-Springs. Sur une étendue de quatorze kilomètres, les eaux sont si limpides, qu'en dépit, parfois, d'une profondeur de quatre-vingt-dix pieds, les moindres détails du fond sont toujours visibles; poissons, serpents, tortues s'aperçoivent mieux que dans le plus parfait des aquariums.

Le débit journalier de la source est de trois cent mille gallons (1,540 hectolitres), mais l'eau n'en est pas potable.

De Silver-Springs au confluent de l'Ocklawaha, la principale attraction consiste, naturellement, dans le spectacle étrange présenté par la multitude d'êtres de toute sorte que l'on voit grouiller à l'entour du bateau et qui, par un amusant effet d'optique, paraissent toujours à portée de la main. Mais quand on atteint les « eaux obscures » de l'Ocklawaha, l'attention se concentre tout entière sur la beauté de la végétation et les sinuosités sans fin de la rivière.

Pas un village, pas même de *settlement* (exploitation) autre que quelques huttes de bûcherons, ne se montrent sur les rives de l'Ocklawaha durant cette traversée de près d'un jour; de temps à autre seulement, un *landing*, petit débarcadère de bois où les matelots atterrissent un instant pour renouveler la provision de bûches qui forme le combustible de la machine. Les cent et quelques milles que l'on parcourt ainsi avant d'atteindre le Saint-John's ne sont qu'une succession ininterrompue de forêts vierges, à travers lesquelles serpente l'étroite rivière — si étroite, que les branches des arbres des deux rives balayent, à tout moment, le pont.

Çà et là, sur quelque tronc déraciné et à demi plongé dans les eaux, sommeille un alligator que le bruit du steamer ne paraît pas, d'ailleurs, inquiéter.

Steamer faisant le trajet entre Silver-Springs et Palatka.

Pendant de longues années, sur l'Ocklawaha, comme sur les autres rivières du même genre, ce fut une habitude, une sorte de tradition parmi les passagers des bateaux à vapeur, d'entretenir une fusillade continuelle contre les reptiles et les oiseaux visibles sur les bords. Mais le principal résultat de cette sotte coutume ayant été d'éloigner les hérons, canards sauvages, *mocking birds* (moqueurs), et surtout les crocodiles, et d'enlever, par suite, à l'excursion, un de ses cachets les plus pittoresques, les compagnies de navigation ont prohibé l'usage des armes à feu sur le pont de leurs steamers.

Aussi, aujourd'hui, la paix est rétablie sur l'Ocklawaha, et les alligators que signale la vigie du bord se laissent-ils contempler à loisir par les touristes.

La nuit, qui vient de bonne heure sur la « rivière obscure », ne met pas un terme au spectacle; elle ne fait qu'amener un changement de décor. Aux rayons puissants de la lune des tropiques, ou par la lumière du feu qu'on entretient dans un brasero sur la cabine du pilote, le paysage prend un aspect fantastique qui reste, à tout jamais, gravé dans la mémoire du voyageur.

George N. Tricoche.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et Gérant: E. BEST (Encre Lefranc).

L'AUBADE

L'Aubade. — Peinture de Georges Weiss. — Gravé par Delangle.

C'est un joli chapitre de l'ancienne Alsace à table — chapitre choisi entre mille — que nous présente M. Georges Weiss dans le tableau dont nous publions la gravure.

Haut les verres en l'honneur de l'hôtesse accorte! La dernière canette d'étain remplie d'altenberg ou de wolxheim — ces vins fameux que devait aimer Napoléon Ier, — ou de riquewihr, le clos-vougeot de l'Alsace, vient d'être vidée et les violons accompagnent en sourdine le toast ou l'ariette du dessert.

De la croisée, les vieux aubergistes de l'*Écu de France*, attirés par l'éclat des confabulations, assistent à l'aubade. D'ailleurs, un brin

de surveillance est de rigueur. N'est-ce pas l'heure des digestions hygiéniques, qu'arrosent le *kirschenwasser* et le café brûlant, et auxquelles se mêle toujours un peu de psychologie ? Et les bonnes gens n'ont d'yeux que pour leur Gretchen dont ils admirent la bonne contenance et la sage réserve en présence des compliments trop flatteurs dont la saluent des citadins galants.

Mais est-ce à Iuhausern, près de Colmar, la ville natale du peintre, est-ce à la Robertsau, près de Strasbourg, est-ce dans quelque cabaret des environs de Schlestadt ou de Mulhouse que se passe la joyeuse scène qu'il retrace ? Il n'y a pas en Alsace de cité qui, au dix-huitième siècle, n'ait eu à ses portes un Ramponneau aussi populaire que le nôtre. On y allait déguster des vins estimés ou manger des fritures de choix. Strasbourg a gardé le souvenir d'une antique guinguette, à l'enseigne du *Renard prêchant aux canards* (*Wo der Fuchs den Enten predigt*), dont la vogue se maintint durant des siècles et qui a son histoire.

Là demeurait autrefois un pêcheur, qui, voyant que le poisson ne mordait pas à ses lignes, s'avisa de les amorcer avec du lard et, par ce moyen, s'empara de quelques canards appartenant à son voisin. Celui-ci, furieux, intenta un procès au braconnier qui dépeuplait sa basse-cour. Le pêcheur fut condamné. Mais un peintre de Strasbourg, touché de sa détresse, prit la défense du condamné, et pour le dédommager, peignit sur la façade de sa maison une enseigne où il représenta malignement un renard costumé en juge haranguant de naïfs canards rangés en cercle au pied de sa chaire. Cette fresque et d'excellentes fritures de goujons firent la fortune de la pauvre famille du pêcheur et celle de ses descendants.

A Mulhouse, au dire de Mieg, c'est dans les maisons de tir que les bourgeois endimanchés rivalisaient de prouesses en beuverie de vin. « Celui qui ne buvait pas son gobelet d'un seul trait était peu estimé, écrivait le caustique chroniqueur. Dans les réunions privées, les sociétés de chant, les congratulations et autres petites fêtes, c'était encore Bacchus qui présidait. » Ces grands amateurs de « purée septembrale », ou plutôt de « thé d'octobre », comme on dit en Alsace, étaient de taille à tenir tête aux plus intrépides videurs de pots. Bassompierre, le fier buveur, le diplomate qui stupéfiait les Suisses en transformant sa botte en hanap, a raconté les réceptions dignes de sa grande réputation, dont les Alsaciens l'honoraient. En 1604, à Saverne, il fut défait dans une joute courtoise qu'il soutint avec ses hôtes, le verre à la main. On lui avait offert du rangwein, le plus violent des vins du pays. A la douzième rasade, il se trouva dans un tel état d'ébriété, qu'il dut s'aliter pendant cinq jours.

L'heureuse province de jadis que cette Alsace ! L'aimable pays ! A-t-on assez vanté l'esprit de convivialité des Alsaciens! Toutes les chroniques d'autrefois nous les montrent festinant en de plantureuses agapes à propos de chaque événement un peu notable et se plaisant à associer les bons vins de leurs vignobles, les venaisons de leurs futaies, les succulents pâtés de leurs artistes culinaires aux moindres joies de leur vie domestique.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette tendance bien naturelle dans une contrée dont les excellents produits ont de tout temps forcé l'attention des gourmets. A une époque très reculée déjà, l'Alsace était considérée comme la grange à blé, la cave à vin, le garde-manger des provinces avoisinantes. Dans sa *Cosmographie*, Münster ne manque pas de vanter ses richesses alimentaires, et Silhon, le secrétaire du cardinal Mazarin, signalant la beauté et la fertilité de l'Alsace, les compare à celles de la Touraine et de la Lombardie.

Un disciple de Brillat-Savarin, M. Charles Gérard, avocat à la cour impériale de Colmar, a consacré tout un livre à la gloire culinaire de l'Alsace; c'est lui qui, procédant, il y a quarante ans, à un scrupuleux dénombrement des différentes sortes de pâtés en usage en Alsace, en trouva quarante-deux variétés !

Chose à noter, nos cuisiniers de la vieille France furent tout de suite attirés vers ce paradis terrestre dont ils affinèrent les productions, si bien que nous pouvons dire que le pâté de foie gras de Strasbourg est presque une création normande. C'est en effet un Normand du nom de Close, maître-queux attaché à la maison du maréchal de Contades, commandant militaire de la province d'Alsace, qui inventa ce célèbre pâté. En 1788, Close, épousant la veuve d'un pâtissier français, nommé Mathieu, qui demeurait rue de la Mésange, confectionna pour le public ces pâtés dont s'étaient seuls délectés, jusqu'alors, les commensaux du maréchal. Son œuvre, toutefois, ne passa à la postérité qu'après avoir été perfectionnée par Doyen, qui venait de Bordeaux, où, avant la Révolution, il avait été le cuisinier de M. Leberthon, premier président du Parlement de cette ville.

Un Bourguignon, le sieur Dorlan, dota, également au dix-huitième siècle, la ville de Schlestadt d'une spécialité culinaire qui, peut-être, existe encore, car elle eut sa vogue : la préparation du foie d'écrevisses.

On trouverait, en cherchant bien, d'autres faits analogues démontrant les services rendus par nos artisans à l'Alsace gourmande. De la sorte s'achevait, sous les auspices de la gastronomie, l'union intime de l'ancienne France et de sa nouvelle province.

Aussi, devons-nous savoir quelque gré à ceux

de nos peintres qui, remontant dans les âges loin des tristesses actuelles, réussissent, par des œuvres bien conçues, à nous rappeler les souvenirs du bon vieux temps. Il y a plus que de l'esprit et du talent dans le tableau de M. Georges Weiss que nous signalons.

HENRI FLAMANS.

LES MOYS DE LA VIE

Sous ce titre, une petite pièce de vers du seizième siècle fut trouvée, manuscrite, dans les papiers du greffe de Carpentras, provenant de l'évêché de Vaison. De ces vers, beaucoup étaient défectueux; l'auteur manquait de l'aptitude voulue, ou, n'ayant écrit qu'un brouillon, en avait laissé plusieurs de neuf ou de onze pieds, ce qui, joint au défaut de la césure, constituait un morceau de poésie naïve, tout de même originale, mais n'offrant pas, par conséquent, l'agrément attendu de la cadence. Notons qu'un vers manquait dans un des douze quatrains et que la place d'un autre était remplie par une phrase en prose trop longue laissée telle quelle par l'auteur embarrassé. J'ai pensé que l'œuvre de ce singulier poétereau ne pourrait que gagner à être passée au crible d'une critique effective et à ne pas être publiée au mépris des plus simples règles de la versification. Je l'ai donc retouchée, en conservant autant que possible les expressions et les inversions du texte primitif:

Janvier

Les six premiers ans que vit l'homme au monde,
Nous comparons à Janvier droyctement;
Car en ce moys vertu ne force abonde,
Non plus que quant six ans a ung enfant.

Febvrier

Les six d'après ressemblent Febvrier,
En fin duquel commence le printemps,
Lors l'esprit s'ouvre, est prest à enseignier,
Et doux devient l'enfant quant a douze ans.

Mars

Mars respond bien aux six ans ensuyvans,
La saison change en produisant verdure;
En cestuy temps s'adonnent les enfans
A maints estats sans soucy ne sans cure.

Apvril

Six ans prochains qui font vingt-quatre, en somme,
Sont figurés par Apvril gracieux,
Et soubs cest aage est gay et joly l'homme,
Courtoys, plaisant, gallant, insoucieux

May

Au moys de May, où tout est en vigueur,
Aultres six ans comparons par droycture,
Qui trente font; lors l'homme est en valleur,
En sa fleur, force et beaulté de nature.

Juing

En Juing les biens commencent à meurir,
L'homme ainsi faict quant a trente-six ans;
Adoncques doybt mariage querir
Si luy vivant veult pourvoir ses enfans.

Juillet

Saige doybt estre ou ne sera jamais
L'homme quant à quarante-deulx années;
Lors sa beaulté décline désormais,
Comme les fleurs en Juillet ja fanées.

Aoust

Les biens de terre on commence à cueillir
En Aoust; aussi, de l'an quarante-huit
Quant l'homme approche, il doybt biens acquérir,
Pour soutenir viellesse qui le suyt.

Septembre

Avoyr grands biens ne fault que l'homme cuyde
Si ne les a à cinquante-quatre ans;
Celluy qui en Septembre a grange vuyde,
Non plus de l'an ne verra rien dedans.

Octobre

En Octobre ou, aultrement soyxante ans,
Si l'homme est riche enfin, c'est à bonne heure,
Car il vivra ses derniers jours plaisans,
Plus n'est besoing qu'il travaille ou labeure.

Novembre

Quant l'homme vient à soyxante-six ans,
Représentés par le moys de Novembre,
Viel et caduc, ses plaisirs sont passans;
Lors de bien faire est temps qu'il se remembre.

Décembre

Décembre suyt, prend fin, l'an se termine;
Ainsi faict l'homme aux ans soyxante-douze;
Le plus souvent en viellesse se mine,
L'heure a sonné que pour partir se houze.

B. SAINT-MARC.

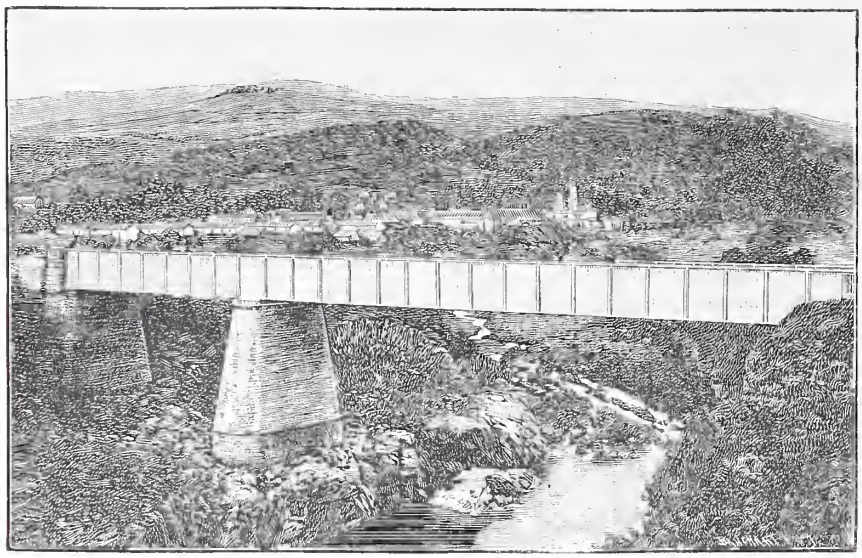
Transformation de l'eau de mer en eau douce.

On sait les difficultés qu'éprouvent les navigateurs à transformer l'eau de mer en eau douce. Ils sont obligés de la faire distiller et encore n'obtiennent-ils, par ce procédé, qu'un liquide insipide et indigeste. M. Pfister, ingénieur autrichien, résout le problème de la façon la plus imprévue et la plus pratique en filtrant l'eau salée à travers une simple bûche de bois. Le bois est un véritable filtre, puisqu'il est constitué de façon à aspirer par capillarité les liquides et à retenir les matières solides.

M. Pfister, partant de cette observation, prend de l'eau de mer, l'oblige, sous pression, à traverser un tronc d'arbre dans le sens de la longueur et à l'extrémité il recueille de l'eau douce. Il suffit d'une pression de 1 atmosphère et demie à deux et demie. En deux heures, avec un tronc de hêtre de $4^{m},50$ de longueur et de 12 à 15 centimètres de diamètre, on filtre 40 litres d'eau qui commence à suinter au bout d'une quinzaine de minutes. Il resterait encore à indiquer les moyens de décrasser ce filtre original.

LA RÉUNION

Suite et fin. — Voyez page 43.



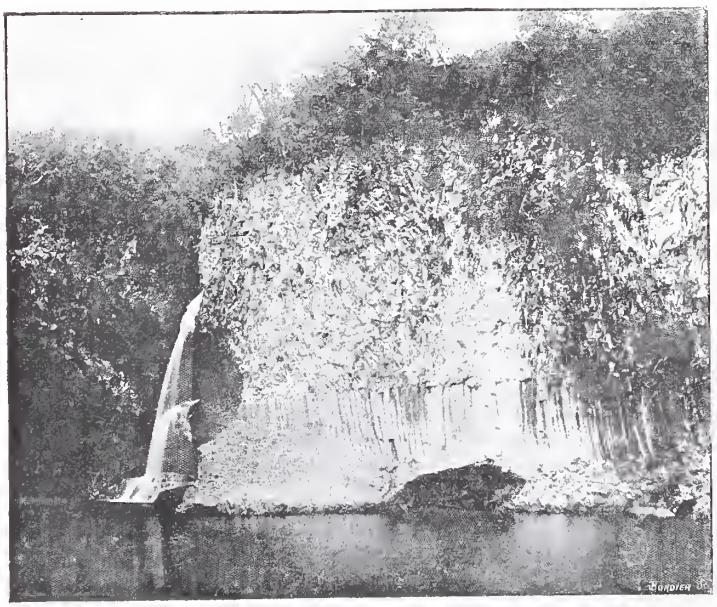
Saint-André.

Avant d'arriver à Saint-André, deux rivières sont encore à franchir : la belle rivière des Roches et la rivière du Mât qui vient du Piton des Neiges et coule dans un lit profondément encaissé.

De Saint-André, petite ville assez triste, qui possède un collège, part une belle route qui conduit à Salazie et se continue jusqu'à Hellbourg. Ce village, bâti dans le cratère d'un ancien volcan, est un lieu d'agréable villégiature.

Au mois de juillet, le thermomètre descend jusqu'à zéro. Hellbourg possède une source thermale et un hôpital militaire. Rien n'est grandiose ni pittoresque comme les gorges de Salazie entourées de montagnes coupées à pic, d'où tombe une multitude de cascades.

Nouvelle église de Saint-Benoît.



Basaltes de la rivière des Roches.

M. Brunet, qui s'était révélé jusqu'ici comme administrateur éminent, ingénieur habile, littérateur distingué, est en train de se faire un nom dans la presse comme rédacteur d'un journal parisien.

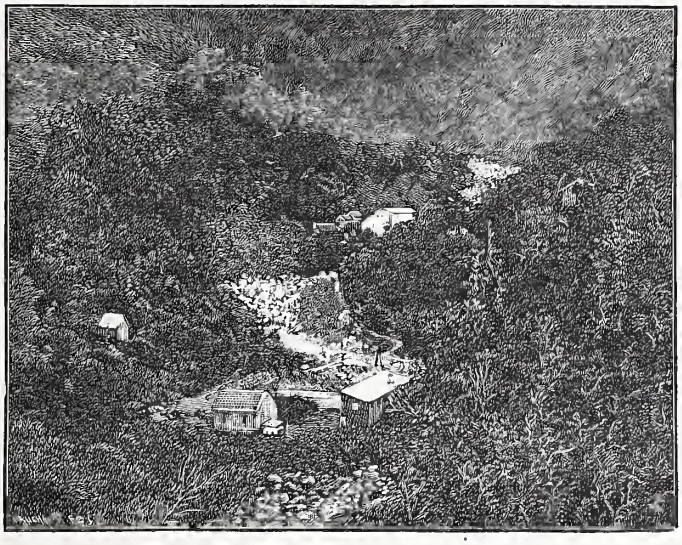
Saint-Benoît est coupé par la rivière des Marsouins, la plus belle rivière de l'île. Un pont, dû encore à M. Brunet, réunit les deux parties de la ville. Saint-Benoît possède un collège, un hôpital et une église fort belle. Elle est la patrie de l'amiral Bouvet.

En revenant de Saint-André à Saint-Denis, on traverse les petites bourgades de Sainte-Suzanne et de Sainte-Marie, qui n'ont rien de remarquable.

Près de Saint-Denis tombe la rivière des Pluies, dont le cours capricieux change parfois de lit et cause de grands ravages. Il y a quelques semaines encore elle a emporté une partie du village de Sainte-Clotilde, et détruit une vingtaine de maisons. La population de l'île est d'environ 170,000 habitants : Européens, Créoles, Indous, Malgaches, Cafres, Inambhanes, Chinois.

Ces derniers ont accaparé tout le petit commerce. A tous les coins de rue il y a une boutique de Chinois.

On trouve de plus *dans les hauts* des *petits blancs*, race fort belle, d'une blancheur remarquable. Ce sont les descendants des premiers colons qui, ruinés par les changements politiques et économiques survenus dans l'île, se sont retirés devant le flot des immigrants, préférant l'indépendance au travail.



Source de Salazie.

Comme dans les régions intertropicales, il y a à la Réunion deux saisons : la saison sèche, pendant laquelle le ciel est pur et la température modérée ; l'*hivernage*, saison chaude et humide, où la chaleur est souvent difficile à supporter. C'est pendant cette saison que surviennent trop souvent ces terribles ouragans, nommés cyclones, qui ravagent tout sur leur passage.

Le sol de la Réunion est d'une fertilité extraordinaire. Outre la canne à sucre et le café, qui sont les principales productions, on cultive encore la vanille, le tapioca, le cacao et les épices. On y fabrique du rhum excellent.

Parmi les bois de construction, il faut citer avant tout le natte, le bois noir, le tamarinier. On trouve dans toutes les parties de l'île le palmiste, le cocotier, le flamboyant, le badamier, le jacquier, le caroubier et même le ficus elastica, cet arbre bizarre qui forme à lui seul une forêt. Dans les hauts plateaux pousse la fougère arborescente.

Les fruits sont nombreux : le coco, la banane, la mangue, le letchi, le cœur de bœuf, l'atte, l'anone, le mangoustan, la bigarade, l'évi, la goyave, la datte, l'ananas. A côté des fruits intertropicaux on cultive avec succès les fruits d'Europe.

Les fleurs y sont nombreuses et magnifiques.

Les lianes surtout, principalement la liane aurore et la liane d'argent, jettent à profusion sur les arbres qu'elles enlacent des cascades de fleurs admirables.

Si la flore de l'île est riche et variée, il n'en est pas de même de la faune.

La Réunion ne produit point d'animaux qui lui soient propres. A peine peut-on citer le cent pieds, le tangue et une petite couleuvre inoffensive.

Ce qui manque à la Réunion, ce sont les denrées nécessaires à la vie. Le blé vient d'Europe et d'Australie, le riz de l'Indoustan, les bœufs de Madagascar. Ces bœufs, ou plutôt ces zébus (bœufs bossus) sont chargés sur des navires qui s'arrêtent dans la rade de Saint-Denis. Là, on les jette à la mer et ils gagnent la rive à la nage. Quelques-uns dans la traversée sont gobés par les requins; mais ils coûtent si peu !

Le créole vit à l'européenne. La nourriture des travailleurs se compose de riz cuit à l'eau, de morue salée, importée de Nantes, et de poisson salé (le snook) venu d'Amsterdam.

En résumé, la Réunion est un pays magnifique, fertile, sain. Si la chaleur est un peu fatigante pour l'Européen, il trouve en montant dans les *hauteurs* la température qui lui plaît.

Les créoles sont aimables, intelligents, hospitaliers, braves, amis du progrès et de l'instruction.

Chez eux, l'étranger est reçu avec une rare cordialité. Ils sont bien les Français de l'océan Indien.

Pour terminer, nous offrons à nos lecteurs, comme échantillon du langage créole, la fable de la *Cigale et la Fourmi* bien connue des habitants de la colonie :

La Cigale et la Fourmi

(La Fourmi ensemble lé Grélé.)

Au Bras-Sec, dans l' plis haut dé Brilé,
A proc' d'fricé ma Veronique,
L'avait ein s'en mêler grélé
Qui çantait tout l'zour son misique;
Li n'embarass' pas lendimain :
Dans tout la saison l'hivernaze
Son vivr' li trouvait dans n'cimin;
A qu'faire va souer pour fair' plantaze?
Mais v'la qu'li beau temps l'a fini,
Vivre n'a point, la fraid y rentre?
Pauvr' grélé la rest' tout cami,
Comment qu'va manzé son plein ventre?
A forç' vir son mazination
Li dit : « Moi connait quoi qu' moi faire :
Mon voisin fourmi bon nation,
Va prête à moi mon nécessaire. »
Li court la cas' fourmi, li cogne rondement.
Tin' fourmi crie darrièr' la porte :
« Qui ça qui cogn' si hardiment?
Quiqu' çôs pour vendre? allons apporte. »
Grélé répond : « Moi l'a grand faim! »
La fourmi guett' à li par darrière son serrire
Li dit : « Grélé, vous trop malin !

Prends pas moi pour vout' couvertire.
Quoi qu' vous y fait soir et matin?
Dans n'l'eau vous mirer vout' figuire. »
Grélé r'vir' » Tir pas vout' fiçant,
Vous sait qu'moi content badinaze;
Moi tait çanté continiellement,
Ça même l'était tout mon l'ouvraze. »
En morgrognant fourmi dit : « Vous calamoka!
Moi n' donn'ra pas vous ein bicique.
Si vous tant content la misique
Vous pé bien danser la polka.»

H. Lecadet.

CAUSERIES D'OUTRE-MER

LE « BIBELOTAGE » AU JAPON

Suite et fin. — Voyez pages 18 et 34.

Maintenant, qu'est-ce qu'un *mina-mina?* Ces termes, en japonais courant, veulent dire *tout ensemble.* Lors donc que vous ne parvenez pas à obtenir une chose au prix que vous désirez, vous en marchandez une autre, et vous demandez au marchand : « *Ikoura mina-mina? Combien tout ensemble?* » Supposez que le premier objet soit vendu à 15 piastres et le second à 10; 10 et 15 — deux chiffres dont le Nippon ne veut pas démordre séparément, — font généralement 25. Mais comme il est séduit par la perspective d'une récolte plus considérable de dollars et ébloui par cette vente double et inattendue, le Nippon vous fera le « mina-mina » 22, 23 dollars, de sorte que sur le tout vous aurez un rabais appréciable. Si vous êtes un peu habitué, vous ne verrez dans le « mina-mina » que l'ABC de la tactique du bibeloteur. « 23 dollars! fercz-vous. 10 dollars pour l'un; donc, 13 dollars pour l'autre. » Le marchand ne pourra qu'acquiescer à ce calcul élémentaire. Vous lâcherez incontinent le bibelot à 10 dollars auquel vous ne tencz nullement et qui n'a été qu'un auxiliaire, et vous ne vous occuperez plus que du premier, abaissé du coup à 13 dollars.— Le « mina-mina » est excellent pour enlever la position, quand tout paraît arrêté ou perdu.

Il ne réussit cependant pas toujours. — J'avais fait à Nagasaki, chez le brodeur Imamoura, un choix considérable de soies brodées, pour lesquelles je m'étais fixé le maximum de 50 piastres. Après bien des peines et de longues audiences, j'étais arrivé à réduire le prix demandé par mon vendeur de 75 piastres à 62. Puis, j'avais en vain tenté tous les « mina-mina » possibles, simulé tous les départs les plus définitifs en *djinriska.* J'avais alors sincèrement déclaré que tout était fini, mon bâtiment partant le lendemain matin pour Yokohama. Le bonhomme, avec un certain air narquois, ne croyait pas un mot de mon affirmation : *Yoroushi* (1), *all right!* me disait-il à chaque entrevue, car j'en ai eu jusqu'à trois par jour avec cet honorable Nippon; et il riait, semblant dire : « Oh! je vous verrai bien demain. » Et il était inexpugnable. Pas un pas vers les 50 piastres offertes! — Ma figure impassible recélait une rage impuissante. Tant de peines en pure perte, et manquées, ces superbes broderies! J'étais presque résigné à passer sous les fourches caudines, quand il me poussa une idée géniale. Je témoignai un immense regret d'abandonner les soies en question, et achetai quelques menues broderies sans valeur. Je payai, et recommandai de m'envoyer le paquet le lendemain matin — il était déjà nuit — à mon bord.

— A dix heures?

— Oh non! c'est beaucoup trop tard; à sept heures et demie.

Puis je pris congé, en exprimant tout mon ennui que des prix si inabordables m'empêchassent d'emporter davantage. Après tout, pensai-je, je serai toujours à temps pour traiter à 62 piastres avant l'appareillage. Or il y avait 99 à parier contre 1 qu'Imamoura, le lendemain, s'il avait fini par prendre le départ au sérieux, apporterait en même temps que les soies achetées celles qui me plaisaient tant : auquel cas je le tiendrais, car il était évident qu'une démarche aussi compromettante de sa part indiquerait son intention de me les laisser. Le lendemain, à sept heures et demie, Imamoura se présentait au carré, mais avec un seul paquet. Je tâchai de dissimuler mon vif désappointement et me gardai bien de faire aucune allusion aux soies — c'eût été perdre inutilement mes dernières chances. — Allons, me dis-je, il faudra que j'en passe par les 62 piastres. Mais, aussitôt, je réprimai l'épanouissement de ma physionomie : Imamoura me disait qu'il avait les fameuses soies dans son sampan, et il me les offrait au même prix de 62 piastres. Avec indifférence, je déclarai que je n'en voulais point et que mon offre de 50 piastres était immuable. — Ma ruse avait réussi; j'allais tenir mon homme; mais il me fallait ne pas broncher et être ferme.

— 60 piastres...

— Non!

— 58...

— Non!!

— Mais, donnez quelques piastres de plus.

— Non!!! je n'en veux pas.

— 52...

— Non, 50.

Et j'allai chercher 50 piastres bien sonnantes qui achevèrent la défaite : c'était la garde que je faisais donner pour décider la victoire. « *Yoroushi, all right!* » — En une minute, cela avait été fait. — « Yoroushi! mais c'est bien bon marché. » C'est justement ce à quoi je tenais. Je crois que je n'ai jamais eu plus haute idée

(1) En japonais : *Très bien!*

de ma petite personne qu'en cet instant-là.

Bon marché..., qui sait? J'ai sans doute payé ce jour-là un prix double de ce qu'aurait payé un indigène. Aurais-je payé beaucoup plus cher en France? — Oui, probablement pour tout ce qui, comme ces soies, n'est pas un article courant sur le marché parisien. Non, pour les bibelots d'exportation qui sont accaparés là-bas par les représentants des grandes maisons d'Europe et expédiés en gros en Occident, si bien qu'on n'en trouve pas au Japon un aussi grand choix qu'on le pourrait supposer tout d'abord.

Le « bibelotage », là-bas, est donc une véritable école de diplomatie. Avec ces Nippons toujours de belle humeur, hospitaliers, respectueux et affables, c'est une occupation pleine de charmes. Rien de plus intéressant, de plus amusant, de plus passionnant même, que cette escrime délicate et d'un nouveau genre, où chacun lutte pour « rouler » l'autre. Lutte aimable d'ailleurs, fatigante sur le moment, mais qui laisse de très doux souvenirs. Pour bibeloter à son aise, il faut être seul, à moins d'avoir un compagnon qui consente à rester simple spectateur, à n'être tout au plus qu'un consciller, et que n'effrayent pas les lentes négociations. Quand on est deux, le plaisir est doublé : on échange en français ses impressions à la barbe du marchand, ce qui met beaucoup de gaieté dans les opérations.

Lorsqu'on a ainsi conquis un bibelot — car c'est une véritable conquête — on l'a bien gagné, et c'est avec soulagement qu'on entend résonner le *yoroushi!* qui consacre l'accord définitif des deux parties. Comme alors on s'attache à cet objet, témoignage d'un triomphe qui s'est fait bien attendre! Tous les officiers du carré en passent l'inspection, c'est de tradition. Puis on le remballe, avec des minuties enfantines, dans l'élégante boîte nipponne, clouée de chevilles de bois, étonnamment ajustée et finie, presque aussi jolie, à elle seule, que son contenu ; et, après tout un déménagement, on case tant bien que mal cette boîte dans un coin de sa chambre. Que de fois on le déballera, le *curio*, pour le réexaminer, le réadmirer, à la demande fallacieuse d'un camarade, enchanté de vous faire mettre tout sens dessus dessous chez vous! Et on le réemballera ensuite patiemment, toujours avec le même soin définitif. A chaque inspection, vous vous persuaderez davantage qu'il est ravissant et que vous l'avez eu à bon compte. Et, dans le lointain ensoleillé du retour, vous apercevrez, comme en un rêve, la caisse des bibelots petits et grands laisser sortir, de son flanc éventré, tout l'extrême Orient devant votre famille joyeuse et émerveillée.

RENATUS.

LA NOUVELLE SORBONNE

La nouvelle Sorbonne, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1), ne sera guère achevée avant la fin du siècle. — L'état actuel des travaux marque, cependant, un progrès considérable, car la construction, maintenant terminée, des bâtiments affectés à la Faculté des sciences, et qu'entourent les rues Victor-Cousin, Cujas et Saint-Jacques, complète à peu près le cadre de l'œuvre définitive. Elle a contribué à modifier profondément la physionomie de ce coin du vieux Paris. La rue Cujas, entre autres, demeurée si longtemps impraticable et dont le sort était hypothétique, a été rajeunie et dotée d'une chaussée nouvelle qui lui donne un aspect des plus modernes. Il était juste de dégager un monument de cette importance, dont les diverses parties doivent concourir à former un ensemble grandiose et digne de son rôle. La gravure que nous mettons aujourd'hui sous les yeux du lecteur et qui a été faite d'après une photographie gracieusement communiquée par l'habile architecte de la Sorbonne, M. Nénot, complète heureusement celles que nous avons données dans de précédents volumes. Elle représente le monument vu de l'angle formé par les rues Cujas et Saint-Jacques, monument dans l'intérieur duquel nous allons de nouveau pénétrer.

La Faculté des sciences a deux entrées principales, reliées entre elles par une longue et sévère galerie, dite de l'Église, aboutissant rue Victor-Cousin et rue Saint-Jacques. Elle comprend les divers services de physique, de chimie, de physiologie, de botanique, de zoologie, de minéralogie et de géologie, et réunit, au point de vue matériel, tous les progrès réalisés en hygiène et en confortable. L'air et la lumière ont été, partout, distribués à profusion. Dans les amphithéâtres, les gradins, au lieu de s'étager, comme autrefois, suivant un plan incliné rectiligne, sont disposés d'après une courbe parabolique calculée par M. Cabanier, directeur des travaux, sur les indications de M. Darboux, doyen de la Faculté des sciences, pour que chaque élève, si petite que soit sa taille et si grande que soit celle de son voisin de face, puisse suivre aisément les explications et les expériences. Les laboratoires sont pourvus d'une importante canalisation installée à chaque table, pour la distribution pratique de l'eau, du gaz, de l'air comprimé, de l'oxygène, de l'électricité et du vide; d'autre part, et ce n'est pas là le moindre des avantages obtenus, les cheminées ont été munies de ventilateurs à renversement, puissamment actionnés par l'électricité, qui aspirent les gaz délétères et les chassent au loin. Les salles où régnera le micros-

(1) Voir années 1888, page 397, et 1890, page 247.

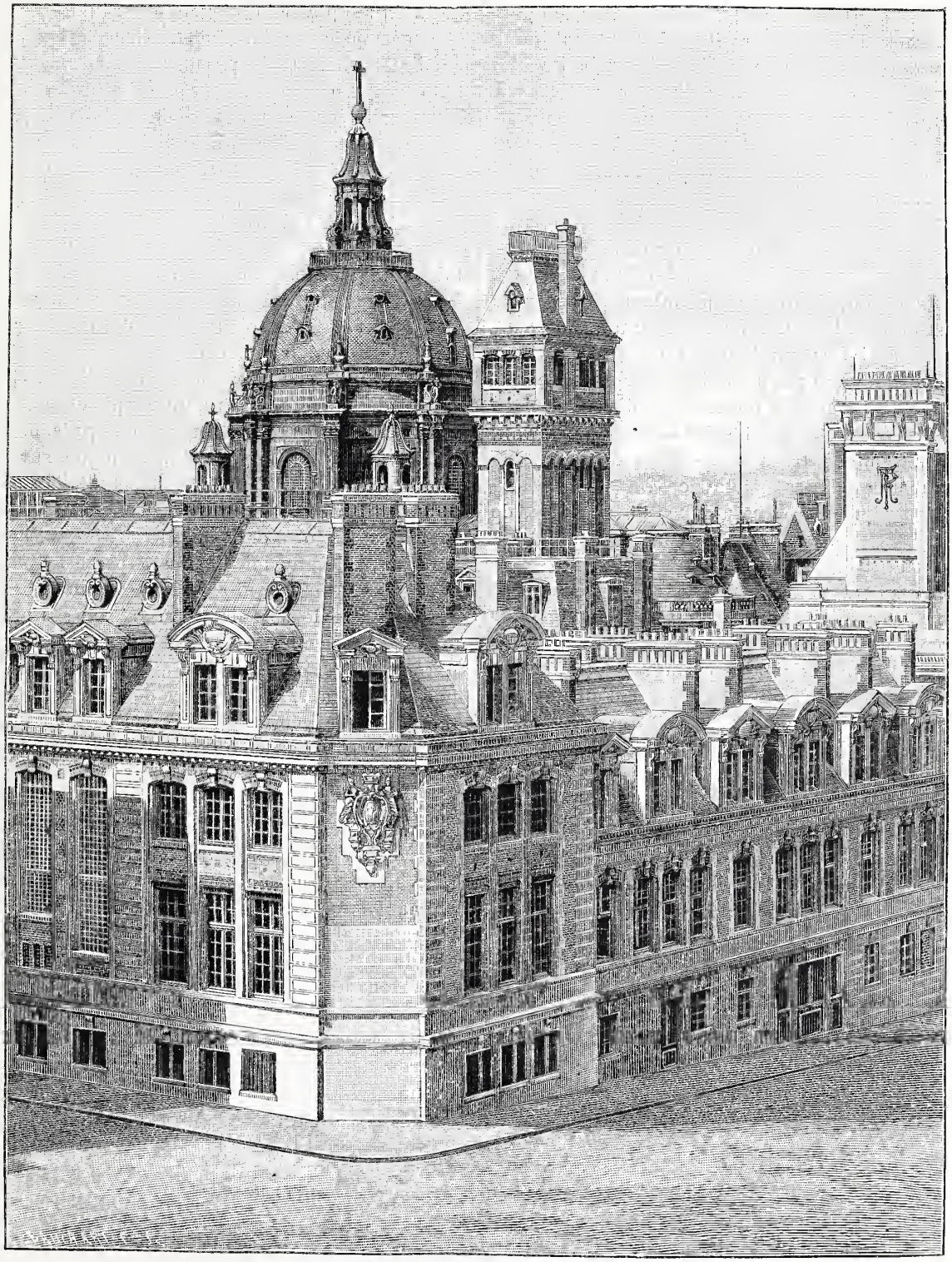
cope ont été préservées du jour cru ; les parois sont en verres à vitres. Dans les services de chimie, enfin, de petites étuves à dessécation se remarquent à côté de cages évaporatoires sans métal, pour les acides de manipulation dangereuse. Le service de physique, situé parallèlement à l'église de la Sorbonne, se compose de quarante salles, laboratoires et cabinets. Le grand laboratoire des recherches physiques est décoré d'un plafond bleu ciel et de cartouches où se lisent les noms de Galilée, Faraday, Regnault, Fresnel, etc. Il donne sur une petite cour agrémentée de corbeilles et limitée, d'un côté, par une annexe du service de physique consistant uniquement en une vaste galerie couverte, de 70 mètres de longueur. Cette galerie a été construite pour les expériences de visées ; dans sa partie médiane s'élève un petit pavillon réservé aux expériences nocturnes. Les ateliers, salles d'études, de mécanique, etc., sont situés au-dessus du laboratoire ; une chambre vitrée, de 25 mètres de long, servira aux expériences de photographie. La véritable curiosité du service de physique est une « chute » de 82 mètres, située à l'extrémité du grand laboratoire, et qui sera utilisée pour les expériences relatives à la chute des corps, ainsi que pour les observations ayant trait aux oscillations du pendule. C'est à M. Nénot qu'est due l'idée originale de cette chute, dont une partie est en souterrain

La nouvelle Sorbonne. — Claude Bernard et ses élèves. — Peinture de Lhermitte décorant l'amphithéâtre de Physiologie.
1° M. Gréhant. — 2° M. Dumontpallier. — 3° M. Paul Bert. — 4° M. d'Arsonval. — 5° Claude Bernard.
6° M. Maglassez. 7° M. Dastre

et forme un puits de 34 mètres, alors que l'autre partie s'élève à 48 mètres au-dessus du sol ; cette dernière est fournie par la cage de l'escalier du bâtiment, surélevé pour la circonstance et terminé par une petite terrasse. Toute cette partie surélevée est visible dans notre gravure ; trois pièces superposées y ont été aménagées pour les opérateurs qui se trouveront au sommet et pourront correspondre avec ceux qui, chargés d'enregistrer les résultats, seront à l'abri dans une petite pièce creusée au fond du puits. Les communications entre les deux groupes d'opérateurs seront assurées au moyen du téléphone. La lumière électrique a également été installée aux deux extrémités de cette chute insoupçonnée. Les services de chimie, au nombre de quatre, disposent chacun d'un corps de bâtiment spécial. L'amphithéâtre commun à ces quatre services est construit au centre du bâtiment qui occupe une moitié de l'aile en bordure de la rue Cujas.

Très grand et très clair, il peut contenir cent cinquante élèves. Les différentes salles affectées à ces divers services présentent un caractère tout différent des autres, par la raison qu'il a fallu parer aux inconvénients des manipulations chimiques, généralement salissantes ; elles sont à la fois moins luxueuses et plus gaies. Chaque opérateur dispose d'une place de 2 mètres et trouve, à portée de la main, tout ce qui lui est nécessaire. Le laboratoire compris dans le service qui longe la rue Victor-Cousin a été aménagé de telle sorte, que les élèves qui le fréquentent, — des débutants, — soient à l'abri d'accidents causés par l'imprudence ou l'inexpérience. Il se compose

de quatre laboratoires placés à la file les uns des autres et communiquant entre eux par un long passage ouvert où circulent librement le professeur et les préparateurs; en un mot, les soixante élèves qu'ils pourront contenir seront toujours placés sous la surveillance immédiate du maître. Une série de petits laboratoires, édifiés en plein air, dans une cour, pour les pré-



La nouvelle Sorbonne à l'angle des rues Cujas et Saint-Jacques.

parations nauséabondes, ont été annexés à cet immense local. Des quarante salles dont se compose le service qui regarde la rue Cujas, quelques-unes ont été réservées aux savants étrangers qui, de passage à Paris, seraient désireux de faire certaines expériences. La science est hospitalière par nature. Parmi les appareils qui ont été réunis dans ce service figure la balance historique qui servit à J.-B. Dumas pour ses expériences relatives à l'analyse de l'air.

Le service de physiologie est installé dans un vaste corps de bâtiment perpendiculaire à la

galerie de l'église et situé rue Saint-Jacques. Toute une partie des locaux a été construite en souterrain, afin d'éviter que les plaintes des animaux sacrifiés à la science ne viennent troubler les autres services; les trois salles de dissection et l'amphithéâtre de vivisection, dont les parois sont en marbre très dur, autant pour étouffer le bruit que pour faciliter le lavage, sont donc isolés du reste du monde. Le petit amphithéâtre est circulaire et construit en coupole; il peut contenir une trentaine d'élèves. L'ensemble des constructions souterraines est surmonté d'une terrasse où les viviers, les aquariums et les bassins, disposés au milieu de jardins fleuris, offrent à l'œil charmé un spectacle inattendu. L'amphithéâtre des cours est pourvu d'une tribune spécialement réservée aux dames, toujours friandes de tableaux sanguinaires! Les malheureux chiens offerts en holocauste à la physiologie expérimentale auront, du moins, la consolation d'expirer sous leurs yeux; et — qui sait? — peut-être leurs gémissements trouveront-ils un écho dans le cœur de quelques spectatrices?

Les services de botanique, de zoologie, de minéralogie et de géologie sont également logés en bordure de la rue Saint-Jacques; la minéralogie et la géologie, qui possèdent d'importantes collections, disposent chacune de nombreuses salles. On en compte vingt-six pour la minéralogie, dont vingt-deux affectées aux travaux des étudiants; l'une d'elles, dotée de hautes et merveilleuses fenêtres, ne mesure pas moins de cent quatre-vingts mètres superficiels; elle renferme la bibliothèque. Chaque élève dispose d'une fenêtre, large de deux mètres, pour la commodité des expériences microscopiques; c'est dire que l'espace et la lumière n'ont pas été ménagés à nos futurs savants. L'amphithéâtre recouvre un vaste sous-sol destiné à recevoir provisoirement les échantillons recueillis aux cours des excursions, et qui seront classés plus tard dans les vitrines.

Telles sont les dispositions essentielles des nouveaux services de la Faculté des sciences, que M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique, a inaugurés le 12 janvier et dont nous venons de décrire les principaux. Cette visite nous remet en mémoire le mot d'une dame qui, peu familiarisée avec les appareils de physique et de chimie, s'est écriée, en parcourant les salles où ils sont exposés à proximité de nombreux fourneaux : « Quel drôle d'appartement : il n'y a que des cuisines! » Il est, toutefois, présumable que la cuisine qu'on fait dans les laboratoires ne serait pas de son goût.

Les chaires de la Faculté des sciences ont pour titulaires actuels MM. Lippmann et Bouty, à la physique; Troost, Riban, Diette et Friedel, à la chimie; Dastre, à la physiologie; Bonnier, à la botanique; Lacaze-Duthiers, à la zoologie; Hautefeuille, à la minéralogie; et Munier, à la géologie.

Bien que l'art paraisse devoir être, ici, relégué au second plan, il n'a pourtant pas été exclu du temple de la science, et on lui a même réservé une place fort honorable. C'est ainsi que l'amphithéâtre de physique est décoré par Gervex, qui a représenté Archimède et les philosophes grecs se livrant à des expériences au bord de la mer. Chargé de l'amphithéâtre de chimie, le peintre Besnard a, pour la première fois, employé des couleurs spéciales, indestructibles. Il a choisi, pour sujet de sa composition : *De la mort renaît la vie.* Au centre du tableau, qu'éclaire un soleil éblouissant, une femme mourante donne le sein à un enfant plein de vigueur. Autour d'eux s'étend un paysage, riant d'un côté, sombre de l'autre, pour indiquer le double courant des choses ici-bas; à droite, passe, en chantant, un couple de laboureurs faisant pendant à un groupe qui semble goûter les joies de l'existence, alors que, sur la gauche, un torrent dévastateur charrie des cadavres d'hommes et d'animaux... Perpétuel contraste des joies et des douleurs. Dans l'amphithéâtre de physiologie, on a placé le panneau de Lhermitte qui représente Claude Bernard entouré de ses élèves et faisant ses premières expériences. A la droite de Claude Bernard sont MM. d'Arsonval, Paul Bert, Dumontpallier, Gréhant, Malassez, ce dernier assis; en face du maître, écrivant, est M. Dastre. L'amphithéâtre du service de géologie est dévolu à Montenard; l'artiste a reproduit une vue du bord de la mer à Toulon.

Extérieurement, les nouvelles portes de la galerie de l'église ont reçu les panneaux, restaurés, qui décoraient les anciennes portes donnant sur la rue Victor-Cousin. L'antique cadran solaire à fond d'or, qui rayonnait sur la façade du bâtiment situé en face de l'église, sera réinstallé sur les constructions actuelles. La vieille église elle-même, séparée des nouveaux murs par un espace de quelques centimètres, demeurera comme un précieux joyau enchâssé dans un cadre moderne. Tous ces vénérables vestiges des splendeurs d'antan, témoins de générations disparues, formeront le lien qui reliera la vieille Sorbonne à la nouvelle : le passé et le présent marchant à la conquête de l'avenir.

VICTORIEN MAUBRY.

LE CAUCHEMAR DE L'ONCLE LAZARE

Suite. — Voyez page 38.

Lentement il continua sa promenade, regardant avec mélancolie, comme s'il allait être obligé de leur dire adieu, les vignes où il avait

tué tant de grives, les prés humides qu'affectionnaient les râles rouges et les bécassines, les terres fortes et les chaumes, remises des perdrix grises, les halliers et les fossés à genêts, gîtes favoris du lièvre, les clairières herbues, les ruisselets, les taillis de vernes, chers à la bécasse sédentaire. Sous la neige amoncelée çà et là, en vagues, par les coups de vent, il reconnaissait les endroits où il avait ramassé et palpé les belles pièces.

La rivière n'était prise que dans quelques petites anses « à dormants » ; partout ailleurs, entre ses bordures d'aulnes, de frênes, de trembles, d'oseraies, elle bouillonnait sur les cailloux, ou glissait rapidement dans un chenal de gravier. Le capitaine se disait qu'on allait bientôt voir arriver les colonnes d'oies sauvages. Les beaux coups de feu !... Puisque la chasse « au bord » était autorisée, il aurait dû apporter sa canardière.

Au détour du sentier, devant l'échancrure d'une haie, il s'arrêta brusquement et releva sa canne au port d'armes.

— Ah ! gronda-t-il, le brigand ! le brigand ! Je le tiens, cette fois, je le tiens !

* * *

Signalement du brigand :

Grand diable à forte charpente. Sur les os, pas autre chose que des muscles, des nerfs et une peau bistrée et velue. Longues jambes, un peu arquées, longs bras, longues mains, long col, menton long, pointant entre deux broussailles de barbe rousse, bouche large, mâchoires puissantes, nez crochu, oreilles de chat, petits yeux braisillants, front très bombé, crinière rude, touffue, grisonnante. Signe particulier : quatre marques de gros plomb, figurant un trèfle, sous l'oreille droite.

Costume : pantalon de velours côtelé, serré à la ceinture par une tresse de cuir ; gilet de tricot, casaque taillée dans une limousine hors d'usage, sabots bourrés de paille, casquette de peau de lapin.

Prénom, nom et surnom : Hyacinthe Brugnon-le-Loup.

Age : quarante-six ans.

Profession : braconnier amphibie.

Par cette froide mais claire après-midi de décembre, Hyacinthe, cachant sous sa casaque la crosse d'un fusil et tenant le canon collé sur sa cuisse, marchait à pas réguliers dans une *râse* de vigne. Les enjambées étaient larges, mais prudentes ; le braconnier évitait avec soin les trous de *provins* et les souches tortues ; en posant le pied, il tâchait de ne pas briser quelque échalas tombé, et même de ne pas faire *crier* la neige. Avançant le buste, allongeant le col, il suivait une trace fraîche.

Il franchit un fossé, descendit vers les tas de pierres et les buissons qui bordent les chaumes, puis remonta obliquement dans les vignes. Alors sa tête se releva, ses épaules eurent des tressaillements, sa marche se ralentit, son pas s'étouffa de plus en plus.

— Il voit, le bandit, il voit ! grommelait le capitaine... Le laisserai-je tirer ?... Ah !...

C'est fait !... Un coup, un seul, répercuté par les échos du mont d'Uzore.

Le braconnier prend sa course dans une râse. Deux ou trois fois il a regardé à droite et à gauche ; — rien de suspect, pas d'inquiétudes ! Cependant il a déposé son fusil contre un tas d'échalas. Précaution habituelle en cas de rencontre désagréable : on met les mains dans ses poches et l'on siffle un petit air.

Mais... où diable est donc ce lièvre qui, tout à l'heure, avait roulé comme une pelote ? Hyacinthe hésite, se penche, examine la foulée...

— Gredin ! gredin ! crie une voix terrible... Tu ne l'auras pas, celui-là,... et moi je me payerai enfin le plaisir de te conduire à la gendarmerie !

Le braconnier se retourne et fait piteuse mine. Impossible de fuir, inutile de nier ! Le capitaine a tout vu ; en passant devant le tas d'échalas, il s'est emparé du fusil.

Hyacinthe balbutie d'un ton pleurard :

— Oh ! mon c'mmandant, pour un *cheti* levraut qui m'a joué le tour,... vous ne voudriez pas ?...

— Je veux !... oui, je veux !... Arrive !

— Mais, mon c'mmandant, j'ai une pauvre femme qui est toujours malade des fièvres, et quatre petits qui ont toujours faim !...

— Quatre enfants ?... Quatre ? Tu mens,... tu mens !...

— D'mandez, pour voir, à mam'selle Bathilde, qui a été comme qui dirait leur providence !... Ah ! si elle était là, à cette heure, la demoiselle !

— Si elle était là,... si elle était là,... je lui dirais... Tiens, gredin, file, file, et plus vite que ça, ou j'appelle le garde champêtre, Justin, qui passe là-haut, sur l'ancienne route !...

— Le garde ?... J'le vois pas !...

— Viens donc, bandit !... Je vais te le montrer...

— On s'en va, on s'en va !... dit Brugnon, effrayé cette fois... Mais laissez-moi cacher mon fusil...

— Non ! je l'emporte... Tu viendras le chercher à la Tour, avec une bourrade sur chaque oreille. Mais va donc, va donc, coquin ! Voilà Justin qui regarde par-dessus le mur. Ôte tes sabots, et galope !

Pieds nus dans la neige, Hyacinthe partit. En quelques enjambées il avait gagné le chemin creux ; il allait disparaître entre les haies d'aubépins et les fourrés de clématites.

(*A suivre.*) SIXTE DELORME.

A TRAVERS LES PYRÉNÉES

LA VALLÉE DE CANFRANC

Au commencement du mois de mai de l'année dernière, nous partions un matin d'Urdos, dernier village de la frontière française sur la route d'Oloron à Jaca, avec la perspective de franchir à pied les trente kilomètres qui séparent Urdos de Canfranc, le premier bourg espagnol qu'on rencontre après avoir dépassé la frontière.

C'est une étape de quelques heures au cours de laquelle nous traversons de beaux paysages pyrénéens. Peu de constructions. Ici le poste de douaniers de Langlasé ; plus loin on arrive à une tour fortifiée, et au fort de Coll de Ladrones ou de San-Antonio, qui sont les deux ouvrages servant à barrer la route à une armée d'invasion qui voudrait s'avancer par la route du Somport.

La tour fortifiée, construite quelque temps après la guerre carliste en 1872-1876 par un colonel du génie dont nous regrettons d'avoir oublié le nom, se trouve sur le bord même de la route, c'est-à-dire sur le versant occidental de la vallée et la rive droite de l'Aragon. De forme elliptique, d'une hauteur d'environ dix ou douze mètres, séparée du sol par un fossé de douze pieds, elle a été élevée pour abriter une garnison de deux cent cinquante hommes ; mais, en cas de nécessité, elle en contiendrait facilement le double. Elle a quatre étages, le dernier recouvert d'un toit démontable.

Quant au fort de Coll de Ladrones, qui est à peine achevé, il a été construit, sur un plan nouveau et en utilisant judicieusement le sol rocheux sur lequel étaient assises les fortifications anciennes. Situé sur un éperon qui surplombe la vallée et domine les alentours à une portée considérable, il a été creusé tout entier dans le roc de façon que les parties les plus élevées des constructions intérieures affleurent au niveau du sol ; il est à peine visible, et le voyageur pacifique, qui côtoie tranquillement la route, au pied de cette excavation fortifiée, ne se doute pas qu'il y ait là un ouvrage capable d'arrêter une armée.

Nous passons sans nous arrêter sous le canon du fort : il est onze heures ; le soleil, presque au zénith, est déjà brûlant : nous avons hâte d'arriver à Canfranc, but de notre voyage. La route, très encaissée, laisse à peine apercevoir un coin du ciel bleu au-dessus de notre tête. A notre gauche, l'Aragon continue à former un fossé profond ; parfois il s'attarde dans une petite crique et se divise en plusieurs filets d'une eau limpide et peu profonde, mais presque partout il coule resserré entre deux parois de rochers à pic. Nous passons devant le pont de Sequeras que traversait l'ancienne route, nous franchissons le barranco ou gorge de Yp, nous laissons à notre droite la seconde tour fortifiée, exactement pareille à celle dont nous avons donné tout à l'heure la description, et enfin, vers midi et demi, nous entrons à Canfranc, après une étape de huit heures.

Canfranc, la capitale de la vallée qui porte son nom, est un bourg pittoresque, bâti sur la rive droite de l'Aragon, à droite et à gauche de la route, entre deux hautes montagnes. On y compte environ sept cents habitants, mais ce chiffre tend plutôt à diminuer qu'à grandir. Effectivement, la pauvreté des sites, les maigres

Tour fortifiée sur la route de Canfranc.

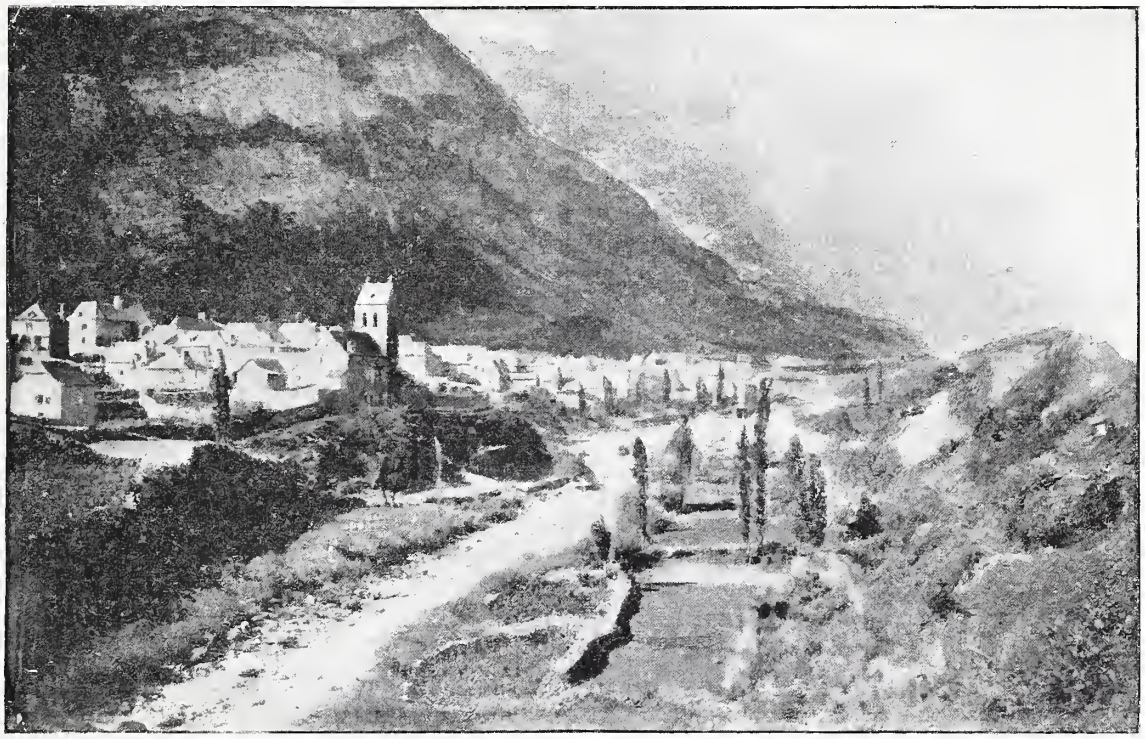
ressources qu'il présente pour l'alimentation, la diminution de la contrebande qui faisait autrefois sa prospérité, ont déterminé un mouvement d'émigration, qui d'ici à quelques années aura réduit à rien cette petite ville. C'est vers les républiques de l'Amérique du Sud, notamment vers la République Argentine, que se porte le mouvement d'expansion coloniale ; il n'existe pour ainsi dire pas de famille à Canfranc qui n'ait à la Plata un parent plus ou moins éloigné, et bien que tous n'arrivent point à faire là-bas fortune, ils y trouvent une existence moins précaire que dans leur montagne. Nous ne croyons pas que le gouvernement espagnol ait rien fait pour arrêter cet exode, qui lui enlève chaque année un nombre relativement considérable de ses meilleurs enfants ; il y a cependant là un fait digne d'attirer l'attention des économistes et des politiques.

Quoi qu'il en soit, et se plaçant uniquement au point de vue de l'élément pittoresque, Canfranc est, au milieu d'un site âpre et sauvage,

une véritable oasis. Egrenées en longueur sur l'unique route qui court parallèlement à la vallée, ses maisons blanches et propres, baignées par le cours torrentueux de l'Aragon, ont un aspect qui réjouit l'œil ; on y cantonnerait facilement un bataillon de mille hommes.

A droite en entrant (1), on trouve les débris d'un vieux château dont il ne reste plus guère que les soubassements et une vieille tour en ruines. Cependant, dans les restes de murailles qui dominent le village, on aperçoit encore des créneaux et une espèce d'embrasure. Les uns font remonter cette construction au temps des Maures, les autres lui attribuent une date de beaucoup postérieure : cette dernière version nous a paru la meilleure. Au-dessus du château même s'élève la tour carrée qui a dû jadis servir de donjon. On y pénètre par une baie voûtée en plein cintre qui a environ quatre mètres de la base à la clef de voûte. Dans le mur qui regarde la France, une fenêtre carrée à la base, et qui devait être voûtée au sommet, donne des vues en amont de la vallée. L'épaisseur du mur est de 1m,70, environ.

Les maisons principales de Canfrane sont, après le château, et à gauche, l'habitation de l'alcade, qui fait le coin de la place de l'église, l'église (sur la place centrale), vieille construction romaine où l'on trouve quelques chapiteaux curieux et des ferrures pittoresques ; les postes et télégraphes qui occupent le coin de la place diagonalement opposé à la maison de l'alcade ;



Canfranc et sa vallée.

la *casa-cuartel de la guardia civil* (caserne de la gendarmerie), la douane, le bureau de tabac ; ces trois maisons sont à droite.

Deux vieux ponts d'une seule arche, l'un en amont, l'autre en aval, permettent aux habitants de Canfranc de passer sur la rive gauche de l'Aragon en tout temps, c'est-à-dire même aux époques où la fonte des neiges a grossi le cours d'eau et changé en rivière véritable ce torrent, qu'on peut, plusieurs mois à l'année, franchir presque à pied sec. Sur la rive gauche, point d'autres chemins que des sentiers à mulets ou des raidillons à pic s'accrochant comme de gigantesques lierres aux flancs abrupts des montagnes. En voyant ces lignes blanchâtres, larges comme la main, qui grimpent à quatre-vingt-dix degrés de la base au sommet des pics, surplombés en maints endroits par des roches gigantesques, il ne vient point à l'idée qu'un homme ait jamais pu concevoir l'audace de s'aventurer par là.

C'était cependant par ces chemins où ne se hasarderait pas une chèvre qu'autrefois les contrebandiers s'aventuraient à passer en fraude leurs marchandises, portant sur leurs épaules des charges qui allaient jusqu'à soixante et quatre-vingts livres.

Cette contrebande, qui rapportait jadis à leurs auteurs de gros bénéfices, est aujourd'hui à peu près nulle, grâce à l'abaissement des tarifs douaniers et des droits de prohibition sur la plupart des marchandises. Sauf les allumettes, dont le trafic clandestin est encore assez considérable ; il ne se fait plus guère de contrebande à Canfranc : l'herbe repousse peu à peu

(1) Toute cette description, et notamment les expressions à droite et à gauche, doivent être entendues d'un voyageur venant de France, « à droite » veut donc dire à l'ouest, « à gauche » à l'est.

sur les sentiers jadis fréquentés, et dans quelques années le dernier de ces aventureux *contrabandistas* ne sera plus, même dans les Pyrénées, qu'un fabuleux souvenir.

Canfranc est, nous l'avons dit, un bourg propre et pittoresque, mais misérable et sans ressources au point de vue de l'alimentation. Aucun commerce, nulle industrie. A part quelques moutons, sauf un petit nombre de chèvres qui tondent une herbe rare sur le versant dénudé des montagnes, on n'y rencontre aucun bétail : la race bovine y fait entièrement défaut, on n'y voit pas un champ de blé, pas un champ de pommes de terre. Une armée, une simple brigade engagée dans cette longue gorge de trente kilomètres, courrait le risque d'y mourir de faim, si elle ne traînait avec elle toutes ses subsistances, le pain compris. Elle trouverait peut-être à s'y loger, mais à manger point.

Les habitants eux-mêmes tirent à peu près tous leurs aliments de Jaca, à l'autre extrémité de la vallée, située dans un pays relativement riche et fertile. A Canfranc même, pendant l'hiver surtout, c'est-à-dire quand les communications sont difficiles, lorsque les routes sont mauvaises, on doit s'approvisionner comme un navire qui part pour une longue traversée.

Là, pourtant, nous avons vécu quinze jours, sobrement, sans doute, mais sans privation, uniquement d'œufs, de jambon fumé, et, de temps en temps, — les dimanches et fêtes, — de volaille ou de viande de mouton, passant notre temps à visiter en détail ce pays curieux, aussi bien au point de vue géologique que sociologique et ethnographique. Sans autre appui que notre bâton ferré, nous partions, seuls et bon matin, par ces sentiers sur lesquels notre pied finissait par ne plus glisser, escaladant tantôt la Canal Roya, tantôt le Chinifrés, les pics de Raca ou de l'Aguila, respirant cet air vivifiant des montagnes qui dilate les poumons et retrempe l'intelligence elle-même.

Parfois nous suivions la route de Jaca jusqu'au défilé de Villanua, étranglement ou cinquante hommes pourraient arrêter une armée ; un autre jour, nous allions suivre les nivellements exécutés pour la voie ferrée en construction, et nous en profitions pour faire, à côté des ouvriers, quelques recherches géologiques ou minéralogiques. Sous ce dernier point de vue, nous avons acquis la conviction que cette vallée de Canfranc est une des plus favorisées et des plus riches des Pyrénées. Dans un petit nombre d'années, quand le chemin de fer en construction sera achevé et que l'industrie humaine, qui avait trouvé là la nature rébarbative pour la soumettre à ses efforts, aura la facilité de sonder ses entrailles, de fouiller ces calcaires, nul doute qu'elle n'en arrache les nombreux trésors dont nous avons contrôlé l'existence.

De ce jour là, la vallée de Canfranc deviendra un des centres les plus prospères de l'Espagne. Pour le moment, elle se contente d'en être un des plus pittoresques. Comme nous le disions plus haut, il faut se hâter de la parcourir pour y trouver encore la nature dans ce chaos sauvage et grandiose qui a su se défendre jusqu'ici de l'attouchement de l'homme, mais qui est à la veille de devenir un centre d'usines et de hauts-fourneaux.

COMMANDANT D'ÉQUILLY.

LE MARÉCHAL CANROBERT

Le maréchal Canrobert, le dernier survivant des maréchaux de France et le doyen des maréchaux des armées d'Europe, est mort le 28 janvier 1895, laissant à la France un long passé de gloire et de dévouement. Il était né à Saint-Céré, dans le département du Lot, à quelques lieues du village qui donna le jour à Murat.

Entré à Saint-Cyr en 1826, il en sortit dans l'un des premiers rangs, après deux années d'études laborieuses, le 1er octobre 1828, comme sous-lieutenant au 47e de ligne. Promu lieutenant en 1832, il s'embarque pour l'Afrique en 1835 et prend part à l'expédition de Mascara, dans laquelle il commence à se faire remarquer ; la prise de Tlemcen, l'expédition du Cheliff, celle d'Aarchgour, de la Mina, les combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna, de la Sikka révélèrent ses brillantes qualités militaires et lui valurent, le 26 avril 1837, le grade de capitaine. Le 13 octobre de la même année, il est au siège de Constantine ; il fait partie des colonnes d'assaut et reçoit sa première blessure sur la brèche, à côté du colonel Combes, vieux soldat, qui tombait mortellement frappé. Nommé quelques jours après (11 novembre) chevalier de la Légion d'honneur, il rentre en France en 1839 et s'acquitte avec un plein succès de la mission qui lui fut confiée d'organiser, avec les bandes de l'armée carliste, refoulées sur le sol français, un bataillon pour la légion étrangère destiné à l'armée d'Afrique. Mais comme il lui fallait la vie des camps, ce bouillant officier, qui sentait en lui le feu sacré de l'homme de guerre retourna, en 1841, sur le sol africain comme adjudant-major du 6e bataillon de chasseurs d'Orléans que l'on venait de former. Là, en effet, il trouva son véritable élément dans ces luttes incessantes qui ne se terminaient sur un point que pour recommencer sur un autre ; après les combats du col de Mouzaïa et du Gontas, il fut promu, en 1842, chef de bataillon du 5e chasseurs et officier de la Légion d'honneur en 1843. Tenant continuellement la campagne, prenant part à toutes les expéditions, courant de combats en combats ; partout où son bataillon se trouvait, Can-

robert se faisait sans cesse remarquer par une heureuse intrépidité, laissant sur son passage les traces d'une rapide et décisive énergie. Le succès l'accompagnait, car il ne doutait jamais de lui et encore moins de ses soldats ; il refoula de repaires en repaires, de montagnes en montagnes, de ravins en ravins, les bandes de Bou-Maza ; c'est là qu'il obtint son grade de lieutenant-colonel (1845). Il combattit vigoureusement les Kabyles qui le tenaient étroitement bloqué dans la ville de Tenez ; huit mois de luttes successives, opiniâtres et sanglantes, amenèrent cependant la pacification du pays, et Canrobert gagna, en 1847, son grade de colonel, sur le terrain même de ses conquêtes. Après avoir commandé le 2e régiment de la légion étrangère en 1848, il fut mis à la tête du régiment de zouaves. C'était une gloire et un honneur que de commander cette troupe d'élite, ces hommes infatigables au combat, ardents aux aventures ; il les conduisit contre les Kabyles et les tribus du Jurjura, et les zouaves acclamaient leur colonel qui combattait toujours le premier à leur tête. L'année 1849 fut une belle page pour le colonel Canrobert : le choléra sévissait sur la garnison d'Aumale, le siège de Zaatcha se préparait : il part quand même avec ses zouaves que l'épidémie décimait, et pendant les épreuves d'une longue et pénible marche, il les encourage, il les soutient. Il rend aux malades l'énergie qui les abandonne, et communique à tous ce courage si difficile contre un fléau qui frappe et que l'on ne voit pas. Enfin il arrive à Zaatcha le 8 novembre, le 26 on donne l'assaut. Le colonel Canrobert, désigné pour commander une des colonnes d'attaque, dit à ses soldats : « Zouaves, si aujourd'hui on sonne la retraite, ce ne sera pas pour vous. » Canrobert eut le bonheur d'arriver sain et sauf sur la brèche, mais laissant derrière lui officiers et soldats morts et blessés. Cette action d'éclat lui valut la croix de commandeur, le 10 décembre 1849, et ses deux étoiles de général de brigade, le 13 janvier suivant. Revenu en France, il commanda une brigade d'infanterie à Paris, fut attaché en qualité d'aide de camp au prince Louis-Napoléon, président de la République, et nommé général de division le 14 janvier 1853.

Lorsque la France se décida, en 1854, à envoyer une armée en Crimée, le général Canrobert recevait le commandement de la 1re division de l'armée d'Orient, laquelle fut horriblement décimée par le choléra dans la Dobrustcha. La conduite généreuse du héros de Zaatcha excita dans cette circonstance l'admiration de toute l'armée, et, dès lors, les troupes le saluèrent du glorieux surnom de *Père du soldat*.

Il prit une part brillante à la bataille de l'Alma, où il fut blessé d'un éclat d'obus. Deux jours après, il était appelé à remplacer le maréchal Saint-Arnaud qui se mourait.

Le nouveau général en chef marcha aussitôt sur Sébastopol. Mais, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit, en plein hiver, de gigantesques travaux d'investissement ; il se multipliait, veillait à tout avec cette rude activité qui était dans sa nature. Officiers et soldats, pleins de confiance dans leur général, supportèrent sans se plaindre les plus rudes fatigues, les plus cruelles privations. Pendant le cours du siège, on le voyait dans les tranchées, au milieu des neiges, venant encourager nos vaillants soldats, et les remercier au nom de la France de tant de courage et d'une si noble abnégation.

Aussi, au milieu des souffrances et des maladies, le moral de l'armée n'eut pas un seul jour de défaillance, et elle donna à Canrobert la gloire des deux journées de Balaklava et d'Inkermann.

En désaccord avec le général en chef anglais au sujet des opérations militaires, il remit, le 16 mars 1855, son commandement en chef au général Pélissier, et revint se placer à la tête de sa division ; mais, peu de temps après, il fut rappelé en France, et, le 18 mars 1856, il était élevé à la dignité de maréchal de France, après avoir été fait grand-officier le 21 octobre 1854, grand-croix le 20 mars 1855, et décoré de la médaille militaire.

S'il n'a pas eu l'honneur d'attacher son nom à la prise de Sébastopol, il eut, du moins, celui d'avoir amené le triomphe des armées alliées.

Il exerçait le grand commandement de Nancy lorsque survint, en 1859, la guerre d'Italie. Appelé à la tête du 3e corps, il entra, le 29 avril, sur le territoire piémontais par le mont Cenis et le 1er juin, il occupait, avec l'armée sarde, la position de Palestro, qui servait à masquer le mouvement stratégique par lequel l'armée se portait de la droite à gauche du Tessin. Le maréchal contribua puissamment à la victoire de Magenta en s'opposant avec les troupes du 3e corps, qui avaient pu franchir le Tessin, à l'attaque formidable que prononçait le général en chef autrichien, sur le flanc de l'armée française, entre le grand Naviglio et le Tessin. Les efforts, sept fois renouvelés, des Autrichiens, sur le village de Ponte-Vecchio di Magenta vinrent échouer contre l'inébranlable intrépidité de ses soldats, et le maréchal dut, maintes fois, payer de sa personne, et ses troupes suivirent vaillamment son exemple.

A Solférino, le maréchal, dont le corps était encore, au commencement de l'action, sur la rive droite de la Chiusa, loin du champ de bataille (à plus de trois lieues), avait reçu l'ordre, et la double mission de protéger les derrières de

l'armée contre un mouvement tournant de vingt-cinq à trente mille hommes, sortis, dès la veille, de Mantoue, avec le prince de Lichstentein, et d'appuyer le 4e corps, engagé en avant de Medole, contre des forces supérieures. Le maréchal accomplit avec dévouement sa double mission et prit, avec la moitié de son infanterie, une part glorieuse au succès définitif.

Le maréchal commanda ensuite à Lyon, où il remplaça le maréchal de Castellane, puis à Paris, où il succéda au maréchal de Mac-Mahon.

La guerre de 1870 trouva le maréchal à la tête du 6e corps de l'armée du Rhin. Placé au poste d'honneur, au plus périlleux, il apparaît à Saint-Privat comme le vivant bastion contre

Le maréchal Canrobert.

lequel va venir se ruer et se briser peut-être le flot de l'attaque décisive....

A Saint-Privat, en effet, le plus fort de la bataille portait sur le maréchal Canrobert, qui recevait l'attaque tout entière du corps saxon et de la Garde, appuyés par une formidable artillerie de deux cent quarante pièces. Le maréchal avait avec lui ses trois divisions, diminuées de ce qu'elles avaient perdu l'avant-veille, et soixante-six canons contre les deux cent quarante pièces que l'ennemi lui opposait. Il avait tout à la fois à faire face aux assauts de front et à un mouvement du corps saxon, qui tendait à le déborder par Auboué et Roncourt. Pendant ces terribles heures, l'intrépide Canrobert se battait avec la plus entraînante vigueur, se tenant au milieu du feu, encourageant ses soldats avec une familiarité héroïque. Bientôt, le commandant de la Garde prussienne, croyant sans doute le moment décisif venu, lançait de front trois de ses brigades sur Saint-Privat. Cette troupe solide et énergique, après s'être d'abord intrépidement, avancée, ne tardait pas à être arrêtée par le feu de Canrobert, qui la faisait reculer en lui infligeant des pertes énormes. Mais, malgré cela, le corps saxon atteignait déjà Roncourt, où nos troupes ne pouvaient plus se maintenir, de sorte que le malheureux 6e corps se trouvait menacé de toutes parts. Saint-Privat était le point de mire de toutes les batteries qui convergeaient de la gauche, du front et de la droite; Canrobert ne recevait aucun secours, la lutte devenait impossible, et lui, le soldat qui jamais n'avait battu en retraite, dut se retirer!

Mais auparavant il marque à jamais de son empreinte sanglante et glorieuse le sol que la patrie va perdre. Cette bataille de 100,000 Français contre 220,000 Allemands coûtait aux vainqueurs près de 20,000 hommes; la Garde royale seule avait perdu plus de 8,000 hommes (1).

Après le grand désastre de Metz, le rôle militaire du maréchal fut entièrement fini; avec ses soldats, ses chers compagnons de luttes si glorieuses, si pleines de dévouement pour la patrie, il dut subir les douloureuses épreuves de la captivité! A son retour en France, il présida quelques commissions militaires; puis il voulut encore se rendre utile en siégeant au Sénat pour y plaider les lois réorganisatrices de la nouvelle armée; mais son grand âge, les fatigues de ses blessures, l'obligèrent, en 1889, à décliner le renouvellement de son mandat, et, depuis lors, il s'était retiré complètement dans la vie privée.

Il s'est éteint entouré du respect de tous. C'était un vaillant et loyal serviteur, c'était la personnification la plus noble et la plus pure du soldat français. Aussi ses obsèques, célébrées avec grande solennité le 3 février 1895, ont-elles été pour un suprême hommage de récompense nationale rendu au vaillant maréchal qui va reposer désormais sous le dôme des Invalides, aux côtés d'illustres guerriers qui ont fait la France grande et glorieuse.

DÉSIRÉ LACROIX.

(1) Le lieu sur lequel Canrobert a repoussé si vigoureusement la Garde prussienne a mérité d'être appelé par le roi Guillaume le *Tombeau de la Garde*.

On assure que les pertes cruelles éprouvées par l'armée allemande dans cette terrible bataille, surtout celles de la Garde, déterminèrent plus tard le roi de Prusse à exiger après la paix, et lors de la délimitation des frontières, que les territoires de Gravelotte et de Saint-Privat, où étaient tombés ses soldats, fussent englobés dans son nouvel empire. La configuration du terrain ne légitimait en aucune façon la trace de la nouvelle frontière; observation en fut faite à l'empereur Guillaume, qui, tout en admettant la justesse de la réclamation, dit qu'une pensée religieuse l'engageait à persister dans son exigence, « il voulait, ajoutait-il, que ses soldats morts pour son service reposassent chez lui »! Le souverain ajoutait qu'en compensation de ce qu'il demandait, il prescrivait à ses diplomates d'être beaucoup moins exigeants sur la délimitation des frontières au sud des Vosges. M. Thiers a toujours pensé que si la France avait conservé Belfort, elle le devait à la conduite héroïque du maréchal Canrobert à Saint-Privat.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

FLEURS DE PRINTEMPS

Fleurs de printemps. — Statuette en bronze par M. Gustave Michel. — Gravé par Crosbie.

Elles auront rarement été plus désirées qu'en cette année de frimas tardifs, les fleurs de la saison nouvelle. Le cruel hiver! Il y a des glaçons et des neiges dans les champs et les halliers à l'époque où, d'habitude, le chevalier printemps y dépose, sous forme de corolles bleues ou blanches, ses premières cartes de visite. Anémones et violettes demeureront bien un mois encore enfermées dans leurs limbes, car ce n'est qu'à la marge des glaciers, dans les

altitudes alpestres, que de courageuses petites fleurs percent le linceul glacé qui les recouvre pour répondre à l'appel du dieu Soleil.

Mais voici un poète, un maître statuaire, qui nous arrache par une évocation puissante à la triste réalité. En une œuvre dont nous sommes heureux de placer l'image, sous les yeux de nos lecteurs, M. Gustave Michel symbolise la venue de Celle que tous nous attendons, de la fée qui ramènera le sourire sur les visages songeurs et sèmera de fleurs aimées les gazons renaissants.

Elle apparaît, chargée de son doux trésor, la belle avant-courrière. Elle s'avance, si légère et si radieuse, qu'on la croirait portée par les effluves des sèves et les rayons d'avril. *Incessu patuit dea*, auraient dit les anciens qui se plaisaient à diviniser leurs allégories. Le sculpteur a fait comme eux. Il a personnifié la grâce et la jeunesse dans une apparition de rêve. Mais cet idéal n'a rien de mièvre ni d'alangui ; le guide du statuaire symboliste reste la nature ; c'est elle la grande initiatrice.

Dans toutes ses œuvres, M. Gustave Michel serre de près, avec une maëstria véritable, cette nature qu'il traite cependant en idéaliste et qu'il anime toujours d'une haute pensée. Il est de cette forte école de sculpteurs qui entend réellement donner la vie à la matière et faire parler le bronze et le marbre. Tout enfant, il fut séduit par l'œuvre de Rude. Alors qu'il cherchait sa voie, en adolescent, incertain de l'avenir qu'il voulait tenter, et qu'attiré vers les choses d'art, il songeait vaguement à la sculpture et à la peinture, il s'arrêta, un jour, devant le *Chant du départ*. Ce jour-là son indécision disparut. Cette pierre vivante l'avait conquis.

Les inévitables influences de l'enseignement l'amènerent d'abord à demander ses sujets à la mythologie. Son début au Salon de 1875, — il avait vingt-quatre ans — fut une *Hébé* qui lui valut du coup une médaille. Une *Circé*, postérieure de quelques années, décore aujourd'hui le square des Batignolles. Une *Fortune enlevant son bandeau*, œuvre très remarquable, a été érigée sur une place de la ville de Bône, en Algérie.

Mais une note d'inspiration plus personnelle nous est donnée par l'artiste dans une série d'allégories modernes qui ont été jusqu'ici ses meilleurs succès. C'est la *Paix*, fière statue de pierre, que possède la ville de Roanne, et dont il existe une jolie réduction en biscuit de Sèvres. Ce sont les deux grandes figures allégoriques que l'on voit à l'entrée du palais des Beaux-Arts, au Champ de Mars. C'est l'*Aurore*, que nous a révélée le Salon de 1893. C'est le *Souviens-toi*, groupe patriotique où frémit l'âme de l'Alsace, qui fut inauguré aux dernières fêtes d'Orange. C'est la *Pensée*, une œuvre capitale, exposée au Salon de 1894, et achetée par la ville de Paris. Nous la reverrons sans doute en marbre au Salon de 1896.

En mai prochain, M. Gustave Michel enverra au Palais de l'Industrie une statuette très moderne, en pierre peinte, représentant une jeune femme méditant, un livre à la main. Il l'inscrira probablement au livret sous la légende : *Rêve d'automne*. Intimement lié naguère avec Carriès, le sculpteur dont les cires et les grès sont célèbres, M. Michel a gardé de cette association un goût prononcé pour les recherches de coloration et les essais de matières nouvelles. C'est ainsi qu'il a exposé d'adorables fantaisies dans la catégorie des objets d'art. En 1893, notamment, son *Sculpteur poursuivant sa chimère*, petit marteau de porte, en bronze, fut très remarqué.

Ces préoccupations, toutefois, n'ont été que secondaires ; elles ne l'ont pas conduit à négliger le grand art.

Dans cette nomenclature d'œuvres, d'ailleurs incomplète, car M. G. Michel est un de nos artistes les plus âpres au travail, nous n'avons pas mentionné un groupe très important, dont le *Magasin pittoresque* a publié, il y a quelques années, la gravure : l'*Aveugle et le Paralytique*. Acquis par la ville de Paris, ce groupe a été érigé dans le square de l'hôpital Tenon. Il date de 1883, année où il figura au Salon avec deux autres groupes semblables, exécutés par MM. Turcan et Carlier. Rencontre extraordinaire : trois sculpteurs de talent avaient chacun dans le plus grand secret, traité le même sujet. Cette coïncidence singulière, dont le mystère ne put être éclairci, causa une stupéfaction générale. Ajoutons que les trois concurrents remportèrent chacun une récompense.

Aujourd'hui, M. Gustave Michel a repris son œuvre d'il y a douze ans, qu'il a modifiée quelque peu et qu'il taille en pierre de Tercé, pour lui donner sa forme définitive. Cette belle statue sera exposée à nouveau au Salon de 1896.

Arrêtons ici cette notice sommaire. Elle suffit à montrer que, parmi les sculpteurs contemporains, ce statuaire, qui est jeune encore, occupe déjà une place des plus enviables. Il prend rang à côté des meilleurs de ces rudes artistes, dont l'inspiration sévère et le mâle talent ont mis hors de pair notre école de sculpture.

HENRI FLAMANS.

NOS AMIS...

... LES BÊTES !...

THÉMISTOCLE — AUGUSTE — JACO

Nous marchions sur nos douze ans, mon frère et moi, lorsqu'un ami de notre famille, arrivant en droite ligne du Gabon, nous fit présent de

deux perroquets gris à queue rouge. Habitués que nous étions à vivre avec moineaux et chardonnerets pour lesquels mon frère avait une prédilection particulière, initiés déjà aux mœurs des Psittacins par la possesion d'un perroquet vert, nous accueillîmes avec une joie inexprimable ces deux nouveaux oiseaux.

Le jour de leur arrivée, le grec, le latin furent abandonnés. Il s'agissait bien d'expliquer la Cyropédie ou Quinte-Curce! Il nous tardait de sauter des bancs de l'écolier dans la chaire de professeur.

On nous avait déjà parlé de la sagacité des perroquets gris, sagacité que nous avions pu nous-mêmes constater dans nos fréquentes stations devant les marchands d'oiseaux du quai; notre vif désir était d'en faire de bons élèves, meilleurs que nous n'étions, hélas!

Il y avait bien à redouter les coups de bec, car cette espèce a la réplique vive, parfois acérée! Ni l'enfance ni la jeunesse ne manquent d'audace.

Maintenant que les années ont passé, que l'expérience est venue, je crois que l'audace qui réussit si bien auprès des hommes est un mode pratique excellent pour venir à bout des animaux.

Oser, ne point craindre, leur faire sentir en toute occasion notre supériorité dans l'ordre de la création en y joignant une douceur qui implique la sécurité de la force dominatrice, voilà le moyen à employer pour tous, en se pénétrant bien de cette vérité, à savoir que, en domesticité, les animaux se font presque une idée de la justice. L'injustice les révolte à ce point que c'est à elle que l'on doit beaucoup de vengeances et de représailles terribles de leur part.

Sans songer aux morsures — avec le bec des perroquets ou des aras, on aurait tort de plaisanter — nous plongeâmes délibérément la main dans la cage rustique que leur avaient fabriquée les matelots. Cette cage ou boîte était des plus primitives comme conception; en résumé, elle était très pratique: caisse en cœur de chêne à claire-voie dont le devant était fermé par des plats de cercle de barrique. C'était ce qu'il fallait pour des becs qui déchiquetent, comme le ferait une gouge, les bois ordinaires; de plus, elle maintenait les oiseaux à l'abri des courants d'air.

La résolution avec laquelle nous les invitâmes à se percher sur nos mains les tint en respect, et ils n'essayèrent même pas de résister.

Il est à propos de dire, pour ceux qui hésitent à prendre sur le doigt un perroquet, qu'il suffit, pour en avoir raison, de présenter la main non à distance, mais en touchant les pattes et le ventre. Ils obéissent alors sur-le-champ; mais si la main hésite ou se retire, vous les incitez à mordre.

Je reviens à nos deux Gabonais.

Dans les commencements, l'éducation ne fut point des plus faciles. Le perroquet à queue rouge est celui dont le vocabulaire est le plus étendu, celui qui prononce le plus distinctement, dont la voix imite le mieux la voix humaine. Il est beaucoup plus rebelle à la familiarité que le perroquet des rives du fleuve des Amazones et de l'île de Saint-Thomas.

Nous eûmes donc à essuyer des rebuffades qui se traduisirent par des morsures parfois cruelles. Mais notre persistance fut couronnée de succès. Après six semaines, nos hôtes étaient disciplinés; à chaque récréation nous nous occupions d'eux, ils étaient devenus le jouet indispensable. Cette familiarité de tous les jours nous les conquit complètement. Assistant en personnages muets à nos répétitions de grec et de latin, ils répétaient de temps à autre des mots empruntés au langage d'Athènes ou de la vieille Rome, nous étonnant souvent par des lambeaux de phrases inattendus; mais ce n'était point de ce côté que nous poussions leur éducation : nous en voulions faire des familiers, des compagnons de nos jeux. C'était là notre but et nous y réussîmes. Nous avions négligé le côté imitateur ne cherchant qu'à les soumettre à nos volontés. Dans cette passivité quelle intelligence nous avons rencontrée! Suivant notre habitude de chercher des noms pour nos bêtes parmi les Romains et les Grecs, nous avions appelé l'un Thémistocle, l'autre Auguste. Ils répondaient à ces vocables illustres mais surannés et les répétaient eux-mêmes avec une perfection rare. Ils accentuaient notamment le nom du général athénien, ponctuant chaque syllable d'une façon tout à fait réjouissante.

A l'occasion de la foire Saint-Michel, on avait donné à mon frère une petite voiture de charretier dont le cheval en bois se dételait à volonté et dont les mêmes caisses en bois blanc étaient retenues par une petite chaîne. Ce jouet bien conditionné et bien vu, puisqu'il éveillait l'intelligence de l'enfant sur la manière d'atteler un cheval, de charger et de décharger la voiture, avait été jusqu'alors une source de nos plaisirs enfantins les plus vifs.

Il nous vint un jour l'idée de transporter sur ce camion des êtres vivants au lieu de caisses. Thémistocle et Auguste étaient tout indiqués. Nous les mîmes l'un après l'autre sur la voiture et nous leur fîmes parcourir, au pas d'abord, puis en courant, les allées du jardin. Les perroquets se tenaient de leur mieux sur ce véhicule inaccoutumé, agitant leurs ailes pour ne point tomber lorsqu'on allait trop vite, reprenant leur calme lorsque l'allure se modérait.

(*A suivre.*)

CHARLES DIGUET.

DANS LA RUSSIE ANTIQUE

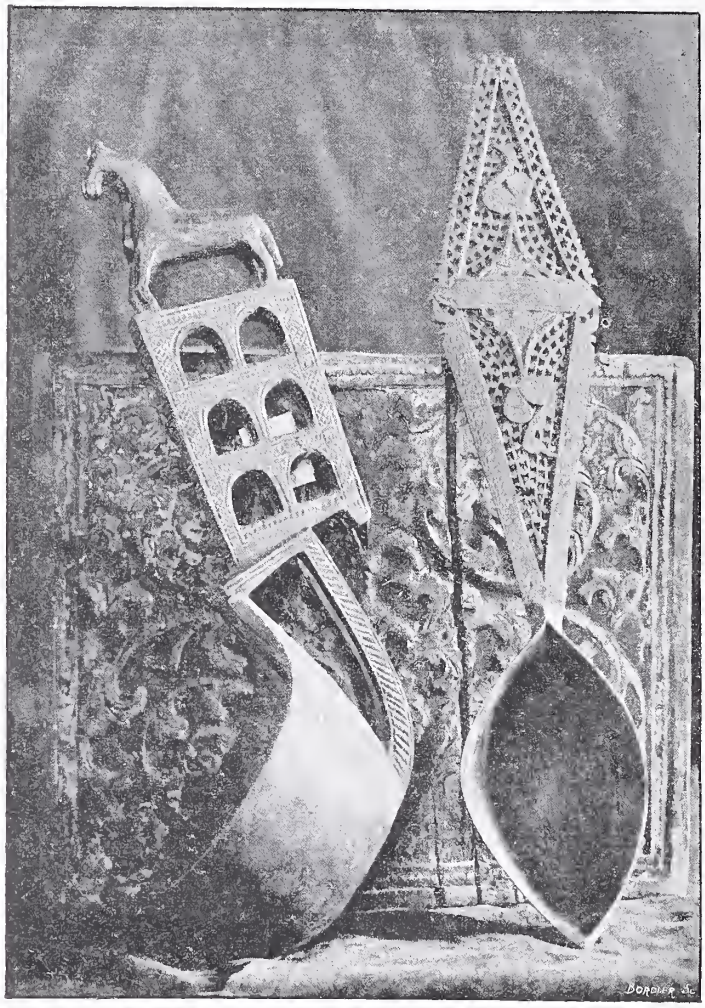
Au premier rang des villes anciennes qui émergèrent des immenses solitudes de la Russie et devinrent le berceau de la civilisation russe, on doit nommer la vieille cité de *Rostoff*.

Située à cent cinquante verstes au nord de Moscou, elle fait partie, aujourd'hui, du gouvernement de *Yaroslavl*, où elle fut fondée il y a environ mille ans par des tribus finnoises presque sauvages. Elle eut ses heures de grandeur et passa une des premières par les bouleversements de l'histoire.

Maintenant elle est tombée dans l'oubli, et le regard s'attriste devant les hautes et magnifiques murailles de son *Kremlin*, où le temps a jeté sa trace grise et délabrée.

Ces murs, qui virent bien des gloires et abritèrent bien des célébrités, renferment encore de vraies richesses dues au dévouement d'infatigables archéologues.

On est arrivé à réunir dans une sorte de musée toutes les curiosités historiques et populaires des provinces voisines si fertiles en souvenirs anciens et ces antiquités font revivre l'histoire russe. A côté d'objets précieux, de riches manuscrits, de tableaux célèbres, se montrent aussi les objets de la vie courante, les hautes armoires toutes ciselées qui ornèrent les demeures des boyards d'autrefois, les vases aux formes bizarres, les ornements rustiques de ces populations primitives dont l'histoire est si curieuse. Le dessin ci-contre représente deux cuillères à bière, ou à *kwas*, du XVIe siècle, telles qu'on en fabriquait jadis.



MUSÉE DE ROSTOFF. — Cuillères à bière du XVIe siècle.

Celles-ci me furent offertes en souvenir de mon passage, par M. Tissoff, le savant organisateur des fouilles du Kremlin.

Elles sont en bois et remarquables par leur forme bizarre autant que par les arcades ouvragées de la poignée, dont le style suffirait à lui seul pour indiquer le cachet oriental retrouvé même dans les villages perdus.

Leur contenance est d'un quart de litre permettant d'être à la fois récipient et verre à boire.

Ce modèle semble avoir été très fréquent dans ces contrées et est un curieux spécimen des ustensiles de l'époque dont beaucoup ont le même style.

Vte J. DE CUVERVILLE.

LA RÉCEPTION DE M. ALBERT SOREL A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La dernière réception de l'Académie française a été la fête de l'histoire. On a entendu deux historiens, de talent et de tempérament bien dissemblables, s'accorder cependant pour louer, avec toute l'autorité nécessaire, un philosophe historien. Il s'agissait de Taine, que l'Académie a perdu l'an dernier, et dont M. Albert Sorel venait prononcer l'éloge, suivant l'usage, en prenant séance.

Taine n'a plus, pour nous, le prestige mystérieux d'un novateur, qui cause une frayeur sacrée à la moitié de ses contemporains, et qui remplit les autres d'un enthousiasme un peu sacrilège. Les audaces de Taine sont aujourd'hui, pour la plupart, des vérités acceptées ou des propositions écartées. On ne se bat plus autour, dans le monde de la philosophie et de la pensée. Du reste, dans la seconde partie de sa vie, Taine a paru regretter et vouloir atténuer quelques hardiesses théoriques, dont il avait été fait grand bruit autrefois. Le temps est loin où Mgr Dupanloup cessait d'aller aux séances de l'Académie française parce que cette compagnie avait osé admettre des hérétiques comme Littré, Renan et Taine. De tous trois, Renan, qui paraissait être le plus inoffensif et le plus doux, est resté cependant le plus irrémédiablement brouillé avec l'Église,

Un prêtre s'est trouvé au chevet de mort de Littré ; et Taine a quitté le monde, réconcilié, sinon avec le catholicisme, du moins avec le christianisme, puisqu'il goûtait particulièrement, dit-on, sur ses vieux jours, les principes de la religion protestante.

M. le duc de Broglie.

Mais Taine n'est pas tout entier dans la partie de son œuvre, qui touche aux questions les plus délicates de la religion et de la morale. Il y a dans ses livres une philosophie de l'humanité, de l'histoire et de l'art, qui n'intéresse qu'indirectement les matières de conscience. Élève de l'École normale supérieure, il était entré dans la vie avec une forte discipline intellectuelle, une admirable faculté de travail et la soif de tout connaître. Il a, en effet, tout étudié, tout appris : l'histoire, les littératures, l'esthétique et les sciences. Il a écrit des récits de voyages qui sont des merveilles de style descriptif, et il a su démontrer avec précision et minutie les ressorts de nos facultés. Il a écrit sur la *Littérature anglaise* des chapitres définitifs, et il a parlé de Tite-Live ou de La Fontaine avec la même compétence qu'il parlait de Shakespeare. Il a même appliqué à des objets beaucoup plus modernes sa souplesse d'observation, puisque ce penseur sérieux et appliqué fut un moment l'humoriste « Graindorge » de la *Vie parisienne*.

Les deux œuvres maîtresses de Taine sont : le *Traité de l'intelligence*, et les *Origines de la France contemporaine*. C'est dans le *Traité de l'intelligence* que se trouve exposée toute sa méthode psychologique, et c'est là aussi qu'il développe sa fameuse théorie des « milieux ». Suivant cette théorie, les œuvres et les hommes ne doivent pas être expliqués par une valeur absolue, intrinsèque, ou en vertu d'un principe intérieur. Les hommes et les œuvres ont leur explication dans le « milieu » où ils se produisent, et qui ont sur leur développement une réaction dominante. Les influences du climat, du moment et des circonstances, sont tout ou presque tout dans les choses que l'histoire enregistre... Dans les *Origines de la France contemporaine*, Taine a étudié le mouvement de 1789 et la période révolutionnaire. Il a flétri avec passion les excès de 1793 ; et ces excès l'ont obsédé et hypnotisé au point qu'il semble que toute la Révolution ait tenu dans les séances où le Comité de Salut public délibérait sur la politique intérieure, et où le tribunal révolutionnaire dressait les listes des condamnés à mort. Taine avait été, paraît-il, très bouleversé et très ému par les événements de 1870 et par la Commune. Quelque chose se déchira alors en lui-même, et le plan de ses ouvrages historiques fut conçu sous une impression d'horreur pour le désordre des convulsions civiles, qui noient dans le sang et déshonorent parfois les idées les plus généreuses et les plus justes. Là est l'explication de certaines conclusions étroites des *Origines de la France contemporaine*. Elles prouvent, dans tous les cas, que Taine n'était pas une insensible machine à penser, et que lui aussi était soumis à la réaction et à l'influence du « milieu » et du « moment ».

M. Albert Sorel n'a de commun avec son illustre prédécesseur que le sujet historique qu'ils ont tous deux traités : la Révolution française. Pour M. Albert Sorel, qui naquit en 1842, les événements de 1870 ont été, non pas une raison de désespérance ou une cause de pessimisme, mais, au contraire, une leçon de patriotisme, de raison et de saine philosophie. Ils ont rectifié la vision des gens de la génération de M. Albert Sorel, ils ne l'ont pas brouillée ni troublée ; au contraire.

M. Albert Sorel avait débuté par la carrière diplomatique en 1866. Il devint secrétaire d'ambassade. Il avait, dès lors, le goût d'écrire et il composait des romans lorsque

M. Albert Sorel.

la guerre survint. M. Sorel s'aperçut alors que les combinaisons du meilleur des romanciers n'égalent pas en imprévu, en intérêt tragique, en observations amusantes les successions simples ou compliquées des faits de l'histoire. Il se fit donc historien. Il publia une *Histoire*

diplomatique sur la guerre franco-allemande, et, vers la même époque, il prenait possession de la chaire d'histoire diplomatique à l'École des sciences politiques qui venait de se fonder. Peu de temps après, il était nommé secrétaire général de la présidence du Sénat.

Ni le professorat, ni les fonctions officielles n'ont empêché M. Albert Sorel de poursuivre ses travaux historiques. Il a publié un livre sur la *Question d'Orient au dix-huitième siècle*, des *Essais d'histoire et de critique*, une étude sur *Montesquieu*, une autre sur *Madame de Staël ;* mais son principal ouvrage est l'*Europe et la Révolution française*, long travail en quatre volumes que l'Académie française a couronné deux fois du grand prix Gobert destiné à récompenser le meilleur ouvrage historique. L'idée directrice de M. Albert Sorel, dans la conception de ce livre capital, fut de démontrer que la Révolution française ne fut pas un événement miraculeux, un « monstre » inexplicable, une crise interrompant ou supprimant les lois de l'histoire. La Révolution française, en dehors des événements extérieurs ou purement accidentels qui l'ont hâtée ou accélérée, était dans la logique de l'évolution nationale française. La preuve, c'est qu'elle a continué presque sans s'en apercevoir, la politique extérieure de Richelieu et de Louis XIV. Danton et le Comité du Salut public ont agi, en face de l'Europe, comme aurait agi le grand ministre de Louis XIII ou comme aurait agi le Grand Roi. L'histoire s'est déroulée logiquement (avec la logique précaire des choses humaines et non, certes, avec la logique de l'absolu). Des circonstances nouvelles ont mis aux prises les mêmes intérêts et presque les mêmes passions.

M. Albert Sorel faisait partie de l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis 1889, lorsque l'Académie française l'a appelé à elle.

Avec M. le duc de Broglie, l'histoire n'abordait pas encore les sujets brûlants et troublants qui sont empruntés aux choses de la fin du dernier siècle. Mais si M. de Broglie n'a pas eu à effleurer les préoccupations contemporaines dans ses livres d'histoire, sa vie est tellement mêlée à la politique militante, qu'il n'aurait pas besoin de parler sur la Révolution française pour que nous devinions ses préventions et son jugement. M. le duc de Broglie, de par son nom et ses alliances, devait s'occuper des affaires publiques; mais, né en 1821, il arrivait à l'âge d'homme en un temps où il était condamné à l'inaction, à moins d'abjurer ses opinions et les opinions de son père. Il attendit; il attendit en travaillant. Il publiait dans les revues des articles où ses opinions, d'un libéralisme modéré et constitutionnel, s'affirmaient déjà. Ses travaux et ses relations lui ouvrirent de bonne heure les portes de l'Académie française, où il remplaça Lacordaire en 1862.

La politique le faisait toujours attendre. Une candidature au Corps législatif, en 1869, ne fut pas heureuse; mais 1870 vint, et, après la chute de l'Empire, tous les honneurs officiels s'offrirent à M. le duc de Broglie. Il n'eut qu'à choisir : député, ambassadeur à Londres, chef de parti ; il prit une part active aux événements, de 1872 à 1877. C'est sur une interpellation de M. le duc de Broglie que Thiers fut renversé le 24 mai. Au lendemain de cette crise, M. de Broglie se trouva président du Conseil ; il se retrouva au pouvoir au lendemain du 16 mai 1877. Dans ces deux circonstances, malgré tous les efforts de M. le duc de Broglie, les entreprises de restauration monarchique échouèrent. La fortune politique de M. le duc de Broglie n'a pas survécu à ce double échec. Suspect à l'extrême-droite, attaqué par la gauche, il a combattu — pour l'honneur — quelques années encore au Sénat ; et il a été rendu à la vie privée et à l'histoire.

M. le duc de Broglie a publié de nombreux ouvrages historiques sur le dix-huitième siècle. Ces livres sont d'une érudition minutieuse, mais agréablement dissimulée ; le document s'insère dans une narration facile et engageante. Un livre de M. le duc de Broglie a dépassé le cercle des curieux d'études historiques : je veux parler du *Secret du Roi* où, à l'aide de papiers de famille, il a révélé la diplomatie occulte de Louis XV. Les études de M. le duc de Broglie sur Frédéric II et sur Marie-Thérèse d'Autriche, pour être moins connues du public, ne sont pas moins estimées des gens compétents. Enfin M. le duc de Broglie a été l'éditeur des fameux *Mémoires de Talleyrand;* et, dans les polémiques surgies autour de cette publication décevante, on a retrouvé le tempérament batailleur et l'esprit de ripostes cassantes qui gagnait au président du Conseil de 1873 et de 1877 l'estime intellectuelle, mais l'animosité durable de ses adversaires.

E. L.

LE CAUCHEMAR DE L'ONCLE LAZARE

Suite. — Voyez pages 38 et 58.

Remontant lentement dans la direction de l'ancienne route, le capitaine jeta un coup d'œil dédaigneux sur l'arme du braconnier :

— Vieille *bistoque* à pierre, transformée en fusil à piston par quelque serrurier de village. Canons usés, minces comme des tubes de fer-blanc... Il y a beau temps que ça aurait éclaté... dans les mains d'un brave homme !... Voyons les batteries... Fonctionnement parfait... Mon gredin prend soin de ça !... Culasse brillante, chiens en bon état, cheminées très propres... Ah ! le coup de gauche est encore armé... Hyacinthe ne lâche pas volontiers ses deux charges... Mais qu'a-t-il donc fait du lièvre ?... Assurément il ne l'a pas ramassé... Non, voici la trace... Ici, du sang ; là-haut, des empreintes...

Curiosité fatale, entraînements dangereux ! Peu à peu le capitaine prenait plaisir à suivre la piste sur la neige, à mesurer du regard la longueur des bonds, à rechercher la passée entre les rangs de ceps et dans les carrés de choux. Avec un intérêt de plus en plus vif, il faisait, en amateur, ce que Brugnon-le-Loup avait fait en professionnel émérite.

— Blessé, grommelait-il, mais pas grièvement... Sans doute quelques éraflures à la culotte... Ça l'aura fait courir avec plus d'entrain, comme des piqûres de gros sel... Ah ! cependant... encore les petites taches rouges !... Le sel aura troué la peau...

Devant la mare bordée d'osiers, les empreintes se perdaient dans les touffes de joncs. Le capitaine enfonça jusqu'aux chevilles dans une rigole boueuse, où la neige avait fondu ; il pataugea un instant, maugréa, revint sur ses pas, fit le tour de l'oseraie... Plus rien...

— J'aurais dû, pensait-il, laisser aller Hyacinthe jusqu'au bout. Au moins j'aurais vu comment s'y prend ce gueux, en pareil cas...

Au lieu d'abandonner la partie, il s'animait, il se passionnait.

Sans apercevoir de nouvelles traces, il longea un fossé envahi par les genêts, les groseilliers sauvages, les broussailles de prunelliers.

Se penchant pour regarder sous les ronces, il enfonçait dans le fouillis le bout de sa canne. En se relevant, il donnait des coups de pied dans les buissons, gonflait ses joues, avançait les lèvres et faisait trois ou quatre fois : « Broum !... broum !... broum ! »

Décidément le capitaine chassait ! La canne dans la main droite, le fusil sous le bras gauche, il continuait d'explorer le fossé.

Il allait le franchir, ce fossé ; il lui semblait voir des empreintes, de l'autre côté, sur la lisière des prairies. Les touffes de genêts s'agitèrent ; la neige, brusquement secouée, s'éparpilla ; un lièvre *déboula* du fourré, un coup de feu partit...

Comment cela s'était-il fait ? En trois temps, trois mouvements : la canne était tombée, le fusil avait passé du bras gauche à l'épaule droite, et le capitaine avait pressé la détente...

Et le lièvre était mort !

Le chasseur le ramassa, le palpa, et... se rappela enfin qu'il était vice-président de la société pour la répression du braconnage...

— C'est bête !... C'est fou !... grommela-t-il avec colère. Si ce gredin d'Hyacinthe m'avait vu, je serais deshonoré !

Il jeta le lièvre dans le fourré et remonta à grands pas vers la route. Plusieurs fois, en traversant les prés, il crut apercevoir, au-dessus d'une haie, la casquette de Brugnon-le-Loup.

Toute la semaine, quoiqu'il attendît la visite du président Langlade, il fut de mauvaise humeur. Il avait chassé en temps de neige, *à la trace* ; il avait braconné, lui... lui !... Cette idée le poursuivait, l'obsédait ; il en avait le cauchemar !

* * *

Pourtant, le dimanche 6 janvier, — encore un beau jour ensoleillé, — la gaieté lui était revenue. En attelant son grison d'Auvergne au cabriolet, il sifflait un air de chasse.

A midi, il revenait de la gare avec deux voyageurs.

Bathilde attendait dans la cour, au pied du perron.

En répondant aux saluts qui lui étaient adressés de la route, elle avait rougi.

Le plus âgé des deux voyageurs sauta lestement de la voiture.

— Mademoiselle, dit-il en embrassant la jeune fille, j'use du privilège de la vieillesse !

— Monsieur le président...

— Ah ! y aura-t-il des discours ? Georges en avait préparé un, je crois, mais il vous le dira tout à l'heure. Entrons vite, vite ! Je suis frileux... Et pourtant je ne devrais pas me plaindre du froid, puisqu'il vous donne de si belles couleurs.

Bathilde rougit un peu plus. Georges s'inclinait devant elle et lui offrait une gerbe de roses du Bengale.

— Oh ! murmura-t-elle, des roses en janvier !

— Vous avez un jardin d'hiver ; j'en ai un, moi aussi, dit le président, et c'est vous qui, l'année dernière, m'en avez donné l'idée.

En entrant dans le vestibule, la jeune fille eut une émotion qui lui empourpra les joues.

Au fond d'un couloir, à gauche du grand escalier, une porte était restée entr'ouverte, et l'on apercevait la cuisine, avec sa large cheminée où flambaient d'énormes bûches de hêtre. Charlotte, l'active gouvernante, cuisinière émérite, apparaissait dans l'exercice de ses fonctions, les bras nus jusqu'aux coudes, le tablier blanc noué sur une taille plutôt robuste qu'élégante.

M. le président admirait.

Lorsqu'il venait à la Tour, pendant les vacances, il passait des heures dans la vaste cuisine, qui avait été, disait-il, la salle des festins de la rustique gentilhommière. En attendant le retour des chasseurs, il conférait avec Charlotte. Gastronome érudit, il communiquait les recettes qu'il avait découvertes dans des ouvrages rarissimes. Pour peu que Charlotte en exprimât le désir, il écrivait quelques-unes de celles qu'il avait inventées. C'était lui qui avait imaginé de poudrer la bécasse de farine de maïs, avec une houppe de cygne, pour l'emprisonner pendant qu'elle tournait à la broche, dans une légère croûte beurrée. Idée géniale ! disait-il. La carapace collante s'épaississait peu à peu, se dorait au feu de charme, se craquelait çà et là, mais ne laissait perdre ni suc ni fumet. Charlotte comprenait cet artiste, ce maître ; Charlotte écoutait, les poings sur les hanches, le buste cambré et, bouche béante, elle semblait aspirer les belles paroles.

Le maître était heureux de retrouver cette élève favorite. Du milieu du vestibule, il la contemplait, le regard attendri. Des parfums qui lui paraissaient délicieux venaient du sanctuaire par le long couloir et se répandaient dans toute la maison. Il humait.

Prenant le bras du capitaine, il se dirigea vers la cuisine.

— Allons présenter nos hommages à cette excellente Charlotte !

Bathilde s'élança pour lui barrer le passage.

— Non ! non ! s'écria-t-elle. Je vous en prie, monsieur le président !

— Ah !... des mystères ?... Nous ne sommes pourtant pas des profanes...

— Des mystères, oui, dit le capitaine. Depuis hier, il m'est interdit, à moi-même, de franchir le seuil de cette porte.

— Soit, résignons-nous, soupira le président. Notre discrétion aura sa récompense. On nous ménage sans doute plus d'une agréable surprise.

* * *

Il y eut, en effet, d'aimables surprises, à ce dîner du 6 janvier, et les occasions ne manquèrent pas de complimenter Charlotte.

— J'ai tout exécuté sous la direction de mademoiselle, disait modestement la gouvernante.

Bathilde avait sa large part de félicitations.

— C'est ainsi que vous dirigez ? lui demandait Georges, souriant.

— Vous m'avez bien vue quelquefois à l'œuvre, répliquait-elle. Mais... je ne dirigeais pas, j'apprenais ; je m'exerçais à mon rôle de ménagère.

— Oh !... je me souviens... de tout.

Georges songeait avec bonheur à ces belles journées de septembre qu'il avait passées à la Tour. C'était alors que, pour la première fois, son père lui avait parlé de mariage, et c'était depuis lors qu'il rêvait d'une femme qui aurait la bonté de Bathilde, l'intelligence et la raison de Bathilde, la grâce simple et la franche gaieté de Bathilde.

A table, tout en veillant aux moindres détails du service, la jeune fille l'observait. Elle lisait dans sa pensée... Des exclamations joyeuses la firent tressaillir.

— Oh ! s'écriait le président, c'est un chef-d'œuvre, un pur chef-d'œuvre !

Charlotte, élevant ses bras demi-nus à la hauteur de son front, apportait un bassin de cristal où, dans une gelée aussi limpide que l'eau du Lignon, semblaient nager des truites de torrent. Sous le rayon de soleil qui traversait obliquement le vitrage de la véranda, cette gelée au vin blanc avait la teinte rosée de la tisane d'Ay. Les petites truites au dos bleuâtre, étoilé de rouge et de noir, étaient soutenues par de légers supports de verre coloré, qui figuraient des plantes aquatiques.

— Eh ! oui, c'est un chef-d'œuvre, dit Charlotte en déposant le bassin devant le président, mais tout l'honneur en revient à mademoiselle.

Bathilde protesta ; elle avait voulu, simplement, faire l'essai d'une recette indiquée, à titre de curiosité, dans un vieux livre alsacien ; et c'était M. le président qui avait apporté ce livre à la Tour.

— Je m'en souviens, dit le magistrat, mais cela paraissait irréalisable. Mon enfant, vous êtes une petite fée !

Le capitaine Fougères admirait, lui aussi. « Première surprise, succès complet ! Voilà pourquoi l'entrée de la cuisine lui avait été interdite. Mais comment s'était-on procuré les truites ? »

Bathilde raconta qu'un pauvre diable, « très dévoué », les avait pêchées à la main.

— En plongeant sous la glace ? demanda le président.

Bathilde hésitait à répondre. L'oncle Lazare la regardait avec inquiétude.

— Il n'y a, pensait-il, que ce brigand de Brugnon-le-Loup qui soit capable d'un tel dévouement !

Le braconnier amphibie avait donc toujours ses petites entrées à la Tour ? On le recevait mystérieusement, à la cuisine ; on acceptait ses services ; c'était presque de la complicité.

A l'heure des rôtis, le moment de l'extase pour M. le président, le capitaine n'eut plus de doutes. Lorsque apparurent les allouettes, bardées de lard maigre et dressées en monticule sur les croûtons dorés, il regarda sévèrement Bathilde.

La jeune fille baissait les yeux. Charlotte eut l'audace de dire :

— Mademoiselle, remerciez donc monsieur le président ; il nous a donné de si bonnes recettes pour la conservation du gibier !

Georges souriait. Le président contemplait les allouettes et humait !...

Charlotte, ce jour-là, eut tous les courages : après les alouettes, elle servit un superbe râble de lièvre à la sauce noire.

— Oh ! murmura le président, roulant des yeux humides, ce délicieux brouet, c'est votre triomphe !

Le capitaine était au suplice ; sa large face se congestionnait, la sueur perlait sur ses tempes. Comme en un cauchemar, il se voyait pris en flagrant délit de chasse prohibée, de braconnage dans la neige.

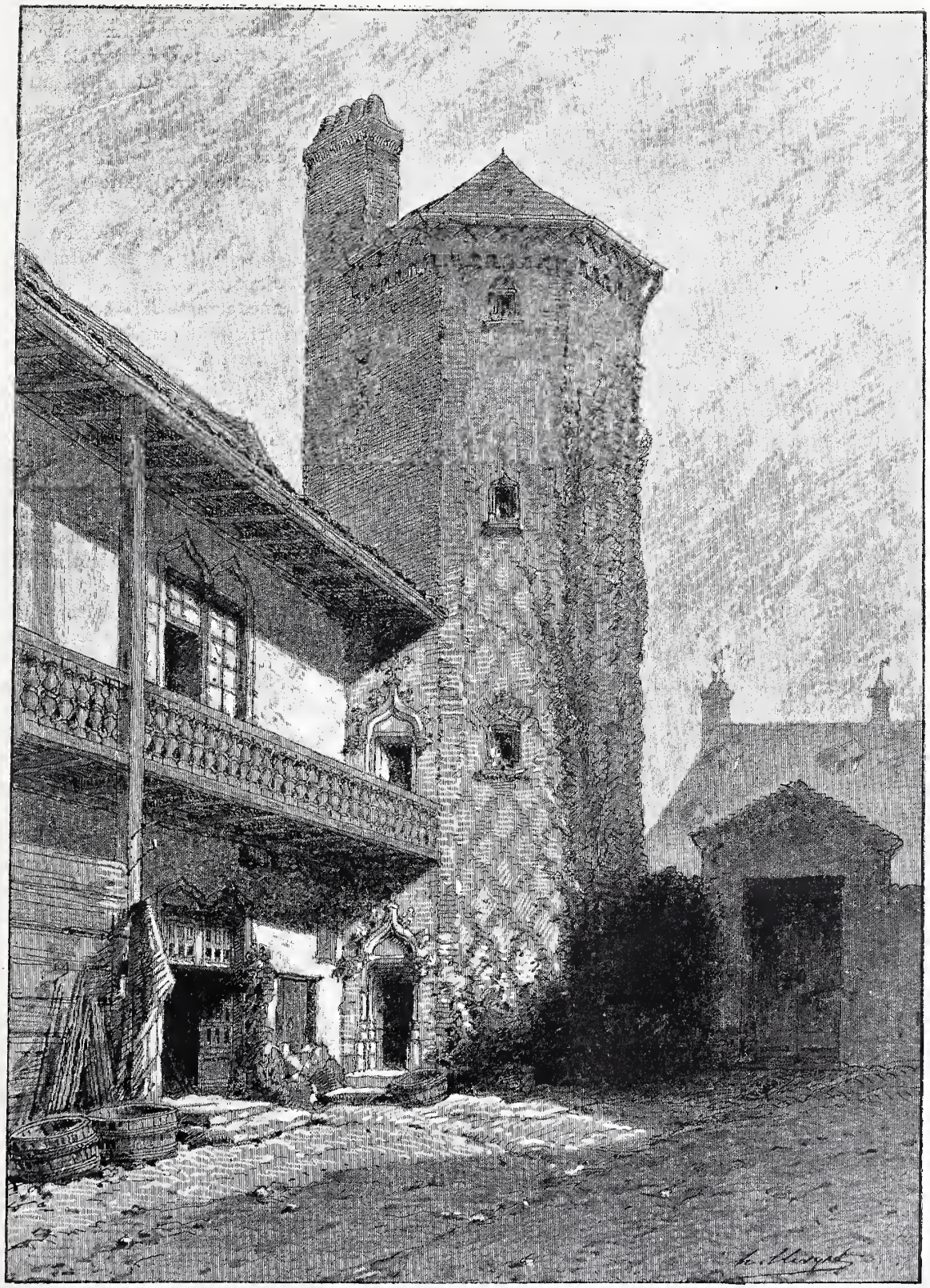
Il mangea du lièvre, cependant, mais rageusement, le nez dans son assiette, n'osant pas relever la tête lorsque le président, narquois, disait entre deux bouchées :

— Parfait ! oui, parfait !... Exactement à point... chose plus importante qu'on ne croit... Affaire de tact et de flair... Ce lièvre était un sujet distingué. Complexion robuste, et pourtant... chair délicate... Sans les gelées de la semaine dernière... et les soins de Charlotte... il n'aurait pas attendu plus de huit jours... N'est-ce pas, capitaine ?

(*A suivre.*) SIXTE DELORME.

MAISON DE LA FAMILLE DE BOSSUET A SEURRE
(Côte-d'Or.)

Dans le volume de 1888 (page 225), le *Magasin Pittoresque* a déjà présenté à ses lecteurs la façade de la maison des Bossuet, alignée à son rang dans une rue de Seurre. La partie la plus pittoresque de l'habitation de la famille du grand orateur sacré n'ayant pu trouver place dans la gravure donnée à cette époque, nous comblons aujourd'hui cette lacune. Le dessin de M. Clerget représente la face intérieure de la maison, appuyée à une tour octogonale, à laquelle aboutit également la galerie qui règne le



La maison de la famille de Bossuet à Seurre (Côte-d'Or). — Dessin de Clerget.

long du premier étage, et donne de ce côté à la célèbre demeure, l'aspect d'une maison espagnole.

Paisible, comme toutes les maisons où ont travaillé et médité les longues lignées bourgeoises, elle conserve dans sa physionomie la placidité de la vie intérieure, la marque du recueillement où vivaient les ancêtres de l'évêque de Meaux, et qui devait aboutir à l'éclosion de cette gloire exceptionnelle. Nous ne reprendrons pas l'histoire de cette famille, suffisamment établie dans l'article ci-dessus indiqué. Nous noterons seulement que son caractère intime apparaît avec plus de fidélité dans la simplicité de cette façade, et dans l'élégance de cette tourelle qui offre une construction noble pour recevoir l'inscription des armoiries des Bossuet.

Les arcs d'ogive en accolade qui décorent les portes et les fenêtres de la tourelle, en font remonter la construction à la fin du quinzième siècle, c'est-à-dire à un demi-siècle au moins avant que cette famille ne quittât Seurre pour aller habiter Dijon et y suivre la voie au bout de laquelle est éclose sa gloire.

J. Le Fustec.

LA VIGNE ET LE VIN EN CHINE

Suite. — Voyez pages 26 et 46.

Le matin venu, Koué convia ses compagnons et tous se mirent à rechercher les traces du mystérieux inconnu. Arrivés à cent pas dans la direction nord, ils aperçurent une treille d'où se détachait une splendide grappe de raisin autour de laquelle s'enroulait une corde dont l'une des extrémités était attachée à l'une des branches du cep ; ils s'approchèrent et purent très nettement reconnaître qu'elle n'était autre que celle dont Koué s'était servi pour retenir le fantôme de la veille ; en outre, ils virent que quelques-unes des feuilles ressemblaient à la main qui par deux fois s'était montrée à la fenêtre du monastère.

Ils se concertèrent et d'un commun accord ils résolurent de couper la corde, de s'en emparer et de la jeter sur un brasier qui en quelques instants la consuma.

Là se termine le récit qui ne cherche pas à approfondir le mystère et qui se contente de laisser l'auditeur sous l'impression d'un événement étrange ; car les plus naïves superstitions trouvent crédit dans l'âme de tout Chinois : elles ne sont pas seulement l'apanage du peuple, elles s'étendent jusqu'aux sommets les plus élevés de la société.

Le raisin a de tout temps servi de thème favori au pinceau des lettrés et des poètes ; les chansons qui le célèbrent sont innombrables. L'une des plus populaires, et qui défraye les festins, a pour auteur Lu-Yu-Tseï ; nous en donnons la traduction libre : « C'est dans des lieux enchanteurs que se plaît et croît la vigne ; ses branches s'enroulent en faisceaux pleins de grâce ; elle est le plus ravissant joyau des jardins et des bosquets ; ses rameaux grimpent en bonds alertes et rapides, esquissant de charmantes courbes et projetant au loin de fantastiques arabesques. Tantôt elle étreint avec une énergique violence ; tantôt elle s'amollit et languissamment s'incline et tombe sur le sol. Mais elle ne tardera pas à atteindre le faîte des hauts yamens ; là, elle se redresse fièrement et aspire à s'élever bien plus loin encore ; elle triomphe enfin et forme avec sa robuste charpente un dôme superbe d'un vert tendre qui servira d'ombreux abri à une terrasse calme et sereine. C'est avec la lie du riz qu'il convient d'arroser ses racines afin de fortifier les rejetons d'où émergent de douces folioles.

Mais bientôt vont s'épanouir les fleurs semblables à des franges de soie ; encore quelque temps et miroiteront les fruits pareils à des cascades de perles qui s'inclinent avec une grâce charmante et qui, blancs comme le lait de la jument ou comme la fine gelée matinale, dardent des rayons étincelants ; tantôt ils ont des reflets d'écailles de dragon, tantôt ils projettent des lueurs d'aurore qui éblouissent les yeux du voyageur. Encore quelques jours et le maître de cette demeure fortunée aura la douce joie d'admirer la grappe qui se balance dans un rythme harmonieux. Les habitants de Tsin ont grand soin de se livrer à la culture d'un fruit si savoureux ; c'est une pierre précieuse ; par lui, la soif s'étanche ; mais prenez garde au jus qu'il contient et n'en buvez qu'avec mesure ; telle est la règle que s'est prescrite Liang-Hou ; il y est constamment fidèle ; lecteur, c'est assurément aussi celle que tu observes ? »

Nous ajouterons que cette interrogation qui pourrait passer pour quelque peu ironique aux yeux d'un trop grand nombre de lecteurs européens, ne l'est pas pour la presque totalité des Chinois, chez qui l'alcoolisme peut être regardé comme à peu près nul. Notre assertion est en contradiction avec le jugement de quelques auteurs, et parmi eux nous citerons le P. Huc, qui dans sa description de la Chine, afffrme que les habitants du Céleste-Empire sont adonnés à l'ivrognerie.

Nous nous inscrivons en faux contre cette accusation et, sans nier qu'il y ait des exemples d'ivresse, notamment dans les ports, c'est-à-dire dans les localités où il y a des contacts directs avec les Européens, nous n'hésiterons pas à proclamer la sobriété du peuple chinois à l'égard des boissons alcooliques. D'ailleurs la diffusion croissante de la race jaune à travers le monde peut convaincre de cette tempérance

les nations au sein desquelles s'effectue sa rapide émigration.

Chaque fois, dit le moraliste chinois, qu'on va faire une visite à une personne de qualité, il est convenable de s'abstenir de boire du vin à son repas, car ce serait manquer de respect dû à un homme de considération que de paraître devant lui avec un visage plus ou moins animé et il ne manquerait pas de se trouver très offensé s'il constatait que son visiteur exhale un tant soit peu les fumées du vin.

Les deux caractères *no-tsieou*, qui signifient boire du vin, sont donc d'usage; mais *no-tsouei*, qui veut dire s'enivrer est une pratique réprouvée et exceptionnelle. Chacun sait s'arrêter aux limites d'une douce gaieté, mais sans les franchir. Le proverbe *tsiou-ling-paï-ssou* traduit exactement notre *in vino veritas*, mais il est bien rare que les Chinois aillent chercher cette déesse au fond d'une coupe.

Actuellement le vin chinois n'est pas fabriqué avec le raisin ; il provient d'une espèce particulière de riz, différente de celle qu'on emploie dans l'alimentation.

Il y a diverses manières de faire ce vin ; la principale est la suivante : on soumet le grain à une macération dans de l'eau très pure à laquelle on ajoute une certaine quantité de yen-moeï, c'est-à-dire de sel et quelques fruits. Après vingt à trente jours, on procède à la cuisson ; le riz se liquéfie et fermente ; une écume se forme ; on tire le liquide au clair et on le verse dans des vases en terre vernissée. On se sert de la lie pour la distiller et en faire de l'eau-de-vie. Parmi les vins de riz, il en est de très renommés, tels que celui de Vou-sse qui doit sa qualité à la pureté de l'eau ; on l'exporte dans toutes les provinces ; il figure dans les menus aristocratiques ; le vin du Tche-kiang jouit aussi d'une grande notoriété. Dans le dictionnaire de Schlegel, on trouve la liste de plus de cent noms de crus célèbres.

Le vin est toujours servi dans une tasse de porcelaine ou d'argent. Tout festin débute par une coupe de vin pur, qu'on remplit à chaque plat; toutefois, il convient de faire remarquer que ces tasses n'ont pas la capacité de celles où se sert le thé ; elles sont minuscules et il en faut beaucoup pour égaler l'un de nos verres.

Le vin est généralement pris chaud à l'instar du thé, qui est la boisson usuelle et à peu près l'unique qui soit servie sur les tables chinoises.

Les noms des principales contrées ou centres de production de la vigne et des diverses variétés de raisin sont les suivants :

1° Tsie-mo ;
2° Nan-tow ;
3° Lin-ko ;
4° Fou-çang ;
5° Kou-tchu, c'est-à-dire la contrée des gêtes, dans l'Asie centrale ;
6° La moderne Karashar ;
7° Nu-chi-kien.

Quant aux variétés, la description des écrivains chinois est la suivante :

1° Le raisin de cristal : il a pour caractères d'être nuageux et recouvert d'une fine poussière blanche comme celle du riz ; sa forme est allongée ; le plus renommé est celui que l'on cultive dans le Turkestan.

2° Le raisin dont les grains sont gros et longs est appelé lait de jument ; selon le Pen-tsao cette désignation lui vient de sa ressemblance avec la tétine de cet animal ; suivant d'autres auteurs, elle exprimerait le rapport qui existe entre sa couleur et celle du lait.

Cette variété, au dire d'un écrivain de la dynastie des Sung, appelé Tsien-yi, est originaire de Turfan. Elle aurait été importée au moment de la conquête de cette région, sous le règne de Taï-Tsung, de la dynastie des Tang, en 640 de notre ère.

3° Il existe une variété dont le grain est d'une couleur pourpre, sombre, presque noire ; le grain est tantôt gros, tantôt petit, sa saveur est acidulée ou sucrée.

Le Pen-tsao la considère comme originaire des régions de l'Ouest d'où Chang-Kien l'aurait envoyée.

L'espèce la plus noire est venue à Canton où on la cultive.

Il existe une variété verte provenant de l'Asie centrale : cette coloration est très accentuée à l'époque de la pleine maturité.

Les habitants du Turkestan l'appellent Tu-tsing, qui signifie œil de lapin. Elle est très parfumée : le grain et généralement privé de pépins.

Depuis longtemps, elle est l'objet d'une grande culture dans la province du Tokien; elle se rencontre aussi dans la campagne de Tien-tsin.

(A suivre.) Dr Martin.

EN CORSE

Cette année-là je devais suivre les opérations de l'escadre sur les côtes de Corse. La défense de l'île contre une attaque d'une flotte ennemie était le thème adopté par notre amirauté : comme je n'avais pas place sur un cuirassé, il me fallut courir d'une extrémité à l'autre de l'île pour arriver sur les points où l'action pouvait se dérouler. Le chemin de fer rend le voyage un peu plus facile, mais le chemin de fer ne va pas partout.

J'étais à Bonifacio, où la dépêche d'un ami m'apprit que l'escadre était attendue à Bastia dans quarante-huit heures. Et pas de bateau, une diligence passant la nuit seulement pour conduire de rares voyageurs à Ghisonaccia, terminus actuel de la ligne du littoral, encore ne

fait-elle pas de service chaque jour. Nous nous résolûmes, mon compagnon et moi, de louer une patache et de gagner Ghisonaccia seuls, en plein jour, nous verrions ainsi le pays. Mon compagnon est un aimable fonctionnaire parisien, très administratif dans son bureau, mais, une fois hors de Paris, un emballé pour la couleur locale. Depuis que nous étions en Corse, il ne rêvait que vendetta, et nous n'avions pas eu de vendetta. Martin avait une tristesse profonde.

Or, Bonifacio n'a qu'une voiture à louer. Quand nous arrivâmes chez le loueur, il nous apprit qu'on venait de lui retenir l'équipage.

— Qui ça? lui dit Martin.

— Le procureur de la République de Sartène arrivé avec vous par le bateau et qui va constater une vendetta.

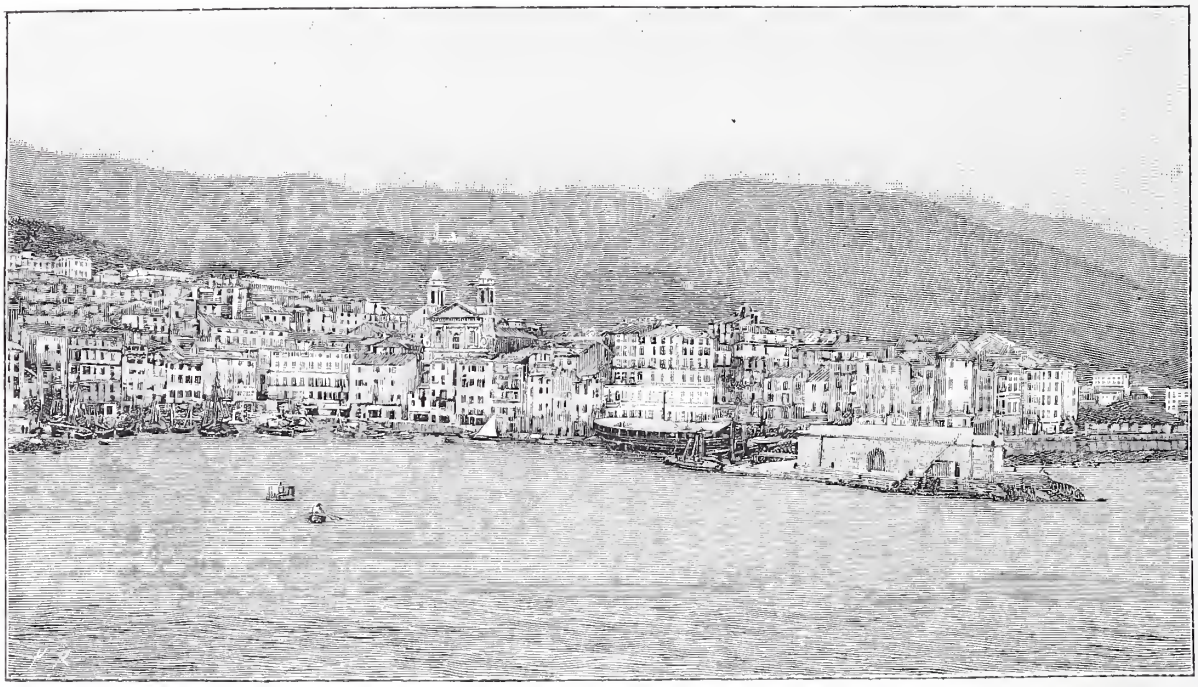
— Une vendetta ! Mon ami me saisit le bras, et, d'une voix tremblante d'émotion :

— Entendez-vous, une vendetta ! Et le procureur a pris la seule voiture, il ne nous a pas emmenées.

Sa colère était si vive, que je me pris à rire. Mais il ajouta :

— Il me faut une voiture, je donnerais ma tête pour une voiture !

Il n'y eut pas besoin de sacrifier une tête. Un des industriels — peut-être est-il le seul — de Bonifacio, apprenant notre désir d'aller à Ghisonaccia, nous offrit de nous faire conduire par son cocher. On ne lui laissa pas le temps de re-



Bastia.

venir là-dessus ; une demi-heure après nous descendions à fond de train vers le port pour nous engager sur la route de Bastia. Il était déjà tard, trois ou quatre heures de l'après-midi. Nous devions coucher à Porto-Vecchio, distant de vingt-huit kilomètres.

La route tracée, au départ de Bonifacio, dans un ravin boisé de chênes verts, monte rapidement sur un plateau creusé de vallons allant au golfe de Santa-Manza, une des indentations les plus profondes du littoral. Le pays est désert, le maquis n'a pas la puissante végétation des environs d'Ajaccio. Ce sont des fourrés bas de myrtes et d'arbousiers. Entre les collines on aperçoit parfois le rivage, bordé de marais. Les hauteurs sont très modestes, bien peu atteignent deux cent cinquante mètres d'altitude, mais sur le ciel bleu leurs cimes rocheuses ont parfois fière mine. Çà et là, à de grandes distances l'une de l'autre, des maisons grises, en ce moment inhabitées, car la malaria chasse les habitants dans l'intérieur. Personne sur la route, pas un animal dans les champs.

— Y a-t-il des bandits ? demandons-nous au cocher.

— Non, il n'y a que Natta Luccia !

Les yeux de Martin étincelèrent :

— Qui ça, Natta Luccia ?

— Natta Luccia est un homme qui a pris le maquis après une vendetta. Tant qu'on lui a donné à manger il est resté tranquille. Mais on s'est lassé de le nourrir et il prend volontiers. Dernièrement il a arrêté un cocher et lui a demandé de lui *prêter* sa montre et quinze francs, puis il a exigé qu'on le conduise à Porto-Vecchio. Chemin faisant, il s'est endormi, Le cocher l'a saisi à la gorge et l'a menacé de l'étrangler s'il ne restituait pas les quinze francs et la montre. Natta Luccia s'est exécuté, mais quand le cocher est rentré à Bonifacio, il a trouvé une lettre lui disant : « Rappelle-toi que tu me dois une montre en argent et quinze francs. »

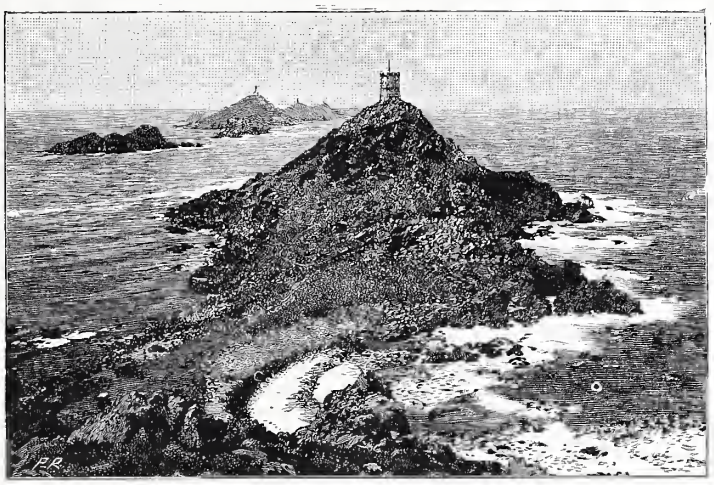
— Et alors !

— Alors on a fait tenir tout cela à Natta Luccia pour éviter la vendetta !

Dame ! nous avons un peu cherché dans nos poches.

Aucune arme, sinon ces couteaux de bandit venus de Thiers et sur lesquels les couteliers ajaccéens de l'avenue du Consul gravent des légendes farouches :

Morte al Nemico! Vendetto Corso! Le cocher qui avait vu notre geste eut un sourire :



Iles Sanguinaires (1).

— Ça ne nous garderait pas d'un bon coup de fusil venu du maquis !

Sur ces entrefaites la nuit vient, très vite, nous roulons désormais dans le maquis lugubre à cette heure. Tout à coup, des hurlements saisissants s'élèvent. C'est la veillée des morts, nous dit le conducteur, il y a eu vendetta et les femmes se lamentent. Au même instant surgissent, de derrière des buissons, des hommes armés de fusils et des femmes qui s'avancent vers nous d'un pas saccadé et farouche. A la faible lueur qui existe encore ils viennent très près : nous ne sommes pas de la famille de l'assassin, ils nous laissent aller.

Mais cette scène nous a fait passer un léger frisson dans le dos. Un peu plus loin d'autres cris, une lumière qui brille.

Devant nous se dresse une petite chapelle gardée par des hommes armés ; par la porte entr'ouverte on aperçoit sur les dalles un cadavre étendu.

C'est la victime que veillent les siens, en attendant qu'on puisse atteindre l'assassin. Celui-ci, me dit-on, est un soldat qui a tout quitté pour venir venger son père assassiné par l'homme dont nous voyons le corps.

Après cette tragique rencontre, le calme se fait de nouveau. Par le maquis sans fin nous poursuivons notre route ; un instant brillent devant nous les eaux du golfe de Santa-Giulia ; plus loin, sur un pont, nous franchissons le large lit du Stabiacco. Enfin voici Porto-Vecchio, nous gagnons l'hôtel situé au quatrième étage d'une haute maison. Nous nous couchons. L'air est lourd et pesant, un air de malaria qui prédispose au cauchemar. Nous rêvons Natta Luccia et vendetta. Au milieu de la nuit, un bruit de cavalcade nous réveille ; de la fenêtre je vois un groupe confus de mulets chargés et de piétons. Ce sont les habitants, presque les derniers, qui vont à la montagne pour fuir la malaria. Et le matin nous apprenons qu'au milieu d'eux était venu Natta Luccia !

Château de Pozzo di Borgho.

Avec le jour les cauchemars s'en vont. Par

(1) Le *Magasin pittoresque*, a publié en 1887, page 157, un dessin des îles Sanguinaires. La gravure ci-dessus, a été exécutée d'après une photographie.

de beaux oliviers semés de ruines, nous descendons vers le golfe merveilleux qui pourrait abriter des flottes puis ; après une excursion sur les eaux limpides, nous repartons par des campagnes désertes, mais plantées de chênes-lièges, richesse de tout ce pays. Voici le large lit de l'Oso parcouru par un mince filet d'eau, plus loin le village de Sainte-Lucie ombragé d'eucalyptus, le torrent de Cavo, et enfin la mer que la route suivra longtemps. Entre des montagnes couvertes de maquis et l'immense étendue des flots bleus, dans un enchantement pour les yeux, nous courons ainsi pendant plusieurs lieues. Mais quelle solitude ! Sauf une misérable auberge au « port de Favone », pas une maison sur le chemin, pas un voyageur. Jusqu'à Solenzara il semble qu'on est dans une contrée sans habitants. Solenzara avec sa belle rue, ses bois d'eucalyptus, sa jolie rivière, nous semble une grande et riante ville.

Au delà, adieu la mer : voici le maquis sans fin, immense plaine coupée de torrents, remplie de lentisques et d'arbousiers, puis c'est la zone de cultures du Fiumorbo où les maisons sont rares et désertes, la population entière est dans la montagne pour fuir la fièvre. Enfin nous atteignons Ghisonaccia, mais la gare est loin encore, à cinq kilomètres du village. Et le petit train nous emmène à Bastia par des plaines qui pourraient être fertiles, mais que le maquis recouvre, que la fièvre décime.

Bastia est la cité vivante de la Corse, plus fière de sa ville neuve aux maisons cyclopéennes peintes à la mode italienne, bâties sur un plan uniforme et soigneusement alignées, que de la vieille ville cependant si curieuse avec ses rues en pentes, parfois couvertes, étroites, bordées de maisons noires à sept étages, où grouille une population extraordinairement dense. C'est une des plus curieuses villes de France que ce vieux Bastia, accroché au flanc de la montagne, baignant le pied de ses bas quartiers dans un port étroit, ceint de constructions, rempli de barques de pêche, dominé par des remparts, des tours, des édifices semés en désordre. C'est le vieux port ; un autre plus vaste, plus régulier, plus profond aussi, entouré par les rues régulières de quartiers neufs encore à l'état d'embryon, donne asile aux grands vapeurs. Dans l'ancien port, deux torpilleurs viennent d'arriver. Un officier m'apprend que l'escadre s'est dirigée vers le nord pour doubler le cap Corse et bombarder Ajaccio. Et nous qui sommes venus à Bastia !

Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Le train nous ramène à Corte, la voiture nous conduit à Vivario où nous retrouvons le chemin de fer (1) qui nous conduit à Ajaccio. Là on attendait une attaque de nuit : on doit forcer l'entrée du golfe, la défense mobile s'est portée aux îles Sanguinaires. Et aussitôt nous voici en route pour l'entrée du golfe.

Nous arrivons à la nuit tombante à la tour de la Parata, bâtie au sommet d'un piton réuni à la côte par une petite grève. C'est une de ces vieilles tours génoises crénelées, où l'on ne pouvait parvenir que par une échelle facile à retirer et qui bordent de distance en distance toute la côte de l'île. De l'étroite plate-forme sur laquelle se dresse l'antique guette, on a sur tout le golfe d'Ajaccio une vue merveilleuse. En avant, prolongeant la pointe, sont les îles Sanguinaires : trois îlots dont un seul est habité par les gardiens d'un phare et d'un sémaphore. Nues, sans un arbre, incessamment ourlées d'écume par les vagues, ces petites terres ont un inexprimable aspect d'abandon. Elles contrastent avec le golfe d'un bleu profond, les vertes collines et le rideau neigeux des monts d'Oro.

Longtemps nous sommes restés là, enveloppés dans nos manteaux. L'attaque attendue ne s'est pas produite, mais des navires de guerre sont passés, leurs projecteurs ont lancé sur le rivage des feux éblouissants qui ont fait ressortir les moindres détails de la côte.

A dix heures, nous rentrions à Ajaccio et le matin, à la première heure, nous faisons, dans une campagne superbe, mais presque déserte, l'ascension du mont Pozzo di Borgo. C'est une montagne aux formes nobles, couronnée par de hauts rochers boisés de pins qui abritent des vents du nord une superbe demeure bâtie à sept cent cinquante mètres d'altitude, véritable château des contes de fées, édifié loin de tout village, même de toute autre habitation. Il y a plus, toutes les pierres employées à la construction proviennent des ruines des Tuileries, non par fétichisme de l'empire, mais par rivalité de clan. Les Pozzo di Borgo sont une famille hostile aux Bonaparte. Son chef fut au service de la Russie sous l'empire, le duc actuel a voulu habiter un palais fait avec les débris de celui qui abrita le dernier empereur. Palais merveilleux, au grand hall, aux vastes salles éclairées à la lumière électrique, précédé d'une terrasse d'où la vue est sans rivale sur le golfe d'Ajaccio, la ville, les monts neigeux. Des montagnes voisines, on découvre les golfes de Lava et de Sagone, la poétique ville de Cargèse peuplée de Grecs réfugiés et la chaîne superbe du centre de l'île. Dans cette Corse aux immenses panoramas, il n'en est guère de plus beau que celui découvert des fenêtres du palais des Pozzo di Borgo, — perdu au sommet d'une montagne, en des campagnes arides, comme les palais des *Mille et une Nuits*.

A. Dumazet.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la ligne est ouverte entre Corte et Vivario, les trains vont directement de Bastia à Ajaccio.

SILHOUETTES

TIOT PIERRE.

Son nom est une ironie du sort, tant il est de sa personne long, long de partout : une longue tête emmanchée d'un long cou, posé sur un long buste avec de longs bras, porté sur de longues jambes terminées par de longs pieds ; le tout maigre, osseux, efflanqué.

En Picardie garçonnets et fillettes ont tous le nom générique de tiots ou tiottes, selon le sexe, et, dans certains cantons, celui de tintiotains, tintiotaines pour les très jeunes.

Seulement pour tous ce diminutif disparaît avec l'âge ; à tiot Pierre seul il est resté pour la vie et même au delà.

Au demeurant, tiot Pierre est le type du brave homme sans malice ni méchanceté. Économe, il est sobre, excepté dans les grandes occasions où il s'émèche facilement, par exemple aux fêtes carillonnées, au patron, au mariage des enfants et au baptême des petits-enfants. — Tiot Pierre a été taillé par la Providence à la façon des patriarches : il verra jusqu'à la quatrième génération. Mais quand il a son petit verre il devient loquace, familier et, de ses grandes mains ripilleuses (rugueuses) comme ceux qui grattent la terre, donne à tout venant de rudes accolades.

En dehors de ces petites fêtes il est si réservé que son vocabulaire ne comporte guère qu'un seul mot : ce n'est pas *amen*, mais quelque chose d'approchant. Par politesse ou par bonté, il ne sait qu'approuver ; de la tête et des lèvres, c'est toujours oui.

Bûcheron, jardinier, faucheur, garçon d'écurie et beaucoup d'autres choses au besoin, il est, ce qu'on appelle dans la classe des travailleurs, homme de peine. C'est-à-dire qu'il est voué à l'obéissance, que jamais son tour ne viendra de commander.

Il cumule encore les fonctions de bedeau. C'est là son triomphe.

Revêtu de sa longue robe noire à scapulaire violet, il grandit encore et, debout dans le chœur comme un soldat en faction, il écoute avec recueillement le service divin.

Un jour, son curé, pour l'édification générale, lui mit aux mains un gros missel. Tiot Pierre le tourne, le retourne et, n'y voyant que du noir et du blanc, l'arrête enfin du côté qui lui paraît le bon. Hélas !... le livre était à l'envers.

Depuis, tiot Pierre n'a plus de livre à la messe.

Dès que retentit l'*Ite missa est*, tiot Pierre, ménager du bien de l'église comme du sien propre, s'empresse d'éteindre les cierges. Pour cette besogne point n'est besoin d'éteignoir : tiot Pierre est égal à toutes les hauteurs et son souffle lui suffit.

Mais, lorsque, les bras croisés sur sa poitrine, la tête ballante d'une épaule à l'autre et les yeux demi-clos, il descend majestueusement du chœur au clocher, — car il est sonneur, j'oubliais de vous le dire, — son air béat vous fait songer à ces simples que le Christ appelait à lui sur les chemins de la Galilée.

DECOUCY.

LES ARBRES D'ORNEMENT

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

On reproche souvent aux jardins français de ne pas posséder d'arbres libres, croissant sans gêne, isolés sur une pelouse ou ailleurs, comme ceux qu'on rencontre dans nos parcs actuels. A notre époque où l'art des jardins est imitatif avant tout, ce reproche s'explique, mais il est peut-être déplacé de l'adresser aux jardins du dix-septième siècle qui, au contraire des parcs paysagers modernes, sont le produit d'un art de convention sacrifiant la nature à la maçonnerie, à l'architecture, à la statuaire, à tout.

D'ailleurs, l'absence, que nous regrettons, d'arbres sans forme convenue, développés dans tout le pittoresque de leur abandon, n'indique pas le manque de cette branche de jardinage appelée depuis *Arboriculture d'ornement*.

L'arboriculture d'ornement a existé au temps de Le Nôtre comme aujourd'hui, mais différente, et il est curieux d'en étudier les manifestations et les formes dans les rares livres de cette époque.

Déjà par ce qui subsiste à Versailles de vieux ormes, d'antiques marronniers, de charmilles et d'ifs séculaires, on peut constater que les arbres étaient plantés principalement de trois manières :

1° *En quinconce*, comme on les plante encore sur nos places publiques ;

2° *En futaie* percée d'allées assemblées en étoiles ou en croix, en labyrinthe ou en patte d'oie ; et s'élargissant par endroits pour faire place à une fontaine ou à une galerie d'eau, à une salle ou à un cabinet de verdure ;

3° En allées, où les arbres plantés en ligne, tantôt presque livrés à eux-mêmes, tantôt soumis à une tonte annuelle, formaient, selon les cas, une allée couverte ou une allée découverte.

C'est surtout dans la tonte des palissades, c'est-à-dire des arbres limitant les côtés des allées ou des cabinets de verdure, que les jardiniers d'il y a deux siècles ont donné libre cours à leur fantaisie ; ils ne se sont pas toujours

contentés, en effet, de cette taille en rideau encore usitée de nos jours ; ils se sont ingéniés à découper, à modeler dans les feuillages, quantité d'accessoires tels que niches, baies, arcades, gaines, colonnes, socles et jusqu'à des termes. Voici, du reste, d'après Le Blond,

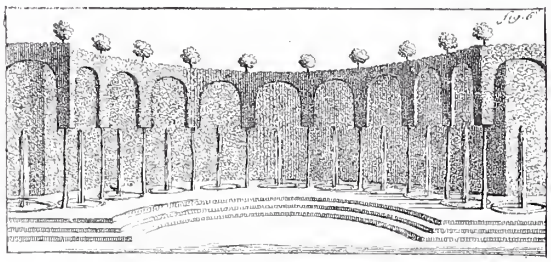


Fig. 1. — Charmille du Théâtre d'eau, à Versailles. (État ancien.)

quelques dessins qui montrent d'une façon plus précise les relations étroites du jardinage d'alors avec l'architecture proprement dite.

La figure 1 est une palissade d'un des bosquets de Versailles, le *Théâtre d'eau* (1) : sur un amphithéâtre en demi-cercle, et en avant d'un rideau de verdure formant fond, se dresse la palissade composée d'arcades dont les trumeaux ou piliers sont découverts, c'est-à-dire formés d'un tronc nu jusqu'à une certaine hauteur. Le tout est planté en charmille et, remarque naïve de l'auteur, « la magnificence royale y éclate par les bassins et jets d'eau pratiqués entre chaque arcade ».

Dans cette autre création (fig. 2), on se rapproche encore davantage de l'imitation achitecturale : le pilier de l'arcade repose sur un socle et se couronne, en haut, d'une saillie (l'imposte) d'où naît le cintre ; on a poussé la copie jusqu'à représenter un claveau formant clef au sommet de chaque arcade. De place en place, des pousses, échappées de la charmille

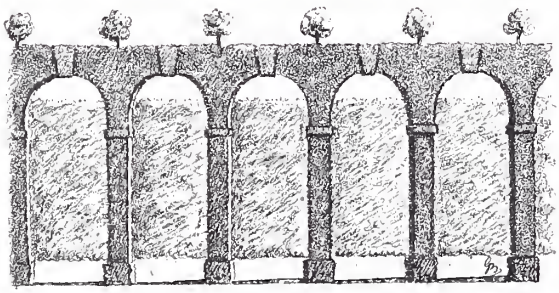


Fig. 2. — Charmille taillée en arcades.

et taillées en boules, couronnent le sommet de cet édifice.

La figure 3 est une palissade qui bordait le côté d'un étang dans le parc d'Arminvilliers ; elle est percée d'arcades, et, en face de chaque trumeau, un if, taillé comme un terme de pierre, se dresse sur son socle, portant une boule en guise de tête.

(1) Actuellement détruit ; l'emplacement s'appelle le « rond vert ».

Cette dernière composition fut peut-être le point de départ de toutes les formes extravagantes qui marquèrent, par la suite, la décadence de ce genre de décoration.

En effet, on vit bientôt le goût de la taille des arbres se répandre un peu partout et s'appliquer à la représentation des objets les plus disparates : instruments de musique, chasse au cerf, troupe d'oies, gens d'armes, etc., qui eurent le don d'exciter la verve des écrivains de ce temps.

Le public n'en admirait pas moins de bonne foi ; seulement (et en cela le public n'a pas beaucoup changé) ce qu'il admirait surtout, c'était l'effort, le difficile, le laborieux.

Jusqu'à ces abus et dans de tels jardins, il ne nous semble pas que le genre lui-même soit blâmable, ou critiquable ; pourquoi cela ? Taine l'a dit : « Parce qu'un jardin sous Louis XIV est un salon en plein air, parce que la nature, sans plus rien de naturel, y est tout entière disposée et rectifiée en vue de la société, parce que, enfin, ce n'est pas là un endroit pour être seul

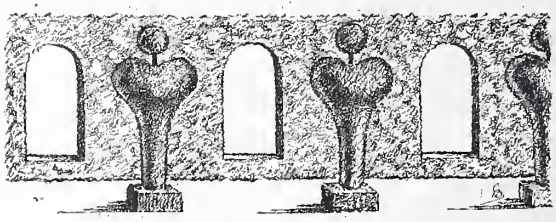


Fig. 3. — Charmille du parc d'Arminvilliers. (XVIIe siècle.)

et se détendre, mais un lieu pour marcher solennellement, causer et saluer. »

Or, si ce jardin est un salon, pourquoi lui demander les agréments d'une vallée ? Il faut ces charmilles égalisées pour ne pas accrocher ces habits brodés ; les duchesses feront cercle autour de ces pièces d'eau circulaires ; rien de mieux choisi que ces escaliers immenses et uniformes pour étaler les robes lamées des trois cents dames.

Ainsi, pour le juger sans parti pris, il ne faut pas se représenter Versailles avec les mœurs et les habitudes de notre temps, mais avec les mœurs et les habitudes du dix-septième siècle.

On peut critiquer les charmilles taillées en murailles, et comparer les ifs à des éteignoirs, ces charmilles, ces ifs, n'en demeurent pas moins des objets cadrant avec ce « salon en plein air », avec cette époque et cette société « où tout était appris et convenu, depuis la manière de saluer jusqu'à la façon de s'asseoir et de se moucher ».

Georges BELLAIR.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

AVANT LE BAIN

Avant le bain. — Groupe en plâtre par M. Albert Riffard. — Gravé par Deloche.

La municipalité de Nîmes vient d'acquérir et de faire installer dans le musée de la ville ce groupe très remarquable qui fut exposé au Salon de 1894. C'est l'œuvre d'un jeune Nîmois, M. Albert Riffard, dont un *Arion* et une *Nymphe* avaient déjà, aux expositions précédentes, attiré l'attention des connaisseurs.

Certes, l'*Arion* a des grâces d'éphèbe, que M. Riffard a su rendre avec un talent particulier. Sa *Nymphe*, que lutinent des amours joufflus, dénonce des facultés d'harmonie et d'arrangement assurément très heureuses. Mais combien plus moderne, plus savoureuse et plus humaine à la fois, est son œuvre dernière. Par

le choix de son sujet, par le sentiment qu'il a réussi à exprimer, par la vie intense dont il a animé son groupe, M. Albert Riffard se révèle artiste véritable, et gagne d'emblée une légitime personnalité.

Avant le bain, est un fragment de ce grand poème de la maternité qui tentera toujours les poètes, les peintres et les sculpteurs. Elle est là, bonne sans afféterie, gracieuse sans recherche, la jeune mère! D'un beau geste prudent, elle soutient l'enfant qui est son orgueil et dont elle voudrait captiver la volonté rebelle. Son attitude indique le thème général, traité par le statuaire, et marque le caractère qui enveloppe toute l'œuvre. Cette charmante figure maternelle penchée sur cette rieuse tête de bébé fait tableau à elle seule. Et quel tableau! En quelle rigoureuse gravité de ligne l'artiste ne l'a-t-il pas conçu? Qu'il y a de tendresse et d'émotion dans la délicate étreinte où s'agite le petit despote!

Déjà l'œuvre se tient par cette rayonnante expression de l'amour maternel. Mais une spirituelle scène s'y ajoute. Un événement familial se passe sous nos yeux et glisse dans cette poésie un peu de prose domestique. Voici l'heure du bain, et, si l'on n'use pas de quelque savante stratégie, les beaux yeux de bébé vont pleurer. Que faire? A quel artifice recourir? C'est décidé. On amusera l'enfant, on le fera rire de toutes ses fossettes, et dans la joie que provoquera l'apparition d'un jouet, clown à grelots ou polichinelle fabuleux, il ne s'apercevra pas même de l'épreuve à laquelle il sera soumis. A ce jeu s'emploie une aimable complice de la mère, la petite sœur docile qui, elle, a déjà pris son bain, car elle n'a plus peur de l'eau.

Exécuter une telle scène, sans tomber dans le terre à terre et les procédés de l'art italien actuel, était un tour de force. M. Riffard a évité l'écueil. Il a fait une œuvre souriante et émue, pleine de coups d'ailes.

HENRI FLAMANS.

MADAGASCAR

Située dans la mer des Indes, l'île de Madagascar s'allonge parallèlement au continent africain. Elle en est séparée par le canal de Mozambique dont la largeur est de 240 kilomètres. Après l'Australie et Bornéo, elle est la plus grande île du globe.

Sa longueur est de 1,550 kilomètres du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie; sa largeur moyenne de 540 kilomètres. Sa superficie dépasse celle de la France de 25,000 kilomètres carrés. Une chaîne de montagnes la parcourt du nord au sud, du port Lokia à Fort-Dauphin. Cette chaîne, qui atteint la plus grande altitude au centre de l'île, va en décroissant progressivement à mesure qu'elle s'éloigne du point central. Aussi la ligne de faîte, vue dans son ensemble, présente-t-elle vaguement l'image d'un dos de chameau.

Quand on approche de l'île, elle étale aux yeux un immense amphithéâtre de verdure qui commence au niveau de la mer et va se perdre dans le bleu du ciel.

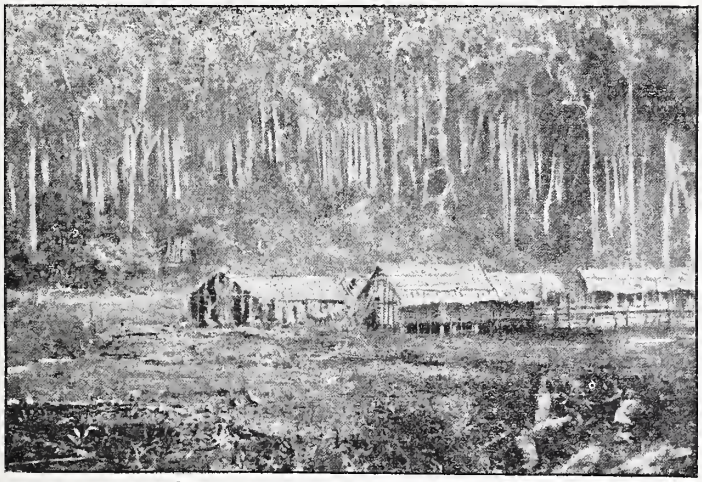
Au dix-septième siècle, Madagascar était habitée par une vingtaine de peuplades que l'on considère comme aborigènes. Les plus importantes étaient : les *Sakalaves* et les *Betsimisaraks*. Plus tard vint s'établir dans la grande terre un peuple nouveau, les *Hovas*, originaires probablement de la Malaisie.

Ils pénétrèrent jusqu'au cœur de l'île et se fixèrent dans la province d'Imérina. Braves, cruels, dissimulés, ils eurent bientôt, grâce au concours des armes anglaises, soumis à leur domination les peuplades voisines et établi leur pouvoir sur une grande partie de Madagascar, dont ils se disent les maîtres, bien que leur autorité soit dans beaucoup d'endroits purement idéale. Les Sakalaves, les Betsimisaraks et d'autres peuplades regrettent leur ancienne indépendance, détestent les Hovas et ne demandent qu'une occasion de secouer leur joug. Nous trouverons chez ces peuples d'utiles auxiliaires si nous savons les ménager dans notre expédition contre les Hovas. Malheureusement, jusqu'ici, au lieu de les protéger efficacement, nous les avons trop souvent abandonnés à la vengeance de leurs ennemis qui leur faisaient payer cher leurs sympathies pour la France. Nous avons eu le tort de considérer les Hovas comme un peuple civilisé, capable de reconnaissance, lorsqu'au contraire il aurait fallu leur faire sentir fermement notre autorité. Voyager dans Madagascar n'est pas chose commode; il n'y a pas de routes. Les Hovas se sont toujours opposés à leur construction, afin de maintenir isolées les peuplades dont ils se disent les souverains.

Les rivières sont nombreuses. On ne peut faire vingt kilomètres sur le bord de la mer sans rencontrer un cours d'eau. Il n'existe pas un seul pont dans toute l'île.

Quiconque veut faire un voyage doit, avant tout, se munir de pièces de cinq francs françaises qu'il brise en plusieurs fragments. Ces fragments, la seule monnaie usitée dans le pays, se pèsent au moyen d'une balance spéciale. Il faut ensuite se procurer des porteurs. Pour un voyage d'une semaine il faut seize porteurs : huit pour la chaise; huit pour les bagages. Cette chaise, nommée *fitacon* ou *filanzane*, est une espèce de fauteuil où s'assied le voyageur. Quatre porteurs la prennent sur leurs épaules et partent au petit trot en chantant une chanson de leur pays qu'ils accompagnent parfois du *bobre* ou du *caïambe*. Les porteurs se relayent tous les

quarts d'heure. On parcourt ainsi une cinquantaine de kilomètres dans une journée. Les porteurs de bagages sont envoyés d'avance pour préparer les haltes. Ces hommes se contentent d'une paye de un franc par jour, plus une ration de riz. Arrive-t-on sur le bord d'une rivière, il faut la traverser en canot. Comme il n'y a qu'un passeur, s'il est de l'autre côté de l'eau au moment où le voyageur arrive, on l'appelle soit en tirant un coup de fusil, soit en allumant du feu. Comme il est seul il faut que les gens de l'escorte aident à pousser la barque. Le prix du passage est de soixante centimes. Le passeur ne peut, sous peine d'une sévère punition, exiger une rémunération plus élevée.



MADAGASCAR. — Paillotes malgaches sous bois.

Pour la nourriture, il n'y a pas lieu de trop s'en préoccuper ; un bon chasseur abattra toujours assez de gibier sur sa route pour ses propres besoins et ceux de ses gens. Ce mode de locomotion, quoique fort fatigant, est encore supportable. On est d'ailleurs récompensé de ses peines par la vue de splendides paysages. Mais la nuit! comme on regrette son bon lit et sa bonne chambre! Point d'hôtels sur la route où l'on trouve bon souper et bon gîte. Si l'on a la chance de tomber sur l'une de ces cases banales appelées maisons du *roi* ou de la *reine* (lapa), selon les localités, qui ont été construites pour abriter les voyageurs, on peut encore dormir paisiblement enroulé dans son lamba; mais la plupart du temps il faut demander l'hospitalité dans une paillote malgache et alors l'on éprouve un supplice qui dure toute la nuit. Hommes, femmes, enfants, volailles, cochons, tout cela gîte ensemble dans une sale promiscuité et répand dans la case une odeur nauséabonde qui soulève le cœur. Oh! si l'on pouvait dormir à la belle étoile! Hélas! ce serait une grave imprudence que l'on payerait peut-être de sa vie à cause du climat. On fait donc contre mauvaise fortune bon cœur et l'on tâche d'oublier dans le sommeil les désagréments de la situation.

La chaîne de montagnes qui forme l'arête centrale de Madagascar ne partage pas la terre en deux parties égales. Elle se rapproche de la côte orientale sur laquelle elle ne laisse qu'un espace très étroit, tandis qu'à l'ouest s'étendent de vastes plaines où l'on pourrait pratiquer en grand l'élevage du bétail et cultiver tous les produits d'Europe et des pays intertropicaux.

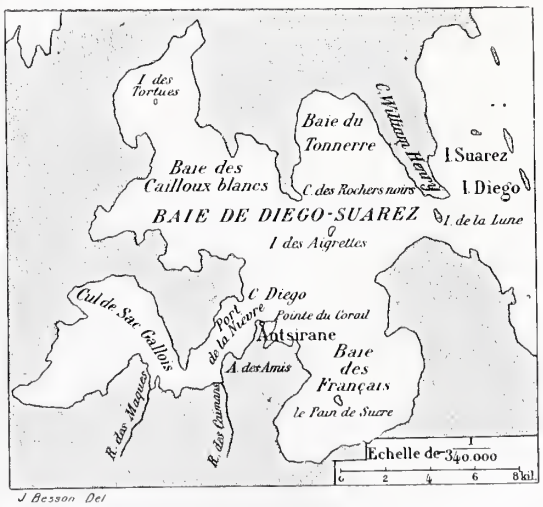
Lorsque venant de *Nossi-bé* on a doublé le cap d'Ambre, aride et dénudé, on rencontre, sur sa droite, l'entrée d'une baie immense qui semble presque une seconde mer. C'est la baie de Diégo-Suarez, le point le plus important de la grande île, qui sert de station navale pour notre flotte militaire et d'escale pour les paquebots des *Messageries maritimes*. L'entrée de la baie, large de deux kilomètres environ, se resserre encore jusqu'à une distance de mille mètres. Un îlot, l'îlot de la Lune, défend cette entrée de manière à ne laisser de chaque côté qu'un étroit chenal. Enfin une autre île, celle de l'Aigrette, battrait en tête les navires qui auraient pu forcer la passe.

On peut donc dire que le port de Diégo-Suarez est imprenable.

Au delà s'étend la rade abritée contre tous les vents et assez vaste pour contenir toutes les flottes du monde.

La rade projette quatre grandes baies, deux au nord et deux au sud.

La première à droite, la baie du Tonnerre (Douvouch Varata), s'étend du cap William-Henry au cap des Rochers-Noirs (Vatou Minty), qui la sépare de la baie des Cailloux-Blancs



(Douvouch Vatou Foutchi). A l'ouest, cette dernière creuse la baie de l'île du Sépulcre.

Au sud-ouest le cul-de-sac Gallois ne présente qu'une eau peu profonde. Enfin, au sud, la grande baie des Français (Douvouch Vasa), qui renferme un îlot appelé le Pain-de-Sucre.

A mesure qu'on s'avance dans la baie, les vagues deviennent de plus en plus faibles et permettent de jouir du merveilleux panorama qui s'étale devant les regards. A gauche, sur la chaîne de montagnes des Français, s'élèvent des dômes de verdure où l'on distingue des bouquets de palmiers au milieu d'un tapis doré formé de corbeilles d'or, de mousses, de fougères gigantesques. A droite, les monts du cap d'Ambre lèvent leur tête dénudée au milieu de leur base fleurie.

Primitivement les Français s'étaient établis à Diégo; mais ils ont bientôt quitté cette localité pour aller se fixer sur l'autre côté de la baie, à Antsirane, près de la baie des Amis, en face du port de la Nièvre. Il ne reste plus à Diégo que les casernes des disciplinaires, un poste de gendarmerie et l'hôpital militaire établi dans un lieu très ombragé et relativement sain.

Antsirane s'élève de la plage sur un promontoire. C'est plutôt un vaste campement qu'une ville véritable. La plupart des habitations sont en bois et couvertes en paille de cannes. Plusieurs ne sont que de véritables cases. On a tracé quelques rues, mais la disposition des lieux en rend la régularité impossible.

Les constructions principales sont : la maison du gouvernement, la caserne de gendarmerie et les bâtiments pour les troupes. On peut encore citer l'église qui s'élève isolément au sommet d'une colline.

La ville manque d'eau. Il existe bien deux fontaines, mais leur débit est très faible et ne suffit pas aux besoins des habitants. Aussi a-t-on placé, auprès de chaque fontaine, un factionnaire pour empêcher les abus et le gaspillage.

Près de la baie des Amis tombe la rivière des Caïmans, sur laquelle sont établies des usines pour la salaison des bœufs.

Plusieurs concessions ont été faites sur les bords de cette rivière et l'on y cultive le maïs et les légumes de France.

Plus à l'ouest, à partir de la rivière des Maques, s'étend le vaste plateau d'Anamakia, sur lequel les indigènes ont établi des rizières. Les colons y cultivent avec succès les légumes de toute espèce (melons, citrouilles, concombres, etc.), le *manioc*, la *patate* et une grande variété d'arbres fruitiers. Malheureusement il n'y a pas de route qui communique avec Antsirane, de sorte que la ville est souvent privée de légumes frais lorsqu'ils sont en abondance tout près d'elle.

Sur le plateau d'Anamakia les habitations ne sont que des paillotes. Il serait facile pourtant de trouver dans les forêts voisines du bois de construction ; mais il n'est pas permis d'en abattre.

Au sud, sur la montagne d'Ambre, est établi un Sanatorium dans un endroit magnifique, pittoresque et sain. Une route carrossable — la seule qui existe à Madagascar — communique avec Antsirane; sur une partie du chemin on a même établi un petit Decauville.

A partir de Diégo, si l'on veut suivre la côte orientale de Madagascar, il est nécessaire de prendre un bateau; les communications par terre y sont à peu près impossibles. La grande chaîne de montagnes, en effet, avec ses épaisses forêts, s'approche du rivage et vient baigner son pied dans la mer. Pourtant, auprès de Vohémar, elle s'éloigne à une certaine distance et forme une vaste plaine fertile en fourrages, mais malheureusement peu propre à la culture du café.

Vohémar a été occupé quelque temps par les Français. Sous l'administration du commandant d'Escande, qui s'en était emparé, elle était devenue rapidement le centre d'un commerce important. Toute cette prospérité a disparu après le départ de nos troupes.

Sur cette côte, après avoir passé la magnifique baie d'Antongil, on rencontre l'île de Sainte-Marie, en face de la Pointe-Larrée. Cette petite île, longue de cinquante kilomètres et large de trois kilomètres seulement, est la première escale des paquebots après Diégo. Elle est remarquable par sa végétation luxuriante et son humidité.

« Sainte-Marie, dit un auteur, est un vrai bijou. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Sans partager complètement l'enthousiasme de ce géographe, on doit avouer que l'aspect de cette île est vraiment délicieux. Elle produit en abondance des cocos, des mangues, du girofle, du cacao. Dernièrement on y a essayé la culture du café.

Du navire mouillé en face de l'îlot Madame, on voit se dérouler une magnifique allée de manguiers sur une longueur de deux kilomètres.

L'îlot Madame n'est qu'un rocher situé à cinquante mètres de l'île principale à laquelle il est relié par un câble qui sert à guider le bac pour passer d'un bord à l'autre. Sur cet îlot se trouvent la résidence de l'administrateur et l'hôpital militaire.

C'est sur ce rocher qu'est venu se briser, en 1893, le *Labourdonnais*.

Entre Ténérive et Tamatave s'étend, sur le bord de la mer, une longue bande de terre très fertile.

C'est là surtout que les Européens ont fait leurs plantations. On voit se dérouler à perte de vue des champs de café, canne à sucre, coton, cacao, coco et girofle. C'est la partie la mieux cultivée de l'île entière.

Toute la côte orientale est bordée d'une ligne de coraux qui rend difficile la navigation et l'accès des rades. Le rivage est couvert d'un sable blanc et brillant comme des perles, dont le reflet éblouit la vue.

Après cinq ou six heures de navigation on atteint Tamatave.

Tamatave, située en face de la Réunion, est la ville commerçante par excellence (1). C'est là surtout, et dans les environs, que vont se fixer les Européens.

La rade est fermée par un banc de récifs à fleur d'eau sur lequel les vagues viennent se briser avec fracas. Un îlot termine ce banc de

Le fort de Tamatave.

coraux : c'est l'île des Pruniers, qui n'est qu'un joli bouquet d'arbres au même niveau que la mer. La rade de Tamatave est circulaire, entourée d'une vaste plage basse et sablonneuse qui rend l'atterrissement pour ainsi dire impossible. On se sert de bateaux plats qui ne permettent même pas le débarquement sur la terre ferme. Pour arriver au rivage, il faut recourir au dos des Malgaches.

La ville s'étend sur une grande longueur au bord du rivage. La vue est souvent masquée par de nombreux bouquets d'arbres qui ombragent les rues et les maisons. Il y a, en réalité, deux villes bien distinctes. Au sud est la cité européenne : c'est là que résident les différents consuls et les commerçants européens, c'est là encore que se trouvent les bâtiments de l'agence des *Messageries maritimes* et les établissements catholiques. Derrière et dans le nord s'étend la ville malgache, formée de huttes et de paillotes, où grouille, pêle-mêle, la population indigène. La promiscuité y est révoltante comme dans toutes les agglomérations malgaches.

La cité européenne est traversée par une longue rue sablonneuse dans laquelle la marche est fort pénible sous la chaleur brûlante du soleil. Aussi les étrangers usent-ils du *fitacon* pour la parcourir. Le fitacon devient indispensable dans la ville malgache où l'on a parfois de véritables marais à traverser.

Au-dessus de la ville, à l'occident, les Hovas ont construit un fort qui n'a pas un aspect bien terrible. La garnison n'a pas même essayé de le défendre, lorsque, dernièrement, nous avons bombardé la ville.

Ce qu'il y a de plus dangereux dans ces parages, ce sont les cyclones, qui, parfois, inondent la ville. La plage est couverte de nombreux débris qui attestent les ravages causés par ces terribles ouragans. Le *Dayot*, entre autres, y fut brisé par un cyclone en 1888.

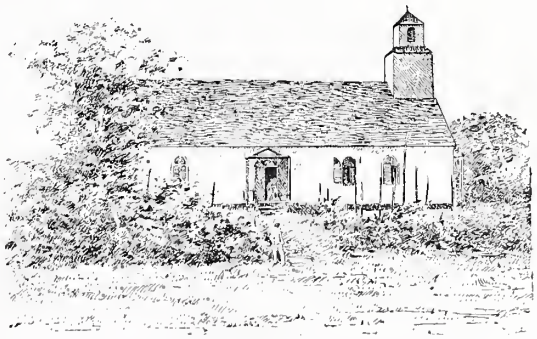
La rade est infestée par des requins d'une rare voracité. Lorsqu'on embarque des bœufs, comme l'embarquement ne peut avoir lieu *bord à quai*, il faut les jeter à la mer et leur faire gagner à la nage le navire qui doit les emporter. Il n'est pas rare de voir arriver les pauvres bêtes avec les membres coupés ou le ventre ouvert par la gueule des requins.

Que dirait la Société protectrice des animaux?

Tamatave est un point stratégique fort important, non seulement parce qu'il est à proximité de la Réunion, mais surtout parce que de là part une route qui conduit à Tananarive. Sur la côte occidentale, un autre point, Majunga, offre également les moyens de gagner la capitale des Hovas. Ces deux ports serviront naturellement de bases à nos prochaines opérations. Déjà nous avons pris Tamatave; il n'est pas douteux que nous n'occupions Majunga au moment où paraîtront ces lignes.

Pour se rendre de Tamatave à Tananarive, on suit une parallèle au littoral jusqu'à Andovoranto, dont la rade est peu sûre à cause de la barre. Là, on tourne à l'ouest. D'abord on traverse l'épaisse forêt d'Anamalazastra toute peuplée de maques qui font, à l'approche des excursionnistes, un bruit assourdissant. Après les forêts s'étend une vaste plaine couverte d'une herbe épaisse, dure et sèche appelée vulgairement l'*herbe aux cailles*. Le voyageur y souffre beaucoup de la chaleur et de la soif, s'il n'a point pris la précaution d'emporter avec lui une provision d'eau.

Au delà de la plaine, on arrive dans une région montagneuse, arrosée par de nombreux cours d'eau. Cette partie de l'île est bien cultivée; c'est la région des rizières, de la canne à sucre et du café. Enfin on aperçoit sur une hauteur la ville des Hovas.



Temple protestant servant de caserne, à Tamatave.

De Tamatave à Mananjari, le rivage est marécageux et couvert de lagunes. Les nombreux cours d'eau qui tombent des montagnes ayant leur embouchure obstruée par le sable, les terrains d'alluvion et les racines des palétuviers ne peuvent se décharger dans la mer. Leur eau s'infiltre dans la terre formant des marécages et des lacs qu'il faut traverser en

(1) Voir année 1889, page 292, la vue de Tamatave.

pirogue. Ces lacs sont même si nombreux et si raprochés les uns et des autres qu'on pourrait, à peu de frais, les faire communiquer en coupant les *pangalanes* qui les séparent. On aurait ainsi une route navigable parallèle à la côte.

Sur la route, on rencontre la baie Sainte-Luce, où s'était d'abord établie la mission envoyée pour prendre possession de Madagascar au nom du roi de France. Cette mission quittait Lorient en mars 1643 sur le *Saint-Louis*, capitaine Cocquet. Elle était commandée par Pronis, et se composait de douze soldats. Mais le lieu était mal choisi à cause de la chaleur, de l'humidité et des fièvres. Aussi, peu de temps après, les colons allèrent-ils se fixer un peu plus au sud sur la baie de Tolongare où ils construisirent un fort appelé Fort-Dauphin, qui existe encore aujourd'hui. Les Français l'ont occupé jusqu'en 1825. Ce fort a été témoin d'une héroïque défense qui rappelle celle de Mazagran.

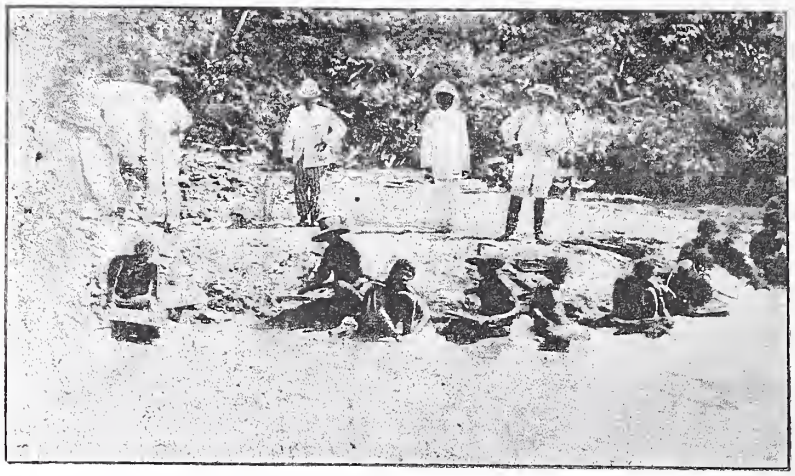
En février 1825, une armée de Hovas, au nombre de quatre mille, vint, sommer la garnison de se rendre. La garnison se composait de six hommes. Le chef demanda un délai de deux mois, afin de pouvoir consulter le gouverneur de la Réunion. Malgré l'armistice conclu, le 14 mars les Hovas attaquèrent, à l'improviste, nos soldats qui se défendirent vigoureusement tant qu'ils eurent des munitions. Enfin ils furent faits prisonniers.

Nos bons amis les Anglais racontent en ces termes ce glorieux exploit de l'armée malgache : *Radama se présenta sur la côte avec des forces imposantes et balaya les envahisseurs de son littoral.* L'entrée du fort est interdite aux Français. Quand nous nous sommes présentés pour le visiter, le gouverneur, un grand gaillard, d'un beau noir, portant un chapeau à haute forme, une jaquette grise, un pantalon de cotonnade avec une bande rouge et un sabre sans fourreau passé à la ceinture, vient nous sommer brutalement de nous éloigner. Nous ne nous sommes point fait répéter l'invitation ; si nous lui avions adressé la parole en anglais, il nous aurait reçus probablement avec la plus grande déférence.

De Fort-Dauphin au cap Sainte-Marie, le point extrême de Madagascar, la côte se dirige vers le sud-ouest. Les populations n'habitent point près du rivage. Elles se sont retirées à l'intérieur des terres. Quand les navires veulent commercer avec elles, on tire des salves d'artillerie; les habitants, ainsi avertis, accourent faire des échanges.

A partir de Sainte-Marie, la côte remonte à l'ouest vers le nord jusqu'à la baie de Saint-Augustin. Le pays est assez bien cultivé. On y voit surtout de vastes champs de pois du Cap et d'orseille. Parallèlement au rivage court une chaîne de collines de sable, dans lesquelles on trouve parfois des œufs d'épiornis.

La côte occidentale est peu habitée. Comme la montagne est fort éloignée, il s'étend entre elle et la mer d'interminables plaines où les Sakalaves élèvent du bétail et cultivent le riz. La pointe occidentale de l'île est le cap Saint-Vincent. Sur le bord du rivage il n'y a point d'habitants ; aussi le voyageur est-il obligé de prendre une pirogue pour visiter cette partie de l'île. Au nord du cap Saint-André se trouve la vaste baie de Bombetok, à l'embouchure de la rivière formée par le Betsiboka et l'Ikopa. La ville de Majunga, dont le véritable nom est Mazangaye, s'élève à l'entrée de cette baie, l'un des plus beaux et des meilleurs mouillages de Madagascar. C'est de ce point qu'une armée peut, le plus facilement, arriver à Tananarive.



MADAGASCAR. — Laveurs d'or.

L'Ikopa, qui prend sa source dans les collines voisines de cette ville, est navigable jusqu'à Suberbiéville, éloignée de la côte d'environ cinquante kilomètres, au confluent de la Manavana et de l'Ikopa. Des navires de petit tonnage, et surtout des bateaux plats, peuvent facilement remonter la rivière. Suberbiéville est un vaste établissement pour l'extraction de l'or. Au-dessus de Suberbiéville, la rivière forme des chutes qui interrompent leur navigation.

A partir de cette localité l'expédition rencontrera de grandes difficultés. Il faudra se frayer une route dans la forêt, porter des vivres à dos d'hommes, établir des postes pour garantir le corps expéditionnaire contre toute surprise, assurer le ravitaillement et, s'il est besoin, de protéger la retraite. Les embuscades sont, en effet, très faciles dans cette vaste contrée couverte d'arbres et de broussailles où l'ennemi peut se cacher et détruire petit à petit un corps d'armée.

De Suberbiéville part un chemin, ou plutôt un sentier, par Matatsy, Ampotaka, Maharidaza, Ivatobé, et aboutit au sud de la capitale des Hovas. Une autre route, partant de Majunga, longe la rive droite de la Betsiboka, et se termine à Maméhana, au nord de Tananarive. Cette route offrira de plus grandes difficultés que la précédente à cause des montagnes qu'il faudra franchir, principalement les monts Vohilena et Analamanaretsiva. Tananarive ou plutôt Antananarivo (les mille villages), comme la nomment les Hovas, est le but de l'expédition.

C'est là qu'il faut aller pour renverser le gouvernement de la reine *Ranavalo-Manjaka*.

Comme toutes les villes de Hovas, Tananarive est entourée d'une muraille en terre, d'un fossé et d'une palissade, fortifications primitives qui la mettent à l'abri d'un coup de main, mais qui n'offriront qu'une faible résistance à nos canons de campagne.

Elle couvre trois collines qui dominent les environs et d'où la vue s'étend sur la vallée de l'Ikopa.

Au centre est la belle place d'Andohalo à laquelle donne accès une large allée pavée de granit.

Les habitants sont, dit-on, au nombre de cent mille. Les maisons sont, pour la plupart, en bois, en roseaux ou en briques, couvertes avec les feuilles de cette espèce de palmier nommé vulgairement *Arbre du voyageur*. Elles s'étagent en amphithéâtre sur les pentes des collines.

Parmi les monuments il faut citer : le palais de la reine (1), auprès duquel s'élève un rocher d'où l'on précipite les criminels... et les chrétiens ; le palais du premier ministre, époux de la reine ; le palais du résident général, la cathédrale.

En remontant au nord, on arrive à la magnifique baie de Passandava à l'entrée de laquelle se trouve l'île de Nossi-Bé.

Le village construit par le commandant Pennequin, renferme encore des vestiges de maisons européennes.

C'est près de cette localité que Pennequin, avec cent Sakalaves et cinquante fusiliers marins, mit en déroute huit mille Hovas, commandés par le fameux colonel anglais, qui réorganise et discipline actuellement l'armée de la reine.

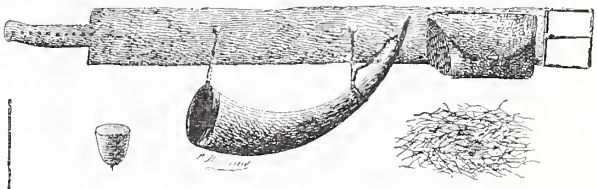
De Passandava au cap d'Ambre, les montagnes abruptes et boisées se rapprochent de la mer. Il n'y a point d'établissements importants ; mais le sol renferme de riches mines de houille qui nous seront un jour d'une grande utilité.

Comme nous venons de le voir, Madagascar renferme un grand nombre de baies vastes et profondes qui offrent aux navires d'excellents mouillages. Quelques-unes sont d'un accès peu sûr, mais il serait facile de les rendre abordables en coupant la digue de coraux qui ferme leur entrée.

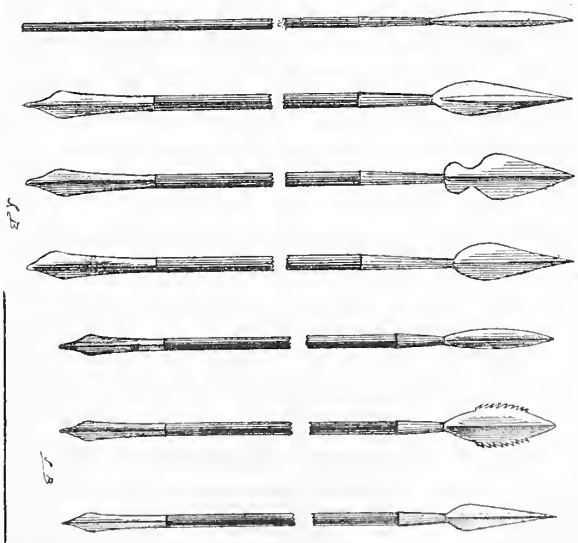
Aucune contrée, peut-être, ne possède un plus grand nombre de cours d'eau. Mais la plupart, sur la côte orientale surtout, ne sont que des torrents desséchés pendant la belle saison qui débordent et dévastent tout lorsqu'ils sont grossis par les pluies. Les seuls cours d'eau qui méritent le nom de rivières sont : le Manangoro, le Mangoro et la Mangataka.

A l'ouest une dizaine de ces rivières sont navigables. Les principales sont : l'Ikopa, la Betsisily, le Mangoka (ou Saint-Vincent) l'Onilahy (ou Saint-Augustin).

Au sud-ouest et à l'ouest de l'île règnent des vents constants : la brise de terre souffle le matin ; dans l'après-midi s'élève la brise de mer. Cette régularité facilite singulièrement la navigation. Les indigènes se servent de pirogues, longues, étroites, pointues, ordinairement creusées dans un tronc d'arbre. Un cadre ou balancier les empêche de chavirer et de dévier de la ligne droite. Les Malgaches les manœuvrent avec une merveilleuse habileté. Ces bateaux (*la canfiara*), avec leur grande voile triangulaire, filent facilement dix nœuds à l'heure. En dépit de l'importation dans l'île d'armes perfectionnées, les indigènes conservent leurs anciennes armes



Ceinture et corne de chasse.



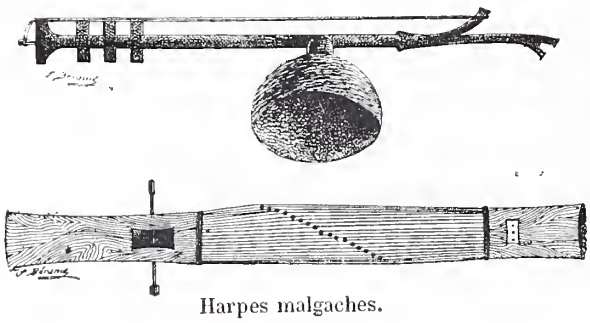
Lances, malgaches.

lances de diverses formes qu'ils manœuvrent avec beaucoup de dextérité. Ils sont aussi musiciens à leurs heures et charment leurs loi-

(1) Voir année 1889, page 289, le palais de la reine de Tananarive.

sirs avec des harpes diversement agencées.

Bien que l'île renferme de vastes plaines arides et incultes, il n'est peut-être pas au monde une terre aussi fertile que Madagascar. Des millions d'émigrants y trouveraient à employer fructueusement leur activité et à fonder des établissements prospères.



Harpes malgaches.

Sur les plateaux viennent tous les fruits d'Europe ; dans les régions inférieures : le café, le tabac, les épices, la grenade, la pamplemousse, la goyave, le fruit de Cythère (évi), le coco, l'orange, le citron, le cacao, le letchi, l'indigo ; la canne à sucre y pousse admirablement.

Les bois de construction y sont aussi nombreux que variés : le palissandre, le bois d'ébène, de rose, de fer, de santal, l'acajou y forment de véritables forêts.

Parmi les plantes fertiles on peut citer le vacoa, l'aloès, le coton, la ramie, le raphia dont les fils servent à fabriquer les *rabannes* et les *lambas*.

La faune y est moins variée. L'île nourrit des porcs, des moutons, des sangliers, des zébus ou bœufs bossus, des tortues, des volailles, des abeilles, des vers à soie. On trouve une grande variété d'araignées dont quelques-unes d'une grosseur extraordinaire.

Il y a aussi des serpents inoffensifs : le boa n'y est pas rare. Les forêts sont peuplées de *maques* et de *babakotos* qui sont pour les indigènes des animaux sacrés ; les lacs remplis de caïmans.

Les entrailles de la terre renferment de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de la houille. Quelques mines d'or sont exploitées principalement à Suberbiéville. Les mines de cuivre donnent un minerai d'une richesse extraordinaire ; on pourrait en retirer de beaux bénéfices si elles étaient exploitées d'une façon sérieuse et intelligente. Sur plusieurs points, principalement dans la région de Passandava, tout près de Diégo-Suarez, s'étendent de vastes champs de houille, le plus précieux peut-être de tous les produits. Notre flotte pourrait y faire sa provision de charbon sans avoir recours aux dépôts anglais qui nous seraient fermés en temps de guerre, ainsi qu'on l'a vu lors de la campagne de l'amiral Courbet.

Le climat ne mérite pas la réputation d'insalubrité qui lui a été faite ; sans doute, sur les bords de la mer, les Européens sont exposés à des attaques de fièvre paludéenne, mais l'intérieur du pays est très sain. On peut y trouver la température que l'on désire. Les côtes mêmes seraient facilement assainies, si l'on ouvrait à l'eau des rivières un passage dans la mer. Les lacs et les marécages seraient remplacés par des plaines grasses et fertiles qui augmenteraient encore la richesse des habitants.

Comme dans toutes ces régions, il n'y a que deux saisons : la belle saison, sèche et tempérée, d'avril à octobre, et l'*hivernage*, saison chaude et humide, du mois d'octobre au mois d'avril.

L'Européen fera donc sagement d'arriver dans le pays au mois de mai, afin d'avoir toute la belle saison pour s'acclimater. S'il a, en outre, la précaution d'éviter tout excès et de vivre selon les lois de l'hygiène, il n'aura rien à redouter du climat.

Vu l'abondance des produits et la difficulté de les écouler, la vie matérielle n'y coûte presque rien. Un morceau de bœuf ou de mouton coûte quatre sous, une volaille quatre sous, une douzaine d'œufs quatre sous. Il semble que cette somme de quatre sous soit l'unité invariable du prix des denrées.

Les habitants, en général, sont grands, bien faits, doux, hospitaliers, mais insouciants, paresseux et voleurs. Mais les mœurs et les types varient avec les différentes peuplades.

Sur la côte orientale, les *Betsimisaraks* ont le teint noir, luisant, peu foncé, le visage arrondi, le front saillant, les cheveux épais et crépus. D'un caractère doux, jovial, sympathique, ils aiment le Français (Vasa). Ils font surtout de bons navigateurs et aspirent à secouer le joug des Hovas. Les Betsimisaraks sont enclins à l'ivrognerie, mais ils ont l'ivresse gaie. On les entend souvent, après avoir absorbé une trop grande quantité de *betsabetsa*, dire joyeusement : *Mama-zaho* (je suis gris). Leur vêtement est d'une simplicité primitive. Pour les hommes, une étroite ceinture (*sadika*), une vareuse (*rabanne*) et un lamba. Les femmes s'entourent d'une pièce de toile qui tombe des aisselles aux mollets ; une espèce de gilet couvre leurs épaules.

La partie occidentale est habitée par les *Sakalaves*, peuple guerrier qui ne se console pas d'avoir perdu son ancienne puissance. Ils sont amis de la France et ne demandent qu'à combattre les Hovas, leurs ennemis, qu'ils désignent ordinairement sous le nom injurieux de *Amboas-Lambos* (chiens de pourceaux). Avec les commandants Pennequin et d'Escande, ils ont montré quels services ils peuvent nous rendre. Qu'on leur donne des fusils, ils marcheront d'eux-mêmes. En tout cas, ils seront pour notre armée de précieux auxiliaires pour éclairer la route, tracer les voies de communication et porter les bagages.

La conquête de Madagascar est donc chose facile. Il suffira, pour être maître de l'île, d'occuper au nord Diégo où nous sommes établis, à l'est Tamatave, à l'ouest Majunga, au sud Fort-Dauphin avec quelques points intermédiaires comme Vohémar et Passandava et de tracer des routes entre ces différentes villes.

Madagascar, d'ailleurs, par sa position géographique, est pour nous une position stratégique de la plus haute importance. Dominant les deux routes qui conduisent aux Indes, elle procurerait à notre flotte un abri sûr, des vivres et du charbon.

Actuellement, nous ne possédons dans ces parages ni refuge pour nos vaisseaux, ni moyen de les approvisionner de houille.

Espérons donc que cette fois, éclairés par le passé, nous prendrons effectivement possession de la Grande Terre et que nous la délivrerons à jamais des deux fléaux qui la désolent : les Hovas et les Anglais !

H. Lecadet.

VILLÉGIATURE ROYALE

Quand on s'éloigne de Biarritz vers la frontière d'Espagne, non pas en suivant la grand'-route, constamment sillonnée par les landaus aux postillons galonnés et aux attelages tout carillonnants de grelots, mais en longeant la côte, par un chemin aux fréquents raidillons, que gravissent allégrement les petits ânes du pays, chargés de leurs doubles hottes avec la paysanne en travers, on rencontre d'abord, à une demi-lieue environ des dernières villas, ce qu'on appelle pompeusement là-bas le « bois de Boulogne », une oasis de verdure où d'énormes châtaigniers se mirent dans un lac, aux eaux limpides et profondes ; puis, après une rude montée, on s'engage dans une véritable lande, couverte de courtes bruyères, avec, çà et là, de maigres bouquets de pins : point de maisons, sauf une petite auberge, portant comme enseigne : « Au rendez-vous des Chasseurs » et, un peu plus loin, à côté d'une grille rustique, un coquet pavillon aux murs blancs, coupés, suivant la coutume basque, de boiseries peintes : c'est l'entrée du domaine de la reine Nathalie, où vient de s'installer, pour quelques semaines, le jeune roi de Serbie.

Du pavillon, occupé par le concierge, s'étend, vers la mer, une longue allée qu'aucun arbre n'abrite, et, tout au bout, entre deux collines arides, à quelques mètres seulement de la plage, s'élève l'habitation principale. C'est une construction carrée, en pierre blanche d'Angoulême, sans aucun ornement, avec toit formant terrasse : du côté des flots, de grandes baies en glaces permettent d'embrasser du regard tout le fond du golfe.

Le panorama est merveilleux : à droite, le déroulement des dunes, bordées de hautes falaises grises que termine la pointe hardie des rochers de Biarritz ; à gauche, les dentelures d'une côte capricieuse, que piquent de points blancs les maisons de Guéthary ; puis, après

La reine Nathalie.

l'entrée du port de Saint-Jean-de-Luz, les deux roches jumelles, plantées comme deux gardiennes, à l'embouchure de la Bidassoa, et, au-dessus, les derniers contreforts des Pyrénées, dressant dans la nue les crêtes encore fort imposantes des Trois-Couronnes et du Jaïsquibel ; devant soi, l'immensité bleue, sur laquelle glissent les voiles des yoles et des sardinières, et, tout près, au pied de la villa, un tapis de sable fin et moelleux, où s'ébattent, avec leurs cris aigus, des bandes d'alouettes de mer.

Ce site pittoresque avait séduit, il y a quelques années, des spéculateurs. Une société s'était formée pour y installer, sous le nom de

*

Castel-Biarritz, un vaste hôtel et casino où l'on aurait offert aux touristes toutes les distractions de Monte-Carlo.

Mais après avoir dépensé, en achats de terrains et en bâtisses, près de deux millions, la société, prévenue que les jeux ne seraient pas autorisés, fit faillite, sans achever de couvrir l'édifice. Un instant, on songea à utiliser les constructions pour un *sanatorium*, analogue à celui de Berck-sur-Mer, des pourparlers avaient même été engagés avec l'Assistance publique, lorsque la reine Nathalie se rendit propriétaire du domaine, fit raser les murailles de Castel-Biarritz, et, sur leur emplacement, élever l'habitation actuelle, baptisée « Sachino », diminutif d'Alexandre, le prénom de son fils.

On pouvait croire que, dans ce cadre un peu sauvage, la jeune reine, après avoir traversé tant d'émotions poignantes, chercherait la retraite, l'isolement, et vivrait en quasi-recluse. Il n'en fut rien. En se fixant une grande partie de l'année à « Sachino », la reine voulait simplement rester, pour ainsi dire, à

Villa Sachino habitée par la reine Nathalie à Biarritz.

la lisière du tourbillon mondain, afin de se ménager, quand il lui plairait, des heures de recueillement absolu, en face d'un incomparable décor. Mais c'est à dessein qu'elle avait choisi sa Thébaïde tout à côté d'une station très fréquentée, où, hiver comme été, une colonie cosmopolite multiplie fêtes et distractions.

Presque chaque jour, la reine Nathalie vient à Biarritz, le plus souvent dans une légère charrette anglaise, attelée d'un poney minuscule, qu'elle conduit elle-même; une dame d'honneur l'accompagne. C'est plutôt ce qu'on est convenu d'appeler une « belle femme » qu'une « jolie femme » : de grande taille, très bien faite, teint mat, figure aux traits accusés, d'où, en photographie, un aspect un peu dur, qu'elle n'a point en réalité, car, dans la conversation, son visage prend une expression animée, qui, jointe à son affabilité, la rend très séduisante.

Elle ne fuit pas les cérémonies officielles : à diverses reprises elle a accepté le patronage de fêtes de charité et elle a posé la première pierre de l'établissement des bains salins, récemment construit à Biarritz. On l'adore dans le pays, où elle a justifié le vers de Corneille ; « la façon de donner vaut mieux que ce

Entrée de la villa Sachino à Biarritz.

qu'on donne ». Car si elle ne s'est pas signalée par des libéralités fastueuses, elle s'intéresse à tout le petit monde qui vit autour d'elle ; elle va volontiers dans les chaumières des paysans et veille à ce que des soins médicaux soient régulièrement fournis aux malades.

L'autre jour, la reine Nathalie attendait, sur le quai de la gare, son fils, qu'elle n'avait point revu depuis si longtemps. Très belle dans une toilette gris clair, tombant droit (elle est toujours fort simplement mise), son visage rayonnait de joie. La municipalité de Biarritz avait organisé une petite réception avec discours, musique, corbeilles de fleurs, etc. La reine et son fils ont gracieusement accueilli ces hommages, mais tous deux avaient hâte de se trouver en tête-à-tête dans l'intimité de Sachino, devant la grande mer apaisée, dormant sous la brume...

Depuis son arrivée, le roi Alexandre a visité

Route de Biarritz à la frontière d'Espagne.

les environs de Bayonne et de Biarritz ; on l'a rencontré dernièrement sur la falaise de Guéthary, coiffé du béret basque, comme un modeste Labourdin. C'est, en somme, la meilleure façon

de jouir d'une villégiature, et le jeune prince estime, sans doute, suivant le mot de Pascal, que la continuité dégoûte en tout et que « la grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. » JULES LEGRAND.

NOS AMIS...

... LES BÊTES!...

THÉMISTOCLE — AUGUSTE — JACO

Suite. — Voyez page 66.

Parfois nous les voiturions ainsi tous les deux ensemble, d'autres fois ils se relayaient : on laissait à un coin d'une allée isolée, comme à un carrefour, l'empereur romain, et le général athénien allait le chercher, lui cédant courtoisement la place, ce dont, sans doute, il n'était point fâché. Toujours est-il qu'ils obéissaient ponctuellement : l'un descendait, l'autre grimpait; on eût dit que c'était chose arrêtée à l'avance entre gens qui se comprennent.

Mon frère fut plus audacieux que moi, il voulut en obtenir davantage. Puisqu'ils montaient sur la voiture, pourquoi ne la traineraient-ils point? Cette fantaisie fut promptement mise à exécution. Le cheval dételé, Thémistocle fut introduit sans trop de résistance dans les brancards : le général athénien fut harnaché. En guise de bricole, un cordonnet contournant la poitrine, puis, passant sous le manchon des ailes, soutenait les brancards. Deux ficelles attachées à hauteur des épaules au cordonnet faisant l'office de tablier s'accrochaient par des agrafes au-devant de la voiture. Ce harnais primitif, comme on peut le voir, était suffisant.

Thémistocle, obéissant au commandement, mit la petite voiture en branle ; s'aidant de temps en temps de son bec comme d'une sonde pour reconnaitre le terrain, il parvint, tant bien que mal, à fournir la course d'une allée tout entière. Au bout de huit jours il était habitué à ce manège et trainait la carriole à travers toutes les allées. Nous imaginâmes des montées qu'il gravissait toujours en s'aidant du bec au claquement d'un fouet minuscule dont il saisissait le sens. Nous rendions les chemins difficiles au moyen de petits monceaux de galet, ce qui causait des heurts et des cahots dont nous nous réjouissions. L'aimable bête venait à bout de toutes ces difficultés.

Comme l'enfance n'a ni poids ni mesures, quelquefois nous chargions la voiture plus qu'il ne convenait ; alors il peinait et tentait l'effort sans y réussir toujours. Après ces corvées, aux cours desquelles il se montrait d'une soumission incomparable, nous le récompensions avec des noix.

Nous avons essayé d'atteler Auguste en flèche, mais nous ne réussîmes point. Ce que nous pûmes faire, c'était de le mettre sur la charrette et ainsi de faire traîner l'empereur par le général !

Malgré ces travaux forcés auxquels nous astreignions nos bêtes, elles étaient gâtées autant que faire se peut.

Thémistocle et Auguste ne vécurent point longtemps; comme ceux de leur espèce, ils payèrent leur tribut à l'inclémence du climat de nos régions. Il est à remarquer que ces oiseaux du sud de l'Afrique, doués à l'état libre d'une extrême longévité, sont moins résistants, à part quelques exceptions, que leurs congénères, au climat humide et changeant de l'Europe occidentale. Le dernier perroquet dont je ferai mention avait vu le jour sur les bords du fleuve des Amazones, là où les oiseaux et les fleurs flamboient comme des astres errants à travers les frondaisons tropicales. C'était un lord à tête jaune, à bec blanc, à épaulettes rouges, aux ailes d'un vert brillant rehaussées d'un miroir rouge vif et bleu moiré. Il me fut expédié à Paris du Havre par un mien cousin qui se souvenait de mon engouement enfantin pour les individus de son espèce. Un matin, une lettre nous annonça que le lendemain le train m'apporterait le nouveau débarqué : en même temps on nous envoyait son signalement et son répertoire. Son éducation faite à bord, nous disait la missive, laisse bien un peu à désirer : il barre les *f* et son vocable est parfois celui des portefaix, mais il est bien doué, il se civilisera.

J'allai le recevoir à son arrivée.

Avec la lettre de voiture, on me remit une note de soixante centimes pour nourriture au buffet de Rouen. Qu'avait bien pu prendre au susdit buffet notre oiseau ?

On n'a jamais pu le savoir. Ce n'était point du chènevis, car, pour soixante centimes, il en eût eu pour deux jours, et le malheureux était affamé comme tout oiseau peut l'être, cahoté et privé de nourriture pendant un voyage de cinq heures. Les buffets des gares quand ils peuvent jeter le grapin sur un voyageur qui ne regimbe point, il faut qu'ils lui arrachent une plume ; c'est de règle, et celui de Rouen, en la circonstance, ne manqua pas à sa mission.

J'avais le perroquet, c'était le principal.

Il était de toute beauté. Le voyage l'avait un peu énervé, il avait faim ! en sorte que les premiers moments de la connaissance furent peu tendres.

Cette aigreur de caractère ne m'inquiéta nullement, car j'avais assez manié de ses semblables pour savoir à quoi m'en tenir sur cette réserve du voyageur. On lui servit une collation dont il avait grand besoin et avant de satisfaire l'envie que nous éprouvions de faire plus ample connaissance, on le laissa se reconnaitre lui-même.

Ce perroquet ne fut affublé d'aucun nom romain ou grec : on l'appela tout simplement Jaco.

Si son nom était des plus vulgaires, sa beauté

et ses qualités familiales ont fait de cet ami, trop tôt disparu, le spécimen le plus complet de ce qu'on peut attendre d'un animal de cette espèce.

Dès le lendemain, je m'aperçus que mon nouvel hôte était une nature ; et, je tiens à le consigner encore ici, chez les bêtes comme chez l'homme, on trouve des individualités, lesquelles en conservant les grandes lignes inhérentes au genre, offrent des particularités qui rehaussent leur caractère.

Les premiers jours il se livra peu ; j'opine à croire qu'il observait. Il est naturel que tout nouveau visage soit un sujet de préoccupation pour l'animal encore sur le seuil de la domestication.

Les enfants mêmes deviennent circonspects en présence d'un inconnu.

Devant les friandises reçues avec enthousiasme, il se départit peu à peu de sa méfiance ; il venait sur la main sans se faire prier, se laissait gratter sur la tête, mais il avait toujours l'œil ouvert et le bec menaçait quelquefois.

A mesure qu'il se familiarisait, il divulguait ses talents de beau diseur, et j'assure qu'il parlait aussi clairement que d'aucuns de la Comédie-Française, lesquels, sans posséder son beau plumage, n'ont point un ramage plus épuré, quant à la diction.

Son répertoire était excessivement varié. Il chantait agréablement la chansonnette ; il en savait plusieurs, non des meilleures certes, mais qui exigeaient un certain talent d'exécution. Il ne faut pas oublier qu'il avait été éduqué par des matelots ; qu'importait le fond ? D'autres fois, il prenait les attitudes comiques d'un homme distrait sifflant un air. Alors, une patte sous sa gorge qu'il caressait béatement ainsi qu'un petit-maître d'autrefois eût secoué son jabot de dentelles, il filait des sons les plus invraisemblables. Il chantait pour lui tout seul ; c'était le solo bon enfant le plus réussi qu'on pût entendre. C'était à se tordre de rire.

Il connaissait aussi une chanson à boire ; mais celle-là était pour la galerie, il la mimait, tournant et titubant comme un ivrogne. Au point de vue de l'éducation classique des perroquets, j'ai pu constater, en peu de temps, que Jaco était un oiseau de premier ordre. Il avait fait ce qu'on appelle, pour la jeunesse, ses humanités ; il eût obtenu avec distinction un brevet de capacité.

Le point capital pour moi, quand il s'agit de domestiquer une bête, c'est la camaraderie. Jaco devenait très doux, mais, à mon sens, il manquait encore d'abandon.

L'instruction était bonne, l'éducation laissait à désirer : c'était donc le but vers lequel devaient tendre tous mes efforts.

Las ! ce ne fut point long ! Une circonstance pénible à la fois pour moi et pour la pauvre bête, mais que je ne regrettai point à cause des suites qui réalisèrent mes désirs au delà de toute espérance, me conquit à jamais le fier oiseau.

Je l'avais sorti de sa cage pour lui offrir une friandise que je tenais entre mes lèvres. Il la prit, la jeta immédiatement, et, tout aussitôt, son bec se glissa entre mes dents, m'empoigna la langue qu'il traversa de part en part. J'éprouvai une douleur si vive, que, sans réfléchir aux conséquences de mon action brutale, je lui donnai une calotte qui l'envoya rouler au bout de la chambre où il demeura les ailes étendues. Je crus l'avoir tué. Ma colère tomba subitement, la douleur que j'éprouvais fit place à une douleur morale plus profonde, et je me précipitai vers le pauvre oiseau. Je le ramassai, il n'était qu'étourdi. Il reprit promptement ses sens. Son œil pâle me regarda si tristement que des larmes me vinrent aux yeux. Peu à peu, l'iris de ses yeux reprit sa couleur orange et il me lança ces mots attendris : « Bonjour, ma petite cocotte. »

Bon Jaco ! il l'avait échappé belle et la Providence m'avait épargné un cruel remords.

A partir de ce jour, je fus absolument son maître et il me voua une affection de cachet. A quelque heure du jour ou de la nuit que je rentrasse, il me saluait par un bonjour aimable, avec un timbre de voix si doux, que c'était un charme de l'entendre. La nuit, il écartait avec son bec le rideau qui voilait sa cage ; souvent je le prenais et, quand il avait eu la caresse convoitée, il regagnait son logis, et immédiatement il se remettait la tête dans les plumes pour dormir.

Lorsque je travaillais, il aimait beaucoup à être auprès de moi. Cependant, parfois, son impertinent caquet, afin d'attirer l'attention sur sa personne, devenait si insupportable que je me voyais obligé de le reléguer pour quelque temps dans un grand cabinet noir où l'obscurité le rendait muet.

Il arriva qu'un jour j'oubliai de fermer, non seulement la cage, mais encore la porte du sombre retiro.

Je m'étais remis à écrire, quand, au bout de vingt minutes environ, j'entendis un petit bruit sur les barreaux de ma chaise ; j'y fis d'abord peu attention, cependant le bruit se renouvela et je sentis mon veston fortement tiré.

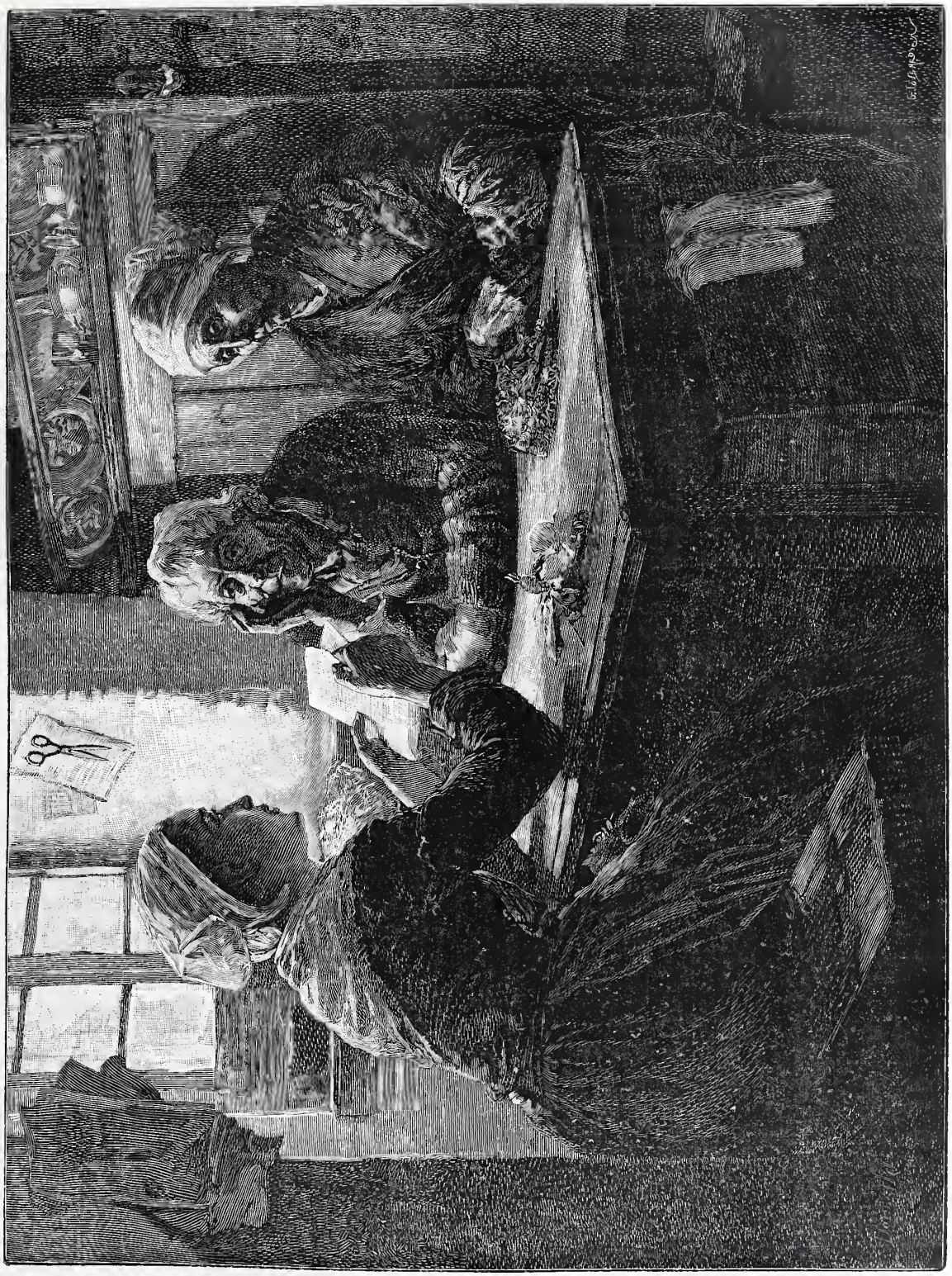
C'était le prisonnier évadé qui grimpait après moi comme un matelot après les haubans. Se voyant découvert, il se glissa avec adresse dans ma poche, dans laquelle, baissant la tête, il se tint coi. Émerveillé de cette ruse charmante, je le flattai et il demeura ainsi jusqu'à la fin de mon travail.

(*A suivre.*)

CHARLES DIGUET.

UNE LETTRE D'ISLANDE

Dans la petite chaumière, la table est ainsi disposée : le haut bout à la fenêtre, le bas vers l'intérieur de la maison. A droite, derrière les deux vieillards, est un lit à galerie remontant vers le pignon, près du foyer ; à gauche, derrière la jeune femme qui lit la lettre, un vaissellier où très souvent brillent de vieilles faïences, adossé lui-même à une cloison de



Une lettre d'Islande. — Peinture de Mlle Dora Hitz. — Gravé par Joubard.

bois qui défend l'intérieur contre les vents du dehors. La porte d'entrée se trouve en effet derrière cette cloison.

En toute circonstance importante, c'est autour de cette table que la famille se réunit. Qu'il s'agisse d'un contrat d'assurances, de la lecture d'un acte d'héritage, ou de faire honneur à un visiteur important, les deux vieillards s'assoient à cette place, sur le même banc, pour écouter le message débité par le personnage assis en face d'eux sur l'autre banc.

Aujourd'hui, c'est jour de fête ; et on ne le

dirait guère à voir l'impassibilité de ce père et de cette mère. Ils ne marchandent certes pas leur attention; mais bien malin qui pourrait trouver sur leur visage la trace des sentiments qui les agitent. La lettre qu'on leur lit est de leur fils Yan, Tremor, Ewan, Efflam, Jakes, Fanch, ou tel autre nom qu'il vous plaira d'imaginer. Ils l'ont depuis midi. Le facteur de Paimpol l'a apportée en annonçant qu'elle venait d'Islande; et on l'a remercié en lui offrant une large écuelle de cidre.

Et puis, après le déjeuner, les premières paroles échangées entre les bonnes gens ont été lancées pour émettre cet avis que leur voisine Mar' Yvonne ou une autre pourrait peut-être, tout en tricotant son bas de laine, leur donner lecture de cette lettre. Et ç'a été tout; car on est silencieux dans les fermes bretonnes; et les vieillards sont brouillés depuis quelque temps avec la lecture du français. Les jeunes n'en sont pas encore là; et Mar' Yvonne pourra leur traduire en bon et intelligible breton la lettre venue de là-bas.

Là-bas, le père le sait, ce sont les éternels brouillards de la mer d'Islande, le pont des bateaux ruisselant de pluie et de saumure, la mer pleine de pièges, le ciel aidant aux trahisons, et le fils chéri, le beau grand garçon parti de cette jolie baie de Paimpol qui semble sortir d'un tableau du siècle dernier, exposé aux périls les plus sournois et les plus irrémédiables. Que la pêche soit mauvaise, ce n'est que demi-mal. Qu'il revienne d'abord!

Ils sont graves comme on doit toujours l'être avec les choses de la mer. Et Mar' Yvonne, piquée par la curiosité, ayant consenti tout de suite à leur traduire la lettre, est venue s'installer en face d'eux.

Elle a déposé son tricot sur la table. Et elle s'est mise à lire.

Il y a dans cette lettre des nouvelles de la pêche qui n'est pas mauvaise, des accidents survenus aux pêcheurs des environs, de l'inconstance des bancs de morue, et des compliments pour les voisins, et des missions de toute sorte pour les gens de l'équipage qui ne peuvent pas écrire à leur famille. Et puis ce sont les phrases affectueuses; et le tout est discrètement exposé; car celui qui a écrit sait d'avance que la lettre sera lue par Mar' Yvonne; il se prémunit contre les indiscrétions.

Le père et la mère se gardent bien de trahir les pensées de leur enfant. Leur profond recueillement ne laisse rien deviner du sens large des mots banals qui leur sont traduits. Tout à l'heure ils remercieront Mar' Yvonne en lui offrant une tasse de café; et ils resteront seuls ensuite pour s'interpréter l'un à l'autre la lettre du pêcheur d'Islande.

Mlle Dora Hitz a traduit en toute vérité l'attitude de ces braves gens.

La *Lettre d'Islande* a été exposée au Salon de 1889. Ce tableau est inspiré de la belle œuvre de Pierre Loti *Pêcheur d'Islande*.

J. Le Fustec.

LE CAUCHEMAR DE L'ONCLE LAZARE

Suite et fin. — Voyez page 38.

— Les gelées..., les soins de Charlotte, certainement..., certainement, balbutiait l'oncle Lazare.

A l'apparition des beignets de massepains et de pêches confites, le président eut un accès de joie enfantine. Il battit des mains en disant:

— Admirables! Tous blonds, et du blond le plus pur, sous leur givre sucré... Que de gâteries, chère Bathilde..., mon enfant!... Vous voulez bien que je vous appelle mon enfant?

Il se penchait vers la jeune fille; sa parole avait des inflexions caressantes.

Le capitaine commençait à se rasséréner; le remords faisait trêve, la faute serait bientôt oubliée... Il eut tout à coup une violente émotion...

— Pardon..., excuse, messieurs, mademoiselle et la compagnie, dit une voix de phoque enrhumé... Y avait personne à la cuisine, et alors...

— Toi ici, toi, gredin! cria le capitaine en se levant brusquement. Eh bien, que veux-tu?

Le gredin, c'était Brugnon-le-Loup, qui faisait son entrée dans la salle à manger, avec un enfant de six ou sept ans, mal vêtu, mal peigné, et surtout mal décrassé. Le braconnier portait un gâteau enveloppé de papier de soie et posé sur un plateau de jonc tressé; le bambin avait le bras droit passé dans une grande couronne de brioche. La violente apostrophe les intimida; ils s'arrêtèrent à distance respectueuse.

— Parle donc! Que veux-tu? répéta l'oncle Lazare.

— Rien, mon c'mmandant..., rien du tout! Oh! j'viens pas pour le lièvre..., faut pas croire... La demoiselle vous dira que j'ai point voulu recevoir ça qui vous ferait mal à l'œil... D'ailleurs, c'est bien vous qui l'avez tué, le capucin...

— Moi?... moi?...

— Vous ne manquez guère votre coup..., faut vous rendre justice... J'avais tiré trop haut, et la charge avait porté *rasibus* le dos. Mais il en tenait tout de même, et s'il n'y avait pas eu de sang sur la neige...

— Tais-toi!... tais-toi... et va-t'en! s'écria le capitaine, exaspéré.

— Ah!... vous m'aviez c'mmandé de parler!... On s'en va, on s'en va... Voilà les brioches que la demoiselle m'avait dit de prendre chez le

boulanger en revenant de la grand'messe... Seulement, j'aurais voulu la remercier, la demoiselle, rapport à ce qu'elle a fait pour nous depuis que l'hiver est si dur... Nous avons eu encore aujourd'hui le bouilli et deux bouteilles de vin... La femme va mieux, elle se lèvera pour dîner à table, avec les petits. Ça sera un beau jour des Rois, tout de même. Merci, demoiselle, merci ! Où faut-il mettre les brioches ?

Il était tout tremblant, le gredin, et il avait des larmes dans les yeux...

— Donnez-moi le gâteau, dit Bathilde ; la couronne est pour vos petits...; ils tireront les Rois !...

— Ah !... Bonheur à vous, demoiselle..., et à vous aussi, mon c'mmandant..., et à la compagnie..., braves gens !

— C'est bien, c'est bien ! grommela le capitaine. Tu auras ton fusil dès que la neige sera fondue... Bathilde, va donner au petit une bouteille de vin vieux !...

Lorsque le braconnier fut parti et que Bathilde rentra, M. le président, debout, la serviette au menton, semblait prêt à porter un toast.

— Cher monsieur, dit-il au capitaine, j'ai l'honneur de vous demander pour mon fils la main de Mlle Bathilde, votre nièce et pupille.

— Malgré... malgré... le crime ? balbutia l'oncle Lazare.

— Quel crime ?...

— Pardon... je voulais dire... malgré le lièvre...

— Le lièvre ! s'écria M. le président, mais, mon ami, je n'en ai jamais mangé de meilleur !

Sixte Delorme.

L'ÉLECTRICITÉ ET LES FAUSSES DENTS

L'électricité est une puissance mystérieuse qui se traduit parfois par les manifestations les plus imprévues. Un malade se plaignait d'une douleur permanente au bout de la langue. Ses souffrances n'étaient pas aiguës, mais elles n'en étaient pas moins intolérables, parce qu'elles ne s'interrompaient jamais pendant un seul instant. Il consulta tour à tour son médecin et son dentiste. L'un et l'autre eurent beau se livrer à diverses reprises aux investigations les plus minutieuses, ils ne réussirent pas à découvrir l'origine du mal.

La sensation indéfinissable persistait toujours et, à force de se prolonger sans paix ni trêve, était devenue un véritable supplice. Un jour, l'infortuné qui, pour mettre fin à ses tourments, paraissait presque résigné à faire le sacrifice de sa langue, raconta par hasard ses souffrances à un de ses amis qui était ingénieur au service d'une compagnie d'éclairage électrique. De même que les juges d'instruction sont en général disposés à voir partout des coupables, les électriciens, peut-être avec plus de raison, sont toujours prêts à découvrir en tout lieu la présence d'un courant alternatif ou continu. Le premier mouvement de l'ingénieur, après avoir reçu les confidences de son ami, fut de lui demander s'il ne portait pas de fausses dents. Le malade ayant avoué de bonne grâce qu'il avait entretenu des relations suivies avec les dentistes, l'électricien examina l'appareil et constata que deux métaux différents avaient été employés pour fixer au moyen de crochets les incisives de porcelaine dont l'émail artificiel donnait l'illusion de la nature. L'appareil ayant été retiré de la bouche du malade, un fil électrique fut attaché à chacun des deux métaux ; le tout fut ensuite rétabli en place, et les extrémités libres des deux fils mises en contact avec un galvanomètre dégagèrent un courant dont l'ingénieur mesura l'intensité.

C'était une petite pile de Volta que l'imprévoyance d'un dentiste avait installée dans la bouche d'un de ses clients. La salive ayant établi une communication entre les deux métaux, un courant électrique avait pris aussitôt naissance. L'ingénieur n'eut qu'à recouvrir les deux métaux d'un vernis isolant et l'électricité ne se dégagea plus.

Sans qu'il soit nécessaire de porter des dents artificielles, il est très facile de faire sous une autre forme l'expérience dont nous venons de donner l'analyse. Prenez une pièce d'argent et une pièce de cuivre, placez la première au-dessus et la seconde au-dessous de votre langue. Vous ne tarderez pas à constater dans votre palais une saveur désagréable et souvent même à éprouver la sensation d'une série de petits chocs. A peine avons-nous besoin d'ajouter que la pièce de cuivre doit être absolument neuve, car une pareille expérience présenterait des inconvénients sur lesquels nous n'avons pas besoin d'insister si elle était faite avec une pièce de cinq ou de dix centimes depuis longtemps livrée à la circulation.

G. Labadie-Lagrave.

LE CŒUR DE L'EAU

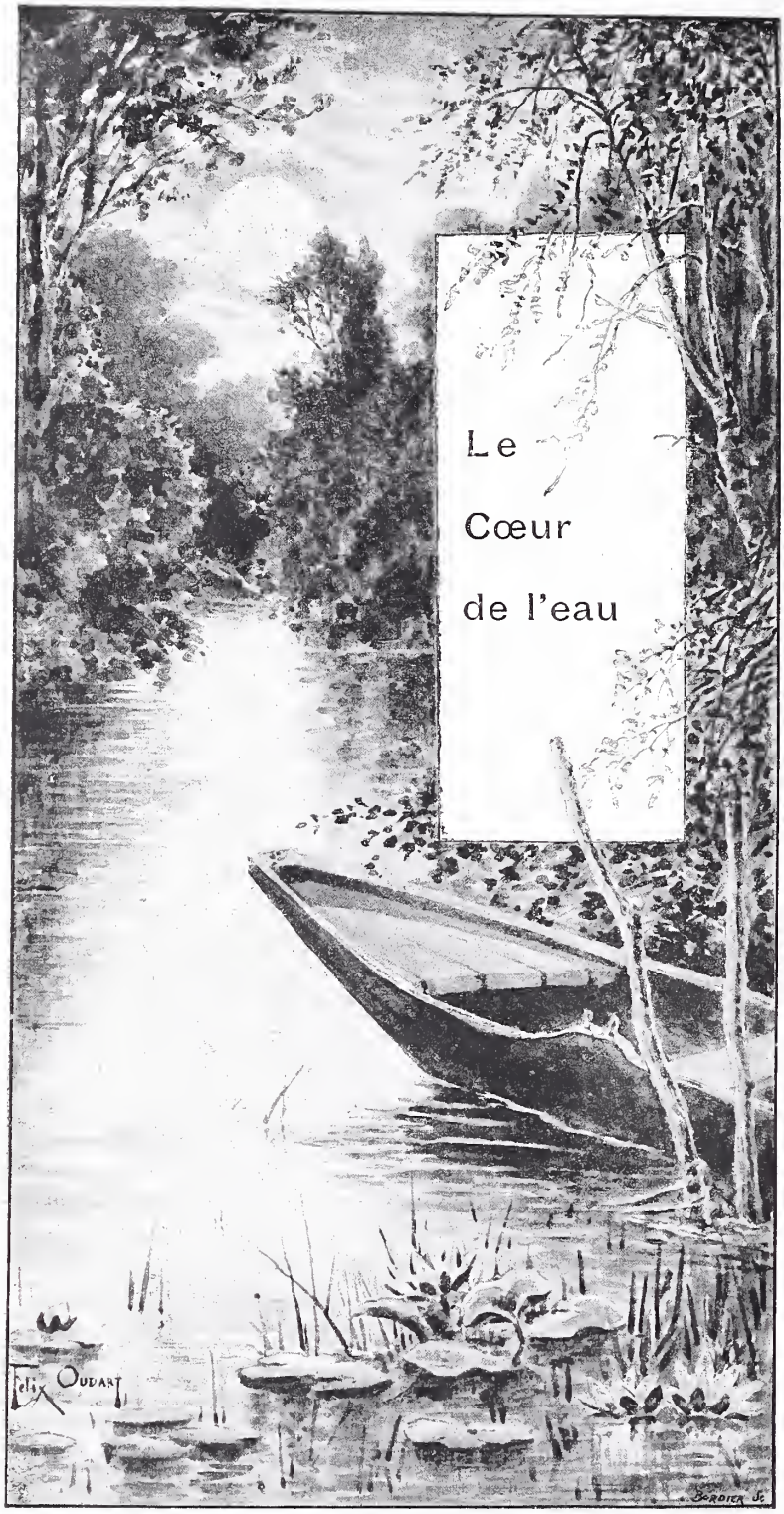
Je me reconnais impuissant à prouver que les choses ont une âme, un cœur, qu'elles vivent et sentent, et pourtant je voudrais le faire croire.

Car, en réalité, qu'est-ce que l'âme ? C'est l'étincelle qui anime le corps, qui fait cette matière inerte capable de penser, de raisonner, d'agir suivant une volonté, d'aimer ou de haïr, d'attaquer ou de se défendre, de vivre, en un mot, par opposition à mourir, c'est-à-dire à la séparation du corps et de l'âme rendant à la

matière l'inertie que lui a dévolue le Créateur.

Or, les animaux présentent tous ces phénomènes : nous les observons à tout instant chez ceux qui nous entourent. Ils ont donc une âme, inférieure sans doute à la nôtre, et inférieure d'autant plus qu'on descend l'échelle des êtres vers l'huître ou le polype.

Qu'y a-t-il donc d'impossible à croire que demain la psychologie continuera ses investigations, et, descendant toujours l'échelle de la création, découvrira dans les choses elles-mêmes une âme et un cœur ?



Le Soir.

Ne riez pas! Ne condamnez pas avant d'entendre! Peut-être ne sommes-nous pas si loin du but que je viens d'indiquer!

Depuis vingt ans, un pas a été fait encore : l'âme des végétaux est apparue dans le domaine scientifique. Nous savons maintenant, à n'en plus douter, que les végétaux sont plus ou moins organisés pour les sensations, qu'ils aiment et qu'ils souffrent, qu'ils exercent leur volonté, qu'ils dorment et s'éveillent, qu'ils mangent et qu'ils digèrent, même la viande, qu'ils ressentent la peur, la joie, l'amour, jusqu'à l'influence de la musique, et que ce n'est pas dans les vers du poète seulement qu'ils frissonnent aux caresses de la brise embaumée !

Cette fois, direz-vous encore, l'observation suffit, avec de la méthode, de la patience, l'aide parfois d'un microscope ou d'une projection électrique. Mais comment, par quel moyen, connaîtra-t-on l'existence intérieure des choses, si tant est qu'elles en aient?

Je n'en sais rien. Mais le domaine scientifique s'étend tous les jours, on vient d'en voir un exemple; en même temps se crée un outillage nouveau et plus puissant. C'est pourquoi, sans donner la solution du problème, je dis : Attendons-nous à apprendre un jour que les choses, inertes en apparence, ont une âme, car si je ne la tiens pas au bout d'un instrument ou dans la main, elle se révèle à nous par ses manifestations extérieures.

En effet, et c'est là ce que je voudrais, avec le concours d'un artiste qui aime la nature dans la terre, le ciel, les pierres et l'eau, c'est là ce que je voudrais faire voir à ceux qui me lisent : il y a dans les choses une poésie qui se dégage et correspond aux aspirations les plus élevées de notre cœur. C'est comme un reflet d'une autre vie. Il semble, à rester longtemps en communication avec elles, qu'elles ont avec notre organisme si délicat et si complexe un lien mystérieux dont on ne saurait, faute de mots, faute de comparaison, déterminer la nature ni l'intensité, et qui se dénoue lorsque, quittant la rêverie, on veut le fixer. La

mer, l'eau, la forêt, la terre même, qu'elle soit lande bretonne, montagne des Alpes ou des Pyrénées, poussière blanche de la Provence, ou bleue des Cévennes, exercent sur le plus intime de nous-même une influence qui ne s'explique que par l'affinité de deux principes semblables.

Cette émanation tout idéale, je voudrais la fixer ici en une suite de petits tableaux, qui ne seront que ces fugitives impressions laissées en nous par l'âme des choses.

Le Soir

C'est le soir que notre être se trouve surtout en communication avec ce que le cœur de l'eau émet d'effluves mystérieux. Au moment où la lune, en un vaste globe rougeâtre, monte lentement au zénith, tout s'est tû, tout dort. Les plantes répandent leurs émanations enivrantes, chargées de carbone, les insectes s'engourdissent dans l'herbe, et sur les branches les oiseaux sont immobiles, la tête sous l'aile.

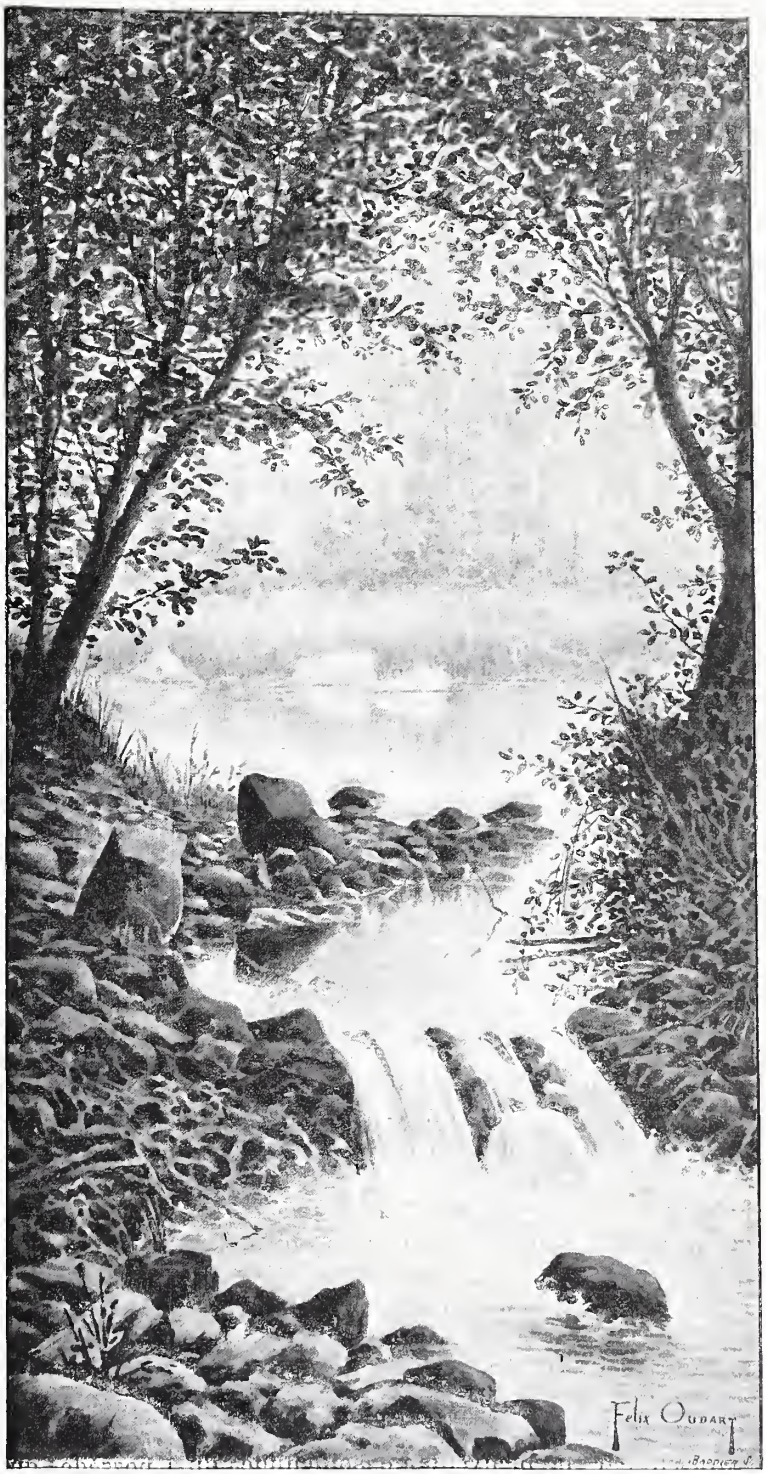
A cette heure il faut venir chercher le calme au bord du ruisseau.

L'eau ne dort jamais. La nuit comme le jour elle travaille, parcourant son même chemin, et alors s'établit une parfaite quoique inconsciente communauté de sensations entre elle et l'homme qui veille ; ces sensations sont plus atténuées, plus douces, plus pénétrantes, par le silence même de la nature ; ce murmure et cette muette contemplation sont comme le doux échange d'un secret, qu'on n'a pas besoin de dire, mais qui se devine à la faveur de la pénombre et d'un isolement furtif.

L'eau est alors une amie jolie, discrète, gaie, à qui, sous les grands arbres, aux rayons argentés d'un beau soir, on aime à venir conter sa joie et ses douleurs, sûr d'avance de la sympathie qui encourage et qui console.

Souvent, lancé dans la vie par un hasard aveugle, abandonné trop jeune au milieu des luttes, des tourments, des fièvres, l'homme renferme son âme, arrête les élans de son cœur, s'isole et regarde ses frères en ennemis ; puis il rencontre une âme sœur de la sienne, qui le transforme par l'amitié, et force à s'entr'ouvrir la fleur que la solitude allait flétrir.

Or, dites-moi, est-il au monde un être qui soit toujours, comme l'eau de ce ruisseau, d'humeur égale ; qui sans cesse répète à votre oreille ses murmures calmants pour le cerveau comme pour le cœur ? En est-il que vous quittiez ainsi à votre gré, et que vous retrouviez aussi sûrement, quand votre fantaisie vous ramène ?



La Source.

Je dis : « sympathie » ; vous répondez : « indiffé-

rence ». Celui qui aime est jaloux, emporté ; il a de brusques retours, et parfois des reproches amers ; vous le voyez donc bien, votre ruisseau n'est qu'un inconscient.

Qu'en savez-vous, encore une fois? Puis l'homme est un grand égoïste, et ce qu'il demande aux autres, c'est surtout du bonheur pour lui !

Voilà pourquoi une promenade le soir, sous les grands arbres au bord de l'eau, est chose délicieuse. La lune, prenant possession de son domaine, s'élève entre les branches, argente le ruisseau, agrandit les ombres, poétise les contours ; les senteurs sont plus pénétrantes, une sorte d'ivresse engourdit le cerveau, tandis que les souvenirs ou les espérances se pressent en foule, se succédant sans corps et sans lien. Pendant ce temps, l'eau clapote lentement, berce l'illusion, prend part, à ce qu'il semble, à nos pensées intimes, et répète, sinon à notre oreille, du moins à notre cœur :

— Pleure, ris, aime, espère, combats pour tes chimères, pauvre fou! Et lorsque tu seras meurtri dans la tourmente du monde, reviens me voir, comme aujourd'hui, par une claire soirée. Je panserai pour un instant tes blessures, et je retremperai ton courage, comme le fait la grande sœur à qui l'enfant confie sa première peine.

La Source

La fraîcheur, l'insouciance, la gaieté, c'est la source au joyeux murmure. Comme un jeune enfant échappé à sa mère, elle se hâte de faire son entrée dans le monde. D'abord calme et recueillie dans un bassin approprié à sa taille, elle semble se reconnaître, prendre des forces, elle grandit sous l'ombre des arbres qui la voient naître et l'abritent des rayons du soleil; tel encore l'enfant dans son berceau, qu'une main vigilante couvre de voiles légers et protège contre la lumière trop vive.

Ainsi, par une assimilation que nous retrouverons souvent en cherchant l'âme des choses, l'eau à sa source comme l'enfant dans son berceau, sont entourés des mêmes soins, des mêmes tendresses ; leur cœur est si frêle, et il reçoit si vite, si profondément les impressions, qu'il faut les garder de toute souillure originelle dont ils porteraient jusqu'au bout la marque ; on ne doit laisser arriver jusqu'à eux que la fraîcheur, l'insouciance et la gaieté.

Aussi, par la bienveillante sollicitude du maître de toutes choses, la source surgit-elle dans des terrains légers, au milieu de cailloux qui assurent sa limpidité, de verts ombrages la couvrent, un tendre gazon tapisse ses bords ; le joli site pour tenter ses premiers pas !

Tout à coup, l'eau s'affranchit de la tutelle, et, par un coin, s'échappe. Elle a trouvé sa voie; elle gambade à travers les pierres, saute les obstacles gaillardement, dégringole les marches des cascades, sans savoir même où elle tombe, et ce qu'elle trouvera au bas.

Va, petite eau joyeuse et claire, profite de ta jeunesse, de ton ignorance, jouis d'un bonheur qui te fuira bientôt !

L'espace est grand autour de toi. En t'enflant si peu, si peu, tu déborderais vite et tu conquérerais un royaume. Mais tu n'y songes même pas ! Que t'importe ? Tu es jeune, et comme une folle tu préféreras courir de galet en galet, sur ton beau tapis de sable tamisé. Comme je te comprends !

Laissons les pensées ambitieuses ; ce mal te tiendra assez tôt. D'autres se joindront à toi, et vous voudrez embrasser le monde, l'effrayer, le régenter, le réduire, s'il résiste, par la sécheresse ou par l'inondation. Puis, hélas ! après avoir ramassé sur votre chemin, comme tous les ambitieux, plus de boue que de fleurs, après avoir semé autour de vous plus de désastres que de bienfaits, vous tomberez brusquement, à un détour de la route, sur un plus grand et plus fort que vous, et ce sera la fin.

Ou bien, par une rare faveur, ce sont les eaux, petite source si jolie, qui recueilleront les autres, qui rouleront longtemps à travers les pays, éventrées par les lourds bateaux, déchirées par les hélices ; parées d'un nom pompeux, elles traverseront avec superbe les grandes villes, recevront le tribut des égouts immondes, les ordures des ruelles, les détritus des usines, les chiens morts et les vieux bouchons, pour aller, après tant d'honneurs et d'ignominies, s'engouffrer dans la mer immense, en comparaison de laquelle, toi, si fière de ta grandeur, tu ne seras encore qu'un atome !

Ah ! petite source, petite source, profite de ta jeunesse, de ta fraîcheur et de ta gaieté !

GASTON CERFBERR.

LA VIGNE ET LE VIN EN CHINE

Suite et fin. — Voyez pages 26, 46 et 74.

L'espèce appelée *so-sso* est également dépourvue de pépins et le grain n'est pas plus gros que celui du poivre.

Elle est très estimée et cultivée dans presque toute la Chine. Les grappes atteignent des dimensions exceptionnelles, mais le cep n'en possède qu'un nombre restreint : dans les provinces du Nord, on en fait un commerce très considérable : tantôt il est desséché, tantôt on le consomme à l'état frais.

Dans le *Nung-Cheng-Suan-Shu* ou *Encyclopédie de l'Agriculture*, il est écrit que ce raisin est un remède préventif très précieux contre la variole, et c'est dans ce but qu'on en donne aux tout petits enfants. Si la maladie éclate, on peut

être sûr, suivant l'auteur, qu'elle avortera et que la guérison sera hâtive.

Certains botanistes chinois ont émis l'hypothèse que cette espèce n'est autre que le cassis; mais si l'on consulte la *Botanique* du docteur Bretschneider, on trouve la description suivante: dans les collines qui avoisinent Pékin, il existe deux espèces de vigne sauvage dont les grains sont noirs et dont le volume de ces grains égale celui du cassis; ils sont comestibles, c'est la *vitis labrusca* de Linné et la variété *ficifolia* de Bunge ; tous les Chinois l'appellent Ye-pou-tao, c'est-à-dire vigne sauvage.

De son côté le Kouang-Ya décrit trois espèces de vignes sauvage qui sont: le yen-yuh, le ying-yuh et le ying-she. Suivant le sinologue Legge, le caractère *yuh*, signifie à lui seul vigne sauvage.

Ainsi l'hypothèse d'une fausse assimilation de la vigne so-sso au cassis est certaine, et l'identification proposée par le savant botaniste russe est d'autant plus admissible que la *vitis labrusca* de Linné offre cette particularité d'être tantôt acidule, tantôt douce et que c'est aussi ce qui s'observe pour le ye-pou-tao qui croît dans les environs de Pékin.

Faut-il attribuer cette double particularité à la nature du terrain, ou bien est-elle le résultat d'une culture spéciale? Nous ne saurions donner une solution à cette question et nous nous bornerons à établir l'existence des deux espèces que nous avons eu l'occasion de rencontrer nous-même dans nos excursions. Les botanistes chinois du septième et du neuvième siècle qui en font mention ont donc raison.

Quant aux propriétés anti-varioliques, nous ignorons si elles sont justifiées, et nous inclinons plutôt à émettre des doutes sur ce point.

Les livres chinois décrivent encore d'autres espèces de vignes, telles que les *perles de dragon*, etc., mais nous jugeons qu'il serait fastidieux de les énumérer, par cette raison qu'elles correspondent à des nuances plutôt distinguées par le caprice et la fantaisie que justifiées et basées sur des caractères scientifiques sérieux.

Les botanistes indigènes comparent fréquemment la vigne au rotin : ils disent que sa fleur est minuscule, que sa couleur est d'un blanc jaunâtre, qu'elle s'ouvre au troisième mois de l'année et que le fruit est parvenu à sa complète maturité du septième au huitième mois; le tronc et la souche sont creux, l'eau se répand dans les racines après le coucher du soleil et de là s'élève dans les rameaux à l'heure où le soleil paraît ; ce sont ces particularités qui ont valu à la vigne l'appellation d'arbre aspirant.

Dr Ernest Martin.

(A suivre.)

LES NOUVEAUX TRAMWAYS ÉLECTRIQUES DE DIJON

Ce qui rend possible la création et le fonctionnement des tramways électriques, c'est la belle découverte à laquelle M. Marcel Desprez a attaché son nom : le transport à distance de la force sous forme de courant électrique. Vous produisez la force dans une usine électrique, à l'aide d'une machine à vapeur ou autrement, et vous l'employez à faire mouvoir une machine dynamo-électrique qui produit un courant, autrement dit vous transformez la force en courant, et vous lancez celui-ci dans un fil. Il arrive à l'extrémité du fil à une autre dynamo, réceptrice celle-ci, qu'il fait tourner, et elle donne le mouvement aux appareils à mettre en jeu. Seulement, avec les tramways, il se produit une petite difficulté : l'usine de production du courant est bien fixe, mais il n'en est pas de même de la machine qui reçoit le courant. Installée dans la voiture de tramway et devant commander les essieux, elle se déplace constamment sur la ligne, et il faut pourtant qu'elle soit constamment reliée au fil qui apporte le courant; or ce fil ne peut se dérouler à mesure que la voiture s'éloigne de l'usine et s'enrouler, au contraire, quand elle s'en rapproche. Il a donc fallu maintenir absolument immuable le fil, le conducteur d'une façon plus générale, et munir la voiture d'un contact glissant sur ce conducteur pour amener le courant à la dynamo réceptrice.

Le conducteur peut être placé au niveau des rails, mais cela n'est point possible pour un tramway, car on passe sur la voie et l'on viendrait en contact du courant ; on peut aussi enfermer le conducteur dans une sorte de petit tunnel, comme le câble d'un funiculaire, la voiture étant munie d'un bras qui pénètre dans le tunnel par une fente ménagée longitudinalement et qui vient recueillir le courant sur le conducteur; mais ce système n'est pas pratique. Reste le conducteur aérien, qui devient d'un usage courant, comme nous allons le voir.

Le premier tramway de ce genre fut installé en 1881, à l'Exposition d'électricité de Paris, par la maison Siemens ; le conducteur était formé d'une série de tubes en laiton munis, dans le bas, d'une fente longitudinale. Dans le tube courait une navette reliée à un fil qui amenait le courant à la machine réceptrice du tramway. Le système a été, du reste, décrit ici même ; il n'était guère pratique, les tubes étaient lourds à maintenir en l'air, il fallait tout un attirail pour les supporter. Les Américains, avec leur génie simplificateur, remplacèrent ces tubes par des fils métalliques de quelques millimètres; au début, le fil était double, l'un amenant le courant, l'autre le retournant à la machine productrice d'électricité; mais on s'est bien vite aperçu que le retour peut parfaitement se

faire par les rails. Quant à la prise du courant, elle est assurée par un *trolley* (mot qui signifie petit chariot) : c'est simplement une poulie qui vient rouler et frotter au-dessous du fil en tendant à le soulever pour en alléger le poids. La poulie est montée au bout d'une perche métal-

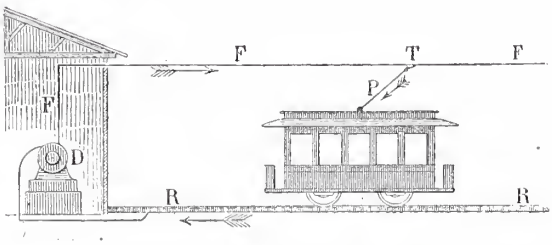
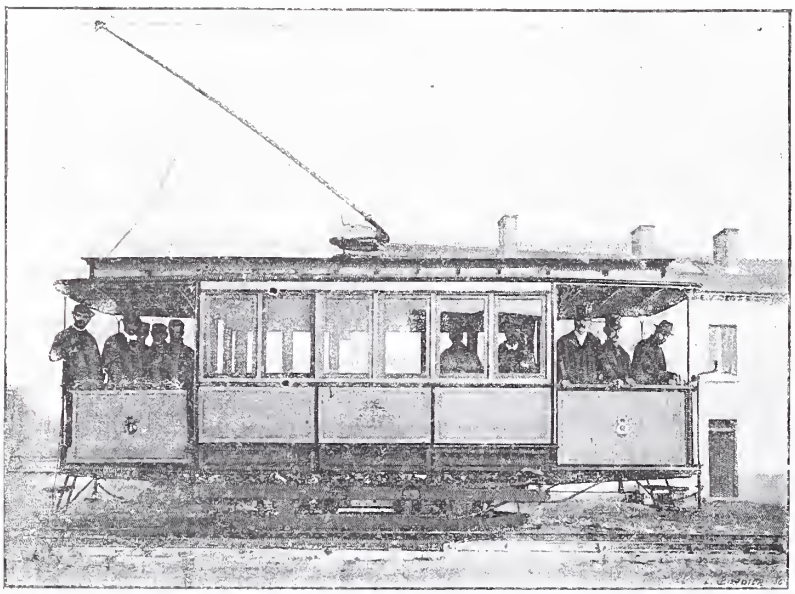


Schéma d'un tramway à trolley.

lique articulée à ressort sur le toit de la voiture et se trouve toujours en contact avec le fil ; un conducteur la relie bien entendu à la dynamo réceptrice de la voiture.

Ce dispositif est facile à comprendre surtout avec la figure schématique qui accompagne ces lignes. Un des pôles de la dynamo D est relié au fil, l'autre au rail, si bien que le courant suit la marche que voici : le fil FF., le trolley T, la perche P, puis le moteur électrique, les roues et le rail R pour revenir à la dynamo.

C'est en 1886, à Minneapolis, qu'a été adopté pour la première fois le système *à trolley* ; depuis lors, il s'est généralisé avec une rapidité merveilleuse aux États-Unis. En 1886, il n'y avait que deux lignes de ce genre ; en 1887, on en comptait six, trente en 1888, cinquante-sept en 1889. Au 1er janvier 1893, la Confédération



Tramway à trolley en usage à Dijon.

possédait 9,600 kilomètres de tramways électriques à fil aérien, autrement dit à trolley ; dès le 1er janvier 1894, ce chiffre était devenu de 12,000 kilomètres. Sur l'ensemble du réseau des tramways, 61,5 0/0 sont mûs électriquement par le système inauguré à Minneapolis. Actuellement, ou du moins, d'après les dernières statistiques qu'il nous ait été possible de nous procurer, les États-Unis et le Canada possèdent un réseau de 14,400 kilomètres de voies ferrées urbaines exploitées au moyen du trolley ; il y circule 20,000 voitures, les machines dynamos en service représentant une force de 850,000 chevaux-vapeur. On peut calculer que, dans l'Amérique du Nord, il y a un kilomètre de voie de tramway électrique pour 8,200 habitants.

Il faut du reste songer que les tramways jouent, aux États-Unis, un rôle qui n'a pas d'équivalent en France ni en Europe ; d'ailleurs, les Yankees veulent des voitures marchant vite surtout, et la traction électrique leur donne pleine satisfaction à ce point de vue (1).

Cependant les tramways électriques à trolley ne se sont introduits que fort lentement en Europe ; on reprochait principalement aux fils conducteurs de couper les perspectives des grandes voies des villes, de gêner l'œil, de former un réseau désagréable à la vue. Cela est possible jusqu'à un certain point aux États-Unis, où l'on pose sans goût, sans uniformité des poteaux soutenant ces conducteurs ; mais il en est autrement quand on adopte des types de poteaux uniformes et élégants : les Parisiens pourront en juger facilement à Dijon, où la traction électrique à trolley vient d'être installée. Et même, comme le montrent bien nos gravures faites d'après des photographies, les fils aériens paraissent *à peine*, bien loin de choquer la vue.

Le tramway de Clermont-Ferrand a été une des premières applications du système à trolley en Europe ; mais heureusement depuis lors les lignes de cette sorte commencent à se multiplier, et Dijon vient d'en être récemment dotée.

Actuellement, d'après des chiffres qui nous sont fournis par M. Daroson, l'Europe possède 736 kilomètres de voies ferrées urbaines à traction à trolley, où il circule 1,260 voitures : c'est seulement 1 kilomètre de voie pour 765,000 habitants. Dans la liste des différents pays européens, l'Allemagne tient la première place et de beaucoup avec 304 kilomètres.

La Grande-Bretagne possède seulement 104 kilomètres de ces tramways, ou 1 kilomètre pour 635,000 habitants, au lieu de 1 pour 260,000 comme en Allemagne ; en

(1) Si bien même qu'actuellement on fait une campagne pour modérer quelque peu la vitesse des voitures, qui atteint parfois 48 kilomètres à l'heure.

France la proportion est la même qu'en Grande-Bretagne, mais les chiffres absolus sont seulement de 96 kilomètres et 140 voitures. Les principaux réseaux sont à Clermont, à Marseille, à Bordeaux, au Havre, à Lyon, à Roubaix.

Nous insisterons naturellement sur le réseau de Dijon, qui représente l'installation la plus récente. Dijon, qui est certainement une des villes les plus riches de France en monuments historiques, possédait déjà un petit réseau de tramways, mais des tramways comme on n'en voit guère; ils étaient bizarres par leur nom d'omnibus-tramways, ne méritant point du tout cette seconde dénomination, puisqu'ils ne roulaient point sur des rails; ils étaient encore plus bizarres par leur construction; ces voitures basses, munies d'une plate-forme à banquette à l'avant et à l'arrière, étaient montées sur des roues basses semblables aux petites roues des camions. L'ensemble était absolument horrible; mais on s'en servait néanmoins beaucoup, car Dijon est une vraie grande ville et la circulation y est intense. Tant et si bien que le besoin d'autres moyens de transport en commun s'est fait sentir.

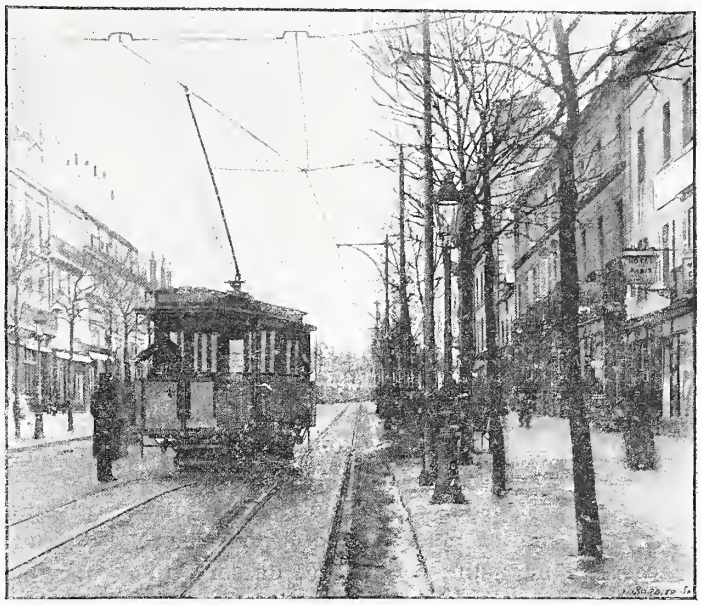
On a songé à de vrais tramways, et comme les rues de la ville sont étroites, qu'il faut réduire autant que possible la place occupée par les véhicules et que, néanmoins, on désirait recourir à la traction mécanique, qui présente tant d'avantages de toutes sortes, on a eu recours à l'électricité, la fée du jour, et l'on a installé le réseau de tramways à trolley dont nos gravures donnent une excellente idée.

Il y a quatre lignes, que l'on complétera du reste plus tard : l'une, longue de 3,800 mètres, traverse la ville du nord au sud en partant du faubourg d'Ouche; une autre, sur 2,250 mètres, réunit les deux gares de la ville, en coupant à peu près perpendiculairement la première; une troisième enfin, longue de 3,440 mètres, forme embranchement de cette première.

Ce réseau complète celui qui existait déjà; mais comme le transport y est plus agréable et plus rapide, comme le montrent bien nos gravures, les fils conducteurs ne gênent nullement l'œil et les voitures sont élégantes. Elles sont faites pour 36 voyageurs, dont 16 dans l'intérieur et le reste sur les plates-formes; larges de 1m,80 seulement, longues de 7 mètres, ne pesant que 8 tonnes en ordre de marche, elles circulent avec toute facilité dans les rues pourtant si étroites de la vieille cité des ducs de Bourgogne. Nous ne parlerons pas de l'installation électrique, qui est faite d'après les principes que nous avons indiqués plus haut.

Là encore, l'électricité a fait ses preuves et cet exemple sera un argument contre les injustes préventions qu'on nourrit à l'égard des tramways à trolley.

Nous ajouterons de plus que, en tenant compte des raccordements et bifurcations, le



Tramway à trolley en marche dans une avenue à Dijon.

réseau entier est fort important et dépasse 14 kilomètres, ce qui est considérable.

Comme on le voit, l'Europe, tout en retard qu'elle est sur les États-Unis, fait à présent ce qu'elle peut pour rattraper ce retard; c'est, en effet, environ plus de 600 kilomètres de tramways électriques dont on prépare la mise en exploitation. Sans doute le système à trolley a-t-il quelques inconvénients plus sérieux que celui qu'on lui reproche au point de vue esthétique : les lignes peuvent causer des accidents si elles ne sont pas parfaitement isolées, les courants y gênent les lignes téléphoniques voisines et attaquent les conduites d'eau ou de gaz posées à faible distance. Mais le tramway à trolley présente des avantages uniques : les fils se tendent bien facilement au travers des rues, accrochés à des potences ou à des poteaux, et les voitures circulent sans bruit, à la vitesse que l'on veut; enfin les tramways de ce type sont bien moins coûteux que ceux qui sont munis d'accumulateurs.

Daniel Bellet.

UNE CURE EXTRAORDINAIRE

(NOUVELLE)

C'était une vieille auberge de ma connaissance, une de ces antiques bâtisses qui résistent aux intempéries, on ne sait trop pourquoi, car elles ont l'air chétives et branlantes, comme ces

vieillards qui s'en vont, le long des chemins et sentiers, bâton en main, et, on le dirait, à la merci de la plus petite rafale.

Le chaume qui la couvrait retombait lamentablement jusqu'aux fenêtres. Il s'en allait, avec le temps, et, dame ! pour faire intervenir le couvreur, il fallait que la chose fût urgente, c'est-à-dire que l'eau du ciel filtrât à travers, et tombât, en gouttes réitérées, sur le parquet en planches de sapin de l'unique chambre, et de là sur l'aire de l'auberge où elle avait fini, à force de patience et de continuité, par creuser des trous profonds.

Cette salle d'auberge était tout ce qu'il est permis de rêver de plus étrange : deux tables longues, usées, mal jointes, avec un banc de bois de chaque côté, pour les consommateurs ; dans le fond, en opposition avec la porte d'entrée, un lit démesurément élevé, à baldaquin, avec une courte-pointe écarlate et des draps toujours très blancs, qui retombaient presque jusqu'à terre.

J'ai toujours pensé que le soir, ou plutôt la nuit venue, on les mettait de côté, pour les replacer le lendemain, à l'aurore, de sorte que leur blancheur immaculée pouvait bien ne pas avoir de terme.

Et puis, un peu au hasard de l'emplacement, un buffet à larges et longues ferrures de cuivre, une vieille armoire normande, du temps de Louis XVI, fouillée avec un art sans pareil, par un de ces artisans obscurs que nos artistes contemporains n'imitent même pas, et un dressoir où se trouvaient, accotées contre des tringles qui les maintenaient obliquement un tas de plats et d'assiettes modernes, de tons criards, avec, le long des portants, des mesures en étain, par rangs de taille, et dont les plus petites étaient voisines du plafond : objets utiles autrefois, mais conservés grâce à la seule tradition.

Dans le fond, des plats et des assiettes, des fleurs peintes, de couleurs éblouissantes, rutilaient, rouges, jaunes, violettes, bleues, etc., avec leurs larges et longues feuilles vertes qui se déployaient jusqu'aux bords, en ondulations variées, comme des couleuvres entrelacées ; et, le long de toutes les étagères, les tasses pour le cidre, qu'on appelle des moques, et qui font un rude service, les dimanches et jours de fêtes.

Mais, ce qu'il y avait de plus curieux, de très curieux même, c'était le plafond : des planches à plat sur des poutrelles posées de champ, avec une maîtresse poutre énorme, au milieu. Ce plafond, noirci par la fumée des pipes, et aussi par la fumée de la cheminée, quand le vent d'ouest la refoulait et l'empêchait de sortir, était un véritable musée où remuaient, au bout de cordes et de ficelles attachées à des clous à crochet, un tas de choses disparates et bizarres : des oignons suspendus, en bottes, autour d'un cerceau qui remuait au moindre courant d'air ; des canibotes soufrées par les deux bouts, jadis précieuses, inutiles aujourd'hui, détrônées qu'elles sont par les allumettes ; deux ou trois jambons fumés, l'un toujours entamé, parce que l'omelette au jambon était très prisée par les pêcheurs de la ville voisine et des bourgs environnants, les messieurs qui s'en venaient le lundi de chaque semaine tendre leurs lignes et surtout pêcher au plat, chose beaucoup plus sûre.

Enfin, parmi tout cela, et sans compter les échalotes et les gousses d'ail, les bouquets de thym et de feuilles de laurier, pour les sauces de choix, une tête de brochet énorme, et qui reste, dans mes souvenirs, aussi gigantesque que la tête de baleine du Jardin des Plantes de Paris.

Au bout de sa ficelle, elle remuait, tournoyait, se balançait ; et la gueule toute grande ouverte et menaçante, — car on ne peut pas dire autrement qu'une gueule, — semblait réclamer une pâture qui n'arrivait jamais.

L'aubergiste était fier de cette tête monstrueuse, dont on parlait partout, bien loin à la ronde, et racontait à qui voulait l'entendre toutes les péripéties de la capture, qui, avec le temps, prenaient des proportions épiques.

L'homme, aussi curieux que la cambuse, était ce qu'on appelle un braconnier de rivière, opérant toujours à la nuit close, au fait de toutes les ruses du poisson qui, toujours pourchassé, devient craintif, défend sa vie et ne se laisse point prendre sans résistance, du moins sans faire le possible pour échapper aux pièges de toutes sortes qui lui sont tendus.

De physionomie avenante, même prévenante, il était de ceux dont on dit, aux champs, qu'ils pourraient recevoir le bon Dieu sans confession. Mais ça ne lui importait guère ! Vendre beaucoup de cidre pendant la journée, même du café et de l'eau-de-vie, voilà son affaire, et il en vendait le plus qu'il pouvait, trinquant avec les clients, buvant beaucoup plus qu'eux, puisqu'il leur faisait raison à tous, l'un après l'autre, famillier de tous les écots, mais toujours de sang-froid et, comme on dit, ne perdant point la boule, un malin, quoi ! comme il n'en est point beaucoup sous le tournant du soleil.

Et le matois, les jours de fêtes carillonnées, où il faut plus de personnel dans les églises, portait le surplis et chantait les psaumes, aux vêpres, d'une voix de stentor qui faisait l'émerveillement de toute l'assistance. Ça n'empêche pas que s'il se trouvait une belle pièce sur la table du presbytère, un jour de conférence, ou lorsque Monseigneur l'évêque daignait faire visite, elle ne venait pas à coup sûr, du marché.

Jamais je ne vis, nulle part, physionomie plus fine, et en même temps plus sournoise, avec ses deux petits yeux percés en trous de vrille,

sous des sourcils très épais, le visage complètement rasé et deux lèvres que l'on apercevait à peine : un coup de couteau en travers, au-dessous du nez ! Avec cela, des épaules larges et un torse solide, monté sur deux jambes cagneuses, mais infatigables, je vous en réponds.

La Sinope, un ruisseau qui se jette tout droit dans la mer, s'il vous plaît, ni plus ni moins qu'un fleuve, tantôt plus étroit, tantôt plus large, mais toujours bouillonnant à cause des fonds pierreux, coulait, au bas du jardin de l'auberge, et c'est là que, pour la consommation ordinaire, l'aubergiste tendait ses lignes dormantes, au coucher du soleil, pour les relever aux premières lueurs de l'aube.

Friture de truites, tous les jours ! Il avait écrit cela lui-même, au-dessous du bouquet de houx qui servait d'enseigne à l'auberge, et le fait est que ça ne manquait jamais : il n'avait, aux occasions extraordinaires, qu'à puiser dans sa réserve.

CHARLES CANIVET.

(*A suivre.*)

PAUL MANTZ

Les arts ont perdu en Paul Mantz, mort le mois dernier à Paris, dans sa soixante-quatorzième année, un critique aussi érudit que sagace, et un vulgarisateur éminent ; la littérature perd en lui un écrivain d'une grâce consommée, un maître qui ne se contentait pas d'exprimer, avec un admirable bon sens, des jugements mûrement réfléchis sur les manifestations artistiques, mais qui excellait à présenter ces jugements dans des pages finement nuancées, à les formuler dans un style coloré et précis, délicieusement vivant, et de la meilleure veine française.

On a merveilleusement parlé sur sa tombe. Avec un rare bonheur d'expression, divers orateurs ont retracé cette belle vie dont Mantz avait eu la sagesse, dès le début, de faire deux parts, l'une consacrée, dans un bureau de ministère, à d'obscurs travaux de statistique, l'autre vouée à des études pleines de charme et tout entière employée à mettre en lumière, dans le présent, les talents ignorés ou naissants ; dans le passé, le glorieux labeur des vieux maîtres.

Ce que d'autres ont si bien dit, je n'essayerai pas de le redire. Je me contenterai de rappeler, dans un soupçon de biographie, que Paul Mantz est né en 1821, à Bordeaux, qu'après y avoir suivi, jusqu'au baccalauréat, les cours de l'enseignement secondaire, il est venu à Paris faire son droit.

Il entrait, vers 1848, au ministère de l'Intérieur, à la direction des affaires départementales, où la lumineuse clarté de ses rapports le rendit bientôt indispensable, où il était promu, vers 1875, aux fonctions de sous-directeur, et qu'il ne devait quitter, après son court passage aux Beaux-Arts, que pour prendre, en 1882, sa retraite. Voilà pour la carrière administrative. Voyons ce que fut Mantz critique d'art.

Il avait débuté par la critique littéraire. De 1844 à 1848, il en avait fait l'apprentissage dans *l'Artiste*. La grande lutte entre romantiques et classiques durait encore : il avait pris parti pour les romantiques. L'étroite relation qui existait entre les écrivains et les peintres ne lui avait pas échappé. La rupture des moules anciens avait amené entre les deux formes d'art une fusion. Séparées par un abîme autrefois, elles se pénétraient l'une l'autre. Chateaubriand avait inventé le style plastique et Victor Hugo, pour les éblouissantes images dont il panachait ses vers ou ses proses, avait emprunté la manière de voir et les procédés descriptifs réservés jusqu'alors aux seuls peintres.

Ceux-ci, de leur côté, convaincus que le romantisme, en détruisant les barrières qui séparaient les genres et en réclamant pour la passion droit de cité, travaillait pour eux comme pour lui, n'avait pas tardé à se lancer dans les voies que la littérature leur ouvrait.

A la suite de Victor Hugo, ils plantèrent leur tente dans le pays des Mille et une Nuits, et, pour la première fois, nous révélaient l'Orient vrai. En même temps, pour vivifier la vieille peinture d'histoire, ils y introduisaient tous les aspects de la vie, ils la galvanisaient, comme Victor Hugo avait fait du théâtre, en la dramatisant. Un dernier trait complète la ressemblance. Chez les artistes comme chez les écrivains, une réaction analogue surgit. Delaroche ici, là Ponsard, organisent l'école timorée du bon sens. Il suffit de mentionner ces faits pour déterminer par quel enchaînement naturel de critique littéraire, Paul Mantz passa critique d'art.

Son entrée dans la lice fut remarquée dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue française*, qui, les premières, l'accueillirent ; il écrivit, de 1848 à 1855, les Salons, et il publia sur le dix-huitième siècle français une suite de remarquables études qu'il eut à peine besoin de remanier pour en faire, vingt ou trente ans plus tard, un *François Boucher*, que la maison Quantin édita, un *Watteau* qui remonte à 1892 seulement. Ces travaux avaient attiré sur lui l'attention. La *Gazette des Beaux-Arts*, en 1859, le demanda comme collaborateur. Elle devait se partager, avec le *Magasin Pittoresque*, l'honneur de recueillir les dernières pages que sa main défaillante ait tracées.

A la *Gazette*, Mantz ne se borna pas à la peinture et à la sculpture uniquement. Les arts industriels, dont maintenant on proclame si haut l'importance, étaient tenus en une médiocre estime sous l'Empire. Il en affirma le

premier l'intérêt dans un livre qui se consulte encore aujourd'hui avec fruit, dans ces *Recherches sur l'histoire de l'orfèvrerie française* qui le mirent définitivement en évidence et le désignèrent au choix de Charles Blanc pour travailler avec lui à cette colossale entreprise de l'*Histoire des peintres*.

Paul Mantz.

Dès lors naquit entre Charles Blanc et son collaborateur une amitié qui ne devait jamais se démentir. Critique d'art du *Temps*, Charles Blanc y introduisit lui-même son ami en 1873. C'est ainsi que Paul Mantz fut amené à consacrer la plus grande partie de ses travaux à la critique des œuvres courantes.

La conscience qu'il y apporta ne peut se dire. Il faut, pour s'en rendre compte, avoir parcouru cette longue série de Salons si neufs d'aperçus, si pleins de verve et de souriante bonhomie, dans lesquels le maître a suivi avec un jugement d'une lucidité infaillible l'évolution turbulente de notre art. Il faut surtout avoir lu quelques-unes de ces pages charmantes où de temps à autre il a formulé son crédo artistique.

On me saura gré de citer la suivante :

« Gardons-nous, pour abriter notre idéal, des constructions par trop exiguës. Ménageons autour de l'édifice de vastes terrains qui puissent servir aux agrandissements futurs; il est même prudent de débarrasser les avenues et de laisser toujours ouvertes les fenêtres et les portes; si nous avons souci de la vérité et de la justice, réservons une place à l'inconnu.

« L'inconnu, c'est la vie qui l'amène, et l'étude tous les jours plus sincère, et cette curiosité sainte qui veut tout savoir et qui ne veut pas être trompée.

« A mesure qu'on gravit la colline, on voit les perspectives s'étendre, on découvre les terres ignorées. On s'instruit au spectacle changeant des choses. On reconnaît que la nature parle tous les langages, ou du moins qu'elle ne dicte pas à chacun les mêmes leçons. L'éternel modèle admet des interprétations différentes; il semble les solliciter par ses renouvellements. Si les montagnes et les forêts donnent à Poussin d'austères conseils, elles ne défendent pas à Watteau de sourire. L'histoire de l'art n'est-elle pas celle des transformations de l'idéal?

« Les générations successives se passent l'une à l'autre un rêve commencé, mais la nouvelle venue y ajoute quelque chose, et elle l'achève autrement. »

Cette déclaration de principes est bien nette. Elle fut la règle constante sur laquelle le critique s'appuya, et cette « curiosité sainte » dont il parle, il en fit le mobile de sa vie. Elle pare et vivifie toute son œuvre. Qu'il étudie les impressionnistes pour lesquels il n'eut jamais de tendresse ou qu'il écrive l'histoire de ces maîtres du dix-huitième siècle dont il aimait la grâce brillante et légère, c'est le même souci de vérité qui l'anime. Sa critique est une critique de bonne foi.

L'homme était d'une exquise bonté. Il évitait avec soin de se produire, car il savait le prix du temps, mais il accueillait à merveille les jeunes et leur prodiguait ses conseils, leur faisait les honneurs de sa retraite avec un délicieux abandon.

La retraite était charmante, embellie par des livres aimés, par des tableaux, des esquisses, des dessins dont aucun, — le fait est à noter, — ne provenait d'un artiste du jour.

Comme tous ceux qui, par métier ou par goût, s'intéressent à l'art du passé, la tarentule du collectionneur l'avait piqué ; mais la médiocrité de ses ressources lui interdisait les achats importants. De là d'inouies bonnes fortunes. Quelle joie c'était, dans une vente, ou, au cours d'un voyage, dans le pêle-mêle d'une boutique de brocanteur, de découvrir une belle pièce ignorée, de mettre la main sur l'œuvre authentique d'un maître ! Il avait recueilli de la sorte une collection peu considérable, mais précieuse, de tableaux, d'esquisses et de dessins qui lui ont tenu, dans ses dernières années, une fidèle et douce compagnie.

Au début de sa lente agonie, dans ses dernières minutes de conscience, il parcourut ses trésors d'un long regard et de sa main vacillante il leur adressa un adieu qu'un mouvement des lèvres souligna. Imaginez une fin plus touchante!

THIÉBAULT-SISSON.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

UN ÉCRAN DU CHATEAU DE CHANTILLY

ÉCRAN DU CHATEAU DE CHANTILLY. — Gravé par Delangle

Dans une récente étude sur le château de Chantilly (1), nous signalions la richesse des meubles en tapisserie que possède cette belle demeure. Dès la Galerie des Cerfs, le visiteur a constamment sous les yeux des spécimens de Beauvais, si gracieux aujourd'hui avec leurs tons un peu fanés et leurs sujets d'un autre temps. Une intéressante étude (1), publiée auparavant, entretenait nos lecteurs des singeries qui décorent certaines pièces et qui ont été, à tort ou à raison, attribuées à Watteau. Nous ne reviendrons pas sur ce dernier point. Nous nous contenterons seulement de rappeler que ces peintures murales sont contempo-

(1) Voir année 1894, pages 92, 176, 231.

(1) Voir année 1862, pages 12, etc.

raines de la Dubarry, et que les personnages à figure de singe qu'elles encadrent en des motifs de décoration très caractéristiques, devaient, suivant certaines opinions, représenter de hautes individualités appartenant à la cour.

Nous retrouvons dans cet écran la même inspiration en ce qui concerne le sujet. Une guenon, armée d'un mince balai qu'elle tient tout prêt pour la correction de ses élèves, fait la leçon à un jeune chat plus épris sans doute des jeux en plein air que d'études agrémentées des caresses de ce balai. Plus loin, sur un piédestal, un singe travaille consciencieusement, sans paraître se soucier de la surveillance de la gouvernante. Mais si le sujet a été emprunté aux compositions installées sur les murs, la décoration n'est plus la même : ici ne se retrouvent plus ni les balustrades, ni les encadrements prodigués aux singeries. Un simple paysage les remplace, un paysage contemporain des bergeries rustiques, de l'élégante rusticité de Trianon, atténué comme certains tableaux de Fragonard, mais plus proche de la vérité.

Le couronnement de cet écran est un arc orné de lacs. Il donne une signification galante à cette pièce, alors que le motif principal, la tapisserie centrale, n'a guère de rapports avec un tel élément décoratif. Au-dessous est une décoration de feuillage qui rappelle d'assez loin les guéridons à guirlandes découpées comme en possède le palais de Trianon ; et les deux montants, appuyés sur des pieds également ornés de feuillage, portent des enroulements de lierre qui rompent gracieusement la rigidité de leurs cannelures. J. Le Fustec.

UNE CURE EXTRAORDINAIRE

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 101.

Ce n'est pas à la ligne, cependant, qu'il est permis de prendre des brochets comme celui dont la tête se balançait sous les solives du plafond. D'abord, ces fauves de rivière sont rusés comme on ne l'imagine point, sans doute parce qu'ils se savent pourchassés impitoyablement ; mais, de même que toutes les créatures, les meilleures et les pires, ils ont besoin de sommeil, surtout lorsqu'ils ont le ventre plein d'une chasse fructueuse.

Alors, étourdis, ou plutôt accablés par l'excès de nourriture, le soir venu, ils s'allongent au fil de l'eau, leur corps fuselé en ligne parfaitement horizontale, immobiles comme des bêtes hiératiques, le museau contre le courant très faible, c'est-à-dire tourné vers l'amont ; et quiconque n'est point au fait des choses de la rivière les prendrait pour une de ces longues herbes aquatiques maintenues, immobiles en apparence, dans le sens du courant lui-même.

Parfois, ces écumeurs de rivières pénètrent dans de petits ruisseaux tributaires, sachant, sans doute, qu'on ne les ira point chercher, et s'endorment tranquillement, sous les herbes et les nénuphars, jusqu'au moment où, le ventre vide, ce qui n'est pas long, ils se glissent, avec mille précautions, de peur d'être surpris, et filent, comme des flèches, jusqu'au grand courant d'eau, pour y recommencer leurs massacres quotidiens.

Celui-ci avait été tué raide, d'un coup de fusil, par l'aubergiste, une nuit de clair de lune discret. La tête seule émergeait, au-dessus de l'eau calme, c'est-à-dire les yeux seulement, ce qui le faisait ressembler à une sorte de caïman très long endormi dans un marigot, et aussi immobile qu'une souche ; davantage même, car une souche s'en irait au fil de l'eau, tandis que le monstre, quoique inconscient en apparence, résistait, par instinct, au courant.

Ça n'empêche pas qu'observé et serré de près par l'aubergiste, il avait expié, dans l'espace d'une seconde, tous ses méfaits antérieurs, et que sa tête se balançait, au-dessous du plafond de l'auberge, comme un trophée, la gueule béante, avec des dents partout, quelque chose comme une herse serrée, et qui faisait songer tout de suite aux requins des mers équatoriales, qui sont peut-être les ancêtres des brochets, comme les homards sont, à ne pas s'y méprendre, les aïeux de nos écrevisses de ruisseaux et de rivières.

Ceux qui sont restés dans l'Océan ont pris des dimensions formidables ; mais quand la mer, en se retirant, laissa les petits dans les flaques qui devinrent des filets d'eau, il fallait bien que les proportions diminuassent, sans quoi les crustacés n'auraient pas vécu.

Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut, mais elle me semble assez vraisemblable, les animaux étant généralement proportionnés, comme taille, aux espaces où ils s'agitent.

Remarquons cependant que ce terrible brochet, fils de requin, — celui-ci brochet préhistorique, — est un être délicat par excellence, tout simplement parce qu'il sait choisir sa nourriture, de sorte que sa chair est délicieuse, tandis que celle du requin, son aïeul, ne vaut pas un clou, à l'exception des ailerons, paraît-il, qui sont parfois servis sur les tables officielles. Je n'y suis jamais allé voir.

L'aubergiste en était très fier, et pas n'était besoin de nombreuses moques de cidre pour qu'il racontât la capture opérée par lui, à quelques centaines de mètres de la mer, presque sous Quinéville. Seulement, au fur et à mesure des narrations, la chose augmentait, prenait des proportions inouïes, et il ne restait presque plus rien du prosaïque coup de fusil qui avait mis fin aux exploits du monstre.

Enfant, j'écoutais cela avec une admiration profonde et, en présence de la gueule béante,

la mâchoire supérieure relevée comme celle d'un crocodile qui bâille, je me disais que, sans la poudre et le plomb, la prise n'eût pas été commode, car ces particuliers-là, sans compter leurs badigoinces formidablement armées, ont des reins solides, et ne se laissent pas aisément prendre à la main, comme ces truites chatouilleuses qui s'endorment sous les berges et sont à la merci du premier venu qui connaît leur retraite accoutumée.

Dans ces occasions-là, fréquentes, surtout au temps des vacances, j'étais en admiration devant Dugardin, l'aubergiste, qui, me voyant très attentif, y mettait une sorte d'amour-propre et bavardait :

— Savez-vous, monsieur Pierre, depuis Aumeville-Crasville jusqu'à Sainte-Marie-des-Petites-Paroisses, vous auriez beau faire, vous n'en rencontreriez jamais un de cette taille-là; et vous comprenez que ça me fait plaisir de me dire que c'est moi qui l'ai pincé, au fil de l'eau, un soir qu'il dormait comme un ivrogne, chargé jusqu'à la troisième capucine.

— Mais, lui dis-je, maître Dugardin, ça se reverra un jour ou l'autre, car il y a encore dans la rivière des brochets auxquels il n'est pas défendu de grandir.

— Merci, monsieur! Ils se laisseront prendre par des conscrits, avant d'avoir poussé. Les poissons, voyez-vous, c'est comme les hommes, il y en a de plus et de moins intelligents. Le tout, pour eux, c'est d'éviter les pièges; et lorsque je pense à la façon dont j'ai tué celui-ci, je me suis dit qu'il devait être très vieux, et qu'il ne devait plus avoir toutes les ressources de sa jeunesse. En vieillissant, les brochets, de même que tous les poissons de mer ou de rivière, sont comme toutes les créatures, ça baisse!

Au fait, c'était bien possible ce que l'aubergiste disait là, et en regardant la tête énorme du brochet, tournant autour de sa ficelle entre le cercle d'oignons et les bottes d'échalotes, je pensais qu'en effet il n'avait plus l'expression vive d'un jeune poisson, et qu'il s'était laissé fusiller comme une oie, à bout portant presque, pour la plus grande allégresse du fretin de la rivière, à même lequel il prélevait une dîme quotidienne formidable; car un brigand de la sorte a beau être ramolli, il ne lui en faut pas moins sa pitance de tous les jours.

Bref, un midi de juillet, rutilant et caniculaire, — il n'y a pas bien des années de cela, — panier d'osier en bandoulière, et ligne en main, bredouille d'ailleurs comme presque toujours, j'arrivais à l'auberge de la Sinope, altéré, affamé, en homme ayant quelques heures de marche dans les jambes, et autant d'heures de soleil implacable sur la tête.

Une omelette au jambon, c'est bientôt fait, et en la commandant de taille, il ne faut rien autre, pour satisfaire le plus robuste appétit. Ajoutez à cela du cidre de premier rang, sans une goutte d'eau, avec une demi-tasse et d'excellente eau-de-vie de pommes, une pipe que l'on fume en rêvassant, et ne me parlez plus des restaurants en renom de Paris : c'est de la Saint-Jean auprès de ces auberges de campagne où, sans embarras, à la bonne franquette, on vous apporte des choses que vous voudriez retrouver en Paradis.

Oui! Mais voilà que tout en rêvassant, et peut-être parce que je rêvassais, mes yeux se dirigent vers le plafond, et que je n'aperçois plus, à sa place accoutumée, oscillant au bout de sa ficelle, la tête du monstrueux brochet :

— Hein! m'écriai-je, maître Dugardin, qu'est-ce que cela veut dire?

En ce moment même, il laissait tomber, de haut, de l'eau bouillante dans le grand filtre, à petits coups, et sa tête s'évanouissait presque dans la fumée opaque :

— Quoi donc, monsieur? de quoi me parlez-vous? C'est aujourd'hui lundi, vous ne l'ignorez pas, et il m'en faut, des demi-tasses pour les journaliers des champs, après le coucher du soleil!

— Tout cela est bel et bon, repris-je, mais je ne vois plus la tête du brochet au plafond, et cela me tourmente.

Et j'ajoutai, en manière de plaisanterie :

— L'auriez-vous cédée, par hasard, à l'administration du Muséum, ou plus simplement à un naturaliste de Cherbourg?

— Ah! dit-il, elle est en bouillie, là, en un pot de grès, dans un coin de l'armoire.

— Comment, en bouillie?

— Eh oui! fit-il, en éloignant du foyer son grand filtre rempli, et qui répandait dans l'auberge une odeur pénétrante; et ce que ça m'a causé de chagrin de m'en séparer, je ne saurais vous le dire.

Immédiatement, il ajouta :

— Il y a des heures, monsieur Pierre, où il n'est pas facile de refuser quelque chose à des voisins.

— J'avoue que je n'y suis plus du tout.

— Voilà, monsieur Pierre! Instruit comme vous l'êtes, surtout dans la médecine, puisque c'est votre partie, vous n'êtes pas sans savoir les vertus curatives d'une tête de brochet.

En présence de mon air ahuri, presque effaré, il poursuivit :

— C'est pas t'à vous que j'apprendrai qu'elle est souveraine pour les pauvres gens qui s'en vont de langueur.

J'entrevis là une de ces énormités que les gens des campagnes ne mettent pas en doute, et je gardai mon sang-froid :

— Oui, fis-je, évidemment la tête de brochet, dans certaines conditions, a des vertus incontestables.

Il se dressa devant moi, les bras croisés, et d'un ton solennel :

— Il n'y a, dit-il, que les gens de la ville pour ne pas croire à cela et pour faire les malins ; mais à Paris on ne doit pas être si bête, n'est-il pas vrai, monsieur Pierre ?

— A Paris, fis-je hypocritement, on tient à se rendre compte de tout.

Ces quelques mots, prononcés avec une rare présence d'esprit, semblèrent lui faire plaisir.

— Eh bien, voilà, monsieur, poursuivit-il : c'était l'année dernière, vers la fin de septembre, quand les feuilles des arbres tombent, dans la rivière, comme s'il en pleuvait ; et justement le fils aîné de notre voisin le plus proche, le meunier Blestel, que vous connaissez, crachait, comme on dit, ses poumons, et si durement qu'on l'entendait tousser parfois d'ici. Rien à faire ! dirent les médecins, donnez-lui ce qu'il demandera, et bonsoir ! Et le fait est qu'ils laissaient le pauvre garçon s'en aller, un peu plus, tous les jours, en quête d'un rayon de soleil, de plus en plus pâle, et lui si maigre et décharné qu'il en faisait peine. C'est alors que le voisin Blestel s'en vint me trouver :

— Voisin, me dit-il, vous savez où j'en suis, et que mon garçon n'en a plus pour longtemps. C'est le mal de sa mère qui l'emporte, à ce que disent les gens savants ; mais il paraît que vous pouvez lui sauver la vie.

— Et comment cela ? Quoi qu'il m'en coûte, je suis tout prêt. Il regarda où vous regardiez vous-même, tout à l'heure, monsieur Pierre.

— C'est cette tête de brochet qu'il me faudrait, fit-il. Elle est vieille, n'est-il pas vrai ? et le rebouteux m'a dit qu'une vieille tête de brochet, écrasée et pilée, puis délayée dans du cidre pur, c'est un remède souverain pour la consomption. Alors, j'ai pensé à vous, et je me suis dit que vous ne me refuseriez peut-être pas cela...

— Comment ! m'écriai-je, pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt, et comment n'y ai-je pas pensé moi-même ? car il y a des années et des années que je connais ce secret-là !

Alors, maître Dugardin, l'aubergiste, le braconnier de rivière, me raconta que, sur le coup, il s'était mis en peine d'amener la tête pétrifiée du monstre pour la jeter aussitôt dans un grand plat creux, très solide, en terre vernie de Sauxemesnil, et qu'avec les poids de l'horloge, ils s'étaient mis à l'écraser, à la broyer, lui et le meunier, jusqu'à ce qu'elle fût réduite en poussière, et il y en avait un fameux tas. Après quoi, ils y avaient répandu assez de cidre pour en faire une bouillie demi-épaisse, demi-liquide ; et le meunier s'en était bientôt allé, le plat sur la tête, et qu'il maintenait en équilibre avec les mains.

— Eh bien, lui dis-je, et le malade ?

— Hélas ! monsieur, il est mort dans la nuit même, étouffé, à ce qu'affirma le médecin de Montebourg, qui n'y voit pas plus loin que le bout de son nez...

— Et alors, l'interrompis-je, la bouillie faite avec la tête du brochet ?

— C'est souverain, monsieur, il n'y a pas à dire ; malheureusement, le pauvre garçon n'aura pas pu la digérer.

— Sans quoi il était sauvé, hein ?

— Comme vous le dites, monsieur Pierre ; et pourtant, j'ai toujours pensé que Blestel avait exagéré la dose.

Et tout en remplissant ma demi-tasse, une main passée dans la poignée du filtre, l'autre posée sur le bouton de la partie supérieure :

— Quand vous serez établi, monsieur Pierre, ce qu'il en reste est là, où je vous ai dit, derrière la pile de draps, et toujours à votre disposition !

CHARLES CANIVET.

LA FRANCE A MADAGASCAR

L'ARMÉE HOVA

Quand Pronis prit, en 1642, possession de Madagascar au nom de la France, le nom hova y était tout à fait inconnu. Il l'était tout autant en 1648, au temps de Flacourt, et, après lui, des gouverneurs comme Mandave ou Bényowski, qui furent à Fort-Dauphin les représentants de la France au dix-huitième siècle, ne font pas plus que Flacourt allusion à cette tribu dans leur volumineuse correspondance.

C'est vers la fin du dix-huitième siècle seulement que ce clan insignifiant parvint, grâce à l'intelligence d'un de ses chefs, à conquérir quelque homogénéité et à se faire dans l'île une place qui a toujours été en grandissant.

Andriananpoïnimerina, ce premier chef connu des Hovas, vulgairement connu sous le nom d'Andriananpounine, paraît avoir été un homme d'une véritable valeur, et quand il mourut, en 1810, il laissait à son fils Radama des états dix fois supérieurs en étendue à ceux que lui avait légués son propre père.

Andriananpounine avait été un prince guerrier, et ç'avait été surtout une éducation militaire qu'il avait donnée à son fils Radama. Aussi, en montant sur le trône, le nouveau souverain s'annonça-t-il comme un futur conquérant et donna-t-il tous ses soins à régulariser les bandes fantaisistes qui avaient constitué l'armée de son père.

Radama eût sans doute été bien empêché de mener à bien son entreprise si les bons conseils du gouverneur de Maurice, sir R. Farquahr, n'étaient venus à propos le tirer d'embarras.

En 1814, la triste situation dans laquelle se trouvait la France avait permis aux Anglais

de mettre la main sur toutes nos possessions de l'Inde.

Farquahr s'aboucha avec Radama, fit miroiter à ses yeux la perspective de la souveraineté sur toute l'île, lui montra notre faiblesse, lui promit des subsides, l'appui de l'Angleterre

Prince et chef Sakalaves.

et acheva de tourner la tête d'un souverain qui n'était déjà que trop disposé à prêter l'oreille à ses conseils perfides.

C'était l'époque, nous l'avons dit, où Radama avait entrepris d'organiser son armée. Le souverain hova reçut avec joie deux sergents anglais que lui envoya Farquahr, à la fois comme organisateurs et comme instructeurs.

On forma d'abord un bataillon de quatre cents hommes, porté à mille en 1817, qui prit aussitôt le nom pompeux de Foloalindahy (les cent mille hommes), en prévision, sans doute, de l'effectif réel auquel espérait l'élever un jour Radama.

Sans atteindre jamais ce chiffre, les contingents du Foloalindahy grossirent cependant, et quand le souverain mourut, en 1828, on estime à environ dix-huit mille hommes le nombre très approximativement exact des soldats qui composaient cette armée.

Ce fut avec ces forces que Radama continua les conquêtes de son père, qu'il conquit notamment Tamatave et la plupart des points de la côte orientale où nous avions jusque-là régné sans partage ; et quand il mourut, comme nous l'avons déjà dit, en 1828, il expira avec la conviction que son armée n'avait rien à envier à la meilleure armée européenne.

Le successeur de Radama, la reine Ranavalona Ière, laissa un peu tomber le prestige du Foloalindahy, et quand, en 1861, Radama II monta sur le trône, il exprima nettement l'idée de supprimer complètement cette troupe, plus embarrassante qu'utile. Effectivement, Radama II, élevé à Tananarive par des Français patriotes, avait compris la véritable valeur de ses troupes, et désirait faire succéder aux régimes abêtissants de sa grand'mère et de sa mère, une ère de développement fécond et pacifique. Très ouvert aux idées européennes, convaincu que sans la France il ne pouvait faire rien de solide, rien de durable, il était décidé à accepter notre influence, quand le vieux parti hova, intransigeant et irréconciliable, résolut de le faire disparaître. Après dix-huit mois de règne, Radama fut empoisonné.

L'Angleterre reprit alors en sous-œuvre l'organisation militaire de l'armée hova, et voulut la modeler à l'européenne.

Le gouvernement de Tananarive a à sa tête un premier ministre qui ne manque pas d'intelligence, qui se tient au courant des affaires d'Europe et qui les comprend autant qu'un esprit naturellement bien doué, mais dépourvu de toute connaissance, de toute notion scientifique ou historique, peut les comprendre. Ce diplomate, à la fois politique et guerrier, avait entendu vaguement parler des réformes effectuées dans les armées européennes à la suite de la guerre de 1870, et il n'hésita pas à les appliquer à son pays, sans se demander jusqu'à quel point cette transformation était possible, sans connaître surtout autrement que de la façon la plus superficielle les rouages multiples de nos organisations militaires compliquées, complexes, inextricables pour un barbare.

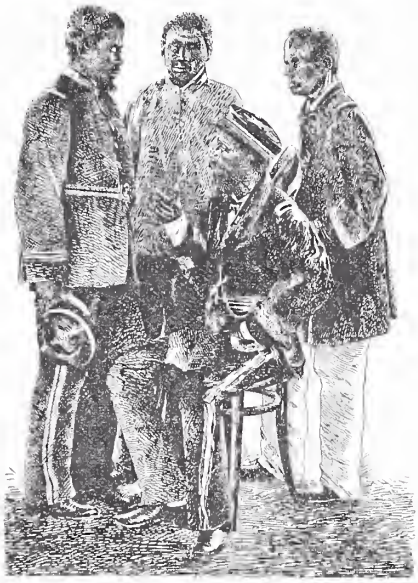
Rainilaiarivony — c'est le nom de ce premier ministre — avait entendu parler de service obligatoire : il décréta le service obligatoire. On lui avait dit que l'armée française se parta-

Gouverneur de Marovay et sa femme.

geait en contingents, il voulut avoir aussi ses contingents ; on lui expliqua que certains de ces contingents formaient l'armée permanente, d'autres la réserve, d'autres l'armée territoriale. Il exprima le désir d'avoir à Tananarive tous ces échelons européens. Finalement, il fit promulguer par sa souveraine, maîtresse à plu-

sieurs titres de ses volontés, la loi du 25 mars 1879, qui régit actuellement l'armée hova et qui est imposante quand on la voit... sur le papier.

Aux termes de la loi du 25 mars 1879, tout Malgache, — nous disons Malgache, car depuis soixante ans les Hovas ont la prétention de do-



Gouverneurs Hovas, côte Ouest.

miner sur tout Madagascar, — est astreint au service personnel obligatoire et gratuit. Cette gratuité est une condition toute spéciale à Madagascar, où les employés du gouvernement, à quelque titre que ce soit, doivent se contenter en fait de rémunération de la haute satisfaction de la reine. L'armée est pourvue d'uniformes, dont nous donnons quelques spécimens, costumes de gouverneurs et d'officiers, revêtus de la même vareuse, et diversement coiffés de képis, de casquettes et de casques blancs.

La durée du service dans l'armée permanente est de cinq ans, l'âge auquel on est appelé sous les drapeaux, dix-huit ans. Comme la reine se méfie de ses commandants de recrutement, elle a prescrit pour ceux qui exempteraient à faux et pour espèces sonnantes un jeune appelé, une amende de cinq cents francs. On voit qu'en y mettant le prix, les jeunes Malgaches qui ne se sentent pas de vocation pour le métier militaire ne doivent pas désespérer d'arriver à obtenir des sursis.

La première année de l'appel, les jeunes gens sont convoqués à Tananarive et y sont exercés pendant trois ou quatre mois dans la plaine de Mahasima aux douceurs du maniement d'armes et du pas accéléré. On les renvoie ensuite dans leurs foyers, et, après un congé plus ou moins long, ils doivent revenir à Mahasima pour y compléter leur instruction pendant quelques semaines. Une fois cette éducation technique terminée, ils sont définitivement rendus à leurs occupations, à condition de se présenter tous les quinze jours à l'autorité militaire. Quant aux anciens soldats, ceux des quatre autres contingents, ils ne sont astreints à venir aux exercices qu'une fois tous les mois. En ce qui concerne la réserve et l'armée territoriale, elle n'est astreinte à aucun appel, sauf dans des cas spéciaux et en cas de défense du territoire.

L'instruction est donnée par des instructeurs malgaches, qui ont été dressés eux-mêmes par d'anciens déserteurs européens, tels que Digby Willougby, cet ancien sergent de milice anglaise qui commandait l'armée malgache en 1885, et le pseudo-colonel Shervington, que le général Duchesne va trouver à la tête des contingents hovas dans la guerre actuelle. L'instruction militaire est donnée en langue malgache d'après une théorie copiée sur nos règlements de manœuvre. Les Hovas arrivent à exécuter assez convenablement le maniement d'armes, mais ils sont la plupart du temps très maladroits au tir, d'autant plus qu'ils affectent généralement un profond mépris pour la hausse et qu'ils n'hésitent pas à tirer à mille mètres avec un fusil réglé pour la distance de deux cents. L'armement comprend un fusil et une baïonnette. Les fusils sont de modèles très divers. Le fusil à répétition, modèle anglais, de Martini-Henri, se trouve à côté des vieux flingots à pierre de Radama, à côté des Remington américains et des Snyders. D'après une supputation très problématique, on estime à dix mille le nombre des armes à petit calibre actuellement aux mains des Hovas; mais comme ces armes exigent des approvisionnements considérables de cartouches spéciales et que nos ennemis sont obligés de les tirer d'Europe, il faut espérer que leur armement nouveau ne

Officier Hova.

nous sera pas trop préjudiciable. Quant aux fusils ancien système, à piston, à tabatière, à pierre, à mèche, à rouet, on pense qu'ils en ont également une dizaine de mille à leur disposition.

L'armée hova ne comprend que de l'infanterie

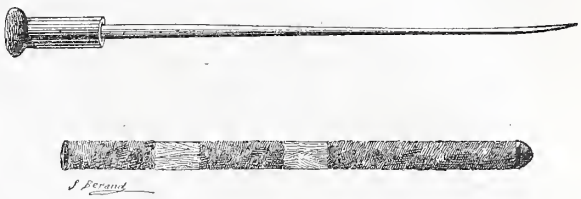
et de l'artillerie. On vient de voir ce qu'est l'infanterie ; quant à l'artillerie, elle comprend : 1° les canons en position dans les divers forts de l'intérieur et des côtes, pièces la plupart du temps anciennes et qui, comme l'a prouvé le bombardement de Tamatave, le 28 décembre 1894, n'atteignent pas un adversaire placé à la portée normale de nos pièces modernes ; 2° les bouches à feu de campagne, de modèles divers, dont certaines se chargent par la culasse. Les artilleurs hovas, ne sachant pas davantage que leurs camarades de l'infanterie se servir de la hausse, il est à penser que leur tir se ressentira, comme justesse et précision, de ce mépris pour la table des portées. Quoi qu'il en soit, on estime à cinquante environ le nombre de canons qu'ils peuvent amener sur le champ de bataille : il est juste de dire que nombre de ces pièces sont dans un tel état de délabrement, qu'elles paraissent devoir être plus dangereuses pour ceux qui se tiendront à côté ou derrière que pour l'ennemi qui les abordera de front.

La hiérarchie malgache comprend seize grades désignés sous la dénomination uniforme d'*honneur* qu'on doit classer et traduire de la manière suivante :

1er	honneur.	Soldat.
2e	—	Caporal.
3e	—	Sergent.
4e	—	Sous-lieutenant ou adjudant.
5e	—	Lieutenant.
6e	—	Capitaine.
7e	—	Commandant.
8e	—	Lieutenant-colonel.
9e	—	Colonel.
10e	—	Général de brigade.
11e	—	Général de division.
12e	—	Maréchal.
13e	-	Grand maréchal.
14e	—	Maréchal général.
15e	—	Maréchal extraordinaire.
16e	—	Maréchal tout à fait extraordinaire.

Comme on le voit, les militaires malgaches n'ont pas jugé suffisants pour leurs chefs les titres dont se contentent nos officiers européens ; il a fallu créer pour eux des dignités spéciales, en rapport avec leurs capacités de tacticiens et de stratèges. Nous les verrons sans doute prochainement à l'œuvre.

En cas de guerre, le premier ministre, qui est en même temps le général en chef de l'armée malgache, convoque à Tananarive tous les hommes en état de porter les armes. Chacune des provinces de l'empire hova forme un corps d'armée, et c'est dans l'ensemble de ces corps que le généralissime désigne les hommes appelés à faire partie de l'expédition. Pendant que ceux qui n'ont point été choisis rentrent chez eux, les fractions appelées à combattre sont formées en diverses colonnes, et un certain temps leur est laissé pour se préparer à la campagne. Comme il n'y a ni intendance, ni convois, et que le gouvernement laisse à chacun le soin de pourvoir à son couchage et à sa subsistance, chaque soldat et chaque officier doit porter sur lui ou faire porter par des esclaves sa marmite et sa provision de riz. Ceux qui ont des *filanjanes* (le palanquin usité à Madagascar) sont autorisés à s'en servir. Au jour



Canne de Commandeur.

dit, l'armée se met en marche toujours escortée de nombreux porteurs, de femmes, d'enfants et de tous les mercantis qui suivent d'ordinaire les armées.

Quand l'ennemi est signalé, les dispositions pour l'attaque ou la défense sont prises, mais jusqu'ici — et cela s'est passé notamment en 1885 — il n'a pas été possible de faire prendre sur le terrain aux soldats hovas une seule des formations tactiques étudiées sur la place de Mahasima. Dès le premier coup de feu, tous ces hommes se débandent, s'élancent, en poussant des cris, sans aucun ordre, n'obéissant plus à leurs officiers, qui n'ont, d'ailleurs, sur eux, aucun ascendant. C'est la tactique ordinaire des sauvages : une poussée en masse, avec des alternatives de bonds en avant et en arrière, aidée de mouvements tournants à grande envergure, sans aucun souci de se laisser couper sur le centre. Cette façon de procéder, bonne contre les Bétsiléos ou les Sakalaves, pourrait avoir des inconvénients devant des troupes européennes, comme on l'a vu, en 1890, à la bataille soutenue par le commandant Terrillon contre l'armée de Béhanzin.

Quoi qu'il en soit du degré d'infériorité de l'armée hova vis-à-vis des soldats européens, nous ferons bien de mettre à profit contre eux, au point de vue tactique, l'expérience que nous ont acquise nos dernières campagnes au Soudan, au Dahomey et notamment d'utiliser les conseils si pratiques que donnait le maréchal Bugeaud à nos troupes, il y a près de cinquante ans. Sous ce rapport, nous avons toute confiance en l'habileté du général qui va là-bas conduire nos troupes et dans l'énergie, la vigueur de nos vaillants soldats. Dans ces conditions, le succès est certain ; il est même probable que les efforts nécessaires pour l'atteindre n'exigeront pas le maximum d'intensité que l'on pourrait, le cas échéant, demander au patriotisme de notre armée.

Commandant D'ÉQUILLY.

LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI.

Les Français auraient-ils eu des nègres pour ancêtres? Les monogénistes, ardents défenseurs de l'unité biblique de l'espèce humaine, prétendent trouver dans la diversité des climats l'explication des différences existant entre les nombreux types anthropologiques. Cependant, jamais aucun climat n'a métamorphosé un nègre en blanc, ou réciproquement. Enfin, dans la zone glacée, auprès du Lapon de petite taille se trouve le Scandinave de haute stature; sous les climats chauds habitent le grand Touareck du Sahara, le petit Akka de l'Afrique centrale et le petit Mincopie des îles Andaman. La vérité n'est donc pas encore de ce côté.

La question de l'influence du milieu sur la race a, de tout temps, captivé l'attention des naturalistes, et, sans prétendre la résoudre dans un sens absolu, nous allons l'étudier brièvement, en nous inspirant des patientes recherches du docteur Gustave Lagneau, membre de l'Académie de médecine, qui nous a fait parvenir le résultat de ses intéressants travaux sur les modifications mésologiques des caractères ethniques de notre population. Pour lui, et nous en verrons la preuve, les actions de milieu, dans des limites raisonnables, restent évidentes en anthropologie, non seulement lorsque les humains changent de climat, mais même lorsque, dans leur pays d'origine, ils se trouvent dans des conditions biologiques notablement différentes. Il n'a, d'ailleurs, voulu que chercher à déterminer, autant que possible, l'influence que peuvent avoir en France les conditions de milieu sur le développement de nos compatriotes, issus, en grande partie, des trois races Aquitanique, Celtique et Germanique.

Malgré le mélange incessant de ces divers éléments ethniques, juxtaposés avec d'autres, on parvient encore à démêler leurs caractéristiques anthropologiques. La répartition géographique des Aquitains de race Ibérienne, au sud-ouest, des Celtes, au centre, des Galates ou Gaulois, Belges, Francks, Burgundions et Normands, au nord-est de notre pays, se manifeste encore actuellement par la répartition des conformations céphaliques, des colorations des yeux et des cheveux, et, surtout, par la répartition des exemptés du service militaire pour défaut de taille, très nombreux dans nos départements de la Bretagne, de l'Auvergne, de la Savoie, faisant partie de l'ancienne Celtique, peu nombreux, au contraire, dans notre région du nord-est, jadis envahie par les immigrants de race germanique. Il est même curieux de voir que, parfois, malgré la coexistence dans la même région, durant de nombreux siècles, de deux races différentes, le croisement ne s'effectue que partiellement, et qu'on retrouve encore des descendants représentant séparément les caractères soit de l'un, soit de l'autre type. C'est ainsi que les départements du Doubs et de la Seine-Inférieure sont peuplés de deux races d'hommes de stature différente. Non seulement la diversité des races rend, le plus souvent, compte des différences de taille, mais parfois aussi elle explique certaines prédispositions morbides. La fréquence des exemptions du service militaire pour varices et varicocèles, dans nos départements normands, tient à la haute stature des habitants, qui descendent, en partie, des Scandinaves, conquérants de la Neustrie. Les départements présentant le moins d'exemptés pour pieds plats appartiennent généralement aux régions méridionales, dont les habitants ont les pieds petits, les extrémités fines. La carie dentaire, relativement rare dans la région celtique, est surtout fréquente dans la région nord-est.

Nous venons de voir combien sont encore tangibles, chez nos compatriotes contemporains, les qualités et les défauts qu'ils tiennent de leurs ancêtres; examinons maintenant les limites dans lesquelles peuvent agir, sur eux, les conditions biologiques et topographiques du milieu où ils vivent. En général, lorsque de favorables conditions de milieu permettent, sans le modifier, le développement normal, la taille est, avant tout, l'expression de la race; mais que de circonstances s'opposent à la libre croissance de nos organes! La misère physiologique résultant de l'excédent des dépenses sur les recettes organiques, une alimentation insuffisante, des fatigues exagérées, l'exercice de professions nuisibles, le travail effectué dans de mauvaises conditions hygiéniques, la pratique d'habitudes vicieuses, la stérilité du sol, l'insalubrité des pays et des logements, la sédentarité industrielle ou scolaire, l'extrême densité de la population, les attitudes défectueuses, etc., sont autant de causes d'infirmités et de maladies qui viennent entraver le bon fonctionnement des organes. Quelques exemples le feront mieux comprendre.

(*A suivre.*) VICTORIEN MAUBRY.

1er AVRIL

Sur le bord de l'étang, au milieu d'un parc planté d'arbres séculaires, une jeune paysanne s'est penchée pour se mirer dans l'eau. La coquette est seule et cherche, parmi les plantes du bord, l'endroit le plus limpide; personne pour interrompre son dialogue avec ce minois futé et frais qu'elle aperçoit au fond du clair miroir auquel les roseaux et les nénuphars font un cadre somptueux. Mais est-ce bien son gracieux visage que lui renvoie l'eau tranquille? Quelques ondes à la surface, puis est apparu un poisson énor-

me, une carpe monstrueuse, tendant sa gueule gourmande vers la promeneuse. C'est le 1er avril : poisson d'avril. Le miroir s'est brisé et la coquette a été prise au piège de sa propre coquetterie.

Tel est le sujet dont M. Félix Oudart s'est

1er Avril. — Composition de M. Félix Oudart.

inspiré pour célébrer les innocentes et spirituelles surprises du 1er Avril. Son merveilleux talent a traduit à ravir l'impression de solitude et de mystère du paysage où il a placé cette scène printanière. Le personnage principal en est, sans contredit, l'admirable poisson qu'il a dessiné avec une souplesse, une vie, un brio qui évoquent le souvenir des meilleurs maîtres japonais.

X.

CURIOSITÉS ETYMOLOGIQUES

LA GRANDE OURSE

Nul n'ignore que le pôle Nord ou Boréal porte aussi le nom de pôle *Arctique*. Les personnes qui ont fait leurs études savent, de plus, que le mot *arctique* vient du grec *arktos*, qui signifie ours, et que ce nom a été donné à deux constellations voisines du pôle Nord : la Grande Ourse et la Petite Ourse. Mais peu de gens sans doute se demandent par suite de quelles circonstances on a placé des ours au milieu des étoiles. Un de ces animaux carnassiers a-t-il, à une époque incertaine, escaladé le ciel pour aller s'asseoir parmi les constellations? L'histoire pas plus que la fable ne fait mention d'une pareille entreprise. Quelque constellation présente-t-elle aux yeux l'image de cette bête fauve ? Il faudrait vraiment beaucoup de bonne volonté et un grand effort d'imagination pour voir dans les sept étoiles de la Grande Ourse une photographie même approximative d'un ours ou de tout autre animal.

La présence d'un ours ou de deux ours dans notre hémisphère céleste serait donc un mystère si la science philologique ne se chargeait de nous l'expliquer.

Disons-le tout de suite, c'est par ignorance de l'étymologie des mots que deux constellations portent le nom de ce carnassier.

Il y a en sanscrit une racine *ars* signifiant briller (grec *arkt*, latin *urs*). Cette racine a donné *arsas* les brillantes, c'est-à-dire les *étoiles*.

A l'origine, les objets comme les animaux ont été désignés par l'une de leurs qualités. Ainsi, le chien veut dire l'*aboyeur* ; le corbeau, l'*animal à la voix désagréable* (ka-ra va) ; le cheval, l'animal qui *va* ; le chat, l'animal qui se *nettoie*, etc.

De la même façon, le nom de *arsas* (le brillant) a été donné à l'ours soit à cause de l'éclat de sa fourrure, soit à cause de l'éclat de ses yeux.

Cette même racine a formé en grec le mot *arktos* (le brillant), qui a servi à désigner les *étoiles* et l'*ours*. La signification étymologique de *arktos* ayant été perdue, et ce mot ayant cessé de bonne heure de désigner les astres, le peuple ne vit plus dans cet *arktos* qu'un ours placé dans le ciel. De là nous avons tiré arctique et antarctique.

De même en latin *ursa* fut une ourse et non une *étoile* au milieu des constellations. Et voilà comment l'ignorance de l'étymologie a changé l'empyrée en une véritable ménagerie.

On ne s'arrêta pas en si beau chemin. Il parut probablement dangereux de laisser des ours en liberté au milieu des étoiles où ils auraient causé des ravages ; aussi s'empressa-t-on de leur donner un gardien, *Arktophylax* ou *Arcturus*, qui veille sur ces animaux.

Le Nord est encore désigné par le nom de Septentrion (en latin *septentrio*, ou mieux, *septem triones*, les sept *trions*). Le mot *septem* était bien connu ; mais que voulait dire ce *trion* ? Qu'étaient-ce que ces sept trions ? Les étymologistes latins ne trouvaient dans leur langue qu'un mot qui eût quelque analogie avec ce terme, c'était le verbe *tero* (broyer, écraser). Ils affirmèrent donc, sans apporter aucune preuve de leur affirmation, que cette expression *trio* avait désigné primitivement le cheval ou le bœuf de labour. Dès lors les sept trions furent sept bœufs qui avaient pour mission de traîner le Chariot (autre nom de la Grande Ourse). Mais des bœufs ne travaillent pas sans conducteur ; aussi leur donna-t-on un bouvier, Bootes, qui eut à remplir les mêmes fonctions qu'Arcturus.

Si les Latins avaient connu la langue sanscrite, ils n'auraient pas mis tant de bêtes dans le ciel. Ils auraient su qu'une racine *târ* (forme faible *tri* ou *stri*) avait comme *ars* la signification de briller ; d'où *târas*, ou *str* les *étoiles*.

Cette racine a donné en latin *a-str-um* (astre), *a-ster*, *stella* pour *ster-ula* (petit astre), etc. Elle avait aussi, sans nul doute, formé *trio* (l'étoile). Les sept *trions* sont donc tout simplement les sept étoiles, et non les sept bœufs. Mais comme le sens de *briller* fut vite perdu, on chercha dans la langue latine l'étymologie de cette mystérieuse expression et, qui pis est, on la trouva, ou plutôt on crut la trouver dans le verbe *terere*.

Si l'on y regardait de près, on rencontrerait dans notre langue un grand nombre d'erreurs analogues. C'est ainsi que le *réticule* porté par les dames est devenu un ridicule, et que Hugues Capet dut pendant longtemps son surnom à la grosseur de sa tête et non à la chape (*cappa*) qu'il revêtait en qualité d'abbé de Saint-Denis.

Il y aurait sur ces erreurs une curieuse étude à faire. Ce sera le sujet d'une prochaine causerie.

UN CHERCHEUR.

NOS AMIS... ... LES BÊTES!...

THÉMISTOCLE — AUGUSTE — JACO

Suite et fin. — Voyez pages 66 et 91.

Mais, c'était à table qu'il fallait le voir ! aimable commensal, il avait à l'occasion le mot pour rire et la repartie heureuse. Au milieu de la conversation, lorsque quelqu'un prenait son verre, il se mettait à chanter : « Je bois du vin clairet ».

J'avais un ami qu'il ne pouvait souffrir à

cause de petites taquineries inoffensives dont il avait été l'objet de sa part. Celui-ci avait coutume de lui dire : « Toi, je te mangerai aux petits oignons ». Aussitôt Jaco de descendre de l'endroit où il se trouvait, de saisir la nappe et de grimper sur la table, l'œil en feu, et de se précipiter à travers le service, qu'il ne dérangeait nullement, vers celui qu'il croyait son ennemi et alors de lui décocher un « Garde à vous ! » énergique.

Puis il revenait vers moi, s'accouvait pour que je lui donnasse une caresse qu'il recevait en ouvrant les ailes comme une poule qui veut se laisser prendre et en poussant de petits cris saccadés de satisfaction.

Les œufs avaient pour lui un grand attrait. Quand il s'en trouvait sur la table dans une assiette, il faisait immédiatement irruption, allait droit vers eux, rejetait d'un coup de bec la serviette qui les couvrait, et, sans plus de façon, s'accouvait dessus.

Quand on prenait un des œufs, il rassemblait les autres et se mettait à nouveau en posture de couveuse.

Toutes ces petites manières nous divertissaient beaucoup. Lorsqu'on servait le café, autre antienne !

Il venait en prendre une gorgée dans une tasse : alors son œil s'enflammait ; c'était pour lui un plaisir sans pareil. Pour le satisfaire, je pris l'habitude de remplir une petite cuiller de sa liqueur favorite. Je la lui présentais, il la prenait de la patte droite et, la portant à la hauteur de son bec, il la buvait à petites gorgées.

Quand il avait fini, il retournait la cuiller, passait sa langue sur la partie convexe, puis me la présentait gravement. Qui sait si cette passion pour le café, passion que notre faiblesse n'avait point su réprimer, n'a point abrégé ses jours !

Enfin, il a vécu heureux ; que pouvons-nous demander de plus pour un animal ?

Il nous a donné, sa vie durant, de bonnes joies, et j'en conserve un aimable souvenir.

S'il avait pour moi une affection exclusive, il était devenu d'un commerce facile avec tout le monde et se montrait particulièrement courtois avec les femmes. Il n'avait pris en grippe que cet ami dont j'ai parlé et quelques fournisseurs, qu'il gratifiait d'épithètes quelque peu injurieuses.

Je demeurais alors rue de l'Église, aux Batignolles ; la croisée de la salle à manger donnait sur de vastes jardins plantés de grands arbres et notamment sur celui de M. le curé de Sainte-Marie-des-Batignolles. L'été, on mettait le perroquet à la fenêtre ; exposé à l'air, heureux de vivre, il en dégoisait de toutes sortes. Son répertoire de marinier y passait tout entier, en sorte qu'il finit par scandaliser quelques voisines. On se plaignit, et un jour je reçus une lettre m'invitant à ne point exhiber à la fenêtre un oiseau aussi mal embouché. Ces susceptibilités me parurent exagérées et je n'en continuai pas moins à laisser mon oiseau à l'air.

Les visitandines de Nevers en avaient vu bien d'autres avec le fameux Vert-Vert, et elles n'en ont point eu pour cela leurs âmes ternies que je sache.

Un dimanche, M. le curé, accompagné de ses vicaires et d'autres invités, était au jardin après dîner. Crac ! voilà mon perroquet qui se met à chanter les chansons à boire et à lancer les mots salés qu'il avait appris sur le bateau, malicieusement laissant de côté les phrases aimables qu'il avait coutume de débiter à ses connaissances. On s'empressa de le retirer par déférence pour les abbés et on le relégua dans le cabinet noir.

Je trouvai qu'au bout d'un quart d'heure la punition était suffisante et je le replaçai à la fenêtre. Immédiatement il recommença ses invectives.

J'ai appris que les abbés n'avaient fait qu'en rire ! la cause était gagnée.

Le matin, en ce temps-là, je n'avais pas coutume de voir chaque jour lever l'aurore et quelquefois je restais un peu tardivement au lit. Le premier soin de Jaco était de demander sa liberté ; on lui ouvrait sa cage et on le remettait à terre. Tout aussitôt, avec l'allure dandinante inhérente à son espèce, il se dirigeait vers ma chambre dont la porte était entr'ouverte, puis, à l'aide des rideaux, il grimpait sur mon lit. Une fois là, il s'approchait de ma figure avec des précautions infinies. Si j'avais les yeux fermés il se mettait sur ma poitrine et s'accouvait comme une poule attendant dans l'immobilité la plus complète que je fusse réveillé. Si l'on entrait dans ma chambre, il se dressait et envoyait dans une tonalité comme étouffée à dessein un « Garde à vous ! » du plus haut comique. Il ne reprenait sa position première que lorsqu'on s'était éloigné. A peine avais-je ouvert les yeux qu'il me saluait par un « Bonjour » joyeux et il se glissait dans le lit à côté de moi.

Comment ne s'attacherait-on point à des animaux qui vous donnent des preuves aussi indéniables de leur affection ?

J'ai pu constater chez les perroquets verts et particulièrement chez ceux de l'espèce de celui dont je parle, la joie extrême et presque fébrile avec laquelle ils accueillent certains bruits. Ainsi, il suffisait de traîner les pieds sur le parquet d'une manière soutenue, ou de rouler une table pour qu'aussitôt l'oiseau déployât ses ailes et fît la roue avec une joie qui ne laissait aucun doute. La pupille se dilatait et devenait d'un rouge vif, les couleurs de son plumage

brillaient tout à coup d'un éclat inaccoutumé.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que ce n'est pas le bruit en lui-même qui les met en un aussi grand état de satisfaction, mais un certain bruit rythmé et très particulier. Chaque fois que Jaco se promenait en se pavanant de la sorte, il ne manquait jamais de dire d'une voix forte, roulant les *r* comme il roulait les prunelles : « Je suis un beau perroquet royal. »

Et il l'était vraiment.

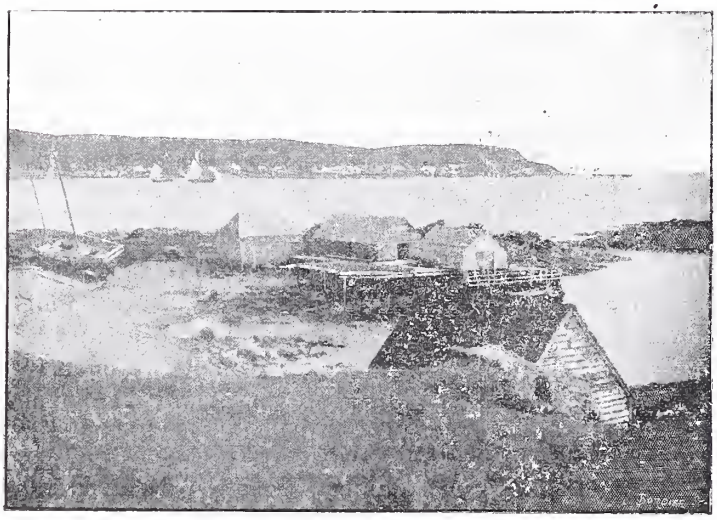
Tous ces racontars sont certainement enfantins et de peu d'importance par eux-mêmes, seulement ils prouvent l'intelligence de l'espèce et les aptitudes particulières de chacun d'eux.

Charles Diguet.

CAUSERIES D'OUTRE-MER

LA PRÉPARATION DE LA MORUE A TERRE-NEUVE

Un silence de mort règne dans le *havre*. Il fait calme plat : aucune brise ne met de rides sur ses eaux désertes ; aucun frisson ne parcourt la verdure sombre et vierge sous laquelle disparaît le rivage. Rien ne semble avoir vie dans une telle solitude ; et c'est avec je ne sais quel poids sur l'âme que, du regard, je fouille cette terre abandonnée, promenant mes yeux de la haute mer, qui étincelle là-bas sous un soleil de juin, à cette coupure profonde dans la montagne qui, plus près, au fond de la baie étroite, marque le passage d'un torrent.



Un chaufaud, vue extérieure.

J'aperçois cependant, à l'embouchure de ce dernier, une maisonnette blanchie à la chaux. Elle est adossée à la forêt. A côté, une cabane misérable, ouverte à tous les vents, est construite au-dessus de la mer, sur des *échafaudages* (1) de pilotis, avec de mauvaises planches. Tout contre, des claies de branchages sont supportées par des pieux : sur ces tables à jour s'égouttent et sèchent des piles de choses plates, de la *morue*, et des amas de poissons gros comme des sardines, du *capelan*, l'un des appâts qui servent à la prendre.

C'est la résidence d'une famille terre-neuvienne indigène, installée de père en fils dans ce havre perdu. Ils vivent ainsi plusieurs, loin du monde, loin de tout, les années succédant aux années. Et, quand leurs affaires les appellent à sortir temporairement de leur horizon resserré, ils ne doivent pas faire moins de dix ou quinze lieues, par terre ou par eau, avant de gagner quelque autre établissement de pêcheurs. — Ici, ils sont cinq. Une femme, âgée déjà, et une jeune fille, sa servante. Le mari est alité depuis plusieurs mois : il s'en va de la poitrine, conséquence fatale de bronchites répétées et jamais soignées dues à son dur métier. Il ne peut plus pêcher. Ce serait pour tous la faim à bref délai s'il n'avait pas deux grands fils, qui le remplacent.

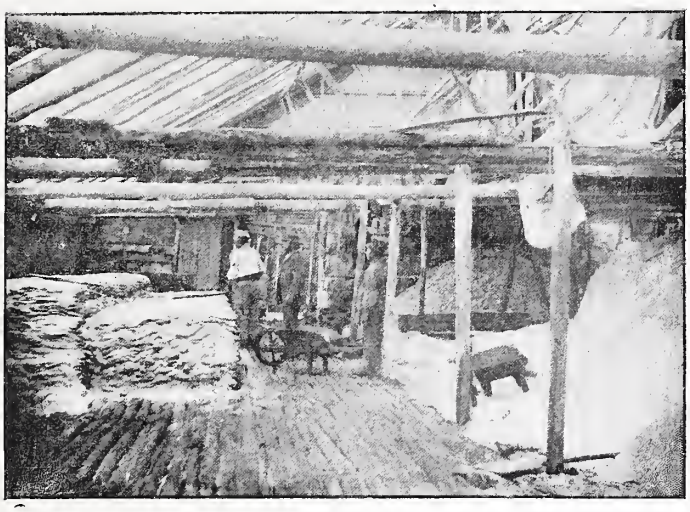
Justement, les voici qui reviennent. Silencieux, de leurs lourds avirons ils battent l'eau en cadence ; et, tandis qu'elle retombe en perles irisées, dans l'air s'éveillent comme des sonorités de harpe soulignée de basse. — Ils accostent le *chaufaud*, cette cabane de bois moitié dans l'eau, moitié sur terre. Leur barque profonde est bondée de poisson jusqu'au bord. C'est une des premières pêches de la saison, et elle est magnifique. Aussi ils sont contents. La morue n'est pas bien grosse : son poids ne dépasse guère trois ou quatre kilogrammes en moyenne. Mais n'importe ! — Il va falloir dépecer ces innombrables morues pendant qu'elles sont fraîches, travailler sans arrêt, même de nuit, jusqu'à ce que tout soit achevé. Les deux femmes accourent en retroussant leurs manches, et, avec elles, j'entre dans le chaufaud.

Là, sur le plancher mal joint et en partie à claire-voie, sont des cuves où, dans l'eau claire, trempent des dépouilles, où des foies fermentent, où des morues aplaties sont rangées et pressées. Dans un coin, la provision de sel ; mais c'est du sel inférieur, sale, bien différent du beau sel blanc qu'emploient les pêcheurs français, plus soigneux dans leurs préparations que les indigènes.

Cependant, les garçons, las d'un labeur déjà prolongé, ont essuyé du revers de leur main leur front ruisselant, et, courageux à la besogne, se sont munis de fourches à longues dents très-pointues. Leur barque est amarrée là, avec son chargement de morues vivantes encore, et qui se débattent, se tordent, frémissent, se raidissent, ouvrent des gueules démesurées dans les affres de l'agonie. Sans

(1) D'où le nom de *chaufaud* ou *échafaud* qu'on donne à ces cabanes.

pitié ils piquent dans cette masse palpitante, et lancent les poissons sur le plancher, comme on en ferait de bottes de foin. A chaque coup de fourche, cinq ou six morues y sont jetées, se teignant de sang. Alors les pauvres bêtes se trémoussent plus que jamais : c'est en vain.



Un chaufaud, vue intérieure.

Qu'il en est de hideuses avec leur gros ventre tout ballonné par un trop copieux repas de capelan ! Ces gros ventres blancs et lisses, sur un corps court, muni d'une tête très forte, fendue d'une gueule énorme, sont horribles à voir. — Bientôt, il y a un monceau de morues. Les gens marchent dessus, comme sur terre, et leurs bottes de cuir, rougies par l'eau salée, glissent sur cet amas visqueux de bêtes mourantes qui couvre le sol.

Maintenant commence l'*écorcherie*, terme peu exact, puisqu'on n'enlève nullement la peau de la morue. C'est la fin du martyre. — Sur un grossier étal, tout tailladé, la vieille femme, armée d'un couteau effilé, éventre d'un coup chaque poisson et lui tranche à moitié le tour de la tête, puis passe le patient à sa voisine, la jeune servante. Celle-ci, d'un mouvement, enlève le foie et les *rogues* (1) qu'elle met soigneusement de côté dans des seaux de bois, et, saisissant la tête déjà détachée à demi, lui imprime, au bord de la table, une violente torsion et l'arrache. La tête tombe dans un baquet. Le sang coule épais et inonde l'étal sur lequel, au bout d'un moment, on projette deux ou trois seaux d'eau fraîche parce qu'il s'est recouvert d'une affreuse bouillie rouge, mêlée de gros caillots noirs.

La servante remet sa victime, qu'agite parfois un dernier spasme après sa *décollation*, aux hommes dont la main gauche, chacun *tranchant* à son tour, est protégée par une large mitaine garnie de cuir ou *moufle*. L'un d'eux vide la bête en enlevant les derniers viscères qu'il jette. L'autre, de son *tranchet*, achève de fendre longitudinalement le ventre jusqu'à la queue et, d'un seul coup preste, enlève l'arête dorsale.

La morue est alors dans sa forme définitive : plate et triangulaire. Les diverses phases du dépeçage s'opèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour les décrire, grâce à la division du travail et à l'étonnante dextérité que les *trancheurs* et leurs aides acquièrent par l'habitude. En une minute, une morue est réduite à une dépouille pantelante qu'on met dans une *baille* pleine d'eau, où elle reste longtemps à tremper. Il n'y aura plus, après l'avoir une dernière fois rincée, qu'à l'égoutter, la saler et la sécher.

Je sors du chaufaud, où je ne supporte qu'avec peine les exhalaisons écœurantes qui se dégagent de toutes ces chairs qu'on manipule. Mais, à peine dehors, je suis tenté de rentrer. Une odeur non moins caractéristique, et plus nauséabonde encore, emplit l'air. Tout alentour, en effet, ce ne sont, par terre, que têtes et issues de morues dont se régaleront les bestiaux et les chiens, poissons et mollusques inutilisables, détritus de toutes sortes et débris informes. Tout cela sèche, pourrit au grand soleil ; et, sous mes pas, se lèvent des légions de grosses mouches dont ces matières organiques sont la proie. Voici, au-dessus d'une vaste cuve enfoncée dans le sol, un cône renversé en planches : c'est le *cageot*. Dans cet immense entonnoir, fermé à sa partie inférieure par une toile, on entasse les foies ; et l'huile, brune ou blonde (1), filtre lentement par la fermentation.

Vieux Port au Choix.

(1) Ce sont les œufs. Ils constituent un appât très-recherché pour la pêche de la sardine.

(1) L'huile blanche se fait au bain-marie.

Toutes ces choses sont peu agréables à voir et à sentir. Aussi est-ce avec un soulagement réel que, pressant la marche, je me retrouve sur la grève, tout pensif : le ciel pur se mire dans la mer profonde, et la brise, qui s'est levée, m'imprègne des âcres senteurs du large.

Tout pensif... C'est qu'au milieu de spectacles si répugnants, il en est un dont la vue est plus pénible encore. Sur ces amas de morues, de têtes de morues, se détachent d'innombrables gueules distordues, agonisantes, des milliers d'yeux dilatés par l'épouvante, ou devenus vitreux après le spasme suprême. Et les gueules semblent hurler la douleur, et les yeux semblent fixés sur vous avec la persistance de ce qui ne se peut plus mouvoir. Toutes ces têtes très-grosses vous regardent de leurs grandes prunelles noires cerclées d'orangé. Et ces regards, concentrés sur vous, chargés d'inexprimables choses, vous font une impression de mauvais rêve. Il y a le regard de la haine et le regard du désespoir ; celui du doux reproche et celui de l'impuissance ; le regard de l'indifférence, de la révolte, de l'indignation, de la folie ; le regard qui implore, et, toujours, le regard qui souffre. Pour la première fois j'ai pensé, pris de compassion devant cette misère, qu'un poisson pouvait, devait souffrir, et, songeant à la barbarie inéluctable de l'homme, j'ai eu pitié d'une morue !

. . . . . .

Tous les chaufauds sont à peu près de même type. Seulement, les établissements importants, comme ceux de certaines maisons françaises sur le *French Shore*, sont organisés sur un plus grand pied, et constituent de véritables ateliers dotés de quelques perfectionnements mécaniques, d'ailleurs fort primitifs. D'autre part, les navires qui font la pêche au large, sur les *Bancs* (1), préparent naturellement leur poisson à bord.

L'opération du salage n'offre rien d'intéressant. La morue, préalablement bien égouttée, est saupoudrée de sel, le long surtout de l'épine dorsale où peuvent adhérer quelques parties sanguinolentes. Puis on la range en pile, et on couvre chaque rangée de pelletées de sel. Elle est dite alors *morue verte* ou *morue au vert*. Ceux des navires pêcheurs français qui sont armés *sans sécherie*, simplement *avec salaison à bord*, embarillent ou arriment en vrac, dans leur cale, cette morue verte et vont la transborder à Saint-Pierre-Miquelon sur un *long-courrier* qui la rapportera en France, ou bien l'y rapportent eux-mêmes. Elle y recevra sa préparation définitive, le plus souvent dans les sécheries de Cette et de Bordeaux, ou, si elle est embarillée, sera livrée telle quelle à la consommation.

(1) Le *Grand-Banc*, le *Banc-à-Vert* et les *Banquereaux*. Le premier est à 100 kilomètres de Terre-Neuve. Il en a environ 600 de long, sur 200 de large.

Les indigènes de Terre-Neuve et certains pêcheurs français effectuent le séchage de la morue sur les *vigneaux*, ces longues tables en branchages dont j'ai déjà parlé. Mais la plupart des navires armés *avec sécherie* pratiquent cette opération à Saint-Pierre, sur les *graves*.

La *grave* est une sorte de plage, de *grève* artificielle formée de galets et de cailloux. A proximité sont des magasins. L'ensemble constitue l'*habitation*. Rapportée par chaque goélette dans la colonie, à son habitation, la morue verte est confiée à des gens spéciaux, les *graviers*. Elle est tout d'abord lavée à l'eau de mer pour la débarrasser de son excédent de sel et la nettoyer une dernière fois, puis mise en tas pour la faire égoutter. Après quarante-huit heures, les graviers étendent à plat le poisson sur la grave, et, dès lors, exercent sur lui une surveillance assidue. Ils le rentrent en magasin si la pluie menace, l'étendent de nouveau si le ciel est beau et le soleil favorable, le disposent en grosses meules lorsqu'il est parvenu à un certain degré de dessiccation, enfin le retirent définitivement quand, après un temps variable, il a acquis la rigidité nécessaire à sa conservation. RENATUS.

LA VIGNE ET LE VIN EN CHINE

Suite et fin. — Voyez pages 26, 46, 74 et 98.

Ces détails descriptifs sont un de ces nombreux exemples qui prouvent que, suivant l'appréciation du docteur Bretschneider, les savants du Céleste-Empire ne savent pas observer, qu'ils n'ont aucun souci de la vérité, que leur style est négligé et plein d'ambiguïtés et qu'enfin ils se complaisent dans le merveilleux et dans des remarques et des digressions puériles (*De la valeur des ouvrages botaniques chinois*. Pékin 1870, p. 1).

A l'égard des plants de vigne, les Chinois se servent du procédé de la marcotte et ils irriguent avec une eau dans laquelle ils ont fait macérer une quantité de riz jusqu'à saturation; sous l'écorce ils insèrent une certaine quantité de musc, de telle sorte que l'arbre tout entier, les fleurs et même le fruit sont parfois imprégnés de l'odeur de ce parfum.

Nous disions plus haut que la fabrication du vin n'existe pas chez les Chinois : d'une manière générale le fait est vrai ; parfois cependant on se livre à cette fabrication suivant le procédé dont voici la description sommaire : on prend un vase en terre et on l'emplit de raisin encore à l'état de verjus, on l'exprime et on recueille le liquide qu'on soumet à l'ébullition sur un feu doux jusqu'à ce qu'il soit réduit à une consistance sirupeuse : alors on y mêle soit du musc, soit de la poudre de bois de santal.

Comme on le voit, ce n'est pas, à proprement

parler, du vin qu'ils font : c'est plutôt une liqueur, car il n'y a pas de fermentation.

Quoi qu'il en soit, ce breuvage est fort estimé des Chinois.

Ils font aussi des conserves de raisin et ils procèdent de la façon suivante : ils coupent avec soin la grappe de manière à ne pas la froisser ; ils pèsent un poids égal de sirop de sucre et ils font bouillir le tout quatre à cinq fois de suite ; le jus échappé des grains est recueilli et la grappe, séchée à l'ombre, mais renfermant encore une notable quantité de ce jus, se conservera longtemps à condition qu'elle sera tenue dans un endroit sec et à l'abri de la lumière.

Nous terminerons ces documents sur le vin par quelques citations que nous empruntons aux *Poésies modernes* dont nous devons la traduction à l'un de nos compatriotes, M. Imbault Huart, sinologue distingué et actuellement consul à Canton.

Il est dit dans une des notes que Chia-Heou-Ching, qui vivait au premier siècle de notre ère, était un littérateur et professeur au Palais impérial ; dans une de ses odes, ils parle des femmes célèbres de son temps et il leur rend hommage ; car, dit-il, elles viennent en foule m'offrir des hommages : les unes me présentent un bâton de vieillesse, tandis que d'autres me font cadeau des vins du meilleur choix.

En vrai disciple d'Épicure, Yuan-Tsaï termine un de ses sonnets de la façon suivante :

« Comme un hôte qui reçoit un visiteur élégant, je bois joyeusement une coupe de bon vin en l'honneur de mon estomac. »

Mais dans ces citations et dans toutes celles qui précèdent, il ne s'agit jamais que du vin de riz et non de celui du raisin.

Nous sommes donc amené à cette conclusion que chez les Chinois, la vigne, depuis le moment où elle est cultivée, n'est utilisée que comme arbre à fruit et nullement en vue de la fabrication d'une boisson fermentée.

D'autre part, si les littérateurs célèbrent le raisin et si les poètes chantent le vin, celui-ci n'est pas ou n'est que bien rarement l'occasion de ces intempérances qui, chez les nations les plus civilisées, font chaque jour de si lamentables progrès.

Les Chinois n'ont pas institué de fêtes en l'honneur de Bacchus ; cette divinité chère à l'antiquité gréco-romaine n'a pas de place dans l'Empyrée bouddhique. Dr Martin.

STATISTIQUE DE L'ENSEIGNEMENT

L'instruction publique est encore loin d'être également répartie dans le monde civilisé ; voici, d'après les dernières informations, le taux d'individus dépourvus de toute instruction (c'est-à-dire ne sachant ni lire ni écrire) observés parmi les conscrits. La palme de l'instruction revient à la Suède, qui ne compte que 4 conscrits illettrés sur 1000 ; viennent ensuite (sur 1000 conscrits) : la Suisse, 5 ; l'Allemagne, 12 ; les Pays-Bas, 18 ; la France, 123 ; l'Angleterre, 127 ; la Belgique, 154 ; l'Autriche, 388 ; l'Italie, 480 ; l'Espagne, 700 ; la Russie, 738. Il convient toutefois de remarquer que les chiffres ainsi établis présentent un optimisme manifeste, quant à la moyenne de la population totale de ces mêmes pays. Les conscrits appartiennent, en effet, *tous* à la génération nouvelle, qui a nécessairement profité de l'instruction répandue, durant ces dernières années, dans la plupart des États d'Europe.

Aux États-Unis d'Amérique, le nombre des illettrés atteint encore, parmi la population blanche, 7.7 0/0, et environ 57 0/0 parmi les hommes de couleur.

COMMENT ON FAIT UN BOUQUET

Le ridicule de certains bouquets saute aux yeux comme celui des gens qui ne savent pas les offrir.

Si vous en avez beaucoup vu, vous avez dû en remarquer de charmants, mais combien d'affreux ! Ceux-ci sont montés sur des branches postiches ; d'autres, engoncés dans leur col de papier blanc, ont des faces rebondies de parvenus. Il en est de ronds comme des balles, de ficelés comme des fagots, de pâles et tristes comme des mourants et de rutilants comme les joues d'un vigneron en liesse.

Mettez un de ces bouquets-là entre les mains d'un monsieur gauche, chargé d'en faire hommage : il le laissera tomber, il s'asseoira dessus par distraction, il ne pourra pas le tirer du fond de son chapeau ou bien il le flairera avant de l'offrir.

Mais tous les bouquets ne sont pas, Dieu merci, des bouquets offerts ou à offrir ; il y a aussi ceux qu'on cueille, qu'on arrange soi-même pour en goûter la tranquille compagnie dans l'intimité des pièces de nos maisons.

Ces bouquets-là ne coûtent ni l'audition d'un compliment trop souvent intéressé, ni l'improvisation d'un autre compliment en réponse au précédent. Pour ce qui est de leur arrangement, vous allez voir qu'il est facile, en peu de temps, d'en saisir et d'en appliquer les simples procédés.

Ici, par devoir et un peu par ignorance, je cède la plume à une des plus habiles fleuristes de Paris, qui a bien voulu m'écrire ce qui suit sur la partie technique du sujet :

« Faire un bouquet ? ah ! c'est bien facile allez ! Supposez qu'au lieu de fleurs vous ayez à grouper seulement leurs hampes nues et d'égale longueur, c'est-à-dire un certain nombre de petites baguettes toutes coupées sur le même patron : vous prendrez ces baguettes d'une poignée et les attacherez d'un fil, n'est-ce pas ? Mais vous en aurez fait un faisceau compact dans lequel celles de l'extérieur masqueront complètement, ou à peu près, celles du centre de la petite botte.

« Pour éviter au moins en partie cette obstruc-

tion, il serait nécessaire, déjà, que les baguettes fussent d'inégales longueurs ; seulement, le lien les tiendrait encore en paquet. Définitivement, il faudrait donc aussi que le lien supprimé fût remplacé par un vase dans lequel les hampes en question pourraient se tenir debout en s'écartant, en se dégageant bien les unes des autres. Le vase le plus favorable à cet arrangement est le verre de Bohême du dix-septième siècle, c'est-à-dire le porte-bouquet en forme de flûte à champagne. Les vases clavoïdes ou cylindriques sont excellents aussi, mais pas autant.

« Dans un de ces vases, au lieu de mes baguettes, qui doivent finir par vous irriter, mettez une poignée d'épis de glaïeuls variés et de hauteurs inégales ; vous avez un bouquet, un vrai. Quelques feuilles, deux ou trois épis non encore fleuris, mais dont les premiers boutons s'entr'ouvrent, achèvent de le bien caractériser : ils finissent d'indiquer, dans toutes ses parties, la plante qui vous en a fourni les éléments ; ils vous montrent tous les états de la floraison des glaïeuls.

« Ce que je dis pour les glaïeuls, il faudrait le répéter pour les roses, les chrysanthèmes, les pivoines, etc.

« Dans les petits vases il suffit généralement de deux ou trois fleurs posées sans recherche pour obtenir, d'un seul coup, un de ces effets d'opposition ou d'harmonie que nous aimons tant.

« Une branche de balisier, une rose-thé, un brin de graminée *(Phalaride-roseau)* (1) réunis, procurent de ces effets-là, et on peut les obtenir de mille autres façons, par exemple, avec ces trois branches de bégonia mêlées de quelques feuilles de fougère (V. notre grav.). Ces fleurs appartiennent au *Begonia Baumanni* (B. de Bauman), une des rares espèces de ce genre qui supportent la mise en bouquet. Vous pouvez deviner, par ce croquis, qu'elles ont été groupées telles qu'elles se présentaient dans le jardin, sur la plante où je les ai cueillies. Un fruit pend à l'une des branches, je me suis bien gardé de l'enlever ; c'est un caractère. « Mais, c'est précisément quand on les observe au jardin, dans la liberté de leur croissance, que les plantes peuvent nous suggérer des idées sur la forme idéale des bouquets. Ici, rien ne les entrave, rien ne les lie : leurs branches rayonnent, elles s'écartent, se dressent à l'aise, sans qu'aucun pli vienne froisser une feuille ou meurtrir un pétale ; l'air les inonde, la lumière les baigne, mettant, par son jeu, tantôt une ombre douce, tantôt une tache éclatante sur le luisant des feuilles. Des fleurs sont épanouies ; d'autres sommeillent, blotties dans le bouton dont la peau crève. Toutes s'élèvent au-dessus de la plante, se dégagent de la masse feuillée, se disséminent au gré de l'éparpillement des pousses. C'est tout cela qu'on voit dans les jardins ; le sentir est affaire d'attention, s'en inspirer affaire de pratique ; essayez !

Begonia et Fougère.

« A l'égard de leur durée en bouquet, les fleurs sont très diverses ; ainsi les iris ne persistent pas beaucoup plus de vingt-quatre heures ; les chrysanthèmes, au contraire, peuvent résister un mois et même un mois et demi sans paraître incommodés, surtout dans les appartements modérément chauffés, mais les plantes qui l'emportent sur toutes les autres sous ce rapport sont les orchidées et les Bromeliacées, dont on a vu des grappes, des épis, persister pendant plusieurs mois.

« Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, que cette persistance ne va jamais sans quelques soins dont le principal est l'addition de charbon broyé à l'eau des vases. »

Ici se terminent les notes de mon aimable correspondante. On les trouvera peut-être courtes, surtout si on les compare aux albums japonais dont parle M. de Goncourt, albums entièrement consacrés à ce talent de la composition des bouquets, qui fait partie de l'éducation des jeunes filles de l'aristocratie du Nippon.

GEORGES BELLAIR.

(1) Vulgairement chiendent panaché.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

L'ŒUF DE PAQUES

L'Œuf de Paques. — Composition de M. Félix Oudart.

Après les farces plus ou moins légères du poisson d'avril, viennent les joyeuses surprises de l'œuf de Pâques. Il nous arrive, chargé de renouveler les cadeaux déjà lointains du jour de l'an, et, sur leur souvenir à moitié effacé, de faire fleurir des joies nouvelles. Le charmant symbolisme qui mêle à notre existence cette promesse de nature a inspiré à notre éminent collaborateur, M. Oudart, une composition évoquant les splendeurs du printemps. Voici le buisson pavoisé de blanc et de rose, exhalant un frais parfum d'aubépine, les

arbres chargés de jeune verdure, le tout encadrant un œuf à la coquille brisée, d'où s'élance l'oiseau nouveau-né.

En face, arrivant à l'extrémité d'un sentier sous bois, apparaît une jeune femme portant une pâquerette, la fleur au nom symbolique, éclose sous les premières tiédeurs de l'atmosphère, et ouvrant toute large sa riche collerette blanche, pareille, autour de son globe d'or, aux rayons d'argent du soleil du matin. Sur le paysage aux profonds horizons, plane la très légère brume de printemps dans laquelle s'ébattent, avec les carillons de Pâques, les chansons nouvelles, semblables à celles des autres printemps, mais entendues toujours avec le même tressaillement de joie.

F.

LE TRANSPYRÉNÉEN

Franchir en dix heures la distance qui sépare Paris de Madrid, traverser au cours du voyage la chaîne magnifique des Pyrénées dans sa partie la plus grandiose, tel est l'idéal que nous font espérer et la nouvelle convention signée à la fin de l'année dernière entre les délégués de la France et de l'Espagne, et l'annonce faite par l'alcade de Lérida au maire de Toulouse qu'un décret royal autorise la construction d'un transpyrénéen sur ces bases, et la récente mise en adjudication du premier tronçon de ce transpyrénéen, celui de Noguera-Gallaresa, et enfin les progrès, à l'étude déjà fortement avancée, qui vont être prochainement réalisés en grand dans la traction des trains de voyageurs.

Le 13 février 1885, une première convention non ratifiée, et un premier règlement d'exécution furent arrêtés entre les deux nations voisines en vue d'améliorer le système des communications par voie ferrée à travers la chaîne des Pyrénées. C'est cette convention qu'il s'agissait de reviser et pour la revision de laquelle les délégués français et espagnols se sont donné dernièrement rendez-vous à Paris.

A l'heure actuelle, la France et l'Espagne sont reliées par un petit nombre ds routes tracées à travers les montagnes, leur frontière naturelle, et par deux lignes ferrées qui, évitant la traversée de ces montagnes et longeant les rives de l'Océan et de la Méditerranée, tournent leur muraille gigantesque. Jusqu'ici on n'avait pas osé s'attaquer au massif lui-même pour y établir des communications plus droites entre les deux capitales, Paris et Madrid; cependant il est en Europe plus d'un exemple de travaux analogues : les massifs du Mont-Cenis et du Saint-Gothard n'ont-ils pas été percés pour livrer passage aux trains, et n'est-il pas question de percer à son tour le Simplon? Quelles difficultés plus grandes éprouverait-on à ouvrir des tunnels à travers les Pyrénées afin de permettre aux voyageurs de se rendre sans détours de France au pays des toréadors, ou d'Espagne vers les contrées du Nord?

Le mot fameux : « Il n'y a plus de Pyrénées » n'a jamais été vrai ; d'immenses portions de la haute barrière franco-espagnole sont encore privées de toute route carrossable ; en maints points de mauvais sentiers, sur lesquels les mulets eux-mêmes ne s'aventurent qu'avec prudence, mettent seuls en relation les deux villes séparées par les montagnes. Le croirait-on? mais sur cette frontière longue de quatre à cinq cents kilomètres, hors les deux faisceaux de routes voisins de la mer, dont les origines sont en France, Bayonne et Perpignan, on ne rencontre que trois chemins vraiment carrossables traversant d'un pays à l'autre!

Autrefois, au commencement de ce siècle encore, la France et l'Espagne étaient rivales, en guerre souvent l'une contre l'autre ; ainsi peut s'expliquer, abstraction faite de toute considération technique ayant trait aux difficultés d'accès présentées par les Pyrénées, pourquoi les voies de communication sont si rares entre les deux pays.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même : la France et l'Espagne vont la main dans la main, leurs intérêts sont même confondus en bien des points du globe; de plus, les moyens mis par la science au service de l'homme augmentent chaque jour de puissance; aussi un pareil état de choses n'a-t-il plus sa raison d'être.

Quelles sont les difficultés particulières que rencontreront les chemins de fer à la traversée des Pyrénées? En quelques mots il est facile d'analyser les plus importantes. Toutes ont trait à la constitution spéciale du massif.

Comme toutes les arêtes montagneuses, les Pyrénées possèdent un versant à pentes raides et un versant à pentes douces. Leur versant français est exceptionnellement raide ; en certains points, la chaîne se dresse à l'horizon comme une véritable muraille, et en maints endroits sa déclivité est voisine de la verticale. Or, les pentes maxima d'une voie ferrée destinée à être parcourue par des trains rapides ne peuvent qu'exceptionnellement dépasser trois centimètres par mètre, et les montagnes, au moins du côté de la France, présentent des inclinaisons moyennes infiniment plus grandes. Pour s'élever le long de leurs flancs, les convois seront donc astreints à parcourir de nombreux lacets.

Mais, objectera-t-on, pourquoi ne pas faire passer la voie par un col et bénéficier ainsi de la moindre altitude et des pentes plus douces, apanages de tout col?

Certes, dans le tracé des futures lignes, on cherchera bien à utiliser les vallées creusées par

les eaux descendues des montagnes, et à franchir les cimes par leurs points les plus bas ; mais il ne faudrait pas croire que, grâce à ce simple artifice, il soit possible d'arriver à une solution réellement aisée de la question. Les Pyrénées, en effet, présentent une uniformité de constitution à peu près unique au monde : la ligne de faîte y court d'une mer à l'autre, sans jamais s'abaisser sensiblement; les cols y sont très élevés, et les vallées profondes, plus semblables à des failles, n'y renferment point des rivières, mais des torrents impétueux dont les eaux ne sont point encore parvenues à donner à leurs talwegs rocheux une pente régulière et douce. Peu de montagnes possèdent une structure aussi régulière que celle des Pyrénées. Semblable à une géante feuille de fougère couchée sur le sol, la chaîne pyrénéenne se compose d'une arête principale très élevée, bosselée de distance en distance, par des pics disposés comme les nœuds de cette plante. De cette souche partent, à droite et à gauche, une série de chaînons très courts qui, comme de petits rameaux, des feuilles et des folioles, se dirigent perpendiculairement à la chaîne vers les plaines avoisinantes, pour s'affaisser à leur niveau par chutes successives, sans former de ces talus à pentes douces qui, dans certaines autres montagnes, constituent les contreforts secondaires.

Si les anciennes légendes avaient attribué l'existence de ces chaînons annexes des montagnes françaises aux travaux de géants désireux de les franchir commodément, elles eussent certainement mentionné la construction des contreforts des Pyrénées comme postérieure à celle des contreforts des Alpes.

Pour franchir les Alpes, les géants, si géants il y a, ont élevé des rampes en terre partant de la plaine et accédant au sommet. Pour franchir les Pyrénées, ils ont montré plus d'ingéniosité : là ils ont entassé les blocs de granit les uns sur les autres et ont fait en maints endroits d'immenses escaliers.

Des vallées profondes découpent les flancs des Pyrénées. Le voyageur qui s'y aventure voit à sa droite et à sa gauche s'élever par gradins successifs des montagnes de plus en plus hautes. Il se félicite d'avoir pris le bon chemin. Au bout du vallon, à la déclivité douce, une pente ne va-t-elle pas s'ouvrir devant lui et lui permettre de franchir les sommets par un col, sans avoir à monter jusqu'à leur crête, par des ascensions presque verticales ? Mais arrivé au pied même de la haute barrière, il doit reconnaître son erreur : la vallée se révèle impasse, de toutes parts des murailles à pic bornent la vue ; une seule trouée est pratiquée au milieu des roches, c'est celle qui lui a livré passage, celle qui conduit aux plaines de la Garonne; aucun espoir ne subsiste de pouvoir gagner par un petit sentier facile le plateau montagneux de l'Espagne.

Parfois même, comme au cirque de Gavarnie, le spectacle est plus grandiose encore au fond de ces culs-de-sac : un retour des monts cache le débouché de l'enceinte, naturelle frontière de la vallée devenue circulaire en son point terminus, et le voyageur, apercevant autour de lui une ligne continue de hautes murailles à pic, croit y voir, avec un sentiment de contrainte inoubliable, l'enceinte inexorable d'une immense prison de pierre, dont seul un oiseau serait capable de s'évader, car sa toiture n'existe pas. A ses pieds cependant coule un ruisseau aux ondes calmes en ce lieu, où la pente de la vallée est faible. Il le suit et bientôt le voit disparaître sous un pont de glace. La présence de cette glace l'étonne, au fond de ce cirque dont les parois au mois de juillet doublent les ardeurs du soleil en les réverbérant, et y rendent la chaleur insoutenable. Il a oublié, ce voyageur, qu'il est déjà à mille mètres d'altitude et que les sommets qui l'entourent en ont trois mille. A cette hauteur le soleil est brûlant, et la nuit l'eau gèle...

Continuant son chemin, le voyageur suit le ruisseau, pensant que conduit par son lit il pourra parvenir aux crêtes magnifiques plaquées de taches blanches éblouissantes. Il suit le ruisseau en remontant son cours, et soudain sa dernière espérance s'envole : devant lui, une cascade haute de trois cents mètres s'écroule le long d'une paroi lisse ; ce sont ses eaux bondissantes qui plus loin coulent si tranquilles.

Cette cascade a un aspect étrange ; elle semble faite d'une onde plus légère que celle de la petite rivière. Est-ce bien elle qui lui donne naissance ?

Voyageur, tu peux approcher sans crainte, cette cascade, malgré la hauteur de sa chute, ne te causera aucun dommage, à peine te poudrera-t-elle de gouttelettes ténues, ainsi que le feraient des embruns, car, dans sa tombée géante elle s'est fondue dans l'air et vient se déposer au fond du cirque en poussière impalpable...

Telles sont les beautées des Pyrénées, telles sont aussi les causes qui rendent leur abord particulièrement difficile.

Combien de tunnels ne faudra-t-il pas percer pour franchir ces gradins successifs, combien de lacets ne faudra-t-il pas faire faire à la voie pour lui permettre de s'élever, sans pentes exagérées, sur des sommets ainsi voisins de la plaine ? Cependant les ingénieurs, nos contemporains, ne reculent pas devant ces difficultés, car ils acceptent sans marchander les conditions qui leur ont été faites par le dernier congrès réuni à Paris pour étudier la création de deux voies ferrées franchissant les Pyrénées :

en aucun point les pentes ne devront dépasser trentre-trois millimètres par mètre, en aucun point les courbes ne devront avoir de rayon inférieur à trois cents mètres.

Deux lignes de chemin de fer traverseront donc les Pyrénées au commencement du siècle prochain ; pas avant, car leur établissement demandera une dizaine d'années de travaux ininterrompus.

LÉO DEX.

(A suivre.)

CURIOSITÉS ETYMOLOGIQUES

L'HUILE D'ASPIC

L'aspic est bien connu de tout le monde..., excepté des naturalistes, qui ne savent pas d'une façon précise à quel animal il faut attribuer ce nom. Quoique il soit de petite taille, ce reptile est rageur et méchant, si l'on en juge sur sa réputation, qui est vraiment détestable. Il est question de lui dans la Bible, qui recommande de le fouler aux pieds avec le basilic, cet autre vaurien plus mauvais encore. Il en est parlé dans l'histoire à propos de Cléopâtre, s'il est vrai que cette belle reine d'Égypte se soit servie de cet ophidien pour se soustraire par la mort à l'esclavage des Romains. Il a aussi joué un rôle au théâtre dans une tragédie où, paraît-il, il eut la méchanceté de donner le signal des sifflets: enfin il a inspiré à Piron une spirituelle épigramme. Ce sont là des titres capables de satisfaire les plus exigeants. Notre animal pourtant ne s'en est pas contenté ; il s'est encore glissé insidieusement dans la boutique des coiffeurs et dans l'officine des pharmaciens. En effet, parmi les divers bocaux en verre ou en faïence qui garnissent les rayons des pharmacopoles, il en est un qui porte pour étiquette : *Huile d'aspic...* à moins toutefois que l'épigraphe ne soit en latin. Cette huile brunâtre, qui exhale une forte odeur de lavande, est employée, dit-on, pour frictionner le cuir chevelu et le débarrasser des pellicules qui amèneraient infailliblement la chute des cheveux. Ce produit, si utile aux personnes menacées de calvitie, nous réconcilie un peu avec l'aspic et, en faveur de cet important service, nous sommes disposé à lui pardonner son mauvais caractère.

Voilà donc l'aspic rival de la baleine dont jamais personne n'a songé à médire.

Il nous vient pourtant un scrupule. L'aspic n'est pas gros et l'huile d'aspic est fort répandue. Il n'est pas probable non plus que ce reptile se prête volontiers à l'extraction du précieux liquide.

Enfin, l'on doit se demander comment on tire de l'huile d'un animal qui n'est pas connu d'une manière certaine. N'y aurait-il pas là quelque supercherie des pharmaciens ? Ils sont assez coutumiers du fait.

Chaque jour ils nous vendent, sous le nom de suere d'orge et de pâte de guimauve, des produits où il n'entre ni orge ni guimauve et peut-être même ni sucre.

Ils pourraient bien agir de même avec l'huile d'aspic qui sent la lavande.

Peut-être encore nous trouvons-nous en présence d'une erreur étymologique comme il s'en rencontre fréquemment dans la langue française.

Il y a en latin, comme dans toutes les langues indo-européennes, une racine *spic*, qui exprime l'idée *d'un objet pointu*. De là est venu le mot *spica* qui signifie un *épi de blé*. *Spica* s'est dit aussi de la *lavande vulgaire* (lavandula spica) à cause de la disposition de ses fleurs en forme d'*épi*. Le mot spica a donné au français le vieux vocable *espic*, qui était le nom de la lavande vulgaire pour la distinguer de la *lavande vraie* (lavandula vera). De cette plante on a extrait une huile qui a naturellement porté le nom d'*huile d'espic*. Malheureusement ce terme *espic* n'offrait aucun sens à l'intelligence du peuple. « L'huile d'espic ! qu'est-ce que cela veut dire ? Cela ne signifie rien du tout. L'huile d'aspic, à la bonne heure ! Tout le monde connait ça. »

En effet, tout le monde connaissait si bien ça que l'expression huile d'aspic est devenue le nom officiel de ce liniment régénérateur de la chevelure. Voilà comment l'on attribue à l'aspic un bienfait (?) dont il nous semble tout à fait incapable.

Par une conséquence naturelle, le nom d'*aspic* fut donné à la plante d'où l'on tirait l'huile en question. Et voilà comment un animal s'étant faussement attribué le produit d'une plante, la plante à son tour, par une juste compensation, a pris le nom de l'animal.

Le peuple appelle donc la lavande vulgaire, aspic, et les pharmaciens nous débitent sous le nom d'huile d'aspic, de l'huile de lavande. Mais s'ils rédigent en latin les étiquettes de leurs bocaux, ils doivent avoir soin d'écrire *Oleum Spicæ* et non *Oleum Aspidis*.

Quant aux personnes qui en font usage pour se lotionner le crâne, elles peuvent être tranquilles sur son origine. L'huile qu'elles emploient n'a rien d'animal... pas même le nom.

H. LECADET.

MADAGASCAR ET ÉTIENNE DE FLACOURT

(1648-1655)

« MONSEIGNEUR,

« Cette Isle, que je descrits, se présente à « Vostre Grandeur pour implorer vostre secours,

« et pour vous demander des ouvriers, afin « d'exciter ses habitants à se façonner comme « les autres nations de l'Europe, et pour leur « enseigner la bonne manière de cultiver la « terre, les arts, les mestiers et les manufac- « tures des choses qu'elle contient en son sein « aussi advantageusement que païs du monde. « Elle vous demande des loix, des ordonnances « politiques et des officiers pour les faire « observer. Et ce qui est de plus précieux « que toutes les choses du monde, elle « vous demande des ecclésiastiques, des « prestres et des prédicateurs pour con- « vertir ses peuples.....

« Envoyez y des navires et des Fran- « çais le plus promptement que vous pour- « rez, afin que l'on voie aussi les Fleurs « de Lys arborées en mesme temps que « la croix, pendant vostre ministère et par « vos soins, dans toute l'étendue de la plus « grande Isle du monde.

« Je vous offre donc cette Isle, Monsei- « gneur, non point parée ny enrichie comme « sont la Chine, le Japon, la Perse ny les « Grandes-Indes, mais comme elle est dans « sa rudesse et dans sa naïfveté; aussi est- « elle sans fard et sans artifice..... (1). »

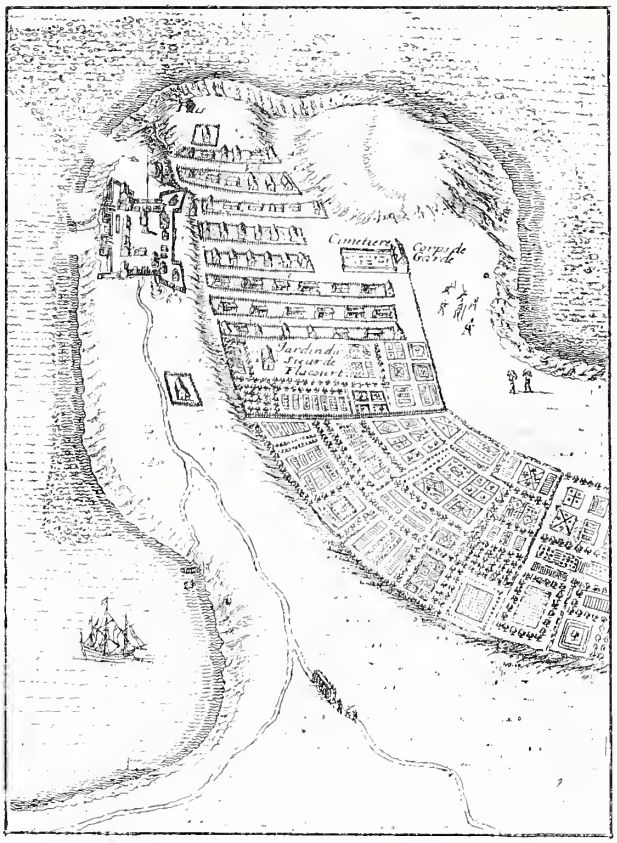
C'est en ces termes qu'Étienne de Flacourt « Directeur général de la Compagnie française de l'Orient, et Commandant pour Sa Majesté dans ladite Isle et Isles adjacentes », au retour d'un séjour de sept années à Madagascar, sollicitait l'action du Gouvernement de Louis XIV en faveur de la colonisation de la *Grande Isle*.

Étienne de Flacourt dédiait la première partie de son livre au surintendant Fouquet, l'un des principaux intéressés de la « Société ou Compagnie de l'Orient », Compagnie coloniale fondée par Richelieu.

Cette première partie comprend une description de l'Ile ou plutôt des contrées de l'Ile que l'auteur connaissait, tant pour les avoir visitées, — le littoral du sud et du sud-est surtout, — soit par les relations et par les renseignements provenant de sources diverses, et concernant quelques régions de l'intérieur au sud et à l'ouest. De Flacourt n'avait exploré personnellement que le littoral oriental, de l'extrémité méridionale jusqu'à la baie d'Antongil, au nord.

La seconde partie du livre est dédiée au maréchal de La Meilleraye, qui avait obtenu pour dix années la concession de privilège de la Compagnie de l'Orient, dissoute au cours du voyage d'Étienne de Flacourt. Cette seconde partie contient l'histoire très circonstanciée des sept années (1648-1655) pendant lesquelles il avait séjourné et commandé dans l'Ile, au chef lieu des possessions françaises, au Fort-Dauphin.

On peut faire dater de cette époque la véritable prise de possession de Madagascar par la France ; les tentatives antérieures d'établissement n'avaient guère que le caractère d'entreprises privées. De Flacourt fit reconnaître par



Le Fort-Dauphin, levé sur le lieu par le sieur de Flacourt, gouverneur dudit fort. — 1653.

Nota : La plus grande largeur de la presqu'île sur laquelle est situé l'établissement est d'environ 150 toises, et la plus grande longueur est de 300 toises.

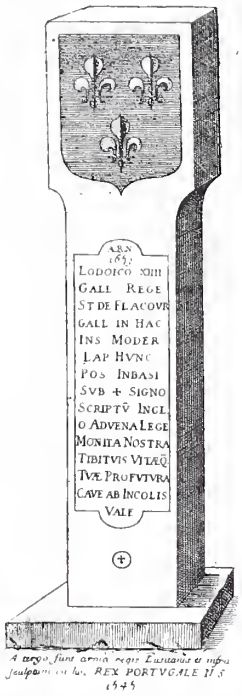
un grand nombre de chefs la souveraineté du roi de France et, en 1653, il fit ériger dans le jardin de sa résidence, au Fort-Dauphin, une stèle de marbre portant une inscription commémorative.

Cette stèle, déjà taillée, avait été trouvée à peu de distance de là, dans une petite île de la rivière Fanshere, ou Ranevate, dite *Ile des Portugais* ou îlet Anossi, à douze kilomètres ouest de Fort-Dauphin ; en effet, les premiers explorateurs de cette nation l'y avaient élevée en témoignage de leur éphémère installation en 1545, ainsi que l'attestait une inscription gravée sur la face postérieure de cette stèle.

« Avant que de partir (pour revenir en « France), dit de Flacourt, je fis dresser dans mon « jardin une grande pierre de marbre blanc « que j'avais fait apporter de l'Islet des Portu- « gais, sur laquelle estoient taillées les armes « de Portugal, et de l'autre costé, j'y avais « gravé les armes de Sa Majesté Très Chrétienne,

(1) *Histoire de la Grande Isle de Madagascar*, à Paris, chez Jean Renault, libraire-juré, rue Saint-Jacques, à l'Ange Gardien et Saint-Raphaël. MDCLVIII.

« et sur sa base ces mots qui sont dans cette « figure :



A. R. N.
1653
LODOÏCO XIIII
GALL. REGE
ST. DE FLACOURT
GALL. IN HAC
INS MODER.
LAP. HUNC
POS. IN BASI
SUB X SIGNO
SCRIPTV. INCL.
O ADVENA LEGE
MONITA NOSTRA
TIBI TUIS VITÆQUE
TUÆ PROFUTURA
CAVE AB INCOLIS
VALE.

Stèle commémorative de la prise de possession de Madagascar, érigée au Fort-Dauphin, 1653.

Traduction : L'an de notre rédemption 1653, sous le règne de Louis XIV, roi de France, Étienne de Flacourt, chef des Français établis dans cette île, a fait poser cette pierre sur une base, sous le signe de la croix, avec cette inscription : O étranger, lis nos avertissements, qui pourront être utiles à toi, aux tiens et à ta vie : Méfie-toi des habitants. Salut.

« Ce que j'en ay fait a esté pour advertir les « premiers capitaines de navires chrétiens qui « viendroient d'Europe et de se donner de garde « de la trahison de cette nation, au cas qu'il « arriveroit faute de nous et de la Barque, et « que les Français ennuiez s'en allassent de- « meurer avant dans les terres. »

La précaution s'expliquait par ce fait que, délaissé pendant plusieurs années sans secours, sans lettres de la Compagnie d'Orient, et légitimement inquiet de cet abandon, de Flacourt avait pris la résolution de rentrer en France pour stimuler l'activité de la Compagnie ou du maréchal de la Meilleraye. Embarqué sur un bien faible navire, il pouvait craindre de ne pas arriver à destination, et les Français qu'il laissait au Fort-Dauphin, ne voyant venir aucune aide, se décourageraient peut-être, abandonneraient l'établissement et se disperseraient dans l'intérieur des terres, comme le donnaient à présumer plusieurs tentatives isolées, les unes complotées, les autres que de Flacourt avait eu à réprimer.

On peut imaginer de quels sentiments d'amertume devait être animé, au moment où il érigeait cette pierre, le gouverneur énergique qui venait de lutter presque sans secours extérieurs, pendant plusieurs années, contre les indigènes, le climat, le mauvais vouloir et même la rébellion de ses compagnons, pour assurer à la France une aussi magnifique possession, et qui se lançait dans un voyage aventureux, incertain de sa propre destinée, incertain de celle des compatriotes qu'il était contraint de laisser derrière lui.

Ce vaillant pionnier de l'extension coloniale utilisa les loisirs d'une traversée de cinq mois, sur une frêle goélette, à rédiger le volume d'où nous extrayons ces détails ; en arrivant en France il aurait ainsi toute prête la relation destinée à faire connaitre à la Compagnie et au public la Grande Ile de Madagascar, ses richesses et les efforts déjà soutenus pour y fonder une colonie française.

C'est encore à Étienne de Flacourt que nous devons l'installation définitive des Français dans l'île de la Réunion, où peu d'années auparavant le sieur Pronis avait tenté un établissement pénitentiaire. En 1649 il envoya le navire le *Saint-Laurent* prendre possession, au nom du roi de France, de « l'île Mascareigne », à laquelle il donna le nom d'Ile Bourbon, « ne pouvant, dit-il, trouver de nom qui peut mieux quadrer à sa bonté et fertilité ». Il y introduisit quatre génisses et un taureau pour doter l'île d'un bétail dont elle manquait ; en 1654, lors d'un second envoi d'animaux reproducteurs, on constata que les premiers s'étaient multipliés jusqu'au chiffre de plus de trente têtes.

Cette même année, de Flacourt fit procéder à une nouvelle prise de possession par le capitaine Roger Le Bourg, qui attacha le procès-verbal à un arbre, au-dessous des armes du roi de France, auprès du lieu où fut construite la ville de Saint-Paul, qui a été le premier établissement français fondé dans l'Ile Bourbon. Aujourd'hui encore cet emplacement porte le nom de la « Possession ».

Étienne de Flacourt obtint du maréchal de la Meilleraye un navire et des secours ; mais il périt en mer dans son voyage de retour vers le Fort-Dauphin.

Il serait intéressant, lorsque nous serons réinstallés à Madagascar avec les droits effectifs qui nous appartiennent, de rechercher au Fort-Dauphin la stèle d'Étienne de Flacourt ; peut-être est-elle enfouie sous des décombres ou sous la végétation parmi les ruines du premier fort.

La « Compagnie française de l'Orient », créée par Richelieu en 1642 — ce fut l'un des derniers grands actes administratifs dus à son génie — ne vécut que vingt-deux années, et de quelle existence dramatique ! Depuis l'arrivée du capitaine Coquet et sous l'administration de ses successeurs Pronis, Fouquembourg d'abord, puis de Flacourt et, enfin, Champargou, ce ne sont que tentatives hasardeuses d'établissement

sur divers points de la côte méridionale et orientale, intrigues, mutineries. Ce premier essai prend fin en 1664 par la dissolution de la Compagnie.

L'année suivante Colbert reprend l'œuvre du grand cardinal, et une ordonnance royale fonde la « Compagnie des Indes-Orientales ». Les encouragements les plus effectifs ne firent pas faute à la nouvelle Société dont les actions furent prises par le roi, la Cour, le Parlement et le commerce parisien.

Pour conserver le souvenir de cette fondation

Médaille commémorative de la prise de possession de Madagascar, sous Louis XIV.

fut frappée, sous les auspices de l' « Académie royale des Médailles et Inscriptions », une médaille dont le coin est encore aujourd'hui à l'Hôtel des Monnaies de Paris. Avant de partir pour aller prendre le commandement du corps expéditionnaire de Madagascar, le général Duchesne a reçu un exemplaire frappé spécialement avec ce coin primitif. Nous en donnons ci-dessus la reproduction.

Si l'on en croit la notice dont les académiciens ont accompagné ce dessin dans le recueil des *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, édition de 1702, l'arbre qui figure derrière le bœuf serait un ébénier. Les relations de Flacourt nous apprennent, en effet, que l'un des produits les plus abondants et les plus exploités de l'île était le bois, d'ébène ce qui rend vraisemblable l'assertion des académiciens.

Sept années suffirent pour réduire à néant les espérances de la Compagnie des Indes-Orientales, et en 1672 elle évacua ses établissements ruinés et opéra sa liquidation.

HENRI MÉTIVIER.

LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI.

Suite et fin. — Voyez page 112.

Dans le Gard, la plaine plus ou moins salubre fournit les plus grandes tailles, les montagnes, les plus petites; les communes marécageuses, la plus forte proportion de réformés pour maladies, et les montagnes, les plus faibles. Dans les Landes, pays pauvre par excellence, les hommes de vingt ans paraissent en avoir quarante. Parmi les pays morbigènes arrêtant l'homme dans son développement normal et lui infligeant de graves infirmités, se trouvent surtout les pays à fièvres et les pays à goitres. Quand il meurt 1,000 enfants dans les départements salubres, il en périt 1,546 dans les départements marécageux. Dans les Dombes et dans la Saintonge, sur 138 conscrits de vingt ans, 81 n'atteignent pas $1^{m}56$. Dans les Hautes-Alpes, le goitre et le crétinisme règnent endémiquement dans les vallées du Mont-Dauphin, de Vallouise, de l'Argentière, etc.

Plus la situation sociale de l'adolescent est élevée, plus l'évolution de la taille semble rapide et complète ; mais plus aussi la constitution générale est faible, moins sont grandes les aptitudes militaires. Tandis que les élèves de Saint-Cyr des classes moyennes ont une taille de $1^{m}684$ et sont, pour la moitié, de bonne constitution ; ceux des classes élevées ont une taille de $1^{m}70$, mais ne sont que pour un tiers seulement de bonne constitution. La taille du citadin, disent Littré et Ch. Robin, est de 2 à 3 centimètres plus élevée que celle du campagnard. La supériorité de la taille moyenne chez les Parisiens et autres habitants des cités provient de l'alimentation plus animalisée. Les habitants des villes ont aussi, en général, le crâne plus volumineux et plus dolichocéphale. A propos des recherches statistiques de Villot sur la ville de Paris, Villermé constate que la stature des hommes, variant de $1^{m}677$ dans le VIe arrondissement, où l'impôt n'est que de 26 centimes, à $1^{m}690$ dans le Ier arrondissement, où l'impôt est de 49 centimes, se trouve être en raison inverse des peines, des fatigues, des privations éprouvées dans l'enfance et la jeunesse. Toutefois, la taille moyenne des hommes est plus haute dans la ville de Paris que dans le reste du département de la Seine. Il convient d'ajouter que les descendants des Parisiens, chez lesquels on remarque un notable abaissement de la taille, de fréquentes déformations du rachis, des membres et du squelette de la face, notamment de l'os maxillaire supérieur, s'éteignent en quelques générations.

VICTORIEN MAUBRY.

LE CŒUR DE L'EAU

Suite. — Voyez page 95.

Le Ruisseau

Il est quelque part, non loin de la capitale, un joli coin de terre où, dans mon enfance, j'ai passé plusieurs étés. Une petite maison blanche, couverte de lierre ; sur le devant une courette et la route poudreuse ; derrière, un grand jardin ombreux, séparé de la forêt voisine seulement par un gros ruisseau, assez large mais peu profond.

Le Ruisseau.

Cette eau a été pour moi, à ce moment, une partie de ma vie ; toujours j'étais au ruisseau, courant pieds nus sur son sable, dont le gravier me blessait parfois un peu ; glissant sur les grosses pierres moussues, que je retournais aussi pour trouver dans le trou de petits poissons transparents, si amusants à voir frétiller ensuite dans un pot à fleurs dont on bouchait le trou ! On barbotait, on se mouillait les pantalons et les jupons ! Un jour, je me souviens, je suis tombé tout de mon long et j'ai été grondé bien fort ; c'était le bon temps !

L'eau de mon ruisseau était toujours fraîche et claire. Les arbres la couvraient presque entièrement en un endroit d'où elle semblait sortir comme d'une profonde retraite. Lorsque, devant cette caverne de feuillage, je rêvais aux contes dont mon père avait bercé mes premières années, je m'attendais à voir apparaître en cet endroit l'ondine des légendes allemandes, la bonne fée jetant au fil de l'eau la pomme à laquelle est attachée la destinée de l'enfant qui la prend. Je regardais alors si quelque pomme ne flottait pas. Mais les arbres étaient des peupliers ou des saules, je pense, et mon attente est restée vaine.

La guerre est venue, j'ai quitté, au bruit des tambours, mon joli ruisseau et la maison tant aimée !

Les années ont passé ensuite, longues et brèves à la fois ; j'ai connu les fièvres de l'étude avec les angoisses de la fin, première épreuve où l'homme comparaît devant des juges ; j'ai passé par les crises de la vingtième année, par le régiment, moule uniforme où l'on jette à la fois les caractères et les tempéraments les plus divers ; j'ai souffert les débuts difficiles de l'existence ; et toujours, comme une chose très douce, estompée, poétisée par le souvenir, je retrouvais dans un coin de ma pensée et de mon cœur le joli ruisseau, la maison verte, le jardin multicolore et la lisière bleue de la forêt.

Vingt fois j'ai voulu les revoir. Un hasard, qui peut-être n'était pas aveugle, m'en a vingt fois empêché.

Enfin dernièrement, voyant les feuilles tomber

et le ciel s'attrister, je n'ai pas voulu qu'un hiver encore passât sur les vieux souvenirs si souvent caressés, et je suis parti.

Hélas ! pourquoi ai-je fait ce voyage ? pourquoi n'ai-je pas gardé intacte l'image fraîche et jeune de mon enfance ?...

Une inondation, m'a-t-on dit, avait déraciné les peupliers et les saules ; dans la maison les Prussiens ayant établi une batterie, il n'était pas resté une pierre debout. Ce que je vis du paysage ne me rappela rien. Les grands arbres s'étaient dépouillés, l'eau du ruisseau s'étalait par flaques, donnant une impression non plus de fraîcheur, mais d'humidité pénétrante ; des pluies de la veille avaient d'ailleurs troublé sa limpidité, l'herbe des bords était flétrie, et des roseaux poussaient çà et là ; dans ce qui fut le jardin, encore mal clos de murs salpêtrés et à demi ruinés, les hautes herbes déjà trop mûres et chargées de graines se balançaient à l'aventure ; à leur pied les anciennes allées verdissaient, envahies par la mousse.

En un moment, mon rêve a disparu ; je n'aurai plus devant les yeux que la désolation de ce paysage d'automne dans lequel mon cher ruisseau circulait péniblement, triste et fangeux, miroir maussade d'un ciel de pluie.

Envahi par un immense découragement, je m'assis sur un tronc d'arbre à moitié écorcé, et je pleurai.

Sans doute, j'étais venu là trop tard en saison ; sans doute, j'aurais dû revivre ce passé dans son cadre de soleil et de verdure ! Mais quoi ? n'était-il pas trop tard aussi pour moi-même, et sur moi l'automne n'arrivait-il pas, emportant ceci, flétrissant cela, semant les fils blancs aux tempes, ternissant les yeux et les lèvres, détruisant pièce à pièce le bel édifice de la jeunesse ?

Ah ! laissons le passé dans le vague du souvenir ! Ne lui mesurons jamais le temps ; ne précisons pas le détail, sinon l'effroi et la tristesse nous saisissent, par la comparaison de ce qui a été avec ce qui est, avec ce qui sera. A tout âge l'avenir paraît beau ; regardons-le seul, et gardons-nous de lever sur nos impressions d'autrefois le voile qui est leur meilleure sauvegarde.

Le Moulin

Ami des artistes et des poètes, souvent peint et chanté, le moulin, le bon vieux moulin de jadis est toujours perché sur un coin pittoresque du cours d'eau. Il lui faut en effet un site resserré pour que le barrage puisse être facilement établi, et les arbres doivent donner de l'ombre, préserver à la fois du vent et de la

Le Moulin.

trop grande chaleur. Aussi est-on sûr de trouver près de lui la fraîcheur et la rêverie bercée par son joyeux tic tac.

Le moulin est un accident dans la vie de l'eau, une crise subite, douloureuse, mais dont elle sort plus alerte, plus forte, plus légère pour courir et chanter le long des rives fleuries.

C'est d'abord le grand bassin supérieur, clos en apparence de toutes parts ; l'eau y arrive sans méfiance, elle s'y arrête presque, explore les coins, tourne lentement en cherchant une issue ; puis, tout à coup, un grand trou noir, une chute, et la malheureuse se trouve dans l'obscurité saisie, heurtée, déchirée, pulvérisée en fine poussière, lancée au loin pour retomber de corps dur en corps dur jusqu'au bassin inférieur où bouillonne et roule sans relâche l'écume blanche comme du lait, témoin d'un travail forcé et d'une fatigue excessive.

Mais voici le calme après la tempête : l'eau retrouve le jour, la pente douce et les bords de verdure. Preste, elle s'éloigne du lieu maudit où l'homme lui a imposé ce rude labeur, à elle la nonchalante et la molle, si heureuse de son oisiveté babillarde ; puis, quand elle n'entend plus l'infernal grondement de la grande roue de bois, elle oublie la crise d'un moment et, reposée, elle se prélasse au milieu des prairies à l'ombre des arbres, sur son lit de pierres, et consent encore à porter bateau pour le plaisir du tyran qui tout à l'heure l'a si brutalement traitée.

Combien en est-il, parmi nous, qui aient songé, près du moulin, à ce que pouvait souffrir l'eau dans cette exploitation cruelle de l'homme ? On a défendu de mettre des chevaux, des chiens, dans cet horrible instrument de torture qu'on appelle le manège ou la roue. On les martyrisait, disait-on. Êtes-vous sûrs que, dans une proportion moindre peut-être, vous n'imposiez pas à l'eau un martyre analogue ?

Mais l'homme qui a des besoins ne s'arrête pas aux souffrances des autres, et le poète, le peintre, sont bien plutôt saisis par les circonstances extérieures : la beauté du site, la richesse de la nature, la fraîcheur du paysage, tout ce qui donne au moulin la couleur et l'originalité.

Le bâtiment est vieux, rapiécé en clair, le chaume ou la tuile, çà et là, a verdi, quelques plantes folles grimpent, avec des feuilles et des fleurs aux jolis tons. La meunière, le tricot à la main, surveille les enfants dans leurs ébats au milieu des chiens et des canards ; la truite joue en bas dans l'eau claire ; en haut, dans un coin calme du barrage, la salamandre ride la surface en poursuivant quelque grenouille ; au détour du chemin, on voit poindre le vieux cheval traînant la charrette et revenant bien fatigué de sa tournée, ou encore l'âne qui trottine courageusement, régalé de coups de trique, portant ses deux sacs de farine, et le meunier par surcroît. Voilà de jolis tableaux tout faits, et les thèmes fournis à l'artiste par le moulin sont inépuisables.

L'eau qui travaille et qui peine, l'ouvrière courageuse et gaie, personne ne veut y songer. Elle est modeste, elle ne fait pas voir ses meurtrissures, et la misère cachée n'attire que les âmes d'élite.

Poètes qui n'avez pas senti, artistes qui n'avez pas vu, votre pensée devrait s'élever au-dessus des choses extérieures, elle aurait dû fouiller, analyser, découvrir l'âme des choses, le cœur de l'eau, là où le vulgaire n'a trouvé qu'une forme délicate et des colorations harmonieuses. Si vous l'aviez fait, la plainte de l'eau fût arrivée jusqu'à vous. Vous auriez plaidé sa cause, et obtenu peut-être qu'elle souffrît moins sans cesser de travailler.

Car, voyez-vous, il y a de bonnes gens dans tous ces moulins de France, moulins normands à cheval entre deux prairies, moulins béarnais, coquettement posés en travers des gaves, moulins des Cévennes campés sur ces rivières encaissées qui, à l'époque de la fonte des neiges, montent d'un mètre à l'heure, moulins de Provence toujours à sec, d'où sort plus d'huile que de farine, et à l'autre bout de notre pays, moulins bretons, sous l'épais couvert des hêtres et des chênes, dans une verdure toujours estompée de buée, rayée de pluie tiède, intraduisibles pour le peintre qui pourtant s'obstine après eux. Qui ne connaît la Suisse bretonne et les moulins de Pont-Aven ?

Ceux qui habitent là sont simples et hospitaliers. Je me souviens d'avoir été frapper à la porte d'un moulin, près de Concarneau, par une chaude journée où *il faisait bien soif!* Nous étions cinq : la meunière nous asseoit au frais, nous donne du lait autant que nous en avons voulu, nous montre de beaux meubles sculptés anciens, de charmants costumes brodés comme on n'en voit plus ; et quand j'ai demandé à payer :

— Il y a près de deux litres, c'est six sous, monsieur.

Brave femme ! elle ne lira sans doute pas ces lignes ; et le fît-elle que, dans sa simplicité, elle ne comprendrait rien à ma reconnaissance !

GASTON CERFBEER.

UNE COLONIE INHABITÉE

ILES KERGUELEN

I

Cette colonie où l'on ne trouve ni un homme ni un arbre, nous la possédons. C'est notre dernière acquisition.

Le 2 janvier 1893 l'équipage de l'*Eure* pre-

nait officiellement possession de ces terres que Cook, un peu pessimiste, appela *terres de la Désolation*, et auxquelles les géographes ont donné le nom de Kerguelen, le chevalier breton qui les découvrit en 1772.

L'Islande possède un arbre, un malheureux arbuste chétif et rabougri, qui est une des curiosités de l'île. Les Kerguelen sont encore moins favorisés, on en chercherait vainement dans l'archipel.

Est-ce à dire que les sylviculteurs doivent désespérer de notre nouvelle colonie, qui se trouve aux environs du 50e degré de latitude sud et du 70e degré de longitude est?

Nous ne le pensons pas. On ne pourra l'affirmer que lorsque quelques essais auront été faits aux Kerguelen, et on paraît assez peu s'en préoccuper pour le quart d'heure.

Les colons sont comme les arbres, aux Kerguelen. Il faut cependant faire une distinction. Comme ces journaux, paraissant quelques fois, les îles ont, de temps à autre quelques habitants. Les malheureux que la tempête jette sur ces côtes et l'équipage de la goélette le *Francis Allyn;* les pêcheurs du *Francis Allyn*, qui viennent chaque année, pendant plusieurs mois, dans ces parages, poursuivre les phoques et les éléphants de mer, sont les moins intermittents des Kerguéléniens, et leur capitaine, Joseph Fuller, a été pendant *onze* mois consécutifs, à son corps défendant d'ailleurs, le seul habitant de ces îles.

Nouveau Robinson, le capitaine Fuller est resté seul là-bas, onze mois, jusqu'au jour où son armateur vint à sa recherche. Pendant onze mois il a vécu dans l'abandon le plus complet, se nourrissant de chionis et de lapins, s'habillant de peaux de phoques, couchant dans les grottes, et jamais la *terre* de *désolation* n'a connu un pensionnaire de plus joviale humeur.

Loin de garder un mauvais souvenir de son séjour dans l'île, il en parle comme de la chose la plus naturelle du monde. Il est actuellement le seul des capitaines marchands américains dont le navire vient tous les ans chasser le phoque aux Kerguelen ; il y a une vingtaine d'années il y avait sur ces côtes plus de dix goélettes américaines qui lui faisaient concurrence. Il commandait alors la *Roswell King*, qui se perdit sur des roches, au large du cap Désespoir, et de tout l'équipage il fut le seul qui survécut.

La seule compensation de l'existence très pénible qu'il mène à bord de sa goélette est dans le bénéfice de la pêche. Presque tous les deux mois, lorsque la *Francis Allyn* a son plein chargement d'huile, il se rend à Sainte-Hélène et y vend sa cargaison à des navires de passage à raison de 700 à 800 francs la tonne, soit une somme totale de 30,000 à 35,000 francs, à partager entre lui et les 22 hommes composant l'équipage.

Ces bénéfices tendent à devenir de plus en plus difficiles à réaliser, par suite de la difficulté croissante de trouver les phoques et les éléphants de mer. Si la *Francis Allyn* n'était plus le seul bâtiment qui fît la pêche sur ces côtes, ses affaires seraient probablement détestables.

Lorsque l'*Eure* entra dans Port-Christmas, un des ports de l'île que la pointe Arche, gigantesque arc de triomphe naturel, indique aux navigateurs, l'étonnement de l'équipage fut grand de trouver au mouillage la goélette de Master Fuller.

Ses pêcheurs furent les témoins inattendus de notre prise de possession.

En face du mont Table, sur un champ de cailloux, les marins plantèrent en terre un mât goudronné portant sur une tringle un pavillon métallique pouvant tourner ainsi au gré des vents, comme une girouette. Placé au bas d'une colline et solidement maintenu par des haubans de fil de fer, ce mât pourra résister longtemps aux vigoureux assauts des tempêtes.

Tout à côté fut enfoncée une bille de chêne portant à la partie supérieure une plaque de cuivre où sont gravés ces mots : *Eure*, *1893*, rappelant ainsi le nom de notre cher bâtiment et l'année de notre arrivée.

Le mât de pavillon dressé, la compagnie de débarquement se rangea en ligne et présenta les armes. Le clairon sonna au « drapeau » et le lieutenant de vaisseau Delzons, entouré des autres officiers, prit solennellement possession des îles de Kerguelen au nom de la France, tandis que l'*Eure* appuyait le pavillon d'un salut de vingt et un coups de canon, dont les rochers se renvoyaient les échos.

Cette cérémonie, si simple de fait, empruntait à son cadre, à cet imposant et pittoresque paysage, une saisissante grandeur. La France comptait maintenant une colonie de plus. Peut-être celle-ci vaut-elle mieux que sa réputation, et est-elle susceptible d'être autre chose qu'une importante position stratégique.

II

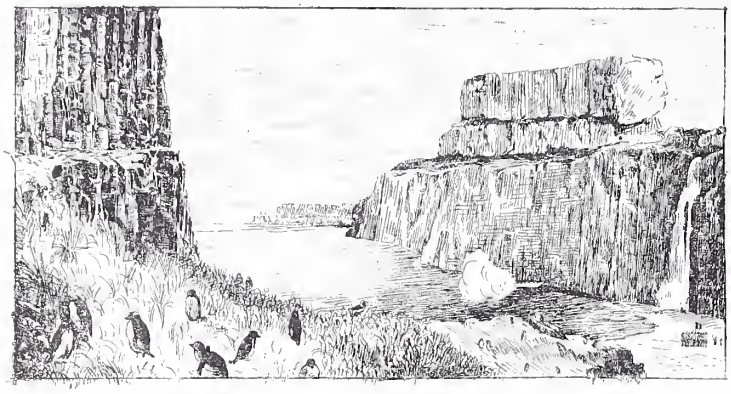
A ce point de vue, l'importance des Kerguelen n'est pas niable.

L'archipel est la seule terre de l'océan Indien sud qui possède des ports et où l'on trouve des mines de charbon, et il n'y a pas besoin d'insister sur l'avantage militaire qu'une nation maritime peut retirer d'une station de charbon unique dans cette partie de l'océan Indien. Ce détail n'avait pas échappé à Ross, le célèbre commandant anglais.

Ainsi que le faisait remarquer le contre-amiral Réveillon, les Kerguelen seraient en temps de guerre un redoutable repaire de corsaires, avec la fermeture du canal de Suez. De cette île, on est maître de couper toutes les commu-

nications entre l'Europe, l'Australie et l'Asie.

De hardis croiseurs partant de ce point, y remisant leurs prises, pourraient causer un mal incalculable au commerce ennemi, sans qu'il fût possible de les en empêcher, à moins de déployer de grandes forces.



Prise de possession par la France des îles de Kerguelen (Port-Christmas, 2 janvier 1893).

Sans être grand clerc en matière d'art militaire, un coup d'œil jeté sur un planisphère vous montre que les clefs de l'océan Indien sont à Diego Suarez et aux Kerguelen.

Il faut avouer, à notre honte, qu'elles sont bien mal placées entre nos mains.

Nous sommes établis à Diego Suarez depuis 1885 avec des troupes de différentes armes : infanterie, artillerie, bâtiments de guerre, soit plus d'un millier d'hommes.

Chaque année, la France y envoie un général en tournée d'inspection. Or, l'emplacement des futures batteries qui doivent défendre l'unique et étroite passe de l'immense rade de Diego Suarez n'est même pas encore décidée.

Quant à Kerguelen, on peut se demander si un siècle ne s'écoulera pas avant qu'on y établisse le moindre ouvrage.

On ne peut se défendre de faire d'amères comparaisons lorsqu'en revenant de Madagascar on passe sous les canons des inexpugnables forteresses d'Aden, de Malte et de Gibraltar.

On ne manquera pas de répondre qu'il serait parfaitement inutile de fortifier une île que personne n'habite ; mais ici, nous touchons au côté le plus original et le plus intéressant de la question.

Cette colonie sans colons est-elle incolonisable, inhabitable?

Assurément non.

Le capitaine Fuller s'est chargé, en y vivant onze mois, de faire la preuve.

On peut ajouter que la France ne s'en est emparée que parce qu'elle était colonisable.

Il faudrait sans cela supposer chez ceux qui ont pris la responsabilité d'annexer cet archipel beaucoup d'illogisme et une ignorance absolue des conventions internationales.

Pour qu'une prise de possession soit valable aux yeux des puissances étrangères, il faut, en effet, que le territoire que l'on a réuni au domaine colonial soit effectivement habité.

Et le Ministère de la marine et des colonies avait assurément un plan, des projets réalisables, lorsque l'*Eure* a reçu la mission d'aller planter notre drapeau dans cet archipel.

Cette « terre de désolation » n'est pas plus déshéritée que l'Islande ! au contraire.

Le sol humide est susceptible d'asséchement, et il se modifiera complètement lorsque le sapin de Norwège et autres arbres des régions froides auront été importés. Bien des cultures maraîchères y sont possibles.

Enfin, certaines races d'animaux auraient grande chance de s'y propager : les chèvres, les porcs, les moutons qui y furent amenés par les marins anglais de Ross s'y engraissaient à vue d'œil et donnaient d'excellente viande. Il serait mauvais toutefois d'y laisser les porcs se propager à l'état sauvage, ces animaux dévorant tous les oiseaux de mer qui viennent couver leurs œufs sur le rivage.

C'est la raison qui, dans l'*île aux Cochons*, du groupe Marion et Crozet, poussa les pêcheurs à abattre tous les porcs qui s'y trouvaient.

Les Kerguelen ne sont assurément pas plus déshérités de la nature que les Malouines où habitent actuellement plus de onze cents colons anglais vivant de l'élevage de cinq cent mille moutons qui rapportent, bon an mal an, onze cents tonnes de laine à l'exportation.

La terre de Kerguelen et le mont Table.

Ces vallons des Kerguelen, tapissés d'une épaisse et fertile couche d'humus, deviendraient aisément d'abondants pâturages. L'expérience tentée heureusement aux Malouines le serait avec un égal succès dans ces terres dont le climat froid mais sans brusques variations est supportable.

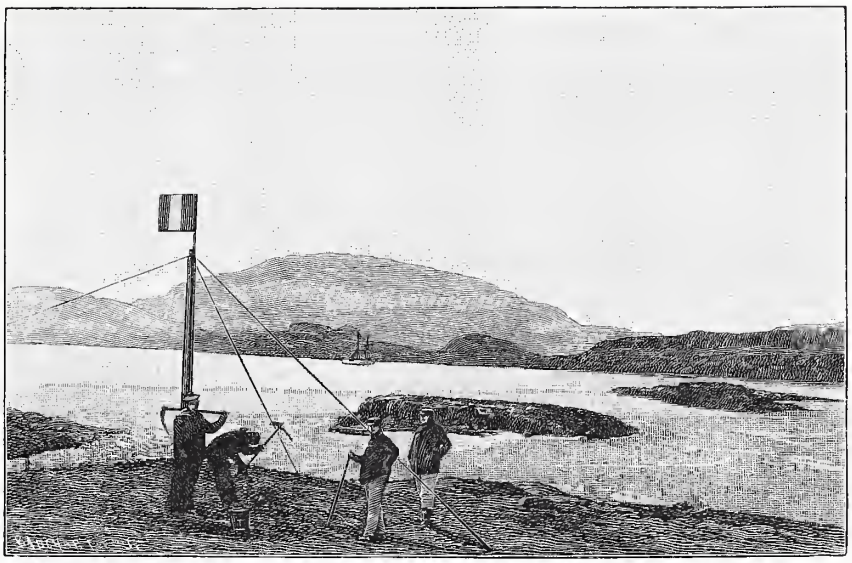
Assurément, la flore de l'île ne brille pas par la richesse, puisque Anderson dit avoir trouvé trois fois plus de plantes au Spitzberg, mais il faut tenir compte de l'isolement complet de l'archipel au milieu de l'océan Indien.

L'essentiel, d'ailleurs, est de savoir si cette flore ne pourrait pas être sensiblement enrichie.

Jusqu'à présent, dans l'archipel, le végétal le plus utile est une sorte d'artichaut appelé chou de Kerguelen et qui rappelle un peu par son goût le raifort.

Pendant les onze mois de solitude du capitaine Fuller, le chou de Kerguelen constitua son « plat de légumes. »

Il est vrai que Fuller ne fut jamais très embarrassé pour se nourrir. Si les légumes manquaient de variété, il avait en abondance des oiseaux de mer qui se laissent prendre à la main : mouettes, pétrels, damiers, priones, albatros, cormorans, ainsi que des sarcelles et des canards sauvages.



Plantation du mât de pavillon au bassin de la Gazelle.

Lorsque nous débarquâmes dans l'île, l'une des choses qui nous frappa le plus fut le spectacle de ces bandes d'énormes pingouins qui, rangés en ligne, paraissaient nous attendre. Ils se laissèrent approcher et toucher. C'était une joie d'enfant pour les matelots que de prendre d'énormes pingouins par les ailerons et de les emmener ; ils riaient à gorge déployée aux petits soubresauts comiques de l'animal qui avait quelque peine à suivre son guide.

Pas plus que les pingouins, les mouettes, les pétrels, les sarcelles ne se montraient effrayés par la présence de l'homme qu'ils n'ont pas encore appris à craindre. Ce spectacle me rappela un passage d'un des plus hardis romans de Jules Verne, *les Anglais au Pôle Nord*, passage qui est généralement accueilli avec une certaine incrédulité par le lecteur — et qui offrait avec notre situation une étroite analogie.

L'auteur y dépeignait « toute une gent emplumée venant au-devant des explorateurs » et, à côté de la gent emplumée, les lièvres polaires et les rennes « ne paraissant ni plus effrayés ni moins apprivoisés que les oiseaux de cette contrée paisible. Telles durent être les relations du premier homme avec les premiers animaux au jeune âge du monde. »

L'hypothèse du célèbre romancier et sa conclusion, malgré leur hardiesse apparente, sont, on le voit, d'une justesse rigoureuse. Nous devons même mentionner ce détail : des marins ayant cherché à tuer à coups de cailloux des sarcelles qui tourbillonnaient au-dessus de leurs têtes, celles qui n'avaient pas été atteintes revenaient becqueter la mousse ou le lichen près de l'homme qui venait de leur jeter des pierres.

Nous trouvâmes dans différents abris de la baie de Port-Christmas de véritables colonies de pingouins ; on en rencontrait par milliers.

Leur corps est très gros, recouvert de plumes noires par derrière et de duvet blanc par devant.

La tête est noire avec un bec rouge, long et pointu.

La gorge présente un collier de plumes jaunes et noires assez original dont les pêcheurs américains font une espèce de fourrure qu'ils vendent au Cap comme curiosité.

Leur émigration aux Kerguelen a lieu régulièrement chaque année en novembre.

Après le choix d'un emplacement convenable sur les herbages au milieu des rochers, ils s'y établissent en grand nombre. Les femelles pondent un œuf de la grosseur du poing et dont l'incubation dure sept semaines.

Nares prétend qu'elles portent l'œuf dans une membrane spéciale, à la manière des kanguroos.

Après l'élevage de leurs petits, ils repartent en mars, franchissant d'énormes distances, à la recherche d'une terre plus tempérée. Tout à fait

inoffensifs, ils s'apprivoisent aisément. Le *Zoological Garden* de Londres possède un de ces pingouins d'une petite espèce qui comprend son gardien comme un chien de chasse comprend le chasseur et qui lui obéit avec beaucoup de docilité.

Parmi les nombreuses espèces d'oiseaux de mer qui abondent aux Kerguelen, nous trouvâmes le fameux *chionis minor*, qui est de la grosseur d'un pigeon, au plumage blanc, aux pattes non palmées. Ces animaux étaient si peu sauvages que quelques-uns cherchèrent à dérober des lapins dans notre carnassière. D'autres même, d'énormes cormorans noirs, de plus de deux mètres d'envergure, fondaient sur nous comme nous prenions leurs œufs et nous fûmes obligés de les tirer à bout portant pour nous en débarrasser.

(*A suivre*) E. Mercié.

LE LAPIN

NOUVELLE

— Ah ! vous v'là ; j'espérions après vous, dit la veuve Lucas au docteur Bonnemain dont le cabriolet venait de s'arrêter devant la porte d'une ferme.

— Votre petit-fils ne va donc pas? demanda le médecin.

— J'sais pas qui qu'il a ; i peut point marcher.

— Laissez-moi passer.

Et le docteur fit entrer sa voiture dans une vaste cour plantée de pommiers.

Il accompagna son cheval à l'écurie, fit renouveler la litière et verser de l'avoine dans la mangeoire. Afin d'empêcher les cochons de se frotter contre les roues de son cabriolet rangé sous la charrettere, il voulut qu'on l'entourât de claies. La veuve Lucas pressait le garçon de ferme, se démenait, mais sans oser rien dire au médecin.

Celui-ci s'occupait toujours de son cheval et de sa voiture avant ses malades. Heureux encore qu'on ne fût pas en hiver, car il eût fait allumer un grand feu de bois dans la cheminée de la cuisine pour se chauffer. On était habitué à ces façons. D'ailleurs, le docteur Bonnemain avait une réputation d'homme habile... Et puis, il était le seul médecin à trois lieues à la ronde.

En se dirigeant vers la maison, il dit à la veuve Lucas, car midi allait sonner :

— Vous me mettrez pour déjeuner deux œufs à la coque... pas trop cuits, une bonne grillade avec des pommes de terre... Vous avez du fromage ?

— Oui.

— Ça suffira. Surtout pas de chicorée dans mon café.

— Entendu, j' vous soignerons ben.

Le docteur entra dans la chambre du petit malade et, sans même répondre au salut des parents anxieux, alla droit au lit et souleva la couverture. A la vue du genou tout rouge rendu énorme par l'enflure, il demanda d'un ton rogue :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé à votre gamin ?

— J' vas vous di : il a tumbé, répondit le fermier très troublé.

— Quand ça?

— Y a ben huit jours.

— Et, qu'est-ce que vous avez fait?

— Qu'est-ce que j'avons fait? J' lui avons mis des compresses.

Tout cela parut louche au médecin qui, sévère comme un juge d'instruction, regarda les parents en face.

— Je parie que vous avez fait venir le rebouteur.

Le fermier et sa femme baissèrent la tête sans répondre. Alors le médecin entra en fureur. Il bégayait à moitié asphyxié par la colère.

— Regardez-moi ce genou, mais regardez-moi ce genou... Il a bien travaillé, votre rebouteur... Et vous croyez que je vais prendre une pareille responsabilité?... Si votre enfant reste infirme, qui est-ce qui en subira les conséquences? Arrangez-vous maintenant ; allez le chercher, votre rebouteur. Moi je ne m'en mêle pas.

Et, malgré les supplications et les pleurs des parents, le docteur s'échappa dans la cour.

La veuve Lucas, qui était une femme de tête, l'avait suivi à distance. Elle le laissait marcher devant la maison en gesticulant et criant :

— Un rebouteur... mais c'est de la superstition... on se croirait au moyen âge.

Cependant de la cuisine s'échappait une bonne odeur de bifteck sur le gril. Le docteur qui avait faim, la respirait. Alors la veuve Lucas s'approcha, insinuante :

— M'sieu Bonnemain, vous allez toujou' pas parti' sans manger un morceau?

Le médecin consentit enfin à déjeuner. Vite, on installa devant la fenêtre une petite table recouverte d'une serviette damassée. Bonnemain mangea seul, sans parler, si ce n'est pour se plaindre de tout. Il cessa seulement de grommeler après avoir pris son café, son pousse café et sa rincette.

Une assiette en faïence de Rouen, placée sur le dressoir, attira son regard. Il la prit, la retourna et la fit sonner.

— Vous n'y tenez pas, vous me mettrez ça dans mon cabriolet, dit-il au fermier.

On s'empressa d'envelopper l'assiette dans un journal, avec l'espoir de rentrer dans les bonnes grâces du docteur.

Mais tandis que les parents attendaient en silence et avec anxiété son bon plaisir, Bonnemain alla se promener dans la cour et voir son cheval. Il parla longtemps avec le fermier des greffes et de la taille des arbres.

Enfin, sur les trois heures, il voulut bien examiner le genou de l'enfant et faire un premier pansement.

De nouveau la colère le saisit et il cria qu'il ne répondait pas du tout de la guérison ; qu'il serait obligé de revenir souvent et que cela était bien fait. Une autre fois on irait chercher le rebouteur !

Monté dans sa voiture, le docteur s'apprêtait à partir quand la veuve Lucas lui dit dans un mouvement de reconnaissance :

— Écoutez, m'sieu Bonnemain, vous avez bé voulu soigner mon p'tit gars ; eh ben, j'vous graisserai un lapin, un biau lapin.

— Entendu, répondit le médecin.

Le jour même, en rentrant chez elle, la veuve qui habitait une petite maison sur le bord de la route, à quelque distance de la ferme de ses enfants, choisit un lapin pour l'engraisser.

Elle le mit à part dans une sorte de coffre dont le devant était le panneau d'un vieux bahut. On apercevait encore deux chimères accroupies de chaque côté d'un médaillon avec une figure allégorique.

Le lapin, qui avait d'heureuses dispositions et mangeait d'ailleurs à son soûl avoine et carottes, ne tarda pas à engraisser.

Souvent sa maîtresse l'attrapait par les oreilles et le soulevait à bout de bras, heureuse de le sentir chaque jour plus lourd. Ces expériences fréquentes déplaisaient évidemment à l'animal, qui chaque fois gigotait et se frottait le museau avec ses pattes.

Comme le médecin passait souvent sur la route pour aller au village, la veuve guettait son retour et elle l'arrêtait pour lui dire :

— Sav' ious qu'i graisse, vot' lapin? c'est d'jà un biau lapin ; bé sûr qu'i sera conséquent.

Chaque fois elle profitait de l'occasion pour avoir une consultation gratuite soit pour elle, soit pour sa petite fille, qu'elle hissait sur le marchepied du cabriolet.

Les jours passaient et le lapin devenait de plus en plus gras ; mais les sentiments de reconnaissance de la veuve allaient en s'atténuant. Bientôt elle n'eut plus qu'un désir, celui de garder son lapin. Il lui avait mangé beaucoup d'avoine ! Ne valait-il pas une pièce de cinq francs ? Sans doute, elle n'aurait pas osé le vendre au marché, mais quelle bonne gibelotte... Toutefois, le souvenir de la promesse faite au médecin l'avait empêchée jusqu'à présent de tuer son lapin.

Un jour le docteur Bonnemain lui cria de son cabriolet :

— J'ai du monde à déjeuner dans huit jours, je viendrai bientôt prendre mon lapin.

Cela avait donné un coup à la veuve.

Elle sortit le lapin de son coffre, mais, fatiguée de le tenir à bout de bras, l'appuya contre ses jambes. Ses doigts écartés palpaient l'animal en tout sens et glissaient lentement sur son poil luisant et doux.

— Eh ! la mère !

La veuve se retourna et aperçut son fils, un soldat qui pour la première fois depuis son départ revenait au pays avec une permission de quatre jours. Tous deux s'embrassèrent.

Le képi sur l'oreille, entraîné et assoupli par les exercices physiques, le lignard avait déjà une allure martiale. Sa mère le regardait ; elle dit enfin :

— Comme t'es maigre, mon fieu, mon pauv' fieu ! t'as pas grand de quoi à fricoter là-bas ?

— Pour sûr, i' a pas gras à manger, répondit le soldat.

Sa mère reprit :

— J' vas bé t' soigner... Tiens, si j' mangions c' lapin-là ? regâde comme il est biau !... J' l'ai graissé pour le médecin ; mais, après tout, on l'a payé, c't homme.

Vivement la veuve ramena sa jupe entre ses jambes, fit pirouetter le lapin et le tint suspendu par les pattes de derrière.

Sa main droite levée s'abaissa plusieurs fois comme une masse sur la nuque de l'animal qui après s'être débattu resta immobile, assommé !

En mangeant un morceau, le soldat fit cette remarque :

— Les cossards ont levé à pièce c't' année.

— Les vesces untout, reprit la mère, qui dépouillait son lapin.

Après avoir parlé des colzas et des vesces, le fantassin s'informa de sa famille, de son beau-frère et de sa sœur et de leurs enfants.

Comme sa nièce arrivait de l'école, il la tira par la tête en disant :

— Viens dire boujou à pârrain ! Puis il partit avec la petite fille.

Son lapin serré dans le buffet, la veuve Lucas se mit à mélanger du son avec du lait caillé dans une poêle.

L'arrivée du médecin manqua de la faire tomber à la renverse.

— Réflexion faite, je viens chercher mon lapin, dit celui-ci. La veuve reprit en gémissant :

— M'en causez pas, mon cher ami, il a péri tout à l'heure ; il est crevé. I' a un mauvais air dans le quartier ; tout le bétail a la maladie ; si v's saviez comme ça me fait deuil ; c'était un biau lapin ; r'gâdez sa piau. J'la vendrai ben cinq sous !

— Je suis volé, pensa le médecin, qui eut l'esprit de rire.

La confection de la pâtée paraissait l'intéresser beaucoup et il demanda en désignant la poêle :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est du son et des mattes ; les poules aiment bé ça.

— Vous allez leur donner à manger tout de suite ?

— Mais oui.

— Tiens, ç'a m'amusera.

Heureuse de voir que le docteur ne songeait plus au lapin, la veuve Lucas s'empressa de prendre sa poêle et de sortir.

Elle se mit à jeter la pâtée sur le sol battu, devant sa maison, en criant d'une voix suraiguë :

— P'tits, p'tits, p'tits, p'tits, p'tits, p'tits...

Mus comme par un ressort, poules et canards qui flânaient sous les pommiers accoururent en même temps de tous les coins de la cour. Ils vinrent manger jusque dans les jambes de la femme et du médecin. Celui-ci dit :

— Vous avez de beaux canards.

— Ah ! i's ont les ailes croisées ; i's seront bétôt bons à manger.

Tout à coup, poules et canards s'éparpillèrent en tous sens avec des battements d'ailes et des cris, comme si un chien avait bondi au milieu de la troupe. Le médecin, qui s'était baissé brusquement, se relevait en tenant par les ailes un superbe canard. Il dit à la veuve :

— Vous m'aviez promis un lapin, je prends un canard ; ça m'est égal. Et il se dirigea vers sa voiture arrêtée sur la route.

Stupéfaite d'abord, la veuve finit par lui crier :

— Laissez-l'-mai, j' vous l' graisserai.

Le médecin répondit en riant :

— Non, merci ; il n'aurait qu'à avoir la maladie !

Maurice Lemercier.

CARTERET

Un coin du vieux Carteret. — Peinture de M. Guillemet.

Entre la falaise et la dune,
Le chenal où passe un ruisseau
Et que la marée emplit d'eau ;
Sur l'Océan monte la lune.

Dix heures. Le village dort,
La mer brille, la côte est brune ;
On a fermé, l'une après l'une,
Toutes les auberges du port.

Les chiens sont rentrés dans leurs loges.
Pas une lumière aux carreaux ;
Devant les portes à barreaux
On entend battre les horloges.

Des souffles, au rythme pareil,
Animent l'ombre chaste et douce,
Sur les toits de chaume et de mousse
Planent les brumes du sommeil.

L'époux dort auprès de l'épouse,
Les lits sont bordés de berceaux...
Je veille, seul, au bruit des eaux,
L'âme repliée et jalouse.

Pourquoi n'ai-je pas fait comme eux,
Les gens simples, les gens tranquilles ?
Qu'ai-je été chercher dans les villes,
Toujours courant, toujours fiévreux ?

Pourquoi m'éloigner des villages
Que la lune blanchit là-bas,
Et découpe, par petits tas,
Sur les coteaux et sur les plages ?

Pourquoi vivre dans les cités,
Quand j'avais ces flots que j'écoute,
Et n'aimais rien tant qu'une route
Avec des champs des deux côtés ?

Et puisque les meilleures choses
Sont celles que l'on n'écrit pas,
A quoi bon tous ces embarras
De poétiques et de proses ?

J'aurais en main quelque métier
Et, comme un autre, une famille ;
J'aurais gardé, trésor qu'on pille,
Pour elle, mon cœur tout entier...

Il est trop tard ! L'heure est sonnée !
Le drapeau n'est plus sur la tour,
Et, de mes doux jardins d'amour
La dernière rose est fanée !

Charles Frémine.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. Administrateur délégué et Gérant : E. BEST. (Encre Lefranc.)

UN GUIGNOL POPULAIRE EN 1795

Un Guignol populaire en 1795. — Peinture de M. Georges Cain. — Gravé par Deloche.

Est-ce que le tableau de M. Georges Cain, le consciencieux peintre de la vie parisienne pendant la Révolution, le Directoire et l'Empire, relève ici une date de l'histoire de notre théâtre populaire? Peut-être bien. Polichinelle, le père de Guignol, mourut d'inanition, au lendemain de la prise de la Bastille, à l'époque même où le joyeux Arlequin, Bordier, l'acteur des Variétés, devenu chef de tournée révolutionnaire, était pendu à Rouen.

Comment la comédie pouvait-elle vivre alors que le drame était partout, dans les assemblées, dans les rues et les carrefours, dans les luttes des sections, et que le peuple lui-même se faisait acteur, prenant parfois pour meneurs de ses équipées de vrais comédiens descendus des

planches ? Qu'importaient à ce Paris fiévreux, affolé par les menaces des émigrés et l'invasion qu'ils préparaient, le rire de Colombine et les grasseyements du bonhomme à double bosse ?

Il existe, parmi les documents historiques, de ce temps, une *Lettre de Polichinelle aux Conseils de la nation*. Il se plaignait, le pauvre, de son abandon et de la concurrence que Sanson faisait à ses coups de batte. Mais nul n'entendit les lamentations de ce Molière du petit théâtre en plein vent. Et il s'éclipsa, ce théâtre naïf des enfants, avec vingt autres théâtres qui étaient sortis de terre comme par enchantement, au milieu du déchaînement des colères populaires pour servir un moment de champ clos aux tumultes de l'opinion.

On y allait avec des gourdins et des épées. Le spectacle, commencé sur la scène, se continuait dans la salle pour se terminer dans les geôles et les prisons. Mais ces grands théâtres eux-mêmes ne vivaient guère. « Ouverts le vendredi, tombés le samedi, vous serez fermés dimanche », leur disait un chansonnier du théâtre du Panthéon qui, lui aussi, ne sut fournir une longue carrière.

Pauvre Polichinelle ! Il avait beau associer à son glapissement des gammes suraiguës, il ne parvenait pas à dominer les bruits d'alentour. Il s'évanouit dans le dédain des politiciens, abandonné par les mamans et leur petit peuple aux joues roses et aux boucles blondes, qui avaient peur.

Quand il put reparaître et reprendre son rang dans le monde, ce fut après Thermidor. Vous le voyez dans l'exquis tableau de M. Georges Cain, se hisser timidement sur ses vieux tréteaux branlants qu'il adosse, rue Saint-Martin, — en pleine section des Gravilliers, cependant, — à la porte de l'hôtel de Vic. Un apaisement s'est produit. La lassitude de la lutte est survenue. Mais il y a encore des passions ardentes dans l'air, et Polichinelle, rendu prudent, se garde de trop les exciter. Il sait que le « moulin à silence » fonctionne encore sur la place de la Révolution, ce terrible moulin qui lui a pris son habituel terrain d'exercice, à lui Polichinelle.

Mais, il lui arrive néanmoins de se venger. Il voit des muscadins au chapeau clabaud dans son auditoire. Le moment est bien choisi pour dire ce qu'il pense des Jacobins. Il ne s'en fait pas faute et c'est un exclusif de la queue de Robespierre qu'il condamne à mort devant le municipal étonné.

Juvénal de la rue, il s'est logé, avec les marionnettes de sa troupe, dans l'hôtel même d'un ci-devant, hôtel inhabité sur lequel se lit l'annonce : *A vendre ou à louer*. C'est le sort de toutes les maisons d'émigrés et de tous les édifices devenus biens nationaux. Partout se balance l'écriteau banal. Il en résulte un trafic inouï dont se mêlent les agioteurs et qui prend des proportions singulières dans l'avilissement des assignats et la folie de l'agio.

On cite des hôtels vendus quatre fois en quinze jours sans qu'aucun des acquéreurs ait daigné visiter l'immeuble ainsi acheté. On vend, ou on échange. On obtient pour cent mille livres des hôtels qui ont coûté des millions. D'autres sont cédés pour quelques centaines de barriques de bœuf salé ou quelques milliers de quintaux de blé.

Une société dite « de patriotes hollandais » (oh ! les ruses de l'euphémisme !) guette ces fortunes jetées à l'encan. Dans le voisinage de l'hôtel de Vic, elle songe à acheter les bâtiments conventuels de Saint-Martin-des-Champs où le conventionnel Bourdon ouvre un *Institut des Enfants des Défenseurs de la Patrie*.

L'hôtel de Vic n'est pas assez vaste pour attirer l'attention des gros acquéreurs tels que les Bataves susdits ou la Société des Rentiers. L'histoire ne fait pas mention de sa vente. Placé à l'angle des rues Saint-Martin et du Bourg-l'Abbé, il cache ses jolies sculptures derrière son porche énorme que surmonte une tête de Minerve, emblème bien austère pour une maison qu'habitèrent au dix-huitième siècle plusieurs financiers.

Là demeurait, avant la Révolution, l'agent de change Papillon, qui succéda en ce logis à Nicolas Chopin, trésorier du marc-d'or. L'hôtel, plus anciennement, abrita Merri de Vic, garde des sceaux, qui fut vraisemblablement le constructeur de l'édifice dont M. Georges Cain a reproduit l'entrée. Là, séjourna encore, entre ses campagnes, un des plus célèbres capitaines du seizième siècle, Dominique de Vic, un héros d'Ivry, que Henri IV, pour le récompenser de sa vaillance, autorisa d'ajouter à ses armes une fleur de lis sur champ d'azur. Malgré sa jambe de bois, ce Dominique de Vic fut un grand batailleur. Il mourut cependant, lui qui avait assisté à vingt batailles, des suites d'une simple émotion. Traversant, à son retour à Paris, la rue de la Ferronnerie, il fut saisi d'une douleur si vive à la vue de l'endroit où son maître avait été assassiné, qu'il s'alita pour ne plus se relever.

L'ancien hôtel de Vic a été démoli en 1884. C'est en s'installant, en 1883, dans la boutique d'un quincaillier située en face de cette demeure, que M. Georges Cain put relever dans tous ses détails la physionomie du vieux logis, sur l'emplacement duquel se dresse aujourd'hui une haute maison de cinq étages.

La maison nouvelle porte sur sa façade un marbre commémoratif placé tout récemment par la Commission des inscriptions parisiennes. Il rappelle qu'avant la famille de Vic, Guillaume Budé, l'un des fondateurs du Collège de France et le premier helléniste de son temps, habita

l'édifice qui s'élevait en ce lieu. Il y mourut en 1540, et fut inhumé à Saint-Nicolas des Champs. Ses obsèques eurent un caractère singulier. Selon sa volonté expressément formulée, elles se firent de nuit et « sans semonce », à une ou deux torches seulement. Il avait toujours blâmé « la coustume des cérémonies lugubres et pompes funèbres ».

Guillaume Budé, après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation et les plaisirs, s'adonna à la science avec une telle passion qu'il ne permettait à quiconque de le déranger lorsqu'il se livrait à ses chères études. Un jour, cependant, on vint lui dire que la maison brûlait. Il répondit, en se remettant au travail, que cela ne le regardait point et qu'il fallait en aviser sa femme, à laquelle il avait abandonné toutes les affaires du ménage.

Ce coin de Paris où s'élevait le vieil hôtel n'est pas encore complètement modernisé. A deux pas de là, rue de Montmorency, se trouve une maison qui fut construite par Nicolas Flamel, et où il recueillait, en 1407, les laboureurs sans asile, lesquels, hommes ou femmes, payaient leur écot d'une prière, ainsi que le mentionne une inscription en lettres gothiques que des badigeons successifs n'ont pas effacée. Cette maison, que l'on appelait jadis le *grand pignon*, à cause de son faîte, qui s'est écroulé, est certainement la plus ancienne et la plus vénérable des maisons de Paris. Elle fut aussi le premier de nos asiles de nuit.

HENRI FLAMANS.

NOSSI-BÉ, MAYOTTE, ZANZIBAR

Au nord-ouest de Madagascar, la mer est parsemée d'îles nombreuses qui semblent être des sentinelles destinées à mettre la Grande Terre à l'abri d'un coup de main, à défendre l'entrée du canal de Mozambique, à procurer enfin aux navires un refuge contre les cyclones si fréquents dans ces parages.

De ces îles, les unes sont possédées directement par la France, les autres sont placées sous son protectorat. Deux fois par mois elles sont visitées par les paquebots des Messageries Maritimes ; mais, malheureusement, aucune ligne télégraphique ne les relie à la métropole. Les Anglais, sous ce rapport, nous ont devancés. D'un côté ils ont établi un télégraphe jusqu'à Zanzibar par le Cap, de l'autre, jusqu'à Maurice, par Aden.

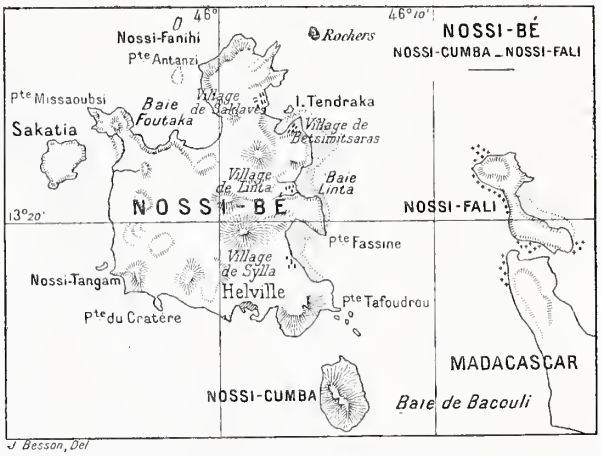
Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient informés avant nous des événements qui se passent dans nos propres colonies.

Il serait vivement à désirer qu'un câble mît aussi en communication la Réunion, Madagascar, Nossi-Bé et Mayotte avec la France. En vue de notre expédition contre les Hovas, Zanzibar a été relié à Majunga ; il le sera probablement à Tamatave et même Saint-Denis. Mais il nous faudra encore emprunter la voie anglaise de Zanzibar à Paris. C'est là une situation fâcheuse en tout temps et qui pourrait nous être funeste en cas de guerre.

Le paquebot, après avoir quitté Diégo-Suarez et doublé le cap d'Ambre, se dirige directement sur Nossi-Bé, laissant de côté Nossi-Mitsiou et Nossi-Fali.

Nossi-Mitsiou (l'île du Milieu) a la forme d'un V dont le côté droit serait deux fois plus long que le côté gauche. La vaste baie formée par les deux branches est défendue au nord par un îlot nommé Ancaréa. Trois passes y pénètrent : la petite passe à l'est, la passe du nord au milieu, et la grande passe à l'ouest. L'île est habitée par des Sakalaves qui y cultivent du riz, du café et de la canne à sucre. Pour établir leurs rizières, ils ont brûlé une grande partie des forêts qui couvraient l'île, surtout dans la partie septentrionale.

Nossi-Fali semble n'être que la continuation de la grande terre dont elle est séparée par un étroit canal encombré de récifs. L'île est fertile, mais assez mal cultivée.



Nossi-Bé, nommée par les Sakalaves Variou-Bé (la Grande Ile), à vingt-cinq kilomètres de Madagascar, est située à l'entrée de la baie de Passandava, qu'elle protège contre les vents du nord.

Elle a vingt-cinq kilomètres de longueur sur quinze kilomètres de largeur. Sa superficie est d'environ 30,000 hectares ; elle compte 8000 habitants.

Le paquebot vient jeter l'ancre devant Helville, chef-lieu de l'île ; la rade est belle, mais peu sûre. La terre offre au voyageur qui arrive en rade un coup d'œil ravissant.

Une végétation, si luxuriante qu'on n'aperçoit le sol nulle part, couvre les collines de la base au sommet.

La ville, que domine la sombre masse du Loucoubé, descendant doucement jusqu'au sable du rivage, forme, avec la teinte jaune de ses maisons de bois et de ses cases, comme une échan-

crure dans le feuillage qui l'entoure et l'ombrage, de sorte qu'elle ressemble à un nid à demi caché dans la verdure.

L'arrivée du courrier est pour les habitants une vraie fête qui se renouvelle deux fois par mois. Elle est en même temps une bonne aubaine pour les propriétaires de lacanfiara, les pêcheurs et les petits planteurs nègres ou arabes. A peine notre navire s'était-il arrêté qu'une nuée d'indigènes envahit le pont. Les uns nous proposent de nous mener à terre ; les autres cherchent à écouler leurs marchandises : poissons, bois, fruits, ouvrages en chouchoute, etc. Naturellement ils en demandent un prix exorbitant, mais ils les laissent pour rien lorsque la sirène du navire donne le signal du départ. Déposés à terre par le batelier arabe qui nous conduisait, nous longeons une petite jetée fermant une baie qui s'enfonce dans la terre.

Nous apercevons ensuite quelques cases malgaches, puis les maisons des Européens. La plupart sont en bois. La plus remarquable est celle de l'administrateur, littéralement enfoncée dans un berceau de lianes aux couleurs éclatantes. En face, se trouvent les bâtiments de la direction de l'intérieur.

Poursuivant notre promenade, nous nous enfonçons dans un dédale de rues inextricables, irrégulières, montueuses, entre des cases de nègres ou d'Arabes, s'élevant çà et là, sans ordre, sans souci de la symétrie ni même de l'hygiène. Une bande de négrillons, complètement nus, se roulent dans la poussière. D'autres, poursuivent des porcs noirs comme eux, mais peut-être un peu moins malpropres. Ces marmots, avec leurs grands yeux noirs et leurs cheveux crépus, font sur le voyageur une singulière impression. Nous apercevons heureusement un café dans un bosquet de palmiers, de bananiers et d'arbres de Cythère. C'est avec un vrai plaisir que nous allâmes nous asseoir à l'ombre, goûter un peu de fraîcheur et savourer une absinthe savamment étendue d'eau frappée.

Réconfortés par cette courte halte, nous continuons notre excursion, et bientôt nous sortons de la ville, si toutefois ce nom peut être donné à cette agglomération de cases indigènes. Un hôtel tenu par un Européen nous offrait une hospitalité dont nous ne crûmes pas devoir profiter. Plus loin se trouve une école de garçons tenue par un ancien élève du lycée de Saint-Denis. Cette école, bien installée, bien dirigée, compte une quarantaine d'élèves. Plus loin, enfin, s'élève l'église ; mais nous n'avons pas le temps de la visiter ; le moment du départ nous rappelait au navire.

Nossi-Bé est une île magnifique et singulièrement fertile. Ses principales productions sont : le riz, le maïs, la patate, le manioc, la banane, le girofle, la vanille, le café, la canne à sucre. Une demi-douzaine de sucreries ont été établies dans l'île ; on y voit aussi quelques *guildiveries* (fabriques de rhum).

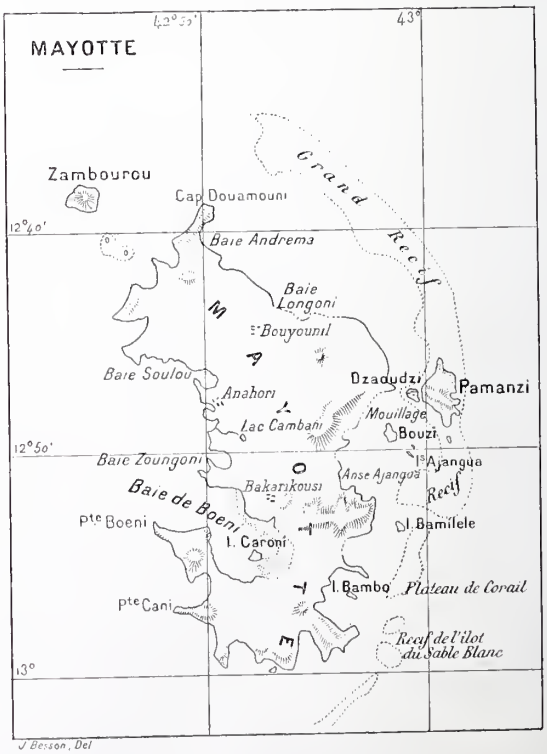
La sirène nous appelle, vite nous montons à bord ; mais ce n'est pas sans regret qu'il nous fallut quitter cette terre charmante, qui forme comme une délicieuse oasis au milieu de l'océan Indien.

Au nord-ouest de Nossi-Bé, dont elle n'est séparée que par un canal de deux kilomètres de large, s'élève Nossi-Cumba. Cet îlot est un pâté montagneux à peu près circulaire. La montagne présente au centre un double sommet et forme, en s'approchant de la côte, une foule de petits vallons dont la végétation est admirable.

A l'ouest, à un mille de Nossi-Bé, se trouve un tout petit îlot, *Sakatia*, qui est peu habité et qui sert de jardin potager aux Sakalaves.

De Nossi-Bé le paquebot se dirige sur les Comores, et bientôt nous arrivons à Mayotte. Le climat est humide, brumeux. De la rade on aperçoit quelques maisons de planteurs et sept ou huit sucreries. La végétation est magnifique, mais moins belle que dans l'île que nous venons de quitter.

Des montagnes dont la cime est cachée dans le brouillard, quelques plateaux bien arrosés et bien cultivés, une terre jaune et sablonneuse, voilà en quelques mots Mayotte.



La mer creuse tout autour de l'île de nombreuses baies, dont la plus remarquable est celle de Boéni, qui est assez vaste pour contenir toutes les flottes européennes.

L'île est entourée d'une ceinture de récifs qui

laissent entre eux et la terre une mer toujours calme et paisible où les navires trouvent un sûr abri. Cet espace libre renferme plusieurs petites îles, notamment : Pamanzi, Dzaoudzi, Bouzi à l'est ; Zambourou au nord-ouest.

C'est à Dzaoudzi et non dans la grande terre que se trouvent les bâtiments de l'administration. On débarque bord à quai sur un petit barachois, et l'on arrive sur une petite jetée assez mal entretenue, ainsi que les escaliers qui descendent à la mer. C'est la promenade des *Crabes*, le Longchamps où se réunit le *high-life* de Dzaoudzi. Tout près s'élève la maison du gouverneur, avec un délicieux petit kiosque qui domine la rade. A gauche un hôtel, puis quelques cases d'indigènes. Dans la grande terre a été établie la Convalescence, sur le penchant d'une colline, en face de Dzaoudzi. En somme, le pays est assez triste, et l'on est satisfait de n'y pas faire un long séjour.

A peu de distance de Mayotte se trouve l'île d'Anjouan où le paquebot ne fait pas escale. Il paraît que cette île est très saine et jouit d'une température modérée. Il est question d'y établir un hôpital pour les malades et les blessés pendant l'expédition de Madagascar. Vu du bateau, Anjouan paraît un séjour assez triste.

En quittant Mayotte l'on dit adieu aux possessions françaises, et l'on fait route vers le continent africain.

Avant d'arriver à Zanzibar on rencontre l'île de Pemba, belle île toute verdoyante, avec une ceinture de sable d'une blancheur éblouissante. Elle est plate et s'élève à peine au-dessus de la mer. Nous passons entre elle et la côte bordée de dunes de sable à pic.

Zanzibar est une île à peu près de la même grandeur que Nossi-Bé, située sur la côte africaine, presque sous l'équateur. Elle est remarquable par la fertilité de son sol et aussi, hélas ! par la chaleur accablante qu'il y faut supporter. Elle est le débouché de tout l'Est africain, et des caravanes la quittent tous les mois pour se diriger vers le centre du continent, les grands lacs et les forêts de l'Oumanouézi, d'où elles rapportent du riz, du bois précieux et des esclaves.

La ville est située sur la côte occidentale, en face de Bagamoyo (1), d'où lui viennent les habitants et sa richesse.

Vue de la mer, Zanzibar a un aspect grandiose, présentant sur une même ligne le palais du sultan, les hôtels des consuls, ses docks, sa douane, sa mosquée, puis, à une certaine distance, la magnifique villa du sultan, masquée par un massif de cocotiers. A cette vue l'on songe malgré soi, aux contes des *Mille et une Nuits* et aux merveilles de l'Orient.

Mais quand on a mis le pied à terre, quelle amère désillusion !

(1) Voir la vue de Bagamoyo, année 1889, p. 4.

Après avoir franchi la place du Port, encombrée de canons de toutes les époques et de toutes les formes, depuis l'antique couleuvrine jusqu'au canon se chargeant par la culasse, on se trouve auprès du palais du sultan, vaste et imposant bâtiment dont la tournure architecturale dénote la main d'un Européen. Des soldats veillent sous la vérandah du rez-de-chaussée : au premier étage sont placées d'autres sentinelles. Près du palais coule une fraîche fontaine où des femmes esclaves viennent puiser de l'eau sous la conduite d'un garde arabe.

Après avoir dépassé la demeure du souverain, l'on aperçoit des rues étroites, montueuses et tortueuses, bordées de petites maisons à un étage et encombrées par les installations de marchands arabes ou nègres. Çà et là un hôtel ou un café portant pour enseigne *English hotel*, ou bien *Deutsch haus*, invite le voyageur à se rafraîchir.

Gardez-vous de ces maisons allemandes ou anglaises ! La dernière gargote de France paraîtrait confortable auprès d'elles.

Fatigués par la chaleur, nous eûmes l'imprudence d'aller nous asseoir dans une taverne allemande où l'on nous promettait des boissons françaises. Hélas ! l'apéritif n'était qu'une horrible décoction de goudron, et la bouteille qui l'accompagnait portait cette audacieuse étiquette : Sirop de *Gôme* de Marseille ! Ces Allemands ont tellement le génie de la falsification qu'ils falsifient même l'orthographe.

Malgré la soif qui nous dévorait, nous n'eûmes pas le courage d'absorber cette affreuse mixture.

Tout le commerce paraît être dans les mains des Arabes, dont les boutiques, établies à tous les coins de rues, laissent voir à l'intérieur de riches tapis, des articles de marqueterie, des armes et... des nerfs de bœuf (ce dernier article, à l'usage des conducteurs d'esclaves).

Il y a dans cette cité noire une police bien organisée. Elle possède une milice de deux mille hommes, armés de vieux fusils et équipés de vieux uniformes de toute provenance dont ils ne sont pas peu fiers, bien qu'ils leur donnent à nos yeux un aspect plus grotesque que redoutable.

Zanzibar n'est pas une ville cosmopolite comme Alger ou Alexandrie, c'est une ville exclusivement africaine. Les cent mille habitants qu'elle renferme sont tous nègres ou Arabes.

Le signal du départ est donné. Nous nous hâtons de regagner le bord. En quittant cette terre africaine nous éprouvons comme une espèce de soulagement. Nous avons besoin de nous retrouver au milieu de nos compatriotes. C'est donc avec une véritable joie que nous voyons la côte fuir à l'horizon.

Chaque tour de l'hélice nous rapproche de la patrie. A la pensée du retour, le cœur bat plus vivement ; car, si l'on est heureux de visiter ces pays de la lumière et du soleil, on est plus heureux encore, après une longue absence, de revoir notre *douce France*, qui est *après tout*, me dit un compagnon de route, *la plus belle des colonies*.

H. LECADET.

LA CULTURE DES PERLES CHEZ LES CHINOIS

Lorsqu'en 1660 un joaillier de Paris, nommé Jaquin, inventa la fabrication des perles artificielles, cette découverte fit du bruit parmi les peuples civilisés de l'Occident. Personne ne se doutait alors en Europe que sept ou huit siècles auparavant les Chinois avaient imaginé un moyen de provoquer à volonté les caprices de la nature qui font naître sous la coquille des mollusques ces petites merveilles dont la coquetterie humaine a de tout temps aimé à se parer.

On trouve en assez grande quantité dans la rivière de Canton un coquillage d'eau douce dont le nom scientifique est la *cristaria plicata*. Ce coquillage produit fréquemment des perles naturelles, mais il est surtout recherché à raison des services qu'il rend à une des plus anciennes industries du Céleste-Empire.

L'opération est assez délicate et elle exige une extrême légèreté de main. Il faut d'abord introduire un couteau entre les deux coquilles de la *cristaria* et les entr'ouvrir sans les détériorer et surtout sans entamer la chair du mollusque. Ensuite on fait glisser sur la nacre de la coquille inférieure un certain nombre de petites boules d'étain coupées sur le milieu. La partie plane de ces hémisphères minuscules doit s'appuyer sur la nacre, tandis que la surface arrondie est enveloppée sous le « manteau » de la *cristaria*.

On appelle le manteau d'un mollusque cette sorte de membrane qui s'étale jusqu'aux bords des coquilles et quand elles sont ouvertes se retire au contact d'un corps étranger.

Les anciennes traditions exigeraient que les demi-boules d'étain fussent remplacées par de toutes petites statuettes de Bouddah, faites du même métal, mais cette méthode, pour être plus orthodoxe, n'en offre pas moins le très sérieux inconvénient de produire des perles de forme irrégulière.

Lorsque les corps étrangers ont été introduits entre le manteau et la coquille, le mollusque est de nouveau placé dans le cours d'eau où il se trouvait auparavant et, désormais, il est surveillé avec cette minutieuse sollicitude qui distingue les Chinois.

Au bout de dix mois une couche de nacre d'un dixième de millimètre s'est formée autour des demi-boules d'étain ou des statuettes minuscules de Bouddah ; à partir de ce moment la couche s'épaissit avec plus de lenteur, et ce sera seulement à la fin de la troisième année qu'elle atteindra une profondeur d'un cinquième de millimètre.

Parfois la nature se charge de faire toute seule la même expérience. Il n'est pas rare qu'un tout petit poisson ou plutôt un alevin se glisse entre la coquille et le manteau d'une *cristaria plicata* ou d'une *meleagrina margaritifera* et ne puisse plus en sortir. Une enveloppe de nacre entoure peu à peu le prisonnier devenu le noyau d'une perle qui reproduit exactement la forme de son corps.

Les perles qui se produisent de la sorte par un artifice de l'homme ou par un effet du hasard sont faciles à reconnaître parce qu'il est nécessaire de les scier pour les détacher de la coquille; elles ont une forme hémisphérique plus ou moins régulière suivant le corps étranger qui leur a donné naissance, mais tout en étant aplaties d'un côté elles sont parfois assez belles et elles occupent une place importante dans les bijoux fabriqués par les joailliers de l'Extrême-Orient.

La science européenne s'est chargée d'expliquer les résultats que les Chinois obtiennent depuis tant de siècles par des procédés purement empiriques. Dans un savant ouvrage qui a été publié à Hambourg, M. Mœbius a élucidé la plupart des mystères qui entouraient la formation des perles.

Pour bien comprendre ce curieux travail de la nature il ne faut pas perdre de vue ce principe fondamental : on ne rencontre jamais dans une perle que les substances dont est formée la coquille du mollusque qui lui a donné naissance. Seulement, ces substances ne se retrouvent pas nécessairement toutes dans la perle et elles ne sont pas superposées dans le même ordre.

Examinons la coquille d'une *margaritana margaritifera*, un des mollusques d'eau douce qui produisent les plus belles perles. A la partie extérieure se trouve une substance brune appelée l'épiderme dont la constitution chimique est de tous points semblable à celle de la *chitine* qui forme la partie solide de l'enveloppe du corps des insectes.

Cet épiderme repose sur une couche de *conchyoline* que ni l'air ni l'eau, ni la plupart des acides ne peuvent attaquer. Cette substance protège deux couches intérieures qui sont loin de résister aussi bien aux réactifs employés dans la chimie ; l'une présente l'aspect de toutes petites colonnes juxtaposées, l'autre a une surface très brillante et s'appelle la nacre. Dans la composition de ces deux couches internes entre une certaine quantité de *conchyoline*, mais c'est surtout le carbonate de chaux qui domine.

On sait que cette substance est très répandue dans la nature et constitue l'élément le plus essentiel de la craie et du marbre.

C'est avec son manteau que le mollusque bâtit sa coquille. Une portion de cet organe produit sans cesse la *conchyoline* de la couche extérieure, une autre, le carbonate de chaux qui se présente sous la forme de petites colonnes juxtaposées, une troisième la nacre. Grâce à ces concrétions permanentes, les trois couches de la coquille se développent régulièrement sans cesse de dedans en dehors.

Une perle n'est pas autre chose que le résultat d'une maladie qui a apporté une perturbation dans les fonctions normales du manteau. Un corpuscule microscopique provenant du sang ou de la décomposition d'un tissu provoque une coagulation morbide sur tel ou tel point des replis intérieurs du manteau qui ne se trouvent pas en contact immédiat avec la nacre. Autour du point où s'est déclarée la maladie se forme un dépôt de *conchyoline* brune ou de chaux cristallisée transparente qui deviendront le noyau de la perle. Dans la suite les divers éléments qui entrent dans la composition de la coquille se superposeront autour de ce noyau, mais ne se succéderont pas suivant un ordre régulier. Quelquefois telle ou telle substance fera défaut, quelquefois des couches de *conchyoline* et de carbonate de chaux aggloméré en colonnes se trouveront emprisonnées entre deux couches de nacre. Il est très rare que la nacre soit entièrement absente, mais le fait n'est pas sans exemple, et en pareil cas la perle est sans valeur.

Les perles qui se développent de la sorte dans les replis intérieurs du manteau du mollusque sans être en contact avec la coquille sont rondes ou bien elles affectent la forme d'une poire. Sauf un petit nombre d'exceptions, leurs contours sont réguliers et leur beauté dépend en grande partie de l'épaisseur de la couche extérieure de nacre dont elles sont recouvertes.

On s'explique maintenant l'artifice employé par les Chinois. Le procédé dont ils se servent ne fait pas en réalité naître dans le manteau du mollusque la maladie qui donne naissance à la perle. Les fonctions normales des cellules qui concrètent les divers éléments de la coquille ne subissent aucune perturbation; seulement un corps étranger se trouvant en contact avec la nacre se recouvre mécaniquement de cette substance.

Les perles des Chinois ne sont pas autre chose que des demi-boules de zinc entourées d'une enveloppe de nacre, et elles ne sauraient produire ces effets de lumière si séduisants et si variés qui dans les vraies perles dépendent de l'épaisseur, du nombre et de la translucidité des couches de substances différentes superposées autour du noyau. Les produits de l'ingénieux artifice de l'industrie du Céleste-Empire tiennent à peu près le milieu entre les œuvres de la nature et les joyaux de verre fabriqués par les peuples de l'Occident.

G. Labadie-Lagrave.

LE VACCIN DU CROUP

Voici un tableau devant lequel, nombreux et attentifs, vont s'arrêter les visiteurs. C'est que, indépendamment des qualités d'exécution qui le distinguent, il reproduit une scène véritablement émouvante et toute d'actualité. L'artiste n'a point cherché à dramatiser l'action, d'ailleurs suffisamment éloquente par elle-même; il s'est appliqué à nous montrer une page d'histoire médicale dans sa rigoureuse exactitude. Nous sommes à l'hôpital Trousseau. Debout à la tête du lit, sur lequel il s'appuie, se tient le docteur Roux, qui surveille l'application de son traitement du croup par l'injection du sérum à une petite fille dont les yeux, quelque peu effarés, se fixent avec inquiétude sur l'opérateur, docteur Moizard; celui-ci est assisté de Mme Gigot, infirmière en chef, portant le ruban de la médaille de sauvetage, qui maintient l'enfant, dont les bras sont couverts par la chemisette enroulée; derrière lui se tient son interne, le docteur Perregaux; à sa droite sont les docteurs Martin et Chaillou, collaborateurs du docteur Roux à l'Institut Pasteur; une seconde infirmière maintient les jambes de la jeune malade. Au pied du lit se voient quelques jouets qu'une main maternelle a déposés là pour égayer la chère mignonne. La bouteille de sérum est placée sur la tablette fixée dans le mur. A la droite du docteur Chaillou s'avance une infirmière, tenant dans ses mains la cuvette en verre qui contient le sublimé dont on s'est servi pour laver la partie du corps où se fait l'injection; elle se dirige vers une table de nuit roulante. Dans le fond de la salle, on aperçoit une autre infirmière qui fait boire un bébé. Par les hautes fenêtres donnant sur les jardins et le faubourg Saint-Antoine, entrent les rayons d'un gai soleil qui éclaire cette scène où l'inquiétude du premier moment fera bientôt place à l'espérance et à la joie: la science a vaincu enfin l'impitoyable mal.

M. André Brouillet, l'auteur de ce remarquable tableau, que popularisera la gravure, est né à Charroux (Vienne), en 1857. Élève de MM. Gérôme et J.-P. Laurens, il a exposé pour la première fois en 1879. Hors concours en 1886 (le *Paysan blessé*), il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1894. La Faculté de médecine et le musée du Luxembourg possèdent de ses œuvres. Ses tableaux représentant *Charcot à la Salpêtrière* et l'*Ambulance du Théâtre-*

Français en 1870, l'ont fait, surtout, connaître et apprécier du public.

Nos lecteurs savent, par l'article que nous avons, l'an dernier, consacré à la guérison du croup, dans le supplément au n° 21, que la diphtérie est produite par un microbe sécrétant un toxique qui empoisonne le sang. Soumis à un traitement spécial dans un bouillon de culture, ce bacille fournit la toxine diphtérique qui, inoculée à un cheval — le cheval est l'animal qui donne la plus grande quantité de sérum antidiphtérique — immunise ce dernier et, par suite, permet de rendre réfractaire à la maladie toute personne, soignée à temps, que l'on aura vaccinée avec du sérum antidiphtérique pris à ce cheval, devenu sérogène.

La toxine est préparée à l'Institut Pasteur, sous la direction du docteur Martin, et envoyée aux trois services annexés à l'établissement: les abattoirs de Grenelle, où trente chevaux sont placés sous la surveillance de M. Carré, Alfort, où une dizaine de chevaux sont spécialement traités par le docteur Nocard, et, enfin, Garches, dont les écuries ne comprennent pas moins de quatre-vingt-quatre chevaux, en attendant l'achèvement d'une nouvelle écurie qui en contiendra soixante-huit. C'est d'ailleurs là que sera concentrée la fabrication du précieux sérum, quand les constructions qu'on y élève permettront de donner une plus grande extension aux divers services, jusqu'alors installés sommairement. Il y aura là une cave spéciale pour le dépôt du sérum, un monte-charge, une laverie réunissant les derniers perfectionnements, etc., etc.

C'est donc à Garches que nous allons conduire le lecteur, en le priant de nous suivre dans la visite que nous avons faite en compagnie de l'aimable et jeune vétérinaire, M. Prévôt, chargé de la direction de cette importante succursale.

L'établissement de Garches est situé au milieu d'un parc accidenté, de dix hectares, enclavé dans l'ancien domaine impérial de Villeneuve-l'Étang, qui borde le chemin de fer, à quelques minutes de la station; il est entouré de murs, et rien ne le signale extérieurement à l'attention. Quelques chèvres, témoins des premières expériences, broutent tranquillement dans le parc, que parcourt un chien également digne du nom de sujet: le malheureux, qui, du reste, ne paraît pas s'en porter plus mal, a subi trois fois l'opération du trépan et l'inoculation du virus de la rage, pour bien affirmer l'efficacité du vaccin qu'on lui inoculait d'autre part.

Le bâtiment actuel, très simple d'apparence, se compose d'un corps de logis flanqué de deux ailes et décoré, au centre, d'un pavillon surélevé où se trouve l'appartement de M. Pasteur.

A droite et à gauche sont les chambres du docteur Martin et de M. Prévôt, puis une petite salle servant aux réceptions et, enfin, les différentes pièces affectées aux laboratoires. Dans de vastes cabanes grillagées, adossées au bâtiment, évoluent huit cents cobayes, qui servent à expérimenter l'échantillon de sérum prélevé sur chaque saignée de cheval.

M. Prévôt estime à cinq mille le nombre de ces modestes auxiliaires — souvent victimes — dont il faudrait pouvoir disposer pour l'hiver prochain. Nous pénétrons dans les écuries et constatons, tout d'abord, que les chevaux, de belle apparence, ne souffrent nullement du régime auquel ils sont astreints. Chacun d'eux a un dossier contenant les notes relatives à son origine, son tempérament et ses maladies; de plus, une ardoise, suspendue au-dessus de chaque bête, indique la température de l'animal, prise chaque jour, la date de la précédente saignée et de la prochaine, etc. Ces chevaux proviennent, pour la plupart, de l'armée; quelques-uns, cependant, ont été gracieusement offerts et ont cueilli d'autres lauriers avant ceux que leur réserve leur nouvelle et glorieuse mission: tel *Saint-Claude*, jadis gagnant du Grand-Prix d'Auteuil, et qui mange gaîment sa provende non loin de *Coquet*, l'ancien cheval du maréchal Canrobert.

Les chevaux ne sont pas utilisés avant l'âge de huit à neuf ans; la cavalerie de l'Institut Pasteur compte déjà des vétérans qui, vaccinés depuis quatre ans, ont donné de quatre à cinq cents litres de sang. L'établissement de Garches, où se sont fait tant d'expériences, fournit du sérum depuis le mois d'octobre 1894; mais le service de la vaccination ne fonctionne régulièrement, sans interruption, que depuis le 1er décembre. La salle d'opérations du bâtiment que l'on construit en ce moment a été dotée d'un travail, ingénieux appareil qui permet à deux hommes d'avoir raison du cheval le plus difficile.

Chaque cheval acheté coûte environ un millier de francs et nécessite annuellement pareille somme pour son entretien. Sitôt admis à Garches, il est soumis à l'épreuve de la malléine, dont une injection suffit à démontrer s'il est ou non atteint de morve. Sa bonne constitution ayant été prouvée, le nouveau pensionnaire est injecté de toxine diphtérique à des doses qui augmentent progressivement et vont de un quart de centimètre cube dilué avec de la liqueur de Gram, au début, à deux cents et deux cent cinquante centimètres cubes de liqueur pure; la vaccination se fait entre l'épaule et la tête. En général, l'animal n'est complètement immunisé qu'au bout de deux à trois mois. Saigné à la veine jugulaire, il fournit alors, tous les vingt et un jours, six litres de sang.

Chaque saignée est suivie d'une revaccina-

tion, afin de conserver au sang le même degré d'efficacité indispensable. Les saignées ont lieu les lundis et mercredis ; pratiquées sur vingt-cinq chevaux en moyenne, elles permettent de recueillir, chaque semaine, de deux cents à deux cent cinquante litres, produisant moitié de sérum.

Le liquide ainsi obtenu est versé dans des bocaux où s'opère la séparation du sérum et des caillots de sang ; le sérum surnage. Recueilli dans des réservoirs d'une contenance de huit à dix litres, le sérum est, à son tour, répandu dans des jaugeurs, contenant dix ou vingt centimètres cubes, et, de là, passe dans les bouteilles qui sont livrées à la consommation. Deux jours et demi suffisent pour arriver à ce résultat ; mais tout flacon demeure, pendant quelques jours, soumis à l'observation avant d'être livré. La préparation du sérum, à Garches, est confiée à six personnes : trois hommes et trois femmes. Les hommes sont employés, entre autres, à la stérilisation des

Le vaccin du croup. — Une opération de sérothérapie à l'hôpital Trousseau. — Peinture de M. André Brouillet. Salon des Champs-Élysées de 1895. Gravé par Crosbie.

bouteilles, que l'on dispose dans un autoclave soumis à la température humide (vapeur d'eau) de 120 degrés ; les femmes remplissent et capuchonnent ces bouteilles. Une femme peut, mécaniquement, remplir jusqu'à trois cents flacons de dix centimètres cubes, à l'heure, ou deux cents de vingt centimètres, soit, pour les deux capacités, environ deux mille bouteilles par journée; on atteindrait aisément le chiffre de trois mille livraisons, car, jusqu'alors, une seule femme, d'ailleurs très habile, est chargée d'emplir les bouteilles. L'établissement a déjà fourni plus de cent cinquante mille bouteilles, sur lesquelles on n'en a pas rejeté dix après la mise en observation. Les bouteilles de sérum, étant bouchées et capuchonnées, sont dirigées, par caisses de trois à quatre mille, à l'annexe de l'Institut Pasteur, 18, rue Dutot, où est installé le service de vente du sérum antidiphtérique, et, là, sont plombées, étiquetées et estampillées, puis enveloppées dans une notice et, enfin, enfermées dans des boites en bois.

Quelques indications générales sur l'emploi du sérum trouveront leur place ici. Le sérum conserve ses propriétés si on le maintient dans un endroit dont la température est peu élevée, à l'abri de la lumière, et sans sortir le flacon de l'étui qui le renferme; au-dessus de 50 degrés, le sérum devient inactif. On a assuré sa conservation en y ajoutant une très petite quantité de camphre. Employé à la dose de cinq centimètres cubes, il procure une immunité passagère de quatre à six semaines, très appréciable en temps d'épidémie de croup. Injecté en quantité suffisante, le sérum guérit la maladie déclarée, à condition qu'elle ne soit pas arrivée à une période trop avancée. La dose à employer varie suivant l'âge du malade, le moment de l'intervention et l'intensité de la maladie. Avant d'injecter le sérum, il est nécessaire de s'assurer qu'il est resté limpide; un très léger précipité rassemblé au fond du flacon n'indique pas une altération. A la suite des injections, on observe fréquemment une éruption d'urticaire, qui disparaît sans causer de malaise notable. Les dernières statistiques publiées accusent cent quarante guérisons sur cent cinquante cas de croup traités à l'hôpital Trousseau. Le spectre du croup pourra rôder encore autour de nos chers berceaux, mais il a cessé d'être terrible, et l'effroi qu'il provoque diminuera chaque jour. VICTORIEN MAUBRY.

MON AMI LARIBAUD

NOUVELLE

I

— Allez tout droit jusqu'au bureau de tabac, tournez deux fois à gauche, une fois à droite, vous arriverez sur le Marché aux Bêtes ; prenez la rue au bout, à gauche, la troisième maison à main droite, c'est celle-là.

Cette indication compliquée, l'employé de la gare à qui je rendais mon billet à la sortie la débita d'un ton rogue, comme à contre-cœur.

Il n'avait pourtant pas la mine d'un mauvais garçon : un blond rose, grand, d'une vingtaine d'années, à tête de mouton, aux yeux bénins d'un gris bleuâtre indécis, clignotant comme à travers une grille sous l'entre-croisement de cils raides et pâles.

Aux autres voyageurs il parlait avec une bonacité un peu lourde; à moi-même il m'avait répondu d'abord d'un air obligeant quand je lui avais demandé :

— Êtes-vous du pays? connaissez-vous bien le village? pourriez-vous m'indiquer où est située la maison où je vais?

— Pardi! si je connais le village! voilà trois ans que j'y habite. Je vous y mènerais les yeux bandés, à votre maison, quelle qu'elle soit. Comment s'appellent-ils, les gens de votre maison?

— Laribaud.

— Larib.....!

Et tout de suite, au nom de mon ami, qu'il n'acheva pas de prononcer, comme si on le lui eût renfoncé dans le gosier, sa figure s'était renfrognée, son regard s'était détourné de moi avec une espèce d'horreur, et il m'avait jeté tout d'un trait, en s'éloignant, le renseignement qu'il ne pouvait me refuser, après s'être targué d'une parfaite connaissance de la topographie locale.

Je m'engageai dans la direction indiquée, me disant à mi-voix :

— Mon ami Laribaud, en voilà un qui ne te tirerait pas de l'eau si tu y tombais; que diable as-tu pu lui faire?

Est-ce qu'en réfléchissant à cette grave question, je m'embrouillai dans le compte des à gauche et des à droite? Le certain, c'est qu'après un quart d'heure de marche dans les ruelles poudreuses, sous les rayons déjà brûlants du soleil de juillet, je me retrouvai presque au même point, à l'entrée du village, en face d'une boulangerie que j'avais remarquée en passant.

La boulangère, une belle et ronde boulangère au corsage enfariné, encore jeune et de joyeuse frimousse, se tenait assise au seuil de sa porte, les bras croisés autant que le permettait le copieux développement de sa poitrine.

— Pardon, madame, par où gagne-t-on la maison de M. Laribaud?

Je n'avais pas plus tôt énoncé ma question que son front se rembrunit, ses épais sourcils noirs se contractèrent en se hérissant et prirent ainsi la forme répulsive d'une grosse chenille velue, tandis que ses bras serraient plus étroitement son estomac rebondi comme pour le défendre contre un rapt.

Sèchement elle répliqua :

— Je ne sais pas.

— Eh quoi! vous connaissez bien M. Laribaud, le peintre qui habite ici, depuis six mois, une villa qu'il a achetée ?

— Connais pas!... veux pas le connaître! ah bien! merci!

— Ce n'est pas vous qui le fournissez, à ce que je vois.

Ma réflexion sortit sur un ton un tantinet goguenard. La bonne femme haussa les épaules et riposta par un « Non » sec et dur comme un coup de trique.

— Bon, je comprends! m'écriai-je, l'autre boulanger me renseignera.

— Il n'y a pas d'autre boulanger.

— Ah! on apporte à mon ami son pain du bourg voisin?

— Ce n'est pas mon affaire.

— Salut, madame.

Je m'éloignai, m'assurant à moi-même que Laribaud avait dû se donner le tort de choisir ses fournisseurs en dehors de sa résidence.

Cependant quelques indigènes avaient remarqué la présence d'un étranger, d'un « Parisien! » Mon colloque avec la boulangère était déjà reporté de bouche en bouche, et les yeux qui examinaient l'ami de M. Laribaud ne débordaient pas de bienveillance; c'est tout juste s'ils n'étaient pas hostiles.

L'épicier, que la curiosité avait attiré hors de sa boutique, vint à mon secours; il mit de la malice dans son obligeance, ce petit homme anguleux dont la face, parsemée de poils raides et noirs qui manquaient trop d'ensemble pour constituer une barbe, semblait badigeonnée au jus de pruneau.

— Monsieur cherche la maison de M. Laribaud? Ah bien! si monsieur vient pour lui conseiller de quitter le pays, je veux bien conduire monsieur jusqu'auprès de sa porte, et tout de suite.

— Ah! m'expliquerez-vous au moins?...

— Ce n'est pas mon affaire, demandez-le-lui. Et encore, ajoute l'épicier en faisant une mine d'où la malice de tout à l'heure disparaissait et laissait la place à l'inquiétude, ne lui répétez pas ce qui m'a échappé.

— Mais vous ne m'avez rien dit!

— Si fait, par rapport au conseil de....

— De déguerpir?

L'homme fit un clin d'œil affirmatif. Prudent, il ne se risqua même pas à partager la responsabilité du terme par une confirmation verbale.

Il me guida jusqu'au Marché aux Bêtes. Là je le remerciai, je me souvenais de l'indication : la rue au bout, à gauche, la troisième maison à main droite. « C'est exact », m'assura-t-il.

Comme j'approchais de la demeure de Laribaud, un jeune garçon boucher passait devant, portant vide sa manne d'osier, l'anse accrochée à son épaule; il ralentit son pas, qui était déjà un pas de flâneur, le pas des commis en course, et, d'une voix naturellement nasillarde et intentionnellement impertinente, il lança ce couplet :

On d'vrait poure l'purifier
Le noyer dans la citerne,
Ou le pendre à la lanterne,
Le sorcier, le sorcier!

Du jardin précédant la maison, la voix indignée de la servante lui cria :

— Veux-tu passer ton chemin et te taire, garnement!

Il passa son chemin, mais, bien loin de se taire, il répéta son couplet à tue-tête.

Ah! décidément, mon pauvre ami Laribaud n'était pas l'enfant chéri de ce village. Et tous ensemble me revinrent à la mémoire les élans admiratifs de ce brave homme pour la simplicité honnête, la tranquillité de mœurs, le caractère respectueux des habitants de cette campagne mi-bretonne et mi-normande! Ses lettres en prenaient des allures de dithyrambe! Six semaines après son installation il nous écrivait : « Ces gens-là me connaissent à peine, et ils m'adorent! » Et nous l'avions plaisanté, lui prédisant qu'ils le nommeraient conseiller municipal.

Oh! mais il ne semblait pas qu'il eût conservé l'amour de ses éventuels électeurs!

Qu'est-ce qui avait bien pu arriver?

II

La servante m'introduisit au salon, et la porte étant restée ouverte, j'entendis des cris de joie saluer la nouvelle de mon arrivée.

Mme Laribaud se présenta la première, très empressée, avec la physionomie tendue par une impérieuse préoccupation.

Après un échange d'aménités sincères, je ne pus me retenir de traduire en riant l'accueil singulier des villageois.

— Ah! gémit-elle, vous avez vu et entendu! et jusqu'à la chanson imbécile et cruelle de ce gamin-là devant la porte! Je vous en prie, en présence de Laribaud, ayez l'air de ne rien savoir.

— Mais je ne sais rien, c'est ce qui m'intrigue.

— Il vous le contera peut-être; vous allez le trouver changé! Ne lui en laissez rien deviner. Le pauvre cher homme, il en serait trop affecté!

— Mais qu'est-il donc arrivé? informez-moi, chère madame, je serai plus sûr de ne point commettre un impair.

— Eh bien, monsieur, figurez-vous....

Laribaud, entrant, coupa la confidence.

PONTSEVREZ.

(A suivre.)

UNE COLONIE INHABITÉE

ILES KERGUELEN

Suite et fin. — Voyez page 130.

Nous remarquâmes qu'une variété de ces oiseaux se blottissaient assez fréquemment dans des trous d'un ancien terrier. Notre chienne, en voulant en poursuivre un au fond de sa retraite, fut vigoureusement pincée par l'oreille et dut attendre en cette position critique que nous vinssions la délivrer.

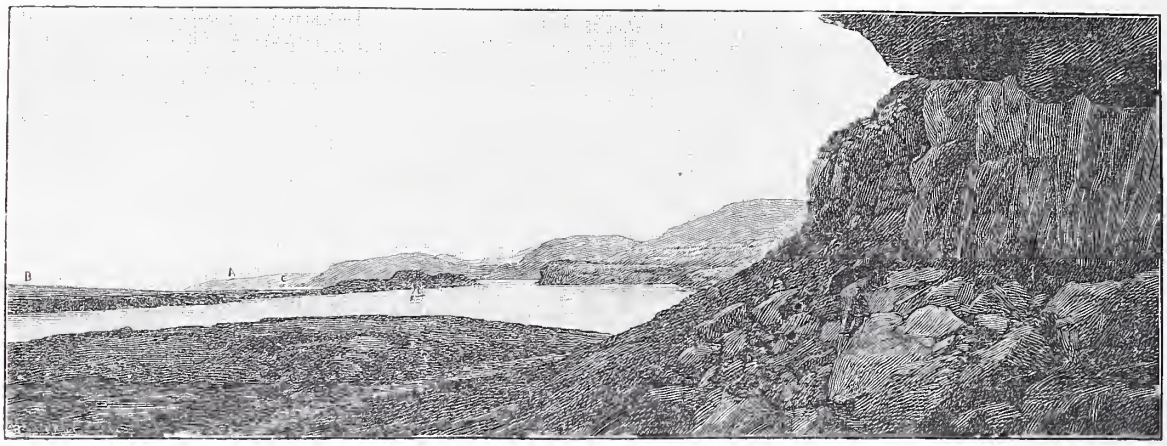
A côté du gibier à plume, le gibier à poil est représenté aux Kerguelen par les lapins qui y pullulent. Toute la couche de mousse qui recouvre la terre de près d'un mètre d'épaisseur par endroit est complètement minée par leurs innombrables terriers.

D'où proviennent-ils? Nul navigateur n'avait jusqu'à présent signalé leur existence, et nous avons supposé qu'ils devaient provenir de quelques couples échappés de la *Gazelle*, le dernier navire qui séjourna dans les îles en 1875.

Dans la partie nord de l'île et près des diverses plages de la péninsule Jackmann, les lapins étaient si nombreux que les marins en prirent plus d'un millier en cernant les divers trous des terriers qu'ils défonçaient ensuite, attrapant les fugitifs à la main.

Port-Gazelle, le second port de l'île qui offre au navigateur un abri sûr, présente deux bassins séparés l'un et l'autre par un groupe d'îlots. Ces îlots sont très fertiles et recouverts des plus beaux spécimens de la végétation de l'île. Un grand nombre de ces plantes étaient en fleur. Comme les lapins ne pouvaient exercer leurs ravages dans ces îlots, nous confiâmes à un marin, ancien cultivateur, le soin de semer toutes les graines que l'on put trouver à bord.

Quel est le sort qui attend ces premiers essais? C'est là une question qui n'est pas sans intérêt et sur laquelle les pêcheurs de M. Boissière, l'armateur havrais auquel le gouvernement a confié la concession des pêcheries de l'île, pourront nous renseigner.



ILES KERGUELEN. — Panorama du Port-Gazelle près de la Cascade de la Pointe-Duck.
A, montagne, presqu'île, observatoire. — B, dépôt de vivres. — C, cap Ashfeld, entrée du Port-Gazelle.

Si nous avions pu, en quittant Diego Suarez, passer à l'île Bourbon avant de nous rendre aux Kerguelen, nous aurions trouvé dans la montagne des plants d'arbustes qui, dans la riche couche d'humus accumulée au fond des vallées, auraient eu toutes chances de pousser vigoureusement.

L'aspect des montagnes tout autour de Port-Gazelle — autour de cette vallée longue de douze à treize kilomètres — est assez uniforme; mais elles ne présentent pas ici le spectacle désolé qu'elles offrent dans d'autres parties de l'île.

Les terrasses de basalte se succèdent en plans superposés avec leurs hautes murailles droites inaccessibles au sommet, tandis que dans le bas les éboulements successifs et les débris des étages supérieurs forment des talus recouverts de lichens. Les végétations de mousse, au pied de ces collines abritées des vents du large, forment une ceinture verdoyante qui contraste heureusement avec les champs de cailloux que l'on rencontre et les flancs dénudés des montagnes.

A cent mètres de hauteur, aux fougères, aux mousses et au *Pringeen antiscorbuta* succède le lichen incrusté sur le roc, puis, à partir de trois cents mètres d'altitude, toute trace disparaît et la neige couvre par plaques les rochers pour s'étaler bientôt en champs immenses et former de magnifiques glaciers d'où s'écoulent de toute part ces torrents qui inondent les étages inférieurs.

Même au mois de juillet, qui dans ces terres australes est la saison la plus froide de l'année, la neige ne dure pas plus de quelques heures au bord de la mer, où la température est très faible, mais ne varie guère au delà de + 9 à + 4 degrés.

Nous devons, à ce propos, faire la remarque que le climat des Kerguelen, loin d'avoir été préjudiciable aux hommes de l'équipage, leur fut au contraire très salutaire. Malgré les fatigues nombreuses, l'humidité, les excursions

dans un sol mouillé, jamais le moindre rhume ne se déclara et jamais la santé ne fut aussi bonne à bord de l'*Eure*.

Ce climat un peu frais rajeunit le sang qui s'appauvrit sous l'énervante chaleur des tropiques.

De ces courtes observations sur la faune et la flore de notre dernière acquisition coloniale, on peut, sans être optimiste, tirer cette conclusion que les Kerguelen valent mieux que leur réputation et que c'est s'avancer beaucoup que de déclarer ces terres inhabitables.

C'était l'impression que la plupart d'entre nous en rapportaient. Le cuisinier du bord voulut même prouver aux plus sceptiques que les ressources indigènes satisferaient au besoin des mangeurs difficiles et il nous servit, un soir, un souper exclusivement composé de mets kerguéléniens et dont voici le menu :

Potage au pingouin.
Salmis de poule d'eau.
Pâté froid de lapin.
Poisson sauce tartare.
Rôtis de sarcelles et de chionis
Salade cœur de choux
de Kerguelen.
Bombe glacée du mont Richard.

III

Mais cette terre — habitable — qui l'habitera? Cette colonie comment la colonisera-t-on?

Quels que soient les premiers occupants de cette terre, leur vie sera rude, mais très saine et très supportable. Les générations qui s'y succéderont auront le bel aspect robuste des peuples du nord de l'Europe.

Les ressources minières de l'île suffiront, si l'on veut les mettre en valeur, pour occuper les transportés.

Les Kerguelen possèdent, en effet, des mines de charbon qui, si elles étaient exploitées, donneraient une grande importance à notre nouvelle colonie.

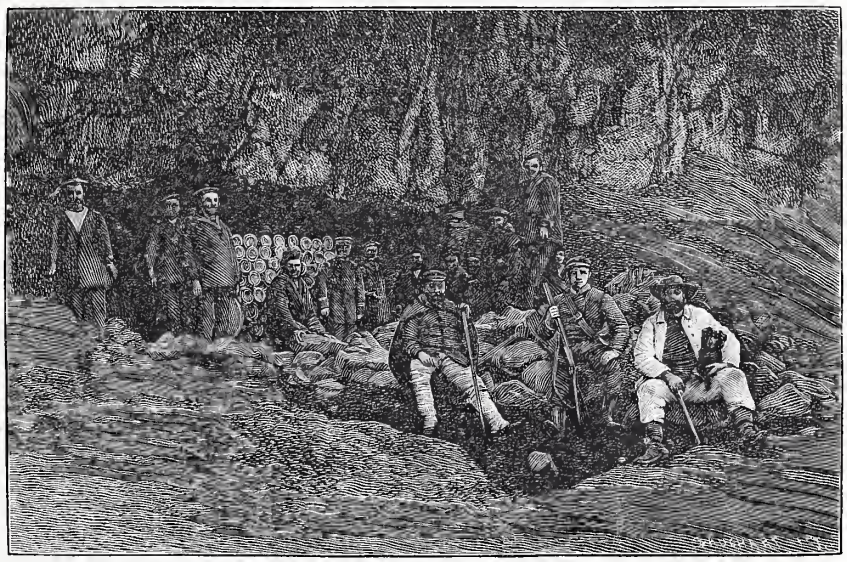
L'existence du charbon y a été reconnue depuis fort longtemps. Les affleurements en sont nombreux et plusieurs ont été « repairés » sur nos cartes. En 1877, des Anglais tentèrent l'exploitation de ces gisements. Cet essai n'aboutit pas.

Les frais étaient-ils trop élevés ? Le charbon était-il de mauvaise qualité? Nous n'avons pu éclaircir le fait.

La nature du charbon dans les couches inférieures est jusqu'à ce jour totalement inconnue et ce serait mal juger sa valeur que de la juger sur les échantillons recueillis dans les affleurements, échantillons qui perdent de leur qualité au contact prolongé de l'air et de l'humidité.

Le capitaine Fuller nous affirme avoir trouvé dans la baie Cumberland un gisement de deux kilomètres de long sur douze mètres et demi d'épaisseur. Il en tirait le meilleur parti pour sa forge et trouvait qu'il brûlait fort bien.

A priori, les difficultés d'extraction des couches inférieures paraissent nombreuses. La nature des roches entre lesquelles sont intercalées les diverses veines est extraordinairement dure. Les pluies continuelles qui se déversent sur les îles doivent produire de nombreuses nappes d'eau souterraines et, comme les Kerguelen, sont désertes, tout, absolument tout,



Iles Kerguelen. — Dépôt de vivres au nord du bassin de la Gazelle.
Lt de vaisseau Delzons. Enseigne de vaisseau Mercié.
Enseigne de vaisseau Chevassus. Dr S.-S. Giraud.

hommes, outils et matériaux doivent y être importés.

Mais, sous ce rapport, les ateliers de la Nouvelle-Calédonie, la fameuse usine à sucre de la Guyane, offraient-ils plus d'avantages?

Tous les ateliers qu'on a établis en Calédonie ont constitué et constituent des entreprises ruineuses. L'île des Pins ne possédait aucune matière première. Il fallait les faire venir à grands frais d'Australie.

En admettant que les débuts soient aussi pénibles, on pourrait tenir pour certain que le résultat serait moins décevant.

L'avantage militaire qu'une nation maritime peut retirer d'une station de charbon unique dans cette partie de l'océan Indien, ainsi que nous le disions plus haut, est absolument considérable.

Ajoutons que l'envoi des condamnés à la Nouvelle-Calédonie est très dispendieux. Nos transports, qui font actuellement le tour du monde dans leur voyage d'aller et retour, verraient leur traversée réduite de moitié s'ils

devaient amener aux Kerguelen les convois des récidivistes.

Certains de trouver du charbon aux Kerguelen, tout au moins au début, pour y faire de l'eau et des provisions fraîches, quelques-uns des bâtiments qui croisent en ces parages y relâcheraient.

Les premiers échanges faciliteraient grandement l'avenir de notre colonie naissante et justifieraient ainsi la réelle utilité de notre prise de possession.

On peut dire que jamais pareil champ d'expérience ne s'est offert à nos colonisateurs.

Mais la tentative ici n'est pas seulement originale : sans doute, cette idée de peupler une terre inhabitée, de créer de toutes pièces une colonie nouvelle, est bien propre à séduire des esprits que le lourd problème de la colonisation pénale passionne ; mais, à côté de l'intérêt qui s'attache aux expériences nouvelles, il y aurait dans cet essai un avantage que les criminalistes — ces philanthropes sans vaine sensiblerie — ont inutilement cherché jusqu'ici.

Le climat doit être l'auxiliaire du déporté qui est susceptible de devenir un travailleur : ce doit être un auxiliaire impérieux, et jusqu'à présent on peut se demander quelle est la colonie pénale qui présente ces avantages.

La Nouvelle-Calédonie a un climat salubre, mais son soleil invite à la paresse, et c'est par centaines que sur les bords des routes l'on rencontre des forçats qui, au lieu de manier le pic et la pioche, dorment à l'ombre des bananiers.

La Guyane possède, à tort ou à raison, une réputation d'insalubrité. Le climat anémiant du Gabon et du Sénégal ne permet à l'Européen aucun travail un peu pénible.

Aux Kerguelen, l'air rude mais salubre, la température froide mais supportable, invitent au travail, à la vie active, aux journées laborieuses et fécondes.

Est-ce là une quantité négligeable ? et peut-on, alors qu'une terre possède les éléments que nous venons de signaler, la ranger sans injustice parmi les terres inutiles ? Doit-on se refuser délibérément à des tentatives susceptibles de donner d'heureux résultats — peut-être des résultats meilleurs que ceux obtenus dans des contrées plus favorisées du ciel — que cette *terre de la Désolation*, de laquelle son unique habitant, Fuller, qui y vécut onze mois en parfaite santé, garde le meilleur souvenir ?

E. Mercié.

LE TRANSPYRÉNÉEN

Suite et fin. — Voyez page 122.

L'une de ces lignes partira de Saint-Girons, dans l'Ariège, et utilisant, pour pénétrer au cœur même des monts, la belle vallée du Salat, les traversera à plus de mille mètres d'altitude, par un tunnel creusé dans les flancs du col ou « port » de Salau et long de huit mille cinq cents mètres ; puis, débouchant en Espagne, elle descendra la vallée plus douce de la Noguera-Pallaresa et, après avoir desservi Esterri de Aven, elle aboutira à Lérida dans le bassin du Sègre.

L'autre voie ferrée aura son origine dans les Basses-Pyrénées, à Oloron ; elle rencontrera la vallée d'Aspe, passera sous le col d'Urdos ou de Somport, par un souterrain de sept mille six cent cinquante mètres de longueur, courant à la même altitude que celui du Salau, puis, empruntant la vallée du Gallego, elle ira se souder à Zuédra à la ligne Saragosse-Barcelone.

Douze rubans d'acier et non pas huit constitueront les voies montantes et descendantes des deux lignes du Salau et du Somport, car ces voies devront, d'après la convention franco-espagnole, être également accessibles aux trains de Madrid et aux trains de Paris, et les wagons de chacun des deux États présentent cette particularité rare d'avoir des longueurs d'essieu différentes.

A l'époque de la création des chemins de fer, deux puissances européennes, et deux seulement : la Russie et l'Espagne, adoptèrent un type de voie dont l'écartement entre les rails était différent de l'écartement normal de $1^{m},45$ adopté par les autres États. L'Espagne pose encore des rails parallèles à $1^{m},67$ l'un de l'autre. La raison qui, chez ces deux puissances situées chacune aux extrémités opposées de l'Europe, milita en faveur de ces largeurs de voie supérieures à la largeur de $1^{m},45$ adoptée un peu au hasard, semble-t-il, par les puissances centrales et occidentales, paraît avoir été la même. Ce ne fut pas une raison technique, ce fut une raison militaire.

A cette époque, l'Allemagne et l'Autriche pour la Russie, la France pour l'Espagne, constituaient de redoutables voisins dont les incursions armées étaient à craindre. L'utilisation des lignes ferrées du pays envahi devait évidemment donner un avantage considérable aux troupes victorieuses, mais cette utilisation n'était possible que si le matériel roulant des conquérants était susceptible d'être employé. Une différence de quelques centimètres dans l'écartement des rails suffisait pour rendre tout matériel autre que celui de la puissance envahie incapable de parcourir ses réseaux. Telle fut la raison qui fit adopter à la Russie et à l'Espagne des largeurs de voies différentes de celles des nations leurs voisines. Par cet artifice et à la condition de ne pas laisser leur matériel de chemin de fer tomber au pouvoir de l'ennemi, ces deux puissances rendaient leurs lignes ferrées inutilisables pour le ravitaillement et le transport des troupes adverses.

Malheureusement ce système défensif a ses

mauvais côtés en temps de paix. Comme on le comprend facilement, les marchandises, sans parler des voyageurs dont la commodité est trop souvent considérée comme une quantité négligeable, doivent subir à la frontière un transbordement nuisible aux intérêts du commerce.

Quoi qu'il en soit, le fait est là : les Parisiens à destination de Madrid auront, comme par le passé, à changer de wagon à la frontière espagnole, mais les nouvelles lignes devront, au terme des conventions, être internationales ; chacune de leurs voies se composera de trois rails au lieu de deux, de sorte que trains français et trains espagnols pourront les parcourir, et, soit à l'aller, soit au retour, les voyageurs n'auront qu'une fois à descendre de leurs compartiments pour la visite de la douane, à la suite de laquelle ils prendront place dans de nouvelles voitures, celles qui les conduiront directement à destination.

Une gare internationale sera donc établie pour chacune des deux lignes sur l'un et l'autre versant des Pyrénées, et ces quatre gares ainsi que les tunnels de faite devront être construits à frais communs par la France et l'Espagne. Exécutés simultanément de part et d'autre des monts, le nouveau réseau sera achevé en dix ans.

Si l'on en croit les essais couronnés de succès qui ont été faits tout dernièrement sur les lignes françaises, à l'époque où les voies pyrénéennes seront ouvertes à la circulation, les trains de voyageurs auront acquis des vitesses très supérieures à leurs vitesses actuelles, et c'est avec une rapidité de cent à cent vingt kilomètres à l'heure — arrêts compris — qu'ils seront en état de franchir la distance Paris-Madrid.

Sur la ligne Lyon-Bordeaux viennent, en effet, d'être essayées des locomotives munies d'une sorte d'éperon, et leur vitesse atteint cent kilomètres à l'heure en marche normale. Des locomotives électriques sont à l'étude, et leur vitesse sera plus grande encore.

Si l'on songe à la force des vents qui soufflent en tempête et pour lesquels déraciner les arbres et enlever les toitures des maisons est un jeu, on comprendra quelle résistance énorme oppose l'air à la marche de nos locomotives actuelles, dont la rapidité atteint presque celle de l'ouragan ; aussi ne doit-on pas être étonné des résultats obtenus par la simple adjonction à leur avant d'un éperon destiné à fendre l'air. Un dernier progrès reste à faire dans ce sens : empêcher complètement l'air de s'engouffrer pendant la marche, entre les différents éléments du convoi entre lesquels se produisent des remous dont l'effet est de ralentir la vitesse. Le jour où tous les wagons seront réunis d'un bout à l'autre du train par des gaines flexibles de même dimension qu'eux et où toutes les locomotives seront munies d'un long avant-bec taille-vent, la vitesse, exceptionnelle aujourd'hui, de cent vingt kilomètres à l'heure, sera atteinte facilement en plaine par les rapides.

Si de plus, comme il est à prévoir, avant dix ans d'ici, les locomotives électriques ont détrôné les locomotives à vapeur tout au moins pour la traction des trains de voyageurs, cette dernière vitesse deviendra sans peine la vitesse normale des grands express. La locomotive électrique possède, en effet, sur la locomotive à vapeur un incontestable avantage, mis en lumière par les essais récents de la locomotive Heillmann qui ont fait quelque bruit en 1894 : l'électricité agit directement sur les essieux des roues pour les faire tourner, tandis que la vapeur ne peut leur transmettre sa force motrice que par l'intermédiaire des pistons dont la vitesse de va-et-vient ne saurait dépasser une certaine limite.

Les locomotives électriques seront aussi plus économiques.

Aujourd'hui déjà, de nombreuses usines utilisent les chutes d'eau pour mouvoir leurs machines. Ces chutes font tourner des turbines dont la rotation est employée pour produire de l'électricité, cette électricité transportée au loin le long de fils métalliques, est reçue dans d'autres machines électriques rotatives qu'elle met en mouvement; ainsi se trouve réalisé cet idéal de l'existence de la force à bon marché là même où il en est besoin.

Pour donner la vie aux futures locomotives électriques du transpyrénéen — et rien ne sera plus facile — il suffira d'utiliser les chutes d'eau, nombreuses dans la montagne sur son parcours, et de leur faire produire l'électricité qui viendra, après un trajet plus ou moins long, actionner économiquement les roues des locomotives.

Certes, les ingénieurs ne demandent pas que la célèbre cascade de Gavarnie par exemple, avec ses trois cents mètres de chute, soit captée à son origine et envoyée dans les turbines d'une usine électrique, ce serait commettre un acte de vandalisme non absolument nécessaire, mais il est tant de torrents et de chutes d'eau dans les Pyrénées que les touristes consentiront, peut-être sans trop murmurer, à faire le sacrifice de quelques-unes de ces dernières aux progrès de la science.

Le plus grand regret que causera sans doute aux amateurs de natures sauvages la création du transpyrénéen sera précisément la présence de ces lignes ferrées sur les pentes des montagnes.

Que de fois n'a-t-on pas entendu critiquer par les vrais touristes la façon dont les Alpes se sont civilisées de nos jours !

« La Suisse, à l'heure qu'il est, n'est plus

qu'un vaste kursaal, ouvert de juin à septembre, un casino panoramique où l'on vient se distraire des quatre parties du monde... Avancez un peu dans le pays, vous ne trouverez pas un coin qui ne soit truqué, machiné comme les dessous de l'Opéra; des cascades éclairées *à giorno*, des tourniquets à l'entrée des glaciers, et, pour les ascensions, des tas de chemins de fer hydrauliques ou funiculaires... »

Ces paroles, que l'un de nos plus fins romanciers place dans la bouche de l'un de ses héros (1), dépeignent admirablement, en faisant la part de l'exagération voulue du personnage, ce que sont devenues les Alpes suisses.

Les Pyrénées sont-elles menacées du même sort ?

Cela est peu croyable. Pour violenter la chaine majestueuse qui constitue la frontière naturelle franco-espagnole, il fallait autrefois l'épée d'un Roland, capable d'un seul coup de faire brèche dans une montagne ; de nos jours où les temps héroïques sont bien loin, il faut les efforts coalisés de deux grands États s'appuyant sur les ressources considérables de l'industrie moderne.

Aucune Compagnie, anglaise ou autre, ne s'imaginera, soyons-en sûrs, de venir « truquer » les Pyrénées. Ces montagnes de granit ne se laissent pas entamer aussi facilement que les Alpes, et si en face de leurs murailles sévères un Bompard venait affirmer à un Tartarin qu'une chute du haut de l'un de ces longs pics qui se découpent côte à côte sur l'horizon comme les dents d'une immense scie est sans danger, ce Tartarin, quelle que fût sa crédulité, aurait peine à ajouter foi à ce propos.

LÉO DEX.

(1) Le Tarasconnais Bompard dans le « Tartarin sur les Alpes », d'Alphonse Daudet.

LE MORTIER DE L'HOPITAL DE SEURRE

Ce mortier de pharmacie, en bronze argenté, a 46 centimètres de diamètre sur 33 centimètres de profondeur. De riches ornements, des moulures de différentes grosseurs, deux anses, formées par des têtes d'aigle, lui donnent une certaine élégance. A la partie supérieure se détache en relief cette inscription :

PETRVS PIGNALET PHARMACOPEVS 1679

Plus bas, aux deux faces opposées, un médaillon de forme ovale avec les armoiries de ce pharmacien, qui portait: *d'azur au chevron de... accompagné de trois pommes de pin posées deux et une, au chef de... chargé de trois étoiles.*

Quel était ce riche apothicaire ? On rencontre à l'hôpital de Seurre (Côte-d'Or) un grand nombre d'ustensiles de pharmacie dont la provenance lyonnaise n'est pas douteuse. J'ai recherché, tant à Lyon qu'en Bourgogne, la trace de Pierre Pignalet ; mes investigations ont été infructueuses ; cependant, j'ai remarqué dans une chapelle latérale droite de l'église Saint-Martin de Seurre des armoiries analogues sculptées à la clef de voûte de cette chapelle

Le mortier de l'hôpital de Seurre.

qui remonte au seizième siècle : *trois pommes de pin posées deux et une sur champ de...*

Ce mortier, muni d'un pilon en fer de dimension proportionnée, repose sur un magnifique piédestal, triangulaire, en bois, et mesurant, y compris le mortier, 1m 65 de hauteur. Il représente des personnages nus et accroupis dont les mains paraissent liées derrière le dos. Deux drapeaux, en sautoir, abritent un autre médaillon aux armes de Pignalet. A droite, un bouclier orné d'une tête grimaçante et un fût de colonne ; à gauche, un casque déposé à terre. Le tout est supporté par trois sphères aplaties.

On trouve encore dans le même hôpital un petit mortier en bronze, avec son pilon de même métal ; il porte cette inscription *en lettres gothiques :*

JE SUIS A Me JEHAN LEMARLET.

E. SERRIGNY.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LA FERRONNIÈRE A LA BELETTE

La Ferronnière a la belette — Peinture de Léonard de Vinci. — Gravure de Clément Bellenger, exposée au Salon du Champ de Mars de 1895.

Les préceptes laissés par Léonard de Vinci à l'adresse des artistes et des critiques sont le résultat de bien curieuses recherches. Il ne les a établis que pour fixer les résultats de son expérience personnelle ; et peut-être eût-il mieux valu pour ceux qui le lisent, les amuser des épisodes attachés à quelques-unes de ses œuvres.

Nous serions de la sorte complètement édifiés sur la valeur de certaines anecdotes uni-

versellement acceptées, parce qu'elles sont vraisemblables, sans prétendre à la vérité absolue. C'est ainsi que le mystère de l'expression de la Joconde, après avoir intrigué bien des générations, s'est trouvé éclairci. Par suite de quelle découverte? Je ne vous le dirai pas; mais il me semble utile cependant de rappeler que Léonard, ardent à chercher la vie morale sur la figure de son modèle, pour l'exprimer ensuite et donner à son œuvre le genre d'intérêt qui le passionnait lui-même, était homme à trouver, en vue de son résultat, les expédients les plus ingénieux.

Lorsqu'il eut à exécuter le portrait de la Joconde, la physionomie de son modèle lui sembla des plus propres à exprimer une satisfaction intime, un air d'aise physiologique, de calme plaisir auquel les sens ne fussent pas indifférents. Mais comment lui amener cette expression à fleur de visage, illuminant le regard, faisant flotter sur ses lèvres un sourire tranquille, dégageant son front de toute préoccupation étrangère, détendant, en un mot, toute sa figure en une manifestation de béatitude parfaite?

Il imagina de poster dans une pièce voisine de celle où il travaillait une troupe de musiciens chargés de jouer pendant la pose leurs airs les plus exquis. De la sorte, il obtint la fixité de son modèle en une impression ordinairement fugitive, et il réalisa ce portrait plein de mystère, autour duquel flotte encore la musique du temps.

Le portrait lui-même rend cette anecdote très vraisemblable ou, à son défaut, l'idée qui l'a inspirée. Les écrits de Léonard et la tenue générale de ses portraits sont aussi d'accord avec l'esprit de cet épisode; et, à bien regarder la Ferronnière à la Belette, il nous semble que le très avisé peintre de la Joconde a pris goût à l'expédient. Pour séduire celle-ci il charma son oreille. Avec la Ferronnière, c'est aux yeux qu'il en eut, à la curiosité de la femme, non à la curiosité aiguë, qui se traduit par des impatiences.

Léonard ne voulait imposer à ses modèles que des émotions calmes.

Cette fois nous sommes en présence d'une coquette. Les parures dont elle charge son front et son col l'attestent suffisamment. En plaçant à portée de son regard de belles parures démodées, admirables, mais incapables, par leur ancienneté, d'inspirer aucune tentation trop vive, il a pu arriver à fixer l'attention de cette dame et à obtenir le regard expressif qui donne tant d'intérêt à cette figure. L'œil est en effet si franchement intéressé par un spectacle quelconque, si largement ouvert sur un objet nécessairement peu banal, qu'on ne comprendrait pas autrement sa puissante vitalité et sa fixité. L'absence de sourire permet de penser que la recherche de Léonard n'allait pas cette fois jusqu'à l'expression d'un charme subi.

Il y a cependant une sorte de satisfaction dans la caresse distraite et instinctive que la main droite de la dame accorde à la belette reposant sur son bras gauche. Elle n'oublie pas complètement sa bête favorite, et c'est encore un curieux détail que cet apprivoisement d'un rongeur souple et sauvage, apparaissant comme un indice un peu satirique du caractère du modèle.

Le rapprochement entre ce portrait et celui de la Joconde s'opère de lui-même. La simplicité du modèle et la sévérité de la coloration sont les mêmes; et c'est une page de vérité précise que Léonard a réalisée cette fois encore.

La Ferronnière à la Belette appartient à la galerie Czartoryski, de Cracovie, et M. Bellanger l'a gravée pour le salon du Champ de Mars.

J. Le Fustec.

CAMILLE DOUCET

Avec Camille Doucet, disparaît pour l'Académie quelqu'un et quelque chose. Ce quelqu'un avait cela de particulier, qu'il renfermait trois personnes très différentes, presque contradictoires, mais qui se fondaient si bien en lui, que leur union seule lui a permis de montrer, à la fin de sa carrière, tout ce qu'il était, tout ce qu'il valait.

Ces trois personnes étaient un poète comique, un administrateur et un secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le développement successif et simultané de ces trois personnes est un fait d'histoire littéraire très curieux. On dirait que les circonstances se sont chargées de faire l'éducation et de préparer la haute position où la mort a surpris cet homme heureux. Chacune de ses facultés prise à part était distinguée, sans être supérieure. Leur ensemble formait une supériorité.

Ses débuts au théâtre eurent lieu à un moment qui n'était guère favorable à ses comédies. Nous étions en plein romantisme! Et, lui, qu'était-il? Un héritier de Collin d'Harleville et d'Andrieux. Quelle figure allait faire sa muse, modeste, mesurée, décente, au milieu de ces effervescences et de ces luttes, dont quelques-unes allaient jusqu'à la bataille? Il prit un parti assez singulier, il n'en prit pas. Au lieu de se mettre dans un des deux camps, il se mit dans tous les deux. Il applaudit avec passion *Hernani* en continuant de choisir pour modèles, les *Étourdis* et les *Châteaux en Espagne*.

Était-ce calcul? habileté? manière de se mé-

nager des amis des deux côtés ? Nullement. Il obéit à un sentiment très sincère et très personnel, à une sympathie d'intelligence, qui égalait sa sympathie de cœur et lui faisait faire bon accueil à toutes les œuvres remarquables, comme à tous les braves gens. Camille Doucet est un des auteurs que j'aie connus le plus absolument exempts d'envie et de vanité. Il n'était pas envieux, parce qu'il admirait. Il n'était pas vaniteux, parce qu'il se comparait et se mesurait.

Bien lui en prit, du reste, d'aimer ce que faisaient les autres et de faire autrement qu'eux, car il débuta à l'Odéon par un succès, et, passant ensuite les quais, il fixa définitivement son domicile littéraire rue de Richelieu. Le *Baron Lafleur*, les *Ennemis de la maison*, le *Fruit défendu*, la *Considération*, très applaudis d'abord et repris ensuite plusieurs fois avec faveur, lui donnèrent une place, au second rang sans doute, mais bien sienne, dans le grand répertoire de la Comédie-Française. Il y représenta la poésie légère, aisée, qui tient peut-être autant de l'épître que de la comédie, mais qui rappelle les plus aimables vers du dix-huitième siècle. Je me souviens encore de la première représentation du *Fruit défendu;* la salle était en fête. Jamais je n'ai mieux compris le sens délicat de ce mot : *Une œuvre qui fait plaisir.* On reproche à Camille Doucet ses prosaïsmes :

Léon, je te défends de brosser ton chapeau.

Augier en a écrit bien d'autres :

Fais-nous faire... tu sais... ce machin au fromage.

Cela fait partie du genre... Il est vrai que ce genre, on le déclare mort, mais, avouons-le, il est bien étrange que les mêmes gens qui proscrivent les comédies en vers, veuillent qu'on écrive des opéras en prose.

Voilà le premier Doucet; voici le second.

Chose étrange ! ce poète était né chef de division. Il en avait toutes les qualités : ardeur au travail, entente des affaires, ponctualité, facilité de rédaction et d'élocution. Certes, bien d'autres que lui ont écrit leurs premiers vers, ou leurs premières scènes sur du papier de bureau et sur un pupitre de ministère. Je ne citerai que Coppée, Gondinet, voire Béranger; mais eux, ils n'entraient dans l'administration que pour en sortir. Camille Doucet y entra pour y rester, pour y faire son chemin, et il le fit si bien que, de grade en grade, à force de prouver sa valeur bureaucratique, il se trouva porté à la direction d'un des plus importants services de son administration : la direction générale des théâtres.

En apparence, ce n'était qu'un pas de plus dans sa carrière ; en réalité, c'était une vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui.

Comme la liberté des théâtres n'existait pas à ce moment, puisque c'est lui qui l'a créée, toutes les scènes, petites ou grandes, subventionnées ou non, tombèrent sous son autorité. Tous les artistes, auteurs ou interprètes, lyriques ou dramatiques, relevèrent plus ou moins de lui, vinrent presque tous chercher en lui un arbitre, un intermédiaire, un conseiller, un appui, et du même coup, par un hasard providentiel, ce grand pouvoir donna pleine satisfaction à son goût le plus passionné et à ses qualités les plus délicates.

Grande est l'erreur de ceux qui croient que quand on fait des pièces de théâtre on aime, par cela seul, à en voir. C'est une affaire de tempérament. Scribe voyait tout; Labiche ne voyait presque rien. Augier, Dumas, Sardou, ne sont nullement des habitués de l'orchestre. Dennery, m'a-t-on dit, n'assiste presque jamais à aucune de ses représentations, et rarement à celles des autres. Or, Camille Doucet aimait le spectacle autant que Scribe! Sous toutes ses formes! dans tous ses genres! Le croirait-on ? à quatre-vingts ans, à quatre-vingt-trois ans, il l'aimait comme le premier jour. Cet hiver encore, il n'a pu résister à aller, entre deux bronchites, assister au triomphe de *Giboyer*, de l'*Ami des femmes*, de *Pour la Couronne*. Pendant ses dernières années, il avait, comme nous tous, laissé en route quelque peu de sa finesse d'oreilles. Tapi au fond de sa loge, il n'entendait pas absolument tout; n'importe ! il écoutait avec les yeux; il devinait ce qu'il ne saisissait qu'à demi; et si, pour lui, le dialogue tournait un peu trop à la pantomime, eh bien, la pantomime... c'est encore du spectacle, et cela l'amusait toujours.

De toutes les scènes, celle qu'il affectionnait le plus, c'était le Théâtre-Français. Son cher Théâtre-Français ! C'était pour lui comme une petite patrie. Que de fois l'a-t-on vu, à l'époque de sa direction, sous l'empire, prétexter du voisinage pour traverser la rue et monter tout doucement au cabinet de l'administrateur général du Théâtre-Français ! Qu'allait-il y faire ? Causer. De quoi ? De tout : d'une scène qui l'inquiétait dans une pièce nouvelle; d'un décor nouveau; d'un jeune artiste à encourager; d'un auteur émérite à satisfaire; d'un engagement à contracter. C'est lui qui a fait entrer Bressant à la Comédie-Française; c'est lui qui y a ramené *Hernani*, sous l'empire ! Là se montrait, dans toute sa grâce, et dans toute sa force, sa qualité dominante : la serviabilité.

Il était serviable de la tête aux pieds. Serviable d'esprit, serviable de cœur, serviable de jambes et, ce qui est plus rare, serviable de bourse. On prétend qu'il laisse des mémoires. Ils seront forcément incomplets. Ils ne diront jamais tous les services qu'il a rendus, tous les ingrats qu'il a faits, et dont il ne s'est vengé qu'en les obligeant encore. Ne lui en sachons pas trop de gré : il était généreux par tempé-

rament, par nature, malgré lui..., ce qui, après tout, est peut-être la meilleure manière d'avoir des vertus solides.

Enfin n'oublions pas un dernier fait qui achève notre étude sur cette curieuse personnalité.

Ses hautes fonctions mettaient Camille Doucet en relations avec les personnages les plus considérables de la cour, avec le souverain lui-même. Les fêtes, les bals, les cérémonies, ne

Camille Doucet (Photographie Benque),

l'appelaient pas seules aux Tuileries. Le directeur des théâtres avait à y traiter des questions difficiles, à y conduire des négociations délicates. Là se développèrent ses dons naturels de finesse, de tact, de mesure, de goût. Il y apprit l'art de manier les choses et les gens, et sortit de cette nouvelle épreuve, homme du monde accompli.

Arrivons au troisième Camille Doucet, et voyons ce qu'il a dû aux deux premiers.

La grande ambition de sa vie avait été de pouvoir écrire sur sa carte : « Membre de l'Académie française ». Tous les autres titres n'étaient pour lui que secondaires à côté de celui-là.

Or, qu'arriva-t-il quand se produisit sa candidature? c'est que tout ce qu'il avait fait de bien s'ajoutant à tout ce qu'il avait écrit de distingué, l'Académie accueillit avec une double faveur cet homme de talent, qui avait tant de cœur..., j'ajoute et tant d'esprit, car il en avait beaucoup, et du meilleur, moitié bonne grâce moitié gaieté railleuse : la bonne grâce faisant passer la raillerie; la raillerie donnant du piquant à la bonne grâce.

Je n'ai jamais vu académicien plus content et plus modeste. Certes, il était très fier d'appeler M. Guizot ou Lamartine ses confrères, mais il semblait presque s'en excuser auprès d'eux. Je le vois encore, quand il regardait M. Villemain assis au bureau à sa place de secrétaire perpétuel et parlant. Quelle eût été sa surprise si on lui eût dit que, quelques années plus tard, il occuperait cette même place, qu'il serait, lui aussi, la plume de l'Académie ! la voix de l'Académie ! le représentant de l'Académie ! et qu'il la représenterait aussi bien que ses devanciers, en faisant tout autrement qu'eux !

Camille Doucet, en effet, inaugura son secrétariat perpétuel par deux innovations qui furent presque des révolutions. D'abord, *il fit de son salon le salon de l'Académie*. Pour débuter, bouleversement des lieux mêmes ! changement complet de décor ! Les quatre ou cinq petites pièces obscures, étroites et encombrées, se métamorphosent en un bel appartement de réception. Des vitraux, au lieu de vitres ; des portières, au lieu de portes; partout des tableaux, des objets d'art; çà et là, des tables chargées de bibelots et figurant le tohu-bohu charmant des plus élégants salons aristocratiques.

Même métamorphose dans les invités. Camille Doucet y appela le monde ! Comme ses diverses fonctions l'avaient mis en rapport avec toutes les classes de la société, le grave palais de l'Institut ne vit pas sans étonnement ces réunions de jour et de soir, si brillantes, si variées, si amusantes ! On y voyait de tout : à côté des divers membres de l'Institut, des ambassadeurs, des ministres passés, présents et futurs, des candidats à la veille d'être élus, et des candidats qui ne le seront jamais : un mélange tout à fait charmant de femmes élégantes, riches, titrées, spirituelles, jolies. Puis, parfois, une étoile de la Comédie-Française, traversant tous les groupes et laissant derrière elle son petit sillon lumineux. Mais, fait plus curieux, ce salon si gai était celui où il se disait peut-être le moins de mal du prochain. Je sais bien pourquoi. Pour créer un salon, il y a une chose indispensable : c'est une femme. Or, Camille Doucet en avait deux, sa femme et sa fille. Toutes deux bienveillantes et sympathiques de nature, comme lui; elles donnaient le *la* de la courtoisie et de la bonté. Il était l'honneur de ce salon, elles en étaient le charme.

Restait la partie la plus difficile de son rôle de secrétaire perpétuel, le rapport annuel.

Les noms de ses devanciers étaient bien propres à l'effrayer. Il n'avait ni l'éloquence et l'élévation de vues de Villemain, ni la forte culture littéraire de M. Patin; de plus, une partie notable des matières qu'il avait à traiter lui était étrangère.

Rien de plus frappant que la façon dont il s'y prit pour suppléer à ce qui lui manquait, ou le compléter.

Membre de toutes les commissions, de par le règlement, il assistait à toutes les séances importantes; il s'instruisait en écoutant. Il prenait en note tout ce qui s'y disait d'intéressant et de nouveau ; le concours jugé, il priait chacun des rapporteurs de lui donner un court résumé de ce qu'il avait dit ou écrit; puis, le printemps venu, il rassemblait tous ces éléments et les fondait dans son propre travail, en les marquant de son empreinte, en y faisant sa part. Cette part était double. Auteur dramatique, il y apportait les deux qualités fondamentales de notre art : d'abord le *talent de faire un plan*, c'est-à-dire de répandre dans l'ouvrage le plus confus, l'ordre et la progression ; puis, de *mettre les choses à l'effet*. C'est pour nous au Théâtre une condition de succès *sine qua non*.

Le public accepte les idées les plus sérieuses, les conceptions les plus élevées, mais il lui faut de temps en temps un mot plaisant qui l'égaye, un mot touchant qui l'émeuve ; eh bien, Camille Doucet appliquait quai Conti ce qu'il avait pratiqué rue de Richelieu. Il eut l'art de semer çà et là, dans ses rapports, des mots qui résumaient les sujets les plus graves sous une forme piquante; ajoutez encore le tact, le goût d'homme du monde, qui sait, en restant sincère, mesurer l'éloge, tempérer la critique, parler de tout sobrement, discrètement, indiquer d'un trait rapide, mais vif, ce qui pour d'autres demanderait une page; et de tout cela sortait une œuvre à la fois sérieuse et légère, amusante et instructive : *Res alata*, comme disaient nos maîtres, et qui constitua la partie la plus personnelle, la plus originale peut-être de l'œuvre de notre ami. Son succès a été tel qu'il a rejailli même sur ses ouvrages précédents : car c'est un fait incontestable, le répertoire de Camille Doucet est en plus grande estime aujourd'hui qu'autrefois. Le secrétaire perpétuel a rendu à l'auteur dramatique le service qu'il en a reçu. Quelle jolie société de secours mutuels !

Permettez-moi de m'arrêter un moment sur un dernier souvenir qui me reste de lui.

C'était le jeudi 29 mars. Je le vois encore, entrant dans la salle de nos séances, enveloppé dans sa grande redingote, sa petite calotte de velours sur la tête, un peu voûté, un peu cassé, car la dernière année avait fort pesé sur lui, mais les yeux plus brillants que jamais de gaîté et de malice. Le dirai-je ? Avec ses regards de bas en haut, sa lèvre inférieure avançant, et son sourire, il y avait dans sa figure quelque chose du masque de Voltaire.

Il vint à moi en me disant, avec un accent plus ému qu'à l'ordinaire. «Cher! cher!» puis il me tendit... sa main?... Hélas ! non, son coude. Ses pauvres doigts, gonflés et raidis par le rhumatisme, n'osaient pas s'aventurer dans les étreintes un peu trop brusques et trop vives. Cela devait lui coûter beaucoup. Il vous offrait la main si cordialement et serrait la vôtre si affectueusement ! Son infirmité lui causait une peine plus grande encore... Il ne pouvait plus écrire. Son dernier rapport, si brillant, lui a coûté les plus vives souffrances. Il ne l'a achevé, que soutenu par l'idée de faire tout haut l'éloge de celui qu'il appelait son enfant ; de Déroulède.

Il me disait toujours : « C'est fini, je n'en ferai plus ! » Je le querellais là-dessus ! « Taisez-vous donc, répondais-je..., vous n'avez jamais eu plus de talent. » Je lui rappelais le mot de M. Pasquier: « Il ne faut jamais cesser de faire ce qu'on fait encore bien ». Et j'ajoutais : Ne quittez pas votre plume ! ne quittez pas votre plume ! » Hélas ! pauvre ami ! ce n'est pas lui qui l'a quittée, c'est elle qui lui est tombée des mains !

Quatre jours après ce dernier jeudi, il est rentré chez lui à dix heures, gai, heureux; il s'est couché et, à quatre heures du matin, un léger soupir, un petit arrêt du cœur, et puis plus rien !.. Oserai-je le dire ? je ne le plains pas ! je l'envie ! Quelle belle et douce fin ! Mourir jeune à quatre-vingt-trois ans ! mourir sans souffrances ! éviter les infirmités qui vous guettent ! échapper à l'horrible douleur de survivre aux siens, de se survivre à soi-même ! Oh ! certes, cette disparition subite est un terrible coup pour ceux qui restent, mais pour eux-mêmes, après les premiers transports du désespoir, n'y a-t-il pas une grande consolation à se dire, que celui qu'on a tant aimé a eu la rare, la merveilleuse fortune de mettre en œuvre, de mettre en lumière tous les dons de son heureuse nature, de n'en pas perdre un seul, et de les avoir réunis tous, dans cette dernière période de sa vie, comme pour la couronner.

E. Legouvé.

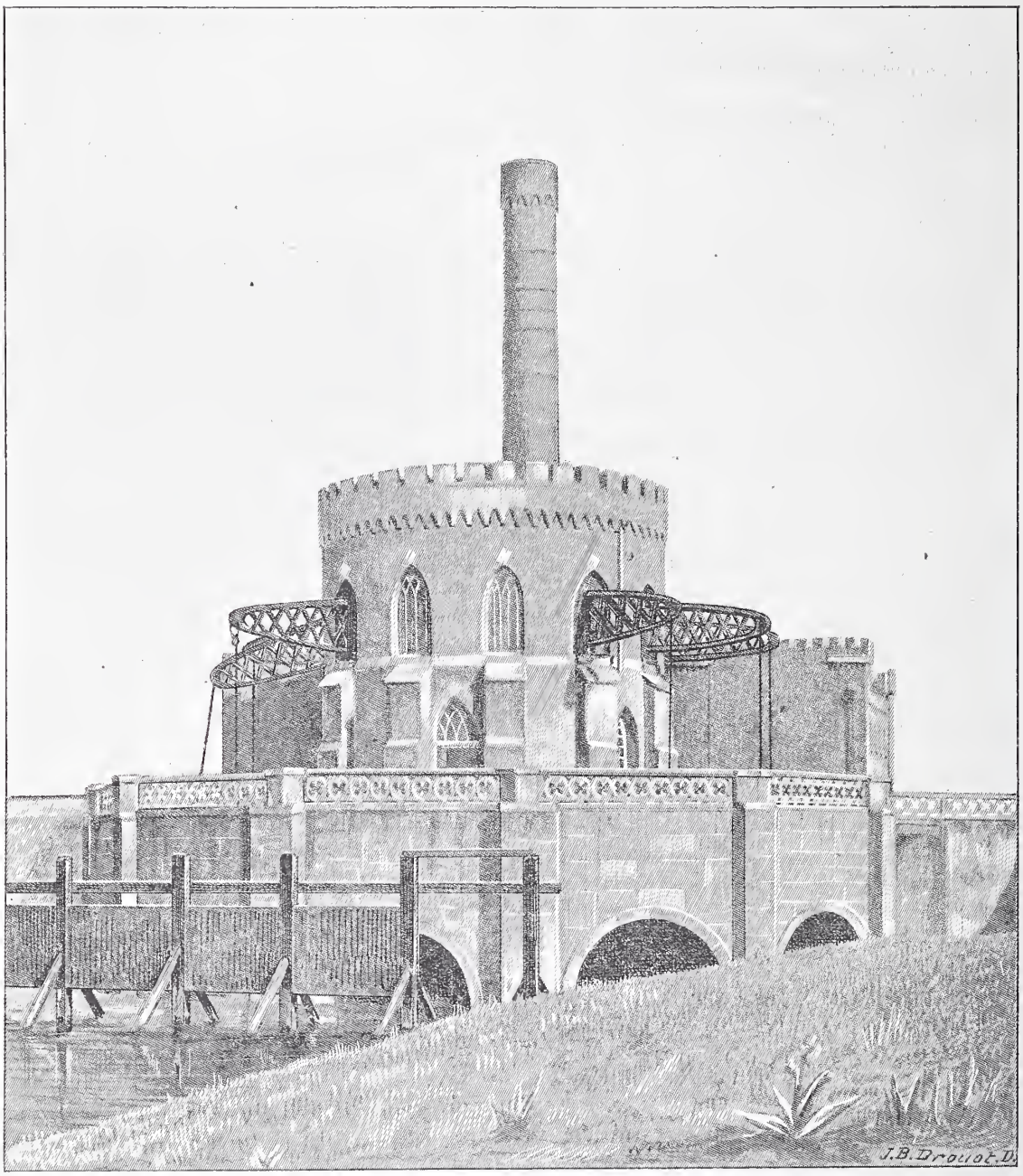
L'ASSÉCHEMENT DE LA MER DE HAARLEM

(UNE POMPE MONSTRE)

On parle depuis bien des années du desséchement du Zuyderzée ; mais voici que cette fois la chose paraît prendre tournure, et il semble qu'on va se décider prochainement à reconquérir sur la mer au moins une partie de l'immense golfe qui forme une indentation profonde sur le territoire de la Hollande. Il est donc tout à fait de circonstance de parler des appareils puissants, des énormes pompes d'épuisement que l'on construit aujourd'hui et qui permettent de mener à bien, beaucoup plus facilement que jadis, les travaux de desséchement les plus considérables.

Précisément on vient, en Hollande même, de monter un système de pompes qui est probablement unique pour sa puissance et sa simplicité.

Ces pompes ont été installées sur les bords de la mer de Haarlem, ou plutôt de l'ancienne mer de Haarlem ; rappelons brièvement comment on a fait disparaître cette mer. On sait que les Hollandais doivent subir une lutte constante contre les flots : tantôt il leur faut arrêter l'eau avant qu'elle fasse irruption, tantôt l'enlever quand elle a envahi une portion de terrain ; dans ce dernier cas, on ne peut songer à faire écouler les eaux simplement sous l'influence de la gravité, on ne doit employer que l'élévation mécanique, les terrains



L'ancienne pompe d'assèchement.

étant le plus souvent à un niveau inférieur à celui des eaux environnantes. D'après M. Durand-Claye, les Hollandais auraient ainsi reconquis 220,000 hectares sur la mer ; suivant M. Staring, ce serait 380,000 hectares, et la surface des Pays-Bas s'augmenterait de 3 hectares par jour.

Leur grande œuvre, à nulle autre pareille vraiment, fut l'asséchement du lac ou de la mer de Haarlem, mer avec ses tempêtes, comprise entre Leyde, Haarlem et Amsterdam. La suppression de cette mer intérieure, proposée, dès 1643, par Leeghwater, fut décidée en 1838, et l'on résolut d'assurer ce desséchement au moyen de la vapeur, qui montrait déjà toutes ses ressources.

Nons n'insisterons pas sur les travaux préparatoires qu'on fit, construction d'une digue autour du lac, etc.

Il y avait huit cent trente-deux millions de

mètres cubes d'eau à enlever, et en trente-neuf mois cela fut fait, moyennant la combustion de vingt-cinq millions de kilos de houille. Le succès fut magnifique ; mais on ne peut nier pourtant que les machines n'offrissent une complication très grande. Elles étaient au nombre de trois, fournies par un constructeur anglais, et installées chacune dans une tour ronde : au centre de celle-ci s'élevait et s'abaissait le piston ; au sommet de sa tige s'abaissaient de grands bras métalliques, basculant sur un pivot, traversant une fenêtre de la tour, et se rattachant par leur autre extrémité au piston d'une pompe aspirant l'eau du lac.

Notre gravure montre une de ces machines, la machine appelée Lynden ; elle possédait neuf de ces balanciers (dans le dessin on en aperçoit six); on voit extérieurement la tige verticale qui commande le piston de chaque pompe. En somme, les neuf balanciers transmettaient le mouvement de la machine à vapeur aux pompes, qui fonctionnaient toutes ensemble. Mais on comprend quelle complication cela entraînait que ces vingt-sept pompes, naturellement sujettes à se déranger en vertu de leur construction quelque peu complexe, et aussi ces vingt-sept balanciers longs de dix mètres, et pesant dix tonnes.

Aujourd'hui que les pompes d'épuisement ont fait les plus grands progrès, on a voulu simplifier les appareils d'Haarlem, qui fonctionnent toujours pour enlever les eaux qui s'infiltrent constamment dans la vaste cuvette mise à sec en 1849. On a décidé d'avoir recours aux pompes centrifuges, où la simplicité est absolue, le mécanisme étant presque absent ; tous nos lecteurs ont dû en voir en action. Cette sorte de pompe ressemble beaucoup à une planorbe, à une ammonite placée verticalement ; mais il n'y a pas qu'une ouverture comme dans la planorbe, il y en a deux, dirigées en sens contraire, l'une en haut, l'autre en bas.

Cela présente une grande analogie avec les ventilateurs des usines. L'ouverture inférieure sert à l'aspiration de l'eau, l'ouverture supérieure à l'expulsion, le liquide se trouvant élevé de toute la hauteur qui sépare les deux orifices. Ces pompes sont de dimensions énormes.

L'orifice d'admission de l'eau dans chacune d'elles est large de $1^{m}47$; elles tournent à raison de quatre-vingt-onze tours à la minute, et, pendant ce même espace de temps, élèvent à une hauteur de $4^{m}55$ une masse formidable de trois cent trente-quatre hectolitres d'eau.

De chaque côté de la vieille tour, dont nous parlions tout à l'heure, on a élevé un bâtiment qui contient une de ces pompes centrifuges, et les nouveaux appareils peuvent épuiser chaque minute six cent soixante-huit hectolitres, tandis que les neuf vieilles pompes n'en pouvaient enlever que deux cent soixante-douze. On comprend qu'avec de pareils instruments, le desséchement d'une bonne partie du Zuyderzée sera singulièrement facilité.

DANIEL BELLET.

LE CŒUR DE L'EAU

(Suite. — Voyez pages 95 et 128.)

L'Étang

Comme l'enfant, l'eau doit toujours courir et babiller. Si elle s'arrête, elle est frappée de mort.

Notre langue trop souvent imparfaite, impuissante à exprimer entièrement la force d'une idée, dit de l'eau qui cesse de couler, qu'elle est une eau dormante. Combien cette expression est fausse !

Oh ! non, l'eau ne dort pas en ce moment. Au contraire, il s'y développe une vie intense et, sous la surface calme en apparence, un mouvement extraordinaire, fermentations profondes ou altérations de la surface, nids à microbes, colonies de bactéries, peuples d'infusoires et d'infiniment petits, dévorant sans cesse et dévorés à leur tour. Là que de petits drames, que de luttes ! L'hydre, la vorticelle, qui n'apparaissent que comme un point sous le foyer du microscope, happent au passage de plus petits qu'eux, quelques poissons blancs passent en bande, lourdement et mélancoliquement pour ainsi dire, — car le poisson n'est gai que dans l'eau vive, — à côté du brochet ou de la perche qui les guette ; au fond, tapie dans la vase, l'anguille visqueuse ; au-dessus, comme pour servir de lien entre cette vie intérieure de l'eau et l'extérieur, la grenouille verte, reine de l'étang, qui va, vient, circule sans cesse, impose sa loi.

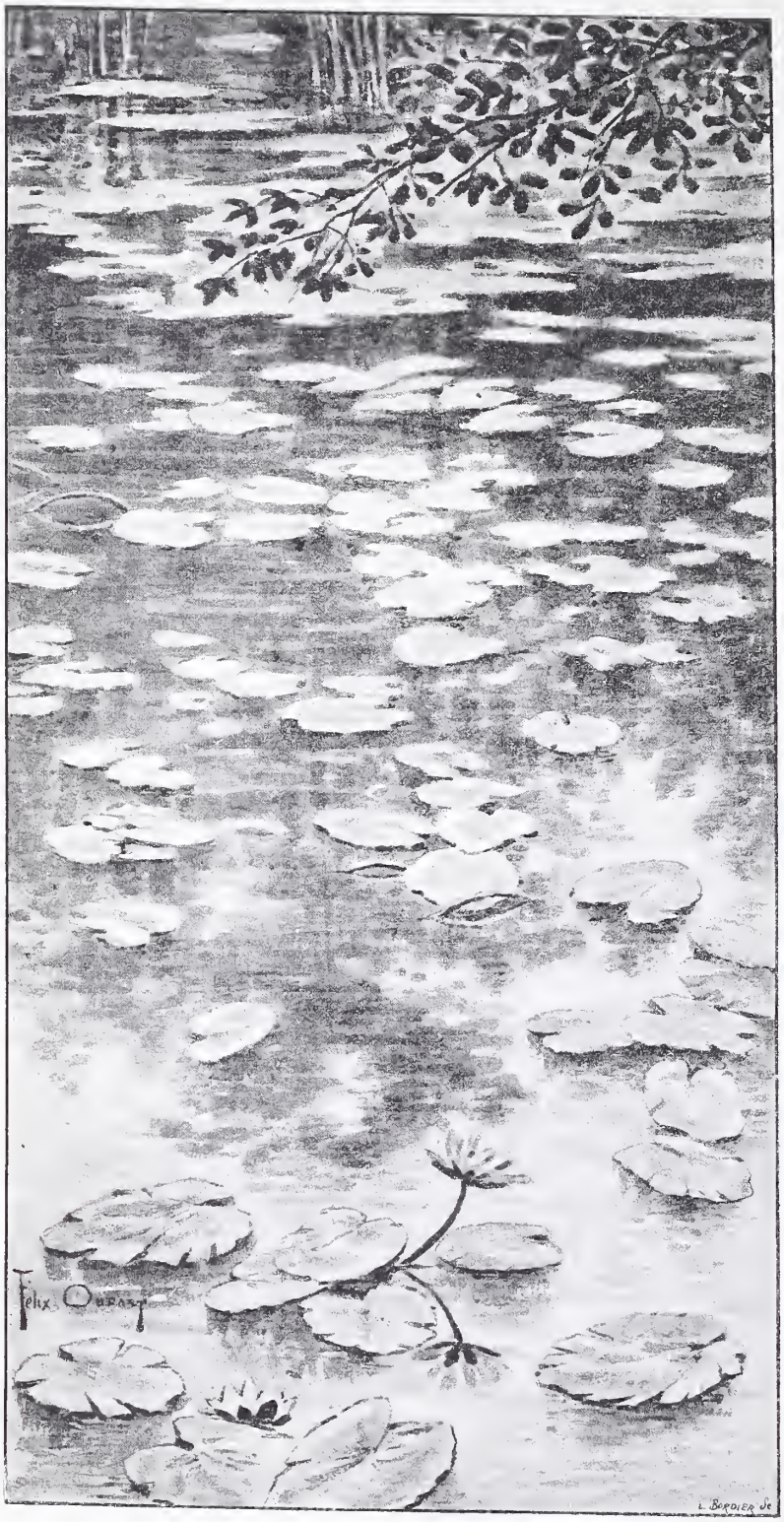
Et l'eau ? quel est son rôle dans cette exubérance de vie ?

Hélas ! ainsi arrêtée dans son développement, placée entre la terre qui l'absorbe dans une étreinte molle, mais traîtresse, et le soleil qui la pompe, l'eau de l'étang ne s'appartient plus : elle cesse d'avoir sa personnalité ; comme la jolie femme qui a vieilli, elle renonce à jouer un rôle, et ne sert plus qu'à fournir chaperon et excuse à toutes les intrigues, à ces luttes injustes où le faible et l'innocent ne sont pas toujours défendus.

C'est l'oisiveté dorée, celle qui abaisse et qui énerve, mais qui cache la honte de sa vie sous les dehors d'un luxe criard et faux.

Voyez les bords de cet étang. Quelle richesse de fleurs dans l'herbe épaisse et opulente ! Nulle part les arbres ne sont plus hauts, plus touffus,

et le rideau qu'ils forment se reflète dans l'eau qu'aucun courant ne ride, dans une orgueilleuse image qui semble en doubler encore l'importance. A la surface de l'eau les nénuphars s'étalent en larges nappes, et entre eux apparaît un



L'Étang.

beau tapis de mousses où les couleurs chatoyantes se marient dans une gamme chaude de vert, avec du jaune et du rouge parsemés çà et là.

Seulement, la sensation pour nos yeux a plus de richesse que d'agrément. Il ne faut pas chercher sur l'étang ni la fraîcheur, ni la gaîté ; comme je le disais tout à l'heure, c'est la maturité grasse et parée d'une femme qui renonce à plaire par son charme seul.

Faut-il pousser l'investigation plus loin? Faut-il se demander ce que cette eau calme, lourde, renferme d'éléments mortels, de nocivités terribles, de pestilences aux effets foudroyants ou de germes de ces maladies lentes, indéracinables, qui empoisonnent à jamais sans pourtant tuer tout à fait, supplice horrible qui fait du corps un squelette vivant, qui rend comateux ou fou furieux? Égouts des villes, citernes des campagnes, marécages vendéens, maremmes d'Italie, marigots du Sénégal où le petit troupier aime mieux encore boire, quitte à mourir, tant la soif est cruelle sous le soleil de plomb, comment dire tout le mal que vous distillez?

Et n'est-ce pas une chose terrifiante, que le calme lourd de cette surface de l'étang, rayée à peine par quelques faucheux, et où rien ne décèle la redoutable activité du sous-l'eau? Tout est ainsi dans la nature, sans doute parce que la puissance mystérieuse qui gouverne le monde n'a pas voulu que l'être créé non pour lui, mais pour les autres, pût échapper au sort qui lui a été réservé dans l'équilibre de la nature. Aussi la vie est-elle un piège perpétuel. Dans la plus jolie forêt, ombreuse et fraîche, le tigre, le boa, la vipère, vous guettent; sur la mer calme, aucune frange d'écume ne révèle, souvent, le récif ou le banc de sable ; l'aigle, l'épervier, trouvent leur proie d'autant plus facilement que le ciel est plus bleu et plus pur, et les misanthropes vous diront avec, hélas ! des apparences de raison, que tous ces maux sont préférables encore à la trompeuse amitié des hommes, aux sourires d'un envieux, à la poignée de mains d'un flibustier !

L'eau de notre étang, du moins, est innocente du mal que font les hôtes qu'elle abrite. Chez

elle l'âme est engourdie, presque morte, mais non corrompue. Rendez-la au soleil, à la liberté, au grand air vivifiant, laissez l'eau courir entre des rives plus modestement fleuries, mais saines, et vous la verrez vite reprendre la vie. Claire et limpide comme au jour où elle est tombée du ciel, elle ne sera plus un danger, mais un bienfait.

Le Lac

Sur les bords de ce lac, dont vous voyez une rive, j'ai vécu quelque temps heureux. Nous étions deux, gentiment blottis dans une maisonnette toute simple, avec un jardin bien fleuri : pas de voisins, pas de curieux, pas même d'amis ou de ces gens stupidement bien intentionnés, qui vous témoignent un intérêt qu'on ne leur demande point. Seuls ainsi loin du monde, la vie était infiniment douce, et nous demandions chaque soir la continuation de ce rêve bleu !

Le matin, le jour, au soleil couchant, rien de joli comme ce lac avec ses eaux changeantes, couvertes d'abord d'une légère brume que le soleil appelait à lui, pleines de lumière ensuite, semblant respirer la force et la santé, belles par leur calme imposant et la pureté des lignes qu'elles arrêtaient sur l'horizon; puis enfin, le soir, les feux éclatants du soleil reflétés par ce vaste miroir, les traînées de couleurs invraisemblables, la symphonie du jaune et du rouge, tandis que de l'autre côté montait sur la campagne le grand voile sombre de la nuit.

Souvent, je me surprenais à trouver l'oubli de tout dans la contemplation de cette belle chose si bien combinée pour le plaisir des yeux.

Alors mon amie venait m'en arracher, un peu inquiète de cette attirance qui me prenait toutes les pensées.

Et que de promenades charmantes ! Je ramais, elle, nonchalamment, laissait tremper dans l'eau tiède l'extrémité de sa main fuselée; les cygnes suivaient le sillage, immobiles en apparence dans leur flexible légèreté; nous allions ainsi lentement, longuement, sans dire un seul mot, bercés par le bruit des rames et le clapotement de l'eau dans la molle langueur des jours d'été, où la pensée sommeille et où le corps s'abandonne au bonheur de vivre.

Le Lac.

Hélas ! l'heure cruelle de la séparation est arrivée, laissant à nos cœurs, croyions-nous, une blessure inguérissable.

Je me suis retrouvé seul sur le lac, et après avoir longtemps tardé, j'ai repris un jour le ba-

teau, et j'ai ramé doucement, en compagnie des beaux cygnes, voulant me retremper dans le souvenir de ce que j'avais vécu, de ce que j'avais aimé.

J'ai retrouvé les merveilleuses colorations de l'eau, les beaux soirs empourprés, les voiles légers du matin, l'imposante majesté de la lumière; tout cela m'est apparu comme auparavant, et a renouvelé en moi la même impression profonde. Mais, phénomène étrange, si je me rappelais de la femme vingt détails en apparence insignifiants : une fleur du corsage, une nuance de robe, une boucle de ceinture décomposant la lumière, une épingle brillant dans ses cheveux d'or, le nœud en moire de son soulier, que sais-je encore? je ne me représentais plus rien des traits de son visage autrefois si cher. Parfois, l'œil perdu sur le lac, je croyais ressaisir l'image fugitive : elle glissait sur l'eau, elle venait à moi, indécise, estompée; je levais les rames alors et je l'attendais, lorsqu'un des grands cygnes, comme guidé par une volonté mystérieuse, glissait silencieusement sur la vision qui prenait corps, et tout s'effaçait de nouveau dans une irritante impuissance de revivre ce passé qui devait être impérissable !

Qu'on pardonne à l'égarement de mon âme ainsi hantée par l'obsession, mais j'ai toujours eru que le lac, le beau lac que j'avais aimé, lui aussi, était jaloux de l'autre amitié restée dans mon eœur. Jadis il avait lutté, étalant ses splendeurs en face de la jeunesse, de la beauté, des yeux troublants et du sourire charmeur de la femme, puis il avait souffert le partage. Aujourd'hui, resté seul, il voulait bien me voir revenir à lui, non à elle. C'est pourquoi, lorsqu'il sentait mes pensées vagabondes retourner en arrière, il envoyait ses gracieux messagers rider le miroir où j'évoquais la chère absente, se vengeant ainsi, même sur le souvenir, de leur rivalité d'autrefois. GASTON CERFBERR.

LE CLUB DES NATIONS A NEW-YORK

UN DINER A LA JAPONAISE

New-York, qui s'est octroyé à elle-même le nom d'Imperial-City, et que les Anglais veulent bien reconnaître comme étant le second port commercial du globe, à condition, bien entendu, qu'on accorde à Londres le premier rang, — New-York, disons-nous, est devenue de notre temps une ville cosmopolite. Aussi un certain nombre de ses habitants ont-ils eu récemment l'idée d'y fonder un club qui s'appelle le « Club de toutes les Nations » (*Club of all Nations*). Le nombre des peuples qui habitent notre globe terraqué étant, en somme, assez considérable, celui des membres du Club aurait pu l'être trop si l'on n'avait pris la sage précaution de le limiter; le chiffre des admissions a donc été fixé à cinq seulement pour chaque nationalité. Cinq, c'est peu, dira-t-on. Mais le Juif-Errant n'avait, d'après la légende, que cinq sous dans sa poche, et pourtant, avec cette faible somme, il a trouvé moyen de faire le tour du monde, de ce monde qui fournit, par peuple, cinq représentants au club New-Yorkais.

Au moment où nous écrivons ces lignes, il y a déjà vingt-deux nationalités représentées dans ce club dont les membres ont décidé qu'ils se réuniraient chaque quinzaine dans un repas variant chaque fois de nature, c'est-à-dire un repas qui sera à tour de rôle préparé et servi à la mode d'un des pays représentés à ce Club.

Chaque fois on doit tirer au sort le pays. Le premier festin donné de cette manière a été un festin à la hongroise, dont la cuisine aura l'honneur de satisfaire en même temps que de flatter le palais de Messieurs les membres du Club. Pour la seconde quinzaine, le hasard a favorisé le Japon; c'est donc un repas japonais qui a eu lieu dernièrement, repas au sujet duquel un journal spécial, *The Hotel Restaurant*, nous apporte des renseignements intéressants que nous reproduisons d'autant plus volontiers que le Japon est aujourd'hui à la mode. Mais le journal américain ne sera pas la seule source où nous puiserons: chemin faisant, nous joindrons à son récit quelques informations tirées d'ailleurs et qui viendront le compléter.

Devant l'hôtel où avait eu lieu le dîner, au n° 33 de la 19me rue, quartier de l'Est, pendaient des lanternes japonaises ou chinoises, comme on voudra les appeler, car les unes et les autres se ressemblent fort. La table était dressée pour trente couverts, mais comme certains membres avaient amené avec eux plusieurs hôtes, suivant le droit qui existe dans ce club, ainsi que dans tous les clubs du monde, d'amener des étrangers (en payant pour eux, bien entendu), le nombre des convives se trouva être du double.

A son entrée dans la salle, chaque convive recevait un éventail japonais sur lequel était gravé le menu, en langue indigène. On ne nous dit pas si, à côté des caractères japonais, se trouvait une traduction en anglais; il est vrai que cette traduction eût été bien inutile pour les quatre Japonais, membres du Club, qui assistaient au repas et qui étaient les héros de la fête, puisque la cuisine japonaise régnait sans partage. Parmi eux, on distinguait M. T.-H. Yamagata, neveu du maréchal, du guerrier dont le nom a été si souvent prononcé dans la guerre actuelle entre le Japon et la Chine, où il a remporté de si brillants succès. Ce Yamagata est en effet, comme on sait, le vainqueur de la bataille de Ping-Yang. Dans sa patrie, on l'a surnommé *le Moltke japonais*.

Naturellement, on ne voyait sur la table ni fourchettes, ni cuillers, ni couteaux, mais bien ces baguettes dont se servent les Japonais et les Chinois et qui remplacent les trois ustensiles indispensables sur toutes les tables européennes et que nous venons d'énumérer. Les baguettes du dîner actuel étaient en bois de cèdre ; au Japon ainsi qu'en Chine, toutes sortes de matières précieuses sont employées dans la confection de ces bâtonnets ou *hashi*, que l'on a dans une gaîne quelquefois en argent, comme, chez nous, quelques personnes, ont leur couvert à part, un couvert de vermeil enfermé dans un étui. M. Yamagata prit la peine — ce qui n'était pas une précaution inutile — d'expliquer à ses collègues la manière de faire manœuvrer ces petits bâtons, dont l'un doit être tenu entre le pouce, l'index et le médius, à peu près comme une plume à écrire, tandis que l'autre se place dans le pli que forme avec la main la naissance du pouce et vient s'appuyer sur la première phalange du doigt qu'on appelle l'annulaire, celui qui précède le petit doigt.

Cette seconde baguette est la ligne fixe de laquelle la première baguette, qui est la partie mobile, s'approche ou s'éloigne « comme une mâchoire » ; cette comparaison est de M. Cotteau, auteur d'un livre fort agréable sur le Japon.

La difficulté est de faire mouvoir l'un des bâtonnets dans le plan de l'autre, car, pour peu qu'il s'en écarte, les branches, « au lieu de se réunir et de saisir les aliments, se dépassent et les font tourner ou tomber, juste au moment où l'on est sur le point d'avaler. » Aussi le convive inexpérimenté s'envoie-t-il parfois en pleine poitrine, sur un devant de chemise immaculée, quelque morceau de poisson, l'aliment favori des Japonais, trempé dans une sauce dont il sera question plus loin.

Les Occidentaux ne sont pas éloignés de considérer comme très en retard les peuples de l'Extrême-Orient qui se servent encore d'un procédé aussi primitif, pour prendre leurs aliments soit solides, soit même liquides ; mais Japonais et Chinois pourraient objecter à cette critique que leur méthode, d'une origine fort ancienne, était en pleine faveur dans un temps où les Occidentaux, qui se vantent de leurs progrès dans la civilisation, non seulement ne se servaient pas encore de fourchettes, mais mangeaient même avec leurs doigts. Or, on avouera qu'il vaut encore mieux jouer du bâtonnet chinois que de prendre à même les plats. Seulement, il ne faut pas faire comme tel ou tel mandarin de Chine qui, « voulant, raconte un voyageur, se montrer très poli et très prévenant pour ses hôtes, plongeait dans les plats les bâtonnets qu'il avait déjà fourrés dans sa bouche, et déposait sur les assiettes ou plutôt sur les soucoupes des convives les morceaux de choix. »

C'est un des articles du *Code de l'étiquette japonaise* qu'il ne faut pas se conduire ainsi, de même qu'il ne faut pas lécher avec sa langue les bâtonnets où des grains du riz qu'on vient de manger pourraient adhérer encore ; il ne faut pas charger les *hashi* de plusieurs morceaux à la fois ; il ne faut pas avec ces mêmes *hashi* former des boulettes qu'on porte ensuite à sa bouche, etc., etc. N'imprimez pas non plus dans le morceau de fromage que vous mangez la marque de vos dents ; ainsi le veut la civilité puérile et honnête en usage au Japon ; mais prenez-le avec vos baguettes, mettez-le dans un morceau de papier et cassez-le comme on fait pour le pain en Europe. » A cet effet, il est recommandé, quand on va dîner en ville, d'apporter avec soi du papier à cet usage ; mais les Japonais n'ont-ils pas toujours sur eux, dans les manches de leur *kimono* (robe japonaise), des carrés de papier qui leur servent en guise de mouchoir ? Il est vrai qu'aujourd'hui, bien des Japonais, surtout ceux qui ont vécu à l'étranger, ont depuis longtemps répudié le kimono pour adopter le costume européen.

Quant à l'avance que les peuples de l'Extrême-Orient ont eue sur les Occidentaux dans l'art de manger proprement, rien de plus réel. Croirait-on qu'en France, dans la première moitié du dix-septième siècle, on mangeait encore avec ses doigts ? Et quand je dis manger, je n'entends point parler du peuple, mais des gens de qualité, de la noblesse, des personnages de la Cour. La belle-sœur de Louis XIV, princesse Palatine, qui avait épousé Monsieur, frère du roi, raconte ceci dans ses lettres si curieuses : « On avait, par politesse, appris, dit-elle, au duc de Bourgogne et à ses frères de se servir de la fourchette en mangeant. Mais, quand ils furent admis à la table du roi, celui-ci n'en voulut rien savoir et le leur défendit. A moi, on ne l'a jamais défendu, car, de tout temps, je ne me suis servie pour manger que de mon couteau et de mes doigts. » (Lettre datée de Marly, 22 janvier 1713. Traduction Jœglé). Or, la princesse dont il s'agit a vécu jusqu'en 1722 ; il y avait donc à la Cour, encore au dix-huitième siècle, une princesse qui mangeait avec ses doigts, y ajoutant, il est vrai, l'aide de son couteau.

Cette habitude, qui nous semble à nous si choquante, Louis XIV la tenait de sa mère, Anne d'Autriche, qui avait de si beaux bras, de si belles mains qu'elle les trempait sans scrupule dans la sauce. Les courtisans trouvaient plaisir à ce spectacle, beaucoup plus qu'à voir le chancelier Séguier, qui, au dire de Tallemant des Réaux, « faisoit une sorte de capilotade des plats qu'on lui servoit et se lavoit les mains tout à son aise dans la sauce. »

Mais cette digression historique nous a quelque peu éloigné de notre sujet, auquel nous nous hâtons de revenir.

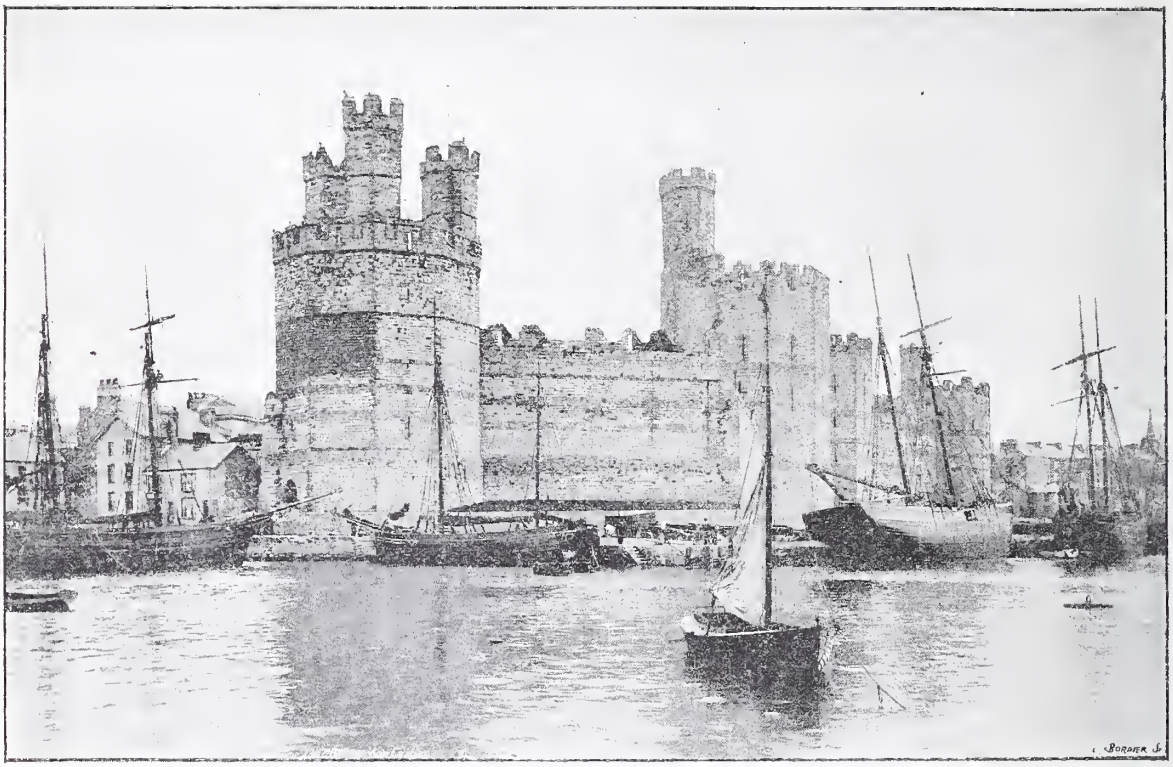
(*A suivre.*) G. Depping.

CHATEAU DE CARNARVON

(PAYS DE GALLES).

Par la mort de Lewellin, prince de Galles, cette région de l'Angleterre échut au roi Édouard Ier, et un des premiers actes du souverain fut de la mettre en état de défense, précaution qui semble avoir été singulièrement négligée jusque-là. Des châteaux forts furent érigés un peu partout, le long des côtes ; l'un des plus remarquables par la beauté de sa situation, sa solidité, la régularité de son plan, est celui de Carnarvon, que l'on a surnommé l'*Orgueil des Galles du Nord*.

A cette époque, c'est-à-dire en 1283, Carnarvon était déjà une ville importante ; son origine, d'ailleurs, se perd dans la nuit des temps, car on rapporte que, lorsque les Romains abandonnèrent leurs conquêtes en Angleterre, Segontium, la seule ville qu'ils eussent fondée dans cette partie de la Cimbria, déclina rapidement, supplantée par Carnarvon, cité voisine,



Vue extérieure du château de Carnarvon.

élevée dans un site beaucoup plus compatible avec les exigences du commerce. Son port, en effet, ouvre dans le détroit de Menai, sorte de canal naturel resserré entre la côte et l'île d'Anglesey, et est creusé dans une crique de ce petit bras de mer, près de l'estuaire du Seient.

L'accès n'en est donc pas très aisé pour l'envahisseur ; cependant Édouard Ier, désireux de mettre la ville entièrement à l'abri d'un coup de main, donna l'ordre de bâtir, sur le rivage même, une vaste forteresse qui fût en état de résister aux engins de siège les plus redoutables du moment.

Les travaux furent conduits avec une rapidité sans exemple à cette époque : douze mois ne s'étaient pas écoulés que le château de Carnarvon, entièrement terminé, recevait sa garnison. La construction avait été exécutée par moyen de corvées et avec le produit d'une taxe spéciale, levée dans le pays, à laquelle, dit-on, le souverain ajouta le montant des émoluments et bénéfices de l'archevêché d'York, alors sans titulaire.

L'édifice se distingue surtout par le caractère massif de ses tours, dont les murs ont, en moyenne, sept pieds et demi d'épaisseur ; elles sont pentagonales, hexagonales ou octogonales, mais jamais rondes, et sont surmontées, en général, d'une ou plusieurs tourelles d'un assez gracieux effet. La *Tour de l'Aigle* est la plus solide de toutes — ses murailles ont neuf pieds, neuf inches — et la plus haute ; de son sommet, on jouit d'une vue étendue sur le détroit de Menai, l'île d'Anglesey, à l'ouest, et, à l'est, les montagnes qu'on désigne sous le nom d'Alpes Anglaises. Cette tour vit naître Édouard II « dans une salle vaste et sombre » où se trouve encore son berceau.

La porte principale, ouvrant sur le port, est

garnie de quatre herses successives; elle donne accès dans une vaste cour oblongue dont les vertes pelouses forment un vif contraste avec la teinte sombre des antiques fortifications.

Édouard Ier, en partie pour s'attacher ses nouveaux sujets, et en partie, sans doute, pour leur tenir compte de leur participation manuelle et pécuniaire à la construction du château, octroya à Carnarvon une charte municipale assez libérale. On relève dans ce document que le constable de la citadelle — sorte de gouverneur nommé par la couronne — serait, *ex-officio*, maire de la cité, mais que les bourgeois auraient le droit d'élire deux baillis; et enfin, ce qui est plus important, que Carnarvon serait une ville libre.

Cour du château de Carnarvon.

Les chroniques de l'époque relatent que le premier gouverneur du château fut un sieur de Havering, dont les appointements furent fixés à deux cent marks par an. Avec cette somme — environ trois mille trois cents francs de notre monnaie — il devait, non seulement pourvoir à sa propre subsistance, mais bien *entretenir une garnison* composée de quinze porte-crosse, un docteur, un chapelain, un forgeron et soixante-deux hommes d'armes.

Si les fonctions du digne sieur de Havering étaient, comme il est permis de le penser, une sinécure, force nous est de reconnaître que ce n'était pas là un poste rémunérateur!

Ce n'est pas seulement par sa vieille forteresse que Carnarvon mérite d'arrêter l'attention du touriste; car ses environs abondent en excursions intéressantes. Dans le même comté, et un peu plus au nord, se trouve le célèbre château de Conway, où nous nous proposons de conduire un jour le lecteur. De l'autre côté de la Menai est Anglesey, dont une dépendance, la petite île d'Holyhead, est le point de la côte anglaise le plus rapproché de Dublin. C'est à Holyhead que vient aboutir le *Wild-Irishman* (l'Irlandais sauvage), un des trains les plus rapides du globe, mettant en communication Londres avec les steamers de l'Irlande, et qui traverse la Menai près de Carnarvon.

La vitesse de ce convoi compense, en quelque sorte, les retards causés au service des bateaux par une mer presque toujours irritée.

Soit dit en passant, le *Wild-Irishman*, quelque étrange que cela paraisse à première vue, transporte aussi une grande partie du courrier de France et d'Angleterre à destination des États-Unis. Les lettres qui n'atteindraient pas Liverpool à temps pour le départ du transatlantique, rejoignent ce dernier, *viâ* Holyhead et Dublin, à Queenstown, au sud de l'Irlande, le point extrême touché par les paquebots avant de quitter l'Europe.

Georges N. Tricoche.

MON AMI LARIBAUD

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 146.

C'est vrai qu'il était changé : sa bonne face paisible, aux prunelles réjouies, s'était amaigrie et allongée, ses yeux creusés, sa barbiche grisonnante et ses moustaches minces, lui complétaient, avec deux touffes de cheveux frisottants de chaque côté du front, une figure de Méphistophélès vieilli.

Sûrement il avait perçu les recommandations que sa femme m'adressait, car, me tenant les deux mains, les yeux dans les yeux, bien en face de moi, il me dit aussitôt d'un ton de sarcasme :

— Hé, hé! je suis changé, tu vois!

— Mais non, mon ami, mais non.

— Si fait, si fait, tu caches ce que tu penses.

— Point; dame! nous ne sommes plus si jeunes qu'autrefois, ni toi, ni moi, ni les autres.

— Laisse donc, hâbleur; je me vois et je me sens, je suis profondément changé, je suis sorcier!

— Ah! ah! m'écriai-je en riant, la plaisanterie est bonne!

— Plaisanterie? je suis sorcier, te dis-je, sorcier, animal à maléfices! Interroge les gens du pays, pas un qui ne te l'affirme. Sorcier! je jette le mauvais sort avec une seule parole. Un

homme déjà en est mort! Si cela ne te suffit pas comme preuve!

Le ton de conviction de ses paroles, le sérieux de sa mine, me firent douter s'il plaisantait. En vérité, cette idée me traversa la cervelle : « il est fou. » Si fugitive qu'elle fût et malgré mon effort de ne le point laisser transparaître, Laribaud, avec cette acuité de perception et cette finesse de divination que doit posséder naturellement et que développe en soi un peintre de portraits, Laribaud la lut dans mes yeux.

— Non, mon vieux, pas fou, reprit-il en souriant, sorcier seulement. Passons à la salle à manger, je te conterai ma sorcellerie; c'est trop drôle et trop triste en même temps.

Nous primes place autour de la table.

— Tu te rappelles, me conta Laribaud, l'enthousiasme de mes lettres au début de notre séjour à Courbeval, village propret et coquet, paysage charmant : des prés, des bois, des collines, un amour de petite rivière sinueuse et gazouillante; un excellent climat protégé des vents du nord et de l'ouest par la chaîne tournante des coteaux, et préservé de l'humidité par la largeur et l'exposition de la vallée ouverte à l'est et au midi; pas de fabriques dans le voisinage, de bonnes routes, des communications faciles; une population de cultivateurs relativement aisés, gens laborieux, économes, et placides. Que peut-on souhaiter de mieux où l'on plante sa tente? Les naturels nous firent d'abord un chaleureux accueil. Pense donc, mon ami, nous allions consommer. Nous sommes ici, parents, enfants, petits-enfants et serviteurs, une dizaine de bouches à nourrir. Nos bons villageois nous vendaient les œufs à trois sous pièce et il fallait les retenir d'avance! le lait aussi cher qu'à Paris, et ils n'y mettaient pas moins d'eau; la viande aussi chère et de qualité inférieure, et nous n'avions pas le choix de l'espèce de bête ni des morceaux; les légumes plus chers qu'à Paris, et ils étaient moins bons; le pain, ils le font massif et sans saveur, et m'obligeaient à le manger rassis la moitié du temps (le boulanger ne cuit que trois jours par semaine). Malgré tout, j'étais content. Je consommais, je payais, je ne me plaignais pas. Le plaisir de vivre à la campagne, dans une maison spacieuse, au milieu d'un vaste jardin!

Aujourd'hui, mon ami, ce pain que tu manges, je suis forcé de l'envoyer chercher à deux lieues d'ici; ta côtelette, elle vient par colis postal de la ville la plus proche, qui est à dix-huit kilomètres; ces légumes nous sont expédiés les uns par un maraîcher de Roscoff, les autres par un fruitier de Paris; pour avoir des œufs nous élevons des poules, et j'ai dû acheter une vache que tu vois paître sur la pelouse, afin de me procurer du lait.

Et tu t'imagines sans doute que c'est moi qui, las de payer cher des denrées médiocres, n'ai plus voulu me fournir sur place? Point. Ce sont les fournisseurs villageois qui ont renoncé à m'exploiter, refusé de me vendre des vivres.

— Comment! attachés comme ils sont à leurs intérêts et avides de lucre!

— Eh oui! la terreur est plus forte que leur intérêt. Ils n'ont pas même eu besoin de se donner le mot : ma maison est en interdit, ma personne en réprobation. A l'église, j'ai loué un rang de chaises, le vide s'est fait tout autour. Viens voir cela un dimanche; devant et derrière ma famille, pas une chaise du rang voisin n'est occupée, et c'est à qui ne passera pas le premier sur le seuil quand je viens d'entrer ou de sortir.

— Et la raison?

— Je suis sorcier, te dis-je; à soixante lieues de Paris, à la fin du dix-neuvième siècle, dans un pays qui sacrifie cent quatre-vingt-dix millions au budget de l'instruction publique, je suis sorcier!

Un grand éclat de rire me souleva la rate et me secoua la gorge. Mais Laribaud ne riait pas; il restait soucieux, et personne de sa famille ne semblait en humeur de partager mon hilarité.

— Enfin, demandai-je, comment es-tu devenu sorcier?

III

— Sache, mon ami, qu'on est sorcier sans le vouloir, sans le savoir. Tel est du moins mon cas.

Un jour, il y a deux mois, ma fille, mon petit-fils et moi nous montions dans le train pour aller au chef-lieu de l'arrondissement; c'est là que l'embranchement dont ce village est le terminus se raccorde à la grande ligne. Le contrôleur poinçonne nos billets.

Il en réclame un de demi-place pour l'enfant.

— Non pas, lui dis-je, il n'a pas l'âge où l'on commence à payer son transport.

— Cet enfant n'a pas trois ans?

— Non, monsieur le contrôleur, il s'en faut de quatre mois.

— Allons donc! pas trois ans! il a plutôt six mois en sus.

— Vous lui faites beaucoup d'honneur et vous flattez mon orgueil de grand-père; il paraît bien développé pour son âge.

— Pas trois ans! répète le contrôleur incrédule et bourru, je voudrais voir son acte de naissance.

— Mon ami, vous n'êtes pas physionomiste. Je ne serais pas son ancêtre que, néanmoins, tout de suite, au premier coup d'œil, je reconnaîtrais que ce marmot compte juste deux ans sept mois et vingt jours.

Tout en contestant, j'analysai mon homme : son type, sa dégaine, son accent, certaines particularités de formes et de mouvements.

L'idée me vint de le fareir d'une de ces bonnes farces d'atelier.

— Hé, tenez, vous, eontinuai-je, sans votre acte de naissanee, sans votre livret militaire, je devine l'âge que vous avez, le lieu où vous êtes né, le métier que vous avez fait, l'arme dans laquelle vous avez servi.

— Ah bien! je vous écoute.

Cet homme était un simple; cela paraissait indubitablement dans le regard vague de son œil bovin; toute sa eharpente, haute et large, recouverte d'une ehair rose en épaisseur et molle; sa prononeiation plate et le ehantonnement eadencé de sa voix étaient fort significatifs.

— Vous êtes un Flamand de Lille.

— C'est vrai.

L'épaule droite était plus haute que l'autre, et les deux mains avaient acquis le développement spécial aux ouvriers qui pratiquent un travail de force et de eompression entre les doigts.

— Vous avez été forgeron, mon garçon.

Il eommença d'être étonné.

— Oui, oui, murmura-t-il.

Sa taille avait dû le faire classer dans les armes à cheval, cependant ses jambes n'avaient pas contraeté cette forme légèrement arquée ni son corps aequis eette souplesse partieulière au cavalier. Une rapide réflexion secourut mon induction.

— Vous deviez faire un bel homme sous votre costume d'artilleur.

— Comment savez-vous?...

— Ah! voilà, mon bon!

— Mais je n'ai jamais tiré le eanon.

— Je m'en doute. — Il m'aidait à son insu. — Vous n'avez pas servi la pièce, mais vous avez servi aux pièces, mon gaillard, en forgeant aux ateliers.

— A quoi est-ce que vous voyez tout cela? balbutia-t-il profondément surpris.

— Et à Douai, mon garçon, avez-vous bien fêté Gayant?

— Ah! c'est trop fort! s'écria-t-il stupéfait. Il faut être soreier pour savoir que je faisais ribote à la fête de Gayant... Est-ee que vous seriez de par-là, et que par hasard vous m'auriez connu?

— Jamais de la vie, mais j'ai de l'œil.

Et eomme j'étais sûr que mon homme était à point pour la mystification et l'effroi, je me plus, une fois mis en goût, à achever la charge. Fixant sur lui mes prunelles avee une extrême intensité, je poursuivis.

— Ceux qui ont de vrais yeux voient ee qui est, ee qui fut; ils le voient exaet, complet; ils déeouvrent les signes de ce qui sera. Et tenez, vous qui n'avez pas de vrais yeux, et e'est pourquoi vous vous trompez sur l'âge d'un enfant de deux ans sept mois et vingt jours, que serait-ee, mon Dieu! si vous vous avisiez d'appréeier l'âge d'une personne de quarante ans? Vous, mon garçon, je vous vois marqué pour une fin proehaine et mauvaise.

— Qu'est-ee que vous me ehantez là? bégaya-t-il tout remué.

— Retenez ce que je vous prédis et prenez vos dispositions en eonséquenee : avant qu'il soit écoulé quinze jours, vous êtes un homme mort.

Cet imbéeile avait encore trop d'imagination! une imagination de primitif qui fut frappée de ma faeétie comme d'une prédiction funeste.

Il la raconta à ses compagnons; à foree de la répéter il s'en persuada de plus en plus, il fut hanté.

Il devint sombre et distrait, sa préoccupation fut cause de manquements dans le serviee, les manquements cause de réprimandes qui acerurent son tourment; il perdit l'appétit. Les camarades pour lui remonter le moral, le firent boire la goutte. Ne mangeant presque plus, ne dormant guère, troublé d'une agitation nerveuse, il ressentit de l'alcool une surexcitation eroissante. Il eut des vertiges.

Les autres cependant riaient, se moquaient de sa crédulité enfantine, et, par plaisanterie, me désignèrent dès lors du nom de soreier.

D'ailleurs, les jours passaient et il vivait eneore. Sa durée vers le quatorzième jour le rassurait un peu.

Or, voilà que le quinzième jour, en plein midi, comme j'allais monter dans le train, il m'aperçoit, il avait la faee rouge et les yeux vagues; il avait bu, la grande ehaleur lui tapant sur la tête empirait l'effet de l'eau-de-vie.

— Eh bien! me dit-il avec une langue épaisse, eh bien! monsieur le sorcier, voilà le quinzième jour, et je ne suis pas mort.

— Ne vous vantez pas, mon garçon, la journée n'est pas finie.

Il resta stupide de frayeur. Le train partait.

Il devait l'accompagner pour le contrôle, et il ne bougeait pas.

— Allons! allons! lui eria le ehef de gare, vous laissez filer le train, dépêchez-vous...; non, non, ne montez pas,... trop tard!...

Et aussitôt des cris de détresse retentirent.

Le malheureux s'était élaneé, avait manqué le pied, roulé sous un wagon; il gisait déeapité!

Voilà où mène une charge de rapin! On se rappela ee qu'avait raconté le pauvre diable; pour tous les gens d'ici, mon état était certain, j'étais sorcier.

Si je m'étais montré le jour de l'enterrement, ils m'auraient lapidé. Maintenant l'eau et le feu me sont proscrits. Je leur suis un objet de terreur et de haine. Ils me forceront à quitter le pays.

— Mais ce n'est pas là le pire, ajouta Laribaud en se penchant à mon oreille.

— Qu'y a-t-il de plus?

— Comment? tu ne comprends pas? Cet homme, j'ai sa mort sur la conscience. Je ne m'en laverai ni ne m'en consolerai jamais! Sorcier! s'exclama-t-il pour finir avec un ricanement sinistre.

Et ce pauvre Laribaud ne s'en est pas consolé. Pas un jour il n'a cessé d'y penser, ni les gens du pays de lui témoigner qu'ils y songeaient aussi.

Trois mois après, il se croyait tout de bon sorcier, et voulait s'élancer par la fenêtre de son grenier, un balai entre les jambes, pour se rendre au sabbat.

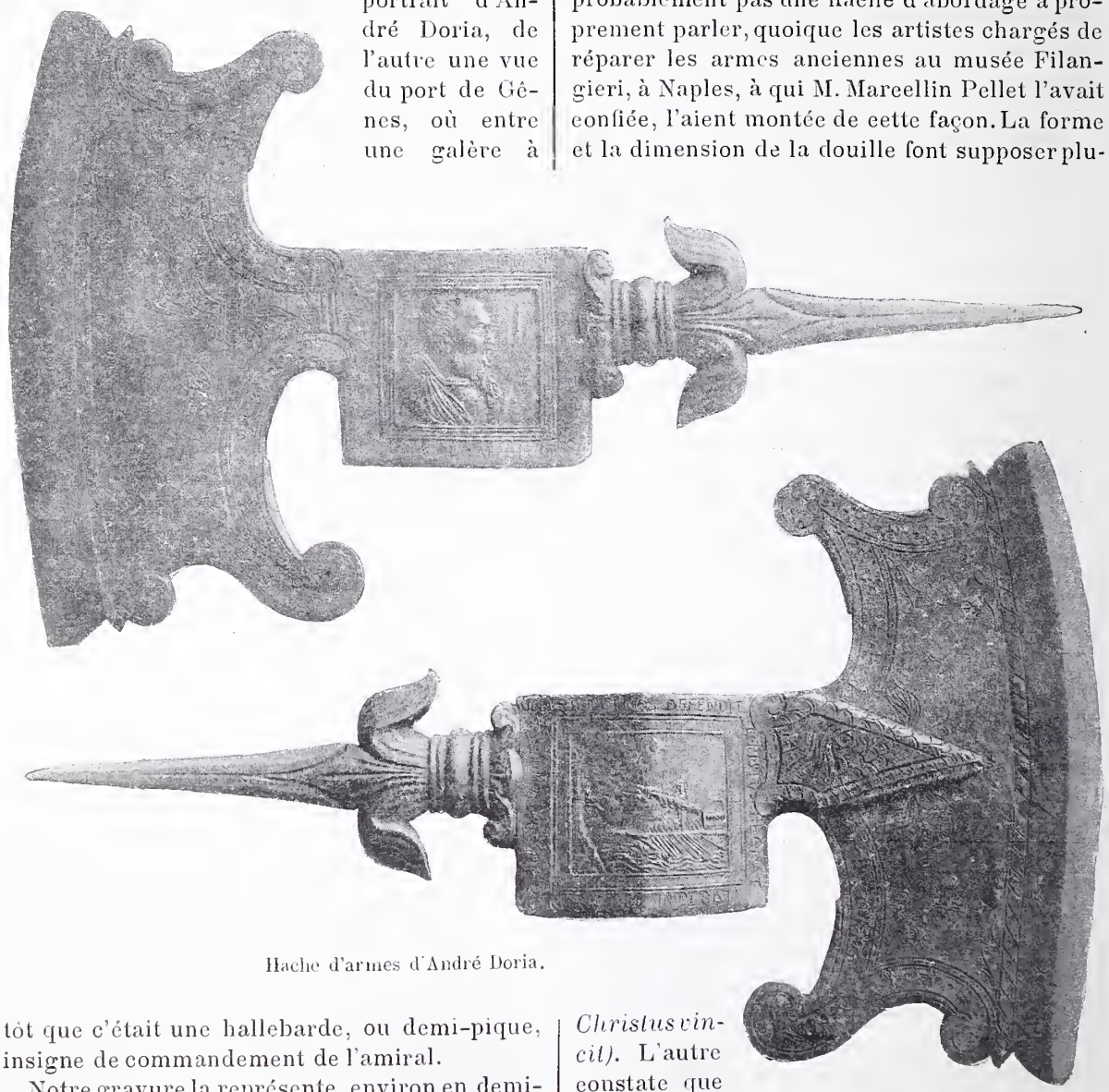
Il était fou!

PONTSEVREZ.

HACHE D'ARMES D'ANDRÉ DORIA

La hache dont nous reproduisons le dessin sous ses deux faces, d'après des photographies, a été trouvée en Toscane par M. Marcellin Pellet, ancien député, actuellement consul général de France à Genève. Elle porte d'un côté le portrait d'André Doria, de l'autre une vue du port de Gênes, où entre une galère à pleine vogue. La date de 1500 indique que le célèbre amiral avait trente-deux ans au moment où l'on a reproduit ses traits.

Cette arme en fer forgé, très finement gravée et dans un état parfait de conservation, n'était probablement pas une hache d'abordage à proprement parler, quoique les artistes chargés de réparer les armes anciennes au musée Filangieri, à Naples, à qui M. Marcellin Pellet l'avait confiée, l'aient montée de cette façon. La forme et la dimension de la douille font supposer plu-



Hache d'armes d'André Doria.

tôt que c'était une hallebarde, ou demi-pique, insigne de commandement de l'amiral.

Notre gravure la représente environ en demi-grandeur.

Deux séries d'inscriptions sont gravées sur la douille.

L'une est consacrée au Christ défenseur, roi, maître et vainqueur (*Christus nos defendit, Christus regnat, Christus imperat, Christus vincit*). L'autre constate que André Doria dispersa des flottes, châtia les pirates et délivra sa patrie (*Classes extruxit, piratas afflixit, patriam liberavit*).

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LA SARABANDE

La Sarabande. — Peinture de M. Roybet. — Salon des Champs-Élysées de 1895. — Gravé par Deloche.

Prononcer ou écrire le nom de M. Roybet, c'est évoquer un monde de joyeuses figures, épanchant leur caractère dans des milieux grassement colorés, ou déployant leurs élégances en des cadres d'une grande richesse.

Son œuvre est une fête continuelle où les jeux alternent avec les festins, les joyeux propos avec la danse; et le sourire y éclate souvent en un rire puissant et sonore.

Au présent Salon il est revenu aux élégances du temps de Louis XIII, qui, longtemps, ont accaparé les labeurs de son pinceau. Sous le titre de *la Sarabande* il nous présente un épisode de la vie de famille au dix-septième siècle. Un jeune maître de maison, assisté de sa femme, rhytme sur la guitare cette danse à trois temps, lente et posée, à laquelle les enfants s'essayent en hésitant, pendant que leur mère les encou-

rage de son regard et de son sourire. Dans le fond, une servante s'arrête, prêtant l'oreille à cette musique et s'en repaissant à la volée.

La signature de M. Roybet s'éclaire du prestige que donnent les plus hautes récompenses : la médaille d'honneur obtenue en 1893, la croix de la Légion d'honneur reçue en 1892, après un bon nombre d'années passées dans la méditation et le travail.

Sitôt qu'il a reparu, réclamant son rang parmi nos artistes, un des premiers lui a été assigné par ses pairs et confirmé par la faveur publique, laquelle lui est fidèle pour longtemps.

J. Le Fustec.

SUR LA BOUÉE

NOUVELLE MARITIME

Dans le port du Palais (Belle-Ile-en-Mer), la *Finette* appareillait à destination de Lorient. C'était une légère barque de pêche, montée par trois hommes et un mousse, inscrits maritimes du quartier de Groix.

Désireux de voir de près ces hardis marins qui, sur leurs minuscules navires, vont au large, par tous les temps, faire la pêche à la ligne ou à la drague, je me hasardai à demander le passage à bord.

Le patron, vigoureux homme de trente-cinq à quarante ans, toisa ma chétive personne et me répondit, avec la brusquerie des gens de mer :

— Il y a de la *levée ;* il vente forte brise du *Norouas*, vent debout, nous en avons au moins pour dix heures.

— Cela ne m'effraye point, répliquai-je.

— Alors, si ça vous fait plaisir, embarquez ; mais, gare au mal de mer !

Je me crus obligé d'offrir le *coup de l'étrier*. En général, les pêcheurs ne dédaignent point le vin et l'eau-de-vie.

Une auberge s'ouvrait, sur le quai, juste en face de nous.

J'invitai le patron de la *Finette* à y pénétrer. Il refusa.

— N'insistez pas, me dit-il, je vous remercie de la politesse. Je ne vais jamais au cabaret.

Il avait prononcé cela d'une voix sourde, presque tremblante, en même temps que son visage se contractait.

— C'est un serment que j'ai fait, continua-t-il ; et pas un homme de mon équipage ne doit entrer à l'auberge. C'est la règle à bord de la *Finette*, sous peine de renvoi.

L'attitude de ce rude matelot trahissait le souvenir de quelque tragique aventure.

Il ne me laissa pas le temps de l'interroger :

— Allons, monsieur, embarquons vite ; voilà bientôt la marée *étale* (1) ; il nous faut profiter du *jusant* (2).

Toutes voiles dehors, la *Finette* nous emporta au large. La mer était très houleuse. Le vent du nord-ouest soufflait, violent, mais régulier, et, sur les plis gigantesques de l'océan, la chaloupe glissait, légère comme une mouette.

Vers l'ouest, l'Atlantique s'étendait, immense ; j'apercevais, au sud, Belle-Ile, et, plus loin, à peine visibles dans la brume, les îlots d'Houat et d'Hœdic, écueils redoutés des navigateurs. Du côté de l'est se dressait la falaise granitique de Quiberon, frangée d'argent.

J'entendais le bruit confus des vagues frappant le roc sans relâche, ouvriers infatigables poursuivant leur éternel travail de destruction.

Les terres de Belle-Ile et de Quiberon se détachaient, noires sur l'horizon gris, et parfois le soleil, perçant les nuages, jetait sur le paysage un jour éclatant qui en changeait soudain l'aspect.

Sur la grisaille passaient des reflets verts et violets d'une harmonie étrange ; le coup d'œil était féerique.

Chaque fois que notre bateau se dressait au sommet des flots, j'entrevoyais au large une énorme tache d'une blancheur éblouissante.

— Des brisants, sans doute ? demandai-je au patron.

— Les Birvideaux, monsieur, *plature* de roches sous-marines, très dangereuse. Le service des Ponts et Chaussées a tenté bien souvent de la baliser. Une fois cependant on touchait presque au but, une bourrasque a tout enlevé. D'ailleurs, la mer brise là-dessus, même par les temps calmes.

— C'est beau ! murmurai-je.

— Souvent terrible aussi.....

Et, avec une poignante tristesse, il ajouta :

— Voilà juste aujourd'hui trois ans que mon pauvre cousin s'est *suicidé* dans ces parages.

— Suicidé ?

— Vous ne comprenez pas. Je vais vous dire la chose. *Censément*, c'est un hommage que je rendrai de plus au dévouement du défunt.

Suicide, dévouement, j'avoue que j'étais très intrigué.

— Et puis, reprit-il, vous saurez pourquoi je n'aime plus le vin et surtout le cabaret.

Il sortit du trou dans lequel il se tenait pour gouverner. — A bord des barques grésillonnes, l'homme de barre est enfoncé jusqu'à la ceinture dans une excavation qui l'abrite des coups de mer.

— Jean, cria-t-il, prends ma place ! Le *cap* au nord-est.

Un gros garçon le remplaça au gouvernail et

(1) Haute.
(2) Reflux.

le patron vint s'asseoir près de moi sur le *roufle* (1) d'arrière.

Après avoir allumé sa pipe avec une adresse merveilleuse, malgré le vent, le marin commença :

— Kéridec, mon cousin, avait dix ans de plus que moi — Tarnic, votre serviteur. Depuis vingt ans nous *battions la mer* toujours ensemble. Ambitieux, nous faisions des économies ; *enfin, bref*, un jour nous eûmes assez d'argent pour faire construire la *Finette*.

— Ce bateau sur lequel nous sommes?

— Non, monsieur. L'autre était bien plus grand. Cinq hommes d'équipage, un mousse de seize ans, Kéridec et moi, ça faisait en tout huit hommes au *rôle* du bord. Ah ! quelle fête, le jour où la *Finette* sortit, au mois de mai, des chantiers de Belle-Ile, pimpante et *parée* à *tenir* la mer pour la pêche au thon ! Kéridec prit le commandement. J'étais second à bord, avec part égale dans les bénéfices.

Notre première campagne fut très heureuse. Elle nous permit de compléter notre *gréement*, et nos familles eurent une large provision d'hiver. J'ai femme et trois enfants; trois garçons. — Quatre aujourd'hui en comptant le fils de mon cousin. Kéridec était veuf.

Après un repos d'un mois, nous partions, en octobre, pour la pêche au *chalut*. — Le chalut, c'est une espèce de drague. — Cette pêche est dangereuse, car les gros temps ne manquent pas l'hiver, mais elle rapporte beaucoup. D'ailleurs, la chance était pour nous. A Noël, nous étions au port d'Oléron, et nous comptions cinq mille francs à partager. Cinquante billets bleus que le patron serrait religieusement dans son portefeuille. Vous pensez que nous étions joyeux de revenir au pays ! Mais, avant le départ, on avait bamboché; nos hommes et le mousse étaient ivres. Nous n'aurions pas dû appareiller dans ces conditions, d'autant plus que le baromètre *dansait*. Combien de malheurs sont dus à la *boisson !*

Donc, nous partîmes, malgré le temps qui menaçait.

Six heures plus tard, il faisait nuit et nous nous trouvions en pleine tempête... Un *coup de chien* dont vous n'avez pas idée...

A ce moment, Tarnic s'arrêta. La *Finette* se coucha tellement sur le flanc que, d'instinct, je m'accrochai à mon compagnon.

— Attention, Jean! gronda-t-il, veille donc, au lieu d'écouter... Hé, les gars, *borde* un peu, le vent *hâle* au nord !

Les trois hommes, assis à l'avant, sautèrent aux écoutes avec l'agilité de véritables chats.

— N'ayez crainte, monsieur, me dit le patron. Jean nous a laissés venir en travers, au lieu de prendre la lame *en épaule*. Maintenant que la voilure est bien établie nous roulerons moins...

Tandis qu'il parlait, je voyais se dresser au-dessus de nous une masse d'eau verdâtre qui semblait vouloir engloutir la chaloupe. Mais la *Finette*, inclinée sous l'effort du vent, s'éleva rapidement. Arrivée sur la crête de cette vague énorme, sa membrure eut comme un frisson. A la vérité, j'avais peur ; le patron s'en aperçut et me rassura :

— Ce n'est rien. Je ne vous laisserais pas sur le pont s'il y avait du danger. Le vent est régulier, et, par ce temps-là, avec la *Finette* sous les pieds, on est aussi en sûreté que sur le *plancher des vaches*.

Tranquillisé, je demandai la suite du récit.

— Figurez-vous, continua Tarnic, une nuit noire comme de l'encre, éclairée seulement par les lueurs rapides de la foudre. Le vent sifflait avec rage dans les haubans et faisait craquer la mâture. Des lames, plus hautes que le grand mât de la chaloupe, *crevaient* sur le pont, balayant, un à un, tous nos agrès.

Nos hommes, abrutis par l'ivresse, étaient inertes. J'aurais voulu les fourrer à fond de cale et *condamner* les panneaux. Impossible ! Il fallait cependant amener la voilure et hisser la misaine de cape. — C'est une toute petite voile en triangle, avec des coins triplés pour résister à la tourmente. — Kéridec ne pouvait quitter la barre; j'étais donc seul pour faire la manœuvre. J'y parvins, après bien des efforts. Je voulus ensuite aider les hommes et le mousse à descendre. Ils risquaient d'être enlevés par les *paquets* de mer. Une véritable trombe s'abattit sur nous ; je me retins au grand mât. Le coup passé, je ne vis plus ni les hommes ni le mousse. Par-dessus le fracas de l'ouragan, j'entendais leurs cris de détresse. Tonnerre ! quelle chose affreuse ! Savoir que des camarades périssent, près de vous, sans qu'on puisse leur porter secours !...

Kéridec sortit de son poste :

— Faut leur jeter la bouée ! me cria-t-il.

Vous voyez cette couronne suspendue au roufle : c'est la bouée. Quand un homme tombe à la mer, on la jette dans le sillage. Le plus souvent, elle lui permet d'attendre qu'on vienne à son aide.

J'allais lancer la bouée lorsque, tout à coup, nous sentîmes un choc terrible. La *Finette talonnait*. Le grand mât se rompit, au ras du pont.

— Nous touchons ! hurlai-je, fou d'épouvante... Nous sommes *fichus !*

Le vent et le courant nous avaient poussés sur les Birvideaux. Je ne sais pas comment nous n'avons pas été broyés tout de suite ; mais assurément nous étions dégrisés.

— Vite, sautons à la mer, ordonna Kéridec, il est grand temps !

(1) Panneau en saillie au-dessus des chambres de bord.

Cramponnés à la bouée, nous nous jetâmes à l'eau. Avec une présence d'esprit étonnante, mon cousin avait profité d'un *ressac* qui nous reporta au large, et, en nageant *ferme*, il nous fut possible de sortir des brisants.

Jusqu'au matin, nous sommes restés accrochés au morceau de liège qui nous aidait à flotter. Il fallait toujours nager, car la bouée ne pouvait supporter que le poids d'un homme.....

Le vent avait *molli*. Il faisait beau quand le jour parut. La mer était presque calme. Nous regardâmes autour de nous, en nous sortant, le plus possible hors de l'eau; mais pas un navire ne se montrait ! D'ailleurs, il y avait peu de chances qu'on nous aperçût... On ne distingue pas un petit bouchon qui flotte sur la mer !...

Je fus bientôt à bout de courage. Dans le dos, j'avais comme une barre de glace ; cela me faisait un mal atroce. Chaque fois que je remuais les jambes, il me semblait que les chairs se déchiraient. Par moments je coulais ; j'avais de l'eau jusqu'aux yeux; alors, pour ne pas être noyé, je nageais, malgré la douleur qui m'arrachait des cris. Kéridec, plus vigoureux que moi, me secourait. Il avait encore la force de me soulever par le col et il me soutenait pour que je *reprenne* respiration.

Mais le froid l'engourdissait, lui aussi, peu à peu. Il avait le visage blême, les lèvres violettes, et ses dents claquaient. Ses mouvements devenaient de plus en plus pénibles. Encore quelques instants et ce serait la fin !

Le soleil montait dans le ciel sans nuage. Un soleil clair qui argentait la surface de l'océan. Et nous allions mourir !

Ma foi, je souffrais tant que la mort ne m'effraya plus. Mon cousin s'épuisait à me prêter main-forte... Pourquoi le fatiguer plus longtemps ? Alors je lâchai la bouée ; mais Kéridec me retint par le bras :

— Je ne veux pas ! je ne veux pas, bégayait-il...

Et malgré ma résistance, il me *capela* la bouée sur le corps ; elle me faisait maintenant une ceinture sous les aisselles. Puis je sentis qu'il me glissait quelque chose dans le cou.

— Qu'est-ce que tu fais là? murmurai-je.

— Je te donne les billets, fit-il. Tu n'auras plus besoin de nager ; la bouée te soutiendra...

— Mais toi ?... je refuse...

— Je suis le chef... j'aurais dû vous empêcher de partir d'Oléron... Pense aux enfants... Adieu !...

Il se sacrifiait après m'avoir sauvé.... J'étais trop faible pour le retenir. Il disparut !

Jamais je n'oublierai cette minute-là... Je vois encore son visage calme, presque souriant devant la mort qu'il acceptait volontairement. Et pour que je ne songe pas à le suivre, il m'avait donné les cinq mille francs, le pain des autres qui nous attendaient là-bas à Groix.

Comment se fait-il que je ne sois pas resté fou ?

Enfin, un navire m'aperçut. J'étais sauf; mais dans quel état ! J'entrai à l'hôpital de Belle-Ile, où je demeurai pendant quinze jours agonisant. Il paraît, d'après les médecins, que j'ai l'âme chevillée au corps, car un mois plus tard je revenais au pays et je retournais à la pêche...

Avec les cinq mille francs j'ai acheté la nouvelle *Finette* qui, depuis, nourrit les mioches des naufragés, jusqu'au jour où ils pourront aller sur la mer à leur tour.

— Quoi ! vous en ferez des marins ?

Il se leva, stupéfait:

— Dame !...

Et il s'en fut tranquillement reprendre son poste au gouvernail.

L. Valona.

L'OBSERVATOIRE YERKES

A L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO (ÉTATS-UNIS)

Ce n'est qu'aux États-Unis qu'on voit de ces choses-là ! Des particuliers donnant, l'un dix, l'autre vingt millions de francs pour créer deux bibliothèques dans la même ville ! Et cette ville est celle de Chicago (État d'Illinois), où pour la fondation, en 1886, d'une nouvelle Université, un citoyen, M. Rochenfelder, a donné quatre millions de dollars (vingt millions de francs). Et ce généreux bienfaiteur n'a pas été le seul à contribuer à la dotation de l'établissement nouveau ; d'autres citoyens, MM. M.-A. Ryerson, S.-A. Kent, Marshal Field, etc., se sont joints à lui; en sorte que, le jour où cette Université entrait en exercice, elle possédait déjà, en libéralités provenant de particuliers, un fonds de sept à huit millions de dollars (trente-cinq à quarante millions de francs).

Cette Université, nous dit le *Scientific American*, à qui nous empruntons une partie des détails de cet article, est située près du South-Park, où se trouve la station de l'Illinois-Central-Railroad ; une partie de ses bâtiments (on n'en compte pas moins d'une quarantaine) se trouvent vis-à-vis de Midway-Plaisance, endroit familier à tous les visiteurs de la fameuse Exposition universelle de 1893 à Chicago. C'est dans ces bâtiments qu'on a déjà pu accomplir des travaux scientifiques d'une certaine importance ; mais, quand le nouvel observatoire de l'Université, situé sur un lac qui porte le même nom qu'un de nos lacs d'Europe, le lac de Genève, — quand, disons-nous, cet observatoire sera terminé, les étudiants qui veulent se con-

sacrer à l'astronomie auront là les plus grandes facilités pour leurs études spéciales.

*
* *

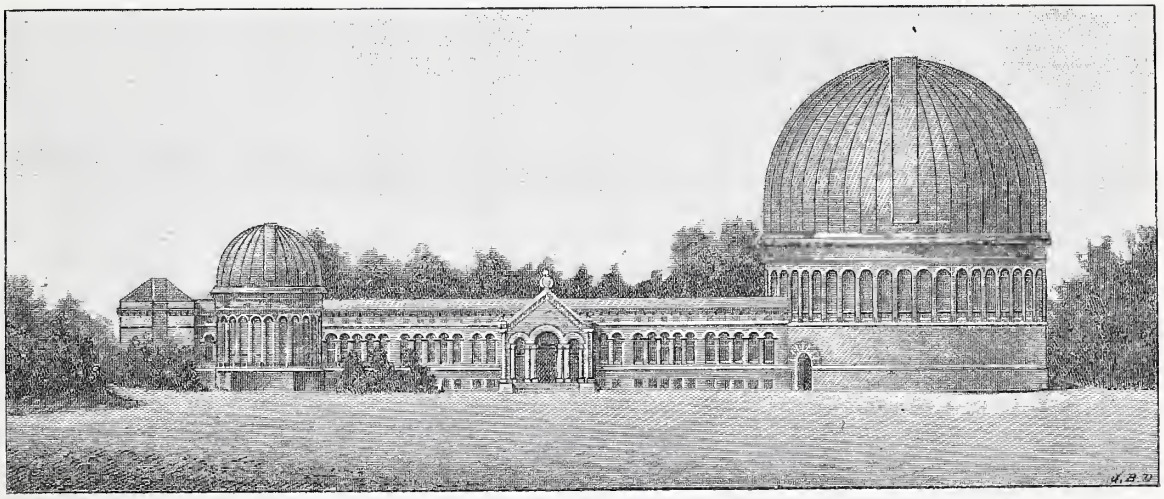
L'observatoire dont nous parlons, construit par M. H. Ives Cobb, l'architecte du Palais des Pêcheries à l'Exposition universelle de Chicago, portera le nom de M. Yerkes, un généreux citoyen, du genre de ceux que nous avons mentionnés plus haut et qui a gratifié cette section de l'Université d'un télescope coûtant cinq cent mille dollars (deux millions cinq cent mille francs).

L'astronomie a le don de stimuler la générosité des citoyens de l'Union américaine; par exemple, le legs de cent mille dollars (cinq cent mille francs) fait par un certain Edward Phillips à l'observatoire de l'Université d'Harvard. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que les femmes s'intéressent également beaucoup à cette science et ne restent pas en arrière des hommes pour la libéralité. C'est une main de femme (Catherine W. Bruce) qui a écrit la lettre suivante adressée aux directeurs de l'Observatoire d'Harvard :

Gentlemen,

Je désire faire à votre corporation, pour qu'elle l'emploie immédiatement, présent d'une somme de cinquante mille dollars (deux cent cinquante mille francs) pour la construction d'un télescope photographique...

C'est encore une femme (Mistrss Draper), la veuve d'un professeur d'astronomie à la même Université, qui, pendant des années, a fait à cet Observatoire d'Harvard des dons mensuels de cinq cents et de mille dollars (deux mille cinq cents et cinq mille francs), revenant régulièrement tous les 30 du mois, comme une rente; cette libéralité, commencée, je crois,



L'Observatoire Yerkes à Chicago.

vers 1886, se continue peut-être encore à l'heure qu'il est.

*
* *

Mais le télescope de deux millions cinq cent mille francs éclipse toutes les autres donations d'instruments astronomiques. Ce grand télescope sera logé dans le vaste dôme de l'Observatoire, lequel dôme a un diamètre d'environ quatre-vingt cinq pieds (le pied, ou douze pouces = trois cent quatre millimètres). L'objectif aura une ouverture de quarante pouces, ce qui fera de cet instrument le télescope à réfraction le plus grand et le plus puissant qu'on ait encore construit. La monture est semblable à celle du télescope Lick, de trente-six pouces, sauf qu'elle est plus lourde et plus rigide, et que beaucoup d'améliorations y ont été introduites.

Une innovation essayée pour la première fois consiste en un système de moteurs électriques, à l'aide desquels les divers mouvements nécessaires pour manier et employer le télescope pourront être opérés. Ainsi, l'astronome ayant l'œil au télescope n'aura qu'à toucher différents boutons sur un tableau pour fixer ou faire mouvoir l'instrument, soit avec lenteur, soit avec rapidité, pour la déclinaison ou pour l'ascension; il pourra de même ouvrir ou fermer le couvercle du dôme, faire tourner celui-ci à volonté, élever ou abaisser le plancher, etc.

En effet, le plancher de la salle destinée aux observations astronomiques, d'un diamètre de soixante-dix pieds environ, sera mobile sur une étendue d'environ vingt-cinq pieds, au moyen de béliers hydrauliques.

Au télescope de quarante pouces se rattacheront un spectro-héliographe pour la photographie de la chromosphère solaire, les proéminences du soleil, etc.; un spectroscope stellaire, pour la photographie et l'examen visuel des spectres stellaires; et, enfin, un spectroscope solaire pour ces deux mêmes opérations pratiquées à l'égard des phénomènes du soleil.

G. D.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

POURQUOI LES FEMMES NE VOTENT PAS.

Disons bien vite qu'il ne s'agit point ici de politique, mais d'histoire et d'étymologie.

La Ligue pour l'émancipation de la femme réclame énergiquement pour les citoyennes françaises les mêmes droits que les citoyens et, par-dessus tout, le droit de vote.

Quelle que soit notre opinion sur cette grave question, l'impartialité nous fait un devoir de déclarer que la Ligue a raison. L'histoire, en effet, nous apprend que le sexe faible a usé, au moins une fois, du droit de déposer son suffrage dans l'urne électorale et qu'il s'est acquitté de ce devoir avec une sagesse et un ensemble qui devraient faire rougir les électeurs du dix-neuvième siècle. L'histoire nous apprend encore que si les femmes ont été dépouillées de ce droit, c'est pour satisfaire la rancune d'un candidat malheureux, qui a voulu les punir d'avoir bien voté. Si l'on en croit Varron et saint Augustin, voici à quelle occasion les citoyennes ont été inscrites sur les listes électorales.

Lorsque la ville d'Athènes fut fondée, deux divinités, Neptune et Minerve, ou plutôt *Poseidon* et *Athênê*, se disputèrent l'honneur de donner leur nom à la nouvelle cité. Cette double prétention, on le conçoit aisément, jeta le gouvernement de l'époque dans un grand embarras. Prendre un parti était chose très délicate. Le courroux d'un candidat évincé est chose terrible. Le conseil des ministres se réunit sous la présidence du roi *Cécrops*, pour délibérer sur cette importante question. Après des débats que l'on peut supposer longs et animés, le Conseil prit une résolution qui attestait une haute sagesse.

Il décida que celui des deux candidats qui ferait à la ville le plus utile présent lui donnerait son nom.

C'était habile et politique. On ne ferait pas mieux au temps présent.

Aussitôt que la délibération fut connue, Poseidon (ou Neptune) frappa la terre de son trident et en fit jaillir un superbe coursier. Le cheval est donc un cadeau de la divinité et non une conquête de l'homme, comme l'affirme Buffon.

L'apparition de ce noble animal fut saluée par des cris d'admiration.

Minerve (Athênê), invitée à faire à son tour son présent à la ville, fit sortir du sol pierreux de l'Attique un olivier.

Lequel de ces présents était le plus utile à la cité? Les avis étaient partagés. L'embarras du gouvernement redoubla. Comment se tirer d'affaire? Heureusement les gouvernants étaient sages et prudents. Craignant que leur choix ne fût blâmé par les citoyens, et n'osant point endosser la responsabilité des malheurs que le courroux de la divinité vaincue pourrait faire tomber sur la ville, ils résolurent de consulter tous les habitants sans exception.

On voit que le *referendum* n'est pas chose nouvelle.

Tous les électeurs, hommes et femmes, vinrent déposer leur coquille (*ostrakos*) dans l'urne électorale. Il n'y eut pas une seule abstention.

Naturellement, les hommes votèrent pour le dieu, les femmes pour la déesse. Or, le nombre des femmes étant d'une unité supérieur à celui des hommes, Athênê l'emporta d'une voix et donna son nom à la ville.

Poseidon, furieux de son échec, jura de se venger. Il déchaîne les vents, soulève les flots de la mer, produit des inondations, ravage l'Attique de toutes les façons. En vain Athênê s'interpose en faveur de sa ville; Poseidon, qui ne l'aimait déjà guère avant leur rivalité, l'envoie promener en l'appelant *Vieille chouette!*

La vie des habitants de l'Attique était devenue intolérable. Pour apaiser le dieu irrité on lui adressa des prières, on lui offrit de gros sacrifices. Enfin le dieu se laissa fléchir.

Mais il mit à son pardon trois conditions :

1° Les femmes ne porteraient point le nom d'Athéniennes;

2° Elles seraient soumises à leurs maris;

3° Elles ne voteraient plus.

Ces trois conditions ont été scrupuleusement remplies.

Le mot *Athénaios* (Athénien) n'a pas de forme féminine. Les femmes ont toujours montré la plus grande obéissance envers leurs époux. Tous les hommes mariés sont là pour l'attester.

Enfin, elles n'ont pris part à aucun scrutin.

Mais tout a une fin. Leur punition n'a-t-elle pas assez duré?

A quoi pourtant tiennent les choses humaines! Si les hommes avaient été supérieurs en nombre ou si quelque femme eût trahi Minerve, tout serait changé ici-bas : c'est Minerve qui se serait vengée de l'ingratitude des Athéniens. *Athênaia* n'aurait pas de forme masculine.

Les hommes seraient soumis à leurs épouses.

Les luttes électorales seraient réservées aux femmes.

Qui peut dire ce que serait la société aujourd'hui si quelques femmes avaient négligé de prendre part au vote?

Athênê vient de la racine *Ath*, qui exprime l'idée d'éclat, beauté, fleur, d'où Anthos (fleur).

A la racine *Ath* se rattache la racine *idh*, *ith*, qui exprime l'idée d'éclat causé par la chaleur, par le feu.

D'où Æther, Ætna, etc. Mais Æther, Ætna, ne peuvent pas venir de la racine *Ath* ni *Athênê* de la racine *ith*.

SYCOPHANTE

Sycophante, fourbe, fripon, dit le Dictionnaire. La Fontaine l'a employé dans le sens d'*hypocrite*..

Guillot le sycophante approche doucement.

(*Le Loup devenu Berger.*)

Ce mot bizarre, à physionomie étrangère, vient de deux mots grecs : *sykos* (figue) et *phaino* (dévoiler). Ce terme *sycophante* signifie donc en réalité : qui dévoile les figues. Voici à quelle occasion il a été créé.

Pendant une disette les Athéniens avaient défendu l'exportation des figues, qui formaient avec les olives la principale nourriture des habitants de l'Attique. Afin d'empêcher que cette défense ne fût transgressée, une prime fut accordée à quiconque dénoncerait des coupables. L'appât du gain et peut-être aussi le désir d'une vengeance personnelle poussa un grand nombre d'individus à dénoncer des citoyens innocents. Le nombre des délateurs fut même si considérable que le mot sykophantès devint synonyme de menteur, fourbe, dénonciateur. Du grec il passa en latin et du latin en français.

H. Lecadet.

LE PAYS DES COMMISSIONNAIRES

Un dimanche de septembre dernier, installé dans le jardin de l'hôtel du Fer à Cheval, je regardais le défilé pittoresque des habitants de Sixt et des hameaux voisins accourus en foule pour entendre la messe dans l'église attenante à l'hôtel qui m'hébergeait. Tout en emplissant mes poumons de l'air frais du matin, j'admirais les robustes filles de la Savoie, dont la plupart, au mépris de la mode, ont conservé le petit bonnet particulier au pays. La foule, qui se pressait hâtive devant moi, avait déjà pris place dans l'église, lorsqu'un groupe de retardataires attira soudain mon attention. Ce groupe, exclusivement composé d'hommes, me salua poliment au passage et disparut à son tour sous le porche, me laissant en proie à une vive curiosité, malgré la rapidité de l'entrevue.

Ces nouveaux venus (fig. 2), qui paraissaient tous avoir dépassé la soixantaine, étaient uniformément vêtus, à l'exception de deux ou trois, de complets de velours bleu ou jaune, à boutons de cuivre, et coiffés de casquettes à visière vernie, d'où s'échappaient leurs cheveux blancs. C'est ce costume, différent en tous points de celui des autres paysans, qui avait attiré mon attention.

D'où venaient ces vieillards? Existait-il une maison de retraite ou un hospice quelconque dans ce pays perdu? Telles étaient les questions que mentalement je me posais; mais n'ayant personne pour y répondre, j'en fus réduit aux conjectures.

Il me parut de prime abord impossible que ces vieillards appartinssent à quelque hospitalière maison, car, qui dit hospice évoque forcément l'idée d'un médecin, et je n'ignorais pas qu'à Sixt, comme dans beaucoup de nos campagnes, les médecins manquent totalement. Ils en sont parfois à une telle distance que, lorsqu'un des habitants est malade, on recule devant la dépense qu'occasionnerait le déplacement de l'homme de science; on compte bien plus pour vaincre la maladie sur la robuste nature du patient que sur les bienfaits de la médecine. Donc, mes hypothèses se trouvaient réduites à néant.

Pendant que je me creusais la tête pour élucider la question que je m'étais posée, un des vieillards, qui n'avait sans doute pas eu la patience d'attendre la fin de la messe, vint, en compagnie de deux de ses compatriotes, prendre place à une table voisine de la mienne ; c'était une occasion inespérée de satisfaire ma curiosité. Je prêtai donc l'oreille aux propos de mes voisins et, pour paraître étranger à leur conversation, je tirai mon album, sur lequel je traçai un imaginaire croquis.

J'avais à peine commencé, que mes voisins m'avaient entouré et m'interpellaient avec cette familiarité qu'on rencontre dans nos campagnes. La glace était rompue. Après nous être mutuellement interrogés sur l'état de nos santés respectives, je fus gracieusement invité à trinquer avec mes interlocuteurs. Ma première question fut, comme bien on pense, pour le bonhomme au costume de velours, qui m'apprit alors qu'il avait été commissionnaire à Paris et avait exercé pendant quarante ans cette lucrative profession dans une des rues du centre de la capitale. Il habitait maintenant le village de Nambrides (fig. 1), situé comme Sixt, dont il est peu éloigné, dans la vallée du Giffre.

Le bonhomme, que ma qualité d'artiste semblait intéresser, me vanta tellement les beautés de son pays que, confiant en sa parole et n'ayant d'ailleurs aucun itinéraire déterminé, je résolus de le visiter en compagnie de l'ex-commissionnaire qui s'offrit spontanément à me servir de guide. Mes préparatifs ne furent pas longs, et la cloche n'avait pas encore sonné la fin de la messe que déjà mon guide et moi cheminions côte à côte sur la route de Nambrides.

Le chemin que nous suivons est parsemé de croix et d'oratoires. Le premier (fig. 3), situé à quelques pas de l'hôtel du Fer à Cheval, rappelle que saint Ponce, moine augustin, habita le premier la vallée du Giffre et la colonisa. Devant le petit monument, je remarque une petite source, coulant dans un bassin de pierre, et dont les eaux,

au dire de mon guide, ont la vertu de guérir toutes sortes d'infirmités.

Au premier aspect, ce monument paraît fort ancien et semble avoir été taillé par un Breton primitif. Une tête d'abbé (saint Ponce probablement) est gravée plutôt que sculptée; dans le bas, de chaque côté et au-dessus, encadrant une petite niche grillée, dans laquelle est renfermée une sainte Vierge, se dresse une colonnette torse, surmontée d'une tête d'ange. Une colombe tenant une mitre dans son bec, couronne le monument.

Quelques inscriptions, au lieu de m'éclairer, augmentent encore mon embarras; sur la pierre du bassin, une date (1737) encadre le monogramme du Christ, tandis que sur l'oratoire on lit : « Mgr Rendu accorde quarante jours d'indulgence à ceux qui diront un *Pater* et un *Ave* devant cet oratoire (1844). »

Est-il encore, même en Savoie, un artiste aussi naïf? Cette dernière date, peut-être, a dû être gravée postérieurement.

De l'oratoire de saint Ponce la route suit le Giffre-Bas ; à cette époque de l'année, les eaux de ce torrent sont très basses, et malgré leur couleur trouble, comme d'ailleurs toutes les eaux descendant de glaciers, on aperçoit les galets sur lesquels elles courent en susurrant et répandant sur les bords une fraîcheur un peu vive, augmentée par l'heure matinale.

Le pays des commissionnnaires. — Fig. 1. — Nambrides.

C'est à Sixt que le Giffre-Bas se joint avec le Giffre-Haut pour former le Giffre proprement dit, qui disparaît avec fracas, quelques mètres plus loin, dans une profonde gorge; un petit pont de bois permet au voyageur d'admirer à l'aise ce curieux défilé.

Nous avons bientôt laissé derrière nous les dernières maisons de Sixt; longtemps encore cependant, son clocher, dont le toit de fer-blanc étincelle au soleil, apparaît aux tournants de la route. Malgré la saison avancée, quelques cascades jaillissent encore du flanc des montagnes et viennent apporter leur tribut au torrent qui s'enfuit. Dans le lointain, au fond de la vallée, se dressent les pointes de Tanneverges, le long des champs, puis ce sont des petits chalets de bois jetés çà et là; personne aux champs, personne sur le chemin... Mais la beauté du site et la loquacité de mon compagnon font que nous arrivons à Nambrides sans nous être aperçus de la longueur de la route.

Il nous faut traverser les jardins pour parvenir aux maisons. L'ex-commissionnaire me conduit chez lui et me présente à son épouse qui, malgré son âge, trottine comme une jeune fille.

L'arrivée d'un hôte inattendu bouleverse la brave femme qui s'excuse du mauvais déjeuner qu'elle veut absolument m'offrir, et s'empresse de fouiller à droite et à gauche pour améliorer le menu. J'ai grand'peine à lui faire entendre que je n'ai pas faim encore et que mon intention est de terminer notre excursion dans la matinée, car le temps se couvre et, si la pluie s'en mêle, adieu la montagne, un épais rideau couvre tout, et cela peut durer plusieurs jours.

Enfin mon hôtesse se rend à mes raisons,

mais à condition que nous serons de retour pour le déjeuner.

De nouveau nous remontons le Giffre bas : une cascade, « la Gouille », traverse la route sous nos pas. Les oratoires se succèdent, semblant encore plus rapprochés les uns des autres. Des troupeaux paissent dans les prés et les petits bois, sous la surveillance de quelques enfants. Les filles, plus sérieuses, tricotent gravement, tandis que les garçons font débouler des pierres, ou grimpent le long des flanes de la montagne. Le torrent serpente en cet

Le pays des commissionnaires. — Fig. 2. — Les commissionnaires à Sixt (Savoie).

endroit et nous le traversons deux ou trois fois sur de rudimentaires ponts de bois.

Comme nous arrivions à un endroit désigné sous le nom de Entre-deux-Nants, mon compagnon me conta une légende que je rapporte fidèlement.

Il y a bien longtemps, un village était bâti au bord du chemin. Dans ce village habitait une vieille femme fort connue par l'hospitalité large et les abondantes aumônes qu'elle donnait aux pauvres. Un jour que, contrairement à son habitude, elle était seule dans sa demeure,

un oiseau, auquel elle avait donné la pâture aux jours d'hiver, vint chanter sur sa fenêtre et à trois reprises poussa le cri : « Fuis ! — fuis ! — fuis ! ». La bonne vieille, comme obéissant à une instinctive terreur, s'enfuit du village. A

Le pays des commissionnaires. — Fig. 3. — Oratoire de Saint-Ponce.

peine avait-elle dépassé les dernières maisons qu'une partie de la roche de la Tête-Noire écrasait sous ses énormes débris le frêle village. La seule survivante échappée si miraculeusement à la mort courut à Sixt, où elle annonça, à demi folle de terreur, la nouvelle de l'épouvantable catastrophe.

Martin Van-Maèle.

(A suivre.)

LES ŒUFS DE COUCOU

Le coucou a le privilège d'exciter la curiosité des naturalistes. On jurerait que cet oiseau a reçu la mission de poser des énigmes dont la science humaine est impuissante à découvrir le secret. C'est un irrégulier qui vit en dehors de la loi commune. Il ne se donne pas la peine de construire le nid où il élèvera sa famille, il préfère déposer ses œufs chez le voisin.

Des conjectures sans nombre ont été imaginées pour expliquer cette dérogation à l'une des règles les plus essentielles que la nature ait imposées non seulement à toutes les autres espèces d'oiseaux, mais encore à la plupart des êtres vivants. D'après l'hypothèse la plus accréditée, les femelles des coucous auraient à l'origine couvé en commun leurs œufs déposés sur le sol ; mais dans la suite elles auraient été obligées de renoncer à cette coutume lorsque de nouveaux hôtes ont envahi les solitudes où elles vivaient auparavant en sécurité. Incapable de construire un nid et dépourvue des instincts de famille qui ne peuvent se développer sous un régime où les petits sont élevés par la communauté, cette espèce proscrite n'aurait échappé à la destruction qu'en imposant aux autres oiseaux la charge d'une hospitalité involontaire.

Cette explication paraît ingénieuse. Il existe encore dans le nouveau monde des oiseaux qui couvent leurs œufs en commun, et sont assez proches parents du coucou ; mais aucune preuve rigoureusement scientifique n'a été fournie à l'appui d'une conjecture qui n'est pas encore universellement acceptée, bien qu'elle compte un très grand nombre de partisans.

Cette hypothèse pourrait à la rigueur expliquer comment le coucou se serait déchargé du soin d'élever ses petits, mais elle ne jette aucune lumière sur une des plus curieuses énigmes de la création. Pourquoi les œufs de ce parasite ne sont-ils pas tous de la même couleur ? Il semble que la nature elle-même se soit rendue complice des fraudes commises par cet oiseau sans scrupule en lui fournissant les moyens de les exécuter. S'il est possible au coucou d'imposer à une centaine d'oiseaux d'espèces différentes la charge de faire éclore des petits monstres dont le premier soin sera d'assassiner le reste de la couvée, c'est qu'il est en général assez difficile aux parents adoptifs de soupçonner la fraude dont ils sont les victimes.

A première vue on serait tenté de croire que les coucous femelles ont l'instinct de la contrefaçon, et qu'elles ont le talent d'imiter avec une fidélité merveilleuse les œufs des oiseaux dont elles veulent mettre à contribution l'hospitalité forcée. Les observations recueillies en Allemagne par le docteur Rey, de Leipzig, ne permettent pas d'accepter cette conjecture. D'une part, il n'existe aucune différence bien sensible entre les œufs pondus par les mêmes coucous femelles, et, d'autre part, il n'est pas rare que les œufs subrepticement déposés dans le nid d'un autre oiseau n'aient aucune ressemblance avec ceux de ce dernier. Pour ne citer qu'un exemple : sur cent trente-neuf œufs de coucous trouvés par le docteur Rey dans des nids d'émérillon, douze seulement étaient assez difficiles à distinguer des œufs de cet oiseau.

De la double constatation qui précède on est en droit de conclure que le talent d'imitation attribué au coucou femelle doit être mis au nombre des légendes ; mais ce premier point une fois établi, le problème n'est pas résolu et

la difficulté se trouve seulement déplacée. Il resterait encore à expliquer pourquoi deux coucous femelles ne pondent pas des œufs de la même couleur.

La solution que M. Wilhem Haacke propose pour élucider cette énigme paraît au premier abord assez séduisante. Le coucou est un oiseau qui vit sous les climats les plus différents : on le trouve disséminé dans toutes les régions de l'Europe et de l'Asie ; il supporte avec une égale facilité les chaleurs de l'Espagne et les hivers rigoureux du nord de la Chine.

Personne n'ignore que la température, l'alimentation, la sécheresse ou l'humidité peuvent exercer une indiscutable influence sur la couleur des œufs des oiseaux. Grâce à des conditions climatériques très différentes, un grand nombre de variétés se seraient créées à la longue dans la famille des coucous et chacune d'elles pondrait des œufs d'une couleur différente. Il faudrait compter en outre avec l'influence produite par des croisements entre ces innombrables tribus, et l'on s'expliquerait de la sorte comment, d'après les constatations faites par le docteur Rey, sur mille œufs de coucou, soixante-quatorze seulement peuvent être ramenés à un type uniforme.

Ces chiffres donnent une idée de la prodigieuse diversité qui existe dans la couleur des œufs de coucou, et l'on s'explique comment, pour assurer le succès de ses supercheries, chaque femelle doit, autant que possible, confier le soin de faire éclore et d'élever ses petits à des parents adoptifs dont les œufs ressemblent aux siens. Toutefois il n'est pas rare qu'elle n'ait à sa portée aucun nid où cette fraude soit facile, et alors elle se décide à imposer la charge d'une hospitalité involontaire à des oiseaux qui parfois font tomber sur le sol un œuf dont l'origine leur paraît à bon droit suspecte, mais qui souvent aussi ne s'aperçoivent pas de la manœuvre ourdie à leurs dépens.

L'ingénieuse doctrine exposée par M. Wilhem Haacke repose, en somme, sur le très grand nombre de variétés qui, par suite de l'influence du climat, se seraient développées dans la famille des coucous. C'est l'explication la plus plausible qui ait été proposée jusqu'à ce jour, mais elle n'est pas encore rigoureusement démontrée. Pour que ces innombrables variétés, qui ont pris naissanee dans des régions nécessairement éloignées les unes des autres, puissent coexister maintenant dans certaines parties de l'Europe sans se fondre en un type commun, sous l'influence des croisements successifs, il faudrait prouver que le coucou est un oiseau essentiellement nomade, qui se déplace sans cesse depuis les côtes de l'Espagne jusqu'aux frontières du nord de la Chine. Cette conjecture n'est pas invraisemblable, mais elle n'est pas définitivement établie, et le dernier mot sur l'un des plus intéressants problèmes de l'histoire naturelle n'a pas encore été dit.

G. Labadie-Lagrave.

QUELQUES FLEURS CURIEUSES

L'habitude des fleurs communes nous donne de leur aspect général une idée fixe et étroite qui fait que notre esprit se trouve tout décontenancé devant les contours imprévus d'une fleur exotique.

Ainsi, nous nous représentons, presque toujours, le *calice*, ou verticille externe de la fleur, formé de *sépales* verts peu développés. Quant à la *corolle*, ou verticille interne, elle nous apparaît revêtue des couleurs les plus éclatantes et composée de *pétales* très amples. Or, avec une telle conception de ces objets, on se trouve déjà embarrassé devant certaines plantes généralement répandues dans les jardins : la tulipe, le lis, etc. En effet, chez chacune de ces herbes particulièrement, toutes les pièces internes et externes de la fleur sont identiquement semblables, c'est-à-dire de même taille et teintées uniformément d'une couleur autre que le vert.

N'y a-t-il donc point de calice et sommes-nous en présence d'une double corolle? On pourrait le croire. Il n'en est rien cependant, et les botanistes d'aujourd'hui, qui ont des raisons pour n'attacher qu'une importance médiocre à la couleur considérée comme caractère, se contentent, dans le cas en question, de désigner les pièces de la fleur sous le nom de *périanthe double pétaloïde*, c'est-à-dire périanthe double formé de pièces rappelant les pétales. Il y a aussi des *périanthes doubles sépaloïdes*, dont toutes les parties, par conséquent, ont la couleur de sépales normaux.

Chez l'Iris la configuration présente déjà quelque chose de particulièrement original ; le périanthe, également double, est pétaloïde ; mais on distingue le verticille inférieur à son port retombant, tandis que les trois pièces de l'étage plus élevé se redressent et se recourbent vers l'axe floral, formant berceau pardessus les organes générateurs.

Chez l'Aconit, la Capucine, le Pied d'alouette, le Pélargonium, l'Ancolie, l'originalité s'accentue tantôt par la forme de coiffe que prend l'un des sépales (Aconit), tantôt par l'adjonction d'un éperon à une ou à plusieurs pièces du périanthe (Capucine, Pied d'alouette, Ancolie). Chez deux espèces de ce dernier genre, l'éperon de chaque pétale prend un accroissement qui n'atteint pas moins de cinq à six centimètres de long et donne à la fleur un curieux aspect. Ces deux espèces sont de l'Amérique

septentrionale, vivaces et absolument rustiques, c'est-à-dire de pleine terre dans nos jardins. On les appelle l'Ancolie dorée (fig. 1) et l'Ancolie bleue.

La fleur de la vigne est singulière surtout

Fig. 1. — Ancolie dorée.

par son mode d'épanouissement; tandis que chez les autres genres la corolle s'ouvre par le sommet, chez la vigne elle s'ouvre par la base : les pétales se détachent du pédicelle, mais restent soudés entre eux, formant, au-dessus des organes de reproduction, une sorte de chapeau qui est bientôt soulevé, puis rejeté par une poussée des étamines se redressant sous l'effort de la végétation. Si la température n'est pas suffisamment élevée, le rejet de la corolle se trouve retardé. Au dire des viticulteurs, cela peut annuler la fécondation et, par conséquent, la récolte.

Avant d'aborder la famille des Orchidées, la plus riche en fleurs originales, signalons au hasard les Aristoloches et les Céropégias.

Tout le monde a vu, dans les jardins, tantôt couchés sur l'arcade des tonnelles, tantôt suspendus au treillage des murailles, les sarments souples et plantureusement feuillés de l'Aristoloche siphon. En juillet, cette plante est garnie abondamment de fleurs petites dont les contours rappellent ceux d'une pipe. Cet aspect sort déjà de l'ordinaire; mais il y a, dans le même genre, quelques espèces plus curieuses, ce sont : d'abord celle à qui la forme de sa fleur a valu le nom d'Aristoloche tête d'oiseau, puis cette autre, dont le calice — car la fleur n'a point de corolle — est si excentrique, si saugrenu, que les botanistes n'ont pas hésité à l'appeler Aristoloche ridicule (*Aristolochia ridicula*, fig. 2).

Il n'y a pas très longtemps qu'un explorateur l'a introduite du Brésil, et on la cultive dans nos serres chaudes.

La fleur du Céropégia de Sanderson s'écarte aussi des lignes convenues; mais, loin d'avoir une forme qui prête à critiquer ou à rire, elle a plutôt quelque chose qui attire et qui charme; c'est une sorte de coupe surmontée d'une voûte gracieusement lobée et que soutiennent cinq supports au profil de balustres (fig. 3).

Un industriel un peu artiste trouverait peut-être là l'idée première d'un joli bibelot d'étagère : brûle-parfum, porte-allumettes, vase décoratif; ou d'une lanterne à suspendre au plafond d'un vestibule.

Les Céropégias habitent l'Afrique tropicale, l'Inde orientale, la Malaisie et l'Australie tropicale. En France, on en cultive quatre ou cinq espèces dans les serres chaudes et tempérées. Celle que nous figurons est remarquablement décorative par sa végétation volubile.

Faut-il encore citer le sabot des Calcéolaires, la tête échevelée des Chrysanthèmes japonais, la fleur en cœur du Dielytra, celle du Muflier, si grimaçante qu'on l'a comparée à une gueule de loup?

Mais voici les Orchidées qui résument toutes les invraisemblances de formes. La première

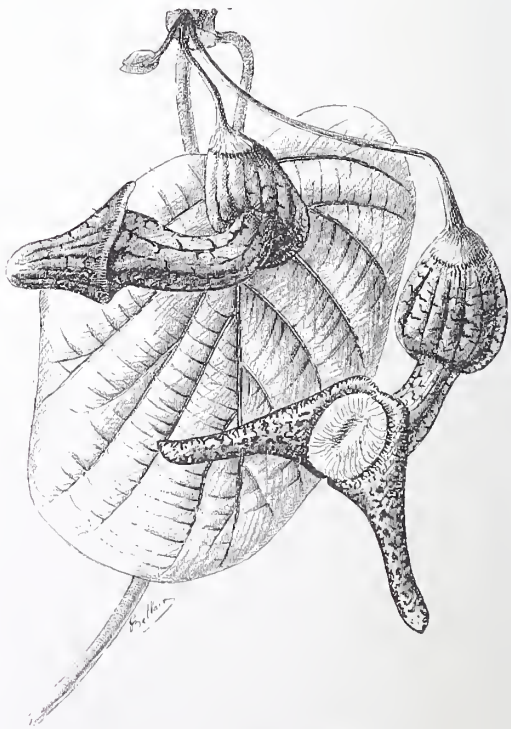


Fig. 2. — Aristoloche ridicule.

fois qu'on voit ces étranges fleurs on tombe dans un grand étonnement et, si l'on en veut parler, on cherche quels mots pourront exprimer la souplesse ondoyante des grappes, les

découpures exquisement recherchées des pétales, la disparité des pièces florales, la hardiesse des couleurs, toujours prodiguées, tantôt opposées, tantôt fondues et dégradées, tantôt plates, où se pose, avec aisance, la note forte des macules sombres.

Quelle inépuisable source de modèles inédits pour la décoration des panneaux, des tentures, des étoffes riches !

Voici, par exemple, un Cattleya avec son pétale inférieur contourné en cornet et ses deux pétales latéraux taillés en pointe ; toute la fleur est teinte d'un rose tendre, comme voilé, et dans la gorge rouge serpente un réseau délicat de fibrilles d'or.

L'Oncidium papilio et sa variété, *l'Oncidium Kramerianum*, vous apparaissent comme des papillons posés sur un brin d'herbe. Rien ne

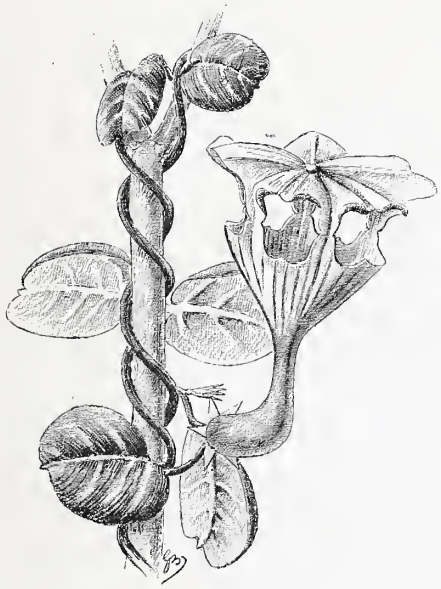


Fig. 3. — Céropégia de Sanderson.

leur manque des organes de ces insectes : vous pourriez désigner les ailes, les antennes et la trompe.

Ce cygne ébauché est encore une orchidée : le *Cycnoches ventricosum* (fig. 4). Les pièces florales chassées en arrière forment le corps de l'oiseau et les ailes déployées, voile au vent. La « colonne » dégagée, gracieusement courbée, imite le cou et la tête.

Cette fleur (fig. 5), qui rappelle la fleur de lis florencée des sculpteurs, a été détachée d'une grappe d'*Angræcum elatum*, ravissante orchidée de Maurice et dont on ne possède encore que des échantillons d'herbier. Est-il bien certain qu'on trouverait dans tout le blason de France quelque chose de plus gracieux, de plus élégant que cette fine miniature ?

Je m'arrête, car il y a cinq mille espèces d'orchidées, et il faudrait plusieurs volumes pour décrire toutes ces fleurs, dont le polymorphisme dépasse ce que l'imagination la plus artiste et la plus féconde peut concevoir.

Le lecteur qu'intéresserait cette vaste et si éblouissante famille peut, à défaut d'une possession coûteuse des espèces exotiques, étudier les espèces indigènes : l'Orchis mouche, l'O-

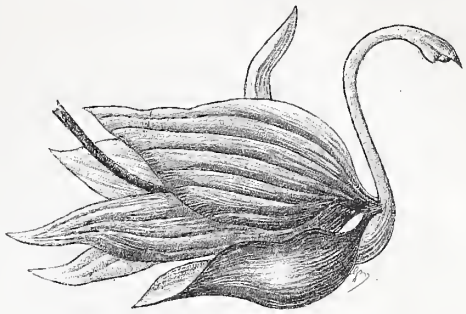


Fig. 4. — Cycnoches ventricosum

phrys abeille, l'orchis de montagne, l'orchis pourpré, l'*orchis hirsina*, etc. Toutes présentent des formes aussi fines, aussi charmantes que celles des espèces d'origine lointaine ; seulement elles sont beaucoup plus petites et, pour apprécier la délicatesse de leurs lignes, il faut les regarder d'assez près.

Abondantes à Compiègne ainsi que dans les autres localités favorables et éloignées des grands centres, elles sont clairsemées aux environs de Paris, où la foule nombreuse des promeneurs du dimanche en a fait, trop souvent, des hécatombes pour les herbiers et les bouquets.

Notre conclusion à cet article sera l'expression d'un regret. Pourquoi tant de fleurs, répandues cependant, sont-elles encore si ignorées, si peu interprétées en art décoratif ? Depuis des siècles, le sculpteur ornemaniste vit sur le passé, copiant des modèles que ses devanciers, ses maîtres, ont eu, les premiers, l'idée d'emprunter à l'acanthe, au céleri sauvage, au chardon, au trèfle, au lierre, au lis, au lotus, à la rose.

Il serait ridicule de nier la beauté du chapiteau corinthien plaqué d'acanthe, l'élégance

Fig. 5. — Angræcum elatum.

d'un flot de feuilles renaissance courant au long d'une frise ; mais on peut bien, mû par un juste sentiment d'éclectisme, regretter de ne pas voir, dans la flore de pierre des monuments moder-

nes, quelques-unes de ces formes nouvelles dont les jardins et les serres sont si riches, maintenant, que les horticulteurs en sont encombrés et ne savent plus où les mettre.

GEORGES BELLAIR.

LE CANAL DE LA MER DU NORD A LA BALTIQUE

SON OUVERTURE PROCHAINE ; — SON IMPORTANCE

Dans quelques jours doit avoir lieu la grande solennité maritime à laquelle l'empereur d'Allemagne a convié les différentes puissances : il s'agit d'inaugurer le nouveau Canal de la mer du Nord à la Baltique (*Nord-Ostsee Kanal*).

Ce n'est pas qu'il n'existât déjà des communications par eau entre ces deux mers ; l'idée de l'entreprise date de loin, mais les voies établies ne répondaient plus aux exigences de la navigation actuelle, et surtout elles n'étaient plus à la hauteur des aspirations ambitieuses de l'empire allemand.

I

Au temps où la Hanse florissait, on agita déjà la question, et, vers la fin du quinzième siècle (1485-90), Lübeck, une des principales villes de la ligue hanséatique, Lübeck, sur la rive gauche de la Trave, construisit entre cette rivière et l'Elbe un canal à écluses, le canal de Steckenitz ou Stecknitz, destiné à rendre plus commode et moins dangereux l'accès de la Baltique qu'on ne pouvait aborder que par le nord. Cette voie fluviale, qui aboutit à Lauenbourg sur l'Elbe, existe encore aujourd'hui, mais elle ne peut servir qu'à des bâtiments d'un faible tirant d'eau ($0^m,60$). En outre, la traversée de ce canal de Lübeck jusqu'à Hambourg, en utilisant l'Elbe à partir de Lauenbourg, demande près d'une quinzaine. La longueur totale du canal de Stecknitz et des rivières canalisées est de 72 kilomètres.

Au siècle suivant, Hambourg, la rivale de Lübeck, utilisa l'Alster et une autre rivière pour en faire une voie plus courte encore que la précédente vers la Baltique ; mais cette entreprise n'eut qu'une durée éphémère.

Parmi les auteurs de projets pour la création d'un canal entre les deux mers, on cite le fameux Wallenstein quand il eut le titre d'amiral de l'Empire, et le non moins fameux Cromwell qui songeait, dit-on, à construire un canal partant de l'Elbe, en passant par le lac de Schwerin, pour aboutir à Wismar, sur la Baltique, dans la Poméranie suédoise d'alors. Nous ne voyons pas bien quel intérêt l'Anglais Cromwell pouvait avoir à une entreprise de ce genre.

On conçoit mieux l'intérêt que Christian VII de Danemark avait à faire creuser à travers son territoire le canal qu'un appelle canal de l'Eider (ou du Schleswig-Holstein), qui fut exécuté de 1777 à 1785.

Ce canal, long de 45 kilomètres, part des environs de Holtenau, dans la baie de Kiel, se dirigeant sur la ville de Rendsbourg ; là il utilise en aval les eaux de l'Eider, jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans la mer du Nord. Mais il ne peut donner passage qu'à des bâtiments de petite dimension et d'une faible calaison (3^m) ; les voiliers mettent trois à quatre jours, les vapeurs une quarantaine d'heures pour en faire la traversée, car il y a un certain nombre d'écluses, dont la plus haute est de sept mètres au-dessus du niveau moyen de l'eau. Ce sont là les inconvénients de ce canal, pourtant encore assez fréquenté de nos jours. Il y a quelques années, il y passait encore 4,500 navires ; en effet il permet aux petits bâtiments d'éviter le détour de la longue presqu'île du Jutland et du nord des îles danoises, environ 650 kilomètres.

Il faut remarquer que ce n'est pas seulement le désir de faciliter et d'abréger le trajet d'une mer à l'autre qui a multiplié les projets pour l'exécution d'un canal entre la mer du Nord et la Baltique ; c'est aussi une raison d'économie et un sentiment d'humanité. Le Skagerrak et le Kattegat, le Grand Belt et le petit Belt, le Sund, sont des passages dangereux. On a dit que la marine allemande avait perdu chaque année, sur les côtes du Jutland, environ cinq cents matelots et une centaine de navires, d'une valeur de douze millions de francs. Malgré les progrès de la navigation et l'emploi de la vapeur, la perte annuelle serait encore, dans ces parages, de vingt-cinq à trente navires de toute dimension, outre une partie des équipages : on évalue à 6,316 le nombre des naufrages pendant la période 1858-1885, ce qui est une perte matérielle énorme.

Quoi qu'il en soit, le canal de l'Eider ne suffit plus aux besoins du grand commerce, et d'ailleurs, il n'est d'aucune utilité stratégique pour l'Allemagne.

Aussi, quand la Prusse se fut emparée de Schleswig-Holstein, sur le Danemark, trop faible pour venir à bout du puissant adversaire qui l'avait attaqué sous les prétextes que l'on sait, songea-t-on sérieusement à l'établissement, entre les deux mers, d'une voie maritime capable de donner passage à la fois à de grands navires de commerce et à de forts vaisseaux de guerre. Parmi les projets mis en avant, le projet Lentze eut la préférence. Le canal en question devait avoir $70^m,3$ à sa surface, et 23 mètres au plafond sur $9^m,7$ à $10^m,5$ de profondeur. Il partait de Sainte-Marguerite sur l'Elbe, passait à Rendsbourg (qui entre dans tous les projets), à Steinrade, par le lac de Goos, pour aboutir à la baie d'Eckenförde, sur

la Baltique; de Steinrade, un embranchement à l'usage des vaisseaux de guerre eût conduit directement dans la baie de Kiel. La guerre de 1866 contre l'Autriche fit suspendre le projet qui paraissait grandiose à Napoléon III, lequel chargea même, si je ne me trompe, son Ministre des affaires étrangères, alors M. Drouin de Lhuys, d'en féliciter la Prusse. Pourquoi cette sollicitude?

Mais après cette guerre de 1866, comme après celle de 1870, la Prusse jugea plus utile pour elle d'augmenter sa flotte que de fournir au petit nombre de navires dont cette flotte se composait les moyens de passer facilement d'une mer à l'autre.

Telle était l'opinion du feld-maréchal de Moltke, opinion qu'il exprima dans une séance du Reichstag, quand il dit (23 juin 1873) que l'utilité du canal projeté n'était pas si grande qu'elle pût justifier les dépenses nécessaires pour sa construction.

Cependant le chef de l'état-major prussien changea d'avis dans la suite. Ce fut sans doute lors de la campagne menée par M. Dahlstrom, armateur, qui, en 1878, écrivit et parla en faveur de l'exécution du projet Lentze, projet remanié et que le développement de la flotte allemande rendait maintenant plus nécessaire que par le passé. Dans une lettre particulière à cet armateur le maréchal de Moltke lui disait : « Le canal sera très utile pour l'empire allemand; la puissance de notre flotte en sera doublée et nous pourrons jeter toutes nos forces, soit dans la Baltique, soit dans la mer du Nord, sans qu'elles rencontrent d'obstacle et sans qu'elles soient vues de l'ennemi. » Le canal que recommandait Dahlstrom eût moins coûté à exécuter que celui de Lentze, mais l'importance militaire en eût peut être été affaiblie.

Enfin en 1880, au sein de la Société pour le développement de la navigation sur les fleuves et sur les canaux de l'Allemagne, surgit un nouveau et dernier projet — nous disons dernier parce que le gouvernement sentait de plus en plus la nécessité de se charger lui-même de l'entreprise. — D'après ce projet, le canal eût été construit aux frais d'une compagnie formée de capitaux anglais; il partait de Glückstadt sur l'Elbe où l'on eût creusé un port, et par Kellingshausen, Neumünster, etc., venait se terminer à Dorfgaard, à l'extrémité sud de la baie de Kiel. M. de Moltke, qui assistait à la réunion où le projet fut présenté, affirma que jamais le gouvernement ne consentirait à contribuer aux frais d'un canal qui servirait beaucoup plus les intérêts de l'Angleterre, de la Russie et de la France, que ceux de l'Allemagne, malgré l'avantage qui en résulterait pour les bâtiments d'une taille moyenne, pour les chaloupes-canonnières, etc., de pouvoir passer d'une mer dans l'autre.

II

Tels sont les antécédents du nouveau canal, définitif celui-là. Si nous en avons raconté l'historique avec assez de détails, c'est à cause de l'importance qu'en Allemagne on attache à cette voie maritime, qui accroîtra la force de la marine militaire allemande, et fera une seule ligne de côtes de ce qui était jusqu'ici séparé en deux morceaux par la terre ferme; grâce à ce trait d'union, des ports qui sommeillaient au fond de la Baltique sortiront évidemment de leur sommeil, et des villes maritimes importantes telles que Kiel, Lübeck, Rostock, Dantzig, Kœnigsberg, seront attirées dans la sphère commerciale de l'océan Atlantique.

C'est en prévision de cet avenir que le gouvernement allemand a pris en main l'affaire et s'est chargé de son exécution à titre d'entreprise nationale. Le projet présenté par lui et qui était le projet Dahlstrom retouché, fut adopté presque à l'unanimité (1885) par le Reichstag et par le Landtag prussien. Une loi d'empire, promulguée le 16 mars 1886, décida l'établissement d'un canal à l'usage des navires de guerre, canal partant de l'embouchure de l'Elbe pour, en passant par Rendsbourg, aboutir à la baie de Kiel. Le 17 juillet de la même année, une commission impériale, dite Commission du canal, était nommée et on lui accordait pendant la durée de son exercice tous les droits des autorités de l'empire.

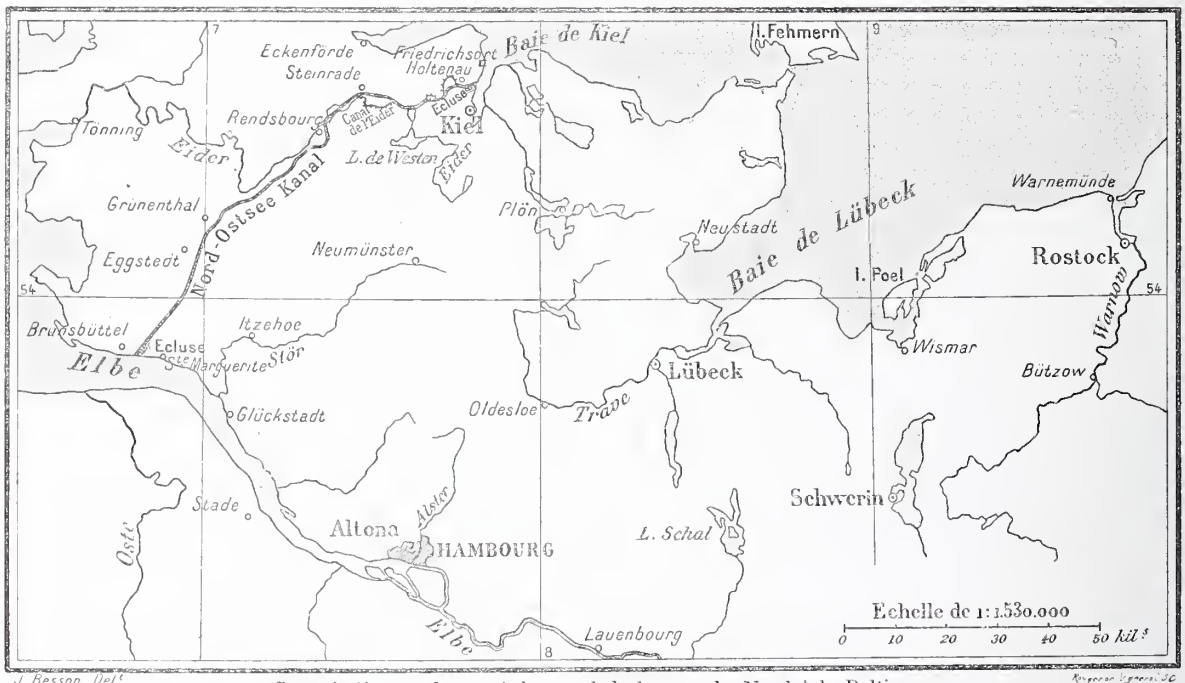
Les frais de construction du canal étaient dès lors évalués à cent cinquante-six millions de marks (le mark valant 1 fr. 25), sur lesquels la part contributive de la Prusse devait être de cinquante millions. Cette somme, la Prusse en faisait l'avance et ne devait toucher aucun intérêt de son argent; mais elle y trouvait amplement son compte. Les avantages pour elle et pour sa province de Schleswig-Holstein, étaient en effet importants. L'agriculture y gagnait une grande étendue de terrains qui n'étaient à cette époque que des marécages, les déblais dont on estimait la masse à soixante-dix millions de mètres cubes devant être laissés aux communes dans les rayons desquelles se feraient les travaux.

On peut aussi estimer qu'avec une circulation de quatorze mille navires, représentant neuf à dix millions de tonneaux, le péage du canal produira une somme annuelle de huit millions quatre cent mille francs (7,000,000 de marks) à raison de 94 centimes par tonne nette. Après ces avantages acquis à l'Allemagne, on peut ajouter ceux qui suivront, notamment pour Saint-Pétersbourg, dès que cette capitale possèdera un port accessible aux navires de fort tonnage, pour Libau, Copenhague et le futur port franc de Malmoë, en un mot, pour tout le commerce de la Baltique avec l'Ouest de l'Eu-

rope, le transit devant y économiser de dix-huit à vingt heures de traversée.

Mais, que le résultat financier de l'entreprise soit brillant ou non, ce n'est pas là ce que l'Allemagne a cherché. Le côté stratégique l'a préoccupée avant tout. Par la création du nouveau canal, la force défensive de la flotte allemande se trouve doublée ; nos voisins d'au delà du Rhin estiment que les puissances maritimes les plus redoutables seront mises par là hors d'état de pouvoir bloquer les côtes allemandes. D'un autre côté, le commerce allemand en retirera de grands avantages ; le fret pour les ports de la Baltique devra considérablement baisser de prix ; la nouvelle voie servira donc également les intérêts économiques.

Le Nord-Ostsee Kanal, dont la longueur est de 98 kilomètres 650, mesure 60 mètres de largeur à la surface ; il a une profondeur de 8m5. Ses deux extrémités sont : d'une part, Brunsbüttel, sur l'Elbe, à son embouchure (mer du Nord); de l'autre, Holtenau, baie de Kiel (mer Baltique). Partant de Brunsbüttel, le canal traverse d'abord la Marche où le sol s'élève lentement jusqu'à Grünenthal, à vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer et qui forme le point de partage des eaux entre le bassin de l'Elbe et celui de l'Eider. De là, il suit la ligne de la Gieselau, rivière qui coule entièrement dans le cercle de Rendsbourg ; il atteint l'Eider non loin de Wittenbargen, passe par les lacs qui se trouvent sur le cours supérieur de l'Eider, puis il prend la direction du canal de ce nom dont il coupe les courbes sur plusieurs points,



Carte indiquant le tracé du canal de la mer du Nord à la Baltique.

notamment à Sehested et à Holtenau, endroit où il vient déboucher, comme nous l'avons dit, dans la baie de Kiel. Au fond de cette baie, ou plutôt de ce golfe, s'ouvre le port de Kiel, un des meilleurs et des plus sûrs de la Baltique, et dont la Prusse a fait, depuis qu'elle s'est emparée du Schleswig-Holstein, une station maritime de premier ordre. L'entrée en est défendue par une forteresse et plusieurs forts ; l'établissement maritime qu'on y a créé et qu'une voie ferrée relie à la principale gare de la ville, les chantiers de construction, les magasins, les docks, etc., qu'on y trouve aujourd'hui, ont accru l'étendue et l'importance de la ville dont la population a plus que doublé depuis quelques années. L'ouverture du canal ne peut qu'augmenter encore son importance.

N'oublions pas de dire que le canal a deux écluses, une à chaque extrémité. On aurait voulu qu'il fût entièrement à niveau, mais la chose n'a pas été possible. Il est vrai que l'écluse terminale, celle de Holtenau, sera presque toujours ouverte, les eaux de la Baltique n'étant sujettes qu'à peu de changements.

De larges garages ont été ménagés sur le parcours : les grands bâtiments de commerce et les cuirassés pourront donc y naviguer sans avoir à craindre des chocs dangereux. La navigation n'y sera pas non plus interrompue la nuit ; les écluses et les remorqueurs de service seront éclairés à l'électricité ; des appareils électriques seront en outre fournis aux navires qui transiteront par le canal, où la circulation sera, au dire des Allemands, de vingt mille navires par année (ce qui est loin du chiffre de quatorze mille, cité plus haut) ; on prétend même en Allemagne que des dispositions ont été prises pour le passage d'un nombre double de bâtiments, s'il était nécessaire.

GUILLAUME DEPPING.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LE DÉJEUNER DU CASSEUR DE PIERRES

Le déjeuner du casseur de pierres. — Peinture de G. Fouace. — Gravure de Deloche.

L'exposition posthume des œuvres de Guillaume Fouace à l'École des beaux-arts vient de clore ses portes sur un ensemble de productions que nous avons étudiées ici dans le numéro du 1er février 1894.

Mieux que la présentation périodique des deux tableaux du Salon annuel, elle a fait savoir au public la puissance de l'artiste que nous avons eu le regret de perdre en janvier dernier; et la réputation du peintre sitôt disparu a achevé d'un bond trop tardif l'ascension que ses pairs avaient rendue difficile; car Fouace ne fut un favorisé que du tempérament.

Il était un de ceux que certaines récompenses s'obstinent à oublier jusqu'au jour où l'opinion se révolte, ou jusqu'au jour de leur mort.

Cette exposition a été inaugurée par M. le

Ministre des beaux-arts, qui a suivi avec une vive attention les phases de l'œuvre du maître, représentées par ses premières compositions de genre, par la série des tableaux de victuailles, et par une sculpture dont nous donnions naguère une reproduction (1).

Il avait sous les yeux la vie et les aspirations du peintre : le succès éclatant conquis par ses études de la table et de la cuisine, et les espérances contenues dans les scènes rustiques et dans les paysages délaissés pendant un temps sous la tyrannie de sa réputation de peintre de nature morte.

Guillaume-Romain Fouace.

Ces œuvres-là, Fouace se promettait d'y revenir le jour où le ruban rouge l'aurait affranchi de la servitude de son succès, et, pour ceux qui le savaient, le grand intérêt de cette exposition était d'y rechercher ce qu'aurait été le peintre de demain, revenu à la grande nature. Celle-là, tout le prouve, il l'eût traduite avec ses impressions d'autrefois. *Le Déjeuner du casseur de pierres* est une des œuvres qui témoignent au service de quelle simplicité de cœur il mettait la décision et l'habileté de son pinceau. Le casseur de pierres, oubliant ses fatigues de la matinée et le repas qui doit lui rendre ses forces, s'absorbe dans la contemplation de sa fille.

Occupée à son tricot, l'enfant est une petite figure de sagesse appliquée, où rien n'est omis de ce qui la caractérise dans la réalité.

Naïve, attentive à consacrer tout loisir au travail, tranquille et recueillie, elle représente la paix dans la pauvreté : et pour son père elle est l'image du bonheur que la vie a mis à sa portée, comme compensation aux pénibles labeurs de tous les jours.

On sent que tout à l'heure, quand sa fillette s'en retournera avec l'écuelle vide, elle laissera au casseur de pierres une impression de joie qui se traduira en courage et en bonne humeur.

Fouace eût été un admirable peintre des simples, celui que nos lecteurs ont reconnu l'an dernier dans le *Baptême à Réville*. Il le serait resté devant la nature, une simple aussi, et c'est dans la joie qu'il eût traité les paysages et les marines où il s'était ébattu tout enfant et auxquels il devait ses premières émotions. Et en cela l'artiste, chez lui, eût été en parfait accord avec l'homme, avec la bonté du cœur et la finesse de l'esprit ; ou plutôt son tempérament eût continué à s'épancher sous la forme artistique, disant ses impressions sans faiblesse, sans tricherie.

Mais voilà qu'il a disparu au bout de la première étape, longue et ardue, à la veille de produire l'œuvre rêvée, mais nous laissant sa mesure dans celle qu'il a accomplie. Son nom, sur ses toiles, est inscrit en bonne place pour faire survivre le peintre à l'homme et donner un écho de célébrité aux regrets qui nous restent.

J. Le Fustec.

(1) Voir année 1894, page 33.

SILHOUETTES

MARIE-CHRISTINE

Qu'elle était donc bonne à voir, cette petite vieille ridée comme une pomme qui a passé la saison, avec le nez et le menton si rapprochés l'un de l'autre que toujours restaient sur la pointe de celui-ci quelques grains de fin tabac tombés de celui-là !

Elle s'en allait trottinant, l'été, sous sa coiffe de guingamp à grandes ailes et long bavolet qui, en tamisant les rayons du soleil, la préservait de leur trop grande ardeur, pour ne lui en laisser que la chaleur bienfaisante ; l'hiver, enveloppée de sa mante à capuchon, à la mode de son pays.

Pleuvait-il ? elle s'abritait sous un immense parapluie de coton bleu, deteint, lavé par tant d'averses qu'il avait essuyées.

Le baromètre était-il au beau ? un bâton ramassé sous la haute futaie du parc raffermissait sa marche.

Au bras elle portait, en guise de ridicule, un cabas en paille les jours ordinaires ; en tapisserie, les jours fériés ; au fond, son mouchoir et sa tabatière.

* * *

Elle était née servante et sortait de cette

vieille race de serviteurs fidèles, dévoués, identifiant leur vie, leurs intérêts avec ceux de leurs maîtres, ce qui leur permettait de dire en toute sincérité « chez nous », en parlant de la demeure de ces mêmes maîtres.

Elle vécut servante et servante mourut, après avoir élevé deux générations dont elle avait servi les aïeuls.

Ah ! c'était une rude femme dans sa jeunesse, malgré sa taille de pygmée ! frottant, lavant, courant du matin au soir, avec un bébé sur les bras, le seul enfant de ses jeunes maîtres.

Elle était amoureuse du carrelage clair, des casseroles luisantes, au cuivre poli, des chenets bien noirs, du linge blanc et parfumé, de la laiterie encombrée de jattes pleines d'une crème épaisse.

Vraie fille du Nord, elle aimait avec cela les horizons lointains des grandes plaines, quoiqu'elle ne s'arrêtât pas longtemps à les contempler : il lui suffisait d'en humer l'air vif en étendant la lessive sur le pré.

Les jeunes maîtres moururent tous deux au printemps de leur bonheur, léguant le bébé, une jolie petite fille au berceau, au dévouement de la servante.

Marie-Christine et sa charge s'établirent chez le grand-père, où la vie continua, heureuse pour l'enfant, plus dévouée, plus vigilante pour sa gardienne.

De sa pupille elle fut encore la première institutrice et lui apprit à épeler dans son livre d'heures dont les grands caractères et les enluminures parlaient aux yeux de la fillette.

Un grand chagrin troubla bientôt cette vie si ordonnée dans sa routine qu'il paraissait impossible d'en jamais rompre l'harmonie. Les quatre ans de Mademoiselle, de sa chère enfant, ayant sonné, on la plaça dans une pension.

La séparation fut cruelle de part et d'autre ; seulement l'enfant se consola vite, tandis que la brave femme, restée au service de la famille, garda sa tristesse tout le long de ces années où le pensionnat, sa bête noire, enferma sa maîtresse.

Le jour où Mademoiselle en sortit pour se marier, Marie-Christine, non seulement fut de la noce, mais encore partit à la suite de la jeune mariée, disant comme cette femme de l'Ancien Testament : « Votre pays sera mon pays, votre Dieu, mon Dieu. »

Elle reçut dans ses bras quasi maternels tous les poupons, une demi-douzaine, que le ciel accorda au nouveau ménage. Il n'y avait pas de quoi chômer, d'autant plus qu'elle les aima passionnément, aveuglément, et on la vit, à tour de rôle, donner la becquée au dernier qu'elle disputait à la nourrice, et suivre l'envolée des plus grands, croyant, à la vérité, avoir seule des droits à leur possession.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les petits, souriant toujours à son visage fripé, si doux d'expression, lui tendaient les bras dès qu'ils l'apercevaient, et que les plus grands aimaient ses contes sans fin, naïfs et à portée de leur imagination. Il y a tant d'affinités entre la vieillesse et l'enfance !

De même qu'elle n'avait eu qu'un chagrin, la bonne vieille n'eut, dans toute sa vie, qu'une ambition : c'était de voir marier l'aînée de ses petites-filles.

Cette joie lui fut donnée. Après quoi elle chanta son *Nunc dimittis*, puis déclina rapidement, redescendant avec une sérénité parfaite la pente de sa vie si bien remplie dans son étroite sphère.

La veille de sa mort, appelant sa famille d'adoption autour de son fauteuil, car elle mourait en soldat, vaillante et debout, elle remit au père, pour chacun des enfants de son affection, un billet de cent francs, fruit de ses économies et dernier gage de ses droits sur eux.

L'héritage fut accepté aussi simplement qu'il était donné.

Marie-Christine reçut la seule récompense digne d'une telle vie. A l'entrée du grand caveau de la famille qui s'honore de ses services, on lit sur une plaque de marbre noir en tout semblable aux autres :

MARIE-CHRISTINE

QUOD DILEXIT

Requiescat in pace

DECOUCY.

Pensée

Ce n'est que par la vue de l'ensemble de l'œuvre d'un peintre qu'il est permis de juger de sa réelle valeur et de l'importance qu'il doit prendre dans l'histoire de l'art de son temps. Un hasard heureux, d'à-propos ou d'exécution, peut attirer tout d'un coup l'attention du public ; il faut toute une série d'œuvres réussies pour la conserver.

Aussi, la réunion des ouvrages d'un artiste doit-elle seule donner l'impression réelle de la place qui lui est due ; elle est comme le chiffre total de l'addition de sa vie. Que de désillusions nous ont causées des expositions posthumes dont l'effet était de nous démontrer que tel ou tel tableau à succès n'était qu'un accident dans la vie du peintre, et non le résultat d'un vrai tempérament !

Il en est d'autres qui ne peuvent qu'y gagner : ce sont ceux qui, doués d'une personnalité native, sans influence d'école ni esprit d'imitation, ont aimé naïvement la nature et l'ont rendue avec les moyens que leur fournissait leur instinct.

PHILIPPE GILLE.

LA CATASTROPHE DE BOUZEY (VOSGES)

Tout récemment, à Bouzey, la digue d'un réservoir s'est rompue sur presque toute sa longueur, et sept milliards de litres d'eau se sont déversés, avec la violence d'une trombe, dans la riante vallée de l'Avière. La figure 3 est une vue d'ensemble, prise en aval du réservoir, après la catastrophe. En regardant les blocs énormes qui gisent sur le sol à une distance relativement considérable du barrage, on peut se rendre compte, mieux que par la description ou le calcul, de la force terrifiante que devait avoir la masse d'eau dont le passage a bouleversé le vallon sur plus de vingt kilomètres.

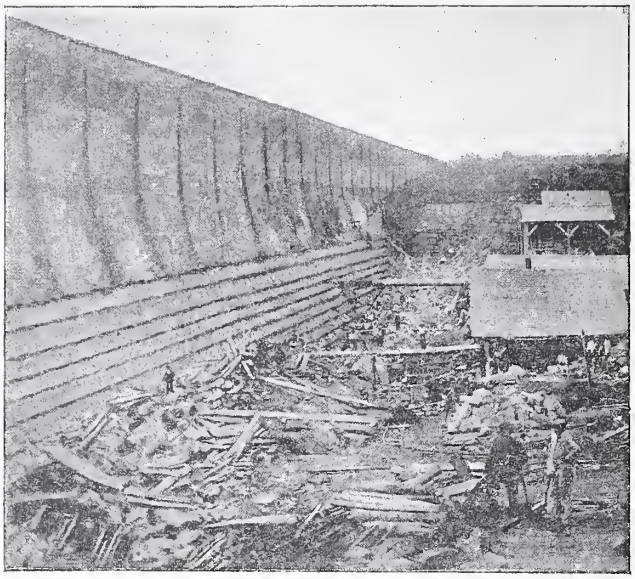


Fig. 1. — Vue extérieure de la digue de Bouzey pendant la consolidation des fondations en 1889.

Construit en 1882, le réservoir de Bouzey fait partie du système alimentant le canal de l'Est, au bief de partage des Vosges. Un mur en moellons liés avec du mortier de chaux du Teil, barrant la vallée dans toute sa largeur, formait, en amont, un bassin d'une capacité totale de sept millions cent mille mètres cubes et dont la profondeur contre le barrage était d'environ 12 mètres.

En dehors des fondations, ce mur présentait une épaisseur moyenne de 4m,50. Tracé en ligne droite, il mesurait 572 mètres de longueur. L'ensemble des travaux avait occasionné une

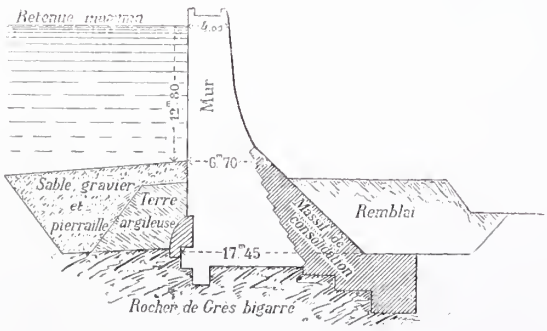


Fig. 2. — Coupe transversale de la digue consolidée en 1889.

dépense de 5 millions, dans laquelle le réservoir de Bouzey entrait pour 2,100,000 francs environ.

Diverses hypothèses ont été émises sur les causes de la rupture de la digue. Les uns accusent le froid, d'autres prétendent que l'accident provient d'une lente désagrégation des maçonneries par suite d'infiltrations. Un froid excessif détermine, en effet, de sérieuses lézardes dans les maçonneries les mieux conditionnées. Il est encore possible que des fissures peu visibles se soient déclarées dans l'enduit en ciment qui tapissait la partie du mur baignée par l'eau ; l'eau, toujours en activité, aurait insensiblement délayé les mortiers et enlevé ainsi, au cœur du barrage, la cohésion, la parfaite homogénéité, nécessaires à sa résistance.

Bien que ces suppositions soient raisonnées, il nous paraît plus proche de la vérité de croire à un glissement du terrain sous les fondations. Doublement sollicité par ce mouvement du sol et par la redoutable poussée d'une épaisseur d'eau de 12 mètres, le mur s'est subitement effondré, cassé plutôt. Cette version s'appuie sur des faits antérieurs.

La première fois que l'on remplit le réservoir de Bouzey, le massif de barrage se déplaça sous l'influence de la charge; il se porta vers l'aval, en s'infléchissant, dans la partie médiane, suivant une courbe à peu près régulière de 120 mètres de longueur et de 30 centimètres de flèche.

Vers 1889, des travaux de consolidation, jugés urgents, furent entrepris. La base du mur a été élargie en accolant aux constructions primitives un massif de maçonnerie formant éperon. Le croquis ci-contre (fig. 2) est une coupe transversale de la digue après les réparations. La surface couverte de hachures n'est autre que la section du massif ajouté à la base du mur. La figure 1 donne une vue photographique du barrage pendant la période des travaux. Les fondations sont à découvert, et, dans la partie basse du mur, on voit les redans pratiqués pour assurer une bonne liaison des nouvelles maçonneries avec les anciennes.

A cause de sa difficulté, on apporta beaucoup de soins à cette reprise en sous-œuvre, et l'on eut confiance dans l'avenir.

L'homme en noir qui est au premier plan du dessin suivait les travaux avec satisfaction. Sa maison touchait presque le barrage et, comme tous ses voisins, il se rassurait peu à peu. Hélas! la catastrophe a eu lieu. Le malheureux, qui s'était absenté, a trouvé à son retour ses cinq enfants noyés et son habitation détruite.

Il est plus que probable que le terrain a subi un nouveau mouvement. La digue reposait sur du roeher de grès bigarré, lequel alterne souvent avec des couches de terre marneuse, favorable aux infiltrations et aux glissements.

Il est difficile d'être affirmatif au milieu du désordre qui règne sur les lieux du sinistre; mais quelle que soit la cause initiale du désastre, on peut demeurer convaincu que le mur de Bouzey a cédé parce que... c'était un mur.

Un barrage fait en terre vigoureusement corroyée, établi avec une formidable base et revêtu en amont d'un parement maçonné pour assurer l'étanchéité, n'eût pas présenté les mêmes dangers que cette digue, d'une légèreté audacieuse en son tracé rectiligne. Le mur est rigide; le remblai offre, au contraire, une élasticité relative qui lui permet d'obéir aux mouvements du sol sur lequel il s'appuie. On observe facilement ses tassements et l'on peut aisément le réparer jusqu'à complet équilibre.

Fig. 3. — Brèche de la digue de Bouzey. — (Cliché de M. L. Geisler.)

Plusieurs exemples démontrent les avantages sérieux de ce système auquel il serait prudent de s'en tenir. Les barrages de Luxey, Montaubry, Mittersheim, celui de Paroy, construit vers 1879, par M. Picard, l'éminent commissaire de la future Exposition universelle, n'ont pas été constitués autrement qu'à l'aide de fortes levées en terre, rendues étanches par des procédés connus et trop longs à décrire ici.

Pour le réservoir de Bouzey, la dépense eût peut-être dépassé le crédit qu'on s'était fixé. Immobiliser le moins de capital possible est un principe généralement admis à notre époque où le calcul permet aux ingénieurs d'approcher très près de la perfection théorique; mais il est des cas où l'on doit laisser de côté l'économie et la hardiesse et se dire, comme les modestes et pratiques manœuvriers de la marine :

« Trop fort n'a jamais manqué. »

L. Valona.

ADAM ET ÈVE

SOUVENIR DE CEYLAN

Comme un paradis de fleurs et de palmes, Ceylan la mystérieuse et la divine, Ceylan la merveilleuse Sérébendid de Schéréhazade, apparaît dans les brumes bleues de l'horizon, et déjà, terre surchauffée par les grands soleils, elle nous envoie, portés par la brise tiède, ses lourds parfums tropicaux.

Sur les eaux, à perte de vue, un miroitement de gemmes pourprées, éblouissant reflet du chaos de lumière et de couleur de ce ciel équatorial.

Une terre se dessine, où les cocotiers, sveltes et rigides, plantent leur pied dans la vague et lancent vers l'éther leurs panaches frémissants.

De profondes couches d'infusoires font la mer toute vermeille, et c'est comme une ceinture de rubis enserrant les flancs de l'île.

Tout est fête, vie exubérante dans cette nature cinghalaise, et cependant on ne sait quoi de suavement mélancolique vibre dans la moiteur de l'air, avec la palpitation gémissante de l'Océan.

*
* *

La marée montante des indigènes, portés par des centaines de pirogues, nous envahit; un grouillement d'êtres bronzés remue sur les flots autour de nous, et ce sont des cris, des appels assourdissants.

Originales et charmantes, ces pirogues, creusées dans des troncs d'arbres, cousues de lianes, sans un clou, sans une cheville; un immense balancier préserve ces jolis joujoux de chavirements qui semblent sans cesse imminents.

Se glisser dans ces étonnantes machines, excessivement profondes et étroites, presque entièrement hors de l'eau, est un miracle de gymnastique.

Enfin nous touchons cet excellent plancher des vaches, toujours retrouvé avec délices, et prenons gîte dans un hôtel confortable où, pendant deux jours, il ne sera question ni de roulis ni de tangage.

Splendide salle à manger. — Sous le balancement large des pankas éclatants, deux ou trois cents personnes de toutes races, de toutes couleurs, venues des quatre coins du monde, s'y rencontrent autour d'une table immense, noyée de lumière, écrasée de fleurs; au plafond, de petits lézards, d'une singulière couleur rosée, courent, happant les moustiques au passage d'un mouvement vif.

Autour de nous, serrés dans leur mince jupe blanche, leurs cheveux d'ébène fluide relevés en chignon par un peigne d'écaille, les serviteurs cinghalais, graves et doux, glissent du pas silencieux de leurs pieds nus.

Tout cela étrange, monde d'apparence irréelle, où l'on se sent loin, loin.

*
* *

Au matin, dès que l'aube se rose, arrivent les voitures aux tendelets blancs; nulle paresse, chacun est prêt; respirer ou ne pas respirer aux heures fraîches, tout est là, dans ces pays d'inexorable chaleur.

Nous traversons Colombo. Vastes avenues régulières, baignées d'ombre par les ébéniers, les santals, les palmiers géants.

Un fouillis de verdures extravagantes cache à demi les maisons splendides et blanches.

Puis, c'est la ville noire au pied des cocotiers; huttes charmantes, sous des toits de nipa où s'étoilent quelques fleurs.

Sur les seuils, les Cinghalais graciles, aux traits ariens, le torse nu et cambré, peignent de l'aube à la nuit leur chevelure de femme, ondoyante et longue, dont ils sont épris.

Race heureuse, très simple, qui vit là, somnolente et rêveuse, des fruits du cocotier et de bananes roses, n'ayant qu'un devoir poétique et charmant : apporter chaque soir, à l'appel des gongs sacrés, l'offrande des fleurs de sampak et de frangipane au Bouddha accroupi sur le lotus d'or, les yeux entre-clos, et sur les lèvres un inquiétant sourire.

Les femmes cinghalaises, moins belles que les hommes, mais infiniment gracieuses, drapées dans leurs pagnes multicolores, ont l'air, sur ce fond de verdure, de géantes fleurs créées par ce sol de feu.

. . . . . .

Nous suivons maintenant dans la forêt une route rouge qui conduit au Jardin de la Cannelle; des Cinghalais courent autour de nous, le coude serré au corps, la main tendue... mendiant! Pourquoi?... Pourquoi dans cette richesse du sol, dans cette facilité de vie?... Tare honteuse de l'Orient qui atteint même cette race charmante, et c'est une anomalie pénible à voir, que ces êtres au fier et mélancolique visage, ainsi abaissés.

Sur le fond d'émeraude d'une verdure outrée, flambent de monstrueuses fleurs sanglantes, aux parfums entêtants; çà et là, sous les ombres longues des bambous, de grands étangs endormis, si fleuris de lotus roses que l'eau ne s'y devine par plaques, qu'aux éclats du soleil réfléchi.

Voici le Jardin de la Cannelle. — Quelques enfants de douze à quinze ans, éphèbes de bronze mat, d'une beauté antique, nous offrent l'eau fraîche des cocos et des fruits d'une saveur exquise.

Devant nous, le plus merveilleux des paysages connus se déploie dans un embrasement de lumière, dans une splendeur de rêve, coin d'univers divinement beau, où la pensée évoque d'elle-même le Paradis terrestre, qu'y placèrent les antiques légendes.

Dans un cercle de montagnes azurées, une vallée immense, délicieuse, traversée par un fleuve étrange, tout grouillant de crocodiles, qui roule ses eaux lourdes, d'un seul jet puissant de plomb en fusion, sans un pli, sans une ride.

De la terre humide et chaude sort, dans une poussée furieuse de vie, une végétation extravagante : les aréquiers, les cocotiers s'élancent, géants triomphants, vers le soleil créateur, et les bambous, dans le bruit doux de leurs feuilles froissées, tremblent leur éternel tremblement.

A l'horizon, le Pic d'Adam, baigné d'ombre violette, s'élève à six cents mètres d'altitude.

C'est de ce sommet, dit la légende, que, lorsque fut terminé le grand œuvre terrestre, Jé-

hovah, satisfait de sa création, prit le formidable élan qui le rejeta dans le ciel, laissant sur le roc l'empreinte de son pied divin. . . . . .
. . . . . .

On admire, on se tait, et l'âme prise par l'intense séduction de ce monde inconnu, remonte d'âge en âge, de rêve en rêve, jusqu'à la grande scène paradisiaque où, dans leur jeune beauté, Adam et Ève apparurent.

*
* *

— Croyez-vous au bonheur absolu dans ce monde? me demanda, à brûle-rêverie, mon compagnon, jeune lieutenant, qui en est à son quatrième voyage dans l'Inde, et met à ma disposition sa précieuse expérience avec la grâce courtoise des officiers de marine.

— Au bonheur absolu? Jamais de la vie!

— Eh bien, allons voir Adam et Ève et vous croirez, mon cher saint Thomas.

— Qu'est-ce que cela, Adam et Ève?

— Une des curiosités de l'île, que tous les voyageurs connaissent; un couple fort intéressant, je vous assure.

— Mais enfin, donnez-moi quelques détails.

— Non, je veux vous laisser la surprise; partons.

Nous reprimes place dans la voiture; la chaleur était un peu tombée: partout un épanouissement fou de palmes d'un vert violent, de fougères géantes, faisant songer aux végétations inouïes et sublimes des commencements.

Et partout dans la grande lumière, des papillons pailletés, des milliers de perruches vertes traversent l'air avec des étincellements de pierreries. . . . . .
. . . . . .

— Halte! nous sommes arrivés.

Sous une touffe de bambous, entourée par un bois de cocotiers, une case toute fleurie; à l'entrée, assis sur un banc, deux étranges vieillards, deux Européens, un homme et une femme.

L'homme, grand, avec un reste de beauté mâle dans les traits; la femme, de taille moyenne, presque séchée dans sa jupe cinghalaise, les cheveux flottants, blonds encore, d'un blond indigent et déteint, et ce singulier couple portant autour de la taille, au-dessus de l'étroite jupe, une ceinture de larges feuillages; comme perdus dans un rêve heureux, ils se tenaient par la main.

A notre approche, ils semblèrent se réveiller; d'un même mouvement traînant et doux, ils s'avancèrent vers nous, souriants, et, dans un anglais très pur, nous offrirent gracieusement d'entrer dans leur case pour nous y rafraîchir.

Je demeurais abasourdi de leurs allures; mais mon ami s'adressant à la femme, lui dit:

— Salut, Ève, ma mère! votre fils est satisfait de vous retrouver toujours aussi heureuse dans l'Éden qui vous a été donné pour demeure.

La vieille femme se retourna vers son compagnon dont elle chercha de nouveau la main.

— Oui, nous sommes heureux, répondit-elle, heureux toujours; rien ne trouble plus notre paix éternelle; le serpent, lassé de me tenter inutilement, n'approche même plus de notre paradis, et nous voyons nos enfants, superbement beaux, divinement bons, peupler le monde.

Le lieutenant se tourna vers le vieillard.

— Et jusqu'à quand, mon père Adam, jouirez-vous de cette félicité et vivrez-vous dans cette terre de délices?

Le vieil homme leva les yeux au ciel comme pour y chercher un souvenir, une image disparue, et répondit:

« Lorsque, pour s'élever dans les cieux, mon Seigneur posa le pied sur le Pic sacré, il m'a parlé ainsi: « Adam, mon fils bien-aimé, tu ai-« meras comme toi-même Ève, la compagne « que je te laisse; tu l'envelopperas de ton âme « pour que rien ne la heurte, ne la blesse, et « de vous naîtra l'humanité tout entière.

« Je vous donne ce paradis, presque sembla-« ble au mien, et vous y demeurerez éternelle-« ment ensemble, si Ève résiste au serpent qui « la tentera. »

Il appuya sa compagne sur son cœur et, la regardant avec une inexprimable tendresse:

— Elle a vaincu, dit-il. . . . . .
. . . . . .

Les deux vieillards, les mains toujours nouées, de nouveau emportés par leur ineffable chimère, avaient oublié notre présence . . . . . dans l'harmonie des choses environnantes, ils écoutaient, extasiés, le chant de leur vieil et naïf amour.

*
* *

Nous roulions en hâte vers Colombo; mon compagnon me regardait en souriant.

— Comme vous voilà rêveur! me dit-il. Où en êtes-vous de votre belle théorie sur l'impossibilité du bonheur absolu? Adam et Ève ne vous ont-ils pas converti?

Voilà deux êtres qui en sont restés aux temps paradisiaques, se croient toujours jeunes, toujours charmants, et s'adorent avec la foi de leur immortalité. Vraiment, vraiment, n'ont-ils pas atteint cet absolu du bonheur que vous niiez tout à l'heure?

— Ajoutez: « Et ces êtres voient dans tous les hommes leurs enfants, également beaux, également bons. Certes, cela prouve qu'en eux l'illusion atteint des limites invraisemblables; cependant je n'en reste pas moins ferme dans ma négation, et constate seulement que je suis venu bien loin chercher une exception qui confirme la règle. D'ailleurs, ces créatures si parfaitement heureuses, le sont dans des conditions tout à fait anormales: ce sont des fous, et quelle étrange folie, en vérité, que cette folie

semblable, saisissant deux individus au même moment et produisant en eux des phénomènes absolument analogues.

— Effet de l'identité de vie et de sentiments beaucoup moins rare que vous ne pouvez le croire et dont la science enregistre des exemples nombreux.

— Alors voyons l'histoire, car il y a une histoire naturellement? J'allume un cigare et je vous écoute.

— Certainement il y a une histoire, courte et simple, que tout le monde connaît ici.

Ces braves gens, doucement fous, que nous venons de voir, étaient, il y a quelque quarante ans, un couple charmant de jeunes Anglais. La femme, belle et blonde comme notre imprudente aïeule; le mari, beau, fort et brun comme notre trop complaisant aïeul.

Ils étaient venus d'Angleterre à Ceylan pour recueillir l'héritage d'un oncle possesseur d'une riche plantation de thé. Son *bungalow*, habitation somptueuse, s'élevait à peu de distance de la hutte que nous venons de quitter; tout le luxe des Indes y éclatait, avec tout le confort déjà introduit d'Europe.

Pendant deux ou trois ans les jeunes gens y vécurent, fort unis, fort heureux, de l'existence large des planteurs.

Dès cette époque, on remarqua que leur esprit avait été singulièrement frappé par les vieilles légendes de l'île; ils faisaient de fréquentes ascensions au Pic d'Adam, et en revenaient l'imagination enfiévrée.

Parfois, comparant leur beauté à celle de nos premiers parents, ils se donnèrent le nom d'Adam et d'Ève. Puis, tout en se jouant, ils se parèrent comme eux de ceintures de feuillage; ce jeu devint bientôt une innocente manie, et quelques ombres inquiétantes voilèrent leur intelligence très vive autrefois.

Une catastrophe précipita le dénouement que l'on commençait à redouter.

Une nuit, des pirates malais débarquèrent dans l'île; ils se ruèrent sur l'habitation, la mirent à sac, et finalement la brûlèrent après avoir massacré les serviteurs.

Les jeunes maîtres avaient pu fuir, gagner, à demi nus, la forêt; mais c'était fini. . . . . la raison avait sombré.

Comme ils étaient inoffensifs, on les laissa libres de vivre leur douce vie dans cette case fleurie, et de promener dans leur paradis les béatitudes de leur tendresse.

*
* *

Mon cigare s'était éteint, et là-bas, dans une buée de poussière lumineuse, Colombo apparaissait; en toute hâte nous traversâmes la ville; mon compagnon me conduisit jusqu'à bord de l'*Ava*. . . . . Déjà l'on appareillait.

— Si vous ne pouvez croire au bonheur absolu, du moins rêvez-en, me dit-il dans son adieu. . . . . .

A l'horizon, un ciel pâle, éclaboussé de braises d'or; sur les eaux une lueur rose indécise; la fin du jour s'alanguit et, dans la brise lente du soir, vient jusqu'à nous le parfum violent des fleurs précieuses et les bruits vagues de l'île qui s'endort.

Brusquement la nuit tombe, le mince croissant de la lune se lève — cercle d'argent étrangement brisé — se balance dans l'éther; tout se noie et s'effondre en de grandes ombres veloutées..... Seules, deux silhouettes falotes, se tenant par la main, passent et repassent devant mes yeux appesantis.

*
* *

Deux ans après, je retrouvais à Cherbourg le lieutenant X., retour du Japon.

— Et nos vieux amis, lui demandai-je, où en sont-ils de leur bonheur?

— Ils jouissent maintenant, en toute vérité, de celui qui ne finit jamais, me répondit-il. Ils sont partis pour l'éternel voyage le même soir; partis comme s'endorment les bons et les simples, le sourire aux lèvres, la main fidèle unie à la main fidèle.

On les a couchés côte à côte, sous la touffe de bambous qui ombrageaient leur case; vous souvenez-vous? Les oiseaux y chantent, les lianes y fleurissent, le sampak y laisse flotter son encens; et comme on les aimait, lorsque le soir le Cinghalais rêveur passe devant leur tombe, les bras chargés de l'offrande à Bouddha, il laisse tomber pour eux, de la lourde jonchée, les étoiles odorantes de la frangipane et du jasmin.

Il se tut, et ce fut dans mon esprit tout un rappel vibrant de terre rouge, d'humides forêts, de fleurs exquises et rares, d'êtres étranges, mélancoliques et doux.

Ceylan la divine, Ceylan l'île de mystère, se dressait devant moi, dans toute la magie ensorcelante de sa paradisiaque beauté, et sur le tertre fleuri où reposent mes amis d'un jour, je voyais s'incliner et gémir les palmes vertes des cocotiers, les branches folles des bambous bruissants.

A. de Gériolles.

LE TAMBOUR

Nous avons l'intention, sous ce titre, de nous occuper surtout de l'exactitude des détails de sa représentation artistique; nous les ferons précéder de quelques lignes explicatives.

Le tambour étant un instrument de percussion dont le bruit est essentiellement militaire, il trouve sa place animée dans de nombreuses compositions; c'est sans doute un petit emploi musical, mais on peut affirmer qu'il est aimé du public.

Comme beaucoup de choses plus ou moins importantes, les tambours eurent leur disgrâce et aussi leur réhabilitation. Ce n'est pas ici la place de faire un historique qui nous entraînerait, avec preuves à l'appui, à indiquer le premier usage d'une peau tendue vibrant sous la percussion manuelle ou celle d'une ou deux baguettes, recherche qui conduirait peut-être à

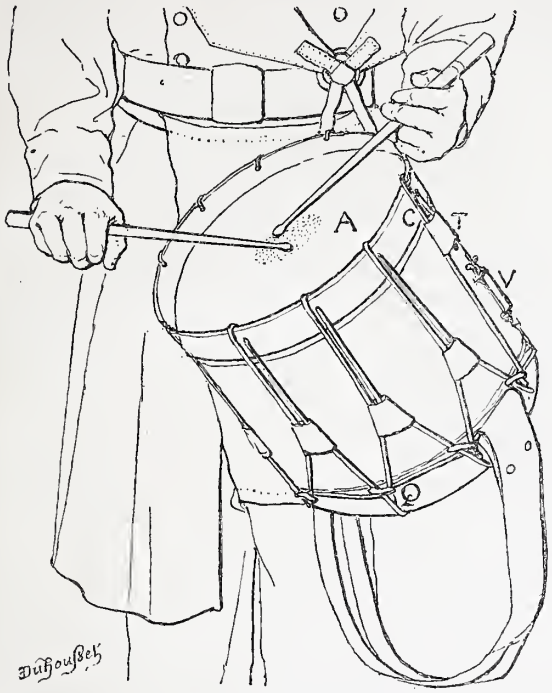


Fig. 1. — Tambour de 1828.

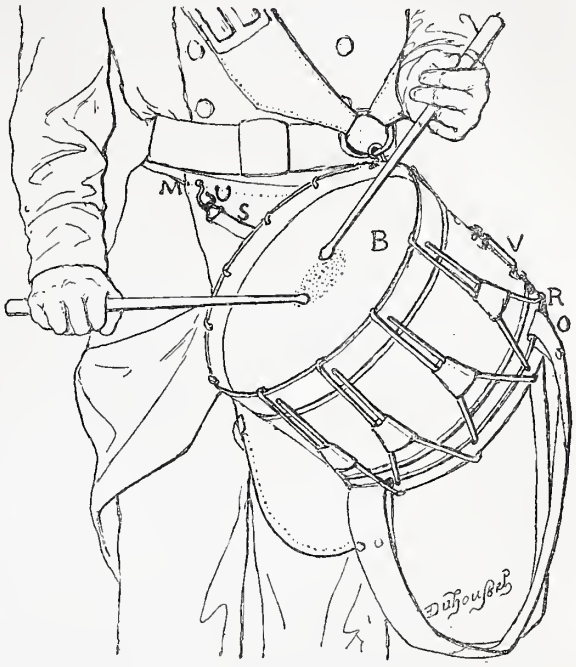


Fig. 2. — Tambour de 1869.

une haute antiquité venant de l'Orient à la suite de grandes expéditions militaires.

Nous préférons entrer tout de suite en matière en disant qu'un beau matin, à Paris, à la date du 3 juin 1880, une ordonnance annonçait que l'utilité des tambours dans les régiments d'infanterie étant depuis longtemps contestée, le Ministre de la guerre les supprimait partout.

Les tambours avaient vécu, mais il paraît que l'habitude qui restait du son guerrier, de la modeste organisation musicale du vénérable instrument ainsi supprimé, avait laissé de fortes racines dans les souvenirs sympathiques de l'époque, car, au mois de juin 1882, juste deux ans après leur suppression, une nouvelle décision émanant du Ministère, et probablement des mêmes juges (le signataire de l'édit de proscription excepté), rétablissait haut la main, c'est-à-dire avec d'honorables considérants, les caisses dans l'armée en concluant ainsi : « Les membres du Conseil supérieur de la guerre et les présidents des divers comités réunis le 28 juin 1882, sous la présidence du Ministre de la guerre, et consultés sur le service des armées en campagne, ont émis, *à l'unanimité*, l'avis qu'il y avait lieu de rétablir les tambours dans les troupes à pied. »

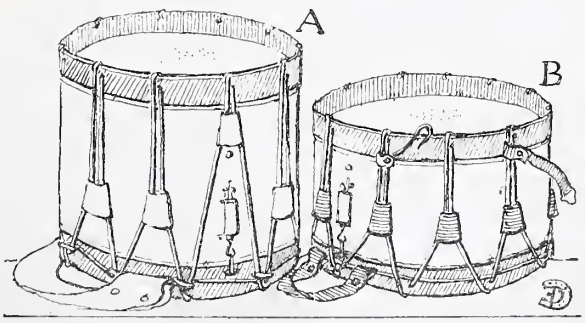


Fig. 3. — Tambour ancien et tambour actuellement en usage.

Le nouveau Ministre abrogea la circulaire du 3 juin 1880 et les tambours furent immédiatement rétablis dans les conditions fixées par la loi du 13 mars 1875, à la date du 4 juillet 1882, par une ordonnance signée : « Général Billot ».

Suivent les indications de détail donnant le revolver et le sabre-baïonnette aux tambours.

Ainsi renseigné, sur le pour et le contre, par l'opinion de deux ministres successifs, le lecteur appréciera.

Ce qu'on demande tout d'abord au tambour, c'est d'être un signal dans les casernes d'infanterie ; il souligne l'heure des différents travaux des soldats comme service, discipline et manœuvre ; il donne l'éveil et appelle aux armes.

Après le pas accéléré, que les Français furent les premiers à adopter, vient la rapidité de la charge décidant l'attaque à la baïonnette d'une position de l'ennemi, ce qui fait qu'en dehors du sang-froid nécessaire à la transmission du signal, dans le moment difficile précis

d'un fait énergique, le tambour a autant d'action pour exciter à marcher au combat que la musique ; dans ce cas, son utilité est incontestable par la puissance nerveuse qu'exerce le rythme sur le moral, entraînant non moins les esprits courageux que réagissant sur les âmes craintives ; il peut même atténuer momentanément les grands surmenages en produisant un subit effort de volonté.

Bien souvent, nous avons été témoin de la belle attitude que prenait tout de suite une troupe sous l'excitation familière de ses tambours lorsque, harassés des fatigues d'une longue route, les caisses faisaient résonner la marche du régiment, pour traverser une ville d'un pas énergiquement cadencé, dont officiers et soldats subissaient l'entrain.

On a constaté maintes fois les effets du tambour sur le champ de bataille, provoquant des actes d'héroïsme, honorant celui qui, sans broncher, et se grisant au bruit d'une noble excitation, aidait à alimenter le domaine anecdotique par sa bravoure personnelle ; on peut même dire que la fonction fut le début d'hommes distingués de différents pays, malgré le peu d'importance de l'instrumentiste.

Le général Sporck, qui commandait les troupes impériales en 1674, fut valet de tambour. C'était le nom du joueur de caisse.

Le czar Pierre Ier commença lui-même son apprentissage du métier des armes en servant comme simple tambour dans la compagnie de ses gardes, témoignant tout d'abord son goût pour les instruments bruyants.

Le valeureux général des Hussites Trocznov, dit Ziska (le borgne), qui mourut le 14 octobre 1424, prescrivit comme dernière volonté qu'on fabriquât un tambour de sa peau, tant il appréciait le son guerrier de cet instrument (voir le *Magasin Pittoresque* 1843, page 130).

On ne peut mieux faire que de s'en rapporter à l'avis du maréchal de Saxe au sujet des tambours dont il préconise l'utilité, comme effet moral sur la troupe, en disant que les coups secs et rapprochés des airs à deux ou à trois temps, poussent en quelque sorte le soldat en avant.

Nous ne voulons pas abuser de l'attente du lecteur en continuant des citations, ne désirant pas remettre aujourd'hui en mémoire les actes de quelques tambours restés dans le rang, et dont les noms devinrent cependant légendaires.

Le but, beaucoup plus restreint, ainsi que nous l'avons dit, est de parler des modifications qu'eut à subir la caisse dans sa forme et ses garnitures, changements assez importants comme représentation d'un accessoire artistique.

Il nous a paru nécessaire de rappeler ces détails aux peintres et aux sculpteurs, utilisant les tambours dans leurs compositions militaires, parce que j'ai constaté qu'il y avait dans certaines productions, et même des plus importantes, matière à erreur et dans la forme et dans le montage des instruments figurés.

Le corps du *tambour* ou caisse était primitivement un cylindre en bois ; on l'établit ensuite en cuivre ; ce dernier donne un son vigoureux mais plus criard que celui du bois, qui en produit cependant un plus beau, mais plus mou que celui ayant un fût métallique.

Chacune des ouvertures cylindriques est hermétiquement close par une peau de veau mesurant trente-huit centimètres de diamètre. L'effet musical qui en résulte s'obtient par la percussion de deux baguettes sur la peau du dessus, dite *de batterie*; celle de dessous est appelée peau *de timbre* à cause de la double corde à boyau le constituant, juxtaposée par une forte tension en travers de cette seconde, afin d'activer la sonorité de l'instrument. Ce timbre est, en outre, tenu en état par une vis se mouvant dans une gâche en cuivre rivée au fût, et prenant appui sur un piton fixe qui lui est diamétralement opposé.

Les peaux ne se maintenant pas toujours dans un état de sécheresse convenable et se dilatant en raison de l'humidité, en arrivent à ne plus produire qu'un son sourd ; il faut alors les resserrer contre les petits cerceaux les fixant sur l'orifice du cylindre ; dans ce but on leur applique, en haut et en bas, des cercles de bois dur ; ceux-ci, maintenus solidaires l'un de l'autre par les liens angulaires alternatifs des cordes, se rapprochent un peu lorsqu'on presse ces dernières ; les deux peaux se trouvent alors serrées à frottement dur. On obtient ainsi progressivement l'uniformité de tension voulue. C'est par un moyen facile que, pour battre ou laisser reposer sa caisse, le tambour arrive à tendre ou détendre le cordage au moyen de *tirants*.

Sous la République et sous l'Empire on employait à cette manœuvre donnant plus de sonorité, c'est-à-dire de tension, un simple nœud de cuir mobile qu'on faisait descendre contre la corde doublée sur le cercle de batterie ; celui-ci, entraîné pendant que le tirant descendait, augmentait son étreinte sur la peau à mesure que les côtés des angles formés par les cordes se rapprochaient du parallélisme. C'est encore la même manœuvre aujourd'hui ; mais depuis longtemps les nœuds sont remplacés par des coulants plus étroits en haut qu'en bas, et à coutures effacées, d'un meilleur usage.

Comme moyen mnémotechnique, on se rappellera que, lorsque la caisse est prête à servir, c'est-à-dire la peau de batterie en dessus, convenablement montée et suspendue pour résonner, les zigzags du cordage présentent à l'œil une série d'A majuscules et, dans aucun cas, ce ne doit être un Y, car alors, à la partie supérieure, la peau du timbre serait sous les ba-

guettes, ce qui donnerait l'impression d'un tambour retourné, et l'action de coulants, devant se faire de haut en bas, deviendrait nulle.

Ce fut au commencement de 1869 que la caisse B (fig. 2) du nouveau modèle fut adoptée; elle avait une dizaine de centimètres de moins, en hauteur, que celle en usage.

Sous la première République, et jusqu'à la fin du règne de Napoléon III, la caisse A (fig. 1) pesait plus de 4 kilos ; le poids total de la nouvelle caisse lui est inférieur de 1 k. 400. On modifia l'arrangement du cordage C (fig. 1) qui ne fit plus un angle au-dessus de la vis V (fig. 1) réglant le timbre, cette dernière gênant le passant T (fig. 1) dans sa manœuvre de descente. On perça un œillet de plus au cercle supérieur de B (fig. 2), ce qui, portant le nombre de ses trous à onze, permit de remplacer ce dernier, au bas de l'autre cercle, par un crochet R (fig. 2) rivé à son pourtour et recevant le cordage au-dessous du passage du timbre lorsque la caisse est montée.

Le nouveau tambour B (fig. 2) étant devenu moins lourd, afin d'empêcher son ballottement sur la cuisse pendant la marche, on décréta dès 1869 qu'un contre-sanglon S (fig. 2) lui donnerait un point d'appui en le fixant à un crochet U (fig. 2) placé à l'extrémité de la ceinture de la cuissière M (fig. 2), opposé à la suspension N (fig. 2) de la caisse à l'anneau du collier.

Lorsqu'on regarde de face un tambour sous les armes, il est rare qu'on aperçoive la saillie faite par la vis V du timbre qui est légèrement en arrière par la raison que, très souvent, c'est juste sous l'œillet du cercle supérieur suivant et portant le n° 1, que le soldat attache le crochet du collier, quoique le règlement prescrive que ce doit être au deuxième et le contre-sanglon de la cuissière au quatrième.

Le cordage ayant neuf mètres de longueur, il en reste un morceau libre qui, une fois lacé correctement, fait encore plus du tour de la circonférence du cercle inférieur de la caisse; on l'enroule alors en le pinçant simplement sous les angles P (fig. 2), ce qui l'use moins et permet de le resserrer facilement par un temps humide, mieux que si on le tournait autour de chaque brin Q (fig. 1) avant de le nouer finalement.

C'est aux deux bouts du diamètre du timbre, et sur la corde comprise entre deux trous, qu'on fixera la bretelle destinée à porter la caisse pendant les marches, ou à la suspendre lorsqu'on restera quelque temps sans battre; cette bretelle se séparant en deux, à quarante centimètres de son origine, a souvent son côté large fixé sous le piton dans lequel se double le timbre, tandis que les deux courroies, la terminant, se boutonnent de chaque côté de la corde passant sous le crochet du timbre.

Les deux caisses montées que nous donnons (fig. 3), sur le même plan, indiquent les tailles comparatives ainsi que les changements que ces instruments subirent. Le tambour A est celui dont on se servit généralement depuis 1828. Le tambour B, actuellement en usage, a été ordonnancé en 1869.

Avec les indications précédentes, nous espérons qu'il n'y aura plus à hésiter pour représenter un tambour prêt à battre.

E. Duhousset.

CHATS ET RATS

Notre confrère américain la *Pittsburg Despatch* cite, comme absolument véridique, un fait qui serait un exemple bien curieux d'adaptation des espèces animales. Quand on construisit les entrepôts réfrigérants de Pittsburg, on remarqua tout d'abord qu'il ne s'y trouvait ni souris ni rats, la température des chambres de congélation étant trop froide pour eux; cependant, on ne devait pas tarder à s'apercevoir que le rat peut merveilleusement s'adapter au milieu extérieur. En effet, au bout de quelques mois, les employés constataient que ces animaux faisaient leurs ravages accoutumés dans des pièces où la normale était constamment au-dessous de 0; mais ils étaient couverts d'une longue et épaisse fourrure, leur queue même, portant de longs poils. Rapidement, cette espèce, qui s'était si bien adaptée au milieu où elle devait vivre, s'était implantée dans tous les entrepôts réfrigérants de Pittsburg. Tant et si bien, qu'on dut songer à y mettre des chats; mais ceux-ci, sous cette température rigoureuse, dépérissaient et mouraient bientôt.

Cependant, à la fin, on introduisit dans les magasins de la *Pensylvania storage Company* une chatte qui supporta vaillamment ce froid : c'était, il est vrai, une bête portant une épaisse fourrure, et elle engraissait et se portait parfaitement dans ce milieu glacial. Elle mit bas une portée de sept petits chats qu'on éleva dans les chambres frigorifiques mêmes; ils devinrent robustes sous un poil long et épais. On les a distribués aux autres entrepôts de congélation, et ils ont créé une race particulière admirablement adaptée à ce milieu spécial. Ce sont des animaux à la queue courte; ils sont ramassés et portent un double manteau de poil comme les chats sauvages des forêts canadiennes. Ce qui est curieux, c'est le développement des moustaches et des sourcils : ces organes du tact atteignent chez eux une longueur de douze à quinze centimètres; et cela s'explique par ce fait qu'ils doivent suppléer presque entièrement la vue, la lumière étant rare dans les chambres frigorifiques. On prétend que ces chats, exposés soudain à la température extérieure pendant les chaudes journées d'été, ne tardent pas à mourir.

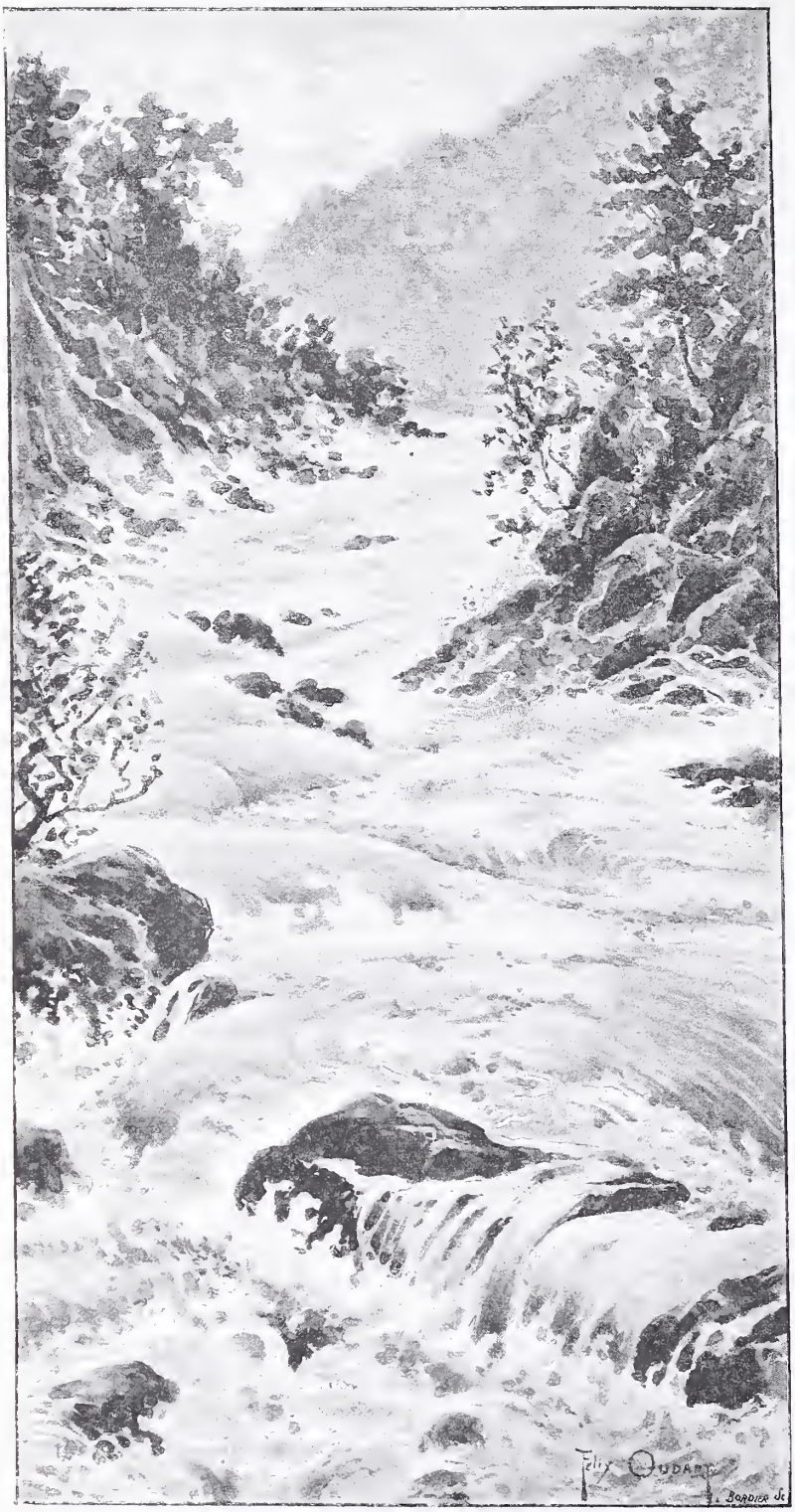
Daniel Bellet.

LE CŒUR DE L'EAU

(Suite. — Voyez pages 95, 128 et 159.)

Le Torrent et la Crue

Parce qu'il a plu dans la vallée, le torrent a gonflé ses eaux, et il gronde entre les deux barrières qui le contiennent dans un lit devenu trop étroit. C'est de nouveau la lutte entre l'élément mobile et l'élément rigide.



Le Torrent.

L'issue n'en est pas douteuse : l'eau aura tôt ou tard raison du roc.

Sous forme de pluie, de cascade, de torrent, de fleuve, n'est-elle pas toujours la grande niveleuse qui ronge les terres et en remplit les mers ?

C'est ainsi depuis la création. Quand le Créateur jugea son œuvre imparfaite, il fit le déluge, et la recommença ; depuis, le travail se fait partout à la fois, lentement, sourdement, parfois brusque, brutal, le plus souvent insensible, mais continu. Le Nil apporte le limon des terres grasses sur le sable du désert ; par le seul frottement de son courant rapide, le Rio Colorado entre dans la montagne comme les dents d'une scie ; chaque année l'arête abrupte du Niagara recule de plusieurs mètres sous l'action de l'eau, et on prévoit le moment où les grandes chutes auront disparu. Du haut en bas nous assistons à ces mêmes phénomènes, dans la gradation dont est faite la nature ; le granit se creuse sous le choc répété d'un filet d'eau, et la mer joue avec des galets qu'un homme ne pourrait pas soulever.

Force irrésistible de la faiblesse ! C'est par elle encore que les frêles racines des plantes soulèvent les murs, que la poussière des infiniment petits ronge et détruit le fer ; par elle la femme a toujours dompté l'homme. Souvenez-vous que le fier Hercule filait aux pieds d'Omphale !...

Mais revenons au torrent.

Il mène vite son œuvre de destruction ; ses flots sont limoneux, ils charrient les branches, les herbes, ils montent à l'assaut des quartiers de roche, un grondement sourd annonce au loin leur passage, et les bêtes, averties, s'éloignent du danger. Tous les êtres vivants s'agitent et s'inquiètent, parce qu'il a plu dans la vallée.

Il m'a semblé intéressant de suivre depuis ses débuts la crue qui prenait naissance au pied du coteau. Donc, j'ai descendu le cours du torrent, suivi ses flots grondeurs, passé au bas des rocs sur lesquels la pluie glisse sans que rien l'arrête, j'ai traversé les forêts qui distillent l'eau en minces filets, en fines

cascades ; j'ai vu peu à peu le torrent s'assagir, toujours enflant de volume, mais calmant son désordre ; d'autres cours d'eau se sont joints à lui, et ils ont roulé des masses considérables, puis enfin nous avons débouché dans une grande plaine coupée de bouquets d'arbres et semée de prairies, hier encore verdoyante et doucement baignée par la rivière, aujourd'hui submergée sous cette eau boueuse. C'était bien la crue que nous amenions, la crue avec sa tristesse, son cortège ordinaire de désastres : récoltes perdues, vieux arbres déracinés, bêtes noyées, étables et maisons menacées, submergées, tout un pays enveloppé sous ce linceul qui laisse à l'âme une impression de tristesse et de lassitude. Et pourtant, le spectacle ne manquait pas de grandeur. Il y a une majesté dans cette immensité qui coule impassible et fatale, inconsciente du mal qu'elle fait, n'ayant, à ce qu'il semble, que l'idée fixe du repos qu'elle doit trouver, au bas de la pente, dans la mer qui est le néant, pour le cœur de l'eau.

Eh bien, là, en face de ce spectacle inoubliable, j'ai compris, par un fait futile en apparence, la supériorité de l'homme sur la bête, ce qui le rend réellement roi de la nature, digne par son caractère de commander aux êtres inférieurs. La crue terrifie les hôtes habituels du bord de l'eau ; à ce sentiment il faut attribuer sans doute le grand silence qui plane toujours sur le pays atteint.

Or, sur ce lourd manteau gris étendu partout par l'inondation, un homme debout dans son bateau solidement amarré, comme un point perdu dans l'immensité, pêchait avec le calme qui convient à l'être intelligent, sûr de sa force, méprisant les forces brutales de la nature ou sachant les asservir pour ses besoins. Évidemment l'homme était le seul à mesurer le danger, à savoir les causes, à prévoir l'avenir, et c'est cette science qui lui permettait d'envisager sans crainte le phénomène qui causait partout une terreur irraisonnée et avait fait au loin le désert.

Voilà pourquoi ce pêcheur m'a donné, dans l'impression décourageante de la crue, la note qui réconforte et rend à l'homme, maître de la création, la conscience de sa valeur et de sa supériorité. « Nous sommes donc bien supérieurs à la nature entière, puisqu'elle ne peut rien contre nous », me disais-je avec un légitime orgueil. Et en même temps me revenaient à l'esprit ces paroles amères du philosophe : « L'homme n'a pire ennemi que lui-même ! »

La Crue.

(*A suivre.*) GASTON CERFBERR.

LE CLUB DES NATIONS A NEW-YORK

UN DINER A LA JAPONAISE

Suite et fin. — Voyez page 162

Au dîner du Club des Nations, chaque convive avait devant lui un plateau carré en laque noire contenant tous les articles du dîner, dont voici le menu : *Suimono* (soupe) ; *sakana* (poisson) ; *keichow* (fricassée de poulet avec pois verts) ; *sumono* (salade) ; *sushi* (salade de riz et autres ingrédients) ; *kudamono* (fruits). Comme boisson : *Saki* (eau-de-vie de riz) ; *hakushiu* (vin blanc) ; *shioki-sen* (thé vert japonais).

Après un toast porté à l'empereur du Japon, Mutsu-Hito, le 123e ou 124e souverain d'une dynastie, qui remonte à l'an 660 avant Jésus-Christ, et après que le président du Club, un Canadien, eut, pour plus de couleur locale, revêtu un kimono, l'on attaqua la soupe.

Je dis : attaquer, parce que la soupe japonaise se compose de deux éléments : des solides et du liquide. Le liquide, on le boit à même le bol ; les parties solides, on les prend avec ses bâtonnets. Cette soupe est le produit de la cuisson d'un poisson bouilli dans l'eau, et haché menu avec addition de crevettes ou de homard, de champignons et de vermicelle.

Le *sakana* est un plat de poisson. Le poisson qui en fait la base, du genre *gunnellus vulgaris*, mais dont nous ne saurions dire le nom français (en anglais *butter-fish*), doit être cuit à petit feu dans l'eau, où l'on mêle un peu de la fameuse sauce, *shiou*, faite de la distillation de haricots fermentés. Il est farci de champignons hachés, de carottes et de vermicelle cuits à part. (Bien entendu, il a été vidé préalablement). Ce plat avec sa farce est particulièrement délicat.

Pour troisième plat, du poulet haché menu, farci d'oignons et de champignons en tranches minces, ayant pour condiment l'inévitable sauce dont il vient d'être question. Les petits pois (*mame*) qui l'accompagnent sont identiques à ceux qu'on sert sur nos tables. Les convives du Club avaient beaucoup de peine à les saisir entre les branches de leurs baguettes.

En fait de salades, l'une, le *sumono*, est une particularité des tables japonaises, à cause du rôle qu'y joue le poisson cru. Voici la recette : coupez menu des concombres, salez, puis faites exprimer le sel : prenez ensuite un poisson quelconque que vous coupez en tranches minces, coupez de même un oignon rouge et un radis ; mêlez le tout, ajoutez du vinaigre et du sel et une petite quantité de *shiou*. — L'autre, *sushi* consiste en une macédoine de riz, de champignons secs, de conserves de champignons de France, de jeunes pousses de bambou, de tranches minces de poisson cru, de crevettes, de petits morceaux d'omelette, avec *shiou* et vinaigre ; le tout surmonté de tranches de betterave. Chacun de ces ingrédients est cuit séparément, et le mélange se fait quand les ingrédients sont refroidis.

Les fruits, servis en dessert, étaient de provenance américaine. Quant aux boissons, le saki (eau-de-vie ou vin de riz) est assez connu par toutes les relations de voyageurs au Japon pour qu'il soit inutile d'en parler longuement. Disons seulement que celui que l'on servit à ce dîner était sec et léger ; il ressemblait à un sauterne faible et doux ; seulement, ce qui lui manquait c'était du bouquet. De l'*hakushiu* (vin blanc) on ne nous dit rien et c'est fâcheux, car il serait intéressant de savoir comment les convives non-japonais ont trouvé ce produit des vignes de l'Extrême-Orient. On nous renseigne mieux au sujet du *shioki-sen*, qui est un thé provenant des environs de Kioto, l'ancienne capitale du Japon. Cette espèce est celle qui se vend le plus cher de tous les thés du pays ; aux États-Unis elle vaut 7 dollars (35 francs) la livre. Ce thé a un arome délicieux ; il est d'une teinte claire, d'une saveur douce ; on le boit généralement sans sucre, ni crème.

Signalons, comme trait caractéristique de ce repas (c'est aussi celui des repas japonais en général), l'usage constant de la sauce *shiou*, qu'on ajoute à l'eau dans laquelle ont bouilli séparément les différents ingrédients qui entrent dans la composition de tel ou tel plat. Cet usage est aussi fréquent que celui des champignons dont la culture, en raison même de leur emploi culinaire, a été fort développée au Japon.

Un détail que le narrateur a oublié de nous dire, c'est comment étaient assis les convives. La couleur locale aurait exigé qu'ils fussent accroupis par terre, sur les nattes ou *tatamis*, qui, au Japon, servent à la fois de tables, de chaises et de lits ; mais il est probable que les dîneurs étaient tout bonnement assis sur des sièges ordinaires. En revanche, on a pris soin de nous apprendre que le repas était fort simple, suivant l'usage des Japonais, qui, en général, sont très sobres. C'est donc seulement en politique que le Japonais est gros mangeur : il est en train, en ce moment, d'avaler la Chine ; reste à savoir s'il pourra la digérer.

GUILLAUME DEPPING.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

BLEU, BLUET, BLUETTE, BERLUE, BESICLES.

— Bluette ! Qu'est-ce qu'une bluette ? D'où vient cette expression ?

— C'est bien simple. Bluette est le féminin de bluet. Le bluet est une charmante petite fleur qui orne les champs de blé et que les sa-

vants ont affublée du vilain nom de centaurée. Le bluet, personne ne l'ignore, tire son nom de sa couleur. Or, le *bleu* rappelle à l'esprit l'idée d'une chose jolie, gracieuse, mignonne, vague et poétique. Le bleu, en effet, s'associe bien avec la jeunesse et la beauté ; un ciel bleu nous plaît, soit parce qu'il présage un beau jour, soit pour sa couleur elle-même ; les âmes rêveuses aiment à errer au pays du bleu ; les jeunes filles font des rêves bleus... et attendent parfois l'oiseau bleu. Une *bluette* est donc une petite chose *bleue*, c'est-à-dire une pièce de vers gentille et brillante comme une fleur bleue. Voilà toute l'explication. Ne vous paraît-elle pas naturelle?

— Bien naturelle ; malheureusement ce n'est qu'un conte bleu. J'en suis bien fâché pour la *bluette*, mais elle ne peut pas avoir la même étymologie que bluet. Il n'y a aucun rapport entre ces deux mots. Bluette se disait autrefois beluette et même belluette.

— Alors ce mot vient de l'adjectif *bel*. Cette étymologie lui convient bien aussi.

— Hélas ! non ; elle ne lui convient pas. *Bel* donne bien bèle, belette, petit animal que tout le monde connaît et qui veut dire jolie petite bête. Les Anglais lui ont aussi donné le nom de *fairy*, c'est-à-dire la jolie. Mais *bel* ne pourrait jamais former *beluette*. Beluette, d'ailleurs, ou belluette, n'est qu'une forme altérée de berluette, comme on dit encore aujourd'hui en Normandie.

Bluette (belluette ou berluette) est simplement le diminutif de berlue, qui vient du latin *bis lucere* (briller plusieurs fois). Bluette ou petite *berlue* signifie proprement étincelle.

Parfois, un incendie est né d'une bluette,

a dit Régnier.

Au figuré, elle désigne une petite pièce de vers pétillant comme une étincelle.

Quant à la berlue, c'est un état maladif des yeux consistant à voir des objets qui n'existent pas ; c'est un éblouissement passager qui trouble la vue. Cette expression ne s'emploie plus guère qu'au figuré. Avoir la berlue, c'est ne pas savoir ce qu'on dit.

— C'est avoir la berlue, par exemple, que de voir une parenté entre bluet et bluette.

— Ces deux mots ont une telle ressemblance qu'il est facile de s'y tromper.

— Je me rends à vos raisons ; mais je regrette bien vivement mon étymologie. Bluet et bluette allaient si bien ensemble ! Votre affreuse *berlue* vient tout gâter.

— La *bluette* est bonne fille ; elle ne rougit pas de sa mère.

— Avouez pourtant qu'elle a bien l'air de renier sa famille. Avant de quitter le bluet et le *bleu*, j'aurais deux questions à vous poser. Voici la première :

Pourquoi appelle-t-on « contes bleus » des histoires incroyables ? A-t-on réellement, comme je l'ai lu quelque part, qualifié « contes bleus » les récits féeriques parce qu'ils ont été rendus populaires par un grand nombre d'éditions grossières faites notamment à Troyes, sur un mauvais papier, avec couverture bleue, d'où le nom de « Bibliothèque bleue » donné à cette collection de livres et d'où aussi l'épithète de *bleues* appliquée aux histoires difficiles à croire ?

— L'étymologiste dont vous reproduisez l'explication a tout simplement pris l'effet pour la cause et la cause pour l'effet.

L'épithète de *bleu* a passé du conte au livre et non du livre au conte. Les histoires féeriques, les contes où l'on trouve le bonheur, où tous les vœux sont satisfaits, se passent naturellement au pays du bleu, c'est-à-dire dans ces régions imaginaires où la pureté du ciel n'est jamais troublée. L'ensemble de ces contes bleus a formé un genre particulier en littérature qui a reçu le nom de « Bibliothèque bleue ». Et cette qualification a déterminé la couleur des volumes.

— Passons maintenant à ma seconde question. On donne quelquefois au *bluet* le nom de *casse-lunettes*. Pourriez-vous m'en donner la raison ?

— On lui donne en effet ce nom dans certains pays ; voici pour quel motif : les anciens médecins composaient avec le suc de cette plante un collyre qui avait la réputation de guérir les yeux malades et de conserver la vue. Ce remède ne guérit plus maintenant : c'est le sort de bien des onguents. Mais quand il était en vogue il produisait de telles merveilles qu'on pouvait, paraît-il, briser ses *besicles*, comme un instrument inutile.

— Pourquoi dites-vous *besicles* et non *lunettes* ? Est-ce encore pour me tendre un piège étymologique ? Cette fois l'étymologie est si claire que certainement je ne me tromperai pas. Besicle vient de *bis oculus* (deux yeux). Les besicles, en effet, ne sont-elles des yeux artificiels ? Mon explication n'est-elle pas exacte ?

— Elle est tout à fait exacte, à part, toutefois, que dans le mot besicle il n'y a ni *bis* ni *oculus*. — *Bis oculus* ou *ocellus* pourraient donner bisocle, bisœil, besocle, besœil, mais jamais *besicle*. Ce mot, d'ailleurs, s'écrivait autrefois bericles, berycles. Or, il y a en latin un substantif *beryllus* qui veut dire à la fois cristal et lunettes. D'où le verbe *beryllare* (briller).

Beryllus a formé le diminutif *beryculus*, *beryc'lus* d'où est sorti le mot berycles, bericles et enfin *besicles* par le changement si fréquent de *r* en *s*, comme par exemple dans le mot *cathedra* qui a donné *chaire* et *chaise*.

— Je vois qu'en fait d'étymologie, il faut se méfier des apparences. Désormais, je mettrai mes *bérycles* afin qu'on ne dise pas que j'ai la *berluette*.

H. LECADET.

LA RÉCEPTION DE M. DE HÉRÉDIA A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1)

L'autre jour, à l'Académie française, M. François Coppée recevait M. de Hérédia. Tous deux poètes, tous deux issus du mouvement « parnassien » qui se targuait de remplacer le « romantisme », et qui souvent se contentait de le continuer. Mais si M. François Coppée et M. de Hérédia saluent d'une égale ferveur et d'un

M. François Coppée.

égal respect la Muse chère à Leconte de Lisle, leur Maître vénéré, il serait difficile toutefois de trouver deux talents plus divers et deux tempéraments plus dissemblables que ces deux compagnons de jeunesse, ces deux amis.

*
* *

François Coppée, fils de Paris, est le poète de Paris. On a fait cette remarque : la grande ville abrite de son hospitalité généreuse les talents éclos sur toutes les parties du territoire, et même elle accueille souvent avec enthousiasme les étrangers. Mais si Paris est un centre d'attraction, un rendez-vous, un lieu d'échange pour les produits de l'esprit humain, Paris n'apparaît à personne comme un « pays », c'est-à-dire comme une « petite patrie » dans la grande. L'amour du village ou de la province natale a donné à tel poète qu'il est inutile de nommer cette saveur de terroir, cet accent particulier de sincérité pénétrante qui constituent le meilleur de son génie. Il semble que Paris, si vaste, si hétérogène, si cosmopolite, ne puisse pas être aimé de cet amour intime et profond qui passe comme un souffle de vie dans les plus ternes productions d'un lauréat de Jeux floraux ou d'Académies départementales. Eh bien, en M. François Coppée, Paris a, si je puis dire, son poète « local » ; et jamais aucun critique ne définira l'attachement du poète pour sa ville, aussi bien que le poète lui-même qui s'en expliquait ainsi :

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine ;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde au troncs des peupliers
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

Toute la lyre « parisienne » de M. François Coppée est dans ce charmant dixain, clair et poli comme un miroir où l'on dirait que la Muse du poète s'est lentement mirée. La Seine ! le faubourg ! le coteau pelé ! La Muse de M. François Coppée, se mirant, les énumère comme une coquette qui compterait ses atours. Ce sont ses grâces et ses joyaux à elle. Oui, la Seine à l'eau trouble, le faubourg sombre et souffrant, le coteau pelé des banlieues malodorantes, traîtresses ou lugubres : tout cela fut le thème des fins paysages que la plume de M. François Coppée a retracés en lignes douces, molles et un peu mièvres, ainsi qu'il était nécessaire pour que la description fût fidèle et l'évocation saisissante.

M. François Coppée ne s'est pas tenu au « dehors » de ces coins de Paris. Il a l'âme parisienne autant que l'œil parisien. Les *Humbles*, les *Poèmes modernes*, *Promenades et intérieurs*, etc., nous ont guidés, à sa suite, dans ces milieux de petite bourgeoisie, chez les employés, chez des artisans qui vivent d'une vie simple et familière, mais dont la chétive et grise existence se fleurit de sentiments purs et d'émotions tendres ou nobles. Si de tels héros, à la silhouette modeste entre toutes, pouvaient avoir leur épopée, cette épopée serait faite aisément d'une anthologie cueillie au long des recueils poétiques de M. François Coppée. Car la légende du « Petit Épicier de Montrouge » ne comporte pas les fanfares ; et M. François Coppée peut, sans ambitionner d'autre titre, se contenter d'être le poète des *Intimités*. Il est autre chose. D'abord un prosateur exquis, un conteur aimable et cordial. Il est aussi un poète dramatique qui parfois a trouvé et traduit le secret des grandes passions humaines. Depuis le *Passant*, qui fut joué à l'Odéon en 1865, M. François Coppée a souvent travaillé pour le théâtre. Le *Passant* était une idylle, un conte en vers ; et M. François Coppée, pendant quelques années après ce début, ne semblait pas désireux de trop élargir sa « manière » dramatique. C'est dans ces dernières années qu'il a produit, coup sur coup, les grands

(1) Séance du 30 mai 1895.

drames qui ont obtenu tant de succès : *Severo Torelli*, par exemple, et surtout *Pour la Couronne*, où M. François Coppée atteint, en certains passages, la grandeur tragique de Corneille et l'ampleur expressive de Victor Hugo. Il ne faut pas croire, cependant, qu'il y ait très loin, très loin des *Intimités* à *Pour la Couronne*. M. François Coppée est un mélancolique et un tendre, soit; mais c'est aussi un enthousiaste : il suffit de voir comme il frémit aux seuls noms de patrie, de gloire militaire, au seul souvenir de l'épopée napoléonienne. Il est Parisien, vous dis-je : c'est-à-dire bon enfant, simple, de bonne humeur, de cœur excellent, sentimental, frondeur un peu, et chauvin beaucoup. Tout cela n'empêche point d'être un vrai poète ; — et l'exemple de M. François Coppée nous le montre bien.

*
* *

Tel me paraît être M. François Coppée. Combien autre M. José-Maria de Hérédia ! Celui-ci est né à Cuba en 1842. Il est Français par l'adoption du talent. Il a beaucoup voyagé ailleurs que dans la banlieue de Gentilly ou d'Asnières. Il a les yeux pleins de visions grandioses, et de paysages inconnus. La Muse de M. François Coppée est citadine; la Muse de M. de Hérédia est « citoyenne du monde » ; et, comme si l'univers d'aujourd'hui ne suffisait pas à son vol hardi et conquérant, elle empiète sur les siècles passés et les civilisations disparues. De toute la légende et de toute l'histoire, elle fait sa proie. Le talent de M. François Coppée s'épanche dans l'insouciance de la facilité et dans la simplicité de l'abandon; le talent de M. de Hérédia se concentre et se distille.

Il fallait à M. de Hérédia, maître ouvrier du rythme et de la rime, ciseleur de phrases, sertisseur de mots, une forme — j'allais écrire : une formule — qui mît en valeur à la fois toutes ses ressources verbales, sa virtuosité d'expression, son art de condenser ses idées en un vocabulaire adéquat au sujet, coloré, cadencé, harmonieux, évocateur. M. de Hérédia prit le sonnet. Il n'a, certes, point inventé cette vieille forme poétique, mais il l'a pétrie à son gré; il l'a forgée et reformée. Les cent dix-huit sonnets que contient son livre, les *Trophées* — livre déjà fameux avant même que de paraître — me font invinciblement songer à ce merveilleux orfèvre dont il est parlé dans *Ruy Blas*, un artiste, un magicien de l'or,

> Celui qui le mieux creuse au gré des belles filles
> Dans un pommeau d'épée une boîte à pastilles.

Ce que M. de Hérédia a fait c'est, pour ainsi parler, le travail inverse. Il a pris le sonnet, « boîte à pastilles » de tous les rimeurs, pont-aux-ânes de tous les faiseurs de madrigaux, qui s'essoufleraient, au delà de quatorze vers, si l'étape était plus longue ; et, sur cette matière devenue souple à sa main impérieuse, il a gravé les scènes épiques ou les images « éclatantes et lointaines » qu'il a vues avec les yeux de son corps ou les yeux de son esprit.

Désireux de citer ici un sonnet de M. José-Maria de Hérédia, j'écarte les vers très connus sur les « conquérants » ou sur « Antoine et Cléopâtre » ; j'écarte aussi les sonnets très nombreux que constellent par trop des noms mythologiques ou des allusions d'histoire ; et je

M. José-Maria de Hérédia.

citerai celui-ci, qui est d'un timbre moins sonore, mais d'une pâte tout aussi ferme, d'une facture tout aussi parfaite, et d'un « sentiment » plus familier, — si tant est que toute pensée sentimentale n'étouffe pas forcément, revêtue de ce riche costume aux plis un peu raides à force d'être brodés :

Maris Stella

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
Vers le Nord sont partis pour la lointaine escale ;
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas !

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes,
Le chant plaintif s'élève, évoquant à voix hautes
L'étoile sainte, espoir des marins en péril ;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril,
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

Le hasard des scrutins académiques confiait à M. de Hérédia le soin de prononcer l'éloge de M. Charles de Mazade, son prédécesseur.

M. de Mazade (1) ne ressemblait guère à M. de Hérédia. Il n'avait pas le verbe tapageur et métallique ; il ne se campait pas, la plume sur la hanche. Chroniqueur politique de la *Revue des Deux Mondes*, M. Charles de Mazade avait failli — je dis : failli — devenir le confrère en poésie de M. de Hérédia et de M. François Coppée. Il s'était essayé dans un volume d'*Odes;* mais il n'alla pas plus loin que cet essai. Le sage se connaît. M. de Mazade, qui était un sage, un homme de bon sens et d'équilibre, de traditions fortes et d'éducation austère, ne persista pas à poursuivre la nymphe qui le fuyait, en souriant un peu de sa gaucherie. Il se consacra à des études historiques et politiques. La *Pologne contemporaine*, l'*Italie et les Italiens*, le livre sur *M. Thiers*, le livre sur la *Guerre de France* (1870), la série des chroniques de quinzaine, ont montré qu'à défaut des grâces légères, M. de Mazade avait le jugement sain et sûr, une méthode classique, un style clair. Ce fut un honnête homme et un bon écrivain. Il avait du goût ; et, de ses premières amours poétiques, il garda le culte de Lamartine. Il fit sur le grand poète des *Méditations* et des *Harmonies* un livre où s'affirmaient les justes réparations que l'on devait à cette gloire, un moment trop oubliée.

On peut pardonner à M. de Mazade les vers de ses *Odes*, puisqu'il a beaucoup aimé les vers de Lamartine. Eugène LAUTIER.

DE LA CONSTITUTION DES ASTRES

Nos pères eussent été bien étonnés si on leur eût annoncé qu'un jour viendrait où l'homme serait à même de connaître avec précision la constitution de ces astres, flambeaux des nuits, dont la plupart nous apparaissent comme de simples points lumineux, même quand nous les regardons avec les télescopes les plus puissants. Et cependant, quelque étrange que cela ait pu paraître il y a quelques années, grâce à la spectroscopie, procédé physique permettant d'analyser la lumière des étoiles et des planètes, cette unique manifestation de leur communauté d'existence avec notre globe, les secrets de la nature des corps simples qui entrent dans leur composition se sont dévoilés récemment aux astronomes terrestres.

Portées à l'incandescence, les substances constitutives de notre globe émettent des rayons de qualités différentes qui, décomposés en une série de couleurs simples par le prisme, de la même façon que les gouttelettes d'eau suspendues dans l'atmosphère décomposent la lumière solaire en produisant les arcs-en-ciel, donnent des bandes lumineuses ou spectres diversement colorés dont les différents éléments de coloration rangés dans un ordre, toujours le même, présentent cependant des aspects différents caractéristiques de chacune de ces substances. Le spectre de l'un de ces corps renferme une raie rouge plus intense, le spectre d'un autre contient une raie jaune ou violette et, la nature de ces raies ainsi que leurs positions respectives, toujours identiques pour un même corps, sont liées à la présence de ce corps dans la source lumineuse d'une façon si intime que leur existence dans un spectre autorise à affirmer cette présence avec une certitude absolue.

De plus, l'interposition sur le trajet de rayons lumineux d'une substance simple, froide et transparente, donne naissance dans leur spectre à des bandes sombres ou bandes d'absorption en des points de ce spectre toujours les mêmes pour une même substance interposée. Par suite, les corps solides ou liquides incandescents qui émettent des vapeurs fournissent un spectre continu coupé de raies lumineuses et de raies sombres : les premières caractéristiques des substances incandescentes du corps lumineux ; les secondes caractéristiques des vapeurs plus froides qui l'entourent. Des spectres de cette nature sont donnés par le soleil et beaucoup d'autres astres.

La netteté et l'invariabilité de ces phénomènes a donné naissance à une nouvelle méthode d'investigation pour la recherche de la constitution des corps composés. L'analyse de leur spectre lumineux et des raies qui le coupent dévoile infailliblement la nature des corps simples dont ils sont formés.

L'application de cette analyse spectrale aux astres, a également procuré un mode d'investigation spécial, distinct de la science astronomique proprement dite, et reposant sur cette présomption que des corps, identiques au point de vue chimique aux corps terrestres, existent dans les astres dont les spectres lumineux contiennent les raies caractéristiques de ces corps. Cette théorie paraît, d'ailleurs, reposer sur des bases certaines, car, parmi les phénomènes extra-terrestres que nous pouvons observer, aucun ne se dérobe aux lois précises qui régissent les mêmes phénomènes sur notre globe.

C'est ainsi que la présence de raies sombres nombreuses dans le spectre du soleil permet de conclure que cet astre est formé d'un noyau incandescent entouré de vapeurs et, comme ces raies correspondent exactement aux raies de certaines substances terrestres, on en conclut que ces mêmes substances se trouvent dans le soleil à l'état gazeux.

L'existence d'une enveloppe gazeuse autour du soleil, a été l'objet de vives discussions de la part de certains astronomes qui prétendaient ne l'avoir jamais aperçue ; Kirschoff, qui le premier l'avait signalée, a eu le tort de lui at-

(1) Voir la biographie de M. de Mazade, année 1893 page 155.

tribuer une épaisseur considérable, hypothèse inutile pour soutenir cette théorie, car les vapeurs métalliques plus froides dont la présence cause les raies obscures et inactives ont un pouvoir absorbant très grand. Aujourd'hui, l'existence de l'enveloppe gazeuse solaire est admise universellement, et la spectroscopie a permis de la subdiviser en trois atmosphères distinctes concentriques : la photosphère, la chromosphère et une atmosphère peu dense qui entoure l'astre jusqu'à une distance très grande de la surface.

L'étude du spectre solaire pendant les éclipses a même permis d'aller plus loin et de constater les variations de sa température externe. Ainsi l'analyse spectroscopique de l'éclipse totale de mai 1889 a montré, par l'absence des lignes du spectre coronal, une diminution sensible dans la température solaire.

Dans nos climats, les observations de la constitution des astres, autres que le soleil, au moyen de l'analyse spectrale, sont très difficiles parce qu'il est rare que l'atmosphère soit suffisamment pure et que les airs soient assez calmes pour que des observations concluantes puissent être faites. En outre, la lumière des étoiles possède une faible intensité ; on y remédie, il est vrai, en partie par l'emploi de grandes lunettes.

Un autre inconvénient provient du mouvement apparent de l'étoile dû au mouvement de rotation du globe qui emporte l'observateur et son instrument ; on fait disparaître cet inconvénient par l'emploi d'un mouvement d'horlogerie qui entraîne la lunette d'un déplacement angulaire en sens inverse de celui que lui imprime la terre.

Pour comparer utilement les spectres on juxtapose au spectre de l'astre le spectre des diverses substances dont on veut étudier la présence présumée dans l'astre en question. Par cette juxtaposition, on arrive à une grande précision dans l'étude de la coïncidence des raies, et cette précision donne une véracité extrême à cette présomption que certaines substances terrestres se trouvent dans l'astre dont on étudie le spectre. Quand on compare le spectre du fer, par exemple, à celui du soleil, on trouve soixante coïncidences nettement établies ; la probabilité, pour que ce soit là un effet du hasard, est donc très faible et cette probabilité est encore diminuée par ce fait que les raies les plus brillantes du spectre du fer correspondent aux raies les plus intenses du spectre analogue compris dans celui du soleil.

On a trouvé plus de mille raies solaires correspondant à des raies d'émission de vapeurs de substances connues ; la probabilité, pour que fût faux le principe sur lequel repose la possibilité d'appliquer l'analyse spectrale à l'étude de la constitution des astres, peut donc être considérée comme nulle. La lune et les planètes n'ont pas de lumière propre, elles réfléchissent seulement celle du soleil ; leurs spectres doivent donc être semblables au spectre solaire auquel seulement quelques modifications peuvent être apportées à la suite de la réflexion des rayons du soleil à leur surface, ou par le passage de ces rayons à travers l'atmosphère dont certains de ces astres sont entourés.

Lune. — Les spectres des différentes régions de la lune examinés isolément et sous diverses conditions d'éclairage n'ont donné aucune indication de l'existence d'une atmosphère sélénique, il en a été de même des spectres observés lors des commencements d'occultation d'étoiles ou lors des éclipses de soleil. Cette analyse de diverses portions isolées de la lune a permis de constater que les quantités de lumières émises étaient très différentes, mais on n'a relevé aucune modification dans la nature du spectre fourni.

L'observation de l'éclipse totale du soleil du 18 août 1868 a fait découvrir pour la première fois des protubérances rouges sur le disque occulté en presque totalité par la lune ; ces apparences ne sont pas dues à un phénomène de diffraction produit par une atmosphère lunaire, mais bien à des éruptions solaires dont l'interposition de la lune entre cet astre et la terre facilitait simplement la vue. Depuis, ces protubérances ont été étudiées au spectroscope et on a découvert qu'elles étaient formées en grande partie d'hydrogène incandescent, on constata, en effet, à maintes reprises dans leur spectre les lignes brillantes caractéristiques de ce gaz. On a trouvé encore dans ces protubérances du fer, du manganèse, du sodium, du magnésium, du titane, du baryum, etc. ; ce sont là des éruptions presqu'uniquement composées de vapeurs métalliques. Leur spectre contient de plus des raies qui ne correspondent à aucune de celles que donnent les substances terrestres, on en a conclu à la présence dans le soleil d'un corps nouveau inconnu à la surface de notre globe : l'hélium.

(A suivre.) LÉO DEX.

ROSTOFF

Cette ville, qui joua un rôle dans l'histoire de Russie et dont l'activité sommeilla pendant des siècles, se dresse au bord du lac Newo. Construite dans une plaine, elle y répand ses maisons de bois autour d'une petite éminence où plane son Kremlin. Et si elle ne retrouve plus, en dehors des pèlerinages et des foires, son animation d'autrefois, le Kremlin, en revanche, est un centre où le travail ne chôme jamais.

Abrité derrière deux lignes de remparts, il élève au ciel les trente ou quarante coupoles et tours de ses églises et de ses donjons. Cette

architecture touffue, légère et colorée, se mire dans le lac, plus silencieuse aujourd'hui qu'aux anciens jours de splendeur, mais plus vivante qu'il y a quelques années. Ses carillons, ses fameux carillons renommés dans toute la Russie y surgissent encore, jetant leurs notes à la ville et aux caux du lac, et égrenant joyeusement les méthodes et les sonneries créées par les évêques de Rostoff. Si le secret de quelques notes a été perdu, il n'en reste guère de regrets à qui entend pour la première fois se concerter ces carillons. Celui de la cathédrale d'Ouspenskaya est le plus remarquable et le plus célèbre, et justifie le culte de ces magnifiques sonneries.

Au musée du Kremlin on trouve dix diapasons reproduisant exactement ses diverses sonneries, et attestant avec quel soin le clergé russe s'est appliqué à donner l'importance d'un art à cette musique du ciel. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une des richesses de ce musée à la formation duquel ont contribué non seulement les fouilles exécutées à Rostoff, les couvents des environs y sont aussi représentés par des œuvres de premier ordre; et toute la Russie a concouru à y accumuler cette collection d'œuvres d'art si pleine de renseignements sur le passé religieux et civil du pays, et sur son sentiment décoratif.

Tour en ruine du Kremlin de Rostoff.

Ce musée a été installé en deux palais qui portent les noms de « Palais Blanc » et de « Palais des Princes ». Au milieu de ces remparts pourvus de tours fortifiées, il vous donne l'impression d'un passé glorieux et riche, où, malgré toutes les tourmentes de l'histoire russe, les invasions polonaises et les autres, la race vivace et féconde ne cessait de manifester sa vitalité par des productions patiemment et richement ouvrées, et d'autant plus significatives.

Dans le numéro du *Magasin Pittoresque* du 1er mars dernier, nous avons reproduit deux cuillers de bois d'un art très caractéristique, deux cuillers à bière appartenant à ce musée, et qui servaient aux convives du seizième siècle à puiser le liquide dans un récipient occupant le milieu de la table, pour remplir les gobelets placés devant eux.

Les gravures ci-contre représentent une tour donnant sur le lac Newo. La première est une vue de cette tour en ruine, et la seconde la montre après sa reconstruction. Elles peuvent donner une idée de l'importance des travaux accomplis à Rostoff. La Société d'architecture de Moscou s'y est vivement intéressée, et si le Kremlin ressuscite aujourd'hui de ses ruines, il faut voir dans cet événement une manifestation du mouvement qui porte les Russes à rendre à la vie les monuments témoins de leur activité nationale.

Des recherches actives y ont été opérées à la suite de la découverte, en 1884, d'une chapelle souterraine trouvée dans la cathédrale d'Ous-

penskaya, et les curieux résultats qu'elles ont donnés étaient de nature à intéresser vivement tous les esprits. Des richesses de sculpture, de peinture et d'architecture y furent mises au jour, dénotant l'existence sous le Kremlin actuel d'un trésor inappréciable dont s'enrichiront encore le « Palais Blanc » consacré aux antiquités religieuses, et le « Palais des Princes » spécialement affecté à l'ethnographie et à l'histoire de la Russie, y compris l'histoire particulière de la ville, après avoir été la demeure des princes de Rostoff.

Cette histoire remonte à dix siècles environ, époque où la ville était occupée par une tribu de Finnois. Des habitants de Novgorod vinrent s'installer parmi eux, et ne tardèrent pas à prendre un tel ascendant, que leurs mœurs s'imposèrent aux anciens détenteurs du sol. Dès lors, la ville se développa peu à peu, et prospéra au point de mériter son appellation de Rostoff la Grande, justifiée par son étendue et le remarquable accroissement de sa population. C'est vers le milieu du treizième siècle, après quatre siècles de splendeur, qu'elle commença à décliner. La cause de cette décadence fut une invasion de Tartares qui la dévasta. Pendant deux siècles encore elle eut une existence propre; mais le voisinage de Moscou la

Tour restaurée du Kremlin de Rostoff.

dépossédait de son importance à mesure que la ville sainte grandissait. En 1788 elle perdit son archevêché, qui fut transporté à Yaroslavl; et à la mort de son évêque, Arsène IV, il ne lui fut pas donné de successeur.

Parmi les prélats qui occupèrent le siège de Rostoff, on relève le nom du métropolite Philarète, chef de la famille des Romanoff, qui règne en Russie, et celui de Joane Sissoevitch, qui entreprit, au dix-septième siècle, la restauration de la cathédrale ravagée avec le reste par l'invasion polonaise de 1609. Mais l'incendie et la déchéance de la ville finirent par avoir raison de ses projets.

L'heure de la renaissance est venue, semble-t-il. Espérons que cette fois l'avenir lui sera favorable, et que cette ville, que l'art nous présente si grande et si noble, accomplira plus heureusement le cycle nouveau qui s'ouvre pour elle.

Vicomte Jules de Cuverville.

L'INGRATE PRINCESSE

NOUVELLE

Ce soir-là, M. Stanislas Plowski, — dans le monde du bric-à-brac on disait « le baron Stanis », — soupa chez son confrère et ami l'antiquaire Silbermann. On lui fit boire quelques verres de son vin préféré, — châteauneuf-du-pape 1865, — et il se sentit heureux de vivre, d'être resté célibataire, d'avoir à Paris huit ou

dix maisons où il était choyé comme un oncle à héritage. Au dessert, ses gros yeux bleus s'humectèrent, son nez en virgule rougit et sa lèvre inférieure, toujours un peu pendante, découvrit en un sourire attendri la large bouche édentée. Il caressa les enfants, le vieux chien, la perruche, puis se mit au piano et improvisa une « rêverie », en attendant le café.

Deux célèbres collectionneurs arrivèrent : Vanhove, le riche joaillier, et Goltz, l'ancien chef d'orchestre, dont les valses avaient eu presque autant de succès que celles de Strauss et de Métra.

— Bonsoir, baron, dit Goltz en s'accoudant sur le piano... Continuez..., vous êtes en veine... ; joli thème, un peu mélancolique...

— Comme ces lieds de Schumann que ma fille me joue quand nous avons du vague à l'âme, ajouta Vanhove. Baron, vous devriez écrire cela.

— Je ne sais pas...

— Il ne sait pas ! s'écria Goltz... Ce musicien merveilleusement doué n'a pas appris la musique !...

— J'ai appris le piano huit ou dix mois, puis, à cinquante ans, je me suis mis au violon...

— Il s'est mis au violon, — retenez le mot, messieurs ! — mais il ne joue jamais en public, pour ne pas humilier Sivori.

— Je joue pour moi...

— Et pour la princesse ?

— Et pour la princesse..., vous l'avez dit.

— Elle ne vous écoute pas, l'ingrate !... Voulez-vous me la vendre ?

— La vendre ?... Oh !... jamais !

— Je vous en offre dix mille francs...

— Moi, j'irais jusqu'à douze, dit Vanhove.

— Treize mille !

— Quatorze !

Plowski se leva brusquement.

— Non, serpents tentateurs, non, non, non !

— C'est donc votre fétiche, cette petite Madame ?

— Peut-être. Le jour où elle est entrée chez moi, j'ai fait ma première belle affaire, — dix-huit mille francs de bénéfice net !... — Et puis, contentez-vous de l'explication que voici : elle est charmante et je l'aime..., je l'aime !...

— Croyez-vous qu'elle en soit bien flattée ?... Une fille de Louis XV !...

— Oui ! Madame Victoire-Louise-Marie-Thérèse de France, née au château de Versailles, le 11 mai 1733. Lorsque Nattier la peignit, avec la grâce exquise que vous admirez, elle revenait du couvent de Fontevrault, et c'était la première fois qu'elle avait la joie de se voir en grand habit. M. le duc de Luynes dit en ses mémoires : « Sa figure est agréable ; elle a un « beau teint de brune, les yeux assez grands et « fort beaux, une forme de visage à peu près « comme Madame Henriette. Elle ressemble au « Roi, à M. le Dauphin, à Madame Infante, « même à Madame Adélaïde, et a cependant « un visage différent de tous ceux-là. On lui « trouve une ressemblance, on ne sait pas pour- « quoi, mais elle est assez juste : c'est à M. le « duc d'Orléans, Régent... Elle est bien faite, « mais un peu grasse ; on dit que son caractère « est charmant. »

— Mais vous, baron, demanda Goltz, que pensez-vous de ce caractère ?

— Je le trouve parfait. Tous les soirs je joue du violon, deux ou trois heures, devant ma petite princesse...

— Et elle ne s'en plaint pas ?

— Elle y prend plaisir, je le sens, ... je le vois... à son sourire. Pour vous, je ne suis qu'un ennuyeux mélomane...

— Un artiste... incomplet.

— Vous n'avez pas dit « raté » ; merci ! Pour la princesse, je suis un virtuose. Je lui joue les airs qu'elle devait aimer, les brunettes, les rondes, les musettes, les bourrées que lui apprenait Chefdeville, le maître de vielle de Mesdames. Parfois, il me semble lire dans son regard une tendre reconnaissance.

— Douce folie !

— Eh ! oui ! une folie qui met dans ma vie quelques petits bonheurs innocents, ... pas coûteux !... Tenez, je me réjouis en pensant à la surprise que je ferai tout à l'heure à ma chère princesse. J'ai acheté pour elle, sur le quai Voltaire, un recueil d'ariettes qu'elle a peut-être feuilleté...

— Montrez, baron.

— Voilà.

— Belle reliure, aux armes de Mme de Pompadour, frontispice galant, gravure excellente, titres ornés, jolis fleurons, ... une chose d'art, que vous avez payée cinq ou six francs... Je vous en donne deux cents.

— L'argent ne me tente plus.

— C'est vous qui dites cela, vous petit-fils d'Abraham ?... Avez-vous donc, devant la princesse, abjuré la foi de vos pères ?... Allez, allez ! elle ne vous en sait aucun gré ; elle se moque de vous, de votre musique, de votre crin-crin !... Baron, voulez-vous quinze billets de mille ?

— Non ! non ! non !... quinze mille fois non !

* * *

Onze heures allaient sonner quand M. Plowski rentra dans le vieil hôtel de la rue Servandoni où, depuis plus de trente ans, il avait ses magasins de meubles, d'objets d'art, de riches bibelots. Sa gouvernante, Mme Gauchard, dragonne à moustache grise, vaillante gardienne de tous ces trésors, tricotait dans le vestibule.

— Ah ! enfin ! gronda-t-elle. Vous n'avez pas de pitié pour une pauvre femme qui trime

depuis le petit jour, qui allume votre feu pendant que vous dormez comme une marmotte !... qui vous sert votre café au lait dans votre lit !... qui...

— Bonne nuit ! bonne nuit !

— Bonne nuit ?... Comme c'est facile ! Est-ce que vous allez encore râcler des heures et des heures ?...

— Râcler est impropre et désagréable, dit M. Plowski, vexé. Je ne râcle pas, madame Gauchard ; j'ai au contraire un jeu très doux... trop doux ; je frôle les cordes... je les caresse... Personne n'est venu ?... Il n'y a pas de lettres ?... Vous pouvez vous retirer.

— Oui, oui, je comprends : « Allez vous coucher ! »

L'entretien manquait de charme. M. Plowski prit vivement une petite lampe, traversa deux salons en enfilade et s'enferma dans son cher refuge : le cabinet de la princesse.

Retraite d'artiste, plutôt que boudoir ; pas d'autres tentures que des panneaux de tapisserie dans des boiseries délicatement sculptées ; peu de meubles, mais des merveilles de l'ébénisterie parisienne de 1740 à 1760, une console, une bergère, deux fauteuils, des tabourets. Au-dessus d'un clavecin peint en bleu turquin sur fond vert d'eau, avec de légers filets d'or, le portrait de Madame entre deux appliques.

M. Plowski alluma les bougies et admira un instant l'œuvre de Nattier. Jamais peut-être elle ne lui avait paru plus belle. C'était « vivant », avec toute la fraîcheur de la première jeunesse ; le bonheur de la grande enfant adulée éclatait dans le regard ; les lèvres, un peu grasses, très rouges, souriaient ; elles allaient parler !...

— Vendre la princesse !... murmura l'antiquaire... Parbleu ! c'est pour enlever l'affaire que Goltz et Vanhove sont venus ce soir ; et Silbermann était du complot, il aurait eu la *bedide gommission !...* Ah ! les amis !... Eh bien, de mon vivant, personne n'aura la belle Madame ; je la léguerai au musée du Louvre.

Sur la console, dans une boîte de maroquin gaufré, il prit un violon et un archet qui avaient appartenu à Mondonville ; puis, revenant devant le clavecin et ouvrant le recueil Pompadour, il joua pour Madame des fragments d'opéras et de ballets ; des ariettes d'*Eglé*, des *Dehors trompeurs*, d'*Issé*, du *Retour d'Astrée*, une marche de *Scanderberg*, un air de *Tancrède*.

Cet air héroïque, *allegro-marziale*, il l'attaqua avec une telle fougue que sa chanterelle se brisa, lui cinglant le nez.

Un éclat de rire vibra.

— Paf !... Ce n'est pas trop tôt ! dit une voix de soprano aigu.

Qui donc avait parlé ?... M. Plowski était seul dans le salon, Mme Gauchard était couchée ; et puis Mme Gauchard avait l'enrouement d'un sergent qui, pendant douze heures, aurait commandé l'exercice. La voix de soprano partait du clavecin... ou du tableau.

— De grâce ! reprit-t-elle, ne jouez plus, monsieur Plowski !... Asseyez-vous en face de moi ; je vais vous dire une histoire.

L'antiquaire, stupéfait, obéit. Le violon sur les genoux, il regarda le portrait. Les yeux de la petite Madame pétillaient de malice.

— « Voilà, dit-elle, un conte vrai... Après mon retour de Fontevrault, j'eus d'affreuses rages de dents. On appela notre chirurgien, le laconique M. Mouton. — « Molaire entièrement « cariée, dit-il, extraction nécessaire, facile et « prompte. » — J'eus peur et, pendant cinq ou six jours je souffris, résistant à toutes les sollicitations. Enfin pourtant, je dus me soumettre ; mais, quelle scène, quels trépignements, quels cris !... Madame Adélaïde, ma sœur, vint me voir et me complimenter, comme si j'avais été héroïque. La plaisanterie me piqua et je jurai d'être brave... à la prochaine occasion.

« Elle se présenta, l'occasion ; cinq ou six mois après, il fallut rappeler M. Mouton. Je voulus lui parler seule à seul.

— « Monsieur, j'ai parié que, cette fois, on ne « m'entendrait pas crier.

— « Très bien, madame !

— « Non, pas très bien ; je sens que je crie- « rai... Quelqu'un écoutera, derrière cette porte, « et je perdrai mon pari. »

« M. Mouton regardait, souriant, un violon accroché à la boiserie, entre une musette et une flûte de Pan.

— « Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous « affirmer qu'on ne vous entendra pas crier ! « — Comment ? — Le petit nègre qui porte mes « trousses est dans l'antichambre. Permettez- « moi de le faire entrer... Boulboula ! Boul- « boula ! »

« Le négrillon entra, saluant profondément.

— « Ne m'as-tu pas dit, demanda M. Mouton, « qu'à ta plantation tu faisais danser les mori- « cauds et les moricaudes ?... Tu jouais d'un « instrument qui ressemble à une viole, n'est- « ce pas ?

— « Oh !...li faisé beaucoup plus mieux grand « bruit ! »

— « Tiens ! décroche ce violon, prends cet archet et râcle à tour de bras, crin... crin... crin..., de toutes tes forces ! »

« Ce fut un charivari assourdissant. Je ne me rappelle pas si je criai, mais certainement personne ne m'entendit... Eh bien, monsieur Plowski, je ne voudrais pas vous offenser mais...

— « Daignez achever, Madame !...

— « Mais...vous jouez...quelquefois...comme « Boulboula ! »

M. Plowski laissa tomber son violon.

— Oh !... Madame !... Madame ! murmura-t-il, consterné, abasourdi !...

Et ses yeux se fermèrent.

A sept heures il dormait encore dans le fauteuil. Mme Gauchard l'éveilla brusquement.

— Si c'est possible ! cria-t-elle. Vous ne vous êtes donc pas couché ?... Vous devenez fou, ma parole !

— Fou ?... je ne sais pas..., balbutia-t-il. Mauvaise nuit, mauvais rêve !...

— Suite d'une mauvaise digestion ! Ça ne vous va plus, à votre âge, de souper en ville... Vous devriez vous marier... avec une personne respectable, bien conservée, dévouée et...

— Madame Gauchard, cela demande des années de réflexion !

Entre dix et onze heures, Goltz arriva.

— Bonjour, baron. Le recueil d'ariettes que vous m'avez montré hier n'est-il pas intitulé *Anthologie musicale* ?

— C'est bien cela.

— N'a-t-il pas un frontispice d'Eisen ?

— En effet.

— Y tenez-vous beaucoup, beaucoup ?...

— Je l'ai payé dix francs ; je vous le cède pour trois cent dix.

— Convenu !... Ah ! si vous étiez d'aussi bonne composition pour la princesse !... Vanhove me disait hier...

— Vanhove ?... Il sera ici tout à l'heure, et il m'offrira vingt mille francs !... je l'attends... je le sens venir.

— Ah ! le traître !... Refusez, baron, refusez !... Voulez-vous un joli chèque de vingt-cinq mille francs ?... hein ?... que dites-vous du chèque ?...

— Je dis : êtes vous venu à pied ?

— Non, j'ai une voiture à votre porte.

— Eh bien, attendez.

M. Plowski passa dans le salon de la princesse. Goltz, ébahi, le vit revenir avec le tableau.

— Tenez ! dit l'antiquaire, emportez Madame, et... que je ne la revoie plus !... C'est une petite peste !

Sixte Delorme.

UN NOUVEAU VIOLON

Un professeur de violon aux États-Unis, M. Bruno Wollenhaupt, de New-York, a imaginé un instrument qui, extérieurement, a toutes les apparences du violon ordinaire, celui que nous connaissons, mais qui, à l'intérieur, contient un appareil vibratoire auxiliaire destiné à résonner par sympathie et à l'unisson avec les cordes extérieures, quand celles-ci sont touchées de l'archet. L'inventeur est venu, paraît-il, l'été dernier, en Europe, où il a fait l'essai du nouvel instrument devant un des premiers violonistes, M. le professeur Joachim, de Berlin, et aussi devant M. J. von Bermuth, de Hambourg, probablement ses compatriotes, car le nom de Wollenhaupt est évidemment germanique.

L'appareil auxiliaire intérieur dont nous parlons consiste, d'après le *Scientific American*, en douze cordes métalliques représentant une octave de douze demi-tons,

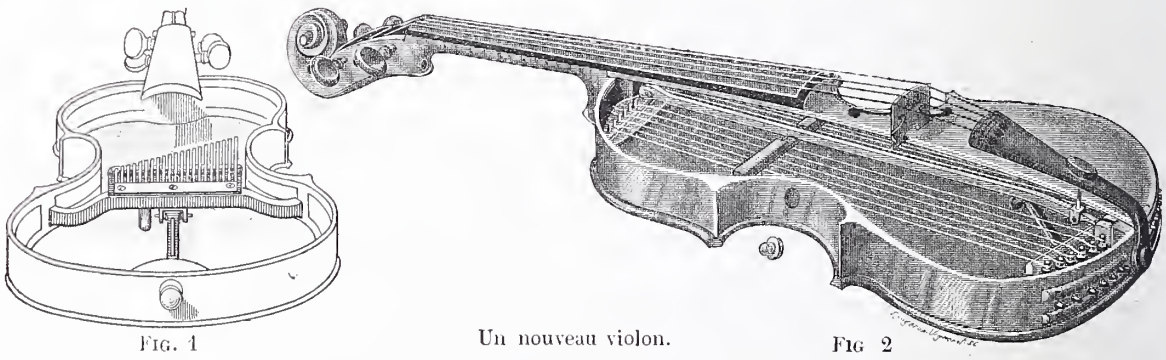


Fig. 1 — Un nouveau violon. — Fig 2

de *ut* à *si* ou de *sol* à *fa-dièse* ; ses cordes sont tendues longitudinalement dans l'intérieur ou corps du violon. Elles peuvent être mises au diapason voulu par le moyen d'une clef placée à l'extrémité, et elles entrent en vibration grâce à un petit bâton mince et court passant, soit à travers les *SS* du violon, soit à travers les ouvertures placées sur le côté, ces ouvertures étant, à l'état normal, fermées par des tampons (figure n° 2).

Un trait caractéristique de l'invention nouvelle, c'est la sourdine, absolument sous le contrôle de l'exécutant : elle consiste en une brosse transversale, ou barre étouffant le son (*dampening bar*), soutenue par un levier qui pivote à l'intérieur et en une pièce extérieure, un petit bloc reposant sur un ressort plat. Ce bloc, pressé par le menton de l'exécutant, donne l'impulsion au levier, de sorte que la brosse ou barre-sourdine est mise en contact avec toutes les cordes de l'appareil vibratoire auxiliaire, arrêtant ainsi tous les sons qui en émanent. Au contraire, quand le violoniste lève le menton, la brosse revient à sa position normale, c'est-à-dire qu'elle n'est plus en contact avec l'appareil ; alors celui-ci vibre de nouveau en sympathie dès que les cordes extérieures sont touchées par l'archet. Cependant les cordes de l'appareil auxiliaire peuvent être remplacées par un autre système, un peigne (*comb*) métallique, comme on le voit dans la figure n° 1.

Quand on jouera sur l'instrument, chaque note, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, fera vibrer sympathiquement la corde auxiliaire ou la dent du peigne correspondante, et par conséquent occasionnera un prolongement et une augmentation de volume du son. Les parties seules de l'appareil vibratoire résonnent en harmonie qui correspondent aux cordes extérieures touchées par l'archet. Le premier violon construit sur ce modèle l'a été par un habile fabricant d'instruments d'Astoria, État de New-York.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

LA TOUR D'AUVERGNE

LA TOUR D'AUVERGNE — Peinture de M. Gaston Mélingue. — Salon des Champs-Élysées de 1895. — Gravé par Palis.

Le *La Tour d'Auvergne* de M. Gaston Mélingue est un des meilleurs tableaux militaires du Salon des Champs-Élysées. Les visiteurs s'arrêtent volontiers devant l'émouvante scène que le peintre nous retrace.

Il fut si grand par la vaillance, le courage, le dévouement, celui que l'admiration de ses contemporains autant que le décret de Bonaparte, premier Consul, fit appeler le Premier Grenadier de France, qu'on ne se lassera jamais de lui rendre hommage.

On connait l'admirable trait que met ici en relief la toile de M. Mélingue. C'était sous le Directoire. La Tour d'Auvergne, que les Anglais avaient capturé sur le navire qui de Bordeaux devait le transporter en Bretagne, où il pensait trouver un repos bien gagné, était revenu à Paris grâce à un échange de prison-

niers. Une longue et cruelle captivité avait achevé de compromettre sa santé. Mis à la retraite avec une pension de huit cents francs, il alla habiter Passy, partageant son temps entre des études de linguistique qui lui étaient chères et des œuvres de charité auxquelles il consacrait la majeure partie des seize cents francs de rente qu'il retirait de son bien patrimonial.

Comme il avait gardé d'excellentes relations avec les chefs de l'armée, un vieux savant de ses amis, Le Brigant, érudit bien connu par ses travaux sur nos origines celtiques, lui écrivit pour le prier d'intervenir auprès du gouvernement pour que la conscription n'atteignit pas son dernier fils, le soutien de la famille, en faisant valoir qu'il avait donné déjà plusieurs de ses enfants au service de la patrie. Le vieillard croyait que la Tour d'Auvergne obtiendrait facilement cette faveur.

Mais le soldat ne put se résoudre à la demander. Sa conscience de patriote ne lui permettait pas de réclamer l'exemption d'un conscrit lorsque de tous côtés des armées se levaient contre la France. Il savait, d'autre part, que la situation de fortune de son vieil ami était des plus précaires et que le départ de son fils le vouait à l'indigence. N'écoutant que son cœur, et négligeant les égards qu'exigeait sa propre santé, il résolut de s'engager à la place du jeune conscrit et d'aller affronter pour lui les périls de la guerre.

Dans son tableau, M. Mélingue représente le héros breton au moment où il quitte son logis pour se joindre aux enrôlés qui se rassemblent sur la place du village. Le père lui exprime son attendrissement, tandis qu'une jeune fille, la sœur ou la fiancée du jeune Le Brigant, lui baise les mains en témoignage de sa reconnaissance pour tant de générosité.

La Tour d'Auvergne était alors âgé de cinquante-quatre ans. Il y en avait trente qu'il avait reçu les galons de sous-lieutenant au régiment Angoumois Infanterie. Mais les actes d'extraordinaire bravoure qu'il avait prodigués, soit pendant l'expédition de Minorque, soit, plus tard, à l'armée des Alpes et surtout à l'armée des Pyrénées, à la tête de la « colonne infernale », avait rendu son nom populaire. Aussi la France de 1797 dut-elle acclamer ce conscrit de Bretagne qui avait blanchi sous le harnais et marchait si gaillardement à de nouveaux combats.

Le Directoire, appréciant l'effet moral que produisait l'engagement d'un tel vétéran, lui offrit aussitôt un commandement important. Cette offre le trouva insensible ; il ne se départit point de la mâle modestie qui fut un des traits de son caractère, et c'est en volontaire, avec le simple grade de capitaine hors cadre, qu'il gagna, d'étape en étape, l'armée du Rhin.

Cette campagne ne fut pas longue et bientôt on le revit à Passy. Mais à cette époque les armées ne chômaient pas longtemps et une nouvelle coalition étrangère l'obligea à suivre l'armée de Masséna en Suisse jusque dans les Alpes Grisonnes. Cette fois encore, il obéissait à une réquisition qui, s'il avait fait défaut, aurait compris le fils de son ami Le Brigant. On a conservé des lettres de La Tour d'Auvergne où il parle en termes affectueux du jeune homme pour lequel il se sacrifiait.

En 1800, il demandait une troisième fois à le remplacer. Faisant part de sa détermination au vieux savant qu'il aimait, il lui disait ; « Vous pouvez vous prévaloir auprès du premier Consul de ma lettre et de ma détermination que j'exprime de retourner de nouveau dans les rangs de nos valeureux défenseurs ; d'y servir une troisième campagne comme volontaire. Si, à ce prix, il consent de vous laisser jouir du bienfait qui vous a été accordé par ses prédécesseurs, et aime à faire des heureux, il est bien assuré, dans cette circonstance, d'en faire deux à la fois : vous, en vous assurant la possession de votre fils, devenu l'unique soutien de votre vieillesse, et moi, par l'inexprimable plaisir que j'éprouverai d'avoir contribué à ce nouvel acte de justice et de bienfaisance de la part du premier magistrat de la République ».

Cette lettre est datée du 8 germinal de l'an VIII. C'est en prairial de la même année que La Tour d'Auvergne recevait le titre de premier grenadier de France, et que Bonaparte lui faisait remettre la belle épée d'honneur qui a été recueillie par le musée Carnavalet. Il déclara qu'il avait hâte « de la montrer de près à l'ennemi, afin d'inspirer à ses frères d'armes le désir d'obtenir la même récompense. »

Mais il prévoyait que cette campagne serait la dernière. « Mon destin, écrivait-il au général Moncey, son plus ancien compagnon d'armes, est de finir sur les champs de bataille ; mon titre de Premier Grenadier de France est mon brevet de mort. »

On sait qu'il mourut frappé au cœur par la lance d'un hulan autrichien six jours après son arrivée à l'armée du Rhin, le 27 juin 1800.

Tel est le grand exemple que nous rappelle M. Gaston Mélingue, dans le tableau si beau d'inspiration où il a su mettre en œuvre toutes les ressources de son talent.

HENRI FLAMANS.

LA SOIE D'ARAIGNÉE

Au commencement du dix-huitième siècle, Bon, premier président de la Chambre des comptes de Montpellier, présenta le premier à l'Académie des sciences des échantillons de soie faite avec les cocons d'araignées du midi de la France. La difficulté consistait alors à se pro-

curer des cocons en quantité suffisante pour que cette fabrication entrât vraiment dans l'industrie. Depuis cette époque, on a trouvé en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie, des araignées produisant de la soie en quantité considérable. Francis Garnier, dans son voyage d'exploration en Indo-Chine, signale une araignée originaire de la province de Yun-nan, comme donnant un fil très résistant qui servirait, d'après cet explorateur, à fabriquer une étoffe particulière au pays, le *satin de la mer orientale* (tong hay touan tse). M. A. Fauvel, qui a séjourné longtemps en Chine, avait aussi remarqué cette araignée qui tisse dans les pins des toiles de soie jaune si résistante que les petits oiseaux s'y prennent quelquefois.

A Java, dans la Nouvelle-Guinée, de grandes araignées tissent des toiles immenses, atteignant plusieurs mètres, d'une résistance et d'une solidité incroyables.

Le Dr Aug. Vinson décrit ainsi dans son bel ouvrage (*les Aranéides de la Réunion, 1863*) les grandes araignées si connues à l'île de la Réunion : « C'est aux stipes ridées de nos grands Pandanus, qui s'élèvent vers le ciel en ouvrant leurs feuilles gladiformes imbriquées en hélice, que nos gigantesques Epeires attachent leurs fils longs et soyeux et les établissent d'un arbre à l'autre à la distance de plusieurs mètres. Dans ces réseaux forts, multipliés et très étendus, on les compte par centaines, vivant en famille et en bonne harmonie; on en trouve de tous les âges, de toutes les grosseurs; ce sont l'Epeire noire et l'Epeire dorée, commensales si bonnes que des Linyphies viennent s'établir sur leurs grandes toiles pour y glaner les petites proies. »

De même à Madagascar, en Australie, sur la côte occidentale d'Afrique et les rives du Congo, en Amérique, dans le Paraguay et la république Argentine, on a trouvé des espèces analogues.

Réaumur, qui fut chargé par l'Académie d'examiner les essais de Bon mentionnés ci-dessus, montra que la grande difficulté pour l'utilisation de la soie était de se procurer des cocons en quantité suffisante. Il fit remarquer que si l'on voulait obtenir un résultat satisfaisant, il fallait opérer directement sur le fil tel qu'il sort de la filière de l'araignée et non sur les cocons ou sur la soie.

Un Anglais, M. Rolt, fit des essais avec l'Epeire diadème ; il enroula son fil à mesure qu'elle le produisait et trouva que l'animal fournissait ce fil d'une façon continue, pendant cinq minutes environ, avec une vitesse de 50 mètres par minute. Il présenta même à la Société des Arts de Londres un échantillon de soie de 6,000 mètres environ filé par vingt-deux araignées en moins de deux heures.

Tout récemment le R. P. Camboué (1), missionnaire à Tananarive (Madagascar), fit des expériences sur la soie d'une grande araignée du pays, l'*Halabe* ou *Epeira Madagascariensis*. Il fixa dans une boite deux de ces araignées, en laissant émerger au dehors l'extrémité de leur abdomen. Il se mit alors à tirer autour le fil sécrété par ces animaux. Chaque araignée lui donna environ 100 mètres de fil d'une belle couleur jaune d'or. Il remarqua que le fil était formé en plus grande quantité après la ponte : à cette époque une seule araignée lui donna en dix jours, 1,900 mètres de fil ; une autre en vingt-sept jours lui en fournit 4,000 mètres.

Ce fil, tenace et résistant, pouvait supporter un poids de 3 grammes 26 cent. et s'allonger de 13 p. 100. Le P. Camboué put même facilement, grâce à un appareil ingénieux inventé par lui, croiser et tirer le fil autour. Il envoya à la Société nationale d'acclimatation de France des plaquettes de soie ainsi obtenues.

Ces expériences, qui seront certainement reprises, démontrent que le jour est prochain où ce nouveau textile entrera dans l'industrie. Du reste, des essais d'acclimatation de l'Halabe de Madagascar ont été effectués en France. L'éducation de ces nouveaux insectes a été confiée à M. Fallou qui, grâce à ses soins et à sa persévérance, arrivera peut-être à les faire vivre, alors surtout que leur mode d'alimentation sera mieux connu. D'ailleurs, les œufs fécondés et aussi les jeunes araignées encore dans les cocons ne paraissent pas souffrir du voyage de Madagascar en Europe. L'animal semble, en outre, s'accommoder de tous les climats : il habite en effet aussi bien les régions basses et torrides du littoral de l'île africaine que les hauteurs tempérées et froides du centre. L'Halabe possède d'autres qualités précieuses : outre qu'elle se nourrit des hannetons et des sauterelles qui infestent nos plantations, son fil pourrait être employé en électricité pour ses propriétés isolantes et fournir un appui utile à la météorologie, en attendant la généralisation de son emploi comme matière textile. Dr Meurice.

(1) Voir *Revue des sciences naturelles appliquées* — 1892, page 300.

LA RÉCEPTION DE M. PAUL BOURGET
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1)

M. Paul Bourget a remplacé M. Maxime Du Camp (2) à l'Académie française; et M. de Vogüé a « reçu » M. Paul Bourget. Nous aurions dû avoir une séance très intéressante. Il vaut mieux reconnaître tout de suite que la fête littéraire a été un peu manquée. Le discours de M. Paul Bourget a été un bon, un très bon devoir, un excellent article de la *Revue des Deux Mondes*. Ce serait trop beau pour nous; ce n'est

(1) Séance du 13 juin 1895.

(2) Voir le portrait de la biographie de M. Maxime du Camp, année 1894, page 376.

pas assez pour l'auteur de *Crime d'Amour* et d'*Outre-Mer*.

On a dit que l'éloge obligatoire de M. Maxime Du Camp était pour M. Paul Bourget une « matière ingrate ». Ce n'est pas mon avis. M. Maxime Du Camp n'eut pas beaucoup de rapports avec la littérature ; mais ce fut un type ; et ce fut aussi le témoin d'une époque intéressante. Ayant à parler de lui, on pouvait se tirer d'affaire par les digressions. Et la « matière » ne manquait point. La preuve, c'est que M. Paul Bourget a risqué une très heureuse digression sur l'un des compagnons de jeunesse de M. Maxime Du Camp, le grand romancier Gustave Flaubert. On pouvait encore, sans s'é-

M. Eugène-Melchior de Vogüé.

loigner davantage du « sujet », dire bien des choses qu'il eût été curieux de voir traiter par M. Paul Bourget.

Jeune, riche, indépendant, frotté de littérature et se frottant aux littérateurs, M. Maxime Du Camp eut la prétention d'être le dilettante ou l'amateur qui promènerait ses loisirs à travers le romantisme : il fut en réalité le « snob » de la période romantique, comme nous voyons aujourd'hui les désœuvrés de la gentilhommerie sportive se changer en « snobs » de l' « ibsénisme » ou du « wagnérisme ». D'ailleurs, M. Maxime Du Camp n'insista pas dans son ridicule. Quand l'Empire eut rétabli le respect des hiérarchies, dans tous les ordres d'idées, M. Maxime Du Camp se trouva tout à fait à son affaire. Et c'est ainsi qu'il y a en lui deux hommes : l'homme qui a vécu les *Souvenirs Littéraires* et les anecdotes truculentes du petit volume sur *Théophile Gautier*, et l'auteur bureaucratique de *Paris, ses organes et ses fonctions*. Le premier s'essayait à jouer un rôle pour lequel il n'était pas fait ; le second, seul, était sincère. En tout ceci, on ne retrouve pas le « grand homme de lettres » que M. Paul Bourget nous a un peu candidement présenté. Il est vrai que M. de Vogué a mis au point la simili-gloire de M. Maxime Du Camp. En quelques phrases hautaines, en quelques traits brefs et sanglants il a rétabli la vérité.

Heureusement, nous connaissons M. Paul Bourget sous d'autres aspects que ceux de critique bénisseur et de successeur indulgent. A l'âge de quarante-trois ans, M. Paul Bourget se trouve en possession d'une renommée légitime, et que nul ne conteste. Il est *arrivé* vite ; mais s'il a brillamment réussi, il a beaucoup travaillé. Quand il eut vingt ans, M. Paul Bourget a pu se dire : « Je serai romancier comme Balzac, critique comme Taine et poète comme Vigny. » Il a voulu, en effet, communier avec la gloire littéraire sous ces trois espèces. Le public ne connaît presque pas, en M. Paul Bourget, le poète délicat de la *Vie inquiète*, d'*Edel*, des *Aveux* : et le poète est tout contristé, paraît-il, de cette ignorance ou de ce dédain du public. C'est la critique philosophique et littéraire de M. Paul Bourget qui d'abord l'a fait connaître. Tout pénétré de Stendhal, discipliné aussi par la méthode expérimentale, M. Paul Bourget plut par l'espèce de curiosité indifférente et suraiguë qui guidait son analyse. Dans ses *Essais de psychologie*, il démontrait pour nous avec une infaillible sagacité le talent et l'âme des auteurs qu'il lui plaisait d'étudier. Il cherchait surtout en eux le sens qu'ils avaient donné à la vie et aux formes essentielles de la pensée : et c'était merveille de voir comme il comprenait et comme il faisait comprendre. Avait-il, dès lors, un « système », en dehors de certaines formules empruntées à Stendhal et à Taine, et qui ne sont que de bons procédés de classification ? Je n'en suis pas convaincu. Et je crois même le contraire.

Un jour, M. Paul Bourget — déjà poète et critique — se réveilla romancier. Du dilettantisme critique il passa au dilettantisme mondain. Il eut, pour décrire le corset de Mme Moraines et pour dénombrer les bottines de Cazal, le même scrupule que pour déchiffrer l'âme d'Amiel. *Crime d'amour, Cruelle énigme*, *Mensonges*, d'autres livres encore ont mis M. Paul Bourget au rang des romanciers à la mode, sans lui enlever cependant l'estime et l'admiration des lettrés. M. Paul Bourget n'a peut-être pas fait triompher à jamais le roman d'analyse, car rien n'est éternel ; mais son effort littéraire est de ceux qui comptent. Il a amusé ses contemporains ; il a ravi ses lectrices ; et, dans un genre contestable, personne ne pouvait faire mieux que lui.

La série des romans mondains de M. Paul Bourget a été coupée par un livre, *le Disciple*, qui décelait des préoccupations morales et sociales. On aurait pu croire que ce souci était passager chez M. Paul Bourget, et que l'auteur avait été, comme d'autres fois, le reflet d'idées courantes au moment même. Or, cela n'était pas ; et la préface du *Disciple* venait de sources plus profondes. Le Paul Bourget néo-chrétien, moraliste, inquiet de l'avenir social, que nous ont révélé *Cosmopolis*, *Terre promise*, *Outremer*, est bien le Paul Bourget de la préface en question, mais développé, complété et, comme toujours, en parfait accord avec la mode, — j'entends, cette fois, la mode philosophique et littéraire.

Il n'y aura pas eu, de notre temps, d'écrivain et de penseur plus sincère et, à certains égards, plus ingénu que M. Paul Bourget. Partout où il a porté l'activité de son esprit, il se donnait complètement, et parfois trop. Le dilettantisme des premières œuvres a consisté surtout en ceci, que M. Paul Bourget n'avait pas d'idée préconçue, et qu'au milieu du rite actuel on le sentait très apte à nous expliquer, s'il était besoin, une autre religion littéraire et à nous annoncer un autre Dieu. Mais le dilettantisme de M. Paul Bourget était fait de conscience et d'application complaisantes, et non pas de détachement et d'ironie. Cette merveilleuse faculté d'assimilation et de sympathie atteste la belle âme de M. Paul Bourget; et c'est pourquoi l'admirer ne suffit pas : il faut l'aimer. Pour le mieux connaître, il nous suffit de lire d'un peu près dans *Cosmopolis* les pages consacrées à un personnage duroman, homme de lettres de son état. C'est M. Paul Bourget lui-même se confessant avec ses goûts, ses préférences littéraires, ses habitudes, ses « mots », presque ses petites manies. (Qui n'en a pas ?) Et l'ensemble est fort agréable...

M. de Vogüé a rencontré M. Paul Bourget à Rome, nous disait-il dans son discours. Et ils ont fait route ensemble sur le chemin de Damas. Le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé est né en 1848 : il est entré à l'Académie française en 1888. On ne peut pas dire que l'immortalité l'ait fait longtemps attendre. M. de Vogüé a été diplomate dans les pays d'Orient et en Russie : il en a rapporté d'intéressantes visions, des paysages, des souvenirs, qu'on retrouve dans ses livres : *Syrie*, *Palestine*, *Mont Athos*, *Histoires orientales*, *Chez les Pharaons*... Mais c'est surtout en Russie qu'il prit sa plus précieuse cargaison ; et c'est de là qu'il a ramené son meilleur bagage. Je veux parler des études sur le *Roman russe*, qui ont paru, si je ne me trompe, aux environs de 1885. Tout une littérature nous fut révélée. Non pas qu'on ne soupçonnât en France l'existence et l'intérêt du roman russe. Mérimée nous avait, en somme, initié à Gogol; nous connaissions Pouchkine; et Tourguenieff était à demi-Français. Mais sur tous ces auteurs, — et à plus forte raison sur Tolstoï et Dostoiewski, — nous manquions de vues d'ensemble, d'idées générales, de gloses « suggestives ». M. de Vogüé nous expliqua et nous fit sentir ce qui valait d'être expliqué et senti.

Depuis le *Roman russe*, M. de Vogüé fut célèbre. Il se révéla comme un « essayiste » magnifique et fécond. Il continuait à publier ses écrits dans la *Revue des Deux Mondes*. Tous les prétextes lui étaient bons pour exposer ses idées sur toutes choses. Études de littérature

M. Paul Bourget.

ou d'histoire, réflexions morales, M. de Vogüé ne dédaignait rien. Il était surtout préoccupé de la question religieuse et de la question sociale. Il les voyait, il les regardait à travers tout. On suit ce souci constant dans les *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*. Comme beaucoup de personnes de son monde, en ce temps-ci, M. de Vogüé subordonnait la question politique aux autres considérations que j'ai dites. Ainsi, il s'est trouvé un exemplaire achevé et comme le type du gentilhomme d'à présent qui se délasserait dans l'amour des lettres au lieu de s'achever dans le sport, et qui, tout de même, se résignerait mal à l'inaction. Catholique, M. de Vogüé se trouvait tout préparé pour l'impulsion que le pape Léon XIII a donnée au monde catholique français : il n'a eu aucune peine à se « rallier » à la République et à suivre, sur les questions sociales, l'enseignement d'une célèbre et récente encyclique.

M. de Vogüé est donc mieux qu'une personnalité des plus intéressantes : il représente deux ou trois idées de la période où nous sommes. Pour parler comme lui, nous dirons qu'il résume « une heure d'histoire ».

Quelqu'un qui voulait railler la « manière » de M. de Vogüé a dit qu' « il avait retrouvé l'encrier de Chateaubriand. » Cela pourrait s'entendre comme un éloge. M. de Vogüé n'écrit pas simplement. Son style est généralement majestueux. Mais si l'ampleur, le nombre et le rythme oratoire ont aussi leurs inconvénients et leur monotonie, cela n'empêche point qu'il y ait des pages de M. de Vogüé qui, par la savoureuse recherche des mots et la noble justesse des images, sont d'un écrivain de premier ordre. On n'est qu'équitable en le proclamant. Depuis quelque temps, on dirait que M. de Vogüé se repose sur ses lauriers, qui, d'ailleurs, ne sont pas encore fanés. Il a tenu à se faire nommer député, sans doute pour donner, dans la bataille de chaque jour, l'exemple approprié aux conseils qu'il a prodigués à ses contemporains. Ces conseils se résument à ceci : « Il faut agir. Il faut croire. » Mais agir dans quel sens ? Mais croire à quoi ? M. de Vogüé n'a jamais voulu préciser. On a eu beau le presser ; je me suis, comme tout le monde, employé à ce jeu. On ne sait pas très exactement encore quelle action et quelle croyance nous recommande M. de Vogüé. Il eut toujours, pour éluder cette difficulté, des façons souveraines et déconcertantes. Jamais homme ne fut plus éloquemment ni plus superbement évasif. Ayant passé un an près des tombeaux des Pharaons, il en est demeuré un peu sphinx pour le restant de ses jours.

EUGÈNE LAUTIER.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

A PROPOS D'ANAGRAMME

L'année 1848 vit s'accomplir trois événements importants : Louis Philippe est tombé du trône ; les mines d'or du Sacramento ont été découvertes ; le mot *anagramme*... a changé de sexe. De féminin qu'il était de toute antiquité, il est devenu masculin au même titre que *métagramme*, *programme*, etc. Nous verrons probablement dans un temps plus ou moins rapproché l'*épigramme* réclamer également son droit au genre masculin, afin de ne pas rester isolée dans le compartiment des Dames seules.

L'*anagramme* (du grec *ana-gramma*, renversement de lettres) consiste à transposer les lettres d'un mot afin d'en former un ou plusieurs mots nouveaux. Ainsi *palme* est l'anagramme de *lampe*; *harpe*, de *phare*; *Marie*, de *aimer*; *nacre*, *crâne*, *ancre*, de *écran*; *ivrogne*, de *vigneron*. Dans *Voltaire* on a trouvé *ô alte vir*, ô grand homme. Dans *Sacramentum Eucharistiæ* (sacrement de l'Eucharistie), quelqu'un n'a-t-il pas vu : *Sacra Ceres in Jesum mutata ?*

Les Grecs connaissaient l'anagramme. Le poète Lycophron, le père de la *poésie décadente* s. v. p., en a composé plusieurs. Par exemple dans le nom de la reine Arsinoé, il a lu : *Ion Héras* (violette de Junon).

Les Kabbalistes juifs se sont fréquemment livrés à cet exercice.

Chez les Latins, au contraire, Aulu-Gelle est le seul qui en fasse mention. Encore s'agit-il plutôt chez cet écrivain de charades que d'anagrammes véritables.

En voici un exemple que nous livrons à la sagacité du lecteur :

Furfur edit pannum, panem quoque *sustineamus*.

Au moyen âge les anagrammes, comme les calembours, servirent parfois à composer des armoiries. Ainsi la Maison de Lorraine portait d'or à la bande de gueules, chargée de trois *alérions*, sous prétexte qu'alérion (petit aigle sans bec ni pattes, comme les merlettes) était l'anagramme de Lorraine.

Il paraît que c'est le poète Daurat qui le premier introduisit l'anagramme en France, sous le règne de Charles IX. Il en avait, disait-il, trouvé le plan dans Lycophron. Il mit même cet exercice tellement en vogue que tout le monde voulut s'en mêler.

On raconte que le docteur Proust, précepteur du duc d'Orléans, cédant à l'engouement général, avait promis à son élève de faire l'anagramme de son nom. Après avoir sué sang et eau, le pauvre homme finit par avouer au jeune duc qu'il n'avait pu trouver que l'*asne d'or*. — Oh ! bien, répondit l'élève, je n'aurai pas tant de peine à faire votre anagramme. Dans votre nom, Proust, chacun peut lire couramment *Pur sot*.

Si l'anagramme a de nombreux partisans, il a eu aussi des adversaires. Le poète Colletet n'est pas tendre pour les faiseurs d'anagrammes. D'après lui,

Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée;
Et sur Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Former l'anagramme du nom d'une personne, et chercher dans les mots trouvés des indications sur le caractère ou la destinée de cette personne, c'est là un exercice qui, de nos jours, n'a d'autre importance que celle d'un passe-temps plus ou moins agréable. Mais il n'en était pas de même au siècle dernier. Les anagrammes étaient considérés comme des aver-

tissements du Ciel ou des horoscopes infaillibles. Cette créance, si l'on en croit la légende, faillit faire perdre à l'Allemagne l'un de ses plus célèbres médecins.

André Rudiger terminait ses études au gymnase de Leipzig pour se préparer à la médecine, lorsqu'il eut l'idée de faire l'anagramme de son nom. Après bien des efforts infructueux, car il y cherchait des indications en vue de la profession qu'il désirait embrasser, il finit par découvrir que les lettres de son nom latinisé, *Andreas Rudigerus*, donnaient exactement : *Dignus arare rus Dei* (Digne de labourer le champ du Seigneur). Ce n'était donc pas à la médecine, mais à l'état sacerdotal que le Ciel l'appelait. Convaincu que telle était sa destinée, il étudia la philosophie sous le célèbre docteur Thomasius, et à cette école il devint le condisciple et l'ami de Leibnitz.

Le philosophe s'étonnait de voir ce jeune homme, qui semblait avoir les plus grandes dispositions pour les études médicales, se préparer à la prêtrise. Il ne put même s'empêcher de lui en témoigner sa surprise.

— C'était d'abord mon intention, répondit Rudiger ; mais le Ciel m'a averti que je devais embrasser la carrière ecclésiastique.

— Comment avez-vous connu la volonté du Ciel? demanda Thomasius.

Rudiger lui expliqua alors que son nom signifiait : « Digne de labourer le champ du Seigneur ».

Thomasius n'était pas seulement philosophe, il était encore homme d'esprit.

— Mais, mon cher enfant, lui répondit-il en souriant, le *champ du Seigneur* c'est le *cimetière*. Or, il n'est rien tel qu'un *médecin* pour labourer ce champ. Faites donc de la médecine et vous accomplirez le vœu du Ciel.

Rudiger suivit son conseil et il est devenu l'un des plus grands médecins de l'Allemagne.

Cette anecdote n'est peut-être pas vraie, mais elle est très vraisemblable.

Quant à l'étymologie des mots *André* et *Rudiger*, elle est des plus simples : André vient du grec *andros* qui signifie *homme*.

Le mot *anêr*, *andros*, est probablement formé de la racine *nar* avec un a prosthétique. *Nar* en sanscrit exprime l'idée de gouvernement, puissance, autorité; d'où *nara*, *prince*. Le mot *homme* — a-nêr — signifierait donc le *prince*, le maître de la terre.

Rudiger est formé des deux mots *gerere* — *porter* et *rudem* bâton, baguette (anglais *rod*). Un des ancêtres de notre médecin avait sans doute exercé la charge d'huissier.

Rudis désignait chez les Romains :

1° Une grande spatule en bois qui servait à remuer les liquides ou les sauces;

2° Un petit bâton avec lequel s'exerçaient les gladiateurs et les soldats. Ce bâton était terminé par une petite boule ou bouton, comme nos fleurets, afin d'éviter les blessures.

Quand un gladiateur recevait son congé, le préteur lui offrait un de ces instruments; de là l'expression *rude donari*, signifiant *recevoir son congé*, prendre sa retraite.

Hélas ! nous aussi nous avons reçu notre bâton, nous sommes *rude donatus*.

H. Lecadet.

L'HOTEL DE VILLE DE PARIS

L'ESCALIER D'HONNEUR

De la première phase de l'existence de l'Hôtel de Ville il ne reste guère de traces dans l'édifice actuel. La façade du quai possède une statue d'Étienne Marcel, qui rappelle bien plus la lutte du grand prévôt contre le dauphin, que les circonstances matérielles à travers lesquelles la Hanse de Paris poursuivit l'établissement de son siège officiel. La galerie du Conseil municipal nous offre bien dans ses beaux vitraux les noms et les armes des prévôts qui se sont succédé à la tête de la confrérie de la Marchandise de Paris. Là se borne l'évocation des modestes origines du Palais municipal, du moins dans l'architecture actuelle.

Peut-être la peinture ou la sculpture qui se partagent la riche ornementation intérieure se réservent-elles de mettre en œuvre les curieux souvenirs de la Vallée de Misère, du Parlouer aux Bourgeois et de la Maison aux Piliers. Les épisodes qui ont entouré la naissance du siège municipal sont de nature à offrir aux artistes la tentation de pages colorées et d'une vie intense. Cette Vallée de Misère, située près du Grand-Châtelet, ne portait pas un nom de nature à présager un brillant avenir à la confrérie des Marchands ; et le local qu'elle lui offrait était loin de l'opulence de l'Hôtel de Ville. Il n'en atteste qu'avec plus de force la persévérance et l'habileté des grands bourgeois dont les plus hautes qualités s'incarnèrent dans la personne d'Étienne Marcel.

Au treizième siècle ils devaient se contenter de cette modeste demeure. Plus tard le *Parlouer* aux Bourgeois promenait l'incertitude de ses destinées de la rive droite sur la rive gauche. Il ne parvint à les fixer que par l'achat en 1357 de la Maison aux Piliers, sise en place de Grève, et appelée aussi Maison du Dauphin. Les marchands s'attachèrent alors à leur parloir ; ils y firent des réparations et s'occupèrent de l'embellir. Jean de Blois fut chargé, vers le milieu du quinzième siècle, de l'orner de peintures. En sorte que la Maison aux Piliers eut deux siècles d'existence honorable, avant que l'on songeât à la modifier.

La première modification fut, il est vrai, ra-

dicale. Elle ne comportait rien moins que la reconstruction totale de ce bâtiment. En 1533, le prévôt Pierre de Viole posa la première pierre de l'Hôtel de Ville; et les travaux se poursuivirent jusqu'à l'établissement du premier étage. Survint alors Dominique Boccardo, lequel présenta au roi Henri II un plan qui eut le don de séduire le monarque. L'adoption de ce projet entraînait la démolition de tout ce qui était édifié. Ce sacrifice consenti, les travaux furent repris. Ils durèrent jusqu'en 1606.

En 1871, quand il fallut de nouveau songer à reconstruire l'Hôtel de Ville, l'administration municipale s'occupa activement de mener ce projet à prompte et bonne fin. Mais elle voulut avant tout rester fidèle aux souvenirs laissés par le monument détruit, et lui conserver l'aspect sous lequel il avait figuré dans l'histoire des derniers siècles. C'était un moyen de renouer les traditions du monument. Tout en décidant de mettre au concours la reconstruction de l'édifice, elle imposa formellement aux concurrents l'obligation de reproduire exactement l'ancienne façade dite « du Boccador ». La publication du programme du concours, laquelle fut faite par arrêté préfectoral en date du 23 juillet 1872, stipulait en outre l'utilisation, dans la mesure du possible, des constructions existantes.

De ce programme est sorti l'Hôtel de Ville actuel. Des soixante-six projets soumis au Jury à la date du 31 janvier 1873, celui de MM. Ballu et Deperthes réunit, après une série de scrutins et de classements, les suffrages de la Commission chargée de prononcer. Les architectes consentirent quelques modifications demandées par l'Administration, et furent chargés officiellement de reconstruire le Palais municipal. Les démolitions commencèrent en août 1873, puis les travaux de réédification se poursuivirent sans interruption du 16 février 1874 au mois de juillet 1882.

Les nouveaux bâtiments furent solennellement inaugurés le 13 de ce mois, à l'occasion de la Fête Nationale. Ils affectent la forme d'un rectangle appuyé sur quatre pavillons d'angles. Ses deux grandes façades, celle de la place de l'Hôtel-de-Ville et celle de la place Lobau, possèdent deux avant-corps dans la partie centrale. L'édifice est subdivisé par trois cours, et garde les mêmes dispositions générales que l'ancien Hôtel de Ville. Seules, les dimensions de la partie centrale ont été agrandies dans le but de dégager et mettre en valeur l'architecture Boccador, qui se trouve encadrée de deux ailes modernes.

C'est dans la partie comprise entre cette dernière et le pavillon d'angle de la façade principale que se trouve l'escalier d'honneur. On y accède par le guichet de droite, avec lequel il communique par une galerie vitrée donnant sur la cour du Sud. Du palier sur lequel il s'appuie il présente un spectacle imposant. Vaste et d'une pente facile, il évolue dans un magnifique cadre de pierre, et porte en marge une rampe de fer forgé ouvragée comme une guirlande. Certains détails de la partie supérieure se reflètent dans d'énormes glaces dont l'une apparaît dans notre gravure, et cette perspective habilement ouverte à l'œil du spectateur contribue à donner plus de grandeur à cette partie du monument.

Tout ce que l'art décoratif pouvait, dans les limites du bon goût, réunir d'ornements autour de cet escalier, a trouvé sa place ici. Le mur de gauche et une partie de celui du fond sont ornés de six gaines en pierre portées par des consoles terminées elles-mêmes par des grappes de fruits. Elles supportent la galerie du premier étage à laquelle aboutit l'escalier. Les cariatides, d'aspect robuste, sont dues au ciseau de Carrier-Belleuse. Les piliers où s'engagent les gaines encadrent une série de bas-reliefs consacrés à des allégories figurant les Beaux-Arts. Le long du mur de gauche, invisible par conséquent dans notre gravure, se trouvent : la *Gravure*, par M. Carlier; la *Sculpture*, par M. Peter; l'*Architecture*, par M. Dupuis; et la *Peinture*, par M. Louis Martin.

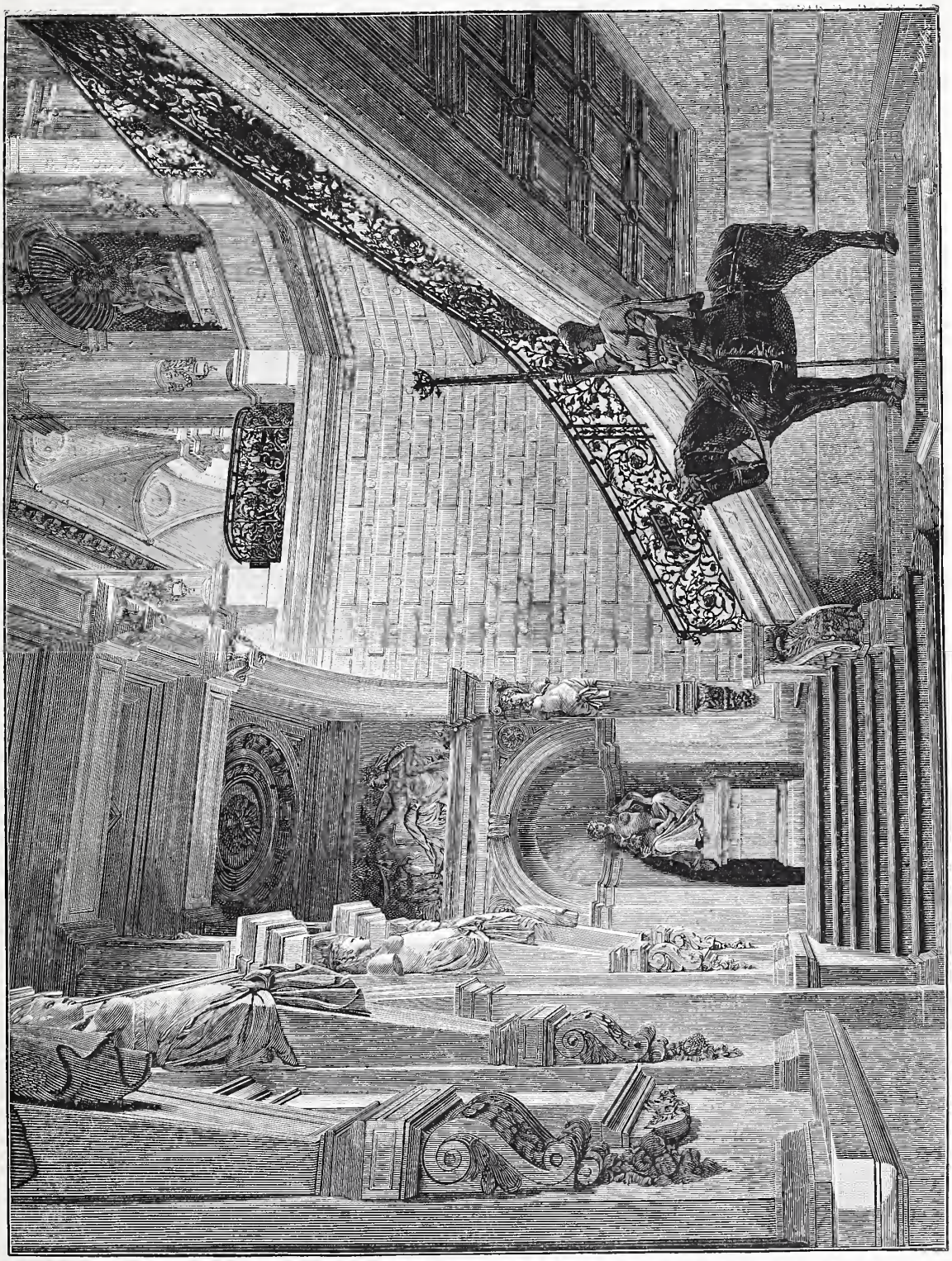
Dans la partie en retour qui fait face au spectateur est un autre bas-relief, la *Musique*, œuvre de M. Felon. Une femme assise fait exécuter un morceau de chant à deux figures d'enfants. Ici comme dans la première partie, ce motif vient mêler une note gracieuse à la sévérité de l'architecture et adoucir son caractère imposant. Au-dessous de ce bas-relief une niche a reçu la *Sécurité*, un groupe en pierre supporté par un piédestal, et portant la signature de Delaplanche. C'est une femme pourvue d'une épée et tenant sur ses genoux un enfant endormi.

Plus haut, à droite, dans le pan coupé du troisième palier, on aperçoit un autre groupe, l'*Instruction*, dû à Schœnewerk; et face à l'escalier, entre les deux derniers piliers de gauche, est une troisième statue dissimulée par l'architecture. Celle-ci représente la *Justice*, et sort de l'atelier de M. Mercié. Enfin, au nombre des ornements architectoniques, il faut citer la console ornée d'une figure, sur laquelle s'appuie la rampe de l'escalier et plus particulièrement le support d'un lampadaire en bronze doré qui vient d'être tout récemment installé à cette place.

Le palier d'où s'élance l'escalier contient en outre une statue équestre et un buste. La première est un héraut d'armes à cheval, appuyé sur un long flambeau. Le tout est en bronze, et a grand caractère. Cette œuvre est due à M. Frémiet. A M. Ernest Barrias a été réservée l'exécution du buste de Théodore Ballu, l'un

des architectes de l'Hôtel de Ville. Cette figure, revêtue de l'habit à palmes des membres de l'Institut, est placée à droite, dans la partie la plus reculée du palier. Elle est portée par une stèle, et elle figure en cet endroit comme à une place d'honneur. La hardiesse de conception de cet escalier, et la sûreté de son exécution, restent en effet, dans la construction de l'ensemble, une œuvre d'une valeur toute particulière; et c'était une délicate justice à rendre à son auteur, que d'attacher son souvenir à une telle œuvre d'art.

Cet escalier conduit au cabinet de M. le Préfet de la Seine, dont on aperçoit la porte au troisième palier. La galerie supérieure communique au premier étage avec la galerie du Conseil municipal et les salons de réception ordinaires. Les murs et son plafond ont reçu des motifs d'ornementation dont une partie apparaît dans notre gravure; mais elle forme un tout que nous ne pouvons aborder dans cet article, et qui semble développer en richesse la pensée inscrite dans l'ornementation du rez-de-chaussée.



L'ESCALIER D'HONNEUR DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS. — Gravé par Pupplat.

JEAN LE FUSTEC.

LES SERPENTS AU THÉATRE

Nous sommes loin de l'époque où l'acteur qui jouait à Londres le premier rôle dans une féerie faisait frissonner le public en succombant sous les étreintes d'un serpent mécanique dont les spirales étaient mises en mouvement par un appareil d'horlogerie. Le boa qui étouffait sa victime, après l'avoir poursuivie jusqu'à la cime des arbres les plus élevés, était imité avec une exactitude si parfaite que les personnes assises au premier rang des fauteuils d'orchestre tremblaient pour leur propre sécurité.

Ces artifices, trop faciles à percer à jour, ne seraient plus tolérés maintenant. Les serpents en carton que fabrique l'industrie japonaise ne servent plus qu'à distraire les enfants ou à rétablir l'ordre dans les cages de singes. Lorsque des rixes se produisent entre les grands anthropoïdes qui, grâce à la chaleur du climat, peuvent vivre pendant de longues années dans les jardins zoologiques de l'Inde ou de l'Australie, les gardiens n'ont qu'à jeter au milieu du champ de bataille une petite couleuvre de fabrication japonaise : aussitôt, les adversaires, saisis d'épouvante, se séparent et la paix renaît comme par enchantement.

Ces jouets inoffensifs suciteraient aujourd'hui des protestations unanimes s'ils paraissaient sur la scène. Les Anglais surtout, qui ont un goût très vif pour les féeries, exigent que l'invraisemblance de l'intrigue soit rachetée par l'authenticité des accessoires. Lorqu'une souris blanche vient fournir un sujet de chanson à l'un des personnages de la pièce, il ne faut pas qu'elle s'avance sur des roulettes, mais qu'elle trotte menu et soit de chair et d'os. De même un charmeur hindou, dont le rôle est de distraire le Grand Mogol, ne peut, sous peine d'être accueilli par d'unanimes sifflets, se dispenser de montrer à ce potentat de véritables couleuvres, et le boa constrictor qui intervient au dernier acte doit être un vrai serpent dont les morsures pourraient injecter du vrai venin dans les veines d'un homme.

Il n'est pas difficile d'apprivoiser une souris blanche ou grise et de lui enseigner à paraître au moment opportun sur la scène, à la condition, bien entendu, que le chat attitré du théâtre ne se trouve pas dans les coulisses. L'éducation dramatique d'un serpent exige, au contraire, beaucoup de soins et de persévérance et n'est jamais exempte de quelques dangers. Ajoutons bien vite que le succès dépend en très grande partie du choix du sujet, car tous les ophidiens sont loin d'avoir les mêmes aptitudes et la même docilité.

Le goût du public pour les exhibitions de ce genre a donné un intérêt pratique aux recherches que des savants naturalistes ont entreprises, depuis quelques années, sur l'intelligence et le caractère des serpents. Le docteur Koch, qu'il ne faut pas confondre avec l'inventeur de la trop célèbre lymphe, a étudié à fond les mœurs des vipères très nombreuses, comme on sait, dans les forêts d'Allemagne, et le docteur Arthur Stradling, de Liverpool, a fait des observations très curieuses sur le caractère des couleuvres, des pythons et des boas.

Ces deux savants paraissent d'accord pour constater l'erreur que les hommes ont commise en choisissant pour emblème de l'astuce un animal dont l'intelligence est des plus limitées. Très mal servi par une ouïe et un odorat à peu près nuls et un rayon visuel qui ne dépasse pas trois fois sa longueur, le serpent est incapable d'apprendre les petits tours de force que les mammifères et les oiseaux placés aux derniers échelons de la hiérarchie intellectuelle de leurs espèces finissent à la longue par exécuter. Le seul genre d'éducation que puisse recevoir un ophidien destiné à figurer dans une pièce de théâtre se réduit, en somme, à l'habituer au contact de l'homme et à lui inspirer assez de confiance pour qu'il ne se tienne pas toujours prêt à faire usage des armes empoisonnées qu'il a reçues de la nature. On ne doit pas songer à le faire obéir à un commandement, peut-être même ne parviendra-t-il jamais à reconnaître son gardien et à distinguer une personne d'une autre ; mais à force d'avoir sous les yeux des hommes qui ne lui font aucun mal, il finira par ne plus se tenir sur une perpétuelle défensive et par éprouver un sentiment de sécurité qui le rendra assez maniable. Il se laissera enlever de sa cage sans opposer aucune résistance, à la condition, bien entendu, qu'il soit entre des mains assez expérimentées pour ne pas le saisir par la portion du cou à laquelle on ne saurait toucher sans exciter sa colère. Manié avec toutes les précautions requises par une extrême prudence, le serpent s'enroulera autour du bras ou de la poitrine de la personne qui le tient et essayera très rarement de la mordre.

Il est à observer que toutes les espèces d'ophidiens sont loin de se prêter avec une égale facilité à ces exercices rudimentaires. Le boa de Madagascar, le constrictor noir du Cap, le python de l'Inde, le boa jaune de la Jamaïque et les diverses espèces de serpents qui détruisent les rats dans les plantations de cannes à sucre, ne se laissent jamais complètement apprivoiser et deviennent très dangereux pendant leurs vieux jours.

Le caractère des vipères d'Europe varie suivant la saison. Très irritables en été, surtout quand elles sont exposées aux rayons du soleil, elles deviennent beaucoup moins promptes à mordre au printemps ou en hiver lorsqu'elles sont à l'ombre et que la température est basse.

Le python royal et les autres pythons d'Afrique, le serpent diamant d'Australie, les

boas des Antilles et certaines espèces de couleuvres s'habituent très vite à la société de l'homme et sont à peu près inoffensifs quand on les manie avec quelques ménagements. Fait curieux à signaler, le caractère des ophidiens paraît varier suivant leur couleur. Au dire de M. Arthur Stradling, les boas rouge foncé sont plus difficiles à apprivoiser que les boas à reflets d'acier, et les couleuvres jaune ambré beaucoup moins irritables que les couleuvres grises. Les serpents à sonnettes jaune clair sont plus apathiques et plus indolents que leurs congénères de teinte plus sombre, mais les uns et les autres sont loin de mériter une confiance absolue.

Lorsqu'un serpent doit figurer dans une pièce de théâtre, le succès de la représentation dépend en très grande pertie du choix de l'espèce à laquelle il appartient. Il y a une dizaine d'années, le python royal qui jouait un rôle dans la féerie du *Grand Mogol*, à Londres, se montra si parfaitement inoffensif pendant les répétitions qu'il devint bientôt le favori de la troupe. Les artistes qui l'avaient accueilli au début avec le plus de répugnance éprouvaient le besoin de faire acte de courage en lui prodiguant des caresses.

Le succès de la première représentation fut complet et le serpent aurait eu peut-être le droit de revendiquer une très large part dans les applaudissements du public, mais il mourut le lendemain de ce triomphe. Il fut remplacé par un de ces serpents qui font la chasse aux rats dans les plantations de cannes à sucre, et pendant les premiers soirs le débutant se comporta de la façon la plus correcte. Déjà il inspirait presque autant de confiance que son prédécesseur, lorsque, sans aucune espèce de provocation, il eut la fantaisie de mordre un acteur burlesque. L'affaire eut un grand retentissement dans les journaux de Londres et il fut question d'interdire aux directeurs de théâtres les exhibitions d'ophidiens vivants. Le *Grand Mogol* n'en continua pas moins le cours de ses représentations et ce fut un serpent des prairies qui parut sur la scène. Ses débuts furent assez satisfaisants, mais un soir, pour des motifs inconnus, il manifesta tout à coup les signes d'une si violente colère que le régisseur fut obligé de faire baisser le rideau.

Quelques mois plus tard, dans une représentation d'*Autour du Monde en quatre-vingts jours*, à l'Empire-Théâtre de Londres, l'acteur qui jouait le rôle du charmeur de serpents eut le cuir chevelu labouré par les morsures d'un python de l'Inde. Il échappa pourtant à la mort et fut plus heureux que son confrère Karoly, étouffé sur la scène, à Madrid, par un boa constrictor.

Les Hindous et les Arabes qui exercent la profession de charmeurs emploient assez souvent des *cobras da capello*, dont les morsures sont presque toujours mortelles. Avec un peu de sang-froid et de dextérité, ces hommes du métier réussissent sans trop de peine à suivre de l'œil et de la main les mouvements du serpent, et à le maintenir dans une position où il ne peut les atteindre. Le jeu n'en est pas moins dangereux, et pour rendre tout accident impossible, un certain nombre d'indigènes et la plupart des Européens qui sont censés fasciner des couleuvres de l'espèce la plus redoutable ont soin de leur enlever les dents et les glandes à venin.

D'autres préfèrent coudre avec un fil de soie les lèvres des serpents. Le Jardin zoologique de Londres avait, il y a quelques mois, reçu onze couleuvres appartenant à une variété rare et très recherchée. Les gardiens étaient étonnés de l'obstination que mettaient ces animaux à refuser toute sorte de nourriture. L'un des serpents mourut, et ce fut seulement alors que l'on s'aperçut qu'il avait les lèvres cousues et que le même supplice avait été infligé à ses compagnons. On s'empressa de couper les fils de soie qui fermaient la bouche des dix survivants ; ils se mirent aussitôt à manger avec avidité et ne tardèrent pas à se remettre des suites de ce jeûne prolongé. La guerre qui a de tout temps existé entre les hommes et les ophidiens ne saurait, à notre avis, justifier de pareils raffinements de cruauté.

G. Labadie-Lagrave.

La destruction du bombyx du pin.

Les ravages que peut exercer le bombyx processionnaire du pin sont considérables. Il importe donc de détruire cet insecte et, si possible, de l'empêcher de naître. M. Pillot, garde général à Lagrasse (Aude), vient d'inventer un petit appareil pratique permettant de détruire à l'aide du pétrole les nids du bombyx. En voici la description d'après le *Progrès agricole et viticole* de Montpellier :

L'appareil se compose d'un petit réservoir de forme conique, monté latéralement à une longue tige de bois et qui peut être introduit avec facilité dans l'intérieur de la cime des arbres. Une ouverture pratiquée au sommet du cône permet l'écoulement du pétrole. Cet écoulement est commandé par un ingénieux dispositif facilement manœuvré à l'aide d'un ressort que commande une ficelle. Cette ficelle est tirée au moment convenable par l'ouvrier qui procède à la destruction des chenilles. Il suffit généralement d'un léger arrosage dans la partie supérieure du nid pour amener une destruction complète des chenilles. Mais, au début, il est bon de revenir sur ses pas et d'ouvrir quelques nids arrosés de pétrole pour se rendre compte des effets produits. L'opérateur voit alors s'il doit augmenter ou diminuer le volume du liquide destructeur.

A MADAGASCAR

LA RADE DE MAJUNGA

La ville de Majunga, choisie par l'état-major de l'armée comme point de concentration des troupes, des approvisionnements et du matériel de l'expédition de Madagascar, est située dans le canal du Mozambique, sur la côte occidentale de l'île, par 44° de longitude est et 15° 45 de latitude sud; elle donne son nom à une immense rade, véritable mer intérieure, de forme trapézoïdale, dont la superficie totale n'est pas inférieure à trois cents kilomètres carrés. La passe par laquelle on pénètre dans la rade est dirigée vers le sud du monde; elle est fermée, à l'est, par la pointe d'Anorombato, derrière laquelle est construite la ville de Majunga, et à l'ouest par de hautes falaises appelées Kasepa. La région de l'est était occupée militairement par les Hovas; celle de l'ouest fait partie des territoires soumis à l'autorité de la Reine sakalave Anarena, qui réside dans le village de Marosakoa, dans l'ancien royaume du Boéni. La distance entre ces deux pointes est d'environ neuf kilomètres et la profondeur de l'eau, au centre de la passe, de cinquante mètres, avec des fonds de corail.

Fig. 1. — La rade de Majunga.

Deux rivières, où les embarcations ne peuvent pénétrer qu'à marée haute, déversent leurs eaux dans l'angle nord-est de la rade; l'Amparangidro et l'Ambatolampy dont les berges sont couvertes de palétuviers et d'un fouillis inextricable de plantes aquatiques.

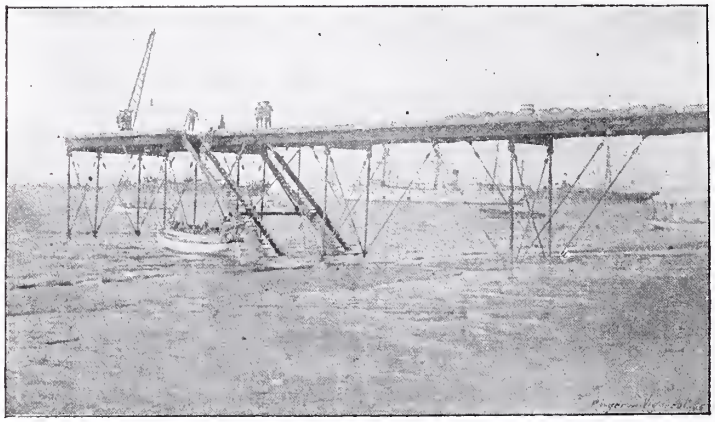


Fig. 2. — Le wharf de Majunga.

Pendant la saison sèche, les indigènes se livrent à la fabrication du sel dans l'estuaire commun aux deux rivières; la région n'a pas d'autre industrie, mais la production annuelle, qui est de plusieurs centaines de tonnes, suffit pour qu'à certaines époques cette partie de la rade soit très fréquentée par les navires.

Au sud de l'Ambatolampy, sur une haute colline qui domine toute la contrée, se voient les ruines d'une ville arabe appelée Bombetoke; elle est séparée de la baie du même nom par un vaste promontoire peu élevé formant les pointes d'Ampinpirina, d'Antanandava, de Boinaomary et d'Amboanio; c'est à Amboanio que se trouvent les carrières du calcaire récent employé dans la construction de Majunga.

L'entrée de la baie de Bombetoke est à l'angle sud de la rade; sa largeur, entre la pointe Antanandava et le cap Maroloha, sur la côte occupée par les Sakalaves insoumis, est d'environ trois milles et demi.

Au nord de la rade, sur un banc de corail assez tendre, s'élève Majunga; la ville s'étendait autrefois jusqu'à la pointe Anorombato, mais les érosions que produisent les remous créés par la falaise de Kalsepa la repoussent incessamment vers l'est. On évalue à dix mètres environ de largeur la bande de terrain conquise chaque année par la mer; c'est ainsi qu'en 1890, une marée de vives eaux grossie par le vent d'ouest fit disparaître la résidence de France et plusieurs édifices importants. Actuellement le quartier habité par les Européens est construit suivant une direction parallèle au rivage derrière une pointe secondaire appelée Ampasinabo, qui s'est formée au sud d'Anorombato.

La rade de Majunga est très sûre; elle est abritée de toutes parts contre les vents, mais elle est complètement dépourvue de moyens de débarquement. Le général Metzinger et l'avant-garde du corps expéditionnaire n'ont pu disposer, à leur arrivée, que d'une jetée en pierres sèches de quarante-cinq mètres de longueur et de deux petits

quais construits par M. Suberbie pour les besoins de l'exploitation de ses concessions; cette jetée ne peut être accostée par les embarcations qu'au moment de la pleine mer.

Des boutres indiens et arabes vont le long du bord des navires mouillés dans la rade prendre le chargement et reviennent avant le jusant pour s'échouer sur la plage le plus près possible des magasins.

La situation ne s'est pas améliorée depuis; il est bien parti de France un warf métallique de cent soixante mètres de longueur qui serait allé chercher du fond permettant aux boutres et aux allèges d'y accoster à toute heure, mais on n'a pas pu le pousser au delà de quatre vingts mètres, parce qu'au lieu des fonds de sable indiqués par les auteurs du projet, on s'est trouvé en présence de roches madréporiques qui forment le fond de la rade. Vingt-six navires affrétés représentant un tonnage considérable se trouvaient encore il y a un mois mouillés devant Majunga sans pouvoir débarquer leur chargement. L'énergie du général Duchesne et le concours dévoué des officiers et marins de l'escadre atténuent autant que possible les graves inconvénients d'une aussi regrettable erreur.

Fig. 3. — Débarquement des troupes à Majunga.

Pour le débarquement des troupes, tous les canots des navires affrétés, les chaloupes et vedettes des bateaux de guerre de la Division navale qui se trouvaient sur rade, ont été mis à contribution.

Les soldats, avec armes et bagages, prenaient place dans ces embarcations, qui les conduisaient au plus près sur la plage et ils descendaient à terre au moyen de passerelles volantes. Grâce au dévouement et à l'activité de nos marins, cette opération, longue et difficile, s'est exécutée assez rapidement; on est arrivé à transporter ainsi jusqu'à douze cents hommes dans une seule journée.

Le débarquement des chevaux, des mulets et du matériel s'est fait de la même manière.

B.

L'HOMME AU TIGRE

NOUVELLE

Le marché venait de finir à Folleville, et chacun s'en retournait vers les villages environnants, qui en voiture, qui à pied. Tout à coup du côté de la route de Lonches, une panique se produisit. Carrioles et charrettes faisaient promptement demi-tour, et les lourds chevaux, fouettés à plein bras, s'en revenaient au galop; bêtes et gens s'enfuyaient comme poursuivis par un taureau.

Paul Lepreux, aubergiste du *Soleil d'Or*, dit à une bonne femme affolée, qui tenait un petit cochon dans ses bras :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mère Popelu ?

— M'en cause pas, mon pauv' ficu, l' tigre d'la ménagerie Riondel s'est écappé. I' s'est ensauvé près du Ch'min aux Vaques.

— C'est bon, j'y vais, répondit Lepreux avec la simplicité des vrais héros; et il rentra dans l'auberge pour prendre son fusil.

Ancien sous-officier aux spahis sénégalais, Lepreux avait ébloui autrefois Folleville avec son burnous rouge, sa large culotte et ses bottes.

Il continuait d'étonner les gens par des récits extraordinaires faits avec verve. On le soupçonnait bien d'être un peu hâbleur, comme tous les Normands.

Une imagination très vive porte en effet ceux-ci à grossir les choses et à rêver actions extraordinaires et glorieuses.

L'aubergiste s'était fait une réputation de vaillance et jouissait du prestige et de l'autorité d'un homme qui a voyagé dans des pays lointains et dont on ne peut contrôler les récits.

Quand il parut sur la place de l'Église, son fusil sur l'épaule, une large ceinture rouge autour des reins et le torse libre dans une chemise flottante, on s'écarta avec admiration sur son passage. Quelques braves, armés de fusils, voulurent l'accompagner; mais lui jugea inutile d'exposer plusieurs existences. Sur son ordre une barricade fut élevée, avec des charrettes et des chaises, à l'entrée du bourg, et garnie de tirailleurs.

Alors Paul Lepreux s'avança seul, sur la route vide, avec un geste de belluaire.

Cette attitude héroïque se maintint tant qu'il sentit sur son dos les regards de ses concitoyens. Mais tous ses muscles se détendirent, au détour de la route, quand il se trouva seul devant une

immense plaine couverte de blé jusqu'à l'horizon...

Ce n'était pas un simple lièvre ou une perdrix qu'il s'agissait de chasser!

Un mois auparavant, la ménagerie Riondel avait donné une représentation à Folleville, et Lepreux se souvenait très bien de *Nabuchodonosor*, le tigre royal. Le fauve se dressait devant lui, avec son ventre blanc, ses griffes puissantes, ses yeux cerclés d'or et sa gueule, grande ouverte, d'où pendait une langue qui semblait rouge de sang. Comme il ébranlait les barreaux de sa cage avec ses pattes! A la dernière représentation, il avait failli dévorer le dompteur.

Ce souvenir causa une telle frayeur à Lepreux qu'il en devint blême. Pour ne point tomber, il s'appuya contre un orme, prêt à battre en retraite à la moindre alerte... Mais, s'en retourner, était-ce possible? Quel coup porté à sa réputation! Comme on se moquerait de lui! Son auberge, où le récit de ses exploits d'Afrique attirait tant de monde, deviendrait déserte.

Le désir de concilier ses intérêts et sa sécurité lui suggéra une idée : Gagner au pas gymnastique un petit bois qui se trouvait à cinq cents mètres et grimper dans un arbre.

Comme la route traversait le bois, il verrait certainement passer la ménagerie et trouverait le moyen de la rejoindre et d'expliquer sa présence.

Prenant au plus court, Lepreux s'élança dans un sentier à travers les champs de blé. A mi-chemin il pensa défaillir de terreur. Un remous agitait les épis qui roulaient comme des vagues... Le tigre!... Ce n'était que le vent. L'aubergiste repartit en courant. Dans le bois il chercha l'arbre le plus élevé dont la cime pût lui servir de refuge.

Tout à coup, les yeux fous, les bras ouverts, il s'arrêta. A l'extrémité d'un tunnel de feuillage, en pleine lumière, sur la route, était accroupi le tigre! Son dos bombait et ses griffes saillaient. De ses griffes et de ses crocs il déchirait le corps d'un cheval qu'il venait d'étrangler. Son mufle sanglant se tourna vers l'aubergiste...

Celui-ci laissa échapper son fusil; au bruit du canon heurtant un caillou, le fauve poussa un rugissement de colère.

Comment Lepreux échappa-t-il à la fascination, comment eut-il la présence d'esprit et la force de monter dans un arbre? Cet acte resta toujours pour lui inconscient. Mais enfin il grimpait au long d'un chêne, s'aidant des bras et des jambes. Plus il s'élevait, plus il allait vite. Dans un dernier élan, arrivé au faite, il se trouva soudain nez à nez avec un homme qu'il reconnut aussitôt. C'était un de ses mauvais clients d'un village voisin, qui lui devait de l'argent. Devant le péril commun, les deux hommes fraternisèrent.

— Cette rencontre, tout de même! dit Lepreux en tendant la main à Mouillat.

— Bé hasard, fit l'autre sans paraître trop surpris.

— Y a longtemps qu'on ne vous a vu.

— J'irons vous vai un jour, répondit Mouillat, à moitié content, car il croyait que Lepreux faisait allusion à sa dette.

— Quand vous voudrez, reprit l'aubergiste trop heureux d'être hors de danger pour songer à autre chose.

Mouillat, auquel une idée était venue, demanda d'un ton goguenard:

— Pour qui q'vous v'là ichi?

— Pour voir le tigre, répondit Lepreux avec embarras.

L'air narquois, Mouillat reprit :

— Pour l'tuer, bé hasard. J'vous ai bé vu poser vot' fusil.

— Eh bien, et vous?

— Ah mai, j'm'suis ensauvé.

La scène qui se passait en ce moment sur la route, qu'ils dominaient du haut de leur arbre, intéressa tellement les deux hommes qu'ils cessèrent de parler.

Revolver en main, des employés de la ménagerie, menaçaient le tigre ; d'autres le harcelaient avec des fourches. Sans lâcher le cheval, le fauve poussait des rugissements.

A la fin, il se dressa sur ses pattes de devant, la tête levée. Aussitôt le dompteur lui jeta par derrière un lasso autour du cou; en même temps ses aides réussissaient à prendre les pattes du tigre dans des nœuds coulants.

— Si nous allions leur donner un coup de main? proposa Lepreux, qui, à la vue de son ennemi ligotté et impuissant, sentait s'enflammer son courage.

—Ça va, répondit Lucas avec un sourire malin.

Les deux hommes dégringolèrent du haut de leur arbre. Après avoir ramassé son fusil, Lepreux s'élança à l'entrée du bois et, descendu sur la route, saisit une fourche. Avec joie et avec rage, il piquait le tigre aux flancs et à la croupe, jusqu'à le faire saigner.

Presque étranglé, le fauve, après une lutte terrible, fut enfin renfermé dans sa cage.

— Comment! vous voilà, monsieur Lepreux? dit le dompteur qui connaissait l'aubergiste.

— Mais oui, monsieur Riondel; quand j'ai su que votre tigre s'était échappé, je suis accouru.

Lepreux ajouta en montrant son fusil au pied de l'arbre :

— Encore un peu et j'allais tirer.

Le dompteur serra avec admiration la main de l'aubergiste.

— A bêtôt, dit à ce dernier Mouillat, qui avait assisté à la scène en spectateur et s'en retourna vers son village.

Les voitures de la ménagerie gagnèrent Folleville.

En tête, à côté du dompteur, s'avançait crânement Lepreux, son fusil sur l'épaule.

Quand la rue eut été débarrassée des charrettes qui l'obstruaient, l'aubergiste fit une entrée triomphale dans le bourg, au milieu de la foule, stupide d'admiration.

Pendant les huit jours que resta la ménagerie à Folleville, Lepreux se montra chaque soir aux représentations où il avait ses entrées, naturellement. Quand la salle était pleine de monde, il se levait, et, les bras croisés, allait fièrement se planter devant la cage du tigre. Encore fatigué des coups qu'il avait reçus, le fauve somnolait dans un coin.

Alors Lepreux le prenait à partie avec une hardiesse familière, l'invectivant dans son argot de soldat.

— Eh bien, mon colon, te voilà! Faut pas faire ton malin, tu sais? Hein, tu n'en menais pas large, l'autre jour!

Et la foule trépignait en applaudissant et en riant, tandis que le tigre royal bâillait avec dédain.

Un soir, cependant, surexcité par les clameurs, il bondit sur les barreaux avec un rugissement si terrible que Lepreux, blême d'épouvante, recula. Mais aussitôt son émotion passée, il saisit une pique et en menaça le tigre dans un geste inutile de beau cabotin, qui enthousiasma le public.

La ménagerie fit des recettes extraordinaires. . . . . .

. . . . . .

Un jour de marché, son auberge pleine de monde, comme d'habitude, Lepreux pérorait au milieu des clients, contant pour la centième fois sa rencontre avec le tigre.

— Il allait bondir; je l'ajuste...

— Bé sûr qu'vous l'auriez pas manqué; vous étiez bé placé pour ça... vous le regâdiez de haut... I'vous aurait pas happé, dit une voix narquoise.

En se retournant, Lepreux aperçut Mouillat dont il n'avait pas remarqué la présence. Son émotion fut presque aussi forte qu'à la vue du tigre. Mouillat allait parler... C'était sa réputation perdue, son auberge vide, sa ruine !...

La main tendue, Lepreux se précipita vers Mouillat en lui témoignant les marques de la plus vive amitié.

— Eh bien, mon cher Mouillat, il y a longtemps qu'on ne s'est vu. Ça va toujours?... Vous allez déjeuner avec moi.

— Av'ious du bon baire, dit l'autre.

— Bien sûr.

— Ça va.

— Et en attendant?

— Une fine.

Mouillat prit une fine, puis une autre et fit largement honneur au déjeuner. Son après-midi se passa à boire des liquides variés, en fumant force cigares.

A la fin de la journée, il fit allusion à sa dette, voulut en savoir le montant et proposa même un à-compte. Mais à chacune de ses demandes Lepreux répondait en lui frappant jovialement sur l'épaule :

— Ne parlons pas de ça, mon cher Mouillat.

Enfin ce cher Mouillat partit sur le coup de cinq heures enchanté de sa journée. Trop rusé pour ne pas exploiter la situation, le compère revint le mercredi suivant.

C'était un jour de foire. On pouvait à peine circuler dans l'auberge et Lepreux, affairé, ne savait à qui répondre. Mouillat se fit servir à boire par le garçon et se mit à fumer sa pipe par petites bouffées. En le voyant si tranquille l'aubergiste, qui avait cru habile de ne pas paraître le remarquer, se sentit rassuré.

Tout à coup Mouillat l'interpella :

— Eh ben, patron, vous n'mé regâdez pas, annui. Vous étiez pas si fier l'autre jou!

Mouillat fut aussitôt invité à déjeuner. On ne lui refusa rien, et comme la chaleur était extrême, il but plusieurs litres de cidre. Malgré sa colère intérieure, Lepreux s'efforçait de paraître aimable et en passant veillait à ce que son hôte ne manquât de rien. Obligé de mettre une chantepleure à un fût, il resta assez longtemps dans sa cave.

Mais à son retour, quel spectacle!

Debout, vacillant sur sa base, mais retenu par le mur, Mouillat, sa casquette à l'envers, la voix traînante et les yeux vagues, racontait en détail la rencontre de Lepreux avec le tigre.

Il mimait la peur de l'aubergiste, son ascension dans l'arbre, avec des gestes drôles, des redites amusantes d'homme ivre. Heureux après boire, les gens se dilataient, bouches grandes ouvertes et le corps secoué par le rire. Tout décontenancé, Lepreux n'eut même pas la présence d'esprit d'imposer silence à l'ivrogne à force d'audace. Il battit piteusement en retraite.

L'histoire fit rapidement le tour de Folleville, puis, colportée de village en village, atteignit les confins du département. On en parla et on en rit pendant des semaines.

Célèbre et ridicule, Lepreux n'osait plus se montrer nulle part. Poursuivi par les regards narquois, assailli de quolibets, voyant ses affaires péricliter, il dut vendre son auberge et quitter le pays.

Maurice Lemercier.

L'OPHIOPHAGE OU MANGEUR DE SERPENTS

Un intéressant reptile, le serpent ophiophage (*ophiophagus elaps*), figure actuellement dans la galerie zoologique du Jardin d'Acclimatation, en compagnie des hamadryas. Il mesure près de quatre mètres, mais sa grosseur n'excède pas seize centimètres; sa robe, de teintes variées, présente des dessins d'une extrême finesse, dont les tons diffèrent suivant les mouvements de l'animal et vont du vert pâle au blanc argenté. Les plaques de la tête, de même que les écailles du cou et de la queue, sont bordées de noir; le haut du corps est rayé de nombreuses bandes tour à tour blanches et noires; les plaques du cou sont marbrées de noir.

Dardant sa langue effilée, il semble, à travers sa cage de verre entourée d'un double grillage, toujours guetter une proie offerte à son humeur irascible. Lorsque, furieux, il se dresse contre les parois qui l'emprisonnent, sa tête présente une certaine analogie avec celle du hibou; une liqueur immonde, qu'il dépose sur son passage, permet de suivre sa trace sur la vitre souillée. L'ophiophage est, d'ailleurs, redouté à l'égal des pires serpents venimeux, dont il est le plus grand spécimen, le plus fort et le plus agile.

A cause de la facilité avec laquelle il grimpe sur les arbres et franchit les rivières, les Hindous l'ont surnommé le roi des serpents. Le poison qu'il distille est foudroyant : un chien meurt généralement dix minutes après la morsure. Nicholson a vu mourir, en trois heures, un éléphant qui avait absorbé le venin.

Ce géant des serpents venimeux se rencontre dans toute l'étendue du continent indien, sur une grande partie de l'Indo-Chine et dans la plupart des îles environnantes; on l'a observé aux îles Andaman, à Java, à Sumatra, à Bornéo, aux Philippines; dans l'Assan et dans le Bornou. Ses représentants n'en sont pas moins rares, fort heureusement. Comme l'indique son nom, l'ophiophage se nourrit surtout de serpents; mais il n'en abuse pas, puisque, nous a dit M. Porte, directeur du Jardin d'Acclimatation, il ne mange que tous les sept ou huit mois. Son ordinaire de captif se composera de couleuvres et de petits boas, ces derniers provenant de Hambourg, le grand marché international qui alimente les ménageries européennes. Pour atteindre ses victimes, l'ophiophage en liberté se redresse, élevant, droite et menaçante, la moitié de son corps nerveux, gonfle son cou prodigieux, qu'il dilate à la façon des najas, balance sa tête et fait entendre un sifflement aigu. Les reptiles, répondant alors à cet appel fascinateur, arrivent en rampant et, sitôt à portée du bourreau, sont dévorés.

Nous ne saurions mieux terminer cette courte notice sur le nouvel hôte du Jardin d'Acclimatation, que par une anecdote empruntée à M. Fulbert-Dumonteil. « Non seulement, écrit cet auteur, l'ophiophage fait face à son adversaire et se jette furieusement sur lui, mais encore il le poursuit avec un acharnement infernal, ce que ne fait aucun autre ophidien, si ce n'est le « cracheur de venin », de l'Afrique méridionale. Cantor rapporte qu'un jour, dans l'Assan, un officier anglais fit la rencontre d'un énorme ophiophage, qui l'attaqua immédiatement. Espérant se dérober à ce redoutable ennemi, l'officier prend la fuite à toute vitesse; mais le reptile le suit, ondulant, rampant, glissant avec une rapidité vertigineuse. Un cours d'eau, large et profond, apparaît tout à coup : c'est le salut, pense l'officier, qui n'hésite pas à se jeter dans les flots pour gagner l'autre rive. Mais voici qu'à son tour, le serpent pénètre dans la rivière et s'avance avec une incroyable aisance, la moitié du corps hors de l'eau, balançant sa tête hideuse et grossissant son cou fantastique, gonflé par la colère. C'est alors que l'officier, se voyant perdu, eut recours à un stratagème qui le sauva : il jeta sa coiffure au reptile... Celui-ci se précipita dessus, et, pendant qu'il s'attardait à la mordre avec rage, l'officier s'esquiva et put se mettre à l'abri du monstre. »

VICTORIEN MAUBRY.

Le Singe et l'Ane [1]

Un singe se moquait d'un âne déjà vieux.
Il essayait de braire et se roulait par terre.
« Moi, si je t'imitais, je réussirais mieux,
Dit l'âne, et tu ferais aussi bien de te taire,
Car on se rit de toi. Si tu veux des leçons,
Viens, je vais t'en donner. — Ma foi, mon camarade,
Répondit le magot, je veux bien. Commençons. »
Il s'avance et reçoit une forte ruade
Qui le force à changer de ton.
De vouloir faire l'âne, il n'est pas toujours bon.

FRANCHY.

(1) Extrait de *A l'école et en famille*, par Franchy.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LES LOUPS DE MER

Les loups de mer, tableau de M. Franz Courtens. — Salon du Champ de Mars de 1895. — Gravé par H. Joffroy.

Le tableau de M. Franz Courtens, exposé au Salon du Champ de Mars, nous rappelle la scène très caractéristique par laquelle s'ouvre *Le Pêcheur d'Islande*. Dans le roman de M. Pierre Loti, elle est cependant plus précise. Autour des marins attablés devant leurs pichets de cidre, apparaît la charpente du navire. Au-dessus d'eux on entend s'agiter la vie du pont et ruisseler l'averse où se fond le terrible brouillard d'Islande. Dans les conversations, à travers les préoccupations de l'heure présente, les soucis du service de quart et de la pêche, transparait une nostalgie, l'appel d'une vie lointaine et différente, l'aspiration vers les joies de la terre. Le milieu dans lequel se meuvent et pensent les types dessinés par le romancier les complète et les explique, et les tableaux issus de cette conception ont fidèlement gardé ce caractère.

M. Courtens a obéi à une pensée plus restreinte. Son attention s'est concentrée sur l'unique type des *Loups de Mer*. A l'exclusion de tout détail ambiant, il nous les a dépeints pour eux-mêmes. Au cours d'une heure de répit laissée par le travail ils deviennent de paisibles joueurs attentifs à la seule partie de cartes engagée entre les quatre partenaires.

Les pipes et les cigares flambent d'eux-mêmes aux lèvres des matelots, en cette accalmie. Dans ses traits larges et puissants, accentués encore par le cadre des lignes du costume, la forme pittoresque du suroit et la coupe grossière du ciré, leur physionomie ne porte le reflet d'aucun souvenir, d'aucune pensée étrangère à l'occupation présente. Ils se sont attablés entre deux manœuvres, dans l'intention de se distraire des travaux ordinaires. Leurs traits se sont détendus et leur attitude est celle de gens dont la familiarité est complète. Ils n'ont rien à se dire, et leur esprit sommeillerait si les cartes ne le tenaient en éveil.

C'est un trait qui marque, en somme, l'habitude de leur existence, tout entière passée à bord, au contraire des pêcheurs qui partent de nos côtes pour l'Islande ou Terre-Neuve. Leur vie est une campagne perpétuelle, soumise à date fixe aux mêmes épreuves ; mais non libérée, par le fait des retours périodiques des fureurs de la mer, des surprises que leur réservent les sautes de vent, le flottement des brumes, tous accidents de nature à provoquer leur force et leur ingéniosité. M. Courtens a noté avec une bien nette précision des caractères analogues sur des figures aux traits différents. Les personnalités distinctes sous la physionomie d'ensemble ont cependant dans son tableau une excellente occasion de se dégager. Le joueur vu de face est plus puissant, celui de droite plus irrésolu.

Les spectateurs offrent, dans leur attention à suivre la partie, des nuances qui déterminent leur physionomie morale.

Quand la partie sera terminée, toutes ces figures deviendront comme une multiple édition du même type du marin du Nord, de celui

qui a été bercé par l'Escaut, et descend peut-être des Gueux de Mer évoqués par Sardou dans son drame *Patrie*. Ce qui nous frappe le plus en eux, c'est l'expression de force calme et résolue qui se dégage des physionomies, et que développe l'éternel épisode de leur existence, l'attente du péril et la lutte contre ses pièges et ses fureurs.

Depuis longtemps M. Courtens étudie ces puissantes figures. Il n'est pas un Salon annuel où il ne nous envoie des études de marins encadrées généralement de tableaux inspirés de la vie des terriens. La mention honorable qu'il obtint en 1882, la médaille de troisième classe qui lui fut décernée en 1884, son grand prix de l'Exposition universelle en 1889, ont été conquis par des œuvres réalisées dans les mêmes préoccupations, dans les mêmes données d'observation sincère et sérieuse. Belge, il s'attache à noter les détails de la vie du pays familier, et l'intérêt qu'il trouve à cette étude documentaire donne à son œuvre un attrait puissant de curiosité sous lequel les initiés savent découvrir la science large et la hardiesse du peintre.

MAB. YANN.

DEUX PRÉCURSEURS DES JARDINS PAYSAGERS

Il est naturellement rare de rencontrer, réunies chez un seul artiste, la force d'imagination et la puissance créatrice qui font les purs génies. Presque toujours, ces qualités sont seules, faisant à part l'intellectuel et le praticien, celui qui voit et celui qui crée. Le talent de celui-ci est fécondé par la pensée de celui-là et l'œuvre naît : le praticien donne un corps à la vision du poète, il la sculpte en marbre, il l'édifie en pierre ; il la fait sortir d'une terre nue dont il fait un jardin.

C'est ainsi qu'on trouve dans quelques livres anciens des aperçus d'œuvres toutes modernes et, dans des livres du jour, des tableaux que nos arrière-neveux tenteront peut-être de réaliser.

A ce point de vue, il est curieux de suivre l'évolution progressive des jardins modernes dont les premiers germes sont déjà jetés par le Tasse dans sa *Jérusalem délivrée*. Plus tard, au dix-septième siècle, on les retrouve dans le *Paradis perdu* de Milton.

Le *Paradis* de Milton est le jardin paysager tel qu'on le crée partout depuis plus d'un siècle. Je cite : « Un art raffiné n'en a pas arrangé les fleurs en couches et en bouquets curieux, mais la nature libérale les a versées avec profusion sur la colline, dans le vallon, dans la plaine, là où le soleil du matin échauffe d'abord la campagne verte et là où le feuillage impénétrable rembrunit à midi les bosquets. »

« Des clairières, des pelouses, sont interposées entre ces bosquets, des troupeaux paissent l'herbe tendre, des monticules plantés de palmiers s'élèvent ; le giron fleuri de quelque vallon arrosé déploie ses trésors de fleurs multicolores. Des antres, des grottes ombragées, servent de fraîches retraites ; la vigne les enveloppe de son manteau... Des eaux sonores tombent de la déclivité des collines, elles se dispersent en ruisseaux ou s'unissent en un lac qui étend son miroir de cristal à un rivage dentelé et couronné de myrtes... Ici la nature folâtre dans son enfance et se joue à volonté dans ses fantaisies virginales, versant abondamment sa douceur, beauté sauvage *au-dessus de la règle et de l'art.* »

Pour un Anglais cette critique de la règle et de l'art, ce trait lancé aux jardins français ne sont pas bien méchants ; on en trouvera de plus durs en France même, dans les pages souvent passionnées de Jean-Jacques Rousseau.

Dans Milton, la description de l'Éden a la douceur d'un rêve séraphique. C'est le tableau de Jean Breughel le *Paradis terrestre*, mis en prose ; tous les êtres vivent là sans lutte, sans concurrence et, au-dessus d'eux, resplendit l'homme avant le péché,

> Calme et puissant, vêtu d'une mâle beauté,
> Chair neuve où l'âme vierge éclatait en lumière
> Devant la vision de l'immortalité.

Vers 1712 seulement, l'année de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, Addison essaye de faire partager à ses compatriotes la conception des Jardins selon le rêve de Milton. Il réussit ; mais Pope et William Kent l'aident puissamment dans sa tâche. Le dernier, le moins connu des trois, est souvent opposé à Le Nôtre par les architectes paysagistes anglais.

Au dix-huitième siècle, Jean-Jacques Rousseau fit en France ce qu'avait fait Milton en Angleterre.

Mais avec l'auteur de l'*Émile*, le style change de note. Nous n'avons plus affaire à un Anglais infirme, passif et doux, dictant à ses filles sa sublime vision d'aveugle. Rousseau est un actif, un lutteur, un passionné. Sa description des jardins de Clarens (1) n'est pas d'un simple artiste qui sculpte et peint pour le plaisir de faire saillir les choses sous le relief et la couleur des mots. Il n'écrit pas seulement : il prêche, il soutient une thèse qu'il étaye de raisonnements, de comparaisons, d'attaques plaisantes et de cruelles railleries. Dans tout ceci, le philosophe de Genève met tellement de force, d'entrain, d'acharnement, qu'il gagne beaucoup de gens à sa cause.

Milton avait esquissé d'une touche un peu floue son *Paradis perdu*. Jean-Jacques Rousseau dessine vigoureusement le plan et les con-

(1) La *Nouvelle Héloïse*.

tours de son *Élysée* ; il y amène le lecteur, il le séduit, le gagne en lui donnant cette grande sensation de fraîcheur que dégagent d'obscurs ombrages, une verdure animée, des fleurs éparses, le chant de mille oiseaux et le gazouillement de l'eau qui court.

En passant, un précepte tombe de sa plume : « N'importe où l'œil pose, le travail humain n'apparaît pas, la végétation semble l'effet de la négligence. » Puis c'est une nomenclature de plantes : Voici « le gazon mêlé de serpolet et de thym, de marjolaine et d'autres herbes. »

Les arbustes ne sont pas oubliés et les nommer est une occasion d'énoncer sous une autre forme un précepte déjà donné : « Çà et là, sans ordre, sans symétrie, des broussailles de roses (*sic*), de framboisiers, de groseilliers ; des fourrés de lilas, de noisetiers, de sureau, de seringat, de genêt *qui parent la terre en lui donnant l'air d'être en friche.* »

Vient enfin le tour des plantes grimpantes : houblon, liseron, couleuvrée, clématite, jasmin, chèvrefeuille, vigne-vierge *jetées en guirlandes d'un arbre à l'autre.*

Parfois, Jean-Jacques-Rousseau parle en praticien donnant des conseils comme un paysagiste de nos jours, rompu à tous les secrets du métier.

« Vous rassemblerez l'eau, la verdure, l'ombre, la fraîcheur, parce que la nature aussi rassemble toutes ces choses. »

« Vous ne donnerez rien à la symétrie : elle est ennemie de la nature et de la vérité et toutes les allées d'un jardin ordinaire (!) se ressemblent si fort qu'on se croit toujours dans le même.

« La direction de ces allées ne sera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne sais quoi de vague, *comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant.*

« Masquez les murs, non par des espaliers, mais par des arbrisseaux, qui font prendre les bornes du jardin pour le commencement d'un bois. »

Et puis, comme si ces séduisantes descriptions, ces appréciations justes ne suffisaient pas à faire aimer les jardins naturels, il attaque les autres, les jardins à la Le Nôtre ; il les tourne en ridicule, les entame de sa mordante ironie.

Lisez cette critique qu'il cloue au seuil des parcs imités de Versailles :

« L'air grand est toujours triste ; il faut songer aux misères de celui qui l'affecte. »

Pour cet ardent préparateur de notre révolution, le jardin français est un terrain « où un architecte chèrement payé a gâté la nature ; l'on n'y va guère, l'on en sort toujours avec empressement, l'on y passe pour s'aller promener. »

(!) Jardin ordinaire pour jardin français.

La thèse de Rousseau triomphe ; il gagne le monde par son émotion communicative. On apprécie déjà la vie telle qu'il la comprend, active et simple « sans contrainte, ni cérémonial, ni artificielle convenance. » On aime depuis qu'il l'a fait connaître, le charme des cités pittoresques, l'aspect « des végétations libres, délivrées des coups de serpe et de la tyrannie du cordeau. »

L'auteur de l'*Héloïse* acquiert une si grande puissance sur les esprits de son temps, communique avec une telle force l'amour de la nature à ses contemporains, qu'il prépare l'éclosion des premiers grands parcs paysagers de France : Mortfontaine, Ermenonville, Guiscard et, plus tard, Trianon, Boulogne, Vincennes, etc. C'est dans un de ces parcs, à Ermenonville, que Rousseau meurt, c'est là que son corps repose, jusqu'au jour où on l'enlève pour le Panthéon, soi-disant, mais il n'y est jamais arrivé.

Georges BELLAIR.

A MADAGASCAR

MAJUNGA

La ville de Majunga, base d'opération du corps expéditionnaire de Madagascar, faisait autrefois partie de l'apanage d'un roi sakalave indépendant ; Andrianomby, dernier souverain du Boeni, la céda au puissant Radama Ier, moyennant une somme d'argent et divers avantages personnels, notamment la reconnaissance de son titre de prince royal et un rang à la Cour d'Imerina pour ses deux fils.

Le négociateur de cette cession, Sokobiby, fils aîné d'Andrianomby, vit encore ; il est le premier ministre de la reine du Boeni, Ramboatovo, sa mère ; à la Cour de Ranavalo, il est revêtu de la dignité d'Andrianbaventy, et possède dans la hiérarchie malgache le 13e honneur ; son frère cadet, Bibivato, était aux côtés de Ramasombasaha à la tête d'un contingent de Sakalaves au moment où nos troupes s'emparèrent de Marovoay ; il a été trouvé parmi les morts.

Avant de devenir le centre où viennent débarquer, depuis le commencement des hostilités, des troupes, des approvisionnements et les inévitables mercantis qu'attire la présence d'un corps d'armée aussi imposant, Majunga renfermait une population d'environ 6,000 âmes, dont plus de la moitié sont des métis d'Arabes et de Sakalaves, connus sous le nom d'Antalaotra ; environ 1,200 Sakalaves du Boeni, 500 Cafres ou Makoas, 400 Indiens, protégés anglais, 250 Comoriens, Anjouanais ou Zanzibarites, la plupart protégés français, et enfin une centaine au plus d'Européens.

La ville, construite sur un banc madréporique, est divisée en trois quartiers : Marodokotra, au nord-ouest ; Ambavolana, au centre

et Marofotrotro, au sud-est; la portion habitée par les Européens est située au bord de la mer, le long d'une rue parallèle à la plage, dans la direction de l'est à l'ouest; ces maisons, dont une grande partie appartient à la mosquée des Indous, sont bâties en maçonnerie de grande épaisseur, recouvertes en tôle ondulée. Le style de ces édifices est un mélange assez heureux du goût indien et de la simplicité arabe; en dehors de cette longue rue on ne voit en général que des cases sakalaves, de simples paillottes en rafia; quelques-unes, habitées par des marchands indigènes, ont un aspect plus solide : elles consistent en un clayonnage assez serré avec un crépissage d'argile, qui doit être refait chaque année après la saison des pluies.

La population est musulmane; les Antalaotra possèdent deux mosquées, édifices rectangulaires en maçonnerie, sans aucun caractère ; une petite cour, séparée de la rue par un mur assez élevé, renferme la fontaine aux ablutions. La mosquée des Indiens, très simple à l'extérieur, est ornée intérieurement de lustres fort riches ; le sol est recouvert de nattes d'une grande finesse. Les Arabes de Majunga, quoique très fanatiques, n'ont pas de marabout, un muezzin veille seul à l'entretien de la mosquée ; mais les Indiens ont fait venir de Bombay un moulah, Moul-abd-in, pour administrer les biens de la congrégation, qui sont relativement considérables; nous avons dit que la plupart des maisons habitées par les Européens lui appartenaient.

Les sujets et protégés de l'Angleterre sont

Majunga. — Le village arabe.

assez nombreux, et l'agent consulaire de cette nation, afin d'augmenter son influence, recrute incessamment de nouveaux ressortissants ; après avoir immatriculé les Macoas, métis de Cafres et de femmes Sakalaves, pour les soustraire à la corvée, supercherie qui fut la cause, en 1889, d'une brouille sérieuse avec le gouverneur hova, il travaille à détacher de notre protectorat, représenté à Majunga par un vice-résident, les Anjouanais et les Comoriens qu'il fait passer pour des Zanzibarites. Par ce moyen tout le commerce de Majunga est entre ses mains; la France, l'Allemagne et les États-Unis y jouent un rôle absolument effacé. L'exportation consiste en caoutchouc, cire, cuir, rafia et principalement de l'or, acheté clandestinement par les Indiens; à l'exportation, du rhum venant de Maurice et des liqueurs alcooliques en quantités considérables, quelques toiles de Bombay ou de fabrication allemande.

C'est parmi les Antalaotra, tous plus ou moins familiers avec la mer, que les Indiens recrutent les équipages de leurs boutres qui parcourent la côte, depuis le cap Saint-André jusqu'à Mayotte, Nosibé, les Comores et Zanzibar ; on en voit même qui profitent de la mousson pour aller jusqu'à Bombay et sur la côte de l'Inde.

Les Sakalaves fournissent la ville d'excellent poisson qu'ils vont pêcher dans la baie de Bombetake et sur les récifs de la baie de Mahamby ; l'une des photographies que nous reproduisons a été prise dans le village indigène pendant que des pêcheurs raccommodaient la grand'voile de leur embarcation; ils transportent du bois à brûler venant de la côte, et, dans l'intérieur, vers Marovoay, véritable entrepôt du commerce général de la côte occidentale, Ambato Suberbieville, du sel et du rhum.

Le mouvement maritime de Majunga s'augmente chaque année pendant la belle saison d'une flottille montée par des Somalis qui vien-

nent du cap Gardafui pour se livrer à la pêche du requin qui remplit, dans cette partie de l'hémisphère austral, le rôle de la morue dans nos pays froids. Cette pêche se fait au filet, à la traîne; les requins sont échoués à la pointe Ampasinabo; sur la plage, ils sont ouverts et laissés au soleil qui les dessèche rapidement, non sans dégager une odeur dont se plaignent amèrement les habitants de Majunga.

Au nord de Majunga, sur une colline de soixante mètres environ d'altitude, dominant l'entrée de la rade, est construit le *Rova* (fort), qui occupe une superficie d'environ deux hectares. Un mur en maçonnerie de trois mètres de hauteur avec chemin de ronde et large fossé extérieur l'entoure de toutes parts; il est percé de trois portes dont une, de construction relativement récente, a un certaine apparence monumentale; à l'intérieur, une grande maison en terre qui devrait servir d'habitation au gouverneur général du Boeni, mais ce fonctionnaire et les officiers hovas lui préfèrent, avec raison, les baraquements construits par nos soldats en 1885; la garnison, qui était en temps ordinaire de cent cinquante hommes, est logée dans des paillotes placées en dehors de l'enceinte, au nord du *Rova*. Dans le vaste enclos du Rova se trouve une case affectée à la conservation des reliques des rois du Boeni. Chacun de ces rois y est représenté par ses *ongles*, montés sur des plaques d'argent, par son chapeau, son lamba et sa sagaie.

Cette case est entourée d'une palissade que surmontent des têtes de bœufs blanchies par

MAJUNGA. — Le village indigène.

le temps. C'est le seul monument curieux de la ville.

Le fort était armé de deux mitrailleuses et de cinq canons de montagne dont deux krupp; en outre, un épaulement défendu par de vieux canons à âme lisse était élevé à l'ouest du fort, à l'extrémité d'un promontoire dominant toute cette partie de la côte.

Le climat de Majunga, quoi qu'on en dise, est très sain; des Européens qui habitent la ville depuis plusieurs années n'ont jamais souffert de la fièvre, mais lorsqu'on est obligé de prendre la route de terre pour aller à Marovoay, on traverse des terres basses que le jeu des marées maintient en perpétuelle fermentation. Ce trajet est très dangereux et les indigènes eux-mêmes hésitent à l'entreprendre.

Depuis l'arrivée du corps expéditionnaire, la physionomie de Majunga n'est plus la même. Au calme et à la somnolence, qui sont de règle dans les villes placées sous ces latitudes, ont succédé la fièvre et l'agitation. Dans la rue du Rova, sur la plage et aux alentours de la maison de l'Indien Shakadam, qu'habite le général Duchesne, on ne voit qu'officiers et soldats de terre et de mer, chasseurs d'Afrique et tringlots, pioupious et marsouins, tirailleurs africains et Sakalaves, soldats de la légion étrangère, Haoussas, Kabyles, Somalis, que contemplent avec stupéfaction les hommes du Menabe, le front orné de l'ammonite blanche, le bras armé de la longue sagaie et du bouclier de cuir.

B.

SILHOUETTES

LA MÈRE FRANÇOIS

Elle habitait tout au haut du sentier ensoleillé qui grimpait au flanc de la petite colline, parmi le serpolet, les fougères et toutes sortes

d'herbes, de fleurettes, de mousses qui habillaient richement les pierres grises, si vieilles, si vieilles, que les naturels du pays les prétendaient contemporaines du déluge.

Que ça sentait bon ! Sous les chauds rayons du soleil de midi, le parfum des menthes sauvages et des mûres, le chant aigu des cigales et le cricri des grillons vous montaient au cerveau en une griserie de douce volupté. On n'avait plus qu'un désir, celui de s'arrêter, de s'étendre tout de son long au milieu des grandes herbes, de faire la sieste à côté des lézards, hôtes paresseux de cette charmante solitude.

Et, à votre portée, des milliers et des milliers de belles fraises mûries par le soleil du bon Dieu, tout exprès pour apaiser la soif du passant, du voyageur, du pauvre montant ou redescendant le sentier de la colline et celui de la vie. — Je ne parle pas du riche, il ne suit que les grandes voies.

Donc, la mère François habitait là-haut. En vain le regard cherchait-il d'en bas sa maisonnette, impossible d'apercevoir autre chose qu'un mince filet de fumée bleuâtre s'échappant du milieu d'une touffe de groseilliers.

Pourtant elle était bien sur la lisière de la forêt de Prémontré, où les moines mirent les premiers la hache.

Si l'on n'apercevait pas de loin sa cahute, c'était tout simplement parce que la bonne femme n'habitait pas sur terre, mais dessous. L'homme est essentiellement imitateur. Sa première demeure fut un antre comme celui des fauves, et mère François étant une ancienne, elle se contentait de peu.

Elle était encore la Baucis d'un obscur fagotteur lorsque là-haut ils prirent possession de ce trou, excavation béante à tout vent que les moines avaient creusée au flanc de la roche pour édifier leur monastère au pied de la colline, sur l'autre versant.

Ce trou n'appartenait à personne, sinon aux hôtes de la forêt qui le cédèrent. Y adapter une fenêtre, une porte, boucher une crevasse, percer, pour livrer passage à la fumée, l'épaisse carapace de pierre qui servait de toit, tailler dans le tuf un large escalier de dix-huit à vingt marches, point hautes ni dures à enjamber, ce fut une petite affaire.

Les arbres de la forêt fournirent un mobilier peu encombrant ; de sorte qu'il y eut encore place pour une vache, des lapins, des poules, que sais-je encore ?

Alors, heureux à souhait, les nouveaux propriétaires n'eurent plus qu'à se laisser vivre. Ils avaient compté sans leur hôte, l'hiver fauchaie vieux.

Le premier jour du printemps suivant, la bonne mère François sortit avec l'aube de sa carrière. Elle avait mis ses souliers, sa robe d'indienne avec manches à gigot, son fichu et son tablier noirs, son bonnet des grands jours, ce joli bonnet picard qui allait si bien aux jolies paysannes.

Son parapluie à la main, elle descendit la colline, soupirant et trottinant menu.

En partant elle avait caché la clef de la maison sous une grosse pierre. Puisqu'elle n'avait rien, qu'aurait-elle craint ?

A ses bêtes elle avait servi double provende. Où allait-elle ? Elle n'en avait soufflé mot à personne ; seulement on avait vu le facteur prendre, la veille, le sentier de la carrière. Le lendemain, à son retour, elle n'était pas seule. Sur son giron maternel elle berçait un poupon bien frêle.

C'était un nourrisson qu'elle avait été chercher à la petite ville voisine, abritée par un vieux donjon d'orgueilleuse mémoire. Le pauvre petit n'avait pas deux jours à vivre, au dire des commères accourues du village pour le voir. A quoi donc pensait-elle de s'empêtrer de ça ?

Pas deux jours à vivre ! Ah ! bien oui ! Mère François n'entendait pas de cette oreille-là, sa vache non plus. Oh ! la bonne bête ! était-ce pour rien qu'elle mangeait des herbes si parfumées et donnait du lait si nourrissant ? Et les poules ! pour qui auraient-elles pondu de gros œufs si bons à gober ? Et les lapins ! Qu'ils étaient amusants à regarder, avec leurs drôles de mines, quand ils faisaient leur toilette, se grattant le bout du museau, histoire d'amuser le petiot qui bientôt saurait manger leur chair savoureuse.

Et puis encore, l'enfant était-il las ? Vite une botte de fougères fraîches lui servait de paillasse.

Allons donc ! comment ne pas vivre quand le ciel bleu sert de rideaux à la bercelonnette, que les oiseaux vous endorment au bruit de leurs joyeuses chansons, que les fleurs vous sourient à votre réveil !

Aussi il vécut, le petit, tant et si bien qu'il puisa à cette source féconde de la nature, avec une seconde vie, un amour instinctif du beau et du bien, l'amour des grands bois, des vastes espaces, l'amour de la liberté, l'amour de l'infini.

Quel succès et quel triomphe ! Bravo, mère François !

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais la mère François recommença ce travail vingt-deux fois. Oui, ni plus ni moins, tour à tour elle reçut vingt-deux nourrissons, éleva vingt-deux enfants dans la maison de la carrière.

Chose singulière, il se trouva que ce furent vingt-deux garçons et elle en fit autant de gars aussi vigoureux que les chênes de la forêt.

N'est-il pas vrai que cela suffit à remplir une vie et que, pour la mère François seule, on aurait dû créer la décoration des bons serviteurs, inventée seulement depuis que la race en a disparu ?

Mère François, nourrie à son tour par ses vingt-deux nourrissons, vécut sa quatre-vingt-neuvième année. DECOUCY.

Le papier de bois

De plus en plus, la pâte de bois remplace la pâte de chiffons dans la fabrication des papiers, et cette substitution se généralise de plus en plus pour les journaux et les livres à bon marché. Je dis : bon marché, parce que si le papier de bois a une apparence plus séduisante que le classique papier de chiffons, il est infiniment moins solide; les piqûres y apparaissent de bonne heure; et ce serait se leurrer que croire aux « vieux bouquins » en papier de bois. Mais cette fabrication a une telle extension qu'il est utile d'indiquer comment procèdent les industriels allemands, qui, grâce au chimiste Mitscherlisch, obtiennent des résultats vraiment intéressants.

Les bois tendres, tels que le sapin, le pin, l'épicéa, le tilleul, le bouleau, sont les plus employés, leurs fibres se désagrégeant aisément. Les troncs élagués et émondés sont divisés en bûches d'environ 2m45 de longueur, qu'une lame puissante animée d'un mouvement de rotation rapide subdivise en tronçons de quelques centimètres. Ces tronçons sont amenés par masse de 10.000 kilog. dans d'immenses chaudières où, tout d'abord, le bois se ramollit. Ce ramollissement s'obtient en chauffant le bois pendant dix heures dans des chaudières fermées où pénètrent des courants de vapeur et des jets de bisulfite de chaux qui attaque la matière résineuse du bois. Cette première opération terminée, on arrête la vapeur, on évacue la lessive et on introduit une nouvelle solution de bisulfite, plus concentrée que la première, qui achève l'élimination de la résine. Alors commence la deuxième opération, ou cuisson, qui dure vingt heures, et pendant laquelle on augmente progressivement la température du mélange, au moyen de courants de vapeur surchauffée. Quand la cuisson est terminée, on évacue la solution de bisulfite, on diminue la pression, et on introduit dans la chaudière une grande quantité d'eau qui lave la pulpe. Quand celle-ci est parfaitement nettoyée, on la recueille, on la broie sous des maillets, on la sèche à l'air et on la met en feuilles.

Pensée

Nous voyons chaque jour de nouvelles et surprenantes applications de la science à l'industrie ; le bien-être général en est accru, mais que de fois n'est-ce pas au prix de durs sacrifices imposés à quelques-uns, au prix d'un travail accompli dans des conditions matérielles et morales qui font qu'on est tenté de se demander si vraiment le progrès est bon ! L'agriculture diffère, à cet égard, des autres industries. Son immense atelier est tout au grand air, à la face du ciel ; son labeur est sain et réconfortant, ses perfectionnements sont profitables à tous. Aussi, dans l'œuvre d'un grand agronome, tout contribue au bonheur des hommes, tout est bien.

SCHLŒSING.
(*Discours sur Boussingault.*)

LE COEUR DE L'EAU

(Suite et fin. — Voyez pages 95, 128, 159 et 196.)

La Rivière

Pour les Parisiens nés sur le bitume et sur le pavé de Paris, la vie de province apparaît comme une menace, comme un cauchemar. L'étroitesse du milieu, la nécessité de s'occuper de ses voisins et d'être soumis à leur inquisition, les petites luttes de clocher, l'habitude de ne rien faire ou d'attacher une importance excessive au peu que l'on fait, la difficulté d'occuper d'une façon active ses journées, surtout ses soirées, tout cela semble mortellement ennuyeux à qui est acclimaté aux fièvres de la capitale.

Pourtant, ceux qui demeurent dans ces petites villes affirment qu'elles ont du bon ; que le calme, non seulement repose les nerfs, mais laisse à l'amitié, au dévouement, à l'affection leur complet épanouissement. A Paris, où trouve-t-on le temps d'aimer ? En province encore, on peut lire avec fruit, s'intéresser aux choses, vivre en communauté d'idées avec les gens, avec la nature, en un mot, profiter de la joie de vivre.

N'est-ce pas une compensation pour les plaisirs qu'on n'a pas, et qui, trop souvent, dans les grands centres, ne laissent que de la lassitude et des regrets ?

C'est possible. Je veux bien faire cette concession que la petite ville est agréable lorsque la rivière y passe.

Cette eau qui coule, c'est le lien avec l'extérieur, c'est un mouvement incessant qui donne l'animation à la cité et aux alentours ; gaie le matin, dans la fraîcheur de l'isolement où le pêcheur à la ligne est si heureux; peuplée pendant le jour de bruyantes laveuses, parfois d'ouvriers en travail ; le soir, elle devient prétexte aux promenades, car il est bien rare que de beaux arbres ne la bordent pas. On s'y retrouve, on cause, on rappelle le passé, on bâtit l'avenir au milieu des papotages du présent. On ne saurait où aller, on va à la rivière ; l'été, c'est pour prendre le frais, l'hiver, c'est pour voir les glaces, à l'automne ou au printemps, les hautes eaux.

Vous voyez bien qu'il faut une rivière à la petite ville.

Aussi est-ce avec fierté qu'on dit au voyageur, après lui avoir énuméré les ruines vénérables, les morceaux de pierre d'un haut intérêt archéologique, l'église et l'hôtel de ville :

— Nous avons aussi la rivière et les promenades, qu'il faudra aller voir.

Et, de fait, elles sont généralement charmantes, ces rivières de France, les unes encaissées et grondantes, les autres s'étalant paresseusement dans un frais paysage, serpentant entre les prairies, les saules, les grands arbres. Et toujours les pêcheurs, et toujours les laveuses, parfois un pont, un bac, un gué où les bestiaux pataugent d'un air effaré.

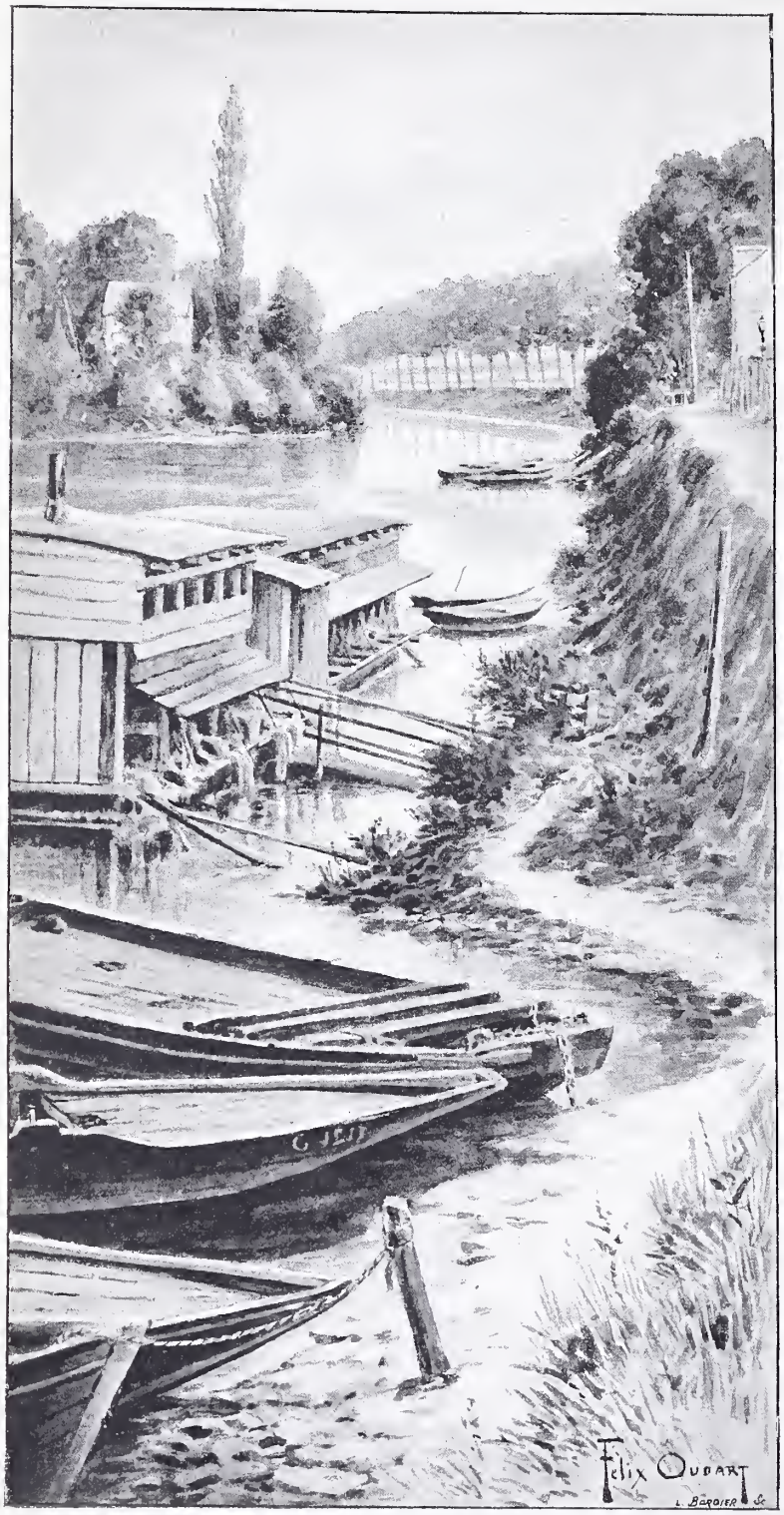
Malheur donc à la ville privée d'eau !

Dernièrement je descends dans une sous-préfecture que je ne nommerai pas pour ne pas

m'exposer à chagriner ses habitants ; et pourtant, Dieu sait que telle n'est pas mon intention ! Ma première question est comme toujours :

— Que fait-on ici après souper ?

— Mon cher, on va jusqu'au chemin de fer et on revient.



La Rivière

En effet, après un de ces repas excellents qui sont la gloire de la province, nous prenons nos chapeaux et nous voilà sur la promenade, une allée, ma foi, assez belle, avec de beaux arbres, mais courte et aboutissant à la voie ferrée où se trouve un passage à niveau. Nous piétinons un peu, puis mon ami, tirant sa montre, me dit :

— Ah ! voilà l'heure du train.

A ce moment, je vois les promeneurs, assez nombreux, aller se presser avec des airs anxieux vers le fond de l'allée. Nous suivons le mouvement ; on attend là quelques minutes qui semblent longues, puis un bruit lointain se fait entendre et grandit : c'est le train qui arrive. Je m'attendais au moins à du mouvement dans la gare, à un va-et-vient de voyageurs, de bagages, etc. Pas du tout ! Pfuitt !... le train passe... il est passé. C'est l'express de 9 heures 13, qui ne s'arrête pas !!

Après quoi, bonsoir, madame Gibou ! chacun va se coucher ; et il en est ainsi tous les jours.

Voilà la ville qui n'a pas de rivière. Pourvu que beaucoup ne se reconnaissent pas dans ce petit tableau !

Le Fleuve

Enfin, voilà l'eau dont nous avons suivi les multiples transformations, élevée, si l'on peut dire, à la dignité de fleuve ; son volume est immense ; elle porte un grand nom connu de l'univers entier ; elle traverse fièrement de célèbres cités et leur apporte le tribut commercial des vastes régions qu'elle arrose.

Mais que cette gloire est chèrement achetée !

Le cœur de l'eau, c'est-à-dire, divine dualité, la ville propre, la sensibilité que nous avions partout retrouvées, comment se manifesterait-il dans ce milieu nouveau que l'industrie humaine a imposé au fleuve ?

C'en est donc fait de la communion intime qui s'établissait si facilement entre l'eau et l'âme du poète, de l'artiste, de la femme ; finies les jolies courses babillardes sur les cailloux blancs, la roue de bois vermoulue du vieux moulin, la douce rêverie du soir, la bonne amitié, la franche gaîté. Que tout cela est loin ! L'eau simple et d'allures modestes pouvait s'en con-

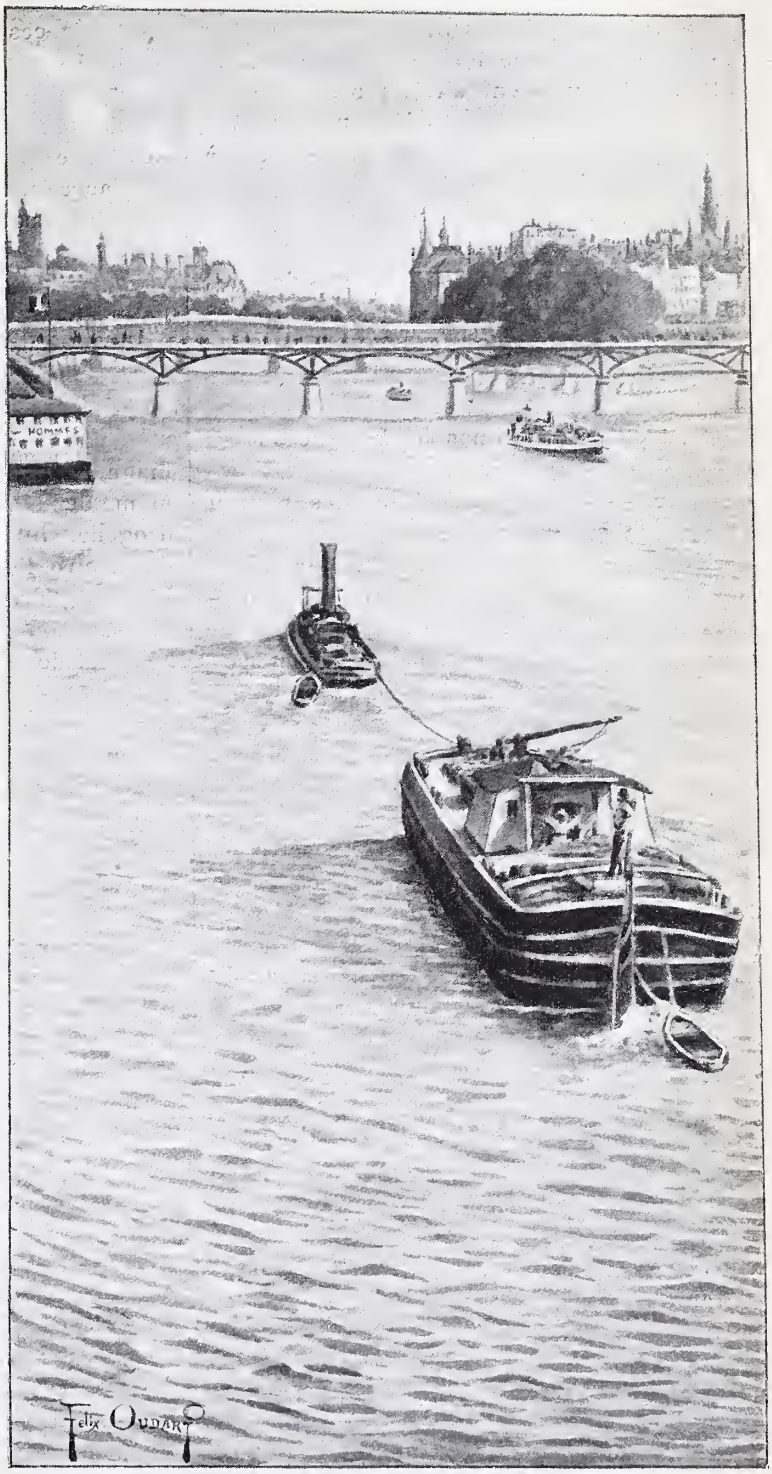
tenter : le grand fleuve, majestueux et sombre, ne connaît plus rien de ce passé.

Il représente la force, le travail précipité, brutal. De lourds bateaux l'éventrent, de bruyantes machines l'agitent, dégradent ses bords ; des fabriques, utiles sans doute mais hideuses, gâtent ses paysages et salissent son courant. Arrive-t-il au milieu d'une ville ? il a davantage encore à souffrir de cette tyrannie de l'homme, de cette mainmise sur tout ce qui lui appartient, sur ce qu'il aime, sur tout ce qui faisait sa joie et sa coquetterie, et qui déja n'est plus.

Quais, ponts, barrages, écluses, lourds remorqueurs, bateaux à voyageurs avec leurs pontons, établissements de bains à microbes infectieux, égouts qui souillent ses eaux, autant d'atteintes cruelles, autant de hontes, et quoi en échange ? Une mention dans les géographies ; quelquefois une figuration sculptée ou une allégorie peinte plus ou moins banale, et les vers d'un poète qui voit dans le fleuve une nymphe ou une urne renversée ! Si le fleuve perd son allure libre et personnelle, si l'on voit plus en lui le travail que l'élément lui-même, c'est sans doute que l'eau préfère rester ignorée dans tout ce mouvement qu'elle subit malgré elle.

Elle veut être laissée à son engourdissement sénile, au souvenir confus de ce qu'elle a été et de ce qu'elle a vu, avant de venir échouer dans cette vallée de malheur où elle n'est plus qu'un instrument dans les mains d'un maître brutal.

Ainsi voit-on dans la vie des gens que l'on pourrait qualifier de riches honteux ; leur fortune ou leur renom les gêne ; ils sentent trop d'yeux fixés sur eux, et ils en rougissent comme d'un crime. Et pourtant croyez bien que ceux-là sont toujours d'honnêtes enrichis, arrivés à une haute situation par le talent, le travail, la sagesse, après avoir connu les jours pires. Saluez-les. L'espèce s'en fait rare, par notre époque de rastaquouérisme et de poudre aux yeux, et bientôt vous n'en verrez plus. Ce sera grand dommage, car ils donnent dans notre état social une note sincère et attachante. J'aime ces humbles qui regrettent, dans ce qu'on appelle leur bonheur, les jeunes années où, courant après le pain de chaque jour, ils ne se préoccupaient pas de la manière de le manger, et qui, en possession de la richesse, de la renommée, objet d'envie pour les autres, trouvent que la réalité d'aujourd'hui ne vaut pas les rêves bénis d'autrefois.



Le Fleuve.

GASTON CERFBERR.

DE LA CONSTITUTION DES ASTRES

Suite. — Voyez page 202.

Vénus. — Cette planète est très brillante et l'étude facile de son spectre très net a donné à conclure qu'elle ne possède aucune atmosphère ; cependant les observations directes de Vénus ont montré qu'elle en possède une. On peut expliquer cette anomalie par ce fait que la lumière qui nous vient d'elle serait réfléchie par des nuages situés à grande hauteur ; dans ces conditions elle n'aurait pas été soumise à une action d'absorption suffisante, car elle n'aurait traversé que des couches peu denses de l'atmosphère de la planète.

Mars. — On a distingué des groupes de raies dans la partie la plus réfrangible du spectre de Mars, d'ailleurs sa couleur rouge permettait de soupçonner a *priori* pareil résultat. Cette planète, on l'a constaté aussi par l'observation directe, possède une atmosphère dont ces raies donnent la composition.

Jupiter. — Le spectre de Jupiter est pourvu de raies sombres qui prouvent l'existence d'une atmosphère jovienne absorbante. Parmi ces raies, les unes correspondent à celles de certaines substances terrestres, les autres n'ont aucun analogue dans les spectres connus de nous ; on a été amené à conclure que la planète possède des corps étrangers à notre globe. La présence de la vapeur d'eau a été constatée avec certitude par la spectroscopie à la surface de Jupiter.

Saturne. — On découvre dans le spectre de cette planète des raies identiques à celles de Jupiter. Ces raies sont moins fortement indiquées dans les anses des anneaux, ce qui semblerait prouver que l'atmosphère possède une moins grande densité dans leur voisinage. Le premier M. Jannsen, a découvert l'existence de la vapeur d'eau à la surface de cette planète.

Uranus et Neptune. — Les spectres de ces deux planètes sont sillonnés de bandes d'absorption très nombreuses, répandues un peu partout, ce qui tend à faire croire qu'elles sont pourvues d'atmosphères de compositions très complexes.

L'analyse spectrale, aidée de la photographie, a prouvé irréfutablement qu'Uranus n'a pas de lumière propre mais doit son éclat au soleil ; en deux heures de pose M. Huggins a, en effet, obtenu l'image d'un spectre dans lequel on retrouve les raies principales du spectre solaire photographié parallèlement sur la même plaque.

Étoiles fixes. — Les étoiles donnent des spectres très faibles mais cependant suffisants pour dévoiler qu'elles possèdent une lumière propre et fournir des renseignements certains sur la présence de certains corps terrestres à leur surface. Il a été possible de classer dans chaque spectre un certain nombre de raies d'absorption, mais une grande quantité d'autres raies échappent à toute classification par suite de leur peu de netteté.

En juxtaposant les raies sombres classées avec les raies brillantes de certains corps terrestres on est parvenu à démontrer l'existence de ces corps à la surface des étoiles observées et cela, non par la coïncidence de une ou deux raies, mais par celle de plusieurs raies pour chaque corps. Ainsi, dans le spectre de l'une des étoiles fixes les plus brillantes, Aldebaran du Taureau, on a retrouvé deux raies sombres qui correspondent trait pour trait avec la double raie caractéristique du sodium. La vapeur de sodium est donc présente dans l'atmosphère de l'étoile.

Trois raies dans le vert produites par la vapeur du magnésium seul coïncident exactement en position avec trois raies sombres du même astre, et on est amené à conclure que le magnésium entre dans sa composition. De même deux raies intenses particulières à l'hydrogène, situées l'une dans la partie du rouge du spectre, l'autre vers la limite commune au bleu et au vert correspondent à deux raies d'absorption du spectre d'Aldebaran, l'hydrogène est donc présent dans l'étoile. Des nombreuses raies du spectre de l'astre, les unes correspondent à d'autres éléments terrestres, les autres à des éléments inconnus de nous ; ces matières, dont aucune trace ne se trouve à la surface de notre globe, forment là-bas des composés aux propriétés spéciales qui peuvent modifier profondément les caractères de la vie des satellites habités de ces corps célestes situés à des milliards de lieues de notre système planétaire.

Les constitutions chimiques d'un grand nombre d'autres étoiles fixes parmi les plus brillantes ont pu être étudiées de la même façon et ont permis de conclure à la présence à leur surface de certaines matières terrestres dont les raies de spectre sont bien caractérisées.

Certaines de ces étoiles possèdent des spectres identiques à celui du soleil quant à la position de raies obscures : leurs largeurs seules diffèrent, et parmi elles des étoiles dont la couleur tire sur le rouge ou l'orangé ont des spectres analogues à ceux des taches solaires. On est fondé à croire que ces étoiles diffèrent seulement entre elles par l'épaisseur de leurs atmosphères ; elles ont des taches comme le soleil mais beaucoup plus grandes et sont enveloppées de couches gazeuses moins chaudes et plus absorbantes ; ces astres sont plus âgés que notre soleil. De petites étoiles de couleur rouge sang possèdent un spectre rempli de cannelures et quelques lignes brillantes. Leur composition chimique et leur état physique doivent différer profondément de ceux des autres astres

et notamment du soleil. Elles sont parvenues à un état de condensation peu avancé et peuvent être considérées comme aussi voisines de l'état nébuleux que de l'état stellaire proprement dit; ce sont des astres jeunes, peut-être même encore en voie de formation.

Plusieurs étoiles ont des spectres dépourvus des raies de l'hydrogène et leurs planètes sont vraisemblablement sans eau; si ces mondes sont habités, on voit combien les conditions de la vie à leur surface doivent différer de celles de notre globe. Cependant, à de rares exceptions près, ceux des éléments terrestres qui se retrouvent presque partout sont précisément ceux qui sont essentiels à la vie telle qu'elle existe sur la terre, à savoir: l'hydrogène, le fer, le sodium et le magnésium.

La plupart des étoiles, au moins les plus brillantes, ressemblent au soleil quant au plan général de leur constitution physique; leur lumière, comme celle du soleil, émane d'un noyau solide ou liquide chauffé au blanc intense et entouré d'une atmosphère de vapeur. Ces étoiles diffèrent profondément les unes des autres au point de vue de leur constitution chimique, et les particularités qu'elles présentent sont sans doute en relation avec le genre de vie spécial à chacune de leurs planètes.

Étoiles colorées. — Les étoiles ne sont pas toutes blanches, certaines d'entre elles ont une coloration rouge, orangée ou jaune dont la teinte peut même être perçue à l'œil nu dans les climats où l'atmosphère est suffisamment pure. Quand on observe ces astres à la lunette, leur coloration apparait nettement et on voit en certains points du ciel certaines étoiles qui en accompagnent d'autres plus grosses, soleils satellites d'autres soleils et dont les couleurs sont variées. Ces étoiles secondaires sont généralement bleues, vertes ou rouges.

Ces différentes colorations des étoiles entraînent des modifications de leur spectres; certaines parties du spectre, plus abondamment fournies de raies sombres, ont moins d'éclat et laissent prédominer la nuance des parties qui en sont à peu près dépourvues.

Dans le spectre des étoiles blanches, les raies noires sont à peu près également réparties; très déliées, elles atténuent peu l'intensité des différentes régions. Dans les étoiles colorées, dans la première des deux étoiles de l'astre double d'Hercule, par exemple, qui est orangée, les régions bleues et vertes ainsi que la région rouge, cette dernière à un moindre titre, ont leur éclat affaibli par des groupes nombreux de raies sombres, intenses, tandis que l'orangé et le jaune ont conservé leur force lumineuse et donnent à l'étoile leur coloration.

Les étoiles colorées présentent une constitution chimique analogue à celle des étoiles blanches, mais leur atmosphère moins lumineuse absorbe plus fortement certains rayons du spectre; ces étoiles paraissent posséder une température moins élevée que les étoiles blanches; ce sont des astres à leur déclin qui seront des planètes, c'est-à-dire des corps dépourvus de chaleur propre, alors que les astres blancs seront encore des soleils.

Par rayonnement les astres incandescents perdent peu à peu leur chaleur, leur enveloppe gazeuse devient de plus en plus absorbante des rayons lumineux émis par le noyau qui se refroidit, et en vieillissant les étoiles changent de couleur en même temps que leur éclat diminue. Après des milliers de siècles, d'abord blanches, elles deviennent jaunes, orangées, rouges, vertes ou bleues suivant la constitution de leur atmosphère, constitution variable avec le degré de refroidissement, puis leur éclat disparaît tout à fait et elles se trouvent reléguées du rôle de soleil à celui de planète.

Étoiles d'éclat variable. — L'éclat de certaines étoiles varie plus ou moins rapidement, quelquefois d'une nuit à l'autre, plus souvent d'un mois ou d'une année à un autre mois ou à une autre année. Ces changements n'ont généralement pas lieu d'une façon irrégulière mais s'exécutent suivant des périodes fixes différentes pour chacun des astres.

LÉO DEX.

(A suivre.)

LE PAYS DES COMMISSIONNAIRES

Suite. — Voyez page 175.

Cet effroyable accident, dont mon guide ne connaissait que la légende, arriva réellement J'ai pu, grâce à l'amabilité et à l'érudition de M. l'abbé R..., vicaire à Sixt, retrouver à quelle époque eut lieu la catastrophe.

Ce fut en 1602, ainsi qu'on le lit dans une requête présentée au Sénat de Savoie par saint François de Sales, afin de faire exempter d'impôts les malheureux si cruellement éprouvés et auxquels le saint était allé porter ses consolations. Il périt dans cet accident cinquante-sept personnes; cent quatorze têtes de bétail et vingt-six maisons furent détruites. Un petit monument, le dernier de la route, invite les fidèles à prier pour les malheureux qui ont si misérablement fini.

Les éboulements et les avalanches sont fort communs dans cette contrée. Chaque année, de nouvelles victimes viennent augmenter le nombre des croix ou oratoires qui parsèment le chemin.

Cet hiver encore, une avalanche s'est abattue sur le village des Frénalets, où nous allons être bientôt; cependant cette fois les habitants en ont été quittes pour la peur. Je pense même

que le village a dû être abandonné depuis quelques mois, car les habitants avaient dû redescendre dans la vallée au commencement de l'hiver, et n'ont eu probablement à souffrir que fort peu.

Nous quittons ce lieu tristement célèbre et traversons de nouveau le torrent; la route est devenue sentier. Dans une clairière se dresse un chalet, surmonté du drapeau tricolore ; c'est la dernière étape où le touriste pourra se désaltérer, voire coucher, car il y a deux chambres à la disposition du voyageur fourbu ou attardé.

Quelques lits de torrents desséchés, tout un

Fig. 1. — Un montagnard du village des Frénalets.

chaos, et le Fer-à-Cheval se développe devant nous. C'est un cirque immense de hautes montagnes d'où descendent une multitude de cascades; là, les pointes de Tanneverges se dressent dans toute leur majesté. A leur pied, sur un mamelon, est assis le petit village des Frénalets, dont j'ai dit un mot tout à l'heure.

Les troupeaux en descendent, agitant joyeusement leurs clochettes, puis disparaissent dans le bois. De tous côtés, par toutes les fissures, s'élèvent les vapeurs du matin. Cependant le soleil paraît à nouveau et finit par les absorber. Nous gravissons lentement le petit sentier qui mène au village; les habitants sont occupés, qui à ramasser les pommes de terre, qui à garder les troupeaux. Seules, quelques ménagères préparent la bouillie pour les travailleurs. L'une d'elles, vieille connaissance de mon guide, nous invite à nous rafraîchir. Ce sera une occasion de voir un intérieur montagnard.

Ces chalets tout à fait primitifs sont composés de deux pièces : l'une sert de salle à manger, on y fait la cuisine ; l'autre est la chambre. Dans celle que je visite en ce moment, trois lits, dont deux l'un sur l'autre, à la mode de Bretagne, et au-dessous, une trappe, renfermant les pommes de terre pour engraisser le cochon que j'entends grogner derrière une cloison; pour compléter le mobilier, quelques tableaux de sainteté, et voilà l'intérieur décrit jusque dans ses moindres détails. Il faut dire, d'ailleurs, que ce village, comme tous les villages de montagne, est abandonné à l'entrée de l'hiver. On n'y trouve donc que le strict nécessaire pour pouvoir vivre une petite partie de l'année.

Pour l'instant j'y rencontrai un montagnard équipé de pied en cap (fig. 1). Il tenait à la main le bâton de pointe d'acier orné d'une patte de marmotte, tandis qu'appuyés sur l'épaule étaient les outils du faucheur. Il était ceint d'une longue corde qui servait à lier le foin pour le transporter. Une musette de chaque côté renfermait des provisions; une petite gourde, une pierre à aiguiser, une serpette complétaient l'équipement. Mais j'oublie une pièce importante, la marmite qui pendait à son dos et dans laquelle il ferait la soupe. Quelques fleurs, sans doute un souvenir, car elles ont séché, ornaient son chapeau de paille. Le brave garçon était tout joyeux de voir son portrait orner mon album.

La bonne femme qui nous héberge ne connaît pas le goût de la viande, si ce n'est celle de porc. La plus grande dépense est le sucre : douze kilogrammes par mois pour trois personnes! La nourriture ordinaire se compose de bouillie faite de lait et de farine, de fromage : des tommes, comme on les nomme dans le pays, et de café noir. Le cochon ne sera égorgé qu'à l'entrée de l'hiver; aussi c'est un point d'honneur de l'avoir bien engraissé, et les mauvaises langues — il y en a là comme partout — ne manquent-elles pas de tenir de fâcheux propos sur tel ou tel qui possède un cochon trop maigre. Mais nous avons encore le fond de la vallée à visiter, et le temps passe; aussi traversons-nous rapidement le petit village. Encore un petit bois avec de belles roches toutes moussues, et nous voilà en pleine montagne ; les parois se sont rapprochées considérablement, celle de gauche est absolument inaccessible et tout à fait inculte. Le soleil darde ses rayons sur l'immense mur, tandis que la montagne, à droite, toute noire d'ombre et de mousse,

combat par sa fraîcheur la terrible réverbération de sa voisine. Le Giffre coule au-dessous de nous; sa source est là-bas au Fond de la Combe (fig. 2). Tout à coup, sur la montagne éclairée, une ombre passe, rapide ; je lève les yeux et vois un corps qui traverse l'air comme un projectile ; est-ce un oiseau ? J'entends comme un sifflement, puis l'objet se perd dans l'ombre. Le phénomène se reproduit ; mon malin compagnon se rit de mon ignorance, et finit enfin par m'expliquer que ce sont tout simplement des sacs de charbon qui descendent de la montagne à l'aide d'une poulie roulant sur un fil d'acier, que du reste nous allons voir cela dans quelques minutes. Peu de temps après, en effet, nous causions avec un des charbonniers, lorsque je pus voir à loisir arriver les sacs que d'autres hommes, installés dans le haut de la montagne, lui envoyaient par cette route expéditive. Deux gamins venant l'un au-devant de l'autre, sont attachés au service des poulies, un chamois se risquerait-il à passer par le chemin que prennent quotidiennement les deux petits ?

Je n'énumérerai pas les nombreuses cascades, soixante-dix ou quatre-vingts, je crois, qui sont justement un des attraits de l'endroit ; au Fer-à-Cheval, seul, on en compte trente dans la même saison.

Enfin nous étions au Fond de la Combe. Au

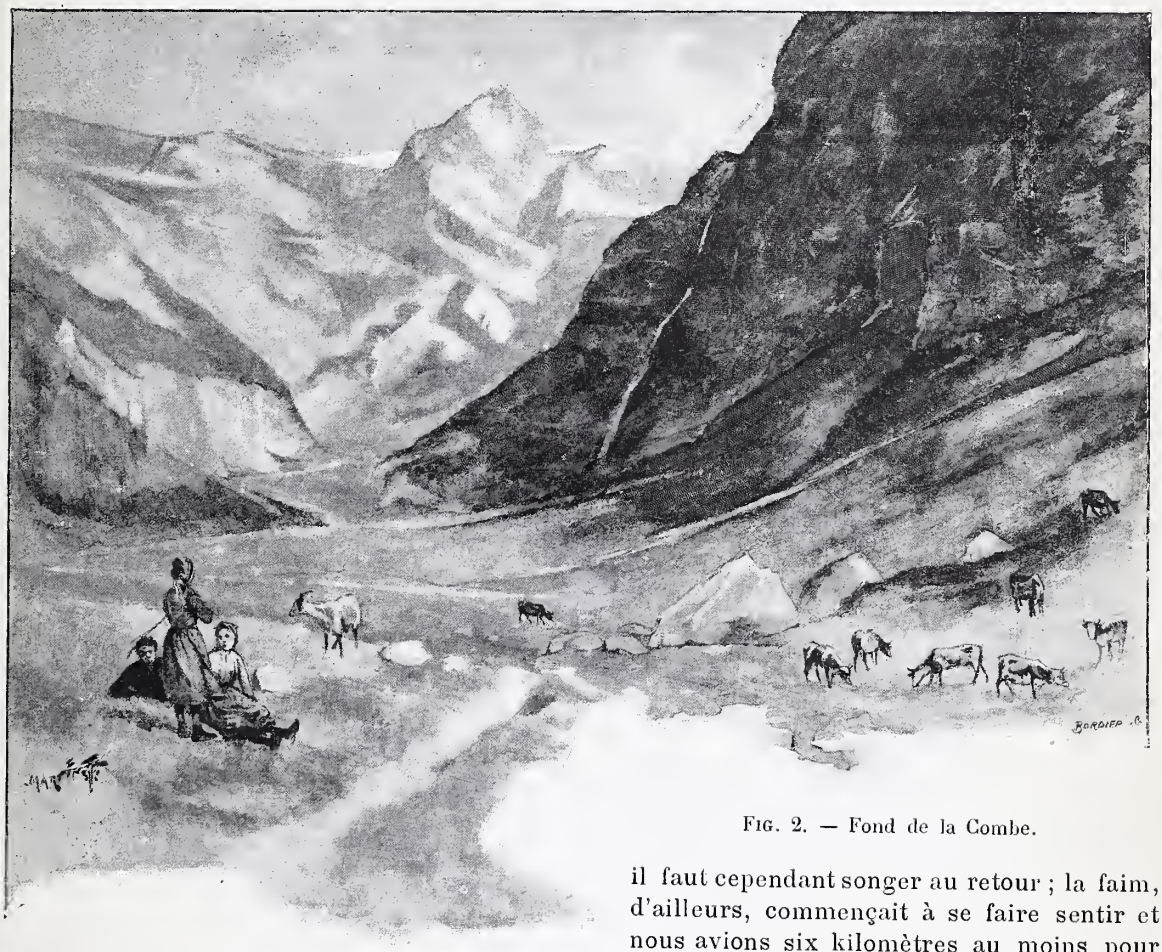


Fig. 2. — Fond de la Combe.

loin, dominant le glacier de Fouilly et le glacier des Rosses, se profile la Dent du Midi ; sur la gauche se dressent la pointe de Vaudrou et les Dents Blanches. Le sentier que nous suivons monte à ces dernières et les traverse par le col de Sageron, puis, après avoir côtoyé le mont Ruan, aboutit au village de Champéry. Mais il ne faut pas penser, au moins aujourd'hui, à une excursion pareille. Après avoir contemplé la magnificence du paysage qui m'environne, je pénètre avec mon guide dans une voûte de neige des plus curieuses. Elle a environ quatre-vingts mètres de profondeur. Une cascade superbe jaillit de cette grotte. Mon hôte a toutes les peines du monde pour m'arracher à ce tableau; il faut cependant songer au retour ; la faim, d'ailleurs, commençait à se faire sentir et nous avions six kilomètres au moins pour revenir à Nambrides, où nous arrivions enfin avec une bonne heure de retard, au grand désespoir de mon hôtesse.

Tout le village était informé de la visite du Parisien. Aussi que de saluts dus-je rendre à la civilité de ces braves gens, qui tous, sur le pas de leur porte, attendaient ma venue !

(A suivre.) Martin Van-Maêle.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

SAINTE URSULE ET LES ONZE MILLE VIERGES

Une de nos lectrices, qui se nomme Ursule, nous demande de parler de sa patronne, qui

aurait été massacrée avec onze mille jeunes filles (si l'on en croit l'Écriture). « Ce chiffre de onze mille, nous écrit-elle, me paraît bien considérable. N'y aurait-il point là quelque erreur étymologique dont vous pourriez nous donner l'explication ? »

Ce nombre de onze mille, en effet, est évidemment exagéré. On comprendrait difficilement qu'un tyran, si cruel qu'il fût, eût osé ordonner un pareil massacre, en supposant même que la ville où habitait Ursule renfermât un nombre si considérable de jeunes filles. Nous ferons observer à notre aimabble correspondante que l'Écriture ne parle pas de onze mille vierges. Il est dit simplement dans le Martyrologe que sainte Ursule fut mise à mort *avec ses compagnes*, sans en déterminer le nombre.

Le chiffre de onze mille appartient à la légende. Comment cette légende a-t-elle pu s'établir? Comment les *quelques compagnes* sont-elles devenues *onze mille* ? Les opinions sont partagées sur cette singulière tradition. D'après l'opinion la plus répandue, les compagnes d'Ursule étaient au nombre de onze. Le souvenir de leur massacre était consigné dans une inscription ainsi conçue :

VRSVLA ET XI MM VV

Ursula et undecim martyres virgines.

Ce qui signifie : « Ursule et onze vierges martyres. »

Un traducteur ignorant aura lu *millia* au lieu de *martyres* et aura ainsi multiplié par dix le nombre des victimes.

Cette explication est bien simple et paraît très vraisemblable. Rien n'empêchait en effet de voir dans MM le nombre *mille*, au lieu du mot *martyres*. Peut-être même est-ce là la véritable explication de la légende qui nous occupe. Pourtant il nous vient un scrupule. L'inscription rapportée plus haut existe-t-elle réellement? Où est-elle? à quelle époque remonte-t-elle? Personne ne nous le dit. Aussi sommes-nous disposés à la considérer comme apocryphe et créée uniquement pour le besoin de la cause. C'est donc ailleurs que dans cette inscription hypothétique que nous chercherons la tradition des « onze mille vierges ».

Jadis c'était la coutume — ou du moins c'était un usage fréquent — lorsque la famille était nombreuse, de donner aux enfants un nom qui rappelât l'ordre de leur naissance. On appelait donc le premier *Primus*, le second *Secundus*, etc. Deux de ces prénoms ont survécu. De nos jours encore, les noms de Septime et d'Octave ne sont pas rares. Or, Septime signifie septième, et Octave huitième. Le onzième enfant prenait donc le nom de *Undecimus*, et si c'était une fille, celui de *Undecima*. Si les familles de onze enfants étaient assez fréquentes à cette époque où l'on ne parlait pas de la dépopulation de la France, le onzième peut être considéré comme le *bénoni*, l'enfant gâté de la maison. *Undecima* se prononçait alors *Undecimilla*, forme diminutive qui donnait au nom plus de grâce et de gentillesse.

Sainte Ursule a dû avoir pour compagne une jeune fille de ce nom. Or, au lieu de *Ursula et Undecimilla*, on aura lu *Ursula et Undecimillia*, d'où est née la légende des « onze mille vierges ». Comme les lettres n'étaient jamais doublées dans l'écriture, l'erreur s'explique facilement; elle devient même tout à fait insignifiante si le souvenir du martyre d'Ursule a été transmis par la tradition. Il suffisait que le narrateur — ou même l'écrivain — ignorât ce nom de *Undecimilla*, qui était peut-être très rare, pour le transformer en *Undecimillia*.

A propos du nom d'Ursule, *Ursula*, diminutif d'*Ursa*, rappelons qu'il ne signifie pas « Petite Ourse », mais *petite étoile*, comme nous l'avons expliqué dans notre article sur la « Grande Ourse ». Les personnes qui portent ce nom ne seront peut-être pas fâchées d'apprendre qu'au lieu d'être de grosses vilaines bêtes informes, gauches et méchantes par-dessus le marché, elles sont des petites étoiles brillantes destinées à répandre la lumière sur les jours de ceux qui les entourent.

H. Lecadet.

LE TÉKIÉ

Les choses d'Asie sont immuables, a-t-on souvent répété avec raison. Tandis qu'en Occident toute institution varie de forme selon chaque peuple qui l'adopte et se modifie suivant les transformations du génie national, en Orient ce sont les peuples qui changent, disparaissent, se succèdent, mais l'institution leur survit et se perpétue, sous d'autres appellations, toujours avec les mêmes formes.

Vous souvient-il des rites orgiaques du culte de la déesse Cybèle dont les écrivains grecs et latins, Strabon, Lucrèce, Catulle et d'autres nous ont laissé de si palpitantes descriptions ? Les corybantes, en chantant, dansaient des rondes symboliques au son des fifres, des tambourins, des boucliers heurtés et, peu à peu, transportés d'extase par le vertige de la danse, le trouble de la musique, affolés de frénésie religieuse, ils se frappaient de glaives et se mutilaient en l'honneur de la bonne déesse.

Ces rites se pratiquent encore dans toutes les cités de l'Islam et principalement en Asie où le culte de Cybèle était en honneur : les modernes scènes des *tékiés* musulmans en donnent la reproduction exacte. Seuls, les noms ont changé. Les corybantes portent ici le nom de *derviches*, et c'est pour se rendre agréables à

Allah, non pour plaire à Cybèle, qu'ils se frappent et se poignardent. Mais toujours les mêmes danses en rond qui bien vite étourdissent, les mêmes musiques infernales dont la cadence entraîne, exalte, et les hymnes sacrés qui enivrent de sainte fureur et mènent bientôt au paroxysme du délire où il ne coûte plus rien de verser son sang.

Il n'est pas douteux que la religion musulmane, si simple, si rationnelle en sa doctrine et ne prescrivant aucune cérémonie semblable, n'ait été contrainte, pour s'imposer aux Asiatiques, de leur faire cette concession d'accepter ces mythes auxquels tous les Orientaux étaient ardemment attachés par leur tempérament mystique et violent.

Il n'est pas douteux que les modernes derviches soient les successeurs des antiques corybantes et les scènes du *tékié* des adaptations musulmanes des formules païennes du culte de Cybèle. Celui-ci, d'ailleurs, n'était-il pas une simple adaptation grecque du culte égyptien d'Isis qui, lui même, en des âges oubliés, avait dû rapporter du berceau du monde, des rives du fleuve Gange jusqu'aux rives du Nil, l'enthousiasme des ravissements extatiques et des sanglantes fureurs sacrées après avoir vu danser au son des musiques des hommes armés autour d'une idole hindoue, au visage de monstre, tout souriant en regardant par ses yeux de diamants le sang de ses adorateurs éclabousser son corps de marbre ?... C'est ainsi qu'en cette vieille terre d'Orient un rite peut survivre au culte qui l'institua et reparaître en conservant les mêmes formes, sous une autre religion.

Mais arrive-t-il que ce même rite passe en Europe : bien vite il se modifie, s'avilit, se modernise. C'est ce qui se passa dans les *tékiés* de Constantinople par lesquels l'Occident connaît vulgairement les exercices des derviches que l'espoir de lucratives tournées attira même jusque dans nos Expositions. Ces *tékiés*-là restent de mauvaises contrefaçons de ceux d'Asie et, peu à peu, déforment, décaractérisent les anciens rites consacrés avec leurs derviches de pacotille, dignes confrères de nos acrobates, qui ne connaissent pas les sanglantes ivresses des danses sacrées dans les sauvages musiques, mais se contentent d'exécuter des ballets bien ordonnés au son des hautbois, des flûtes, en se frappant de poignards dont la lame doit rentrer dans le manche au bon moment.

S'ils venaient en Asie, ces hurleurs, tourneurs, jongleurs de fantaisie, s'ils venaient en un tékié asiatique se désarticuler les jambes, tituber, jongler du couteau, simuler des folies sacrées, ils risqueraient fort d'être lapidés au lieu de récolter la copieuse quête. Dans les tékiés de là-bas, le rite est toujours tragique et les derviches sont des fanatiques qui s'égorgent consciencieusement sous les yeux de spectateurs peu disposés, d'ailleurs, à se laisser moquer d'eux par des clowneries fantaisistes ou des simulacres charlatanesques...

J'ai été un de ces spectateurs de *tékié* en une cité musulmane d'Asie qui n'a rien perdu de l'effervescence religieuse des premiers âges et où les saints rites étaient suivis selon une observance rigoureuse : c'est là toute mon excuse de parler de ces drames sacrés. Encore dois-je bien avouer que ce fut secrètement, à l'insu de tous et par le plus grand hasard que je dévoilai les mystères du tékié où jamais ma profane personne de chrétien agravée de *frandji* (Européen) n'eût été admise.

Une après-midi de vendredi que je faisais la sieste vespérale sur ma terrasse, en un kiosque aménagé pour le kief, soudainement, un effroyable vacarme de clameurs et de musiques me jeta sur pied. J'étais tout simplement voisin d'un *tékié* installé en une grande cour quadrangulaire entourée de hautes murailles mais que dominait la terrasse de ma maison. Et, depuis lors, tous les vendredis, il me fut loisible d'assister au drame religieux musulman, solennel comme une cérémonie sacrée, terrible, sanglant comme une tuerie, affolant autant qu'une scène de sorciers en délire et dont le simple souvenir m'épouvante et me déconcerte...

Une cour de cinquante mètres carrés; au milieu, un palmier au pied duquel des nattes étendues, recouvertes de tapis; dans le fond de la cour un profond hangar avec des divans, des banquettes pour l'installation des spectateurs; çà et là, sur la plate-forme, des étendards du Prophète flottant au bout de longs pieux fichés en terre — voilà la scène, le décor, la salle.

*
* *

Avez-vous entendu, auprès des abattoirs, l'atroce cri de la bête sous les coups de massue qui l'assomment ? Avez-vous essayé d'en suivre la gamme jusqu'au bout, d'en noter les variations ?... Un long mugissement, d'abord sourd, étouffé de surprise, puis plus puissant, plus sonore à mesure que la bête s'éveille de l'étourdissement de sa première secousse, et bientôt menaçant, se gonflant comme un tonnerre quand un second coup de massue vient l'écraser en un râle; oh ! quel effroyable râle douloureux de vaincu qui se traîne lamentable, entrecoupé d'étouffements et, de nouveau, rebondit de révolte, aigu, strident, pour enfin, après de petits hoquets étranglés, expirer en un grand soupir très doux !...

Eh bien, ce mugissement, ce râle, ce hoquet, ce souffle, cet inexprimable cri de la bête agonisante, c'est le prologue des scènes qui vont suivre. Signal auquel, de toute part, les fidèles croyants accourent, envahissent le *tékié* et, par longues processions, vont prendre place sous le

hangar, religieusement recueillis comme s'ils craignaient de troubler la voix d'un oracle !...

La voix d'un oracle... c'est vrai, où donc est-elle la victime mourante qui exhale ces lugubres accents ?.. Nulle part elle n'apparaît. Voilà bien des tambours, des tambourins, des castagnettes, des cymbales, toute la sauvage musique du *courban-baïram* où l'on sacrifie, que sont prêts à faire éclater ces cinq Arabes accroupis devant le hangar ; voici le *mokaddem* (chef des cérémonies), ce géant drapé en son long manteau bariolé, qui promène gravement sa majesté tragique de grand prêtre victimaire ; voilà des billots, des chevalets, des lanières piquées de pointes de clous, des coutelas, tous les appareils des tortures et des sacrifices qu'un esclave noir est venu jeter au pied du palmier ; et ces cinq hommes nus, à corps de lutteurs, debout en face des musiciens, ont bien l'air de farouches tortionnaires, immobiles sous le grand coup de soleil, attentifs au roulement de l'interminable cri et regardant, on ne sait où, quelque chose...

Tous ces êtres, toutes ces choses donnent bien au *tékié* le barbare aspect d'un lieu d'exécution... Et il n'apparaît pourtant aucune bête qu'on immole.

(A suivre.) H. Mignot.

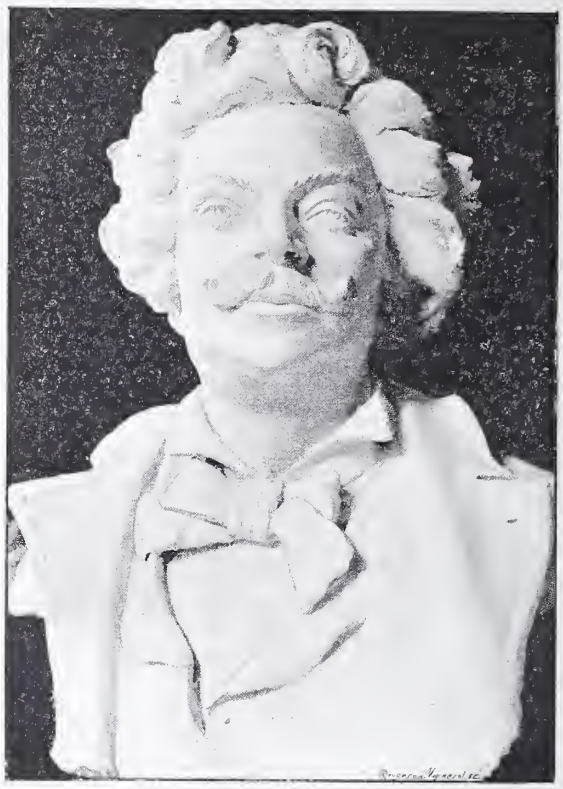
ANDRÉ GILL

Le 24 avril dernier, c'est-à-dire dix ans presque jour pour jour après la mort d'André Gill, les amis du caricaturiste inauguraient un monument élevé par eux à sa mémoire. Tout neuf, dans une rue toute neuve de Montmartre, son buste s'y dresse en terre de Bohême, si tant est que le monde parisien contienne encore de ces terres-là. Tout autour, il y a des éclats de musique, des ronflements de chansons ; à côté de lieux de plaisir, des cabarets où éclôt cet art vif et spontané fixant en traits rapides et précis les faits du jour, les pensées du moment.

C'est l'art d'André Gill, celui du moins qui l'a mené à la célébrité. Du portrait de Thérésa paru dans la *Lune* de 1866 aux dernières charges que lui inspira la campagne politique de 1877, il a mêlé la caricature aux événements de cette décade, la présentant toujours sous un aspect très simple et de sens aigu, souvent profond. Elle a égayé tour à tour l'*Éclipse*, le *Peuple souverain*, la *Lune rousse*, sans compter nombre de productions de moindre importance, issus d'un événement, et disparus avec son souvenir.

Peintre, il a exposé, de 1875 à 1882, des œuvres qui furent remarquées au Salon, mais qui durent leur vogue bien plus au sens de l'image qu'à la qualité de sa composition ou de son exécution. Poète, il a composé trois pièces dont l'une, l'*Étoile*, sortit de sa collaboration avec Jean Richepin. Un volume de vers, *La Muse à bibi*, fixe en des pages souvent terribles comme la caricature, toujours observées, des tableaux populaires, la psychologie faubourienne.

André Gill est le type complet du dessinateur moraliste en ce qu'il apparaît toujours préoccupé de penser et de traduire sa préoccupation par la plume aussi bien que par le crayon. Si



André Gill.

ses deux instruments furent inégalement âpres et puissants, si la forme la plus parfaite qu'il ait rencontrée, grâce peut-être à son passage à l'école des Beaux-Arts et à l'atelier de Leloir, est celle de l'image, son œuvre tout entière garde ce caractère d'âpreté assez saisissant pour nous laisser des impressions inoubliables.

La rue en impasse au fond de la quelle se dresse le simple piédestal qui porte son buste, a reçu aussi son nom. Elle a été récemment ouverte dans la partie de la rue des Martyrs qui appartient à la butte Montmartre. Et à tous égards l'emplacement a été bien choisi, à portée de la zone où s'agite le monde de littérateurs et d'artistes qui composent à notre époque, un répertoire d'œuvres brèves et caractéristiques. André Gill, s'appelait Gosset de Guines ; mais la célébrité du pseudonyme a étouffé l'aristocratie du nom : et c'est encore la première que le monument dû à M. Rouillière consacre pour l'avenir.

J. Le Fustec.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

EN RETENUE

En retenue. — Peinture de M. Auguste Truphême. — Gravé par P. Delangle.

C'était un joli titre à prendre que celui de peintre de la jeunesse écolière, de cette royauté qui s'appelle l'enfance, à l'heure où la discipline scolaire l'asservit et lui impose ses devoirs. Cette heure est la première heure grave qui sonne dans la vie. Elle inaugure l'ère des appréhensions et des luttes. Elle enlève l'enfant aux caresses maternelles pour lui faire subir le joug du travail régulier.

Que de moues diserètes ou effrontées, que de timidités ou de révoltes se mêlent à ces débuts de nos « primaires ! » Puis, dans l'école, surviennent les labeurs et les surprises de l'étude, les joies et les tristesses des concours, les jeux des récréations en commun; ce sont mille scènes variées où se développent sous des aspects nouveaux les caractères du petit peuple rassemblé là sous l'œil du maître.

Ce spectacle de la prime jeunesse occupée à ses travaux d'école séduisit, il y a un peu plus de vingt ans, M. Auguste Truphême, qui entreprit de le traduire d'un pinceau alerte sur la toile afin de nous associer aux émotions qu'il éprouvait. Jamais inspiration ne fut plus heureuse. Une voie inexplorée s'ouvrait devant lui; il la parcourut en peintre avide de sensations douces encore inexprimées, cueillant à pleines mains des fleurs en ce domaine de l'enfance studieuse que d'autres pouvaient croire trop aride.

Directeur d'une de nos écoles de dessin, il lui était facile d'observer à chaque instant les modèles qu'il s'était choisis et d'apporter dans l'arrangement de ses tableaux la conscience qui fait les œuvres durables. Quinze grandes toiles, qu'il exposa successivement au Salon des Champs-Élysées, furent quinze succès. Toutes consacrées à des scènes de la vie scolaire, elles lui prouvèrent, en le récompensant de ses efforts, qu'il ne s'était pas trompé.

Elles sont malheureusement disséminées un peu partout. Plusieurs ont même franchi les mers et sont allées en Amérique où elles décorent actuellement les palais scolaires de Chicago, de Philadelphie et de Montevideo. Espérons qu'une publication les réunira quelque jour sous les espèces de la photographie ou de la gravure et les fera mieux connaître. Ces tableaux ont le grand mérite d'avoir été conçus et exécutés au moment où s'accomplissaient nos grandes réformes scolaires. Ils désignent ainsi une époque ; ils sont remplis de portraits de maîtres qui furent des initiateurs. Ils ont donc une réelle valeur de documents.

En Retenue, la toile dont nous reproduisons aujourd'hui la gravure, est certainement une des meilleures œuvres de M. Truphême, qui lui a dû une médaille de deuxième classe. Elle a figuré au Salon de 1888 et, l'année suivante, à l'Exposition universelle. Achetée par la ville de Paris, elle a été placée à l'Hôtel de Ville, dans la salle de la présidence du Conseil général.

Pour qui connaît les mœurs de nos écoles parisiennes, cette « retenue » n'a pas besoin de longs commentaires. Elles sont au nombre de sept ou huit, les petites espiègles que leur caquetage a fait mettre en punition. Celles qui se trouvent assises au premier plan entendent bien ne pas s'amender, car elles reprennent gaiement la conversation interrompue pendant la leçon. Deux autres, à l'écart, sont à classer parmi les plus débrouillardes. Voyez avec quelle hâte elles apprennent leurs « pages », afin d'obtenir leur délivrance. Encore quelques minutes, et elles se présenteront à la surveillante en disant : « Madame, je sais ». A cette quatrième qui verse de chaudes larmes, en sensitive qu'elle est, une compagne amie adresse des paroles de réconfort : « Voyons, est-ce qu'on pleure pour une retenue? »

Tout cela est charmant, plein d'esprit et de cœur. Très frappés par ce tableau, des inspecteurs de nos écoles sont allés demander à M. Truphême s'il créait les scènes qu'il peignait avec tant de vérité ou s'il retraçait des choses vues, ce qui leur semblait non moins difficile. — « Mieux que cela, a pu leur répondre le bon peintre de nos scolaires, ces figures de jeunes filles sont des portraits. On donnerait des noms à ces jolies pies bavardes, dans le quatorzième arrondissement, à l'École de la rue de la Tombe-Issoire ».

Lorsque M. Truphême commença en 1874 ses tableaux d'écoles, il acquit tout de suite une belle notoriété. Le premier qu'il exposa fit sensation au Salon. Ce fut *Une Leçon de dessin à l'École Cochin* (1).

Le peintre nous donna ensuite *Les élèves de l'École communale de Châtillon faisant l'exercice du chassepot.* C'était une actualité. On s'occupait alors de l'organisation des bataillons scolaires. Cette toile fut acquise par la mairie de Châtillon.

En 1883 prend date un troisième grand tableau : *Le travail manuel à l'École communale du boulevard du Montparnasse*, que possède la mairie du XIVe arrondissement.

Les Salons des années suivantes virent paraître : *Une leçon de chant*, *La coupe et la couture à l'École de la rue de la Tombe-Issoire*, *Le déjeuner à l'école* (1886), *La dictée* (musée d'Aix), *Les apprêts du colin-maillard* (1889), *Le jeu à l'école*, *La main chaude*, *Récitant sa leçon*, *La récréation*, *Le jour des récompenses* (1894). Au Salon qui vient de se fermer, M. Truphême exposait le portrait de M. Leygues, ministre de l'instruction publique.

Quelques-unes de ses toiles renferment jusqu'à soixante ou quatre-vingts figures, toutes prises sur le vif, dans l'école ou le préau où le peintre les a vues. Il fit pour ces toiles des études par centaines. De là cette vie intense que reflètent ces œuvres consciencieuses auxquelles il consacrait tous les loisirs que lui laissait le professorat.

L'artiste a blanchi en ce long labeur. Mais ses tableaux demeurent toujours jeunes. C'est qu'il a bien choisi son milieu et sa source d'inspiration. Chaque jour, les petites têtes bouclées sourient d'un air mutin à sa tête chenue ; le printemps éternel de l'école ne cesse de charmer ses yeux et son cœur. C'est là le secret de son talent et l'origine même de cette humeur grave et joyeuse à la fois qui lui fait prodiguer en ses toiles les belles moissons de sourires et de fleurs.

M. Auguste Truphême habite, rue de Sèvres, un atelier célèbre ; c'est celui où Gérôme peignit ses premières œuvres, notamment le *Combat de coqs* qui est au musée du Luxembourg.

La bohème de jadis y tint ses réunions et le convertit même parfois en dortoir tumultueux. Ce fut un des antres du romantisme échevelé après la démolition de la Childebert, décrite par Alfred Delveau. Le vieil atelier est devenu l'abri du sage. Que reste-t-il des rêves moyen-âgeux qui y sont éclos ? Rien qui se puisse comparer assurément à la série de pages si humaines et si bellement empreintes de vie moderne que nous devons au peintre des écoles et des enfants.

HENRI FLAMANS.

(1) Voir année 1875, page 49.

LES ANIMAUX QUI LANCENT DES PROJECTILES

La propriété fort curieuse que possèdent certains animaux de lancer au loin des projectiles, dans un but d'attaque ou de défense, a été mise au rang de l'actualité par l'histoire, de connaissance récente, d'un serpent souffleur.

Le serpent dont il s'agit et dont le nom n'est malheureusement pas connu, vit dans les environs des lacs Rodolphe et Stéphanie. Un jour, le serviteur de l'exploration, V. Hœhnel, aperçut ce serpent blotti dans le coin d'une malle.

Se proposant de le tuer, il alla chercher un couteau de chasse et revint près du reptile. Mais au moment où il approchait, le serpent lui envoya dans les yeux un jet de liquide brûlant, extrêmement corrosif, qui lui fit pousser des cris de douleur. Croyant le serviteur simplement mordu, un guide arabe accourut et, s'enroulant la main droite de son turban, se précipita vers la malle pour venger son ami ; mais à peine avait il fait un pas qu'à son tour il fut aveuglé par le liquide corrosif. On vint à bout cependant de l'animal en l'écrasant à coups de bâton.

Ce serpent, on le voit, a la propriété de projeter son venin au loin, au lieu de le déposer seulement dans la plaie, comme le font habituellement les serpents venimeux.

Un fait encore plus intéressant et que nous ne connaissons aussi que depuis peu, s'observe chez les Phrynosomes américains. Ces animaux sont des sortes de caméléons à corps trapu et à queue courte et épaisse. Le tronc, aux flancs très aplatis, est recouvert de petites écailles cornées. Sur le dos et sur les flancs on observe de nombreuses épines tronquées qui donnent à l'animal un aspect très bizarre. Le fond de la couleur est terre de Sienne naturelle; on distingue, en outre, sur le dos, quatre taches brunes, et sur les membres des bandes de même teinte. Il y a déjà plus de vingt ans, Sir Wallace, le naturaliste bien connu par ses voyages dans les pays chauds, avait raconté que les Phrynosomes qu'il avait eu l'occasion d'observer étaient doués de la singulière propriété de faire jaillir du sang de leurs yeux. « Dans certaines circonstances, dit-il, dans un but évident de défense, le Phrynosome fait saillir d'un de ses yeux un jet de liquide d'un rouge éclatant qui ressemble à s'y méprendre à du sang; un de ces animaux fit jaillir le liquide sur moi-même, placé à près de quinze centimètres de distance de ses yeux, un autre fit sourdre du sang lorsque je brandis devant lui et à peu de distance un couteau brillant. » Les observations de Wallace étaient trop incomplètes pour que le doute ne vînt pas à l'esprit des naturalistes; on se demande si le liquide rejeté n'était pas tout simplement un produit coloré de la glande lacrymale, ce qui en aurait fait un phénomène très banal. Les observations récentes vont nous montrer que l'opinion de Wallace était la bonne. M. Hay, à Washington, ayant eu l'occasion de se procurer un Phrynosome, le trouva un beau jour en train de muer. Croyant activer l'opération, il eut l'idée singulière de plonger l'animal dans un baquet d'eau; il fut fort étonné de voir celle-ci se couvrir de quatre-vingt-dix taches rutilantes qu'il examina au microscope et qui se montrèrent remplies de globules sanguins. Il sortit l'animal du bain, le laissa sécher, puis l'excita vivement : il vit tout de suite un jet de sang sortir de l'œil droit et venir ruisseler sur sa main. Un observateur californien a relevé depuis deux cas analogues et tout aussi probants.

Les carabes, les bombardiens et plusieurs autres insectes envoient aussi, mais par la partie postérieure de leur corps, un liquide corrosif destiné à éloigner les ennemis.

Dans tous les cas que nous venons de citer, les animaux se servent comme projectiles de leurs propres liquides. Mais il existe d'autres animaux qui, pour arriver au même but, empruntent des objets au monde extérieur. Tout le monde connaît sous ce rapport la femelle du fourmilion qui, du fond de l'entonnoir qu'elle a creusé dans le sable, projette une véritable souche de terre sur la fourmi ou l'araignée dont elle veut s'emparer. Un exemple moins connu est celui du Toxote, dit aussi poisson-crachoir, hôte des rivières de la Malaisie. Ce curieux poisson fait sa nourriture des insectes qui vivent sur les plantes du bord de l'eau. Pour les capturer, il ferme les ouïes et projette sur les êtres ailés un jet d'eau assez puissant pour les faire tomber et, par suite, les mettre à sa merci.

Henri COUPIN.

LA QUESTION DU PHOSPHORE

A la suite de la récente grève des ouvriers employés dans les manufactures d'allumettes de l'Etat, le Ministre des finances institua une commission chargée d'étudier la question du remplacement du phosphore blanc. Dans les usines, les ouvriers chargés de la manipulation de ce corps absorbent de dangereuses vapeurs et, trop souvent, se déclare chez eux la nécrose phosphorée. Ce sont ces terribles accidents qu'on s'efforçait de faire disparaître, en recherchant un corps aussi pratique que le phosphore ordinaire. Car le phosphore ordinaire est jusqu'ici le seul corps connu qui possède les deux qualités essentielles exigées pour la fabrication des allumettes : 1° La facilité, la possibilité d'allumage sur une surface quelconque, afin que le consommateur ne soit pas astreint à l'usage d'un frottoir spécial; 2° la sécurité absolue dans la fabrication, le transport et l'emmagasinage.

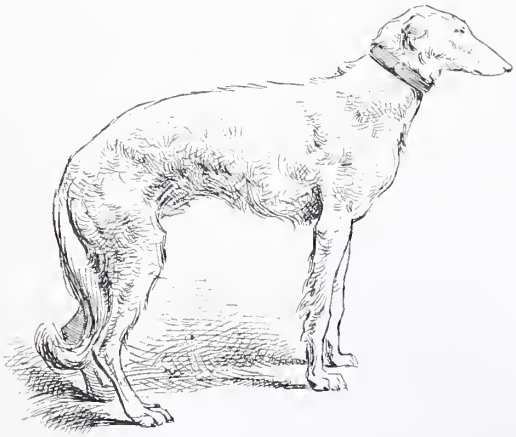
Les inventeurs furent invités à présenter à la savante commission les produits qui, d'après eux, pouvaient se substituer au phosphore blanc. Une vingtaine environ de types d'allumettes sans phosphore furent proposés. On les soumit à une série d'épreuves, précisément destinées à rechercher si ces allumettes jouiraient de la double qualité indiquée plus haut, possédée par les allumettes au phosphore ordinaire. Quatre types seulement ont satisfait, à des degrés divers, aux conditions stipulées.

Ainsi, il était démontré que la substitution d'un corps au phosphore blanc pour la fabrication des allumettes peut être considérée comme réalisable; et dès à présent, des commandes ont été faites à deux industriels, l'un Belge, l'autre Suisse, qui ont fourni les deux types placés en première ligne sur les quatre retenus par l'administration. Ces deux types d'allumettes seront mis en vente et le public sera mis en état de juger.

Pourtant, la question semble avoir été mal posée : on s'évertue à chercher les moyens de supprimer le phosphore blanc, et les études récentes dont nous venons de parler prouvent que cette substitution est à peu près possible, mais les allumettes essayées ne sont pas aussi inoffensives pour le consommateur que les allumettes ordinaires. Or, le seul reproche qu'on puisse adresser au phosphore blanc, c'est le danger qu'il fait courir à la santé des ouvriers; ces dangers, rien n'est plus simple que de les éloigner en installant dans les usines des appareils de ventilation continue, en établissant entre les ouvriers qui manipulent le phosphore un roulement qui les dérobe régulièrement à l'action des vapeurs phosphoriques. Le docteur Magitot, dont l'autorité est incontestable, l'a démontré d'une façon irréfutable.

L'Exposition russe a ramené au Champ de Mars les grands jours de la rue du Caire. Il y règne une belle furie d'exotisme qui ne cesse d'attirer les visiteurs, et Dieu sait cependant si le Parisien est blasé en fait de spectacle ethnographique! Il semblait qu'après les grandes scènes où avaient figuré les Indiens de Buffalo-Bill, il n'était pas possible d'exciter la curiosité au moyen d'un plus attrayant simulacre des exercices équestres auxquels se livrent, dans leurs solitudes, les enfants perdus du désert. Mais il faut toujours compter avec l'imprévu.

Le superlatif en semblable matière nous est, à l'heure actuelle, révélé par des cavaliers non moins stupéfiants que les guerriers de Sitting-Bull et les cowboys du Far-West. Tout ce que la science du cheval permet de concevoir de plus délicat et de plus extraordinaire, les Djiguites de l'Exposition russe le réalisent. Ils sont là cinquante ou soixante Centaures, Ossites,



Lévrier russe.

Kirghizes, Tatares de Crimée, venus des montagnes du Caucase ou des rives de la mer Noire. Ils portent le costume ordinaire des Cosaques, c'est-à-dire la longue tunique noire ou gris de fer décorée sur les revers d'une double rangée de gaines à cartouches. Ils sont coiffés de la calotte d'astrakan et leur large pantalon est serré en de hautes bottes souples. Leurs chevaux sont des chevaux kirghizes, bachkirs ou des étalons du Caucase.

Pénétrons dans le campement de leur sotnia. Des tentes blanches, disséminées sur une pelouse du Champ de Mars, leur servent de logis; elles leur ont été prêtées par le Ministère de la guerre. Près de quelques-unes, des groupes s'agitent avec un accompagnement de chants graves et monotones que coupe de temps en temps un accent nasillard et dont la mesure est marquée par les battements de mains de l'assistance. Deux Tatares à la peau bronzée, ac-

Chien Médiliane servant à la chasse à l'ours.

croupis ou debout, se livrent à des contorsions diverses, mêlées de bonds. C'est la danse habituelle des Cosaques, le divertissement naïf des camps russes, une pyrrhique sauvage, fort peu

templation de plusieurs collections curieuses achèvent de vous russifier. Quelques jolis petits chiens sibériens au museau pointu se jettent dans vos jambes;

Cavaliers Djiguites.

gracieuse, mais dont les déhanchements bizarres ont sans doute une signification, car souvent ils soulèvent des rires.

Qu'importe, si nous ne comprenons pas ! Ce doit être très couleur locale et cela nous suffit. Le Français ne va précisément à l'Exposition russe que pour se griser d'indigénat slave. Le rythme de la mélopée sourde que chantent ces soldats le ravit. De grands buffles noirs, attachés à une charrette de paysan, passent près de lui et le frôlent; il est ravi encore. Attention : voici des lutteurs qui s'enlacent et se tordent sur le gazon. Il admire, une fois de plus, une race qui se prête à tous les sports.

On est vite entraîné en ce milieu. Après un pèlerinage à Moscou-la-Sainte, qu'évoque superbement tout auprès le grand panorama de M. Poilpot, on visite les nombreuses écuries où sont installés les magnifiques étalons des haras impériaux. Un musée militaire et la con-

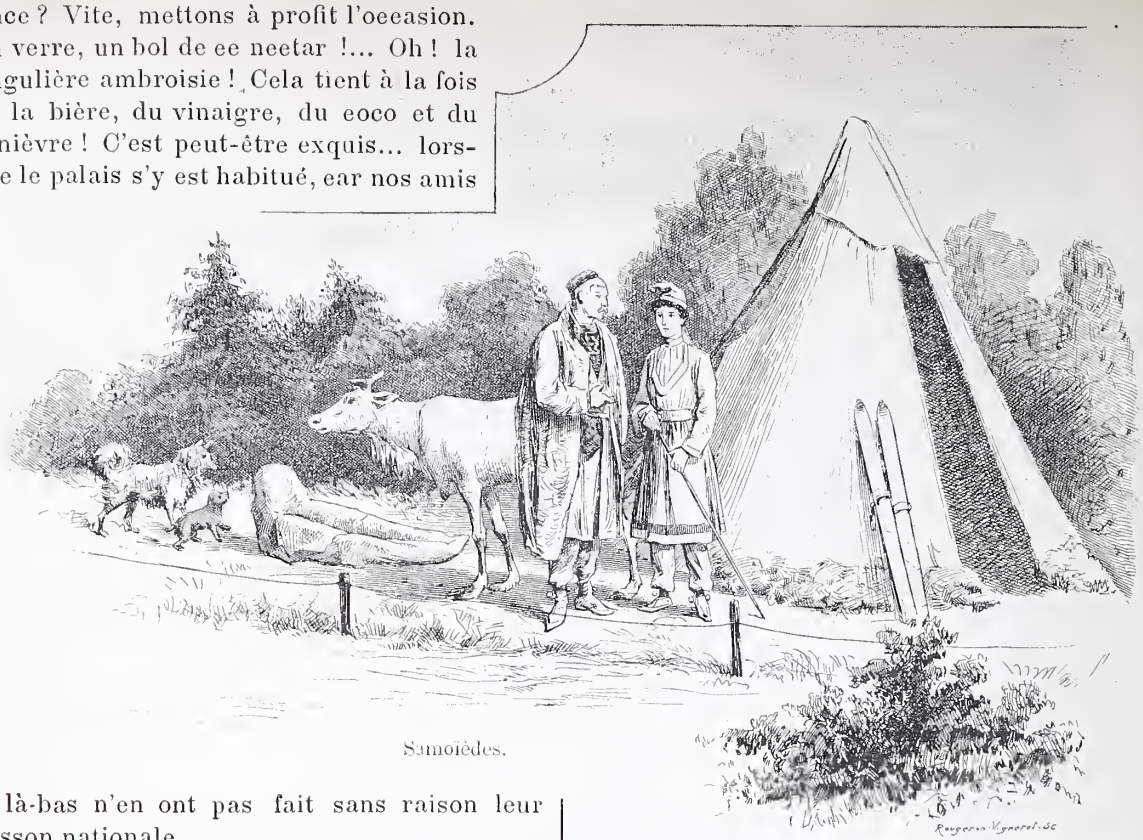
Cosaque blessé.

des rennes vous contemplent d'un air doux et béat; le gros molosse des chasses à l'ours grogne dans son chenil comme pour vous demander de lui en ouvrir la porte afin qu'il puisse se précipiter sur d'énormes plantigrades qui se balancent derrière les barreaux de leur cage; des femmes, vêtues de costumes orientaux, vous offrent, du seuil des *isbas*, des boissons rafraîchissantes... Il n'y a pas à en douter : c'est la Russie elle-même qui vous accueille.

Devant l'isba.

Et comment ne pas répondre à l'aimable invite? Dans l'*isba* rustique où nous pénétrons, n'est-ce pas du *kwass* que contient ce flacon épais, du *kwass*, la liqueur russe par excel-

lence ? Vite, mettons à profit l'occasion. Un verre, un bol de ce nectar !... Oh ! la singulière ambroisie ! Cela tient à la fois de la bière, du vinaigre, du coco et du genièvre ! C'est peut-être exquis... lorsque le palais s'y est habitué, car nos amis



Samoïèdes.

de là-bas n'en ont pas fait sans raison leur boisson nationale.

Donnez-en d'ailleurs à déguster à quelque brave Cosaque, vous jugerez de l'estime prodigieuse en laquelle il tiendra sa rasade. Il raffole, lui, de ce *kwass*, ainsi que du *koumiss*, espèce d'eau-de-vie extraite du lait de jument fermenté, que l'on prépare également dans ces *isbas* de l'exposition. Un plat de choux, une bouillie de *kascha* ou gruau, un morceau de bœuf, le tout arrosé de quelques verres de *kwass*, tel est le menu d'un festin de roi pour le soldat russe.

J'avoue toutefois qu'il m'a plus intéressé

Lévriers (Barzoï) provenant des chenils du général Donrassoff.

dans la galerie des Machines, où il parade chaque jour vers quatre heures, armé de son fusil à silex, que dans la tente où il mange notre pain blanc en regrettant son pain noir. Une *sotnia* lancée au triple galop et faisant feu de toutes ses armes dans une tempête de cris et de poussière, voilà bien le spectacle des spectacles ! Quels admirables acrobates que ces Cosaques !

Tantôt ils chargent, debout sur leurs selles ; tantôt, inclinés sous le ventre de leur monture et filant comme l'éclair, ils ramassent audacieusement les armes tombées sur le sable de la piste. Quelques-uns, juchés sur la croupe de leur cheval, font le coup de feu avec autant de liberté dans leurs mouvements que s'ils étaient à pied. Les charges folles de cette cavalerie légère sont assurément incomparables.

C'est par cette manœuvre et ce combat simulé que chaque après-midi se termine la représentation donnée dans la galerie des Machines. Cet acte final est précédé par des exercices de chevaux et par le défilé, sur la piste de terre ou sur la piste de glace, de tous les types de voitures, de traîneaux et d'attelages en usage en Russie.

Des scènes de chasse, des cortèges de piqueurs et de meutes, des sonneries de trompes, de fantastiques défilés de lévriers, de rennes attelés à des traîneaux samoïèdes et de chiens de Sibérie sanglés dans leur harnais et fuyant à la queue-leu-leu sous le claquement des fouets, composent les autres parties du programme.

Dans l'immense kermesse qui se déroule autour du camp et du cirque, maintes surprises sont réservées aux visiteurs qu'attirent un souci d'art ou la simple curiosité. Une grande expo-

sition de peinture et de sculpture a réuni nombre d'œuvres intéressantes; elle voisine avec un bazar où les marchands d'icônes, de broderies russes et d'étoffes orientales paraissent fort achalandés.

A signaler, dans ce bazar, une nichée d'oursons apportés du Caucase, qui y retient une vraie cour de badauds. Ces petits ours, âgés de deux mois et nourris au biberon, ne sont nullement les êtres mal léchés que l'on imagine. Ils s'abandonnent à mille gentillesses devant qui leur montre l'appât d'un morceau de sucre. Comme leur variété n'est pas représentée à la ménagerie du Jardin des Plantes, on peut espérer qu'un de ces animaux ne tardera pas à y faire son entrée. L'ours du Caucase se distingue de ses congénères par des formes plus allongées qui ne manquent pas d'une certaine élégance. Il a sa place tout indiquée à côté des hôtes connus du Jardin et se trouve tout à fait digne de partager leur popularité.

Les petits chevaux de Finlande, si doux, si remarquables de vigueur et d'endurance, dont nous voyons les spécimens à l'Exposition russe, ne pourraient-ils pas, eux aussi, être acclimatés par nos éleveurs? Le service des voitures publiques y gagnerait. Mais que ces jolis chevaux, pour lesquels les Finlandais sont si bons, perdraient à changer de patrie ! Paris, malgré le pavé de bois, leur paraîtrait un enfer, selon une réputation méritée.

Il y a, dans les mêmes écuries du Champ de Mars, bien d'autres chevaux qui fixent l'attention des gens de sport et qui, pour la plupart, resteront en France. On doit savoir gré aux organisateurs de l'Exposition d'avoir, par leur initiative, ouvert la voie à ces acquisitions qui ne seront sans doute pas sans influence sur l'amélioration de nos races chevalines.

H. Lebachelier.

CURIOSITÉS ETYMOLOGIQUES

AVOIR MAILLE A PARTIR AVEC QUELQU'UN

Cette expression signifie : avoir un différend, avoir des difficultés avec quelqu'un.

Dans cette locution le mot « partir », est pris dans son sens étymologique. Il veut dire partager (du verbe latin *partiri*, diviser, partager, séparer). On trouve encore cette signification dans les composés départir, répartir, et dans les substantifs part, parti, partie.

Partir forma le verbe pronominal « se partir » qui signifiait *se séparer*, *s'éloigner*. Puis l'usage prévalut de supprimer le pronom et d'employer « partir » d'une manière absolue. C'est ainsi que notre verbe actuel « partir » a revêtu la signification de *s'éloigner*, bien qu'en réalité il veuille dire : faire une séparation.

La « maille » était une petite monnaie valant un demi-denier.

« Avoir maille à partir » signifie donc réellement : avoir une petite pièce de monnaie, une maille à partager. Comme la maille n'avait qu'une minime valeur, la division n'était pas commode. On ne pouvait que se disputer la maille, on ne pouvait la partager. C'est de là que la locution « avoir maille à partir » a pris sa signification figurée.

Le mot *maille* se trouve encore dans la locution : « n'avoir ni sou ni maille », c'est-à-dire *n'avoir pas d'argent, être* réduit *à la dernière misère*. Cette expression s'entend bien sans qu'il soit besoin de l'expliquer. Mais on peut se demanderpourquoi l'usage a voulu qu'on employât les mots *sou* et *maille*, au lieu de tout autre terme, comme « liard, denier ».

En voici la raison : le *sou* et la *maille* étaient souvent employés comme termes généraux pour désigner une pièce de monnaie quelconque. C'est en ce sens que nous disons encore aujourd'hui : « Je n'ai pas le *sou* ». Or, la *maille* différait du *sou* comme des autres pièces en ce qu'elle avait la forme non pas d'un disque métallique, mais d'un octogone régulier.

« N'avoir ni sou ni maille », signifie donc réellement : n'avoir ni monnaie ronde, ni monnaie anguleuse; en un mot, n'avoir de monnaie d'aucune sorte.

Le mot *maille* en français a une double signification, ou plutôt il forme deux expressions différentes, étrangères l'une à l'autre, qui devraient par conséquent former dans les dictionnaires deux articles séparés.

La maille d'un filet vient du latin *macula*, qui a la même signification.

La « maille », pièce de monnaie, de même que le mot « médaille », vient du latin *metallea* (fait de métal).

Metallea est devenu successivement *medallia*, *medaille*, *méaille*, *maaille*, *maille*.

Le sou, anciennement *sol*, vient aussi du latin *solidus, soldus*. Il y avait à Rome le sou d'or, le sou d'argent et le sou de cuivre. Au moyen âge il y avait aussi en France des sous d'or. Mais chez nous, le sou est employé pour désigner une pièce de 5 centimes, tandis qu'à Rome le « soldus » désignait, à partir de Constantin, une pièce d'or valant environ 13 fr. 85 de notre monnaie.

Outre le *sou* et la *maille*, il y avait encore, comme petites pièces de monnaie, le liard, le blanc et le denier.

Le liard valait le quart d'un sou. Ménage prétend que ce mot vient de *hardi*, le hardi qui désignait en Guyenne plusieurs petites pièces de monnaie. D'autres étymologistes voient dans ce mot un adjectif signifiant : gris, brun, par opposition aux monnaies blanches. Mais il est plus probable que le liard a tiré son nom de

Gaigne-Liard, maître des Monnaies en Dauphiné (1430) qui, dit-on, fabriqua le premier cette pièce.

Le denier, bien que son nom signifie dixième (de *denarius*), valait la douzième partie du sou.

Enfin le « blanc » était une petite pièce valant cinq deniers. Ce mot est encore employé dans l'expression « six blancs », c'est-à-dire deux sous et demi.

Il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout, pour six blancs?
Non, messieurs, pour un sou.
(La Fontaine. — *Le Singe et le Léopard.*)

H. Lecadet.

LA RÉVOLTE DE PAVIE

Nos peintres militaires s'inspirent volontiers aujourd'hui de la légende napoléonienne que la publication d'une série de mémoires, écrits par les généraux du premier Empire, a soudainement fait revivre. Aussi remarquait-on aux derniers Salons un certain nombre de toiles consacrées à des épisodes des grandes chevauchées guerrières que Napoléon mena à travers l'Europe.

Pourtant, c'est moins au premier consul ou au puissant empereur qu'au général en chef de l'armée d'Italie que s'adressent ces hommages de la palette. On l'aime mieux près de sa gloire naissante que près de son déclin, et comme 1796 représente dans la carrière de Bonaparte l'âge héroïque, c'est 1796 que l'on évoque. A la vérité, il n'est pas de général qui puisse comparer une année de sa vie à la brillante campagne commencée à Montenotte le 12 avril 1796, et terminée le 16 mai 1797 par l'occupation de Venise.

La révolte de Pavie, dont M. Émile Boutigny nous retrace une scène, prend date presque au début de cette campagne. Après ses premières victoires sur les Autrichiens, commandés par Beaulieu, le général Bonaparte, accueilli comme un libérateur par la population milanaise, ne songeait qu'à poursuivre hardiment ses avantages. Il mettait sans tarder son armée en mouvement vers le Mincio et, le 24 mai, partait lui-même pour Lodi lorsqu'il apprit que le tocsin sonnait dans les campagnes et qu'entre Milan et Pavie des troupes de paysans se jetaient sur les patriotes italiens et les Français isolés qu'elles égorgeaient.

Les demi-brigades qui occupaient Pavie venaient de quitter cette ville où ne se trouvaient plus que trois ou quatre cents soldats malades et convalescents. C'est à peine s'ils eurent le temps de se réfugier dans le château quand les paysans ameutés, au nombre de dix mille, envahirent la vieille cité et voulurent en organiser la défense.

Comprenant la gravité d'un soulèvement semblable qui pouvait s'étendre à toute la Lombardie et préparer à l'armée de nouvelles Vêpres siciliennes, Bonaparte retourne de Lodi à Milan avec un escadron de hussards de Berchiny et un bataillon de grenadiers. Il n'entend pas toutefois interrompre le mouvement général des Français vers le Mincio et, très habilement, il confie à l'archevêque de Milan une mission de paix auprès des insurgés.

Mais ceux-ci accueillent fort mal le vieux prélat. Vainement l'archevêque — un Visconti — adresse à la foule du haut du balcon de l'Hôtel de Ville les exhortations les plus vives. Convaincus par des meneurs que les Autrichiens reprennent l'offensive et vont leur prêter assistance, les paysans traitent l'archevêque de Jacobin qui pactise avec la Révolution. Ils arment la ville et se répandent sur les remparts. Enfermée sans vivres dans le château, la garnison française est réduite à capituler. Le général Haquin, qui, ignorant ce qui se passait, voulait traverser Pavie pour gagner le quartier général de Bonaparte, est saisi et conduit à l'Hôtel de Ville où les magistrats l'arrachent avec de grandes difficultés aux fureurs d'une multitude que des prêtres, aidés de quelques nobles, avaient fanatisée.

Mais le 25 mai au matin, une violente canonnade retentit dans le lointain. Binasco, à mi-chemin de Milan et de Pavie, où l'on avait massacré plusieurs Français, est en flammes. C'est le châtiment qui s'annonce. Bonaparte arrive en effet, tout à coup, aux portes de la ville; son artillerie, qui balaye les remparts, a bientôt ouvert un passage aux hussards qui s'élancent comme une trombe dans la rue principale. Une effrayante mêlée commence. Les paysans fuient de tous côtés dans le plus grand désordre. Un des chefs de la révolte est fusillé; les magistrats, menacés du même sort, sont jetés dans les prisons et le sac de la ville, aussitôt ordonné, n'est suspendu que le lendemain à midi.

Bonaparte songe même un instant à incendier Pavie; mais il cède aux supplications du clergé et épargne la ville. Il se contente alors de faire procéder au désarmement de la population. Avec les armes, on enlève aussi les cloches qui, dans les villages, avaient sonné le tocsin. Sauvés de la mort, à la prière du général Haquin, les magistrats furent conduits à Antibes en qualité d'otages.

On ne peut que louer et admirer la belle ordonnance du tableau de M. Boutigny, qui nous fait assister en quelque sorte à l'acte de clémence du général de l'armée d'Italie, mettant fin au pillage de Pavie et sauvant la cité d'une ruine qui devait être complète. Ce Bonaparte aux joues caves, aux traits pâles et émaciés, est bien le « petit caporal » de l'histoire. C'est

le Bonaparte de vingt-six ans qui, à l'une de ses batailles, tuait de fatigue jusqu'à trois chevaux. Il semblait malade et chétif, mais chaque jour son énergie étonnait l'armée.

Ce tableau de la *Révolte de Pavie* réunit très heureusement les meilleures qualités de l'artiste, qui aborde avec lui les grandes scènes d'ensemble et se révèle non seulement peintre de caractère, mais peintre d'histoire.

Voici seize ans que M. Boutigny expose aux Salons des tableaux militaires. En 1879, il débutait par un *Épisode des guerres de Vendée.*

La révolte de Pavie. — Peinture de M. Émile Boutigny. — Salon des Champs-Élysées de 1895. — Gravé par Toquenne.

En 1882, la critique signalait son *Épisode du combat de Bapaume.* Il expose ensuite un scène de l'invasion qu'il intitule *le Pousse-Café*, puis *Boule-de-Suif*, sujet tiré d'une nouvelle célèbre de Guy de Maupassant; *la Confrontation*; *les Otages*; *le 7e de ligne à l'assaut de Malakoff* (tableau qui décore la salle d'honneur du 7e régiment d'infanterie).

En 1888, il nous donne *le Lendemain de Champigny, à Bry-sur-Marne*, et, en 1889, *Un Brave*, épisode de l'occupation d'Épinal, page saisissante qui est dans toutes les mé-

moires et que la ville de Paris a achetée. *L'Attaque du moulin*; *Dernière Faction*; *Surprise dans un village*; *le Récit du cantonnier*; *le Suprême effort*; *Ils n'iront pas le chercher là* (sauvetage d'un drapeau par une mère qui le glisse dans les langes de son enfant); *le Général Raoult à Frœschwiller* (musée de Roubaix); *le Ravitaillement de l'escadre à Villefranche-sur-Mer*; *les Héros ignorés*; *la Mort du maréchal Lannes à Essling* (musée d'Arras), sont, avec la grande toile dont nous publions la gravure, les plus récents tableaux du jeune maître.

C. F.

LE TÉKIÉ

Suite et fin. — Voyez page 238.

Tous les regards sont toujours fixés sur un même point, je ne sais quoi que je ne peux apercevoir. Ah! le voilà qui se rapproche, l'imposant, le terrible, le sibyllin cri que semblent comprendre les assistants initiés aux arcanes de la cérémonie. Non, ce n'est pas celui d'une bête expirante. Et, même, le cri d'un homme à la torture saurait-il avoir la science et la puissance de ces intonations variées?... Il se rapproche encore... il redouble encore... il faiblit... il étouffe... ce n'est plus qu'un souffle... va-t-il expirer?.. Ah! serait-ce là l'être qui le pousse, ce cri?.. Un homme!

Un homme vient de sauter jusqu'au pied du palmier, au milieu du cercle des cinq Arabes à mines de tortionnaires. Et, comme il se laisse tomber sur un billot, muet, épuisé, les bras ballants le long de son corps nu, toute l'infernale musique se déchaîne en une tempête désordonnée et assourdissante pour brusquement s'arrêter après un éclat formidable : — ta-a-am! Un temps d'arrêt, puis, graduellement, chaque instrument à part, ensuite tous ensemble, battent une mesure à trois temps, *piano*, *forte*, *pianissimo*, tam! taam! t'm! lente, monotone, ininterrompue, jusqu'à ce que, sur un signe du *mokaddem*, tous brusquement s'arrêtent...

L'homme s'est relevé; un poignard en chaque main, il se met à balancer les deux bras de haut en bas, tout en tournant sur lui-même avec des mouvements d'automate. En même temps qu'il gesticule et tourne, les cinq Arabes tortionnaires, ses clercs à lui, le hiérophante, ses *mourid*, en cercle autour de lui, psalmodient de lugubres chants et, les yeux grands ouverts, cherchent à communier avec son extase. Son corps nu se tord, se crispe tout en tournant et, insensiblement s'agite, par tous les membres, de convulsions. Sa face extasiée commence à grimacer effroyablement, illuminée par les éclairs de ses yeux, par la mystique folie qui le brûle.

Toujours il tourne, mais déjà plus vite, toujours ses bras oscillent, mais déjà plus promptement, en rapprochant ses poignards du corps. Les voix des *mourid* sont plus distinctes, plus fortes... Plus vite, plus vite encore, il tourne, plus fiévreusement il gesticule... Les pointes de ses poignards l'effleurent presque... voilà qu'elles l'effleurent... elles l'éraflent... elles l'écorchent!.. Ciel! il se frappe, ce fou! Et à grands coups il se fait de larges entailles par tout le corps, tout en tournant interminablement... Quand il se redresse d'une furieuse pirouette, le sang, par jet, jaillit de cent blessures et dégoutte de son visage, de son torse, de sa chevelure qu'il secoue comme une sanglante crinière...

C'est horrible, ce corps rouge qui tournoie, ces bras qui se démènent, ces lames qui crèvent avec des éclairs des chairs vives, horrible, horrible le sanglant ballet de ce saint épileptique!..

Exaltés par ce spectacle, les *mourid* hurlent maintenant en chœur :

« *Ya Allah! ya Houa! ya Hakk! ya Haï! ya Kaïoum! ya Alim! ya Ka'har!* »

« O Dieu! ô Lui! ô le Juste! O le Vivant! ô le Savant! ô l'Éternel! ô le Vengeur! »

Puis, subitement, il jette à terre ses deux poignards, et, les bras en l'air, la jambe droite relevée en arc, tout le corps appuyé comme sur un pivot, sur le talon du pied gauche, il s'élance en poussant un cri plus fort que les clameurs des *mourid*, il s'élance dans le tourbillon d'une vertigineuse pirouette qui semble le soulever de terre, enveloppé d'un voile rouge... Après avoir vacillé un instant, de droite, de gauche, en tout sens, raide à terre, il tombe au milieu de l'éclatant tonnerre de toute l'infernale fanfare!...

Le premier acte est fini. La musique s'arrête.

C'est le tour des *mourid*.

L'un derrière l'autre, à pas comptés, lents, solennels comme des prêtres qui officient, ils s'avancent processionnellement, font le tour du *tékié*, et chacun d'eux, en passant devant le *mokaddem*, s'incline en une profonde génuflexion pour recevoir, par l'imposition des mains, la vertu des saints rites. Ils n'en ont pourtant, Dieu vivant! guère besoin, de cette vertu! Dejà l'impatience de souffrir les agite, la folie sacrée les exalte!

Les cinq, en cercle autour du palmier, ils se rangent, debout, les jambes écartées, le torse et la tête tendus du côté de la jambe avancée. Aux premières lentes mesures à trois temps des tambours, monotones et saccadées, mollement ils commencent à marcher en rond, très mollement, d'abord, avec de longs dandinements des hanches, presque sur place; puis, graduellement, ondulant à droite, à gauche, ils s'ébranlent ensemble plus vite, dodelinant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, pendant que la jambe immobile et le bras du même côté se lèvent en arc de cercle, plus vite, plus vite suivant le rythme accéléré de la musique. Bientôt leur marche devient une folle danse furibonde!..

Par instant, les roulements de tambours s'é-

touffent et aussitôt la danse des *mourid* ralentit de vitesse, comme le flot qui s'apaise après les poussées de l'orage. Mais elle se reprécipite avec une nouvelle rafale assourdissante des tambours pour, de nouveau, s'arrêter brusquement dans une accalmie de silence. Après maintes alternatives de rafales précipitées et de subites accalmies, une tonitruante tempête de toute la musique entraîne en son tourbillon la ronde des *mourid* au flamboiement du soleil ! Hallucinant spectacle où l'on ne perçoit plus qu'à travers un éblouissement continu un incessant tourbillonnement de membres désordonnés, de faces grimaçantes, comme un ballet de spectres en un cauchemar !

Pour y ajouter plus d'affolement, par une hideur inattendue, tout à coup les cinq démons découvrent leurs crânes rasés en arrachant leurs turbans et, tour à tour, avec le même geste, le même br. sque et rapide coup de main, saisissent, au vol, par le manche, un poignard recourbé que de loin le *mokaddem* leur lance.

Tout en tournant, en dansant, en dodelinant, en gesticulant, vite, toujours aussi vite, ils les brandissent, ces poignards, chacun le sien contre sa propre poitrine !

Ils s'échauffent, ils s'animent, ils s'exaltent : « *Allah ! Allah ! aou Mohammed !* » rugissent-ils.

Leur danse n'est plus qu'un vertigineux tournoiement où l'on voit briller l'acier des poignards et aussi sanguinoler, par endroits, leurs poitrines. Car la scène devient vite sanglante. Après la fantasia, voici qu'enivrés de fanatisme, ils se frappent tantôt à l'épaule, tantôt sous la dernière côte. Leur poitrine bientôt se couvre de sang, leurs yeux sont hagards, leurs mains tremblent de frénésie, et ils se tueraient d'un dernier coup si le *mokaddem* leur en donnait le signal.

« *Allah ! aou Mohammed !* »

Appel fou, terrible, désespéré ! Comment noter l'accent de ce cri !... Suprême plainte d'un blessé en un spasme ! Râle dans l'arène du martyr que la patte du fauve étrangle pendant que la gueule lui crève le ventre, lui fouille les entrailles !

« *Allah ! Allah ! aou Mohammed ! Allah ! aou Mohammed !...* »

Toujours ils dansent, toujours ils dodelinent, toujours ils gesticulent, toujours ils se frappent !

Les voix, cependant, s'étouffent et râlent, les pas s'appesantissent, les jambes fléchissent, les poignards ne font plus qu'effleurer les trous béants et rouges dont les poitrines sont crevées. Au milieu des faces blêmes que tachent aussi de sang les mains qui parfois les essuient, au milieu des faces blêmes, hideuses de folie, de souffrance, d'épouvantement, les yeux s'éteignent et ne lancent plus que de blancs éclairs : comme dans les agonies, les prunelles se retournent sous les paupières !...

Pendant que ces fous se lardent de coups de poignards, les assistants chantent à tue-tête les louanges de Mohammed des valeureux croyants qui, pour lui, se martyrisent et, tout en chantant, ils se donnent des coups d'éventail pour se rafraîchir.

Mais voilà que les roulements de tambours s'apaisent... Et dans le religieux silence du tékiè comme une plainte déchirante et suprême arrachée dans le dernier frisson des affres, ce cri s'échappe, par syllabe, de la poitrine des cinq *mourid* :

« *Mohammed rezoul Allah !* »

Et ils se laissent choir sur les genoux.

Le second acte est fini.

Le troisième n'est que la continuation de ces sanglantes scènes ; seulement, au lieu d'exécuter tous ensemble, les *mourid* jouent leur rôle tour à tour.

Mais trop souvent il arrive que ce dernier combat ne peut avoir lieu faute de combattants. Les uns n'ont pu suspendre leur ronde étourdissante du second acte et, après avoir chancelé en tous sens, le sol a fini par manquer à leurs pas : les bras en l'air, les yeux égarés, effarés, éperdus ainsi que des bêtes blessées à mort, impuissantes à se sauver, ils se sont abattus en poussant un râle ! Les autres, après le dernier cri ordonné : *Mohammed rezoul Allah !* n'ont pu se relever de l'agenouillement et sont tombés sur le dos, ou sur le flanc, ou la poitrine et la face dans la poussière qui, sous les ruissellements continus de leur sang, est devenue une boue.

Tous sont là étendus en de rouges mares, pantelants d'abord, inertes bientôt, les membres épandus en des postures de massacrés de bataille !

Le *mokaddem* les entoure, lave leurs blessures, les exhorte à reprendre courage, à donner le coup de la fin ! Il leur parle d'Allah, de Mohammed, d'Ali, du paradis promis, du Koran, des prophètes, des martyrs leurs patrons !...

Parfois, un, deux donnent une secousse, font un effort, se lèvent, même tous, à certains jours, pendant le ramadan, aux anniversaires des martyrs, arrivent à se traîner en râlant et à achever la scène qui souvent les achève... Alors les frénétiques bravos de l'assistance couvrent les ultimes plaintes de leur glorieuse agonie !

Le plus souvent ils restent là, pourtant, vaincus, raidis en leur effrayante immobilité que secouent, par instant, des sursauts dans le corps, des grimaces sur la face.

Quelquefois, quand il y songe, le soir, après avoir achevé ses ablutions et ses prières, le *mokaddem* veut bien les faire charger sur des brancards et transporter à leur demeure où il n'est pas rare qu'avant le lendemain ils trépassent...

HENRI MIGNOT.

COTES DE FRANCE

L'ILE DE NOIRMOUTIER

Peu connue jusqu'à ces dernières années et rarement fréquentée par suite de l'incommodité de ses accès, l'île de Noirmoutier commence chaque été à être visitée par de nombreux touristes pendant que, sous les ombrages pittoresques de ses bois, s'élèvent les chalets d'une colonie de baigneurs attirés par le charme et la tranquillité sereine du paysage.

Ile de Noirmoutier. — Bois de la Chaise.

Dès 1849, le *Magasin Pittoresque* a signalé aux curieux cette île qui, à cette époque surtout, devait paraître aux confins du monde.

Située au sud de l'embouchure de la Loire, dans la baie de Bourgneuf et en face du département de la Vendée dont elle dépend, l'île de Noirmoutier a une forme caractéristique que la géographie populaire a souvent comparée d'une manière peu poétique à celle d'un gigot. Au nord, en effet, on trouve une largeur de huit kilomètres sur une longueur de six à sept, puis, brusquement la côte se rétrécit pour former un isthme à peine de huit cents mètres ; une longue ligne de dunes abritant les champs des fureurs de l'Océan s'étend ensuite pendant plus de trois lieues sans jamais dépasser une largeur de mille mètres.

Dans la partie large de l'île deux massifs solides importants : des grès et des quartz au nord-est, couronnés par le bois de la Chaise, des granits et des schistes au nord, du côté du village de l'Herbaudière. Des marais salants, des terrains d'alluvion et des sédiments calcaires relient entre elles ces deux assises de l'île. Le reste n'est que dunes et alluvions.

Au nord, la côte de France est éloignée de quinze à seize kilomètres ; au sud, le détroit de Fromantine, à marée basse, compte à peine un kilomètre de largeur. C'est que progressivement et rapidement les sables de la Loire, entraînés par les courants, comblent le fond de la baie de Bourgneuf. Toute cette portion de côte, connue sous le nom de Marais vendéen, n'est déjà qu'une immense alluvion d'époque relativement très récente. Sous les guerres de religion, Bourgneuf armait en course, Bouin était entouré par les flots, d'où son nom officiel d'Ile de Bouin encore employé aujourd'hui ; Beauvoir, maintenant à trois kilomètres dans les terres, était un port important et la mer battait les murs de son château où Henri IV était obligé de rester seul par suite de mauvais temps, alors qu'une bande joyeuse de ses compagnons l'attendait à Noirmoutier. Actuellement, une route départementale, passant à Beauvoir, traverse sur les grèves le bras de mer accessible environ pendant quatre heures par marée. Des balises surmontées de plates-formes peuvent servir de refuges aux voyageurs attardés ; on en compte trois grandes et deux petites. Des feux de couleur à chaque extrémité et des feux blancs sur les balises permettent la traversée de nuit en toute sécurité. Les accidents sont fort rares, et encore n'arrivent-ils jamais qu'aux clients attardés des cabarets, les jours de fêtes ou d'assemblées. Le passage, long de quatre à cinq kilomètres, porte le nom de *Gouâ* ou *Gois*, c'est-à-dire le gué.

On ne peut se faire une idée du pittoresque de ces grèves, soit que l'on passe un jour de marché, alors que la route est sillonnée d'attelages de toutes sortes, bœufs maraichins ou ânes de Noirmoutier attelés d'une manière invraisemblable, soit que de grand matin, dans la brume, on traverse seul au milieu des innombrables oiseaux de mer, soit enfin qu'au clair de lune, se guidant sur les balises, on fasse agréablement le trajet par une belle nuit d'été.

Nous signalerons encore la traversée que les gens du pays appellent la *prime marée*. Des piquets d'un mètre jalonnant la route en des places très rapprochées, on peut, dès qu'ils

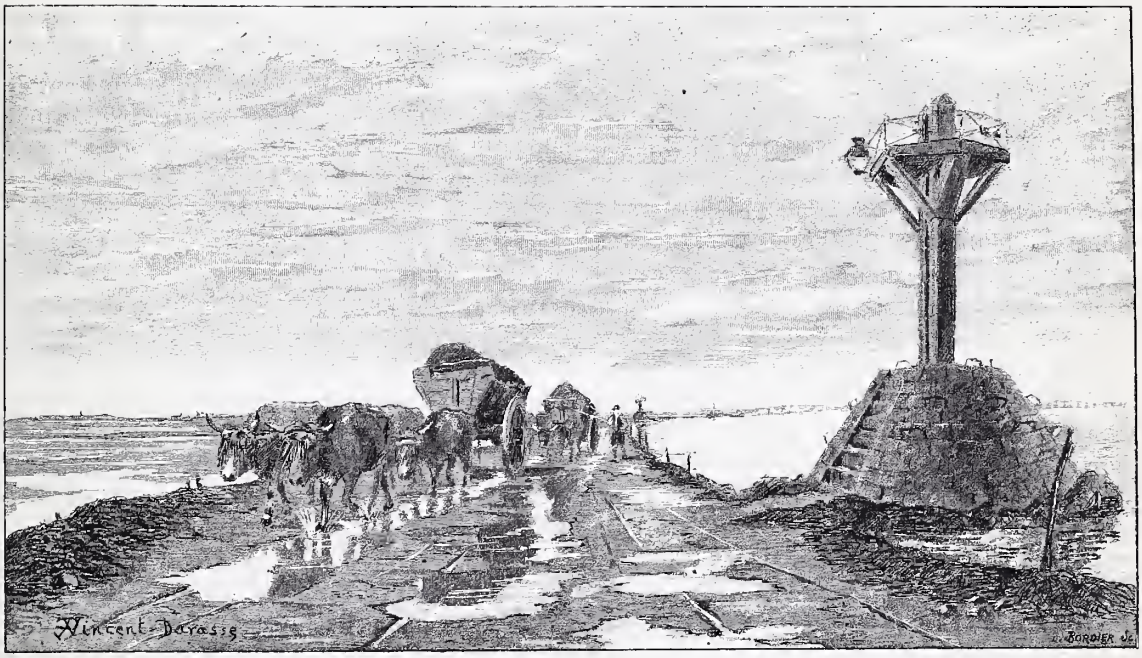
découvrent et à marée descendante, bien entendu, effectuer le passage. Cette traversée d'un bras de mer en voiture et dans l'eau ne laisse pas que d'être impressionnante, surtout si, comme la chose m'est arrivée, on croise au milieu un canot à voile filant emporté par le courant.

Le Gois est aujourd'hui l'accès officiel de l'île ; c'est par là qu'une diligence fait le courrier, dont l'heure varie par conséquent chaque jour selon la marée. Bientôt ce sera à la pointe sud de l'île, par le détroit de Fromantine que se feront les communications ; un chemin de fer, en construction, arrivera jusqu'à la mer et un bac à vapeur effectuera en quelques minutes la courte traversée.

D'où vient le nom de Noirmoutier, qui, disons-le tout de suite, s'écrit sans *s* final ? On a généralement donné l'étymologie de *Noir*, *moutier*; l'île étant habitée par des bénédictins vêtus de noir. Cependant c'est, croyons-nous, une erreur; l'île s'appelait Héro dans l'antiquité, puis île d'Her, d'où Hermoutier, au moyen âge, et par corruption de nos jours Nermoutier, puis Noirmoutier.

Il est intéressant de rechercher ce qu'était cette île aux époques gauloises reculées. Quand on étudie cette question on apprend que Noirmoutier était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Dans un travail fort remarquable, M. A. Charrier-Fillon, tirant parti des découvertes récentes de la science, a donné sur ce sujet les plus curieux détails. Il semble prouvé en effet aujourd'hui que le sol des côtes de la France du côté de Noirmoutier subit un affaissement d'environ trente centimètres par siècle; reprenant les cartes marines qui donnent avec des cotes très rapprochées les profondeurs voisines des rivages, il a cherché à établir par des courbes de niveau ce qu'était, suivant cette théorie, la baie de Bourgneuf il y a cinq, dix, vingt siècles en tenant compte, bien entendu, des sédiments amenés dans le fond de la baie à une époque, nous l'avons vu, relativement récente. On est étonné de voir alors qu'au lieu d'une île il y avait un véritable archipel, dont on retrouve les traces dans les nombreux bancs de rochers découvrant aujourd'hui à marée basse. C'est là que M. Charrier, montrant un puissant esprit de méthode, a porté ses investigations, faisant la synthèse de la question après en avoir fait l'analyse.



Ile de Noirmoutier. — Passage du Gois.

Il a été assez heureux pour retrouver à plusieurs kilomètres en mer, sur ces bancs *calcaires*, des restes de dolmens en *grès*, comme tous ceux de l'île, puis ensuite des poteries gallo-romaines.

(*A suivre.*) Vincent-Darasse.

DE LA CONSTITUTION DES ASTRES

Suite et fin. — Voyez page 202 et 234.

Cette variation de l'éclat de certaines étoiles, pour être expliquée, a donné lieu à de nombreuses hypothèses de la part des savants. Les uns ont prétendu qu'il y avait changement dans la constitution physique de l'astre, les autres, qu'il y avait, entre l'étoile et nous, interposition d'un corps muni d'une atmosphère ; s'il en est ainsi, l'analyse spectrale doit l'indiquer, car un changement de l'état physique amènera une modification des raies du spectre de l'astre et l'interposition d'une atmosphère entre l'étoile

et nous entraînera dans le spectre la présence des raies sombres de cette atmosphère.

L'étude du spectre de ces étoiles semblerait prouver que la dernière de ces hypothèses est la vraie, car en diminuant d'éclat leur spectre s'enrichit de nouvelles raies sombres.

D'autres savants, enfin, ont émis cette hypothèse étrange, aujourd'hui reconnue fausse, que la vitesse de l'étoile sur son orbite étant supérieure à celle de la lumière, elle devenait invisible quand elle parcourait une partie de cette orbite qui l'éloignait directement de la terre, tandis que son éclat se multipliait dans la partie de sa trajectoire qui la voyait marcher vers nous. Cette dernière hypothèse nécessiterait, pour être admise, une constitution invariable du spectre de l'étoile en question, ce qui n'est pas. L'étude spectroscopique d'une de ces étoiles à éclat variable a permis de découvrir les causes qui ont motivé sa variation d'éclat. Cet astre avait un spectre double, l'un analogue à celui du soleil, l'autre d'une intensité extraordinaire composé uniquement des raies brillantes de l'hydrogène, ce dernier spectre d'une activité lumineuse beaucoup plus variable que le premier. Sans doute cette étoile, d'une constitution analogue à celle du soleil, s'était trouvée tout à coup enveloppée d'une nappe énorme d'hydrogène incandescent dégagé à la suite d'un cataclysme survenu dans l'astre ; cet hydrogène en brûlant avait augmenté temporairement sa température et accru son éclat, puis, l'hydrogène une fois totalement consumé, l'étoile était revenue peu à peu à son premier état. Ce phénomène au spectacle duquel assistaient nos contemporains s'était peut-être accompli avant leur naissance puisque la lumière de l'étoile la plus voisine de la terre met plus de dix ans à franchir la distance qui nous sépare d'elle.

Parmi les étoiles variables il convient de classer les étoiles temporaires qui s'allument tout à coup dans le ciel pour disparaître ensuite, ou ce qu'il est plus plausible de croire, pour diminuer d'éclat de façon à devenir invisibles pour nous. Telle fut l'étoile à éclat irrégulier, découverte en février 1892 qui disparut en avril pour réapparaître en août, conserva le même éclat jusqu'au 10 octobre 1893, puis s'éteignit presque pour reparaître le 12 novembre de l'année dernière.

Étoiles doubles invisibles. — Ces étoiles, que les lunettes les plus puissantes ne parviennent pas à dédoubler, se révèlent doubles par certaines particularités dans leur apparence et leurs mouvements; l'existence d'un « compagnon » invisible de l'étoile visible n'est cependant pas parfaitement démontrée par les méthodes astronomiques pures, car elle s'appuie sur des observations délicates, sujettes à erreur ; seule la spectroscopie astrale a permis de dédoubler avec certitude un certain nombre d'étoiles. Grâce au spectroscope on a observé un doublement périodique de certaines raies du spectre des étoiles en question. Ce doublement est dû au compagnon qui, dans son mouvement rapide de rotation autour de l'astre principal, nous paraît s'en éloigner et s'en rapprocher alternativement. Certaines de ces observations spectroscopiques concordent avec des irrégularités dans les mouvements de l'étoile visible sans qu'aucun corps troublant ait pu être observé directement; on en a conclu à la présence d'un astre troublant lumineux, invisible à la lunette, mais auquel le spectroscope est sensible.

Dans le même ordre d'idées le spectroscope a encore servi à dévoiler l'existence de taches solaires invisibles et de centres éruptifs dont on n'avait pu à la lunette définir la nature.

Nébuleuses. — Les nébuleuses sont des amas lumineux vaporeux de dimension appréciable à l'œil nu ou au télescope, semés dans le ciel parmi les étoiles. De ces amas les uns ont été « résolus », c'est-à-dire qu'on a constaté qu'ils étaient composés d'étoiles que la distance rendait très petites ; les autres n'ont pu être décomposées en étoiles et, jusqu'à l'intervention de l'analyse spectrale on se demandait si ces nébuleuses « irrésolubles » étaient ou n'étaient pas de simples vapeurs lumineuses.

L'analyse spectrale a montré qu'un certain nombre d'entre elles sont des gaz lumineux et non des amas de soleils ; en effet, leur spectre n'est pas continu comme celui des étoiles, mais se compose de raies brillantes isolées. Certaines de ces nébuleuses possèdent, outre un spectre brillant discontinu, un faible spectre continu qui dévoile chez elles la présence d'un noyau solide ou liquide embryonnaire. Les nébuleuses irrésolubles de cette nature paraissent être des étoiles en voie de formation ; peu à peu le volume de leur noyau croîtra aux dépens de la masse gazeuse condensée, et, dans des milliers de siècles, toutes les vapeurs qui les composent en ce moment se grouperont autour du noyau central en augmentant de densité et diminuant de volume dans des proportions considérables, un nouveau soleil sera formé blanc et brillant; puis, après une nouvelle longue période, il se refroidira, son atmosphère de lumineuse deviendra absorbante, son spectre se coupera de raies sombres de plus en plus nombreuses et de plus en plus intenses, la couleur de l'étoile passera du blanc au jaune, puis à l'orangé, au rouge, au vert et au bleu, l'étoile ira en s'obscurcissant et enfin, franchissant le dernier échelon de l'échelle des astres, de soleil deviendra planète.

Le spectre des nébuleuses irrésolubles est formé de deux ou trois raies brillantes au plus, généralement ; ces raies semblent correspondre à certaines raies de l'azote, de l'hydrogène et peut-être du baryum ; la faiblesse de l'éclat de

leur spectre ne permet pas de conclure avec certitude à ce sujet.

Les nébuleuses résolubles fournissent un spectre continu coupé de raies sombres : ce sont des amas de soleils placés à une distance de nous tellement grande que nous ne pouvons distinguer les unes des autres les étoiles qui les composent.

Comètes. — Les comètes chevelues possèdent deux spectres superposés différents : l'un est celui du noyau, l'autre est celui de la chevelure. Le noyau, lumineux par lui-même, fournit un spectre analogue à celui des nébuleuses; la queue n'envoie que de la lumière réfléchie. Le spectre propre de l'astre se réduit en général à trois bandes, bleue, verte et orangée, projetées sur un faible spectre continu; ces bandes sont celles du carbone.

Les comètes paraissent formées d'une matière gazeuse et de particules solides flottant dans le gaz. Cette présomption, due aux méthodes spectroscopiques, est d'ailleurs en concordance parfaite avec les résultats donnés par l'observation directe.

Ces conclusions touchant la nature de ces astres errants montrent sur quelles bases erronées reposent les prédictions qui font de la fin du monde la conséquence nécessaire de la rencontre d'une comète avec notre globe. La densité des comètes est si faible que leur rencontre ne causerait sans doute même pas un trouble dans notre atmosphère et donnerait tout au plus lieu à une pluie un peu abondante d'étoiles filantes analogue à celle produite à la fin de l'année dernière lors de la traversée par la terre d'une fraction importante de la comète de Biéla dont les éléments désagrégés voyagent aujourd'hui dans l'espace à de grandes distances les uns des autres.

Étoiles filantes. — Les étoiles filantes sont des astéroïdes errants ; elles sont groupées par essaims que la terre traverse périodiquement. La vitesse considérable dont est animée notre planète transforme son atmosphère en une véritable cuirasse dont la forme sphérique repousse ces petits astres hors de sa route ; aussi est-il très rare que l'un d'entre eux parvienne jusqu'à la surface du sol. Ils sont volatilisés par la chaleur intense que développe leur rencontre avec les parties supérieures de l'atmosphère et donnent un spectre contenant les raies du sodium, du magnésium et du fer à l'état gazeux ; leur composition chimique paraît, d'ailleurs, analogue à celle des aérolithes.

*
* *

Si peu avancée que soit, encore aujourd'hui, la science spectroscopique, elle a pu déjà, par son application à l'analyse de la constitution chimique des astres, donner de précieux renseignements sur leur nature et les diverses phases de leur existence. Aidée de la photographie, elle commence à permettre de préciser des données certaines et même de découvrir des corps célestes invisibles aux plus puissantes lunettes.

Quand ces deux sciences, la science spectroscopique et la science photographique, auront fait de nouveaux progrès, la netteté et l'intensité des images spectrales deviendra plus grande, la puissance d'enregistrement des phénomènes lumineux et chimiques croîtra d'autant plus rapidement que, dès aujourd'hui, les couleurs commencent à pouvoir être reproduites directement par les plaques sensibles ; alors les spectres des astres seront étudiés sur leurs images colorées et agrandies, et l'homme arrivera à connaître avec une précision chaque jour plus grande les secrets de la naissance et de la vie des corps célestes, déjà dévoilés en partie par la seule inspection directe de leurs spectres lumineux.

LÉO DEX.

LE PAYS DES COMMISSIONNAIRES

Suite et fin. — Voyez pages 175 et 235.

Le couvert était mis depuis longtemps. La pauvre femme avait eu la constance d'aller jusqu'à Sixt pour chercher du pain blanc, et moi qui voulais absolument goûter au pain noir ! Sur mes instances, le vieux commissionnaire tire de l'armoire une superbe galette, noire à faire plaisir. J'en veux goûter immédiatement; hélas ! je suis cruellement déçu, le pain de Nambrides est inattaquable, la plus puissante mâchoire ne saurait l'entamer, et ceci s'expliquera facilement lorsqu'on saura que dans cette contrée le paysan fait cuire son pain tous les trois mois. Comme ces pains pèsent à peine deux livres et sont très cuits, de façon à pouvoir être conservés sans se moisir, l'on ne s'étonnera pas si, pour en avoir un morceau, je dus frapper de toutes mes forces sur le coin de la table. Mais je renonçai bien vite à ma fantaisie, et le pain blanc fut englouti avec le restant du déjeuner.

Enfin nous nous disposons à prendre le café, lorsque quelques vieilles *culottes de velours* viennent rôder devant la porte de mon hôte. Celui-ci les invite à entrer pour boire un verre, offre gracieuse, acceptée après quelques faibles protestations ; ces pauvres gens sont si contents de pouvoir parler de la capitale !

La conversation est bientôt engagée, et j'apprends que les nouveaux venus sont des confrères de mon guide, car il n'y a pas bien longtemps encore, Nambrides fournissait Paris d'une bonne partie de ses commissionnaires. Tous les anciens du pays ont fait le métier, et ce sont les derniers représentants de la corporation qui, venus ensemble à la messe, m'ont tant intrigué ce matin. Tous ont conservé avec un soin jaloux leurs glorieux costumes, qu'ils

ne revêtent que le dimanche et qu'ils étalent avec orgueil aux yeux de leurs compatriotes. Tous ces braves gens regrettent le vieux temps où, après avoir passé une partie de leur vie à Paris, ils avaient, à force de labeurs et d'économie, amassé un petit pécule, et ils revenaient

Une rue de Nambrides.

vivre paisiblement dans leur village, après toutefois avoir fait agréer des successeurs auxquels ils cédaient le bon coin.

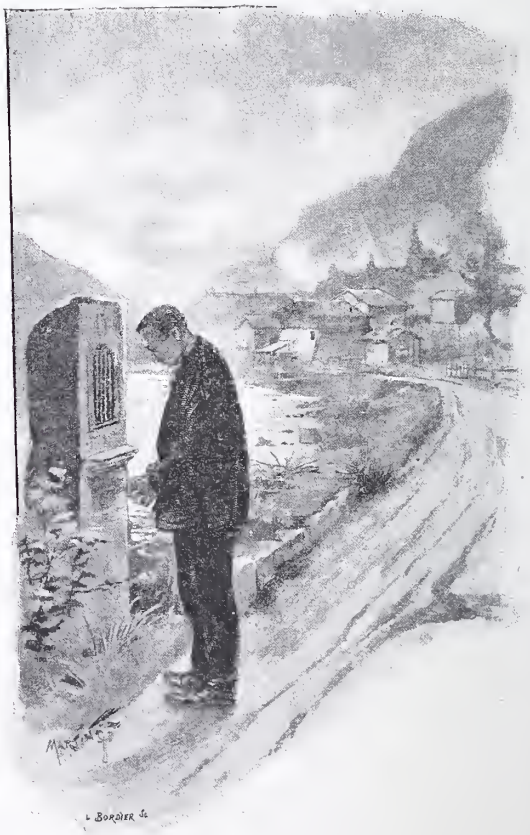
Malheureusement, le métier s'est perdu, et le téléphone est venu lui donner le coup de grâce. Bien rares sont maintenant les habitants de Nambrides qui exercent le métier de commissionnaire ; cependant quelques-uns viennent encore à Paris, sans doute par tradition ; ils se font hommes de peine ou garçons de bureau, laissant quelquefois femmes et enfants au pays, en attendant qu'ils aient pu réaliser un petit capital pour acheter des bestiaux.

Sur ces entrefaites, notre hôtesse me dit adieu; elle doit aller à la montagne porter son lait chez la « fritière ! » et elle ne sera de retour que demain matin, car il y a une vraie trotte; aussi couchera-t-elle dans le petit chalet d'été. Un instant après mon hôte appelle un grand jeune homme qui passe sur la route : c'est le fils d'un de nos compagnons; son frère est à Paris, et il voudrait bien venir y faire un tour; il me raconte quelques chasses au chamois et la vie de montagne.

J'aurais désiré faire un croquis un peu poussé d'une des jeunes filles du pays, mais aucune ne se jugea assez parée; il n'y eut pas moyen de leur faire entendre que je les voulais au contraire avec le petit bonnet du pays et leurs jupes courtes de montagnardes. L'une d'elles eut l'audace de demander combien je la payerais, et encore voulut-elle mettre ses habits de fête, c'est-à-dire un affreux chapeau comme on en voit partout, et le reste à l'avenant.

Après avoir trinqué une dernière fois, je pris enfin congé de mes vieux commissionnaires et me hâtai d'arriver à l'hôtel de Sixt. Le soleil baissait rapidement, de nouveau le froid se faisait sentir sur les bords du Giffre. J'étais presque rendu de fatigue lorsqu'un nouveau sujet vint me distraire. Auprès d'un oratoire, un grand gas priait; une voiture qui passait derrière lui au grand trot et un claquement de fouet intentionnel du conducteur ne purent distraire mon homme.

J'admirais longtemps ce tableau. L'homme et la pierre s'enlevaient tout noirs sur le soleil couchant. L'homme passa à côté de moi et je le perdis de vue; peu après j'étais installé seul dans la salle de l'ancienne Abbaye, aujourd'hui hôtel du Fer à Cheval. Les inscriptions latines gravées sur les poutres avec les armes des ab-



Oratoire.

bés, déjà lues la veille au soir, n'avaient plus guère d'attraits pour un voyageur éreinté. Aussi, après une nuit bien employée, me fis-je conduire au petit chemin de fer qui, en quelques heures, allait me ramener dans mes foyers.

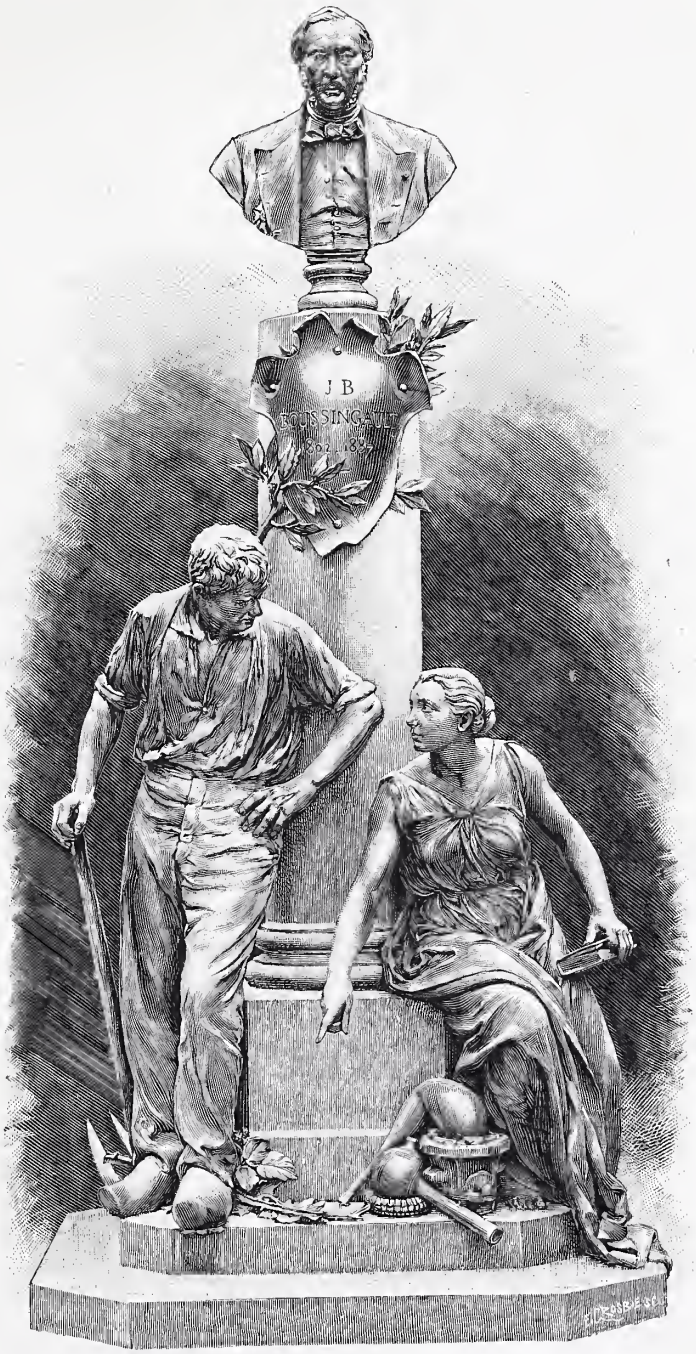
MARTIN VAN-MAÈLE.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 13, Administrateur délégué et GÉRANT: E. BEST (Encre Lefranc).

LE MONUMENT DE BOUSSINGAULT

Le monument de Boussingault, érigé dans la cour du Conservatoire des arts et métiers située en bordure de la rue Saint-Martin, a été inauguré le 7 juillet, en présence d'ingénieurs et d'anciens élèves du Conservatoire, qui rendaient un juste hommage à l'auteur de l'*Économie rurale*, au savant dont les travaux ont marqué le véritable avènement de la science agronomique, par l'application de la chimie à l'agriculture et à l'étude des phénomènes agricoles.

Le sujet du monument, œuvre du sculpteur Dalou, est : *La Science conseillant le Laboureur*. Une jeune femme assise, simplement vêtue d'une ample draperie, personnifie la Science. Dans sa main gauche est un livre entr'ouvert, dont elle abandonne la lecture pour donner des indications à un laboureur penché vers elle, et auquel, de l'index de la main droite, elle désigne le sol encore ingrat, mais qui va, grâce à son concours, se transformer et le dédommager de son rude labeur. A ses pieds sont disposés deux cornues et un fourneau, attributs ordinaires de la chimie ; l'une des cornues repose sur un coussinet de paille tressée. Le cultivateur, représenté par un énergique et robuste paysan en sabots, foule aux pieds une branche de ronce ; de la main droite il tient le hoyau à l'aide duquel il labourait péniblement la terre infertile. Il a, d'ailleurs, suspendu son travail de défrichement pour mieux écouter les conseils éclairés de la Science, dont il suit attentivement la démonstration. Ses yeux, fixés sur ceux de la jeune femme, traduisent éloquemment son étonnement et l'effort de son esprit : il sent que l'avenir est là, dans l'horizon nouveau qu'elle lui fait entrevoir. Ces deux figures sont admirables d'expression, de vérité. Elles sont en bronze et mesurent trois mètres de hauteur. La hauteur totale du monument est d'environ cinq mètres.



Le monument de Boussingault. — Œuvre de Dalou. — Gravé par Crosbie.

Le corps du monument est en marbre rouge des Pyrénées. Sur le socle de granit, surélevé de trois marches et occupé par les deux personnages que nous venons de décrire, et qui retiennent tout d'abord l'attention, se dresse une colonne tronquée, que couronne le buste en bronze de Boussingault.

Sur un cartouche également en bronze, d'où émerge une branche de laurier, a été gravée l'inscription commémorative : *Jean-Baptiste Boussingault. — 1802-1887*. Les différentes pierres dont se compose le monument ont été taillées dans le pays d'origine ; leur mise en place a nécessité d'importants travaux, le monument s'élevant juste au-dessus d'un égout qui traverse cette partie de la cour du Conservatoire des arts et métiers.

M. Jules Dalou, le sculpteur auquel on doit

déjà tant d'œuvres magistrales, est né à Paris, le 31 décembre 1838. Fils d'artisans, il fit ses premières études artistiques à l'école de dessin de la rue de l'École-de-Médecine, puis devint élève d'Abel de Pujol, de Duret et de Carpeaux, et entra à l'école des Beaux-Arts en 1853. En 1861, il exposait une *Dame romaine jouant aux osselets*. Les événements de 1871 l'ayant amené à se retirer à Londres, il se fit bientôt connaître par une succession de terres cuites représentant des paysannes revêtues du grand manteau que portent les femmes de la campagne boulonaise, et fut nommé professeur au Kensington-Museum. Sa renommée s'étendit en France, où, de retour, il sculpta pour la Chambre des députés le magnifique haut-relief en marbre, reproduisant la séance du 23 juin 1789 aux États-généraux. Ce haut-relief figura, en compagnie d'un autre, représentant la *République*, qui décore l'Hôtel de Ville, au Salon de 1883. Ils valurent à leur auteur la grande médaille d'honneur et la croix de chevalier. L'éminent artiste a exposé depuis le *Buste du docteur Charcot*, le *Triomphe de Silène*, le *Tombeau de Blanqui*, etc., etc. M. Jules Dalou, enfin, auteur du monument d'Eugène Delacroix, au Luxembourg, a obtenu de la Ville la commande d'un immense groupe allégorique : *le Triomphe de la République*, qui doit être érigé sur la place de la Nation, où le modèle en plâtre a été inauguré le 21 septembre 1889. C'est à l'occasion de cette solennité que l'auteur du monument de Boussingault reçu la rosette d'officier.

VICTORIEN MAUBRY.

LA TABLE D'HOTE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Les cafés brillants qui ont été pendant un siècle un des attraits de Paris disparaissent rapidement. Les brasseries sombres, imitation des brasseries allemandes, remplacent ces établissements tout remplis de lumière que reflètent les grandes glaces aux cadres dorés qui couvrent les murs. Des tables en bois au lieu du marbre, des imitations de vieilles tapisseries au lieu de glaces. De lourdes solives soutiennent un plafond ne ressemblant en rien au plafond léger et clair des anciens cafés. Pour compléter l'illusion sans doute et faire croire que l'on est dans un lieu où l'art est brillamment représenté, des casques moyen âge supportés par des hallebardes entre-croisées, servent de récipients aux torchons. Un garçon soulève la visière et prend ou jette un chiffon dans cette partie de l'armure des chevaliers d'autrefois. Que diraient Racine, Molière, Boileau, La Fontaine et tous les hommes célèbres du règne de Louis XIV s'ils revenaient dans leur Paris et voyaient les cabarets modestes où ils se réunissaient pour boire du vin français et causer de la littérature, de la poésie, des choses de la Cour, remplacés par ces lourdes imitations germaniques où l'on absorbe une boisson importée d'au delà du Rhin ?

Dans la cité, près de Notre-Dame, ils se rencontraient au cabaret de la *Pomme de Pin* ; rue de Seine, au coin de la rue de Buci, au cabaret tenu par Landelle, qui fut presque célèbre à cause de ses illustres clients, et place du cimetière Saint-Jean, derrière l'Hôtel de Ville, au *Mouton Blanc*. La *Pomme de Pin* se trouvait rue de la Juiverie, en face de l'église Sainte-Madeleine. C'est au *Mouton Blanc* que Furetière, le célèbre auteur du dictionnaire, qui porte son nom, se moquait, en compagnie de Racine, de la perruque de Chapelain. Ces plaisanteries fournirent les éléments du *Chapelain décoiffé*, qui est compris dans les œuvres de Boileau, bien que Furetière en ait composé la plus grande partie. La comédie des *Plaideurs* fut aussi le sujet des conversations entre Racine et son ami, qui fournit à cette pièce quelques mots spirituels.

La Comédie-Française s'étant installée, en 1688, dans un immeuble de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, les littérateurs, auteurs dramatiques, artistes, affluèrent au café Procope, ouvert juste en face du théâtre. Voltaire, Crébillon, d'Holbach, Jean-Jacques-Rousseau, Piron, d'Alembert, Saint-Lambert et beaucoup d'autres illustrations du dix-huitième siècle fréquentèrent chez Procope. A quelques pas, au coin des rues des Fossés et des Boucheries, était une rôtisserie très connue et fort bien achalandée, dont le patron nommé Charlemagne, cuisinier fort habile, avait fait un lieu de réunion fort couru.

Le chef cuisinier, un Méridional, préparait d'une façon savante la brandade de morue, ce plat si apprécié de ses compatriotes. Le samedi était le jour où l'on servait la brandade ; aussi les amateurs s'entassaient dans l'établissement qui portait comme enseigne : *Table d'hôte de la Comédie-Française* ; on se serait cru dans un restaurant de la Cannebière.

Piron, Crébillon, Marmontel, l'abbé Pellegrin, Sainte-Foix, Gresset, étaient des habitués de la *Table d'hôte de la Comédie-Française* ; Fontenelle n'y dînait que les jours de premières représentations, mais les comédiens se mettaient à table à trois heures, pour être sur la scène au lever du rideau. Le Marseillais Pellegrin n'avait de l'abbé que le titre et le costume ; ses amis disaient de lui qu'il dînait de l'autel et soupait du théâtre. En effet, cet endiablé de personnage écrivait des tragédies et composait des cantiques. Il traduisit les *Odes* d'Horace, fit des madrigaux, mit en musique la *Bible*, les *Psaumes* de David et même l'*Imitation*. Cette musique n'avait rien de

religieux, c'étaient des airs de vaudevilles ou d'opéras. Pellegrin avait débuté par être moine et ensuite aumônier sur un vaisseau.

Sainte-Foix était aussi un type étrange. Mousquetaire, il quitte ce corps d'élite pour une lieutenance dans un régiment de cavalerie. Il fit ensuite un voyage en Turquie où il apprit la langue arabe. A son retour en France il s'improvisa hommes de lettres, et écrivit une vingtaine d'œuvres dramatiques et plusieurs ouvrages historiques. Spirituel, très brave et très gouailleur, pour le motif le plus futile il mettait flamberge au vent.

Gresset, que son poème de *Vert-Vert* avait rendu célèbre tout jeune, sauva du couteau de Charlemagne un dindon apporté vivant à la rôtisserie, en compagnie d'autres volatiles morts : oies, canards, poulets. Au moment où on allait égorger le dindon, Gresset intervint et demanda la grâce de l'animal. Tous les convives, qui ce jour-là étaient nombreux, firent chorus avec le poète : le dindon eut sa grâce et, pendant les dix années qu'il vécut, il ne se douta jamais du terrible danger qu'il avait couru ; on lui donna le nom de Moïse, sous le paradoxal prétexte qu'il avait échappé aux flammes, évité la broche et *sauvé ses os!* Moïse vivait tranquille, heureux, sans souci, se pavanant sur la chaussée du carrefour de l'Odéon, qu'il arpentait majestueusement, redressant sa crête, glougloutant, regardant de haut les passants qu'il obligeait de se détourner pour lui laisser la place. Il était devenu, pour les habitants du quartier, une vieille connaissance; les clients de Charlemagne le choyaient. Un jour il eut la fâcheuse idée de prendre l'air. Il sortit de la boutique se promener en faisant la roue dans la rue étroite, lorsqu'un marchand de vin voisin, poussant devant lui une barrique pleine, ne le vit pas et, de son côté, le dindon n'ayant pas eu le temps de se garer, fut écrasé, et, comme il était fort gras, ses amis le mangèrent. Le pauvre Moïse ne pouvait échapper à la casserole.

AUGUSTE LEPAGE.

Pensée

L'ENNUI

Tant qu'il y aura quelque chose à faire en ce monde, le repos est permis, mais l'ennui, en ce qu'il est la marque de trop de repos, est un crime. Il indique le moment où le repos va devenir criminel ; il indique, nettement et fortement, la limite où le loisir cesse d'être légitime. Car, sans doute, à travailler beaucoup l'humanité s'est procuré à elle-même quelques trêves au travail; mais ce n'est pas à dire que le travail ait cessé d'être sa loi. Ces heures de loisir qui sont le fruit savoureux de la civilisation, elles doivent servir à la tâche commune, elles doivent être détournées du service personnel au service de la communauté. Aux temps primitifs le travail était personnel, parce qu'à chacun suffisait bien sa tâche. A mesure que nous avançons, si nous avons trop de temps chacun pour nous, c'est le signe que nous avons le devoir de songer aux autres. Si nous avons le temps de nous ennuyer, c'est le signe que nous pouvons faire quelque chose pour autrui, et que par conséquent nous devons le faire.

L'ennui naquit un jour pour marquer le moment où ceux qui avaient l'admirable privilège de pouvoir l'éprouver, avaient désormais deux tâches au lieu d'une, l'une pour eux, limitée à ce qu'il paraît, puisqu'elle leur laissait le loisir de bâiller, l'autre pour le prochain, et celle-là illimitée, indéfinie, vous pouvez m'en croire, et qui peut défier tous les ennuis du monde de jamais frapper aux portes, même les plus secrètes, de l'âme.

Quand vous sentirez l'ennui, dites-vous donc : « Oh! oh! Il paraît que je suis un élu, un privilégié, c'est-à-dire que j'ai plus de devoirs que je n'en avais. Il paraît que je puis faire quelque chose pour mes semblables. Faisons-le vite; car l'ennui suit une progression implacable. Il est d'abord un avertissement, puis une punition, puis un supplice. Prenons les devants. Écoutons-le quand il n'en est encore qu'à avertir, pour ne pas le subir quand il en serait à châtier. » C'est un bon tyran, en somme ; il nous avertit, et de quoi? d'avoir à le tuer, quand nous avons encore la force de le faire périr.

ÉMILE FAGUET

LE ROLAND JAPONAIS

MINAMOTO YOSHITSOUNÉ OU GEN-GHI-KÉI

(1158-1189)

Par une nuit de janvier, sous la neige qui tombe à flocons serrés et couvre les environs de la ville de Kiotô d'une épaisse couche blanche sur laquelle se reflètent, sinistres, de rouges lueurs d'incendie, une jeune femme fuit à travers la campagne déserte, cherchant l'abri protecteur des grands pins, se retournant à tout instant, affolée de terreur, afin de s'assurer qu'elle n'est pas poursuivie et prêter l'oreille aux sourdes rumeurs que dominent par moments des cris de triomphe et de désespoir. D'une main elle presse sur sa poitrine un petit enfant de quelques mois à peine, de l'autre, elle en tient un second dont elle hâte les pas hésitants, tandis qu'un troisième, un peu plus grandet, trottine péniblement par derrière, pliant sous le poids trop lourd pour lui d'un énorme sabre au fourreau richement laqué, arme hier encore redoutée sur les champs de bataille, aujourd'hui protection illusoire dans ses mains débiles. Cette fugitive, déguisée sous un grossier vêtement de paysanne, est la belle Tokiva, seconde épouse (1)

(1) Jusqu'à ces derniers temps, la polygamie était tolérée au Japon et d'un usage général parmi les grands seigneurs qui pouvaient posséder quatre *secondes épouses*. L'empereur avait le droit, érigé presque en devoir, d'en avoir douze. Seulement les secondes femmes, généralement de condition inférieure, étaient soumises à l'autorité de la première épouse (toujours de même rang que son mari), lui devaient le respect et ne figuraient jamais en public. Seule, la *première* femme avait la direction de l'éducation des enfants; à elle seule était donné le titre de mère, les *secondes* épouses n'étaient appelées que *tantes*, même par leurs propres enfants.

du puissant seigneur Yossitomô qui vient d'être traîtreusement assassiné, au seuil même du palais impérial de Sisindén, par son rival, Taïra Kiyomôri.

Ces enfants sont le dernier espoir de la noble famille de Minamoto ; car des sept fils d'Yossitomô les trois aînés ont péri en combattant vaillamment aux côtés de leur père, et le quatrième, Yoritomô, âgé de treize ans, est tombé entre les mains de l'implacable ennemi de sa race.

Depuis plus de cinquante ans, les Minamoto et les Taïra (appelés aussi *Gén* et *Héi* suivant

Tokiva et ses trois fils.
Peinture sur soie de Giô-Koumi (Musée Guimet).

la prononciation archaïque des caractères servant à traduire leurs noms en ancien chinois) étaient divisés par des compétitions politiques, et maintes fois la bannière blanche de Minamoto s'était mesurée avec l'étendard rouge de Taïra sur les champs de bataille de la guerre civile qui ensanglanta le Japon pendant la première moitié du douzième siècle et rappelle avec une si curieuse analogie la fameuse « Guerre des Deux Roses », en Angleterre, ou la non moins célèbre rivalité des maisons d'Orléans et de Bourgogne, en France. Entre Yossitomô et Kiyomôri cette rivalité héréditaire, envenimée par la jalousie personnelle, avait engendré une haine mortelle ; aussi était-ce plus encore de la satisfaction de cette haine que de la possession désormais incontestée du pouvoir suprême que s'enivrait Kiyomôri vainqueur, en voyant son ennemi étendu mort à ses pieds et son fils prisonnier. Enfin sa vengeance était complète. Il allait envoyer au supplice Yoritomô, cet enfant qui le bravait avec la même intrépidité dédaigneuse qu'eût pu le faire un guerrier éprouvé. Ses gardes, lancés sur leurs traces, lui amèneraient Tokiva et ses fils, et il ferait disparaître jusqu'au dernier rejeton de la race exécrée des Minamoto.

Mais le destin, qui semble prendre un malin plaisir à se jouer des desseins des hommes, même les plus puissants, en avait décidé autrement. Deux femmes devaient inconsciemment ruiner ses combinaisons et le mener à sa perte,

Sa belle-mère, Ykénoama, venant le féliciter de sa victoire, arrivait au palais juste au moment où il donnait l'ordre de faire périr Yoritomô. Peu de temps auparavant elle avait perdu un fils adoré, à peu près du même âge que le jeune condamné, et qui, paraît-il, avait quelque ressemblance avec lui. Émue de pitié, elle demanda sa grâce avec tant de chaleur et sut si bien intéresser à la cause de son protégé les grands seigneurs de la cour — (au fond, ils ne demandaient pas mieux que de tenir en réserve un adversaire à opposer à Kiyomôri le jour où il deviendrait trop puissant) — qu'elle obtint de faire commuer en un exil dans l'île de Hirouga la sentence de mort prononcée contre le jeune homme.

Pendant ce temps Tokiva, mettant à profit le désordre qui avait suivi la bataille, était parvenue à gagner la demeure d'un fidèle vassal des Minamoto, et, grâce à ses soins, avait trouvé dans un village perdu dans la montagne un asile que ne purent découvrir les séides de Kiyomôri.

Exaspéré de voir sa vengeance lui échapper, celui-ci eut alors recours à un procédé odieux, mais fréquemment employé à cette époque. Il fit jeter en prison la mère de Tokiva et proclamer, d'un bout à l'autre du Japon, qu'elle serait mise à mort si sa fille ne venait se livrer dans un délai fixé. Il comptait que l'amour filial, si prodigieusement développé par une éducation spéciale chez les peuples de race jaune, aurait raison de l'instinct de la conservation et même de l'amour maternel. Son calcul était juste : quelques jours plus tard la veuve d'Yossitomô se rendait prisonnière et livrait ses enfants pour sauver sa mère.

Mais Tokiva était si merveilleusement belle qu'aussitôt qu'il l'eut vue Kiyomôri en devint éperdûment épris, et ne trouvant pas d'autre moyen pour vaincre son horreur d'une alliance avec le meurtrier de son époux, finit par lui promettre d'épargner la vie de ses enfants, qui seraient envoyés dans des couvents séparés pour y être préparés à la vie religieuse. Nous n'avons

pas à nous occuper des deux aînés; ils moururent d'ailleurs avant d'avoir atteint l'adolescence ; le plus jeune, nommé Yoskivaka, — qui sera plus tard notre héros, — fut confié aux soins dévoués du supérieur du célèbre monastère du Mont-Kourama.

A cette époque troublée, les monastères du Japon ne ressemblaient plus que de loin à ces pieux asiles de paix, de recueillement et d'étude dont le nom de couvent évoque l'idée. Refuges de trop d'épaves des guerres civiles, ils avaient peu à peu pris l'humeur turbulente et batailleuse de la caste guerrière. Comme chez nous au moyen âge et au temps de la Ligue, leurs moines endossaient volontiers la cuirasse, et dans les cloîtres le chant des cantiques sacrés alternait avec les commandements militaires. A plusieurs reprises ils en étaient venus aux mains avec les troupes impériales et non sans succès; les Minamoto devaient leur fortune à la répression d'une formidable insurrection des moines d'Yéizan, et ceux de Nara avaient pu impunément assiéger Kiotô et faire capituler l'empereur.

Le milieu était donc on ne peut plus favorable au développement des qualités et des défauts d'un caractère indomptable et chevaleresque comme celui du jeune Minamoto. Si nous en croyons ses historiens, pendant le jour, écolier modèle, il travaillait avec ardeur à cultiver son esprit, puis passait une partie des nuits à s'exercer au maniement des armes avec quelque moine-soldat; mais, comme un héros qui se respecte ne saurait se passer d'un peu de merveilleux, la légende, changeant le moine en demi-dieu, raconte qu'à l'instar d'Achille, il reçut les leçons d'une divinité champêtre, le vieux *Téngou*, guerrier rompu au métier des armes par de longs et rudes combats contre les démons qui infestaient la montagne dont il avait la garde.

Yoshivaka avait alors seize ans. C'était un jeune homme d'une beauté presque féminine et d'une taille très exiguë, même pour un Japonais; mais vif, robuste, entreprenant, d'un courage qui allait jusqu'à la témérité. Son activité, son énergie, son adresse incomparable dans tous les exercices du corps, l'ambition qu'il ne savait pas dissimuler, inquiétaient le chapitre du monastère de Kourama. On tenta de le déterminer à prononcer hâtivement les vœux monastiques. Il refusa, et, comprenant que sa vie allait être en danger, ne songea plus qu'à fuir du couvent.

Le pèlerinage annuel du monastère de Kourama lui fournit bientôt l'occasion de mettre son projet à exécution.

Parmi les pèlerins que la dévotion attirait à Kourama se trouvait un homme d'Oshiou, armurier de son état et nommé Kitchidji. Or, de tous les grands vassaux, Hédéhira, prince d'Oshiou, était le seul qui eût refusé de reconnaître l'autorité des Taïra et réussi à conserver son indépendance; ce fait, connu d'Yoshivaka, le détermina à se confier à cet homme, qui accepta de le faire sortir du couvent, caché, dit-on, sous des ballots de marchandises, et de le conduire à la cour de son seigneur. L'évasion réussit; mais en route la petite caravane, composée d'Yoshivaka, Kitchidji et son domestique, fut attaquée soudainement par la bande d'un célèbre brigand nommé Koumasaka-Tchiohan; malgré les prudents conseils de l'armurier qui voulait fuir en abandonnant ses bagages, Yoshivaka, chargeant seul la troupe des bandits, tua leur chef, ainsi que la plupart d'entre eux et fit prisonniers les survivants. C'est précédé par la renommée de cet exploit qui eut un retentissement énorme, qu'Yoshivaka se présenta à la cour d'Oshiou, arborant fièrement le nom de *Minamoto Yoshitsouné* (ou *Gén-Ghi-Kéi)* sous lequel il devait bientôt se rendre illustre.

Yoshitsouné à seize ans.
Bois sculpté du dix-septième siècle (Musée Guimet).

Reçu à bras ouverts par le prince Hidéhira et devenu son ami, Yoshitsouné passa plusieurs années à Oshiou, faisant preuve de ses merveilleux talents militaires dans les combats incessants qui se livraient sur les frontières de la principauté, en attendant l'occasion de jouer enfin le rôle que rêvait son ambition.

(*A suivre.*)

L. DE MILLOUÉ.
Conservateur au Musée Guime

LES VOYAGES ET LES RELATIONS DE VOYAGES D'UN ARCHIDUC

Les années passent et peut-être convient-il seulement de répéter le mélancolique : *Sans doute, il est trop tard pour en parler encore.* Ah ! celui qui l'écrivait, cette phrase d'une vérité si dure, savait d'expérience combien dure peu le souvenir :

.... De quelque nom que le regret s'appelle,
L'homme, par tous pays, en a bien vite assez.

— Ou faut-il croire plutôt qu'on lira avec quelque attention ces notes sur un prince qui a emporté avec lui tant d'espérances et dont la fin désolante restera longtemps l'objet de constantes et douloureuses préoccupations ? D'ailleurs, il est aisé de se rendre compte combien cette destinée de mystère a poursuivi ceux qui s'intéressent aux problèmes de la passion, aux choses de l'âme. En Autriche, en Allemagne, les romans soi-disant historiques, les explications soi-disant révélatrices se chiffrent par douzaines. Chez nous M. Paul Bourget ne craignait pas d'assimiler le cas psychologique de cette fin énigmatique à celui étudié par lui dans *le Disciple* : il n'était pas loin de voir en l'archiduc Rodolphe une espèce de Chambige — tandis que Mme Adam, avec la sympathie généreuse qui caractérise ses opinions politiques, refusait de croire à un suicide et ajoutait que l'inimitié du grand chancelier d'Allemagne était mortelle. A côté que d'articles, que de livres plus ou moins intéressants, et parmi ces derniers, ce très médiocre *Drame royal* que signait, hier, le comte d'Hérisson !

Dans ces documents nombreux sinon variés, il y a, certes, un choix à faire. Je me bornerai aux œuvres de l'archiduc, à une biographie très sûre mais incomplète et presque impertinente d'optimisme, du baron Eugène d'Albon — biographie qui a vraisemblablement servi à M. de Bertha pour documenter sa sympathique mais trop prolixe étude. Enfin, d'entre les périodiques, je citerai, comme pouvant fournir quelques lumières, les articles purement littéraires de M. Antoine Bettelheim dans la *Deutsche Rundschau* et de M. Gustave Karpeles dans *le Nouveau Journal illustré de Vienne.* A part cela, je ne vois que des pages de polémique comme celles de *la Gazette de Cologne* ou de très romanesques inventions, et à ces dernières je préfère des œuvres d'art sans prétention à l'exactitude, telles que le dramatique roman de M. Paul Margueritte.

D'après ces livres et d'après des confidences que la discrétion ne me permet que d'indiquer — je voudrais résumer la vie de ce prince, qui a été, qui aurait été plus encore — un grand prince — mais qui n'a pas voulu. Peut-être parviendrons nous à déchiffrer l'énigme de son caractère, mais nous nous arrêterons devant l'énigme de sa mort. On sait, sur ce point, la clairvoyante sollicitude de la censure autrichienne ; nous ne sommes pas près de posséder les documents nécessaires. Il ne faut accorder presque aucune confiance aux deux *Mémoires* publiés sous secret par la baronne Vetsera. Car, lorsqu'elle les écrivait elle ne *savait* pas ou du moins elle ne *pouvait* pas paraître savoir. Quant aux lettres de l'archiduc, nous ne les lirons jamais, l'exécuteur testamentaire, M. de Szoegyenyi-Marich, ayant déclaré qu'elles seraient détruites. Il est donc à prévoir que longtemps le mystère restera mystère. Et certes, il vaut mieux qu'il en soit ainsi puisque ceux qui *savent* assurent que la vérité serait plus tragique, plus affreuse que toutes les suppositions possibles...

Je voudrais que ces pages soient un hommage : — En passant devant la crypte impériale de la famille des Habsbourg, dans les caveaux des Augustins, à Vienne ; en voyant à côté des sarcophages de Joseph II et de l'assassiné de Queretaro, l'infortuné Maximilien — le sarcophage neuf où dort l'héritier de l'un des plus puissants empires de cette terre, l'esprit lumineux et largement compréhensif qui s'est affirmé dans tant de domaines alors, malgré moi, je songe aux passions de sa jeunesse, aux douleurs de sa mort, à tout ce qu'il a souffert, à tout ce qu'il a créé — et toujours, les plaintes éplorées de Lady Percy me reviennent en mémoire : « Il était vraiment le miroir devant lequel la jeunesse noble se façonnait. Il était le modèle, et le manuscrit, et le livre qui servait aux autres à se former. Et c'est lui, cet être merveilleux, ce miracle des hommes ; c'est lui qui est mort !... Ah ! douleur ! »

I

Si jamais naissance de prince fut entourée de joies, d'espérances et de gloires, ce fut bien celle de l'archiduc Rodolphe, le 21 août 1858, au château de Laxenbourg. On était aux grandes années du règne de François-Joseph Ier. — En Allemagne, en Italie, l'Autriche avait la suprématie politique. Aussi lui, l'empereur, répétait-t-il avec orgueil au bourgmestre de Vienne : « Dieu m'a donné un fils ! » étalant sur le berceau du nouveau-né le collier de la Toison d'or et une nomination de colonel-possesseur du 19e régiment d'infanterie. Les hôpitaux se fondent, les prisons s'ouvrent, les bannis sont amnistiés. C'est la venue d'un nouveau roi de Rome. Mais déjà, aux malheurs de sa destinée présageront les malheurs de sa patrie : demain, ce sera Solférino, la perte de la Lombardie et bientôt, ce sera Koeniggratz.

Sous les ombrages des résidences d'été, parmi les fleurs, au grand air, à Schœnbrunn

comme à Reichenau passent lentement, heureusement, les années de la première enfance. C'est un bambin toujours courant, qui se sauvera un beau jour parmi les maçons et s'amusera à vouloir manier les lourdes pelles de ses petits bras déjà robustes. Comme un contremaître l'admoneste, lui demandant son nom, il répond avec une pointe de malice : « *Papa m'appelle Rudi, maman Bubi, les autres Mōnseigneur.* » C'est un enfant toujours riant, qui pouffera de rire à certains usages du cérémonial, mais qu'un regard sévère de l'impératrice rendra aussitôt sérieux. C'est un garçonnet impatient et plein de curiosité, qui interpellera ses premiers maîtres : « *Dites-moi tout, dites-moi tout, je veux tout apprendre !* »

Dès 1862, dès 1865 surtout, commence son éducation — cette éducation d'un prince qui a fait rêver M. Lemaître un jour qu'il avait oublié Don Juan. — A côté du vénérable abbé Maer et du comte Léopold Gondrecourt qui n'eut pas l'heur de plaire à son élève, le colonel Joseph Latour de Thurmburg sait diriger comme il convient cette jeune intelligence. Il faut lui donner la culture moyenne de tout Autrichien instruit, préparer son esprit aux idées libérales qui transforment les monarchies et, en particulier, lui faire comprendre l'utilité de l'établissement définitif du régime parlementaire (1867), et qu'il sache encore absolument l'histoire de son pays, et les idiomes de ses peuples, et la flore et la faune, et la géographie de sa patrie. A cet effet, toute une faculté de professeurs et de savants distingués et même célèbres l'entoure et le dirige. C'est ainsi qu'il apprend même le droit canonique, même le tschèque, même le croate, même l'histoire hongroise. Et chaque année, en la présence de l'empereur et sur sa prière, des érudits l'interrogent. En 1872, par exemple, l'évêque Ronay le prie d'improviser la harangue que Michel Shilaggi adressa aux Magiares en 1758, à la veille de l'élection au trône de Hongrie, de son oncle, Mathias Corwin — et le prince s'en tire au contentement de chacun. A présent, que ce discours ait été improvisé ou ne l'ait pas été, je n'aurai garde de rien avancer. Ce qui est certain, c'est que le prince impérial est d'une intelligence qui comprend le mieux du monde les sciences exactes, les travaux littéraires, quand bien même elle reste un peu paresseuse, un peu lente pour les études philologiques. Il apprit beaucoup de langues, mais on assure qu'il ne parla jamais couramment que l'allemand. Puis toutes les qualités du cœur, l'exubérance des êtres heureux, la reconnaissance, presque la bonté des âmes bien nées ; — et des joliesses de sentiment, des caprices malicieux de petit garçon déjà artiste... Bref, un archiduc inoubliable, anémié par le travail et merveilleusement apte à toutes choses.

Le 24 juin 1877, lorsqu'on proclame sa majorité, ses dix-huit ans accomplis, l'éducation est achevée ; l'enfant nerveux, turbulent, est devenu un homme : c'est déjà comme ce sera plus tard, comme ce sera tant qu'il vivra — un savant, un écrivain, un prince et un homme du monde.

II

C'est un savant, un vrai savant, sans hyperbole. Ainsi, à dix-sept ans, il écrira au professeur Krist et du fond du cœur : « *Jamais je n'oublierai vos leçons. Avec les mathématiques et la géométrie vous m'avez appris à penser, et dans vos conférences sur les sciences naturelles vous m'en avez donné la curiosité et la passion. Je vous serai toujours reconnaissant. Le premier, vous m'avez appris à observer la nature, à aimer une science qui ne fait pas qu'orner l'esprit et que le développer, mais qui, par l'observation, par la lecture, est un perpétuel motif d'intérêt. Enfin, les sciences naturelles obligeant à observer la nature, apprennent à l'aimer, et cet amour est un sentiment précieux entre tous* (1). Bientôt commence sa vie de voyages en Autriche, en Europe et hors d'Europe, car le prince impérial mène une existence très mouvementée. Avant d'être l'âme errante des derniers mois, il sera longtemps l'âme cosmopolite qui visite la Dalmatie, l'Istrie, la Suisse en 1877 — l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, le bas Danube en 1878 — l'Espagne, le Portugal, l'Afrique, Tanger en 1879 — l'Allemagne, la Belgique, la Grèce, Zante, l'Égypte, les cataractes du Nil, la Palestine, Jérusalem en 1880 — etc... Après l'éducation de l'esprit, c'est l'éducation du cœur, l'éducation des yeux. Il ne voyage pas en dilettante, il voyage en chasseur aventureux jusqu'au mépris de sa vie, tirant indifféremment l'aigle dans les végétations sauvages du Danube ou le lièvre dans les vignes vierges de Zante, ou l'ours dans les forêts de la Hongrie du Nord ou le chacal, la hyène dans les plaines de l'Égypte et de la Palestine. C'est alors qu'on assiste au retour des chasses, à des curées et à des hécatombes de plus de mille bêtes. Mais surtout et plus encore, l'archiduc voyage en savant, s'occupant de recherches ornithologiques, étudiant la flore, la faune, la géologie des pays qu'il parcourt, et consignant le tout dans des mémoires purement scientifiques (2). Mémoires qu'il ne

(1) Lettre du 11 décembre 1875 à M. Krist. Voir aussi la lettre du 20 juin 1884, dans laquelle il définit les mêmes sentiments, presque dans les mêmes termes : « *Die Liebe zu den naturwissenschaftlichen studien haben die zuerst in mir nachgerufen, und dafür werde ich Ihnen mein Lebenlang dankbar sein u. s. w.* »

(2) Ces mémoires sont au nombre de onze. En voici les titres : *Diverses observations ornithologiques — Esquisses de voyages ornithologiques en Espagne (1879) — Notes ornithologiques, 2 mémoires. — Esquisses ornithologiques de Transylvanie (1881). — Quelques observations autom-*

craint pas de publier et qui méritent l'approbation des savants.

Ainsi, dans sa *Vie des animaux*, Brehm vante ces « excellentes descriptions du milan noir et du héron des prairies. »

Et de même, à d'autres propos, parlent les professeurs spécialistes Meyer et Homeyer.

Ce ne sont pas là que de simples flatteries, mais bien l'expression d'une vérité, un hommage de confrère à confrère.

L'archiduc n'est pas un savant amateur faisant de l'ornithologie comme on fait du piano — pour passer le temps. Il a ses idées à lui, ses théories à lui; il fait même des découvertes — et bien que le sujet soit très spécial, on me permettra quelques exemples : Ainsi le *Circaëte* ne doit plus être placé parmi les aigles, mais dans le genre des busards. Le docteur Brehm s'est rangé à cette opinion (*Quinze jours sur le Danube*). Ainsi l'aigle royal et l'aigle doré ne sont que des types différents et doivent être rangés sans hésitation dans la même espèce (*Diverses observations ornithologiques*).

ERNEST TISSOT.

(*A suivre.*)

nales. — Sur la fausse Gélinotte (1880). — Nouvelles notes sur le Tétras Medius (1883). — Notes sur les oiseaux de proie (1883). — Observations des environs de Vienne (1883-4). — Notes du Midi.

LE FILS DU GAULOIS

A son apparition, en juillet 1884, ce tableau fut remarqué et commenté. Il comportait alors une signification vigoureuse et précise, une revendication contre la défaite, un appel à l'espoir devant lequel il fallait bien que tout Français méditât. Il nous venait de Rome, où M. Édouard Fournier, l'auteur de cette composition, achevait sa quatrième année d'études à la villa Médicis. Dans ce monde exotique, où l'art grec et l'art italien ont accumulé leurs richesses, au milieu aussi, il faut bien le dire, d'une convention artistique qui récolte des admirations de longtemps préparées, il avait eu la bonne inspiration de se soustraire aux influences ambiantes et de se consacrer silencieusement à une œuvre personnelle, exprimant fortement l'état d'âme d'un Français obligé de vivre à l'étranger et d'y côtoyer l'orgueil du vainqueur d'hier.

Le monde romain avait eu la primeur de cette œuvre saisissante d'expression et de simplicité. Là aussi elle fit quelque bruit. Ceux que la pensée de l'artiste laissait indifférents ne pouvaient refuser leurs suffrages à la composition et à la peinture sévères du tableau. On en parla tant que M. Fournier eut un jour la surprise de voir l'ambassadeur d'Allemagne près le roi d'Italie venir lui manifester le désir de contempler sa toile. Le jeune peintre se prêta à cette curiosité, et reçut de l'ambassadeur de courtoises félicitations.

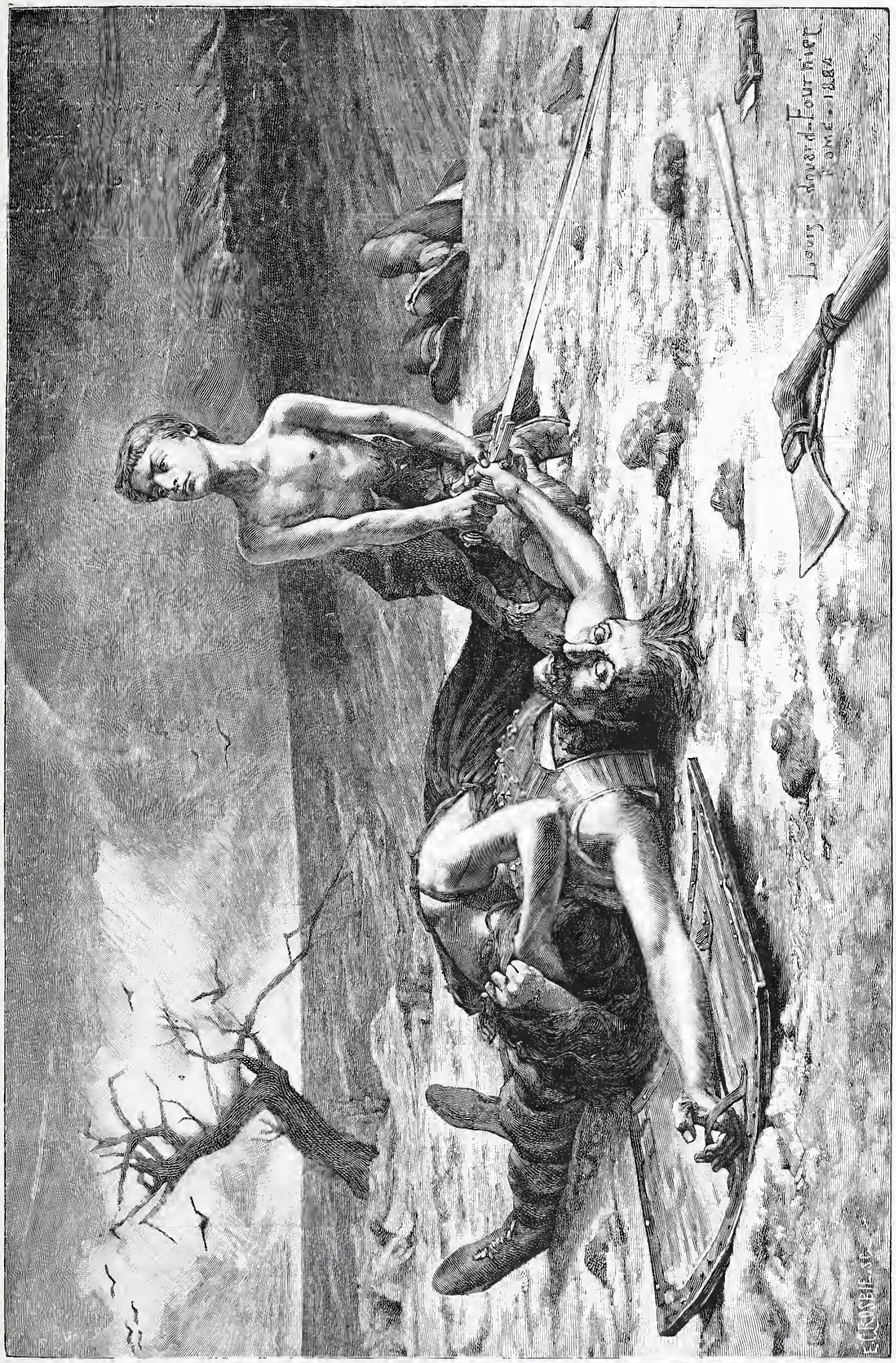
Parvenu à destination, c'est-à-dire à l'exposition annuelle des envois de l'École de Rome à l'École des Beaux-Arts, le *Fils du Gaulois* obtint au quai Malaquais un succès encore plus vif. On allait volontiers chercher devant cette page magistrale la leçon d'espérance qu'elle contient, et rendre hommage à une œuvre qui affirmait aussi nettement les préoccupations artistiques nationales de son auteur. A quiconque voulait regarder en arrière, au delà de la dernière guerre, elle rappelait la fin tragique de la Gaule, le long et terrible épisode qui précède la défaite de ce Vercingétorix dont nous ne savons plus le nom gaélique. A tous elle laissait une impression profonde et saine, en renouant hardiment la signification présente du tableau au souvenir d'une autre défaite qui parut longtemps irrémédiable.

Devant l'horizon tragique, un guerrier gaulois est étendu sur le sol de la plaine où a eu lieu le combat. A quelques pas est couché un légionnaire romain qu'il a tué avant de mourir, un de ceux qui apportaient en Gaule un arsenal de lois, une religion et une langue à imposer à la race vaincue. Au-dessus des morts, au-dessus de la plaine désastreuse, se dresse la figure de l'enfant, fils de race guerrière et loyale. Il n'est pas abattu ; il ne songe pas à pleurer comme l'épouse affaissée sur le cadavre du guerrier, mais à relever le glaive tombé, dont la trempe, éprouvée sur les armures ennemies, est bonne encore pour les revanches futures. Son regard suit au loin la marche des légions envahissantes, dont la discipline et les tactiques ont eu raison de la vaillance gauloise. Elles verront luire encore l'acier qui a taillé parmi elles de belles hécatombes ; car l'œil de l'enfant révèle des résolutions guerrières que son bras soutiendra jusqu'au bout.

Cette page de la vie militaire des Gaulois est apparue après beaucoup d'autres d'une signification moins utile et moins précise. Pour les artistes, nos ancêtres ne semblent avoir qu'une fonction : ils nous sont toujours représentés aux heures de luttes. Il y avait pourtant en Gaule une vie civile organisée, une hiérarchie, des arts, des métiers, un commerce, une agriculture, des villes et des monuments, des écoles, un théâtre peut-être aussi ancien et aussi simple que ceux de Bretagne et de Gallice. Mais nos peintres d'histoire n'ont jamais songé à évoquer cette puissante et réelle civilisation dont les traces, il est vrai, ont été longtemps dissimulées sous l'énorme amas des importations romaines ou dénaturées par elle.

Il y aurait là d'intéressants documents à reprendre et à utiliser ; et s'ils nécessitent quelque étude, ses résultats en compenseront la peine.

Ces réflexions ne visent pas l'œuvre de M. Fournier, dont la pensée est trop claire et trop simple pour avoir passé par les hésitations du choix d'un sujet. Le sien lui est apparu



Le fils du Gaulois (Musée de Belfort). — Peinture de M. L.-Édouard Fournier. — Gravé par Crosbie.

tel quel, traduisant nettement des préoccupations personnelles. Il a été mis en toile avec une sûreté qui ne laisse aucun doute à cet égard et qui n'a pas laissé d'avoir quelque influence sur la fortune de l'œuvre.

Après l'exposition des envois de Rome, elle

fut encore présentée au public au Salon de 1885, et le jury décerna à son auteur une médaille de troisième classe. L'État se rendit acquéreur du tableau qui fut placé au Musée de Belfort. De la sorte aucune distinction n'a manqué à cette composition, dont la haute inspiration et la saine et vigoureuse exécution les méritaient toutes.

J. LE FUSTEC.

LES CERFS-VOLANTS ET LA SCIENCE

L'origine des cerfs-volants se perd dans l'obscurité des plus lointaines annales du Céleste Empire. Quinze cents ans avant l'ère chrétienne les Chinois connaissaient déjà depuis longtemps cet ingénieux appareil qui, dans la suite, a procuré aux enfants de tous les pays d'intéressantes et inoffensives distractions. Les Occidentaux accusent volontiers les sujets du Fils du Ciel de s'être confinés, depuis une douzaine de siècles, dans une civilisation immuable. C'est une erreur et une injustice; les savants mandarins qui se sont transmis de génération en génération le secret des découvertes qui leur ont été transmises par leurs ancêtres n'ont pas cessé, même de nos jours, d'ajouter de nouveaux perfectionnements à une antique invention nationale dont s'enorgueillit à bon droit leur patrie. Tandis que les écoliers de l'Occident sont obligés de se contenter d'un jouet rudimentaire dont la forme reste immobile et dont l'équilibre mal assuré ne résiste pas au plus léger caprice du vent, les Chinois ont su donner aux cerfs-volants, qu'ils lancent dans les airs pour célébrer leurs grandes fêtes publiques, une extrême variété de contours, de dimensions et de couleurs. Les lions, les tigres, les éléphants s'avancent en compagnie des mandarins obèses vers les nuages dont les approches sont défendues par des dragons, des chimères et des guerriers armés de toutes pièces. Il semble qu'un souffle de vie circule à travers ce monde aérien de bambou et de papier. Ajoutons que ces personnages fantastiques se tiennent en équilibre sans avoir besoin de traîner à leur suite les encombrants appendices attachés aux cerfs-volants européens. Les Chinois sont passés maîtres dans l'art de calculer avec une extrême précision le point précis où la corde doit être attachée afin de protéger aussi efficacement que possible le centre de gravité de l'appareil contre les brusques soubresauts du vent.

Il est à regretter que les savants mandarins du Céleste Empire n'aient pas poussé plus loin leurs recherches. Après avoir procuré à l'industrie chinoise d'éclatants succès dans l'importation des cerfs-volants aux États-Unis, il ne leur est pas venu à l'esprit de se demander si ces jouets, inventés depuis plus de quinze siècles, ne pourraient pas recevoir des applications scientifiques plus utiles et plus intéressantes que de simples divertissememts offerts à des écoliers en vacances. C'est un soin qu'ils ont abandonné aux barbares de l'Occident. Déjà au dix-huitieme siècle les cerfs-volants avaient fait une ascension dans le domaine de la science. Ils avaient été les instruments dont Franklin et Romas s'étaient servis pour arracher aux nuages le secret de la foudre. Après ce brillant début ils étaient bien vite tombés dans l'oubli et avaient été de nouveau relégués, pour de longues années, parmi les jouets d'enfants.

Ce fut un Français, M. Balut, qui remit les cerfs-volants au nombre des appareils scientifiques et eut l'ingénieuse idée d'en faire de précieux auxiliaires pour la photographie. Un cerf-volant muni d'un baromètre anéroïde et d'un appareil photographique s'élève dans les airs à deux ou trois kilomètres d'une forteresse; une mèche à combustion lente met, après un nombre de minutes facile à calculer d'avance, le feu au cordon qui maintenait l'écran placé devant l'objectif. Aussitôt l'appareil fonctionne et, grâce à un mécanisme d'horlogerie, prend, à un très court intervalle, deux épreuves négatives du terrain vu à vol d'oiseau. Le baromètre ayant enregistré l'altitude du cerf-volant au moment où l'opération a été exécutée, il sera facile à un homme du métier de déterminer la hauteur de chaque accident de terrain indiqué sur l'épreuve photographique et de reconstituer un plan exact des fortifications.

De son côté, l'état-major de l'armée russe a également essayé de mettre les cerfs-volants au nombre des engins militaires dont les armées de l'avenir ne pourront plus se passer.

Il y a quelques mois des expériences ont été faites dans les environs de Saint-Pétersbourg, pour examiner si les cerfs-volants chargés de petites lanternes de couleur ne pourraient pas être employés pendant la nuit à la transmission des signaux. En faisant varier la couleur et la disposition des verres, il est facile de créer une sorte de dictionnaire télégraphique qui permettrait à deux corps d'armée séparés par des forces ennemies d'échanger à distance des communications. On assure que les expériences faites à Volkoff, sous la direction du Ministre de la guerre, ont donné des résultats assez satisfaisants.

Les Américains, qui ne sont pas, comme les peuples de l'ancienne Europe, condamnés à consacrer à des préparatifs militaires la meilleure part de leur activité et de leurs ressources, ont affecté à une destination plus pacifique les jouets inoffensifs inventés par les mandarins chinois. M. H. Clayton revient à la tradition de Franklin et se sert des cerfs-volants pour explorer le domaine de l'air. On sait que

l'art de prédire les caprices du temps donne lieu à des mécomptes sans nombre. Des observations recueillies sur des montagnes séparées par des milliers de kilomètres ou sur des collines dont l'altitude est insuffisante, sont fatalement incomplètes et ne peuvent aboutir à aucun résultat précis. Le savant directeur de l'Observatoire de Bluehill, près de Rodville, dans l'État de Massachusetts, a eu l'idée de se servir des cerfs-volants pour surveiller les couches supérieures de l'atmosphère.

M. Wilf. Pond a, dans une intéressante étude sur les cerfs-volants, rendu compte des expériences du météorologiste américain. Au premier abord, l'idée de se servir d'un cerf-volant chargé d'appareils qui enregistrent l'altitude, la température, le degré de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère, la direction et l'intensité du vent, paraît assez simple et se réduit en somme à une application nouvelle de la méthode imaginée par M. Ballut, pour prendre des photographies à vol d'oiseau. M. Clayton n'en a pas moins eu le mérite de découvrir des procédés fort ingénieux pour tourner des difficultés matérielles qui, dans la pratique, semblaient presque insurmontables.

Les enfants ont souvent le chagrin de constater avec quelle facilité les cerfs-volants perdent l'équilibre au plus léger commencement de tempête. Afin de remédier en partie à cet inconvénient, le directeur de l'Observatoire de Bluehill avait choisi le modèle malais, qui n'a pas de queue, est très léger et résiste à des courants atmosphériques dont la vitesse peut atteindre cinquante-six kilomètres à l'heure. Toutefois cette innovation ne suffisait pas pour obtenir la stabilité nécessaire à des observations de météorologie, et les cerfs-volants n'auraient pu rendre à M. Clayton que d'assez médiocres services s'il n'avait eu l'idée de les atteler en tandem. Imaginons deux cerfs-volants ; à l'arrière de l'un est attaché le fil de l'autre. Si celui qui est le moins éloigné du sol commence à perdre son centre de gravité, sous l'influence d'un changement de vent, il est soutenu par celui d'en haut et lui fournit à son tour un point d'appui lorsque ce dernier subit de trop brusques oscillations. En d'autres termes, les deux cerfs-volants se trouvant à des altitudes différentes, se prêtent mutuellement un secours efficace, parce qu'ils sont assez éloignés l'un de l'autre pour ne pas subir en même temps le contre-coup des mêmes perturbations atmosphériques. Dans les premières expériences qui ont été faites, le cerf-volant supérieur a atteint une hauteur de sept cents mètres, et les appareils dont il était chargé ont enregistré à chaque zone de cent soixante-dix mètres, qu'ils ont successivement traversée, la température, l'état hygrométrique de l'air et la direction du vent.

M. Clayton désirait recueillir des observations prises à de plus grandes altitudes ; mais on sait qu'à mesure que le cerf-volant s'élève, le poids de la corde augmente et par conséquent il existe une limite impossible à dépasser. Pour tourner cette difficulté, le directeur de l'Observatoire de Bluehill a attaché par des fils séparés un certain nombre de cerfs-volants à la corde principale qui relie les deux cerfs-volants attelés au tandem. Grâce à cet ingénieux artifice, les cerfs-volants auxiliaires soutiennent la plus grande partie du poids de la corde, et ce curieux navire aérien, avec ses voiles de papier et ses fils qui lui servent de câbles, a pu s'élever à deux mille mètres de hauteur.

Une fois engagés dans une voie, les Américains ne s'arrêtent pas à moitié route ; dans les expériences qui se préparent, les météorologistes du nouveau monde ont l'intention d'attacher au même tandem vingt cerfs-volants auxiliaires et ne désespèrent pas d'atteindre une altitude de près de trois mille cinq cents mètres.

Après les déceptions sans nombre que les ballons dirigeables ont infligées aux inventeurs, est-ce aux cerfs-volants que sera réservée la gloire de résoudre le problème de la navigation aérienne ? Cette conjecture n'a rien d'improbable, l'aéroplan de M. Maxim est en réalité un cerf-volant gigantesque qu'une machine à vapeur, à la fois assez puissante et assez légère pour se soulever elle-même, doit mettre en mouvement en faisant tourner une hélice à ailettes de bois.

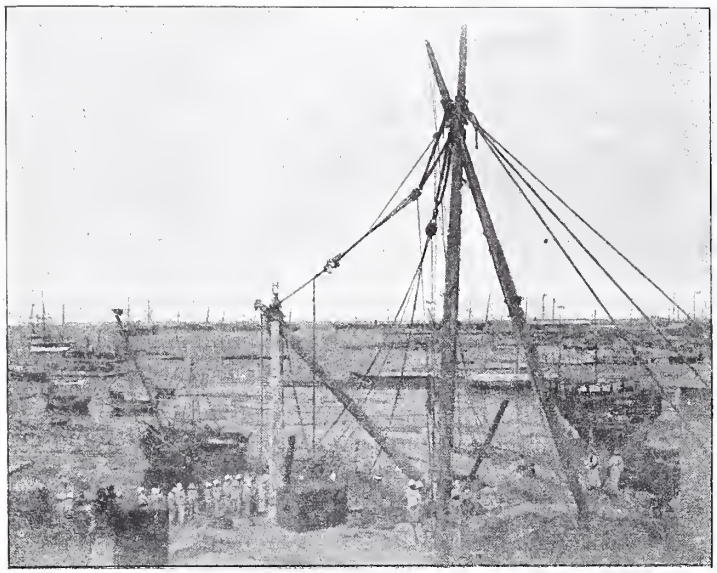
M. Law Hargrave de Stanwell Park, dans la Nouvelle-Galles du Sud, essaye d'obtenir des cerfs-volants seuls une force ascensionnelle suffisante pour enlever un homme dans les airs. L'inventeur australien se sert d'une sorte de chapelet d'appareils de papier, ayant la forme de caisses rectangulaires de un à deux mètres de profondeur, ouvertes d'un côté seulement et unies par des tiges à ressorts flexibles. Le vent s'engouffre dans l'ouverture de ces cerfs-volants de forme cubique et, pourvu qu'ils soient assez nombreux et aient d'assez larges dimensions, leur imprime une force ascensionnelle suffisante pour soulever un poids de quatre-vingts kilogrammes. Cette découverte est encore dans la période des tâtonnements ; mais M. Hargrave ne désespère pas de réaliser un rêve qui laissera bien loin derrière lui les hallucinations wagnériennes de la barque voguant sur un lac, attelée à des cygnes, et se flatte de parcourir bientôt les régions les plus élevées de l'atmosphère sur un char aérien traîné par des aigles de papier.

LABADIE-LAGRAVE.

A MADAGASCAR

DE MAJUNGA A MAROVOAY

Il n'y a pas, à proprement parler, de voie de terre partant de Majunga dans la direction de Tananarive. Les voyageurs à destination de la capitale de Madagascar débarquaient sur la côte orientale de l'île; le plus grand nombre



Montage des canonnières.

atterrissait à Tamatave, d'autres à Vatomandry ou Mananjary, au sud de Tamatave, points par lesquels on accède plus rapidement au plateau central en traversant, il est vrai, la ceinture de forêts qui couvrent le premier étage du soulèvement malgache, mais aussi des contrées fertiles, d'une sécurité parfaite, sur des pistes que bordent de nombreux villages toujours abondamment approvisionnés de riz, de viande, de volaille, même de fruits et de légumes frais, avec des cases relativement confortables que les habitants cèdent volontiers pour la nuit moyennant une légère rétribution.

La traversée de la forêt a été la principale cause qui fit écarter la côte orientale comme point de départ de l'expédition ; elle est en effet impénétrable en dehors d'une étroite tranchée où les convois militaires n'auraient pu se frayer un passage, et nos soldats y eussent été sans cesse exposés aux surprises de l'ennemi ; elle est de plus extrêmement malsaine.

Par Majunga, au contraire, en utilisant le cours du fleuve Betsiboka, navigable sur une distance d'environ deux cents kilomètres, on pouvait atteindre, en trois ou quatre jours, la hauteur de Mevatanana, et, à partir de ce jour, il n'y avait plus qu'à suivre la ligne de partage des eaux, au faîte des versants des vallées de l'Ikopa et du Betsiboka, pour arriver à Tananarive en traversant un pays découvert où les mouvements de l'ennemi étaient toujours faciles à surveiller.

Le choix des officiers qui rédigèrent le programme de la campagne se porta naturellement sur la voie de Majunga ; ce point fut choisi comme base d'opérations où devaient être immédiatement réunis les remorqueurs et les chalands destinés à transporter à Suberbieville les troupes, les vivres et le matériel de l'expédition.

La prudence aurait exigé que les moyens de transport fussent assurés avant d'entreprendre les opérations militaires, on s'est malheureusement trop pressé ; dès les premiers jours du mois de décembre, le commandant de la station navale de l'océan Indien fit occuper les ports de Tananarive et de Majunga par des détachements d'infanterie de marine, et le 28 février, le général Metzinger, chargé du commandement des troupes en attendant l'arrivée du général Duchesne, débarqua du *Shamrock* avec mille cinquante soldats appartenant au régiment d'Afrique. Rien n'était prêt pour les transports à Suberbieville ; les canonnières qui devaient nettoyer les rives du Betsiboka, les chalands que les canonnières devaient remorquer chargées de troupes étaient encore en France, et lorsque ce matériel fluvial parvint enfin à Majunga, après des péri-

Rivière de Marovoay.

péties sans nombre, on n'avait pour le monter que des appareils rudimentaires qui compliquaient singulièrement cette opération.

Bien que le climat de Majunga ne soit pas aussi malsain que celui de Tananarive, le général Metzinger ne pouvait pas rester indéfiniment dans l'attente de ces moyens de transport; la ville, d'ailleurs, ne pouvait pas recevoir un si grand nombre d'hôtes et il dut faire camper les troupes; la fièvre ne tarda pas à se déclarer et, pour remonter le moral de ses hom-

mes, il résolut de tenter un mouvement dans la direction d'un camp retranché que les Hovas avaient établi à Ambohitromby.

Ordinairement, les voyageurs qui voulaient pénétrer dans l'intérieur par Majunga ne prenaient pas la voie de terre ; ils s'embarquaient sur un des nombreux boutres qui transitent incessamment par la rade de Majunga et la baie de Bombetoke pour aller à Marovoay où ils trouvaient des pirogues qui les remontaient en deux marées jusqu'à Marololo et même, pendant les hautes eaux, jusqu'à Suberbieville. Le général Metzinger partit par la voie de terre ; il avait fait une première reconnaissance le 2 mars, par les berges du fleuve. Arrivé à Amparangidro. il dut revenir sur ses pas, le sol détrempé par les eaux ne lui permit pas de la pousser plus loin.

Nouvelle tentative, le 4 mars, par l'intérieur des terres ; mais il fut arrêté encore par une rivière, le Marohogo, qui ne pouvait être franchie qu'en remontant assez loin dans le Nord; il laissa dans le petit village de ce nom un détachement de turcos avec de l'artillerie, et enfin, le 9 mars, il fit partir la canonnière le *Gabès*, qui bombarda le camp d'Ambohitromby, le village de Miadana, situé à cinquante kilomètres environ de Majunga, sur la rive droite, et une position que les Hovas avaient fortifiée, Mahabo, sur la rive gauche du fleuve.

Le mouvement combiné des canonnières de la station navale et des troupes marchant par terre ne put se faire le 24 mars. Miadana, Mevarano et Mahabo tombèrent entre nos mains après un combat acharné; mais les pluies persistantes obligèrent le général Metzinger à suspendre sa marche pendant tout le mois d'avril; il ne laissa que de faibles détachements à Mevarano et à Mahabo.

Le 2 mai, une attaque combinée de la division navale de la colonne de Mevarano et du détachement de Mahabo enleva Marovoay et la ligne des Marais d'Amparilava, qui étaient défendus par une garnison de trois mille Hovas commandés par Ramasombazaha, gouverneur général du Boeni.

La colonne de Mevarano, commandée par le

Village de Marovoay.

général Metzinger, se composait de la 3e compagnie de tirailleurs algériens, la 3e compagnie de tirailleurs sakalaves, de la 2e section de la 15e batterie d'artillerie et d'un peloton de la 13e compagnie du génie; elle suivit la voie de terre à travers le marais d'Andranolava, au sud de Miadana.

La 2e colonne, sous le commandement du contre-amiral, alors capitaine de vaisseau, Bienaimé, était composée des compagnies de débarquement de la flotte et de la compagnie Fatel, des tirailleurs algériens; cette colonne vint débarquer à l'entrée de la rivière de Marovoay. Enfin, le détachement de Mahabo, qui franchit le Betsiboka dans la nuit du 1er au 2 mai, vint se poster à Ambohibary, au sud de Marovoay, pour couper à l'ennemi la ligne de retraite sur Androka.

Le roi Salima et sa cour.

A onze heures du matin, le commandant Bienaimé plantait le drapeau français sur le *Rova* de Marovoay. Cette ville, située sur la rive droite d'un affluent du Betsiboka, est ados-

sée contre les hauteurs qui bordent la rive orientale de ce fleuve ; le fort est à 80 mètres environ au-dessus du niveau de la mer et domine, par conséquent, tout l'estuaire de Bombetoke.

L'occupation de Mahabo et de la rive gauche du Betsiboka nous a fait pénétrer dans les contrées qu'habitent les tribus indépendantes du Menabe, qui donnent à leurs chefs le titre de mpanjaka (roi); la zone comprise entre Katsepa et Mahabo, le royaume de Kandany, n'est pas gouvernée par le mpanjaka Salima, mais bien par sa mère, la reine Angala, qui a épousé, ainsi qu'il est de règle à Madagascar, son premier ministre.

Quelques individus ayant surpris la bonne foi du général Metzinger et du commandant Bienaimé se présentèrent un jour à Majunga, escortant Salima qui venait, disait-il, faire sa soumission. Il fut reçu avec des honneurs royaux : on tira le canon et, quelques jours après, le roi sakalave Salima, qui avait profité de notre confiance en lui pour voler des bœufs dans le parc de l'intendance, était mis en prison. B.

LA VENGEANCE D'UN SOUS-LIEUTENANT

NOUVELLE

Voici le printemps. La neige fond sur les cols alpestres. Les troupeaux remontent sur les hauts plateaux où l'herbe est parfumée et dans les fentes des grands rochers poussent les edelweiss et les saxifrages.

C'est aussi le moment où les petits Alpins quittent leurs quartiers d'hiver, Grenoble, Gap, ou quelque autre cité de la plaine.

Le béret sur l'oreille, le bâton ferré à la main, le fusil à la bretelle, ils remontent les vallées étroites, au fond desquelles la fonte des neiges fait couler un torrent d'eau claire. Puis, à mesure qu'ils approchent de la frontière, quittant les chemins battus, ils gravissent les moraines qui barrent les débouchés, sentinelles posées là par d'antiques glaciers disparus pour être les témoins des combats futurs ; de cimes en cimes, ils montent toujours, jusqu'à ce que la montagne dresse devant eux son mur de roc, comme un infranchissable obstacle.

Faut-il donc s'arrêter alors et s'avouer vaincu ? La montagne est là : nous passerons par-dessus la montagne. Annibal l'a bien passée et Bonaparte après lui !

Et l'on grimpe par ces sentiers qui n'en sont pas, accrochés aux flancs du rocher, suspendus au-dessus des abîmes, à travers les grands sapins à cime verte ; tandis que, tout en bas, où les murailles de pierre semblent se rejoindre, dans son lit trop étroit le torrent mugit et se précipite en bondissant.

A travers les défilés abrupts, sur les rochers que le chamois peut seul atteindre, avec les pieds, avec les mains, avec les ongles, on escalade, à la poursuite d'un ennemi imaginaire, mangeant à la grâce de Dieu, bivaquant à la belle étoile, sans rencontrer d'autres êtres humains, pendant les longs mois des manœuvres, que les camarades du bataillon.

A vivre de cette vie-là, sans cesse en lutte avec les obstacles que la nature fait inopinément surgir à chaque pas, on comprend l'attrait de la vie d'aventures ; on comprend les trappeurs, les mohicans, tous ces rudes chasseurs des grands lacs, volontairement exilés du monde civilisé et aux prises avec la vie sauvage.

Dieu merci, nos Alpins n'en sont pas encore là : le bataillon transporte avec lui un coin du monde civilisé. Il n'y a que le cadre qui change et les habitudes journalières. Mais quand on a goûté de cette vie-là on est invinciblement attiré à la reprendre par l'instinctive attraction de l'imprévu, assaisonné d'une pointe de danger, et l'on devient fanatique de la montagne ; elle vous saisit et vous envahit. Comme la forêt, la montagne n'est pas une solitude pour ses fidèles. La diversité est si grande qu'elle tient l'esprit en éveil ; on se familiarise avec elle ; on s'enhardit pour la posséder tout entière : et elle ne se donne qu'aux audacieux.

On s'est souvent demandé quel mobile pouvait pousser certains ascensionnistes à réaliser les expéditions les plus périlleuses, pour ce seul motif qu'elles n'ont pas été toutes jusque-là, et l'on pourrait faire une curieuse étude psychologique sur l'attirance de l'inaccessible, en dehors, bien entendu, du but moins noble qui suffit à beaucoup de gens, d'établir un record, comme on dit dans le moderne langage sportif.

Ceci dit pour établir l'état d'âme de nos Alpins ; mais leurs occupations sont loin d'avoir pour objectif des exercices de sport ou des records ; et s'ils peuvent trouver à satisfaire un certain goût d'aventures, ce n'est pas à proprement parler pour s'amuser qu'ils manœuvrent dans la montagne.

Rien n'est si difficile, en effet, que la guerre de montagne et rien ne demande une préparation plus complète, un entraînement plus continu.

Elle ne se prête pas, il est vrai, aux grands déploiements de troupes, aux larges opérations qui se déroulent sur de vastes espaces ; mais on peut être un grand général en commandant une petite armée. Lecourbe et Masséna l'ont bien prouvé, pour ne citer que ceux-là.

Il faut apporter une fertilité de moyens et de combinaisons qu'aucun événement ne déroute, une hardiesse dans la conception et une vigueur dans l'exécution qu'aucun obstacle ne rebute.

La connaissance approfondie du terrain est indispensable ; mais il est en même temps très

difficile de l'acquérir, puisqu'on n'en peut prendre que des vues successives et extrêmement limitées et que les cartes ne sauraient indiquer que bien imparfaitement l'intraduisible aspect de la montagne.

Et si des officiers on descend jusqu'aux simples soldats, ne leur faut-il pas aussi des qualités exceptionnelles d'endurance pour supporter le rude et changeant climat des hautes régions, où le froid est vif, l'air raréfié, les vivres réduits à leur plus simple expression.

Ne leur faut-il pas l'entraînement d'une éducation spéciale qui leur apprendra à marcher, à gravir, à escalader les pentes raides, les éboulis où le pied devrait s'accrocher comme une griffe? Inutile de dire qu'une pareille troupe devrait être recrutée exclusivement parmi les montagnards et, mieux encore, parmi les gens du pays qui en connaissent déjà les moindres sentiers : il faut laisser l'Alpin sur son rocher.

*
* *

Il était du pays, le petit chasseur alpin Claudius Charpenat, étant né dans quelque bourgade de l'Oisans, où les maisons de torchis s'étageaient dans tous les sens au fond d'une combe trop étroite. C'était sans doute au contact de ses rochers qu'il avait pris sa tête dure et un entêtement qui n'avait d'égal que celui du mulet qu'on l'avait chargé de conduire, avec une partie des bagages de la compagnie.

Il était lourd et un peu épais; mais avec son allure lente d'ours mal apprivoisé qui se balance d'une hanche sur l'autre, il était bon marcheur aussitôt qu'il s'agissait de gravir les sentes de la montagne, et son pied se collait sans broncher sur les schistes les plus glissants, comme auraient pu faire les tentacules d'une poulpe.

Dame! pendant l'hivernage dans la caserne toute neuve bâtie près des bastions du Verderet, ça n'allait qu'à demi ; il s'ennuyait, le pauvre gars; la nostalgie des hauts plateaux le prenait, et il devenait mauvais comme un âne vert — si tant est que les ânes verts (je n'en ai jamais vu) méritent leur réputation.

Il n'en voulait faire qu'à sa tête, n'écoutant ni caporal, ni sergent, cherchant à esquiver les corvées, bâillant aux théories dans les chambres, traînant péniblement ses godillots à la manœuvre avec un nonchaloir déplorable et qui détonnait sur la cadence alerte et vive des autres chasseurs, ses frères d'armes.

Ce que voyant, son sous-lieutenant, frais émoulu de Saint-Cyr, tout feu, tout flamme, le tenait au doigt et à l'œil, tombant sur lui au moindre écart, gourmandant d'abord, punissant ensuite.

Claudius Charpenat grondait sourdement. Il était du pays des marmottes et jugeait, comme elles, que l'hiver est fait pour dormir. Aussi le sous-lieutenant Delaplaine — un nom prédestiné pour n'être pas Alpin — était-il sa bête noire. Il n'avait qu'à paraître pour que Claudius se sentît tout bouillonnant de mauvaise humeur, et, s'il était à l'exercice, ledit Claudius faisait un peu plus mal qu'à l'ordinaire, par esprit de contradiction.

Le sous-lieutenant Delaplaine n'était pas le premier venu. Les Alpins sont fort demandés à Saint-Cyr, et n'y entre pas qui veut. C'était en même temps, ce qui ne gâte rien, un beau garçon, bien planté, et qui s'en doutait. L'œil vif, la moustache juvénile relevée en buisson vaporeux, la tunique serrée à la taille et le képi cabossé, plus haut derrière que devant, avec des plis soigneusement entretenus, comme la marque de fabrique du lieutenant élégant et dans le train.

Toujours bien chaussé, bien ganté et marchant la tête haute, d'un air irrésistiblement conquérant, il était la coqueluche du tout Grenoble féminin. On se l'arrachait aux soirées de madame la commandante — son chef de file — et de mesdames les colonelles des régiments voisins, sans parler des gros états-majors.

Faisant d'ailleurs bien son service, avec une pointe de fanatisme qui ne messied pas à la jeunesse. Qui donc prétend que cette jeunesse verse dans le pessimisme aujourd'hui? Le sous-lieutenant Delaplaine trouvait au contraire que la vie est bonne, qu'il est bon d'être jeune, d'avoir ne fût-ce qu'un galon sur la manche et d'appartenir au plus beau des bataillons alpins.

Il ne doutait pas que ce fût là, pour lui, la première étape des grands commandements, et s'y préparait, non seulement à l'exercice, mais en s'entraînant aux ascensions, pour n'être pas traité de jeune blanc-bec à la reprise des manœuvres printanières. Son ardeur ne connaissait pas d'obstacles. En plein hiver, les pieds armés de ses raquettes, avec quelques alpinistes intrépides, il escalada Belledonne, pour se faire la main — ou plutôt le pied — et alla ensuite piquer son piolet sur les glaciers les plus difficiles.

Tous ces exploits faisaient rumeur dans le monde, et il marchait dans une auréole glorieuse, comme il convient à un héros.

Il en conçut un peu d'orgueil, comme il est naturel, et l'infaillibilité dont il se crut dès lors revêtu put se lire dans toute sa mince personne élégante. Au cercle, il tranchait volontiers du grand militaire, encore qu'il y eût là de ses anciens qui, assagis par l'âge, fussent enclins à rabattre le caquet du jeune coq.

A l'exercice, où il faisait pivoter à l'aise les hommes qui lui étaient plus spécialement confiés, il se montrait particulièrement sûr de lui et cassant.

Aucun mouvement ne s'exécutait qui fût bien du premier coup.

— Cela ne vaut rien, au temps!

Et l'on recommençait.

Il serait exagéré de dire que ses hommes l'adoraient; mais, plus que tous les autres, Claudius Charpenat mettait tout son cœur à l'exécrer, et ce n'étaient pas de doux noms d'oiseau qu'il lui donnait dans son jargon formé, à doses égales, de patois et d'argot de caserne. Il ne dérageait pas contre ce jeune échappé de l'École, qui le gourmandait sans cesse, et, ne pouvant répondre ouvertement, s'en vengeait en marmottant des injures entre ses dents.

* * *

Quand revint le moment de quitter ses quartiers d'hiver, chacun prépara gaîment son mince bagage. On n'ascensionne pas dans les Alpes avec le même équipage que pour les manœuvres en plaine; et, en faveur des Alpins, on a renoncé à cet amour de l'uniformité qui règne en maître chez nous.

Les Alpins ont un équipement spécial et approprié à leur emploi. Ils sont vêtus d'une vareuse à collet rabattu, et munie de deux poches de côté; sur les épaules, des pattes épaisses amortissent les courroies du sac. La veste entr'ouverte laisse voir un gilet de jersey qu'entoure à la taille une ample et chaude ceinture de laine bleue. Un capuchon broche sur le tout.

Le pantalon est le même que celui des autres chasseurs à pied; mais le jarret est emprisonné par une bande de drap qui s'enroule et monte jusqu'au genou. La jambe est ainsi protégée contre les pierres qui roulent, l'eau ou la neige. La chaussure est un brodequin que le commandant du bataillon fait fabriquer comme il l'entend, exemple de décentralisation sans précédent dans l'armée française.

La coiffure adoptée est le béret coquet et commode des montagnards pyrénéens, qui prend toutes les formes, s'oriente en forme de visière contre le soleil, en forme de couvre-nuque contre la pluie, ou s'enfonce en bonnet de nuit sur les oreilles.

Dans cet équipage nos Alpins avaient l'air martial et crâne, lorsqu'aux accents de leurs clairons en cors de chasse, ils sortirent par la porte de France pour gagner la montagne : ils ne devaient point revenir avant l'automne, et les bons habitants de la cité delphinale étaient venus sur l'esplanade pour envoyer un amical *Au revoir!*

Tandis que les chasseurs prenaient les sentiers, une batterie de montagne suivait la route en lacet, sans perdre le contact. Et la marche-manœuvre commença, à travers les péripéties habituelles, au milieu des difficultés croissant à mesure qu'on s'élevait vers des régions plus abruptes et plus hérissées.

On chaussait les raquettes pour passer les névés qui craquaient; comme les chasseurs de baleines, on lançait la corde au moyen du grappin pour escalader les pics inaccessibles; lorsque le grappin avait mordu, un homme se risquait à aller le consolider et, après lui, toute la troupe passait et même les petits canons qui se trouvaient en batterie tout à coup sur un petit replat large comme un mouchoir de poche d'où ils tiraient inopinément sur l'ennemi, comme d'une forteresse inexpugnable.

Le sous-lieutenant Delaplaine nageait dans son élément; il allait, plein d'ardeur, secouant encore son monde comme au polygone, et payant de sa personne, ce qui permet, à la vérité, de se montrer exigeant pour les autres.

Claudius Charpenat n'était pas absolument de cet avis, et malgré le plaisir qu'il éprouvait de se retrouver au grand air, il ne parvenait pas à dépouiller sa méchante humeur.

— Gringalet! marmottait-il; ça croit connaître la montagne. Eh bien! et nous alors, les montagnards, qu'est-ce que nous savons?

Il rêvait de lui jouer quelque tour, sans savoir trop comment, et s'en allant de son pas pesant et alangui de vieux pâtre, il traînait son mulet par la bride sur les sentiers glissants.

Un soir, le jeune officier commandait l'arrière-garde; il vint l'installer pour la nuit sur la position qu'on lui avait indiquée et qui n'était pas très éloignée du chalet de la Bérarde, où les alpinistes trouvent, dans leurs excursions, bon repas et bon gîte. Tous les officiers de la compagnie devaient y dîner, devant un bon feu réconfortant. Le sous-lieutenant les rejoignit, après avoir organisé son bivouac et son service de sûreté, et l'on passa gaîment le temps à deviser. D'ailleurs, grâce à la fatigue d'une longue série de manœuvres, personne n'avait envie de prolonger la veillée outre mesure, et chacun tirant de son côté, Delaplaine se mit en devoir de regagner son poste.

La nuit était venue, noire comme le fond d'un four; mais l'officier ne doutait pas que tous les détails du chemin ne fussent bien fixés dans sa mémoire, et, tâtant le rocher de son bâton ferré, il se mit à marcher d'un bon pas sur le sentier à peine tracé. Il lui semblait bien être en bonne voie, lorsqu'il se heurta à une paroi impénétrable. A droite, à gauche, aucune trace de chemin. Il essaya de contourner la roche, revint sur ses pas, se reprit à grimper dans une direction sans doute meilleure; mais plus il allait, plus il s'embrouillait.

La lune en se levant ne servit qu'à lui faire mieux constater qu'il s'était bel et bien égaré. Cette constatation n'avait rien de régalant. Il lança dans le silence de la nuit de ces appels sonores qui sont le télégraphe rudimentaire des bergers montagnards.

Rien ne répondit.

(*A suivre.*) J. BÉTHUYS.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LE MARCHAND DES QUATRE SAISONS

Le marchand des quatre saisons (Musée de Cambrai). — Peinture de Schryver. — Gravé par Fleuret.

Lentement, ils s'en vont par les chaussées, les larges et les autres, proclamant des noms de légumes et y accolant des épithètes qui seraient flatteuses pour des êtres d'une classe supérieure à celle des végétaux. Ils sont tous beaux, verts et tendres, ces produits maraîchers, et pas cher. Les fruits et les fleurs *qu'embaument* passent aussi, clamées haut également, piquant la grisaille des rues d'un joli panache de couleurs. Il en vient de partout, de Nanterre et de Blidah ; les artichauts bretons *(la tendresse !... la verduresse !...)* y cèdent la place à l'orange provençale *(la valence !... la belle valence !)* et le lit du hareng *qui glace*, toujours nouveau, reçoit à leur heure les ananas et les grenades.

Les produits circulent sous nos yeux, toujours poussés par de braves gens semblables au marchand de M. de Schryver. Cet homme a vraiment le type de l'emploi : figure souffreteuse, tenue pauvre et décente. L'enfant qui l'accompagne représente à ses côtés la famille pour laquelle il travaille et à laquelle sa recette de la journée (trois ou quatre francs, en moyenne) donnera la sécurité du lendemain.

Les poireaux, les choux et autre verdure étalés devant lui se promènent, à la vérité, sur un terrain défendu ; la médaille qu'il porte y est en contravention. Mais ce sont là détails auxquels les artistes s'arrêtent peu. Cette partie de la rue de Rivoli ne voit jamais de marchands des quatre saisons. Raison de plus peut-être pour en placer un dans ce cadre aussi nouveau qu'opulent. M. de Schryver n'était pas, comme son marchand, soumis à de stricts règlements, et la médaille du brave homme ne lui a présenté d'autre valeur que sa couleur et sa forme. Or, voici ce qu'en réalité elle signifie.

D'abord, elle n'a pas été d'une conquête facile. Elle a coûté de longues et nombreuses démarches, des heures de patience et, par-dessus tout, une profonde misère. Le marchand des quatre saisons, avant d'introduire sa demande dans les cartons archipeuplés de la terrible Préfecture de police, a cru devoir se procurer des apostilles à la Chambre des députés et au Conseil municipal. Il a eu à prouver qu'il est sans ressources ; et il a subi l'examen du médecin chargé de prononcer sur son plus ou moins de validité. Il a dû présenter un casier judiciaire absolument net, et passer par les très minutieuses et non moins légitimes enquêtes de la Préfecture.

Après quoi sa demande ira prendre rang

dans les cartons, dix millième peut-être, derrière celles qui attendent qu'une éclaircie se fasse dans les rangs des six mille marchands en activité. Et il n'a l'espoir d'en profiter rapidement que s'il peut se prévaloir d'une misère plus noire que celle des concurrents et concurrentes. Les femmes ont la grosse majorité parmi ces postulants, comme parmi les titulaires, la plupart journalières ou marchandes au panier. Parmi les hommes les déclassés n'existent pas plus que chez les femmes, et si un jour quelque ancienne artiste lyrique s'attelle à une petite voiture, elle y sera une éclatante exception.

Quand un des six mille marchands (chiffre strict) cède la place par suite de décès, démission, ou la rare rigueur d'une mesure administrative, le candidat préféré est appelé. On le photographie. On établit un carnet muni d'une épreuve de profil, portant les noms, prénoms et domicile du titulaire, plus un court règlement lui indiquant ses devoirs. C'est un extrait de l'ordonnance de police du 28 décembre 1859 établissant, en modification d'une précédente ordonnance, les règles que le marchand doit observer dans la vente des comestibles ou des fleurs coupées, et parmi lesquelles la bonne qualité des produits est placée en première ligne. Les autres articles concernent les prohibitions d'arrêt, de stationnement et leur sanction.

Les six mille marchands des quatre saisons sont répartis en deux zones. La première est l'ancien Paris compris dans l'enceinte des boulevards extérieurs. Elle est desservie par les Nos 1 à 3,600. La deuxième, Nos 3,601 à 6,000, comprend tous les arrondissements excentriques. C'est toujours dans la dernière que les nouveaux venus exercent d'abord leur privilège; ils traversent ensuite les boulevards extérieurs au fur et à mesure des extinctions qui se produisent dans le commerce ambulant de l'ancien Paris, et toujours en bénéficiant de leurs charges de famille et de leurs infirmités.

Il y a dans cette prime constante donnée à la misère une grâce qui n'échappera à personne et qui revêt d'un charme de prévoyance et de maternité cette Préfecture, si redoutée du peuple, auquel elle ménage cependant de touchantes faveurs. Ceci n'empêche pas la foule des rues, dès qu'une contravention met en conflit nos débonnaires gardiens de la paix et les marchands marrons, de prendre fait et cause contre la police pour les peu intéressants exploiteurs d'un privilège auquel ils n'ont aucun droit, et qu'ils exercent frauduleusement aux dépens des malheureux.

Il est pénible de constater qu'aux chiffres des six mille vendeurs autorisés correspond un nombre égal de marchands dépourvus de toute permission. On laisse faire, obéissant à cet esprit d'indulgence qui s'éveille et s'avive dès qu'il est question de toucher au gagne-pain de pauvres gens. Derrière ces marchands sans carnet et sans médaille se dissimulent pourtant, le cas n'est pas rare, des industriels qui fournissent au premier venu la voiture et les marchandises, et lui payent d'un salaire quotidien la vente et les fatigues de la journée. Envers ceux-ci l'administration est impitoyable : elle sévit au nom des pauvres; et qui pourrait l'en blâmer?

Une autre distinction a été établie entre les vendeurs ambulants. En principe, le marchand des quatre saisons ne doit stationner dans une rue que le temps nécessaire à la livraison de sa marchandise. Il doit marcher, marcher toujours, afin de ne pas frustrer par un stationnement prolongé le commerçant installé dans une boutique et payant patente et le reste pour avoir le droit de vente et d'étalage. Or, cette marche perpétuelle rendrait impossible à bien des malheureux l'exercice de la profession. Pour ceux-ci l'administration a établi un certain nombre de stationnements où vous voyez les petites voitures s'installer en files fleuries le long des trottoirs, éventaires sédentaires où le public s'approvisionne comme à un marché.

Les plus importants se trouvent aux faubourgs Saint-Denis et Saint-Antoine, rues de Rambuteau, de Ménilmontant, Bichat, Saint-Maur, de Malte, Saint-Antoine, Saint-Denis, boulevard Edgar-Quinet, avenue Parmentier, etc. Ils peuvent compter jusqu'à cent trente voitures, et leur nombre est strictement délimité pour chaque voie, ainsi que dans quelques-unes les heures de la vente, autorisée seulement jusqu'à midi. Ces stations sont éloignées de tout marché d'une distance d'au moins deux cents mètres; et la zone de protection de certains s'étend jusqu'à huit cents et mille mètres.

Le marchand de M. de Schryver se trouve rue de Rivoli, dans une de ces zones qui lui sont interdites... Toutefois ces grands stationnements sont appelés à disparaître, pour être remplacés par d'autres moins considérables et répartis en des points écartés et peu fréquentés. Le neuvième arrondissement, seul, n'a pas de stationnements.

Sédentaire et ambulant, toujours criant ou chantant, le marchand vivote sans trop de difficulté, heureux quand il a réussi à se faire une clientèle fidèle. Est-il malade? il peut se faire suppléer ou aider en faisant agréer l'un des siens par l'administration, qui délivre à ce dernier un carnet-photographie et lui accorde une autorisation renouvelable tous les trois mois. Le pire donc qui puisse lui arriver est de démériter par contravention aux règlements, soit en stationnant devant un magasin vendant les mêmes produits, soit pour grossièreté envers les gardiens de la paix, soit en gênant la circulation. Des admonestations le rappellent

d'abord au devoir, et le cas de récidive est puni du retrait de l'autorisation, du carnet, et de cette médaille qui symbolise pour eux le moyen de vivre.

Ces rigueurs sont très rares; et le gardien de la paix est pitoyable à ces braves gens dans la mesure du possible. Aussi trouvent-ils une grande sécurité dans cette existence pénible, dont les maigres bénéfices sont cependant un revenu certain. A quelques-uns, suivant la légende, ils procurent même l'aisance. On cite à Paris des contrées fortunées où l'on peut réaliser jusqu'à douze francs de gain en une seule journée. Ce fait a été vérifié par un de nos confrères. Il eut un jour la fantaisie de s'atteler à une voiture de cerises et de s'époumonner au profit de la propriétaire du véhicule. Celle-ci eut lieu d'être stupéfaite de l'aubaine que lui valurent l'entrain et la spirituelle éloquence du journaliste. On ne dit pas si elle lui a offert un engagement.

Les marchands des quatre saisons vivent, en somme, sous une tutelle très douce, dont la mansuétude est pleinement justifiée, d'ailleurs, par la misère qu'elle s'efforce de guérir, et l'honorabilité de braves gens infirmes et malheureux. S'ils n'ont pas tous une belle voix pour crier leur marchandise, ils ne montrent dans nos rues que des figures placides et bonnes. Sauf le boutiquier qui les surveille d'un œil jaloux, ils ne trouvent pas d'hostilité sur le chemin. Seule, la gouaillerie de Gavroche s'éveille quelques fois derrière eux. Et alors se multiplient les clameurs du marchand, le : *Pois verts! pois verts!...* éclatant ou enroué qui monte le long de nos maisons, ou la longue mélopée de septembre :

A la barque! à la barque! à la barque!
On les vend, des huîtres fraîches et bonnes,
On les vend dix sous la douzaine (bis).

(A suivre.) MAB-YANN.

PAR LES YEUX

La langue parlée et écrite, la langue dont les signes sont des mots, n'est pourtant pas la seule dont l'homme dispose pour traduire ses idées; il a aussi la langue des formes qui ne se prête pas à des combinaisons moins variées et qui ne rend pas avec moins de force et de clarté les conceptions de l'intelligence et les sentiments du cœur. Cette langue, on ne nous exerçait pas, jadis, à la lire; peut-être ne nous disait-on pas assez combien il importait au développement de notre esprit que nous apprissions tout au moins à en épeler les caractères, et quel intérêt nous aurions mis dans notre vie, quels plaisirs délicats nous nous serions ménagés le jour où une idée traduite par une forme nous apparaîtrait aussi nette que si elle eût été exprimée par des mots, le jour où nous jouirions aussi vivement d'un marbre grec ou florentin et d'une fresque de Raphaël que d'une page d'Homère, de Sophocle et de Racine.

Pour en venir là, il faut d'ailleurs, ne vous y trompez pas, une lente éducation des yeux ou, pour parler plus exactement, de la faculté critique, de l'intelligence même, en tant qu'elle s'applique et s'habitue à comparer et à classer les perceptions qu'elle doit au sens de la vue. Alors même que l'on n'est pas dénué de toute aptitude naturelle à ce genre d'étude, on débute, sur ce terrain, par des admirations que l'on ne peut, ensuite, se rappeler sans sourire.

Est-il rien, dans la littérature, qui vaille les figurines de terre cuite, les Tanagre, comme on dit, pour faire comprendre combien la Grèce a senti et goûté la beauté féminine non pas seulement dans ses types les plus sérieux et les plus nobles, chez une Pallas ou une Aphrodite, mais aussi chez la courtisane, chez la bourgeoise ou l'ouvrière d'une petite ville, saisies et rendues dans la grâce abandonnée de tous les jours, dans la liberté des attitudes les plus variées et les plus familières? Si nous jugions de la religion de la Grèce seulement par les épithètes dont les poètes se servent pour définir les dieux et par les actions qu'ils leur prêtent, nous risquerions de les mal juger. C'est en contemplant les effigies de ses dieux que nous nous rendons le mieux compte des idées qu'ils ont attachées à chaque type divin. Nous ne possédons plus, hélas! ces chefs-d'œuvre de Phidias qui, nous disent les anciens, avaient rendu les hommes plus religieux, l'Athénê Parthénos de l'Acropole et le Zeus d'Olympie; mais jusque dans les déductions et les imitations qui en sont arrivées jusqu'à nous, on devine comment le sculpteur avait exprimé ici l'idée de l'intelligence lumineuse et calme, de la sagesse suprême, et, là, celle de la force souveraine au repos de la toute-puissance tempérée par la bonté, telle qu'on la conçoit dans le maître du monde, dans le père des hommes et des dieux.

Si vous savez écouter, vous entendrez parler ces statues rangées contre les murs du musée du Louvre : l'*Arès*, où l'on croit retrouver la marque de Polyclète, l'*Artémise chasseresse*, la *Victoire* de Samothrace et la divine *Aphrodite* de Mélos, et voici ce qu'elles vous diront : Jeune homme qui étudies la Grèce dans Homère et dans Platon, dans Hérodote et dans Sophocle, ne passe pas si vite. Nous aussi, nous sommes cette Grèce que tu entrevois et que tu cherches dans leurs écrits, dont tu déchiffres, non sans peine, la prose et les vers. Pour nous comprendre et pour nous aimer, pour lire dans nos traits la pensée dont nous sommes l'expression, pour saisir dans le modelé de nos chairs et dans le pur contour de nos membres le secret du génie qui nous créa, tu n'as pas besoin de grammaire et de dictionnaire; applique-toi seulement à faire l'éducation de tes yeux. Dans cet exercice même et cet apprentissage, tu trouveras un plaisir de plus en plus vif, à mesure que tu te sentiras plus capable de percevoir les nuances les plus fines. Ne crains pas d'ailleurs, toi qui aspires à être plus tard l'interprète du génie grec, que ce soit là du temps perdu. Le jour où tu seras assez entré dans notre intimité, par un long et affectueux commerce, pour pouvoir, à toute heure, évoquer dans ton esprit, aussi nette que si nous étions là, debout devant toi, la vision de ces formes qui te seront devenues chères, les images qui s'éveilleront en ta mémoire, quand tu liras les poètes, seront, à peu de chose près, celles que les mêmes récits et les mêmes épithètes auraient aussitôt suggérées aux Grecs, qui nous ont vus naître. Ceux-ci, tu t'en rapprocheras par le fait d'impressions toutes pareilles; tu seras plus voisin d'eux, plus près de penser et de sentir à leur façon, au moins par moments, que le grammairien le plus subtil, que l'helléniste le plus savant qui ne nous aurait jamais regardées. » GEORGES PERROT.

Directeur de l'École normale supérieure.

UNE ESTAMPE ALLÉGORIQUE

AU XVIIIe SIÈCLE (1)

L'estampe allégorique ci-dessus est relative à l'un des épisodes de la longue et fastidieuse querelle du jansénisme.

Cette querelle troubla et ennuya la France pendant plus de cent cinquante ans. L'épisode illustré ici appartient à la période qui fut spéciale à la fameuse bulle ou Constitution *Unigenitus*, et il doit être placé soit en 1732, soit en 1753. Les détails de costume ne permettent pas d'être plus précis, car la magistrature du dix-huitième siècle conserva les hautes et longues perruques longtemps encore après que la mode de la Cour et de ville avait adopté les perruques poudrées. Parmi les autres détails de l'estampe il en est un qui paraîtrait autoriser l'assignation de la date 1753; nous dirons tout à l'heure quelques mots sur les faits qui appartiennent à cette année et à celle de 1732.

C'est dans la Grand'Chambre du Parlement de Paris que l'artiste a placé la scène. Les murs sont tapissés de tentures à fleurs de lis. Le premier président, Portail, pour 1732 et Maupeou pour 1753, est assis au *grand banc*, où siègent près de lui les présidents à mortier; on le reconnaît à son camail d'hermine. Le Parlement n'est représenté que par une partie de la Grand'Chambre, section principale en rang et en importance de la Cour souveraine de justice; quarante membres seulement sont figurés dans ce dessin, sur deux cents dont se composait le Parlement, en dehors des *Gens du roi*, procureur général, avocats généraux, etc., des maîtres des requêtes, des avocats, des procureurs, dont l'ensemble s'élevait à un effectif de plusieurs centaines de personnes. On comprend quelle émotion devait agiter l'opinion publique à Paris lorsque le Parlement, dans ses conflits avec la Cour, suspendait l'exercice de ses fonctions, ressource extrême dont il fit usage plus d'une fois.

A droite de l'estampe, au dernier plan, et à gauche, au premier, on voit des édicules, à coupole fleurdelisée surmontée du globe et de la couronne royale. Ce sont les *lanternes*, loges réservées aux princes, aux princesses, aux ministres, à des hôtes de distinction, qui y étaient admis pour assister aux délibérations du Parlement sans être vus. Ces lanternes se retrouvaient dans tous les Parlements. Quelques-unes de nos Cours d'appel, dont les locaux sont ceux des anciens Parlements provinciaux, ont encore de ces loges ou tribunes. Bien que les personnes admises dans les lanternes ne dussent voir qu'à travers des jalousies grillées (on les distingue sur l'estampe), il y a cependant des exemples où cette règle fut enfreinte. Ainsi, le 3 avril 1730, dans le lit de justice où, pour la troisième fois, fut enregistrée, quoique avec des réserves, la bulle *Unigenitus*, le cardinal de Fleury, premier ministre, prit cette liberté. « Ce qui est curieux, c'est que M. le cardinal de Fleury était dans la lanterne, du côté des greffes (la lanterne de gauche, croyons-nous), avec les ambassadeurs étrangers. Il a ôté les jalousies, s'est accoté sur la petite barre de fer, tout à fait à découvert, et a salué tout le monde. » (*Journal de Barbier.*)

Le petit bureau devant lequel se tient l'ange présentant une pancarte avec cette inscription: *Arrêt du Parlement*, est la *barre*; les gens appelés à recevoir une communication du Parlement ou à lui fournir des explications, sont du côté opposé à celui de l'ange, de manière à faire face au président.

L'estampe, certainement dessinée, gravée et éditée à Paris, est cependant, ainsi qu'on peut le lire en bas, à droite, datée d'Amsterdam. On sait que tel était l'usage pour les imprimés de tout genre dont les éditeurs pouvaient appréhender les rigueurs de la police. D'après les prix indiqués pour d'autres estampes du même ordre, publiées à la même époque, celle-ci a dû se vendre douze sols.

Cherchons maintenant à déterminer quelle date il faut attribuer à ce dessin.

L'âge héroïque du jansénisme avait fini avec les premiers combattants, Saint-Cyran, de Sacy, Nicole, Pascal, les Arnault surtout, et tant d'autres beaux génies et de grands caractères, dont les puissantes facultés eussent produit d'inappréciables ouvrages s'ils ne s'étaient confinés dans de stériles controverses de théologie. On a peine à concevoir aujourd'hui que la théologie pût allumer de telles passions. Mais n'y avait-il en cause que la théologie seule? La lutte n'était-elle pas, au fond, une des formes de l'éternel antagonisme entre les tendances de la Compagnie de Jésus à la domination des âmes, et la résistance de l'esprit humain invinciblement attaché à la liberté?... Que la doctrine janséniste sur la *Grâce* fût ou non contraire à la liberté, il n'importe; à leur insu peut-être, et par le fait même de leur opposition aux efforts de la Compagnie de Jésus, les jansénistes servaient les intérêts de la liberté de discussion.

La seconde période commence avec la publication de la bulle *Unigenitus* (1713) obtenue par Louis XIV, et se termine à l'expulsion des jésuites (1762), victoire momentanée des jansénistes. Bien qu'elle ait été à peu près continue, on constate cependant deux crises aiguës dans cette période, de 1727 à 1732 et de 1751 à 1755. Notre estampe a trait évidemment à l'une de ces deux crises.

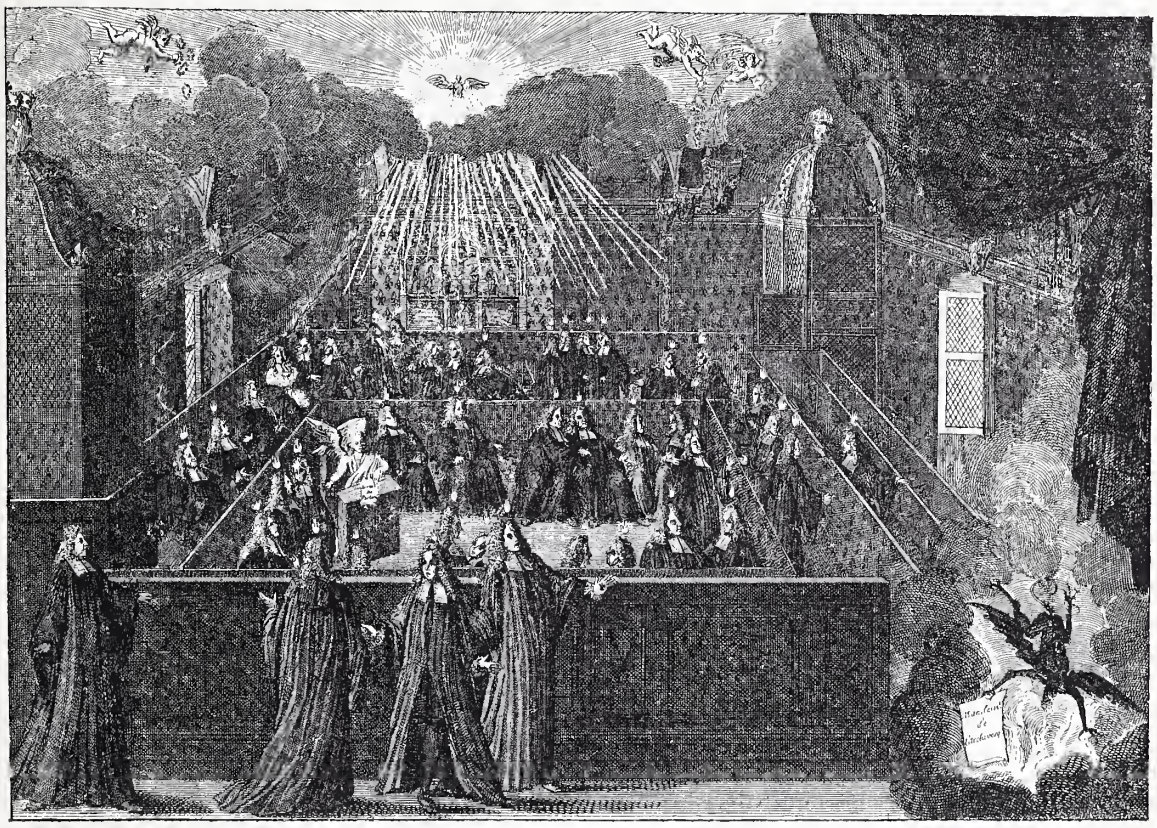
(1) Cette estampe provient du cabinet de M. le président Ed. Fontaine, à La Flèche.

Prétendu concile d'Embrun, troisième enregistrement de la bulle en lit de justice, c'est-à-dire par contrainte, mandement de l'archevêque de Paris, Charles de Vintimille, scènes ridicules du cimetière Saint-Médard, sont les faits principaux qui passionnèrent les esprits pendant les cinq années de 1727 à 1732. Arrêtons-nous seulement sur le conflit entre la Cour et le Parlement au sujet du mandement de l'archevêque.

Le Parlement n'avait cessé de protester contre la bulle, qui lui paraissait une immixtion illégale de la Papauté dans des différends qui eussent dû n'être discutés que par une libre Église gallicane. Beaucoup d'évêques en jugeaient de même. L'archevêque publie un mandement inspiré par les plus pures doctrines ultramontaines. Vingt-deux curés de Paris refusent de le lire en chaire. Le Parlement décide de prononcer contre le prélat un appel « comme d'abus. »

On réveillait le souvenir de la Déclaration du clergé de 1682, pour défendre les droits de l'Église de France et de la Royauté, contre

ESTAMPE ALLÉGORIQUE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



L'orgueil Ecclésiastique confondu par le Parlement.

Ne crains point de donner, Corps auguste et suprême,
Un Arrest qui soutient un Roy contre lui-même,
Un jour il gémira de t'avoir mutilé,
Tâche de réprimer un parti téméraire
Il te seroit honteux, dans cette grande affaire,
De ne pas mériter l'honneur d'être exilé. (*A Amsterdam.*)

les empiétements de Rome. L'abbé Pucelle, conseiller-clerc au Parlement, vieillard vénéré pour ses vertus et influent par son éloquence, était le Bossuet du moment, Bossuet fort amoindri, il est vrai, comme étaient abaissés alors les caractères et les talents.

Le cardinal Fleury, plus évêque que ministre dans ces circonstances, soutenait l'archevêque; Pucelle et un de ses collègues sont exilés; défense est intimée au Parlement de procéder contre l'archevêque de Paris. Le Parlement réplique par l'arrêt du 27 mai 1732 :

« La Cour, en continuant ses fonctions ordi-
« naires, donnera en toutes occasions des
« marques du même zèle, qu'elle a toujours eu
« pour le service du Roi et du public, *pour le*
« *maintien des droits sacrés de la couronne,*
« pour prévenir et réprimer toutes les entre-
« prises capables d'exciter et d'entretenir le
« trouble dans l'Église et dans l'État, et pour
« remplir toutes les obligations qui lui sont
« imposées par les ordonnances du seigneur
« Roi et par celles des Rois, ses prédéces-
« seurs.

« *Et le mandement de Mgr l'archevêque a*
« *été dénoncé à M. le Procureur général, pour*
« *en interjeter appel comme d'abus.* »

Réplique du cardinal : Un président et trois conseillers sont exilés. Les Chambres du Parlement offrent leur démission; la Grand'-Chambre fait exception, et les avocats refusent de plaider devant elle. L'opinion publique, de plus en plus excitée, s'exprime par des épigrammes :

Des enfants de Thémis, Sire, écoute la voix !
Respecter, soutenir, faire observer les lois
De ces grands magistrats c'est là la seule envie.
Tes droits sacrés leur sont aussi chers que la vie !
Mais peuvent-ils souffrir l'entreprise d'un homme
Qui veut, malgré les lois, mettre Paris dans Rome?

Nous voilà bien dans la situation figurée par l'estampe. L'épigramme artistique complète l'épigramme poétique. Le même esprit les a inspirées.

Cependant un détail nous fait hésiter : en 1732, aucun mandement ne fut condamné au feu. Or, dans notre estampe, nous voyons un diable (le choix d'un tel exécuteur est singulier, puisqu'il s'agit d'une mesure conforme aux sentiments de l'artiste) faire l'office de bourreau.

La crise se termina par une feinte réconciliation, effet de la lassitude générale.

Ce n'est qu'en 1751 et années suivantes que, dans la querelle ranimée, le Parlement prononce des arrêts de suppressions contre les mandements des évêques d'Apt, Laon, Orléans, Amiens, etc.. et condamne à être brûlés publiquement par la main du bourreau ceux de l'archevêque d'Auch, des évêques de Troyes, de Marseille, etc. La cause de cette nouvelle tempête, plus violente que la précédente, était la campagne de refus de sacrements prescrits par les prélats contre les fidèles qui ne faisaient pas adhésion formelle à la bulle *Unigenitus*. La peine du feu prononcée contre les écrits de plusieurs de ses collègues ne le fut pas contre ceux de l'archevêque de Paris; mais son temporel fut saisi.

A l'influence du cardinal Fleury avait succédé celle de madame de Pompadour, qui provoqua une série d'actes violents et incohérents; car, après avoir fait exiler le Parlement à Pontoise, où il resta seize mois sans vouloir juger, et qui fut rappelé dans la crainte de l'exaspération des plaideurs, la favorite se retourna contre l'archevêque, qui fut à son tour exilé à Conflans pendant près de trois ans, et contre les évêques de Troyes et d'Orléans qui furent emprisonnés.

Que d'épisodes, que de scènes, que d'incidents ridicules et affligeants ont marqué ces deux longues crises politico-théologiques ! La corruption des mœurs, la petitesse des caractères, la légèreté et l'impéritie du gouvernement, les passions mesquines et les intérêts étroits des magistrats, les colères et les risées du public, tout dénote la décadence d'un régime. La monarchie traditionnelle, le prestige de l'Église, l'autorité de la magistrature, ces trois bases du système politique, se dérobaient minées l'une par l'autre; la ruine de l'édifice apparaissait imminente aux esprits clairvoyants.

Rien n'était pris au sérieux: chansons, épigrammes, caricatures (1), se multipliaient malgré la police; chaque jour l'opinion intervenait, jugeait, et elle perdait quelque tradition de respect et de croyance. Il suffit d'un coup d'œil sur ces dessous de l'histoire pour reconnaître la fatalité inéluctable de la Révolution.

HENRI MÉTIVIER.

LA VENGEANCE D'UN SOUS-LIEUTENANT

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 122.

Cependant, tout à coup, il aperçut sur le flanc du rocher, à une assez grande distance, un feu, un feu de bivouac sans doute, et il marcha vers ce phare bienheureux, hâtant le pas, devenu nerveux sous ce contretemps. Son pied faisait rouler les pierres qui cascadaient au loin, comme pour lui indiquer qu'il côtoyait un abîme. Il n'y prenait pas garde et marchait toujours, voyant le but maintenant devant lui : c'était bien le campement et, se découpant sur le ciel, la silhouette apparaissait d'une sentinelle en faction, se promenant de long en large. Mais pendant qu'il cherchait à mieux voir ce jalon mouvant qui semblait lui indiquer sa route, le sol manqua tout à coup sous ses pieds, et poussant un cri, il roula sur la pente.

Le moment était critique et il se serait brisé sans doute sur les rochers s'il n'avait, dans sa chute, rencontré presque aussitôt quelques arbustes auxquels il se cramponna.

Au cri qu'il avait poussé, la sentinelle s'était arrêtée, l'œil fixe cherchant à percer la nuit. Le soldat s'avança avec précaution et appela.

Le sous-lieutenant reconnut sa voix : c'était Charpenat.

— C'est moi, votre lieutenant, fit-il, je suis tombé dans un ravin. Prenez une lanterne et venez m'aider à sortir de là.

— Ah! c'est toi, freluquet, sous-lieutenant de malheur! glapit l'autre en goguenardant. Plus souvent que j'irai te tirer de là! Tu es dans le pétrin, restes-y : assez souvent que tu y mets les autres...

Et il se mit à en dégoiser, de ses griefs contre ce blancbec si dur pour le pauvre troupier!

Delaplaine était dans un état de rage indes-

(1) Parmi les caricatures qui se vendaient dans les rues, citons les suivantes :

En 1732 : Caricature contre les Jésuites qui s'emparent de la couronne. — Enterrement du Parlement dont le corps est porté par les Jésuites. — La justice terrassée par un Jésuite. — Portraits de Jésuites et de Molinistes renommés qui veulent détruire les miracles du diacre Pâris.

Caricature contre le Parlement : Le premier Président costumé comme le *Grand Thomas*, fameux marchand d'orviétan, établi sur le Pont Neuf, fait valoir les pilules qu'il distribue au public. En 1752, estampe en rond représentant, d'un côté, la Justice avec une épée, de l'autre, la France. Entre elles, la Religion est figurée par un autel portant le saint sacrement avec cette légende : « *Pro fide, rege et patria* ».

criptible. D'un effort énorme, il reprit pied sur un replat du terrain et, se hissant avec peine, il réussit à remonter sur le sentier.

Quelques instants après il était au bivouac et, faisant relever Claudius de faction :

— C'est bon ! lui dit-il, nous réglerons ça demain quand nous rencontrerons le commandant.

Dès l'aube, la petite colonne se remit en marche. Charpenat avait repris son mulet et s'en allait toujours de la même allure, sans paraître autrement affecté de la punition suspendue sur sa tête. Il se sentait le cœur soulagé d'avoir pu humilier son officier et lui dire son sentiment à son égard.

On arriva ainsi devant un ravin qu'il s'agissait de franchir. Les hommes pouvaient encore passer en escaladant, grâce à leur alerte souplesse; mais les mulets?

Le commandant de la colonne avait laissé là le détachement du génie, qui, sous les ordres d'un adjudant, avait installé un va-et-vient au-dessus du vide, au moyen d'un cordage solide en fils d'acier. C'était une bien mince communication, quelque chose comme la corde raide d'un acrobate ; mais cela suffisait.

On saisit un premier mulet en lui passant sous le ventre de fortes sangles, et l'animal se trouva tout à coup suspendu à un petit chariot — ce que les Américains appellent un *trolley* — qui roulait lui-même sur la corde métallique, tandis qu'on le tirait au moyen d'une amarre. Le mulet réussit à prendre pied sur la rive opposée. Mais lorsqu'on voulut procéder de même pour le suivant, celui-ci se mit à reculer. Le chemin était étroit, et Claudius, qui était par derrière, se trouva pris entre l'animal récalcitrant et son propre mulet. Le premier se traverse, le nez sur le rocher, les pieds de derrière sur le bord de l'abîme, cherchant à raccrocher ses fers aux mottes qui se détachent et qui roulent, tandis que l'autre, effrayé, recule à son tour, poussant son conducteur qui perd pied et roule enfin sur le talus raide.

Un seul cri sort de toutes les poitrines haletantes. Le sous-lieutenant est là tout pâle, cherchant à voir dans l'abîme. Il appelle :

— Vite les cordes... qu'on m'attache...

Le sergent respectueusement intervient :

— Mais, mon lieutenant, Quéroy, un vieux grimpeur, va se faire descendre.

— Non, ce sera moi...

L'ordre était sec et n'admettait point de réplique. Le lieutenant s'était passé la corde à la ceinture avec un nœud solide. Le sergent l'éprouva en tirant sur le brin libre, et Delaplaine commença à descendre la paroi à pic où avait roulé le malheureux. C'est à peine si sur les feuilles glissantes du schiste quelques touffes de bruyères avaient pu pousser. Au-dessous de lui il apercevait le malheureux Claudius étendu sans connaissance sur une petite plateforme formée par les débris amoncelés et retenus par les racines d'un buisson. N'allait-il retrouver qu'un cadavre ?

Parvenu jusqu'à lui, avec précaution, il le palpa : le cœur battait. Rien n'était désespéré. Il l'attacha par la ceinture à la même corde que lui-même et donna le signal pour qu'on le remontât, son lourd fardeau sur l'épaule, cramponné à la corde d'une main, tandis que de l'autre il piquait son bâton ferré dans la paroi ; s'aidant ainsi des pieds et des mains, pendant que les chasseurs halaient doucement sur la corde, l'officier remonta peu à peu. Quand il fut à bonne hauteur, les mains qui s'allongeaient saisirent, qui le troupier, qui le lieutenant, et en deux temps, tous les deux furent sur un sol à peu près horizontal.

On examina la victime, et, par une chance extraordinaire, le montagnard n'avait aucune fracture. En être quitte pour des contusions, c'était une chance inespérée. On le plaça, encore étourdi, sur un cacolet ; le lieutenant donna l'ordre de se remettre en route et se tint lui-même en arrière pour mieux voir les incidents de la marche.

A la halte, il s'approcha du mulet qui portait Claudius. Celui-ci avait repris connaissance et les camarades qui l'entouraient lui avaient sans doute raconté comment il avait été sauvé et par qui. Quand l'officier fut près de lui, le malheureux, tout confus et embarrassé, essaya de le remercier :

— Ah ! mon lieutenant, sans vous... Et moi qui...

— C'est bon, fit le lieutenant. Et plus bas : Charpenat, voilà comment je me venge, ajouta-t-il. Et ce sera votre punition.

G. Béthuys.

Contre les brûlures.

Si l'on en croit certaines expériences faites à l'hôpital de la Charité par M. le docteur Thierry, dont le chef de service est le très distingué professeur docteur Tillaux, l'atroce douleur des brûlures ne serait plus à redouter. Par un contraste vraiment curieux, l'acide picrique, si meurtrier quand on l'emploie dans les obus, deviendrait un calmant parfait lorsqu'on l'applique sur des brûlures.

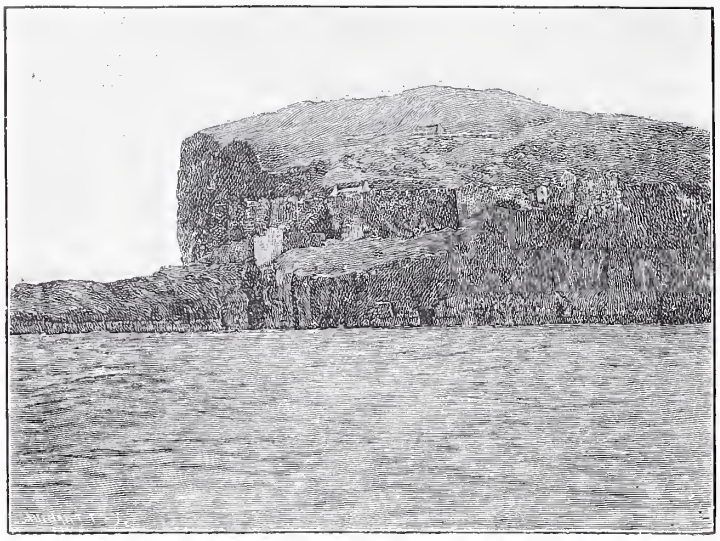
Cette découverte a été faite par le docteur Thierry. En étudiant la propriété antiseptique de l'acide picrique il laissa, par inadvertance, tomber sur sa main, qui était imprégnée de cet acide, le phosphore enflammé d'une allumette. N'ayant ressenti aucune douleur, il attribua ce résultat à la présence de l'acide picrique sur sa peau. L'expérience confirma ses prévisions. Il a soigné nombre de brûlures à l'aide d'une solution d'eau et d'acide picrique et, non seulement il a supprimé la douleur chez les personnes brûlées, mais il les a complètement et rapidement guéries.

Après avoir baigné la blessure dans la solution, les plaies ne se formaient plus ; les phlyctènes, vulgairement appelées ampoules, ne se produisaient pas et la guérison était l'affaire de quatre ou cinq jours.

D'ÉCOSSE AU GRÖENLAND

I. — L'Écosse, les Orcades, les Shetland.

Grâce à l'initiative et à l'obligeance d'un yachtsman distingué, M. Jacques Lebaudy, je fus choisi par le Muséum d'histoire naturelle pour prendre part à une croisière vers les mers d'Islande, à bord de son yacht.



Golfe d'Édimbourg. — Bass-rock.

La *Fedora*, magnifique steamyacht vapeur et voiles, trois-mâts, jaugeant un peu plus de 158 tonneaux, sorti des chantiers de Glasgow, filant jusqu'à douze nœuds à l'heure et entièrement éclairé à l'électricité, visita d'abord les côtes anglaises, Ramsgate, Hull, Shields où il fit ses derniers approvisionnements.

Nous voici donc en route pour l'Écosse. Les navigateurs qui approchent du beau golfe d'Édimbourg, quand le temps est clair, distinguent à plusieurs milles de distance un rocher noir aux escarpements blanchis par le guano, dont l'élévation (420 pieds) et l'étendue (1 mille de circonférence) dépassent tous ceux de cette région. Cet îlot constitue, pour ainsi dire, la tête du soulèvement volcanique que nous allons visiter rapidement.

Bass-rock n'est habité maintenant que par des oiseaux. Il existe, paraît-il, une source vers son sommet et un peu d'herbe où paissaient autrefois des moutons. A la fin des guerres anglaises, le château-fort qui s'était soumis très honorablement au roi William fut démantelé. Dans ses ruines, existant encore, on y voit les meurtrières de forme très allongée.

Une chaloupe mise à la mer y débarqua nos passagers qui firent d'abondantes captures. Un palmipède particulier, au plumage blanc, les ailes garnies de noir, abonde sur cette terre qui fut, paraît-il, baptisée d'après lui (Bass-rock).

Inverness.

C'est le Fou de Bassan (*Sula bassana*) ou « Solan-goose » des Anglais. En outre, les cormorans, les guillemots, les goélands et les mouettes d'espèces diverses l'habitent par milliers.

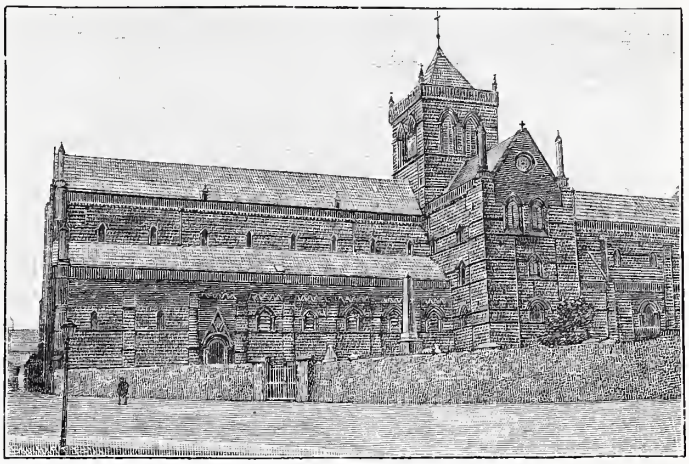
Trois heures de trajet, et nous mouillons devant Leith. Mais continuant vers Dundee, nous entrons dans l'estuaire de la Tay. A notre gauche, une côte aride, sablonneuse et découpée; à notre droite, des pentes verdoyantes, des bois et des villas. Bientôt, le pont gigantesque étalé sur le Forth, qui fut inauguré il y a trois ans par le prince de Galles, se dessine dans le lointain; on n'aperçoit d'abord ni son commencement, ni sa fin. Il est traversé par le *North*

British railway qui relie le *Firth of Forth* avec Queensberry situé à 9 milles d'Édimbourg. Nous ne faisons devant lui qu'une courte escale.

Le jour augmente ; nous sommes au 15 juin et on lit facilement un journal à dix heures. Nous voici en rade d'Aberdeen ; ses seuls monuments sont : le château et la statue de sir William Wallace, assise sur des blocs énormes de granit. Sur une pelouse, près de la mer, il y a revue, et les uniformes des Highlanders brillent au soleil. Nous suivons la côte pour gagner le Moray Firth. Pendant la nuit, la houle est forte. Nous traversons un banc considérable de harengs ; on les voit sauter de tous côtés.

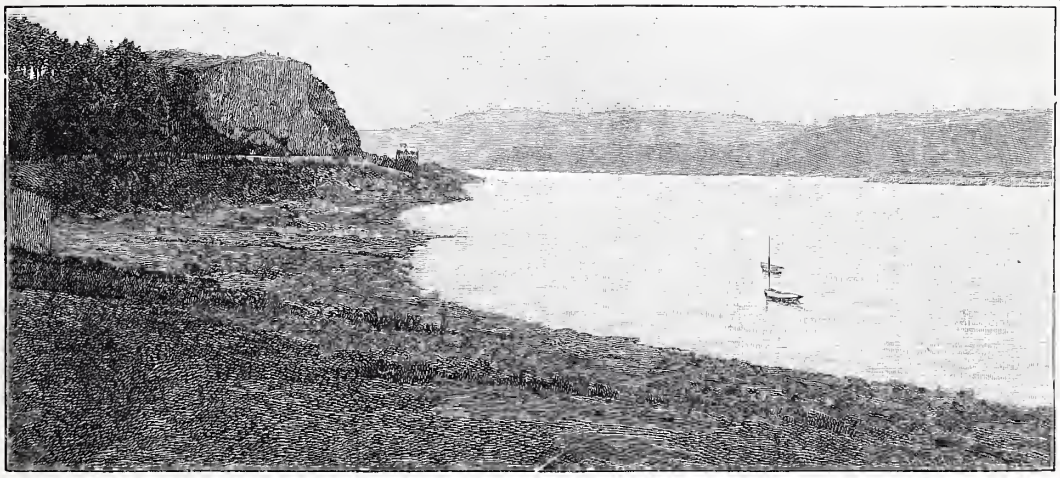
Des haltes successives nous montrent Cromarty, petite ville que l'on découvre à l'entrée d'une anse où la sonde donne 10 mètres à l'ancrage, puis Invergordon où nous était réservée une scène originale. Des Écossais en grande tenue, munis de leurs *Bag-pipe*, sorte de biniou ou de musette, donnèrent une sérénade à bord. Tous, grands gars bien taillés, accompagnent leurs airs, assez monotones, d'une marche rythmique très singulière.

Dans la soirée, nous mouillons à l'entrée du grand canal calédonien qui relie Inverness avec Oban situé sur la côte opposée, c'est-à-dire la mer du Nord avec l'océan Atlantique. Il existe un service régulier de bateaux à vapeur pour passagers. Quand on arrive sur le quai de la rivière, la Ness, on a devant soi, sur la rive droite, la ville dont l'aspect est pittoresque avec ses clochers, son pont suspendu et la vieille forteresse, bâtie par Cromwell, datant du seizième siècle, qui la domine. Six heures du matin ! en vue des Orcades ! Pomona (l'île des fruits) apparaît dans la brume ; puis Kirkwall, la capitale de l'archipel. C'est un dimanche.



Kirkwall. — Cathédrale de Saint-Magnus.

Les rues étroites sont presque désertes. La cathédrale de Saint-Magnus, fort belle, fut fondée par un comte des Orcades, Jarl Rognvald, vers le milieu du douzième siècle. Les autres monuments curieux sont les ruines du palais de l'Évêque ; le palais du Comte, élevé en 1600 et le château royal, restauré il y a quelques années. Ici, dans les temples les livres de cantiques portent sur leur dos l'inscription : « Cadbury's cocoa » (lisez cacao). Jusqu'où va se glisser la réclame anglaise ! Tout l'archipel est fertile. Les vanneaux (*Vanellus cristatus*) y abondent ; ils harcèlent le promeneur si celui-ci les inquiète pour leurs couvées. Nous jouissons d'une soirée splendide. Vers dix heures, le soleil nous éclairait encore de ses derniers rayons.



Baie d'Oban (Haute-Ecosse).

Après une escale de deux jours, la *Fedora* reprend sa route pour visiter l'archipel nord, les Shetland. Trois cents pêcheurs habitent *Fair Island*, la Belle-Ile, pittoresque entre toutes par ses escarpements et ses grottes énormes ; cette terre, et bientôt après Sumburgh-head, l'extrémité sud des Shetland, défilent devant nous. Dans ces parages, il existe un courant très violent, produit par la rencontre des eaux des deux côtes shetlandaises, et qui s'étend sur une largeur de

près de vingt milles; la navigation en est rendue particulièrement dangereuse. A Belle-Ile on ne connaît d'ailleurs que deux points pour atterrir.

Le soir, nous mouillons à Lerwick. A l'aube, la rade et ses bâtiments sont pavoisés en l'honneur du cinquante-cinquième anniversaire du couronnement de Sa Gracieuse Majesté.

Les pêcheurs shetlandais prennent surtout le hareng (*Clupea harengus*). Près de cent voiles brunes — une seule à chaque bateau — sillonnent parfois la baie. Sur la côte orientale, dans l'Unst-Bay, est une île plus retirée, peu connue, privée comme ses sœurs de tout arbre et de tout buisson. On y élève pourtant de petites vaches à jambes courtes, des moutons noirs et des volailles. Nous l'explorons. Les goélands (*Larus argentatus*) et autres oiseaux de mer y vivent en nombre, à côté d'un gibier à quatre pattes, le lapin; le sol est miné par ses terriers. Nous engageons le chasseur qui n'aurait pas avec lui son chien ou son furet à le guetter plutôt sur le rivage où maître Jeannot vient peut-être se baigner pendant la canicule. Les lapins ne sont d'ailleurs pas seuls dans ces endroits. Notre sansonnet (*Sturnus vulgaris*) niche dans tous les rochers de la côte. Maintenant nous nous dirigeons vers des terres plus éloignées, les îles Ferö et l'Islande.

(A suivre.) F. DE SCHAECK.

LES FAUCONS GARDIENS DES VERGERS

Les jardiniers se résignent aux désastres causés par la gelée ou la grêle, mais ils n'acceptent pas avec la même philosophie les déprédations causées par les oiseaux. Autant les hommes qui travaillent la terre subissent avec une sorte de fatalisme muet, patient et inerte, les épreuves infligées par les forces irrésistibles de la nature, autant ils s'irritent et s'exaspèrent lorsqu'ils sont obligés de payer un lourd tribut à des ennemis peu redoutables en apparence et dont ils se flattaient de venir à bout en un tour de main.

Dès que les premiers fruits commencent à mûrir, des légions de brigands embusqués dans le feuillage de la forêt voisine s'abattent sur le verger. Les moineaux, les pinsons, les verdiers prélèvent une dîme énorme sur les fraises, les framboises, les cerises, les groseilles, et à mesure que la saison s'avance, de nouvelles bandes de déprédateurs se mettent en campagne. Les merles enfoncent effrontément leur bec dans les pêches et les poires, les grives ne dédaignent pas les prunes et saccagent sans pitié les grappes dorées des chasselas.

Pour éloigner ces malfaiteurs il n'est pas de moyen qui n'ait été mis en usage. Des personnages de paille couverts d'oripeaux aux couleurs éclatantes ont été juchés au haut des arbres fruitiers, et ces prétendus épouvantails n'ont exercé qu'une médiocre intimidation. On a eu beau les couvrir de clochettes que le plus léger souffle mettait en branle, les pillards ne se sont pas laissé effrayer par ces artifices grossiers et, après avoir observé avec soin ces mannequins qui étaient censés protéger les fruits, ils n'ont plus conservé aucun doute sur leur caractère absolument inoffensif et sont revenus à l'assaut. Les horticulteurs les ont accueillis à coups de fusil, mais l'expérience n'a pas tardé à leur prouver que les détonations de la poudre ne produisaient sur les oiseaux qu'une terreur temporaire. Les maraudeurs se dispersaient pendant quelques instants et revenaient bientôt en plus grand nombre; aguerris de longue date aux hasards de la chasse, ils avaient l'habitude d'entendre parler la poudre et de compter sur la maladresse des tireurs.

Entourer les arbres fruitiers de filets, c'était un procédé coûteux et assez difficile à mettre en pratique dans un verger de quelque étendue. D'autre part, le salaire d'un gardien dont l'unique mission aurait été de protéger les fruits contre les oiseaux, aurait absorbé le plus clair des profits d'une industrie assez peu lucrative. A la vérité, il restait la ressource de détruire les nids, et pour mener à bonne fin cette entreprise, il n'était pas trop facile de trouver à peu de frais de nombreux auxiliaires parmi les écoliers du village; mais le résultat le plus certain de ce parti pris d'extermination aurait été de porter un coup mortel à l'agriculture. Les merles, les grives, les chardonnerets, les pinsons, qui pendant l'été prélèvent une trop grosse part sur le produit des arbres fruitiers, font pendant tout l'hiver une guerre acharnée aux larves et aux insectes. Si les racines des plantes ne sont pas rongées par des myriades d'ennemis invisibles, le genre humain doit ce bienfait à ces infatigables travailleurs qui fouillent de leur bec la surface du sol et dont l'unique tort est de s'attribuer de trop larges honoraires en nature quand revient la belle saison.

Le meilleur parti à prendre est de conserver avec le plus grand soin ces utiles maraudeurs qui rendent tant de services et de rechercher en même temps les moyens de réduire leurs déprédations. Une expérience vieille comme le monde a prouvé que, pour lutter avec succès contre ses ennemis naturels, l'homme est obligé de chercher des alliés parmi les animaux. C'est ainsi qu'à l'origine il s'est assuré le concours du chien pour défendre les troupeaux contre les bêtes de proie; plus tard, il a embrigadé le chat à son service afin d'intimider les souris devenues trop entreprenantes; de sérieuses tentatives sont faites maintenant en Angleterre pour appliquer une fois de plus la même méthode et transformer les faucons en gardiens attitrés des vergers.

On sait quelle terreur l'apparition d'un oiseau de proie excite dans les airs. Les hirondelles au vol rapide disparaissent à tire d'aile; les merles, les pinsons, les grives s'empressent de se cacher sous le feuillage de la forêt la plus rapprochée. Les fugitifs n'obéissent pas à un instinct acquis et par conséquent plus ou moins superficiel, comme la crainte qui leur est inspirée par la détonation d'une arme à feu, mais à un instinct naturel, irrésistible, qu'ils avaient en venant au monde et qui n'avait pas besoin de leur être enseigné par l'expérience. Le sentiment de la conservation, qui est inhérent à toute créature vivante, les avertit qu'ils sont exposés à tomber dans les serres d'un ennemi dont l'unique raison d'être est de les détruire.

Les éperviers et les faucons, que la nature avait créés pour être des brigands, deviennent d'excellents gendarmes lorsqu'ils mettent au service de l'homme la puissance d'intimidation qu'ils exercent dans le monde des oiseaux. Apprivoisés de bonne heure, ils prennent leur mission au sérieux et se comportent comme des modèles de vigilance et de discipline. Pour transformer en serviteurs utiles et fidèles ces irréguliers qui étaient nés pour vivre de rapines, il faut les prendre pendant qu'ils sont encore au nid. La première période de leur éducation présente quelques difficultés. Les aliments qui leur conviennent le mieux au début sont la chair de lapin ou de jeune corbeau que l'on fait tremper dans l'eau tiède pendant plusieurs heures. Les os devront être enlevés avec le plus grand soin, puis ils seront réduits en poudre et serviront à assaisonner la nourriture de l'oisillon de proie.

Dès que les plumes commenceront à pousser on le conduira dans le verger et on l'habituera à obéir au coup de sifflet en lui offrant des friandises. A force de vivre au contact de l'homme, il sera aussi bien apprivoisé qu'un animal domestique. Afin de lui épargner la tentation de chasser pour son propre compte, on aura soin de le tenir enfermé pendant la nuit et de lui faire prendre son repas du matin avant de le transporter au pied des arbres fruitiers dont la garde lui est confiée. En général, les détritus de viande de boucherie lui suffisent; mais à l'occasion, un quartier de lapin ou une souris lui seront offerts pour introduire un peu de variété dans ses aliments.

Tous les oiseaux de proie n'ont pas d'égales aptitudes pour les fonctions de gardiens des vergers. Les éperviers, très faciles à apprivoiser et d'une docilité à toute épreuve pendant qu'ils sont petits, n'obéissent pas toujours dans la suite, avec tout empressement désirable, au coup de sifflet du maître qui leur interdit de chasser pour leur propre compte. Le *Falco peregrinus*, dont les traités de vénerie célèbrent les mérites sous le nom de *Faucon pèlerin*, s'acquitte à merveille de sa mission; mais il a l'inconvénient d'être un oiseau de trop large envergure. S'il ne résiste pas à la tentation de prendre son vol pendant quelques instants afin d'explorer le voisinage, il attire les coups de fusil des chasseurs et court grand risque de ne pas revenir vivant à son poste.

Actif, intrépide, infatigable, l'émerillon est le modèle des gardes champêtres. Il dissipe les rassemblements d'oiseaux suspects avec une promptitude trop souvent inconnue des agents de la force publique. Quand une nuée de pillards s'abat sur un arbre, il arrive à temps pour les obliger à s'enfuir en toute hâte avant qu'ils aient commencé leurs déprédations. Comme il n'est guère plus gros qu'une grive, il peut faire la chasse aux tout petits maraudeurs embusqués dans les buissons où n'oseraient pas s'aventurer les faucons de large envergure. Les fauconniers du temps passé tenaient en haute estime ces oiseaux intelligents et faciles à apprivoiser. Bien que l'émerillon soit loin d'avoir des ailes très développées, il vole encore plus vite que l'hirondelle. Malheusement, il est de trop petite taille pour que sa présence seule suffise pour intimider les pillards. Aussi, quelques-uns des horticulteurs anglais qui confient à des oiseaux de proie le soin de garder les vergers préfèrent-ils employer les crécerelles. Le *Falco tinnunculus*, pour lui donner son nom scientifique, n'a pas l'activité et l'audace de l'émerillon, mais les merles, les geais et les grives l'aperçoivent de loin et n'aiment pas à se trouver dans son voisinage. Ajoutons qu'il n'a pas des goûts exclusivement carnassiers; il ne dédaigne pas, à l'occasion, de dévorer les insectes qu'il peut découvrir. Ses instincts en partie insectivores lui permettent de rendre de précieux services pendant la mauvaise saison.

Les horticulteurs ne sauraient trop apprécier le concours d'un auxiliaire qui leur est utile pendant toute l'année. En hiver, la crécerelle détruit les larves qui rongent les racines, et quand les fruits sont mûrs elle les protège contre les oiseaux maraudeurs.

On s'étonnera peut-être que les expériences faites en Angleterre pour transformer les oiseaux de proie en gardiens des arbres fruitiers ne se soient pas encore généralisées; mais il ne faut pas perdre de vue que cette nouvelle variété de la fauconnerie appliquée à l'horticulture est de date toute récente. D'autre part, il n'est pas rare que le propriétaire d'une crécerelle ou d'un émerillon dressés au prix de tant de soins et de peines, ait le chagrin de les voir tomber sous le plomb d'un chasseur. Ces malheureux oiseaux, dont les aptitudes nouvelles ne sont pas universellement connues, continuent de figurer en tête de la liste des proscrits. On

croit avoir tiré sur un braconnier, et on ne se doute pas qu'on a assassiné un garde champêtre.

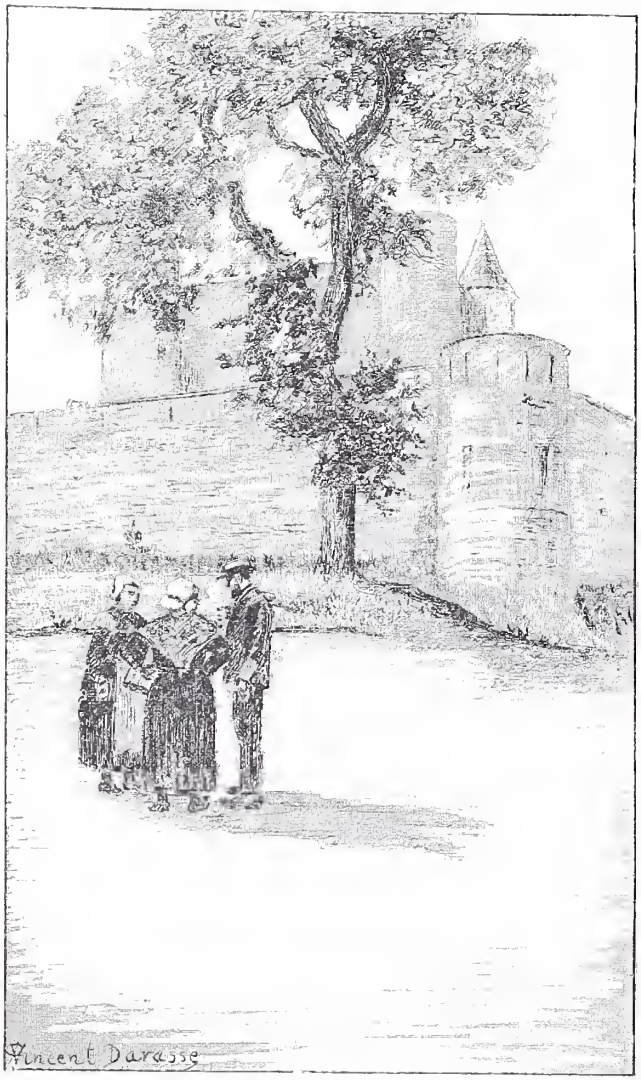
G. Labadie-Lagrave.

COTES DE FRANCE

L'ILE DE NOIRMOUTIER

Suite et fin. — Voyez page 252.

Une preuve évidente de ces faits se trouve aussi dans l'histoire de l'abbaye Blanche, qui était située au nord de l'île. Ses moines, des Cisterciens, vêtus de blanc, habitèrent d'abord



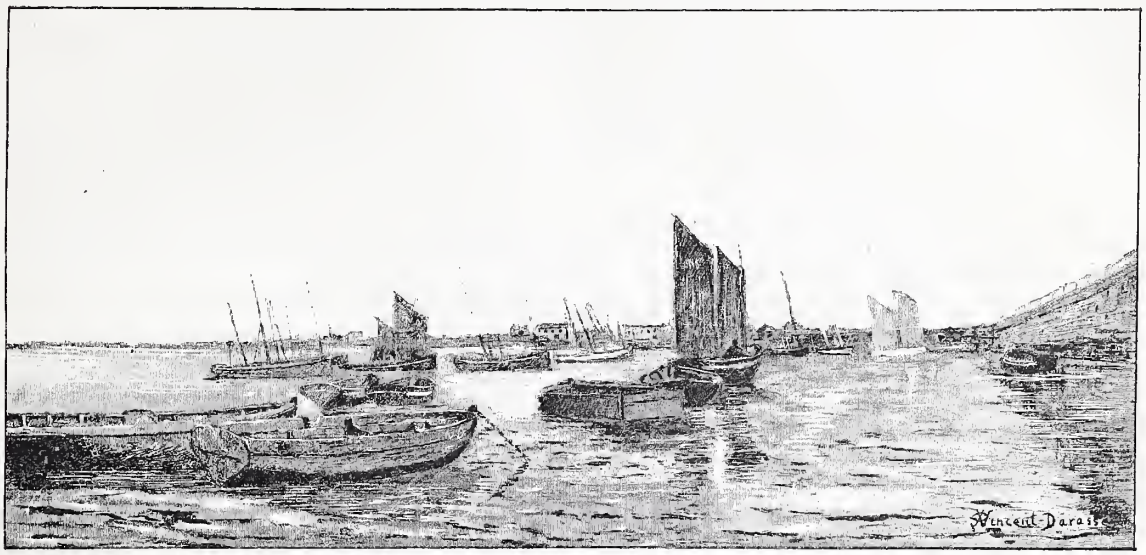
Ile de Noirmoutier. — Le Château.

l'ilot du Pilier, relié à la terre par une chaussée et des bancs de rocs ; ils furent ensuite obligés de l'abandonner, *propter difficultatem loci*, dit une charte de Pierre de la Garnache leur concédant une portion de Noirmoutier. Aujourd'hui l'ilot du Pilier n'est plus qu'un écueil sur lequel se dresse un phare indiquant l'entrée de la Loire. Cet ilot, appelé jadis *moula puellarum* (d'où son nom), a du être la fameuse île de Druidesses que l'on place généralement dans l'île de Sein, récif perdu auquel ne s'applique nullement la description de Strabon. Les bâtiments de l'abbaye des Cisterciens existent encore au milieu d'un bois de chênes verts et forment une propriété connue sous le nom de *la Blanche*. Si les moines blancs habitaient le Nord, le reste de l'île appartenait primitivement aux Bénédictins, vêtus de noir, installés dans leur monastère par saint Filbert, qui y mourut. La présence des moines dans l'île amena la destruction à peu près complète des monuments mégalithiques qui étaient très répandus ; on a retrouvé en effet de nombreux parchemins menaçant d'excommunication ceux qui ne détruisaient pas les *pierres levées*. Après plusieurs incursions des Normands, les Bénédictins transportèrent jusqu'à Tournus, en Saône-et-Loire, le corps de saint Filbert, dont le mausolée vide se trouve encore dans la curieuse crypte de l'église de Noirmoutier. Alors commença pour l'île une période de ravages : prise et saccagée par les Normands, bombardée par les Hollandais, sans cesse en lutte ou sur le qui-vive à l'époque des guerres de religion ou des sièges de la Rochelle, elle fut toujours insuffisamment défendue par quelques redoutes élevées sur les côtes et par son château fort actuellement changé en caserne. L'île faisait partie du fief des de La Trémoïlle, qui portaient le titre de marquis de Noirmoutier ; plusieurs femmes, sous ce nom, jouèrent à la cour de France un rôle important, entre autres Mme de Sauve, qui eut de nombreuses intrigues sous Catherine de Médicis, dont elle servait les projets politiques sous prétexte de galanterie, puis plus tard la fameuse princesse des Ursins. Peu avant la chute de la monarchie, les Condé, entre les mains desquels le fief était revenu, le cédèrent au roi.

Pendant la tourmente révolutionnaire l'île eut à subir des jours sombres. Prise par Charette, qui passa de nuit sur les grèves du Gois, passage alors presque inconnu, elle retomba aux mains des Bleus qui y exercèrent d'épouvantables représailles et massacrèrent leurs prisonniers, entre autres d'Elbée, blessé. Cet épisode a inspiré au peintre Le Blant le sujet d'un dramatique tableau, actuellement au musée de Nantes. Aujourd'hui, dépendant du département de la Vendée, Noirmoutier forme un canton composé de deux communes : Barbâtre au sud et Noirmoutier, la ville, au nord. De cette dernière commune relèvent de gros villages ayant des églises : la Guérinière, l'Épine et l'Herbaudière. De nombreuses métairies isolées, des moulins à vent contribuent à donner au paysage un aspect bien particulier. De grands terrains d'alluvion ont été conquis sur la mer, formant des polders analogues à la Hollande. D'épaisses

digues, en certains points insuffisantes, défendent les champs contre les flots; l'endroit le plus exposé est au village de la Guerinière, à cet isthme reliant la partie large de l'île à toute cette longue bande de terre du sud; la largeur des terrains, plus élevés que la mer, est à peine en cet endroit de trois cents mètres, et encore cette élévation n'est-elle guère que d'un ou deux mètres au-dessus du niveau des grandes marées. Un autre point plus menacé jadis, la pointe de Devin, est maintenant défendu par des travaux immenses ayant coûté plusieurs millions.

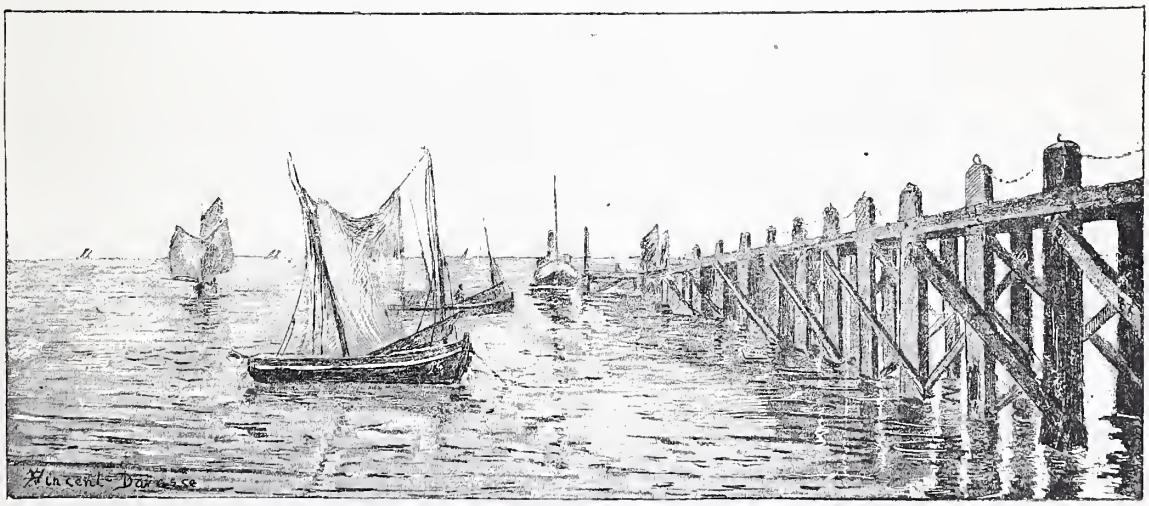
Naturellement, les marais salants sont nom-



Ile de Noirmoutier. — L'Herbaudière.

breux, séparés entre eux par des bandes de terrain où l'on cultive des fèves ou du blé. Point de labour à la charrue; les paysans font de longs dos d'âne de varechs pourris qu'ils recouvrent de terre et sèment ainsi leur grain qui produit un blé fort estimé sur les marchés.

La pomme de terre est devenue depuis peu la source d'un commerce des plus importants. En effet, brisant le courant du golfe qui vient mourir sur ses côtes, Noirmoutier jouit d'un climat exceptionnellement doux et les paysans peuvent y réussir les primeurs de pommes de terre et d'asperges qu'ils expédient aujourd'hui jusqu'à Londres et Paris. Ces cultures hâtives sont d'ailleurs recherchées, car celles tardives sont impossibles, le droit de libre parcours du



Ile de Noirmoutier. — Estacade du Bois de la Chaise.

bétail s'étendant à toute l'île à partir de la moisson. On a aussi entrepris des plantations de vignes qui paraissent donner d'excellents résultats en vins blancs; malheureusement, le droit de pâture force les propriétaires à s'enclore, ce qui augmente les frais.

Cultivateurs à l'automne et au printemps, beaucoup des habitants sont en outre pêcheurs l'été et arment pour la sardine et le homard.

Autrefois peu d'abris s'offraient aux bateaux, le port étant longtemps à sec et loin du lieu de pêche; grâce aux riches subventions des cham-

bres de commerce, on a pu construire au nord, à l'Herbaudière, un port qu'abrite une longue jetée, situé en face de l'île du Pilier, muni d'un canot de sauvetage; il offre un refuge à toutes les barques pêchant dans l'estuaire de la Loire, ou au large de l'île, et il n'est pas rare d'y voir jusqu'à trois ou quatre cents bateaux. Une usine s'est naturellement établie et l'activité règne sur cette pointe de terre, battue des vents du nord-ouest.

A côté de la sardine, les homards sont nombreux surtout sur les roches du large. Les autres poissons : soles, raies et bars, se trouvent le plus souvent dans la baie de Bourgneuf et y sont pêchés fort activement.

La crevette rose était il y a quelques années fort abondante ; elle paraît diminuer, peut-être parce qu'on l'a pêchée un peu inconsidérément.

Plusieurs bancs d'huîtres situés sur la côte, regardant le continent, sont encore une ressource précieuse. Certains parcs ont une réelle importance commerciale, qui augmenterait rapidement avec des moyens de communication plus faciles.

En plus du passage du Gois, des services de bateaux à vapeur ont lieu régulièrement pendant trois mois, entre Noirmoutier et Pornic, et de nombreuses chaloupes font le cabotage entre les deux ports. Une estacade plongeante, permettant le débarquement à toute heure, facilite les traversées. C'est là qu'arrivent les touristes venant de Paris, c'est là que se trouve l'établissement de bains de mer, c'est là qu'ont lieu des régates importantes, dans des conditions nautiques que seule l'île de Wight peut réaliser. Et dans quel décor ! La vraie merveille de Noirmoutier, dont nous n'avons pas encore parlé, le bois de la Chaise, qui appartient presque entièrement à l'État. Il faut voir dans ce nom un peu bizarre une corruption du mot *Ecclesia* analogue à la transformation, *Chiesa* de la langue italienne; la présence de l'abbaye nous explique l'origine.

Sur les plages voisines se sont élevés des chalets, d'autres s'abritent sous les pins, et chaque année les propriétaires deviennent plus nombreux.

Grâce à la douceur du climat, à l'orientation vers l'est et à l'abri des grands vents du large, on se trouve transporté en pleine végétation méridionale. Les pins élancés et les chênes verts noueux viennent, au milieu des rochers éboulés, baigner leurs branches dans la mer, bleue comme la Méditerranée.

Sous les pieds s'étend un épais tapis de mousse, parsemé de bruyères roses, de chèvrefeuilles sauvages, et, au printemps, d'ajones ou de genêts dorés; au loin la côte de Pornic, embrumée, se dessine comme une ligne bleuâtre, les voiles multicolores couvrent les flots, piquant des notes blanches, jaunes ou rouges; le murmure des vagues qui brisent accompagne la plainte mélancolique des pins, et il se dégage de cette grandiose majesté de la nature un calme radieux et une incomparable poésie.

VINCENT-DARASSE.

LES VOYAGES ET LES RELATIONS DE VOYAGES D'UN ARCHIDUC

Suite. — Voyez page 262.

On devine combien les universités d'Autriche s'intéressent aux préoccupations scientifiques. de l'empereur de demain. Il ne devient que très naturel qu'elles les approuvent et les encouragent en faisant hommage à l'archiduc du grade de docteur *honoris causa* — l'université de Budapest d'abord, puis l'université de Vienne, l'université de Cracovie.

On sait qu'aux heures inoccupées, l'impératrice Élisabeth ne craint pas d'écrire quelques rimes et ceux qui les ont lues assurent qu'elles sont délicieuses. Il faut donc croire que c'est d'elle que l'archiduc tient, en dépit de ses aptitudes pour les sciences exactes, d'assez visibles préoccupations artistiques qui s'affirment dans diverses publications, des pages détachées de son journal de voyage, rien de plus : *Quinze jours sur le Danube*, *Un voyage en Orient* et le grand ouvrage entrepris sous sa présidence : *La monarchie austro-hongroise en paroles et en peinture*, dont il écrit les préfaces et quelques chapitres à son gré. Sans parler de manuscrits inédits, aujourd'hui détruits, je présume — par précaution et de quelques brochures anonymes, l'une d'elles assez fameuse, destinée à divulguer les supercheries du spiritisme. Ces œuvres sont de précises et assez monotones relations de voyages — d'ailleurs monotones, les relations de voyages ne le sont-elles pas toujours ou presque, surtout lorsqu'elles ne sont pas d'un artiste très expert à piquer l'attention ? Le prince impérial décrit à n'en plus finir. Il décrit les paysages et les fleurs qu'il cueille et les oiseaux qu'il tue et les indigènes qu'il rencontre; il décrit simplement, longuement, sans effusions sentimentales (a-t-il jamais su faire rimer âme, fleur, étoile, en pensant à une femme?), sans paroles de poésie, avec des pages d'un intérêt scientifique et quelques détails d'une ironie railleuse, très correcte de ton. Voici vingt lignes, choisies entre mille et librement traduites. Il me semble que l'archiduc n'a rien écrit de plus coloré, de plus ému. C'est d'abord une vue du Danube :

Enveloppé de lumière, au crépuscule, le paysage semblait un paysage de féerie. Et bien autrement que dans les pays occidentaux, le soleil se coucha à la hongroise. Ah! celui-là ne comprendra jamais qui n'a pas vu le soleil se coucher en Hongrie! A l'ouest, un demi-

cercle rouge incandescent, puis les coteaux, les cimes des arbres dorés par la lumière, et là-bas, le Danube aux vagues frémissantes, dans lequel le ciel de l'ouest semblait verser du sang. A l'est, un ciel de nuit, gris-noir, piqué de larges étoiles et séparé du couchant par des traînées de lumière jaune orange. Noyées de vapeurs bleues, perdues dans le brouillard, les forêts et les landes marécageuses des berges s'atténuaient fantastiquement. C'était un tableau merveilleux, d'une magie tout orientale. La soirée était silencieuse, solennelle, et pour celui qui aime vraiment la nature — elle était inoubliable.

Puis un croquis de Palestine : *Du point où, pour la première fois, on peut apercevoir Jérusalem, le paysage se présente aux yeux tout disposé, comme attendant les pèlerins. Jérusalem ! la cité sainte s'étend devant nous, avec ses vieux murs, ses maisons rondes et grisâtres, le dôme de l'église du Saint-Sépulcre et l'immense mosquée d'Omar. — Jérusalem ! la ville d'où notre foi est sortie ; la ville dans laquelle se passa la plus grande révolution de l'histoire universelle : la crucifixion du Christ ; la ville dont les murs renferment tous les vieux et séculaires souvenirs de l'histoire biblique, toutes les traditions de notre religion ; la ville dont les pierres furent rougies du sang de nos aïeux, les croisés sans peur. — Jérusalem est là, devant nous !... Des sentiments intimes s'emparent du pèlerin. La foi et toutes les traditions apprises dans l'enfance se représentent alors avec une vérité nouvelle.*

A présent, qu'on dise, avec M. de Bettelheim dans la *Deutsche Rundschau*, que « l'archiduc voit avec ses yeux, écrit avec sa plume, sait penser pour son compte et que s'il n'est pas le premier écrivain de l'empire, il n'est pas non plus d'entre les négligables » — cela est très bien, nul n'y contredira. Mais qu'on parle comme M. de Bertha « de plume enchanteresse » — cela n'a plus sens commun et je suis certain que le prince impérial lui-même eût jugé la flatterie quelque peu excessive. Il avait trop d'esprit pour jouer les archevêques de Grenade. Chez lui, ce qui fait le mérite de ses connaissances scientifiques et de ses talents littéraires, c'est qu'il a le bon goût de n'en point tirer vanité. Ce n'est pas un savant, ce n'est pas un homme de lettres que le hasard a destiné au trône. Ce n'est pas davantage un prince signant des pages écrites par d'autres ou étalant des connaissances qu'il ne possède pas. Non, c'est un être intelligent comme il y en a peu, qui, en dehors de ses corvées de prince et d'homme du monde, s'intéresse à quelques manifestations du savoir humain. En sorte qu'il est permis de dire devant les preuves fragmentaires, mais excellentes, qu'il a données de ses aptitudes : Qui sait ? peut-être serait-il devenu un savant, un écrivain, mais il ne pouvait pas le devenir, la tâche de sa vie, les obligations de son rang le lui interdisaient — et il eut la sagesse de comprendre qu'il en devait être ainsi.

(*A suivre.*) ERNEST TISSOT.

UNE AIGUIÈRE EN CRISTAL DE ROCHE

C'est avec une certaine surprise, qu'à première vue on qualifie d'aiguière, cette création, dont la grande originalité, la grâce et la pureté du dessin font un chef-d'œuvre. En cristal de roche, conçue dans toutes les formes de l'art, cette aiguière est divisée en quatre parties ou morceaux : la tête, le corps et la queue, sont creuses ; les pattes sont pleines. Ces quatre parties sont assemblées par des sertissures en or, garnies d'un bourrelet émaillé noir et ciselé.

La tête, qui paraît être celle d'un léopard, quoique aux sourcils contractés, a une douce expression ; les oreilles sont pendantes et détachées ; le cou allongé sert de goulot, la bouche d'ouverture pour verser. — Largement ouverte, elle est l'expression dominante, et une affirmation de l'usage qui lui est attribué.

Le corps, présentant des ailes et des plumes élégamment posées et taillées dans la matière, est celui d'un oiseau ; la queue, qui peut-être est celle d'un dragon, est terminée par un délicat enroulement. Elle offre au milieu de la courbure, au-dessus de l'arête, un orifice destiné à introduire le liquide dans le récipient.

L'oiseau est donc de pure fantaisie, mais les proportions sont admirables ; le travail du lapidaire dépasse tout éloge, et indique la main d'un artiste et d'un maître. Les pattes à griffes, appropriées au corps qu'elles supportent, reposent sur un sol plat, entouré d'une sertissure d'or et d'émail noir.

La taillerie des pierres dures et précieuses est, on le sait, presque vieille comme le monde ; à Athènes, à Rome surtout, où le cristal de roche atteignait des prix fabuleux, on taillait des coupes dans des blocs énormes pour le luxe des patriciens ; et l'histoire raconte que l'empereur Néron, brisa dans un accès de colère, un vase en cristal de roche magnifique, sur lequel étaient gravés les sujets les plus émouvants de l'Iliade.

De toutes les variétés du quartz, le cristal de roche ou quartz hyalin est le plus dur ; moins dur que les pierres fines, il résiste à la lime d'acier et raye le verre. De tous les acides les plus mordants, l'acide fluorhydrique seul a le pouvoir de l'attaquer ; et quoique d'une roche blanche comme le diamant, il est cependant bien loin d'égaler sa puissance réfractive.

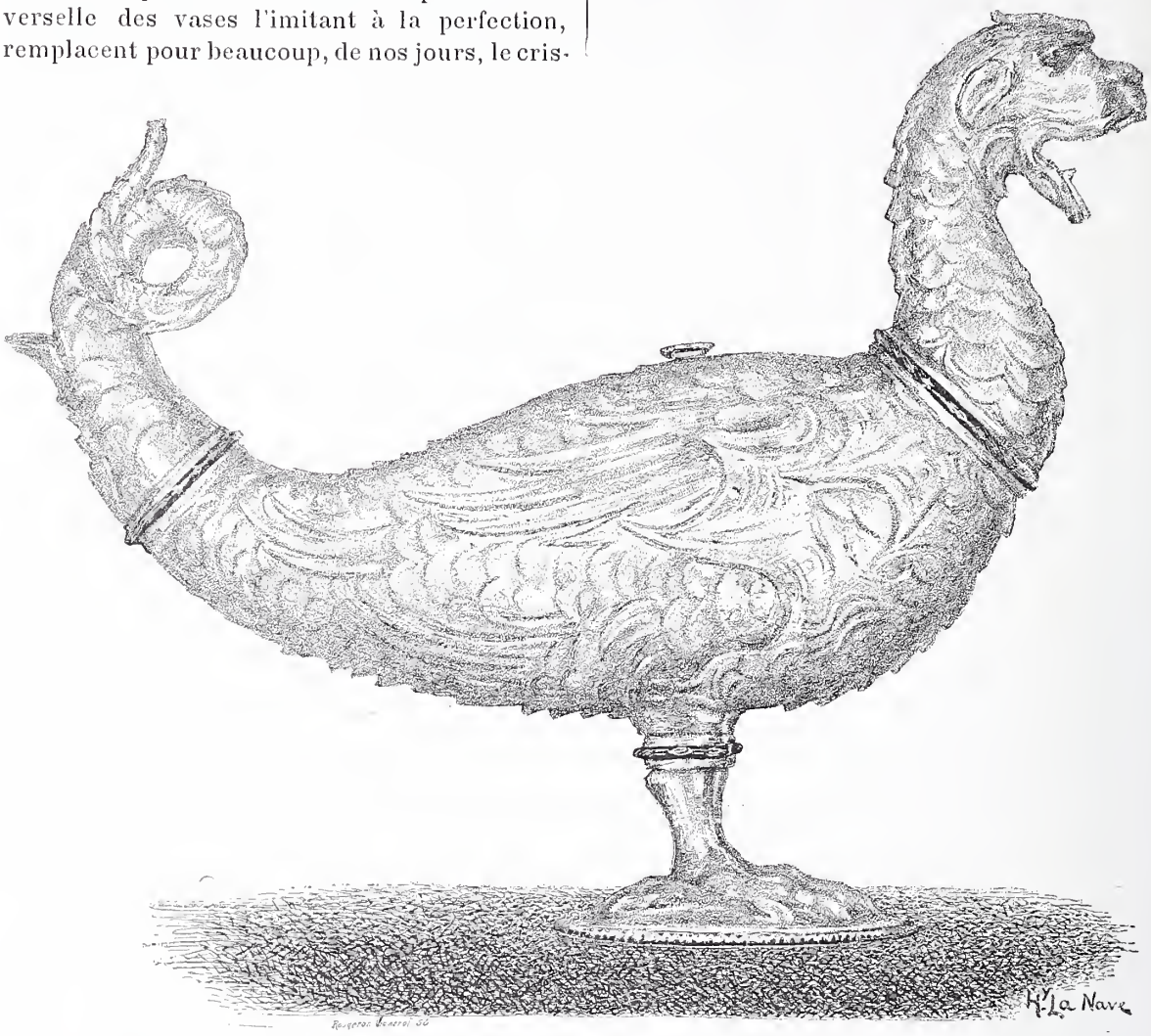
Ses cristallisations se trouvent en prismes hexaèdres surmontés de pyramides ; elles se forment de pluie et de neige congelée et endurcie, et se rencontrent attachées aux cimes les

plus difficilement accessibles des montagnes.

Bien qu'on en ait trouvé des échantillons en plaines et au fond des fleuves, il est bien reconnu que ce n'est pas le lieu de leur formation, et qu'ils y ont été entraînés par les eaux (1).

Le strass, dont on se sert pour l'imitation du diamant, les découvertes des verres silico-alcalins de Néry, de Merret, de Hunckel à base de soude et de potasse, les résultats obtenus dans les splendides cristaux de Baccarat, dont nous avons pu voir à la dernière Exposition universelle des vases l'imitant à la perfection, remplacent pour beaucoup, de nos jours, le cristal de roche. La blancheur, la pureté, le brillant ont été obtenus; la dureté, seule, n'a pu encore être atteinte; et cependant les cristaux à base de potasse et de plomb arrivent à une grande densité.

Et cela n'affirme que davantage la valeur toujours croissante des objets d'art en cristaux de roche taillés, qui composent les collections, particulièrement celle du Louvre, qui est devenue incomparable.



Musée du Louvre. — Aiguière en cristal de roche de la galerie d'Apollon. — Dessin de H. La Nave.

Le moyen âge nous a laissé quelques beaux spécimens de cette matière précieuse, taillée avec art, à la meule du lapidaire, et montée en bronze ou orfèvrerie; l'Orient lève son voile pour nous laisser voir des morceaux énormes travaillés aux attributions des empereurs ou des divinités.

Mais quelque rares et précieux qu'en soient le bloc et la matière, l'aiguière que j'ai dessinée ci-contre nous intéresse particulièrement parcequ'elle est une œuvre empreinte d'un beau caractère. Cette aiguière appartient au seizième siècle, à cette belle époque de François Ier remplie d'efforts, aussi brillante dans l'industrie que dans les arts, à l'imagination féconde et à la production infinie. Elle a 0m31 de longueur sur 0m26 de hauteur. Elle faisait partie des objets d'art de la couronne de France, fut portée dans l'inventaire de 1791, et exposée au Louvre, institué en Musée deux ans après par décret de la Convention nationale.

C'est là qu'on peut admirer cette merveille, au milieu de tant d'autres, qui semblent à l'imagination comme autant de rêves, et qui en réalité, ont coûté tant de travail!

HENRI LA NAVE.

(1) Les cristaux de roche se présentent encore sous diverses formes colorées : l'améthyste en violet par l'oxyde de manganèse, qui vient des Indes, des Asturies, du Brésil, de Sibérie, de France et d'Allemagne; la topaze de l'Inde en jaune, celle de Bohême, l'hyacinthe en rouge, etc...

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

JEANNE D'ARC

Jeanne d'Arc. — Groupe de M. Mercié. — Salon de 1895. — Gravé par Bauchart.

Quel est l'académicien qui appelait Jeanne d'Arc la sainte de la patrie ? M. de Mazade ou Émile Augier ? L'un et l'autre, peut-être. Quoi qu'il en soit, elles sont à citer toujours ces lignes écrites par le premier : « Jeanne d'Arc est la sainte de la France, sainte par la foi et par l'héroïsme, par le dévouement et la pureté. Elle fut un jour l'âme de la patrie ; elle reste la poésie de l'histoire. »

C'est bien ce que nous pensons tous en France.

On ne saurait mieux définir le rôle glorieux de la vierge de Domrémy. Cependant l'éloge ainsi formulé ne vous semble-t-il pas incomplet ? On cherche ici quelque chose de plus que l'écrivain n'a pas exprimé et que M. Alexandre Dumas, parlant lui aussi de Jeanne, a rendu en trois mots : « Je l'admire, je la regrette et je l'espère. »

Oui, il y a plus qu'un hommage dans le culte que la France rend aujourd'hui à Jeanne d'Arc. Il s'y place une espérance et c'est le sens même des nombreuses manifestations que ce culte ne cesse de provoquer.

Dernièrement, un évêque prononçait dans l'église de Mars-la-Tour, devant une foule émue, le panégyrique de Jeanne d'Arc, alors que non loin de là, sur terre lorraine, les Allemands célébraient les anniversaires des batailles d'août. Volontiers dans les villes de frontière, on évoque ainsi la libératrice et toutes veulent avoir une effigie de la vierge guerrière, comme si cette image aimée était devenue le palladium de notre indépendance.

Nancy a érigé sur une de ses places la Jeanne d'Arc équestre de Frémiet, celle-là même, légèrement modifiée, que nous admirons à Paris, place des Pyramides, près de l'endroit où Jeanne fut blessée. Vaucouleurs lui élève un monument national; Domrémy une basilique. Reims possèdera bientôt la magnifique statue de Jeanne d'Arc, chef de guerre, et reconstituant l'unité nationale perdue, que M. Paul Dubois a exposée au Salon de cette année.

La Jeanne d'Arc de M. Mercié, dont nous publions la gravure, a paru au même Salon; elle est destinée au monument de Domrémy. Le statuaire a représenté la jeune pastoure des prairies de la Meuse écoutant les voix qui l'incitent à accomplir sa grande mission.

Les bandes ennemies avaient dévasté les environs et, par les scènes de désolation dont elle avait été témoin, elle pouvait se faire une idée de « la grande pitié qui était au royaume de France ». La pensée de délivrer son pays germa ainsi dans son cœur. La voilà donc, la douce fille des champs, la dévote de Notre-Dame de Bermont, émue de tant de calamités et se décidant au départ.

Elle sait, par une prophétie, que la France doit être sauvée par une jeune vierge de Lorraine. Elle sera cette vierge. Elle quittera ses parents et ses compagnes; elle ira, exaltant les courages, délivrer Orléans et restituer la France aux Français. C'est au moment où elle prend cette résolution que le sculpteur nous montre l'héroïque Jeanne. Elle brandit, dans un rêve, le glaive libérateur; le cœur déchiré, elle entrevoit les périls de sa mission, mais que lui importe son propre calvaire, lorsque la patrie souffre mille morts.

Derrière la pastoure en extase, une main appuyée sur son épaule, se dresse, dans la belle composition de M. Mercié, la figure de la France mutilée. Oh! la lamentable apparition! Son armure est rompue, son bouclier traversé par une flèche; le manteau d'hermine glisse de ses épaules. Elle semble défaillir et l'on devine l'agonie qui surviendra, si son peuple, demeurant insensible à l'appel de Jeanne, ne se réveille pas pour engager la lutte suprême.

Voilà ce que nous dit ce groupe éloquent. Il a fait sensation au Salon où se trouvait encore la Jeanne d'Arc blessée que M. Lanson a exécutée pour la ville de Jargeau, et la Jeanne d'Arc polychrome de M. Allouard.

Chaque année, on voit ainsi paraître plusieurs œuvres, statues ou tableaux, inspirés par l'héroïne. Chaque année, quelque historien, épris de cette fille du peuple qui réellement sauva la France, écrit sur elle un livre nouveau. Et personne ne se lasse de ce culte. On trouve, au contraire, qu'il ne répond qu'imparfaitement encore aux aspirations de la France actuelle. On demande plus. Non-seulement l'Église s'apprête à béatifier Jeanne d'Arc, mais l'idée a été émise d'une fête nationale consacrée à l'exaltation de cette grande Française. Bientôt on la chômera, de même qu'on chôme le 14 Juillet. C'est une piété patriotique qui grandit sans cesse. De plus en plus l'on vénérera la vierge guerrière des Marches de Lorraine.

Ce qu'il convient de constater, c'est l'effort prodigieux tenté par nos artistes pour rendre dignement l'image et les traits de la libératrice. Ils sont à ce point pénétrés de sa beauté morale, qu'on ne les voit jamais contents de leur œuvre.

On connaît la Jeanne d'Arc du sacre que M. de Saint-Marceaux exposa, en 1893, au Salon du Champ de Mars et qui a été placée dans la cathédrale de Reims. Deux ou trois ans auparavant, il brisait, dans son atelier de l'avenue de Villiers, une première esquisse de cette œuvre, parce que la statue sortie de ses mains ne répondait pas à son rêve d'artiste et de Français.

M. Frémiet, de son côté, a également recommencé sa Jeanne d'Arc de la place des Pyramides et ce n'est que parce que le Conseil municipal de Paris s'est refusé d'entrer dans les scrupules de l'artiste, que sa seconde Jeanne d'Arc n'a pas été substituée à la première.

M. Paul Dubois, dont le talent est l'objet d'admirations si vives, n'a pas travaillé moins de dix ans à sa Jeanne d'Arc équestre. Le bronze que nous avons vu au Salon de cette année est fort différent du modèle en plâtre qu'il a exposé en 1889. La critique lui avait été cependant très favorable. Mais le maître, n'écoutant que sa conscience, remania l'œuvre entière.

Un deuxième bronze de cette statue s'effectue en ce moment à la cire perdue. Il est probable que ce sera là seulement l'œuvre définitive.

Et ce n'est pas tout; l'art ne s'en tiendra pas à ces multiples monuments qui s'érigent de toutes parts. Toujours, il voudra célébrer par des œuvres nouvelles le souvenir de celle que les Anglais brûlèrent à Rouen.

Ce qui fait Jeanne d'Arc si grande, c'est que dans sa courte vie, connue jour par jour, on ne rencontre pas une minute de défaillance. Les vieilles chroniques nous la montrent toujours également dévouée, active, pénétrée de sa mission. Il n'y a pas dans l'histoire de figure plus pure que la sienne. Sa langue, telle que nous la retrouvons dans les lettres écrites sous sa dictée et dans les comptes rendus de ses longs interrogatoires, est une merveille de clarté, d'à propos et de bon sens. Le génie français éclate à chaque mot que prononce cette jeune fille de dix-sept ans transformée en chef de guerre.

Devant ces témoignages directs, on ne peut douter du caractère de l'héroïne. Ils sont la meilleure preuve qu'il n'y a rien de surfait dans l'attestation commune rendue par ses contemporains en sa faveur.

Jeanne fut bien la libératrice. A sa voix, la France se réveille de sa léthargie, des troupes se réunissent, un souffle d'espérance ranime les cœurs. C'est le relèvement, c'est la victoire. Il n'y a rien de plus beau.

Comment voulez-vous que les artistes et les écrivains cessent jamais de rappeler ce grand prodige ?

HENRI FLAMANS.

LES VOYAGES ET LES RELATIONS DE VOYAGES D'UN ARCHIDUC

Suite et fin. — Voyez pages 262 et 286.

Donc, ses devoirs de prince héritier ne restent jamais en souffrance. Il est soldat à deux ans, à trois ans. Ses premiers jouets sont des équipements militaires; un peu plus tard, c'est le commandant Kraus qui le fait exercer dans les jardins du palais. A sa majorité, le 8 août 1878, pour la première fois, en qualité de colonel honoraire, il commande un bataillon — le sien, naturellement, le 36e de ligne. Bientôt, deux bataillons, trois bataillons sont sous ses ordres; il obtient même des éloges aux grandes manœuvres de Repora. En 1880, il est nommé général de brigade, contre-amiral, en 1883, enfin, général de division. Et chaque fois que les nécessités de la vie militaire le mettent en rapports presque d'égal à égal avec les officiers — au quartier général de Prague, comme à celui de Meichowitz, comme à celui de Vienne, partout il ne trouve que des amis qui apprécient la vivacité de ses aperçus stratégiques et la spirituelle humeur de son caractère grand seigneur et bon garçon. Il gardera toujours un sérieux intérêt pour l'armée, pour *son* armée. N'a-t-il pas consacré de judicieux travaux à d'utiles réformes à introduire dans le code d'exercice pour l'infanterie ?

De plus, orateur correct, sinon grand orateur, il préside avec distinction l'Exposition électrique de 1883, le Congrès ornithologique de 1884, l'Exposition nationale hongroise de 1885 — prononçant à ces occasions des discours pleins de bon sens et de pensées.

Ce fut à Vienne, lors de l'ouverture du Congrès hygiénique de 1887, qu'il dit ces paroles mémorables, qu'il aurait dû ne jamais oublier : « *L'inestimable capital de la cité et de la société c'est l'homme. Chaque vie représente une valeur effective. Or, conserver cette vie, la conserver intacte jusqu'aux dernières limites du possible, n'est pas seulement un devoir d'humanité, c'est encore la tâche de tout homme dans son propre intérêt.* »

Enfin, il aime sa patrie d'un glorieux et superbe amour. Il faut lire les pages qu'il écrivit de sa main, pour *la Monarchie austro-hongroise en paroles et en peinture*, lorsqu'il célèbre la beauté, la richesse et la grandeur de son pays, Vienne surtout, *la glorieuse capitale, la cité des palais, des monuments, la cité dominée par l'antique dôme de Saint-Étienne et auprès de laquelle coule majestueusement le Danube*. Et cette patrie, il la veut célèbre dans les arts ; c'est pourquoi il ne se lasse point d'encourager les Makart, les Grillparzer — mais encore et surtout, il la veut toute-puissante, prépondérante en politique.

Les compromis de l'empereur, les nécessités de la Triple Alliance l'humilient si profondément qu'en 1888 il ne croit pas faire mal en fondant un journal destiné à détacher l'Autriche de l'Allemagne. Mais si c'est par amour pour l'Autriche qu'il parle, qu'il pense, qu'il agit ainsi, c'est aussi un peu par enthousiasme de jeune homme qui n'a pas encore appris à pactiser avec sa conscience, à se contenter de ce que l'on peut avoir en l'aimant comme il convient. Hélas ! cette science-là, les événements se chargent de l'enseigner à ceux qui l'ignorent. Le comte de Beust en sait quelque chose et l'archiduc lui-même l'apprit bien malgré lui et bien à ses dépens.

Mais qu'importe ? devant la noblesse de ces sentiments et quelles que soient leur signification, même leur efficacité, Moriz Jokaï a raison de dire : « Jamais tête, jamais cœur appelés à régner n'ont été plus sages, n'ont été plus enthousiastes, jamais prince héritier n'a aimé sa patrie d'un amour plus absolu ! »

Si l'on s'avise de feuilleter la collection des portraits de l'archiduc on verra d'abord, aux environs de la dix-huitième année, un adolescent imberbe, au front démesuré, aux yeux vagues, un adolescent maladif au visage exsangue et si maigre d'épaules — rappelant ces enfants vieillots et souffreteux qu'a peints Velasquez. Puis la figure se virilise sans perdre sa délicatesse presque féminine, et ce sont les photographies de 1883, de 1884, où dans ses uniformes bordés de fourrures précieuses, chamarrés de décorations, le prince Rodolphe apparaît une fine barbe en pointe, châtain-clair, les yeux préoccupés et visiblement attristés, le regard presque dur — une figure à la Guise aristocratique et courageuse. Mais il change encore et ce sont les inoubliables portraits de la trentième, de la dernière année, rappelant le prince élégant et charmeur, au port de tête crâne et très fier, aux yeux gris-bleu changeants et sceptiques. Ce n'est plus l'infant espagnol, ni le soldat seizième siècle, mais le clubman moderne avec la désinvolture de ses mouvements et l'impertinence de ses yeux clairs.

Certes, il est bien le cavalier accompli tel que l'entendait Castiglione. Séductions de l'esprit, souplesses du corps, s'il a toutes les qualités de l'homme d'étude, il a aussi toutes les grâces de l'homme du monde. Comme sa mère qui fut, on le sait, la meilleure écuyère d'Autriche, il est cavalier émérite, montant la haute école, faisant les changements de galop sur la main droite, sur la main gauche, à étonner Fillis. En escrime, au tir, il est de première force; il a des trophées que lui envierait un Tyrolien.

Enfin il boxe, nage, fait de l'escrime et danse comme pas un, et même à l'occasion saura être musicien, dessinateur ou peintre. Aussi, qu'il habite Vienne, Budapest ou ailleurs, partout la société princière le recherche, l'admire pour son luxe, ses élégances de vrai grand seigneur — c'est le prince de Galles de l'Autriche.

Ainsi, selon l'heure, ornithologiste, écrivain, voyageur, soldat ou prince, il est capable d'intéresser — comme il le fit souvent — le docteur Mayer aussi bien que Makart, que la reine de Roumanie ou que le grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Il est celui qui comprend beaucoup, qui sait beaucoup et qui devine plus encore. Facilement passionné, il oublie facilement... et, plus ou moins, c'est toujours le jeune homme grand chasseur et grand coureur qui écrivait dans *Quinze jours sur le Danube* : « Je suis l'ennemi de toutes les routes droites. » Il lui plaît d'être le dilettante de ces vocations essayées, abandonnées au hasard de sa fantaisie. Il a horreur de la pédanterie des savants, de la foi sérieuse des artistes, du manque de grâce des hommes de guerre, il ne croit plus à rien; il juge de bon goût d'être sceptique. D'ailleurs, ne résume-t-il pas toutes ces vocations? n'est-il pas homme du monde? Non point demi-frère de Lorenzaccio — comme le suggère M. de Bettelheim aux dernières lignes de son article — car le prince Rodolphe est une âme trop moderne pour que ce rapprochement avec le Brutus d'Alexandre de Médicis ait grande signification, mais rappelant plutôt certains personnages du roman français contemporain : ces êtres supérieurement intelligents qui essayent toutes choses, réussissent toutes choses et dédaignent toutes choses — qui, sceptiques avec douceur et voluptueux avec correction, vivent au hasard de leurs sens, allant où les mènent leurs lassitudes. Mais avec l'exquise, avec l'attirante distinction de leur beauté, de leur aristocratie, de leur dilettantisme — il arrive parfois, à ces hommes, de mettre l'irréparable dans leur vie ou dans celle des autres. Et l'on sait comment l'archiduc mit l'irréparable dans sa vie et dans celle de cette femme-enfant qui était toute belle, toute blonde, amoureuse et fière — qui passa ses jours à rire et à chanter et qui, souriante et parée, s'en vint à la mort. Car le prince impérial était de la race des Habsbourg, de la vieille race des Wittelsbach!....

Une fois de plus Prospéro eut raison : « Lorsque la fièvre se met dans le sang, les serments sont feux de paille. » — Une fois de plus, les passions l'emportèrent sur les calmes raisonnements.

III

Par décret impérial, le pavillon de chasse de Mayerling a été rasé. A sa place on a élevé un monastère, et une dépêche de Vienne du 24 août 1893 annonce que l'empereur François-Joseph l'a donné aux religieuses de l'ordre de Saint-François d'Assise. Voici qu'à terminer ces pages il s'est fait tard, et je songe que ce soir, comme tous les soirs de l'année, là-bas, à tant de centaines de lieues vers le Nord, les religieuses ont quitté leurs cellules. Elles sont descendues dans la chapelle et se sont agenouillées dans la nuit, priant pour l'âme de l'infortuné prince.

Je ne puis m'empêcher de m'associer à leur prière, répétant en souvenir de celui dont la mort a mis l'Autriche en deuil :

De profundis clamavi ad te, Domine; Domine exaudi vocem meam. Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ. Si iniquitates observaveris, Domine : Domine quis sustinebit? Sustinuit anima mea in verbo ejus; speravit anima mea in Domino!

Rome.

ERNEST TISSOT.

A MADAGASCAR

DE MAROVOAY A SUBERBIEVILLE.

Marovoay que l'attaque combinée de la demi-brigade du général Metzinger et des troupes de débarquement, commandées par le contre-amiral, alors capitaine de vaisseau Bienaimé, fit tomber en notre pouvoir le 2 mai 1895, est, après Majunga, le centre de population le plus important du nord-ouest de l'île de Madagascar.

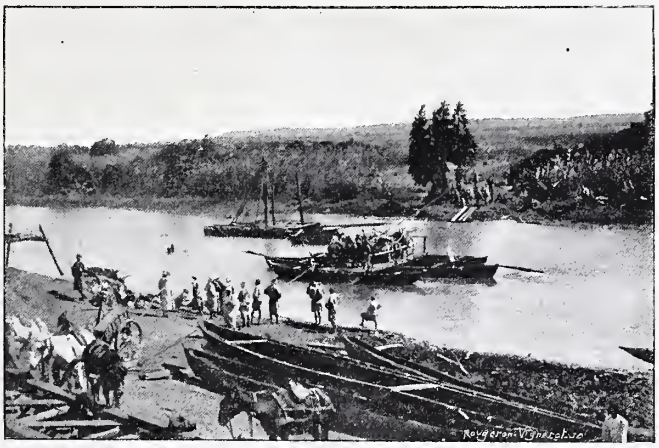


Fig. 1. — Bac à traille de Marovoay.

La ville, bâtie comme nous l'avons dit, sur les bords d'un affluent du Betsiboka, s'étage sur le flanc d'une ligne de coteaux qui borde la rive droite du fleuve; elle est dominée par une enceinte fortifiée d'après le système malgache, c'est-à-dire, entourée d'un fossé dont le talus intérieur est planté d'épaisses haies de cactus qui en rendent l'escalade très difficile; elle domine, vers le sud, une immense plaine marécageuse, où se trouvent quelques villages habités par des Sakalaves sédentaires, cultivant quelques rizières.

La rivière de Marovoay est soumise au régime des marées; indépendamment de cette voie fluviale, la ville est en communication avec Majunga et les autres localités du pays par un grand nombre de sentiers frayés, allant dans toutes les directions, mais ils sont peu fréquentés à cause des bandes de brigands (fahavalos) qui les parcourent sans cesse.

Fig. 2. — Montée d'Ankarafantsika.

Marovoay, grâce à cette situation, était le centre des opérations commerciales de tout le bassin du Betsiboka. C'est là qu'affluaient les produits de l'intérieur, caoutchouc, peaux, tafia, cire, etc., et que les Arabes apportaient sur leurs boutres, les toiles, poteries, marmites, poudre, fusils, en un mot toutes les marchandises d'échange importées de l'Europe et même de l'Inde.

La population relativement considérable, était composée de Sakalaves, de Macoas, d'Antalaotras et, au premier rang, d'Indiens qui, par leur nombre, leur intelligence et leur fortune, ont accaparé tout le commerce; les Hovas, à part la garnison du fort, y étaient fort rares; quelques petits commerçants, sans crédit, y représentaient la race conquérante.

Cet état de choses est fait pour surprendre, car le Hova possède, pour le négoce, des facultés incontestablement aussi grandes que l'Indien; mais celui-ci, protégé anglais, ami des Sakalaves, jouit de privilèges considérables qui le placent en meilleure condition qu'un concurrent pressuré par ses chefs, sans protecteurs, et que les Sakalaves traitent comme un ennemi. Pendant que l'Indien, sous l'égide puissante du pavillon britannique, vaque paisiblement à ses affaires, ne paye aucun impôt et peut aisément pénétrer dans le pays où ses relations s'étendent chaque jour, le Hova est perpétuellement sur le coup d'une corvée extraordinaire (*fanompoana*) qui le privera brusquement des fruits de son labeur; il doit, pour obtenir quelques instants de tranquillité, payer au gouverneur, à ses officiers des sommes considérables et, s'il s'éloigne, sa vie et ses biens sont à la merci des Sakalaves qui le haissent et peuvent impunément le voler et le tuer.

Le jour où le Hova jouira de la sécurité accordée à l'Indien, il ne tardera pas à supplanter ses concurrents et, comme dans l'Imérina, où malgré de nombreuses tentatives, les Chinois

eux-mêmes n'ont pu réussir à se fixer, l'Indien lui cèdera la place.

Les Comoriens et les Antalaotras (*métis arabes*) bien qu'établis dans la contrée depuis une époque très reculée, sont employés au service des Indiens et s'adonnent au commerce des bestiaux et à la navigation.

Les Makoas sont très nombreux à Marovoay. Les uns importés des côtes d'Afrique par des boutres arabes, les autres évadés de Nossi-Bé ou de Mayotte où ils travaillaient comme engagés libres, constituent la population laborieuse; ces nègres sont d'excellents ouvriers, des agriculteurs intelligents et laborieux, mais leur caractère turbulent et indomptable les rend dangereux.

Fig. 3. — Section d'artillerie de 120 sur un chaland, transportée à Suberbiéville.

Les Sakalaves sont des ouvriers médiocres. Nomades par tempérament, ils se plient difficilement aux obligations d'un travail régulier et de longue haleine; leur inconstance les dispose aux résolutions les plus inattendues et leur ivrognerie n'a pas d'égale; ils sont en outre violents et vindicatifs.

Au point de vue politique et militaire le district est commandé par un gouverneur hiérarchiquement placé sous les ordres du gouverneur de Majunga; ce fonctionnaire disposait, avant les événements récents, de quelques officiers et d'une vingtaine de vétérans impropres à un service actif. Cette troupe sans valeur, ainsi qu'on en avait eu la preuve il y a quelques années, lorsque la ville fut attaquée, prise et brûlée par une bande de *fahavalos* comme un simple village, est casernée dans le *Rova* (enceinte fortifiée) où s'élèvent quelques cases.

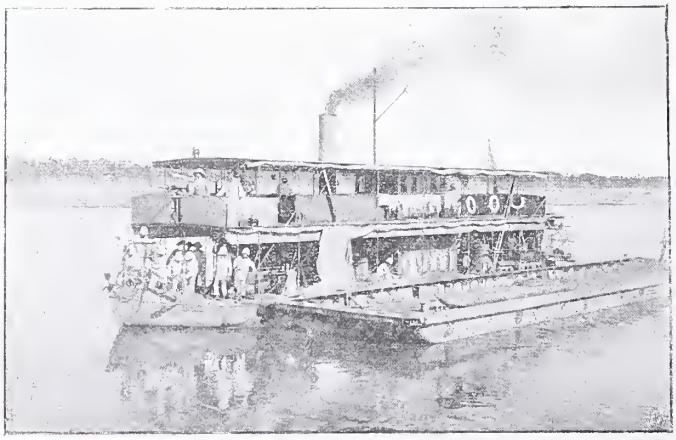


Fig. 4. — Canonnière l'*Infernale*.

A Madagascar, on appelle *Rova* toute position palissadée où réside le représentant du gourvernement de l'Imérina; le plus souvent ces enceintes sont entourées comme à Marovoay, de fossés profonds et de haies de cactus. A l'intérieur quelques paillottes abritent les officiers et les soldats de la garnison; souvent cette enceinte renferme un parc à bestiaux. Un ou deux canons en bronze ou en fonte, hors d'usage, flanquent l'entrée; ils sont placés sur des billots de bois, parfois même sur le sol. Cette artillerie, inoffensive pour l'assaillant, mais dangereuse pour ceux qui seraient tentés de s'en servir, a pour but d'effrayer les tribus soumises et d'enhardir, par sa seule présence, la garnison hova qui la considère comme un fétiche puissant pour la sauvegarde de la place et surtout de la garnison. Une ou deux portes donnent accès dans le Rova; elles sont fermées soit par une dalle taillée en forme de disque qu'on roule pour obstruer l'étroite ouverture, soit par des madriers placés horizontalement entre des montants verticaux.

Le Rova de Marovoay avait été restauré tant bien que mal par le gouverneur général du Boeni et armé de quelques canons hotchkiss qui en défendaient l'accès, surtout dans la direction du fleuve; les renforts envoyés de l'Imérina, les enrôlements de Sakalaves, de Macoas et d'Antalaotras portaient la garnison au chiffre respectable de trois ou quatre mille défenseurs et Ramasombazaha comptait bien arrêter la marche de nos soldats. Les heureuses dispositions adoptées par le général Metzinger pour l'attaque de la place, empêchèrent le chef hova de profiter de ses avantages.

Une colonne composée de deux compagnies, d'une section d'artillerie et d'un peleton de soldats du génie, sous les ordres du général, devait partir de Mevarano par la voie de terre dans la direction de l'Est; une deuxième colonne, commandée par le contre-amiral Bienaimé, comprenant les compagnies de débarquement de la flotte et une compagnie de tirail-

leurs algériens monterait par la rivière pour débarquer le plus près possible de Marovoay ; enfin un détachement fourni par le port d'Ankaboka irait se poster au Sud pour couper la retraite de l'ennemi.

La colonne de Mevarano quitta son campement le 29 avril et arriva le 1er mai à neuf heures du matin auprès de l'Andranolava qu'elle franchit le même jour.

La deuxième partie de cette colonne se mettait en marche à quatre heures et demie du matin ; vers sept heures, la ligne ennemie était signalée de l'autre côté d'un marais, près du village d'Ambodimanga, barrant le chemin qu'enfilait un canon Gardner ; mais sous la protection de notre artillerie, l'avant-garde franchit le marais et délogea les Hovas qui se retirèrent, partie vers l'est, partie vers Marovoay.

La marche fut reprise pendant trois kilomètres environ, à travers une grande plaine de parcours relativement facile, puis la gauche de la ligne se trouva de nouveau arrêtée devant un escarpement naturel dans lequel l'ennemi avait pratiqué des embrasures et des créneaux. L'artillerie se mit en batterie une seconde fois, et une ligne de tirailleurs, poussée en avant, déborda la gauche de la position ennemie que les tirailleurs sakalaves attaquaient de front.

L'ennemi ne put pas tenir et s'enfuit dans la direction du sud, au travers du marais d'Amparilava, où il fut reçu par le détachement d'Ankaboka.

La seconde colonne, sous les ordres du chef de la station navale, réussit également son attaque ; la compagnie de tirailleurs algériens, débarquée à six heures du matin à l'embouchure de la rivière, marcha sur Mahatsinjo pendant que les chaloupes et les canonnières du *Primauguet*, du *Shamrock* et de la *Rance* remontaient son cours en ligne de file ; la flottille fut un moment arrêtée par le tir d'une batterie hova située à 2,500 mètres, sur la hauteur de Mahatsinjo, ainsi que par une fusillade extrêmement vive partie d'un épais fourré et qui enfilait la rivière sur toute sa longueur. Les canons à tir rapide des chaloupes du *Primauguet* et de la *Rance* en eurent bien tôt raison, et trois sections des compagnies de débarquement sautèrent à terre et pénétraient à onze heures dans le fort de Marovoay, où le bataillon des tirailleurs algériens du généra Metzinger ne tarda pas à les rejoindre.

Fig. 5. — Passage à gué de la Betsiboka.

L'opération avait pleinement réussi, malgré la résistance relativement sérieuse de l'ennemi, dont les pertes peuvent être évaluées à 500 tués ou blessés, tandis que de notre côté nous n'avions qu'un tué et 5 blessés appartenant aux tirailleurs algériens ou sakalaves.

Dans sa fuite précipitée, Ramasombazaha abandonnait 1 mitrailleuse, 5 affûts de canon Gardner, 20 canons en fonte, 2,000 obus environ, ses effets et des papiers importants.

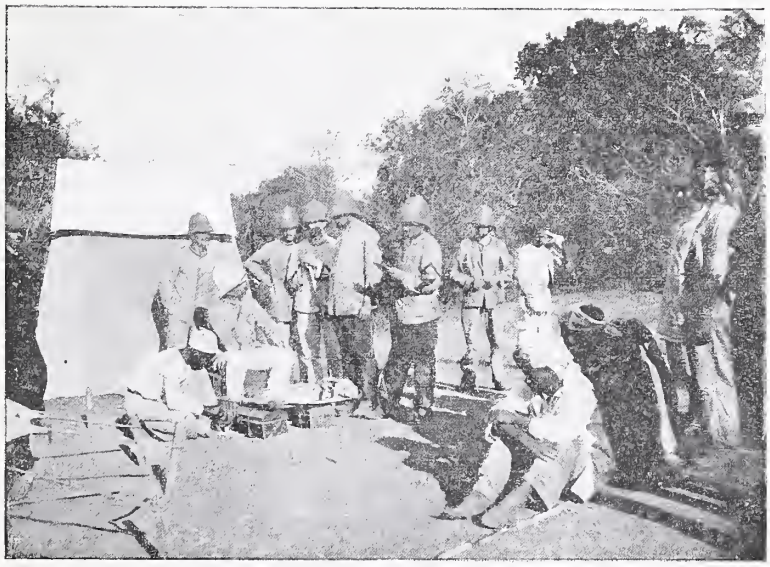


Fig. 6. — Visite du Dr Hocquart à Marololo.

Le général Metzinger ne suspendit pas sa marche en avant ; profitant du désarroi de l'armée hova qui s'était enfuie dans la direction de Mahatomboka et Ankoala au sud, il fit installer sur la rivière de Marovoay un bac à traille pour le passage des troupes et du matériel (fig. 1) et se dirigea vers les hauteurs d'Ankarafantsika après avoir traversé, au prix des plus grandes

fatigues, les rizières et les marais d'Ampasilava. Le 19 mai, il pénétrait dans le village d'Androtro, petit village sakalave situé sur les flancs de la chaîne d'Ankarafantsika, au centre d'une forêt de baobabs, où les indigènes ont réuni les tombeaux des rois du Boeni.

Dans sa marche rapide, facilitée par la fermeté du sol et l'abaissement de la température, l'avant-garde du corps expéditionnaire franchit le massif granitique d'Ankarafantsika (fig. 2) et pénétra le 22 mai dans le village fortifié de Mahatomboka que les Hovas avaient abandonné pour se réfugier à Ankoala. Mahatomboka commande l'entrée d'une immense plaine qui s'étend à perte de vue dans le sud ; cette plaine est limitée à l'ouest par le Betsiboka, au nord et à l'est par les collines de Karafaty ; le pays est cultivé ; des rizières, des champs de manioc et des plantations de bananiers alimentent de nombreux petits villages ou hameaux qui s'élèvent sur cette vaste étendue.

Fig. 7. — Mevatanana pris de l'Ouest.

Autrefois les indigènes élevaient de grands troupeaux de bœufs, mais depuis longtemps les vols périodiques des bandes de pillards venus du Menabe les ont découragés ; ils ne possèdent plus qu'un petit nombre d'animaux, la surveillance est plus facile et ils tentent moins la cupidité des *fahavalos*.

Fig. 7 bis. — Mevatanana pris de l'Est.

Au delà de Mahatomboka la vallée s'élargit et le chemin de Tananarive, sur lesquels se rencontrent les villages fortifiés d'Ankoala et d'Ambalazanakomby, s'éloigne du Betsiboka. La rive droite du fleuve fut, dans le passé, la voie de terre que suivaient les rares voyageurs qui se hasardaient dans ces contrées inhospitalières ; elle est certainement la meilleure, mais elle est abandonnée parce que les fahavalos ont pu s'y installer à peu près complètement, grâce à la lâcheté, peut-être avec la complicité des petits gouverneurs hovas ; devenus ainsi les maîtres des deux rives de Betsiboka, ils peuvent piller impunément les pirogues qui naviguent sur le fleuve. Le général Metzinger avait avantage à suivre cette voie (fig. 3) qui lui permettait de s'appuyer sur le fleuve et de rester ainsi en contact avec les canonnières et les chalands (fig. 4) qui devaient le ravitailler ; il descendit vers Ambato, petit village situé sur la rive droite du fleuve, où peuvent venir mouiller les boutres qui naviguent dans la baie de Bombetoke et la rade de Majunga.

C'est à Ambato que la colonne franchit le Kamoro, rivière importante qui prend sa source dans les vastes marais d'Ankoala et d'Ambalazanakomby. Cette opération délicate, commencée le 22 mai, prit cinq jours, et le général Metzinger pénétra dans la riche zone qui s'étend de Karambilo au confluent de l'Ikopa, au milieu d'une véritable forêt de bananiers et de plantations de cannes à sucre, de patates, sur une distance de plus de 30 kilomètres. Il traversa les villages de Bétongoa, d'Ambohijiaby, de Besarondoha, de Maroloana et de Maroakatra sans rencontrer d'ennemis. Il parvint ainsi le 6 juin jusqu'au petit groupe de cases appelé Bepakakely, où il fallait traverser le Betsiboka, large en cet endroit de huit cents mètres environ, mais dont les eaux, à cette époque de l'année, étaient suffisamment basses pour qu'il fut possible de la franchir au gué d'Ambasany

(fig. 5) sans remonter jusqu'au village d'Amparihibe où passe la route ordinaire et que les Hovas occupaient.

Le 11 juin, la brigade du général Metzinger atteignait Marololo (fig. 6) et se dirigeait sur Mevatanana où l'armée malgache, commandée par Ramasombazaha, était réunie.

*
* *

La ville de Mevatanana est située sur une colline isolée et escarpée de 125 mètres d'altitude, qui envoie trois puissants contreforts vers l'Ikopa, dont elle n'est séparée que par une distance d'environ trois kilomètres. C'est une très forte position militaire (fig. 7) qui domine tout le pays avoisinant, pays mamelonné, crevassé, tourmenté et raviné par les pluies. Du côté de l'est, la falaise se dresse à pic et on ne peut s'approcher de la place que par le nord et par le sud (fig. 7 *bis*).

Fig. 8. — Canons abandonnés par les Hovas à Mevatanana.

C'est le dimanche 9 juin, à neuf heures du matin, que nos canons de montagne furent mis en batterie sur un petit mamelon, à 2,500 mètres de distance de la ville.

Le 40e bataillon de chasseurs à pied se déploya sur la droite de l'artillerie et les tirailleurs algériens sur la gauche.

Les Hovas ouvrirent le feu sur notre batterie, mais dès qu'éclata parmi eux un obus à la mélinite, ils poussèrent des cris de terreur et s'enfuirent à toutes jambes par les pentes de l'est.

Une compagnie de la légion étrangère qui accompagnait le convoi, à l'arrière de la colonne mit sac à terre et, franchissant les obstacles, vint derrière eux planter en plein Rova le drapeau de la France.

On trouva dans la ville cinq canons, dont trois hotchkiss, des munitions, de la dynamite et un grand nombre de vieux fusils à piston ou à pierre et quelques snyders (fig. 8).

B.

(A suivre.)

PETIT FLIRT

NOUVELLE

La barque filait sur Roscoff, laissant à l'arrière l'île de Batz, fichée sur sa roche comme un papillon par l'immense épingle que figure son phare. Sur le loch d'émeraude, strié de bandes violettes et bordé de grèves d'argent, elle plongeait son roulis dans les vagues joueuses. La brise, éclatant de rire dans les cordages, la couchait sur tribord et trempait des pans de toile à la crête des flots. Le bateau rebondissait alors comme un gros terre-neuve, et son avant battait les lames en soulevant des embruns qui retombaient sur les passagers.

Un doux soleil breton éclairait le tableau, et les voix de la côte chantaient leur musique d'été, large et tendre vers Roscoff, mugissante et menaçante vers Santec dont les roches tragiques pulvérisent l'éternel assaut de la mer. A l'avant la plage, découverte par le reflux, fourmillait de pêcheurs labourant sa nappe de sable. Elle s'étendait en un arc immense dont l'une des pointes s'appuyait à un haut rocher baigné par les eaux descendantes, et pourvue d'une jetée de débarquement.

— Tiens! une Walküre ! observa l'un des passagers.

Tous les regards suivirent le sien pour s'arrêter sur une silhouette de femme dressée au sommet de la masse de granit. Immobile comme une statue, elle était surmontée d'un chapeau à ailes et appuyée sur un havaneau qui pouvaient à la rigueur rappeler la coiffure et la lance des vierges du Walhall. A mesure que le bateau s'approchait, elle semblait s'enlever plus haut, toujours plus haut, dans le bleu laiteux du ciel, en une assomption qui ne s'arrêta qu'au moment où la barque accostait.

Celle-ci déversa sur la jetée sa cargaison de touristes, un flot de bérets, de chapeaux de paille et de casquettes blanches qui défilèrent en procession au pied de la roche, dans la direction de Roscoff. De la Walküre plus personne ne s'occupait. Ce n'est qu'après avoir tourné la base du rocher que l'une des casquettes se détacha pour gravir le piédestal de la jeune fille. Ce couvre-chef coiffait une tête de vingt-cinq ans au-dessus d'un petit corps alerte à qui l'ascension du granit était facile. En quelques enjambées, il parvint au sommet, et détacha sa note blanche à la hauteur de l'épaule de la Walküre.

— Pour qui donc posez-vous-là, mademoiselle ?

La jeune fille se retourna, ouvrant sur son voisin des yeux stupéfaits :

— Vous ! vous ici ! répliqua-t-elle gaiement.

*

Vous ne nous laisserez donc pas en paix!... Quelle idée, de nous poursuivre jusqu'à Roscoff !

— Je ne pouvais pourtant pas passer sans vous saluer. Vous vous mettez sur mon chemin avec une telle évidence qu'il y eût eu grossièreté de ma part à ne pas vous apercevoir.

— Vous ne deviez pas me reconnaître à une telle hauteur?

— Allons donc ! dès qu'on a eu signalé une Walküre près de moi, j'ai bien été obligé de me rappeler votre passion pour la musique de Wagner. De là à vous reconnaître, vous avouerez que le chemin n'était pas long, même pour mes petites jambes.

— D'abord, nous sommes ici incognito. Il fallait me demander si j'étais visible.

— C'eût été trop bête, vraiment : on vous aperçoit de deux lieues à la ronde à l'œil nu.

— Quand on y est !... Pourquoi y êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Je passe. Je cours la côte bretonne en tâchant de vous oublier. Malheureusement j'ai toujours sur moi cet anneau de fiançailles que vous vous obstinez à refuser; et il vous rappelle à moi constamment. Avouez pourtant qu'il serait original à vous de l'accepter ici, au sommet de ce rocher, en plein ciel, à la face de l'univers qui nous contemple.

— Maman ! maman ! cria la jeune fille, viens me délivrer.

Une voix se fit entendre à quelques pieds au-dessous d'eux :

— Qu'y a-t-il encore ? Quelque vilaine bête inoffensive ?

— Vous entendez, monsieur, je ne l'ai pas fait dire à maman.

La casquette blanche se pencha dans la direction de la voix maternelle :

— Je vous remercie, madame ; le compliment n'est peut-être pas très flatteur, mais s'il est aussi mérité que spontané...

— Monsieur Jacques Le Febvre !... Quelle surprise !... Je vous demande bien pardon. C'est la faute de cette enfant ! A tout moment elle est effrayée par des crabes ou autres bêtes dont elle a horreur. De sorte qu'à chacun de ses appels, je m'attends à quelque terreur de ce genre... Mais descendez donc !

Quand les jeunes gens furent près d'elle, Jacques lui présenta ses devoirs et lui raconta son arrivée par l'île de Batz qu'il avait eu la curiosité de visiter pour pouvoir consacrer sa journée du lendemain à contempler les régates de Roscoff.

— Que fait M. Myré ? ajouta-t-il.

— Mon mari est allé terminer une étude de la rivière de Morlaix. Il a trouvé là des colorations et des lignes dont il est fortement épris ; et son pinceau n'a pas de repos. Je ne l'ai jamais vu enthousiasmé comme il l'est devant cette côte... Pendant qu'il brosse ses toiles, je m'occupe à tricoter à l'intention des pauvres de ce pays-ci. On nous a tous mis à contribution pour une tombola à leur profit. Zette doit tenir le piano à un concert prochain, et mon mari et moi préparons des lots pour les gagnants de la loterie... Dites-moi, où êtes-vous descendu ?

— J'ai fait porter ma valise à l'hôtel de Bretagne.

— Nous serons donc ensemble.

— C'est bien ce qui me chagrine, réfléchit Mlle Myré. Je suis condamnée à subir encore l'offre de son anneau de fiançailles. Croirais-tu, mère, que M. Le Febvre a eu l'audace de me le présenter au haut de cette roche ?

— Vous avez eu, une fois de plus, la cruauté de le refuser, répliqua Jacques. Faut-il que vous soyez entêtée pour me repousser comme cela pendant deux ans, sans compter ceux qui suivront.

— Je vous ai promis de vous épouser quand je serai lasse d'être heureuse : tenez-vous-en à cette promesse.

— Zette, mon enfant ! gronda sa mère, ne calomnie pas le mariage : il ne t'a jamais montré de spectacle affligeant.

— C'est juste, mère ! reprit Suzette en lui serrant furtivement la main.

Tout en devisant ils étaient arrivés sur la place de Roscoff, devant la vieille église de style bizarre où la fantaisie bretonne malmène si joyeusement la géométrie de la renaissance, et qu'un trapèze d'arbres séculaires sertit d'une opulente marge de verdure. La moderne façade de l'hôtel était béante sur l'un des côtés de la place, entre des maisons anciennes aux fenêtres chargées d'ustensiles de pêche, de costumes de bains, de faïences de Quimper et de riches broderies de Cornouailles.

— Vous trouverez mon mari à Sainte-Barbe, disait Mme Myré. En suivant le bord de l'eau vous parviendrez à une vieille chapelle blanchie à la chaux et juchée sur la falaise. C'est là qu'il travaille. Ramenez-nous-le, s'il est possible.

*
* *

Jacques Le Febvre partit dans la direction indiquée, tout égayé de la rencontre des Myré.

— Ici peut-être, pensait-il, parviendrai-je à vaincre l'obstination de Zette. Le changement d'existence, l'énervement de la mer peuvent avoir une influence sur elle, et alors...

Alors, joyeux et fier, il entrerait dans cette famille d'artistes, gens à la vérité quelque peu originaux et ne vivant pas comme tout le monde. Ils se montraient à cœur ouvert, ingénus et spirituels, et serrés tous les trois l'un contre l'autre dans une chaleur d'affection et un calme bonheur dont la vue vous mettait l'eau à la bouche. Oh ! cet atelier de l'avenue de Villiers! Il ferait bon asseoir sa vie là-dedans et y me-

ner cette existence sincère et confiante, qui se défend à force d'esprit contre les pièges ambiants et sauve la moindre parcelle de ses joies à travers le réseau des obligations mondaines.

Du jour où il y avait pénétré, il s'était épris de la douceur et de la sécurité de cette vie, autant que de cette grande fille, après l'annulaire de laquelle courait depuis deux ans son anneau de fiançailles. Et il s'était promis de venir, lui quatrième, installer là ses ambitions, dans ce nid d'affections tranquilles qui lui serait dans la lutte pour l'avenir d'un incomparable appui.

Le difficile était d'y entrer. Zette gardait le seuil et elle le gardait bien. Elle défendait en se jouant cette main par laquelle Jacques comptait s'y faire introduire. A chacune des tentatives du jeune homme pour l'amener à se prononcer dans un sens ou dans l'autre, elle avait répliqué par de joyeuses disputes auxquelles il était impossible de se soustraire, et qui détournaient invinciblement toute conversation sentimentale. Il la trouvait toujours armée de taquineries et de rire ; et ce hérissement de pointes le forçait toujours à la retraite.

Le petit homme ne se décourageait point. Il rendait réplique pour attaque, et il y trouvait cette consolation de s'amuser follement tout en guettant le moment propice, l'heure d'une déclaration à laquelle Zette ne saurait échapper. Dans cette lutte, il n'avait d'ailleurs rien sacrifié de son équilibre d'homme positif, façonné par les Pandectes et les Codes et destiné à des fonctions officielles. Il ignorait les sonnets aux étoiles et les désespérances déclamatoires, et ne souffrait ni dans son appétit, ni dans le soin de ses affaires. Son amour s'était installé en lui après une enquête *de commodo et incommodo*, et les questions de mitoyenneté nettement réglées avec les principes inamovibles de tout légiste convaincu.

Le grand charme de Zette était de représenter à ses yeux toute la poésie de la vie : l'amour simple et sûr, la beauté, l'art ; et le contraste avait eu puissance de séduction. Elle lui avait bien objecté, la première fois qu'il lui présenta son anneau, leur disparité de taille.

— Vous me rendriez ridicule : vous êtes trop petit !

— Vous me le rendriez bien, puisque vous êtes trop grande.

Il y avait toujours du rire entre eux, sans compter les taquineries de M. Myré, grand colosse blond, qui retrouvait des blagues d'atelier pour émoustiller son ami Jacques. Et il y avait le regard de bonté réfléchie de Mme Myré, intervenant de temps en temps pour l'encourager. Son stage était long, mais joyeux. Somme toute, il lui avait valu dans la maison une situation privilégiée de cavalier servant, qui avait tenu à l'écart les autres soupirants. Il conduisait des cotillons avec Zette ; au piano, il tournait les pages de la musique savante qu'elle exécutait brillamment. Les jours s'écoulaient sans autre tristesse que le dépit du jeune homme de ne pouvoir obtenir un engagement décisif. Il rentrait furieux contre lui-même. Il combinait des plans, cherchait des arguments ; et quand il se croyait sûr du succès, il se heurtait à quelque dispute imprévue que Zette entamait, en riant de sa mine déconfite.

Cela, pensait-il, ne pouvait pourtant toujours durer. Il apportait à Roscoff sa résolution d'en finir ; et il espérait trouver quelque secours près de M. et Mme Myré. Du jour où il s'était ouvert à eux, il avait connu qu'ils ne le repousseraient pas :

— Arrangez-vous avec Zette. Vous pensez bien, mon cher ami, que nous ne tenons pas à nous séparer d'elle et à nous priver de la joie qu'elle répand dans notre maison. Nous ne voudrions pas davantage lui imposer le sacrifice de son avenir. Qu'elle se prononce : si elle vous agrée, nous vous appellerons : mon gendre !

Eux aussi devaient trouver que Zette tardait à prendre une décision, et que, somme toute, on ne pouvait imposer à un homme sérieux de passer la première moitié de sa vie à soupirer après le bonheur de l'autre. Autant que lui-même, ils devaient désirer que cette situation ne se prolongeât pas, car elle pouvait nuire autant à Mlle Myré qu'à lui, Jacques Le Febvre.

Il suivit donc la côte, le port, l'anse de Sainte-Barbe toute fleurie, en se promettant d'avoir avec M. Myré un entretien décisif. Il gravit les pentes vertes de la falaise, au centre d'un admirable panorama, sans lever les yeux sur les masses grandioses qui exultaient autour de lui dans leur couleur et dans leur musique, sans un regard pour cette rade où s'éparpillent des roches, débris de la charpente d'un monde.

L'artiste, dans son costume de flanelle blanche, se tenait à l'abri du soleil sous les murs de la chapelle. Jacques l'aborda avec un :

— Bonjour, cher maître ! qui le fit retourner.

— Tiens ! c'est vous ? Que faites-vous ici ? Ravi de vous voir, mon cher ami. Vous allez bien ?

— Heu ! physiquement, oui.

— Et moralement, non. C'est de votre faute, mon pauvre Jacques. Il faut plus d'adresse ou plus d'énergie, quand on s'attaque aux femmes... Mais comment se fait-il que vous soyez à Roscoff ?

— Je passe ici deux jours pour visiter ce coin, après quoi je continuerai à suivre les côtes du Finistère.

— Eh bien ! y trouvez-vous quelque plaisir ?

— Guère : je préfère les tableaux à la nature. Je comprends les premiers. C'est aux artistes à comprendre la seconde.

— Et à la traduire !

— Je ne sais pas si vous la traduisez. Pour mon compte, je ne vois pas dans la nature ce que vous mettez sur vos toiles. La peinture est plus jolie.

— Et c'est nous qui trouvons la nature inimitable. Convenez, mon bon ami, que nous sommes bien bêtes.

— Ce serait de l'ingratitude. Et vous êtes le dernier envers qui je voudrais manquer à mes devoirs de reconnaissance.

Myré s'était redressé devant lui de toute sa hauteur. Très grand et très large, il portait sur des épaules de colosse sa rude tête blonde aux yeux aigus, à la moustache retroussée au petit fer.

— Ah! çà, sauriez-vous mieux faire la cour aux hommes qu'aux jeunes filles? Vous me débitez là des banalités comme vous n'en avez peut-être jamais trouvé pour d'autres que je sais.

— Que voulez-vous, Zette et moi nous disputons toujours.

— Faut-il que vous soyez d'accord pour que cela dure si longtemps!... enfants que vous êtes!

— Je ne demande qu'une chose : c'est que cela finisse comme je le désire...

— Vous permettez? demanda Myré en se rasseyant devant son chevalet. Encore un coup de pinceau à donner : il faut que je profite de ce soleil pour achever... Quelle nature ici, mon cher! Voyez donc comme tout cela chante : cette puissance des tons d'ardoise adoucis par le voisinage des notes violettes. Et ces verts qui vocalisent là au premier plan, tenez! transparents et lumineux comme un diamant qui serait de cette couleur-là et dans lequel une flotte pourrait se noyer. Ah! vous ne voyez pas la nature? Tant pis pour vous, mon ami. Vous aurez perdu votre temps en ce monde. A-t-on jamais rien admiré de plus beau? Regardez là-bas, toute cette bande de granit de Primel à Carantec. Comme ça se dresse puissamment derrière la grave coloration de la mer! Quelle opposition!... Voulez-vous me passer un peu de siccatif? là... dans ma boîte à couleurs. Merci!... Vous disiez donc?... Je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

— Je disais que la peinture...

— J'y suis!... Si on peut blasphémer comme ça!... D'ailleurs, ça ne m'étonne pas de vous.

— Moi non plus. Ce serait plutôt le contraire qui me surprendrait, répliqua Jacques qui s'était assis sur le gazon pour se trouver à la hauteur du peintre.

— Vous avez du moins le courage de l'avouer. Mais si vous n'avez que ce courage-là, je vous plains de tout mon cœur.

— Je vous avoue que je sens s'en aller tous les autres.

— Mon cher Jacques, vous me faites l'effet d'un garçon qui voudrait rôtir les alouettes en les regardant. Je sais toutes vos peines, et vous m'intéressez. J'en ai bien le droit après les confidences que vous m'avez faites. Eh! bien, voulez-vous que je vous dise?...

Myré se retourna sur son pliant pour regarder Le Febvre bien en face.

— Dites...

— Vous manquez d'estomac. Mais oui, mon cher ami! Depuis cinq ans vous tournez autour de Zette, délicat, plein d'attentions, correct, oh! charmant!... Et vous croyez que cela suffit?... Demandez-donc à ma femme quels assauts je lui ai livrés au début.

— Vous avez peut-être raison, mais que faire?

— Je ne sais pas, moi! quelque chose d'absurde ou de grandiose. On conquiert la lune; on sauve un chien qui va être écrasé par une voiture; on se fait toréador; on bat le record des six semaines ou l'on devient anarchiste. Il faut mettre la poésie de votre côté. Et alors, avec votre auréole, resplendissante ou fulgurante, vous serez quelqu'un qui fait frissonner ou que l'on admire; et l'on vous en saura gré.

— Je ne me vois pas du tout dans ces rôles-là... Vous croyez que Mlle Zette tient à cette illumination?

— Elle n'y tient nullement. Mais si elle est surprise, elle sera éblouie, et vous profiterez de son éblouissement pour... Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous donne ces conseils. Quand vous nous aurez pris notre Zette, nous ne serons pas gais tous les jours. Au fond, j'aime mieux vous voir persévérer. Continuez, jeune homme: vous nous garantissez la possession de notre enfant, et je vous en remercie. Un autre n'aurait pas cette grandeur d'âme.

— Je voudrais bien avoir la force de continuer; mais je me sens à bout de patience...

— Hein? interrogea Myré avec une expression sévère.

— ... Et je venais vous prier de vouloir bien agir sur l'esprit de Mlle Myré...

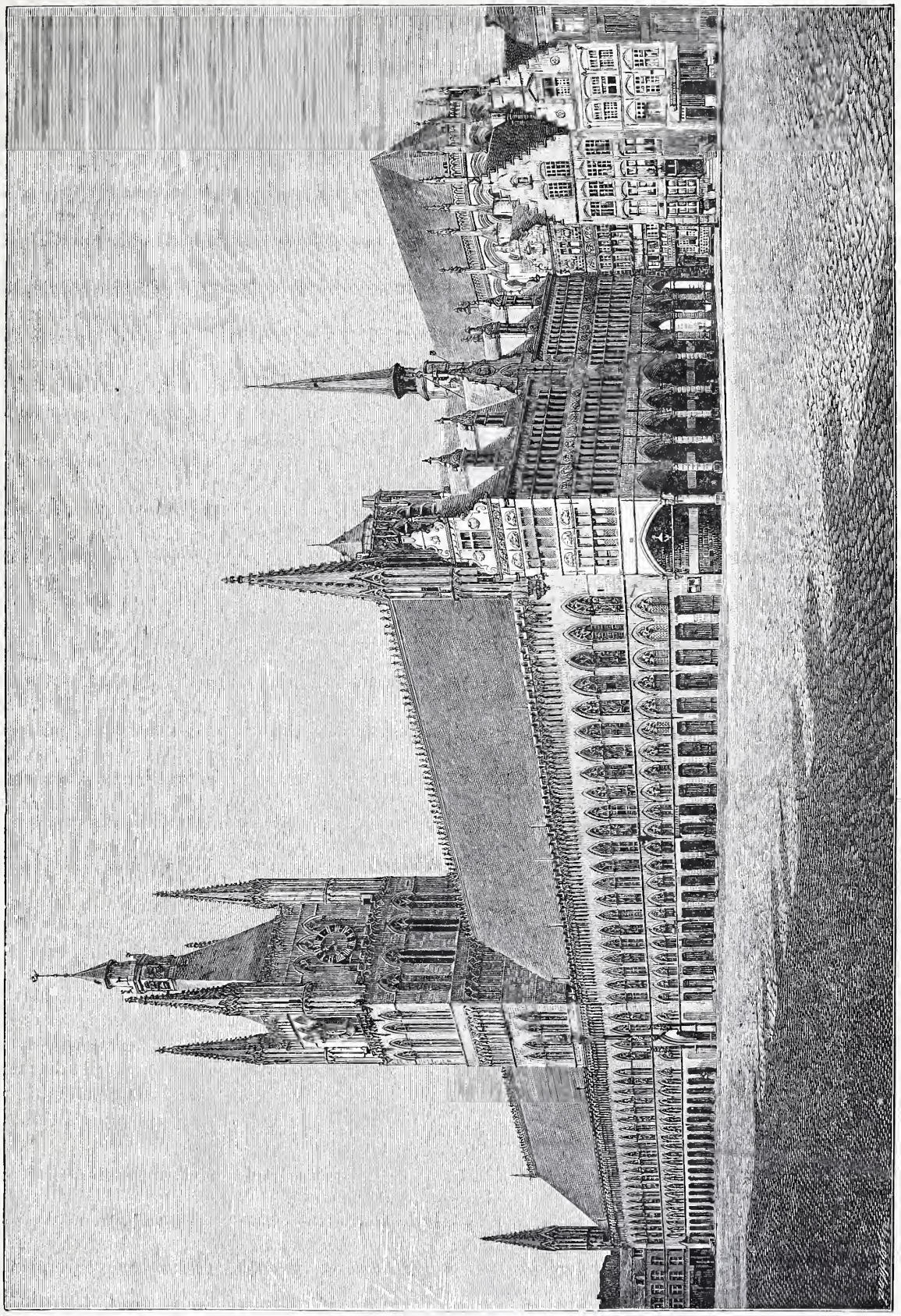
— Moi? vous pousser ma fille dans les bras? Vous n'y pensez pas, mon cher ami... Je ne suis pas fâché, ajouta l'artiste après un silence, de vous voir dans de telles dispositions. Il est temps en effet que tout cela finisse. Vous avez chez nous une position de fiancé alors que vous n'y avez pas droit. Eh bien! mon cher Jacques, pour mettre un terme à vos infructueuses démarches, je vous donne un délai de quarante-huit heures. Faites votre cour, offrez votre anneau. Si lundi vous n'avez pas réussi, eh bien! vous nous ferez vos adieux; et vous emporterez notre amitié qui vous restera fidèle.

J. Le Fustec.

(*A suivre.*)

LES HALLES D'YPRES

Entre autres gloires, les Flandres, toutes les Flandres auront eu celle de faire surgir en de merveilleux monuments les grandes idées qui ont influé sur leur histoire. A côté de la pensée



Les halles d'Ypres. — Gravé par Puyplat.

religieuse, exprimée en d'innombrables édifices, elles ont su donner une application civile à ce style gothique, qui est toujours prêté à toutes les adaptations, mais auquel les adaptateurs ont manqué sous d'autres zones. Il est juste de dire que la manipulation d'un art aussi élégant,

aussi délicat et aussi savant, nécessitait des artistes d'une rare puissance.

Ypres en a trouvé quand elle en a eu besoin; et grâce à eux elle possède un des plus intéressants musées de pierre qui se dressent entre la Seine et l'Escaut. Ses églises et ses rues témoignent d'une admirable floraison d'art, devant laquelle on est émerveillé du goût et de la finesse des gens qui faisaient construire aux temps gothiques. Ces marchands étaient vraiment doués d'un sens admirable. Quand ils voulaient avoir pignon sur rue, ils tenaient aussi à être fiers de leur pignon; et ils n'ont laissé rien de banal derrière eux. Le plus magnifique effort des bourgeois d'Ypres a été l'édification de ces halles immenses où ils avaient établi le centre de la vie communale et commerciale.

Et encore ne faut-il pas en faire remonter tout l'honneur au corps des marchands tout entier. Les drapiers ont suffi à une partie importante de cette œuvre d'une grandeur et d'une splendeur indiscutables. Il est vrai que cette corporation filait des jours tissés d'or, d'or anglais et d'or espagnol surtout, ses métiers étant consacrés en grande partie à fournir de draperies la Grande-Bretagne et l'Espagne.

Cette vaste construction fut édifiée en trois périodes déterminées de cette façon par M. Alp. Vandenpeereboom : « Il est probable qu'on posa les premières pierres à la fin du douzième siècle (1200) et que le Beffroi, l'aile orientale de la Halle ou Vieille Halle, ainsi que la chambre des échevins, étaient achevés avant 1230. La Nouvelle Halle, c'est-à-dire l'ensemble des constructions à l'occident du donjon communal, fut bâtie de 1285 à 1304; puis de 1362 à 1380 on construisit, d'abord à l'est de la Vieille Halle, divers édifices formant des dépendances du siège scabinal, enfin la Maison de Ville qui fait face au chœur de l'église Saint-Martin ».

Le chevet de cette église apparaît dans notre gravure derrière une autre façade de construction postérieure (1620-1623) qui est un gracieux spécimen de la renaissance flamande. L'ensemble du monument occupe une superficie de 4,872 mètres carrés, sur laquelle il développe 354 mètres de façade.

« Au rez-de-chaussée, cette façade se compose d'une longue suite de baies rectangulaires, à linteau horizontal reposant sur deux consoles d'une forme particulière, et en partie murées. Les façades sud et ouest sont percées de deux rangées de fenêtres de même largeur, beaucoup moins hautes au premier étage qu'au second. Toutes ces fenêtres sont de style ogival primaire.

Deux lancettes géminées, comprises sous une ogive maîtresse, y sont séparées par une colonnette avec chapiteau à feuillages et surmontées d'une rosace découpée en quatre feuilles encadrées, qui alterne avec des rosaces tréflées.

A la hauteur de l'immense toiture, couronnée par une crête formée de trèfles et de dentelures ogivales, règne une galerie à créneaux et à merlons, portée par des colonnettes qui reposent sur des consoles ornées de figurines. De sveltes tourelles à crochets sont placées en encorbellement aux angles est, ouest et nord du monument. Au centre de la façade orientale se dresse l'antique Beffroi. Dans chacune de ses quatre faces sont percés trois rangs de fenêtres, les unes ouvertes, les autres figuratives, toutes de style ogival primaire... Sur son campanile, dans lequel bourdonne encore la cloche privilégiée ou banale, fondue en 1377 par les frères le Boom, brillent depuis 1692 le dragon d'Ypres et des aigles dorés comme lui.

Jusque vers la fin du quinzième siècle, de grands blasons étaient peints sur les toitures de la Halle et du Beffroi. Le campanile du vieux donjon était aussi couvert de dorures et de décorations polychromes. Il reflétait ainsi, comme le dit Viollet-le-Duc, la splendeur de la commune indépendante et libre (1). »

En 1377, un tabernacle orné de peintures et de dorures, placé sur la façade du Beffroi, recevait une statue de la Vierge, qui se trouva par la suite (1512-1600) servir de centre à une rangée de statues de souverains pourvus du titre de comtes de Flandre, nichées dans les fenêtres figuratives de la façade sud. Détruites à la fin du siècle dernier, toutes ces figures furent rétablies par la suite, et de nouvelles statues vinrent s'adjoindre aux premières. Ces Halles comprenaient autrefois, outre l'administration communale, des locaux servant d'entrepôts, de séchoirs, de teintureries, des ateliers de charpentiers et d'autres corporations. Là aussi se tenaient les « foires privilégiées qui faisaient affluer à Ypres les marchands français, allemands, anglais et levantins, couverts par des sauf-conduits garantissant la sécurité de leurs biens et de leurs personnes. »

Les trois étages du Beffroi forment trois grandes chambres carrées. Le premier étage servait de trésorerie à la commune. La prison et un dépôt d'armes et de matériel de guerre occupaient le second; le troisième appartenait au service de la sonnerie des cloches. Au-dessus était installé le poste des guetteurs; et du haut en bas du donjon ces locaux étaient pourvus de défenses destinées en cas d'émeute à arrêter la populace révoltée.

La vie y était très intense au treizième siècle. Une population qu'on peut évaluer à deux cent mille habitants travaillait, s'enrichissait dans l'ombre du monument, mais bataillait aussi, corporation par corporation, pour conquérir les privilèges bourgeois. Le mouvement communal, commencé vers 1280, ensanglanta la ville jusqu'en 1340 peut-être, puisque l'admission des doyens de métiers dans le grand con-

(1) Alp. Vandenpeereboom. *Ypres illustré*, passim.

seil de la commune coïncida avec le règne de Jacques Van Artevelde.

Au quatorzième siècle, la population d'Ypres décroît rapidement, elle tombe au chiffre de cent mille âmes. Très puissante et très riche encore, elle verra de siècle en siècle s'amoindrir sa splendeur, à travers les événements de guerre auxquels sa situation l'exposait plus que toute autre ville de la Westflandre. Mais l'indépendance de la Belgique y a été le signal d'une nouvelle activité. Les Halles ont de nouveau attiré la sollicitude de la commune : de grands travaux décoratifs ont été exécutés à l'intérieur du bâtiment, travaux de peinture, puisque cet art, là aussi, a acquis privilège de grand décorateur. Il a mis la marque du dix-neuvième siècle dans ce musée qu'est Ypres, marque que notre temps gardera dans l'histoire, d'avoir essayé de décorer ce que les autres ont su bâtir.

F. B.

D'ÉCOSSE AU GRÖENLAND

Suite. — Voyez page 280.

II. — Les îles Ferö.

Nous ne nous appesantirons pas sur ce groupe d'îles ; bien des travaux ont été faits sur elles et récemment encore le *Magasin Pittoresque* en parlait. Rappelons seulement que l'élevage des moutons et la pêche constituent leur richesse. A Thorshavn, la capitale, des milliers de morues, dont l'odeur empeste l'air, sont salées et séchées journellement ; ici les femmes sont surtout employées, tandis que dans les fiords d'Islande on voit les hommes occupés à ce travail.

On a renoncé aux plantations ; la violence des vents s'y oppose. Sauf quelques maigres arbustes, sureaux et groseillers qui croissent dans les jardinets, les arbres manquent dans tout l'archipel. Les céréales réussissent un peu mieux qu'en Islande où la constitution atmosphérique du printemps et de l'automne empêchent leur développement ; j'ai remarqué près de Thorshavn un champ de blé noir d'assez bonne apparence. La pomme de terre dépasse rarement la grosseur d'une noix. On cultive les navets, les choux, les épinards, les radis et partout la rhubarbe. Lors de notre passage, le thermomètre se maintint entre + 12 et + 15 degrés centigrades.

Le 4 juillet, à midi, la *Fedora* reprenait la mer pour gagner la « Terre de glace » l'Islande. Nous passons près de Myggenaes (*Ile des Moustiques*), située en face de Vaagœ ; elle abrite dans ses rochers une colonie de Fous oiseaux que nous retrouvâmes sur la côte ouest de l'Islande, jusqu'au 65e degré de latitude ; puis, au pied des dernières montagnes des Ferö où l'on aperçoit Holm, village privilégié, car il est situé au milieu de pâturages ; le courrier n'y aborde qu'une fois tous les deux mois. Jusqu'à neuf heures, la terre reste en vue. Le lendemain, la traversée fut encore excellente. Le soir, les cimes glacées de l'énorme massif du Vatna Jokull nous apparurent ; elles s'évanouirent peu après dans la brume.

Au troisième jour, nous naviguions dans des mers un peu houleuses. Le temps restait découvert ; malgré la pluie fine, la brise était légère. C'était fort heureux, car sur une étendue d'environ cent lieues, cette côte n'offre pas le moindre refuge aux navires.

Nous avions laissé derrière nous le cap Portland, extrémité méridionale de l'Islande, formé de roches coupées à pic et trouées par les flots. Nous étions en face des Vestmanneyar et de nombreux îlots basaltiques présentant des colonnes d'une hauteur prodigieuse, des pointes et des aiguilles qui surgissent de l'eau. Des gens vivent sur l'un de ces rocs ; ils ont pour toute ressource la pêche et la chasse aux guillemots (*Uria troile*). Parfois, pendant plusieurs mois, ils ne peuvent pas communiquer avec l'Islande. Ce nom de Vestmanneyar (*Iles des Hommes de l'Ouest*) proviendrait des criminels irlandais qui s'y réfugièrent après le meurtre de Leifr. Pour ma part, un souvenir d'ornithologie se rattache à cette région. C'est probablement sur l'un de ces récifs qu'habitait en dernier lieu le pingouin brachyptère (*Alca impennis.*)

A partir d'une heure, la côte reste visible. Nous doublons le cap Reykjanes et nous pénétrons dans le golfe de Faxi. En arrivant à Reykjavik, un arc-en-ciel salue nos passagers réunis sur la dunette de la *Fedora*.

III. — Les côtes d'Islande.

Parcourons rapidement la capitale du sud, la vraie, située par le 64e degré de latitude, nous réservant pour plus tard celle du nord, Akrueyri, sous le 66e degré de latitude nord. Reykjavik, 2,700 habitants, paraît être un village quand on arrive en rade. Ses maisons réunies au fond d'une anse très exposée aux vents sont pour la plupart en bois ; fort peu dépassent le premier étage. L'on voit un clocher au centre de la ville, à gauche un moulin à vent qui tourne souvent et, à une certaine distance, domine l'observatoire. Citons les principaux édifices : le palais du Parlement où siège l'Althing, l'église protestante, simple chapelle en planches, élevée près de la grande place au milieu de laquelle se trouve une statue en bronze du célèbre sculpteur Thorvaldsen. Plus loin, l'on arrive à la résidence du Gouverneur général. Notons encore trois hôtels et un théâtre.

Les insulaires que je questionnais me dirent que l'hiver dernier avait été normal, c'est-à-dire doux. Cependant, le printemps et l'automne sont toujours pluvieux ; l'été reste sans chaleur. Lors de notre premier séjour à Reykjavik, la température de l'air varia entre 14 et 17 degrés centigrades. Les petits pâturages presque tous fauchés et les jardinets témoignaient d'une végétation plutôt avancée.

En Islande, on voyage à dos de poney. Cet animal est plus élancé que le poney des Shetland et se rapproche surtout du poney norvégien. On en voit de diverses couleurs ; le pelage café au lait est répandu. On s'en sert, sur les côtes et dans l'intérieur, pour transporter les provisions et les produits de toute sorte, en particulier les poissons séchés.

On pêche surtout la morue, l'eglefin, le hareng, la raie et quelques autres espèces. On capture les requins, les baleines et les phoques principalement pour la graisse et pour l'huile,

Le lendemain, fut organisée une chasse au phoque, à laquelle je pris part, dans une baie peu éloignée de la capitale. En l'espace de deux heures, je comptai une vingtaine de ces animaux. Notre guide évaluait à deux cents le nombre de veaux marins (*Phoca vitulina*) qui séjournent dans ce golfe. L'espèce n'est donc pas rare dans la région. Partout l'on rencontre le macareux moine ou perroquet de mer (*Mormon fratercula*) en grande abondance. L'Islandais le poursuit soit pour son duvet et ses plumes, soit pour sa chair, d'ailleurs peu délicate.

A Reykjavik, l'expédition se divisa en deux caravanes. Tandis que l'une s'engageait dans les » chemins classiques », le Mont-Hékla et et les Geysers, l'autre, sous la conduite de son chef, entreprenait sur la *Fedora*, par la côte ouest, un voyage de circumnavigation autour de l'Islande, pour visiter les fiords, pénétrer dans la partie nord de l'île et toucher ensuite le Gröenland, itinéraire qui nous réservait des merveilles de curiosités. — Je restai à bord. — D'ailleurs, pour se faire une idée de la nature d'une île de cette taille (100,000 kilomètres carrés de superficie) n'est-il pas nécessaire de voir d'abord ses côtes ?

Le 8 juillet, au matin, le yacht leva ses ancres. Aux cinq officiers fut adjoint un pilote islandais, chargé surtout de les prévenir contre l'intensité et la mauvaise direction des courants.

Sous ce nom de *fiords* on ne doit pas se représenter les gorges encaissées et dominées de près par les glaciers qui caractérisent la Norvège.

Les fiords d'Islande varient énormément dans leurs découpures, leur largeur et leur profondeur. Mais les montagnes plus ou moins neigeuses en cette saison ne descendent pas partout à pic dans la mer. On admet que le canal, comme ses vallées latérales, provient du soulèvement primitif dont l'action est attribuée autant aux volcans qu'aux glaciers. L'absence presque complète de végétation, le fond noir des roches basaltiques et l'éclat de la neige qui les recouvre, enfin la coloration des eaux donnent aux fiords, sous cette atmosphère si pure, une grandeur et une beauté particulières. Le pêcheur des côtes et les navigateurs y trouvent un abri sûr, et l'Islandais qui est établi par petites colonies profite des ressources que lui offre la mer, attendu surtout que les communications par terre sont pour ainsi dire impossibles.

Le premier où nous entrons est le Hvalfiord. Nous mettons deux heures pour le parcourir ; il mesure dans son milieu jusqu'à cent pieds de profondeur.

Le voyageur novice, si prévenu qu'il soit des habitudes qu'il va rencontrer dans la population de ces côtes, distinguera d'abord difficilement un village, si nous nommons ainsi la réunion de quatre ou six huttes basses, construites en tourbe ou en mottes de gazon fixées par quelques traverses — peu différentes de celles de l'intérieur. Le toit incliné est verdoyant ; on en fauche l'herbe souvent quand les moutons ne s'y promènent pas, en causant parfois certains dégats.

On a soin d'y planter des perches, épaves recueillies sur le rivage, pour y sécher le poisson. La fumée qui s'échappe décèle de loin ces habitations où des familles passent les longs mois ténébreux de l'hiver.

Une journée de chasse aux eiders (*Anas mollisima*), aux guillemots à miroir (*Uria grille*), aux huitriers (*Hamatopus ostralegus*) et aux corlieux (*Numenius phœopus*), fut très productive. Mais gagnons un peu plus au nord le Borgarfiord ; il n'est pas éloigné du Hvalfiord. A son entrée, l'on remarque une foule d'îlots troués de tous côtés par la mer. Au moment de jeter l'ancre, le mauvais temps nous oblige à rester à bord, nous pêchons ; nos hameçons ramènent à chaque instant des limandes (*Pleuronectes limanda*), poisson plat ressemblant par sa forme à la sole, mais sa chair est inférieure. Nos marins en capturèrent dans tous les fiords où nous fîmes escale. La brume persistant dans ce golfe nous chasse le lendemain. Nous cotoyons la baie de Faxi, en doublant son cap où s'élève le massif neigeux du Snœfell (1500 mètres). — On l'aperçoit de Reykjavik quand le temps est clair. — En entrant dans le Breidifiord ou *large golfe*, nous mettons seize heures pour le traverser, ce qui indique sa largeur. Les Patreksfiord et Arnarfiord sont bientôt dépassés et nous voici engagés, par une matinée splendide, dans le Dyrafiord, un des plus beaux d'Islande. Nous abordons à la

grande presqu'île du Nord, séparée du reste par un isthme, mesurant deux lieues. Ce sont les domaines préférés du renard bleu (*Canis lagopus*) et de l'ours polaire (*Ursus maritimus*). Ce dernier aborde, presque chaque année, sur les glaces venant du Gröenland ou du Spitzberg.

Nous voici dans le Dyrafiord. Sur une rive, l'on aperçoit un village de pêcheurs, sur l'autre, quelques huttes verdoyantes, et dans le fond une fabrique norvégienne d'huile de baleine. Ce sont les seuls endroits habités du golfe. On y élève comme à Reykjavik des pigeons, principalement de race espagnole. Les pluviers à collier (*Charadrius hiaticula*) et les bruants des neiges (*Plectrophanes nivalis*) n'étaient pas rares dans une vallée à l'ouest du village, où je me rendis pour pêcher; le pays est d'ailleurs arrosé par plusieurs cours d'eau.

Continuant toujours vers le nord, nous arrivons dans l'Isafiord, golfe divisé lui-même en plusieurs bras qui baignent la base des volcans et des glaciers. Trois heures de navigation, et l'on arrive devant Handelsted; un bateau de pêche parti de Hull (Angleterre) huit jours avant, mouille en même temps que notre yacht. On sait que ce littoral est très exposé, en hiver, aux tempêtes de neige venant du Gröenland. L'Isafiord (*la Baie des glaces*) est souvent bloqué par les icebergs. Cependant Handelsted avait un aspect riant lors de notre passage. On y élève les moutons; on y cultive presque tous les légumes cités plus haut. Grâce au gulf-stream, l'hiver paraît être moins rude dans le fiord qu'on ne le supposerait. Les habitants me dirent qu'ils n'avaient pas souffert du froid depuis plusieurs années.

Le 14 juillet, à neuf heures du matin, la *Fedora* partait pour Horn, le cap Nord de l'île, qu'elle atteignait à trois heures du soir. Sur ce parcours, l'on côtoie de très près des murailles de trapp, hautes d'un millier de pieds. Les pingouins, et les macareux se montrent en quantités innombrables; ils semblent sortir de dessous notre navire, les rochers offrent de même une animation extraordinaire. Hofn, situé au cap Nord, est éloigné seulement de trente milles du cercle polaire et se compose de quelques huttes. Comme nous arrivions, cinq baleinoptères (*B. musculus*) avaient été harponnées par deux baleiniers norvégiens; on reconnaît de loin ces captures, renversées sur le dos, ces baleinoptères présentent les sillons longitudinaux qui marquent la poitrine et le ventre. Quelques-uns mesurent jusqu'à trente mètres de taille. Je profite de la soirée pour enrichir mon herbier; les plantes étaient en pleine floraison.

F. DE SCHAECK.

(A suivre.)

SILHOUETTES

LA CATHERINE

Vive, alerte, la jambe nerveuse et fine, l'œil noir et agaçant sous sa coiffe, la langue bien pendue, telle était la Catherine au jour de ses dix-sept ans.

Elle était rusée plus que de raison pour son âge et aussi adroite à prendre dans ses filets les plus belles crevettes que les jeunes pêcheurs qui s'aventuraient à naviguer dans ses eaux.

Si on la disait coquette, sur toute la côte, c'est que les réputations s'établissent là, comme ailleurs, sur des sables mouvants et sont aussi variables que les flots.

Toujours est-il qu'au retour de la pêche, les gars vigoureux et les mieux tournés du pays trouvaient facilement moyen de passer sous la fenêtre de la gentille pêcheuse pour lui lancer quelque œillade ou de gais propos qu'elle relevait prestement.

Plus d'un la recherchait pour promise; mais elle les éconduisait tous avec un éclat de rire à belles dents et ils en étaient pour leurs frais. Les audacieux ou les sincèrement épris, comme Yorrick le sauvage ou le noir, à cause de son humeur sombre, revenaient à la charge, comptant sur le grand défaut de la fillette, la coquetterie, pour la livrer au plus adroit. Entre nous, chacun se croyait le plus adroit; c'est une faiblesse humaine.

Qui fut étonné, un jour, en voyant au doigt de la fillette l'anneau des fiançailles? Assurément toute la troupe de ses adorateurs que la Catherine congédia avec une révérence moqueuse et un sérieux inusité sur son jeune visage, leur déclarant que c'en était fini des gaudrioles, qu'ils pouvaient passer leur chemin.

Les gars n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles. Les uns se moquèrent, les incrédules se mirent en embuscade, pour voir. Ils n'attendirent pas longtemps.

Leur heureux rival était... maître Ramet, homme d'âge et de bonne conduite, qui ne fréquentait jamais les cabarets. On disait qu'il avait fait un vœu.

Les malintentionnés, il n'en manque jamais, surtout parmi les femmes qui s'entre-jugent rarement avec indulgence, s'étonnaient que la Catherine eût tant de plomb dans sa cervelle de mouette, et prédisaient que cela ne tiendrait pas.

Les prophètes de malheur eurent tort.

Non seulement la Catherine était aussi fidèle que sage, mais deux mois plus tard elle devenait la femme du patron, maître Ramet. Tout le pays en Étaples assista à ses noces, sans compter ses galants d'autrefois qui ne lui gardèrent pas rancune.

Dans la joie générale, personne ne songea à remarquer Yorrick, le sauvage, qui, suivant son habitude, se tenait à l'écart de la foule, enveloppant choses et gens de son mauvais regard.

Quand le cortège passa devant lui, ses noires prunelles versèrent un flot haineux sur la jolie fille suspendue au bras du pêcheur.

Ornée comme une châsse, de par la générosité de son fiancé, Catherine avait une coiffe de fine dentelle qui encadrait à ravir son front radieux et calme ; au doigt, un large anneau ; au cou, une grande croix; aux oreilles, les plus longs des pendants que l'on pût trouver de Boulogne à Berck.

* * *

L'histoire de Catherine serait courte, si son bonheur n'avait eu un rapide déclin.

Quinze ans plus tard, à l'heure où la petite flottille des barques de pêche sortait du port d'Étaples, on se hélait avec des accents joyeux ; les propos couraient des bordées de barque en barque, pour échouer à la rive, recueillis par les femmes, les mères et les fiancées.

Le bateau du patron Ramet sortit le dernier ; pour la première fois de sa vie il était en retard.

Même en prenant le large, des signaux continuaient à s'échanger entre son équipage et le groupe — une jeune femme et deux mioches — le plus avancé vers l'embouchure de la Canche.

A côté du hardi pêcheur se redressait avec fierté un jeune garçon. Il ne fallait pas l'examiner longtemps pour reconnaître sa souche ; ses yeux noirs flambants et la virilité de ses traits pouvaient lui servir d'acte de naissance. Aussi l'orgueil gonflait-il la poitrine de son père.

L'adolescent commençait son apprentissage de pêcheur, quoiqu'il affirmât qu'il l'eût fait déjà ; il connaissait la mer depuis si longtemps !

Derrière eux, trois autres pêcheurs dont une ancienne connaissance, Yorrick le sauvage, assombri encore et presque vieux, rongé par on ne savait quelles mauvaises pensées.

Enfin l'estuaire est franchi. Lentement, sur le rivage, la femme retrace ses pas, non sans jeter en arrière un regard et, dans son regard, tout son cœur.

Cette femme, c'était la Catherine. Elle tenait par la main deux jeunes enfants, une fillette de cinq ans et un garçonnet de trois. Les petits babillaient, la mère songeait. Son pas devenait lourd et traînant, bientôt un quatrième enfant prendrait place au foyer. Qu'importait ? il y aurait bien assez de pain pour les nourrir. Tout à coup elle s'arrêta : une crainte aiguë comme une angoisse lui traversa le cœur que de ses deux mains elle étreignit en jetant en arrière un long, long regard, tandis que les enfants s'envolaient.

— Sainte Vierge ! murmura-t-elle. Ce ne fut qu'un éclair ; se retournant, elle appela les petits qui galopaient sur le sable.

* * *

L'aube éclairait à peine le grand chemin de la forêt du Touquet, sur lequel courait une femme, une pêcheuse, à n'en pas douter.

Elle était seule, ayant devancé toutes les autres qui bientôt passeraient là, en bataillon, ou par petits groupes, pour aller exploiter les hôtes de l'été échoués sur la plage.

Sur son dos, sa corbeille pleine de langoustes, de homards remuants ; sous son bras une autre corbeille longue et plate débordait de soles, de turbots, de bars magnifiques.

Elle allait, elle allait, voulant être la première à l'ouverture des chalets et des villas. Elle ne sentait ni la fatigue de ses nerfs tendus, ni les coupures des cailloux tranchants ; on eût presque dit une folle à ses yeux hagards.

Au sortir de la forêt, elle s'arrêta pour reprendre haleine et mettre un peu d'ordre dans son costume, les dunes dormaient encore ; mais au jour on pouvait cette fois distinguer ses traits.

Quoi ! c'était encore la Catherine, Catherine la riche, l'heureuse !... Autrefois, oui ! Aujourd'hui, c'était Catherine la veuve !

Il y avait, ce matin-là, un mois, jour pour jour, que son homme, maître Ramet, était parti pour cette pêche dont il n'était pas revenu. Un mois que, si fier et si heureux, il embarquait son gars, promettant d'en faire un rude matelot. Un mois...

Et la Catherine, à ce souvenir envahisseur comme la marée, restait figée le regard perdu sur l'immensité des flots entrevus entre les dunes. Elle écoutait leur bruit incessant..... elle voyait une voile blanche familière à son regard, au-dessus de leurs crêtes écumeuses, elle.....

Un bruit de volets bruyamment ouverts derrière elle la fit tressaillir et l'arracha à son rêve.

. . . . . .

Quand la barque rentra au port, elle avait perdu deux hommes, son patron et le matelot Yorrick.

Ceux qui ramenaient à la pauvre mère le petiot qu'il fallait presque porter, tant il était affalé par la douleur, racontèrent simplement et tout d'une haleine qu'une lame avait enlevé le patron debout à la barre du gouvernail ; que Yorrick le noir, qui avait plongé pour le sauver, avait péri aussi. Un instant on avait vu les deux hommes se débattre au-dessus des flots ; on leur avait lancé une bouée, mais tout avait été inutile, le remous des vagues les avait enveloppés de ses sombres replis. Alors on avait

dû attacher le mousse qui voulait se jeter à la mer aussi...

Voilà. Maintenant il fallait avoir du courage.

— Du courage ! elle n'en manquerait jamais, elle, la Catherine.

Debout elle avait écouté le récit, debout elle resta, les pêcheurs partis, sans une larme, sans un geste, sans un soupir.

Ces gens de la mer sont habitués à voir la mort entrer chez eux : c'est un hôte attendu au foyer où il prend d'emblée la première place ; aussi l'accueille-t-on avec une grandeur empreinte de majesté. Puis, la tâche laissée incomplète par le défunt est reprise par l'aîné des enfants jusqu'à ce qu'un nouveau vide change les rôles. Ici, il n'en fut pas de même. Le petit Jean-Marie garda une telle épouvante de la disparition de son père, qu'il jura de n'être jamais pêcheur et, fidèle à sa promesse, devint voilier.

Quant aux compagnons du patron Ramet, leur mission remplie, ils s'en allèrent à pas lents et lourds, secouant la tête. Avant de se séparer, ils se tendirent la main et échangèrent un regard semblable à un serment.

*
* *

Un malheur ne vient jamais seul, dit-on. La Catherine l'expérimenta.

Quinze jours après la mort du père, le croup enlevait en quelques heures le petit Victor, l'enfant de trois ans. Mais le surlendemain il était remplacé dans la maison du pêcheur par une mignonne créature, une petite fille. On la nomma Marie.

Une fois rétablie, Catherine se dit qu'elle devait être pour ses enfants, père et mère ; tout à la fois les soigner et les nourrir.

Le bateau de pêche fut vendu et, chaque jour, la première à la vente de la marée, la première en route, la jeune femme se trouva la meilleure marchande du pays.

Ah ! dame ! elle ne comptait pas ses peines ; le dévouement, c'est la vie de toutes les mères. Et ne l'avons-nous pas vue courir dans la brume du matin, à travers la forêt silencieuse, pour avoir gagné sa journée à l'heure où les autres la commencent ?

Le travail rassérène les âmes et calme les douleurs.

La Catherine a retrouvé des sourires pour ses pratiques et ses enfants. Il est vrai qu'elle ignore et ignorera toujours la légende que se racontent les pêcheurs, au large, n'ayant pour témoins que la mer et les cieux.

On dit que Yorrick le noir n'avait jamais pardonné à maître Ramet son mariage avec la Catherine ; sa jalousie se nourrissait de leur bonheur et il ne s'était fait le matelot du patron que pour saisir l'occasion de se venger. On l'avait vu enlacer le pêcheur avec une énergie décuplée par la haine et l'entraîner au fond de l'abîme. Quand le vent court sur les flots en longues rafales plaintives, les pêcheurs se signent, croyant entendre l'âme de maître Ramet appeler au secours.

DECOUCY.

LE ROLAND JAPONAIS

MINAMOTO YOSHITSOUNÉ OU GEN GHI-KÉI

Suite et fin. — Voyez page 259.

II

Cependant de graves événements s'étaient accomplis dans l'empire. L'exilé de Hirouga, Yoritomô, après avoir séduit et compromis dans un complot son geôlier Itô-soukétsika Sédaô, s'était enfui chez un ancien ami de sa famille, le seigneur Hodjô Tokimassa, dont il avait épousé la fille. Puis, aidé par son beau-père, il avait levé l'étendard de la révolte et, après une première victoire au combat de Sourouga, se trouvait à la tête d'une armée respectable, composée des anciens partisans des Minamoto et des nombreux mécontents qu'avait faits la tyrannie de Kiyomôri ; mais, aussi médiocre général qu'habile politique, il tenait la campagne sans grand succès, se contentant de se maintenir dans la région montagneuse du nord-est du Nippon.

A ce moment même, instruit de l'état des affaires, le prince d'Oshiou proposait à Yoshitsouné l'aide de ses troupes pour mener à son propre compte la guerre contre Kiyomôri ; mais le noble fils d'Yossitomô était trop respectueux des devoirs de famille et du droit d'aînesse pour céder à des considérations d'ambition personnelle et, refusant les offres de son ami, n'hésita pas un instant à aller porter à son frère le secours de son bras et de ses talents.

Dès qu'Yoshitsouné est à la tête de l'armée des Minamoto, la situation change de face. Il prend audacieusement l'offensive, et, malgré l'infériorité du nombre, chaque rencontre est pour lui une victoire. Un de leurs cousins, Yoshinaka, guerrier illustre que ses exploits firent surnommer le « Maréchal du Soleil Levant », s'empare en leur nom de Kiotô, tandis que Yoshitsouné, maintenant à la tête d'une armée formidable, porte la guerre dans les riches provinces de l'Ouest. Mais alors se révèle le caractère défiant et haineux d'Yoritomô. Il prend ombrage des succès de son cousin, l'accuse de félonie et, oublieux de ce qu'il lui doit, envoie contre lui Yoshitsouné. Yoshinaka est vaincu et tué à la bataille d'Oudji.

Après une série de combats où chaque jour grandit la réputation d'Yoshitsouné, trois batailles décisives, à Yétchi-nô-tani, Yashima et Dan-nô-oura, consommèrent la ruine du parti des Taïra et du régent Foudji-vara qui s'était inféodé à leur fortune. Désormais sans rivaux,

Yoritomô prend les fonctions de régent de l'empire, sous le titre nouveau de *Sé-i Daï Shôgoun* et va installer sa cour shôgounale à Kamakoura, petit village qu'il transforme rapidement en une opulente cité (1180).

Tandis que, de son palais de Kamakoura, Yoritomô dirigeait avec une habileté remarquable la politique générale du Japon, Yoshitsouné, établi à Kiotô comme son lieutenant, exerçait le commandement effectif de l'armée, et surveillait les agissements de la cour impériale. Ce fut alors qu'il rencontra et s'attacha par les liens d'une amitié fidèle, jusqu'à la mort, le plus célèbre des compagnons de sa glorieuse carrière.

Saïto Mousashibo Benkéi était moine dans le monastère remuant de Yeizan. D'une taille extraordinaire (on dit qu'il avait plus de huit pieds) et d'une force prodigieuse, il préférait aux exercices de piété ceux des armes, que la part active prise par le monastère dans les querelles politiques de l'époque lui donnait de fréquentes occasions de pratiquer. A la longue, ces occasions lui parurent trop rares ; le calme du cloître pesa d'un poids si lourd sur ses épaules d'hercule qu'un beau jour, jetant le froc aux orties, il s'en vint à Kiotô chercher aventure et un maître à qui il pût s'attacher. Mais ce maître, il le voulait plus vaillant et plus habile que lui-même, et, afin de le choisir en connaissance de cause, il s'avisa d'un moyen peu banal. Tous les soirs, armé jusqu'aux dents, il se postait sur le pont de Godjiô et provoquait en combat singulier les guerriers qui passaient. Nul ne pouvait lui résister, et la légende lui attribue mille de ces rencontres qu'elle appelle les « mille meurtres de Benkéi ». Un soir que Yoshitsouné passait par là, Benkéi le provoqua suivant son usage ; mais cette fois il avait trouvé son maître. Sans même tirer son sabre, Yoshitsouné para toutes ses attaques avec son éventail (un éventail en fer à la vérité) et, saisissant l'instant propice, le lui lança à la tête avec tant de précision et de force que Benkéi, atteint entre les deux yeux, fut renversé sur le coup.

Combat de Yoshitsouné et de Benkéi sur le pont de Godjiô. (Porcelaine de Hizen.)

Ravi de sa défaite, il s'attacha à son vainqueur, et Yoshitsouné n'eut pas lieu de regretter l'acquisition d'un pareil serviteur, car Benkéi était aussi habile conseiller que redoutable combattant.

Cependant la faveur et les honneurs que le Mikadô prodiguait à Yoshitsouné ne tardèrent pas à exciter la défiance et la jalousie d'Yoritomô ; il lui en fit sentir le poids, d'abord en lui imposant le contrôle d'une de ses créatures, un certain Kadjivara, esprit nul et irrésolu, puis en tentant à plusieurs reprises de le faire assassiner. Ne se sentant plus en sûreté, Yoshitsouné s'enfuit de Kiotô pour aller demander appui et secours à son ami le prince d'Oshiou. Il avait choisi la voie de mer comme plus sûre et plus rapide ; mais une tempête le jeta sur la côte de Daïmotsou, occupée par ses ennemis. L'adresse de Benkéi le tira de ce pas dangereux. Déguisant Yoshitsouné et ses compagnons en moines-pèlerins et prenant pour lui le rôle de grand-prêtre auquel sa vie monacale

l'avait bien préparé, il réussit à les faire sortir sans encombre des lignes ennemies. On dit même que, pour donner plus de vérité à son rôle, il se permit de frapper Yoshitsouné de plusieurs coups de sa crosse abbatiale pour le punir d'une légère distraction.

Le prince d'Oshiou s'empressa de mettre toutes ses forces au service de son ami ; mais la mort le surprit au milieu de ses préparatifs de guerre. Son fils, Yasouhira, séduit par les promesses d'Yoritomô, trahit son hôte et le fit attaquer par ses troupes dans la ville de Koromo-Gawa, où il s'était établi avec sa femme et ses enfants qui étaient parvenus à le rejoindre. Après une lutte terrible, les vaillants compagnons d'Yoshitsouné finirent par succomber. Benkéi, mortellement blessé, nevoulant pas tomber entre les mains de l'ennemi, saute dans la rivière, se campe au milieu du courant, debout, la lance en arrêt, provoquant et insultant ses adversaires, et telle est la terreur qu'inspire ce guerrier que personne n'ose se mesurer avec lui ; enfin, épuisé, il tombe et le flot impétueux emporte son cadavre. Quant à Yoshitsouné, il tue sa femme et ses enfants et se passe son sabre au travers du corps (1189). Sa tête, coupée par un soldat, fut embaumée dans du miel et envoyée à Yoritomô qui la fit exposer sur la place publique de Kiotô.

Nous pourrions arrêter ici notre récit, mais la tradition populaire, qui souvent corrige l'histoire au gré de ses sympathies, n'a pas admis la mort d'Yoshitsouné à Koromô-Gawa, et la légende qui s'est créée sur le héros favori du Japon vaut d'être rapportée.

Elle nous apprend que le soir de la bataille de Koromô-Gawa la petite troupe des fidèles d'Yoshitsouné fut sauvée par une ruse de Benkéi. Tandis que, sans bruit, ils passaient tous la rivière, le géant redouté fabriquait un mannequin d'argile, le revêtait de son armure bien connue et le campait au milieu du torrent dans une attitude menaçante. Quand, au matin, les soldats d'Yasouhira voulurent poursuivre les fugitifs, la vue du terrible Benkéi, debout au milieu du gué, fit réfléchir les plus audacieux et ils se contentèrent de le cribler de flèches, jusqu'à ce que, l'eau ayant délayé l'argile, le mannequin s'écroulât dans le courant. Pendant ce temps, Yoshitsouné et ses amis avaient gagné du terrain et ils purent atteindre sains et saufs la côte d'Yétchigô, où ils s'embarquèrent pour l'île d'Yézô, dont Yoshitsouné devint roi.

Cette tradition s'appuie sur de nombreuses légendes aînôs et sur l'existence dans l'île d'Yézô de plusieurs temples dédiés, dit-on, à Yoshitsouné, sous le nom de l'*Illustre dieu Ghi-Kéi*. Mais l'imagination japonaise ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. Elle prétend que la souveraineté sur Yézô et les Kouriles ne suffisant pas à l'ambition d'Yoshitsouné, il s'embarqua un beau jour au cap Kamoui, sur la côte occidentale d'Yézô, aborda en Mandehourie, où il se tailla un royaume à la pointe de l'épée, puis, continuant le cours de ses exploits, devint, sous le nom de Genghis-Khân, le terrible conquérant asiatique dont les descendants gouvernèrent la Chine pendant près d'un siècle (1260-1341).

Depuis quelques années, plusieurs historiens japonais — et même un Américain, M. House —

Benkéi portant Yoshitsouné.
Bois sculpté du dix-septième siècle.

se sont évertués à établir le bien fondé de cette légende. Leurs arguments, basés sur de simples hypothèses, sont généralement loin d'être convaincants, notamment ceux qu'ils tirent de l'incertitude où l'on est de la famille et du lieu de naissance de Genghis-Khân, de similitudes de caractère, de tactique militaire, de talent d'organisation et d'habileté politique ; cependant ils en ont trouvé quelques-uns qui présentent au moins une certaine apparence de possibilité. Parmi ceux-ci, on peut signaler : — l'époque où commença la célébrité de Genghis-Khân après sa victoire sur les Kéraïtes (1202), treize ans après la disparition d'Yoshitsouné du Japon (en 1189), temps normalement nécessaire pour que le héros japonais ait pu établir sa ré-

putation dans sa nouvelle patrie ; — son âge, à ce moment, quarante-deux ans, qui se rapproche de celui d'Yoshitsouné, né à la fin de 1158 ; — l'adoption par Genghis-Khân du drapeau blanc (étendard des Minamoto) au lieu de la queue de cheval usitée chez les peuples tartares ; — le nom de *Yézôkaï* attribué au père de Genghis-Khân, nom qui n'est ni mongol ni chinois et signifie, en japonais, « Mer d'Yézô », c'est-à-dire le point d'où serait venu Yoshitsouné ; — la similitude du nom de Genghis-Khân avec *Gen-Ghi-Kéi*, forme chinoise de celui d'Yoshitsouné ; — enfin l'identité du caractère *Youen*, nom de la dynastie des descendants du conquérant mongol, avec celui qui se prononçait *Gen* dans l'ancien chinois.

Il serait trop long de discuter et de comparer avec les documents historiques connus, les arguments des défenseurs de l'identité d'Yoshitsouné et de Genghis-Khân ; mais il nous a paru intéressant de signaler cette prétention japonaise, en renvoyant d'ailleurs les lecteurs qui voudraient l'étudier de plus près au livre publié par M. K. Suyématz, sous le titre de « Identité du Grand Conquérant Genghis-Khân avec le héros japonais Yoshitsouné ».

L. de Milloué.

LES COMPLAISANCES DE L'ESTOMAC

Dans un livre qui est une véritable petite merveille, un écrivain malheureusement aujourd'hui disparu, Jean Macé, explique d'une façon bien pittoresque le fonctionnement de l'estomac, sa surprise quand on lui donne quelque corps qu'il ne peut digérer, un noyau de pêche par exemple, et enfin la mauvaise volonté que le *portier* de l'estomac, le pylore, met à laisser continuer sa route à l'intrus.

Cependant il ne faut pas prendre les choses à l'extrême, et l'on est stupéfait de voir les complaisances de l'estomac, la faculté précieuse qu'il a de tolérer d'odieuses immixtions, en même temps que la solidité de ces muqueuses qui semblent si tendres, si susceptibles, enfin la résistance extraordinaire de l'organisme humain.

Il y a peu de temps, les journaux anglais les plus sérieux racontaient l'aventure au moins bizarre arrivée à une femme demeurant à Park-Street, à Hartford. Se trouvant indisposée, elle fait appeler un médecin, qui lui administre un émétique : quelle n'est pas la stupeur de celui-ci, un moment après, de voir la malade rendre une souris de taille moyenne, partiellement digérée, mais où l'on distinguait parfaitement la tête, la queue, les pattes. La femme en question avait le sommeil très dur et l'habitude de dormir la bouche grande ouverte : sans doute la souris s'y était-elle précipitée pour trouver un asile. Mais l'on juge des mouvements désordonnés auxquels elle avait dû se livrer pendant les premiers instants qu'elle avait passés dans l'estomac de la pauvre femme : cependant l'estomac avait résisté à cet assaut.

Peut-être sera-t-on tenté de douter de cette aventure ; en tout cas, il en est d'autres qui sont plus étonnantes encore et qui sont garanties par les médecins qui ont pu les observer. Nous ne rappellerons pas le célèbre « homme à la fourchette », dont l'histoire est dans tant de manuels de médecine ; nous pourrions citer un « homme au rasoir », qui avait avalé un rasoir *fermé*, bien entendu, et qui n'en est pas mort pour cela. Dernièrement est mort un de ces saltimbanques qu'on nomme avaleurs de sabre, et qui avait dans l'estomac une série de corps étrangers.

En 1893, le docteur Toutin, de Besançon, présentait au Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences une observation parfaitement prouvée et qui démontrait une fois de plus la résistance de l'estomac et de sa muqueuse. Il s'agissait d'un aliéné, et cela explique l'appétit tout spécial dont il faisait preuve. Il commençait par avaler le manche d'une cuiller de fer, puis dix jours après il lui prenait la fantaisie d'avaler le thermomètre à maxima qu'on avait imprudemment laissé à sa portée et qui servait à prendre sa température quotidienne : on était fort inquiet sur les suites de ce double repas ; mais il s'en tirait sans aucun accident, et, au bout de neuf jours, il rendait le tout, bien que le thermomètre notamment eût cent treize millimètres de long. Nous pouvons rapprocher de ce fait un autre signalé par le docteur Beauvais : cette fois c'était un tuyau en caoutchouc de trois mètres de longueur qu'un jeune homme de dix-neuf ans avait avalé pour gagner un pari et dont il se débarrassa seulement au bout de trois mois ; il est vrai que ce corps était mou et flexible, mais il n'en devait pas moins être fort encombrant.

Voici sans doute l'observation de ce genre la plus extraordinaire qu'on ait pu faire jusqu'ici : elle est rapportée par un savant en qui l'on peut avoir toute confiance, M. A.-W. Robson, chirurgien de l'hôpital de Leeds, professeur de chirurgie à l'Université Victoria, membre du conseil du Collège royal des chirurgiens d'Angleterre.

En 1894 on appelait le docteur Collier pour examiner une petite fille de dix ans, maigre, pâle, paraissant intelligente, qui dépérissait rapidement, maigrissant pour ainsi dire à vue d'œil, et qui depuis la veille était prise de vomissements fréquents, rejetant ainsi beaucoup de sang. Rien n'y faisait ; l'enfant souffrait de temps à autre de violentes douleurs à la hauteur de l'estomac, elle ne pouvait plus prendre ou garder aucune nourriture, mais elle ne donnait aucun renseignement sur la cause possible de sa maladie.

Les soins restaient inutiles, quand, au bout de plus d'un mois, elle rend un *clou de quatre centimètres de long*. On la presse de questions et elle finit par avouer qu'elle en a avalé cinq autres ! Effectivement, le médecin lui palpe le corps et trouve sous la main des masses résistantes qui sont évidemment ces clous que la nature, dans sa prévoyance, a englobés sans doute dans quelque substance mucilagineuse pour protéger les muqueuses contre les déchirures. La malade ou la petite folle, car il s'agissait évidemment d'une enfant atteinte d'une maladie nerveuse, vomissait constamment du sang ; cela laissait supposer qu'elle avait d'autres clous roulant à nu dans son estomac, et il fallait se décider à pratiquer la gastrotomie.

M. Robson, aidé de plusieurs autres docteurs, se met donc à l'opération, qui est aujourd'hui bien connue, et sa stupéfaction est à son comble quand il trouve dans l'estomac tout un magasin de quincaillerie ! L'énumération paraîtrait absolument fantaisiste, si elle n'était donnée par un savant aussi sérieux. On y trouve d'abord quarante-deux clous en fer longs chacun de quatre centimètres, puis quatre-vingt-treize petits clous de cuivre ou de zinc de un à deux centimètres, douze grandes pointes, quelques clous de fauteuils à têtes dorées, trois boutons de col, une épingle anglaise et une aiguille à coudre.

Ce n'était pas tout ce que la malade avait avalé : mais pendant l'opération et l'anesthésie son pouls était tombé si bas, elle était tellement affaiblie par cette indigestion d'un nouveau genre, qu'on ne put continuer la recherche des autres corps étrangers qu'on sentait aux environs du pylore.

Cependant on ne lui avait pas extrait toute son étrange collection. Le lendemain même de l'opération, qu'elle avait supportée heureusement, elle vomissait une petite épingle ; puis le surlendemain trois clous et deux petites pointes, enfin un jour plus tard une plume d'oiseau. Au bout de seize jours l'enfant reprenait des forces et n'avait plus de vomissements : ce qui n'empêche pas pourtant qu'elle se débarrassait encore de trente clous, d'un morceau d'aiguille, d'un bouton, de huit petites pointes et d'une plume métallique. Depuis lors la malade a avoué qu'elle avait commencé à se nourrir de clous huit mois avant l'opération.

Elle est guérie, et espérons qu'elle ne recommencera point à s'alimenter de pareille matière ; mais n'est-il pas stupéfiant de voir l'estomac résister à cet amoncellement de corps étrangers pointus qui devraient le déchirer et le transpercer ?

DANIEL BELLET.

UNE MAUVAISE PLUME

(FABLE)

« Papa, ma plume ne vaut rien !
— Voyons, ma petite mignonne !...
Mais cette plume écrit très bien.
— Moi, je ne la trouve pas bonne.
Les becs sont écartés,
Elle fait des pâtés.
— Sais-tu pourquoi, chérie ?
— Dis-le-moi, je t'en prie.
— C'est que les paresseux
Ne trouvent pas d'outil assez bien fait pour eux. »

T. F.

LE MARCHAND DES QUATRE SAISONS

Suite et fin. — Voyez page 273.

La « *Moule au caillou* » lui donne la réplique, avec d'innombrables produits variés suivant les saisons, suivant aussi les jours de la semaine. Car un des grands soucis du marchand des quatre saisons est de présenter aux consommateurs des étalages différents. Il y est un peu tenu par la diversité d'apparition des primeurs ; mais son expérience lui enseigne aussi à compter avec le goût de sa clientèle et à se garantir sa fidélité en lui offrant l'agrément de la variété. Il est cependant des produits qui mènent plus vite aux résultats sérieux. Le plus favorisé est la pomme de terre. Le marchand qui peut s'en procurer une grande quantité en septembre, et la remiser de façon à y puiser quand bon lui semble, réalise d'importants bénéfices, s'il a quelque peu d'économie. Dernièrement un de ces braves gens s'est vu retirer sa médaille après avoir gagné dans la vente des pommes de terre de quoi s'acheter des terres en Seine-et-Marne, et s'y construire une maisonnette.

La marque la plus touchante peut-être de la sollicitude dont bénéficient ces malheureux est la création d'un poste d'inspecteur spécial chargé de les guider et de rechercher avec eux les points de stationnement. Ce fonctionnaire, dont les attributions sont toutes tutélaires, n'apporte pas dans l'exercice de ses fonctions la terreur de l'uniforme. Il apparaît tel qu'il est en réalité, un ami et un protecteur délégué par l'administration près des clients de sa charité. D'autres améliorations sont encore à l'étude ; et il serait puéril de n'en pas reconnaître la nécessité. La Préfecture y trouvera sans doute une occasion excellente de compléter le bienfait qui est pour ses pauvres préférés l'octroi de la médaille. Quand ceux-ci sont en possession de leur permission, ils exultent d'être pourvus d'un droit aussi précieux. Mais ils se heurtent tout de suite à une grosse difficulté. Il faut acheter ou louer une voiture et se procurer de

la marchandise. Où prendre l'argent nécessaire à cette dépense ?

Quelle grâce si la Préfecture offrait au nouveau titulaire un joli véhicule neuf, rempli de légumes ou de fleurs, ne demandant qu'à être poussé par les rues!... Elle en aurait le moyen,

Médaille des marchands des quatre saisons.
Ancien Paris. — N°s 1 à 3600.

sans bourse délier, si elle se montrait moins tolérante aux marchands de marrons. Il suffirait de taxer ceux-ci pour tirer de tout embarras ceux-là, les seuls intéressants.

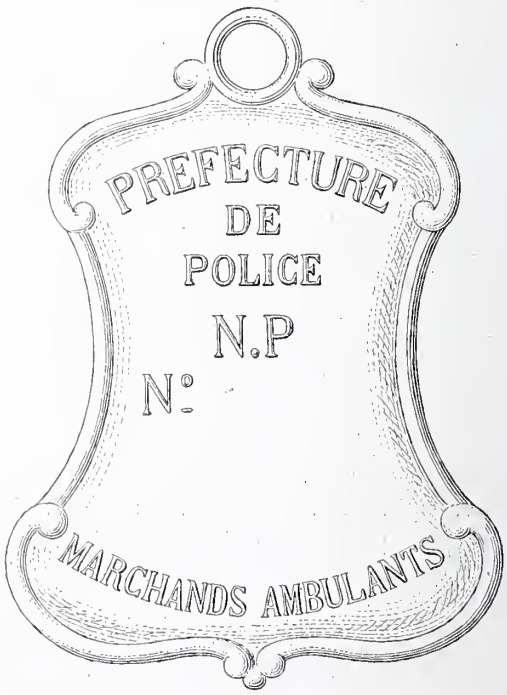
Le marchand des quatre saisons fait ses achats aux halles à l'aube, à l'heure où la vie de Paris est concentrée au grand marché de ses victuailles. Ici intervient une institution qu'il s'est donnée à lui-même, une Chambre syndicale qui fonctionne depuis sept ans dans le but de l'aider dans ses rapports avec les vendeurs des halles. Un délégué du syndicat se tient à demeure aux environs, recevant d'une part les offres des maraichers et des intermédiaires, enregistrant leurs prix, et fournissant les meilleures indications à la corporation qu'il représente, la guidant de la sorte dans ses achats et lui assurant les plus grands bénéfices réalisables suivant le cours du jour.

Ce syndicat intervient aussi près de l'administration pour lui présenter les réclamations de ses clients. Rôle délicat, si l'on songe à l'origine administrative du privilège de la corporation, mais vraiment utile d'autre part, en ce qu'il a pour devoir d'écarter les récriminations de susceptibilité et autres d'égale frivolité qui se peuvent produire sans nécessité. Les pauvres gens sont volontiers portées à interpréter en leur défaveur les avis qui leur sont donnés, et à se faire des griefs du dédain qu'ils croient rencontrer partout. Il faut tenir compte de cette disposition d'esprit; et leur syndicat peut en cette matière, leur éviter des conflits aussi fâcheux qu'inutiles.

Le but que poursuit cette délégation des marchands des quatre saisons est d'arriver à exécuter chaque jour, en gros, les deux cent mille francs d'achats quotidiens qu'à l'heure actuelle ses mandants font en détail, individuellement. Elle obtiendrait, par l'importance de ses acquisitions, des conditions exceptionnelles, et exercerait une réelle influence sur le cours quotidien des halles. En répartissant entre les marchands des quatre saisons les produits achetés de la sorte pour leur compte, elle leur assurerait donc des bénéfices plus sérieux.

La corporation s'aide elle-même, après avoir reçu le secours administratif. Ses médailles sont, on le voit, en passe de devenir de plus en plus fructueuses, et d'augmenter le nombre des commerçants retirés qui vont planter à la campagne les choux qui leur sont chers. Elles atteindront bientôt à une partielle extinction du paupérisme, si les projets de la Chambre syndicale peuvent aboutir; et elles changeront plus souvent de poitrines qu'elles ne le font aujourd'hui, ce qui signifie qu'elles feront plus d'heureux que jamais.

Le tableau de M. de Schryver, sauf la petite



Médaille des marchands des quatre saisons.
Nouveau Paris. — N°s 3601 à 6000.

irrégularité que nous avons signalée, est une œuvre d'observation précise, d'un dessin net et d'une coloration juste. Il est placé au musée de Cambrai, où il établit un document, exact quant au type du marchand, de la vie de nos rues.

MAB YANN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LA PENSÉE

La Pensée. — Statue de M. G. Michel. — Salon de 1895. — Gravé par Crosbie.

Il est rare de voir un artiste s'attaquer à l'art philosophique; car on ne saurait faire les honneurs de cette catégorie à la masse des allégories qui surgissent annuellement sur les stèles de nos expositions. Ce sont figures de pacotille, articles courants à tout faire dont la destination universelle tire toute sa signification des accessoires qui les accompagnent. Pour ne parler

que des artistes de notre siècle, Delaroche dans son hémicycle des Beaux-Arts, Ch.-L. Müller dans son admirable coupole du pavillon Denon, M. de Saint-Marceaux en divers morceaux nés où à naître, ont traité de façon plus noble cet art dont les adeptes sont si peu nombreux.

Ils ont donné un cachet de haute intellectualité aux figures par lesquelles ils ont défini les idées générales, parce que leur cerveau a pu se mesurer avec elles. Ils ont réuni dans les attitudes dessinées ou modelées tous les caractères de leur sujet ; et ils ont amené à fleur de pâte ou de marbre la manifestation de l'idée latente dans le personnage présenté. Ils ont ce très grand mérite de s'être attaqués directement à la pensée inspiratrice.

M. Gustave Michel a aussi procédé en philosophe en ce qui concerne la tête de son personnage. Elle est réfléchie et sérieuse; l'expression de la bouche est mélancolique. Quand la pensée est profonde et lucide, elle rencontre souvent au fond des choses cette amertume qui lui monte aux lèvres. Une âme apparaît dans cette figure, habite le regard, et vit sous ce front à demi-voilé. *La Pensée* est là en travail, austère, active et haute. Et quand nous regardons l'ensemble, nous trouvons que M. Michel a eu peur de l'austérité de l'attitude. Sa *Pensée* devient ensuite une figure d'ode, d'une beauté noble et rythmique, préoccupée surtout d'harmonie. Son geste se balance suivant les meilleurs principes. Tout le long de ses formes puissantes et belles, évoluent les lignes du costume et le mouvement de la draperie qui part de sa coiffure, s'étale en manteau sur ses épaules pour revenir s'enrouler sur ses jambes, développant, à la mode japonaise, des ciels où volent des palombes.

L'allégorie courante commence à cette draperie et se poursuit dans les accessoires scientifiques ou artistiques qui placent ici leurs coquillages ou leurs étoiles, là leurs instruments de musique ou de peinture. Elle couronne le tout, en posant son feuillage sur la chevelure de *la Pensée*, accumulant ainsi la matière décorative là où elle n'avait, logiquement, qu'une faible raison d'être.

M. Michel a pourtant échappé à la banalité ; et ce qu'il a ôté de caractère et de simplicité à sa figure, il l'a remplacé par une décoration élégante, révélant un artiste épris des grâces de son métier, et soucieux de mettre au jour une composition riche autant qu'aisée. Le succès que *la Pensée* a obtenu au dernier Salon a été sanctionné par les suffrages officiels. L'Etat a commandé à M. Gustave Michel l'exécution en marbre de cette statue. Nos lecteurs pourront ainsi la retrouver au Salon de 1896, et apprécier dans une œuvre plus large l'artiste que nous lui avons récemment présenté (1).

MAB-YANN.

(1) Voir le numéro du 1er mars 1895.

MÉTIERS BIZARRES

ARTISTE POUR PHONOGRAPHE

On a inventé des métiers bien bizarres, tel celui d'accordeur de grosses caisses du roi de Siam, rendu célèbre par une pièce de Cham ; mais la réalité et les merveilles de la science moderne en donnent de réels qui ne semblent pas moins étranges. Nous pouvons citer par exemple celui « d'artiste pour phonographe » ou, si vous voulez un titre plus explicite, de « parleur et chanteur pour phonographe ».

Si merveilleux que soient le téléphone et le phonographe, on sait que toutes les voix ne s'y entendent pas aussi nettement : pour y donner de bons résultats, il faut notamment une émission très nette. C'est ainsi que l'on paye cher les employés qui se font bien entendre et comprendre pour les communications entre Londres et Paris. Comme aujourd'hui les cylindres phonographiques se vendent bien, afin qu'on puisse donner des auditions publiques de cet admirable instrument, il s'est créé un métier spécial, celui des gens qui ont un joli organe et dont la voix s'enregistre bien sur ces cylindres.

Un grand journal de Chicago signalait récemment un M. Silas Leachman, qui habite Chicago, dans le quartier nord-ouest, près du chemin de fer de Milwaukee, et qui passe quatre ou cinq heures de sa journée à chanter et à pérorer pour... des auditeurs à venir. Quand il a fini de chanter, pour varier ses plaisirs, il se met à prêcher un sermon ou à imiter quelque comique irlandais, tout cela au bénéfice des rouleaux du phonographe ; mais, si on n'avait pas l'explication de son métier, on le prendrait tout simplement pour un fou. Du reste, il faut ajouter que ses voisins ne peuvent s'étonner de cette manière d'agir, car il n'a point de voisins; il s'est logé loin du mouvement pour qu'aucun son étranger ne puisse s'inscrire sur la cire en même temps que celui de sa voix. On peut dire que personne ne l'écoute, au sens propre du mot, et que cependant il se fait, dans cette profession curieuse, quelque cinquante dollars par jour, grâce à des auditeurs qu'il ne voit jamais et qui ne le voient point davantage !

Il s'est fait une sorte de monopole, au moins dans l'ouest des États-Unis, grâce aux qualités spéciales que lui a données la nature et qui rendent sa voix suceptible de se reproduire admirablement sur la couche de cire des cylindres.

Il paraît qu'il existe dans la région orientale de la Confédération quatre autres artistes pour phonographe, si l'on nous permet de créer ce néologisme ; mais ils ont chacun une spécialité, tandis que M. Leachman joint à une voix exceptionnelle, prédestinée si l'on peut dire, un véritable talent de mime ; si bien qu'il passe indifféremment d'une chanson irlandaise à une

romance nègre comme en chantent les *minstrels*, ces musiciens noirs qu'on rencontre dans les cafés-concerts anglais.

S'accompagnant lui-même au piano, il impressionne à la fois trois cylindres; pour cela, il dispose près de lui, à sa droite, non loin du clavier, trois phonographes dont les cornets récepteurs montent presque à la hauteur de sa bouche, et le plus près possible. Le choix de la position de chaque cornet est très délicat, car un minime déplacement suffit à modifier grandement l'inscription du son. L'artiste s'assied et tourne la tête sur l'épaule droite, puis il se met à chanter aussi fort que possible, et il paraît que M. Leachman a une voix de stentor qui constitue précisément une des grandes qualités nécessaires pour le métier qu'il exerce. Quand une première série de cylindres est impressionnée, il en met en place une autre, et ainsi de suite. Mais disons tout de suite qu'il lui faut infliger un tel effort à ses cordes vocales, qu'il ne peut pas chanter plus de quatre heures par jour.

Cet artiste d'un genre tout nouveau a un répertoire de quatre cent vingts morceaux; il paraît qu'il a déjà impressionné deux cent cinquante mille cylindres depuis quatre ans qu'il a pris cette profession.

D. B.

PETIT FLIRT

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 297.

Jacques fut stupéfait. Myré venait au-devant de ses résolutions, mais plus vivement et avec plus de raideur qu'il n'eût désiré. Quarante-huit heures pour devenir anarchiste, bicycliste, toréador ou conquérir la lune, c'était bien peu.

Qu'allait-il faire? La décision de Myré était une condamnation; et voici qu'il se repentait amèrement de l'avoir provoquée.

Ils revinrent ensemble à petits pas dans la direction de l'hôtel, accrochant des bribes de conversation à des détails du paysage, flânant le long du port où l'on construisait une estrade pour les juges des régates du lendemain, notant dans la rade les évolutions de deux torpilleurs et de quelques yachts en quête d'un mouillage. Tout cela passait devant les yeux de Jacques sans fixer son attention, sans le distraire de ses préoccupations, devenues très vives. Acculé maintenant à la nécessité d'emporter de haute lutte la main de Zette, il se demandait par quelle voie il parviendrait à l'âme de la jeune fille, obstinément abritée derrière son éternel sourire et l'éternelle fécondité de son esprit. Il sentait se transformer en dépit les passagères colères de ses nombreux échecs; et l'amertume lui en montait aux lèvres. La longue patience et l'assiduité de sa cour lui semblaient ridicules d'inutilité, puisque Zette se réservait toujours, le renvoyant à des calendes qui n'en finissaient pas d'être grecques.

Par où l'attaquer? Il avait épuisé à cette recherche toutes les ressources positives de son esprit; et il ne se soupçonnait aucune des tendances romanesques conseillées par Myré. L'échec était encore devant lui, mais définitif cette fois, avec toutes ses conséquences, la honte de sa défaite, et le renoncement à une existence qui lui promettait un bonheur sûr et calme. En lui-même, il s'en révoltait à l'avance, et s'emportait contre la jeune fille et la légèreté avec laquelle elle se jouait de ses démarches et de sa patience.

C'était fini de rire!

*
* *

Le soir, après le dîner de la table d'hôte, les Myré et Jacques Le Febvre s'étaient répandus sur la terrasse. Devant eux, sur le ciel très sombre, se détachaient à peine les silhouettes des îlots de la rade. La mer basse laissait à découvert une grève de galets, et le pied du mur où s'appuyaient Zette et Jacques, mur que les eaux franchissent aux heures de gros temps malgré l'échelle de fer qui lui sert de brise-lames. Les feux des torpilleurs et ceux des yachts piquaient de rares points lumineux l'horizon très sombre.

—Vous rappelez-vous, dit Jacques à Zette, la soirée où je vous ai rencontrée dans ce Family-Hotel de la rue Moncey?

— La regrettez-vous? le taquina-t-elle.

— De tout mon cœur. C'est là que j'ai appris quelle contradiction vivante vous êtes.

— Je vois que vous allez me dire des douceurs; allez!

— Vos amies américaines vous appelaient : « Petit Flirt », d'un joli nom, coquet et expressif. J'en suis encore à me demander à quelle inspiration elles ont obéi en vous appliquant ce vocable gallo-yankee. D'abord, votre taille est longue comme....

— Comme un jour sans pain, osez donc le dire.

— J'oserais le crier!... Sans pain pour moi, sans le moindre aliment de sourire pour un amour que je sais....

— Oh! oh! voici du sentiment, si je ne me trompe, et aigre encore. Je m'en vais.

— Restez!... Quant au flirt, je sais de quelles ironies il se compose. Merci! il est intéressant, le flirt! il a consisté à écouter Bach, Schumann, Chopin, Wagner, Grieg, que sais-je? Vous m'avez imposé l'admiration de cette musique de casse-tête, alors que « Au clair de la lune » satisfaisait pleinement mes aspirations lyri-

ques. Vous avez toujours mis de l'esprit et des disputes entre mes sentiments et vous. Vous avez fait une dépense de plaisanteries vraiment prodigue.

— Dame! en cinq ans, et quand on n'a pas le sens de l'économie!... Mais voulez-vous me dire sur quelle herbe vous avez marché aujourd'hui? Vous avez l'air de me chercher une vraie querelle.

— Vous l'auriez si nous étions seuls.

— Pourquoi cela? que vous ai-je donc fait?

Jacques remarqua qu'en lui posant cette question Zette ne riait plus qu'à moitié. Mais son dépit ne se contenait plus.

— Ce que vous m'avez fait? Pouvez-vous me le demander? Depuis deux ans que je vous suis partout, cherchant à vous faire apercevoir cet amour qui m'attache à vous, vous l'avez toujours empêché de s'exprimer. Vous y avez, je le reconnais, déployé une adresse admirable. Mais pourquoi alors permettre qu'il se nourrisse d'espérances auprès de vous, et toujours les détruire dès qu'elles se sont montrées? Pourquoi ne pas me dire une bonne fois de jeter au ruisseau cet anneau de fiançailles que je vous ai si souvent présenté?

Zette coupa court à ce flot de paroles.

— Père! appela-t-elle, vois donc là-bas!

Elle lui montrait vers l'est un point de l'horizon où le ciel semblait prendre feu. Un immense incendie s'allumait sur la mer, et sa lueur faisait flamber les nuages tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, comme une flamme dispersée par le vent. Des nues passaient, semblables à des fumées, devant l'immense fournaise. Au fond de l'ombre cette flambée était grandiose et tragique.

— On dirait qu'une flotte brûle là-bas, réfléchit « Petit Flirt ».

Mme Myré avait déposé son tricot pour jouir du spectacle, et son mari avait abandonné la lecture d'un journal.

— Jacques, mon ami, plaisanta l'artiste, il me semble que voici l'occasion attendue. A votre place, je voudrais éteindre cet incendie-là. ..... C'est vraiment magnifique, ajouta-t-il; cette nature est pleine de surprises étranges. Voilà un lever de lune terrible comme une page de légende.

Jacques ne soufflait mot. Il était furieux de n'avoir pu amener Zette à une explication. Il aurait voulu ce lever de lune à tous les diables; et la plaisanterie de Myré l'avait cette fois touché au vif.

— Je vous souhaite le bonsoir, dit-il brusquement. Je vais me coucher.

Il serra la main à toute la famille et se retira dans sa chambre, laissant ses amis surpris de la brusquerie de son départ. Peu lui importait maintenant. Il sentait bien que tout ce monde se moquait de lui. Toréador, bicycliste, anarchiste! Ah! ils tombaient bien!... Mettre la poésie de son côté!... Quelle poésie? Et puis qu'est-ce que c'est que la poésie?... Tout cela n'était qu'amère plaisanterie; et on le bernait. D'ailleurs, il avait eu une idée bien sangrenue de s'attacher à ces artistes. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces gens-là.

L'anneau de fiançailles retournerait chez le bijoutier, ah! Et il n'entendrait plus parler de ces Myré, non plus que de leur confiserie picturale et musicale. D'ailleurs, qu'avait-il besoin d'épouser une wagnérienne? une créature bizarre qui le condamnerait à la musique savante à perpétuité? Allons donc!... Il y a de par le monde d'autres jeunes filles plus sérieuses; il trouverait bien une femme plus éprise de sa maison que de toutes ces futilités!

Il en sortait de la bile, de ce petit homme! Il allait et venait à travers sa chambre, jetant ses vêtements de droite et de gauche. Une fois au lit, il bourra son oreiller de coups de poing... Toréador, tiens!... bicycliste, tiens!... tiens!... tiens!... anarchiste, oh! là là! et pan!... et pan!... On verrait bien! D'abord demain il s'en irait à Saint-Pol de Léon pour éviter de voir les Myré. Les régates! qu'est-ce que ça pouvait lui faire? Il se moquait bien de ces régates! Il en verrait bien d'autres au Havre ou ailleurs...

Colère de honte, au fond, et de dépit de voir s'arrêter brusquement le train tranquille de sa cour, et de s'apercevoir que les choses ne pouvaient pas se terminer par une simple question posée sur le mode grave à « Petit Flirt ». Il la possédait cependant, cette question solennelle et empesée comme le faux-col d'où elle devait sortir. Depuis deux ans elle errait derrière ses lèvres, toujours en quête de l'insaisissable occasion...

Cette fois elle s'était présentée, amenée par lui-même, et si impérieuse qu'il n'avait plus qu'à prendre un grand parti. Au bout de l'explication esquissée sur la terrasse il avait espéré notifier son ultimatum à « Petit Flirt » en dépit du rire de ses grands yeux bleus. Et la lune, cette lune que le peintre lui avait demandé de conquérir était venue, dans un décor grandiose et farouche, lui porter les premiers coups et le mettre en fuite par le seul fait de son apparition. Il jouait de malheur, comme toujours. Les Pandectes et les Codes, voix sages et pondérées, profitèrent de son désarroi pour le prêcher sévèrement et lui démontrer que le seul bonheur de ce monde a mis son secret dans l'aridité de leurs articles et le sens pratique de leurs préceptes. A cette heure d'agitation, il n'était guère disposé à les écouter; et pourtant leur faux-bourdon finit par avoir raison des carillons qui se déchaînaient dans son cerveau. Leur sagesse le berça si bien qu'il s'endormit d'un sommeil peuplé de lunes monstrueuses, de chapelles blanches et de colosses blonds qui lui jouaient

des tours pendables. Nuit pénible où les résolutions de sa colère s'abîmèrent en des pensées troubles, ne laissant d'autres traces qu'un grand abattement.

(*A suivre.*) J. Le Fustec.

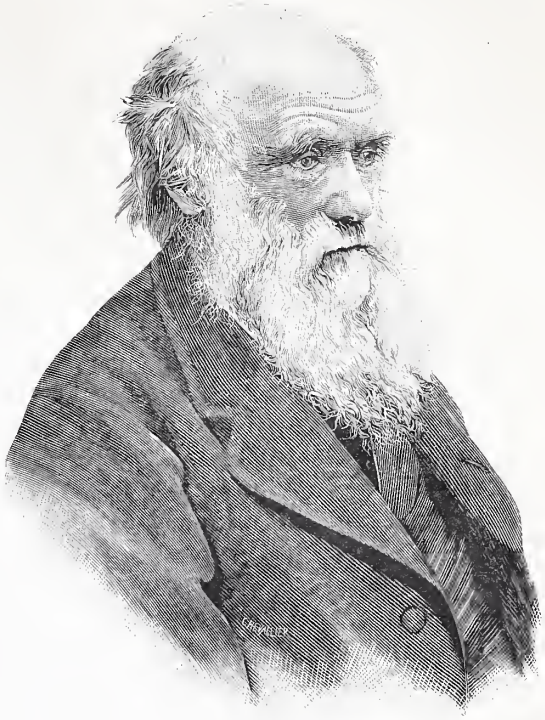
HUXLEY ET DARWIN

Un comité vient de se former à Londres pour élever un monument au professeur Huxley dont la mort récente prive l'Angleterre d'un des hommes qui l'honoraient le plus. Suivant une coutume chère à nos voisins, ce monument prendra sans doute une forme pratique, celle d'une bourse qui facilitera les études scientifiques d'un jeune homme peu fortuné.

Huxley, qui fut membre du Conseil privé, membre de la Société royale et reçut des universités anglaises les honneurs qu'elles s'empressent de conférer aux hommes éminents de tous les pays, déclarait lui-même qu'il devait tout à sa mère. « Je suis, a-t-il dit, physiquement et mentalement son fils, jusqu'aux mouvements particuliers de mes mains. » Son ambition était de devenir ingénieur-mécanicien ; ses parents firent de lui un médecin, mais le destin l'avait marqué pour être dans le domaine de la science pure un des hommes qui ont le plus profondément empreint notre siècle de leur personnalité et de leurs idées.

Huxley.

Par un hasard singulier, l'éducation de son esprit se fit dans les mêmes conditions que celle de son ami Darwin. Nommé aide-médecin à bord d'un navire qui était chargé d'explorer les fonds maritimes entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée, Huxley se livra pendant quatre ans à une étude attentive de cette vie qui grouille, intense, au-dessous de la surface des eaux. Il envoya des mémoires à la Société royale, un entre autres sur les méduses qui fut



Darwin.

fort remarqué. La Société royale l'admettait au nombre de ses membres en 1851.

En 1854 il succédait à Forbes dans la chaire de Paléontologie et d'Histoire naturelle qu'il occupa pendant plus de trente ans. Il remplit des fonctions publiques dont il se démit il y a quelques années, recevant de la reine le titre de conseiller privé qui est, a dit M. Gladstone, la plus haute récompense qu'un Anglais puisse ambitionner.

C'est à Huxley plus qu'à tout autre que les théories de Darwin doivent leur rapide pénétration dans la masse du public, souvent difficile à intéresser aux choses de la science. Près de quarante années se sont écoulées depuis l'apparition de l'*Origine des Espèces*, et la génération actuelle n'a qu'une imparfaite idée des tempêtes que ce livre souleva. Huxley fut le pilote qui d'une main sûre guida la barque. On s'est servi d'une comparaison très juste aussi en disant que Darwin avait pondu l'œuf et qu'Huxley l'avait couvé. Celui-ci croyait fermement que l'homme descendait en ligne directe des organismes les plus infimes,

Il n'était d'ailleurs pas athée. Membre du Conseil des écoles de Londres, il parlait en faveur de l'étude de la Bible dans ces écoles, mais il sentait très vivement les limites imposées à l'entendement humain et sur certaines questions il se refusait à affirmer comme à nier. On lui a rendu cette justice qu'aucun mot

ne s'est échappé de ses lèvres que sur son lit de mort il ait pu regretter. Il laissera le souvenir durable d'un philosophe qui a largement contribué à répandre et dans une mesure à compléter les découvertes modernes.

Au moment où j'apprenais sa mort, je lisais quelques détails intéresants sur la jeunesse de Darwin et j'avais sous les yeux le portrait que le major Darwin a fait de son père et qu'il a bien voulu me communiquer pour les lecteurs du *Magasin Pittoresque*. Il m'a paru intéressant de donner ici ces renseignements et ce portrait et de joindre ainsi dans une même étude deux savants et deux amis.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici ce que fut Darwin, ni le rôle qu'il joua dans le développement philosophique et scientifique de ce siècle. Mais il m'a paru intéressant de donner quelques détails sur l'éducation première de ce grand esprit.

Darwin enfant était fort, actif, bien bâti. Il prenait le plus vif plaisir à tous les exercices du corps, et son intelligence n'était point paresseuse. Il avait beaucoup de zèle pour tout ce qui l'intéressait et il s'intéressait à beaucoup de choses. Avec une grande puissance de travail, il se plaisait surtout aux études difficiles. Euclide le charmait, il aimait aussi la chimie et restait souvent tard le soir près de son frère aîné lorsque celui-ci travaillait dans son laboratoire. D'ailleurs il ne montrait aucune tendance à se spécialiser. Il passait des heures entières dans la lecture de Shakespeare, de Milton, de Scott et de Byron; il était grand admirateur des odes d'Horace.

Il semble que l'enseignement public aurait dû développer ces excellentes dispositions; il n'en fut rien. Darwin fut envoyé d'abord à l'Ecole de grammaire de Shrewsbury où il resta sept ans. L'enseignement y était absolument classique; on s'occupait surtout de montrer aux élèves l'art de faire des vers. Quant aux autres sujets, on les ignorait. C'est sûrement en dehors des heures de classe que Darwin apprit les mathématiques. Son goût pour la chimie l'avait suivi à l'école et il s'y était abandonné. Le directeur crut devoir lui adresser une remontrance publique. Il ne comprenait pas qu'on pût consacrer même une parcelle de son temps à une étude aussi méprisable que celle de la chimie. La composition anglaise et la littérature, les langues vivantes, l'histoire, la géographie n'étaient pas plus en faveur dans cette étrange institution. Plus tard Darwin disait que ces sept années avaient été pour lui des années perdues. Il garda toujours rancune à ceux qui, méconnaissant son génie, avaient voulu le plier à une règle absurde. Il convient de dire que ses maîtres ne gardèrent pas non plus de lui un fort bon souvenir. Ils traitaient d'enfant stupide le futur auteur de l'*Origine des Espèces*.

Darwin ne réussit pas beaucoup mieux à Cambridge. « Pendant les trois années que je passai à l'Université, dit-il, je perdis mon temps. » Heureusement il lui restait à essayer d'un quatrième système d'enseignement, celui de la nature. La croisière du *Beagle* à laquelle Darwin prit part comme aide naturaliste décida de sa vie. Et pourtant elle n'eût rien d'attrayant, cette croisière, Darwin n'avait même pas une cabine à lui et il souffrait presque constamment du mal de mer. « Mais j'ai toujours senti, dit-il, que mon esprit dut à ce voyage sa première et véritable éducation. » Il appelait ce voyage « le commencement de sa seconde vie. »

A. Barthélemy.

CURIOSITÉS ETYMOLOGIQUES

CANCAN.

Cancan, méchant propos, disent les dictionnaires.

D'où vient ce mot? Comment est-il formé? Comment s'est-il introduit dans la langue et a-t-il revêtu sa signification?

Quiconque a vu l'effervescence et entendu le brouhaha qui se produit dans une nombreuse basse-cour lorsqu'on appelle les volailles à la pâtée, ou bien quand il va tomber une pluie d'orage, pense naturellement que le mot cancan a été formé à l'imitation du caquetage des oies et des canards. Cancan est donc une onomatopée comme coucou, cri-cri, tic tac, brouhaha, tintamarre, etc. Telle est du moins notre opinion. C'est aussi celle d'un certain nombre de grammairiens et en particulier de M. Brachet dont l'autorité fait loi en étymologie. Il semble même que cette explication soit si simple et si naturelle qu'elle ne puisse donner lieu à discussion. Pourtant elle est contestée par certains philologues peut-être même à cause de sa simplicité. Ils pensent sans doute qu'il n'y a pas grand mérite à l'avoir trouvée puisque pour la découvrir il ne s'agissait que d'ouvrir les yeux et les oreilles. Un peu d'érudition à propos de cancan ne pouvant pas faire de mal, ils ont fouillé l'histoire et les langues étrangères afin de chercher à cette expression une origine plus noble et plus savante.

Selon les uns ce mot vient de la conjonction latine *quanquam* (quoique), parce que, disent-ils, les longs discours et les longues périodes commencent souvent par *quanquam*. On a appelé un long discours un *quanquam* d'où l'on a fait cancan.

D'après ces étymologistes, cancan signifierait donc un *long discours*. Or telle n'est pas la signification de ce mot. Sur quoi leur opinion est-elle fondée? Ils se gardent bien de nous l'apprendre.

Ceux qui vont chercher midi à quatorze heures attribuent à cancan une origine histori-

que. L'histoire en est curieuse si elle n'est pas concluante. Voici comment ils la racontent :

Au temps de Pierre La Ramée *(Petrus Ramus)* qui vivait sous le règne de Charles IX, les mots latins composés du pronom *qui*, *quis*, n'avaient pas une prononciation bien déterminée. Les avis étaient divisés surtout à propos de *quisquis*, *quanquam*, *quodquod*. Les uns voulaient qu'on prononçât *kuiskuis*, *kuankuam*, *kuodkuod* ; d'autres *kiskis*, *kankam*, *kodkod* ; les autres enfin *kouiskouis*, *kouankouam*, *kuodkouod*.

Ramus qui s'était longtemps occupé de philosophie et de grammaire, entreprit de réformer et de fixer la prononciation. Malheureusement Ramus était détesté de l'Université. Directeur du Collège de Presles et professeur au Collège de France, il avait embrassé le calvinisme, or les protestants n'aiment pas les saints du catholicisme. Brûlant donc ce qu'il avait adoré, il brisa les saints de son collège, qu'il regardait comme de vaines idoles. C'était un crime que l'Université ne pouvait lui pardonner. Aussi, soit par conviction, soit par haine, l'Université opposa-t-elle à sa réforme une hostilité acharnée.

Sur ces entrefaites un jeune abbé, disciple de Ramus, avait, dans la soutenance d'une thèse latine, prononcé les trois fameux mots : *quisquis*, *quanquam* et *quodquod*, comme le lui avait enseigné son maître. Les membres de l'Université en frémirent d'indignation. Leur courroux était même si violent qu'ils proposèrent d'enlever au malencontreux ecclésiastique le petit bénéfice dont il jouissait. L'abbé naturellement ne se laissa pas égorger sans crier un peu. L'affaire fit assez de bruit pour que le Parlement s'en occupât. Il s'érigea donc en *haute cour de justice* pour juger cette importante affaire. Ramus présenta la défense de son disciple. Si l'on en croit la légende — car tout ceci n'appartient qu'approximativement à l'histoire, Ramus plaida bien la cause de son client. Dans son discours il répétait à chaque instant *kankan* pour ridiculiser cette prononciation. Il paraît qu'un auditeur se serait alors écrié : Voilà bien du cancan ! Le mot aurait fait fortune et serait passé dans le langage populaire.

L'anecdote est bien jolie, elle est aussi très vénérable puisqu'elle a reçu l'approbation de l'Académie. Pourtant un de nos *fameux* étymologistes ne s'en est pas contenté. Ch. Nodier, après avoir déclaré naïfs ceux qui voient dans cancan une onomatopée, propose à son tour son étymologie très savante. D'après lui, *cancan* aurait été formé de notre vieux mot *caquehan*, qui se disait aussi *quaquehan* et même *taquehan* avec la signification cabale.

Malgré notre respect pour la docte Assemblée qui a pour mission de veiller sur la langue française, malgré la science de Ch. Nodier, nous n'hésitons pas à renvoyer aux canards et aux oies les faiseurs de cancan.

Il y a aussi une danse qui s'appelle *cancan*. C'est encore les mouvements et la démarche du canard qui ont donné naissance à cette expression. Pour ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître l'issue du procès plaidé par Ramus, nous dirons que le Parlement prit une détermination fort sage. Il laissa chacun libre de prononcer *quisquis*, *quanquam* et *quodquod*, comme il lui plairait.

L'impartiale postérité a donné raison à tout le monde en prononçant ces trois mots de trois manières différentes : *kuiskuis*, *kouankouam* et *kodkod*.

H. Lecadet.

LE MUSÉE BRIGNOLE-GALLIÉRA

Le musée Brignole-Galliéra, que reproduit notre gravure, d'après une excellente photographie communiquée par le distingué chef du service des Beaux-Arts à la Préfecture de la Seine, M. R. Brown, est compris entre les rues Pierre-Charron, où se trouve l'entrée principale, Brignole et de Galliéra, et l'avenue du Trocadéro, qui donne accès au square dont le frais décor encadre si bien ce monument princier. Le musée, dont l'ouverture se fera avant la fin de l'année, probablement dans le courant du mois prochain, est devenu propriété municipale à la date du 1er juillet 1894. De son vivant, la duchesse de Galliéra (née Brignole-Salle), qui a attaché son nom à tant d'œuvres artistiques ou charitables, avait formé le projet de léguer à la ville de Paris sa galerie de tableaux, où sont représentées les écoles les plus célèbres. Dans ce but, elle fit abandon d'un vaste terrain, valant à lui seul quinze cent mille francs, et y fit édifier un véritable palais, digne des richesses qu'il devait contenir.

Ce palais, où se marient agréablement les styles italien, grec et arabe, a pour auteur M. Léon Ginain, de l'Institut, architecte de la Ville, qui s'est inspiré de celui que la duchesse possédait à Gênes, et qui renferme actuellement la collection de tableaux primitivement destinée à la ville de Paris. Les constructions, commencées le 28 mai 1879, ont été terminées le 27 février 1894 et n'ont pas coûté moins de six millions cinq cent mille francs. La généreuse donatrice, décédée le 6 décembre 1888, n'en a donc point vu l'achèvement. Mais un événement survint au cours des travaux, qui modifia les dispositions de la duchesse de Galliéra. La Ville ayant laïcisé les écoles, cette décision, qui contrariait ses sentiments religieux, la fit revenir sur sa détermination, et, ne pouvant retirer la donation en tant que monument, puisque les signatures avaient été

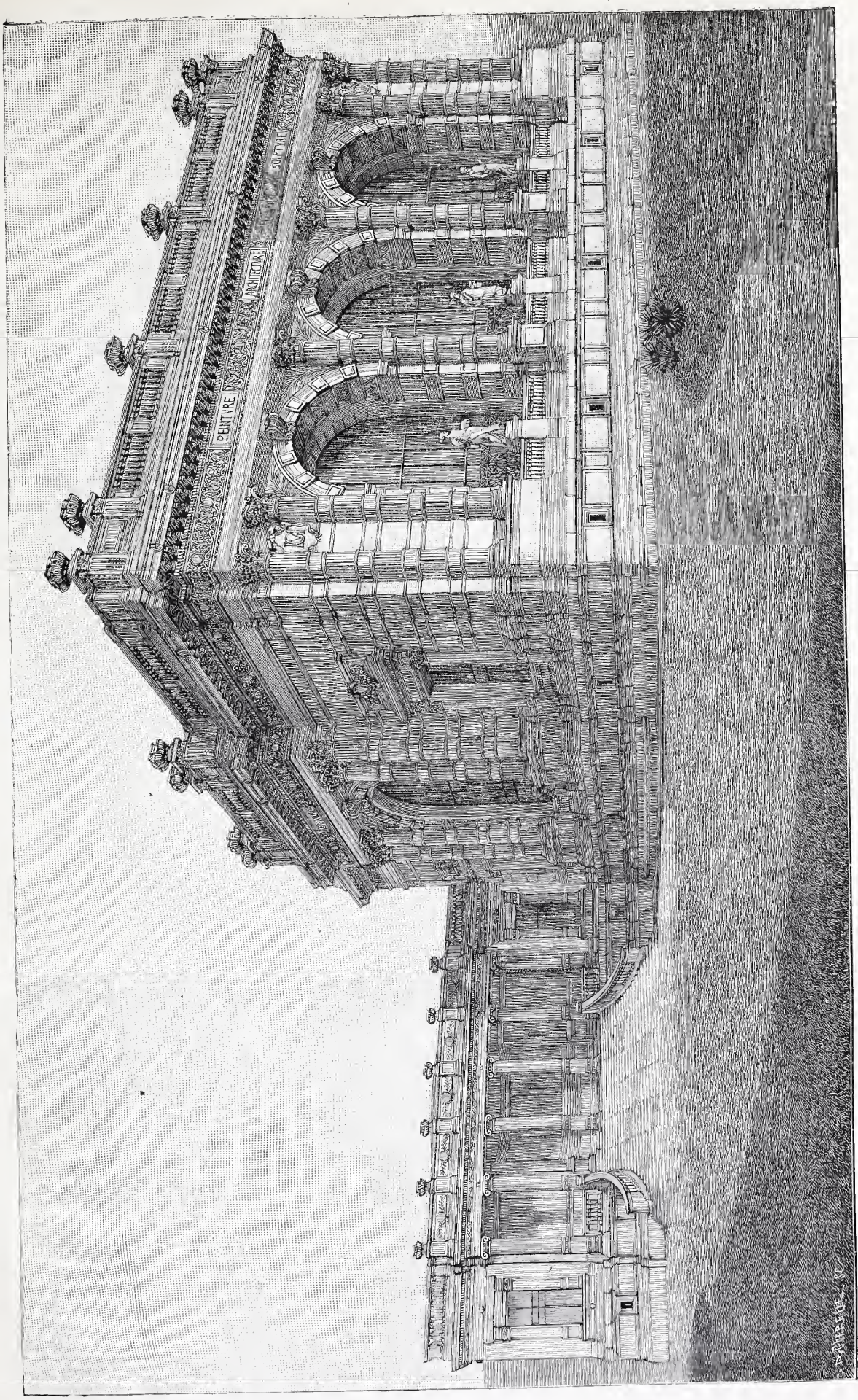
échangées, elle conserva du moins la propriété des tableaux.

La Ville, se trouvant dès lors dans l'obligation de garnir le musée, qui avait changé de destination, résolut d'en faire un musée d'art industriel, qui comprendrait, indépendamment des magnifiques tapisseries qu'elle possède et dont nous donnerons plus loin le détail, des statues achetées aux différents salons, des émaux, des grès, des porcelaines, etc. Il se fabrique à Paris, notamment au faubourg Saint-Antoine, des œuvres de premier ordre, véritables objets d'art, qui auront ici leur place tout indiquée. Les œuvres de charité revêtant un caractère artistique pourront également trouver asile dans les salles qui resteraient disponibles. C'est, d'ailleurs, pour la charité que se sont ouvertes une première fois les portes du musée Galliéra, alors que, le 1er mars de cette année, M. Félix Faure inaugurait l'exposition de portraits de femmes et de dentelles organisée par la crèche du seizième arrondissement. L'exposition des œuvres de Corot, faite à l'occasion de son centenaire, s'y tint au mois de juin. Le palais, merveille encore peu connue du public, qui s'y pressera bientôt, a, nous l'avons dit, son entrée principale rue Pierre-Charron. De la porte monumentale, deux larges portiques, soutenus par vingt-six colonnes, aboutissent aux extrémités de la façade et forment une harmonieuse enceinte demi-circulaire, du plus heureux effet. Le motif central est une baie de proportions grandioses, tenant toute la hauteur du corps avancé, où se trouve le vestibule, auquel on accède après avoir gravi douze marches. De chaque côté, en retrait, se profilent deux murailles ornées de pilastres et de motifs sculptés, qui rejoignent l'hémicycle. Des balustres à l'italienne couronnent la ligne de faîte, donnant de l'élégance et de la légèreté à l'ensemble du monument, dont la hauteur totale atteint celle d'un quatrième étage. Les fondations descendent au niveau de la Seine; elles ont vingt mètres de profondeur. D'immenses salles ont été aménagées dans le sous-sol, pour y recevoir des dépôts de toute sorte. La façade méridionale, qui regarde la Seine, est percée de trois larges fenêtres cintrées occupant tout l'édifice principal, dans lequel se trouve la galerie. Le visiteur qui pénètre par le square est sollicité par les trois statues représentant l'architecture, au centre, la sculpture, à droite, et la peinture à gauche. Ces trois statues, œuvre des sculpteurs Chapu, Thomas et Cavelier, sont séparées par des colonnes corinthiennes, au nombre de six. Des palmes et différents motifs d'architecture complètent la décoration de cette façade, en arrière de laquelle, à droite et à gauche, s'élèvent deux portiques auxquels on accède par deux vastes escaliers de vingt-et-une marches. Ces portiques se rejoignent au vestibule, dont ils sont séparés par une grille qui en défend l'entrée à la gent enfantine, heureuse de s'ébattre sur ces jolis bancs de pierre, imitant la blancheur et le poli du marbre, et de se réfugier sous ces abris majestueux, encore inoccupés, mais que meubleront bientôt les fresques et les sculptures.

Le vestibule, dans lequel nous pénétrons, est, comme toutes les pièces de l'édifice, sobrement décoré. Une rosace occupe le centre de la voûte de pierre. Le buste de la duchesse, par Thomas, se dressera face à l'entrée, sur une gracieuse coquille murale surmontée d'un fronton. Seul, le vestibule contient actuellement quelques sculptures empruntées aux collections de la Ville: *Charmeuse*, de Béguine; *Avenir*, de M. Moreau; *Primevère*, d'Hercule; *Jeunesse*, de Pozieux, et *Premier frisson*, de Rouffosse. Indépendamment des deux salons latéraux au vestibule, l'architecte a réservé deux petites pièces; celle de droite, primitivement destinée à la duchesse, fut utilisée par le comité de la crèche du seizième arrondissement; l'autre sert de bureau au conservateur du musée, notre aimable confrère M. Ch. Formentin, nommé à ce poste sur la demande expresse de M. Philippe de Ferrari, fils de la duchesse de Galliéra, et d'ailleurs tout désigné pour ces délicates fonctions. La porte qui sépare le vestibule de la grande salle centrale est une merveille d'art industriel. Les deux panneaux d'acajou massif, pour lesquels le sculpteur sur bois et l'ébéniste ont rivalisé d'adresse, n'ont pas coûté moins de neuf mille francs. Quelle habileté dans l'exécution! Dans cette première grande salle, de vingt mètres de hauteur sur quatorze de largeur, figurent présentement une vitrine de Carabin et quelques pièces de la collection de tapisseries. Celles qui ont trait aux saints Gervais et Protais ont été, raconte M. Pierre Robbe, retrouvées dans le clocher de Saint-Gervais, où elles servaient aux maçons pour gâcher du plâtre, par un architecte de la Ville, M. Davioud. Le lot valait plus de cinq cent mille francs. La salle que nous parcourons reçoit la lumière par un double plafond vitré, entouré de rosaces et de gracieux motifs de peinture. Elle est parquetée.

La galerie, qui fait suite à la salle centrale, mesure vingt-sept mètres de hauteur sur onze de largeur; elle est éclairée par les trois fenêtres cintrées dont nous avons déjà parlé. Le plafond présente une agréable succession de coupoles et de rosaces où les feuillages allégoriques s'allient à la dorure et à la peinture; il porte le chiffre du musée. Deux niches ont été creusées aux extrémités de cette galerie, dont le parquet est en mosaïque. Les plafonds des salons latéraux comportent également de gracieux motifs de décoration.

La Ville possède, à Auteuil, un dépôt d'ob-



Musée Brignole-Galliéra. — Vue prise de l'avenue du Trocadéro. —Gravé par Guérelle.

jets d'art, véritable musée dont on ne soupçonne pas l'importance. C'est dans ce trésor ignoré qu'elle puisera les premiers éléments de la collection du futur musée Galliéra, notamment les tapisseries antérieures aux Gobelins, comme celles qui sortent de la célèbre manufacture. Quant aux autres, provenant de Beauvais, Aubusson, Lille, Bruxelles et Turin, elles ne seront pas comprises dans l'exposition proprement dite et figureront à titre décoratif; aussi, nous bornerons-nous à énumérer celles des tapisseries qui rentrent dans les deux premières catégories. Leur valeur est estimée deux millions et demi. En voici le détail :

DATES D'ORIGINE	MANUFACTURES	SUJETS	ARTISTES REPRODUITS
»	Faubourg Saint-Marcel.	Le mois de Mars (tenture des chasses de Maximilien).	D'après Van Orley.
»	—	Le mois d'Août (tenture des chasses de Maximilien).	—
Vers 1600.	—	Le Repas (tenture des noces de Gombault et de Macée).	D'après Laurent Guyot.
—	—	Les filets du Mariage (tenture des noces de Gombault et de Macée).	—
De 1645 à 1650.	Ateliers du Louvre.	La flagellation des saints Gervais et Protais (tenture de Saint-Gervais).	D'après Le Sueur.
—	—	La décollation des saints Gervais et Protais (tenture de Saint-Gervais).	D'après Sébastien Bourdon.
—	—	Transport des restes des saints Gervais et Protais à la cathédrale de Milan (tenture de Saint-Gervais).	D'après Ph. de Champaigne.
—	—	Apparition des saints Gervais et Protais à saint Ambroise, évêque de Milan (tenture de Saint-Gervais).	—
—	—	Invention des reliques des saints Gervais et Protais (tenture de Saint-Gervais).	—
Vers 1680.	Gobelins (par J. Jans).	Le Triomphe d'Hercule (tenture des triomphes).	D'après Noël Coypel.
—	— —	Le Triomphe de Minerve (tenture des triomphes).	—
—	— (par J. Jans ou de Lacroix.	Portière aux armes de France et de Navarre.	D'après Claude-Guy Hallé et Bon Boullongne.
—	— —	Portière double aux armes de France et de Navarre (avec trumeaux).	—
—	— —	Portière triple aux armes de France et de Navarre (avec trumeaux).	—
—	— (par de Lacroix).	Quatre entre-colonnements.	—
—	— (par Lefebvre fils).	Le passage du Granique (tenture des batailles d'Alexandre).	D'après Le Brun.
—	— (par Jans le fils).	Les Princesses de Perse (tenture des batailles d'Alexandre).	—
—	— —	La Défaite de Porus (tenture des batailles d'Alexandre).	—
—	— —	Entrée d'Alexandre à Babylone (tenture des batailles d'Alexandre).	—
»	— (par J. Jans).	Moïse sauvé des eaux (tenture de Moïse).	D'après Poussin.
1695.	— —	Le Serpent d'airain, —	D'après Le Brun,
»	— (par Ovis de la Tour).	Le Buisson ardent, —	—
De 1749 à 1751.	— (par Le Blond).	L'Automne (tent. de la gal. de St.-Cloud).	D'après Mignard.
De 1736 à 1749.	— (par Cozette père).	L'Été —	—
1739.	— (par Monmerqué).	L'Evanouissement d'Armide.	D'après Ch. Coypel.
Vers 1710.	— (par Souet le fils).	L'Eté (tenture des dieux).	D'après Audran.
—	— —	L'Automne, —	—
1760.	— (par Neilson)	L'Eté (tenture d'Audran).	—
De 1754 à 1770.	— —	Pan et Amymone.	D'après Boucher.
—	— —	La Mort d'Adonis.	—
—	— —	Le Sommeil dangereux.	—
Vers 1760.	— —	Pastorale.	—
Vers 1763.	— (par Audran).	Levée d'un camp (tenture des convois militaires).	D'après Casanova.
—	— —	Scène de bivouac (tenture des convois militaires).	—
—	— —	Scène de bivouac (tenture des convois militaires).	—
De 1875 à 1880.	— —	La Terre (tenture des éléments de Le Brun).	D'après Le Brun.
—	— —	L'Eau (tenture des éléments de Le Brun).	—

On voit, par cette seule nomenclature, que le musée Brignole-Galliéra sera, par excellence, le temple de l'art.

VICTORIEN MAUBRY.

A MADAGASCAR

DE MAROVOAY A SUBERBIEVILLE.

Suite et fin. — Voyez page 163.

Le lendemain de la prise de Mevatanana le général Duchesne s'installait à Suberbieville : centre de l'exploitation du terrain aurifère de la contrée que Ramasombazaha avait abandonnée depuis plusieurs jours pour se replier vers le sud. Cette ville nouvelle, édifiée par un de nos compatriotes, M. Suberbie, est située auprès d'un village indigène appelé Ranomangatinka (fig. 10) sur les bords de l'Ikopa; son altitude au-dessus du niveau de la mer est de trente mètres.

En outre de saines maisons d'habitation pouvant loger au moins quatre mille hommes, de magasins et de hangars d'une étendue considérable (fig. 11), un petit chemin de fer Decauville sillonne le plateau qui s'étend du pied de Mevatanana à l'Ikopa, sur une largeur de trois kilomètres. La rivière n'est navigable jusque-là qu'en eau moyenne, mais un petit canal latéral qui va déboucher près de Marololo permet aux pirogues d'y accoster en toute saison. Suberbieville était donc admirablement disposé pour la concentration du corps expéditionnaire. C'est une deuxième base d'opération qu'il était indispensable de créer et où l'état-major a réuni des vivres et du matériel en quantités suffisantes pour assurer le ravitaillement de la colonne qui se dirige vers Tananarive.

La région de Ranomangatinka présente des facilités pour l'existence : au nord, s'étendent de vastes marais propices à la culture du riz; les bœufs n'y sont pas nombreux, il est vrai, mais il est aisé d'en trouver des grands troupeaux dans les plaines marécageuses du nord où les éleveurs trouvent en toute saison des herbages et de l'eau; le bois y est suffisamment abondant pour le chauffage. Les Sakalaves de cette partie du Boeni, préfèrent, aux travaux agricoles, le lavage des sables aurifères beaucoup plus lucratif. Un certain nombre s'enrôlent parmi les ouvriers de la concession Suberbie, d'autres, et les plus nombreux, font partie des bandes redoutables de Fahavalos qui dévastent le nord-ouest de l'île.

Les habitants de l'Imérina donnent le nom de *fahavalo* (ennemi) aux tribus sakalaves insoumises qui sont en guerre avec eux. Ces guerres comme toutes celles qui tiennent en perpétuelle alarme les populations sédentaires de l'Imérina et du pays Betsileo, consistent uniquement en pillages et vols à main armée. Accidentelles autrefois, elles sont devenues périodiques, et le brigandage, organisé méthodiquement, est devenu l'unique moyen d'existence de ces peuplades.

L'usage abusif des corvées royales (*fanompoana*), notamment pour le travail des mines, est venu aggraver cet état de choses.

Pour se soustraire à la tyrannie des gouverneurs, les populations sakalaves de la région du Betsiboka, soumises jusqu'alors au gouvernement de la reine Ranavalo, ont abandonné leurs villages pour s'enfuir dans la brousse où elles ont fait cause commune avec leurs congénères insoumis du Menabe. Bientôt le pays fut désert et il fallut amener les travailleurs de l'Imérina et du pays betsileo. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'enfuir à leur tour et craignant d'être châtiés en retournant dans leurs villages, ils rejoignirent leurs prédécesseurs. Des soldats hovas recrutés et envoyés de force dans les mines, des esclaves contraints par leurs maîtres au travail forcé imitèrent cet exemple et bientôt tous ces « outlaws » réunis aux Sakalaves indépendants de l'Ouest formèrent des bandes de brigands très nombreuses et relativement très fortes, approvisionnées d'armes et de munitions par les traitants indiens, européens et américains de la côte, peut-être aussi par les agents hovas des douanes et par les soldats qui devaient les poursuivre.

Au début, ces *fahavalos*, réfugiés dans les territoires de l'ouest du Betsiboka pendant la saison des pluies, ne se mettaient en mouvement que pendant la saison sèche ; ils franchissaient alors le fleuve, ralliaient la rive droite, les vallées de l'Ikopa, du Mahajamba et de la Sofia ; les plus hardis poussaient jusque chez les Sihanakas du lac Alaotra ou chez les Antankaras du nord de Mandritsara ; ils rentraient chez eux à la fin de la saison et profitaient des basses eaux pour franchir aisément les fleuves avec leurs convois de bœufs volés, d'esclaves et de marchandises.

Aujourd'hui, un grand nombre de ces bandits se sont installés définitivement dans les régions désertes du Mahajamba. D'autres, plus entreprenants, se sont fixés dans les terrains aurifères, lavant les sables, attaquant les postes de l'exploitation Suberbie qu'ils pillent, pour aller vendre l'or ainsi volé aux Indiens de la côte.

Aussi la vengeance, la passion du vol et les excès des autorités locales ont créé dans cette région un état de trouble profond que les gouverneurs hovas ne pouvaient plus calmer. Si l'on n'y prend garde et si on donne à ces bandes de brigands le temps et les moyens de croître encore en force et en audace, le rudiment d'organisation que les rois de l'Imérina avaient introduit dans ce pays ne tardera pas à disparaître.

Pour y remédier il faudrait s'attacher à inspirer aux indigènes une confiance absolue dans notre force, notre justice et surtout dans l'établissement définitif de notre protectorat sur la grande île africaine.

Maître de la contrée qui s'étend de Majunga à Suberbieville et les rives du Betsiboka ayant été débarrassées des postes fortifiés que les Hovas y avaient établis, le général Duchesne était enfin en état de concentrer les troupes, les vivres et le matériel dans sa base d'opération.

Fig. 9. — La soupe, 16e batterie d'artillerie, Suberbieville.

C'est en effet à partir de ce point seulement qu'aurait dû commencer le ravitaillement par terre du corps expéditionnaire. Dans le plan de campagne préparé au ministère de la guerre sur des renseignements erronés ou incomplets, les affrétés, dès leur arrivée à Majunga, devaient transborder leur chargement sur des chalands que des canonnières remorqueraient jusqu'à Suberbieville sans atterrir. Les troupes, transportées par le matériel fluvial, auraient échappé à l'influence mortelle des marais de la vallée basse du Betsiboka; elles parcouraient ce trajet de 200 kilomètres en deux ou trois jours et arrivaient sans fatigue au pied de la falaise de l'Ambohimenakely, que les Hovas ne pouvaient pas défendre; elles atteignaient ainsi rapidement le premier étage des plateaux de l'île, à une altitude moyenne de 700 mètres où la fièvre paludéenne n'exerce plus ses ravages.

Si les combinaisons adoptées par les organisateurs de l'expédition avaient pu s'exécuter point par point, nul doute que nos soldats auraient occupé Tananarive à la fin du mois d'août, et au plus tard dans la première quinzaine de septembre, mais les espérances ne se sont malheureusement pas réalisées. Un appontement destiné au débarquement et au montage du matériel fluvial est resté inachevé par suite d'une erreur commise dans la rédaction du projet, et la main-d'œuvre a fait défaut pour le déchargement des canonnières et des chalands démontables, qui étaient d'ailleurs insuffisants, et comme nombre et comme puissance, pour le transport d'un corps d'armée de cette importance. Nos soldats furent débarqués à Majunga et employés au déchargement du matériel considérable de l'expédition; c'est de leurs mains qu'a été construite la route de terre qui a permis de faire circuler des voitures Lefebvre dans les marais pestilentiels de la baie de Bombetoka et des rives du Betsiboka. Épuisés par la fièvre, brûlés par les ardeurs du soleil, sac au dos, armés de la pelle et de la pioche, nos soldats ont parcouru cet interminable Golgotha!

La concentration, à Suberbieville, des troupes, des vivres et du matériel que le général Duchesne jugeait indispensables avant de continuer la marche sur Tananarive, prit environ deux mois (fig. 9). Afin de protéger sa nouvelle base d'opération contre tout retour offensif de l'ennemi, le général Metzinger occupa successivement les villages de Behenana et de Tsarasaotra sans rencontrer de résistance.

A partir de Suberbieville, le sentier qui conduit dans l'Imérina suit la rive droite de l'Ikopa à travers une plaine mamelonnée qui s'élève progressivement jusqu'au pied de la falaise de l'Ambohimenakely. A Behenana et Tsarasaotra, l'altitude moyenne est de 220 mètres et l'influence des marais du Betsiboka est moins redoutable.

Fig. 10. — Ranomangatinka, village indigène de Suberbieville.

Jusqu'au 28 juin, la petite avant-garde qui occupait Tsarasaotra n'aperçut rien de suspect. Les Hovas, mis en déroute à Mevatanana, étaient allés se reformer à 45 kilomètres de Suberbieville, dans les environs du village d'Ampasiria, mais ils reçurent bientôt des renforts

Fig. 11. — Suberbieville.

de l'Imérina et ne sachant à quelles causes ils devaient attribuer l'arrêt du corps expéditionnaire, informés d'ailleurs par les nombreux espions qui surveillent tous les mouvements de nos troupes, que le village de Tsarasaotra n'était défendu que par une compagnie et demie de tirailleurs, un peloton de chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie, ils se présentèrent le soir de ce jour devant Tsarasaotra; quelques coups de fusil furent échangés avec leurs éclaireurs.

Le lendemain, à six heures du matin, la petite garnison de Tsarasaotra fut attaquée de trois côtés par un corps de Hovas fort d'environ 1200 hommes. Le chef de bataillon, Lenthonnet, qui la commandait tint tête pendant deux heures au choc de l'ennemi avec ses 250 fusils, et à huit heures, après deux charges à la baïonnette dirigées par le capitaine Aubé et le lieutenant Kacy, les Hovas lâchèrent pied. C'est dans cette action que le lieutenant Auger-Dufraisse et le caporal Sapin trouvèrent une glorieuse mort. Le lendemain, le général Metzinger averti de l'attaque de l'ennemi, partit de Mevatanana avec trois compagnies du 40e bataillon de chasseurs et deux sections d'artillerie qui arrivèrent à Tsarasaotra à onze heures du soir. Le 30 au matin, il se porta au-devant des Hovas qui garnissaient toutes les crêtes du massif montagneux qui porte le nom de Béritza au nombre de 4,000 environ. Les deux compagnies de chasseurs et une compagnie de tirailleurs, appuyées de deux sections d'artillerie, s'avancèrent sans brûler une cartouche jusqu'à deux cents mètres des escarpements et n'ouvrirent le feu qu'à cette distance; escaladant les pentes, franchissant les obstacles, ils abordèrent l'adversaire à la baïonnette, et devant l'impétuosité de cette attaque, les Hovas lâchèrent pied, abandonnant leurs campements, leurs bagages, des munitions et des vivres en abondance. Le mont Béritza fut occupé sans aucune perte des nôtres.

Les résultats de cette action furent d'une grande importance pour la suite des opérations; la route de l'Ambohimenakely nous était ouverte sur la gauche des positions fortifiées par les Hovas, et leurs chefs, comprenant qu'ils allaient être tournés, s'enfuirent vers Malassy et Andriba.

La piste que suivent les voyageurs au delà de Tsarasaotra passe d'abord dans la vallée de l'Audranokely (la petite eau) entre deux rangées de collines aux flancs adoucis, puis dans celle de l'Andranobe (la grande eau), en laissant à droite le petit village de Mandendamba, ancien poste de lavage de sables aurifères.

On abandonne la vallée de l'Andranobe pour adopter le thalweg d'un de ses affluents, le Zangaloha (la tête dressée), à travers d'épais fourrés de papyrus et de bambous qui le couvrent jusqu'à sa source et on descend vers Ampasiria, village d'environ cinquante cases, où réside un fonctionnaire hova avec une dizaine de soldats de l'Imérina. A cinq kilomètres au sud d'Ampasiria se trouve le village fortifié de Marokolohy (beaucoup de moustiques) qui mérite cette étrange dénomination. Bien que cette position soit située sur un monticule qui commande toute la vallée, elle est dominée à

Fig. 12. — Hovas faits prisonniers au combat de Mevatanana, 29 juin.

l'est par les contreforts d'Ambohimitsorana et à l'ouest par le massif rocailleux de Tsidafabositra.

A partir de Marokolohy le sentier traverse de riches pâturages que des arbres magnifiques couvrent de leur ombre, mais il pénètre bientôt dans un profond ravin coupé d'éboulis de roches et d'argile jusqu'au sommet de l'Ambohimenakely. Ce passage est très dangereux et ne pouvait être suivi par le corps expéditionnaire ; c'est pour cela que le général Duchesne en quittant le mont Beritza se dirigea vers l'est, franchit le Marokolohy à son confluent avec le ruisseau d'Ampasiria, près du village d'Anjiéjié, et après avoir lancé à l'avant une avant-garde de 2,000 hommes appartenant à la brigade du général Voyron, atteignit le sommet de la falaise le 5 août, en vue du village de Soavinandriana.

Pour assurer le ravitaillement des troupes qui devaient poursuivre leur marche jusqu'à Tananarive, le général en chef fit construire une route accessible aux voitures Lefebvre dans les rampes de l'Ambohimenakely, et quinze jours après il descendit la vallée du Kamolandy et occupa le village d'Andriba que les Hovas abandonnèrent, laissant entre nos mains un canon Hotchkiss, des munitions et une grande quantité de vivres.

B.

Écoles de Rossignols

Dans les palais de Russie où on a ce noble goût oriental pour le chant de Bulbul, on voit parfois de ces écoles. Le maître rossignol, dans sa cage suspendue au centre d'une salle, a autour de lui ses disciples dans leurs cages respectives. On paie tant par heure pour qu'ils viennent écouter et prendre leçon. Avant que le maître chante, ils jasent entre eux, gazouillent, se saluent et se reconnaissent. Mais dès que le puissant docteur, d'un impérieux coup de gosier a imposé le silence, vous les voyez écouter avec une déférence sensible, puis timidement répéter. Le maître, avec complaisance, revient aux principaux passages, corrige, rectifie doucement. Quelques-uns alors s'enhardissent et, par quelques accords heureux, essayent de s'harmoniser à cette mélodie supérieure.

Qui peut y méconnaître une âme ?

MICHELET.

D'ÉCOSSE AU GRÖENLAND

Suite et fin. — Voyez pages 280 et 303.

III. — Les côtes d'Islande.

Dans la baie, les canards de Miclon (*Clangula histrionica*) à l'élégant plumage bariolé de noir et de blanc chez les mâles, sont abondants ; sur le plateau, les bécassines (*Gallinago scolopacina*) s'enlèvent à chaque pas. A Hofn, on trouve en été du lait excellent. Le lendemain, nos baleiniers partirent par la Norvège en traînant leurs cétacés. Nous en fîmes autant pour aller toucher à Akrueyri, notre dernière étape de la côte septentrionale d'Islande.

Il faut un jour de mer pour arriver dans le profond Eyjafiord. Le roulis s'accentue à l'approche de l'entrée.

Plusieurs belles cascades descendent des montagnes neigeuses et escarpées qui le bordent. Nous passons devant l'île Hrisey, habitée par des pêcheurs et nous sommes devant la « seconde capitale » de l'Islande, Akrueyri, ville de 400 habitants. Sa rade est bien meilleure que celle de Reykjavik ; son accès facile a donné un grand essor au commerce des poissons et d'huile de foie de requins dont la fabrique, exhalant une odeur nauséabonde, est située près de la ville.

On remarque à Akrueyri plusieurs maisons à deux étages et une petite église. La tourbe est exploitée aux environs immédiats ; elle sert pour le chauffage et surtout pour la construction des huttes. Les pâturages sont plus vastes que dans la capitale du sud. Cette région bien qu'abritée n'a pas de végétation forestière. Le voyageur se réjouit cependant d'y découvrir trois sorbiers des oiseleurs (*sorbus aucuparia*) hauts de cinq à six mètres, qui développent leur feuillage léger près des maisons. Les carrés verts qui se dessinent sur les pentes ne sont autre chose que des champs de pommes de terre ; sous cette latitude, comme aux Ferö, elles atteignent à peine la grosseur d'une noix. Les hirondelles de mer (*Sterna macrura*) voltigent dans les rues ; les gens les apprivoisent en leur distribuant de la nourriture. Au fond du fiord, la rivière Eyja forme un large delta. Pour se rendre sur la rive opposée à Akrueyri, on le traverse en vingt minutes à dos de poneys, en profitant de la marée basse. Le spectacle est pittoresque. L'on voit souvent des caravanes, hommes, femmes et enfants qui chevauchent lentement au milieu du fleuve avec leurs sacs et leurs paniers. Nous en fîmes, d'ailleurs, l'expérience au départ pour le curieux lac de Myvatn, voyage de plusieurs jours à travers les volcans et les rivières de l'intérieur. Nous visitons tout ce pays dans la bonne saison. Mais on ne peut s'empêcher de plaindre les pauvres Islandais réduits à passer huit et souvent dix mois d'un hiver ténébreux.

Le 20 juillet, la *Fedora* se prépare à prendre le large. La brise fraichit à tel point à la sortie du fiord que le capitaine juge nécessaire de stopper devant l'île Hrisey où nous passons la nuit. Le même soir, nous venons en aide à un voilier qui a besoin d'être renfloué. A six heures du matin, nous quittons l'Islande par une mer calme, pour gagner le Gröenland.

Nous remontons à la rencontre des glaces.

M. Lebaudy m'ayant confié pend nt le voyage l'observation du loch, des thermomètres et du baromètre, il me charge de relever chaque demi-heure la température superficielle de l'eau, et de le prévenir quand nous aurions un changement brusque, ce qui devrait indiquer l'approche d'icebergs. Le ciel est clair; une légère brume à l'horizon. A quatre heures du soir, il fait même un beau soleil. Nous marchons à neuf nœuds. Il y a + 5 degrés centigrades en mer. A 6 h. 30, la banquise est signalée; l'eau est à + 2 degrés. Bientôt nous naviguons lentement au milieu des glaçons où se tiennent quelques pétrels fulmars (*Procellaria glacialis*) les seuls oiseaux que l'on observe dans ces parages (17° 30' latit. nord; 22° 30' longit. ouest de Greenwich). — Le thermomètre à eau marque à ce moment + 1,08 degré et se maintient ensuite à une température voisine de zéro. Nous avons + 4 degrés à l'air.

En quittant deux jours après la côte gröenlandaise, la *Fedora* rentra dans le Dyrafiord, puis revint à Reykjavik. Nous eûmes le plaisir de voir le pavillon national flottant sur la *Nelly*, dernièrement arrivée sur rade. Ce croiseur de l'État, ayant à son bord une école d'aspirants, se rendait à Terre-Neuve pour la surveillance des pêches.

Le yacht partit le 25 juillet pour la Haute-Écosse où il toucha à Oban le 29. Près de la baie, on se réjouit d'y retrouver de vrais arbres, sapins et mélèzes; au loin, les montagnes arides rappellent cependant les solitudes d'Islande. Nos dernières escales furent Greenock puis Cowes sur la riante île de Wight.

Quelques jours après, j'étais de retour à Paris. Mais je ne veux pas terminer ce court récit sans adresser de nouveau à M. Jacques Lebaudy mes sincères remerciements pour l'hospitalité si courtoise et si large qu'il a bien voulu me donner à son bord. Il serait à désirer dans l'intérêt de la science, que tous les yachtsmen fussent animés du même esprit et comprissent tous les services qu'ils peuvent rendre à nos musées et établissements scientifiques, surtout lorsqu'il s'agit d'excursions et de voyages en dehors des chemins battus, dans des régions peu fréquentées et par conséquent peu connues.

F. DE SCHAECK.

L'ORANGERIE JOSÉPHINE

Parmi les souvenirs, si recherchés aujourd'hui, du règne de Napoléon Ier, en voici un qui n'est certes pas le moins mélancolique. Il a eu cette destinée douloureuse de passer entre les mains de ceux-là que l'empereur avait si souvent vaincus, après avoir été à l'origine le théâtre de fêtes patriotiques célébrant la gloire des armées françaises. Il se trouve à Strasbourg, sur la route que suivaient alors nos soldats victorieux, à cette porte de France où commençaient pour eux les rentrées triomphales, et où Joséphine voulut se tenir en 1806 et 1809, pour se rapprocher de son époux menant les guerres d'Allemagne avec des fanfares de victoire.

Elle l'habita ainsi à deux reprises différentes, ignorant peut-être, lors de son second séjour, la répudiation qui devait bientôt la frapper et la reléguer dans la solitude du palais de Fontainebleau. Dans sa chute elle emporta le souvenir attendri des Strasbourgeois, épris de sa bonne grâce et de son aménité; et laissa son nom à l'Orangerie, comme trace de son passage.

Ce château avait-il été construit pour elle? Une version attribue à Lenôtre le dessin du jardin en demi-cercle, avec allées rayonnant de la cour d'honneur vers la périphérie. D'autre part, le bâtiment aurait été édifié au commencement de ce siècle par la ville de Strasbourg en vue d'abriter de splendides orangers provenant des landgraves de Hesse-Darmstadt. En ce cas le jardin eût été dessiné avant toute construction, ce qui semble improbable. Et en second lieu, cette version semble être en contradiction avec la légende de l'estampe originale (dont nous donnons une reproduction), légende ainsi conçue :

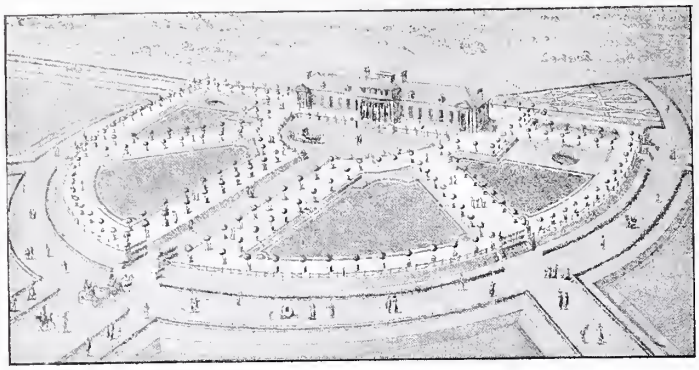
Vue du jardin et de l'Orangerie Joséphine, construits par ordre de Monsieur Shée, conseiller d'État, commandant de la Légion d'honneur, préfet du département du Bas-Rhin, sous l'administration de M. Hermann, membre de la Légion d'honneur, maire de la ville de Strasbourg, sous la direction et l'approbation de M. Kastner, ingénieur en chef de première classe au corps impérial des Ponts et Chaussées, d'après les projets de M. Boudhors père, ingénieur des Ponts et Chaussées, chargé des travaux de la dite ville.

Ce château aurait donc reçu dès l'origine cette destination de devenir habitation de l'impératrice, si nous en croyons cette inscription, muette sur le passé de l'Orangerie.

Peu importe d'ailleurs. Ce qui est certain c'est que l'on y trouve encore des salles en forme de serres et que l'Orangerie a abrité Joséphine et les orangers. Dans l'exposition qui occupe actuellement ce bâtiment on montre le lit où couchait l'impératrice à l'Orangerie même et, autre souvenir impérial, le trône en forme de fauteuil, supporté par d'immenses sphinx dorés, qui était réservé à l'empereur lorsqu'il passait à Strasbourg.

A côté de ces figures, cette exposition en évoque une autre, intéressante aussi, celle de cette baronne d'Oberkirch dont les mémoires

sont d'une lecture si attrayante. Un meuble qui fut de son intimité se trouve là, un bonheur du jour qui passa après elle dans la famille de Hell. M. Alfred Ritleng, président du Comité de l'Exposition, eut l'an dernier, à



Jardin et Orangerie Joséphine à Strasbourg.

l'occasion d'une exposition rétrospective plus restreinte, dite de la Kammerzell, la bonne fortune de découvrir, dans une cachette de ce meuble, une lettre adressée par la reine Marie-Antoinette à la princesse de Wurtemberg au sujet de la baronne d'Oberkirch.

On y remarque encore des portraits et de curieux souvenirs des cardinaux de Rohan, des panneaux du peintre alsacien Hans Baldung, dit Grün, des antiquités de toutes sortes, des collections parmi lesquelles les étains de M. Alfred Ritleng, et les faïences et porcelaines alsaciennes de MM. Paul et Jules Hanong, occupent le premier rang.

Une salle gothique a été construite pour recevoir des objets religieux, œuvres de Schongauer, autels, statues, tapisseries des Gobelins. Une autre section contient des parchemins curieusement enluminés, des manuscrits, de curieux spécimens d'imprimerie.

Cette exposition rétrospective alsacienne et lorraine fut annoncée par une affiche dont nous donnons une reproduction, et composée de deux figures allégoriques, tenant : l'une une lampe antique allumée, l'autre une palette et des pinceaux. Elle fut organisée par le comité de la Société des Amis des Arts de Strasbourg, lequel s'était adjoint, pour la circonstance, d'autres notables amateurs. Ils abondent, d'ailleurs, en Alsace et en Lorraine, et notamment à Strasbourg, où la vie artistique est assez intense.

La Société des Amis des Arts, qui date de 1832, n'a jamais cessé de fonctionner. Elle organise périodiquement des Salons auxquels sont appelés à prendre part les peintres et les sculpteurs de tous les pays. Cette année, cent quatre-vingts artistes lui avaient adressé quatre cents peintures ou sculptures ; et le premier rang y appartenait aux cent-sept artistes français qui avaient répondu à l'appel du comité. Celui-ci est présidé par M. Alfred Ritleng, que nous avons eu occasion de citer, assisté de MM. Ehrhard, Seyboth et Binder.

En organisant des expositions rétrospectives, cette Société étend son action et favorise le mouvement qui nous porte actuellement vers les arts décoratifs. Elle met aussi au jour, comme on l'a vu, de précieux documents et en grand nombre, sans omettre ceux qui consacrent l'attachement de l'Alsace et de la Lorraine à la patrie française. Le choix du local est en lui-même d'une touchante piété. Il rappelle les plus grands fastes militaires du siècle. En se promenant entre les haies d'orangers qui s'alignent le long des allées du jardin, les Strasbourgeois songent sans doute au grand banquet offert par leurs grand-pères à 20,000 hommes de la Grande Armée, revenant de Tilsitt pour se rendre à Madrid. Eux aussi doivent être attirés par cette figure de Napoléon Ier, qui prend depuis quelque temps une si grande place dans nos préoccupations. Et le nom de Joséphine doit sonner à leurs oreilles comme le symbole des années heureuses du commencement du siècle, et leur représenter

Affiche de l'exposition rétrospective Alsacienne-Lorraine.

la figure qui emporta dans son exil la fortune de l'empereur.

F. B.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

LOUIS PASTEUR

ALLSKAPET TILLH
FÅR EJ BORTTAGA

PORTRAIT DE PASTEUR. — Gravé par Mlle Chevallier.

L'illustre savant auquel la France vient de faire de solennelles funérailles, s'est éteint à Garches, dans cette retraite que nous avons décrite ici même (1), et qu'il affectionnait tout particulièrement, parce qu'il pouvait, loin des importuns, s'y livrer tout entier à ses travaux. Il méritait, à tous les points de vue, les honneurs du Panthéon ; mais, mue par un sentiment respectable, sa famille a préféré qu'il reposât dans l'établissement de la rue Dutot, dans cet Institut Pasteur à jamais illustré par l'application des doctrines du maître, et qui demeurera, exemple rare, comme le monument même de la reconnaissance universelle. Pasteur sera ainsi enseveli dans sa gloire ; son souvenir, toujours présent, s'offrira éternellement à ses continuateurs, à tous ceux qui s'engageront dans la voie nouvelle, féconde en surprises, qu'il a tracée.

Le portrait qui le représente ici a été récemment fait ; l'impression de virilité qui s'en dégage, et que soulignent la vivacité du regard et la tranquille assurance de l'attitude, prouve que Pasteur avait, malgré la maladie, conservé toute son intelligence, sinon son énergie. Il pouvait, sans crainte, contempler son œuvre, que le succès avait enfin couronnée ; mais les coups portés jadis par d'impitoyables adversaires, avant que ses théories ne s'affirmassent victorieuses, lui avaient fait de cruelles blessures, qui ne se refermèrent jamais complètement. Il est mort par le cœur, ce cœur, a-t-on dit, qui fonctionnait mal depuis le temps des violentes querelles avec Peter au sujet de la rage. Peter et Pasteur, il n'est pas sans intérêt de le rappeler, étaient, à un certain degré, alliés du côté des femmes, et se rencontraient fréquemment à Versailles dans

(1) Voyez année courante, page 143, le *Vaccin du croup* (*Magasin Pittoresque* du 1er mai).

un milieu familial. La découverte du vaccin de la rage modifia complètement des relations qui, après s'être conservées longtemps bonnes, avaient déjà été altérées par les idées de Pasteur sur les virus. Le corps médical ne pouvait accepter d'emblée des idées qui, émanant d'un chimiste, presque un profane, renversaient tout un échafaudage de conceptions élevé par les siècles et sur lequel s'appuyait avec confiance la pathologie. Pasteur l'a reconnu lui-même, lorsqu'il disait, dans une communication faite à l'Académie de médecine en août 1884 : « La doctrine microbienne appliquée à l'étiologie des maladies transmissibles fut, au début, vivement attaquée. » Les attaques du chimiste allemand, baron de Liebig — un chimiste pourtant! — et, surtout, l'étrange réponse que lui adressa l'Université de Bonn, alors qu'il demandait, en 1871, qu'on rayât son nom de la liste des docteurs honoraires de cette Faculté, lui avaient été fort pénibles. Il est juste de reconnaître qu'il rencontra également de précieux encouragements, et que l'indépendance et la foi du professeur Vulpian, entre autres, le consolèrent de bien des animosités inexplicables. Il trouva enfin en sa femme, non seulement une compagne fidèle et dévouée, mais aussi une collaboratrice intelligente, aux heures de recherches et de travail, notamment à l'époque où le maître étudiait la maladie des vers à soie, tant au Pont-Gisquet, dans le Midi, qu'à l'École normale, où Mme Pasteur prit la direction d'une petite magnanerie établie dans l'antichambre.

Nous n'entreprendrons point une biographie complète de Louis Pasteur, que tout le monde a lue dans cette première quinzaine ; mais nous ne pouvons nous dispenser de rappeler ses plus grands titres à l'immortalité. Fils d'un ancien sergent-major des armées impériales décoré sur le champ de bataille par Napoléon, et dont l'unique ambition était de voir un jour son fils professeur au collège d'Arbois, élevé par une mère qui, aux heures de loisir, lisait aux siens le récit des glorieux exploits de nos soldats, notre regretté Pasteur, né à Dôle, le 27 décembre 1822, devait être et fut toujours du plus pur patriotisme. « Je ne me consolerais pas, disait-il après sa découverte décisive du vaccin du charbon, si une découverte comme celle que *nous* venons de faire, mes préparateurs et moi, n'était pas une découverte française. » Il avait dix-huit mois lorsque son père, simple ouvrier tanneur, vint fonder une tannerie à Arbois, sur les bords de la Cuisance, auprès du pont de Couturette, dans le bas de la ville. M. Vallery-Radot, gendre de Pasteur, raconte, dans son *Histoire d'un savant par un ignorant*, que le jeune Louis manifesta, dès son passage au collège d'Arbois, de singulières dispositions artistiques. C'est d'ailleurs lui qui devina et fit venir à Paris le peintre Pointelin, dont on admire les paysages au musée du Luxembourg. C'est également lui qui, lors d'une distribution de prix, se chargea du rôle d'Alceste, dans la représentation du *Misanthrope*. Pasteur conserva de son enfance et de la ville d'Arbois un souvenir que n'effacèrent point les exigences de sa carrière, extraordinairement remplie. Peut-être avait-il caressé l'espoir de finir paisiblement ses jours dans la maison paternelle, qu'il avait fait surélever d'un étage. Les Arboisiens ne lui ménagèrent aucune preuve d'admiration, d'affection : en 1875, le Conseil municipal lui offrit une parcelle de terrain qu'il avait demandé à acheter; en 1883, on lui réserva une réception triomphale, et son nom fut donné à la rue qui conduit de sa maison au chemin de fer. Longtemps il accompagna le *biou*, grappe artificielle, faite de raisin noir et blanc, que l'on porte en grande pompe à l'église, le jour de la fête patronale d'Arbois. Et cependant il faillit, en 1889, se brouiller avec ces braves gens, par suite d'une erreur qui lui fit croire qu'on avait débaptisé l'avenue Pasteur pour l'appeler avenue de la Gare. D'innombrables affiches, portant imprimé : *Vive Pasteur!* en grandes lettres dorées, qui furent apposées sur les murs d'Arbois, le 6 septembre 1890, lui firent enfin comprendre que les sentiments des Arboisiens n'avaient point varié. Une adresse unanime des habitants, qui déploraient son absence prolongée, amena une réconciliation complète, le 2 octobre 1891.

Pasteur, que nous avons laissé au collège d'Arbois, acheva ses études classiques au collège de Besançon, y resta comme maître répétiteur, et vint à Paris, où nous le retrouvons, muni de tous ses grades universitaires, préparateur de chimie à l'École normale. Successivement professeur de physique au lycée de Dijon, titulaire de la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Strasbourg et organisateur de la Faculté des sciences créée à Lille, il revint à Paris, en 1857, prendre la direction des études scientifiques à l'École normale supérieure.

Après avoir professé à l'École des Beaux-Arts et à la Sorbonne, Pasteur fut reçu à l'Académie des sciences. Associé libre de l'Académie de médecine et membre de l'Académie française, où il succéda à Littré (sa réception date du 27 avril 1882), il fit bientôt partie de toutes les grandes sociétés savantes, tant en France qu'à l'étranger. Ses premières découvertes, fécondes en applications industrielles, venant après des travaux du domaine de la science pure, établirent sa renommée. Sa véritable réputation date de ses études sur la maladie infectieuse des vers à soie, qui ont sauvé la sériciculture française. Elles avaient été précédées d'études sur l'acide tartrique et les déviations de la lumière polarisée, qui l'amenèrent

insensiblement à aborder le terrain mystérieux et inexploré des fermentations, d'où naquit tout un système nouveau qui révolutionna les théories admises. Au lieu d'être, comme on l'avait cru jusqu'alors, de simples phénomènes de désorganisation et de mort, les fermentations apparurent comme des manifestations de la vie : le microbe était né. Cette découverte géniale, dont les conséquences devaient être incalculables, fut d'abord accueillie avec réserve, et fit naître, entre Pasteur et Georges Pouchet, une ardente controverse, qui se termina à l'avantage du premier ; mais les expériences tentées par le maître sur les animaux, sauvés par la vaccination charbonneuse, ses travaux sur les maladies des vins et des bières, lui attirèrent peu à peu la confiance des plus incrédules et préparèrent cette ère merveilleuse, ouverte par la divulgation du vaccin de la rage, auquel devait succéder la sérothérapie, qui arrache à la mort des milliers d'enfants atteints du croup. Aujourd'hui, la méthode pasteurienne a non-seulement imposé aux plus récalcitrants la notion de la nature microbienne des maladies contagieuses et infectieuses, mais elle a créé l'antisepsie, qui a transformé l'hygiène et la chirurgie. C'est pourquoi Pasteur appartient à l'humanité tout entière et restera l'une des plus grandes figures de son temps. Son jubilé fut célébré à la Sorbonne, le 27 décembre 1892, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. A cette occasion, Carnot lui remit une médaille d'or achetée avec le produit d'une souscription internationale et gravée par Roty. Décoré de tous les ordres étrangers, Pasteur était grand-croix de la Légion d'honneur. On sait que, depuis la guerre, il ne voulut pas accepter de décorations allemandes.

Ce grand bienfaiteur possédait, indépendamment du savoir et de l'intelligence, une volonté, une persévérance à toute épreuve, mais aussi une inaltérable bonté. Alors que la maladie lui interdisait en partie les fatigues du laboratoire, il se réfugiait dans son hôpital, assistait à l'examen des blessés, s'intéressait à eux, et les encourageait avec bienveillance ; aussi, sa popularité lui survivra-t-elle. Un de ses disciples, M. Chamberland, a dit que, chaque fois qu'on lui parlait des travaux de sa jeunesse, « on voyait se rallumer en lui comme une flamme mal éteinte, avec un vague regret d'avoir changé de voie. » On a prétendu qu'il était, comme la plupart des savants, sujet à des distractions. Un jour qu'il se trouvait à table en famille et que le soin méticuleux avec lequel il lavait des cerises, une à une, dans un verre d'eau avant de les manger, avait excité quelques rires, il se prit à faire un véritable cours à ceux qui l'entouraient : « Vous riez, mes enfants, leur avait-il dit comme entrée en matière, mais vous ne savez donc pas ce qu'il y a d'impuretés sur chacune de ces cerises ? » Et, peu après, l'illustre savant, qui était retombé dans ses méditations, saisit le verre d'eau qui contenait tous les microbes dont il les avait entretenus, et l'avala d'un trait ! En dépit des polémiques engagées autour de son œuvre naissante, Pasteur put jouir d'un triomphe incontesté. « Heureux, disait-il, celui qui porte en lui un idéal et qui lui obéit. » Cette belle pensée domina toute son existence, faite de travail et de dévouement. Il lui fut donné d'en voir la glorieuse réalisation.

V. Maubry.

UN CHEMIN DE FER... EN BOIS

Quelque étrange que puisse paraître cette désignation, il est assez malaisé d'en trouver une plus logique, la langue française ne possédant pas d'autres mots que voie *de fer*, chemin *de fer*, pour indiquer ce que les Anglais nomment *railway* et les Américains *railroad* « voie à rails ». Toujours est-il qu'on vient de construire un de ces railways en Floride, dans des conditions bien particulières.

Il y a quelque temps les habitants d'Avon Park et de Haines City, en Floride, songeaient qu'une route rendant faciles les transports entre ces deux points serait d'une grande utilité. Il faut dire que le pays à traverser est sablonneux et à peu près horizontal. Les habitants se réunirent pour former une société en vue de la construction d'une voie ; mais, comme on manquait de capitaux, il ne pouvait être question d'acheter des rails métalliques. C'est pourquoi l'on se décida à employer exclusivement des rails de bois ; mais on a pris pour cela des pièces de bois présentant une largeur et un volume tels qu'on a pu les poser sans l'intermédiaire d'aucun ballast et en les enterrant à moitié dans le sable. Ces poutres sont maintenues en position au moyen de fiches en bois de sept à huit mètres de diamètre et longues de quarante-cinq ; d'autre part, les extrémités des poutres sont réunies par des planches fixées elles-mêmes à l'aide de goujons de bois.

La ligne a soixante-quatre kilomètres de longueur et cependant il n'y est pas entré un kilog. de métal. Ce qui a contribué encore à diminuer le coût de l'établissement de la voie, c'est que les rails ont pu être fournis gratis par les propriétaires de la région intéressés à la construction de ce chemin. On sait, du reste, que les rails en bois ont été autrefois en usage, mais qu'on les a abandonnés avec grand profit pour les remplacer par des rails en fer puis en acier ; les habitants d'Avon Park et de Haines City espèrent bien que le trafic sur leur voie de bois sera promptement suffisant pour que l'on puisse acheter des rails métalliques.

D. Bellet.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

LA GRASSE MATINÉE

Dormir la grasse matinée, c'est rester au lit jusqu'à midi ou du moins jusqu'au déjeuner. Cette expression s'entend facilement, encore que par elle-même elle n'ait aucune signification. Qu'est-ce, en effet, qu'une matinée qui est *grasse* ? Comment une matinée est-elle *grasse* ou *maigre* ? Le mot gras, il est vrai, a de nombreuses acceptions. Ainsi une matière *grasse*, comme le beurre et le saindoux, signifie : qui est de la nature de la graisse. Un veau gras est un animal qui a beaucoup de graisse. Quelques personnes portent des vêtements *gras*, c'est-à-dire salis par la graisse. On appelle vin *gras* un vin qui a l'apparence de l'huile, plantes *grasses* celles dont les tiges sont charnues. Une terre argileuse, forte, est une terre *grasse*. Une personne parle *gras* quand elle ne prononce pas les *r* (elle grasseye). Les causes *grasses* blessent ordinairement les oreilles chastes. Les jours *gras* précèdent le carême, triste saison où il n'y a pas *gras* à table si l'on observe rigoureusement les lois de l'Église. Dans ces exemples et autres analogues on comprend parfaitement l'emploi du mot *gras* : mais aucune de ces acceptions ne convient à l'expression *grasse matinée*.

Qu'entend-on au juste par grasse matinée ? Cela signifie-t-il une matinée pleine, entière ? *Dormir la grasse matinée* veut bien dire, en effet, *toute la matinée* ; mais pourquoi ne dit-on pas travailler la grasse matinée ? Si la première expression est intelligible tandis que l'autre est un non sens, c'est qu'il y a autre chose que l'idée d'une matinée complète. En effet, la locution qui nous occupe présente encore à l'esprit une idée vague de paresse, de repos, de *farniente*.

Or l'idée de paresse amène celle d'embonpoint. Paresse engraisse, dit le proverbe, tandis que la fatigue et le travail font maigrir. Quiconque dort toute la matinée engraisse ou, comme on dit énergiquement, fait du lard. *Dormir la grasse matinée* et *faire du lard* sont donc deux termes connexes qui se confondent vaguement dans l'esprit du peuple.

Nous serions donc en présence d'une expression métaphorique dans laquelle le qualificatif *grasse* est appliqué à la matinée au lieu de l'être à la personne qui dort.

Racine a dit en employant la même figure :

Et de David éteint rallumé le flambeau,

vers admiré par tout le monde, bien qu'il y ait peut-être fort peu de gens à comprendre qu'un hypallage seul en fasse toute la beauté.

Si tel est le sens caché de l'expression grasse matinée, il faut reconnaître qu'elle doit son origine à quelque fabricant de logogriphes ; l'esprit humain dans la formation du langage agit d'ordinaire avec plus de simplicité et de clarté.

Frappés de cette difficulté, quelques étymologistes ont voulu expliquer grasse matinée par grosse matinée. « On a dû dire primitivement *grosse* matinée ; puis l'expression s'est altérée par l'usage et est devenue grasse matinée. »

Il n'y a rien d'impossible en effet à ce que cette altération se soit produite. Malheureusement, le terme grosse matinée n'est qu'une pure hypothèse. On ne pourrait citer aucun exemple à l'appui.

Si nous voulons trouver l'explication de cette énigme, c'est dans l'histoire de la langue qu'il nous la faut chercher.

A l'origine, les adjectifs venus du latin se divisaient en deux classes : les adjectifs ayant une terminaison particulière pour chaque genre et les adjectifs n'ayant pour les deux genres qu'une seule terminaison.

Ainsi de *bonus*, *bona*, on a tiré *bon*, *bonne* ; mais de *fortis* on a tiré *fort* pour les deux genres — à l'exemple du latin. Il existe encore quelques traces de cette dernière formation. Ainsi on dit lettres *royaux* pour lettres royales (l'adjectif *regalis* n'ayant en latin qu'une seule terminaison pour le masculin et le féminin), fonts baptismaux pour baptismales. De l'adjectif *grandis* est venu *grand* pour les deux genres. C'est donc à tort que l'on met une apostrophe dans les mots grand mère, grand messe, grand route, mère grand, qui sont des vestiges de la formation originelle. Primitivement, grand (de *grandis*) s'écrivait *grans* ou *granz*.

« Li rois se lieve por soi apareillier. D'une *grans* hueses se fit jour chaussier. »

« Le roi se lève pour s'apprêter. D'une grande paire de bottes il se fit chausser. »

(Girard de Vianes)

« Pois, si chevalchent, par mult grans contençun. » (Puis ils chevauchent avec très grande furie. — (Chanson de Roland, 101)

Ce n'est qu'au seizième siècle que l'on a intercalé un *d* et supprimé l's, lorsque les grammairiens, sous prétexte d'étymologie, bouleversèrent l'orthographe. On a donc dit dans le principe dormir la *grans* matinée ; puis, quand l'adjectif reçut une terminaison féminine, la *gransse* matinée. Mais cette expression *gransse* ne disait rien à l'esprit du peuple qui ne la comprenait pas et la trouvait d'une prononciation difficile. Pour plus de simplicité et d'intelligence il supprima l'*n* et prononça *grasse* matinée. Voilà comment, par suite d'une erreur étymologique, une *grande* matinée est devenue une grasse matinée.

Le mot *gras*, primitivement *cras*, vient du latin *crassus* (épais), *crassus* lui-même est sorti de la racine sanscrite *cras*, qui a la même signification.

H. Lecadet.

UN NOUVEAU CHASSE-NEIGE

Le progrès nous a rendus exigeants. Pour nos affaires et pour notre plaisir nous voulons aller vite. Les distances ne comptent plus, grâce à la rapidité des communications; et nous nous plaignons, nous souffrons même, du plus léger accroc, du moindre retard survenu dans les transports. L'hiver, lorsque tombe la neige, les voies ferrées de certaines régions sont vite ensevelies sous une couche épaisse qui rend difficile et souvent impossible la circulation des trains. C'est une perturbation dans la vie commerciale. Tous les efforts des Compagnies de chemins de fer tendent à restreindre la période d'obstruction des lignes. On a essayé bien des appareils adaptés aux locomotives et destinés à ouvrir un passage aux convois; mais la neige refoulée en avant se tasse et finit par opposer une barrière, un véritable mur, que les machines les plus puissantes ne peuvent franchir. La masse réfrigérante s'introduit sous les cendriers, éteint les foyers et, pour assurer le service, on a recours forcément à des transbordements longs et coûteux. C'est en vue d'éviter ces graves inconvénients que M. Poulain présente aux Compagnies de chemins de fer un nouveau chasse-neige.

Cet appareil, simple, de construction facile et peu coûteux, a été fort prisé par le Comité technique des inventions, qui tient ses séances au Ministère des travaux publics. Le Comité fait les plus grands éloges du chasse-neige Poulain. Il conseille aux Compagnies d'en faire l'essai sur une grande échelle, afin de compléter les expériences qui ont déjà prouvé la valeur de l'appareil. Mais le Comité ne peut *imposer* aucune invention aux exploitants de nos chemins de fer; il est donc nécessaire que ceux-ci, qui, nous n'en doutons pas, sont désireux d'apporter à leurs services tous les perfectionnements connus, permettent à l'inventeur de poursuivre facilement ses expériences et d'essayer son chasse-neige dans toutes les conditions possibles.

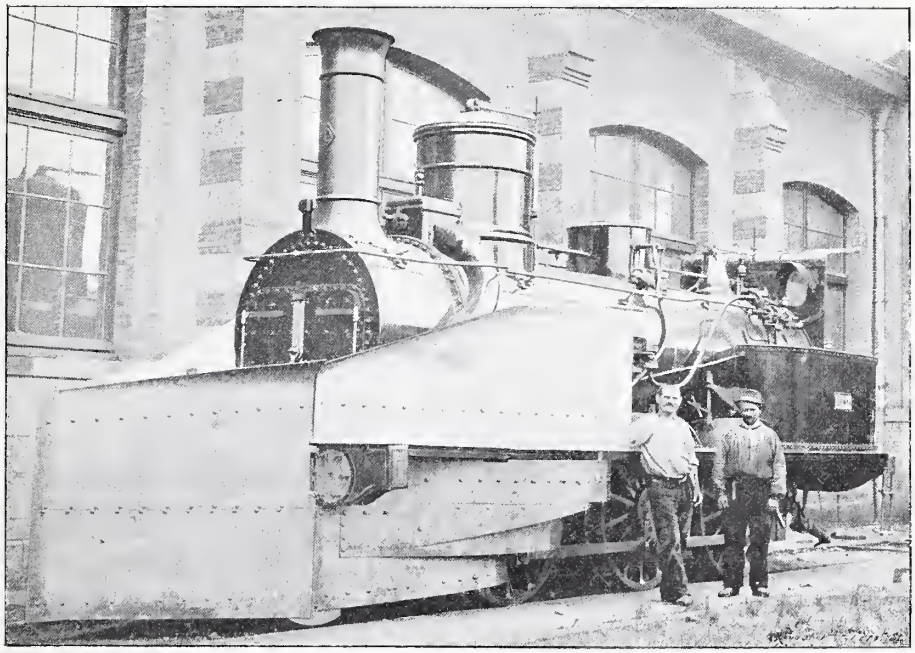


Fig. 1. — Locomotive armée de son chasse-neige.

A la suite de recherches faites en 1893, M. Poulain demeura convaincu que la neige, prise verticalement sous un certain angle, se soulève naturellement par la pression contre les flancs de l'appareil et est rejetée *de côté* avec d'autant plus de force qu'il y a de vitesse.

Tout plan incliné sur l'horizontale — et c'est le cas des chasse-neiges adoptés jusqu'ici — refoule la neige en avant. Il faut une force énorme pour l'accumuler, et il arrive inévitablement que, si l'épaisseur de neige augmente, on se trouve arrêté. Les parois de l'appareil doivent donc être verticales.

Le système Poulain est basé sur la forme de construction des navires qui divise les eaux, les écarte avec facilité. Les neiges sont plus légères que l'eau, plus portées encore au refoulement en avant. La logique amena donc l'inventeur à construire son chasse-neige très effilé. Il prit un angle de 48 degrés, afin de ne point exagérer la longueur du tranchant, ce qui eût augmenté les difficultés d'attache et compromis la solidité nécessaire à l'appareil.

En dehors de la vue générale (fig. 1), nous donnons un croquis schématique (fig. 2) qui montre le demi-plan du chasse-neige et une vue de côté. Le chasse-neige est tracé en traits pleins et la locomotive est indiquée par des tirets.

L'appareil se compose d'abord d'un avant-corps *en couteau* AB, A'B', solidement contre venté par des entretoises K, en fer cornière boulonné au châssis de la machine. L'arête A A', et les parois sont complétement verticales. Au-dessus du tablier de la locomotive, le coupant se prolonge en BCC" C'. On remarquera que la partie CC' est arrondie en rentrant, ce qui facilite le glissement sur la neige

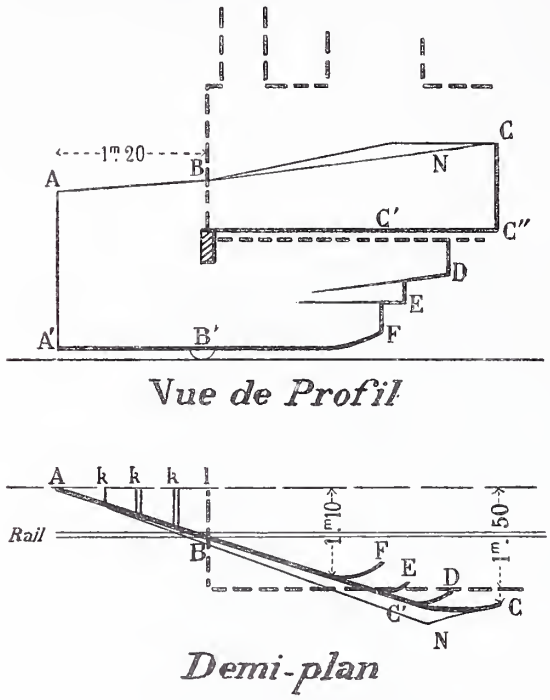


Fig. 2. — Dessin, plan et profil du chasse-neige.

Par étages successifs, l'avant-corps se prolonge en D, E, F, sous le tablier, de manière que la neige écartée par l'avant soit rejetée de côté en *gradins*. La vitesse du train ne peut plus la faire retomber sur la voie.

Le *bâtis* est entièrement en fer à cornière très léger, et les parois sont formées de tôle de cuivre rouge. Les arêtes supérieures sont arrondies de A en N afin que la neige ne retombe pas à l'intérieur du système. Il serait possible, pour en diminuer très sensiblement le poids, de construire le bâtis en bronze d'aluminium.

L'appareil dont nous donnons la description est construit pour une machine du type 1600 de l'Ouest, dont les cylindres sont *intérieurs*. Mais le chasse-neige détermine dans les neiges un passage en talus de 2m 20 à la base et de trois mètres en haut qui permet après le déblai le passage des locomotives à cylindres *extérieurs*.

Ce chasse-neige peut fonctionner dans une épaisseur de neige de 1 mètre, à 1m 20, sans que la vitesse du train soit par trop réduite.

Son adaptation à des machines à cylindres extérieurs demanderait quelques remaniements. Tout est perfectible. Mais les résultats acquis par M. Poulain, nous paraissent déjà très suffisants. Et si les Compagnies s'y prêtent — comme il est permis de le supposer, leur intérêt étant en jeu — on arrivera à vaincre la neige, et à circuler librement, à moins... à moins d'épaisseurs exagérées. A l'impossible, nul n'est tenu.

En outre du chasse-neige, qui doit être maintenu à une faible hauteur au-dessus du rail, M. Poulain a fixé au chasse-pierre de la locomotive, une balayeuse dont le but est de nettoyer parfaitement la surface du rail afin d'éviter que la neige tassée par le passage des roues, n'occasionne le patinage des machines. La forme en croissant de cette balayeuse lui permet d'épouser toutes les sinuosités du rail et d'obéir, à l'aide de ressorts, aux trépidations de la locomotive

Ainsi que nous l'avons dit, les expériences faites jusqu'ici ont donné de bons résultats. Il ne reste plus qu'à permettre l'expérience en grand.

L. Valona.

LES COULISSES DES COURSES DE TAUREAUX

Tout le monde aujourd'hui a vu des courses de taureaux, ou tout au moins a lu des descriptions du spectacle favori des Espagnols. Si par hasard quelques Français n'ont pas poussé jusqu'à Saint-Sébastien, ou tout au moins jusqu'aux défuntes arènes de la rue Pergolèse, les tableaux pleins de couleur de Mérimée, de Théophile Gautier ou d'Alexandre Dumas père ont suffi pour les édifier. On connaît l'entrée du taureau, tête haute, dans l'arène, les mouvements souples et agiles des gens du quadrille qui enfoncent leurs banderilles dans son épaule, les chevaux des *picadores* éventrés et traînant sur le sable leurs entrailles violettes, enfin le *torero* qui d'abord se joue gracieusement du taureau avec sa cape écarlate et qui enfin le met à mort d'un seul coup de son épée. Tout cela est vu et connu; mais ce que l'on sait moins, ce sont les préliminaires de la course, tout ce qui se cache de temps et d'efforts sous le brillant spectacle offert aux Espagnols; c'est ce que nous voudrions faire ici connaitre, en indiquant la manière dont on s'y prend pour élever et le taureau et le torero. La tâche nous sera du reste facilitée par l'excellent *Manuel de Tauromachie* de Sanchez Lozano : M. Aurélien de Courson en a donné une traduction très fidèle.

Le *toro bravo*, considéré par les Espagnols comme la plus noble et la plus redoutable bête de la création, parce qu'il attaque son ennemi sans souci du danger et seulement pour le plaisir de le vaincre, est l'objet d'un élevage tout spécial. Il faut d'abord que les animaux dont il provient, taureau et vache, soient de bonne race et de bravoure éprouvée. Pendant

la première année, on n'a guère à s'occuper du jeune taureau : on le laisse grandir, soit dans des espaces clos, soit dans des pâturages ouverts; cependant on a remarqué que les taureaux élevés en terrain clos sont plus agiles.

Après la première année, le taureau est soumis à deux opérations fort importantes : la marque et l'épreuve. La marque est l'occasion de fêtes et réjouissances multipliées : on fait passer les veaux dans un enclos ; là, ils sont saisis par les bouviers qui les terrassent et leur impriment la marque sur la croupe, au côté droit. Puis on met un peu de boue sur la brûlure et on lâche le veau, à qui on a coupé un bout de l'oreille. — L'épreuve est plus importante encore : il est bon d'y soumettre tous les animaux du troupeau, les femelles comme les mâles. L'épreuve peut se faire de deux manières différentes : ou bien à l'intérieur d'un terrain clos, ou par poursuite.

L'épreuve du premier genre est peu concluante, car dans une enceinte restreinte le taureau est forcé de résister à son adversaire et de faire contre mauvaise fortune bon cœur. L'autre épreuve est plus compliquée : on conduit les animaux à éprouver, mâles de deux ans et femelles de trois, sur un vaste terrain choisi d'avance. Là deux hommes écartent le veau du troupeau et le renversent : le veau se relève et se dispose à rejoindre ses compagnons; mais il rencontre sur son chemin l'homme chargé de l'épreuve, le *tentador*, à cheval et tenant une longue perche de près de trois mètres, armée d'un petit aiguillon triangulaire. Un bon taureau attaque le cheval et supporte la piqûre de l'aiguillon une ou deux fois, rarement trois. Quelquefois le veau se sauve au premier coup de pointe : en ce cas, on recommence l'épreuve trois fois. Si l'animal ne répond pas à la provocation, on le juge indigne de figurer dans les courses et on le livre à la boucherie ou aux subalternes emplois de l'agriculture. Chacun des détails de l'épreuve est soigneusement noté sur un registre, en présence des invités du propriétaire, qui a convoqué pour la circonstance tout ce qu'il connaît de professionnels et d'amateurs.

Un bon taureau doit répondre à de nombreuses conditions : il faut qu'il ait les jambes sèches et nerveuses, la robe noire ou de couleur sombre, la queue longue, les oreilles mobiles, les cornes moyennes et bien plantées : les cornes sont l'arme du taureau, et il peut leur donner une force immense, puisqu'on voit souvent des taureaux au galop percer de leurs cornes un morceau d'étoffe lancé en l'air. Le taureau de combat doit avoir plus de cinq ans et moins de sept; plus jeunes, ils sont hésitants dans leurs attaques ; plus vieux, ils sont trop rusés, ne se laissent plus tromper et cherchent le corps de leur adversaire qu'ils réussissent d'ordinaire à atteindre. Le poids de l'animal doit être moyen : un taureau maigre est trop sensible aux piqûres ; un taureau gras manque d'agilité et de souffle. Il faut qu'il ait une bonne vue, car il est très difficile de faire évoluer ceux qui ont de mauvais yeux. Enfin, dernière et indispensable condition, il faut qu'un taureau introduit dans la *plaza* n'ait pas encore été couru, sans quoi ils connaissent toutes les ruses des *toreros* : ils attaquent le corps et savent couper la route à leur adversaire; aussi l'emploi de ces animaux devrait-il être radicalement interdit.

On comprend aisément que des taureaux répondant à toutes ou à la plupart de ces conditions, soient des êtres redoutables, plus près de la bête féroce que de l'animal domestique. Il serait difficile aux vachers de les garder et de les amener dans la plaza, s'ils n'étaient aidés dans cette tâche par ce que les Espagnols appellent les *cabestros*.

Ce mot, qui signifie d'abord « licou », désigne, quand il s'agit de tauromachie, des bœufs, généralement âgés, qui sont chargés de la garde du *toro bravo*. Les cabestros veillent sur le bétail, empêchent le taureau de s'écarter, séparent, au moment voulu, les petits de leurs mères. Lorsqu'un taureau s'éloigne, il est très amusant de voir les manœuvres des cabestros pour le ramener : ils courent après lui, l'entourent, le poussent, lui barrent le chemin, jusqu'à ce qu'ils aient rempli leur tâche, facilitée d'ordinaire par le respect que le taureau a pour eux. Les cabestros, gâtés par les vachers, s'attachent à eux : leur intelligence se développe au contact de l'homme ; ils finissent par connaître leur nom et par obéir aux cris : « A droite ! à gauche ! » sans jamais se tromper. Le concours des cabestros est surtout nécessaire lorsque l'on veut amener les taureaux dans les étables du cirque avant la course. Cette opération se fait la nuit. On introduit d'abord tout le troupeau dans l'arène et on l'abandonne à lui-même. Alors les cabestros entrent dans les couloirs qui conduisent aux différentes loges : généralement ils sont suivis de suite par les taureaux ; sinon, ils reviennent deux ou trois fois se mêler au troupeau pour se faire suivre d'eux ; il est rare qu'ils soient obligés d'exécuter trois fois cette manœuvre. Les corridors aboutissent à une petite cour où l'on sépare les taureaux des bœufs, en faisant sortir ceux-ci dans l'arène par une porte à coulisse qui se ferme assez vite pour ne laisser passer qu'une seule bête. Les taureaux laissés seuls, on ouvre la porte des petites cellules étroites, éclairées par le haut, qui leur sont destinées. Les autres lumières sont éteintes. Les taureaux, que l'on pourchasse à l'aide d'aiguillons et qui cherchent la lumière et le repos, entrent dans les cellules qu'on referme sur eux; on éteint alors toutes les lumières, et on laisse les bêtes reposer. C'est de là que les taureaux sor-

tent pour affronter la lutte, suivant l'ordre d'ancienneté de leur écurie, dont ils portent les couleurs attachées au garrot.

Passons maintenant à l'adversaire du taureau, au *torero*; le mot « toreador », en effet, est de l'espagnol d'opéra-comique.

Le métier de torero, jadis considéré comme infâme et excommunié par les papes, jouit maintenant d'une considération peut-être excessive, puisque aujourd'hui les toreros, souvent issus des plus basses classes de la société, sont recherchés par les membres de la plus haute aristocratie. Ils justifient du reste ces préférences par leur courage et leur élégance. On connaît leur costume: ce que l'on ignore peut-être ce sont les conditions stipulées pour chaque course. Autrefois l'entrepreneur traitait en particulier avec chacun des adversaires du taureau.

Aujourd'hui, depuis la formation des quadrilles, ces contrats se passent avec la première épée ou *matador* : celui-ci se charge de recruter et de payer les autres membres du quadrille. Jadis les prix étaient assez modiques : c'est ainsi qu'au milieu du dix-huitième siècle les matadors les plus réputés se contentaient d'une quinzaine de francs par course. Aujourd'hui un Frascuelo ou un Guerrita se fait donner cinq mille francs par course. Il est vrai que sur cette somme ils doivent payer tous leurs auxiliaires.

Chacun des membres du quadrille a des droits et des devoirs bien définis.

L'*espada*, celui qui tue le taureau, doit avoir reçu une sorte de confirmation d'un autre torero bien et dûment nommé. C'est ce qu'on appelle l'*alternativa*. Le cérémonial de cette sorte de cooptation est peu compliqué : l'*espada*, la toque à la main, cède au candidat son premier taureau ; dès lors celui-ci a droit de tuer le taureau dans tous les cirques d'Espagne. L'*espada* prend rang d'ancienneté à partir du jour où il a reçu l'*alternativa*. Depuis le début du siècle, l'usage s'est établi de ne considérer l'alternative comme valable que si elle a été donnée sur une des arènes de Séville, de Madrid ou de Ronda.

C'est le plus ancien *espada* qui a autorité sur tous les membres du quadrille et peut les faire consigner dans l'intérieur des barrières en cas de désobéissance. Il leur désigne les tours de service ou de repos.

Quand le clairon sonne le moment de la mort du taureau, l'*espada* prend l'épée et la cape et va offrir la victime au président de la course.

On a, à maintes reprises, essayé de fixer le temps maximum qu'on devait accorder à l'*espada* pour tuer la bête. Mais si, d'ordinaire, cinq minutes suffisent pour dépêcher le taureau, il y a certains animaux pour lesquels on doit employer jusqu'à vingt minutes. Aussi toutes les règles que l'on a essayé d'établir sont-elles bientôt tombées en désuétude. Et même le président use rarement du droit qu'il a de donner un second avertissement au *matador* quand le public trouve que la course dure trop longtemps. Il arrive cependant quelquefois que si le matador perd son temps en manœuvres inutiles, le président lui donne l'ordre de se retirer de l'arène. Dans ce cas, on a deux moyens de se débarrasser du taureau. En de certaines localités on a conservé l'usage de la *garrocha*, c'est-à-dire d'un couteau en forme de croissant, fixé au bout d'une perche, avec lequel on coupe le jarret du taureau. Mais presque partout on a renoncé à cette répugnante pratique, et on lâche dans l'arène les *cabestros* qui ramènent le taureau dans l'étable.

Les *picadores*, les *banderilleros*, sont soumis à des règles non moins précises que leur chef. Tout est fixé par les lois de la tauromachie : les passes permises et celles qui sont défendues ; la manière de planter les banderilles ; l'ordre dans lequel les picadores doivent se trouver placés, suivant l'ancienneté, quand le taureau sort de l'étable ; la façon dont ils doivent le recevoir avec leurs piques, le nombre de coups qu'il leur est permis de donner, la place où ils doivent frapper la bête. En cas d'infraction à l'une de ces règles, le picador ou le banderillero, peut être frappé d'une amende proportionnée à la gravité de la faute.

Voilà donc les deux adversaires en présence : le taureau, préparé de la manière que l'on sait, les toreros soumis à de minutieuses prescriptions.

Entre le farouche animal et ses agiles ennemis la lutte peut prendre des phases très diverses. Selon la nature du taureau, selon les passes pratiquées par le torero, le spectacle varie à l'infini pour un spectateur habitué à la tauromachie. Mais, pour un étranger qui assiste aux courses de taureaux, il n'y a rien de plus monotone. Incapable de distinguer les finesses de l'art, il trouve que la sixième course ressemble terriblement à la première, et n'étaient les vives démonstrations du public et les jeux de lumière sur l'assistance bariolée, il aurait bientôt assez de ces courses sempiternelles, et sortirait à la seconde ou à la troisième. Il ne faut pas enlever les courses de taureaux de leur cadre espagnol, sans quoi elles deviennent froides et décolorées. Aussi une des raisons qui, nous l'espérons, empêchera toujours les courses de taureaux de s'implanter en France, c'est sans doute la barbarie de ce spectacle ; mais c'est surtout l'ennui qu'il inspire, à la longue, à des spectateurs novices.

J. H.

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE

On procède en ce moment au musée du Louvre à un nouveau classement des tableaux qui est déjà fort avancé dans diverses galeries. Les œuvres des peintres seront désormais strictement groupées par époques et par écoles, le Salon carré restant toutefois réservé aux chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. En outre, on a placé sur les cadres, des légendes plus complètes donnant les renseignements sommaires relatifs à chaque toile et au peintre qui

La diseuse de bonne aventure. — Tableau de Michel-Ange Amerighi (le Caravage). — Musée du Louvre. — Gravé par Jarraud.

en est l'auteur. On ne saurait rendre plus instructive et plus agréable une promenade dans ce sanctuaire des arts.

Voyons, par exemple, la place attribuée aux œuvres de Michel-Ange Amerighi ou Morighi, dit le Caravage, dans la grande galerie du bord de l'eau. C'est un peintre de la décadence italienne, mais un maître encore. Il occupe un large panneau que la violence de son coloris distingue des œuvres éteintes des contemporains. Ce contraste dit bien le rôle joué par la peinture et la lutte qu'il soutint.

Le Caravage fut le Gustave Courbet de son temps. Dédaigneux de toute méthode, conspuant l'antiquité, il raillait les chercheurs d'idéal et poursuivait de ses sarcasmes les partisans de Raphaël. Le seul modèle à suivre, avait-il l'habitude de dire, c'est la nature. Il devint le chef de l'école des naturalistes. Ses élèves se nommèrent Le Guerchin, Manpredi, Leonello Spada, Ribera, etc.

Par l'outrance de sa critique et de ses emportements, il provoqua des querelles terribles qui souvent se terminèrent par des meurtres. Il y a du brigand dans ce forcené qui à chaque instant était obligé de quitter la ville où il séjournait, à cause des sanglantes affaires que ses colères et son orgueil suscitaient.

Le Louvre possède de lui quatre ou cinq tableaux dont trois sont célèbres : la *Mort de la Vierge*, le *Portrait d'Alof de Wignacourt*, grand-maître de l'ordre de Malte, et la *Bohémienne diseuse de bonne aventure*, que reproduit notre gravure.

La *Mort de la Vierge*, que Théophile Gautier appelle « une œuvre magnifique, d'un effet dramatique et profond », résume bien la manière du Caravage qui condamnait l'intention poétique et n'admettait pas qu'on ajoutât des grâces à la nature. Il avait peint ce grand tableau pour une église ; mais des récriminations si vives s'élevèrent qu'il prit le parti de le retirer. Ses ennemis déclaraient que le corps de la Vierge ressemblait à un cadavre retiré de l'eau. Il semble avoir rassemblé en cette toile, les physionomies les plus vulgaires. Le dessin en est néanmoins fort beau et son coloris étonnait Rubens.

Le *Portrait d'Alof de Wignacourt*, marque également une étape douloureuse dans la carrière du Caravage. Il avait tué à Rome, dans une dispute, un élève du Josépin, qui avait voulu prendre fait et cause pour son maître, celui-ci ayant allégué que son titre de chevalier ne lui permettait pas de se commettre avec le peintre bretteur, simple fils de maçon. Amerighi quitta Rome après ce meurtre et alla s'établir à Naples. Mais là, une nouvelle affaire le força à partir pour Malte où il fit le portrait du grand-maître. C'est l'œuvre, de tout point admirable, que le Louvre plaça naguère dans son Salon carré.

Alof de Wignacourt en fut si satisfait qu'il décerna à l'artiste la croix de chevalier-servant. Le Caravage la reçut avec bonheur et ne songea plus qu'à rejoindre le Josépin pour lui adresser un cartel que celui-ci ne pouvait plus refuser. Mais, au moment de partir, il se querella avec un officier qu'il blessa, et fut emprisonné. Il parvint à s'échapper et gagna Syracuse d'où il vint à Messine, puis à Palerme et à Naples. Son caractère irascible lui valut dans cette ville une aventure dont il ne se tira qu'en se réfugiant sur une felouque en partance pour Ostie.

La felouque s'arrêta malheureusement dans un petit port où l'artiste, pris pour un proscrit, fut arrêté et retenu prisonnier quelques jours. Lorsqu'on le relâcha, le bateau était parti emportant le pauvre bagage d'Amerighi qui parcourut comme un insensé le rivage en réclamant ses hardes et ses pinceaux.

Une sorte de folie furieuse s'empara alors de lui. Il erra quelque temps dans les marais Pontins et vint mourir de fatigue et d'épuisement à Porte-Ercole. Il n'était âgé que de quarante ans (1609).

Sous le premier empire, le musée du Louvre posséda le chef-d'œuvre du Caravage. C'est le *Christ porté au tombeau*, que l'on voit aujourd'hui à Rome. Il fut restitué au pape Pie VII en 1815.

HENRI FLAMANS.

LA JEUNE REINE DE HOLLANDE

Le quinzième anniversaire de la naissance de la jeune reine de Hollande, Wilhelmine, vient d'être célébré avec une certaine solennité. Ce n'est pas encore l'heure de sa majorité, mais celle-ci ne tardera pas à sonner ; après quoi il ne restera plus qu'à lui choisir un époux parmi les princes d'Europe, à moins qu'elle ne fasse ce choix elle-même, ce qui pourrait bien arriver, vu son caractère décidé, comme on en aura la preuve plus loin.

Wilhelmine de Hollande, dont un portrait a été naguère donné dans le *Magasin Pittoresque* (1891, page 16), est née le 31 août 1880. Son père avait alors soixante-trois ans. Depuis la perte de ses deux fils, issus d'un premier mariage, on le regardait comme devant être le dernier représentant de sa dynastie, celle des princes d'Orange. Mais la naissance de la jeune princesse vint combler les vœux du roi et dissiper les craintes du peuple néerlandais qui appréhendait que la mort de son souverain ne fût le signal de troubles dynastiques.

L'enfant a été élevée par les soins éclairés de sa mère, Emma de Waldeck-Pyrmont. Sa première gouvernante fut une Française, Mlle Liotard. Jusqu'à l'âge de quatre ans, la jeune reine ne parla que le français : à partir de ce moment on lui apprit plusieurs autres langues, mais à l'exclusion de l'allemand que son père avait défendu qu'on lui enseignât ; on devine facilement pourquoi : l'Allemagne est une voisine trop dangereuse pour la Hollande. A Mlle Liotard succéda Mlle Winter, une Anglaise, qui encore aujourd'hui a la charge de l'éducation royale.

En 1890, il fallut établir une régence, à cause de la maladie du roi, vieux et infirme ; ce fut la

mère de la jeune princesse qui prit en main les rênes du Gouvernement. A quelque temps de là, le père mourut : sa fille fut proclamée reine des Pays-Bas, sous la tutelle de la mère, dont la régence continua.

La jeune reine, Wilhelmine, est considérée par tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher comme une charmante jeune fille, mais une jeune fille qui sait parfaitement ce qu'elle veut et qui le veut fermement et résolument. On raconte d'elle, quand elle était encore enfant (à quinze ans sonnés, elle passe de l'enfance à la jeunesse), des traits caractéristiques que nous trouvons relatés dans un journal anglais, le *Daily Graphic*, auquel nous les emprunterons.

Un jour d'hiver où la neige couvrait le sol, elle traversait en voiture une rue de village, quand elle aperçut un groupe de gamins qui poursuivaient de petites filles à coups de boules de neige. Wilhelmine ne fait ni une ni deux, et avant qu'on ait eu le temps de la retenir, elle a déjà sauté à bas de la voiture, et d'un ton de commandement, ordonné aux garçons de cesser leur vilain jeu. Mais ceux-ci, comme bien on pense, n'en font rien : au contraire, ils redoublent d'acharnement et ce n'est plus contre les petites filles de tout à l'heure qu'ils dirigent leurs coups, c'est contre celle qui vient se mêler de ce qui pensent-ils, ne la regarde point. Wilhelmine ne bronche pas ; à son tour elle ramasse de la neige plein ses mains et elle se préparait à riposter, quand un des suivants intervint et demande aux enfants s'ils savent que la personne qu'ils attaquent ainsi est la reine de Hollande. Si c'eût été un lettré, il aurait pu dire à ces mal-appris, comme dans *Ruy Blas :*

Je crois que vous venez d'insulter votre reine.

Les enfants se retirèrent aussitôt très interdits, pendant que cette autre enfant, Wilhelmine, laissant échapper la neige qu'elle avait dans ses mains, disait à sa mère : « J'aurais voulu pourtant pouvoir leur lancer tout cela ! » Le premier mouvement de l'enfant avait été une bonne pensée : prendre la défense de petites filles comme elle que des méchants garçons molestaient ; mais, en dehors de ce sentiment généreux, elle aurait sans doute trouvé cet exercice des boules de neige fort amusant. Hélas ! l'étiquette lui interdisait ces jeux innocents, bons pour les enfants du peuple, mais non pour une personne de son rang.

Elle se rend bien compte de ce que le rang suprême impose de gêne et de contrainte, et la preuve c'est le discours qu'elle tint une fois à l'une de ses poupées qui avait été désobéissante : « Mademoiselle, lui dit-elle en montrant le doigt, si vous êtes encore aussi méchante, je ferai de vous une princesse, et alors vous n'aurez pas de petits enfants pour jouer avec eux. Vous aurez à distribuer des baisers avec la main chaque fois que vous sortirez en voiture. »

Cette histoire ayant été contée à l'impératrice d'Allemagne, qui se trouvait alors entre tous ses garçons réunis : « Si elle pouvait seulement jouer avec ceux-là, est-ce que cela ne lui ferait pas plaisir ? »

Puisque nous avons nommé l'impératrice d'Allemagne, ajoutons que son époux ayant récemment visité La Haye, la jeune reine exprima le désir d'assister au banquet donné en l'honneur du nouveau venu. La régente déclara la chose impossible. « Vous êtes trop jeune, lui dit-elle, et d'ailleurs vous devez à cette heure-là être couchée. » Mais l'enfant insista, tandis que la mère persista dans son refus. Comme Wilhelmine ne se rendait pas aux raisons maternelles, la régente prit le parti de conduire elle-même la récalcitrante jusqu'à sa chambre à coucher. Wilhelmine suivit sa mère, mais en protestant : « Je vais me mettre au balcon, disait-elle, et montrer aux Hollandais comment on traite leur reine. » Elle s'en garda bien, en fille obéissante, et se contenta de sangloter avant de s'endormir et le lendemain elle n'eut rien de plus pressé que de demander pardon à sa mère.

Des scènes du même genre ont lieu assez souvent avec la gouvernante anglaise. Une fois, Mlle Winter, mécontente de son élève, lui donna comme pensum à tracer une carte d'Europe. Savez-vous ce que fit l'enfant en guise de représailles ? Elle dessina une carte, où la Hollande avait des proportions exagérées, tandis que l'Angleterre était réduite à des dimensions minuscules. Une grande Hollande à côté d'une toute petite Angleterre !

Pas mal trouvé, n'est-ce pas ? pour la future souveraine d'un État maritime et colonial. Pourquoi le croquis de cette carte n'est-il pas une réalité ? Tous les peuples qui ont eu à souffrir de l'ambition et de l'accaparement des Anglais ne s'en plaindraient certes pas.

G. Deppimg.

OCHÉACO

SOUVENIRS DE VOYAGE (1)

A Papo, août 93.

Une troupe de femmes du village voisin m'a fait visite et m'apporte comme présent un coq.

Quelques-unes de ces femmes sont vieilles. Elles ont pourtant bonne expression : leurs yeux sont doux, sympathiques, avec une pointe de malice résignée ; le regard de ceux qui ont beaucoup vécu. Mais le masque est tourmenté ;

(1) Au nord du Dahomey, à la frontière du Yorouba et du Bariba, pays explorés par notre collaborateur chargé de mission scientifique par le ministère de l'Instruction publique.

les rides, imprimées dans le parchemin noir de la peau, semblent dues au crayon d'un caricaturiste féroce. Ces pauvres vieilles cassées, maigres, desséchées, avec leurs poitrines pendantes, rappelleraient, sans leurs yeux, les figurantes du sabbat. En les voyant je songe aux bonnes vieilles de chez nous, dont la laideur est si douce pour les petits enfants et pour ceux qui, ne raillant pas, les aiment!

Femme de Papo.

Les jeunes sont très bien; elles ont, il est vrai, la peau noire, les cheveux rudes, les yeux larges, les joues écartées, le nez écrasé, les lèvres grosses. Et cependant elles ne sont point laides. J'éprouve du plaisir à les voir. Cette peau foncée vit, elle est superbe de ton; elle est en harmonie avec les verdures du paysage, avec les lumières crues qui tombent d'un ciel dont les bleus ne sentent pas l'anémie. Ces grands yeux si larges brillent, très blancs, avec des prunelles éclatantes, d'un noir jaune, comme on en voit aux chattes; les paupières, peintes à l'antimoine, donnent en même temps au regard une chaude langueur.

Ces femmes sont parées; elles ont toutes semblable costume : un grand pagne blanc, une écharpe bleue et un turban noir.

Et toutes elles sont marquées au front du même signe : un petit drapeau tricolore formé par une tache d'indigo, une raie de poussière blanche et une raie de fard rouge.

Ce singulier ornement, placé au milieu du front, produit le plus curieux effet. Ces femmes ne l'ont certainement point trouvé pour me faire honneur car elles ignorent qu'il a les couleurs de mon drapeau.

Quelle signification a-t-il? Interroger pendant la visite ne serait point convenable. Je me ferais la réputation d'un rustre, d'un blanc dédaigneux de l'étiquette yorouba.

J'attends le départ de mes visiteurs pour demander à mon interprète le pourquoi de leur peinture.

— Elles font fétiche, dit-il.

— Quel?

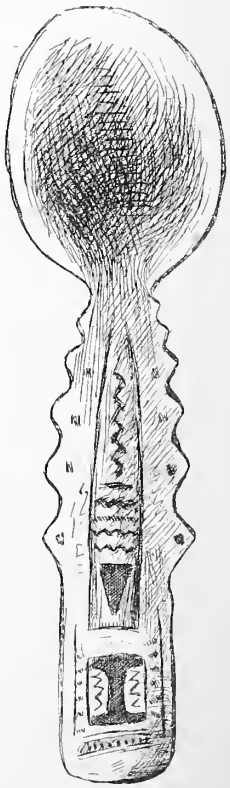
— Sais pas.

***

Il est très difficile d'obtenir des renseignemets sur tout ce qui a trait à la religion, au culte, aux coutumes des indigènes. Cela dans toute l'Afrique, et dans le pays yorouba plus que partout ailleurs. Le noir se méfie; il ne comprend pas pourquoi vous le questionnez.

— Je ne te demande pas quels sont tes dieux ni comment tu les pries. Pourquoi veux-tu que je t'explique mes fétiches? dit-il souvent à qui l'interroge.

Et parfois quand il répond il ment. Ceux qui ne font que passer, les voyageurs qui n'ont pas eu le temps de devenir des amis, des citoyens de la tribu, sont très souvent trompés. Le païen croit qu'en révélant son fétiche il en brisera la puissance. Mais au fond il est bon et se laisse séduire. Quand on apporte à ces études la ténacité d'un reporter, on sait toujours.



Spatule fétiche.

J'ai su pourquoi mes visiteuses avaient sur le front une marque tricolore.

Elles avaient fait fétiche pour Ochéaco.

***

Dans la théologie yorouba, Ochéaco est un des dieux les plus terribles. Habitant là-haut, derrière les nuages, il a des oreilles très puissantes. Il entend toutes les conversations d'ici-bas. Causerait-on le plus doucement possible, un mouvement, un souffle, bouche contre oreille, un signe même, il entend, il comprend et il juge. Il n'aime pas que l'on dise du mal

des absents. Un imprudent se laisse-t-il entraîner au péché de médisance, le dieu sait aussitôt et il punit.

Le châtiment? Les peines sont peu variées chez les dieux aussi bien que chez les hommes de ce pays. C'est toujours la mort.

Ochéaco tue les médisants; son glaive acéré tombe de la nue, frappe les coupables à la nuque et remonte au ciel sans que personne ait eu le temps de le voir. Le dieu opère vite.

Alors, ce pays est unique, exemplaire; comme ces nègres sont croyants, respectueux de leurs superstitions, redoutent le châtiment inévitable, il ne peut y avoir de médisants parmi eux! Ce plaisir si doux de déchirer la réputation du voisin leur manquant, ils doivent trouver incomplète la liste des jouissances de la vie?

Non.

Il est aussi chez eux des accommodements avec les dieux et surtout avec les prêtres des dieux.

Ochéaco est terrible,... mais ceux qui conservent la tradition de son culte et entretiennent ses temples, ceux-là savent les prières et les incantations qui le rendent sourd aux péchés des fidèles quand ces derniers veulent être de bons pratiquants.

Il suffit de faire fétiche en offrant les sacrifices convenables pour apaiser la colère du justicier et s'assurer des périodes d'immunité plus ou moins longues.

Aussi les femmes ne négligent pas le culte de ce dieu, aux châtiments de qui ne pas s'exposer leur serait si difficile!

Par longues théories, elles se rendent aux temples consacrés à Ochéaco.

*
* *

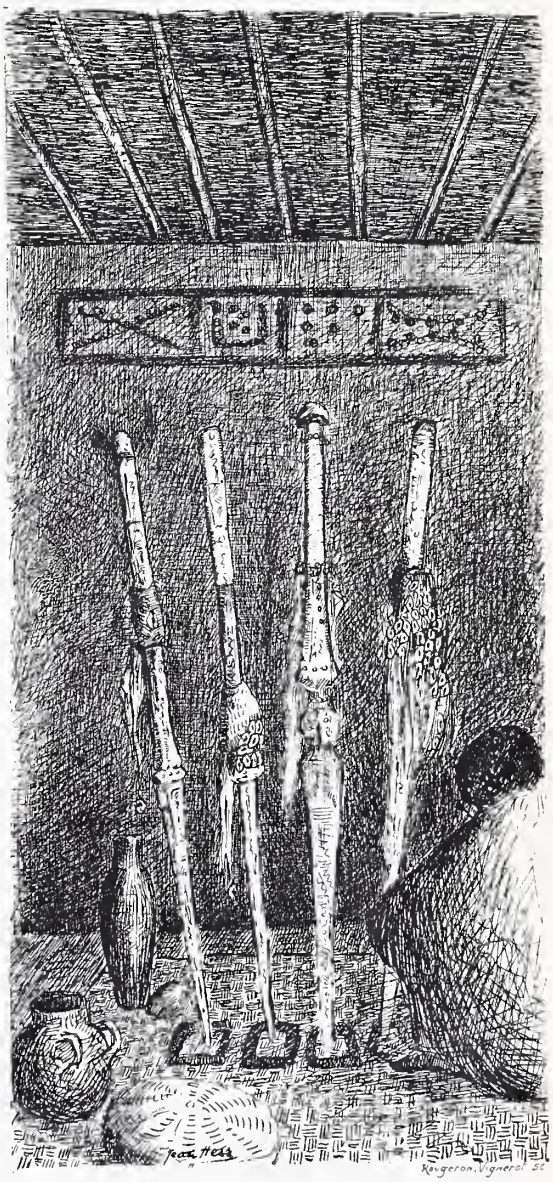
J'ai visité celui d'Okéamo, village voisin de Papo, et d'où viennent les femmes qui m'ont fait visite.

Idole Ochéaco.

Il est dans une case plus soignée et mieux construite que les habitations. Une porte basse, ornée de cauris et de cailloux blancs incrustés dans la glaise, en symboliques dessins, donne accès dans la salle des fétiches du dieu.

Le plancher, les murs sont de terre battue et peinte à l'ocre rouge. Il y a, par places, des ornements et des lignes noires, dont les arrangements traditionnels disent, pour les initiés, les mystères du culte. Les bambous du plafond, par leurs lacis, ont également un sens mystique. L'autel est une large plate-forme de terre qui occupe tout un côté de la salle. Sur une natte s'y trouvent des vases, des calebasses et quatre grandes épées de fer appuyées contre le mur.

Ces épées, dit-on, ressemblent à celle qu'Ochéaco laisse tomber du ciel sur les médisants. La poignée, très longue, sans garde, ainsi que la lame quadrangulaire, large en haut, porte une série de dessins, gravés avec soin, à la gloire du dieu. Les pendeloques, les colliers de cauris et de perles qui ornent ces glaives



Temple d'Ochéaco à Okéomo.

sont des témoignages de la vénération des fidèles.

Les prêtresses du temple portent des petits bonnets pointus ornés de cauris. Lorsqu'elles reçoivent des suppliants, elles ôtent le bonnet;

elles ne le portent pas non plus dans les danses où elles figurent armées de verges de palmes.

Quand des femmes veulent faire fétiche pour Ochéaco, elles apportent aux prêtresses du temple des présents particuliers et une victime qui doit être sacrifiée, soit un agneau, soit une chèvre, soit une poule.

Une des prêtresses égorge la victime et, dans un vase spécial, offre le sang au dieu en chantant des prières.

Huit jours après, les pénitentes à qui la langue pèse, car en cette semaine elles ont dû se taire, reviennent avec un nouveau sacrifice.

Alors la prêtresse dit les incantations finales et fait sur le front des clientes la marque fétiche.

Les femmes peuvent désormais aller bavarder et médire. Le dieu ne les entendra pas, ne les punira point.

Aussi elles vont, elles bavardent....

* * *

. L'ancien du village — un ami, un peu confrère en même temps et qui me tient en grande estime depuis que j'ai étendu ses notions de chirurgie — l'ancien, qui m'initie aux mystères d'Ochéaco, après m'avoir dicté le texte d'une des prières, me dit, curieux à son tour :

— Dans ton pays, tu n'as pas un dieu qui soit chargé spécialement de surveiller la langue de ceux qui disent du mal d'autrui ?

— Non ; il n'y a qu'un même dieu pour tout.

— Alors, chez vous, ce doit être le jardin des mauvaises langues ?

— Il y a des lois, des juges...

— Cela ne peut pas suffire.

Je ne lui avais cependant expliqué ni les avocats, ni les journalistes de combat, ni les petits amis... dont la conscience ne craint pas l'épée d'Ochéaco.

JEAN HESS.

PETIT FLIRT

Suite et fin. — Voyez pages 297 et 315.

Il sortit au matin pour se diriger vers la plage et se retremper au contact de la mer. A la porte de l'hôtel il se heurta à Mme Myré et à « Petit Flirt » qui se rendaient à la messe :

— Vous avez une drôle de tête aujourd'hui, lui décocha Zette... Ça vous apprendra à être méchant le soir !

— Bah ! ça m'apprendra encore bien d'autres choses ! répliqua-t-il nerveusement.

Et il passa après avoir salué.

Sur la côte il rencontra M. Myré.

— Eh bien ! mon cher ami, comment va ? lui demanda l'artiste. Votre première rencontre avec la lune n'a pas été heureuse, avouez-le.

— Peut-être ! déclara Jacques rageusement. Elle m'a fait réfléchir.

Il laissa le peintre stupéfait de cette attitude nouvelle, et poursuivit sa route, retrouvant peu à peu sa colère de la veille, et triomphant maintenant de voir les Myré revenir à lui les premiers.

— Ah ! ah ! pensait-il, ils vont réfléchir à leur tour, en voyant que je me détache d'eux.

* * *

Une nouvelle tempête se déchaînait dans sa tête, lui présentant en tourbillons une série de projets d'éclat, de rupture bruyante. Pas une seconde il ne se demanda si, réellement, les Myré avaient quelque tort envers lui. Il ne songea pas un instant à faire fond sur l'affection qu'ils lui avaient toujours témoignée, et à rechercher ce qu'il pouvait y avoir de délicatesse dans l'irrésolution de « Petit Flirt », tiraillée entre le mariage et le bonheur présent ; chez ce père, prêt à sacrifier une bonne part des joies de sa vie à l'avenir de son enfant ; chez la mère, sa complice silencieuse et réfléchie, qui, peu à peu, avec d'infinies précautions, s'efforçait de réconcilier Zette avec la perspective du mariage nécessaire.

Le bain le calma quelque peu et lui fit oublier son projet d'excursion à Saint-Pol de Léon. En rentrant, à l'heure du déjeuner, il se confina dans une attitude sournoise et fit mettre son couvert à l'extrémité de la table d'hôte, loin des places occupées par les Myré. Il eut la satisfaction de remarquer que cet acte d'hostilité fit quelque impression sur ses amis. Après un premier regard de surprise échangé entre eux, ils restèrent silencieux jusqu'à la fin du repas.

Plus tard, dans l'après-midi, ils parurent s'absorber dans le spectacle magnifique que les régates déroulaient sous leurs yeux. Les canons des torpilleurs et l'éclat de la *Marseillaise* avaient donné le signal du départ aux bateaux. Ceux-ci s'étaient élancés dans la rade, salués par un immense brouhaha parti de l'île de Batz, des terrasses et du port de Roscoff. Ils défilaient par quadrilles sous la chapelle de sainte Barbe pour venir doubler les îlots ; et leurs voiles rouges s'avançaient en magnifique ordonnance, tantôt disparaissant derrière les silhouettes rocheuses, tantôt s'en détachant en un jet de couleur qui faisait bruire les colorations profondes de la mer. Le soleil incendiait le tableau et haussait à son paroxysme la splendeur grandiose de cette rade d'émeraude et de saphir.

Jacques Le Febvre s'était assis sur le mur de la terrasse, les jambes pendant en dehors, à quelques pieds au-dessus de la mer. Le flux battait son plein et brisait contre ce mur ses vagues transparentes comme eau de source, laissant voir, à une profondeur de trois mètres, les galets du fond et les derniers échelons de l'échelle de fer. Saisi par la grandeur du spec-

tacle et excité par les événements, il s'agitait de façon inquiétante. Quand les bateaux, après avoir viré devant le port de Batz, vinrent défiler devant lui, entre les îles et les terrasses, ce fut de l'enthousiasme. Ses paumes s'abattaient l'une sur l'autre avec un entrain extraordinaire. Les patrons des barques le remarquèrent et le saluèrent du béret.

Jacques eût donné cher pour pouvoir jeter dans des cris les noms des bateaux :

— *Étoile de la Mer!... Jeanne et Marie!... Saint-Joseph!...* comme il l'avait entendu faire pour les chevaux, à Longchamps.

Après le défilé, comme il se penchait pour suivre les voiles des yeux, son regard se croisa avec celui de « Petit Flirt ». Il rencontra le grand œil bleu délustré de son sourire, assombri d'une expression de reproche triste et encore affectueux.

— Jacques, disait ce regard, que vous avons-nous fait pour que vous soyez ainsi grossier?

Une honte le prit de l'incorrection de son attitude et aussi de se sentir sondé et dominé par ce regard. Et de nouveau se brouillèrent toutes ses pensées; le rouge lui monta au front. Un impérieux besoin le prit de faire sa paix avec « Petit Flirt », de revoir le sourire habituel et aimé, de retrouver la chaleur d'affection de toute la famille. Et il songea qu'il capitulerait, ne pouvant se détacher brusquement de ces êtres qui s'étaient emparés de lui plus complètement qu'il ne l'eût cru. Un élan impétueux le poussa vers la jeune fille.

— Pourquoi vous moquez-vous toujours de moi? interrogea-t-il.

— Oh! Jacques, croyez-vous que je me disputerais avec un étranger comme avec vous? Et n'ai-je pas, moi aussi, eu à rire de vos attaques?

— Les miennes ne changent rien à votre rire, tandis que les vôtres finissent par me conduire au découragement, peut-être à pis...

— Vous avez donc des idées noires aujourd'hui?

— C'est la couleur que vous leur donnez. Il ne tient qu'à vous de la changer; mais maintenant je sais que vous ne vous en souciez pas. Voulez-vous, une dernière fois, accepter mon anneau de fiançailles?

— Je vous ai dit : plus tard! Ne pouvez-vous avoir un peu de patience...

— Non, c'est fini! Je suis exaspéré et je suis las d'attendre, murmura-t-il avec une reprise de colère concentrée.

— Vous êtes un méchant! reprit Zette en lui donnant sur les mains un coup d'éventail, mais si mal appliqué que l'éventail lui échappa et alla tomber dans la mer.

— Oh! ce n'est rien, un éventail de pacotille japonaise! réfléchit-elle.

— Je parie que je vais le chercher! dit follement Jacques.

« Petit Flirt » le regarda avec un large sourire de défi joyeux. Sous la poussée d'une de ses gamineries habituelles, elle lui cria en riant :

— Chiche!...

Elle avait à peine parlé que Jacques se jetait à l'eau, pendant qu'elle-même s'affaissait sur la terrasse, au milieu des cris des touristes.

— La bouée!... criait Myré. Jetez-lui la bouée!

. . . . . .

Deux minutes plus tard, Jacques apparaissait au haut de l'échelle, trempé et joyeux.

— A la bonne heure!... clama l'artiste. Bravo, Jacques!... Voilà l'auréole!

Le jeune homme s'approcha de Zette évanouie. Dès qu'elle rouvrit les yeux, il lui tendit l'éventail d'une main, son anneau de fiançailles de l'autre :

— Donnez les deux, soupira « Petit Flirt » avec un pâle sourire; car vous me feriez mourir...

Le soir, toute la table d'hôte fêta les fiançailles des jeunes gens. Entre deux coupes de champagne, Myré interpella Jacques, poussé par le besoin de donner une moralité à la cérémonie :

— Eh bien! que vous disais-je? Vous voyez, mon ami, que pour les décider il suffit d'être un héros!... Moi, j'avais sauvé un terre-neuve qui se baignait. Il n'en faut pas plus pour être heureux!

J. Le Fustec.

Pensée

Je crois invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre; que les peuples s'entendront non pour détruire mais pour édifier, et que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante.

Jeunes gens, jeunes gens, confiez-vous à ces méthodes sûres, puissantes, dont nous ne connaissons encore que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques. Dites-vous d'abord : qu'ai-je fait pour mon instruction? Puis, à mesure que vous avancerez : qu'ai-je fait pour mon pays? jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

Pasteur.

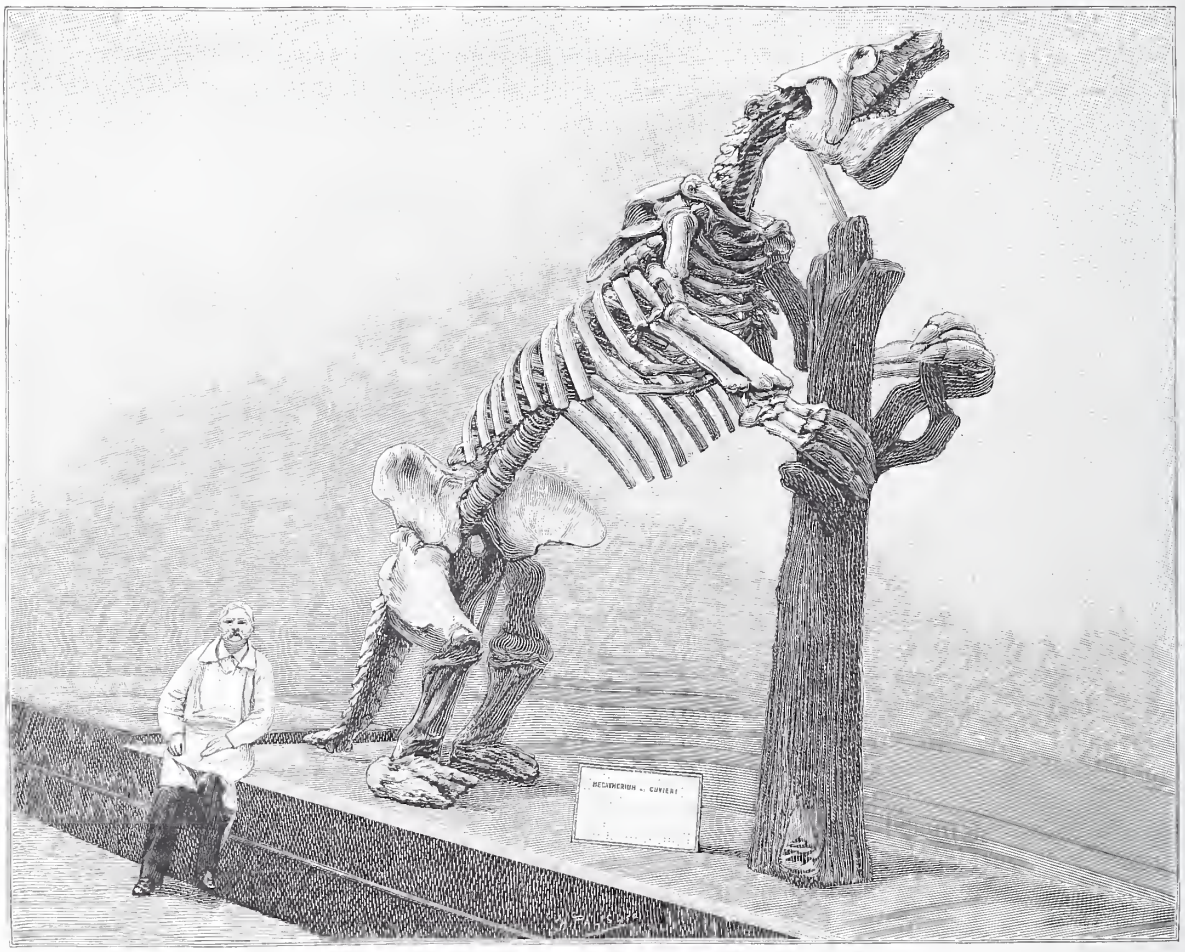
LE MEGATHERIUM CUVIERI

M. Albert Gaudry, le distingué professeur du Muséum d'Histoire naturelle, vient de mener à bien une œuvre extrêmement délicate et difficile, à laquelle ne saurait rester indifférent aucun de ceux qu'intéresse l'étude du « vieux monde ».

La galerie de paléontologie possédait depuis 1871 un squelette du *megatherium Cuvieri*, monté par Sénéchal avec les ossements trouvés à cette époque dans la province de Santa-Fé, sur les bords du Rio-Carcarana. L'animal était posé sur ses quatre pattes; c'était, sans contredit, une des plus belles pièces du Musée, que le *Magasin Pittoresque* reproduisit, année 1885, page 285.

Pourtant, M. Gaudry s'avisa que la posture adoptée n'était peut-être pas celle qui convenait le mieux pour donner aux curieux une idée exacte des allures singulières du *megatherium*.

« Cet édenté gigantesque, nous dit le professeur, devait avoir une démarche analogue à celle des fourmillers actuels. Il s'appuyait sur



Le megatherium. — D'après un cliché de M. Boule, du Muséum.

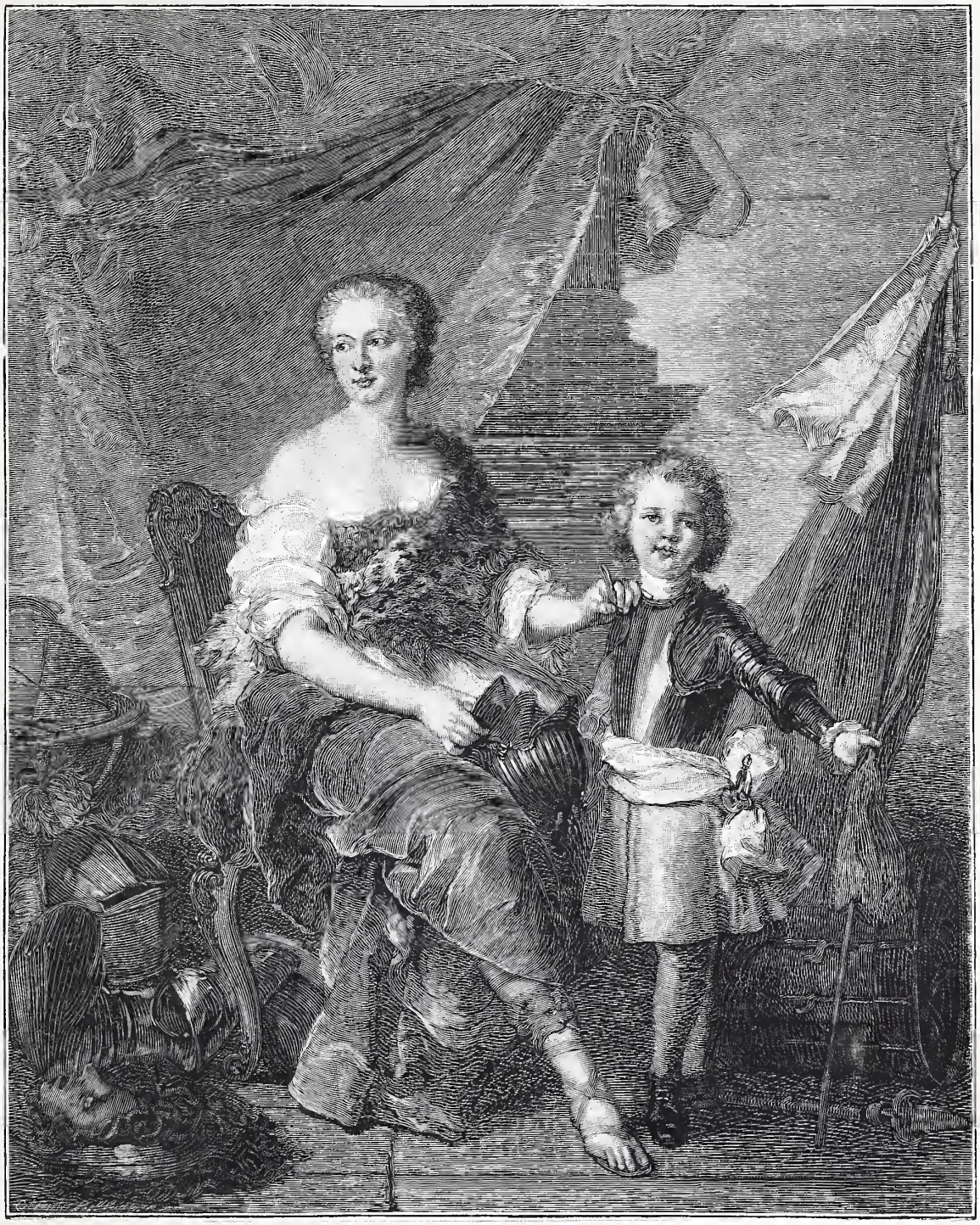
le bord externe de ses pattes, ployant obliquement ses phalanges, de manière à poser le dessus de ses ongles énormes sur le sol. Cette disposition est favorable non pour marcher, mais pour grimper. Mais à qui viendra-t-il à l'esprit que le *megatherium* peut monter dans les arbres? Quels arbres auraient été capables de supporter le poids d'un pareil animal? Il est plus naturel de penser que souvent il prenait un point d'appui sur son puissant train de derrière, et qu'ainsi il se dressait contre les arbres, les embrassant avec ses pattes de devant, pour dévorer leurs fruits et leur feuillage. »

Donc, pièce par pièce, le *megatherium* fut démonté, puis rétabli dans la nouvelle position que représente notre gravure, les pattes de devant appuyées sur les branches d'un tronc d'arbre. La bouche de l'animal est à 3 mètres 15 au-dessus du sol — elle aurait pu facilement atteindre 3 mètres 50. Le résultat obtenu est merveilleux, et cette pièce, unique au monde, fera grand effet dans la galerie nouvelle de paléontologie qu'on construit actuellement, et où elle occupera la place d'honneur.

Gey.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

MADEMOISELLE DE LAMBESC ET LE COMTE DE BRIONNE



Portrait de Mlle de Lambesc et du comte de Brionne. — Musée du Louvre. — Peinture de J. M. Nattier. Gravé par Clément Bellenger.

Quand Louis XIV fit à sa gloire un cadre antique, taillant le marbre et la verdure pour accompagner les allégories où il se mirait, il préparait la scène où devait se mouvoir la comédie mythologique du commencement du règne de Louis XV. Un fait analogue se produira encore dans la seconde moitié du siècle. Quand le goût de la nature et la mode des jardins anglais auront attiré l'engouement de la cour : le cadre sera prêt pour recevoir les bergeries de Trianon. Alors recommencera le jeu de parade et de mascarade, dont les acteurs semblent, à cinquante ans de distance, être les mêmes, tant leur frivolité ingénue et leurs risibles prétentions se ressemblent, tant ils sont empressés à échapper, d'une même hâte, à eux-mêmes, à leur temps, au monde qui les entoure. Dans ces temps où « l'art est moins prisé que l'artifice, et le savoir que le savoir-faire », disait excellemment M. Thiébault-Sis-

son dans un article sur la *Madeleine* de Jean-Marc Nattier (1), il n'était pas le moins du monde question de raison ou de logique. Ainsi Mlle de Lambesc n'attend pas d'être devenue mûre pour poser en Minerve. Elle a vingt et un ans, étant née le 4 décembre 1711, et toutes les grâces de la jeune fille au service d'une beauté remarquable. Mais quoi ! si Minerve est son type, il faut bien qu'elle l'incarne; et sans doute nous allons la voir se parer de gravité, de force, de simplicité ? Transformer sa personne en une sévère allégorie de la Prudence et de la suprême Sagesse ?... Du tout: nous raffolons de la mythologie ; mais nous la décolletons, nous relevons un pan de sa jupe, nous éclairons sa figure d'un sourire mutin; et pour achever de la rendre belle, nous lui mettons du rouge sur les joues !

Minerve quand même par la cuirasse de bronze, la peau de tigre passée en écharpe, et la sandale dont les bandelettes s'attachent au mufle de lion qui enserre la jambe.

Ce portrait fut peint en 1732, comme l'indique la signature de l'artiste (*Nattier pinxit* 1732) placée sur le tambour qui gît derrière les jambes rouges du petit comte de Brionne. L'enfant était alors âgé de sept ans et le premier rejeton mâle de la branche de Lorraine-Elbeuf, dont le chef était son père Charles de Lorraine, grand écuyer de France.

La cuirasse que boucle sa sœur Jeanne-Louise de Lambesc, le casque soutenu par leurs mains droites, l'épée, le drapeau rouge à cravate blanche, le harnais de guerre entassé à gauche sous la mappemonde, entourent l'enfant d'éclatantes fanfares et de promesses guerrières de premier ordre ; jouets aussi !

La courte carrière du comte de Brionne fit paisiblement ses trois étapes. Il devint d'abord gentilhomme à drapeau au régiment des gardes françaises. Pourvu plus tard du gouvernement de la province d'Anjou, il reçut en 1744 la survivance de la charge de son père ; et en 1751 il exerça les fonctions de grand écuyer de France.

La tenture et le piédestal du fond donnent une certaine solennité à ce tableau, et la maison de Lorraine, dont Nattier était le portraitiste ordinaire, devait s'y contempler avec quelque complaisance. Il est vrai que le pinceau du peintre s'est exercé dans ce pathos prétentieux et puéril, avec une admirable dextérité; sa composition, son modelé et le charme vif de sa couleur nons font oublier les modèles au profit de l'œuvre peinte. Et si nous en croyons l'histoire, ce sera le seul bénéfice important que retira Nattier de ses travaux pour la maison de Lorraine.

J. Le Fustec.

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, volume de 1894, page 400.

TSOU-SIMA

NOTES, SUR UNE ILE INCONNUE, EXTRAITES D'UN JOURNAL DE BORD.

13 septembre 189... — Depuis qu'hier nous avons doublé la pointe extrême du Chang-Toung, sortant du Pé-tché-li, où le Pei-ho, et surtout le Hoang-ho, déversent incessamment le limon de la Chine, nous naviguons dans des eaux bien différentes, assurément, des belles profondeurs bleues de la Méditerranée, mais dont la transparence verte ne justifie cependant en rien la dénomination de *mer Jaune*. Atteint, dans l'après-midi, l'archipel de Corée, succession d'îles, d'îlots et de récifs innombrables, entre lesquels se précipitent des courants très-forts. Nous longeons des terres boisées et inhabitées. Sur bâbord, fort loin, dans la brume, des plans de montagnes : c'est la péninsule coréenne. Vers cinq heures, un rocher absolument conique, véritable pain de sucre émergeant de l'onde, attire notre attention : nous l'avons depuis longtemps dépassé que sa silhouette géométrique se profile encore sur le ciel, pâli par l'obscurité du soir.

14 septembre. — Toujours dans cet archipel morne, silencieux, sans vie, interminable. A tribord s'entrevoit le mont Auckland qui domine de ses 2,000 mètres la grande île coréenne de Quelpaërt. Enfin nous mettons franchement le cap au Nord-Est et, vers le coucher du soleil, entrons dans les eaux de Tsou-sima, île japonaise située dans le détroit de Corée, à mi-distance de Kiou-Siou et du continent. Nous devons — riante perspective — relâcher plusieurs jours dans ses solitudes.

Quel bonheur, venant de cette Chine empuantie et renfrognée, de retrouver notre cher Japon, les « *o hayo !* » (1) affables et les frais rires, les *tori* et les petits temples qui les suivent, la verdure, les grands pins et l'eau claire.

Et puis, à Tsou-sima, nous n'aurons rien à faire que savourer les charmes d'une nature que les Européens n'ont pas encore déflorée. Cette île écartée ne leur est pas ouverte; et, comme d'ailleurs elle n'offre ni l'appât du lucre ni l'attrait du plaisir, bien rares sont les voyageurs qui ont occasion d'y aborder. Aussi les livres sont presque muets à son sujet. Ils nous disent qu'elle possède environ 30,000 habitants et qu'elle s'étend sur une longueur de 40 milles marins, soit 74 kilomètres, avec une largeur moyenne de 8 milles ou 15 kilomètres (la longueur de 27 milles donnée par la dernière édition des *Instructions nautiques* est certainement le résultat d'une erreur). Nous savons encore qu'elle formait autrefois, avec *Idzounohara* comme chef-lieu, une des quatre-vingt-cinq

(1) Bonjour !

provinces, ou *Kouni* de l'Empire du Soleil Levant, comprise dans le *Saikai-do*, l'une des neuf grandes circonscriptions anciennes *(do)*, et que, depuis la division du Japon en quarante-quatre départements, elle dépend de la Préfecture, ou *Ken*, de Nagasaki. Élisée Reclus nous apprend enfin que, longtemps, elle avait constitué une principauté indépendante servant d'étape commerciale entre le Japon et la Corée, et qu'en 1861 la marine russe, dans le secret dessein d'annexer pacifiquement à l'Empire des Tsars cette terre « si bien située entre deux mers et deux empires », y fonda, près de la ville de *Fatchou*, au fond du golfe largement ouvert qui découpe sa côte occidentale, des établissements et des chantiers qu'elle dut abandonner sur les objurgations de l'Angleterre.

Voici maintenant qu'il est nuit noire. Devant nous s'étend un immense cercle lumineux, centaines de feux ballottés en tous sens. Ce sont les insulaires qui pêchent au brandon. Bientôt nous avançons à petite vitesse à travers cette ville flottante. La flamme s'élève, claire et impétueuse, des fagots qui brûlent, en craquant, à l'arrière des barques; et, dans l'ombre épaisse illuminée de lueurs fauves, surgissent de-ci, de-là — apparitions aussitôt évanouies — des hommes qui manient la godille ou peinent sur les avirons, des coques que la houle secoue au gré de son caprice, des poissons aux reflets d'argent qui se débattent avec rage dans les mailles traîtresses d'où l'eau dégoutte ainsi que des larmes. C'est fort pittoresque. — Le bâtiment s'engage dans une baie des rivages de laquelle on ne distingue rien. A dix heures, mouillage. Il n'y a plus qu'à aller dormir.

15 septembre. — Sur le pont, dès le matin, je contemple un golfe magnifique qui nous entoure et une baie charmante, la baie d'*Himaharou*, dans laquelle, près d'un village et derrière un massif montagneux, le massif d'*Osaki*, nous sommes bien à l'abri. Le soleil inonde tout de lumière, semant l'or sur les hauteurs couronnées d'arbres et donnant à la mer, qui clapote sous la brise, des éclats de métal fondu. Il fait délicieux. Aussi je prolonge plus que de raison ma promenade accoutumée. A neuf heures, appareillage. Nous entrons dans l'*Anse du Sud-Est*, l'un des bras de mer qui continuent le golfe. Longtemps nous suivons l'étroit couloir qu'il forme entre des berges encaissées. Des sites originaux, des paysages lilliputiens, faits de rien, se succèdent. C'est un rocher bizarre s'échappant, comme de force, d'un fouillis de verdure et surplombant l'abîme avec des airs de fou qui se voudrait noyer. C'est un temple minuscule, au toit cornu, qui se cache sous le feuillage dans une position inaccessible. Ici, un pin, à l'aspect farouche, vétéran des tempêtes, dont les branches tordues semblent jeter un défi au ciel, se cramponne désespérément en une tension de tout son être au peu de terre qui le retient encore sur la pente à pic. Là, quelques maisonnettes dorment paisibles au fond d'un havre, sous des rideaux de bambous. Ailleurs, un ruisseau tapageur, dégringolant en cascades, se hâte vers la mer : il craint évidemment qu'elle n'assèche si le tribut de son mince filet ne la secoure à temps. Plus loin, au bord de l'eau et précédant un escalier qui s'enfonce dans un bois sombre, tel que je me figure le *lucus* antique, un *tori*, ou portique sacré, ferme de ses grands bras étendus l'entrée d'un sanctuaire. Aucun bruit, d'ailleurs, aucune âme.

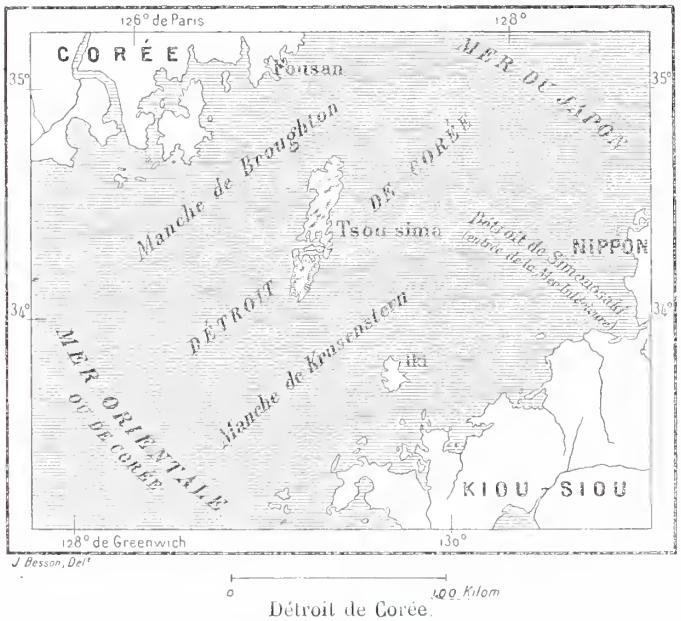
Mais voici que l'horizon s'élargit tout à coup. Nous passons, étonnés, devant des forts en construction, presque invisibles, mais que nous révèlent des terrassements tout frais. Ces ouvrages paraissent importants. Puis, nous débouchons dans une jolie baie circulaire. Un bâtiment de guerre japonais y est à l'ancre devant un grand village étagé sur les collines. C'est *Fatchou*, du moins nous le supposons, car les cartes ne donnent pas le nom de ce port, sans doute le plus considérable de l'île après Idzounohara. Nous mouillons à quelque distance du « Stationnaire » de Tsou-Sima. Peu après, un garde-côte portant les couleurs du Soleil Levant, disque rouge sur fond blanc, arrive aussi du large et vient prendre un corps-mort à une encablure de son collègue. D'où sort-il donc? Nous ne l'avions point aperçu derrière nous. Sans doute il nous a gagnés beaucoup de vitesse. Décidément, nous allons de surprise en surprise.

Cependant, dans un enfoncement de la côte, nous croyons distinguer, dissimulés derrière des plis de terrain et enclos dans un mur d'enceinte, des magasins, des grues, des cales, tout l'outillage d'un arsenal maritime en installation. Les Japonais auraient-ils pris la succession des Russes? Nous ne nous trompons pas. Tsou-Sima, grâce à sa position centrale, commande à la fois: d'une part, les deux manches de ce détroit de Corée qui est une véritable porte à deux battants ouvrant au Sud sur la mer Orientale, au Nord sur la mer du Japon, mer presque fermée; de l'autre, le goulet de Simo-nosaki qui donne accès dans la petite Méditerranée Japonaise qu'on appelle la « mer Intérieure. » Cette importance stratégique n'a pas échappé au gouvernement du Mikado. Il a jugé utile de créer, à proximité d'ailleurs de sa prospère colonie de Fousan qui est là, en face, sur le littoral coréen, un abri sûr et un point d'appui pour ses bâtiments de guerre, surtout ses torpilleurs. Ceux-ci pourront, le cas échéant, comme l'araignée de son trou, se précipiter à l'improviste sur l'ennemi plus faible qui s'aventurerait dans ces parages. Quant à l'ennemi

plus fort, jamais il ne se risquera à les venir pourchasser, inquiéter, ou même reconnaître, dans ces retraites profondes et ignorées dont, de la haute mer, on ne soupçonne même pas l'existence, et où plusieurs flottes pourraient trouver asile. — Cet appareil militaire et naval est d'un étrange effet dans ce cadre agreste. Il est réellement singulier de voir nos trois grosses masses encombrer ce coin sauvage, paisible, retiré de la mer, du reste du monde, de la civilisation, et que troublent maintenant le sifflet des machines et les sonneries des clairons.

A peine étions-nous arrivés qu'un policeman, ganté de fil blanc, est venu nous « arraisonner. » L'autorité japonaise est très-jalouse de ses droits, et sa police fort défiante. Elle craint toujours que l'on n'espionne — peut-être n'a-t-elle pas tort — et les arrivants doivent répondre à un interminable sommaire de questions.

Mes camarades — qui y avaient déjà relâché



Détroit de Corée.

— m'avaient parlé de Tsou-Sima avec beaucoup d'enthousiasme. Il est, en effet, difficile de trouver terre plus coquette et plus curieuse. Cette île est bien nipponne. Elle est même une quintessence de Japon. A l'Ouest, elle est échancrée, vers son milieu, par un golfe très-profond que les hydrographes anglais ont appelé *Tsou-Sima Sound*, détroit de Tsou-Sima. C'est une « mer Intérieure » en petit, qui traverse l'île si complètement qu'en réalité cette dernière est formée de deux îles, communiquant à marée basse par une langue de sable, tandis que, à mer haute, ce trait d'union devient un goulet d'environ une encablure sur une largeur de douze mètres, pratiqué artificiellement à travers une arête de dix-huit mètres d'élévation et seulement accessible aux embarcations et petits bateaux. Sur le Sound viennent s'embrancher plusieurs grands bras de mer, rayonnant dans toutes les directions, pénétrant très-avant, sans fin pour ainsi dire, et se ramifiant eux-mêmes en une infinité de chenaux donnant accès dans des baies minuscules, dans de petites criques que nous qualifions de « cuvettes. » L'eau est partout d'un vert admirablement limpide, et la falaise escarpée se baigne dans une mer dont on ne voit pas le fond, malgré son extraordinaire transparence. Ceux de ces bras de mer qui forment la partie méridionale du Sound, comme l'*Anse aux Huîtres*, l'*Anse du Sud-Est*, sont assez bien connus, dans leurs lignes générales du moins. Quant à ceux de la partie nord, tels que l'*Anse du Nord-Est*, l'*Anse Posadnik*, l'hydrographie en est complètement à faire et ils figurent comme inexplorés sur la carte marine dressée en 1870 par les officiers anglais, seul travail un peu détaillé que nous possédions.

La constitution du sol est en harmonie avec le système hydrographique. L'île, d'origine volcanique, est composée d'une série de collines peu étendues, assez hautes — leur altitude atteint jusqu'à six cents mètres — et très abruptes. Elles sont couvertes de bois à peu près impénétrables, tellement ils sont fourrés ; de gros rochers grisâtres souvent les couronnent; des vallons fertiles, bien arrosés, ou des ravins en précipices les séparent. Tsou-Sima du Sud est particulièrement montagneuse et on aperçoit, de fort loin du large, le mont *Ou-Yama* dont le double sommet caractéristique représente assez bien deux oreilles d'âne. La région du Nord est beaucoup plus basse ; mais partout de nombreux cours d'eau fécondent les terres.

La partie médiane de Tsou-Sima est réellement découpée comme une merveilleuse dentelle : une carte à petite échelle ne peut malheureusement en donner qu'une idée très imparfaite. Il ne faudrait pas s'écarter beaucoup pour ne plus du tout se reconnaître dans ce dédale inextricable de petites baies et de petites montagnes. Aujourd'hui même, allant à la découverte par la campagne, j'ai vu jusqu'à cinq cuvettes se succéder sans autre séparation que des reliefs de moins de cinquante mètres d'épaisseur, et les cuvettes ne communiquaient pas ! Du reste, ici, on peut constamment se croire devant un décor de féerie. De derrière toutes les pointes qui cachent l'entrée des chenaux et des criques surgissent, à chaque instant, des sampans, des barques de pêche qui semblent littéralement sortir de terre, et qui se glissent dans des coulisses mystérieuses d'une manière tout aussi inattendue. A chaque pas que l'on fait, des îlots, des anses, des villages nouveaux, tout un paysage qui se dérobait derrière quelque rocher envahit la scène, tandis que le précédent disparaît comme par magie

aussi furtivement qu'il était venu. Seulement la promenade est difficile : il n'existe presque pas de sentiers, encore moins de chemins ; les pentes sont d'une raideur excessive ; enfin, il est impossible de circuler dans les bois, forêts vierges en miniature.

La population du Sound ne compte guère que des pêcheurs. Leurs villages sont épars un peu partout au bord de l'eau, villages pauvres sans être cependant misérables. Heureuses gens dans leur simplicité ! Sous ce climat doux et salubre, ils n'ont d'autres soucis que de pêcher au large quand la saison est propice, et, lorsque le temps menace, de rentrer dans leur havre, abrité de tous les vents, véritable lac que jamais n'agite aucun clapotis. Ils aident alors les femmes à cultiver le riz et les légumes dans les vallées. Un peu de riz et de poisson pour vivre, c'est là tout le rêve de leurs ambitions.

Les habitants, dans le reste de l'île, sont un peu plus riches. Ils élèvent quelque bétail et cultivent le blé avec succès. On trouve même plusieurs ports assez commerçants. Le plus important est la capitale, Idzounohara, située sur la côte orientale de Tsou-Sima du Sud. C'est une humble cité d'environ trois mille âmes. Il s'y fait un négoce considérable avec la colonie de Fousan, et une grande partie des jonques qui assurent le transit entre le Japon et la Corée y relâchent.

16 septembre. — Appareillage à six heures et demie. Nous poursuivons notre route par des chenaux encaissés et tortueux, avançant à la vitesse minima et jetant à chaque instant la sonde. Il faut dire que ces chenaux sont de ceux qu'on n'a pas encore explorés, et nous naviguons là-dedans au petit bonheur. Heureusement les fonds sont partout de dix-huit et vingt mètres. Nous arrivons ainsi sans encombre dans une autre cuvette beaucoup plus retirée et plus ravissante que la première. Le bâtiment y a juste son évitage. Un torrent limpide s'y déverse. Aucun nom sur la carte.

Remonté à pied le vallon qu'arrose ce ruisseau : délicieux ombrages ; cascades ensevelies sous d'épaisses frondaisons ; tout ce qu'on peut imaginer de plus frais, de plus accidenté. Mais les bois sont impénétrables, même au soleil, et il faut s'arrêter avec le sentier. Des hauteurs, notre canonnière semble un beau cygne blanc se mirant dans le cristal d'un bassin. Les cigales font partout un vacarme d'enfer. Nous sommes assourdis de leurs cris furieux, ces cris qui constituent — aimable euphémisme — le « chant de la cigale ». Les cigales qui chantent, cela fait très bien dans les vers de messieurs les poètes qui, peut-être, n'en ont jamais entendu. Mais, ici du moins, elles donnent des déceptions et des agacements. Il faut croire qu'elles se sont fait une obligation d'apprendre l'harmonie sino-japonaise ; car une seule de ces bestioles enragées fait du bruit, — et quel bruit ! — comme cent scies grinçant sur du fer. Remarqué un champ de riz mûr tout le long duquel courait une ligne de grands chèvrefeuilles rouges : drap d'or bordé par la nature d'un liséré écarlate. Admiré de beaux blés qui ondulaient sous la brise en vagues blondes et d'où, à notre passage, s'élevaient avec un bruit de tonnerre des faisans effarouchés. Contemplé aussi un objet singulier pendu négligemment, au bord du sentier, à un arbuste : une section d'un tronc de bambou coupé au delà de deux nodosités. La nodosité supérieure était percée d'une ouverture de la dimension d'une pièce de quarante sous. Il paraît que cet instrument est

Tsou-Sima.

une boîte aux lettres et que, par ce trou, les gens du pays introduisent leurs missives roulées. A elle seule, cette boîte aux lettres en cet endroit est tout un petit poème.

17 septembre. — Appareillage à neuf heures. Nous visitons aujourd'hui l'anse dite *Anse aux Huîtres*, bras de mer plus extraordinaire encore que les précédents. Pour s'y rendre, il faut regagner d'abord la grande rade d'entrée. De là on s'engage dans un chenal particulièrement étroit, et on aboutit à une passe superbe qui ouvre sur l'anse proprement dite. A bâbord, une muraille naturelle, haute de cinquante mètres, plonge dans l'eau sa tranche lisse et verticale où s'accrochent quelques arbres nains. A tribord, une colline rocheuse et boisée s'a-

vance à sa rencontre, si bien que notre vergue de misaine effleure, pour ainsi dire, la pierre de chaque côté, alors que sous notre quille il y a vingt-cinq et trente mètres d'eau. C'est admirable !

(*A suivre.*)

RENATUS.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

AVOIR DU FOIN DANS SES BOTTES

On raconte qu'un gros financier, plus riche en écus qu'en esprit, disait un jour à Voltaire avec une morgue nullement dissimulée :

« — Sachez, monsieur, que j'ai du foin dans mes bottes.

« — Alors, répondit le malin philosophe, vous êtes sûr de ne pas mourir de faim. »

Ce qui fait le piquant de cette répartie, c'est que Voltaire employait dans son sens propre l'expression avoir du foin dans ses bottes, tandis qu'elle ne s'emploie d'ordinaire qu'au figuré.

Avoir du foin dans ses bottes, c'est être riche, c'est posséder une fortune solide, bien assise, sans apparat extérieur. Ainsi l'on dit d'un brave paysan dont la maison est bien garnie de meubles et de linge, la cave de vin, l'écurie de bons chevaux, l'étable de bœufs, la bourse d'écus, qu'il a du foin dans ses bottes. Mais cette locution ne s'appliquera pas à un homme qui mène grand train, jette de la poudre aux yeux, et n'a peut-être de la richesse que l'apparence.

Cette expression s'explique facilement. Ce qui est plus difficile c'est d'en trouver l'origine.

Plusieurs explications ont été données :

Selon les uns, elle rappelle l'ancien usage de garnir ses chaussures de paille, afin d'être bien chaud, bien à l'aise. Elle a pour point de départ avoir mis du foin dans ses bottes, c'est-à-dire être venu de bas lieu et s'être enrichi par des moyens illicites.

A notre avis, les auteurs de cette explication se trompent sur le sens de la locution avoir du foin dans ses bottes. Elle n'indique nullement, en effet, que la fortune ait été mal acquise : elle signifie seulement qu'elle est réelle et solide. En outre il est question de foin et non de paille, de bottes et non de chaussures ce qui est bien différent. Ce sont ordinairement les sabots que l'on garnit de paille et non les bottes que l'on remplit de foin. Pour être exact il faudrait donc dire : avoir de la paille dans ses sabots.

D'autres philologues voient ici « une allusion « à l'usage en vigueur au seizième siècle de « porter des souliers *à la poulaine* — ainsi « nommés probablement à cause de leur ressemblance avec le cou d'une poule. Comme « cette chaussure était très large et très lon- « gue, il fallait bourrer de foin, pour la sou- « tenir, la partie qui n'était pas remplie par le « pied. Cette locution proverbiale a quelque « analogie avec celle-ci : être sur un grand « pied. »

Que les souliers à la poulaine aient donné naissance à l'expression être sur un grand pied, cela nous semble très probable. Mais il y a une grande différence entre avoir du foin dans ses bottes et être sur un grand pied. Autre chose est d'occuper une haute situation, autre chose de posséder une fortune solide. L'un n'est pas nécessairement la conséquence de l'autre. On peut être très riche et n'avoir qu'un rang très modeste. Réciproquement on peut être haut placé dans la hiérarchie sociale et n'avoir pas de foin dans ses bottes.

Mais examinons de plus près cette explication :

Le mot *poulaine*, est-il besoin de le dire, n'a aucun rapport avec la *poule*, ni avec aucun autre volatile. Rabelais parle quelque part d'un ventre *à la poulaine*, pour dire un ventre proéminent, et il le compare avec la *poulaine*, c'est-à-dire avec la proue ou le bec d'un vaisseau. C'est probablement cette ressemblance qui a fait donner à cette chaussure extravagante en honneur au quinzième siècle le nom de souliers *à la poulaine*. Pourtant cette expression pourrait aussi signifier *à la polonaise*, attendu que le royaume de Pologne s'appelait alors royaume de Poulaine. « Le roy de Poulaine et son frère en occirent quatre mil », dit Alain Chartier dans son *Histoire de Charles VII*.

Ce fut, dit-on, G. Plantagenet qui mit à la mode cette bizarre chaussure. Ce prince était l'un des plus beaux hommes de son époque. Malheureusement il avait au bout du pied une énorme excroissance de chair. Pour dissimuler cette difformité il imagina de porter des souliers à bout recourbé. Cette chaussure dite à la poulaine fut accueillie avec avidité par tout le monde. Elle fit même tant de fureur qu'il fallut déterminer la longueur des souliers selon les différentes classes de citoyens. Chez les gens du commun la pointe ne pouvait pas dépasser six pouces. Les bourgeois allaient jusqu'à un pied. Les gens de qualité se seraient crus déshonorés si le bout de leurs chaussures avait eu moins de deux pieds. Enfin les princes, pour se distinguer, allèrent jusqu'à deux pieds et demi. Comme ces chaussures extravagantes rendaient la marche difficile, sinon impossible, le bec du soulier était relevé et venait s'attacher au genou avec une chaîne d'or.

Ces souliers, en effet, étaient l'objet d'un luxe extraordinaire. On les ornait souvent de cornes, de griffes, d'ouvrages en or et en argent. L'Église même s'en émut et déclara cette

mode contraire aux bonnes mœurs. Charles V, publia un édit condamnant à dix florins d'amende ceux qui s'obstineraient à la porter. Cet édit eut le sort de toutes les lois somptuaires. On paya l'amende et l'on continua à porter cette chaussure ridicule.

Les jeunes seigneurs même ne la quittaient pas quand ils partaient en campagne. Ils en étaient quittes pour couper les poulaines de leurs souliers quand ils montaient à cheval pour courir à l'ennemi.

Voilà ce que nous apprend l'histoire : mais il n'est dit nulle part que ces souliers fussent bourrés de foin. Il est même peu vraisemblable que les jeunes seigneurs eussent choisi une matière aussi grossière pour garnir leurs luxueuses chaussures, si elles avaient eu besoin d'être garnies. Enfin nous ferons encore observer que le proverbe parle de *bottes* et non de *souliers*.

Nous ne pouvons donc admettre une explication si remplie d'inexactitudes.

Il n'est pas nécessaire, à notre avis, d'aller chercher si loin l'origine d'une locution qui a dû prendre naissance dans les campagnes de Normandie. Ce qui a induit en erreur tous les étymologistes, c'est le mot *bottes* sur la signification duquel ils se sont trompés. Ils ont vu des chaussures, lorsqu'il ne s'agit que de bottes de foin. En Normandie il est d'usage de vendre le foin, de même que la luzerne, le trèfle et la paille, non pas au poids, mais à la botte. On n'achète pas cent kilos de foin, on achète cent bottes de foin. Or, il y a bottes et bottes, comme il y a fagots et fagots. Pour tirer un plus grand profit de leur récolte, certains paysans font leurs bottes plus petites afin qu'elles soient plus nombreuses. Ils ont soin pourtant de donner à leur marchandise une certaine apparence afin de tromper l'acheteur. Mais celui-ci ne se laisse pas prendre au piège; à Normand, Normand et demi. Il soupèse la marchandise afin d'en apprécier la réelle valeur. On peut à chaque instant entendre cette expression : Il n'y a pas de foin dans ces bottes, pour dire que les bottes sont maigres et légères.

Avoir du foin dans ses bottes, c'est donc présenter une marchandise riche, solide, ayant autre chose que l'apparence et ne trompant pas les autres.

Cette expression prise au figuré a donné naissance à la locution proverbiale sur laquelle les étymologistes se sont trompés.

Cette explication est bien simple. Aussi craignons-nous qu'à cause même de sa simplicité, elle ne soit accueillie avec un sourire railleur par les savants qui aiment à fourrer de l'érudition partout et à chercher midi à quatorze heures.

H. Lecadet.

UNE VISITE DU CARDINAL DE POLIGNAC

A SAINT-PIERRE DE ROME

Le tableau dont nous donnons la reproduction est l'œuvre de Pannini, un des meilleurs paysagistes et peintres de genre italiens du dix-huitième siècle. Né à Plaisance en 1695, il étudia d'abord l'architecture et la perspective, puis, déjà habile dans son art, il vint à Rome étudier à l'école de Lucatelli et à celle de Benedetto Luti.

Personne n'a peint la perspective d'une manière plus attrayante que lui, moins pour l'exactitude des lignes, où d'autres ont pu exceller aussi, que pour le charme de ses paysages et l'agrément de ses figures. Il a décoré plusieurs salles, entre autres la salle de café au Quirinal; comme architecte il a construit la chapelle des frères della Scala in Trastevere; mais c'est surtout ses tableaux d'architecture qui l'ont rendu célèbre, quoiqu'ils ne soient pas toujours sans défaut : c'est ainsi qu'on lui reproche de n'avoir pas toujours observé les proportions entre les personnages et l'architecture; il y a aussi de la manière dans ses ombres, qui souvent sont trop rouges; mais c'est là un défaut que le temps peut atténuer.

Pannini mourut à Rome le 21 octobre 1768.

Le Louvre possède de lui neuf tableaux. L'un d'eux, un Festin sous un portique ionique, est intéressant parce que l'artiste s'est représenté lui-même sous les traits d'un personnage couvert d'un bonnet bleu à couleur changeante et portant la main à sa poitrine. Dans plusieurs de ses autres tableaux du Louvre figure le cardinal de Polignac soit assistant au concert donné à Rome en l'honneur de la naissance du dauphin fils de Louis XV, soit inspectant les préparatifs de la fête donnée sur la place Navone à la même occasion. Ce cardinal employé pour les affaires diplomatiques par Louis XIV et par Louis XV, fut envoyé à Rome comme ambassadeur, en 1724, pour l'élection de Benoît XIII et y resta huit ans pour terminer les différends suscités par la bulle *Unigenitus*. C'est lui qui succéda à Bossuet à l'Académie française et qui écrivit en latin l'*Anti-Lucrèce*. Sa visite à Saint-Pierre, représentée par Pannini, est de l'année 1730.

L'entrée à l'intérieur de Saint-Pierre produit toujours une impression assez médiocre. Après avoir soulevé la lourde portière de cuir qui ferme la porte de la basilique on se trouve d'abord dans l'obscurité. Cela vient de ce que Raphaël, chargé de diriger l'œuvre de construction après la mort de Bramante, changea le plan primitif et substitua la croix latine à la croix grecque. La coupole, qui aurait parfaitement éclairé les quatre branches égales de la croix grecque, laisse à peine arriver la lumière au fond des nefs latines, trop longues et trop éloignées du

centre. Au sortir de cette obscurité, le premier coup d'œil est médiocre. « Rien ne m'a tant surpris, dit le président de Brosses qui visitait Saint-Pierre dix ans après le cardinal de Polignac, rien ne m'a tant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise ; on entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paraît ni grand, ni petit, ni haut, ni bas, ni large, ni étroit. On ne s'aperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle, on la trouve grande comme une cathédrale ; lorsqu'en mesurant un marmouset qui est là au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet. Tout cet édifice, par l'admirable justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur.

« Si ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune. Tout y est simple, naturel, auguste et, par conséquent, sublime. Le dôme, qui est à mon avis la plus belle partie, est le Panthéon tout entier, que Michel-Ange a posé là, en l'air, tout brandi de pied en cap. »

Il est permis de ne pas partager entièrement l'avis du président de Brosses : le comble de l'art n'est pas de produire un résultat médiocre avec de grands moyens, mais au contraire, de produire de grands effets avec des ressources médiocres. Le Panthéon, encore plus admirable dans ses proportions que la basilique Vaticane, produit un effet entièrement opposé. Ce n'est pas parce que toutes les proportions de Saint-Pierre sont exactes que la basilique paraît petite. C'est au contraire parce que la croix latine a été substituée à la croix grecque, parce que la nef par où l'on entre et que Pannini a représentée a profondément altéré les proportions originales, c'est pour ces motifs que, de l'entrée, la basilique fait peu d'effet. De plus, les additions du Bernin, le tabernacle et la chaire de Saint-Pierre, de style baroque, sont peu heureuses et forcent presque l'œil à faire un faux calcul. Si l'on veut se faire une idée plus exacte de l'édifice, plutôt qu'à l'entrée de la nef, il faut se placer à l'extrémité du transept; là, quoique la longueur soit moindre, tout paraît plus grand et plus majestueux, parce que c'est là que règnent les proportions en vue desquelles Bramante avait construit l'édifice. — Néanmoins, malgré ces critiques, la lumière et la foule sont pour beaucoup dans l'impression que fait Saint-Pierre ; le matin de Pâques on a bien conscience d'être dans le plus vaste espace clos du monde entier.

En effet, les proportions de Saint-Pierre dépassent celles de toute autre église. La grande nef a près de 187 mètres de longueur, 45 de haut et 25 de large. Les pilastres que l'on voit figurés sur le tableau de Pannini n'ont pas moins de 24 mètres de hauteur. La coupole, d'où vient le jour qui éclaire le tableau, a 117 mètres de haut, et les piliers qui la soutiennent ne comptent pas moins de 19 mètres de largeur à leur base.

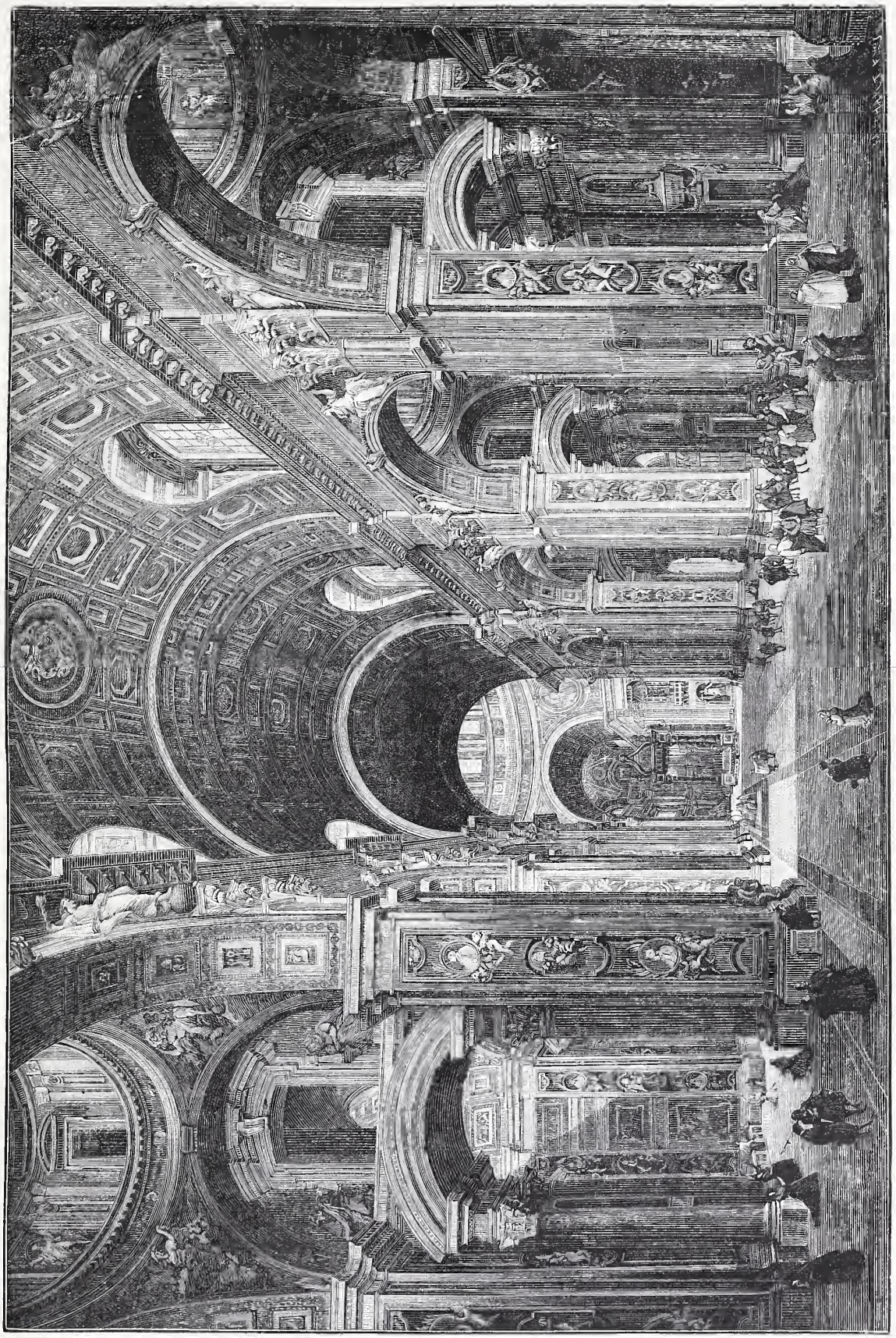
La partie de la basilique représentée par Pannini contient des monuments assez intéressants. D'abord les deux énormes bénitiers que le président de Brosses traite assez cavalièrement de marmousets : ce sont deux anges en marbre blanc de six à sept pieds soutenant une coquille de marbre jaune. Au pied de chaque pilier sont des statues de saints, fondateurs d'ordres religieux ; ce sont, pour la plupart, des œuvres qui se rattachent à l'école de Bernin. Ces artistes, suivant consciencieusement les traces de la peinture, cherchent avant tout à exprimer le sentiment, élevé jusqu'à l'extase, et traduit au moyen du geste.

Dans les statues de saints, les motifs sont peu nombreux et infiniment répétés, malgré les efforts de l'artiste pour le dissimuler; c'est un mouvement d'inspiration comme au sortir du rêve, ou bien des génuflexions sentimentales et des yeux levés au ciel, ou une ardeur de protestation et de serment. Dans ce dernier mouvement, l'Ignace de Loyola qui est au pied du troisième pilier de gauche, par Giuseppe Rusconi, est un des meilleurs ouvrages de l'école. — Au dernier pilier de droite, devant lequel Pannini a représenté un homme abaissé, se trouve la fameuse statue en bronze de saint Pierre, qui fut, dit-on, érigée au cinquième siècle par saint Léon, en action de grâce de la délivrance de Rome menacée par Attila. On prétend que le pape fit fondre la statue de Jupiter Capitolin pour la transformer en statue de saint Pierre. C'est une des rares œuvres qui nous restent de l'antique statuaire chrétienne ; elle est très médiocre, bien qu'imitée laborieusement des figures en toge, assises, de la sculpture païenne. Cette statue est l'objet d'une grande vénération : tous ceux qui visitent Saint-Pierre vont d'abord lui baiser le pied : aussi le pied de cette statue a été usé par les lèvres des fidèles qui, dans le cours des âges, se sont succédé devant elle.

La coupole, qui fait suite à la nef, est soutenue par quatre piliers qui contiennent chacun dans une niche quatre statues colossales de saints surmontées de médaillons en mosaïque représentant les quatre évangélistes. On distingue bien, dans notre tableau, la statue du pilier postérieur de droite : c'est sainte Hélène, la croix à la main et montrant les clous de la Passion, par Bolgio. Au-dessus est le médaillon de saint Jean l'Évangéliste, qui n'a pas moins de sept mètres de haut.

Dans la rotonde de la coupole se trouve la

Confession de saint Pierre sous l'autel principal, isolé, selon l'habitude romaine, et surmonté d'un baldaquin de bronze, œuvre du Bernin. Urbain VIII, qui chargea l'artiste de le con-



Une visite du cardinal de Polignac a St-Pierre de Rome. — Peinture de Pannini. — Musée du Louvre. — Gravé par Bauchart.

struire, lui livra 180,000 livres de bronze enlevé au Panthéon, et en fit venir une grande quantité de Venise. Ce baldaquin, soutenu par des colonnes torses, de bronze également, est haut

de vingt-neuf mètres, et repose sur des piédestaux de marbre qui portent les abeilles des Barberini, famille d'Urbain VIII. Les fûts sont entourés de guirlandes de laurier, d'abeilles, de statuettes d'enfants qui jouent dans le feuillage. Les chapiteaux soutiennent à leur tour une très riche corniche à laquelle est suspendue une vaste draperie de bronze. Aux angles sont des statues d'anges; de là partent quatre consoles renversées, dont le point de jonction est couronné par un globe surmonté d'une croix. Ce baldaquin recouvre le maître-autel où le pape seul dit la messe les jours de grande fête. Dessous est la Confession de saint Pierre où l'on descend par un escalier de marbre à deux branches : c'est dans cette crypte que l'on conserve, dit-on, la moitié des corps de saint Pierre et de saint Paul ; les autres moitiés sont à saint Paul et les têtes à saint Jean de Latran.

Telle est la partie de l'église et les œuvres qu'elle renferme, représentées par Pannini. Sans doute, Saint-Pierre contient beaucoup d'autres chefs-d'œuvre, mais, à lui seul, ce tableau peut donner une idée assez exacte de la grande basilique chrétienne.

J. Herman.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES EN 1798

Le ministre actuel de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a procédé récemment, par l'organe de M. le directeur des Beaux-Arts, à la distribution des récompenses accordées par les jurys du Conservatoire à la suite des concours publics de 1895.

Il n'est peut-être pas sans intéret de donner à ce propos, d'après les procès-verbaux du temps, le compte rendu de la distribution des récompenses aux élèves du Conservatoire qui eut lieu en 1798, sous la présidence de M. le ministre de l'Intérieur, François de Neufchateau, dans la salle du *Théâtre de la République et des Arts*.

Le *Théâtre de la République et des Arts* était à cette époque l'Opéra. Il était placé sur la place Louvois, près de la Bibliothèque nationale. Le Directoire l'avait acheté à la Montansier et en avait confié la direction à trois hommes de lettres, la Chabeausière, Parny et Caillot.

Le 14 frimaire, François de Neufchateau, qui jouissait d'une grande popularité et qui avait repris la direction du ministère de l'Intérieur, après avoir été un instant membre du Directoire à la place de Lazare Carnot, fut accueilli à son entrée dans la salle du *Théâtre de la République et des Arts* par des applaudissements enthousiastes. Il était en grand costume. Il prit place sur le devant de l'amphithéâtre, ayant à ses côtés Sarrette, le fondateur et le directeur du Conservatoire, et le président du département de la Seine. Autour de lui, l'Institut national, les savants étrangers, les douze administrations municipales du canton de Paris, les commissaires du Directoire, les états-majors de la 17e division militaire et de la place de Paris.

Les gradins étaient remplis par les élèves des deux sexes et le nombreux orchestre, composé des professeurs du Conservatoire et des autres artistes les plus célèbres de Paris, était distribué sur une estrade entre la scène et la salle.

L' « exercice musical » allait commencer. Le chef d'orchestre avait déjà donné le signal du silence, lorsque l'on vit apparaître sur le théâtre, au milieu des inspecteurs de l'enseignement, l'illustre Piccinni. Ce fut alors une véritable ovation et des applaudissements plus éclatants, plus universels, plus prolongés que tous ceux que l'on pourrait imaginer. La foule des spectateurs, en voyant l'homme qui avait, avec Gluck, si puissamment contribué à notre révolution musicale vingt ans auparavant, se rappela instantanément les persécutions dont le compositeur avait été la victime dans sa patrie de Naples, en y proclamant son attachement pour la France, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et après un très long temps que Sarrette put obtenir que le silence succédât à cette explosion de sensibilité.

L' « exercice » musical put enfin commencer. L'orchestre exécuta la belle ouverture de l'*Hôtellerie portugaise* du citoyen Chérubini. La citoyenne Clotilde Romain chanta ensuite une scène de l'*Anacréon*, de Grétry, et la citoyenne Desmares une scène du *Mariage de Figaro*, de Mozart.

Dans la seconde partie, le citoyen Hyacinthe Jadin fit entendre une sonate à trois pianos de sa composition, qui fut jouée par les citoyens Pradère, Méraud et Braun. A cette sonate succéda une sonate du citoyen Devienne, pour flûte, exécutée par le citoyen Maudru, et cette partie fut terminée par une symphonie concertante, du même compositeur, pour flûte, hautbois, cor et basson, rendue par les citoyens Grandjean, Gilles, Lambert et Judas.

La dernière partie fut ouverte par une symphonie pour instruments à vent, du citoyen Méhul. La citoyenne Chevalier chanta une scène de *Sapho*, du citoyen Lenglé, avec accompagnement de clarinette, par le citoyen Pierre Petit. Une symphonie concertante de Pleyel, pour deux violons, par les citoyens Verdignier et Guenée ne donna pas moins de satisfaction aux connaisseurs que le concerto de violoncelle de Reickart, exécuté par le citoyen Guérin, et le concerto de clarinette de Lefebvre, par le citoyen Franco.

Enfin on entendit deux belles strophes à la Liberté, de Chénier, mises en musique par le citoyen Gossec. Ces strophes, dites par six

jeunes personnes et six jeunes gens, demandaient pour la France, au Dieu de la Liberté, la fertilité des champs, la paix, l'heureuse abondance, l'empire éternel des arts.

Donne nous des vertus, des talents, des lumières,
L'amour de nos devoirs, le respect de nos droits,
Une liberté jeune et des lois tutélaires,
Et des mœurs dignes de nos lois.

On passa après ce chant à la distribution des prix. François de Neufchateau quitta l'amphithéâtre et vint se placer sur la scène où il prononça un discours rempli d'esprit, de justesse, de patriotisme et d'éloquence.

A la suite de cette belle cérémonie, les professeurs du Conservatoire demandèrent au ministre de venir en aide à Piccinni, qui était dans un état de dénuement complet. Le ministre lui fit donner un secours et le logea à l'hôtel d'Angevilliers.

On sait que l'infortuné rival de Gluck traîna à Paris une existence pénible, malgré l'assistance que lui donna le gouvernement. Reçu par le Premier consul, Bonaparte lui commanda une marche pour sa garde consulaire et lui donna en échange une place d'inspecteur au Conservatoire, mais les émoluments de cette place étaient si modestes, que Piccinni ne pouvait subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, et il mourut à Passy, où il est enterré, en 1800, laissant une veuve et ses enfants dans la plus profonde misère.

A. P.

LE JOUR DES MORTS (1)

Le ciel se ferme tôt, et les jours semblent las ;
Nous voilà revenus au déclin de l'année !
C'est l'heure recueillie où la foule inclinée
Fait visite aux défunts et leur parle tout bas.

Des fleurs, des fleurs partout, ou vivantes ou fausses,
Sur les tertres d'hier et sur ceux d'autrefois !
Que de chers disparus, depuis les jours, les mois
Et les ans meurtriers, qui creusent tant de fosses !

Mais, où sont-ils, tous ceux que la mort a fauchés,—
Nous compterons, tantôt, près de vingt-cinq années,
Un quart de siècle, hélas ! — dans de rudes journées,
Et qui gisent, au loin, l'un sur l'autre couchés ?

C'est pour vous qu'il nous faut les fleurs les plus [exquises
Les parfums les plus vifs et les plus pénétrants ;
Pour vous, victimes des sinistres conquérants,
Pauvres morts, qui dormez sous les terres conquises.

CH. CANIVET.

(1) Extrait de *Honneur-Patrie*, un volume par CH. CANIVET.

LA DÉCORATION DU PONT DE LA CONCORDE

Les ardentes controverses qui se sont engagées dans la presse à propos des plans de la prochaine Exposition ont jeté une vive lumière sur les tendances artistiques de la population parisienne. Les Florentins se passionnaient pour un tableau ou une statue ; les sept corporations de métiers, bannières déployées, organisaient une procession solennelle en l'honneur du nouveau chef-d'œuvre ; la cité des Médicis, avait pour les merveilles de l'art le culte des peuples de l'antiquité pour leurs dieux nationaux.

Le même sentiment existe mais il ne se manifeste pas sous la même forme sur les bords de la Seine. Le Parisien n'est pas moins fier de sa ville natale, qu'un enfant de Florence, de Venise ou de Rome, mais sans dédaigner les trésors accumulés dans le musée du Louvre, c'est surtout un ensemble de perspectives grandioses qu'il s'enorgueillira de faire voir aux étrangers.

Ce n'est pas M. Haussmann qui a inventé la ville moderne, c'est Louis XIV. La transformation que Paris a subie pendant le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, s'est opérée sous l'influence des modèles qu'avaient laissés les architectes de Versailles. Les habitants de la capitale de la France ont pris goût aux points de vue savamment aménagés et quand il leur arrive de visiter l'Italie ils ne peuvent pas comprendre comment des hommes capables de construire de si admirables monuments n'ont pas mieux su les encadrer.

Cette passion pour les belles perspectives que les villes de l'antiquité et de la Renaissance ont à peine soupçonnée s'est manifestée à Paris avec une remarquable unanimité quand les organisateurs de l'Exposition de 1900 ont proposé de démolir le palais de l'Industrie. Pas une voix autorisée ne s'est élevée pour réclamer la conservation d'un édifice qui rend des services indiscutables et tient une si grande place dans les habitudes de la population parisienne. Du moment où il a été question de rouvrir la splendide échappée qui permettait aux promeneurs arrivés à mi-chemin entre la place de la Concorde et le rond-point des Champs-Élysées d'apercevoir de l'autre côté de la Seine l'Hôtel des Invalides couronné de sa coupole dorée, aucune protestation sérieuse ne s'est fait entendre en faveur d'un monument assez médiocre du reste et dont l'emplacement avait été si mal choisi.

Ces instincts décoratifs qui portent les habitants de la capitale à rechercher avant tout l'harmonie des grandes lignes sans trop se préoccuper des détails se sont également traduits une fois de plus avec une intensité inattendue à propos de la décoration du pont de la

Concorde. Jamais cette question, qui est déjà vieille de plus d'un siècle, n'avait excité un aussi vif intérêt.

Ni la Madeleine, ni le Palais-Bourbon, ni l'arc de triomphe de l'Étoile, ni les deux édifices à colonnades, construits par Gabriel, ni l'Obélisque, ni les deux fontaines ne sont des chefs-d'œuvre; chacun de ces monuments soumis à un examen séparé donne prise à des critiques sérieuses, mais l'ensemble n'en est pas moins splendide. La place de la Concorde est à bon droit considérée comme une des plus belles places d'Europe.

Toutefois ce merveilleux ensemble n'excite pas un sentiment d'admiration sans mélange. Il produit l'impression d'un travail inachevé. On sent que la façade de la Chambre des Députés reste trop isolée de l'autre côté de la Seine et aurait besoin d'être rattachée par quelques points de repère aux édifices de la rive droite. On s'aperçoit bien vite que le pont est un trait d'union insuffisant. L'œil s'égare avec étonnement sur des parapets bastionnés de douze grands piédestaux qui attendent. Le pont de la Concorde qui est construit depuis plus d'un siècle n'a jamais été complété.

Napoléon eut l'idée d'utiliser les piédestaux vacants pour honorer la mémoire des héros de la Grande Armée. Le 1er janvier 1810, un décret impérial ordonna que les statues des généraux Saint-Hilaire, Espagne, Lasalle, Lapisse, Servoni, Colbert, Hervo morts sur le champ de bataille seraient placés sur le pont de la Concorde.

A la chute de l'empire ce projet n'avait pas encore été mis à exécution.

Le gouvernement de la Restauration décida que les généraux désignés par Napoléon seraient remplacés par des illustrations de l'ancienne France. En vertu des ordonnances royales du 19 janvier et du 14 février 1816, les statues de Suger, de Du Guesclin, de Bayard, de Sully, de Richelieu, de Colbert, de Condé, de Turenne, de Duquesne, de Tourville, de Duguay-Trouin et de Suffren furent commandées à des artistes alors célèbres mais aujourd'hui presque tous oubliés. Quelques-unes de ces statues furent installées, en 1828, sur les piédestaux que devaient occuper les généraux de la Grande Armée, mais d'assez vives protestations ne tardèrent pas à se produire contre le disgracieux effet produit par ces géants de marbre dressés sur des socles qui n'étaient pas assez élevés.

Les dix statues prétentieuses et déclamatoires que le Bernin a placées sur le pont Saint-Ange ont tout au moins le mérite d'avoir l'air de se poser sur le parapet sans l'écraser sous leur poids. Les anges sculptés par l'artiste qui a exercé une si grande influence sur la physionomie de l'ancienne Rome pontificale, sont des œuvres d'un style douteux, mais ils ne semblent pas lourds, ils paraissent soutenus par leurs ailes.

Les statues du pont de la Concorde étaient, au contraire, pesantes de toutes les façons. Non seulement elles avaient l'air d'écraser des piédestaux trop bas pour leur taille, mais encore elles étaient dénoncées comme un danger public. On affirmait qu'elles compromettaient la solidité des piles et que le pont ne tarderait pas à s'effondrer sous leur poids. Cette accusation n'a jamais été vérifiée et il paraît même assez difficile d'admettre que le gouvernement de la Restauration se soit engagé dans une pareille entreprise sans consulter les ingénieurs. La conjecture la plus vraisemblable c'est que Louis-Philippe, dont la principale préoccupation était d'embellir le musée de Versailles, ne se montra pas trop rigoureux dans l'examen des critiques de diverse nature qui n'avaient pas été épargnées à la décoration du pont de la Concorde et fut heureux de faire transporter les douze statues des grands hommes de l'ancienne monarchie dans la cour d'honneur du palais de Louis XIV.

Les héros du premier empire ne tardèrent pas à les rejoindre. Quatre seulement des généraux de division désignés par le décret de 1810 avaient leurs statues prêtes au moment de la chute de Napoléon. Ils furent envoyés à Versailles et promus avant leur départ à la dignité de maréchaux mais à la condition qu'ils changeraient de tête et qu'ils s'appelleraient désormais Lannes, Masséna, Jourdan et Mortier. Ce n'est pas une des moins curieuses singularités historiques du château du Grand Roi que ces statues de généraux de division transformés en maréchaux grâce à des mutations de tête habilement opérées après coup.

La décoration du pont de la Concorde n'avait pas figuré dans le programme des travaux qui ont si profondément modifié la physionomie de Paris pendant le second empire et les controverses engagées à l'époque de l'enlèvement des statues commençaient à tomber dans l'oubli lorsque M. Henri Parent dont la mort toute récente a laissé un vide parmi les maîtres les plus autorisés de l'architecture française, exposa au Salon de 1874 un plan destiné à compléter l'œuvre de l'ingénieur Perronet. L'architecte qui a construit le Cercle agricole et qui a si largement contribué à embellir les abords du Palais-Bourbon et à imprimer un cachet monumental à l'entrée du boulevard Saint-Germain avait assurément qualité pour rechercher le meilleur moyen de donner à un pont resté inachevé depuis plus d'un siècle, la décoration qui lui serait indispensable pour n'être plus un simple trait d'union entre deux quais, mais avoir un caractère et une physionomie qui lui appartiennent en propre et devenir un des ornements les plus remarquables du plus beau quartier de Paris.

« Lors du transport des cendres de l'Empe-

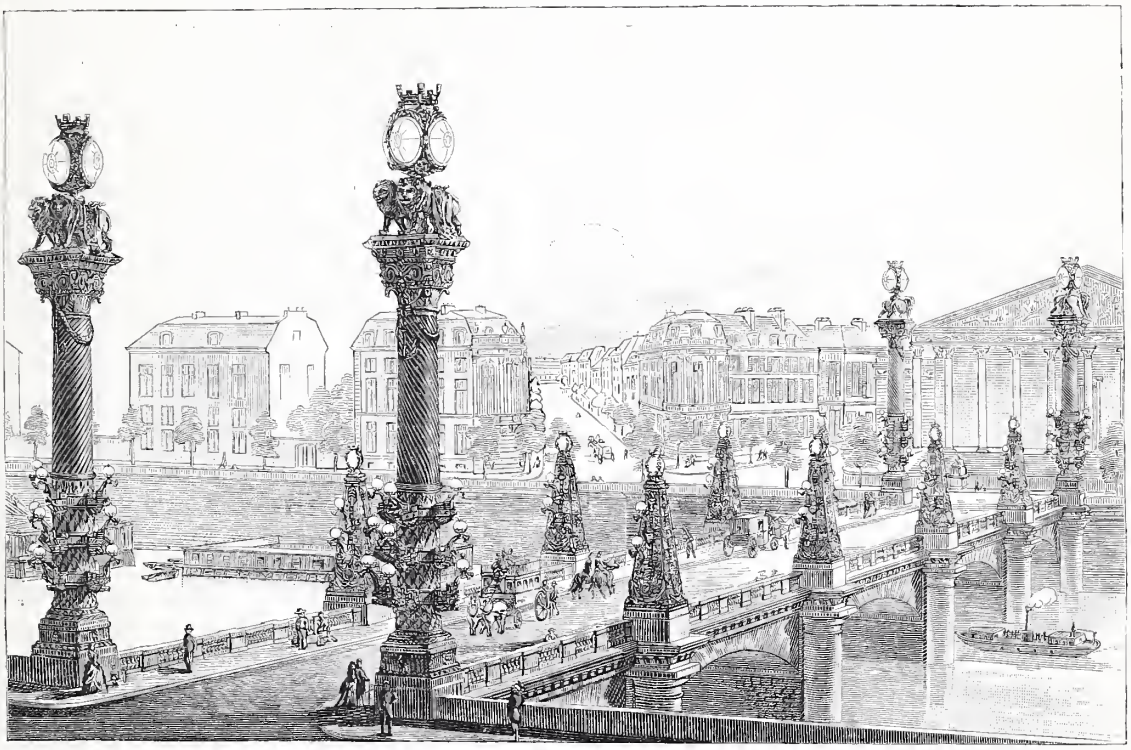
reur, j'avais remarqué, dit M. Parent dans une note écrite peu de jours avant sa mort, l'effet produit par les hautes colonnes placées pour la circonstance aux extrémités du pont de la Concorde et décorées de crêpes et de flammes funéraires. Quatre colonnes formeraient du côté de la place une intersection utile au bon effet de l'ensemble, et du côté de la Chambre, une perspective artistique pour le boulevard Saint-Germain.»

Suivant le projet préparé en 1874 par l'éminent architecte, « ces colonnes de style Louis XVI, devaient avoir dix-neuf mètres de hauteur sous chapiteau, porter chacune douze rostres ou proues de navire ornées de fanaux et être couronnées par un groupe de deux lions chargés d'un globe à quadruple cadran lumineux de trois mètres de diamètre donnant jour et nuit, l'heure, la hauteur barométrique, la température et la direction du vent. »

Pour la décoration des huit piles intermédiaires, le projet de 1874 revenait à l'idée primitive de Perronet. D'après les plans du célèbre ingénieur, les piédestaux devaient être chargés de pyramides de fer forgé, ajourées et terminées par une boule de cristal destinée à éclairer le pont pendant la nuit.

Le dessin que nous donnons ci-joint, est une reproduction exacte du projet de 1874.

De puissantes pyramides de fer, dont l'unique raison d'être serait de soutenir un appareil d'éclairage, qui, pour répondre à sa destination doit avant tout être léger, donneraient



Projet de décoration du pont de la Concorde, par M. Parent.

probablement lieu à des critiques assez vives. La maquette de cette partie du plan de Perronet, que l'administration a fait préparer en 1874, était assurément fort imparfaite, mais eût-elle été mieux soignée qu'elle eût été difficile à concilier avec les goûts du public, qui aurait eu de la peine à s'habituer à voir les énormes colonnes de pierre du pont de la Concorde surmontées de cages de forme pyramidale, dont l'utilité ne s'expliquerait pas du premier coup. D'ailleurs la passion des statues est aujourd'hui si répandue en France qu'il serait impossible de proposer un autre genre de décoration. Aussi M. Parent, dans une note rectificative qu'il a ajoutée à son projet de 1874 serait-il d'avis de placer sur les huit piédestaux intermédiaires du pont de la Concorde des statues allégoriques qui représenteraient les principales colonies françaises. Ces statues devraient être en pierre afin d'être en harmonie avec celles qui décorent la place et la façade du Palais-Bourbon. Ajoutons qu'elles pourraient être faites en grés cérame ou en tout autre substance légère si la solidité des piles laissait à désirer.

En réalité, la décoration des piédestaux intermédiaires est loin d'avoir une importance capitale. Les colonnes de dix-neuf mètres de hauteur qui seraient placées à chacune des extrémités du pont sont les éléments les plus originaux et les plus essentiels du projet de 1874. Ces colonnes supporteraient quatre foyers de lumière électrique qui, pendant la nuit, seraient du plus heureux effet, et pendant le jour

elles offriraient sur tout autre mode d'embellissement, le double avantage d'être en harmonie parfaite avec l'ensemble de la place de la Concorde et de donner à l'œuvre de Perronet une physionomie toute particulière qui la distinguerait des autres ponts de la capitale. Grâce à cette décoration grandiose, le pont de la Concorde ne serait plus seulement une voie de communication établie entre les deux rives de la Seine, mais deviendrait un véritable monument.

G. Labadie-Lagrave.

SOUS LA GRIFFE DU LION

NOUVELLE

I

C'était le dernier jour de l'automne, et l'hiver allait commencer. Sans trêve, les laboureurs avaient circulé dans leurs fermes de prairie, à travers leurs champs vastes et plats, malgré la neige qui fondait en tombant et dont l'humidité les perçait jusqu'aux os. — Sans trêve, malgré les rafales fréquentes, les nuages désolés qui semblaient verser leur contenu sur la terre, malgré la boue des sillons, tenace et noire comme du goudron.

Sous leurs harnais ruisselants, les chevaux avançaient avec la patience résignée qui leur est propre, remuant la queue silencieusement. Depuis le matin, les oies sauvages poussaient des cris aigus. S'avançant obliquement, entraînées par le vent qui semblait les poursuivre comme un ennemi, elles se laissaient emporter le cou tendu, les ailes ouvertes, et bientôt on les perdit de vue.

Cependant, en dépit de la neige étendue sur son paletot déguenillé et de la boue froide et collante qui montait sur ses bottes lourdes l'enchaînant au sol comme avec des entraves, le laboureur, derrière sa charrue, sifflait à la barbe de la tempête. A la fin du jour, la neige avait cessé de fondre, mais elle s'étendait sur la terre labourée et se logeait dans les interstices de la paille de la dernière coupe de blé jusqu'à ce qu'après chaque tour lentement accompli, le dernier sillon ressortit noir et brillant comme du jais, entre la terre blanche et la paille toute grise.

Quand la nuit vint à tomber et que les oies au vol lourd et bas commencèrent à descendre invisiblement dans le champ voisin, Stephen Council était encore à l'ouvrage « finissant une terre ». Il montait sur sa charrue quand le vent le poussait et redescendait quand il l'avait en face. Assis, le corps incliné, glacé, joyeux pourtant sous son chapeau à larges bords, il s'adressait en les excitant aux quatre bêtes de son attelage.

— Tournez là, compagnons ! — Encore un tour ! Il faut que nous finissions cette terre. Rentre là, Dan ! Doucement, Kate — doucement ! Pas de folies, Kittie. C'est assez dur ; mais il faut que ça se fasse. *Tck ! tck !* Avance donc, Pete ! Ne laisse pas Kate poser le palonnier sur la roue. Allons ! encore une fois !

Ils semblaient comprendre son désir et que c'était le dernier tour, car ils avançaient avec plus de vigueur.

— Encore une fois, les amis, et puis de l'avoine, une bonne étable bien chaude et du sommeil pour tous.

Quand le dernier sillon fut tracé, il faisait trop noir pour voir la maison et la pluie succédait à la neige. Affamé et lassé, l'homme pouvait voir la lumière de la cuisine brillant à travers la haie sans feuilles et il se mit à crier très haut : « Qu'il y ait à souper pour six ! »

Il était près de huit heures quand il eu achevé sa tâche et put se diriger vers le repas. Il se frayait soigneusement un chemin à travers la boue, quand il distingua la taille élevée d'un homme qui toussait légèrement comme pour avertir.

— Que voulez-vous ? dit-il, plutôt un peu saisi.

— Eh bien, vous voyez, commença l'étranger d'un ton suppliant, nous voudrions un abri pour la nuit. Nous avons fait deux milles en frappant à toutes les portes, mais il n'y avait pas de place pour nous. Ma femme est presque malade et mes enfants ont froid et faim.

— Ah ! vous voulez passer la nuit, hein ?

— Oui, monsieur ; ce serait un grand service.

— Écoutez, je n'ai pas l'habitude de renvoyer les gens qui ont faim, surtout par des nuits pareilles. Venez chez moi. Nous n'avons pas grand'chose, mais tel que ça est...

L'étranger avait déja disparu. Et peu après son véhicule, aux palonniers ballants, dépassa le puits jusqu'à la borne, à côté du sentier, les chevaux exténués, fumants, la tête pendante. Council se tint debout, à côté du « schooner », et aida les enfants à descendre — deux petits à moitié endormis — puis une jeune femme qui portait un nouveau-né dans ses bras.

— Ça y est ! s'écria-t-il joyeusement. Maintenant, tout va bien ! Appuyez à droite jusqu'à la maison, là ! et dites à mistress Council de vous donner quelque chose à manger. Tout droit, mistress. — Par ici ! Je vais aller chercher une lanterne. Venez, dit-il au groupe effaré et silencieux à ses côtés.

— Mère, s'écria-t-il en approchant de la cuisine odorante et chaudement éclairée, voici des voyageurs qui réclament de la nourriture et une place pour ronfler.

Et en achevant, il les poussa tous à l'intérieur.

Mistress Council prit les enfants dans ses bras. C'était une forte femme, à l'air jovial et plutôt vulgaire.

— Entrez, mes petits lapins. Vous êtes tout endormis, hein ? Voilà du lait pour chacun.

J'aurai du thé dans cinq minutes. Débarrassez-vous et mettez-vous près du feu.

Tandis qu'elle les installait et leur servait du lait, Council prit sa lanterne et sortit pour aider l'étranger occupé de ses bêtes près de la grange où sa voix cordiale et profonde se faisait entendre dans ses allées et venues entre la grande meule et l'écurie.

La jeune femme vint pour éclairer. Elle était timide, menue, d'aspect découragé, mais encore jolie, d'une grâce frêle et pleine de tristesse.

— Oh! là, là! Et vous avez voyagé sans arrêter dans cette boue depuis Clear Lake! Alors! alors! rien d'étonnant que vous soyez tous éreintés. N'attendez pas les hommes, mistress?...

Elle hésita, attendant le nom.

— Haskins.

— Mistress Haskins, mettez-vous à table et servez-vous une bonne rasade de thé pendant que je vous ferai des toasts. C'est du thé vert et il est bon. Je dis toujours à Council qu'en vieillissant je n'ai pas le moindre goût pour le Young Hyson ou le Gunpowder. Il me faut le vrai thé vert tel qu'il sort du champ. Il me semble qu'il a plus d'énergie, plus de cœur, si on peut dire. Mais Council dit que je me mets ça dans la tête.

Comme elle continuait ainsi sur ce ton libre, les enfants eurent bientôt leur compte de pain et de lait, et la femme, se sentant tout à fait *at home* se mit à manger des toasts et des pickles de melon doux en prenant son thé par petites gorgées.

— Voyez donc, les chers petits rats! dit mistress Council riant aux enfants. Ils en ont jusqu'au bout du nez. Il faut aller au lit maintenant. Ne vous levez pas, mistress Haskins, restez où vous êtes et laissez-moi faire. Ça me connaît les petits, quoique je sois seule à présent. Jane est partie et s'est mariée l'automne dernier. Mais, comme je dis à Council, c'est une chance que nous gardions la santé. Restez là, mistress Haskins, je ne veux pas vous voir remuer un doigt.

C'était une joie inattendue d'être assis là dans cette pièce chaude et rustique, tandis que le gai babil de la ménagère prenait le dessus et tenait en respect le long hurlement du vent frustré de sa domination ordinaire.

Les yeux de la petite femme se remplirent de larmes qui tombèrent une à une sur l'enfant endormi dans ses bras. Le monde n'était pas si désolé, si froid et si noir, après tout.

— J'espère que Council ne va pas rester dehors et parler politique toute la nuit. Il n'a pas son pareil là-dessus, ni pour lui la tribune — — Quel âge a-t-il?

Elle s'interrompit et interrogea curieusement le visage du baby.

— Deux mois et cinq jours, dit mistress Haskins avec une exactitude toute maternelle.

— Vraiment! Il faut le savoir! le gros pâté joufflu! continua-t-elle avançant de bons gros doigts sous ses langes et fourrageant dans le voisinage de ses petites côtes.

— C'est dur, n'est-ce pas, de vous promener ainsi à travers les terres?

— En effet, un homme ne peut pas soulever une montagne, disait Council sur le seuil de la porte.

(*A suivre.*) HAMLIN GARLAND.

UNE PORTE DU RINSENHOF DE DELFT

Dans la vieille rue de Delft, le long d'un tranquille canal bordé de tilleuls, on voit d'un côté la vieille église qui contient le tombeau de l'amiral Tromp : c'est un bâtiment en briques, fort simple, surmonté d'une haute tour, fortement inclinée. En face se dresse un édifice en briques également, à deux étages, avec des fenêtres cintrées et des portes étroites et couvert de tuiles rouges ; c'était jadis le couvent de Sainte-Agathe, puis à partir de 1575 un palais des princes d'Orange ou Rinsenhof ; ce palais, récemment restauré, a été transformé naguère en musée Guillaume Ier. Il est séparé de la rue par une vaste cour dans laquelle donne accès la porte que nous reproduisons ci-dessous. Cette porte, avec son immense haut-relief, qu'il est inutile de décrire ici, est intéressante par elle-même ; elle l'est surtout en raison de ce qui s'est passé derrière elle. En effet, le Rinsenhof, le tranquille musée dont la paix est à peine troublée par de rares visiteurs,, a été en 1584 le théâtre d'événements tragiques, puisque c'est là que fut assassiné le fondateur de l'indépendance des Pays-Bas, Guillaume le Taciturne.

Le dimanche 8 juillet 1584, au matin, on vint annoncer au prince d'Orange la mort du duc d'Anjou ; le prince était encore au lit. Il fit appeler le courrier pour lui demander quelques renseignements. Cet homme se faisait appeler François Guion, et avait obtenu quelques mois auparavant la protection de Guillaume d'Orange, en se faisant passer pour le fils d'un pasteur protestant de Besançon, martyr de sa foi. C'était en apparence un pieux calviniste, grand chanteur de psaumes, et ne sortant jamais sans sa Bible sous le bras. Mais sous les dehors inoffensifs de ce jeune homme chétif et gauche se cachait une âme ardente et fanatique, puisque François Guion était en réalité Balthazar Gérard, qui depuis longtemps avait formé le dessein de tuer Guillaume, et qui à peine âgé de vingt ans, enfonçant un jour un poignard dans une porte s'écriait : « Je voudrais que ce coup de poignard eût été donné dans le cœur du prince d'Orange ». Quand, au mois de juin 1850, le roi d'Espagne eut publié

un ban contre Guillaume, et promis la noblesse avec 25,000 écus d'or à celui qui l'en débarrasserait, huit tentatives d'assassinat contre le prince d'Orange se succédèrent, toutes inutiles ; mais Balthazar n'en fut que plus encouragé à poursuivre son dessein, car la cupidité se mêlait chez lui au fanatisme. Il confia son projet au régent du collège des Jésuites de Trêves qui l'approuva hautement, lui promit la palme du martyr s'il succombait, et l'adressa au gouverneur des Pays-Bas, le prince de Parme. Depuis longtemps le prince était exploité par des aventuriers de toute sorte qui, sous prétexte de tuer Guillaume, se faisaient remettre de l'argent et se gardaient bien de rien entreprendre ; aussi, il encouragea Gérard, mais sans lui avancer un sou. Néanmoins Balthazar se rendit à Delft, réussit à se faire bien venir auprès du chapelain de Guillaume, et, sur sa recommandation, fut attaché à la suite d'un seigneur chargé d'une mission auprès du duc d'Anjou. Quand le duc mourut, Gérard obtint l'autorisation d'aller porter cette nouvelle au prince d'Orange, et c'est alors qu'il fut introduit dans sa chambre.

Gérard tenait sa victime. Mais il ne s'était pas préparé à une aussi belle occasion ; il n'avait pas d'armes sur lui, et après avoir donné, d'une voix troublée, quelques renseignements au prince, il fut congédié et sortit de la chambre. Il se mit à rôder dans la cour en examinant la disposition des lieux ; un hallebardier s'approcha de lui pour le renvoyer. Balthazar, lui dit qu'il aurait bien voulu assister à l'office dans la vieille église, mais qu'il n'osait, à cause de ses vêtements râpés, se joindre aux fidèles. Bref, il excita la pitié du soldat qui fit transmettre ses plaintes à Guillaume, et le prince fit donner quelque argent au messager. C'est avec cet argent que Gérard acheta d'un soldat une paire de grands pistolets : quand le soldat apprit à quoi avaient servi ses armes, il se tua de désespoir.

Le surlendemain, le mardi 10 juillet 1584, le prince ayant sa femme au bras et suivi de sa famille descendit pour dîner. Gérard se présenta à lui, sous le vestibule, pour demander un passeport ; le prince donna ordre à un de ses secrétaires de préparer la pièce. Mais la princesse d'Orange frappée de la pâleur de cet individu, remarqua à mi-voix « qu'elle n'avait jamais vu un homme d'aussi mauvaise mine. » Néanmoins, pendant le repas, Guillaume déploya sa gaieté ordinaire. A deux heures on se leva de table ; Guillaume sortit le premier de la salle et commençait à monter l'escalier qui conduisait à ses appartements, mais il était à peine à la seconde marche quand un homme s'approche, et lui tire un coup de pistolet à bout portant. Guillaume fut frappé de trois balles ; l'une d'elles le transperça et elle rebondit contre la muraille. Le prince d'Orange expira presque aussitôt entre les bras de sa femme et de sa sœur, ayant à peine eu le temps de recommander son âme à Jésus-Christ.

L'assassin parvint à s'échapper, mais bientôt rattrapé, il fut soumis à un interrogatoire et ensuite à d'affreuses tortures. Condamné à avoir la main brûlée au moyen d'un fer rouge, la chair arrachée des os à l'aide de tenailles en six endroits différents, les entrailles et le cœur arraché, il supporta tout avec un calme étonnant. Il était déjà brisé et à demi brûlé quand il gravit l'échafaud : le bourreau devait commencer l'exécution en brisant à coups de marteau le pistolet fatal ; la tête du marteau se sépara du manche et blessa légèrement un des valets du bourreau, et comme la foule s'était mise à rire on vit Gérard partager l'hilarité générale.

Tels sont les souvenirs tragiques qu'éveille

Delft. — Porte du Rinsenhof.

une visite au Rinsenhof, lorsque l'on passe dans le vestibule qui porte encore aujourd'hui la trace des balles, pour se rendre dans le musée tranquille, troublé de loin en loin par de rares visiteurs. G. H.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15, Administrateur délégué et Gérant : E. BEST (Encre Lefranc).

LES TABERNACLES DE FLORENCE ILLUMINÉS

Tabernacle de Florence. — Gravé par Deloche.

I

Florence a ressenti cet été des secousses de tremblement de terre : la première, assez violente, a eu lieu le 18 mai ; la seconde, moins forte, le 6 juin. Depuis quatre siècles le sol n'avait pas tremblé.

La population est restée calme après la pre-

mière secousse; elle a passé quelques nuits dans les rues et a repris ses habitudes après avoir constaté avec satisfaction que les monuments de sa chère cité n'avaient pas trop souffert. Mais lorsqu'on a appris que dans les environs, à quelques lieues seulement, il y avait eu un grand nombre de maisons écroulées en totalité ou partiellement, on a songé au péril passé et l'inquiétude est devenue sérieuse; elle a augmenté encore après la secousse du 6 juin.

Alors, spontanément, sans la moindre intervention du clergé, le peuple — et ici par peuple on entend, comme du temps des Médicis, toute la population, patriciens, bourgeois, ouvriers — s'est souvenu de la protection que ses ancêtres réclamaient des tabernacles dans les jours de danger.

Les madones ont été découvertes et ornées de chutes de feuillages, de guirlandes de fleurs, de grands lis blancs, de draperies et de glaces; le soir l'image est illuminée brillamment par des cierges et des lustres et dans les quartiers populeux un fidèle récite une prière que le peuple à genoux répète en psalmodiant.

Le spectacle est touchant; il émeut les plus sceptiques.

Pour ceux que les arts attirent dans cette ville incomparable, cette manifestation de la foi a été une occasion unique d'examiner les tabernacles de Florence, très nombreux encore, beaucoup plus nombreux qu'en aucune autre ville d'Italie.

II

Dans les rues, ils sont au nombre de trois cent cinquante environ, mais il s'en faut que tous soient des œuvres d'art.

En temps normal, il en est fort peu bien en vue; la plupart sont mis à l'abri des intempéries des saisons et des accidents par des vitrages, des réseaux métalliques et même des volets pleins; quelques-uns seulement sont éclairés, maintenant, le soir, par le fanal qui, jadis, était réglementaire.

Presque tous sont des propriétés particulières. Les propriétaires, corporations religieuses, congrégations, associations de charité, particuliers, ne sont pas tenus de les découvrir ni de les tenir en bon état d'entretien; mais, en vertu d'une loi de 1571, faite pour conserver à la cité son caractère décoratif, ils ne peuvent ni les vendre, ni les déplacer; si la maison est démolie le tabernacle doit être replacé ailleurs, sur rue, dans les mêmes conditions qu'auparavant, autant que possible.

Mais cette loi, qui s'applique à toutes les œuvres d'art exposées en public, a été mal observée; beaucoup de niches sont vides et dans beaucoup d'autres l'œuvre d'art a été remplacée par des ouvrages modernes sans valeur, gravures ou chromolithographies d'après les madones célèbres; les plus entendus ont du moins choisi des reproductions plastiques des vieux maîtres toscans, dont la céramique locale exécute des réductions avec beaucoup d'intelligence et de goût.

La revue des tabernacles est en réalité une revue abrégée de l'art florentin. Si quelques-uns, et non des moins importants, sont d'auteurs inconnus, d'autres portent des noms glorieux ou tout au moins populaires.

Alberto Arnoldi, Buffalmaco, Mino da Fiesole, fra Lippo Lippi, Lorenzo di Bicci, Francesco Fiorentino, Domenico Ghirlandaio, Luca della Robbia, Donatello, Verrochio, Benedetto da Maiano, Jacopo del Corentino, représentent ces incomparables quatorzième et quinzième siècles si pénétrés de foi et de sentiment.

Les autres Robbia, Andrea del Sarto, Jean Bologne, donnent la note du seizième siècle moins convaincu.

Ulivelli, Pocetti, Boschi, Giovanni da San Giovanni, marquent le dix-septième siècle emphatique et maniéré, mais toujours très décoratif. J'en passe beaucoup et de moins bons.

Le sujet le plus fréquent est la Madone avec l'Enfant; puis vient l'*Annonciation* qui, généralement, est la copie réduite ou une interprétation de la célèbre Annonciation de l'église de l'*Annunziata*; la Madone et l'Enfant sont rarement accompagnés d'autres personnages, et plus rares encore sont les tabernacles consacrés à d'autres saints.

Quelquefois même, et le cas n'est pas rare, la peinture ou le bas-relief n'ont pas été faits pour servir de tabernacles; ce sont des morceaux complets ou partiels enlevés d'une église ou d'un couvent et engagés dans la muraille; de là des différences dans l'exécution technique.

Les sujets conçus en vue des tabernacles sont sobres, exempts de détails et de minuties, comme il convient à des ouvrages qui doivent être vus en plein air. Les peintures et les terres cuites émaillées polychromes sont très montées de ton et les couleurs ont été choisies de façon à conserver leurs valeurs à la lumière artificielle dont les tabernacles étaient pourvus tous les soirs.

Le tremblement de terre m'a permis d'étudier ces ouvrages le jour comme la nuit; c'est bien le soir qu'ils sont dans toute leur beauté.

Je préférais de beaucoup aux bas-reliefs polychromes du genre Robbia, les terres cuites à sujets blancs sur bleu; je reconnais maintenant que ces douces figures d'une blancheur immaculée, s'enlevant sur des fonds d'azur, si séduisantes dans leur simplicité, remplissent moins bien les fonctions décoratives attribuées aux tabernacles illuminés, que les reliefs à couleurs franches, colorés d'après le naturel.

III

Pour faire l'histoire des tabernacles il fau-

drait remonter aux Hébreux; ce n'est pas l'objet de cette étude, d'autant plus que les Florentins n'en ont pas emprunté la coutume au peuple juif; elle est née dans des circonstances absolument locales.

Les premiers tabernacles de Florence sont contemporains des hérésies du treizième siècle; pour combattre les hérétiques le pape Innocent IV envoya à Florence, vers 1254, le frère Pietro da Verona, qui avait réussi en Lombardie dans une pareille croisade. Le prédicateur invita les fidèles à se distinguer des autres en chantant des louanges à la Madone et en plaçant son image sur les murs des maisons et *ai capi delle vie* au bout des rues; le peuple se prit d'enthousiasme pour cette pieuse manifestation; la commune, très pratique, engagea les citoyens à éclairer le soir les saintes images et se procura ainsi pour plusieurs siècles, un éclairage gratuit de la cité, précédemment plongée dans l'obscurité.

Les pestes dont Florence fut affligée contribuèrent aussi à la multiplication des tabernacles; par moment le fléau sévissait avec une telle intensité *qu'il se communiquait des malades aux personnes saines de la même façon que le feu quand on l'approche d'une grande quantité de matières sèches ou ointes*, comme l'a écrit Boccace dans le *Décaméron*.

Pour éviter la contagion, on avait parqué les pestiférés dans leurs quartiers; ils n'en pouvaient sortir et seuls les prêtres, les médecins et les fossoyeurs pouvaient y pénétrer. Malgré les nombreuses églises qui existaient à Florence, certains quartiers contaminés en manquaient; pour donner aux malheureux quelques consolations, le clergé allait parmi eux célébrer la messe devant les tabernacles portatifs; de mobile le tabernacle devint fixe et subsista après l'épidémie.

Mais ce n'est pas seulement à de si tristes événements que les tabernacles doivent leur existence et leur popularité. L'esprit d'association a toujours été très développé dans la cité; les corporations des métiers, *arti*, comprenaient au quinzième siècle, vingt et un groupes dont un seul avait trente mille adhérents; le *Bigallo* et la *Misericordia* étaient et sont encore de grandes confréries de bienfaisance. Il y avait, en outre de ces institutions fondamentales, de nombreuses sociétés religieuses ou civiles ayant pour objet la pratique du culte, le soulagement des infortunes, les intérêts communs et même les plaisirs; toutes, ainsi qu'un grand nombre de particuliers, voulurent avoir leur tabernacle, et, il faut bien le dire, le plus important est dû à une bande joyeuse.

Gli homini del reame di Bellieme (les hommes du royaume de Bellieme) étaient de gais compagnons, associés en vue de fêter le carnaval d'été; la *Potenza* (c'était le nom de la Société) élisait son chef, qui prenait le nom d'empereur, de roi et de duc; sans doute pour se faire pardonner ses péchés, la *Potenza* fit élever en 1522, dans une des rues les plus fréquentées de Florence, un grand tabernacle dédié à la Madone, à sainte Catherine, à sainte Barbera et à d'autres saints. On ne sait pas exactement à quel membre de la glorieuse famille des Robbia appartient cet ouvrage. Luca, le créateur du genre, est mort en 1482, son neveu Andréa ne travaillait plus en 1522, mais les trois fils d'Andréa : Jean, Jérôme et Luca le jeune, tenaient encore l'*Officina Robbiana*; c'est probablement Luca le jeune qui exécuta la commande.

La reproduction de cet ouvrage remarquable me dispense de le décrire en détail.

Il est superbe : la polychromie est à tons francs et vifs, l'émail est vibrant, les valeurs sont poudrées avec goût et telle figure qui, isolée, paraîtrait peut-être un peu dure, est harmonieuse dans l'ensemble. Le temps n'a produit aucune altération; les figures, presque de grandeur naturelle, apparaissent aujourd'hui, comme du temps de la *Potenza*, dans tout leur éclat; le soir, illuminé avec profusion, l'effet était saisissant, et profonde était l'impression ressentie en présence de cette foule qui :

> Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques
> Comme au souffle du Nord un peuple de roseaux.

La magnificence du *Tabernacolo delle Fonticine*, ainsi nommée à cause de deux fontaines qui l'accompagnent, ne sauva pas la *Potenza*, qui fut supprimée par décret en 1629 à la suite d'excès de tous genres auxquels ne cessaient de se livrer les compagnons.

Le peuple de Florence et les magistrats étaient impitoyables à l'égard de ceux qui injuriaient les tabernacles. Vers le commencement du seizième siècle, un citoyen Rinaldeschi, exaspéré à la suite de pertes de jeu, insulta gravement une Madone de la rue du Corso; il fut pendu et, comme expiation, on éleva une église sur l'emplacement profané.

Certes, on n'irait pas si loin aujourd'hui, mais le peuple aurait fait un mauvais parti à celui qui se serait permis de manquer aux images vénérées. Du reste, nul incident n'est survenu. Si tout le monde ne s'est pas associé aux prières, personne ne les a troublées et chacun en passant s'inclinait avec respect devant les tabernacles.

GERSPACH.

Florence, juillet 1895.

TSOU-SIMA

Suite et fin. — Voyez page 346.

L'Anse aux Huîtres mérite bien son nom, car, au déjeuner, on nous en sert d'excellentes

que l'équipage vient de draguer sur le fond. Au bout de ce charmant bassin, un village est posé : c'est *Kourase*, si l'on s'en rapporte à la carte.

Dans l'après-midi, deux d'entre nous — dont je suis — y poussent une reconnaissance et y photographient quelques indigènes ébahis.

Tsou-Sima. — Entrée de l'Anse aux Huîtres.

Puis, avec le you-you, nous nous dirigeons vers cette passe tant admirée ce matin. Mais impossible de découvrir, le long de ces berges toutes droites, un point où accoster. Voici qu'il se fait tard. La lumière diminue, et nous nous désolons à la pensée que nous n'obtiendrons plus de ce beau site que des clichés médiocres, sinon détestables. Enfin, nous avisons une roche plate qui émerge. Elle a tout au plus deux mètres carrés de superficie. Nous voici dessus avec notre attirail. A vingt centimètres de nos pieds, sous nous-mêmes — car la roche est creuse en dessous — il y a vingt mètres d'eau, et d'un vert si admirablement limpide qu'on aperçoit, au fond, des poissons argentés prendre en masse leurs ébats.

Je crois que je ne verrai jamais d'eau plus belle qu'à Tsou-Sima, de rives plus saines, de côtes plus étrangement découpées, de constitution hydrographique plus intéressante. Et c'est surtout cela que j'en veux retenir. Il est extraordinaire de rencontrer des parages aussi étendus où la marée ne soit pas apparente : l'eau baisse, mais sans rien découvrir, tellement les bords sont accores. Pas de récifs, ni de dangers dans tous ces canaux : quand force est de s'arrêter, c'est à cause, non du manque de profondeur, mais du défaut de largeur. Et presque partout, on pourrait s'amarrer comme aux boucles d'un quai aux arbres et aux rochers qui se penchent amoureusement vers l'onde.

Cette belle et grande île donne une idée exacte de ce que pouvait être le Japon, notamment dans la mer Intérieure, avant qu'on ne l'eût en grande partie déboisé. Tsou-Sima, moins la marine de guerre, est encore du vieux Japon, et du meilleur, de ce vieux Japon que chaque jour emporte dans le passé.

18 septembre. — A six heures du matin nous disons adieu à l'Anse aux Huîtres et à Tsou-Sima. Le temps est magnifique. Bientôt nous sommes au large. L'île, surélevée et comme suspendue entre ciel et terre par le mirage, ne présente plus qu'une forme allongée et des contours de plus en plus vagues, tandis que, devant nous, se précisent avec une netteté croissante les détails de la côte coréenne. A deux heures, nous sommes en vue de Fousan. Évidemment, une bonne fée nous a donné l'illusion du Japon ces jours derniers. Des terres si proches ne peuvent être si dissemblables, et nous avons rêvé. Plus de collines verdoyantes; plus de bassins emplis toujours jusqu'au bord; envolée la poésie! Des hauteurs jaunâtres, à l'aspect pelé, qu'une

Tsou-Sima. — Indigènes du village de Kourase.

végétation serrée, mais rabougrie, couvre d'un manteau uniforme et sale; et des grèves d'où la mer s'est retirée, laissant derrière elle toute la malpropreté de la marée basse...

Renatus.

SOUS LA GRIFFE DU LION

Suite. — Voyez page 358.

— Mère, voici M. Haskins de Kansas. Son bien a été dévoré par les sauterelles qui l'ont chassé de chez lui.

— Bien contente de vous voir ! — P'pa, videz donc ce baquet et il pourra se laver.

Haskins était grand. Ses cheveux d'un brun rougeâtre comme son vêtement semblaient également ternis par le vent et le soleil ; son visage maigre et blême, quoique dur et immobile, avait une expression de mélancolie presque pathétique. Rien qu'à voir le pli de sa bouche sous sa rare moustache jaune, on sentait qu'il avait beaucoup souffert.

— Isaac est-il rentré, Sarah ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Eh bien, mettez-vous là, monsieur Haskins ; ne vous gênez pas. Nous vivons du peu que nous possédons — et là-dessus elle trouve le moyen de ne pas maigrir, comme vous voyez, dit Council qui riait en pointant son pouce du côté de sa femme.

Après souper, pendant que les femmes couchaient les enfants, Haskins et Council, assis près du gros poêle, continuèrent à s'entretenir. Une vapeur chaude sortait de leurs vêtements humides. Selon la coutume de l'Ouest, Council racontait sa propre vie au fur et à mesure que son hôte dévoilait la sienne. Il le questionnait peu, mais bientôt Haskins commença l'histoire de ses luttes et de sa défaite. Elle était terrible et il la contait, tranquillement assis, les coudes sur ses genoux, les yeux fixés presque constamment sur le foyer.

— D'ailleurs, l'aspect du pays ne me plaisait pas, dit Haskins qui se leva en regardant du côté de sa femme. J'étais habitué à l'Indiana du Nord où le bois et la pluie sont abondants, et je n'aimais pas cette prairie desséchée. Ce qui me vexait le plus en venant ici, c'était de voir une si grande étendue de bonnes terres vacantes.

— Et les sauterelles vous ont tout mangé quatre années durant, n'est-ce pas ?

— Mangé ! Elles nous dévoraient. Elles râpaient tout ce qui était vert ; elles nous enserraient, attendant notre mort, bien sûr, pour nous manger aussi. Mon Dieu ! en rêve, je les voyais, rangées en cercle sur les colonnes du lit et faisant claquer leurs mâchoires. Elles avalaient les manches des fourches et devenaient de pire en pire jusqu'au jour où elles roulaient toutes les unes sur les autres, empilées comme un tas de neige l'hiver. J'en aurais à conter pour longtemps. C'est égal, sans cesse, je ne pouvais m'empêcher de penser à toute cette bonne terre qui est là sans emploi et que j'aurais dû prendre au lieu de rester dans ce maudit pays.

— Mais pourquoi ne resteriez-vous pas pour vous établir ici ? demanda Isaac qui était rentré et mangeait son souper.

— Pour la raison toute simple qu'on demande ici dix ou quinze dollars par arpent de terre et que je ne peux pas me payer ça.

— Oui, je fais toute la besogne, expliquait mistress Council dans la pause qui suivit, je traîne mes pauvres jambes à force d'être dessus toute la journée, mais nous ne pouvons pas prendre d'ouvrier ; aussi je continue à trimer comme un cheval fourbu. Je boite — je dis toujours à Council qu'il ne sait pas à quel point je suis infirme, car je suis tout aussi estropiée d'une jambe que de l'autre.

Et la bonne âme, qui plaisantait sur sa misère, riait en prenant une poignée de farine, dont elle saupoudrait sa planche pour empêcher la pâte de s'y attacher.

— Moi, je n'ai jamais été très forte, ajoutait mistress Haskins. Nos parents étaient Canadiens et avaient de petites constitutions, et depuis mon dernier enfant je ne me suis jamais complètement remise. Je n'aime pas à me plaindre. Tim a autant de peine qu'il en peut supporter, mais il y avait des jours, cette semaine, où je voulais me coucher et mourir.

— Eh bien, maintenant, écoutez, dit Council, de l'autre côté du poêle, imposant silence à tous avec sa grosse voix. A votre place, je m'arrangerais pour voir Butler. Je pense qu'il vous laisserait sa terre à bon compte. La ferme est épuisée, il est très soucieux de louer pour l'année prochaine. Ce serait une vraie occasion pour vous. En tous cas, allez vous coucher et dormez sur vos deux oreilles. J'ai encore un peu de labour à faire, et, d'une façon ou de l'autre, on verra si on ne peut pas faire quelque chose pour vous. Isaac, sortez et voyez si les chevaux ont le nécessaire, pendant que j'irai conduire nos hôtes dans leur chambre.

Quand le couple exténué fut étendu sous les couvertures hospitalières du lit offert, Haskins écouta un moment la plainte du vent déchaîné autour de la maison, puis il dit d'une voix basse et solennelle :

— Il y a sur cette terre des gens qui sont bons comme des anges et qui n'ont vraiment plus qu'à mourir pour le devenir.

II

Tim Butler était un de ces hommes appelés dans l'ouest « poor-land », parce qu'ils sont plus riches en terre qu'en argent. Dès les premiers temps de la fondation de Rock River, il était venu à la ville et s'était lancé timidement dans une affaire d'épicerie, occupant un petit bâtiment dans une partie basse de l'endroit. A cette période de sa vie, tout ce qu'il touchait était bien gagné : levé dès l'aube, il triait ses fèves, ses haricots, opérait sur le beurre et

charriait lui-même ses marchandises à l'aller et au retour de la gare.

Mais vers la fin de la seconde année, il vendit un lot de terre quatre fois plus cher qu'il ne l'avait payé, et dès lors un changement se fit en lui. Il se mit à considérer la spéculation foncière comme le meilleur moyen de s'enrichir. Chaque fois qu'il pouvait épargner ou sauver un centime de son commerce, il le plaçait en terres aux ventes forcées ou en hypothèques, qui étaient, selon son expression coutumière, « tout aussi sûres que le blé ».

Une à une, toutes les fermes passèrent dans ses mains, jusqu'au jour où il fut compté comme un des propriétaires les plus importants du pays. Ses hypothèques étaient éparpillées sur tout le comté de Cedar, et comme leurs échéances étaient lentes, mais certaines, il cherchait habituellement à garder l'ancien propriétaire comme fermier.

Il ne se pressait jamais de faire prévaloir ses droits et passait, en vérité, pour un des hommes les plus « coulants » de la ville. Il faisait grâce au débiteur, lui accordant, autant que possible, délais sur délais.

— Je n'ai pas besoin de votre terre, disait-il. Il me faut l'intérêt de mon argent, c'est tout. Maintenant, si vous voulez rester à la ferme, nous nous arrangerons. Je ne veux pas que ma terre soit vacante.

Et généralement, l'ancien propriétaire restait comme fermier.

Sur ces entrefaites, il avait vendu son fonds, ne pouvant passer son temps à s'occuper de négoce. Il préférait maintenant faire un tour en ville les jours de pluie, fumer et « cancaner » avec les amis, ou aller et venir d'une ferme à l'autre. Il pêchait volontiers quand c'était la saison. Doc Grimes, Ben Ashley et Cal Cheatham étaient ses compagnons ordinaires au temps des perdrix et des poules de prairie. En hiver, ils allaient au Wisconsin du Nord chasser le daim.

Malgré toutes ses apparences d'aisance, Butler persistait à dire « qu'il n'avait pas assez d'argent pour payer les impôts de son bien » et était soucieux de donner l'impression qu'il était pauvre, en dépit de ses vingt fermes.

A un moment donné, on avait dit qu'il possédait cinquante mille dollars, mais la vente de la terre s'était ralentie, et il n'en avait pas autant.

L'année précédente, une belle ferme, habitée par Higley, était tombée dans ses mains comme les autres et il n'avait pu trouver à la louer. Le pauvre Higley, après avoir travaillé lui-même jusqu'à la mort, dans l'espoir de lever son hypothèque, était parti pour Dakota, laissant à Butler sa malédiction et sa ferme.

C'était précisément celle-là que Council visait pour Haskins; et dès le lendemain, il attela et descendit à la ville pour voir Butler.

— Vous me laisserez parler, dit-il. Nous allons le trouver d'un côté ou de l'autre, usant ses culottes sur une barrique de sel; et s'il pouvait penser que vous cherchez une terre, il vous salerait plus fort qu'un jambon. Restez tranquille, je m'entendrai avec lui.

Butler était assis dans la boutique de Ben Ashley, en train de raconter des histoires de pêche, quand Council entra, ayant l'air de flâner, par hasard.

— Dites-donc, But, toujours des contes à dormir debout, eh?

— Bonjour, Steve, comment ça va-t-il?

— Oh! comme ci, comme ça. Quelle maudite pluie, ces jours-ci! Je pensais qu'il allait geler dru la nuit dernière. Ce sera bien juste si je finis mon labour. Et vous, comment vous en tirez-vous?

— Mal. La moitié de la besogne est aussi à faire.

— Vous auriez une fameuse idée de vous faire aider.

— Je n'y suis pas forcé, dit Butler en clignant de l'œil.

— Avez-vous trouvé un remplaçant pour la ferme d'Higley?

— Non. Connaissez-vous quelqu'un?

— Eh bien, non, pas positivement. Mais j'ai un parent là-bas, à Michigan, qui avait bien envie de venir passer quelque temps dans l'Ouest. Il pourrait venir, si on lui faisait de bonnes conditions. Que voulez-vous de la ferme?

— Voyons, je louerai cela pour une certaine somme ou en partageant les produits.

— Alors, pour quelle somme?

— Mettons dix pour cent sur le prix. — Deux cent cinquante dollars.

— Eh bien, ce n'est pas mauvais. Seulement, vous attendrez qu'il ait battu son grain?

Haskins écoutait cette question importante, mais Council mangeait avec calme une pomme sèche qu'il avait tirée d'un baril avec la pointe de son couteau.

Butler l'examinait curieusement.

— Mais cela me fait perdre vingt-cinq dollars d'intérêts?

— Mon parent aura besoin de toutes ses ressources pour rentrer ses récoltes, dit Council avec le même sang-froid.

— Alors, très bien; disons que j'attendrai, répondit en concluant Butler.

— Parfait! Voilà mon homme. Haskins, voici M. Butler, le plus grand travailleur du comté de Cedar.

En rentrant à la maison, Haskins dit :

— Ma situation n'est pas meilleure. J'aimerais cette ferme; elle est bonne, mais la terre est amoindrie, épuisée, et moi aussi. Je pourrais l'améliorer avec un peu de chance. Mais

je ne peux me procurer ni semence, ni bétail.

— Allons, ne vous tracassez pas à présent, lui cria Council à l'oreille. Nous vous donnerons un coup d'épaule jusqu'à la prochaine moisson. Il a consenti à louer cela labouré; vous pouvez gagner cent dollars là-dessus, et je vous donnerai du grain. Vous le rendrez quand vous pourrez.

Haskins resta silencieux. L'émotion l'empêchait de répondre. A la fin, il dit :

— Mais je n'ai rien pour vivre d'ici là!

— Ne vous tourmentez donc pas à ce sujet là. Vous établirez votre quartier général chez le vieux Steve Council. La mère se fera une pinte de bon sang d'avoir votre femme et vos enfants autour d'elle. — Vous savez, Jane s'est mariée dernièrement; elle est loin et Isaac est dehors la plupart du temps. Ainsi, nous serons bien contents de vous garder l'hiver. Au printemps prochain, on verra à vous remettre en selle.

Et il excita ses bêtes qui prirent leur élan accompagné du roulement bruyant de la voiture.

— Écoutez, Council, vous ne pouvez vraiment pas faire ça. Je n'ai jamais vu... dit Haskins à son voisin.

Council s'agita gauchement sur son siège et arrêta ce cri de reconnaissance en ajoutant :

— Voyons, ne faites pas tant d'affaires pour si peu de chose. Quand je vois un homme par terre avec des difficultés et des soucis par-dessus la tête, je n'aime rien tant que les ficher à bas et de l'aider à se relever. C'est ma religion à moi.

L'attelage continuait sa course et les deux hommes avançaient silencieusement vers la maison. Quand la lueur rouge de la lampe brilla dans l'obscurité froide de cette nuit de tempête, et que Haskins pensa à ce refuge ouvert à sa femme et à ses enfants, il aurait pu vraiment entourer de ses bras le cou de son robuste compagnon et le serrer sur sa poitrine comme un amoureux, mais il se contenta de lui dire :

— Steve Council, vous serez payé de tout cela un jour.

— Je n'ai pas besoin d'être payé. Ma religion n'est pas basée sur des principes d'affaires.

Le vent devenait plus froid et le sol était couvert d'une gelée blanche quand ils arrivèrent au seuil de la ferme. Les enfants se précipitèrent à leur rencontre en s'écriant :

— Voilà papa!

Qu'ils étaient différents, assis autour de la table, la veille au soir! Sous l'influence bienfaisante du soleil de la journée et des soins de la mère Council, leur engourdissement avait fait place à de joyeux accès de gaieté, comme les insectes, l'hiver, qui reprennent leur vivacité et leur vol à la chaleur du foyer.

III

Haskins travaillait comme un diable, et sa femme, héroïque, portait sans se plaindre les plus terribles fardeaux. Ils se levaient avec l'aurore et peinaient sans interruption jusqu'à l'heure où le crépuscule tombait sur la plaine; puis ils se jetaient au lit, endoloris, fatigués, pour se lever le lendemain matin avec le soleil et se livrer toute la journée à la même férocité de labeur.

Au printemps, l'aîné des garçons menait ses bêtes, labourait, ensemençait; il trayait ses vaches, s'imposait des corvées innombrables, faisant presque sur toute la ligne l'office d'un homme.

Figure trop répandue et pourtant infiniment pathétique que celle de l'enfant employé dans les fermes d'Amérique où aucune loi ne protège sa faiblesse contre le travail prématuré! A le voir dans ses vêtements grossiers et ses gros souliers, la tête couverte d'un chapeau déguenillé, revenir, en pataugeant, du puits, chargé d'un seau d'eau, ou cheminer péniblement à l'aube terne et froide, derrière sa charrue, dans le champ gelé, le visiteur citadin, pris de pitié, sentait son cœur battre et s'attendrir devant cette misère. Et pourtant, Haskins aimait son garçon et aurait tout fait pour lui éviter cette peine, mais la nécessité commandait.

En juin, la première année, le résultat de ces travaux herculéens commença à se montrer dans la ferme. La cour était déblayée et semée pour la pâture, le jardin labouré et planté, et l'habitation réparée.

Council leur avait donné quatre de ses vaches.

— Prenez-les et nous partagerons les bénéfices. J'ai assez de lait pour ma consommation. Maintenant, Isaac s'en va toujours les samedis et les dimanches; je ne peux pas m'en donner l'ennui.

Des voisins, voyant la confiance qu'inspirait à Council le nouveau venu, lui avaient vendu des outils à crédit; et comme il était vraiment bon cultivateur, les résultats de ses économies et de ses soins furent bientôt évidents. Suivant l'avis de Council, il avait pris la ferme pour trois ans, en stipulant qu'il pourrait relouer ou acheter à la fin du terme.

— C'est un bon marché, avait dit Council, et vous devez le prendre au mot. Si vous avez une bonne récolte, vous pourrez payer vos dettes et conserver de la graine et du pain.

Quand, sous l'action du vent de juillet, le vaste champ commença à onduler, à tournoyer et à bruire, un espoir nouveau commença à dilater les cœurs d'Haskins et de sa femme, fort et aigu comme une douleur. Tous les jours, après souper, ils trouvaient quelques instants pour aller le regarder.

— Avez-vous vu le blé aujourd'hui, Nettie? demanda-t-il un soir en quittant la table.

— Non, Tim, je n'ai pas eu le temps.

— Eh bien, prenez-le maintenant. Allons le voir.

Elle se couvrit la tête d'un vieux chapeau — celui de Tommy — et presque jolie encore dans sa grâce frêle et triste, elle accompagna son mari jusqu'à la haie.

— N'est-ce pas grandiose, Nettie? Voyez donc.

Et c'était grandiose en effet. Uni, doré çà et là, bondé de lourds épis, étendu comme un lac et plein des multiples murmures, des chuchotements et des miroitements du blé, cela s'étendait loin devant les spectateurs, comme le champ fabuleux du Drap d'Or.

— Oh! je pense, j'espère que nous aurons une bonne récolte, Tim. Oh! combien Council et sa femme ont été bons pour nous!

— Oui, sans eux, je ne sais pas où nous serions aujourd'hui.

— Ce sont les meilleures gens du monde, dit la petite femme, presque avec un sanglot de reconnaissance.

— Nous mettrons la faux dans le champ lundi, pour sûr, ajouta Haskins, empoignant la barre de la clôture comme si déjà la moisson allait commencer.

La moisson vint, abondante, glorieuse; mais les vents soufflèrent et, dans les champs, tout fut emmêlé, enchevêtré, plaqué çà et là contre la terre, ce qui tripla la besogne.

Oh! combien ils peinèrent dans ces jours de labeur? Leurs vêtements ruisselants de sueur, les bras douloureux, remplis de ronces, les mains écorchées, sanglantes, le dos rompu par le poids des lourds fardeaux, Haskins et son ouvrier travaillaient sans relâche. Tommy conduisait la moissonneuse pendant que les deux autres bourraient la machine. Ils coupaient ainsi dix arpents par jour, et presque quotidiennement après souper, quand l'ouvrier allait se coucher, Haskins retournait au champ, continuant à mettre le blé en tas au clair de la lune. Plus d'une nuit, il continua ainsi jusqu'à ce que sa femme sortît vers dix heures pour l'engager à prendre du repos et de la nourriture.

En même temps, elle faisait la cuisine, soignait les enfants, lavait et repassait, trayait les vaches à la chute du jour, faisait le beurre et quelquefois donnait à manger aux chevaux et les menait à l'abreuvoir pendant que son mari continuait à travailler.

Vraiment, aucun esclave des galères romaines n'aurait pu travailler si effrayamment et continuer à vivre; mais cet homme savait qu'il était libre et qu'il travaillait pour sa femme et pour ses enfants.

(A suivre.) HAMLIN GARLAND.

L'HOTEL DE VILLE DE PARIS

LA SALLE A MANGER

En traçant le plan du premier étage de l'Hôtel de Ville, Ballu semble avoir obéi à une pensée de symbolisme, d'ailleurs très logique et très heureuse. Dans la façade qui donne sur le quai, il a placé les trois salons des Lettres, des Arts et des Sciences, figurant l'éternel labeur intellectuel de l'humanité. Ces pièces viennent joindre la salle à manger, où la décoration glorifie la nature nourricière; et celle-ci communique avec la galerie des Fêtes, où les allégories et les épisodes de la vie produisent l'idée de plaisir évoquée par l'immense galerie. Après le travail, la réfection des forces et les distractions de l'esprit.

Il était logique et naturel qu'il en fût ainsi. Mais il est tellement rare qu'une pensée décorative se développe avec une pareille rectitude, qu'il est permis de signaler ce fait peut-être unique dans nos édifices civils. Il a fallu pour le réaliser que se présentassent deux circonstances capitales : la reconstruction toute d'une pièce de l'Hôtel de Ville, et une remarquable fidélité au projet initial, de la part de la commission de décoration. Il en résulte un ensemble d'un effet grandiose, dont la solennité se marie parfaitement avec les grâces artistiques. La suite qu'il présente aux visiteurs ne leur demande aucun effort d'esprit; de sorte que cette immense décoration ne laisse d'autre impression qu'un charme profond.

La part de la salle à manger dans cet ensemble n'est pas la moins intéressante. Elle comprend trois plafonds, huit dessus de portes, six sculptures, plus des caissons et accessoires décoratifs. Dans la pensée de Ballu, les plafonds devaient être exécutés par Jobbé-Duval, et les dessus de portes par M. Félix Barrias. Mais la commission de décoration constituée en 1887 décida de procéder désormais par voie de concours ou de commandes directes. Il s'ensuivit que les huit dessus de portes furent commandés à Théodule Ribot, alors que les plafonds devaient faire l'objet d'un concours. Après quelques hésitations, Ribot déclina la commande. Transmise à M. Vollon, elle rencontra de nouvelles difficultés. Si bien que la commission s'arrêta à une décision vraiment artistique. Elle étendit le concours des plafonds aux dessus des portes, et assura de la sorte l'unité de la décoration picturale. Formulée sous forme d'avis à la séance du 16 mars 1891, cette détermination fut agréée par le Conseil municipal le 17 juillet de la même année.

Un premier concours eut donc lieu, dont le résultat fut jugé insuffisant et déclaré tel par le jury le 26 avril 1892. Force fut de recourir à une seconde épreuve. Le 12 décembre suivant,

la Commission émit un avis dans ce sens; et, quatre jours plus tard, le Préfet de la Seine publiait le programme du concours. Ce programme comportait seize articles dont le premier allouait un prix de 49,000 francs « pour la décoration artistique de la grande salle à manger de l'Hôtel de Ville; comprenant un grand plafond circulaire, deux plafonds latéraux de forme rectangulaire et huit dessus de portes ».

Le concours était à deux degrés. Le premier jugement choisissait entre toutes les esquisses présentées; et le second entre trois fragments

Hotel de ville de Paris. — Salle a manger. — La Terre, plafond circulaire de M. J. Bertrand. Gravé par Bauchart.

de grandeur d'exécution, d'après les esquisses choisies. Ce dernier jugement, rendu le 11 juillet 1893, donna le prix et la commande à M. Georges Bertrand, une prime de 3,500 francs à M. Prouvé, et une seconde de 2,500 francs à M. François Lafont. Les trois esquisses primées devenaient la propriété de la Ville de Paris.

M. Georges Bertrand avait, au Salon de 1881, remporté une deuxième médaille et une bourse de voyage avec son tableau *Patrie!* Depuis lors, son nom ne fréquenta guère les catalogues annuels de la Société des Artistes français.

Son œuvre exposée est donc rare ; et le public ne peut connaître de lui que ce fait que M. Georges Bertrand est élève de Yvon et de MM. Bonnat et F. Barrias. Mais la double récompense du Salon de 1881 le désignait à l'attention des amateurs; et le jury nommé par le programme du concours de 1893 le trouvait pourvu d'un antécédent remarquable.

La pièce qu'il fut chargé de décorer forme un carré long. Ses fenêtres s'ouvrent sur la place Lobau, et ses murs sont recouverts de boiseries brunies sur lesquelles se détache une lumineuse décoration d'or. Des colonnes corinthiennes, accouplées de façon à laisser entre elles la place d'une niche, séparent les embrasures des fenêtres et les portes et fausses portes du côté opposé. Aux deux extrémités, les baies sont séparées par des pilastres de même style que les colonnes et de même ornementation. Dans les niches se trouvent six statues : du côté est, soit entre les fenêtres, la *Vendange*, de M. A. Crauk; la *Chanson*, de M. Dalou; la *Moisson*, de Chapu; le côté ouest a reçu la *Chasse*, de M. E. Barrias ; le *Toast*, de M. Idrac ; et la *Pêche*, de M. Falguière. Au-dessus de ces six marbres, les tympans qui montent vers la frise sont occupés par des proues dorées issant d'écussons de fantaisie.

La frise remplit parfaitement sa fonction qui est de relier la décoration du plafond à celle des murs, de façon à assurer l'unité de l'ensemble. Elle est formée d'une bande à fond vieil or, où court une décoration de style renaissance d'un effet clair et doux. Elle est divisée en caissons correspondant à ceux du plafond, par des consoles dorées à mascarons et à feuilles d'acanthes. Certains de ces caissons rompent la bande peinte de la frise pour accrocher en relief des guirlandes de fleurs sculptées. Sous cette frise se ferment les grands cintres des portes, des baies et des fenêtres, lesquels présentent aussi les mêmes boiseries que les murs et les mêmes rehauts d'or sur leurs moulures.

Le plafond est formé d'un large cadre de moulures dorées et variées, dans lequel s'encaisse un autre cadre de peinture décorative représentant, comme l'indique notre gravure, des motifs de chasse, têtes de cerf, de bélier, de sanglier, etc., sur lesquelles se précipitent des chiens symétriques. Huit petits caissons reçoivent des moulures de bronze où s'attachent les huit grands lustres de cristal qui éclairent la salle à manger.

Enfin les trois peintures de M. Bertrand occupent le centre de cette décoration. A gauche, dans un cadre rectangulaire, voici la *Moisson*, un premier plan de terre au delà duquel fuient de larges ondes de blé mûr. Un moissonneur assis se repose près d'une magnifique moissonneuse dont la silhouette se détache sur un ciel tendre nuancé de rose. A droite du plafond central, le motif qui fait pendant à la *Moisson* est la *Vendange*, une composition de même tonalité générale que la première et où des femmes cueillent des grappes de raisin.

Le plafond central que nous reproduisons est vraiment large et superbe de grandeur. Il s'appelle la *Terre*. Un laboureur appuyé d'une main sur son aiguillon, de l'autre à la corne d'un de ses bœufs attelés à la charrue, se dresse en plein ciel sur une éminence de terre labourée. Il est robuste et sain. C'est un paysan gaulois, laborieux et têtu. Et évoquée par la coloration des bœufs, blanche mêlée de taches rousses, on entend monter dans le magnifique ciel du matin, des lèvres du laboureur qui le contemple, la chanson de Pierre Dupont, large et solennelle comme un hymne :

> J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
> Deux grands bœufs blancs marqués de roux...

Les deux bêtes placides reflètent le ciel dans le lustre de leur poil ; et cette caresse de lumière donne un caractère sacré à leur ascension vers les nuages à des hauteurs où s'ébat le vol des grands oiseaux. Ce plafond est une glorification bien simple et bien complète du labour. Si M. Georges Bertrand s'est inspiré, comme on est fondé à le croire, de la chanson des *Bœufs*, il a magistralement rendu la pensée forte et quasi-religieuse qui anime l'œuvre de Pierre Dupont.

Les huit dessus de portes sont consacrés aux sujets suivants : les *Cochons*, la *Cueillette des Fraises*, les *Choux*, les *Pommes de terre*, les *Vaches*, la *Pêche*, les *Dindons* et les *Poules*. Ils développent en une harmonieuse ordonnance la pensée artistique de M. Georges Bertrand.

Le premier dîner donné dans la grande salle à manger de l'Hôtel de Ville a été offert, le 15 septembre dernier, à sir J. Renals, lord-maire de Londres.

J. Le Fustec.

UN MARIAGE BAMBARA

L'exposition ethnographique de l'Afrique occidentale, organisée au Champ de Mars par MM. Joannès et Louis Barbier, avec le concours de leur sœur, Mlle Julie Barbier, qui en a dessiné les plans, comprenait, entre autres représentants des races soudanaises, des Maures, des Ouolofs, des Peuhls, des Bambaras, des Mandingues, des Toucouleurs et des Diolas. Nous allons retracer les différents épisodes du mariage qui a été célébré à Paris, le 12 septembre, dans la tribu des Bambaras. — Les Bambaras sont un des peuples de la Sénégambie orientale, où la femme est regardée comme un être très inférieur à l'homme et peut être renvoyée par lui, qui, dans ce cas de divorce, réclame la dot versée aux ayants-droit. Il est

cependant un cas exceptionnel où, l'union étant rompue sur la demande de la femme, celle-ci conserve la dot de son indigne époux. Les trois quarts de la population vivent en esclavage.

Le mari, Diali Mouna, âgé de vingt-huit ans, a, jadis, quelque peu pratiqué la traite de ses semblables. Sa jeune compagne, Koumba Raki, compte quatorze printemps; elle est fille de captifs et, captive elle-même, appartenait à la femme d'un chef toucouleur, nommé Raki. D'après l'usage bambara, l'homme qui désire se marier achète sa femme et verse le montant de la somme convenue, soit aux parents, soit aux maîtres de la jeune fille, si celle-ci est en état de captivité. Le prix varie entre deux cents et douze cents francs, selon les espérances fondées sur la famille de la future. La plupart du temps, cette somme est représentée par des dons en nature: bœufs, moutons, cultures, etc. Koumba Raki a été vendue à son époux sept cents francs, dont deux cent cinquante ont été versés avant le jour du mariage.

Le costume des héros de la fête se composait, pour la mariée, de trois boubous, sortes de pagnes, et d'un long voile blanc qui, maintenu sur la tête par un foulard rouge et blanc, la recouvrait entièrement; quant au mari, un simple pagne lui tient lieu d'habit. La cérémonie commença, dès le matin, par la lecture des textes sacrés du Koran, faite à la mosquée du village. Le marabout maure Moctar, qui officiait, reçut, pour son ministère, un franc vingt-cinq centimes, d'après le tarif adopté. C'est lui qui avait reconnu les deux cent cinquante francs versés comme acompte. A trois heures de l'après-midi, toutes les tribus présentes se réunirent devant la mosquée, dans une enceinte improvisée dont les Bambaras occupaient le centre, en compagnie du marabout, de la famille de Diali Mouna et des maîtres de Koumba Raki, mais à l'exclusion des deux principaux intéressés. Il y eut alors un assez long palabre (conférence), au cours duquel parents et maîtres des conjoints célébrèrent, à tour de rôle, les vertus et mérites des nouveaux époux. Discours et compliments se terminèrent par la lecture d'un dernier texte du Koran, et par force coups de fusil tirés par les guerriers et les griots, c'est-à-dire les bouffons. La poudre, chez les nègres, est l'accompagnement obligé de toute fête digne de ce nom.

Pendant cette partie de la cérémonie, les jeunes gens de la tribu des Bambaras se rendaient à la case de la fiancée et ramenaient celle-ci devant le marabout. Koumba Raki s'étant accroupie, les griots lui clamèrent aux oreilles ce proverbe nègre, qui ne serait pas déplacé dans les pays les plus civilisés : « Connaître toi-même tes défauts vaut mieux que de te les laisser apprendre par ton mari. » Ce bon conseil ainsi donné, un jeune Bambara saisit l'épousée et la plaça, soigneusement ligottée, derrière lui sur un cheval. Trois autres Bambaras saisirent également trois des jeunes filles de la noce et les prirent en croupe, mais sans les ligotter. Trois fois ce bizarre cortège, que suivaient les griots et les joueurs de balafou, fit le tour du village; il s'arrêta enfin devant la case de Diali Mouna, qui, de même que Koumba Raki, était demeuré solitaire et invisible. A ce moment, la troupe mit pied à terre, et une vieille femme, qui se tenait sur le seuil de la case, s'avança au-devant de Koumba, lui adressant quelques paroles de bienvenue, puis ouvrit toute grande la porte jusqu'alors condamnée. A l'entrée de la case se trouvait une calebasse remplie de mil; la vieille en prit une poignée et la remit à la mariée, qui en répandit les grains à terre, après en avoir donné quelques-uns à manger à son cheval, pour bien faire comprendre aux assistants que c'est son travail qui, désormais, nourrira tous les êtres de la maison, depuis le maître jusqu'aux animaux. Cela fait, la porte se referma sur la vieille femme et sur Diali Mouna, et la mariée rentra chez ses maîtres, où, pendant huit jours, elle n'a mangé que des mets préparés par des jeunes filles.

Toute la soirée, les nègres défilèrent devant la demeure de Diali, en dansant la danse sacrée dite des Oiseaux, et qui est ainsi nommée parce que les danseurs imitent, avec les bras, les battements d'ailes de la gent ailée. Chaque case de la tribu fut témoin d'agapes toutes pantagruéliques, où le couscous et le mouton rôti, pris délicatement avec les doigts, jouèrent le principal rôle. Les visites entre indigènes et les réjouissances de toute sorte : festins suivis de tam-tam, etc., auxquelles le mariage d'un Bambara sert de prétexte, durent huit jours, car ce n'est qu'après ce laps de temps que la femme est admise à partager la couche de son mari.

Dans cette intention, celui-ci se fait remettre, par un de ses proches ou de ses amis, une large couverture à fond blanc, sur laquelle reposeront les nouveaux époux. Nous ajouterons, pour n'omettre aucun des détails de cette pittoresque cérémonie, que Diali Mouna, l'heureux possesseur de la charmante Koumba Raki, reçut des mains de sa propre sœur l'indispensable présent. Puissent ces fils du désert, chaudement abrités dans leur nid parisien, n'avoir pas trop regretté le brûlant soleil de leur lointaine patrie!

VICTOR MAHUT.

SUR LA PIÈCE D'EAU DES SUISSES
A VERSAILLES

L'extraordinaire période de sécheresse qui s'est étendue de la seconde quinzaine d'août à la fin de septembre, a produit des effets qui, pour n'être pas partout aussi désastreux, ne s'en sont pas moins fait sentir sur la totalité du

territoire français. Succédant à une période de pluie non moins anormale, l'extrême chaleur a eu surtout pour résultat le développement du black-rot, du mildew et autres maladies de la vigne, dont ont particulièrement souffert la région de l'Armagnac, les départements de l'A-

Fig. 1. — Embarquement du sulfate de fer.

veyron, du Lot, de Lot-et-Garonne et, en général, les provinces du sud-ouest. D'autre part, les feuilles s'étant desséchées, les grains de raisin ont d'autant moins résisté que la pulpe n'avait pu se développer, la terre ne lui fournissant pas les principes indispensables à la croissance et à la maturation. Le sol était tellement dur, que les pluies survenues au commencement d'octobre, pour abondantes qu'elles aient été, n'ont pas pénétré au delà de quelques centimètres, formant une couche de boue qui ajoutait aux difficultés d'un labourage déjà pénible, sinon impossible. En maints endroits, le développement des pommes de terre a été arrêté, l'arrachement des betteraves retardé; les regains ont été grillés. Est-il besoin de rappeler le spectacle lamentable que présentaient les arbres rôtis, offrant néanmoins une seconde et inutile floraison qui a compromis leur vigueur? Les cours d'eau, enfin, réduits à de minces filets d'un liquide bourbeux et souvent nauséabond, ne suffirent plus à assurer le service de la navigation, ni même l'existence de la gent aquatique, plus sûrement décimée par la sécheresse que par les embûches des pêcheurs, et dont les nombreuses victimes flottant à la dérive, surtout sur les étangs à demi desséchés, obligèrent l'administration à prendre des mesures radicales.

Nos gravures reproduisent les diverses phases des opérations faites à Versailles, au mois de septembre, pour parer aux dangers qui menaçaient le quartier Saint-Louis, rendu inhabitable par les émanations de la pièce d'eau des Suisses.

On sait que les bassins compris dans le magnifique parc de Versailles sont alimentés par la machine de Marly et par un vaste système de rigoles et d'aqueducs qui, contournant les hauts plateaux, ramassent les eaux de pluie et de neige fondue et les déversent dans des réservoirs creusés pour les recevoir. Des étangs, d'une superficie de 817 hectares et d'une contenance de 8,500,000 mètres cubes, situés entre Versailles, Rambouillet et Palaiseau, concourent à ce résultat. La pièce d'eau des Suisses, qui, indépendamment de ses ressources naturelles, reçoit le trop-plein des bassins artificiels, est située dans un des endroits les plus charmants du parc, en face de l'Orangerie, visible dans la partie représentée par la gravure (*fig.* 3). Sur la gauche, une grille monumentale donne accès aux cent marches, tandis que, à l'arrière-plan, le château se dresse sur la droite; sur la gauche également, s'étend la plaine du Mail, avec son champ de tir; du côté opposé, s'élève l'École nationale d'horticulture, ouverte depuis vingt et un ans et installée au Potager, à proximité de la cathédrale.

La pièce d'eau a été creusée, de 1679 à 1863, par le régiment des gardes suisses, qui lui a donné son nom. Elle mesure 682 mètres de longueur sur 234 de largeur; sa forme est celle d'un rectangle terminé à chacune de ses extrémités par un demi-cercle. Des barques luxueusement décorées, que montaient les personnages de la cour, la sillonnaient autrefois. Des platanes ont remplacé les arbres séculaires qui la bordaient. Des sources jaillissent de ses profondeurs, donnant naissance à des tourbillons, et de nombreux poissons se jouent — ou plutôt se jouaient — dans son eau glacée. Mais la température et la sécheresse exceptionnelles d'un été désormais historique avaient tari les sources et fait périr la plupart des habitants de cet étang privilégié. C'est alors que la municipalité donna des ordres pour l'enlèvement ra-

Fig. 2. — Immersion du sulfate de fer.

pide des poissons morts accumulés sur les berges. On en retira plus de 10,000 kilos. Ces poissons, qui répandaient une odeur *sui generis*, furent recueillis dans de grandes épuisettes et transportés, par les voitures de la

voirie, dans des fosses où on les recouvrait d'une couche de chaux. Les quelques survivants, plongés dans des tonneaux remplis d'eau, étaient transbordés dans le bassin de Choisy, situé dans le voisinage et dont notre dessin (*fig. 4*) donne un pittoresque aperçu.

Pendant que la municipalité versaillaise parait au plus pressé, M. Rabot, président du Conseil d'hygiène, informait l'ingénieur en chef, directeur du service des eaux, et envoyait au préfet un rapport détaillé dans lequel, après avoir exposé les mesures commandées par les circonstances, il insistait sur la nécessité d'une désinfection immédiate de la pièce d'eau, devenue foyer pestilentiel. Les sources naturelles faisant défaut, le niveau d'eau se trouvait des-

Fig. 3. — Un coin de la pièce d'eau des Suisses et l'enlèvement des poissons morts.

cendu au-dessous des réservoirs contigus. L'administration compétente fit branchier une conduite spéciale, de manière à pouvoir déverser chaque jour environ 500 mètres cubes d'eau pure, en même temps qu'on répandait du chlorure de chaux sur les berges contaminées. Enfin, quatre barques, montées chacune par deux hommes, parcoururent le bassin en tous sens pendant plusieurs jours. Ces barques contenaient du sulfate de fer (*fig. 1*), que l'un des deux hommes lançait dans la pièce d'eau, à raison de 500 grammes par mètre cube. (Le pouvoir désinfectant du sulfate de fer ou *vitriol vert* est connu et utilisé depuis de longues années). Cette immersion (*fig. 2*; — l'église qu'on aperçoit à l'arrière-plan, au delà du Potager, est la cathédrale ou église Saint-Louis) a eu pour résultat de neutraliser complètement la fermentation produite par la vase; mais le dégagement des gaz sulfureux, indépendamment de l'odeur caractéristique, d'ailleurs nullement dangereuse, qui l'accompagnait, a occasionné des dégâts assez sensibles. C'est ainsi que les portes de l'Ecole nationale d'horticulture, nouvellement blanchies, se sont noircies en quelques heures. Dans l'intérieur des habitions voisines, les conséquences ont été les

Fig. 4. — Bassin de Choisy.

mêmes : les objets en or, en plomb ou en étain, les batteries de cuisine, etc., ont été également noircis ; les ornements d'église n'ont pas échappé à la loi commune. Les frais de désinfection se sont élevés à 3,275 francs. Versailles conservera longtemps le souvenir de cette saison, dont l'agriculture n'a pas eu seule à souffrir.

Dans le but de prévenir le retour de désagréments de cette nature, le Conseil d'hygiène, après inspection de la pièce d'eau des Suisses, a demandé, conformément au rapport de M. Rabot : 1° la réfection des berges, actuellement transformées en marécage par le fait du passage des bestiaux ; 2° la remise en état des points d'arrivée des sources qui alimentent le bassin ; 3° l'interdiction absolue de laisser paître les bestiaux aux abords ; 4° le curage de la pièce d'eau. Ces modifications s'imposent d'autant plus que Versailles, avec son parc enchanteur et ses monuments historiques, est une des promenades préférées de la population parisienne et reçoit, en outre, la visite de tous les provinciaux, de tous les étrangers.

VICTORIEN MAUBRY.

SILHOUETTES

UN TRIO PARISIEN

Dans les faubourgs de la rive gauche, je les ai rencontrés bien souvent : l'homme, l'âne et le chien.

L'homme est vieux, très vieux, maigre, hâlé, ridé, parcheminé. Il a dû faire longtemps de rudes métiers : remuer la terre ou tirer sur les bricoles ; le travail quotidien l'a plié en deux. Maintenant il a le nez à la hauteur du nombril. Ses jambes — ses fuseaux — flageolent dans un pantalon de velours grisâtre, rapiécé avec des chiffons multicolores. Sa tête vacille sous un chapeau de feutre qui sue la misère ; son échine pointe sous une loque qui est un gilet ou une veste, ou une blouse, ou tout cela à la fois, costume ingénieux et économique. Que d'averses elle a dû recevoir, cette échine ! que de grêle, que de neige et que de coups de soleil ! Elle est comme une petite montagne pelée, montagne ambulante, qui va lentement tout le long du jour et par tous les temps. Quand il pleut à torrents, l'eau coule sur les deux pentes, arrosant d'un côté les plis noirs du cou et les dernières mèches de cheveux ; de l'autre, deux petits rocs aigus qui menacent de trouer le fond de la culotte.

L'âne, lui aussi, est très vieux ; ses yeux sont vitreux ; ses jambes ankylosées se meuvent avec une raideur automatique. Mais il est moins maigre que son maître, — moins maigre et mieux vêtu : il a une longue et épaisse toison qui doit le protéger contre les rhumatismes. L'échine, seule, est dénudée, râpée, luisante. Comme celle de l'homme, elle a subi les « injures du temps » ; mais presque immédiatement au-dessous de l'arête se colle la fourrure qui descend sur le flanc, sous le ventre, sur le poitrail, sur les cuisses, sur les jambes et qui s'effiloche en franges irrégulières ; au-dessus des sabots elle forme des manchettes boueuses, sur les bajoues des pendeloques crasseuses, sur la croupe un caparaçon doublé d'une croûte brune que l'étrille a toujours respectée.

Cet âne traîne une charrette branlante, à demi disloquée, où parfois, en avril, je vois quelques bottes de lilas sur les salades et les choux.

Sous la charrette, ou auprès, flâne, musarde, flaire, un chien barbet qui, lui aussi, a sur le maître l'avantage d'être confortablement vêtu. Sa fourrure est encore plus épaisse — et plus crottée — que celle du baudet. La physionomie de ce bon compagnon est placide ; l'œil est doux, le nez large, la lèvre un peu sensuelle ; le barbet doit être un honnête philosophe, épicurien à l'occasion.

Le poil du chien, après une forte lessive, pourrait être blanc,... blanc sale.

Le poil de l'âne est gris-jaune, de la nuance de cet abominable papier que la régie française emploie pour ses paquets de tabac.

J'ignorais le nom de l'âne et celui du chien, mais je savais que dans les faubourgs de la rive gauche, l'homme était connu sous le nom de *Père Cabus*.

Le pauvre vieux, du matin au soir, s'en va chevrotant :

« Mes belles sala...a...a..des !.. Mes beaux choux cabus,... cabus,... cabus ! »

***

Le hasard, l'autre jour, m'avait conduit à Montrouge, dans la zone des fortifications. J'aperçus le père Cabus, assis dans l'herbe d'un terrain vague, à l'ombre d'un orme de l'ancien parc.

L'âne, débridé, broutait des feuilles de tussilage ; le chien, couché sous la charrette, rongeait un os qu'il avait trouvé dans un tas d'*épluchures* ; le maître mangeait un morceau de pain et lisait un journal maculé de graisse. Je saisis l'occasion de lier connaissance avec le bonhomme.

— Eh bien! père Cabus, demandai-je, vous voilà donc plongé dans la politique ?

— Eh! eh! répondit le vieillard, la politique ce n'est pas mon fort; mais quand je trouve un journal dans la rue, je le ramasse et, vous voyez, en déjeunant avec mes bêtes, je me mets à lire les nouvelles... Quand j'aurai fini, nous filerons vers Plaisance et Malakoff.

— Et quelles sont les nouvelles qui vous intéressent ?

— Oh! elles ne m'intéressent pas tant que ça! Encore un changement de ministère!... Tous les trois mois, à présent, c'est à recommencer. Et qu'est-ce qu'on y gagne chaque fois?

— Vous n'aimez pas le changement?

— Ah! mais non, mais non! Si j'ai changé, moi, c'est par force, pas par fantaisie. J'ai été droit comme vous, monsieur, je finirai par marcher la tête entre les jambes comme Carabin (c'est mon chien, monsieur, une bonne bête, sans comparaison); mais ça ne sera pas pour la chose de ressembler à Carabin. On m'a dit souvent, dans les quartiers où je vends *ma* légume :

« — Père Cabus, vous n'êtes plus d'âge à faire du commerce, voulez-vous qu'on vous fasse entrer dans un hospice?

« — Bien honnêtes, que j'ai répondu, mais je tiens à mon commerce et à ma liberté. »

— Regardez-moi cette culotte, monsieur : elle en a fait des trois ans et des trois ans de service! elle a des chevrons partout! Je pourrais en avoir une neuve, car j'ai quelques sous à la Caisse d'épargne; mais avec une pièce par-ci, une pièce par-là, ma bonne vieille fera encore un congé, et c'est tout ce qu'il faut à un *rouleur* de quatre-vingt-deux ans. Et la veste, et le tablier, et le chapeau? Un peu défraîchis... mais nous nous sommes défraîchis ensemble; c'est pas une raison pour divorcer!...

C'est comme *Trente-Sous*, mon fidèle ami que voilà (mon âne, monsieur,... je l'appelle Trente-Sous parce que je l'ai eu en loterie,... j'avais pris trois billets de dix sous); il a peiné avec moi, il a vieilli avec moi, nous nous traînerons ensemble jusqu'à la fin. On m'a dit plus de deux cents fois :

« — Voyons, père Cabus, est-ce que vous ne le tondrez jamais? Il a l'air d'un ours.

« — Jamias! que je réponds; Trente-Sous s'enrhumerait l'hiver; une *friction* de poitrine me l'emmènerait; que les bêtes c'est comme les gens, sauf respect..., ça ne doit pas se découvrir imprudemment. Mais l'été il a trop chaud. L'été, ça les préserve des mouches... Est-ce que je tonds Carabin (c'est ce brave chien qu'un étudiant m'a donné), et Carabin a-t-il jamais demandé à être tondu? »

— Vous ne l'avez peut-être pas consulté?... hasardai-je.

— Oh! monsieur, monsieur! s'écria le père Cabus, si ce particulier-là voulait ôter son paletot, il l'ôterait bien tout seul; y a pas son pareil pour le savoir-vivre. Il craint la chaleur depuis sa tendre enfance, qu'il avait sauté par étourderie dans la poêle d'un marchand de marrons. Eh bien, monsieur, quand moi, plié en deux, je me grille le dos au soleil, Carabin va son petit bonhomme de chemin, dans l'ombre de l'âne ou de la voiture. L'hiver, quand la pluie est trop froide, il trottine sous la charrette; l'été, quand l'eau est chaude, il passe sous les gouttières pour mieux se faire tremper. Il a encore son idée, le malin!

— Ah! quelle idée?

— Dame! de *néyer* ses puces!

SIXTE DELORME.

Le Dictionnaire de l'Académie

Le Dictionnaire de l'Académie avance lentement. Cette lenteur fait sa force. Les variantes qu'il enregistre ont toutes été jugées et consacrées par le temps, avant de recevoir cette confirmation officielle.

Le Dictionnaire est à lui seul toute l'Académie française. A notre langue essentiellement souple et vivante, qui exprime avec facilité les passions et les idées à mesure qu'elles se renouvellent et qui suffit, sans néologismes, à l'exposition et à la démonstration des découvertes scientifiques, il donne la solidité et la majesté des deux langues qui ont successivement incarné la Grèce et Rome.

JULES SIMON.

L'ACCIDENT DE LA GARE MONTPARNASSE

Le 22 octobre dernier, le train express qui part de Granville à 8 h. 45 du matin pour arriver à Paris à 3 h. 55 du soir, entrait à toute vapeur sous la halle vitrée de la gare Montparnasse.

Devant les employés stupéfaits et s'écriant : « — C'est un train fou! » la locomotive brisa le heurtoir terminus, escalada le trottoir au pied duquel aboutissent les voies et, renversant le mur qui supporte le vitrage d'une des deux baies ouvertes sur la place de Rennes, elle apparut, dans un fracas formidable, aux yeux des promeneurs de la place. Ils la virent s'avancer un instant puis s'incliner par son propre poids et tomber verticalement sur la place suivie de son tender tandis que le premier fourgon de tête s'arrêtait au bord de la baie.

La locomotive avait fait une chute de dix mètres.

Cet accident est unique dans l'histoire des chemins de fer. On vit assez souvent, dans

les gares terminus, des heurtoirs enlevés par le brusque choc d'un train trop tard arrêté. Il y a quelques années même à la gare de Versailles, rive gauche, une machine troua le mur de la gare et se montra aux passants de la rue voisine. Puis, à la gare d'Orléans, un train traversa les bureaux placés à l'extrémité du quai.

Mais aucun de ces accidents n'eut les proportions de celui de la gare Montparnasse où l'on vit tomber de la hauteur considérable que nous venons d'indiquer, une locomotive et son tender pesant ensemble près de 70,000 kilos.

Aussi avons-nous pensé, qu'en raison même de la rareté d'un pareil fait il était intéressant de reproduire l'aspect de la gare Montparnasse après la chute de la locomotive.

Notre gravure, exécutée d'après une photographie prise immédiatement après l'accident, en donne une idée très exacte. L'extrémité des longerons de la machine est enfoncée dans le sol de la place de Rennes, tandis que le tender occupe le long de la muraille une position quasi verticale. Dans la baie vitrée, dont les carreaux ont été brisés seulement dans la partie donnant passage au train, s'encadre le premier fourgon contenant les bagages des voyageurs.

Vue de la gare Montparnasse après l'accident du 22 octobre dernier.
D'après une photographie prise après l'accident.

Par un hasard providentiel aucun des voyageurs n'a été blessé. Quelques-uns ont éprouvé une forte secousse et reçu des contusions légères et il n'y aurait aucune mort à déplorer si une malheureuse marchande de journaux ne s'était trouvée sur la place, au-dessous de l'endroit où la locomotive apparaissait. Elle fut tuée par les pierres tombant du mur démoli par le choc.

L'enquête judiciaire ouverte dans le dessein de rechercher les causes de l'accident, a établi que le mécanicien avait agi contrairement aux règlements spécialement applicables à la gare Montparnasse, en comptant sur son frein à air pour arrêter le train. Le frein n'a pas fonctionné, il est vrai, mais il est non moins vrai que, à cause de la disposition spéciale de la gare, il devait assurer l'arrêt bien avant d'arriver à destination.

Un règlement analogue s'applique aux trains de la gare de la Bastille qui, comme la gare Montparnasse, est bâtie en surélévation des rues et places environnantes.

L'accident s'était produit le mardi à quatre heures du soir; l'arrêt subit de toutes les horloges de la gare à quatre heures précises en fait foi.

Le dimanche suivant, dans la matinée, la machine et le tender étaient enlevés de la place de Rennes. Si l'on déduit de ce temps celui qu'il a fallu nécessairement consacrer aux enquêtes administratives et judiciaires, il reste trente-cinq heures pour le travail du relevage et d'enlèvement de la machine et du tender.

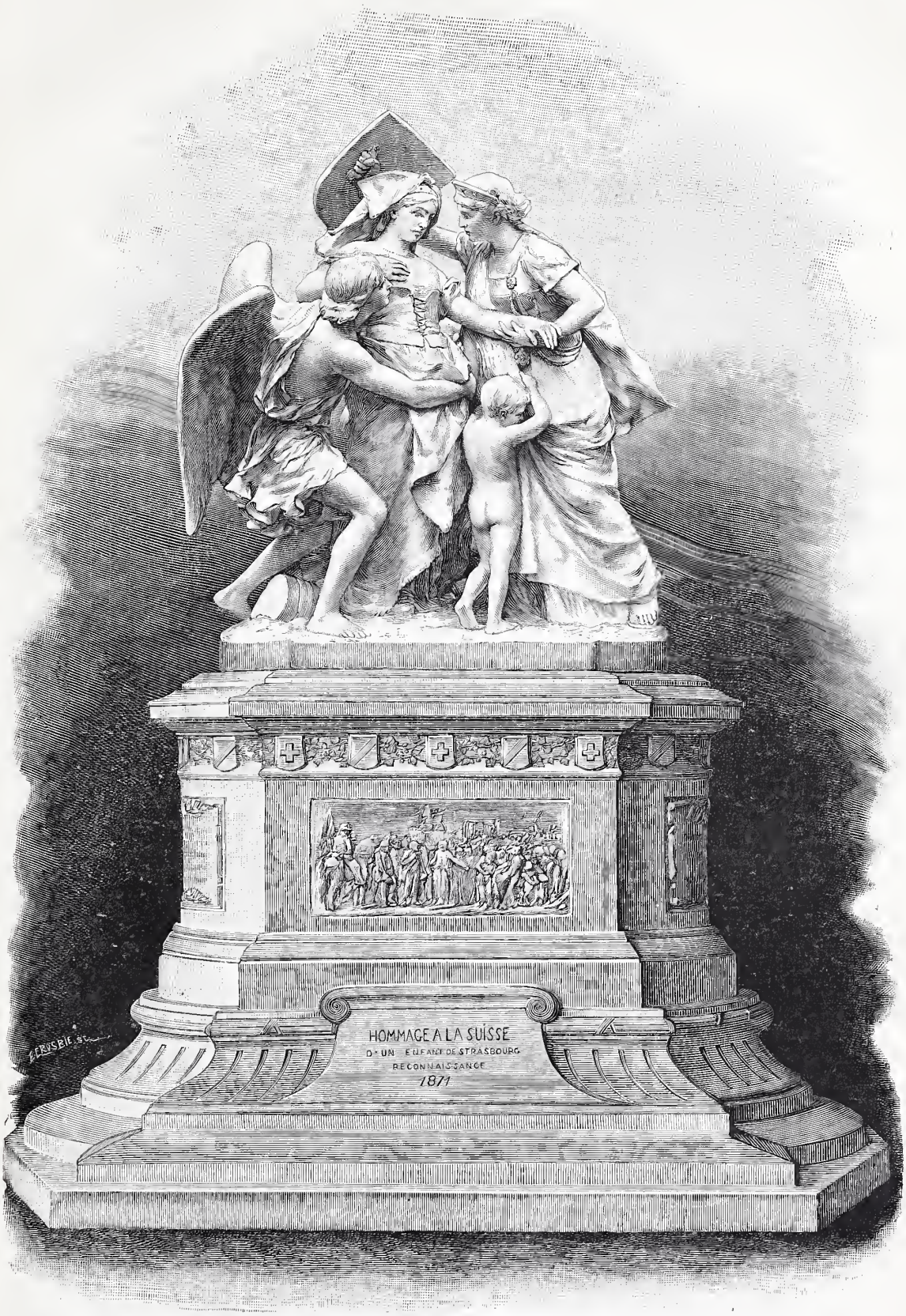
Ce travail si difficile s'est effectué sans accident de personne. Il fait honneur à M. de Grèges, ingénieur principal de la traction des chemins de fer de l'Ouest, et à M. Périer, chef du dépôt de Vaugirard, qui commandait, sous ses ordres, les équipes d'ouvriers de la Compagnie. C'est grâce aussi à l'emploi des engins puissants fournis par les anciens établissements Cail, que l'opération a pu être menée aussi sûrement et aussi rapidement.

Le relevage a été fait à l'aide d'un treuil commandant un câble qui, en opérant une traction sur la machine, a permis de la faire tomber sur un échafandage. Elle a été ensuite posée sur un truck et conduite à l'usine Cail.

C.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

LA SUISSE SECOURANT LES DOULEURS DE STRASBOURG



La Suisse secourant les douleurs de Strasbourg. — Groupe en marbre par M. Bartholdi. — Gravé par Crosbie.

Le 21 juillet 1892, après une traversée de huit jours sur une mer constamment calme et bleue, un épais brouillard tombait sur les eaux, puis tout à coup se déchirait comme par ma-

gie, découvrant à nos yeux émerveillés l'admirable perspective de la rade de New-York.

Je me rendais en Amérique comme délégué du ministère des beaux-arts à l'Exposition colombienne, et j'eus un véritable plaisir à saluer avant de débarquer la très belle statue de la *Liberté éclairant le monde* que le sculpteur Bartholdi a placée au milieu de cette rade comme un témoignage des sympathies qui nous unissent à la grande république américaine, et comme un salut aux Français qui viennent s'engager sur ce sol encore si fécond en surprises.

M. Bartholdi a rendu là un véritable service. Toute son œuvre porte d'ailleurs la marque d'un esprit profondément sincère, amoureux des grandes idées, de l'idée du patriotisme surtout, et apportant à les exprimer un talent très mâle et très personnel. Après avoir consacré les liens, légèrement tendus parfois, qui unissent la France à l'Amérique du Nord, M. Bartholdi a pensé que nous avions contracté envers un pays plus près de nous une dette de reconnaissance qu'il n'a point prétendu payer, mais dont il a voulu perpétuer le souvenir. Et il nous a donné au dernier Salon le très beau groupe, récompensé par la médaille d'honneur, de la *Suisse secourant les douleurs de Strasbourg*.

Il n'est point dans la triste histoire de la guerre de 1870 dont on célèbre en ce moment les douloureux anniversaires d'épisodes plus touchants, plus réconfortants aussi que celui de l'hospitalité si généreusement accordée par la Suisse à la France tombée dans l'excès du malheur.

On ne peut oublier le soulagement qu'elle apporta aux misères de notre armée de l'Est; ni en remontant le cours de l'Année terrible, cette date du 14 septembre 1870, où elle recueillit les plus faibles d'entre les Strasbourgeois assiégés, pour les arracher aux horreurs du bombardement. Une inscription en français et en allemand, placée aux deux extrémités du piédestal, précise entre ces deux faits les intentions de M. Bartholdi.

« Un enfant de Strasbourg, interprète du sentiment de ses compatriotes, a voulu rappeler à jamais l'assistance que le peuple suisse a généreusement prêtée en 1870 aux habitants de la ville assiégée. Strasbourg était en feu et sa population livrée aux plus cruelles angoisses. La Suisse émue forma un comité de secours. Ses délégués, par leur zèle et leur dévouement, surent obtenir que les femmes, les vieillards, les enfants pussent sortir de la place et échapper aux rigueurs d'une situation désespérée.

« En témoignage de la reconnaissance de l'Alsace envers la Suisse, son amie séculaire, toujours fidèle aux nobles traditions de son histoire, le baron Gruyer a sollicité la faveur d'élever ce monument. »

Le bas-relief de la face du piédestal, trop réduit malheureusement dans notre gravure, relate le fait par l'image. Au fond apparaissent, au delà des fortifications, les toits de Strasbourg éventrés par le bombardement. Le premier plan est occupé par une scène que M. Bartholdi a traduite dans sa simple et grandiose vérité : à gauche, suivie par un trompette de l'armée française, voici la délégation suisse chargée de recevoir et de guider les bouches inutiles. Elle est composée, de gauche à droite, de MM. le docteur Rœmer, C. van Buren, Bischoff et Staehlin. La municipalité de Strasbourg, où nous trouvons les portraits de MM. Humann, Kampmann, Mallarmé, Zopff, Leuret, Kuss et Lauth, s'est portée à leur rencontre, amenant la troupe des faibles autorisés à sortir, et la remet à la générosité et à la vigilance de la délégation suisse.

Sur la face opposée un second bas-relief relate l'épisode bien connu des Zurichois apportant une soupe chaude aux Strasbourgeois pour leur témoigner de leur empressement à les secourir (1576).

Au-dessus de ces deux motifs se dresse l'allégorie, le groupe où la Suisse protège de son bouclier l'Alsace blessée soutenue par l'ange de la Charité. Sous la draperie qui la recouvre elle porte le costume national ; la figure alsacienne est également revêtue du sien. Un enfant tout nu se réfugie sous la protection de la Suisse; et derrière ces quatre personnages, une famille se presse contre eux, complétant le groupe par les figures d'un adolescent blessé, d'une sœur aînée portant un nouveau-né, et un autre enfant. Ce groupe est en marbre, et le piédestal, de porphyre. Sur la frise du socle court un lierre symbolique, et s'accrochent les écussons des principales villes suisses, mêlés aux armes de la Confédération. Au-dessous du bas-relief de la face, sur les marches du piédestal, s'applique un large cartouche portant cette inscription :

« Hommage à la Suisse d'un enfant de Strasbourg reconnaissant, 1871. »

L'ensemble a été composé pour être vu sous deux faces et deux aspects différents. Cette disposition convient admirablement aux monuments de place publique, dont l'envers est généralement négligé et disgracieux. Celui-ci a été érigé sur la place du Chemin-de-Fer, à Bâle. Son inauguration solennelle a eu lieu le dimanche, 20 octobre dernier. Le baron Hervé-Gruyer représentant le donateur, le baron Gruyer, ancien trésorier-payeur à Montpellier, décédé, a remis le monument à M. Iselin, président de Bâle, qui l'a reçu au milieu des acclamations de la foule et de l'émotion de ceux des assistants qui avaient joué un rôle dans le touchant épisode du 14 septembre 1870.

A. Barthélemy.

LE NIVELLEMENT DE LA TERRE

Suivant la doctrine la plus répandue les révolutions qui ont à diverses reprises bouleversé la surface du globe auraient été produites par des cataclysmes violents. Cette théorie est depuis quelque temps très sérieusement contestée. La science contemporaine paraît plutôt disposée à attribuer à des transformations très lentes mais ininterrompues les changements successifs qui ont si profondément modifié l'aspect et les conditions d'existence de la planète terrestre.

Les études récentes de Wheeler, de Geikies, de Murray, de Berdrow ont donné une idée du travail colossal que la Nature accomplit chaque jour sous nos yeux sans que nous en ayons conscience. Nous assistons sans nous en douter à une gigantesque entreprise de nivellement. Si dans un avenir plus ou moins éloigné des forces latentes n'entrent pas en scène pour donner un démenti aux derniers calculs de la science, au bout de cinq ou six millions d'années à partir de ce jour il ne resterait plus de vestiges de collines ni de montagnes, et la croûte terrestre dépouillée de tout relief ne serait plus qu'une sphère monotone et banale où les continents et les mers auraient le même niveau.

C'est l'eau toute seule qui accomplit cette révolution ; sous la forme de glaciers, de torrents, de ruisseaux et de fleuves, elle démolit et transporte les montagnes, puis elle recommence son travail sous la forme de vagues et ronge avec une égale puissance un littoral bordé de sable aussi bien que des côtes de granit.

Au dire du géologue allemand Heim les Alpes auraient déjà perdu la moitié de leur hauteur primitive. Chaque jour elles sont attaquées par cet instrument de désagrégation d'une irrésistible puissance qui s'appelle l'eau.

L'eau tombée du ciel sous forme de pluie ou de neige s'infiltre dans les crevasses des rochers et la dilatation qu'elle subit en se solidifiant sous l'influence du froid lui fait produire les effets d'une cartouche de dynamite. Après avoir agi à la façon d'une substance explosible l'eau se tranforme en moyen de transport. Les éclats de rocher roulés par les torrents qui descendent de la montagne deviennent à force de faire du chemin d'abord des cailloux, ensuite du gravier et ne sont plus que du sable lorsqu'ils arrivent à la mer. Il est vrai qu'ils s'arrêtent parfois en route. Les substances siliceuses ou argileuses que charrie le Rhône servent en partie à combler le lac de Genève qui occupait une superficie double il y a quarante ou cinquante mille ans et serait suivant des calculs de date récente condamné à disparaître dans quarante cinq mille ans. La Reuss transporte chaque année cent cinquante mille mètres cubes de sable, d'argile et de substances alluviales dans le lac des Quatre-Cantons qui sera comblé dans quelques milliers d'années. Les études qui ont été faites sur la puissance d'érosion de ce petit cours d'eau expliquent comment on découvre en Suisse les traces d'un si grand nombre de lacs préhistoriques transformés maintenant en plaines cultivées.

Il est facile de suivre les étapes de ce travail de désagrégation et de reconstitution qui s'opère sans cesse, les fragments de rochers transformés en sable sont roulés au fond du lit du fleuve, tandis que les matières alluviales détachées de la surface du sol restent en suspension dans l'eau courante jusqu'au moment où elle est arrêtée par la marée et n'a plus la vitesse nécessaire pour les transporter. Alors elles se déposent sur les rives, s'accumulent sur le sable charrié en même temps qu'elles, et forment un delta qui s'avance dans la mer.

C'est ainsi que le Nil a conquis sur la Méditerranée et recouvert de terres alluviales une superficie de plus d'un million d'hectares. Grâce au système d'irrigation qui a été adopté, les alluvions apportées par le fleuve ont cessé depuis un temps immémorial de suivre leur cours naturel, et au lieu d'être transportées directement à la mer sont en partie retenues sur le sol de la Basse-Égypte dont elles élèvent le niveau de neuf centimètres par siècle.

Le Mississipi transporte chaque année cent millions de mètres cubes de substances alluviales dans le golfe du Mexique et a créé de toutes pièces une plaine de huit cents kilomètres de longueur et de cinquante kilomètres de largeur qui borde le lit qu'il a formé lui-même sur un terrain auparavant occupé par la mer. Si le grand fleuve de l'Amérique du Nord exerçait sa puissance d'érosion sur un pays dont la superficie serait égale à celle de la Grande-Bretagne, au bout de six cent quatre vingt cinq mille années l'île entière, dépouillée de ses collines et de ses montagnes, serait au niveau de l'Océan.

Le Gange charrie deux fois plus de terre végétale que le Mississipi. Suivant le calcul d'un savant Anglais, cinq cent cinquante navires de mille tonneaux arrivant chaque jour dans le delta du fleuve après en avoir suivi le cours ne suffiraient pas pour transporter les alluvions qu'il dépose au bord de la mer.

Le Mississipi et le Gange ne sont que des fleuves de médiocre importance auprès du Hoang-Ho qui transporte chaque année près de cinq cent millions de mètres cubes de substances alluviales.

D'après un calcul de M. J. Roths, chaque dix mille mètres cubes d'eau courante charrieraient deux mètres cubes de matières détachées de la surface du sol, de sorte que si l'on faisait le total des érosions que le réseau des fleuves et des rivières enlève chaque année à la

superficie du globe, pour les transporter sur les rivages de l'Océan, on arriverait au chiffre énorme de douze milliards de mètres cubes.

A la vérité, tous les fleuves n'ont pas de delta, le Yang-tzé-Kiang, le Congo, les Amazones se jettent directement dans la mer qui est trop profonde à leur embouchure pour que des dépôts puissent s'y accumuler. Mais les alluvions transportées par ces cours d'eau, ne sont pas perdues pour l'œuvre de nivellement qui s'opère sans cesse sur la planète terrestre, seulement ce seront les flots de l'Océan qui se chargeront de les utiliser.

Avec plus de violence, mais moins de suite que les fleuves et les rivières, la mer travaille aussi à faire baisser le niveau des îles et des continents en même temps qu'elle élève son propre fond.

Tout compte fait, son action est loin d'être aussi puissante que celle des cours d'eau ; mais elle est plus facile à constater. Depuis trois ou quatre cents ans la Manche a rongé tout le long des côtes du sud de l'Angleterre des champs où s'élevaient des châteaux et des villages dont les noms sont mentionnés dans de nombreux documents de l'époque féodale. Ce travail de destruction se continue de nos jours. Le 24 décembre 1839, une zone de terrain de plus de deux kilomètres et demi carrés de superficie, située sur le littoral des comtés de Devon et Dorset, s'est brusquement effondrée dans la mer. Ce n'est pas seulement le sud de l'Angleterre qui est menacé; sur les côtes du Yorkshire la mer s'avance de sept pieds chaque année. Suivant le calcul de M. W.-H. Wheeler, il suffirait que l'océan gagnât en moyenne sur tout le littoral de la Grande-Bretagne un pouce chaque année pour qu'au bout de cinq millions d'années l'île entière fut au niveau de la mer.

Sur d'autres points du globe l'œuvre de nivellement accomplie par les vagues s'opère avec beaucoup plus de rapidité. En moins de deux siècles, l'île de Sable Island, qui est située à cent vingt kilomètres de la Nouvelle-Écosse, a perdu la moitié de sa longueur et le tiers de sa largeur.

Que deviennent les érosions arrachées du littoral?

Roulées sans cesse par les flots, elles s'accumulent parfois sur un autre point du rivage où elles viennent former tantôt des dunes, et tantôt une plaine qui ne dépasse pas le niveau de la mer, mais, en général, elles se déposent sur cette bordure de cent cinquante à trois cents kilomètres de largeur qui entoure les côtes et les sépare de ces fonds de deux à quatre mille mètres de profondeur où commence le véritable domaine de la mer. Accru sans cesse par les fragments détachés du littoral et par les matières alluviales apportées par les fleuves qui n'ont pas de delta, cette sorte de socle sur lequel les continents s'appuient s'élargit et s'élève chaque jour.

Dans un délai difficile à calculer avec précision mais que les géologues évaluent à cinq ou six millions d'années, les fleuves d'un côté, l'océan de l'autre, auront achevé leur œuvre et la croûte terrestre dont les collines et les montagnes rongées et transportées par l'action permanente de l'eau auront servi à élargir la plaine ajoutée après coup comme une bordure autour des continents sera tout entière au niveau de la mer. Alors la Terre, vue à vol d'oiseau, aura l'aspect d'une immense Hollande et ne sera plus qu'un sol uni sans aspérités d'aucune sorte traversé par des canaux qui mettront les mers en communication. Peut-être est-ce dans le spectacle dont nous sommes témoins sur notre globe qu'il faut chercher l'explication de l'énigme posée aux astronomes par les canaux de Mars. Mars serait une planète où le travail de nivellement aurait été complètement achevé.

G. Labadie-Lagrave.

LE BRAIE-CANOT

Le braie-canot ou « canot-pantalon » (du celtique *braie*, d'où *brayette*), est un appareil original, d'invention américaine, récemment importé en France par un de nos confrères, qui a pensé, non sans raison, qu'il pourrait être utilisé par le génie militaire et, tout spécialement, par les pontonniers. Les Américains ne l'ont, jusqu'alors, employé que pour la chasse et la pêche. Cet appareil, de construction pratique, se compose de deux parties distinctes: la ceinture pneumatique et les jambières en

Fig. 1. — Braie-Canot.

caoutchouc, le tout formant un podoscaphe à la fois résistant et léger.

La ceinture est d'un ovale irrégulier, large à l'arrière, étroite à l'avant, ce qui la fait ressembler à un collier de cheval ; elle est complète-

ment fermée par un tablier sur lequel s'assied l'occupant, et auquel sont soudées les jambières. Celles-ci sont terminées par des bottes dont la semelle, à chaque mouvement en avant, s'ouvre en forme de nageoire. Ainsi abritée, la personne qui a revêtu le braie-canot peut glisser rapidement et sans bruit, avec l'aisance, sinon la grâce, du cygne fendant l'onde... Les pieds et les jambes étant seuls engagés dans l'appareil, le buste émerge de l'eau, absolument indépendant ; les mains peuvent donc indifféremment tenir le fusil ou la ligne, ou manier un outil quelconque.

La ceinture pneumatique est divisée en quatre compartiments étanches et construite de telle sorte que, même dans le cas d'un accident survenant à l'un d'eux, l'occupant est garanti contre toute immersion involontaire ; elle est assez large pour lui permettre d'emporter des provisions et des accessoires, ou de se faire accompagner par deux ou trois jeunes enfants, sans crainte de chavirer et sans avoir à redouter, pour eux, la moindre éclaboussure ou l'humidité. C'est, d'ailleurs, dans ces conditions que nous avons vu fonctionner cet esquif d'un nouveau genre, qui, à cet avantage, joint celui de pouvoir être facilement endossé et retiré, porté à la main ou sur le dos. On remarquera

Fig. 2. — Le Braie-Canot et ses diverses applications.

Dessin de E. Vavasseur.

en jetant les yeux sur notre dessin (*fig.* 1), que des tenons sont fixés sur les côtés de l'appareil, pour se ménager la possibilité d'amarrer, de s'attacher à une embarcation, de la suivre ou de la remorquer. Un petit gouvernail est disposé à l'arrière du braie-canot. Une pèlerine a été également adaptée à la ceinture ; il suffit de la remonter et de s'en recouvrir pour etre préservé de la pluie. Dans notre première gravure, cette pèlerine est déployée, afin d'en mieux faire comprendre la disposition et l'emploi.

Le braie-canot, avons-nous dit, est mis en mouvement par l'action des pieds, qui lui impriment la vitesse et la direction convenables. Avec un peu d'expérience, on arrive aisément à faire cinq kilomètres à l'heure ; l'emploi de la pagaie triple cette vitesse.

Les différents usages du podoscaphe américains sont indiqués dans l'agréable composition du dessinateur (*fig.* 2), où l'artiste a représenté quelques-unes des personnes auxquelles le braie-canot pourrait être utile. Le peintre qui étudie le paysage, la pêcheuse qui rêve à la friture possible, le chasseur qui entrevoit de prochaines hécatombes, songent sans doute, en observant discrètement l'amateur revêtu du braie-canot, que ce curieux appareil, supprimant le principal obstacle, leur permettrait peut-être, au premier de prendre des vues inédites, de fouiller des coins inexplorés ; à la

seconde de surprendre les poissons dans leurs retraites les plus mystérieuses ; au troisième de poursuivre le gibier qui lui avait, jusqu'alors, échappé, trouvant dans la complicité de l'eau un sûr moyen de fuite ; — à moins qu'ils ne pensent tout bonnement aux courses amusantes que le braie-canot leur fournirait l'occasion d'organiser sur la rivière. C'est alors qu'ils abandonneraient volontiers, pour un moment, pinceaux et palette, ligne et filets, carnassière et fusils. Mais, bonnes gens, il ne serait pas nécessaire de vous séparer de tout cela : voyez comme le personnage qui attire votre attention paraît être à l'aise dans son canot portatif, et convenez qu'il vous serait loisible de déposer votre bagage devant vous et à vos côtés ; la place ne manque point.

Quoi qu'il en soit, et en attendant qu'il donne naissance à un nouveau sport nautique ou qu'il figure dans l'équipement des pêcheurs et des nemrods français, pour la chasse aux canards, le braie-canot se recommande surtout comme appareil de sauvetage.

VICTORIEN MAUBRY.

SOUS LA GRIFFE DU LION

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 358 et 365.

Quand il s'affaissait dans son lit en poussant un profond gémissement de soulagement, trop fatigué pour changer son vêtement souillé et ruisselant, il sentait que chaque jour le rapprochait de la maison qui serait sienne, et écartait le loup du besoin du seuil de sa porte.

Il n'y a pas de désespoir plus poignant que celui d'une créature sans abri. Errer sur les routes dans la campagne ou à travers les rues d'une ville et sentir qu'il n'est pas un pouce de terrain où le pied puisse se reposer ; s'arrêter exténué, ayant faim, devant des fenêtres illuminées derrière lesquelles on entend rire et chanter, voilà ce qui met au cœur des humains les appétits et les rébellions qui poussent les hommes au crime et les femmes à la honte.

C'était le souvenir de cette vie sans toit, et la crainte de son retour qui aiguillonnait Timothy Haskins et Nettie sa femme au labeur féroce de cette première année.

IV

— Mais oui, mais oui, bonne besogne, disait Butler en promenant ses yeux autour de l'enclos, de l'étable à porcs et de la cour de la ferme. « Vous êtes en train de vous arrondir. C'est du travail, hein ? »

Haskins le conduisait partout. Il n'était pas venu depuis un an, ayant vécu tout ce temps-là à Washington et à Boston avec Ashley, son beau frère, qui avait été élu membre du Congrès.

— Oui, j'ai dépensé beaucoup d'argent depuis trois ans, j'ai payé trois cents dollars de clôture.

— Hum, hum ! je vois, je vois, continuait Butler tandis qu'Haskins poursuivait :

— La cuisine en a coûté deux cents, la grange, pas grand'chose en espèces, mais j'y ai passé bien du temps. J'ai creusé un nouveau puits et je...

— Oui, oui. Je vois. Vous avez travaillé. Vous en avez bien là pour mille dollars, reprenait Butler en s'introduisant une paille entre chaque dent.

— A peu près, répondit modestement Haskins. Nous commençons à sentir que nous aurons bientôt une maison à nous ; mais nous avons rudement peiné tout de même ! Oui, nous sentons cela, monsieur Butler, et nous allons commencer à nous ménager. Nous avons même en quelque sorte formé le projet d'aller faire un tour chez les parents de ma femme, après le labourage d'automne.

— Exactement ! continuait Butler qui pensait évidemment à autre chose. Je suppose que vous avez l'intention de rester ici encore trois ans ?

— Mais oui. Le fait est que je peux acheter la ferme cet automne, si vous me faites des conditions raisonnables.

— Hum, hum ! Qu'appelez-vous des conditions raisonnables ?

— Eh bien, mettons un quart argent comptant et trois ans pour payer le reste.

Butler jaugeait les énormes meules de blé entassées dans la cour. Les poulets y voletaient, s'y faufilaient, attrapant des sauterelles, et les grillons y chantaient un chœur composé de voix innombrables. Il sourit d'une façon particulière en ajoutant :

— Oh ! je ne serai pas dur pour vous. Mais que vous attendiez-vous à payer pour la place ?

— Mais, à peu près ce que vous en demandiez avant, deux mille cinq cents, ou peut-être trois mille dollars, reprit-il bien vite en voyant le hochement de tête du propriétaire.

— Cette ferme vaut cinq mille cinq cents dollars, dit Butler d'un ton impassible et décidé.

— Quoi ! s'écria Haskins abasourdi. Qu'est-ce que vous dites ? Cinq mille ? c'est le double de ce que vous proposiez il y a trois ans.

— Naturellement, mais c'est ce que ça vaut. Alors, tout cela était épuisé ; aujourd'hui, c'est en bon rapport. Vous avez dépensé cinq cents dollars en améliorations, d'après vous-même.

— Mais vous n'avez rien fait de tout ça, vous. C'est ma sueur et c'est mon argent.

— Vous pouvez le dire ; mais c'est ma terre, aussi.

— Qui me payera donc de toutes mes...

— N'en avez-vous pas eu la jouissance ? ré-

pliqua Butler souriant avec calme, en face de l'autre.

Haskins était comme frappé d'un coup de massue; il n'avait pas la force de penser; il balbutiait quand il essaya de dire:

— Mais je n'ai jamais eu de jouissance. Vous m'avez volé! Bien plus; vous étiez convenu, vous aviez promis qu'au bout des trois ans, je pourrais acheter ou louer la terre à...

— C'est parfait. Mais je ne vous ai pas dit que je continuerais à vous louer la ferme pour deux cent cinquante dollars. La propriété a doublé de valeur; peu m'importe que ce soit d'une façon ou d'une autre; et maintenant, payez-moi cinq cents dollars de location ou prenez l'affaire à votre compte pour cinq mille cinq cents, autrement... décampez!

Il se détournait quand Haskins, le front ruisselant, vint se planter en face de lui, répétant:

— Mais vous n'avez rien fait, vous, pour mettre les choses en cet état. Vous n'avez pas déboursé un centime. J'ai fait tout moi-même, espérant acheter. Tout cela est trempé de ma sueur. Je croyais travailler pour ma femme et mes enfants.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas acheté quand je vous l'ai offert? Pourquoi vous débattre ainsi?

— Je me débats parce que vous me faites payer double ce qui m'appartient... Mes propres clôtures, ma propre cuisine, mon jardin!

Butler riait.

— Vous êtes trop jeune pour faire des affaires, camarade! Vos améliorations! La loi chanterait un autre air.

— Mais je me suis fié à votre parole.

— Ne vous fiez à la parole de personne, l'ami. D'ailleurs, je ne vous ai fait aucune promesse. Allons, ne me regardez pas comme ça et ne me prenez pas pour un voleur. C'est la loi, la pratique courante. Chacun agit comme moi.

— Peu m'importe. C'est voler tout de même. Vous me prenez trois mille dollars — le travail de mes mains, celui de ma femme.

Il s'interrompit. Il n'était pas de force à endurer cette pensée. Il pouvait faire face aux corvées incessantes, lourdes, mais non supporter le visage railleur et glacé de Butler.

— Je ne vous les prends pas, répondit Butler avec calme. Vous n'avez qu'à continuer comme vous avez commencé, ou me donner mille dollars comptant et une hypothèque à dix pour cent sur le reste.

Sans savoir ce qu'il faisait, Haskins s'assit sur une botte d'avoine placée près de lui, et les yeux dilatés, la tête pendante, pensa à sa situation. Il était sous la griffe du lion. Une torpeur atroce envahit ses membres et pénétra jusqu'à son cœur. Il était pris dans un brouillard, et aucune issue ne lui était ouverte.

Butler allait et venait, mesurant la hauteur des larges meules de grain, en arrachant parci, par-là quelques poignées, épluchant les épis dont il soufflait la paille autour de lui. Il fredonnait un petit air et semblait attendre avec complaisance et tranquillité.

Haskins était arrivé au milieu de sa troisième année de bail.

Son labeur était toujours terrible. Il cheminait encore dans la boue, la pluie, derrière sa charrue; il était encore plongé dans la poussière encrassée du battage. Le travail du vannage par ce vent âpre et mordant, sous la neige qui collait à ses vêtements, pesait dur sur lui.

Il pensait à sa femme. Avec quelle bonne humeur et quelle joie intérieure elle l'avait aidé sans repos ni trêve!

— Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda Butler de sa voix calme, insinuante et moqueuse.

— Je pense que vous êtes un voleur et un menteur! s'écria Haskins en sautant sur ses pieds. Un mauvais chien!

Le sourire de Butler l'affolait. D'un bond, il saisit une fourche et la fit tournoyer en l'air.

— Maudit! vous ne volerez plus personne! ajouta-t-il les dents serrées, le fixant, féroce et sans pitié, de ses yeux accusateurs.

Butler recula et frissonna attendant le coup, debout; il était hypnotisé par le regard de l'homme qu'il raillait un instant avant — transformé maintenant en démon vengeur.

Mais dans le silence mortel qui suivit la levée de l'arme et sa chute, on entendit un faible éclat de rire enfantin, et il entrevit vaguement au loin la tête ensoleillée de son dernier né, une petite fille de deux ans, qui de ses petits pas incertains trottinait gentiment sur l'herbe à travers la cour. Ses mains se relâchèrent; la fourche tomba lourdement; sa tête s'inclina.

— Préparez votre acte de vente et votre hypothèque et ôtez-vous de mon chemin. Ne vous trouvez plus jamais sur ma route; autrement, je vous tuerai.

Butler s'éloigna précipitamment et, montant dans son buggy, hors d'haleine, saisit ses guides d'une main tremblante et se mit à descendre vers la ville, laissant Haskins assis sans mouvement sur une pile de gerbes au soleil, la tête plongée dans ses mains.

Hamlin Garland.

(*Traduit de l'anglais par Mme Alice de Vaulx.*)

UN ROMAN DE TOLSTOÏ

Le règne d'Ivan le Terrible a laissé de sanglants souvenirs. Le premier des tsars de Russie imprimait une grandeur farouche à tout ce qu'il faisait. L'organisation de son empire fut une

œuvre colossale, le pendant, dans l'histoire de l'Europe, de la rude tâche accomplie par Louis XI. Elle embrassa le commerce, la justice, l'industrie, l'armée ; elle entraîna la prodigieuse conquête de la Sibérie, et inaugura la recherche et la possession de routes menant vers la Perse, l'Inde et la Chine. Et elle s'effectua à travers les guerres que suscitaient au tsar ses voisins du nord et de l'ouest.

Mais ce règne fut en même temps une tragédie qui parfois se développa en pleine horreur. De terribles drames, où si souvent Ivan IV se fit acteur, ensanglantèrent la Russie. Karamsin, un historien dont les récits ne sauraient être accusés d'être poussés au noir, raconte qu'il détruisait par système et froid calcul les familles les plus illustres, celle dont l'influence lui portait ombrage. A leur place il installait des familles nouvelles et tirées de l'obscurité, afin de se procurer des serviteurs aveugles, tout prêts à exécuter les ordres de ses fureurs et de ses débauches. De celles-ci il est resté des tableaux effrayants, et un éloquent et triste proverbe : *Bliskô tsare, bliskô smerti;* près du tsar, près de la mort.

Il avait imaginé un épouvantable instrument de tyrannie, une police de bandits qui se répandaient à travers l'empire, portant partout l'oppression et la terreur, toujours en quête de victimes dont les dépouilles leur étaient d'avance attribuées. On les appelait *opritchniks*, et leurs exploits leur firent tout de suite une sinistre réputation. Sur l'ordre du tsar, ordre qu'ils obtenaient par leurs délations intéressées, ils partaient en des expéditions qui consistaient en pillages, massacres et incendies. De sorte que la Russie leur était devenue une proie où ils s'abattaient en pleine sauvagerie.

C'était une période vraiment tragique. Traversée de figures farouches, mettant en lumière d'illustres et intéressantes victimes, elle était féconde en drames poignants, de nature à frapper l'esprit des écrivains. Tolstoï y a puisé, sous le titre « *Le prince Serebriany* », la matière d'une œuvre encore inconnue chez nous, mais que notre éminent confrère, M. Halpérine Kaminsky, le savant vulgarisateur de la littérature russe dans notre France, a traduite pour les lecteurs français. En attendant que cette traduction voie le jour, M. Kaminsky a bien voulu nous communiquer la substance du roman de Tolstoï, et nous le remercions ici de nous avoir dévoilé, pour nos lecteurs, la trame de cette œuvre.

Le tableau de M. Makowsky, un brillant artiste déjà reproduit à plusieurs reprises par le *Magasin Pitorresque*, représente l'épisode dominant de cette composition, le point culminant du drame. Les principaux personnages du roman sont là, sauf la figure suprême, le tsar Ivan, retiré peut-être dans sa retraite d'Alexandrova Sloboda pour s'y livrer à des exercices de piété ou à des scènes de débauche. A gauche, voici la maîtresse de la maison à la tête de ses gens, Hélène, la jeune épouse de Morozoff. Le cavalier s'approche d'elle est le prince Serebriany. Derrière lui, au fond, se dresse la large face du prince Wiazemsky. Et au premier plan, pâle d'émotion, se détache la figure de Morozoff, seigneur du château, dont la salle à manger est aujourd'hui en fête. A son fauteuil s'appuie un bouffon, Quasimodo railleur et hideux, dont le rire souligne la situation de son maître. Ensuite, épars autour de la table ou dessous, démontés par leur ivrognerie, une troupe d'opritchniks venus là sous la conduite de leur chef, Wiazemsky. Sur la table s'étale le service du seizième siècle, au milieu la bratina en bois peint où les convives, à l'aide de gobelets à manches, ont puisé largement la bière de leur hôte.

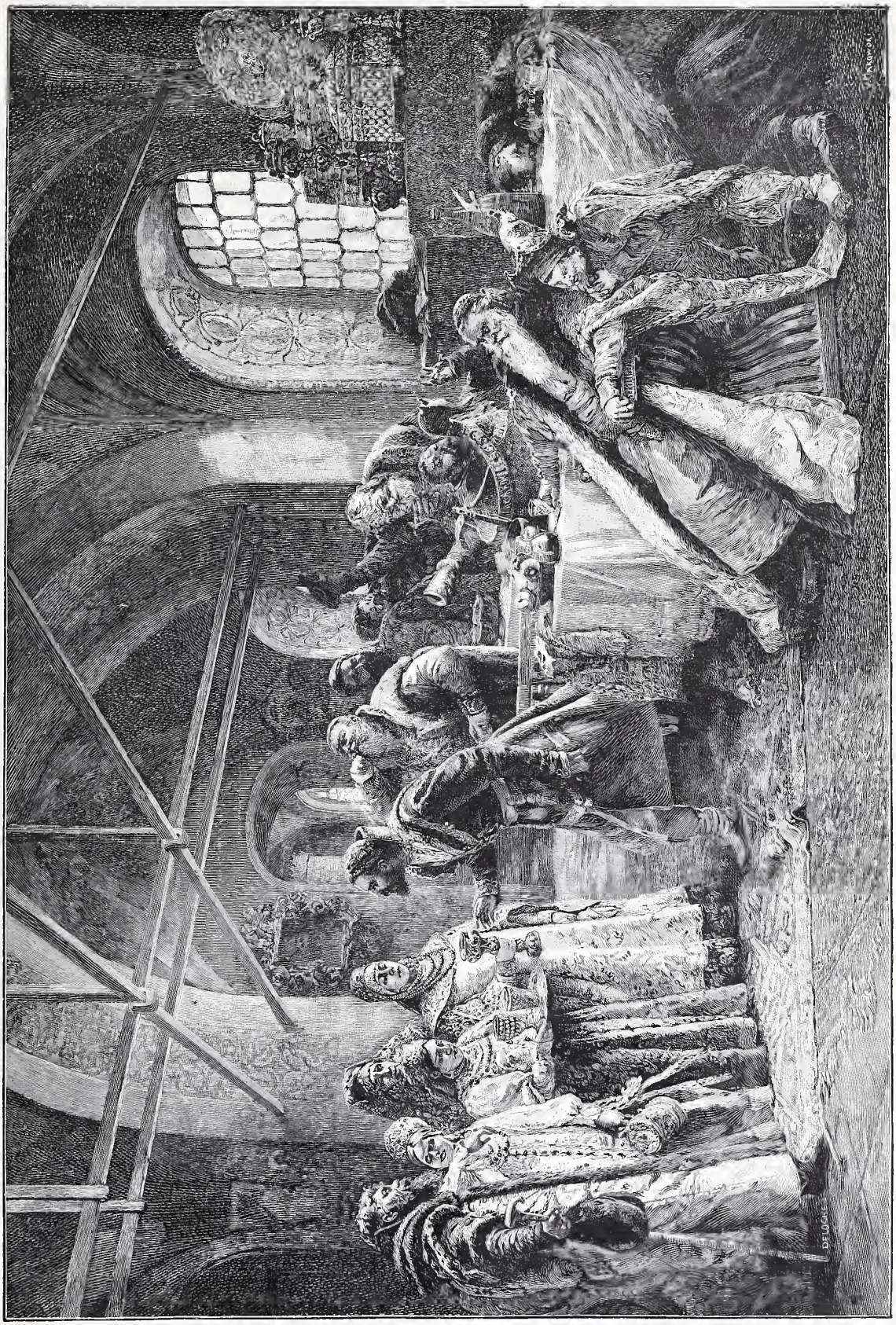
Les personnages qui ont conservé leur raison accomplissent la cérémonie du baiser, encore en usage en Russie à l'époque d'Ivan le Terrible. Elle avait lieu à la fin des repas offerts aux convives de marque. Au dessert, la maîtresse de la maison devait se présenter en grande pompe dans la salle du festin et tendre sa joue au baiser des invités. Mais le roman de Tolstoï a donné une dramatique signification à cette coutume que le pinceau de M. Makowsky a narrée au dernier Salon.

Trois des personnages de cette scène aiment Hélène : Serebriany, Wiazemsky et Morozoff. Et le vieux Morozoff se demande quel est celui des trois qui a inspiré de l'amour à Hélène. Il espère que l'*Épreuve* du baiser révèlera la pensée intime de sa femme. Et il assiste, dans l'angoisse, à la cérémonie. Il ignore encore que Serebriany fut autrefois fiancé à Hélène. Le jeune prince, brave et probe, après avoir fait sa cour à la jeune fille, disparut un jour. En ces temps de troubles, on avait mille raisons de le croire perdu ; et le cœur de la jeune fille avait pris le deuil. Le prince Wiazemsky la poursuivit alors d'un amour qui lui faisait horreur. La débauche et les excès de cet homme le lui rendaient odieux. Elle trouva, pour s'en défendre, la protection d'un châtelain voisin, ami de son père, de Morozoff qui finit par lui demander sa main et se voir agré[illegible]

Un an après le mariage reparaît [illegible] v. Il trouve Hélène chez Morozoff et appr[illegible] les conditions dans lesquelles elle a eu [illegible] à porter un autre nom que le sien. Wiazemsky a été cause de tout, et c'est pour se défendre de la brutale passion de cet homme qu'elle a dû prendre un époux, convaincue d'ailleurs de la mort de son fiancé. Wiazemsky, toujours épris, se tenait à proximité de la demeure d'Hélène, dévastant, à l'aide de ses opritchniks, les terres

de Morozoff. Serebriany l'attaque, le repousse et fait pendre quelques-uns de ses bandits.

Mais on ne se débarrassait pas aussi facilement des opritchniks. Un beau jour, leur chef les ramène, avec l'agrément du tsar, pour traiter à sa fantaisie Morozoff et sa femme.



L'ÉPREUVE. — Peinture de M. Makowsky. — Salon des Champs-Élysées de 1885. — Gravé par Deloche.

Sous le coup des réflexions que lui avait inspirées la vigoureuse conduite de Serebriany, il renonce à employer la force. Il s'introduit chez Morozoff en lui annonçant que le tzar le reprend en grâce; et le vieux châtelain, heureux d'échapper à la colère d'Ivan le Terrible, fait fête à ses hôtes.

A l'heure de la cérémonie du baiser, quand

le chef des opritchniks s'approche d'Hélène, la jeune femme ne peut retenir un geste de dégoût; et Morozoff ne s'y trompe pas. Vient le tour de Serebriany; Hélène, toute droite, une riche coupe à la main, l'attend au milieu de ses serviteurs. Elle porte le lourd et opulent costume des femmes nobles, brillant et solennel. Elle attend Serebriany, et ses yeux se troublent sous ses paupières. Son émotion est telle que tout à l'heure elle défaillera et que Morozoff devra la soutenir pour l'emmener dans une pièce voisine pendant que Serebriany se retire d'un autre côté.

L'heure est favorable pour les opritchniks. Wiazemsky, sans perdre une minute, réveille ses bandits et fait mettre le feu à la demeure. Après quoi ces forcenés se dirigent vers la chambre où Morozoff a emmené sa femme. Malgré les efforts de Serebriany qui les a suivis pour les combattre et dont les cris avertissent son hôte de ce qui se passe, les opritchniks enfoncent la porte et se ruent sur Morozoff qu'ils assassinent.

Mais Hélène n'est plus là. Elle est partie, enfourchant un cheval trouvé dans la cour du château. Serebriany s'élance derrière elle en une course folle; et d'étape en étape il apprend les péripéties de sa fuite. Il finit par la rejoindre dans un monastère. Il est trop tard. Elle s'est faite religieuse, et Serebriany doit renoncer à l'épouser.

Le tableau de M. Makowsky détermine, comme nous l'avons dit, le point culminant de l'intrigue. Il le présente dans un milieu fidèlement restitué, et d'un pinceau qui se complait dans la riche coloration des costumes autant que dans l'observation du type, et l'opulence du cadre.

Ce que ne raconte pas ce tableau, ce qu'il ne pouvait nous dire et ce que notre sommaire analyse ne saurait faire pressentir, c'est l'atmosphère de drame qui enveloppe ces personnages comme toute la Russie... Ce sont les émotions de leur vie, toujours à la merci des opritchniks du tsar. C'est la tyrannie de cette période pesant sur ces êtres, sans jamais leur laisser de répit, et s'ingéniant à entretenir chez eux une continuelle terreur. La figure d'Ivan IV domine le roman de sa hauteur farouche et lui donne son accent dramatique. C'est là une page d'histoire si terrible que peu de peuples en ont vécu de pareilles. Racontée par Tolstoï avec la puissance d'imagination d'un Alexandre Dumas et la fidélité de peinture d'un historien, elle doit présenter un intérêt passionnant. Ivan IV préoccupe d'ailleurs l'art russe autant que la littérature. M. Antokolsky a sculpté un *Remords d'Ivan le Terrible* qui est une œuvre poignante. Ajoutons que le premier tsar n'avait qu'un remords, celui d'avoir tué son fils d'un coup de bâton.

J. Le Fustec

SILHOUETTES

LA FEMME DANS L'ENFANT

Là-bas, sur la lisière de la forêt, au bord de la colline qui domine le gracieux donjon de P..., s'élève une maison de campagne dont le nom indique l'origine.

Ce fut un caprice.

. . . . . .

Dans les profondeurs du parc, au milieu des grandes clairières, sur un tertre gazonné, ombragé par un hêtre gigantesque, deux fillettes de douze à treize ans sont assises, côte à côte, enlaçant leurs bras pour mieux lire la même page, comme pour mieux mêler leurs boucles brunes et blondes, l'ombre et la lumière, elles ont rejeté leurs chapeaux de paille à larges bords.

Tout à coup, mues par un même mouvement, une même impression, elles se lèvent. Le livre tombe à leurs pieds, enfoui dans les longues herbes que leurs pas légers ont à peine fait courber. Dans leurs regards, une étrange expression : les yeux noirs sont humides et profonds; les yeux bleus, étonnés et un peu angoissés dans leur azur.

Elles regardent droit devant elles, au travers de la brume qui humecte l'herbe d'une rosée bienfaisante et tamise les chauds rayons du soleil matinal sous lesquels tout s'éveille à la vie. Les fleurs s'entr'ouvrent, les insectes commencent leur quête en ruchonnant, les oiseaux gazouillent : c'est un concert général de la nature en liesse, un hymne de bonheur qui monte de la terre au ciel.

Les jeunes filles ne voient ni n'entendent. Quel mystère profond agite déjà leur cœur? Pourquoi ne courent-elles pas après ces papillons hardis qui viennent, en les effleurant, les provoquer à une course folle sur la lande? Pourquoi ne cueillent-elles pas des gerbes de ces fleurs créées pour le plaisir de nos sens et de nos yeux? Non, ce matin tout cela n'est rien.

— Le crois-tu, dis? murmure enfin la blondine secouant avec un grand soupir l'oppression qui la suffoque. Est-ce que nous aussi, nous serons des Enfants célèbres?... Nous mourrons jeunes aussi, peut-être...

— Peut-être.... répond l'écho.

*
* *

Quoi! pauvres fillettes, c'est là tout votre secret! Il est vrai que nous aurions pu le savoir en ramassant le livre resté à leurs pieds : évidemment, c'est la vie des Enfants célèbres, et c'est lui, ce livre, qui a mis dans leurs cœurs avec un vague désir de renommée, le spectre noir de la mort, son auréole de l'au-delà faite de pitié, de larmes, de tendres souvenirs et d'admiration. Tout un monde de sentiments à peine ébauchés que les enfants pressentent

sans pouvoir les analyser, mais qui les tourmentent.

C'est aussi un besoin essentiel de la nature féminine que de rêver à la souffrance, à l'immolation. Besoin implanté au plus profond de leur être par le Créateur, sans doute pour les préparer à leur triple rôle : ne sont-elles pas dans la vie le soutien, les consolatrices et, parfois, l'expiation.

* * *

Nos fillettes ne devinrent pas des enfants célèbres et, par conséquent, ne moururent pas dans leur prime jeunesse.

La brune, au profil altier, à l'œil sombre, au port majestueux, qui, d'instinct allait vers la domination, se contenta plus tard de porter allègrement la double couronne de mère et d'aïeule : le temps n'effleura son front que du bout de l'aile.

L'autre, la blonde aux yeux bleus, au nez de sultane, indice d'un esprit fin, plein de gaieté, ne se souvint du passé que pour en rire, et sut si bien mettre son cœur au service de ses amis, qu'à son entrée on lui tendait, non pas une main, mais les deux à la fois. Il lui était si naturel de compatir aux peines des autres et ces sentiments se lisaient si bien dans son sourire ému et franc.

Alerte, malgré l'âge, elle se hâtait toujours.

— Non, non ! s'écriait-elle, quand on voulait la retenir, je suis en retard.

Puis confidentiellement :

— Ma chère amie, je suis venue au monde un quart d'heure trop tard, et voyez, j'ai beau courir, je ne peux pas le rattraper.

Là-dessus elle se sauvait en riant, laissant les plus découragés ragaillardis par cette bonne humeur dont voici tout le secret. Je lui demande pardon de vous le confier ; c'est peut-être dans les Enfants célèbres qu'elle l'a trouvé, car, à notre insu, d'un mot lu ou entendu par hasard, jaillissent en nous des sentiments que nous aurions ignorés toute notre vie, si ce mot fut resté dans l'ombre.

Chaque matin, à son réveil, au lieu de sauter à bas du lit indifféremment ou du pied droit ou du pied gauche, ce qui peut avoir de graves conséquences, dit-on, elle se pose les trois questions suivantes :

— Pourquoi serais-je de mauvaise humeur ?

— De quel droit ferais-je peser cette mauvaise humeur sur les autres ?

— Que m'en reviendrait-il à moi-même ?

La cause ainsi portée au tribunal de sa conscience est vite résolue et la sentence se résume dans ces deux mots : Oublie-toi toi-même. Sa mise en pratique ne vaut-elle pas toutes les célébrités ?

DECOUCY.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

LES CALENDES GRECQUES. — LA SEMAINE DES QUATRE JEUDIS

Il y a, paraît-il, des personnes qui se figurent que les *calendes grecques* désignent un pays si lointain qu'il n'est pas facile d'en revenir. Quand donc on a pu envoyer une personne gênante aux calendes grecques, on est sûr d'en être débarrassé pour longtemps. Ce qui a pu causer cette erreur, c'est que nous employons souvent cette expression, renvoyer aux calendes grecques, pour dire envoyer quelqu'un au diable. C'est en ce sens qu'il est employé dans ce passage de La Fontaine :

> Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire.
> J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
> Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes
> Et leur fait arpenter les landes.

Au propre, cette locution signifie : renvoyer quelqu'un à une époque qui ne viendra jamais.

En voici l'explication : A Rome, le premier jour du mois était appelé jour des calendes. C'était ce jour-là que les débiteurs devaient payer leurs dettes, avec un pour cent d'intérêt (ce qui faisait douze pour cent par an) quand ils n'avaient pas affaire à un usurier. L'argent, en effet, se prêtait pour *un mois* et le débiteur s'engageait à rembourser la somme empruntée aux calendes prochaines.

Chez les Grecs il n'y avait pas de calendes. Le premier jour du mois était dit *nouménie* (nouveau mois). Promettre de payer aux Calendes grecques c'était donc renvoyer son créancier à une époque qui ne viendrait jamais. Nous avons emprunté cette expression aux Romains, soit pour indiquer une époque imaginaire, soit pour signifier *envoyer promener*. Et comme chez nous il n'y a pas de *calendes* nous disons souvent par abréviation calendes pour Calendes grecques.

Le mot calendes vient d'un vieux verbe *calare*, appeler, parce que ce jour-là un Pontife appelait, invoquait Junon autant de fois qu'il y avait de jours entre les calendes et les *nones* qui tombaient tantôt le cinquième, tantôt le septième jour du mois.

Nous disons familièrement *semaine des quatre jeudis* dans le même sens que calendes grecques. On comprend en effet qu'une pareille semaine ne viendra jamais. Mais si tout le monde comprend bien cette locution, personne peut-être ne s'est demandé pourquoi on a choisi le nombre quatre, à l'exclusion de tout autre. Pourquoi ne dit-on pas trois jeudis ou cinq jeudis ? Remarquons d'abord qu'ici le nombre *quatre* n'est pas un terme rigoureux. Il signifie simplement plusieurs jeudis. Or, c'est un usage fréquent dans le langage populaire d'employer un nombre déterminé pour un nombre indéter-

miné, parce que les termes concrets frappent plus vivement que les termes abstraits l'esprit du peuple.

C'est ainsi qu'on dit cent, mille, pour désigner un grand nombre. On redouble même parfois l'expression numérique quand on veut parler avec plus d'énergie, et l'on dit cent et cent, mille et mille. Les Romains employaient souvent le terme *six cents* au lieu de *mille* pour un nombre indéterminé.

On comprend bien que ces mots *cent* et *mille* aient été choisis pour désigner un grand nombre; mais il est des cas où le caprice, ou le hasard, ou une cause inconnue a fait prendre un nombre arbitraire sans que l'on voie bien clairement le motif de ce choix. Ainsi l'on dira : voir trente-six chandelles. Pourquoi trente-six? Pas une de plus, pas une de moins. Il n'y a ni trente-cinq ni trente-sept chandelles, il y en a juste trente-six, bien comptées. On dit encore faire les cent dix-neuf coups. Comment ce chiffre cent dix-neuf s'est-il imposé au lieu de tout autre? Il serait difficile d'en donner la raison. Il en est de même de l'expression : semaine des quatre jeudis. Pourtant nous nous trouvons ici en présence d'une particularité. Ce nombre *quatre* a son histoire. Ce qui n'a pas lieu pour les autres nombres cités plus haut. Au quinzième siècle on disait semaine des deux jeudis. On lit en effet dans Coquillart qui fut, paraît-il, un grand poète pour son époque :

> La propre vielle de Saint-Jhean
> En la semaine *à deux jeudis*,
> Il fut fait et créé notaire
> Au balliage de Pauquaire.

On comprend facilement l'expression semaine à *deux* jeudis pour signifier une époque imaginaire. Au siècle suivant — qui fut un siècle révolutionnaire — on changea cette locution — comme on avait changé bien des choses — et l'on ajouta un nouveau jeudi aux deux jeudis du bonhomme Coquillard. Rabelais, en effet, a écrit : « La semaine tant renommée par les annales, qu'on nomme la semaine des trois jeudis. » Le dix-septième siècle — siècle éminemment conservateur — ne bouleversa point cette manière de parler. Chose bizarre! L'expression *trois jeudis* franchit le dix-huitième siècle sans modification. Mais le dix-neuvième — siècle de progrès — trouva que quatre jeudis n'étaient pas trop. Il est probable que nos enfants voudront enchérir à leur tour sur leurs pères, et qu'au vingtième siècle on parlera de la semaine des cinq jeudis.

Que si maintenant on nous demande pourquoi on a choisi le jeudi plutôt que tout autre jour, nous répondrons franchement que nous n'en savons rien. Nous saurions même beaucoup de gré à la personne qui voudrait bien nous l'expliquer.

H. Lecadet.

A MADAGASCAR

D'ANDRIBA A TANANARIVE

Suite et fin. — Voyez page 220, 227, 268, 293 et 323.

Le village d'Andriba est situé sur un morne élevé de deux cents mètres environ au-dessus des plaines de Mangasoavina, dans la vallée du Mamokomita.

Au sommet de ce pic se trouve une plateforme de cent mètres de largeur et de cinq cents mètres de longueur sur laquelle s'élèvent quelques paillottes qui abritent une petite garnison. La position, au point de vue stratégique, est remarquable ; la roche est taillée à pic sur toutes ses faces et cette falaise est couronnée par un mur en pierres sèches qui sert d'abri aux défenseurs. On y accède par un étroit sentier pratiqué dans la paroi rocheuse; l'ascension en est extrêmement pénible car les pentes sont en moyenne de 50 degrés, et il suffirait d'une poignée d'hommes résolus et de quelques pièces de canon bien servies pour arrêter un corps d'armée.

Pour aborder cette position que les Hovas avaient protégée par des travaux considérables, le commandant en chef du corps expéditionnaire franchit le faite de l'Ambohimenakély et pénétra dans la vallée du Kamolandy par les sources du Marokolohy, à l'est de Malatsy. C'est le 9 août que son avant-garde, commandée par le général Voyron, vint déboucher devant Soavinandriana à quinze kilomètres environ à l'est d'Andriba, mais la route dont le général Duchesne avait besoin pour transporter les vivres et les munitions nécessaires au ravitaillement de la colonne qui devait marcher sur Tananarive ne se prolongeait que jusqu'à Andjiéjié au confluent du Marokolohy et de l'Ampasiria; il fallait la terminer au plus vite; l'infanterie de marine et les soldats de la légion étrangère consacrèrent douze jours à l'exécution de ce difficile travail.

Le 21 août, le général Voyron reçut l'ordre de lancer les troupes sur Andriba.

Il fallait d'abord franchir le faite qui sépare la vallée du Kamolandy de celle du Mamokomita. Le col qui les sépare se prête à une organisation défensive des plus simples. Les mamelons qui dominent la plaine s'étagent de tous côtés, formant une barrière en apparence infranchissable. Les Hovas, après l'occupation de Mevatanana, étaient concentrés, au nombre de six mille environ, autour de Malatsy et d'Andriba; ils avaient creusé de profondes tranchées, élevé des batteries, construit des redoutes et des retranchements qui se prolongeaient sur toute la ligne de faite et, sur les flancs mêmes de la falaise d'Andriba, ils avaient installé quelques pièces d'artillerie.

Le général Voyron, à la tête de deux bataillons d'infanterie de marine, d'un bataillon

haoussa et du bataillon de tirailleurs malgaches avec deux batteries de montagne, se dirigea vers le fond de la vallée; deux bataillons franchirent le Kamolandy et suivirent la rive gauche pendant que le restant de la brigade marchait parallèlement sur la rive droite. Vers

Bœufs de Madagascar à l'engrais.

onze heures du matin, la colonne de gauche vint passer devant une large tranchée où les Hovas s'étaient embusqués; elle fut accueillie par une vive fusillade ; mais le bataillon sakalave s'élança sur l'ennemi à la baïonnette, le délogea de la position, pénétra à la suite des fuyards jusqu'au village d'Ambodiamontana, dont les cases brûlaient et ne s'arrêta qu'à Ambontona.

A ce moment les deux colonnes étaient séparées par un intervalle assez considérable, mais elles se tenaient à la même hauteur pour se prêter, le cas échéant, un mutuel appui.

Après un repos de deux heures, une compagnie de Sakalaves partit d'Ambontona éclairée par un peloton de chasseurs d'Afrique : dès qu'elle apparut sur les hauteurs, les Hovas ouvrirent le feu; leur artillerie, placée sur le pic d'Andriba, dans les retranchements du col et derrière un ouvrage en terre élevé sur le flanc gauche fit pleuvoir les obus sur nos troupes, mais les pièces de campagne ne tardèrent pas à prendre position et parvinrent rapidement à éteindre le feu de l'ennemi. Ce combat d'artillerie ne prit fin que le soir.

Le 22, à la pointe du jour, la brigade, reprit sa marche en avant sans rencontrer l'ennemi qui avait profité de la nuit pour disparaître.

Le général Duchesne occupa le village d'Andriba et la plaine de Mangasoavina le même jour. Les villages avaient été brûlés par les Hovas, mais on y trouva néanmoins des quantités considérables de riz et des bœufs à bosse parqués dans de profondes tranchées.

C'est à Andriba que le commandant en chef organisa la colonne volante destinée à marcher sur Tananarive.

Vingt jours furent employés à la concentration des 4,500 hommes et des 1,200 mulets de bât qui devaient la composer; le camp fut établi dans la vaste plaine du bas Mamokomita dans d'excellentes conditions au point de vue de l'hygiène et des subsistances.

Le premier village que l'on rencontre après avoir dépassé Andriba, Maroharo, est situé sur la rive gauche d'un affluent du Mamokomita Le sentier se dirige vers le sud et pénètre dans le massif granitique de l'Ambatorosy par une faille haute de cent cinquante mètres; la rivière coule au fond de cette gorge ; les rochers, dont le lit est obstrué, forment quatre grandes cascades et le sentier côtoie la rive droite à travers un amoncellement de blocs erratiques, tantôt dans des tranchées ou des ravines creusées par les eaux, tantôt en longeant de profonds précipices.

Ce passage, impraticable pour une armée en marche, fut évité. La colonne se rejeta vers l'ouest, pénétra dans la vallée du Firingalava, au sud de Mangaraovina et remontant par la rive gauche, elle tourna le passage d'Antafofo et les marais d'Ampotaka, où les Malgaches avaient élevé d'importantes fortifications. L'ennemi fut rejoint au nord d'Ambohinoro ; il s'était retranché sur les flancs d'un contrefort de la chaîne de Ratsifandriana qui domine le Firingalava sur une distance de 800 mètres. Les

Vallée du Firingalava.

forces hovas, évaluées à 5 ou 6,000 hommes et neuf canons, furent attaquées avant le jour par trois côtés; les tirailleurs algériens et sakalaves escaladèrent les crêtes sous le feu, pendant que les soldats de la légion, commandés par le colonel Oudry, s'avançaient par le centre. A deux heures, l'armée de Ramahatra battait

en retraite, se dirigeant vers Kinajy, village fortifié qui se trouve placé sur un contrefort des grands Ambohimena, à une altitude de 1,025 mètres au dessus du niveau de la mer. Toutes les troupes qui avaient fui d'Andriba et Tsinainondry, des renforts considérables venus de l'Imerina avec trente pièces de canon en défendaient l'accès, mais un mouvement tournant de la brigade du général Voyron, commencé pendant la nuit, vint menacer leur ligne de retraite et les Hovas prirent précipitamment la fuite.

Le 19 septembre, la colonne franchissait les rampes de la chaine des Ambohimena et pénétrait dans les territoires des Vonizongo, en vue de la vallée de l'Antoby, rivière qui prend sa source sur le versant occidental de la chaine de Tsiafabalala.

La colonne campa le 20 à Maharidaza, village fortifié qui se trouve sur le versant sud des Ambohimena; le 21 elle était sur le petit plateau de Talata, au sud de Lazaina, et le 22 elle remonta la vallée du Morarano, qui prend sa source sur le plateau de Farantaso, ligne de séparation des bassins de l'Antoby et de l'Andranobe. A midi, nos soldats entraient dans le village fortifié d'Ambatoarana, que les Hovas avaient évacué ainsi que Mandrosoa, et après une marche de 15 kilomètres, ils campaient sur le plateau d'Ankazobe, au pied du massif de l'Angavo, sans avoir rencontré l'ennemi.

La colonne se remit en marche le lendemain; elle traversa l'Andranobe au gué d'Ankazobe, remonta la vallée par Ankatsaka et Atsampandrano jusqu'à Antoby où elle campa le 23 après une nouvelle étape de 15 kilomètres. Le 24, nos soldats atteignaient la crête de la chaine d'Ankararos; ils virent la plaine de Babay où, disait-on, la reine Ranavalo et Raïnilaiarivony devaient réunir toutes les forces de l'Imerina, complètement déserte.

La marche fut reprise le 26; Ambomdivato, Imerimanjaka où nos soldats vinrent camper le 27 étaient abandonnés; le 28 ils descendirent dans la vallée de Morarano; le général Duchesne voulant éviter le passage des marais du Mamba, se rejeta vers l'est, laissant à sa gauche le village fortifié d'Ambohidratrimo et bivouaqua dans la plaine d'Imerimandroso, à 10 kilomètres environ de la ville sainte d'Ambohimanga.

L'entrée de cette ville, berceau du fondateur de la dynastie régnante, Andrianampoinimerine, est interdite aux étrangers. Elle s'élève sur un massif rocheux, couvert d'une robuste végétation. Des maisons en bois finement sculptées se devinent sous les grands arbres qui les couvrent de leur ombrage; la souveraine de l'Imerina, accompagnée de toutes les familles de grande caste et des principaux personnages du royaume vont chaque année, à l'abri des regards indiscrets, s'y livrer aux pratiques fétichistes de leurs ancêtres.

Pour protéger ce lieu sacré contre toute profanation, le premier ministre y avait envoyé des troupes qui harcelèrent l'avant-garde et l'arrière-garde de la colonne pendant la journée des 28 et 29, mais à partir de Lazaina, elles disparurent et le général Duchesne vint camper dans les environs d'Ilafy, village important des Avaradrano, habité par le clan des Tsimianbolahy, auquel appartient Rainilaiarivony. On remarque dans ce village une assez vaste maison en bois qui reste toujours close. On assure que le corps de Radama II, assassiné le 21 mai 1863, y est déposé.

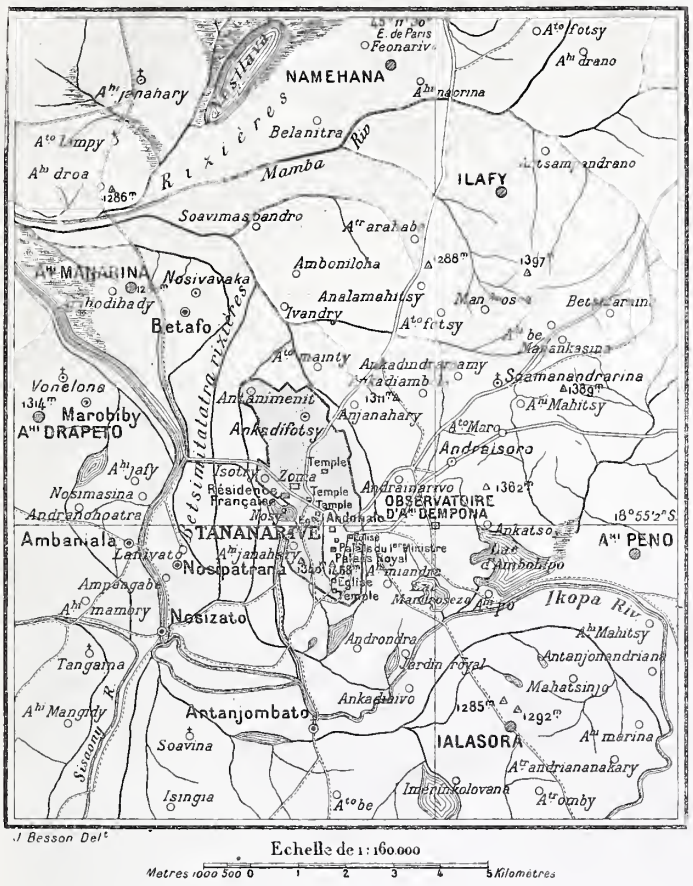
Porte du village d'Ambohidratrimo.

Le 30 septembre, le commandant en chef du corps expéditionnaire prit avant le jour toutes les dispositions pour s'emparer de Tananarive. Le général Voyron avec la moitié des troupes se dirigea vers le nord de la ville en passant par Analamahitsy et vint occuper les hauteurs d'Ankadiambola pendant que le général Metzinger, à la tête du restant de la colonne se dirigeait vers le sud par Soamanandrarina et Ambatomaro et vint occuper Andrainarivo et Ambahidempona. Le terrain fut disputé pied à pied; les Malgaches qui combattaient, on peut le dire, sous les yeux de la reine et du premier ministre, firent bonne contenance, mais ils durent céder la place, et à dix heures du matin nos soldats occupaient toute la ligne des hauteurs qui longent le côté est de la ville, à moins de deux kilomètres du palais de Ranavalo, dont ils n'étaient séparés que par la profonde vallée de Marova.

Aussitôt que les derniers combattants hovas se furent réfugiés dans la ville, l'artillerie malgache placée à l'est du palais et sur le sommet de Faravohitra ouvrit le feu contre nos lignes; nos pièces de campagne furent alors mises en batterie et lancèrent quelques obus dans la direction de Manjakamiadana, pendant

que le général Duchesne se disposait à donner l'assaut.

Aussitôt on vit amener le pavillon de Ranavalo arboré au sommet du Rova ; et un groupe de Hovas, précédé du drapeau des parlementaires, se dirigea vers le quartier-général. Les préliminaires du traité de paix furent signés et le soir à six heures, nos soldats triomphants pénétraient dans la capitale de l'Imerina et plantaient le drapeau de la France sur la tour de Masoandro.



Carte de Tananarive et des environs.

Tananarive (les mille villages), capitale de l'Imerina, est bâtie sur un massif granitique élevé de deux cents mètres au-dessus des immenses rizières qui l'entourent de toutes parts. Sa population est d'environ 100,000 habitants dont les deux tiers sont esclaves. Le sommet de ce pic est occupé par le Rova (résidence royale) et sur chaque versant s'élèvent des milliers de petites cases en bois ou en pisé qui s'étagent en un pittoresque désordre du nord au sud et de l'est à l'ouest sur des petites plate-formes pratiquées dans le roc, sans aucun souci de la symétrie ni des facilités d'accès. Ces plate-formes, appelées *tokotany*, sont plantées de figuiers ou de lilas de Perse.

Deux ou trois grandes voies traversent la ville dans les deux sens. La plus longue qui part d'Ambohimitsimbina au sud, passe auprès du palais de la reine et du premier ministre, traverse la place d'Andohalo et se dirige vers le nord en suivant la crête du contrefort principal sur lequel s'élèvent les cottages habités par la colonie anglaise. Une deuxième, qui se dirige de l'est à l'ouest, a son origine au petit marché d'Ambatoroka ; elle débouche dans la place d'Andohalo et descend vers l'ouest par Imarivolanitra, le marché (Zoma), Isotra et Andohatapenaka dans la rizière de Betsimitatra. Enfin une route pavée a été construite récemment qui part du palais de Justice, au nord du Rova, passe par la vieille porte d'Ambavadimitafo et conduit dans une propriété de la reine appelée Mahasoarivo, sur les bords de l'Ikopa.

Le Rova s'élève sur un vaste plateau rectangulaire entouré de murs qui a près de deux cents mètres de longueur et quatre-vingts de large.

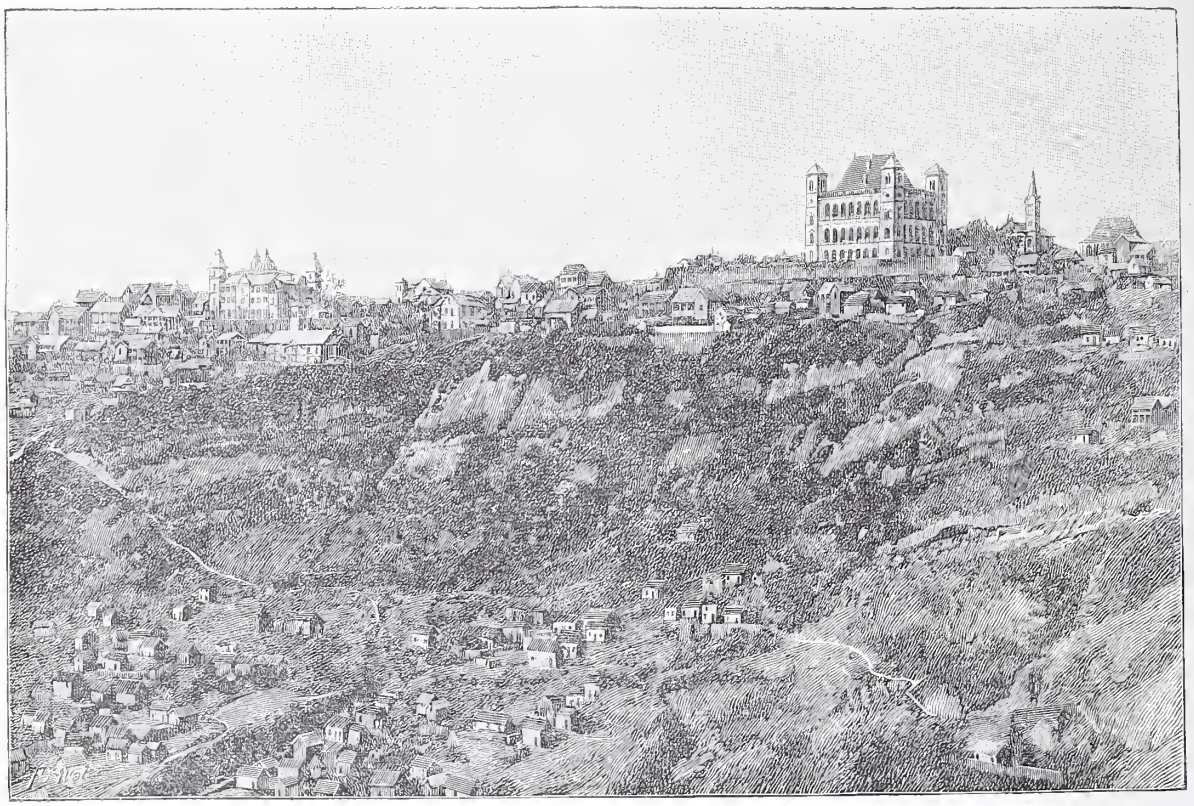
On y pénètre par une porte monumentale formée par deux colonnes d'ordre dorique supportant une archivolte en plein cintre que surmonte l'oiseau sacré, le *voromahery*. De chaque côté du perron qui donne accès dans la cour d'honneur sont construites deux mauvaises petites cases en bois où se tiennent les officiers de service et le poste de garde à gauche de la cour on voit les tombeaux de Radama Ier, de Ranavalo Ire, sa femme et celui de Rasoaherina qui succéda au roi Radama II. Le palais d'Argent se trouve sur le même côté ; c'est une maison en bois, meublée d'une façon disparate où le premier ministre donne ses audiences : au fond de la cour et faisant face à la porte d'entrée s'élève le palais de Manjakamiadana construit pour la reine Ranavalo Ire par notre compatriote Laborde, en bois de teck et d'acajou. Il a été entouré, sous Ranavalo II, par l'architecte anglais Cameron, d'une chemise en

Ambohimanga vue du nord

maçonnerie de pierre de taille; aux quatre angles s'élèvent des tours quadrangulaires reliées entre elles par une balustrade.

Derrière Manjakamiadana on voit une chapelle néo-gothique construite par la reine Ranavalo II sur les plans de l'architecte anglais Pool. Elle a été fermée en 1890 quand on s'aperçut qu'elle menaçait ruine. A l'est du grand palais, sept petits édifices en bois, d'une exécution remarquable, renferment les cercueils des sept premiers rois de l'Imerina, depuis Andrianjaka jusqu'à Andriamasinavalo, grand-père d'Andrianampoimmerina qui est enterré à Ambohimanga. La reine et le premier ministre habitent deux petites maisons fort ordinaires construites sur une terrasse plantée de beaux arbres qui sont probablement les derniers vestiges de la forêt d'Analamanga.

Au nord du Rova, sur le chemin qui conduit à la place d'Andohalo, on voit le palais de Justice, sorte de temple grec à colonnes doriques et en face les rochers du haut desquels on précipitait les condamnés à mort; puis le palais de Rainilaiarivony, construit par Cameron,



Vue de Tananarive. — Gravé par Privat.

édifice immense mais peu solide, comme tous ceux qui ont été exécutés par les architectes anglais.

La place d'Andohalo est au milieu de la ville. C'est là que se tiennent les grandes assemblées populaires; au centre se trouve une pierre sacrée sur laquelle la reine seule a le droit de poser le pied. Le sol s'élève en amphithéâtre sur les quatre côtés de la place et peut contenir quatre-vingt ou cent mille personnes; les maisons qui l'entourent sont toutes construites à l'européenne; à l'angle nord-est, on voit la cathédrale anglicane; au nord-ouest, la cathédrale catholique et entre les deux l'église des Indépendants d'Ambodinandohalo.

A l'ouest, sur les bords du lac de Nosi, est située la Résidence générale de France, les casernes de l'escorte et les maisons des officiers ou agents de la Résidence. C'est là que le général Duchesne s'est intallé le 1er octobre avec son état-major.

Enfin, à l'ouest du palais, au pied des rochers du palais de Justice, se trouve l'immense place de Mahamasina, champ de manœuvre de l'armée malgache, qui possède, comme celle d'Andohalo, une pierre sacrée sur laquelle les souveraines de l'Imerina viennent s'asseoir le jour de leur couronnement.

Au pied de la Résidence, la reine Ranavalo Ire fit creuser un immense lac alimenté par les eaux de l'Ikopa; elle fit réserver dans le centre un îlot circulaire, relié à la place de Mahamasina par une étroite chaussée, sur lequel s'élèvent quelques petits édifices en bois entourés de beaux arbres et dont l'accès est interdit aux étrangers.

On dit que la vieille souveraine que les Anglais ont comparée à Catherine de Médicis en faisait sa demeure habituelle.

B.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

LA LEÇON DE LECTURE

La leçon de lecture. — Peinture de Bramtot. — Salon des Champs-Élysées. — Gravé par Crosbie.

Savez-vous rien de plus triste que ces voiles de deuil attachés soudainement aux tableaux des Salons lorsque s'ébruite la nouvelle de la mort du peintre qui les expose ?

Chaque année, dans les longues salles emplies à perte de vue de toiles peintes, on aperçoit deux ou trois de ces signes funèbres. La foule s'arrête devant eux; attristée, elle considère l'œuvre, et volontiers exprime un regret pour le lutteur qui tombe ainsi, presque toujours dans la force de l'âge et du talent, brisé au moment où il atteignait le but.

En 1894, vers la mi-juin, un de ces crêpes venait endeuiller une toile superbe, inscrite au livret avec la légende : *Sur la rivière*, et portait la signature d'Alfred Bramtot. Le tableau représentait une jeune fille — la fille du peintre — vêtue de blanc, assise dans un bateau à l'avant duquel elle avait déposé une cueillette d'ajoncs et de fleurs champêtres. Les mains

posées sur les avirons, elle semblait chercher des yeux le point de la rive où elle amènerait sa belle gerbe fleurie. C'était la grâce même. D'un symbolisme charmant, cette toile rendait tangible le rêve de bonheur fait par cette enfant, offrant à la vie le sourire de sa jeunesse et de sa beauté.

Et voici qu'une tache noire s'accrochait subitement au cadre d'or et mettait son ombre près de cette poétique évocation. Le rêve de bonheur s'en allait dans la souffrance d'un deuil affreux. La Mort arrachait le pinceau de la main de l'artiste et dressait la croix d'une tombe sur la rive où se perdait, naïf et anxieux, le regard de l'enfant.

Ce tableau fut la dernière œuvre de Bramtot. A quarante-deux ans, alors qu'il entrait dans une voie nouvelle et peignait ces délicieux tableaux de genre, inspirés par la vie de famille, qui obtenaient déjà la consécration du succès, une maladie cruelle l'enlevait à l'affection des siens et à sa réputation naissante.

Quelques jours encore, et il allait être nommé chevalier de la Légion d'honneur, lui, le peintre modeste, qui ignorait l'art du solliciteur, se tenait à l'écart et dont toute l'ambition, ainsi qu'il l'avouait, était de faire de la bonne peinture. Prix de Rome, élève de la villa Médicis, il avait pris dans de sérieuses études le goût de l'enseignement et consacrait à ses leçons de l'École polytechnique et de l'Académie Julian une partie de son temps. Son labeur d'artiste consciencieux et les services rendus l'avaient désigné pour la décoration. Mais la Mort le raya de la promotion qui se préparait à la veille du 14 juillet.

On se souvient de la vente récente de ses œuvres qui fut organisée à l'Hôtel Drouot. Le tableau dont nous publions la gravure figura dans ces enchères où il fut racheté par sa famille. C'est la *Leçon de lecture*, scène d'intérieur, admirablement éclairée, dans laquelle nous retrouvons la physionomie de jeune fille qui charma les visiteurs du Salon de 1894.

Bramtot peignit ce joli tableau à Garennes, petit village normand, situé près d'Ivry-la-Bataille, où il passait chaque année quelques mois de villégiature. Les bords de l'Eure et les scènes de la vie des champs l'attiraient. Que de douces idylles il retraça sur la toile dans la ferme qu'il avait convertie en atelier et aux abords de laquelle il fit des études de plein air qui donnèrent une envolée nouvelle à son talent.

Sa *Première communion à Garennes*, symphonie en blanc d'un sentiment très délicat, fut très remarquée au Salon de 1892. Vers la même époque, il peignit le *Rêve de Marie*, tableau qui se trouve aujourd'hui au musée de Mulhouse, et le *Suffrage universel*, grande toile qui décore la mairie des Lilas.

Le musée de Bourges possède le *Départ de Tobie*, une des compositions qu'il fit à la villa Médicis. *La Compassion*, œuvre du même temps, que nous aurions voulu voir au musée du Luxembourg, a passé en Angleterre. Mentionnons aussi *Les Amis de Job*, un tableau biblique qui parut au Salon de 1886 et qui a été acheté par le Cercle Volney. Une magnifique *Léda*, où le peintre a affirmé sa science du nu, fait partie du musée particulier installé à l'Institut, qui réunit les envois des Prix de Rome bénéficiaires de la fondation de Mme la comtesse de Caen. Mais ce n'étaient là que les prémices de son talent. On pouvait attendre de plus grandes œuvres d'un artiste si bien doué.

HENRI FLAMANS.

L'esprit scientifique et l'esprit littéraire

Votre esprit scientifique n'est-il pas l'ennemi de l'esprit littéraire ? Vos recherches d'érudition ne détruiront-elles pas la spontanéité de l'imagination, votre critique la faculté d'admiration pour les chefs-d'œuvre ? Ne perdez-vous pas de vue enfin que l'éducation littéraire est en même temps une haute éducation morale ? C'est toute une belle tradition universitaire française, et bien française, que vous abandonnez.

Presque toute cette objection tomberait si l'on s'entendait sur le sens du mot « scientifique ». Comme il s'oppose à « littéraire » dans l'usage de notre langue scolaire, il semble qu'il y ait contradiction entre « littéraire » et « scientifique ». Mais tout travail intellectuel méthodique, et qui après examen de faits bien discernés, s'achève par un jugement ou par une opinion est scientifique. Etudier une œuvre littéraire, en discerner un à un les caractères, réfléchir, réfléchir longtemps, et après avoir écarté tout préjugé d'habitude ou d'école, conclure par un jugement ou par une opinion, rien n'est plus littéraire, et cela est scientifique. Le plus poétique des dialogues de Platon s'étudie comme le plus vulgaire des chartriers ; les conclusions de l'une et de l'autre étude s'obtiennent par d'analogues procédés de raisonnement. Il est vrai que la matière de l'étude littéraire, c'est-à-dire les idées, les sentiments et les formes, est la plus immatérielle de toutes et assurément la plus belle, et c'est pour cela que les mots méthode, procédés, raisonnement, paraissent impropres et comme grossiers quand on les applique aux lettres pures. Il est vrai aussi que l'éducation littéraire proprement dite est la plus délicate de toutes, et qu'il faut aux élèves et aux maîtres pour y réussir d'exquises qualités d'esprit et une aptitude géniale que le travail perfectionne, mais à laquelle il ne supplée jamais. Mais cette éducation, si difficile, nous continuerons de la donner jusqu'à la fin des temps, et la transformation de notre enseignement supérieur n'aura point cette étrange conséquence de chasser des Facultés des lettres les lettres elles-mêmes.

E. LAVISSE.

CROQUIS D'ANIMAUX

SAÏGON

Saïgon naquit pendant la traversée du Havre à la grande ville dont il a l'honneur de porter le nom. Son excellent caractère le fit aimer de tout l'équipage. C'était à qui lui ferait une caresse, lui donnerait une friandise et Saïgon, au milieu de toutes ces gâteries, n'en restait pas moins aimable et modeste.

Dans les gros temps, quand le travail était rude et qu'il fallait place nette sur le pont, Saïgon descendait paisiblement dans la cabine du capitaine, son maître bien-aimé, et là, assis sur un petit tapis à son usage, il léchait son beau poil blanc, frisé, bien sagement, en attendant que la tourmente soit passée.

Quand le temps était beau, Saïgon était le plus heureux des caniches. C'était des parties sans fin avec celui-ci, avec celui-là. Saïgon, fais le beau ; — Saïgon, donne ta patte droite ; — Saïgon, donne ta patte gauche ;—Saïgon, prends ce morceau de sucre. Saïgon faisait tout ce qu'on voulait. Parfois il ne savait auquel entendre, mais il ne s'en plaignait pas, au contraire.

Saïgon visita avec son maître la belle ville cochinchinoise son illustre marraine; il la trouva superbe avec son aspect à la fois français, annamite et chinois. Mais il fut ravi quand on la quitta, il y faisait trop chaud; sa belle fourrure blanche ne s'accommodait pas d'une telle température.

Saïgon fit divers voyages; il se comportait d'une manière tellement irréprochable que son maître avait fini par lui laisser une certaine liberté, dont il n'abusait jamais.

Il lui arriva à Charleston (Etats-Unis) une aventure que je vais vous raconter. Son maître, le capitaine Cormont, s'était lié avec une excellente famille américaine qui demeurait assez loin du port. On prenait le tramway pour y aller et pour en revenir. Saïgon, qui accompagnait toujours son maître, s'attacha à cette famille en même temps qu'il prenait goût aux tramways.

Son maître n'avait pas toujours le temps de faire des visites, Saïgon prit le parti d'en faire tout seul. Un matin, il s'engagea sur la large planche qui servait à relier le bateau au quai et disparut. Plusieurs heures s'écoulèrent, jamais il n'avait été si longtemps parti, on le croyait perdu. Mais le soir, l'ami du capitaine Cormont le ramena; il raconta en riant qu'il avait trouvé Saïgon assis gravement sur la plate-forme du tramway et se faisant transporter gratis. Chaque voyageur le croyant au voisin on ne s'en occupait pas. Arrivé devant la maison de ses amis, Saïgon avait sauté lestement à terre, avait aboyé devant la porte pour se la faire ouvrir, puis après une longue visite et de folles caresses à toute la famille, on lui avait offert un excellent repas qu'il avait accepté avec joie. Il avait manifesté alors le désir de rejoindre son maître, toujours par la même voie. Il aboyait à chaque tramway et voulait s'élancer, mais on n'avait pas voulu le laisser revenir seul, on avait remarqué qu'un individu d'assez mauvaise mine le suivait de très près.

Pendant la dernière semaine que le capitaine Cormont passa à Charleston, Saïgon continua de visiter ses amis, toujours par le tramway, ce qui amusait prodigieusement les amis et connaissances de Saïgon.

On s'étonnera peut-être que les conducteurs de tramways laissaient faire le chien. Mais aux Etats-Unis il n'y a pas de conducteurs. Chaque voyageur fait arrêter lui-même le tramway, comme il dépose lui-même le prix de sa place dans une boîte destinée à cet usage et fixée à une extrémité de la voiture. L'administration se confie à la loyauté des voyageurs, et elle n'a pas lieu de s'en repentir, dit-on.

La veille du départ, Saïgon voulut faire ses adieux, mais ne revint pas. On l'attendit en vain toute la soirée, toute la nuit, toute la matinée du lendemain, pas de Saïgon.

On était désolé à bord et le capitaine plus que personne. Les matelots avaient grande envie de demander au capitaine Cormont de retarder le départ de quelques heures, mais ils n'osaient. On savait le capitaine intraitable sur la question du devoir. Le devoir était de partir à telle heure, on partirait quand même. Le capitaine aimait bien son chien pourtant, mais le devoir avant tout.

Déjà le navire s'ébranlait; il sortait des jetées quand le mousse jeta un cri : il avait aperçu au loin une petite masse blanche se jeter à la mer; la petite masse blanche nageait vers le navire, c'était un chien, c'était Saïgon.

Tous les matelots n'eurent qu'un cri :

— Capitaine, voilà Saïgon !

— Trop tard! répondit le capitaine d'une voix sourde, je ne puis m'arrêter pour un chien.

— Tonnerre! vous vous arrêterez bien pour un homme, s'écria le père Lehec, vieux Breton aussi dévoué que têtu et grand ami de Saïgon. Et il se jeta à la mer.

— Un homme à la mer ! cria tout l'équipage. Il fallut bien s'arrêter. On jeta une bouée au père Lehec, qui ne s'empressa pas de la saisir; il ne le fit que lorsque Saïgon l'eût rejoint. Un instant après, on hissait à bord Saïgon et son sauveur.

Je vous laisse à penser de la joie de tous, surtout quand on vit au cou de Saïgon une corde dont un bout qui pendait avait été violemment arrachée.

Le pauvre Saïgon avait été volé et attaché, mais il était parvenu à rompre la corde et à s'enfuir.

Saïgon fut caressé, embrassé cent fois. Il témoigna sa joie et sa reconnaissance en léchant vigoureusement les loyales mains et les bons visages de tous ses amis. Il donna un coup de langue de plus à son maître et au bon père Lehec qui s'était jeté à la mer pour le sauver. C'était justice.

Saïgon a repris son heureuse vie de bord, mais son maître et ses amis se promettent de ne jamais plus le laisser sortir seul.

MANESSE.

FORMOSE ET PESCADORES

Les négociations engagées actuellement entre différentes puissances européennes, et le Japon qui veut garder Formose, comme prise de guerre sur les Chinois, attirent de nouveau l'attention sur cette île, considérée à juste titre, comme l'une des plus belles de la mer de Chine. La France peut revendiquer légitimement sa part dans ce concert de voix délibératives ; elle a inscrit une page brillante dans l'histoire de Formose et pourrait répéter la fameuse phrase : « Nous l'avons eue dans le fond de notre verre... » Les traces du passage de nos troupes dans cette île, sont encore trop visibles et certains esprits regrettent même de n'avoir pas conservé à la France cette belle position à proximité du Tonkin.

Faut-il rappeler l'épopée de la campagne de 1884-1885 où se révéla le génie du regretté amiral Courbet ? Le bombardement de Kelung, capitale de Formose, exécuté le 5 août 1885, fut le signal de la guerre franco-chinoise. En quelques heures, les canons des bâtiments français, la *Galissonnière*, le *Lutin* et le *Villars*, eurent raison des batteries chinoises installées sur les forts, les troupes ennemies se retirèrent vers Tamsui et le pavillon français flottait sur les ouvrages fortifiés dominant Kelung. L'évacuation de l'île par les troupes françaises, ne dut pourtant pas profiter aux Chinois, puisque le Japon essaie, à présent, de s'en emparer et, un parti s'est formé dans l'île même, pour y déclarer une république indépendante. Les destinées de Formose tendent ainsi à se modifier encore et nul doute que, une fois sous la domination d'un peuple civilisé, cette terre ne devienne un lieu de séjour productif pour une très forte population.

Passe entre l'îlot Macédonian et l'île Palm (Kelung).

Les voyageurs européens s'accordent, en effet, tous à louer l'extrême fertilité de l'île ; les richesses minérales que renferme Formose et que les Chinois, faute de connaissances et d'outillage nécessaires, n'ont pu jusqu'à présent utiliser, sont également très considérables. A cet égard, le voyage récent que fit dans cette île M. Hosée, consul britannique en Chine, est des plus instructifs (1). Le voyageur a pu constater la présence, sur toute la surface de l'île, mais particulièrement dans les régions du Nord et du Nord-Est, d'immenses gisements de houille. La formation volcanique de l'île explique la fréquence des geysers et des sources thermales qu'on rencontre spécialement dans le voisinage de Kelung. Nombreuses sont aussi les sources de pétrole qui attendent l'exploitation. Quant aux produits agricoles, l'énumération qu'en fait M. Hosée dans un rapport adressé au gouvernement de Londres, laisserait à supposer que cette île peut rivaliser, pour ses productions, avec les régions les plus fertiles de l'Europe.

Le fléau de Formose, les tremblements de terre, sont par contre, des plus redoutables, tant par leur violence que par leur durée. Les secousses les plus importantes consignées par l'histoire, sont celles de 1654 qui ne durèrent pas moins de vingt jours. Le tremblement de terre de 1782 dura douze heures consécutives. Habituellement, ces phénomènes ont lieu vers la fin de l'année.

Le climat de Formose est généralement peu salubre. Les moyennes de l'année observées à Tamsui sont d'environ 28 degrés, de mai à novembre, et de 15 degrés de décembre à avril. La plus forte quantité de pluie tombe dans les mois de janvier (moyenne 572 m/m) à mai (302 m/m). La moyenne annuelle à Kelung, est de 3,050 m/m. Durant la campagne, nos troupes ont eu à subir une pluie qui se prolongea sans interruption du 26 janvier au 3 mars, soit pendant vingt-sept jours consécutifs. Les pluies régulières cessent au commencement de mai ; elles sont remplacées, durant la saison chaude, par les violents typhons de la mousson du sud-ouest. Ces typhons causent souvent des dégâts considérables. En juin 1885, un coup de typhon enleva, en quelques minutes, les solides abris en bambous servant de logements à la garnison du fort, à Kelung.

Bien que sillonnée par un nombre considérable de fleuves et de rivières, les communications sont très difficiles à Formose ; aucun de ses nombreux cours d'eau n'est navigable « ce sont des *ki* (ruisseaux), disent les chinois, et

(1) Le *Magasin* a publié en 1893 (n° 18) une étude très détaillée de Formose. Diverses explorations faites depuis, particulièrement celles accomplies par M. Imbault-Huart, consul de France à Canton et M. Hosée, ont sensiblement élargi nos connaissances sur l'île, et modifié diverses données inexactement rapportées ou incomplètement étudiées par les précédents voyageurs.

non des *ko* » (fleuves). L'île manque également de ports, malgré la grande étendue de ses côtes, très régulières. Kelung est considéré comme le port le plus sûr; bien des navires ont toutefois échoué ou subi de nombreuses avaries avant d'aborder à cette côte inhospitalière.

On possède également des données nouvelles

Le fort de La Galissonnière (Kelung).

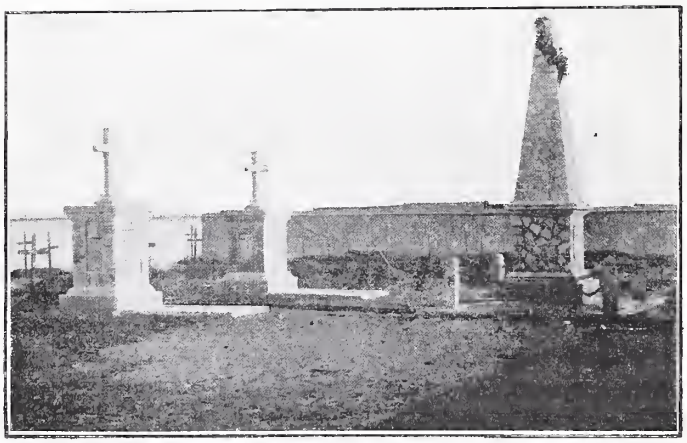
sur les habitants de cette grande île. La population de Formose se partage en deux grandes catégories : Aborigènes et Chinois. Ces derniers, maîtres de fait du pays, abusent de la naïveté des indigènes qu'ils dominent et dont ils exploitent la crédulité. Les sauvages habitent généralement l'intérieur de l'île. Une population intermédiaire s'est formée, les Pepohuans (ou Sek-huan, littéralement : semi-barbares), qui, sans répudier la langue et divers usages des sauvages de l'intérieur, suit en partie les coutumes des chinois dont ils ont également adoptés les coutumes et la manière de vivre. Ce sont eux qui servent à entretenir les relations des chinois avec les sauvages de l'intérieur. Ceux-ci, dont on n'a pu jusqu'à présent, évaluer le nombre, ont conservé les usages des peuples les plus primitifs. M. Hosie rapporte notamment avoir vu de ces indigènes portant des sacs fabriqués *ad hoc* des têtes humaines dont ils se font gloire de conserver des collections. Un chef qu'on allait exécuter pour meurtre n'eut d'autre regret que n'avoir pu atteindre la centaine ; durant sa courte, mais sanguinaire carrière, il avait réussi à abattre quatre-vingt-quatorze têtes d'hommes!

LES PESCADORES

La prise des îles Pescadores fut un autre fait d'armes digne des troupes françaises. Cet archipel est situé au milieu du canal de Formose, entre la côte de Foh-Kien et la grande île. Il comprend une douzaine d'îles et îlots, aux contours capricieux, moitié sable, moitié corail et dont le plus haut sommet atteint, dans l'île Pchoë, une altitude de soixante-douze mètres. Maghou, capitale de l'archipel, dans l'île Ponhàou, par l'excellence de l'abri qu'il offre aux navires, est devenu le refuge de tous les bâtiments de commerce dans le détroit. Appréciant l'importance stratégique de ce point, les Chinois avaient réuni de nombreuses troupes et accumulé de formidables défenses autour de l'île. Des ouvrages savamment fortifiés existaient d'ailleurs de longue date déjà dans ces parages. Une attaque vigoureusement menée mit en notre possession la place de Makung, le 30 mars 1885. Les défenseurs de cette position, dirigés par un ingénieur anglais eurent plus de mille hommes hors de combat; trois à quatre cents furent tués. De notre côté, nous eûmes cinq tués et douze blessés. L'échec de Long-Son (opération du Tonkin) força le commandant en chef des troupes françaises de détacher un fort contingent de troupes de Formose pour les diriger sur Makung, les îles Pescadores devant être conservées comme gage.

Un télégramme du 8 juin annonçait à l'amiral la signature du traité de paix, en lui accordant la faculté de rentrer en France.

Le héros de Fou-tchéou ne devait malheureusement pas revoir son pays natal. Une maladie lente, subitement aggravée par la contrariété d'abandonner des positions si chèrement acquises et qu'il estimait indispensables à notre domination et au prestige français dans l'Extrême Orient, eût vite raison de son tempérament robuste et, le 11 juin, l'amiral Courbet s'éteignait à Makung au désespoir de toutes les troupes placées sous ses ordres et au milieu



Monument à l'amiral Courbet au cimetière de Makung (Pescadores).

des sanglots de tout son état-major. La gravure ci-dessus représente le monument érigé à Courbet dans le cimetière de Makung.

LEMOSOFF

Les Balles d'argent

NOUVELLE

La conversation, d'abord assez vive au commencement du dîner, avait peu à peu fait place à une série de colloques de voisin à voisin. Même l'esprit aux improvisations toujours neuves et toujours largement dépensées de notre hôtesse, la princesse M***, n'avait pu avoir raison de l'indifférence générale. Et sans doute la soirée se serait poursuivie de la sorte si une phrase, un nom jeté tout haut par l'un des convives, et sur un ton d'insouciance trop voulue pour ne pas être sûre de son effet, n'avait soudain requis l'attention de tous les dîneurs. Chacun se tourna vers celui qui venait de laisser tomber avec une froideur élégante :

— Le bandit Bareski ?... Un de mes meilleurs amis !...

Le bandit Bareski, le célèbre détrousseur des grands et petits chemins de la province algérienne, le moderne roi de la montagne kabyle est certainement un ami original. Aussi la stupeur avait-elle été assez vive après la confidence de ce jeune homme que l'on savait avoir beaucoup voyagé et qui revenait tout récemment d'une excursion à travers les plateaux du haut Chéliff. La nouvelle de la capture de Bareski, son attitude aux assises, les aventures plus invraisemblables les unes que les autres dont il avait été le héros, tout cela ne contribuait pas peu à faire de lui l'homme du jour et à mettre à la mode ceux qui eurent la chance de partager son intimité. Un soir de gala, Bareski, bien que traqué par la maréchaussée, s'était rendu à une soirée du gouverneur ; Bareski et sa bande avaient défendu des bandes rivales, un imprudent percepteur qui portait seul sa recette au chef-lieu de canton ; Bareski, non content de protéger la veuve, adoptait l'orphelin. En somme ce brigand de Bareski aurait été le plus honnête homme du monde et se serait sûrement vu décerner le prix Monthyon si, avec ces actes de vertu, il n'avait cru indispensable à son honneur de commettre quelques douzaines d'assassinats, autant d'incendies, un nombre inconnu de vols qualifiés, d'enlèvements et de rapts de toute nature.

Sommé impatiemment de préciser ses relations avec le dilettante Bareski, notre convive s'exécuta de bonne grâce. Dans un langage agréable et disert il nous dépeignit l'Algérie intérieure, nous fit assister à la vie en plein air des douars, souleva même le coin de plus d'une toile de tente pour nous laisser entrevoir les mœurs kabyles. J'ai retenu entre les souvenirs de ce jeune homme attaché au consulat d'une nation d'Europe à Alger, la curieuse histoire suivante. Vous me permettrez de vous la dire comme je crois l'avoir entendue. Si vous n'y retrouvez pas la passion âpre et mélancolique, le parfum violent qui me troublèrent tant le premier soir où elle me fut contée, le défaut n'en sera qu'à moi. L'émotion libre et sauvage de ces simples faits est destinée à être vécue, non décrite.

*
* *

Ce jour là, vers midi, j'étais allé rejoindre Bareski dans sa tente. Il m'avait invité à sabler le champagne pendant que tout le campement se livrait aux douceurs de la sieste. Cela peut vous paraître surprenant de trouver les produits Clicquot chez un mahométan convaincu, à mille mètres d'altitude dans la montagne d'Algérie et certainement à plus de quatre-vingts lieues de tout endroit habité. Mais depuis huit jours que j'étais le pensionnaire imprévu de Bareski je n'en étais plus à compter mes surprises. Je crois me souvenir que les bouteilles avaient été adressées à une petite troupe d'officiers français qui relevaient la carte, encore plus loin dans le Sud. Comment étaient-elles tombées entre les mains de mon hôte ?... Je préfère ne jamais le savoir ! Il faisait fort chaud et je m'étais rendu avec bonheur à l'invitation qui me promettait un autre rafraîchissement que l'eau puante conservée dans les outres. Nous vidions lentement nos gobelets d'étain gravé en regardant par une échancrure de la maison de toile, la coulée incandescente de la montagne, lorsqu'une ombre passa devant nous.

Bareski n'eut que le temps de faire disparaître la bouteille avant que la personne fût entrée. C'était une femme qui, aussitôt en notre présence, prit une humble posture. Je l'avais déjà remarquée dans le campement mais sans y attacher d'autre importance. J'appris, plus tard, que c'était une jeune fille orpheline sauvée par Bareski au pillage d'un douar ennemi dont elle était restée la seule survivante. Bareski avait pris en la voyant un air souriant, s'il est possible qu'un vieux bandit tanné pendant quarante ans par le soleil, couvert de balafres et nullement soigneux de sa personne, puisse sourire. La jeune fille, elle, gardait autant que je pouvais en juger sous son voile et par la seule expression de ses yeux une mine grave et tourmentée. La face du brigand reprit peu après son expression habituelle qui est un mélange indéfinissable de dédain et de ruse. Voyant que la nouvelle venue ne se décidait pas à prendre la parole il eut un geste bref. Alors elle parla avec volubilité, d'une voix haletante, jetant sur nous les deux éclairs de ses prunelles sombres ou tendant les bras comme pour implorer. Je ne comprenais rien à son langage ni à sa mimique, mais l'instant devait être grave car Bareski paraissait tout soucieux. A un moment la jeune fille retira de son bras un gros anneau d'argent massif où pendaient quelques-uns de ces bijoux arabes qui sont à la fois de saintes amulettes et des parures profanes. Elle tendit

la main vers Bareski offrant le tout; mais sans que le brigand voulut rien prendre. Il prononça deux ou trois mots brefs dans lesquels je crus distinguer des refus. La jeune fille restait toujours devant nous, dans la même pose hautaine, les yeux toujours aussi brillants. Maintenant les interlocuteurs se taisaient tous deux. Que signifiait cette scène; pourquoi ces offres, ces refus? Que voulait dire l'animation de la jeune fille? Quelle cause avait le silence et le trouble soudain du vieux brigand? Ces questions me passaient par la tête sans que je leur trouvasse une réponse plausible, l'indice seulement d'une interprétation.

Le brigand, cependant, devait prendre l'anneau d'argent massif, et les épinglettes, et les petites bagues, et les grelots, et la main de Fathma assurant aux jeunes filles qui la garderont fidèlement sur elles, l'époux brave et beau. Si elles se séparent volontairement de ces ornements, leur détermination équivaut à un vœu de célibat. Devant nous, la jeune fille venait de se fermer à jamais la tente des épouses. Sa vie durant, elle dormirait avec les bêtes de somme et les noirs esclaves. Elle aurait en partage les besognes les plus répugnantes. Elle vivrait pauvre et méprisée, sous les quolibets des uns, les coups des autres, au service de tous. Pour avoir refusé la protection de la mère du Prophète elle n'entrerait point dans le lieu des délices secondaires qui sont accordées, après leur mort, aux compagnes des vrais croyants; elle habiterait un lieu, où sa peine ne ferait que se poursuivre et qui est quelque chose comme les écuries du paradis d'Allah.

Bareski avait pris les bijoux et il les tenait dans sa main les soupesant, les faisant sonner dans un cliquetis bizarre. Voyant la curiosité peinte sur mon visage il me fit un signe; puis s'étant assuré que personne ne pouvait plus nous entendre ni nous voir il dit:

— « Tou as vou les pleurs de la petite gazelle, « mais toi pas comprendre pourquoi, ni son « cœur di lion. »

Je comprenais de moins en moins et j'en avertis mon hôte. Il ne me répondit point tout de suite absorbé comme il était dans le soin de décoiffer la bouteille qu'il avait tirée de dessous son burnous. L'opération terminée et tandis que le vin pétillait Bareski se reprit:

— « Je l'ai gardée parce qu'elle était la fille « d'un fier arabe, bien qu'il soit mort de ma « main.

« Je voulais en faire, une fois l'époque venue, « la femme d'un de mes hommes. Je n'aime « pas les voir se marier aux filles des autres « douars. Il en est si peu qui restent vraiment « arabes; il en est si peu qui aiment encore la « montagne solitaire, nos forêts de chênes et « de lentisques, nos rocs brûlés de soleil et « nos torrents glacés. Elles aiment mieux les « bijoux dorés qui viennent d'Espagne, vos mau- « vaises étoffes pâles, et descendent vers la « plaine où vous vous avancez. Elles ne sont « plus arabes je te dis.

« Mes hommes sont orgueilleux; il leur faut « des femmes du même sang. Avec eux elles « vivront pauvrement, mais librement sur la « terre qui nous a été donnée par Allah. Les « autres font pousser de l'herbe pour leurs « troupeaux; nous nous contentons, quand la « place où nous sommes est tondue, d'aller plus « loin. Les autres sont esclaves de leur richesse « et nous nous sommes libres comme le vent »...

Bareski s'était levé. Il détacha d'une panoplie où elle était suspendue une de ces cuillers en fer qui servent à faire fondre le plomb dont on doit couler des balles. De ses doigts nerveux il eut vite disloqué les bijoux de la jeune fille. Il les mit à chauffer dans la cuiller auprès du feu qui brûle constamment à l'entrée de la tente du premier du douar. Puis s'étant rassis il continua de la sorte:

— « J'avais promis un de mes meilleurs en- « fants à la petite Meryem que tu as vue; j'a- « vais donnée Meryem au plus valeureux de « mes hommes. Je le croyais tel du moins. Et « sais-tu? Il nous a quittés pour aller se faire « bouvier chez un colon d'en bas. Il a préféré « la chanson morne avec laquelle il guide ses « bœufs aux claires détonations de nos fusils « dans la montagne. Il m'a quitté, moi, son « douar, la Meryem que je lui avais donnée pour « servir en échange les bêtes d'un roumi. Que « crois-tu que cela mérite?... »

A cet instant Bareski éclata d'un rire qui n'avait rien d'humain. Ce que méritait la conduite du Kabyle devenu valet de ferme, je le devinais aisément, et je ne comprenais que trop qu'il n'attendrait pas longtemps son châtiment. Bareski crut cependant devoir préciser.

— « C'est Meryem, elle-même, qui le veut. « Elle a dit qu'il mourrait. Il mourra par elle « autant que par moi. L'argent qui chauffe là « et qui fera tout à l'heure des balles sûres de « leur chemin, ce sont les bijoux de ses fian- « çailles qu'elle lui renvoie. Ils arriveront à leur « adresse, foi de Bareski. »

Tout en parlant Bareski avait coulé les balles, puis les avait précipitées dans un vase en terre rempli d'eau. Elles tombèrent doucement en produisant un petit choc à leur arrivée au fond. Moi je pensais à l'autre choc qu'elles feraient, un jour où l'autre, en arrivant sur la poitrine qui chantait en bas dans la plaine, parmi les prés verdoyants.....

*
* *

On en avait oublié les plats. Tout le monde, je m'en souviens, fixait avec le plus palpitant intérêt notre jeune causeur. Les questions se croisaient de toute part. Ce fut la princesse qui traduisit le mieux le sentiment général:

— Et ensuite ? dit-elle.

— Ensuite, reprit le jeune attaché, il arriva *ce qui était écrit*. Bareski n'a qu'une parole. Les six chevrotines percèrent du même coup la poitrine de l'infidèle. J'ai lu la nouvelle sans surprise, un matin du mois dernier dans le *Courrier de l'Intérieur*. Les balles qui avaient été tirées étaient bien en argent ; l'homme se nommait Around ; il était au service d'un propriétaire d'une des concessions les plus importantes de la colonie.

Après un silence pénible pendant lequel nous n'osions trop nous regarder les uns les autres, la princesse M*** trouva le mot qui convenait pour clore dans un sourire le sinistre épisode.

— Cette Meryem, qu'est-elle devenue ? au fait.

— Mais je ne sais, reprit le jeune attaché.

— Comment vous ne savez pas ! Votre rôle était tout indiqué, mon cher ; à votre place..... moi je l'aurais épousée !

MAURICE DE CROIX-MONT.

HOTEL DE VILLE DE PARIS

LA FAÇADE ET LA PLACE

Nous avons eu occasion de rappeler en un précédent article (1) que le programme du concours pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville imposait aux concurrents la reconstitution de certains morceaux de l'ancien édifice. Il s'ensuivait que, pour être harmonique, l'ensemble devait se conformer aux plans dont ces morceaux formaient les parties essentielles. En comparant les bâtiments actuels à ceux que nous trouvons dans Dulaure, il apparaît tout de suite que la fidélité au programme montrée par les architectes Ballu et M. Deperthes a été entière. L'architecture est restée la même dans ses grandes lignes et dans ses éléments principaux.

Il s'est pourtant introduit de grandes modifications dans le caractère de l'ancien palais. Dans celui-ci la monarchie avait pris plaisir à poser sa marque et à l'y répéter avec toute la fréquence possible.

L'Hôtel de Ville actuel est bien, dans son caractère d'ensemble comme dans ses dispositions de détail, un Palais essentiellement municipal. La façade que nous présentons à nos lecteurs en porte témoignage plus abondamment qu'aucune autre partie de l'édifice. Dans sa décoration sculpturale cette pensée s'est clairement inscrite, et nous la retrouvons à l'intérieur partout où il y avait lieu de lui donner une place. Et si nous en croyons M. Deperthes, elle y repose sur des bases matérielles d'une solidité à toute épreuve. Suivant l'éminent architecte il n'en était pas de même dans l'ancien Hôtel de Ville. Celui-ci n'était pas à l'abri de nombreux inconvénients, tels que ceux qui provenaient des crues de la Seine ; et de temps en temps on voyait s'ouvrir de menaçantes fissures le long de ses murs.

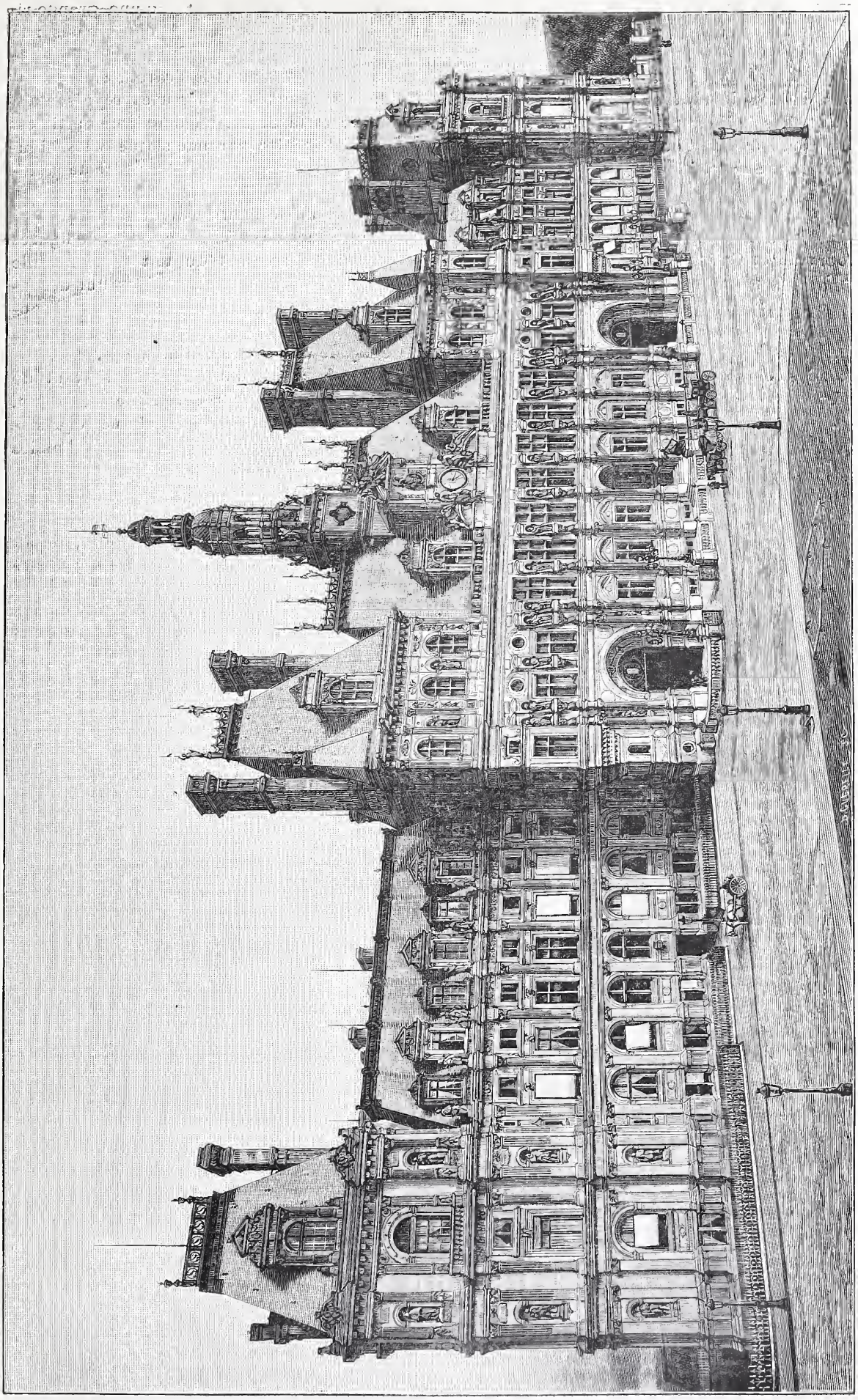
Quand il s'agit de faire les fouilles pour les substructions du nouvel édifice, on découvrit dans le sous-sol une cause permanente de danger, sinon de ruine totale, pour les anciens bâtiments. Sous les assises qu'il fallut explorer à cette occasion, on rencontra une couche de béton qui recouvrait tout un quartier, des maisons rasées à hauteur du premier étage, des rues, ruelles et ruisseaux dont l'un allait se déverser dans la Seine. Dans cet échiquier imprévu et bizarre, apparurent, du côté de la rue de Rivoli, les restes de la « Maison aux Piliers », restes plus riches comme documents historiques qu'en intérêt artistique, déclare M. Deperthes. Les architectes d'autrefois s'étaient contentés de combler les maisons béantes, les rues et les ruelles, pour établir les assises du précédent édifice, livré ainsi à toutes les conséquences de tassements possibles et surtout à la pénétration des eaux du fleuve.

En vue d'éviter à leur œuvre les défectuosités si souvent constatées dans l'ancien Hôtel de Ville, les architectes résolurent, une fois en présence d'un sol ferme, de construire une vaste cuve reposant sur le fond et les quatre parois du théâtre de leurs fouilles. Ils la façonnèrent en imposant au sol une chappe, puis une couche de béton alternant ainsi dans l'épaisseur de la cuve. Ils isolaient de la Seine et préservaient de son envahissement les substructions du Palais municipal. Si bien que celui-ci repose aujourd'hui dans cette cuve, et tout permet de penser qu'il y est à l'abri des dangers anciens.

Le même soin a présidé à l'œuvre entière. L'édifice présente un admirable aspect de solidité, un caractère de sécurité sans lequel la décoration n'a pas de sourire sur la face des monuments. Ici nous le trouvons large et heureux, grâce sans doute à l'animation que lui donnent les figures qui habitent les niches entre colonnes ou entre pilastres. Dans le pavillon de gauche, à l'angle de la place et de la rue de Rivoli voici au rez-de-chaussée les statues de : Bailly, par M. Aizelin, et de Ledru-Rollin, par M. Longepied. Au premier étage pensent d'Alembert et Paul-Louis Courrier, œuvres, la première figure de M. Rodin, la seconde de M. Houssin. Richelieu et Lesueur, sortis des ateliers de Turcan et de M. Bourgeois, occupent le deuxième étage.

L'entablement du deuxième étage de la partie en retrait entre ce pavillon et la façade, porte les villes d'Amiens, de Rouen, du Havre, de Caen, du Mans, de Rennes, de Brest et de Nantes, formant pendant aux statues allégoriques des villes de Bourges, d'Orléans, de Tours,

1) Voir *Magasin Pittoresque* du 1er Juillet 1895, page 215.



Façade de l'hôtel de ville de Paris. — Gravé par Guérelle.

de Poitiers, de Limoges, de Bordeaux, Toulouse et Montpellier, placées sur la façade symétrique, à droite de la façade Boccador. Le pavillon sud est décoré, dans des niches en retour, du rez-de-chaussée au deuxième étage, des statues de Fourcroy, par Franceschi; de La Bruyère, par M. Becquet, et de Rollin, par M. Debut. Sur la face, en suivant le même ordre, nous trouvons deux par deux, les figures de Michelet et Pache, par Turcan et Caillé ; de Hérold, par Chapu, et David, par Baujault; de Tourville et Catinat, par MM. Peynot et Massoulle.

La décoration des deux parties modernes de la façade est sobre au rez-de-chaussée, et se fleurit, dans la partie supérieure, sur le chapiteau des colonnes et les fenêtres du toit.

La partie centrale, la façade Boccador est de beaucoup la plus riche. Elle est précédée d'un parvis au centre duquel reposent deux figures nues en bronze représentant la Science et l'Art. La première, œuvre de M. Blanchard, fut exposée au Salon de 1886, la seconde, porte la signature de M. Marqueste, qui la fit figurer au Salon de 1887. La balustrade qui les a reçues, porte encore en face des guichets deux paires de candélabres en bronze, dont les colonnes sont ornées de gracieux groupes d'enfants dansants. Le rez-de-chaussée s'ouvre par deux guichets en plein-cintre, à portes en fer ouvragé, et ornés de deux couples de colonnes composites. Ces colonnes encadrent des niches surmontées de dais rappelant par leur richesse l'époque où l'esprit de la renaissance bénéficiait encore de la fécondité gothique. Les figures de Molière et Turgot accompagnent dans les niches couronnées de ces dais le guichet de gauche; celui de droite a reçu les statues de Lavoisier et de Voltaire. Au premier étage, dans une des niches pourvues de consoles renversées, voici sur le guichet de droite la statue de Boccador parmi tant d'autres au nombre desquelles Pierre de Viole qui posa la première pierre de l'ancien Hôtel de Ville (1). Le centre de cette façade n'a pas de deuxième étage. Les pavillons qui l'encadrent en sont seuls pourvus, et ils portent une décoration de pilastres et de statues au-dessus de laquelle on remarque quatre gargouilles renaissance du plus curieux effet. Aux angles extérieurs de ces pavillons, s'en détachent d'autres, rappelant par leur disposition les anciennes tourelles gothiques. Enfin les toits nous montrent des fenêtres et des cheminées, et un couronnement, sur la crête du comble, de chevaliers dorés se détachant sur le ciel avec leur pennon.

Au milieu de cet ensemble l'horloge et le campanile forment un motif d'une grande richesse. L'horloge comprend deux parties : le cadran, accompagné de groupes de figures symbolisant l'Instruction et le Travail, et de demi-frontons surmontés d'allégories représentant la Marne et la Seine. La deuxième partie est occupée au centre par une statue assise figurant la Ville de Paris, dans un cadre de pilastres décorés de fruits et surmontés de consoles supportant un fronton triangulaire, lequel est orné des armes de la Ville accostées de figures couchées. Au sommet du toit le campanile porte une décoration de chimères qui découpent sur le ciel des lignes gracieuses. Il couronne légèrement par sa silhouette ajourée cette façade d'une ornementation opulente.

La place aussi, dut autrefois, suivant un projet des architectes, recevoir une décoration. Le centre était réservé à la statue équestre d'Étienne Marcel, et à deux fontaines à doubles vasques superposées, et surmontées chacune d'une statue. Mais des difficultés surgirent qui ne permirent pas de mettre ce projet à exécution. La statue fut reportée sur la façade du quai, dans le jardin du Préfet, dont la verdure apparaît à la droite de notre gravure. Privée ainsi d'une décoration permanente, cette place a reçu nombre d'ornementations temporaires: Outre la décoration périodique du 14 Juillet, il en est, comme celle qui y figura à l'occasion de la réception des marins russes, qui sont restées dans toutes les mémoires. Devant la façade, ornée des tentures pourpres à crépines d'or employées dans les grandes solennités, c'était une forêt de mâts avec leurs pavois flottant sur des navires improvisés. La fête qui se donna en cet endroit avait une signification profonde, et l'enthousiasme de Paris justifia la splendeur du cadre que la municipalité lui avait préparé.

J. Le Fustec.

(1) Nous renvoyons nos lecteurs, pour l'énumération des figures qui décorent l'Hôtel de Ville au savant ouvrage : « les Statues de l'Hôtel de Ville », œuvre de M. G. Veyrat, archiviste du service des Beaux-Arts de la ville de Paris.

UN SYSTÈME DE TRANSPORT ORIGINAL

Les transports en montagne sont toujours difficiles ; mais encore s'en tire-t-on quand il s'agit d'objets qu'on peut sectionner en petites charges; nous n'en voudrions pour preuve que les batteries d'artillerie qu'on parvient à monter au sommet de pics des Alpes ou le bateau à vapeur qu'on a réussi à transporter jusqu'au lac Titicaca, à travers le pays le plus mouvementé qu'on puisse imaginer. Mais c'est autre chose quand on doit déplacer une charge pesante et indivisible.

C'est la difficulté en face de laquelle s'est récemment trouvé un M. Shepherd, propriétaire d'une mine très importante dans une région particulièrement mouvementée des montagnes du Mexique, et à une grande distance

du chemin de fer le plus voisin. Il est en train d'installer dans son exploitation une série d'appareils mécaniques, et il avait notamment à y faire apporter un câble métallique de 1,500 mètres au moins de longueur, qu'il ne pouvait être question de couper en morceau pour en faciliter le chargement.

Ce qui compliquait encore la chose c'est qu'on ne pouvait point recourir à un véhicule quelconque, la mine n'étant accessible que par des chemins muletiers; on ne pouvait pourtant pas faire porter à une seule mule 1,500 mètres d'un câble d'acier de trois centimètres d'épaisseur.

M. Shepherd eut une idée lumineuse: il commença par enrouler le câble sur lui-même à une extrémité, de façon à former une sorte d'écheveau pesant 140 kilogrammes, poids qu'une mule peut facilement supporter; à quelques mètres plus loin il formait de même un autre écheveau, et ainsi de suite tout le long du câble. On pouvait alors charger chacun de ces écheveaux sur une mule, les bêtes se suivant à la file, attachées convenablement pour ne point s'écarter les unes des autres, et portant chacune une partie du poids du câble. Entre deux bêtes successives marchaient deux ouvriers supportant le *mou* autrement dit la portion flottante du câble, sur leurs épaules convenablement rembourrées, et allégeant les bêtes.

Cela constituait vraiment une curieuse procession; mais elle n'en arriva pas moins au but sans encombre. On conviendra que le procédé était original, et on voit qu'il était pratique.

DANIEL BELLET.

LES FAUSSES PIERRES PRÉCIEUSES

On arrive aujourd'hui à imiter les pierres précieuses d'une façon surprenante, et bien des gens se disent, en admirant ces imitations, que cela leur fait le même effet que des gemmes naturelles.

Il n'y a pas à s'étonner que les profanes éprouvent cette impression, car les gens du métier eux-mêmes sont bien souvent exposés à se tromper : dès lors on comprend de quelle utilité peut être un moyen scientifique de reconnaître les pierres vraies des fausses, afin de déjouer les manœuvres des marchands peu honnêtes.

M. Chamberlin a tout dernièrement exposé la méthode sûre qu'on a imaginé pour atteindre ce résultat ; elle est fondée sur la *densité*, sur ce principe qu'un corps déterminé a toujours une densité invariable : un centimètre cube de ce corps pèsera toujours tant de fois le poids d'un centimètre cube d'eau. Mais il ne s'agira pas de prendre un centimètre cube du prétendu diamant à essayer et de le mettre sur une balance : à tous les points de vue ce serait impraticable, d'abord on ne pourrait exactement prendre un échantillon d'un centimètre cube, la pierre serait perdue, enfin la balance n'apprécierait pas avec une exactitude suffisante. Mais rappelons-nous, ce qui est un principe bien simple de physique, qu'un corps reste suspendu s'il est plongé dans un liquide de même densité que lui : la méthode va devenir immédiatement très claire.

Supposons que nous ayons un liquide ayant exactement même densité que l'améthyste ; jetons-y un améthyste qu'on veut nous vendre un bon prix comme une vraie pierre précieuse : s'il enfonce jusqu'au fond du récipient ou s'il surnage à la surface du liquide, c'est qu'il est plus lourd ou plus léger que l'améthyste vrai, c'est que ce n'est point de l'améthyste. Or, rien n'est plus simple que d'obtenir le liquide voulu : on a découvert maintenant plusieurs liquides qui sont trois fois et demi aussi denses que l'eau, et même davantage : nous pouvons citer notamment l'iodure de méthylène, dont la densité est 3,3. Pour constituer le liquide il y a une méthode bien simple, une méthode empirique : voulez-vous un liquide type, destiné à essayer des pierres relativement légères, améthyste, tourmaline, aigue-marine, etc. ? Vous prenez de l'iodure de méthylène et vous y jetez une aigue-marine, par exemple, dont la densité est 2,7. Elle flotte naturellement, étant plus légère que l'iodure ; alors vous ajoutez goutte à goutte de la benzine, jusqu'à ce que l'aigue-marine se mette à baigner complètement au milieu de la masse liquide, en équilibre indifférent, comme on dit. Vous pouvez en conclure avec certitude que le liquide ainsi composé a la densité de l'aigue-marine ; vous avez entre les mains un instrument d'épreuve et de vérification des pierres qu'on vous apportera en vous affirmant que ce sont des aigues-marines. On comprend, du reste, qu'en prenant l'iodure de méthylène comme point de départ et en l'additionnant de benzine suivant les besoins, il n'est pas malaisé de fabriquer les liquides vérificateurs pour les gemmes ayant une densité de 3,3 ou de moins.

Mais pour les pierres plus denses, plus lourdes, comment faire ? Pour le rubis, le saphir, par exemple, ou bien pour la topaze et le diamant ? Il fallait trouver un liquide très dense et cependant n'attaquant pas les gemmes ; c'est à quoi est arrivé un chimiste hollandais, Retger. Il a imaginé un composé solide absolument incolore qui fond à une température fort inférieure à celle de l'eau bouillante, et qui se transforme alors en un liquide transparent ayant pour densité 5, c'est-à-dire cinq fois plus dense que

l'eau pure, et par conséquent assez dense pour que les pierres précieuses les plus lourdes y puissent rester en suspension.

Il faut naturellement que l'on puisse le diluer, afin de le graduer suivant les diverses gemmes qu'on veut essayer, et de lui donner les densités exactes de l'escarboucle, du saphir, du rubis, du diamant. Rien de plus simple : il se trouve en effet que cette masse en fusion se mélange sans peine et dans la proportion que l'on veut avec de l'eau chaude ; on verse celle-ci goutte à goutte et l'on obtient la dilution et la réduction de densité voulues.

Avec cette méthode curieuse, on peut, en quelques minutes, essayer une pierre, reconnaître si c'est bien ce que l'on affirme ; on peut même avec une série de bains préparés et correspondant à des pierres déterminées, reconnaître quelle est la gemme qu'on vous présente, en cherchant dans quel bain elle reste en suspension. C'est un procédé simple qui doit donner pleine confiance et qui a en outre cet avantage de rappeler à nos lecteurs la loi intéressante des densités.

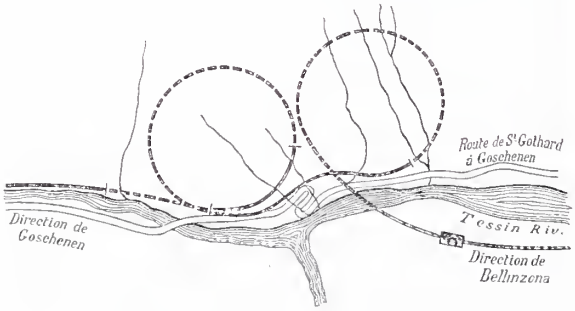
D. B.

LES TUNNELS EN MONTAGNE

LE SAINT-GOTHARD ET LE SIMPLON.

Après en avoir parlé longtemps comme d'un projet indéterminé, voici qu'on vient d'arrêter définitivement le tracé du chemin de fer du Simplon, en même temps, bien entendu, que le tunnel qui donnera passage à ce chemin de fer à travers l'énorme chaîne des Alpes.

C'est là une entreprise de grande importance pour le commerce français ; cette nouvelle voie



Tunnel hélécoïdal de Giornico.
Courbes de 1 kilom. 504 et de 1 kilom. 547.
Différence de niveau entre l'entrée et la sortie de chaque tunnel : 35 mètres

permettrait à nos chemins de fer de donner passage à une grande partie du courant de voyageurs qui se rendent d'Angleterre vers les rivages de la Méditerranée et l'Orient. Jadis ce transit si fructueux prenait la route de Marseille et du Mont-Cenis, mais il l'a abandonnée parce que la distance de Paris à Milan, par exemple, qui était de 951 kilomètres par le Mont-Cenis, n'est plus que de 906 par le Saint-Gothard ; et maintenant la nouvelle voie par le Simplon n'aura plus que 835 kilomètres de développement.

Cette direction est indiquée par la présence en ce point d'un col, celui du Simplon, qui est depuis longtemps le passage le plus fréquenté entre le Rhône et le lac Majeur ; Napoléon, notamment, y avait fait percer une magnifique route dont la construction avait duré cinq années. Mais ce col s'élève à une hauteur de 2,100 mètres, franchissant un massif des Alpes Pennines entre Brigue, terminus actuel du chemin de fer remontant la vallée supérieure du Rhône, et Simplon, localité située sur un affluent de la Toce : c'est dans la vallée de cette rivière que se trouve Domo d'Ossola, où aboutit le chemin de fer qui vient de Milan.

Il s'agissait de relier les deux terminus de voies ferrées, Brigue et Ossola, et cela au moyen d'un tunnel de près de 20 kilomètres de longueur sous une épaisseur de 2,315 mètres de roche.

Au moment où cette immense entreprise est sur le point de commencer, il est bon de rappeler quels sont les grands travaux de ce genre existant actuellement : les principaux sont ceux du Mont-Cenis, de l'Arlberg et du Saint-Gothard. Le tunnel de l'Arlberg a seulement une longueur de 10,300 mètres (nous disons seulement, bien que se soit déjà un développement considérable) ; il s'élève à une altitude maxima de 1,310 mètres, et il a fallu quatre ans pour le construire, de 1880 à 1883. Il a coûté 24 millions de francs, ce qui représente 2 millions 330,000 francs par kilomètre. Celui du Mont-Cenis est bien antérieur, puisque sa construction a commencé en 1857 ; elle ne s'est terminée qu'au bout de quinze ans ; cet ouvrage, long de 12,200 mètres et s'élevant à 1,296 mètres, n'a pas coûté moins de 75 millions ou 6,150,000 francs le kilomètre.

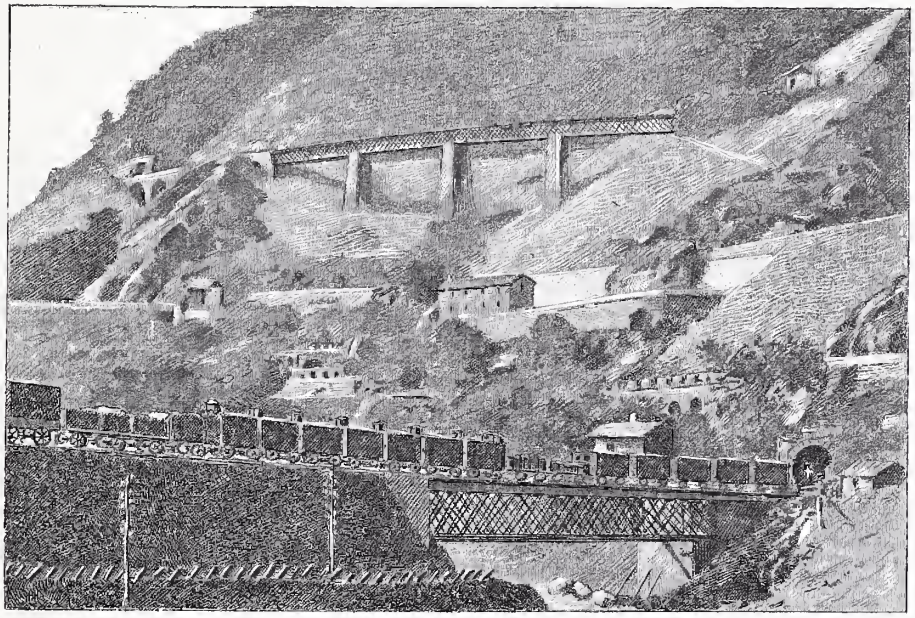
Mais le tunnel le plus intéressant est celui du Saint-Gothard (1). Il présente la longueur exceptionnelle de 15 kilomètres, s'élève à 1,154 mètres d'altitude à son point le plus haut, et il n'a pas fallu moins de onze années pour le construire ; il faut remarquer qu'avec une longueur bien supérieure à celle du Mont-Cenis, il n'a coûté que 57 millions, ce qui correspond au prix de 2,280,000 francs par kilomètre. Ce qui ajoute du reste à l'intérêt de cette ligne, c'est qu'on a procédé assez récemment à l'élargissement de cette importante voie de communication, au doublement des rails et à la reconstruction des ponts et des ouvrages d'art, qui était une conséquence de cet élargissement.

La ligne du Saint-Gothard réunit Lucerne par le tunnel à Bellinzona, Lugano et Chiasso ; de Bellinzona partent deux voies, pour Pino et

(1) Voir le tome 49 du *Magasin Pittoresque*, page 95.

Luino d'une part, et, d'autre part, pour Locarno sur le lac Majeur. Pour arriver à cette ligne transalpine on peut prendre, en venant du nord, le chemin de fer de Bâle à Lucerne, et, en venant du sud, les voies ferrées de Chiasso à Milan et de Luino à Novara, Gênes et Turin.

Pour comprendre les difficultés que présente l'établissement d'une voie de cette nature, il faut savoir que, sur les 265 kilomètres de développement de la ligne du Saint-Gothard, on ne compte pas moins de 136 kilomètres de remblais, 57 de tranchées, 65 tunnels représentant dans leur ensemble une longueur de 42 kilomètres, 687 souterrains et 360 ponts et viaducs. Bien entendu, dans les 42 kilomètres de tunnels, nous comprenons les 15 kilomètres du tunnel supérieur. Une des curiosités du chemin de fer du Saint-Gothard, ce sont les tunnels « hélicoïdaux » qui s'élèvent à l'intérieur du flanc de la montagne à la façon d'un pas de vis : les vallées ne sont pas assez larges pour que la voie puisse monter peu à peu en s'accrochant au flanc de la montagne, et c'est pour cela qu'on lui a creusé un passage souterrain tournant sur lui-même, à la façon de ces escaliers qu'on nomme en colimaçons. Le plan ci-joint et les gravures font bien comprendre cette disposition étrange, mais particulièrement précieuse. Sur le plan, les parties ponctuées indiquent la portion de la voie établie souterrainement. Dans la gravure, qui représente l'entrée du tunnel hélicoïdal de Giornico, on aperçoit au premier plan la voie ferrée qui entre sous terre; elle s'enfonce sous la montagne en tournant sur elle-même, puis revient au jour à un niveau bien



Chemin de fer du Saint-Gothard, entrée du tunnel hélicoïdal à Giornico.

supérieur, au point où l'on voit l'autre pont métallique.

La construction de ces tunnels présente à tous les points de vue des difficultés considérables : il faut lutter contre l'éboulement des terres ou l'envahissement des eaux, on est obligé de recourir à une ventilation des plus puissantes pour abaisser la chaleur interne à 30 degrés.

Comme nous l'avions indiqué d'un mot tout à l'heure en annonçant que le tunnel du Simplon va se faire, on sera certainement exposé à rencontrer toutes ces difficultés dans le creusement de la nouvelle voie. Le seul moyen d'obtenir une circulation rapide sur cette route et de faire concurrence aux autres chemins de fer transalpins, c'était de s'attaquer bravement à un tunnel de grande longueur. On aurait pu escalader la montagne jusqu'à une grande hauteur au moyen de détours multipliés et de pentes très rapides, où l'on aurait fait circuler des locomotives munies d'une roue engrenant dans une crémaillère; mais alors les trains n'auraient pu effectuer ce trajet qu'avec une déplorable lenteur.

DANIEL BELLET.

LES FLEURS ET LA VERDURE DE NOEL

Le petit Noël est en passe de détrôner le Jour de l'An. Il y a une dizaine de siècles, sa fête était chez nous, comme en Angleterre et en Italie, le véritable Jour de l'An et celui de la distribution des cadeaux. Dans le fond de la Bretagne on représente encore ce jour-là les *Mystères de la Nativité*, avec un grand luxe de décors et d'habillements. Il y existe une bien vieille coutume et dont on retrouve aussi les traces au sein de certaines familles anglaises

La veille du grand jour, on bénit une énorme bûche, de bois de chêne généralement, puis on l'allume cérémonieusement pour qu'elle brûle toute la nuit et dans la journée de Noël. On place dans son voisinage les sabots traditionnels, et une croyance populaire veut que le foyer qui possède la plus grosse bûche est de préférence visité par le *Petit Noël*, qui, paraît-il, craint le froid.

En Angleterre, c'est le *Yule-log* du *Christmas*, tandis qu'en France c'est tout simplement la *Bûche de Noël* — le premier des Arbres de Noël!...

Depuis la dernière guerre, Paris a vu se fonder l'émouvante et patriotique distribution de l'Arbre de Noël des Alsaciens-Lorrains, au Cirque-d'Hiver. Et l'on admire toujours le beau sapin des Vosges, enlevé et apporté spécialement du territoire annexé.

Dans tout le nord, en Autriche, comme en Allemagne et en Alsace-Lorraine, où la coutume de l'Arbre de Noël est restée vivace, c'est ce beau *nadelholz* — ou arbre à aiguilles — qui est aussi en vogue. Autrement dit, c'est le pin de Norfolk, le *pinus abies* de Linné, qui est couvert de joujoux.

La famille des *abiétinées*, ou cônifères de Jussieu, nous fournit encore les jolis et toujours verts araucarias, qui sont un coquet ornement d'hiver.

*
* *

Ailleurs on utilise le *laurier-cerise* fleuri, que les anciens qualifiaient d'*arbre de vie* et que l'on plantait à l'entrée des maisons pour en faire en quelque sorte le surnaturel protecteur. Une autre verdure de saison, et qui n'appartient pas à la famille des *laurinées*, quoique surnommée parfois *laurier épineux*, est le *houx commun* (*ilex aquifolium*), dont les baies peuvent, paraît-il, remplacer le café, et dont les feuilles ont été usitées comme sudorifiques et même préconisées comme un succédané de l'écorce de quinquina. A cause de ses jolies baies rouges et de son beau feuillage persistant, le houx est très recherché comme espèce d'ornement, et les variétés qui figurent le plus souvent et le mieux dans un bouquet d'hiver sont les houx « à feuilles panachées de blanc » ou de « jaune d'or », ou celles « bordées des mêmes couleurs ».

Le *petit houx* et le *houx hérisson*, très curieux, sont aussi inscrits parmi les feuillages élégants.

A citer encore : le *lierre* en fruit, qui se plie à toutes les combinaisons fantaisistes du goût changeant ; l'*aucuba* en feuilles et le *fusain* d'Europe (*evonymus europeus*), que l'on appelle vulgairement *bonnet de prêtre* et dont la jolie variété panachée, à petites fleurs verdâtres et à fruits blancs, est cultivée dans les jardins.

Mais c'est la *rose de Noël* qui est la plus connue des fleurs d'hiver. Elle est partout populaire, dans le Dauphiné et la Provence où elle est très commune, aussi bien que dans nos jardins où elle est fréquemment cultivée. Mais elle est plus populaire sous son nom de guerre que sous le sien propre, car elle n'est autre que l'*ellébore noir* (*elleborus niger*), dont les grains étaient autrefois si recommandés contre la folie. Ses pétales blanc-rosé, en grandes fleurs, s'épanouissent en plein hiver, même sous la neige, de décembre à mars — d'où son joli nom de *rose de Noël*. Mélangée à du gui et à du houx, cette reine des fleurs d'hiver est très décorative, et occupe une des premières places dans nos bouquets de *Christmas*.

Si l'on en croit nos botanistes, Noël possède d'autres plantes. Il voit fleurir la *rose de Mariastein* en Alsace, la *rose de Jéricho*, la *racine du Christ* ou *christwursel* en Allemagne ; l'œillet, la mélisse, le cerisier et même le pommier...

*
* *

Mais la plante verte qui, aujourd'hui, a le plus de vogue dans nos Noëls, c'est le *gui* — le *gui blanc* ou *gui commun* (*viscum album*, Linné), si connu en Angleterre sous le nom de *mistletoë*.

Ce n'est pas d'hier que le gui fait partie de nos fêtes religieuses et mondaines.

Pline l'Ancien nous apprend que les « Mages » des Gaulois n'avaient rien de plus sacré qne le gui et l'arbre sur lequel il avait pris naissance, si cet arbre est un chêne. Cette plante parasite était, à leurs yeux, une manifestation céleste, et le chêne sur lequel elle croissait était pour eux marquée du sceau de la Divinité.

A. Thierry et Châteaubriand nous ont poétiquement conté la célèbre et antique cérémonie de l'*Au gui l'an neuf* — où les Druides cueillaient le gui sacré avec une faucille d'or pour la déposer pieusement sur un linceul du lin le plus pur?...

Il y a fort longtemps déjà que dans les provinces de l'Ouest se transmet à travers les âges une bien jolie et bien curieuse coutume, qui a trait au gui que l'on cueille entre fillettes et garçons, et qui sert ensuite comme amulette pour les filles ou d'invulnérable talisman pour les « jeteurs de sort ».

Là, aux environs de Noël et du Premier de l'An, ces jeunes gens, surtout ceux qui rêvent de mariage, s'en vont ensemble à la recherche du « Mai » de la froide saison.

Ils s'éparpillent dans la vieille forêt voisine en chantant :

O filles et gars de Bretagne,
Voici le jour
D'aller cueillir dans campagne
Le gui d'amour.

Celui ou celle qui a chance de rencontrer la précieuse plante est créé *roi* ou *reine* de la fête. On l'emporte en triomphe avec son brandon de gui jusqu'à sa demeure, et ce dernier est solennellement suspendu au-dessus de la porte d'entrée. Puis les jeunes filles de la bande joyeuse passent une à une par-dessous, où elles sont embrassées sans façons par tous les garçons présents.

Après une modeste mais abondante ripaille, dont les châtaignes grillées et de bonnes et répétées « bolées » de cidre font ordinairement tous les frais, l'on brûle le gui cueilli sur une tuile préparée ou sur une poêle en fonte *ad hoc*. Le « Roi du Gui » distribue ensuite gaiement les cendres à tous les assistants, qui devront les conserver précieusement, comme des « porte-bonheur », dans de petits sachets qu'ils portent sur leur poitrine.

Ailleurs on fait bénir ce gui, ou bien on le plante au milieu des champs de blé, pour leur faire porter de riches moissons.

C'est sans doute à une intention analogue que l'on doit de voir les brandons de gui se balancer continuellement au dessus des portes d'auberges des villages bretons — afin de préserver tout probablement les buveurs de *gwin* (vin) des maléfices des lutins, des korrigans ou des sorciers jaloux ou trop tempérants...

*
* *

On sait que le gui est la fleur préférée des solennels *Christmas* anglais ; qu'il est la décoration obligée des somptueuses réjouissances de fin d'année qui ont lieu outre-Manche et que, dans la Grande-Bretagne, il n'est pas si pauvre cabane qui ne soit ornée de sa touffe de *mistletoë*.

L'énorme consommation qui se fait du gui dans les *Noëls* britanniques est presque incalculable : quelque chose comme dix fois celle que nous faisons du buis, des palmes et du laurier, lors de la fête des Rameaux!

Pour permettre de mieux en juger, il nous suffit de citer le seul fait suivant. Dans le seul mois de décembre 1893, les vapeurs de Jersey et de Southampton, de la Compagnie du *South-Western* ont embarqué à Saint-Malo, à destination de la Grande-Bretagne, *171,000 kilos* de gui et 27 tonnes de volailles — environ 9,000 volatiles (oies!)

Voilà de quoi entretenir cette vieille coutume qui autorise les jeunes gens à embrasser les jeunes filles chaque fois qu'elles passent sous une touffe de la plante chère aux Druides. Aussi que penser des mille et ingénieux subterfuges que mettent en œuvre les jeunes *gentlemen* pour amener les jolies *misses* sous une branche de gui? La plus gracieuse légende de là-bas est que, selon la croyance populaire, la première jeune fille qui passera sous le gui nouveau se mariera dans l'année.

Ce sont donc, avec des applications et des usages différents, les mêmes croyances des deux côtés de la Manche. Là-bas, sous ses perles blanches on ne rêve que de bonheur conjugal; ici nous attendons de lui toutes les joies. Charmante superstition qui nous fait souvenir de nos origines et y chercher des présages heureux! Qu'importe en somme que Noël détrône le Jour de l'An? Il ne lui prendra jamais que ses joies, pour les épurer, et les séparer définitivement de cette journée d'étrennes, si pénible à subir dans les grands centres, où elle mêle de l'amertume à la fête de famille. Noël est tout en joie : vive Noël!

THÉOPHILE JANVRAIS.

LA BRATINA

A la fin du mois d'août dernier, en même temps que la ville de Toulon recevait de l'amiral Avellan une statue représentant un marin russe, arrivait à Paris une Bratina en argent et vermeil. Elle apportait, avec son nom symbolique (*bratina*, fraternisation), le souvenir des fêtes de 1893.

AU CERCLE MILITAIRE
DE L'ARMÉE DE TERRE ET DE MER
SOUVENIR DE L'ESCADRE RUSSE
DE LA MÉDITERRANÉE
COMMANDÉE PAR LE CONTRE-AMIRAL AVELLAN

Cette inscription en gros caractères, se détache en relief sur le socle qui porte la vaste coupe. La date d'*octobre 1893* accompagne cette dédicace, ainsi que les noms gravés des officiers de l'escadre. Puis quatre médaillons en bas-relief donnant des portraits de navires : le *Pamiat-Azowa*, l'*Empereur Nicolas*, l'*Amiral Nakhimoff*, les croiseurs *Téretz* et *Rynda* réunis, occupent les parties libres de la surface du socle. Quatre tritons s'y appuient, et supportent de leur queue la lourde galère.

Il a été fait sur la carène une dépense de décoration qui l'envahit tout entière. Sous la quille se développe une coquille décorative au dessus de laquelle court un feuillage en émail cloisonné bleu, vert et blanc, serti de dorure. Le bordage laisse passer la gueule de cinq canons bronzés. La proue est couronnée d'une tête de chimère tenant un anneau. Et à la poupe, dressée sur un véritable buisson de volutes massives entremêlées de fleurs et de pommes de pin, surgit l'aigle à deux têtes de Russie, les ailes éployées, les becs tenant des rameaux symboliques.

A l'intérieur est un récipient de vermeil, qui peut s'enlever à discrétion, et où sont destinées à plonger deux lourdes cuillers d'argent enrichies de dorure et d'une décoration opulente. L'ensemble vous donne une impression de richesse peu ordinaire; et si l'on songe que la

Bratina pèse soixante-neuf kilos sept cent cinquante grammes, et mesure quatre-vingts centimètres de longueur et une hauteur égale, on pourra s'étonner de ce que l'aspect artistique soit assez délicat pour faire oublier l'opulence de la matière employée. L'aigle est d'un travail vraiment admirable ; et de fines ciselures fouillent sur le vaisseau les parties que n'ont pas envahies les repoussages et les grandes lignes de la composition décorative. Le cercle militaire a commandé, pour porter ce précieux souvenir, une table dorée Louis XV dont l'aigle russe fournit le motif central d'ornementation.

« Lorsque, réunis autour de cette modeste

Bratina offerte au Cercle des Armées de terre et de mer par l'escadre russe de la Méditerranée.

Bratina, écrivait l'amiral Avellan au général Saussier, président du cercle, vous fêterez quelque heureux anniversaire, vos camarades de Russie vous demandent de les associer à vos joies et aux vœux que vous formerez pour la grandeur et la prospérité de la patrie française. »

Cette lettre d'envoi est si touchante et si fraternelle, qu'on regrette de ne pas la trouver sous la vitrine de la Bratina. Mieux que la coupe elle rappelle les sentiments qu'emportèrent nos hôtes russes de l'inoubliable fête d'octobre 1893.

MAB-YANN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST (Encre Lefranc).

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Académie (le dictionnaire de l') 375.
Académie française (réceptions à l') ; M. Albert Sorel, 68 ; M. de Hérédia, 200 ; M. Paul Bourget, 211.
Accident (l') de la gare Montparnasse, 375.
Adam et Ève, souvenir de Ceylan, 189.
Aiguière (une) en cristal de roche, 287.
Animaux (croquis d'), Saïgon, 394.
Animaux (les) qui lancent des projectiles, 242.
Araignée (la soie d'), 210.
Arbres (les) d'ornement au dix-septième siècle, 79.
Archiduc (les voyages et les relations de voyages d'un), 262, 286, 291.
Assèchement de la mer de Haarlem, 157.
Astres (de la constitution des), 202, 234, 253.
Aubade (l'). 49.
Avant le bain, 81.

Balles (les) d'argent, 398.
Bateau-rouleur (le) Bazin, 36.
Bibelotage (le) au Japon, 18, 34, 54.
Bois (le papier de), 231.
Bombyx du pin (la destruction du), 219.
Borest (à propos du menhir de), 12.
Bossuet (la maison de la famille de) à Seurre (Côte-d'Or), 73.
Bouquet (comment on fait un), 119.
Bourget (la réception de M. Paul) à l'Académie française, 211.
Bouzey (la catastrophe de) (Vosges), 188.
Braie-canot (le), 380.
Bratina (la), 407.
Brionne (Mademoiselle de Lambesc et le comte de), 345.
Brouillet (M. André), 143.
Brûlures (contre les), 279.

Canal (le) de la mer du Nord à la Baltique, 182.
Canfranc (la vallée de), 60.
Canrobert (le maréchal), 62.
Carnarvon (château de) pays de Galles, 164.
Carteret, 136.
Catastrophe (la) de Bouzey (Vosges), 188.
Cauchemar (le) de l'oncle Lazare, 38, 58, 70, 94.
Causeries d'outre-mer : le « bibelotage » au Japon. 18, 34, 54 ; la préparation de la morue à Terre-Neuve, 116.
Cerfs-volants (les) et la science, 266.
Ceylan (Adam et Ève, souvenir de), 189.
Chantilly (un écran du château de), 105.
Chasse-neige (un nouveau), 333.
Chat (la question du), solution persane, 30.
Château de Carnarvon, pays de Galles, 164.
Chats et rats, 195.
Chemin de fer (un)... en bois, 331.
Chicago (l'observatoire Yerkes à l'université de), 172.
Chine (la vigne et le vin en), 26, 46, 74, 98, 118.
Chinois (la culture des perles chez les), 142.
Club (le) des nations à New-York, un dîner à la japonaise, 162, 198.
Cœur (le) de l'eau, 95, 128, 159, 196, 231.
Colonie (une) inhabitée : îles Kerguelen, 130, 148.
Comédie-Française (la table d'hôte de la) au dix-huitième siècle, 258.
Commissionnaires (le pays des), 175, 235, 255.
Concorde (la décoration du pont de la), 355.
Conservatoire de musique et de déclamation : la distribution des récompenses en 1798, 354.
Corse (en), 75.
Côtes de France : l'île de Noirmoutier, 252, 284.
Coucou (les œufs de), 178.
Coulisses (les) des courses de taureaux, 334.
Courtens (M. Franz), 225.
Croup (le vaccin du), 143.
Cuisinier (le) sonneur, 32.
Cure (une) extraordinaire, nouvelle, 101, 106.
Curiosités étymologiques : la grande Ourse, 114 ; l'huile d'aspic, 124 ; pourquoi les femmes ne volent pas, 174 ; bleu, bluet, bluette, herbe, bésicles, 198 ; à propos d'anagramme, 214 ; Sainte Ursule et les onze mille vierges, 237 ; avoir maille à partir avec quelqu'un, 247 ; cancan, 318 ; la grasse matinée, 332 ; avoir du foin dans ses bottes, 350 ; les calendes grecques, la semaine des quatre jeudis, 387.

Darwin (Huxley et), 317.
Déjeuner (le) du casseur de pierres, 185.
Delft (une porte du Prinsenhof de), 359.
Dent (la) de mon oncle, nouvelle, 10.
Dents (l'électricité et les fausses), 95.
Dictionnaire (le) de l'Académie, 375.
Dijon (les nouveaux tramways électriques de), 99.
Diseuse (la) de bonne aventure, 337.
Doria (hache d'armes d'André), 168.
Doucet (Camille), 154.
Drame (un) au désert, 1.
Duruy (Victor), quelques souvenirs personnels, 3.

Eau de mer (transformation de l') en eau douce, 51.
Ecoles de rossignols, 326.
Ecosse (d') au Groënland, 280, 303, 326.
Ecran (un) du château de Chantilly, 105.
Eglise (l') de Saint-Front, 39.
Electricité (l') et les fausses dents, 95.
Ennui (l'), 259.
Enseignement (statistique de l'), 119.
Escalier (l') d'honneur de l'Hôtel de Ville de Paris, 215.
Estampe (une) allégorique du XVIIIe siècle, 276.
Estomac (les complaisances de l'), 310.
Exposition (l') russe, 244.

Fables, 224, 311.
Faucons (les) gardiens des vergers, 282.
Ferronnière (la) à la belette, 153.
Fils (le) du Gaulois, 264.
Flacourt (Madagascar et Etienne de), 124.
Fleurs (quelques) curieuses, 179.
Fleurs de printemps, 65.
Florence (les tabernacles de) illuminés, 361.
Floride : sur l'Ocklawaha river, 47.
Formose et Pescadores, 396.
Fouace (Guillaume), 185.
Français (les) d'aujourd'hui, 112, 127.

Galles (pays de), château de Carnarvon, 164.
Gare Montparnasse (l'accident de la), 375.
Gargantua (de), à propos du menhir de Borest (Oise), 12.
Gill (André), 240.
Groënland (d'Ecosse au), 280, 303, 326.
Guernica, 27.
Guignol (un) populaire en 1795, 137.

Haarlem (l'assèchement de la mer de), une pompe monstre, 157.
Hache d'armes d'André Doria, 168.
Halles (les) d'Ypres, 301.
Halte forcée, 24.
Hérédia (la réception de M. de) à l'Académie française, 200.
Hollande (la jeune reine de), 338.
Homme (l') au tigre, nouvelle, 221.
Hôtel (l') de Ville de Paris, l'escalier d'Honneur, 215 ; la salle à manger, 368 ; la façade et la place, 400.
Hova (l'armée), 108.
Huxley et Darwin, 317.

Ingrate (l') princesse, nouvelle, 205.

Japon (le bibelotage au), 18, 34, 54.
Japonais (le Roland) : Minamoto Yoshitsouné ou Gen-Ghi-Kéi (1158-1189), 259, 307.
Japonaise (un dîner à la), le club des nations à New-York, 162, 198.
Jardins paysagers (deux précurseurs des), 226.
Jeanne d'Arc, 289.
Jour (le) des morts, 355.

Kerguelen (îles), 130, 148.

Lambesc (Mademoiselle de) et le comte de Brionne, 345.
Lapin (le), nouvelle, 134.
La Tour d'Auvergne, 209.
Leçon (la) de lecture, 393.
Leloir (M. Maurice), 24.
Lettre (une) d'Islande, 93.
Loups (les) de mer, 225.

Madagascar, 82.
Madagascar et Etienne de Flacourt (1648-1655), 124.
Madagascar (la France à), l'armée hova, 108.
Madagascar (à) : la rade de Majunga, 220 ; Majunga, 227 ; de Majunga à Marovoay, 268 ; de Marovoay à Suberbieville, 293, 323 ; d'Andriba à Tananarive, 388.
Maison de la famille de Bossuet à Seurre (Côte-d'Or), 73.
Mantz (Paul), 103.
Marchand (le) des quatre saisons, 273, 311.
Mariage (un) bambara, 370.
Mayotte, Nossi-Bé, Zanzibar, 139.
Megatherium (le) Cuvieri, 344.
Mélingue (M. Gaston), 209.
Menhir (à propos du) de Borest (Oise), 12.
Métiers bizarres, artiste pour phonographe, 314.
Mon ami Laribaud, nouvelle, 146, 165.
Monastère (au) de Solovetzki, le trésor, 15.
Monument (le) de Boussingault, 257.
Mortier (le) de l'hôpital de Seurre, 152.
Morue (la préparation de la) à Terre-Neuve, 116.
Moys (les) de la vie, 51.
Musée (le) Brignole-Galliera, 319.

New-York (le club des nations à), un dîner à la japonaise, 162, 198.
Nivellement (le) de la terre, 379.
Noël (les fleurs et la verdure de), 405.
Noirmoutier (l'île de), 252, 284.
Nos amis... les bêtes ! Thémistocle, Auguste, Jaco, 86, 91, 114.
Nossi-bé, Mayotte, Zanzibar, 139.
Nouvelles, 10. 38, 101, 134, 146, 170, 205, 221, 270, 297, 358.

Observatoire (l') Yerkes à l'université de Chicago, 172.
Ochéaco, souvenirs de voyage, 339.
Ocklawaha river (sur l') Floride, 47.
Œuf (l') de Pâques, 121.
Œufs (les) de coucou, 178.
Ophiophage (l') ou mangeur de serpents, 224.
Orangerie (l') Joséphine, 327.

Papier (le) de bois, 231.
Paris (l'Hôtel de Ville de), l'escalier d'Honneur, 215 ; la salle à manger, 368 ; la façade et la place, 400.
Pasteur (Louis), 329.
Pensée (la), 313.
Pensées : Emile Faguet, 259 ; Philippe Gille, 187 ; Pasteur, 343 ; Schlœsing, 231 ; Lavisse, 394.
Perles (la culture des) chez les Chinois, 142.
Pescadores (îles), 396.
Petit flirt, nouvelle, 297, 315, 342.
Phosphore (la question du), 243.
Pierres (les fausses) précieuses, 403.
Plume (une mauvaise), fable, 311.
Poésie (la), 33.
Poésies (les) d'une archiduchesse, 13, 21.
Polignac (une visite du cardinal de) à Saint-Pierre de Rome, 351.
Pont (la décoration du) de la Concorde, 355.
Pont-canal (un) monstre, 20.
Porte (une) du Prinsenhof de Delft, 359.
Premier avril, 112.
Pyrénées (à travers les), la vallée de Canfranc, 60.

Question (la) du chat, solution persane, 30.

Rats (chats et), 195.
Réceptions à l'Académie française : M. Albert Sorel, 68 ; M. de Hérédia, 200 ; M. Paul Bourget, 211.
Retenue (en), 241.
Réunion (La), 43, 52.
Révolte (la) de Pavie, 248.
Roland (le) japonais, Minamoto, Yoshitsouné ou Gén-Ghi-Kéi (1158-1189), 259, 307.
Roman (un) de Tolstoï, 383.
Rostoff, 203.
Roybet (M.), 169.
Rubinstein (Antoine), 23.
Russe (l'exposition), 244.
Russie antique (dans la), 68.

Saint-Front (l'église de), 39.
Saint-Gothard (le) et le Simplon, 404.
Sarabande (la), 169.
Serpents (l'ophiophage ou mangeur de), 224.
Serpents (les) au théâtre, 218.
Seurre (le mortier de l'hôpital de), 152.
Silhouettes : Tiot Pierre, 79 ; Marie-Christine, 186 ; la mère François, 229 ; la Catherine, 305 ; un trio parisien, 374 ; la femme dans l'enfant, 386.
Singe (le) et l'âne, 224.
Soie (la) d'araignée, 210.
Solovetzki (au monastère de) le trésor, 15.
Sorbonne (la nouvelle), 55.
Sorel (la réception de M. Albert) à l'Académie française, 68
Sort (le) interrogé, 8.
Sous la griffe du lion, nouvelle, 358, 365, 382.
Souvigny (le zodiaque de), 29.
Stradiots (les), 20.
Suisse (la) nouvelle, 6.
Suisse (la) secourant les douleurs de Strasbourg, 377.
Suisses (sur la pièce d'eau des) à Versailles, 371.
Sur la bouée, nouv. maritime, 170.

Tabernacles (les) de Florence illuminés, 361.
Table d'hôte (la) de la Comédie-Française au XVIIIe siècle, 258.
Tambour (le), 192.
Taureaux (les coulisses des courses de), 334.
Tékié (le), 238, 250.
Terre (le nivellement de la), 379.
Terre-Neuve (la préparation de la morue à), 116.
Théâtre (les serpents au), 218.
Tolstoï (un roman de), 383.
Tramways (les nouveaux) électriques de Dijon, 99.
Transport (un système de) original, 402.
Transpyrénéen (le), 122, 150.
Truphème (M. Auguste), 241.
Tsou-sima, 346, 363.
Tunnels (les) en montagne, le Saint-Gothard et le Simplon, 404.

Vaccin (le) du croup, 143.
Vengeance (la) d'un sous-lieutenant, nouvelle, 270, 278.
Versailles : sur la pièce d'eau des Suisses, 371.
Vie (les moys de la), 51.
Vieille (la) femme à la fenêtre, 17.
Vigne (la) et le vin en Chine, 26, 46, 74, 98, 118.
Villégiature royale, 89.
Violon (un nouveau), 208.
Visite (une) du cardinal de Polignac à Saint-Pierre de Rome, 351.
Voyages (les) et les relations de voyages d'un archiduc, 262, 286, 291.

Yeux (par les), 275.
Ypres (les Halles d'), 301.

Zanzibar, Nossi-Bé, Mayotte, 139.
Zodiaque (le) de Souvigny, 29.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Château de Carnarvon ; pays de Galles, 164. Eglise (l') de Saint-Front, 39. Gargantua (de), à propos du menhir de Borest (Oise), 12. Monastère (au) de Solovetzki, le trésor, 15. Russie (dans la) antique, 68. Tabernacles (les) de Florence, 361. Zodiaque (le) de Souvigny, 29.

ARCHITECTURE.

Château de Carnarvon, pays de Galles, 164. Décoration (la) du pont de la Concorde, 355. Eglise (l') de Saint-Front, 39. Halles (les) d'Ypres, 301. Hôtel de Ville (l') de Paris, l'escalier d'honneur, 215 ; la façade, 400. Maison de la famille de Bossuet à Seurre (Côte-d'Or), 73. Musée (le) Brignole-Galliéra, 319. Sorbonne (la nouvelle), 55.

ASTRONOMIE.

Constitution (de la) des astres, 202, 234, 253. Observatoire (l') Yerkes à l'université de Chicago, 172.

BIOGRAPHIE.

Canrobert (le maréchal), 62. Doucet (Camille), 154. Duruy (Victor), quelques souvenirs personnels, 3. Gill (André), 240. Huxley et Darwin, 317. Jeune (la) reine de Hollande, 338. Mantz (Paul), 103. Pasteur (Louis), 329. Rubinstein (Antoine), 23.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Aiguière (une) en cristal de roche, 287. Braie-canot (le), 380. Causeries d'outre-mer, le « bibelotage » au Japon, 18, 34, 54. Ecran (un) du château de Chantilly, 105. Hache d'armes d'André Doria, 168. Monastère (au) de Solovetzki, le trésor, 15. Mortier (le) de l'hôpital de Seurre, 152 Pierres (les fausses) précieuses, 403. Tambour (le), 192. Violon (un nouveau), 208.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, STATISTIQUE.

Accident (l') de la gare Montparnasse, 375. Assèchement (l') de la mer de Haarlem ; une pompe monstre, 157. Bateau-rouleur (le) Bazin, 36. Canal (le) de la mer du Nord à la Baltique, 182. Catastrophe (la) de Bouzey (Vosges), 188. Chemin de fer (un)... en bois, 331. Culture (la) des perles chez les Chinois. 142. Nouveau (un) chasse-neige, 333. Papier (le) de bois, 231. Pont (un) canal monstre, 20. Question (la) du phosphore, 243. Soie (la) d'araignée, 210. Statistique de l'enseignement, 119. Tramways (les nouveaux) électriques de Dijon, 99. Transpyrénéen (le), 122, 150. Tunnels (les) en montagne, 404.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Adam et Eve, souvenir de Ceylan, 189. Causeries d'outre-mer, la préparation de la morue à Terre-Neuve, 116. Colonie (une) inhabitée, îles Kerguelen, 130, 148. Corse (en), 75. Côtes de France : l'île de Noirmoutier, 252, 284. Ecosse (d') au Groënland, 280, 303, 327. Formose et Pescadores, 396. Guernica, 27. Madagascar, 82. Madagascar et Etienne de Flacourt (1648-1655), 124. Madagascar (la France à), l'armée Hova, 108. *Madagascar (à) :* la rade de Majunga, 220 ; Majunga, 227 ; de Majunga à Marovoay, 268 ; de Marovoay à Suberbieville, 293, 323 ; d'Andrina à Tananarive, 388. Mariage (un) bambara, 370. Nivellement (le) de la terre, 379. Nossi-Bé, Mayotte, Zanzibar, 139. Ochéaco, souvenirs de voyage, 339. Ocklawaha (sur l') river, Floride, 47. Pays (le) des commissionnaires, 175, 235, 255. Pyrénées (à travers les), la vallée de Canfranc, 60. Réunion (La), 43, 52. Rostoff, 203, Russie (dans la) antique, 68. Suisse (la) nouvelle, le Brünig, 6. Tsou-Sima, notes, sur une île inconnue, extraites d'un journal de bord, 346, 363. Villégiature royale, 89. Voyages (les) et les relations de voyage d'un archiduc, 262, 286, 291.

HISTOIRE.

Estampe (une) allégorique du XVIIIe siècle, 276. La Tour d'Auvergne, 209. Madagascar et Etienne de Flacourt (1648-1655), 124. Orangerie (l') Joséphine, 327. Porte (une) du Prinsenhof de Delft, 359. Roland (le) japonais, Minamoto Yoshitsouné ou Gen-Ghi-Kéi (1158-1189), 259, 307.

LITTÉRATURE, CRITIQUE D'ART, MORALE, RELIGION, POÉSIE.

Aubade (l'), 49. Cuisinier (le) sonneur, 32. Déjeuner (le) du casseur de pierres, 185. Dictionnaire (le) de l'Académie, 375. Diseuse (la) de bonne aventure, 337. Ennui (l'), 259. Epreuve (l'), peinture de M. Makowsky, 383. Estampe (une) allégorique du XVIIIe siècle, 276. Ferronnière (la) à la belette, 153. Fils (le) du Gaulois, 264. Guignol (un) populaire en 1795, 137. Halte forcée, 24. Hôtel (l') de Ville de Paris, la salle à manger, 368. La Tour d'Auvergne, 209. Leçon (la) de lecture, 393. Lettre (une) d'Islande, 93. Loups (les) de mer, 225. Mademoiselle de Lambesc et le comte de Brionne, 345. Marchand (le) des quatre saisons, 273, 311. Moys (les) de la vie, 51. Œuf (l') de Pâques, 121. Par les yeux, 275. Poésie (la), 33. Poésies (les) d'une archiduchesse, 13, 21. Premier avril, 112. Réceptions à l'Académie française : M. Albert Sorel, 68 ; M. de Hérédia, 200 ; M. Paul Bourget, 211. Retenue (en), 241. Révolte (la) de Pavie, 248. Roman (un) de Tolstoï, 383. Sarabande (la), 169. Sort (le) interrogé, 8. Vaccin (le) du croup, 143. Vieille (la) femme à la fenêtre, 17. Visite (une) du cardinal de Polignac à Saint-Pierre de Rome, 351.

Poésies. — Carteret, 136. Jour (le) des morts, 355. Mauvaise (une) plume, fable. 311. Singe (le) et l'âne, 224.

Récits, nouvelles. — Balles d'argent (les), 398. Cauchemar (le) de l'oncle Lazare, 38, 58, 70, 94. Cœur (le) de l'eau, 95, 128, 159, 196, 231. Croquis d'animaux, Saïgon, 394. Cure (une) extraordinaire, nouvelle, 101, 106. Dent (la) de mon oncle, nouvelle, 10. Homme (l') au tigre, nouvelle, 221. Ingrate (l') princesse, nouvelle, 205. Lapin (le), nouvelle, 134. Mon ami Laribaud, nouvelle, 146, 165. Nos amis... les bêtes!... Thémistocle, Auguste, Jaco, 66, 91. 114. Petit flirt, nouvelle, 297, 315, 342. Question (la) du chat, solution persane, 30. Sous la griffe du lion, nouvelle, 358, 365, 382. Sur la bouée, nouvelle maritime, 170. Vengeance (la) d'un sous-lieutenant, nouvelle, 270, 278.

Curiosités étymologiques. — La grande Ourse. 114; l'huile d'aspic, 124; pourquoi les femmes ne votent pas, 174; bleu, bluet, bluette, berlue, bésicles, 198; à propos d'anagramme, 214; Sainte Ursule et les onze mille vierges, 237; avoir maille à partir avec quelqu'un, 247; cancan, 318; la grasse matinée, 332; avoir du foin dans ses bottes, 350; les calendes grecques, la semaine des quatre jeudis, 387.

Silhouettes. — Tiot Pierre, 79; Marie-Christine, 186; la mère François, 229; la Catherine, 305; un trio parisien, 374; la femme dans l'enfant, 386.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES.

Arbres (les) d'ornement au XVIIe siècle, 79. Causeries d'outre-mer, le bibelotage au Japon, 18, 34, 54. Club (le) des nations à New-York, un dîner à la japonaise, 162, 198. Conservatoire de musique et de déclamation, la distribution des récompenses en 1798, 354. Coulisses (les) des courses de taureaux, 334. Écoles de rossignols, 326. Exposition (l') russe, 244. Français (les) d'aujourd'hui, 112, 127. Guignol (un) populaire en 1795, 137. Marchand (le) des quatre saisons, 273, 311. Mariage (un) bambara, 370. Métiers bizarres; artiste pour phonographe, 314. Noël (les fleurs et la verdure de), 405. Ophiophage (l') ou mangeur de serpents, 224. Serpents (les) au théâtre, 218. Stradiots (les), 20. Table d'hôte (la) de la Comédie-Française au XVIIIe siècle, 258. Tékié (le), 238, 250.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Aubade (l'), peinture de Georges Weiss, gravé par Delangle, 49. Carteret (un coin du vieux), peinture de M. Guillemet, 136. Claude Bernard et ses élèves, peinture de Lhermitte, 56. Cuisinier (le) sonneur, par Théodule Ribot, gravé par Faivre, 32. Déjeuner (le) du casseur de pierres, peinture de G. Fouace, gravure de Deloche, 185. Diseuse (la) de bonne aventure, tableau de Michel-Ange Amerighi, gravé par Jarraud, 337. Écran du château de Chantilly, gravé par Delangle, 105. Épreuve (l'), peinture de M. Makowsky, gravé par Deloche, 385. Ferronière (la) à la belette, peinture de Léonard de Vinci, gravure de Clément Bellenger, 153. Fils (le) du Gaulois, musée de Belfort, peinture de M. L. Édouard Fournier, gravé par Crosbie, 265. Guignol (un) populaire en 1795, peinture de M. Georges Cain, gravé par Deloche, 137. Halte forcée, éventail par M. Maurice Leloir, gravé par Joubard, 25. Hôtel de Ville de Paris, salle à manger, la Terre, plafond circulaire de M. G. Bertrand, gravé par Bauchart, 369. La Tour d'Auvergne, peinture de M. Gaston Mélingue, gravé par Palis, 209. Leçon (la) de lecture, peinture de M. Bramtot, gravé par Crosbie, 393. Lettre (une) d'Islande, peinture de Mlle Dora Hurtz, gravé par Joubard, 93. Loups (les) de mer, tableau de M. Franz Courtens, gravé par H. Joffroy, 225. Marchand (le) des quatre saisons, musée de Cambrai, peinture de Schryver, gravé par Fleuret, 273. Poésie (la), plafond par M. Makowski, gravé par Crosbie, 33. Portrait de Mlle de Lambesc et du comte de Brionne, peinture de J.-M. Nattier, gravé par C. Bellenger, 345. Retenue (en), peinture de M. Auguste Truphème, gravé par P. Delangle, 241. Révolte (la) de Pavie, peinture de M. Emile Boutigny, gravé par Toquenne, 249. Salon des Champs-Élysées de 1895, 145, 169, 209, 249, 385. Salon du Champ-de-Mars de 1895, 153, 225. Sarabande (la), peinture de M. Roybet, gravé par Deloche, 169. Sort (le) interrogé, peinture de Madou, musée de Bruxelles, gravé par Crosbie, 9. Vaccin (le) du croup; une opération de sérothérapie à l'hôpital Trousseau, peinture de M. André Brouillet, gravé par Crosbie, 145. Vieille (la) femme à la fenêtre, tableau de Gérard Dow, gravé par Deloche, 17. Visite (une) du cardinal de Polignac à Saint-Pierre de Rome, peintore de Pannini, gravé par Bauchart, 353.

Dessins, estampes. — Accident (l') de la gare Montparnasse, 376. Aiguière (une) en cristal de roche, dessin de H. La Nave, 288. Arbres (les) d'ornement au XVIIe siècle, 80. Bateau-rouleur Bazin; vu de face, 36; vu de profil, 37. Begonia et fougère, 120. Braie-canot (le): 380; le braie-canot et ses diverses applications, 381. Bratina (la), 408. *Catastrophe (la) de Bouzey :* vue extérieure de la digue pendant la consolidation des fondations en 1889, 188; coupe transversale, 188; brèche de la digue, 189. *Causeries d'outre-mer :* la préparation de la morue à Terre-Neuve; un chaufaud, vue extérieure, 116; vue intérieure, 117; vieux Port au choix, 117. Château de Carnarvon : vue extérieure, 164; cour du château, 165. *Cœur (le) de l'eau :* le soir, 96; la source, 97; le ruisseau, 128; le moulin, 129; l'étang, 160; le lac, 161; le torrent, 196; la crue, 197; la rivière, 232; le fleuve, 233. *Colonie (une) inhabitée :* îles Kerguelen : prise de possession par la France des îles Kerguelen, 132; la terre de Kerguelen et le mont Table, 132; plantation du mât de pavillon au bassin de la Gazelle, 133; panorama du Port-Gazelle, 148; dépôt de vivres au nord du bassin de la Gazelle, 149. *Corse (en) :* Bastia, 76; îles Sanguinaires, 77; château de Pozzo di Borgho, 77. Delft, porte du Prinsenhof, 360. *Écosse (d') ou Groënlond :* golfe d'Édimbourg, Bass-rock, 280; Inverness, 280; Kirkwall, cathédrale de Saint-Magnus, 281; baie d'Oban (Haute-Écosse), 281. Église de Saint-Front, à Périgueux, 41. Estampe allégorique du XVIIIe siècle, 277. Escalier (l') d'honneur de l'Hôtel de Ville de Paris, gravé par Puyplat, 217. *Exposition (l') russe :* lévrier russe, chien méditiane servant à la chasse à l'ours, 244; cavaliers Djiguites; cosaque blessé; devant l'isba, 245; Samoïèdes, 246; lévriers, 246. *Fleurs (quelques) curieuses :* aconite dorée, aristoloche ridicule, 180; céropégia de Sanderson, cycnoches ventricosum, angræcum elatum, 181. Formose et Pescadores, 396, 397. Guernica : le chêne de Guernica, 28; salle de l'ayuntamiento, 28. Halles (les) d'Ypres, gravé par Puyplat, 301. Hôtel de ville de Paris, la façade, 401. Locomotive armée de son chasse-neige, 333; dessin, plan et profil du chasse-neige, 334. *Madagascar :* Pallotes malgaches sous bois, 83; le fort de Tamatave, 85; temple protestant servant de caserne, à Tamatave, 85; faveurs d'or, 86; lances malgaches, ceinture et corne de chasse, 87; harpes malgaches, 88. *Madagascar et Étienne de Flocourt :* le Fort-Dauphin, 125; stèle commémorative 1653, 126; médaille commémorative, 127. *Madagascar (la France à) :* Prince et chefs sakalaves, 109; gouverneur de Marovay et sa femme, 109; gouverneurs Hovas, côte ouest, 110; officier Hova, 110; canne de commandeur, 111. *Madagascar (à) :* la rade de Majunga, le wharf, 220; débarquement des troupes à Majunga, 221; le village arabe, 228; le village indigène, 229; montage des canonnières, rivière de Marovoay, 268; village de Marovoay, 269; le roi Salima et sa cour, 269; bac à traille de Marovoay, 293; montée d'Ankarafantsika, 293; section d'artillerie de 120 sur un chaland, 294; canonnière l'Infernale, 294; passage à gué de la Betsiboka, 295; visite du Dr Hocquart à Marololo, Mevatanana, 296; canons abandonnés par les Hovas, 297; la soupe, 16e batterie d'artillerie, Suberbieville, 324; Ranomangatinka, 324; Suberbieville, 325; Hovas faits prisonniers au combat de Mevatanana, 325; bœufs à bosse à l'engrais, vallée du Firingalava, 389; porte du village d'Ambonidratrimo, 390; carte de Tananarive et des environs, 391; Ambohimanga, vue du nord, 391; vue de Tananarive, gravée par Privat, 392. Maison (la) de la famille de Bossuet à Seurre (Côte-d'Or), dessin de Clerget, 73. Megatherium (le) Cuvieri, 344. Menhir de Borest (Oise), 12; menhir de Meudon, 13. Musée Brignole-Galliera, gravé par Guérelle, 321. Musée de Rostoff; cuillères à bière du XVIe siècle, 68. *Noirmoutier (l'île de) :* bois de la Chaise, 252; passage du Gois, 253; le château, 284; l'Herbaudière, 285; estacade du bois de la Chaise, 285. Observatoire (l') Yerkes à Chicago, 173. *Ochéaco :* femme de Papo, 340; spatule fétiche, 340; idole ochéaco, 341; temple d'Ochéaco à Okéamo, 341. Œuf (l') de Pâques, composition de M. Félix Oudart, 121. Orangerie (l') Joséphine à Strasbourg, 328; affiche de l'exposition rétrospective Alsacienne-Lorraine, 328. *Pays (le) des commissionnaires :* Nambrides, 176; Sixt (Savoie), 177; oratoire de Saint-Ponce, 178; un montagnard du village des Frénalets, 236; fond de la Combe, 237; une rue de Nambrides, 256; oratoire, 256. Pompe (l'ancienne) d'assèchement de la mer de Haarlem, 158. Pont-canal de Briare, sur la Loire, 21. *Portraits :* Bourget (M. Paul), 213; Broglie (M. le duc de), 69; Canrobert (le maréchal), 64; Coppée (M. François), 200; Darwin, 317; Doucet (Camille), 156; Duruy (Victor), 4; Fouace (Guillaume-Romain), 186; Gill (André), 240; Hérédia (M. José-Maria de), 201; Huxley, 317; Mantz (Paul), 104; Nathalie (la reine), 89; Pasteur, 329; Rubinstein (Antoine), 24; Sorel (M. Albert), 69; Vogué (M. Eugène-Melchior de), 212. Premier avril, composition de M. Félix Oudart, 113. Projet de décoration du pont de la Concorde, par M. Parent, 357. *Pyrénées (à travers les) :* tour fortifiée sur la route de Canfranc, 60; Canfranc et sa vallée, 61. *Réunion (La) :* Saint-Denis : le Barachois, 43; lave au pied du volcan, 44; viaduc de la Petite-Ravine, 45; rivière de l'Est, 45; Saint-André, 52; nouvelle église de Saint-Benoît, 52; basaltes de la rivière des Roches, 52; source de Salazie, 53. *Roland (le) japonais :* Tokiva et ses trois fils, 260; Yoshitsouné à seize ans, 261; combat de Yoshitsouné et de Benkéi sur le pont de Godjiô, 308; Benkéi portant Yoshitsouné, 309. Rostoff : tour en ruine du Kremlin, 204; tour restaurée du Kremlin, 205. *Sorbonne (la nouvelle) :* Claude Bernard et ses élèves, 56; la nouvelle Sorbonne à l'angle des rues Cujas et Saint-Jacques, 57. Steamer faisant le trajet entre Silver-Springs et Palatka, 48. Suisse (la) nouvelle, le chemin de fer du Brunig, 6. Tabernacles (les) de Florence illuminés, gravé par Deloche, 361. *Tambour (le) :* tambour de 1828; tambour de 1869; tambour ancien et tambour actuellement en usage, 193. Tramways (les nouveaux) électriques de Dijon : schéma d'un tramway à trolley, 100; tramway à trolley en usage à Dijon, 100; tramway en marche, 101. Tsou-sima; entrée de l'Anse aux Huîtres; indigènes du village de Kourase, 364. *Tunnels (les) en montagne :* tunnel hélicoïdal de Giornico, 404; chemin de fer du Saint-Gothard, entrée du tunnel hélicoïdal, à Giornico, 405. *Versailles :* sur la pièce d'eau des Suisses, embarquement du sulfate de fer, 372; immersion du sulfate de fer, 372; un coin de la pièce d'eau et l'enlèvement des poissons morts, 373; bassin de Choisy, 373. *Villégiature royale :* la reine Nathalie, 89; villa Sachino à Biarritz, 90; route de Biarritz à la frontière d'Espagne, 90. Violon (un nouveau), 208.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Botanique. — Arbres (les) d'ornement au XVIIe siècle, 79. Comment on fait un bouquet, 119. Deux précurseurs des jardins

paysagers, 226. Quelques fleurs curieuses, 179. Vigne (la) et le vin en Chine, 26, 46, 74, 98, 118.

Mécanique. — Bateau-rouleur (le) Bazin, 36. Chasse-neige (un nouveau), 333. Chemin (un) de fer... en bois, 331. Pompe (une) monstre : l'assèchement de la mer de Haarlem, 157. Pont-canal (un) monstre, 20. Tramways (les nouveaux) électriques de Dijon, 99. Transport (un système de) original, 402.

Médecine, hygiène. — Brûlures (contre les), 279. Complaisances (les) de l'estomac, 310. Pièce d'eau (sur la) des Suisses à Versailles, 371. Question (la) du phosphore, 243. Transformation de l'eau de mer en eau douce, 51. Vaccin (le) du croup, 143.

Physique, chimie. — Cerfs-volants (les) et la science, 266. Électricité (l') et les fausses dents, 95. Pierres (les fausses) précieuses, 403.

Zoologie. — Animaux (les) qui lancent des projectiles, 242. Chats et rats, 195. Culture (la) des perles chez les Chinois, 142. Destruction (la) du bombyx du pin, 219. Faucons (les) gardiens des vergers, 282. Megatherium (le) Cuvieri, 344. Œufs (les) de coucou, 178. Ophiophage (l') ou mangeur de serpents, 224. Serpents (les) au théâtre, 218. Soie (la) d'araignée, 210.

SCULPTURE.

Avant le bain, groupe en plâtre, par M. Albert Riffard, 81. Bratina (la), 407. Drame (un) au désert, groupe en bronze, par Henri Fouques, 1. Fleurs de printemps, statuette en bronze, par M. Gustave Michel, 65. Jeanne d'Arc, groupe de M. Mercié, 289. Monument (le) de Boussingault, œuvre de Dalou, 257. Mortier (le) de l'hôpital de Seurre, 152. Pensée (la), statue de M. G. Michel, 313. Suisse (la) secourant les douleurs de Strasbourg, groupe en marbre par M. Bartholdi, 377. Trésor de Solovetzki, hanap ciselé dans une défense d'ivoire, 16.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1895

Barthélemy (A.), 317, 377.
Bellair (Georges), 79, 119, 179, 226.
Bellet (Daniel), 20, 99, 157, 195, 310, 331, 402, 404.
Béthuys (J.), 270, 278.

Canivet (Charles), 101, 106, 355.
Cerfberr (Gaston), 95, 128, 159, 196, 231.
Coupin (Henri), 242.
Croix-Mont (Maurice de), 398.
Cuverville (vicomte Jules de), 15, 68, 203.

Decoucy, 79, 186, 229, 305, 386.
Delorme (Sixte), 38, 58, 70, 94, 205, 374.
Depping (Guillaume), 162, 182, 198, 338.
Dex (Léo), 122, 150, 202, 234, 253.
Diguet (Charles), 66, 91, 114.
Duhousset (colonel E.), 30, 192.

Dumazet (A.), 75.

Equilly (commandant d'), 60, 108.

Flamans (Henri), 1, 49, 65, 81, 137, 209, 241, 289, 337, 393.
Franchy, 224.
Frémine (Charles), 136.

Garland (Hamlin), 358, 365, 382.
Gastinel (L.), 23.
Geriolles (A. de), 189.
Gerspach, 361.
Gey, 344.
Gheusi (P.-B), 27.
Gourdault (Jules), 10, 17.

Hermann (J.), 351.
Hesse (Jean), 339.

Janvrais (Théophile), 405.

Labadie-Lagrave (G.), 95, 142, 178, 218, 266, 282, 355, 379.
Lacroix (Désiré), 62.

La Nave (Henri), 287.
Lautier (Eugène), 200, 211.
Lebachelier (H.), 244.
Lecadet (H.), 43, 52, 82, 124, 139, 174, 198, 214, 237, 247, 318, 332, 350, 387.
Le Fustec (Jean), 8, 29, 73, 93, 105, 153, 169, 185, 215, 240, 264, 297, 315, 339, 345, 369, 383, 400.
Legouvé (E.), 3, 154.
Legrand (Jules), 89.
Lemercier (Maurice), 134, 221.
Lemosoff, 396.
Lepage (Auguste), 258.

Mab-Yann, 24, 33, 225, 273, 311, 313, 407.
Mahut (Victor), 370.
Manesse, 394.
Martin (Dr Ernest), 26, 46, 74, 98, 118.
Maubry (Victorien), 36, 55, 112, 127, 143, 257, 319, 329, 371, 380.
Mercié (E.), 130, 148.

Métivier (Henri), 125, 276.
Meurice (Dr), 210.
Mignot (Henri), 238, 250.
Milloué (L. de), conservateur au musée Guimet, 259, 307.

Pontsevrez, 146, 165.

Renatus, 18, 34, 54, 116, 346, 363.
Richard (Capitaine), 20.
Rouvier (Gaston), 6.

Saint-Marc (B.), 51.
Schaeck (F. de), 280, 303, 326.
Serrigny (E.), 152.

Thiébault-Sisson, 103.
Tissot (Ernest), 13, 21, 262, 286, 291.
Tricoche (Georges N.), 47, 164.

Valona (L.), 170, 188, 333.
Van-Maèle (Martin), 175, 235, 255.
Vincent-Darasse, 252, 284.

FIN DES TABLES.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00676 1619